

1961

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME

VOLUME D'INTRODUCTION : Mémoire sur une Mission au Mont Athos. Suivi d'un mémoire sur un ambon conservé à Salonique, la représentation des Mages en Orient et en Occident durant les premiers siècles, par MM. l'abbé Duchesne, de l'Institut, directeur de l'École française de Rome, et Ch. Bayet, ancien membre des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, recteur de l'Académie de Lille. 1877. 1 v. in-8° raisin, avec 5 pl. en photographie. 8 fr.

FASCICULE I. 1. Étude sur le Liber Pontificalis, par M. l'abbé Duchesne. 2. Recherches sur les manuscrits archéologiques de Jacques Grimaldi, par M. E. Muntz. 3. Étude sur le mystère de sainte Agnès, par M. Clédat. 10 fr.

II. Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché, par M. Maxime Collignon.. 5 fr. 50

III. Catalogue des vases peints du Musée de la Société archéologique d'Athènes, par M. Maxime Collignon (avec sept planches gravées). .... 10 fr.

IV. Les arts à la cour des papes pendant le XV[e] et le XVI[e] siècle, par M. E. Muntz, membre de l'Institut. 1[re] partie (*Ouv. couronné par l'Institut*). » »

N. B. — Ce fascicule ne se vend qu'avec le IX[e] et le XXVIII[e], contenant les 2[e] et 3[e] parties du travail de l'auteur. Le prix net des 3 vol. déjà publiés est de 55 francs pris ensemble.

V. Inscriptions inédites du pays des Marses, recueillies par M. E. Fernique, ancien membre de l'École française de Rome .... 1 fr. 50

VI. Notice sur divers manuscrits de la bibliothèque Vaticane. Richard le Poitevin, par M. Élie Berger, 1 vol. avec une planche en héliogravure . 5 fr.

VII. Du rôle historique de Bertrand de Born, par M. Léon Clédat...... 4 fr.

VIII. Recherches archéologiques sur les îles Ioniennes. I. **CORFOU**, par M. Othon Riemann (av. deux pl. hors texte, et trois bois intercalés dans le texte). 3 fr.

IX. Les arts à la cour des papes pendant le XV[e] et le XVI[e] siècle, par M. Eugène Muntz. Deuxième partie. 1 vol. avec deux planches en héliogravure. 12 fr.

N. B. — Ce fascicule ne se vend qu'avec le XXVIII[e], contenant la 3[e] partie du travail de l'auteur. Voir également ci-dessus fascicule IV ou 1[re] partie de cet ouvrage.

X. Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes en Orient avant la querelle des iconoclastes, par M. Ch. Bayet.. 4 fr. 50

XI. Étude sur la langue et la grammaire de Tite-Live, par M. O. Riemann. 9 fr.

XII. Recherches archéologiques sur les îles Ioniennes. II. **CEPHALONIE**, par M. Othon Riemann (*avec une carte*). Voir fasc. VIII et XVIII........ 3 fr.

XIII. De codicibus mss. graecis Pii II, in Bibliotheca Alexandrino-Vaticana schedas excussit L. Duchesne, gallicae in Urbe scholae olim socius..... 1 fr. 50

XIV. Notice sur les manuscrits des poésies de saint Paulin de Nole, suivie d'observations sur le texte, par M. E. Chatelain.................... 4 fr.

XV. Inscriptions doliaires latines. Marques de briques relatives à une partie de la *gens Domitia*, recueillies et classées par M. Ch. Descemet *av. fig.* 12 fr. 50

XVI. Catalogue des figurines en terre cuite du Musée de la Société archéologique d'Athènes, par M. J. Martha (avec 8 belles planches en héliogravure hors texte, et un bois intercalé dans le texte).................. 12 fr. 50

XVII. Étude sur Préneste, ville du Latium, par M. Emmanuel Fernique, avec une grande carte et trois planches en héliogravure.............. 7 fr. 50

XVIII. Recherches archéologiques sur les îles Ioniennes. III. **ZANTE**. IV. **CERIGO**. V. **APPENDICE**, par M. Othon Riemann (av. 2 cartes hors texte) 3 fr. 50

XIX. Chartes de Terre Sainte provenant de l'Abbaye de N.-D. de Josaphat, par H. François Delaborde, avec deux planches en héliogravure.......... 5 fr.

XX. La Trière athénienne. Étude d'archéologie navale, par M. A. Cartault (avec 99 bois intercalés dans le texte et 5 planches hors texte) ..... 12 fr.

Ouvrage couronné par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France.

XXI. Études d'épigraphie juridique. De quelques inscriptions relatives à l'administration de Dioclétien. I. *L'Examinator per Italiam*. II. *Le Magister sacrarum cognitionum*, par M. Édouard Cuq.................................. 5 fr.

XXII. Étude sur la chronique en prose de Guillaume le Breton, par H. François Delaborde .... 2 fr.

XXIII. L'Asclépieion d'Athènes d'après de récentes découvertes, par M. P. Girard (*avec une grande carte et 3 planches en héliogravure*). .... 5 fr. 50

XXIV. Le Manuscrit d'Isocrate Urbinas CXI de la Vaticane. Description et histoire. Recension du Panégyrique, par M. Albert Martin....... 1 fr. 50

XXV. Nouvelles recherches sur l'Entrée de Spagne, chanson de geste franco-italienne, par M. Antoine Thomas .... 2 fr.

XXVI. Les sacerdoces athéniens, par M. Jules Martha.. .... 5 fr.

XXVII. Les Scolies du manuscrit d'Aristophane à Ravenne. Étude et collation, par M. Albert Martin.. 10 fr.

A suivre.

BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME

FASCICULE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME

MANTINÉE ET L'ARCADIE ORIENTALE,

PAR GUSTAVE FOUGÈRES.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Grèce (Guide Joanne), t. II. Péloponnèse, Délos, le Pinde. — (Paris, Hachette, éditeur, 1891).

La Vie privée des Grecs et des Romains, album avec 900 gravures. In-f°. — (Paris, Hachette, éditeur, 1894).

De Lyciorum Communi, in-8°. — (Paris, Fontemoing, éditeur, 1898).

MANTINÉE

ET

L'ARCADIE ORIENTALE.

LILLE

—

Le Bigot Frères, Imprimeurs

—

Achevé d'imprimer fin mars 1898

MANTINÉE

ET

L'ARCADIE ORIENTALE

PAR

GUSTAVE FOUGÈRES

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES,
CHARGÉ DU COURS D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE L'ART
A L'UNIVERSITÉ DE LILLE.

Contenant quatre-vingts gravures dans le texte,
six héliogravures, une phototypie et un plan de Mantinée
hors texte, plus deux cartes en six couleurs.



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome,
du Collège de France, de l'École Normale Supérieure
et de la Société des Études historiques.
4, RUE LE GOFF, 4

1898



Fig. 1.

Ouvriers et ouvrières des fouilles de Mantinée *.

A gauche, le théâtre ; au fond, l'Anchisia ; à droite, la butte de Gourtzouli (tombeau de Pénélope) et le Mont Arménia.

* Les reproductions photographiques publiées dans ce volume sans indication de provenance ont été tirées d'après les clichés de l'auteur. Quand ceux-ci n'ont pas donné des résultats satisfaisants, on a fait des emprunts aux collections mises à la disposition des archéologues par l'Institut allemand d'Athènes.

AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage est né des recherches archéologiques que j'ai eu l'occasion de poursuivre comme membre de l'École française d'Athènes, de 1887 à 1889, sur le site et dans la région de l'ancienne Mantinée. Le nom de cette ville n'évoque guère dans la mémoire des lettrés qu'un souvenir unique : celui de la mort d'Épaminondas — qui n'était pas un Mantinéen. — Ce serait peu pour justifier ce livre, d'autant plus que je n'ai eu la joie de retrouver ni la stèle ni les restes du héros. Tout au plus puis-je indiquer approximativement la place où il est tombé ! — Il me sera donc permis de faire valoir les titres plus particuliers de Mantinée à une monographie, et d'indiquer les idées qui m'ont guidé en l'écrivant.

L'histoire générale de la Grèce est maintenant établie dans ses grandes lignes. L'ensemble du tableau, tel que le retracent les ouvrages de Grote, de Curtius, de Busolt, de Beloch, de Holm, de Droysen, de Niese et de Hertzberg, ne subira pas, avant longtemps, d'importantes retouches. Le dépouillement des textes littéraires est achevé. Les inconnues qu'ils contiennent encore ne se dégageront qu'au contact des documents nouveaux qui grossissent sans trêve le dossier de l'archéologie et de l'épigraphie. Pour préparer la synthèse future, où la question des origines sera élucidée, où la genèse des croyances et le mécanisme des institutions n'auront plus de secrets, où l'évolution du peuple hellénique sera restituée dans son milieu vrai, avec tous les

accessoires d'une mise en scène complète, il faut procéder par de minutieuses analyses et par des enquêtes partielles. La possession d'une série de monographies, où chaque cité grecque serait étudiée à part, contribuerait avec efficacité à cette œuvre d'ensemble.

Restituer l'histoire d'une ville n'est pas un travail aussi restreint qu'on le croirait de prime abord. L'exiguïté du cadre ne doit pas faire illusion sur la complexité du tableau. Les républiques grecques nous apparaissent à distance comme des microcosmes dont la vie intérieure peut être aisément réduite en formules. Mais, sans méconnaître les lois générales qui ont présidé au développement de ces organismes, on ne doit pas oublier que chacun d'eux possède sa physionomie propre et son tempérament individuel. Sans doute la structure physique des différentes patries helléniques les prédisposait à une certaine uniformité de pensées et d'attitudes. Mais, à chaque canton, la nature du sol local, le climat, la position relative, les antécédents ethnographiques et religieux des habitants imposaient des besoins, des intérêts et des désirs particuliers. Le relatif n'a eu nulle part plus d'importance qu'en Grèce : c'est lui qui nous donne la clef des faits généraux. L'histoire générale ressemble à une scène où de nombreux acteurs apparaissent pour y jouer un rôle éphémère : leurs gestes rapides et leurs déclamations publiques ne nous les font pas connaître à fond comme individus. Nous voyons en gros le drame. Si nous en voulons comprendre les moindres péripéties, il faut sonder les personnages secondaires aussi bien que les premiers rôles.

Lorsqu'on contemple de près ces petits États grecs, les distances se rapetissent entre les causes et les effets, dont la liaison logique apparaît avec une séduisante netteté. On voit en jeu les ressorts et les rouages les plus intimes ; on suit et on comprend les moindres mouvements du mécanisme. La structure physique d'un canton détermine ses conditions propres d'habitabilité, les besoins matériels et le genre de vie des habitants. Ses débouchés naturels règlent les transactions avec

le dehors et la marche de la civilisation. De sa valeur stratégique dépendent ses destinées politiques, suivant que sa position inspire à ses voisins et aux puissances plus lointaines des inquiétudes ou des convoitises. S'il se trouve à portée des chemins battus par les migrations, son ethnographie subit des mélanges dont les éléments bariolent sa mythologie. Les dieux, en partie indigènes, en partie immigrés ou empruntés, personnifient, les uns les phénomènes locaux, les autres les races envahissantes qui les ont introduits, ou les influences étrangères dont ils émanent. De la mise en action, dans un milieu restreint et homogène de ces trois éléments, le sol, les hommes et les dieux, résultent les institutions, l'âme et l'histoire d'une cité grecque. Il n'est pas inutile d'aller surprendre dans la vie cellulaire les éléments et les premières vibrations de l'organisme général. Il y a intérêt, par exemple à voir les unités archaïques, κῶμαι ou δῆμοι se fondre en un seul État, à suivre sur place la genèse des cultes ruraux et à observer leur métamorphose en cultes nationaux, enfin à débrouiller l'écheveau des légendes locales pour en faire la trame légère de la préhistoire. Par là, toute monographie plonge dans ce problème des origines, dont la solution ne dépend pas de généralisations prématurées, mais d'investigations méticuleuses et de classements méthodiques.

Pour les recherches de ce genre, les monuments figurés et surtout les textes épigraphiques ont une valeur inappréciable. Il y a des historiens qui dédaignent les inscriptions et leur préfèrent de parti-pris les textes littéraires comme ayant une portée plus générale. C'est vraiment se plaindre que toutes les sources n'aient pas le même goût. L'avantage des inscriptions, même des plus insipides et des plus indigentes en fait d'idées générales, c'est de refléter l'esprit local et ses préoccupations, cela directement et sans la déformation que ces choses subissent forcément en passant par le cerveau d'un narrateur. Elles nous montrent les mœurs et les institutions en action et nous mettent en contact immédiat avec les hommes et les divinités du cru. C'est là une impression qu'il est plus aisé de ressentir que

d'analyser. L'historien fait œuvre d'art et de propagande autant que de vérité ; le document, étant un acte impersonnel, témoigne sans artifice de ce qui est : un *Corpus* est à Thucydide ce qu'un album de photographies est à une grande peinture historique. Quant aux monuments figurés, en tant que produits d'un état de civilisation particulier, et comme expression de certaines idées ou croyances traditionnelles, ils acquièrent souvent une valeur documentaire de premier ordre.

Tels sont les principes qui m'ont guidé dans cet essai de reconstitution d'un État secondaire, comme fut Mantinée. Cette ville n'a pas été un des protagonistes de l'histoire grecque ; mais son intervention dans les affaires générales du Péloponnèse a marqué de la manière la plus active et la plus originale. Elle s'est toujours montrée animée d'un sentiment d'indépendance et de libéralisme qui lui valut la haine implacable de Sparte et l'amitié d'Argos et d'Athènes. Comme d'autres villes grecques, elle tenta de grandes choses avec de petits moyens, et déploya un esprit supérieur à ses ressources. Elle devint, à un moment donné, l'âme de toute l'Arcadie. La politique lui a procuré de brillantes illusions, et, en fait de réalités, de cruels mécomptes. Il y avait, en effet, dans sa situation, un germe de paralysie qui la prédestinait surtout à des ambitions malheureuses. Mais le fait seul d'avoir persévéré dans son rêve la défend contre l'indifférence.

Elle présente aussi un intérêt d'ordre quasi théorique. La constitution géologique de son sol, son régime hydrographique et sa position au nord de la grande plaine fermée d'Arcadie ont influé sur sa mythologie, sur son histoire et sur sa politique suivant un déterminisme très apparent dont peu d'États grecs offriraient un exemple aussi typique. C'est donc un milieu en quelque sorte *schématique* pour étudier l'action du sol sur un groupe d'hommes, la conversion des phénomènes physiques en idées religieuses et par suite en énergies morales, le jeu des influences étrangères, bref toutes les causes qui collaborent à la

formation et à la vie d'une cité grecque. La position de Mantinée au cœur du bastion arcadien, entre Sparte, Argos et Athènes, l'appelait à jouer un rôle important dans les combinaisons politiques dont l'hégémonie du Péloponnèse était l'enjeu. Les grands conflits qui mettaient aux prises les ambitions rivales des puissances directrices sont venus, par une sorte de fatalité, se résoudre dans la Mantinique. Ce n'est pas le hasard qui a successivement poussé dans cette lice les champions les plus illustres des partis adverses : Agis et Alcibiade, Agésilas et Épaminondas, Machanidas et Philopœmen. Il n'était pas sans intérêt d'exposer l'enchaînement rationnel de ces faits : c'est pourquoi, après avoir inauguré cette étude par des recherches archéologiques, la nécessité de comprendre m'a conduit à un travail d'ensemble.

Les raisons qui ont attiré l'École française d'Athènes sur le terrain de Mantinée ne sont pas fortuites. Depuis l'Expédition de Morée, l'Arcadie avait été tenue en dehors du mouvement scientifique. Les philologues acceptaient comme un dogme la tradition virgilienne qui avait voué ce pays à l'idylle. Les mythographes se tenaient à distance du concert rustique où Pan trônait avec ses pipeaux ; les historiens ne frayaient pas avec Tityre. La devise des bergers de Poussin : *Et in Arcadia ego !* convenait à la pastorale et à la peinture, mais non encore à l'érudition. De rares études essayèrent pourtant de mettre la science en règle avec ce pays et d'épuiser l'intérêt du sujet : on peut dire qu'elles n'ont fait que l'entrevoir (1). En effet, quand on commença à s'affranchir du préjugé bucolique à l'égard des Arcadiens, ce fut pour tomber dans l'excès contraire : l'Arcadie n'avait pas d'histoire ; ses habitants avaient vécu retranchés dans un isolement farouche ; brigands ou mercenaires, ils

(1) Leonardi Adami Volsiniensis *Arcadicorum*, vol. I, Romae, 1716. — Breitenbach. *Geschichte von Arkadien*, 1791. — Malte-Brun. *Mœurs et lois des anciens Arcadiens* (*Nouv. annales des voy.*, III, Paris, 1819). — Schwab. *Arkadien*, 1852. — De la Coulonche. *Mémoire sur l'Arcadie* (*Archiv. des Miss. scientif.* VII, 1858, p. 83 sqq. — Bertrand. *De fabulis Arcadiæ antiquissimis*, 1859. — Höhle. *Arkadien vor der Zeit der Perserkriege*, 1883.

n'avaient même pas su, comme les Étoliens, se ménager une entrée en scène tapageuse ; de l'ancien Eldorado pastoral, on faisait un repaire de non valeurs. Sous l'influence de ces idées, les archéologues traitèrent l'Arcadie comme une quantité négligeable. Les explorations y étaient rares ; il semblait qu'en s'y risquant on ne serait pas payé de ses peines (1). Strabon n'affirmait il pas que déjà de son temps, il n'y avait plus rien à voir en Arcadie (2)?

Pourtant la lecture du livre de Pausanias consacré à ce pays aurait dû exciter plus de curiosité. C'est le mieux composé et le plus complet de tout l'ouvrage. Si le témoignage de Pausanias est aujourd'hui très discuté, s'il est de mode de le corriger avec force gourmades, je pense, avec M. Bérard (3), que les doutes émis sur la réalité de ses voyages et, comme disent les Allemands, sur l'*autopsie* de ses observations, ne doivent pas s'appliquer aux *Arcadiques*. Le Périégète a fait en conscience son métier de *folkloriste* et d'archéologue. Il avait au moins sur Virgile une supériorité : celle d'avoir parcouru le pays dont il collige les légendes et catalogue les ruines. Sans talent et sans imagination, son indigence est un gage de sincérité, parce qu'inventorier est le contraire d'inventer. Au sujet de l'Arcadie, Pausanias avait pris la peine de dissiper à l'avance nos préventions, d'abord en signalant à notre attention l'importance particulière des mythes et des légendes de ce peuple ; ensuite, en nous décrivant exactement l'aspect et les attributs bizarres de certaines idoles si peu conformes aux types du panthéon classique ; enfin, en relevant en détail l'état des villes qu'il parcourait : d'où il résultait que Strabon avait exagéré la désolation du pays et que nous n'avions pas à partager son pessimisme.

M. Foucart put constater en 1868, durant son voyage épigraphique dans le Péloponnèse, que, sur tous ces points, le pays

(1) Il faut ajouter que le brigandage moderne effrayait justement les étrangers.

(2) Strab. VIII, 8, 1.

(3) *Orig. des cultes arcad.* p. 3. — Cf. Heberdey, *Die Reisen des Pausanias.*

tiendrait ce que Pausanias promettait. Certaines inscriptions lui firent pressentir en Arcadie ce terrain en quelque sorte primaire de la mythologie grecque, qui avait déjà intrigué Pausanias. De Tégée, de Mantinée, d'Orchomène et de Mégalopolis, des textes du plus grand intérêt mythologique, historique et dialectal surgirent, preuve que le sol était plutôt vierge qu'infécond. En 1887, les grands chantiers ouverts à Délos, à Dodone, à Olympie, à Éleusis, à Épidaure, à l'Acropole d'Athènes, au Ptoion de Béotie, étaient épuisés ou en pleine exploitation. En attendant de pouvoir faire triompher ses droits sur Delphes, l'École française cherchait à se pourvoir de nouveaux champs de fouilles. M. Foucart, alors directeur de l'École, jugea le moment venu de tenter un essai en Arcadie.

Entre les nombreuses ruines dont l'exploration s'imposait, le choix devait être commandé par des raisons scientifiques auxquelles s'adjoignaient des considérations pratiques. Tégée et Mantinée, à la fois les plus anciennes et les plus considérables des villes arcadiennes, se désignaient à l'attention par le nombre des inscriptions qui en avaient été extraites. Les descriptions de Pausanias y signalaient l'existence de monuments fameux et encourageaient les plus belles espérances. A Tégée notamment, bien que le site de la ville eût été nivelé par la culture au point que l'enceinte avait complètement disparu et qu'on se demandait même si elle avait jamais existé, les villages modernes installés sur ce terrain contenaient d'admirables fragments du temple d'Athéna Aléa. Les substructions du temple avec des fûts de colonne et quelques morceaux des frontons sculptés par Scopas avaient même été retrouvés par MM. Milchhœfer et Dœrpfeld (1). Le petit musée de Piali et les maisons d'Akhouria montraient aux voyageurs des fragments de frise et de sarcophage, dont une remarquable figure de lion (2).

(1) *Athen. Mitth.*, V, p. 52 sq. ; VI, p. 393 ; VIII, p. 274 ; XI, p. 17.

(2) Ross. *Reisen und Reiserouten.*, p. 70. — Conze et Michaëlis *Rapporto* (Annali, 1861, p. 30). — Milchhœfer. *Ath. Mith.*, IV, p. 132. — Fougères. *Le lion de Tégée* (*Bull. de Corr. hellén.*, XIII, p. 476-486, pl. VI). — *Bas-relief de Tégée représentant une lionne* (*ib.* XIV, p. 512-515, pl. XII). — *Bas-relief de Tégée représentant un taureau* (*ib.* XV, p. 321-327).

Mais le terrain de Tégée, en partie recouvert par les maisons de Piali et d'Ibrahim Effendi et par l'église de Palaeo Épiscopi, alloti pour le reste entre les habitants de ces villages, ne devait se prêter à une exploration méthodique que si une transaction intervenait entre les fouilleurs et les propriétaires. La question des indemnités se posait la première avec ses exigences inquiétantes : chacun sait qu'en pareille matière, en Grèce comme ailleurs, avant de satisfaire les intéressés, il faut une énorme dépense de diplomatie, d'argent et de temps. Or, nous n'avions, pour aboutir à un résultat immédiat, que nos ressources diplomatiques : c'était assez pour préparer l'avenir, mais insuffisant pour assurer sa tâche au présent.

Par contre, Mantinée se présentait dans des conditions privilégiées. C'était un désert insalubre d'où la fièvre avait chassé tous les habitants : pas une seule maison ne s'y était maintenue. Le site de la ville, nettement délimité par les traces du rempart, était classé comme domaine public. Ici les précautions de la loi grecque qui réserve à l'État la propriété souveraine des ruines antiques, ne se trouvaient annulées par aucune occupation de fait. Le terrain était affermé contre une faible redevance aux cultivateurs des villages voisins, mais ces concessions ne conféraient aux bénéficiaires aucun droit à une expropriation ni à une indemnité quelconque si le gouvernement autorisait des fouilles sur une partie ou sur la totalité du domaine public. A ces circonstances favorables, je dois ajouter la bonne volonté et même l'empressement du gouvernement hellénique. Le ministre de l'Instruction publique, M. Manétas, originaire de Tripolis, ne cachait pas son désir de nous voir arriver dans son pays avec armes et bagages. S. M. le roi Georges Ier lui-même daigna insister en faveur de l'entreprise auprès du Directeur de l'École (1).

(1) La bonne volonté du gouvernement hellénique à notre égard ne s'est pas un instant démentie. Nous avons toujours été énergiquement soutenus auprès des autorités locales, qui, de leur côté, ne nous ont pas marchandé leur concours. Ne pouvant nommer ici toutes les personnes de Tripolis que la reconnaissance nous défend d'oublier, j'ai plaisir à rappeler l'accueil sympathique de cette ville hospitalière.

C'est dans ces conditions qu'au début de juin 1887, au retour d'un long voyage en Thessalie, je reçus de M. Foucart la mission d'entreprendre des fouilles à Mantinée : dans le cas où le résultat serait peu satisfaisant, je devais entamer des pourparlers et inaugurer des recherches partielles à Tégée. Après quelques jours de préparation, je partis en Arcadie avec les notes, les cartes et les outils nécessaires, un crédit provisoire de 4000 drachmes et une inépuisable provision d'espérances. Une première campagne de fouilles, dirigée l'année précédente dans l'île de Délos durant cinq mois, avait fait mon apprentissage en ce genre de travaux.

Les relations des voyageurs traçaient de l' « aimable Mantinée » le plus désolant tableau : plaine encaissée et malsaine, torride en été, glaciale en hiver, un lieu d'élection pour la malaria. Seul Welcker (1) défend la Mantinique contre le reproche d'insalubrité : évidemment, il n'a fait qu'y passer. En arrivant sur les lieux, je constatai l'absence de toute habitation permanente, dans le fond de la plaine, en dehors de quelques khanis échelonnés le long de la nouvelle route. Tous les villages s'étaient haussés sur les revers des montagnes au-dessus du niveau pestilentiel. Mais cette hostilité du climat à l'égard de l'homme n'excluait pas une riche végétation. Un tapis de vignes verdoyantes et d'épis jaunissants s'étalait au fond du cirque naturel jusqu'au pied des hauteurs. Au centre, une superficie circonscrite par les vestiges d'un rempart elliptique représentait le site de Mantinée. Elle était envahie par les blés et par les orges, dont les épis drus et touffus recouvrant même les sentiers barraient partout le passage. Toutefois, non sans causer quelques dégâts, je pus parvenir à une petite butte que j'avais vue de loin émerger vers le centre de l'enclos. De cet observatoire, un coup d'œil d'ensemble me convainquait qu'aucun travail n'était possible tant que le terrain ne serait pas débarrassé.

(1) Welcker, *Tagebuch einer griech. Reise*, 1865, t. I, p. 197 (il passa à Mantinée le 5 avril 1842).

Grâce aux instructions de M. Manetas et de M. Cavvadias (1), éphore général des antiquités, les locataires du champ de fouilles ne me reçurent pas en ennemi. Pourtant mon arrivée s'abattait sur leurs moissons comme une plaie d'Égypte. Mais dès les premiers mots on se mit d'accord. Je me serais fait scrupule, en usant de mon droit dans toute sa rigueur, de ruiner et d'affamer un peuple pour la gloire de ses ancêtres. Les marbres sculptés et les inscriptions sont moins rares en Grèce que les champs nourriciers, et les convoitises problématiques de l'archéologie pouvaient transiger avec les besoins de ces pauvres gens. Je leur promis donc d'attendre la coupe des blés avant d'ouvrir mes tranchées ; ils s'engagèrent de leur côté à user de diligence. Il y avait par bonheur, au bord de la route, une petite chapelle en ruine, pleine de fragments antiques : je pris patience en la démolissant. Au bout de quinze jours, les faucilles avaient fait merveille. La belle toison dorée prit le chemin des aires, et je me vis maître d'un steppe, dont la nudité s'égayait d'un tertre pelé et de huit mares où verdissait le haschich.

Il ne me restait plus qu'à découvrir Mantinée à l'intérieur de ses remparts. Mes 4.000 drachmes risquaient fort de s'égarer dans ce désert de 124 hectares. De la description confuse de Pausanias, il résultait que le théâtre était entouré de plusieurs temples. Or, la petite butte centrale s'appuyait sur une ligne circulaire de grosses pierres où la Commission de Morée avait reconnu le mur de soutènement d'un théâtre : le creux de la cavea était encore assez marqué pour ne laisser aucun doute sur cette identification. C'était là un repère précieux qui servit à orienter les premières tranchées. Celles-ci, poussées en rayons à partir du théâtre, nous firent bientôt découvrir la scène, les restes de trois temples et un ensemble imposant de portiques qui encadraient un marais. C'était l'agora, située au cœur de la ville. Le déblaiement de ces constructions très développées nous

(1) Appuyées de très bonne grâce par l'éphore, M. Léonardos, désigné, après M. Tsountas, pour suivre les fouilles au nom du gouvernement grec. M. Léonardos n'est pas de ceux qui pratiquent la devise : *hospes, hostis*.

occupa jusqu'à la fin des fouilles. En même temps nous explorâmes le rempart. Les brèches de l'enceinte, garnies de fortes tours saillantes, indiquaient la place des principales portes. En les dégageant, on reconnut les amorces de quelques rues dallées, mais au lieu de se donner rendez-vous à l'agora, comme jadis, ces voies mouraient en terrain vague, après un faible parcours, dégarnies de leur double bordure de maisons. Dans la zone comprise entre la ceinture des remparts et les constructions de l'agora, apparaissaient çà et là quelques tas de cailloux entassés par les cultivateurs quand ils épluchaient leurs champs, les débris croulants de quelques masures gréco-turques et les restes d'une grande bâtisse rasée à fleur de terre, sans doute un tchiflik turc, à en juger par les tessons de chibouks qui y pullulaient. Serpentant au milieu de ces pauvres vestiges, un réseau de profondes rigoles reliait les marais et les drainait hors des murs. En somme, tout cet espace se présentait comme une vaste page blanche offerte à de désespérantes méditations. Le déchiffrement empirique et minutieux du terrain devait cependant nous révéler certains indices qui nous dispensèrent de tâtonner à l'aventure. On explora d'abord tous les points où affleuraient des tuiles ou des morceaux de pierre taillée. La végétation elle-même contribua à nous éclairer. Les paysans avaient, en effet, l'habitude de couper les tiges de blé ou d'orge assez haut, afin de laisser aux moutons une pâture pour l'automne. Partout où j'observai des pailles plus maigres et plus espacées, j'en conclus que la couche d'humus était plus légère et qu'un sous-sol solide contrariait l'expansion des racines. C'est ainsi que nous fut révélée l'existence, à une faible profondeur, de plusieurs églises byzantines, notamment du dallage qui contenait les bas-reliefs praxitéliens.

Il n'entrait pas dans mon programme — ni dans mes moyens — d'opérer le déblaiement complet de toute la ville. Le coût, en argent, d'une semblable opération peut être évalué à plus d'un million et demi de francs. Je ne parle pas du nombre d'années nécessaire à ce travail gigantesque, tout à fait dispro-

portionné avec les résultats que des recherches plus modestes permettaient de prévoir. En effet, il était facile de constater que la ville antique avait été bouleversée de fond en comble par des établissements successifs de Slaves, de Byzantins et de Turcs. Les édifices helléniques s'étaient éparpillés dans les constructions postérieures ; il ne restait à l'état fragmentaire qu'un petit nombre de fondations de la bonne époque. Le sous-sol marécageux ne comportait pas d'assises profondes, et la charrue avait tout nivelé. Les maisons de Mantinée et beaucoup d'édifices publics étaient bâtis en argile crue, en sorte que la ville, affaissée et diluée dans sa boue, restait à l'état de terre labourable. Si elle n'a pas surgi tout entière sous la pioche de nos ouvriers, la faute en est au temps, au sol, à la nature des matériaux et surtout aux hommes, Slaves, Byzantins et modernes, dont le vandalisme obscur, mais continu, a plus contribué à l'anéantissement de Mantinée que les dévastations d'Agésipolis et d'Antigone Doson.

Dans ces conditions, une méthode critique s'imposait à nos recherches, si nous voulions obtenir des résultats sans gaspiller nos crédits à remuer des terres inutilement. Il s'agissait de reconnaître tous les gisements de constructions, à quelque époque qu'elles appartinssent, cela fait, d'en étudier la structure, et de déblayer dès qu'il y avait trace soit d'un travail antique original, soit d'un remaniement postérieur avec emploi de matériaux antiques. Je n'ai négligé aucune de ces précautions, mais je ne me suis pas cru obligé d'offrir à l'admiration des touristes d'interminables lignes de murs en briques soigneusement nettoyées. Ceci soit dit pour répondre aux critiques passées ou futures des voyageurs qui, sur un champ de fouilles, jugent d'après le « coup d'œil » l'œuvre et l'ouvrier, avec la plus injuste méconnaissance des difficultés combattues et des résultats acquis (1).

(1) C'est ce que j'ai dû répondre à des attaques un peu inconsidérées du Dr Schliemann contre les travaux de l'École française à Mantinée et à Délos. Schliemann était, par tempérament, un enthousiaste, surtout à l'égard de ses

Après une première campagne de trois mois (23 juin-20 septembre 1887), rendue très pénible par l'absence de tout abri contre le soleil et les averses, les pluies d'automne et l'inévitable fièvre m'obligèrent à suspendre les travaux. Je revins l'année suivante accompagné de M. Bérard, qui voulut bien m'assister avec un dévouement quasi fraternel dans la surveillance d'un chantier très étendu. Au bout d'un mois et demi (1er mai-16 juin 1888) nous dûmes tous les deux renoncer à lutter contre un climat meurtrier : nous reprîmes le chemin d'Athènes et de France, gravement éprouvés par la malaria. Cependant, désireux de poursuivre jusqu'au bout la réalisation de certaines espérances, nous revînmes à la tâche au cœur de l'hiver (fin novembre 1888 à janvier 1889). Après avoir exploré les sanctuaires suburbains de Poseidon Hippios et des Méliastes, nous abandonnâmes Mantinée pour inaugurer de nouvelles recherches à Tégée. Là encore, malgré la neige et le froid, l'impaludisme nous ressaisit et nous chassa (1).

Durant ces trois campagnes, les fouilles ont été conduites avec une moyenne de 40 à 60 ouvriers. La dépense totale n'a pas excédé 7,500 drachmes. Nos ouvriers provenaient en grande partie des villages de Bosouna et de Bédéni. C'étaient des travailleurs endurcis. Le soleil, en se levant sur l'Artémision, trouvait chaque jour le chantier en pleine activité. Tandis qu'il

propres découvertes, dont l'extraordinaire valeur lui faisait oublier la méthode expéditive et décousue de ses recherches. Notre admiration reconnaissante se serait volontiers fermé la bouche sur ces fautes d'un archéologue prodigieusement heureux. Mais Schliemann ne connaissait ni la circonspection de l'ignorance, ni la diplomatie de l'indulgence. Toutefois, il savait reconnaître ses torts et pratiquer la louange réparatrice avec autant de promptitude que la critique impulsive. Après nous avoir dénigrés avec une légèreté surprenante de la part d'un homme à qui sa notoriété, sinon son autorité scientifique, devait imposer quelque réserve, il parut surpris que nous eussions relevé un peu vivement l'injustice de son procédé. Dans une longue épître en grec homérico-byzantin, adressée à M. Salomon Reinach, il fit amende honorable de très bonne grâce. Voy. *Bull. de Corr. hellén.* XIV, p. 271-275. — S. Reinach, *Chron. d'Orient*, I, p. 623.

(1) Les accès de fièvre furent même suivis, chez nous et chez quelques uns de nos ouvriers, d'ulcères phagédéniques aux mains et surtout aux jambes.

parcourait lentement le large horizon de la plaine, pioches, pelles, tombereaux et brouettes travaillaient de leur mieux. A l'heure où le disque s'effaçait derrière la cime de l'Ostrakina, la journée était close. Nos Arcadiens rentraient au khani ou couchaient sur place à la belle étoile, sous leurs lourdes capes en poils de chèvre. Leur modeste salaire (2 drachmes 1/2 pour les hommes, 1 dr. 1/2 pour les femmes employées, suivant la coutume locale, aux brouettes), leurs repas de tomates crues et de concombres arrosés de vin résiné, la courte sieste de midi et leur endurance agreste, leur faisaient supporter avec allégresse ce labeur écrasant de 14 heures. — Oserai-je avouer que les longues journées, passées dans cette morne solitude en compagnie de ces âmes simples, n'étaient pas sans charmes ?

Les résultats directs et indirects de ces fouilles nous ont en partie récompensés de nos peines. Au point de vue géographique, nous avons pu élucider la question du régime des eaux dans la Mantinique, expliquer la situation de Mantinée par rapport à Tégée et retrouver les causes précises de la perpétuelle rivalité de ces deux villes. Au point de vue topographique, nous avons pu déterminer les raisons qui ont assigné à Mantinée le site qu'elle a occupé à partir du synœcisme, reconstituer les itinéraires de Pausanias, retrouver l'emplacement et les restes du sanctuaire des Méliastes et du temple de Poseidon Hippios, le point tactique des grandes mêlées dont Xénophon, Polybe, Pausanias et Plutarque nous ont laissé des récits ; par là, éclairer les détails de leurs narrations ; — fixer l'orientation des portes de la ville, reconstituer le système très original de fortification d'une des plus belles places militaires du IVe siècle ; enfin, retrouver en partie les éléments de la topographie intérieure de la ville. Sous le rapport de l'architecture, le déblaiement de l'agora nous a restitué le type le plus complet d'agora hellénique jusqu'ici connu, avec les restes d'un monument intéressant du IVe siècle, le Bouleutérion ; le dégagement du théâtre nous a fait connaître certaines particularités de construc-

tion curieuses, telle que la disposition oblique de la scène et les escaliers extérieurs (1). Comme épigraphie, des inscriptions dialectales nous ont fourni des données nouvelles sur le dialecte et l'alphabet arcadiens, et des textes divers sont venus documenter certains points de l'histoire politique et religieuse de Mantinée à différentes époques. La numismatique a gagné dans la quantité de monnaies diverses exhumées de nos tranchées quelques spécimens plus parfaits. Enfin, l'archéologie s'est enrichie de bas-reliefs praxitéliens qui prennent rang parmi les acquisitions les plus notables et les plus instructives qu'ait faites l'histoire de la sculpture grecque au IVe siècle.

Parmi les résultats indirects, il me sera permis d'invoquer le précédent encourageant qui, en attirant sur l'Arcadie l'attention des archéologues, en leur prouvant la possibilité d'y faire des découvertes, a suscité d'autres recherches fructueuses. Par les fouilles inaugurées en commun à Tégée, et poursuivies avec succès par M. Bérard, un beau champ d'exploration s'est ouvert pour l'avenir ; les fouilles du gouvernement grec à Lycosoura et à l'Éleusinion de Thelpousa, celles de l'École anglaise à Mégalopolis ont définitivement annexé l'Arcadie à la science. L'ouvrage de M. Bérard sur les cultes arcadiens n'est pas de nature à entretenir l'indifférence des savants à l'égard des problèmes qu'il soulève et des preuves que ceux-ci réclament. Souhaitons qu'on ne tarde pas à les aller chercher au sommet du Lycée, à Phigalie, à Thelpousa, à Kleitor, à Psophis, à Stymphale, à Pallantion, pour ne citer que les plus fameux parmi les morts qui attendent qu'on les fasse parler !

Avant d'entrer dans mon sujet, je tiens à inscrire en tête de cet ouvrage les noms des maîtres dont la bienveillance, les conseils et les travaux ont été mes soutiens et mes guides. Je n'ose espérer qu'ils reconnaîtront ici l'influence de leurs

(1) L'École d'Athènes n'avait pas d'architecte régulièrement attaché à son service. Nous avons dû exécuter seuls tous les levés de plans, sauf celui de l'enceinte fortifiée pour lequel l'ingénieur italien de Billi nous a prêté le concours de ses lumières et de ses instruments.

méthodes et de leur esprit. Mais ils me permettront de leur adresser un reconnaissant hommage pour les services inappréciables qu'ils m'ont rendus. M. Georges Perrot, directeur de l'École normale supérieure, m'a montré, à l'âge où l'on cherche sa voie, le chemin de la Grèce : je lui dois la première orientation de ma carrière. M. Paul Foucart, comme directeur de l'École d'Athènes, en me mettant à la tâche, a imprimé à mes recherches l'impulsion de ses encouragements, de sa profonde expérience du pays et de sa haute autorité scientifique. Je ne saurais trop remercier M. Homolle de l'attention qu'il a consacrée au présent travail. S'il m'a été donné de le conduire à sa fin, le secours de ce maître bienveillant, doublé d'un critique rigoureux, y a beaucoup contribué. Je lui dois aussi d'avoir pu accompagner mon livre des gravures et des cartes qui en sont le complément nécessaire. M. Maxime Collignon, professeur d'archéologie à la Sorbonne, a bien voulu accueillir ce volume avec un intérêt que me rendait particulièrement précieux sa fine connaissance de la Grèce antique.



Fig. 2.
Khani de Kaloyéros sur la route de Tripolis à Kakouri, à une demi-heure au S. de Mantinée.
Au fond le Ménale ; à droite, la pointe du Mont Alésion.

MANTINÉE

ET

L'ARCADIE ORIENTALE.

LIVRE PREMIER.

LE PAYS.

CHAPITRE PREMIER.

TOPOGRAPHIE GÉNÉRALE DU PÉLOPONNÈSE ET ZONES DE CIVILISATION.

Strabon a défini le Péloponnèse : « *l'Acropole de toute la Grèce.* » (1) La métaphore est aussi exacte que concise. On peut la compléter en ajoutant : cette citadelle a un donjon, l'Arcadie. Régions naturelles du Péloponnèse.

Que l'on jette les yeux sur une carte ou qu'on promène un regard circulaire du haut des grands observatoires péloponnésiens, du faîte du Cyllène, du Khelmos, de l'Artémision ou du Lycée, tout semble désordre : on a peine à démêler dans le chaos

(1) Strab., VIII, 1, 3, p. 334 : Ἀκρόπολίς ἐστιν ἡ Πελοπόννησος τῆς συμπάσης Ἑλλάδος. Cf. Eustath. ad Dion. Perieget, 403 : Ἀκρόπολιν τῆς Ἑλλάδος οἱ παλαιοί φασι τὴν Πελοπόννησον. et l'oracle de Delphes cité par Phlégon de Tralles : Ὦ γῆς ἀκρόπολιν πάσης Πελοπηίδα κλεινήν... (*Fr. hist. graec.* III, p. 603)

des chaînes et des cimes, dans le labyrinthe des gorges sinueuses et des spacieuses cuvettes, les linéaments d'un système défini. Tout ce petit monde péninsulaire se hérisse, se creuse et s'enchevêtre avec une troublante complexité. On ressent de suite l'impression qu'il doit opposer à la centralisation d'insurmontables obstacles.



Fig. [illegible]

Carte hypsométrique du Péloponnèse

Toutefois, si l'on étudie patiemment la disposition du relief de la Morée, on voit les grosses membrures converger de la périphérie maritime vers un grand creux, le bassin fermé de Tripolis, situé un peu à l'Est du centre fictif de la péninsule. Autour de cette cavité rectangulaire, véritable réduit de l'Acropole péloponnésienne, aux parois continues, règne une zone concentrique

de glacis inclinés en pente douce vers la mer : vallées supérieures de l'Eurotas (Sparte), du Pamisos (SténycIaros), de l'Alphée (Aséa et Mégalopolis), de l'Inachos (Mycènes), de l'Asopos (Phlious). Ces plaines intermédiaires débouchent par des issues souvent étroites sur la bordure de vallées et de plages alluviales, qui enchâssent, au niveau de la mer, la base du massif tout entier. Le réservoir hydrographique de tout le système est ce vaste *impluvium* central, béant sous les averses du ciel arcadien et dont le radier est suspendu à 630 mètres d'altitude. De là, par des trop-pleins naturels, par les talus extérieurs de ses épais soutènements (Ménale, Artémision, Boréion), renforcés de puissants contre-forts (Cyllène, Monts Aroaniens, Érymanthe, massif gortynien, Lycée, Taygète, Parnon) s'épanchent les longs torrents qui s'en vont, par un dédale de sombres couloirs, butant et culbutant les roches, faisant brèche aux obstacles, rejoindre aux quatre points cardinaux les découpures de la côte.

La course est brève, vers le Nord et vers l'Est ; les golfes de Corinthe et de Nauplie viennent presque baigner le pied de la muraille arcadienne. Les eaux y dévalent directement, comme des pentes d'un toit. Mais au S. et à l'O. il leur faut s'insinuer avec peine dans les interstices du massif, se frayer un passage de terrasse en terrasse, contourner des éperons rocheux avant de s'étaler dans les régions basses. L'Eurotas et l'Alphée, ces grands collecteurs du réseau péloponnésien, ne parviennent à destination qu'après mille péripéties dans des cantons perdus.

Ainsi comprise, la structure de la Morée ressemble à celle d'un continent réduit. Au centre, son système montagneux et hydrographique le pourvoit d'un climat continental. Il faut descendre dans les vallées côtières pour retrouver les douceurs du climat insulaire. C'est là que s'épanouirent les plus anciennes civilisations. Les rades aux paisibles profondeurs, annoncées aux navigateurs orientaux par les îles égrenées en avant du littoral, attirèrent plus de 1200 ans avant J. C. Phéniciens, Cariens et Pélopides. Les aventuriers de la mer y firent prospérer des comptoirs et des factoreries où s'approvisionnaient d'objets de luxe, d'armes incrustées et de riches tissus les indigènes demi barbares. A cette époque comme aujourd'hui ce quai circulaire faisait au Péloponnèse une ceinture dorée. Depuis Argos jusqu'à Corinthe, par les ports de

1° Rôle des vallées côtières.

Messénie, d'Élide et d'Achaïe, il extravasait ses denrées, esclaves, mercenaires, bêtes de somme, vins, bois, etc., et absorbait les produits exotiques et même des idées. Le sanctuaire olympique est la plus belle fleur éclose sur ce terroir cosmopolite.

2° Rôle des plaines moyennes

En arrière du quai, où régnaient en maîtres trafiquants, marins et écumeurs de mer, débouchaient, comme autant de vestibules, les vallées surélevées où campaient en armes les conquérants étrangers mêlés aux aborigènes asservis. Les plus anciennes puissances militaires s'organisèrent dans ces vastes enclos, à distance respectable des côtes, sous l'abri des acropoles tutélaires. Mycènes, Amyclées, Sténycláros, Lycosoura, Kleitor avaient vu leur suprématie grandir sans crainte des pirates. Il fallut l'arrivée des envahisseurs descendus du Nord pour disloquer ces principautés mi guerrières et mi rurales. Encore ces États conservèrent-ils, sous le joug des nouveaux venus, le souvenir du lien commun qui les avait jadis constitués. Seule la Parrhasie, que sa situation géographique tenait à l'écart de la mer et des grandes voies de passage, une fois abandonnée à elle-même, oublia la suzeraineté de ses antiques capitales, Trapezous et Lycosoura, pour s'absorber dans la vie patriarcale, où chaque clan put végéter à sa guise jusqu'à la fondation de Mégalopolis. Sparte dédaigna cette facile conquête et laissa les Parrhasiens subsister avec l'autonomie de leurs dèmes, comme un État tampon entre elle et l'Arcadie.

3° Rôle du massif central et des montagnards [illegible]

En remontant plus loin, au cœur de l'Arcadie, sur les gradins boisés, dans les hautes brandes du massif gortynien et du Ménale, sur les berges de l'Hélisson et du Ladon supérieur, on rencontrait des peuplades à moitié sauvages, dont l'humeur farouche n'avait pu se plier à la contrainte des formes politiques familières aux autres Grecs. C'était le repaire des Arcadiens « mangeurs de glands (1) », de ces légendaires Pélasges, hommes des bois et des cavernes, qui personnifiaient, dans l'imagination de l'Hellène civilisé, le type inculte de l'homme primitif. La roche avare les nourrissait mal, eux et leurs troupeaux ; la forêt peuplée d'ours et de loups ne leur livrait que moyennant rançon la chair de ses fauves. Nomades, errant de pâtis en pâtis sur les hauteurs, comme leurs successeurs les Vlaques modernes, ignorant la servitude du labour périodique, ils s'en

1. Paus. VIII, 42, 6.

allaient par le monde chercher fortune avec une lance, un épieu, un arc, une fronde, une massue. Ils mettaient leur vaillance et leur adresse au service des riches républiques ou des dynastes généreux qui ne lésinaient ni sur la solde ni sur la part du butin. Presque toutes les armées mercenaires, en Grèce, en Sicile, en Orient, ont compté dans leurs rangs de ces lansquenets arcadiens (1). « *Se battre à l'arcadienne* » signifiait proverbialement verser son sang pour autrui. Souvent, on les retrouvait à la fois dans les deux camps adverses. C'étaient ces bandes de batailleurs professionnels, que venaient recruter en Arcadie les rois en exil soucieux de réintégrer leurs États ou de se tailler quelque part une compensation, les aventuriers qui savaient faire accepter leurs promesses pour argent comptant, peut-être les trafiquants phéniciens en quête d'escortes pour leurs flottes marchandes et leurs convois précieux. Quelquefois même, la difficulté de vivre, le surcroît de population et l'insuffisance des moyens d'existence groupaient sous les ordres de chefs choisis un certain nombre d'individus qui s'expatriaient de leur propre initiative, sans engagement et sans contrat de louage. Ce n'était plus alors pour travailler « à l'arcadienne », et revenir plus ou moins décimés, plus ou moins riches, après avoir gaspillé leur bravoure au mieux des intérêts d'autrui. Si l'on en croit la tradition, Évandre, Œnotros, Peucétios doivent être comptés parmi ces condottiéri ayant opéré pour leur compte personnel. Il arrivait aussi qu'une fois engagés dans des expéditions lointaines, les mercenaires perdaient tout esprit de retour. La plupart du temps, la rentrée au pays était impossible. Comment regagner la patrie d'origine? où trouver des navires pour revenir en Arcadie? Et puis, une fois rapatriés, qu'y faire? D'ailleurs, entre temps, le mercenaire avait contracté des alliances; il s'était créé une famille en terre étrangère; il se trouvait lié par des devoirs imprévus au départ. Le retour dans ces conditions lui paraissait un exil nouveau. Tout lui commandait de rester où il était. Fonder une patrie devenait plus aisé que de courir à la recherche du pays natal. Et c'est ainsi, sans doute, que s'établirent les colonies arcadiennes de Chypre, de Crète et de Bithynie. De toutes façons, l'Arcadie centrale, pauvre de sol, mais riche en hommes, épanchait au dehors par l'émigration le trop plein de ses habitants.

(1) Cf. la mention de sept hoplites arcadiens sur la stèle de Xanthos. (Waddington, *Inscr. d'Asie Mineure*, 1249, 10.)

Caractère insociable.

Au reste, il était plus commode d'en sortir que de s'y aventurer. Il n'y a pas longtemps que les ingénieurs français en mission en Grèce ont commencé à porter la mine au cœur du massif gortynien, de fâcheuse réputation. Bientôt des routes carrossables aux véhicules indigènes escaladeront les derniers talus de l'Érymanthe et du Ménale, en attendant que la locomotive aille achever cette conquête pacifique. Mais l'œuvre n'est qu'ébauchée. Il faut encore une ample provision de *robur* et *d'aes triplex* pour suivre sans défaillir les vaillants roussins d'Arcadie à l'assaut des raidillons caillouteux et mouvants qui aboutissent à Dimitsana. Telle la tradition historique la représente, telle cette région se montre encore au voyageur moderne : âpre, impénétrable, séparée de la mer par la double zone des riverains et des grandes plaines qui bloquent le haut pays, plus isolée de la grande voie maritime par les barrières naturelles que par la distance. De Gortys (environs de Dimitsana) à Kynaetha (Kalavryta) s'élevait la citadelle des Klephtes insociables. Le monde ambiant leur apparaissait comme une proie et le prochain comme une cible. Entre eux, nulle entente, sinon pour les coups de mains profitables. Sans autre maître que leur instinct pillard, de leurs hameaux haut perchés, du fond de leurs maquis, ils épiaient le voisin, prêts à profiter du moindre relâchement, du moindre trouble pour fondre en oiseaux rapaces sur les trésors d'Olympie, sur les étables d'Élide, sur les récoltes de la Parrhasie. Ces brigands terrorisaient le Péloponnèse de la même façon que les Étoliens rançonnaient la Grèce centrale. Les événements qui agitaient la Péninsule ne les intéressaient que dans la mesure où ils servaient leurs convoitises. Les grands mots d'indépendance et de nationalité arcadiennes sonnaient à leurs oreilles sans avoir prise sur leur égoïsme. S'ils s'embrigadaient dans quelque expédition, c'était pour en compter les bénéfices ; ils laissaient les autres se battre par sentiment. Rebelles à toute organisation, à toute culture, à tout enthousiasme, tandis que le Péloponnèse se passionnait pour les nobles tentatives d'Épaminondas et du Mantinéen Lycomèdes, ils se tenaient retranchés dans leurs repaires. Établis par contrainte dans les remparts de Mégalopolis, ils s'en échappèrent comme d'une prison. On les vit toujours apporter à la cause du désordre l'appoint de leur force brutale et faire avorter par leurs excès l'œuvre des réformateurs. Par eux toute organisation stable de la péninsule fut rendue impossible. Cet essaim

malfaisant sévit à travers les siècles, jusqu'à ce que, le Péloponnèse épuisé ne lui offrant plus qu'un cadavre à sucer, il finit par périr lui-même d'inanition.

Aussi bien l'Arcadie tout entière ne tenait pas entre les limites de ces districts barbares. Le secret de la merveilleuse influence que la Grèce a exercée sur le monde réside dans la richesse et la variété des contrastes accumulés sur un étroit espace. Dans chaque canton fermentait un génie différent. Cette floraison multiple a plus fait pour l'éducation de l'humanité que la formidable unité de l'Empire romain. D'Athènes à Thèbes, en une journée, on changeait de patrie intellectuelle. Le Péloponnèse, sous ce rapport, est un pays plein de surprises. A quelques lieues de Corinthe, de Sicyone et d'Argos, villes opulentes où l'art hellénique se mariait au faste oriental, Sparte menait, avec une austérité toute dorienne, la vie des camps. A ses côtés, la Messénie, soumise et patiente, s'absorbait dans un labeur pacifique. Quelques heures plus loin, rayonnait Olympie, et l'or de ses acrotères allait sur les cimes proches faire flamber la convoitise aux yeux des «mangeurs de glands», couverts de peaux de bêtes. Si l'on descendait à l'Est, au pied des huttes essaimées au hasard des filets d'eau et des pâturages, où ces nomades abritaient leurs foyers éphémères, on découvrait au fond d'un cirque de montagnes deux belles villes solidement assises, dont les toits et les remparts émergeaient d'un lac verdoyant. C'étaient les deux reines de l'Arcadie, Mantinée et Tégée. Elles avaient grandi dans ce réduit aménagé par la nature, sur un sol nourricier, à une petite journée de la mer, défendues plutôt qu'isolées par leur ceinture de rochers. En face des peuplades incultes, mal encadrées dans des formes politiques lâches et rudimentaires, elles devaient être les citadelles de l'ordre, les foyers d'intelligence, de richesse et de progrès. Elles représentaient en opposition aux éléments chaotiques, arriérés et destructeurs de la Haute Arcadie, aux cités apathiques et négatives des cantons du Nord, le principe actif, vivant, organisateur. De là partirent les grands courants qui firent vibrer l'âme collective de la race. Elles furent le cœur et la tête de l'Arcadie. L'une, Tégée, placée à l'avant garde de la frontière, en surveille les passages. Elle est, jusqu'au VI[e] siècle, le rempart de l'autonomie arcadienne contre l'ennemi du Sud ; elle réussit même à prendre pied sur le territoire laconien. Vaincue, elle laconise par nécessité ; elle devient

1° Rôle du réduit arcadien : Mantinée et Tégée.

le siège de l'esprit conservateur et aristocratique ; pour tenir en échec son ambitieuse voisine, elle se fait le satellite de Sparte.

Mantinée, d'humeur plus entreprenante et plus libre, devait aussi jouer un rôle plus personnel. Elle organise, avec l'appui d'Argos, la résistance systématique contre Sparte. Après avoir fait chez elle l'expérience d'une démocratie modérée, après avoir édifié le monde par la sagesse de ses institutions, elle essaya de régénérer le Péloponnèse par la propagande de ses idées. Elle caressa le rêve d'une fédération arcadienne, afin de donner à l'autonomie des Péloponnésiens coalisés contre Sparte le ressort d'un sentiment national. Son action fut considérable et digne d'un meilleur succès. La rivalité des ambitions et des intérêts, un concours de fatalités inhérentes au pays lui-même, n'ont pas permis à Mantinée de devenir une Thèbes arcadienne ni à Lycomèdes de se grandir à la taille d'Épaminondas.

Parmi les raisons de cet avortement, l'hostilité de Tégée fut prépondérante. C'est que le sol avait condamné les deux grandes sœurs arcadiennes à un antagonisme irrémédiable. Il faut, pour le comprendre, étudier leur situation respective dans ce curieux bassin, organisé pour recevoir deux maîtres à la fois, mais dans des conditions telles que la vie à deux y dégénérât en un conflit journalier.



Fig. 4.

Fossé de la Mantinique entre les pointes de Mytika (*Scope*) et de Kapnistra.

CHAPITRE II.

LA RÉGION DES HAUTES PLAINES FERMÉES.

1° *Le quadrilatère arcadien et ses subdivisions.*

Le quadrilatère arcadien.

C'est à tort que les géographes modernes (1) désignent la plaine de Tripolis sous le nom de plateau central d'Arcadie. Cette expression peut éveiller des rapprochements trompeurs avec des contrées d'un caractère bien différent. La constitution géologique et la structure physique de cette région présentent des traits extrêmement originaux. Mieux vaut lui appliquer un terme correspondant plus exactement à sa nature et à son rôle, tel que celui de *haute plaine fermée*.

Le canton de Tripolis, formé par la réunion des anciens territoires de Mantinée, de Tégée et de Pallantion, n'est qu'une partie d'un système physique qu'on peut appeler le *quadrilatère arcadien*. Les côtés de cette figure sont constitués par une suite continue de hauteurs flanquées de bastions avancés, renforcées extérieurement par des contreforts rayonnants qui jonchent en tous sens le sol de la Péninsule (2). Le front Nord comprend la ligne du Ziria (Cyllène) (3) au Khelmos (Monts Aroaniens), en y rattachant le Mavron Oros (Khélydoréa) et le pic d'Hagia Varvara (Krathis). Le flanc Est suit la ligne du Ziria au Parnon, par les Monts Vésézo (Titan ?), Ga

(1) Reclus. *Géogr. univ.* t. I, p. 83 et suiv. — Martel. *Revue de géogr.* Avril 1892, p. 3.

(2) La carte qui donne le mieux l'aspect théorique du relief péloponnésien est celle de Philippson : *Topographische und hypsometrische Karte des Peloponnes.* 1891 (au 300 000e). Il va sans dire que, pour les détails, à part les imperfections avouées par Bory de St Vincent lui-même, la carte de l'Expédition de Morée au 200.000e reste encore la source la plus sûre.

(3) A côté des noms modernes, j'écris les noms antiques, chaque fois que l'identification est autorisée.

vrias (Koilossa), Pharmakas (Karnéates), et la chaîne argolico-arcadienne (Lyrkeion, Artémision, Kreopôlon, Parthenion); elle rejoint le Parnon à la montagne de Doliana. Le front Sud s'appuie aux hauteurs qui soudent la tête du Parnon à celle du Taygète : massif de Doliana, Monts Toka, Rouso (Boreion). Enfin, le flanc Est remonte de ce dernier point au Khelmos par le Rhezeniko, l'Apano Khrépa (Ménale), le Kastania (Knakalos) le Saïta (Oryxis), et la Dourdouvana (Pentéleia). Ce quadrilatère, long à vol d'oiseau de 80 kilomètres et large en moyenne de 25 à 30, se creuse à l'Est du massif péloponnésien en une grande cavité, située dans le prolongement de la vallée de l'Eurotas et dont le front Nord s'arrête à la portion du littoral achaïque comprise entre Sicyone et Ægira. Elle offre cette particularité d'être enclose de toutes parts et de n'avoir aucune communication hydrographique à ciel ouvert avec la mer. Elle est séparée des plaines côtières par un bourrelet continu, surélevé de 1000m en moyenne au-dessus du radier intérieur, exhaussé lui-même de 580 à 670m au-dessus de la mer. Les eaux de cette plaine n'ont donc d'autre échappée sur le dehors que des émissaires naturels qu'elles se sont forés à la base des montagnes. La haute plaine fermée domine hydrographiquement la zone intermédiaire des vallées à demi ouvertes, situées en contre-bas, et celle des plaines côtières (1). Cette région, murée par la nature, justifie la division du pays arcadien en deux sections distinctes : l'Arcadie fermée et l'Arcadie ouverte (2), l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest du Ménale, leur commune frontière. A l'Arcadie ouverte appartiennent les bassins supérieurs du Ladon et de l'Alphée ; mais, à vrai dire, les vallées de Kleitor et de Mégalopolis, comme celles de Sparte et de Sténycleros, étaient elles-mêmes à l'origine des bassins clos ; seulement, leurs cours d'eau plus puissants, se heurtant à des barrières moins élevées, ont converti leurs galeries souterraines en tranchées découvertes.

Ses subdivisions. Cette disposition générale du quadrilatère arcadien se complique d'une particularité remarquable : la subdivision en compartiments intérieurs. Des contreforts transversaux joignent les

(1) Altitudes comparées : Asea 640m ; Mégalopolis 430m, Messénie supérieure 60m ; vallée de Sparte 200m ; fond de la plaine d'Akhlado-Kambos (Hysiai) 280m (d'après le nivellement de la voie ferrée de Myli à Tripolis par la mission française des travaux publics).

(2) *Das verschlossene Arkadien* et *das offene Arcadien* (Curtius *Pelop.* I, p. 185 et p. 276).

bourrelets latéraux et coupent le fond de la grande cavité en plusieurs petits bassins contigus, mais autonomes. Ce sont comme des cours intérieures dans le vaste réduit de l'Acropole péloponnésienne.

On en compte six, échelonnés du Nord au Sud : 1° Le bassin de Stymphale prolongé au N.-E. par la gorge de Klimendi ; 2° celui de Phénéos ; 4° celui d'Aléa ; 5° celui d'Orchomène, subdivisé en deux parties reliées par un sillon (plaine d'Orchomène et plaine d'Amilos et de Kaphyai) ; 6° celui de Mantinée et de Tégée (1).

Toutes ces cellules se suffisent à elles-mêmes ; nulle ne dépend de la voisine ; chacune possède sa ceinture de montagnes et son régime particulier de cours d'eau et de torrents. Mais elles sont apparentées par la communauté de leur formation géologique (2), par l'analogie de leurs systèmes de débouchés souterrains et par des conditions d'existence sensiblement pareilles. On conçoit à quel point ce morcellement du sol favorisait le particularisme politique. Dans chacun de ces alvéoles s'installa un État particulier, réduit aux dimensions d'un canton minuscule ; des capitales se fondèrent, entourées d'une banlieue de terre cultivable. Il s'en faut cependant qu'elles aient occupé dans l'histoire une place égale. Leur importance était proportionnée à l'étendue de leur territoire, à la qualité du sol, aux avantages de leur position relative sur le réseau des routes naturelles. La vie économique se réglait d'après la facilité des transactions avec les échelles de la côte comme avec les grands marchés de l'intérieur.

(1) En d'autres points du Péloponnèse, les croisements de chaînons divisent le sol en bassins fermés : par exemple, les Monts Didyma et Avgo, en Argolide, enferment complètement la petite plaine de Didyma et ses torrents. Dans les contreforts méridionaux du Parnon, on remarque plusieurs cuvettes contiguës et isolées, munies de cours d'eau et de katavothres (environs de Kharax, de Pistania, de Niata, d'Apidia) ; de même, le vallon de Khrysovitzi dans le Ménale. Mais, toute vallée à katavothres n'est point par le fait un bassin fermé : il arrive souvent qu'une partie des eaux s'écoule d'un côté par les émissaires les plus proches, et l'autre par les rigoles superficielles des torrents, affluents d'un bassin voisin : telle la plaine de Franco Vrysi (Aséa), qui possède deux débouchés : l'émissaire souterrain de Marmaria, et le thalweg découvert du Mont Tsimbérou, lequel dépend du bassin supérieur de l'Alphée ; tels aussi le vallon de Karakhnou, au N. de Kleitor ; les *Leucae campi*, sur la route de Yéraki (Géronthrae) à Monemvasie.

(2) Voy. *Expéd. de Morée, Sc. phys.*, II 2, p. 325. — Philippson, *der Peloponnes*, p. 106

Les bassins du Nord

Les bassins du Nord, berceaux de Pheneos, de Stymphale, d'Alea, de Kaphyaio se trouvaient les moins privilégiés sous tous les rapports. Emprisonnées entre de hautes et puissantes parois, isolées sur elles-mêmes, ces villes n'ont connu que la médiocrité d'une existence végétative et précaire. Au dedans, leur territoire exigu suffisait tout juste à leur subsistance. Encore vivaient-elles dans des transes continuelles ; leurs champs nourriciers étaient à la merci d'un accident. Qu'un tronc d'arbre, une pierre, un obstacle quelconque vînt à obstruer leurs émissaires, les voilà inondées et ruinées. L'ennemi intérieur, l'eau, envahissait les cultures et les fermes. Vite, il fallait trouver moyen de l'évacuer. Quand il n'était pas présent, il était toujours imminent : avec lui, pas d'établissement durable en dehors de l'étroite acropole assise sur une éminence, pas de récolte assurée. C'était un travail d'Hercule que de pourvoir à l'assainissement de ces plaines fangeuses ; aussi, les habitants se débattaient-ils dans l'impuissance. Il est vrai que leur isolement avait pour corollaire la liberté. A condition de ne pas hausser les yeux au delà de leurs montagnes, ils réussissaient à se faire oublier. Personne ne se souciait d'eux. Sans les hasards de la guerre qui jetaient d'aventure sur leur territoire quelque parti d'hoplites fuyant les chemins connus, ils auraient vécu en marge de l'histoire. Les grands capitaines allaient ailleurs porter leurs coups ; ils ne s'attardaient parfois à ces bicoques que pour consoler leurs soldats de quelque gros échec. Ces républiques n'ont été, dans le développement du génie grec, que des non-valeurs. Leur contribution à l'œuvre collective se réduit à des contes prétentieux sur leurs origines ; les gens dont la vie est nulle ont toujours la ressource d'exalter leur enfance.

Le bassin de Tripolis

Dans le grand habitat arcadien, ces cellules du Nord jouent le rôle d'arrière-logis ou de communs réservés aux comparses. Ils ne communiquent avec le dehors que par d'obscurs couloirs et des entrées dérobées. Déjà Orchomène, à cheval sur deux plaines contiguës, est un personnage de plus d'importance et une manière de puissance. Mais la pièce principale, celle où se concentra la vie des maîtres effectifs, où s'ouvraient les grandes entrées, où se sont débattus les intérêts primordiaux de l'Arcadie et du Péloponnèse, c'est la plaine de Mantinée et de Tégée. Là est le pivot de l'histoire péloponnésienne. Un état détaillé des lieux fournira d'utiles éléments à l'intelligence des faits dont on lira plus loin le récit.

2° *Le bassin fermé de Tripolis : structure et constitution géologique.*

Constitution géologique du massif arcadien.

L'étude géologique des terrains dans le quadrilatère arcadien ne révèle qu'un petit nombre de formations assez simples, qui y apparaissent superposées de bas en haut dans l'ordre suivant (1) : sur un soubassement de schistes cristallins repose, en stratification discordante, une première formation de calcaire (calcaire inférieur de Tripolis, que j'appellerai calcaire du Ménale ou calcaire bleu); sur celle-ci se sont déposés, également en stratification discordante, des grès verts, des marnes, des schistes argileux, ensemble complexe qu'on désigne d'un mot sous le nom de flysch; enfin, en haut, une dernière formation de calcaire blanc (l'*Olonoskalk* de Philippson, que j'appellerai calcaire supérieur de l'Artémision ou calcaire blanc) forme en beaucoup d'endroits le revêtement des assises précédentes. Tels sont les éléments géologiques du terrain aux alentours du bassin de Tripolis, à l'état normal.

Axes des plissements : chaîne argolico-arcadienne et Ménale.

Pendant les grands mouvements orogéniques qui ont travaillé la péninsule des Balkans, ces terrains ont subi dans l'Arcadie orientale les mêmes plissements que dans le reste du Péloponnèse. On peut distinguer deux axes de plissements principaux dans notre région ; à l'Est, la chaîne argolico-arcadienne ; à l'Ouest, le Ménale. Entre les deux s'étend le bassin fermé de Tripolis, qui doit son origine à un affaissement.

Structure de la chaîne argolico arcadienne.

Le plissement oriental est dirigé du N.-O. au S.-E. Il laisse apparaître toutes les formations énumérées plus haut, mais l'érosion a agi de telle sorte que l'axe de plissement ne correspond pas exactement à la ligne faîtière. Cette ligne elle-même n'est pas simple. Elle chevauche d'un tronçon à un autre : au Nord, alignement de l'Arménia ; au Sud, alignement du Kréopôlon. Dans le Kréopôlon même, elle bifurque à angle presque droit au S. O. et au S.-E.

(1) Sur la géologie de cette région, voy. *Exp. de Morée. Sect. des sc. phys.* II^{2}, p. 153 (Boblaye), p. 175 (Virlet d'Aoust) et 209 (id.). — Profils et coupes du Ménale dans l'Atlas (*Relation et géologie*). — Si les théories générales de cet ouvrage ont vieilli, les observations de détail sont encore très précieuses. Le travail plus récent et très complet de Philippson (*Peloponnes*, 1892, p. 82 sq. — *Atlas*, avec deux excellentes cartes et une planche de coupes et profils) confirme en bien des points essentiels les conclusions de ses devanciers.

Les sommets sont constitués par du calcaire supérieur (calcaire blanc de l'Artémision), fortement relevé, dont la tranche, mise à vif, forme un épaulement au-dessus du flysch et du calcaire inférieur (calcaire bleu du Ménale). Cette roche donne à ce massif montagneux sa physionomie lumineuse et déchiquetée. Elle est, en effet, de couleur gris clair, nuance cendre blanchâtre, de nature compacte, presque lithographique. Mais sa résistance est faible ; elle se fendille aisément, se réduit en lamelles ou en plaques, se crevasse, se démantèle et s'éparpille en éboulements.

Sur le versant oriental, si l'on excepte quelques talus en pentes douces dus au flysch, les pentes sont raides, abruptes, escarpées, ce qui est dû au calcaire inférieur et surtout au calcaire supérieur, qui reparaît au delà de l'axe de plissement. Il s'étale ensuite en strates peu inclinées, allongées au loin vers la plaine d'Argos et profondément creusées par les ravins d'érosion.

Sur le versant occidental, le même calcaire supérieur plonge si rapidement au-dessous du niveau de la plaine qu'il forme un véritable escarpement. (Voy. fig. 5.)

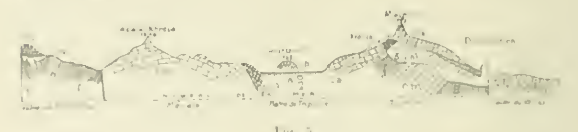


Fig. 5.

Coupe géologique de la haute plaine fermée et de sa bordure (d'après Philippson. *Profiltafeln* I).

a = Alluvion. — ca = Calcaire blanc. — cm = Calcaire bleu du Ménale.
f = Flysch. — g = Schiste cristallin.

Structure du Ménale

La structure du Ménale est plus simple. Ce massif est formé par un pli anticlinal du calcaire inférieur (calcaire bleu du Ménale), aligné également du N.-O. au S.-E. C'est un plissement très ample ; de plus, l'érosion en a démantelé la moitié orientale et l'a modelée en une espèce de socle trapu et arrondi, peu accidenté et dominé par la crête constituée par une partie des couches restées en place. La ligne de faîte court le long de la crête et, comme celle de l'Artémision, elle se dédouble vers le Sud. Le calcaire qui constitue les cimes et le socle du massif est une roche bleu foncé, un peu grenue, brillante à la cassure et d'une dureté extrême. A la partie supérieure surtout, elle offre une texture très compacte, de couleur sombre, reconnaissable au loin. Plus

bas, elle apparaît d'une nuance plus claire et devient plus grossière et plus rugueuse. Pulvérisée et décomposée au contact de l'air et de l'eau, elle produit un sol favorable à la végétation; par suite, elle donne aux lieux où elle domine un caractère plus luxuriant que l'aride calcaire blanc.

Sur le versant occidental, une faille fait reparaître le flysch redressé, auquel succède par endroits le calcaire blanc, lequel s'épand ensuite largement sur tout le district montagneux de l'Ouest.

Sur le versant oriental, les assises du calcaire inférieur plongent lentement en pentes assez douces sous les alluvions de la plaine; mais, en plusieurs points, une faille ramène contre cette roche des lambeaux du calcaire inférieur, qu'on aperçoit appliqués jusqu'à une hauteur variable contre les premières pentes et respectés par l'érosion. En ces points, le relief des pentes redevient plus accidenté.

Entre les deux massifs principaux, à droite comme à gauche, des avant-monts plus ou moins allongés ont été découpés par l'érosion. Leurs croupes massives et abaissées viennent mourir en pentes assez rapides au niveau de la plaine.

Structure de la plaine.

Telle est la constitution géologique des bourrelets qui dominent le bassin fermé de Tripolis. Celui-ci est le résultat d'un affaissement local des terrains. Il semble que, par suite d'une dislocation, le flysch et le calcaire supérieur aient glissé sur le flanc oriental du Ménale. Le flysch a presque totalement plongé; mais le calcaire supérieur apparaît encore, comme nous l'avons dit, sur plusieurs points, en contact avec le calcaire inférieur; il ondule au-dessous de la plaine avant de remonter brusquement sur le flanc du massif argolico-arcadien; la crête de ces ondulations souterraines est marquée, au milieu même de la plaine, par un certain nombre de roches et de buttes qu'on voit émerger en plusieurs points, isolément, au-dessus des alluvions (1). Celles-ci forment une nappe d'argile à brique, de graviers, de sable fin et de limon bleuâtre.

Au N. comme au S. de la plaine, dans la dépression principale, la couche de calcaire supérieur n'est plus cachée et joint, par des séries de hauteurs, les deux grands massifs parallèles.

(1) Telles que les roches éparses dans le col de la plaine et la butte de Gourtzouli, au N. de Mantinée.

3° *Le bassin fermé de Tripolis : description du relief.*

Le modelé.

L'érosion a remanié la surface structurale de cette région. Elle en a modelé le relief, sculpté les cimes, ébréché les crêtes, raviné les côtes et façonné tous les traits plastiques. Ce sont ces formes et ces détails extérieurs qu'il nous reste à décrire, à dénommer et à localiser topographiquement.

Chaîne argolico-arcadienne.

Suivant la chaîne argolico arcadienne à partir du Cyllène, on trouve d'abord un premier alignement de sommets qui couronne la bordure orientale du bassin de Phénéos (1). La ligne des cimes se continue au S. à partir du Mt Skipéza (Oligyrtos 1930m), par une puissante arête aux flancs mamelonnés : c'est le Trachys, compris entre les deux défilés de Scotini à l'E. et de Kandyla à l'O. (2). Le faîte court du N. au S. offrant à l'œil un alignement de sommets coniques régulièrement espacés comme des créneaux et d'égale hauteur (3). A l'Ouest, les pentes trapues du roc couvrent en partie les territoires de Kaphyai et d'Orchomène, et dominent les plaines de leurs escarpements grisâtres. A l'Est, sombres et broussailleuses, elles ferment le vallon de Bougiati (Aléa). L'extrémité Sud, avant de mourir au dessus de la plaine de Mantinée, se relève en un dôme imposant, l'Arménia ou Arméniadis (1756m), qui forme un large écran à l'horizon septentrional de la grande cuve de Tripolis. La base de cette masse se termine ensuite vers le Sud par une sorte de terrasse, allongée de l'Est à l'Ouest, où s'est établi un monastère d'Hagios Nicolaos.

L'échine faîtière du Trachys s'interrompt avec l'Arménia. Mais, en contrebas du sommet, à l'Est, à la naissance des hauts ravins de Phrosouna, au Nord, et du torrent de Sanga, au Sud, existe un col de 1115m d'altitude (4). A l'Est de ce col se dresse une nouvelle ligne faîtière, située à 5 kil. vers l'Est de la précédente. Là commence, à proprement parler, le tronc de la chaîne frontière argolico arcadienne, qui court obliquement et sans interruption vers le S. S. E. sur une longueur de 35 kil. jus

(1) Monts de Mosa (Sepia), de Kastania (Gerontéion), de Ghiosa (Skiathis) Skipeza (Oligyrtos).

(2) Au N. d'un premier pic, l'Hagios Constantinos. Le col répond au défilé actuel du Lykorrhevma, entre l'Apelauron et l'Oligyrtos (Polyb. IV, 68).

(3) Mont Karyoumbalo (1809m).

(4) Relevée par nous au baromètre anéroïde, en 1888.

qu'au ravin d'Akhlado-Kambos, et se prolonge même par sa grande ramification méridionale jusqu'à la gorge du Tanos, en face des monts de Cynurie.

Au début, au-dessus d'Apano-Bélessi, la crête est à 1648m d'altitude. La section de l'arête comprise entre Sanga et Tsipiana (Mt Lyrkéion) se dresse parallèlement à l'Alésion, durant 7 kilom. rectiligne et sans déviations, comme un mur de 1600m de hauteur sur 4 à 5 kilom. d'épaisseur. Puis elle s'exhausse en bosse jusqu'au pic de Tsipiana, situé sur le faîte même. A l'Est de ce pic, en dehors de l'alignement, plane dans les régions supérieures le sommet aérien du Malévo (Artémision. — 1772m) (1). C'est le point culminant du système. A partir de ce point, le versant oriental de la chaîne est creusé par les ravins d'érosion, qui l'ont sillonné d'entailles profondes, dirigées du côté de la plaine d'Argos, et entre lesquelles s'allongent de petits massifs de calcaire blanc, perpendiculaires à la ligne des sommets.

Plus au S., la crête, comme une nef dressée sur d'immenses arcs boutants, s'allonge au-dessus des contreforts perpendiculaires qui semblent l'étayer des deux côtés. Sa hauteur se maintient à 1600m (2). C'est une frange de dentelures aiguës, sèches et claires, isolées dans l'espace. Les anciens donnaient à cette chaîne le nom de Κρεόπωλον (3), c'est-à-dire *marché à viande*, peut-être par antiphrase pour caractériser son aspect décharné. Les Grecs modernes l'ont débaptisée pour l'appeler, d'un mot aussi expressif et plus approprié à l'état actuel, le *Peigne* (Κτενιᾶς). Au delà du Kténias, il y a une virgation de la chaîne.

La ligne des sommets se continue un peu plus basse par le Mt Rhoïno (Parthénion : 1217m). A l'E., un affaissement a creusé la petite plaine d'Hysiae, cuvette située à 280m d'altitude et reliée à la mer par un long ravin d'érosion, celui de la rivière d'Akhlado Kambos.

Au-dessus du niveau de la plaine intérieure, cette longue barrière rocheuse se dresse en muraille presque abrupte et lisse. Extérieurement, au contraire, elle se hérisse et se

Bas-côtes et avant-monts.

(1) Il y a deux pics distincts, souvent confondus à tort, le pic de Tsipiana et le Malévo.

(2) 1599 d'après la cote de l'État-Major.

(3) Srab. VIII, 6, 17. Voy. la note de Muller. *Ind. var. lect.*, p. 997, col. 2, l. 32. — Meineke considère le passage comme interpolé.

répand vers la côte en ondulations lointaines, perpendiculaires à l'alignement. Celles-ci jonchent une partie de la plaine argolique et vont plonger jusqu'à la mer (Xéro Vouni, Monts Lycone, Chaon, Pontinos, Zavitza). Des fissures profondes, creusées par les dislocations et les érosions entre ces ondulations latérales, encaissent les torrents, collecteurs des pluies qui dévalent sur les talus décharnés (Charadros, Inachos et leurs affluents). L'aspect de ces immenses déchirures aux parois raides et aux tons fauves est effrayant. Le sombre couloir du Charadros débouche brusquement sur la verte vallée d'Argolide, dominé à l'arrière-plan par l'édifice menaçant des escarpements et des créneaux de l'Artemision : on dirait l'entrée d'un labyrinthe sous les assises de la forteresse arcadienne.

Sur le versant intérieur, la distance entre le faîte principal et le niveau de la plaine est beaucoup moindre. Seulement, entre le Parthenion et l'Arménia, une ligne d'avant-monts court parallèlement à la chaîne principale, séparés d'elle par de petites vallées d'érosion. D'abord, au Sud, entre les villages de Louka et de Sténo, la chaîne principale est doublée par une terrasse rocailleuse et stérile, le plateau *karstique*, où s'est installé le monastère d'Hagios Nicolaos ou de Varsai. Il se prolonge vers le Nord par un plissement long de 6 kilomètres, dirigé, semble-t-il, suivant le même axe que l'Arménia. Cette colline, rocheuse, pelée, tachetée d'une végétation courte et clairsemée, aux teintes fumeuses, est désignée dans le pays sous le nom de *Kapnistra* (l'Enfumée). Un autre pli, un peu plus au Nord, situé dans le prolongement du précédent et long d'environ 7 kilomètres, émerge de la plaine, qu'il domine de 250 à 300 mètres. C'est l'Alesion, avec le pic de *Koukoras* (le Coq) au-dessus de Pikerni, l'*Alogorrakhos* (roche du Cheval) et le *Véladorrakhos* (roche de la Vache) un peu au Sud du village. Au bout de l'Alésion, au Sud, se dresse une excroissance rocheuse, âpre et biscornue, que les paysans appellent aujourd'hui le *Nez tordu* (Stravomyti). Elle bouche l'entrée du vallon latéral situé au N.-E. de la Mantinique.

Le Ménale. Vis-à-vis la chaîne argolico-arcadienne court la paroi occidentale de la plaine fermée : le nom antique du Ménale est le seul qui puisse lui être appliqué en l'absence de toute dénomination moderne pour désigner l'ensemble de cette chaîne. Le Ménale s'étend sur une longueur de 32 kilom. entre la plaine de Dara au

Nord et le torrent de Valtetsi au S. C'est un massif compact de calcaire bleu orienté du N. au S.-O. La ligne des sommets comprend au N. le M[t] Kastania (1248[m]), séparé du massif principal par la brèche de Bézénicos. A partir de là, ce n'est plus, comme la chaîne opposée, une crête faîtière continue, mais une masse trapue, étalée sur une largeur moyenne de 9 kilomètres, un socle arrondi, d'où émergent en désordre des pics aigus, pyramidaux ou coniques. La hauteur moyenne du plateau est de 1500 à 1600[m]. Certains pics atteignent plus de 1800[m], tels que l'Hagios Ilias (Ostrakina), le point culminant dont la cîme fait face à celle de l'Artémision, à une hauteur de 1981[m]. En contrebas de l'Ostrakina, la ligne de faîte s'abaisse au col de Kardara pour se relever en un massif hérissé de pics, que surmonte la fière pyramide de l'Aïdini (1849[m]). Plus loin, le Mont Apano-Khrépa (1559[m]) domine les hauteurs contre lesquelles s'adosse la ville de Tripolis. Au delà, la ligne s'abaisse en terrasses dégradantes jusqu'au col de Pallantion, qu'on peut regarder comme la limite de la chaîne au Sud.

La configuration du Ménale est moins simple et moins régulière que celle de la chaîne orientale. Il est plus étendu et plus complexe. Son dos, aussi large qu'un plateau montueux et houleux, crevassé de longues fissures, de gorges profondes, abrite dans ses replis des vallées, des bois, des torrents, des clairières, de vastes pâturages, des cantons cultivables, des solitudes dénudées, des sources innombrables. C'est un monde touffu, où la faune et la flore pullulent sans ordre, au gré d'une nature capricieuse et prodigue. Les villages y sont semés comme au hasard, sans liens les uns avec les autres, à l'image des anciens clans qui n'avaient pu se grouper sous une loi commune (1).

(1) Ce caractère chaotique s'aggrave à mesure qu'on s'avance à l'O. du Ménale vers la région montagneuse du centre. On rencontre d'abord, au pied du versant occidental, une dépression houleuse, large de 3 à 6 kilom., surélevée de 600 à 750 m. au-dessus de la mer. C'est le district que les anciens appelaient la *Plaine ménalienne* (Μαινάλιον πεδίον. — Pausan. VIII, 36, 5. — Loring. *Journ. of. hellen. Stud.* XV. 1895, p. 76-77), bassin tourmenté dont le fond est encombré de mamelons et d'ondulations entre lesquels serpentent les thalwegs du Haut Hélisson et de ses affluents (auj. Barbanséna Potami). Cette cuvette serait elle-même un bassin fermé, si le Barbanséna Potami et la rivière de Langadia n'avaient réussi à se frayer deux étroits passages dans les brèches de la paroi méridionale, de chaque côté du Mont Rhénissa : c'est par ces deux couloirs abrupts que les eaux de la Plaine ménalienne

Bas-côtés et avants-monts

Du côté de la plaine intérieure, le long du versant oriental du Ménale, court une ligne d'avant-monts dénudés, d'une altitude moyenne de 200 m. au-dessus du pied du Ménale. Ils joignent le massif d'Apano-Khrépa à la fermeture septentrionale de la plaine. Ce petit plissement latéral est séparé du Ménale par une cuvette longitudinale (ancienne plaine Alcimédon), d'environ 12 kilom. de longueur. Dans cet étroit vallon débouchent trois principaux torrents qui l'encombrent des éboulis pierreux arrachés à leurs hauts ravins. Deux sillons, celui de Kapsia et de Simiadés, séparent le chaînon en trois tronçons et mettent la plaine latérale en communication avec le bassin central.

Symétrie des deux systèmes.

Si l'on jette maintenant un coup d'œil d'ensemble sur la carte, on est frappé du parallélisme des deux systèmes argolico-arcadien et ménalien ; les dispositions générales et les particularités topographiques de l'un se répètent dans l'autre presque à la même place, au point de donner l'illusion d'une ordonnance symétrique.

D'abord c'est du côté de la plaine intérieure que sont tournés les versants les plus escarpés, dans la chaîne argolico-arcadienne comme dans le Ménale. C'est au contraire au dehors que l'une et l'autre chaîne s'étalent en ondulations largement épandues,

parviennent à la vallée de l'Alphée, située à 300 m. en contre-bas. Ce district isolé, mal connu des anciens, est situé en dehors du quadrilatère arcadien proprement dit. Il communique avec la plaine de Mantinée par le long défilé de Kardara. Politiquement, il dépendait en partie du territoire mantinéen. L'abondance des eaux lui assurait une certaine fertilité.

A l'ouest, la plaine ménalienne est limitée par un plissement oriental du massif gortynien. Ce chaînon, aujourd'hui anonyme, compris entre le Mont Rhenissa au S. et le Mont Hgs Ilias (Ménale, 1869 m.) au N., correspond à l'ancien Phalanton (Pausan. VIII, 35, 9. — Et. Byz. *s. v.*). Au col situé au-dessus d'Alonistaina, à une altitude de 1315 m., il est traversé par le chemin issu du défilé de Kardara. C'est là, à Petrosaka, qu'était la frontière mantinéenne (Voy. p. 126).

Au pied du Phalanthon, à l'O., se creuse le ravin de la rivière de Vytina (anc. Maloitas), affluent du Ladon ; ensuite s'élève le plissement principal de l'Arcadie centrale, le *massif Gortynien* ou *Chaîne centrale arcadienne*. Ce plissement, parallèle au Ménale et à la chaîne argolico-arcadienne, s'étale entre le ravin du Ladon et la plaine de Franco Vrysi avec les pics Madara (1586m), Franco-Vouno (1646m), Roudia (1554m), Rhapouni (1546m), Rhenissa (1356m), Rhezeniko (1273m). Comme configuration et comme dimensions, la chaîne centrale arcadienne se rapproche du Ménale. C'est une masse de 7 à 9 kilom. de large, d'une hauteur moyenne de 1400 à 1500 m. (Voy. Philippson, *der Pelop.* p. 101).

d'une part sur la plaine argolique, d'autre part sur la plaine ménalienne. C'est aussi sur ces versants extérieurs que les longs torrents se sont creusé leurs ravins profonds, Charadros et Inachos d'un côté, Hélisson et ses affluents de l'autre.

Ensuite le parallélisme des deux lignes d'avant-monts, qui doublent intérieurement les grandes chaînes, a produit ce curieux système des plaines latérales de la Mantinique, réparties symétriquement autour de l'aire centrale comme les chapelles des bas-côtés autour d'une grande nef ; à l'Est, les deux vallons affrontés de Louka et de l'Argon Pédion ; à l'Ouest, la longue galerie de la plaine Alcimédon. Ces pièces annexes ou encoches sont moins des vallons indépendants que des niches ou baies (κόλποι) de la grande vallée principale (1). Tous ces recoins constituaient autant de domaines séparés, autant de centres d'exploitation rurale. Aussi cette disposition physique du territoire mantinéen n'a-t-elle pas manqué d'influer sur la répartition de la propriété et des dèmes ruraux, ainsi que sur les institutions politiques.

Les raisons d'une ordonnance aussi originale doivent être cherchées dans l'unité du phénomène auquel ce bassin doit son origine. L'affaissement s'étant produit suivant une fosse parallèle aux grands axes de plissement, il a déterminé de chaque côté des dislocations et des cavités symétriques. Au S. la tête d'un des plissements méridionaux du Péloponnèse (Monts de la Skiritis), restée en place, assure la clôture du bassin de ce côté. Au Nord, un tronçon de calcaire blanc (Mont Anchisia) est également resté émergeant, et forme, en travers de la fosse, la cloison transversale qui clôt au Nord le bassin de Tripolis. La fosse se continue, plusieurs fois coupée par des barrières analogues, jusqu'au bassin de Phénéos.

Nature du fond de la cuve.

Étant donné cette origine du bassin de Tripolis, il serait insoutenable de prétendre que la mer y ait jamais pénétré. La couche alluviale qui recouvre le sous-sol calcaire de la plaine n'a rien d'un sédiment marin. On y trouve, avec l'argile et le limon, des bancs de graviers agglomérés et cimentés par l'argile durcie. Ces graviers font en plusieurs points un conglomérat délitable, dont les cailloux se détachent aisément sous le doigt. Les anciens se sont servis de cette pierre pour les fondations et les colonnes

(1) Xénophon désigne l'Argon Pédion de Pausanias par le terme de ὁ ὄπισθεν κόλπος τῆς Μαντινικῆς (*Hellen.* VI, 5, 17).

de plusieurs édifices. Tous ces dépôts proviennent de la dénudation des versants limitrophes par les eaux de ruissellement, et sont les dépouilles des montagnes dévastées par les torrents d'érosion. D'autre part, on ne constate sur les flancs de la bordure ni terrasses, ni gradins, ni traces d'un lac ancien ou de grands dépôts fluviatiles (1). Selon toute vraisemblance, les

(1) M. Bérard admet pourtant l'existence d'un grand lac primitif qui aurait occupé toute l'étendue du bassin de Tripolis ; il décrit ainsi les effets de ce lac sur la topographie du sol et la répartition des katavothres : « A l'origine, ce bassin dut contenir un lac. Enfermées dans cette enceinte, les eaux s'élevaient jusqu'au seuil le plus bas (le passage de Maskena, entre le Roïnos et le Marmaro-Vouno) et se déversaient dans l'Archipel par la vallée et le golfe d'Astros. Ce lac, étranglé dans son milieu par le rapprochement des contreforts du Ménale et du Ktenia, avait à peu près la forme d'un huit (8) dont la boucle supérieure pencherait vers la gauche : cette boucle fut plus tard la Mantinike, et la boucle inférieure fut la Tégéatide. Les montagnes de calcaire qui forment aujourd'hui l'enceinte étaient alors revêtues de dépôts de grès verts, dont nous retrouvons aujourd'hui des témoins dans les alluvions de ce lac (Expéd. de Morée, texte, t. II, p. 327). Ces alluvions amoncelées s'étendaient sur une couche uniforme élevée de 20 à 25 mètres au-dessus du niveau de la plaine actuelle (690 à 670, au-dessus du niveau de la mer ; les montagnes environnantes atteignent de 1100 à 1600 mètres). — Mais, dans ce fond d'alluvions et dans les parois de l'enceinte, des crevasses se produisirent ; pour la disposition de ces *catavothres*, le bassin présente deux aspects différents : dans la boucle supérieure, on a surtout des catavothres de fond (petits catavothres de Bédeni, Parori, Bosouna ; surtout, grands catavothres de Capsia et de Simiades) ; dans la boucle inférieure, ce sont des catavothres de paroi, tels les grands gouffres de Vertsova, au pied du Parthénion, dans la paroi de l'Est, et le gouffre plus grand encore de Taka, dans la paroi du Sud, au pied du Boréos. Les courants traînant les eaux vers ces crevasses ridèrent la surface du lac, puis la couche d'alluvions, qu'ils entamèrent, en se creusant des rigoles de plus en plus profondes à mesure que les eaux baissaient. — Quand la plaine desséchée apparut, la boucle septentrionale du lac, vidée par les catavothres du fond, était beaucoup plus creusée et beaucoup plus plane que l'autre : la Mantinike est de 30 à 70 mètres inférieure au niveau moyen de la Tégéatide ; du niveau primitif des alluvions, il ne reste que deux buttes isolées au milieu de la plaine marécageuse, c'est la citadelle de Mantinée et la colline voisine que Pausanias appelle « tombeau de Pénélope » (Paus., VIII, 12, 6-7). Dans la Tégéatide, au contraire, entre des plateaux, restes de l'ancien fond d'alluvions, des lignes d'eau ou de marais indiquaient le passage des anciens courants : c'était d'abord une grande ligne, bordant toute la chaîne de l'Est et s'en allant de la paroi du Sud aux catavothres de la Mantinike (le Saranda-Potamos emprunte une moitié de cette ligne qui se continue par les rivières de Bédeni et par l'Ophis) ; puis, coupant celle-ci à l'angle droit, une autre ligne traversait la plaine dans l'autre sens depuis le Ménale jusqu'au gouffre de Vertsova ; enfin, dans l'angle Sud-Ouest de la plaine, deux autres lignes moins importantes convergeaient vers le catavothre de Taka. » Ce système me semble discutable pour les raisons suivantes : 1° le col qui relie,

couches alluviales que nous venons de signaler s'étendent directement sur le fond de calcaire blanc, dont les saillies rocheuses de la plaine attestent la présence souterraine. Les autres inégalités de ce fond rocheux ont été comblées peu à peu ; le niveau général s'est maintenu à peu près constant par l'exhaussement progressif de toutes les parties du radier au détriment des montagnes, dévalisées de leurs terres par les torrents. Cés faibles différences de niveau n'étaient pas assez accusées pour canaliser les cours d'eau dans des lits définitifs. Ceux-ci, par leurs déplacements de lit et leurs apports, ont nivelé la surface en dirigeant leurs douves vers les points perméables de la bordure, qu'ils convertissaient tour à tour en émissaires.

La cuve.

La cuve renfermée entre ce bourrelet continu de hauteurs a la forme d'un 8, dont l'axe est un peu incliné vers l'Ouest. Entre le pied des parois N. et S., la distance est de 30 kilomètres. La largeur varie : elle est de 12 kilomètres pour la boucle méridionale, à la hauteur de Tégée et de Pallantion, de 1.800 mètres à l'étranglement compris entre la pointe de Kapnistra et celle de Mytika, de 7 kilomètres pour la boucle septentrionale, entre Simiadès et Pikerni. Le fond de la cuve suit un plan incliné du S. au N. entre Tégée, située à une altitude de 670

à l'E. de la colline de Saint-Élie (carton spécial de la Commission de Morée) la plaine de Versova et le torrent supérieur du Tanos, par le ravin d'Hagia-Sophia, est à 680 metres, soit à 30 metres au-dessus de la plaine de Versova (650 metres). Si le lac s'est jamais écoulé par la, sa profondeur moyenne était donc de 30 metres ; dans ces conditions, il n'aurait pu amonceler sur le sol une couche alluviale de 20 à 25 metres d'épaisseur. 2° Les collines éparses tant dans la Mantinique que dans la Tégéalide (Ptolis, Gourtzouli, Hos Sostis, Mertsaousi, Mouzaki, Tsiva, Vouno), ne sont pas des buttes alluviales, mais des verrues de calcaire blanc, saillies du sous-sol rocheux. 3° La constitution des katavothres de la Mantinique et de la Tégéatide ne permet pas de supposer qu'ils aient jamais pu jouer le rôle actif qui leur est attribué. Ils n'ont jamais pu déterminer des *appels* d'eau ni draîner de leur côte des courants assez puissants pour creuser des sillons dans le fond alluvial : la plupart d'entre eux, celui de Taka en particulier, derriere les larges cavernes qui font illusion sur leur capacité, se continuent intérieurement par de petits boyaux tres etroits. 4° Aucune trace des niveaux successifs du lac suppose ne se remarque sur les versants montagneux du bassin, tandis que ces traces sont parfaitement visibles ailleurs, par exemple à Phénéos. 5° Les gres verts observés par la Commission de Moree peuvent avoir eté entraînes dans la plaine par le Saranda Potamos : peut être le lit de ce cours d'eau a t il suivi, *a l'epoque prehistorique*, la direction de l'O. (voy. la note sur la carte de la Tégeatide). En réalité, ce qu'on observe, dans la partie occidentale de la Tégéatide, entre Tsiva et le Mont Kravari, ce sont des formations de chotts.

mètres, et Mantinée, dont la cote est de 630 mètres. La pente est de 40 mètres (1). La boucle Nord est donc la plus basse, détail important pour l'hydrographie et l'histoire locale. L'arène de ce cirque est loin d'être plate. Une série d'ondulations descendent de la plaine de Tégée et viennent mourir en vagues de plus en plus basses jusqu'à l'entrée de la plaine mantinéenne. Entre ces ondulations du terrain et la ceinture rocheuse, de longs thalwegs serpentent, où s'attardent de paresseux ruisseaux. De plus, du milieu des terres alluviales émergent, comme on l'a vu, quelques buttes isolées, îlots rocheux de 50 à 100 mètres au-dessus des champs labourés. Des roches éparses hérissent le sol au passage des deux boucles, entre les deux promontoires.

Ainsi la cavité entière se trouve naturellement partagée en deux compartiments par les contreforts avancés en travers de la plaine, comme deux portants de théâtre. Chacun de ces bassins était un local tout prêt pour recevoir une ville. Celui du Nord renferma Mantinée, celui du Sud Tégée.

Il nous reste maintenant à étudier, dans ce cadre et sur ces matériaux ainsi disposés, l'action des forces naturelles, afin de dégager les phénomènes qui ont influé sur la vie des hommes, déterminé leur histoire et fourni la matière première de leur religion.

(1) La station du chemin de fer de Tripolis porte la cote 655m11. Elle est un peu en contre-bas de la ville, adossée au Ménale.

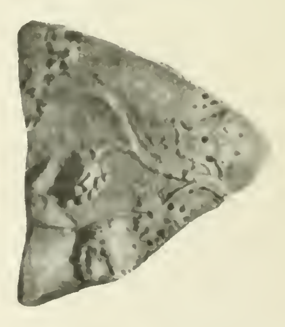


Fig. 6.

Fragment d'un vase en marbre à relief, trouvé au temple de Poseidon Hippios. Haut. et larg. 0,21. Au-dessus de la tête, à gauche, se voit la queue éployée d'un oiseau volant.

CHAPITRE III.

L'HYDROGRAPHIE SOUTERRAINE.

Rôle hydrographique du calcaire fissuré.

Nous avons constaté que, dans le bourrelet rocheux qui entoure la cuvette de Mantinée, le calcaire prédomine. Il recouvre comme d'une toiture le faîte et les flancs des monts ; il garnit, comme un dallage souterrain, le sous-sol argileux de la plaine. C'est aussi lui qui est l'agent le plus actif dans la répartition et la circulation hydrographiques, ou plutôt hydrogéiques, de la région. Par ses propriétés et sa contexture, il joue le rôle de collecteur et de distributeur des eaux. C'est dans ses profondeurs intimes que s'élabore la transformation des pluies en sources et en ruisseaux, et que s'opère l'écoulement mystérieux des eaux, emprisonnées par la nature dans une digue circulaire, vers le grand déversoir extérieur, la mer.

Les eaux de la haute plaine n'ont aucune issue à ciel ouvert. Ni brèche, ni thalweg n'échancre la bordure rocheuse assez profondément pour mettre en communication le fond de la cuve avec les vallées inférieures qui l'entourent. Elle serait comme une immense citerne fatalement destinée à s'emplir jusqu'aux bords, si ses parois, grâce aux fissures innombrables qui fendillent la roche calcaire, ne possédaient une sorte de perméabilité, l'unique sauvegarde contre la submersion des existences et des œuvres humaines confiées à ce pays. Le jeu régulier de ces phénomènes naturels préoccupait constamment les habitants (1).

(1) En général, sur le régime des eaux en Grèce et les travaux hydrauliques dans leurs rapports avec la culture, voy. Guiraud, *Propriété foncière*, p. 189 et 461.

A ce titre, la question appartient à l'histoire non moins qu'à la géologie.

Les pluies

La plus grande partie de l'eau qui circule dans le haut pays arcadien lui vient des pluies. Les sommets de l'Artemision et du Ménale ne sont pas assez élevés pour que l'humidité de l'atmosphère s'y condense en glaciers. En hiver, les cimes du Malévo, de l'Arménia, de l'Ostrakina, de l'Aidini se chargent de neiges. Mais ces neiges durent à peine de décembre en mars; elles ne tiennent pas contre le premier soleil printanier (1). Elles restent d'ailleurs confinées sur des surfaces assez exiguës, à la pointe des pics. Leur masse est bien peu de chose relativement à la superficie totale du bassin. Leur action est donc très limitée dans l'espace comme dans le temps. Elles n'ajoutent qu'un faible surcroît à la quantité de pluie annuellement déversée par le ciel. Celui-ci, au contraire, se montre assez constant dans la mauvaise humeur. Les intempéries sont fréquentes et tenaces dans la Haute Arcadie, et les orages copieux. Ce n'est pas sans motif que Poséidon, dieu des eaux, passait pour être originaire d'Arcadie. En effet, les nuages qu'a poussés devant lui le vent du Nord à travers toute la Grèce, ceux que les autres vents ramassent à tous les coins de l'horizon maritime, viennent en fin de compte se tasser autour du massif arcadien et s'y accrochent comme à un dernier refuge. Là, ils fondent en averses subites, abondantes, intarissables. On ne peut évaluer à moins d'un mètre la couche d'eau déposée chaque année au fond de la haute plaine. Les pluies commencent au milieu de septembre et durent, avec de courtes interruptions, jusqu'en avril. Les paysans aperçoivent-ils au lever du soleil une légère couronne de vapeurs flotter autour de l'Ostrakina, ils annoncent que l'après-midi sera pluvieuse : c'est un pronostic infaillible. Au cœur même de l'été, il est rare que huit jours s'écoulent sans ondées. Le climat de la Haute Plaine ressemble donc à celui de l'Europe moyenne : il y pleut en toutes saisons (2).

(1) Le Cyllène et le Khelmos conservent jusqu'en mai leur coiffure blanche.

(2) Philippson (*Peloponnes*, p. 109) divise l'Arcadie en deux sections climatériques séparées par le Ménale : à l'E. l'Arcadie sèche, à l'O. l'Arcadie humide. En fait, la Haute Plaine n'est rien moins que sèche. En été, les températures sont très élevées, presque sénégaliennes, assez rigoureuses en hiver. Au mois de juin 1888, notre thermomètre marquait à l'ombre de 28° à 42° (dans une chambre), en hiver (décembre, janvier 1888-89), par la neige, il n'est pas des

Ces aspersions atmosphériques, en tombant sur les flancs nus des montagnes, suivent des chemins divers. Une partie glisse rapidement sur la surface rocheuse, s'encaisse dans le lit des torrents, véritables chêneaux de montagne, qui les canalisent et les font dévaler, avec les éboulis de terres et de cailloux, en gros bouillons jaunâtres jusqu'aux ruisseaux de la plaine. Entre temps (sauf à l'époque des neiges), ces rigoles se maintiennent à sec. On ne saurait compter, sur les revers de la grande cuve et des cuvettes latérales, les sillons de ces ravins d'érosion. Ce sont comme des bêtes voraces aux flancs des montagnes (1) : ils les décharnent de plus en plus, les délavent et finissent même par les dépouiller des moindres bribes de terre retenues entre les fentes, en désagrégeant les roches. Aussi, pour peu que l'homme n'ait pas le respect des arbres, la montagne dévêtue par l'un, déchiquetée par les autres, n'est bientôt plus qu'un squelette.

Le reste des eaux est absorbé par la roche elle-même. Les calcaires, aussi bien le calcaire bleu du Ménale que le calcaire blanc de l'Artémision, n'ont qu'une apparente homogénéité. Ils sont fendillés en tous sens par mille fissures où se perdent les pluies comme au travers d'un crible. Une fois engagée dans ces interstices, l'eau pénètre de crevasse en crevasse, entraînée par la pesanteur dans la masse de la roche, et s'accumule dans les fentes les plus larges. A la suite des mouvements mécaniques subis par le terrain ou sous la pression des eaux accumulées, il s'établit des contacts entre ces crevasses internes. Les parois plus faibles cèdent sous le poids ; la dissolution chimique de la roche, l'acide carbonique, l'érosion par les courants ou les chutes torrentielles travaillent à forer dans la trame montagneuse tout un réseau de drains intra rupestres. Ces actions ont été d'une puissance extrême durant la période où les précipitations atmosphériques avaient lieu avec beaucoup plus d'intensité qu'aujourd'hui (2). Des masses d'eau ont dû

Absorption des pluies par la roche calcaire.

cendu plus bas que — 3. En décembre 1891, il est tombé à — 10° et la neige a recouvert la plaine de Tripolis d'une couche de 30 centimètres. Les fortes chaleurs de l'été sont dues en partie au rayonnement des roches avoisinantes. Xénophon donne un détail caractéristique (*Hellen.* VI, 5, 20) : opérant dans la Mantinique au cœur de l'hiver (déc. 370), Agésilas avait hâte de reconduire en Laconie ses troupes, qui souffraient sans doute de la rigueur du climat.

(1) Les Grecs modernes les appellent des dévoreurs (φαγγᾶδες) ou des *sechons* (ξεριᾶδες).

(2) de Lapparent, *Traité de géologie* (1893), p. 201 et suiv.

circuler par infiltrations incessantes dans l'intérieur des roches fissurées, transformant les petites fentes en galeries, défonçant les cloisons les moins résistantes, se creusant des poches ou des salles immenses, qu'elles remplissaient jusqu'au plafond. Bien qu'aujourd'hui ces phénomènes mettent en jeu des forces très inférieures, leur marche est encore la même. Les eaux progressent par les interstices du calcaire, toujours attirées plus bas, jusqu'à ce qu'elles se heurtent à une couche inférieure imperméable, telles que les assises de flysch et de schistes cristallins du système péloponnésien. Elles doivent suivre alors une direction latérale pour apparaître au jour, sous forme de sources, à un orifice situé au contact de deux couches.

Les eaux souterraines.

Ainsi, l'aridité des pentes, dans la Haute Plaine, est toute superficielle. La masse rocheuse est, au contraire, saturée d'eau. Il y a, dans l'épaisseur du Ménale et de la chaîne argolico-arcadienne, des canaux, des réservoirs, des nappes, une quantité d'eau incalculable agissant par la pression hydrostatique et soumises à la pesanteur. Les sources du pays mantinéen jaillissent presque toutes à la base des pentes calcaires, au niveau de la plaine. Plus nombreuses et plus abondantes encore sont les grandes sources extérieures (*Képhalorrysis* ou *Képhalaria*) qui débouchent à 600 mètres plus bas, au pied du versant oriental, dans la plaine d'Argolide. Les unes et les autres sont les bouches d'écoulement des nappes d'eau souterraines (1).

Absorption des cours d'eau par les katavothres.

Dans le mode d'absorption que nous venons de décrire, la surface craquelée des versants calcaires fait l'office d'un crible. L'infiltration est multiple, lente et progressive. Elle commence à la fois sur toute l'étendue de la roche inondée et chemine à petites étapes dans les mailles du réseau interne. Comme les seules eaux dont elle s'alimente lui viennent directement du ciel ou des neiges, ses effets sont restreints aux précipitations atmosphériques : encore n'en dérive-t-elle qu'une partie, puisque le reste revient à la plaine soit par les torrents soit par chute directe. Par suite, si elle contribue à débarrasser momentanément le sol habité d'une certaine quantité des eaux aériennes, elle ne sert en aucune façon au drainage de la plaine. Au contraire, elle lui rend en fin de compte ce qu'elle a reçu. Les sources et les torrents verseraient indéfi-

(1) Expéd. de Morée. *Sc. phys.* II², p. 322 Puillon-Boblaye.

niment leur tribut liquide à la région basse jusqu'à complète submersion, si, à mesure qu'ils l'emplissent, elle ne se délivrait de leurs apports. La nature des roches se prête à merveille à cette évacuation. L'état et la structure des calcaires permettent un procédé d'absorption rapide, direct et localisé, celui qui s'exerce par l'intermédiaire des précieux *katavothres*. Ce mot de la langue populaire des paysans modernes (1) est bien connu des voyageurs. Il désigne des orifices naturels de formes diverses où s'engouffrent les eaux de la plaine (2), soit qu'elles arrivent canalisées dans le lit des rivières, soit qu'elles dorment en marais stagnants, ou s'étalent en nappes souterraines. Dans les trois cas, ces fissures ont pour caractère commun d'être situées au niveau de la plaine, sinon au-dessous, mais elles diffèrent par l'aspect et la direction. Les unes se présentent comme de spacieuses cavernes : on aperçoit de loin leur portail béant se détacher en noir sur les tons roux ou gris de la montagne (3). On y entre de plain pied : la fraîcheur attire sous leurs arceaux les moutons et les bœufs pendant la saison chaude et sèche (4). D'autres ont des ouvertures basses, presque dérobées, à fleur de plaine. Il faut ramper dans la boue sous les roches surbaissées pour pénétrer dans la grotte, repaire des chacals et des renards. Ces katavothres horizontaux ou *de paroi* agissent comme les

(1) Ἡ καταβόθρα. Leake (*Morea* I, p. 110. N. 1) se trompe en prenant cette forme pour un pluriel de καταβόθρον, qu'il regarde comme une corruption de καταβάραθρον par κατάβαθρον. L'étymologie est κατὰ et βόθρος. Les anciens désignent les katavothres par les termes de βάραθρον, (ionien βέρεθρον, arcadien ζέρεθρον, tégéate δέρεθρον. Voy. Strab. p. 389, VIII. 7.4. — Hésychius *s. v.*), ou de χάσμα ou χάσμα γῆς (Pausan. passim), de ἔναυλος, d'ἀναχοή, de φάραγξ. L'embouchure est appelée εἰσιθμός (Erat. ap. Strab. VIII. 7. 4). Les vocables modernes de τὸ κεφαλάρι ou ἡ κεφαλόβρυσις ou τὸ κεφαλόβρυσι ou κεφαλόβρυσον signifient : source capitale ou source mère (en turc *bounar bachi*) et sont appliqués aux sources pérennes, d'un débit abondant et régulier, pour les distinguer des fontaines intermittentes.

(2) Aristote. *Météorologiques*, I. 13.27. p. 52 (ed. Ideler) : Ὅτι δ' εἰσὶ τοιαῦται φάραγγες καὶ διαστάσεις τῆς γῆς, δηλοῦσιν οἱ καταπινόμενοι τῶν ποταμῶν· συμβαίνει δε τουτο πολλαχοῦ τῆς γῆς, οἷον τῆς μὲν Πελοποννήσου πλεῖστα τοιαῦτα περὶ τὴν Ἀρκαδίαν ἐστίν. Αἴτιον δὲ διὰ τὸ ὀρεινὴν οὖσαν μὴ ἔχειν ἐκροὰς ἐκ τῶν κοιλιῶν εἰς θάλατταν. Πληρούμενοι γὰρ οἱ τόποι καὶ οὐκ ἔχοντες ἔκρυσιν, αὐτοὶ εὑρίσκονται τὴν δίοδον εἰς βάθος, ἀποβιαζομένου τοῦ ἄνωθεν ἐπιόντος ὕδατος.

(3) Par exemple, les katavothres de Taka et de Tsipiana.

(4) Sous la voûte du katavothre de Tsipiana, Puillon Boblaye a vu un moulin installé sur le courant.

trop pleins d'un bassin. Il en est d'autres, ouverts au milieu même de la plaine, au ras du sol, véritables entonnoirs, aux bords abrupts, où disparaissent les ruisseaux. D'autres, à peine visibles, se réduisent à des fentes minuscules ouvertes dans les petits rochers qui affleurent sur la plaine mantinéenne. Parfois ils sont dissimulés sous la vase des marais. Ces orifices verticaux jouent le même rôle que les valves d'épuisement au fond d'une piscine (1). On reconnaît à tous ces pertuis, sans distinction de forme ni de position, la même origine. Lorsque les eaux se sont accumulées dans la plaine à la base de la muraille calcaire, leur pression, renforcée par le courant, agit avec énergie contre l'obstacle. Une fissure se trouve-t-elle à portée, elle est bien vite envahie, rongée, élargie : le calcaire cède, se laisse peu à peu défoncer (2). L'imperceptible fente devient une brèche d'entrée, la fissure une galerie qui va toujours s'allongeant suivant les caprices des lézardes intérieures : à mesure que les eaux s'engouffrent, leurs conquêtes, tantôt patientes, tantôt violentes, ajoutent les salles aux salles, les galeries aux galeries. Dans leur parcours, au hasard des rencontres, elles se dispersent en ramifications, s'échelonnent en écluses et vont rejoindre les réseaux déjà creusés par les infiltrations pluviales de la surface; elles ressortent enfin de l'autre côté de la montagne, à une grande distance et en contre-bas de leur point de départ, par les orifices de sortie communs à tout le système hydrographique interne.

Katavothres et Kephalaria

Les katavothres et les sources sont donc l'œuvre des mêmes forces s'exerçant sur la surface extérieure pour la pénétrer, et dans l'épaisseur de la masse fissurée pour en sortir. Les uns sont les embouchures, les autres les débouchés du réseau souterrain. Toutefois il y aurait quelque témérité à conclure à la correspondance directe des katavothres de la Haute Plaine avec les sources des vallées subjacentes. Les anciens l'admettaient sans hésitation. En effet, il est des cas où elle n'est pas

(1) Comparez les *sincks* des États-Unis, les *dolinas* de Carniole, les *entonnoirs* du Jura, les *embucs*, *goules*, *avens*, *tingouls*, *bétoirs*, *bout tout*, *anselmoirs*, *emposieu*, etc., du midi de la France. Voy. Martel, *Les abîmes*, ch. XXVIII.

(2) *Expéd. de Morée*, II, p. 320. « On reconnaît toujours, dans les rochers qui les surmontent, des fentes ouvertes, des fractures et souvent un désordre complet dans la stratification; ils correspondent ordinairement à des cols, et quelquefois, mais plus rarement, à des relèvements de la chaîne. »

douteuse. Dans certaines conditions assez simples, on peut affirmer, sur la foi d'observations concluantes, les rapports de concordance entre l'orifice d'entrée et celui de sortie. Par exemple, dans les débouchés de l'anse de Scriponéri, entre la baie de Larymna et celle d'Anthédon, en Béotie, on reconnaît sûrement l'émissaire des eaux du grand katavothre percé à l'Est du lac Copaïs (1). Les sources du Ladon à Lykouria sont l'exutoire du lac de Phénéos; la képhalovrysis de Bénicovi, à l'Est du mont Roïno, représente la décharge des katavothres de Verzova, alimentés par le Saranda-Potamos (2). Là, les deux orifices extrêmes ne sont séparés que par des saillies de terrain de 7 (Copaïs), 9 (Lykouria), 4 (Bénicovi) kilomètres d'épaisseur : une galerie souterraine peut facilement les traverser de part en part. Le système s'y présente avec ses éléments théoriques : 1° l'embouchure supérieure (καταβόθρα) ; 2° le tunnel naturel (σουλίνα); 3° le débouché inférieur (κεφαλόβρυσις). Encore que, dans la réalité, on constate souvent l'existence de deux ou trois katavothres desservant une galerie commune par des rameaux particuliers (3). De toute manière, la moindre irrégularité dans le débit des katavothres se répercute dans l'allure de la source et donne la preuve de la liaison directe des orifices. Déjà Ératosthène (4) affirmait la coïncidence des crues du Ladon et de son collecteur l'Alphée avec le retrait du lac de Phénéos. Aujourd'hui, des relations analogues peuvent être observées entre le lac Copaïs et ses émissaires côtiers.

Transformation des eaux dans le trajet souterrain du katavothre à la source extérieure.

Mais les cas cités plus haut sont presque des exceptions. S'agit-il de débouchés séparés de leurs katavothres par une barrière de 20 à 24 kilomètres d'épaisseur telle que la chaîne argolico-arcadienne, le phénomène devient autrement complexe

(1) Voy. la carte de M. Lallier. *Bull. de Corr. hellén.* XV (1892) pl. XII.

(2) Le katavothre de Verzova a été exploré en 1891 par MM. Sidéridis, ex-ingénieur en chef du nome d'Arcadie, et Capelle. Ils ont suivi les galeries souterraines jusqu'au 120e mètre situé à 80m au-dessous de l'embouchure (Voy. les plans et profils joints au livre de M. Martel : les *Abîmes*, p. 505 et suiv. et *Revue de Géographie*, avril 1892). L'exploration complète des gouffres de toute la plaine constitue le programme préliminaire des études entreprises pour l'assainissement des plaines de Tégée et de Mantinée, sous la direction de M. Quellennec, ancien ingénieur en chef de la Mission française des travaux publics en Grèce.

(3) Trois au Copaïs (katavothre de Hyula, grand katavothre, katavothre de Sonda); — deux à l'Est du lac de Phénéos; — deux à Verzova.

(4) Strab. VIII, 8, 4.

et les rapports plus obscurs. On ne peut guère suivre les eaux au delà du vestibule d'entrée dans le dédale des couloirs et des escaliers souterrains (1) ; on ne saurait davantage reconnaître à la source mère d'en bas les provenances de la plaine supérieure. Au lieu d'une galerie unique ou bifurquée à la tête, il faut imaginer un lacis inextricable de veines et de conduites, un labyrinthe à carrefours multiples où les canaux, forés par les infiltrations pluviales, s'enchevêtrent avec ceux des eaux engouffrées. De hardies explorations dans des régions souterraines plus accessibles, mais de structure analogue, telles que les galeries calcaires des Causses, la découverte de la série des grottes creusées par la Lesse à travers les collines de Han (Belgique), ont singulièrement éclairé nos idées sur les vicissitudes de l'eau dans sa course intra rupestre. Cette eau ne descend pas d'une traite d'un versant à l'autre. Elle commence par s'engouffrer dans le katavothre, puis se heurte à la paroi de fond, où elle ne trouve plus comme issue qu'un étroit boyau. Plusieurs katavothres arcadiens se terminent en culs de sac, sans prolongation visible. Ils sont demeurés à l'état de système inachevé, réduits au rôle de *puisards* (2). Souvent aussi, on est arrêté par des amas de sable ou de limon et par d'étroites crevasses impénétrables (3). Le courant se brise assez vite après un court trajet ; il bouillonne à l'entrée du porche, qu'il élargit et arrondit, mais se bute à quelques mètres contre la paroi intérieure. De là, l'eau pénètre dans des poches internes, s'y dépouille lentement, à l'abri de tout souffle, des troubles, terres, détritus ou germes qu'elle charrie. Le radier des galeries souterraines est presque toujours couvert d'un fin limon. L'eau acquiert ainsi une merveilleuse limpidité. Si l'on pense qu'elle se clarifie de la sorte nombre de fois dans une série de bassins de repos, en traversant de véritables filtres de sable et de vase ou simplement par l'effet du recueillement et de l'immobilité, on ne sera pas surpris de ne plus reconnaître dans

(1) On connaît les campagnes réitérées et les courageuses investigations de M. Martel dans les gouffres et les galeries souterraines des Causses. Ses recherches ont apporté des renseignements très curieux sur l'hydrologie souterraine, dont bien des secrets sont, grâce à lui, pénétrés. Il a résumé ces résultats dans un livre désormais indispensable à la connaissance de toutes ces questions : *Les abîmes, la spéléologie*, etc... Paris, 1894.

(2) Tel est le cas d'un katavothre situé à un kilom. au S.-O. de Tripolis, des katavothres de Birbati (rive N. du marais de Taka), explorés par M. Martel. *Les abîmes*, p. 502.

(3) Katavothre de Manas sondé par M. Sideridis.

l'onde transparente et légère des képhalaria le flot rouge et bourbeux des katavothres (1). Dans ces conditions, l'exploration directe se heurte à des difficultés immédiates au bout d'un très court parcours (2). Des recherches expérimentales, telles que des essais de coloration à l'aide de certaines substances, aniline ou autres, pour faire reconnaître la provenance des eaux, n'ont guère plus de chances de réussite dans les systèmes un peu compliqués, les seuls précisément qui restent énigmatiques. En effet, les matières colorantes jetées dans le katavothre se déposent ensuite au fond des vasques intérieures, se filtrent sur les lits de sable fin et de boue : il n'en reste plus aucune trace à la sortie des sources-mères.

Obscurités du système intra-rupestre.

En somme, nous ne disposons d'aucun moyen pratique pour vérifier l'exactitude de certaines traditions anciennes. Est-il vrai que les eaux du ruisseau Stymphalos reparaissent, après un cours souterrain de 200 stades, au bout du mont Chaon (3); celles du

(1) A l'entrée des katavothres, d'après les observations de Boblaye au mois d'avril, le thermomètre marquait une température de 7° à 8° centigrades; celle des képhalaria correspondants montait à 17° et 18°. En été, les rapports sont inverses; l'eau ressort plus fraîche qu'elle n'est entrée. Mes observations ont donné, pour les mois de juin-juillet 1888, 22° et 24° en haut, 10° à 12° en bas. L'eau se surcharge d'air sous l'effet de la pression dans les couloirs étroits, car elle ressort toute pétillante de bulles.

(2) Aux grands katavothres de Kapsia et de Tsipiana, je n'ai pu pénétrer à plus de 10 à 15 mètres de profondeur, au-delà de la caverne d'entrée. Le reste n'était qu'un boyau infect où l'on s'enlisait dans une boue noire. Voy. les coupes et profils des galeries explorées par M. Sidéridis dans le livre de M. Martel : *Les abîmes*, ch. XXVIII.

(3) Strabon. VI, 2, 9. — VIII, 6, 8. — 8, 4. — Pausan. II, 24, 6. — VIII, 22, 3. — Voyez plus loin la note sur notre carte de la Tégéatide (appendice). — Sur les cartes modernes, les distances entre ces points extrêmes paraissent bien considérables; il faudrait admettre que les eaux cheminent non pas seulement à travers l'épaisseur de la chaîne, mais obliquement dans le sens de la longueur, sur un parcours à vol d'oiseau de 35 kilom. (du Mont Apélauron à la source de l'Érasinos), et de 32 kilom. (de Tsipiana à l'Anavolo). Cela est tout à fait invraisemblable. Or, les cartes anciennes (on en peut juger par la carte de Peutinger) déformaient les continents, sans aucun souci des latitudes respectives. Des points très éloignés se trouvaient placés sur le même parallèle. J'attribuerais volontiers à quelque déformation de ce genre sur les cartes du Péloponnèse l'opinion accréditée chez les géographes anciens sur les relations hydrogéiques entre Stymphale et l'Argolide, entre la Mantinique et la Thyréatide. Sans doute la forme donnée au Péloponnèse était beaucoup plus aplatie qu'en réalité; le golfe de Nauplie montait plus au Nord, à peu près à la hauteur de Stymphale, et, par suite, la Thyréatide se trouvait correspondre en latitude à la plaine de Mantinée.

katavothre de Tsipiana, au tourbillon sous-marin de Dine ou d'Anavolo, dont on aperçoit les bouillons à 300 ou 400 m. de la côte, en face du mont Zavitsa (1)? D'après l'opinion qui prévaut aujourd'hui, les débouchés de la plaine mantinéenne doivent être cherchés aux grandes sources du mont Pontinos, à Lerne (2), mais ce n'est qu'une hypothèse. Ces délicates questions de l'hydrologie locale échapperont sans doute toujours à notre contrôle. L'Artémision et le Ménale garderont inviolable le mystère du monde merveilleux enfoui dans leurs profondeurs. Ce sont les secrets de la nature. Si notre curiosité s'en irrite, elle possède des trésors d'imagination pour se satisfaire et se représenter ce que l'œil ne peut atteindre. En ces matières, les poètes ont devancé les géologues sans trop mériter leur réprobation, les mythes populaires sont les précurseurs des observations scientifiques. Virgile n'a-t-il pas eu avant M. Martel la claire vision de la réalité, quand il décrit l'humide royaume de la déesse Cyrène (3) :

> Speluncisque lacus clausos lucosque sonantes,
> Omnia sub magna labentia flumina terra ?

Forêts à part, ni Virgile ni Dante n'ont rien exagéré.

Quoi qu'il en soit de la concordance des katavothres et des képhalaria, le rôle de la roche calcaire dans tous ces phénomènes n'en est pas moins clair. Qu'elle absorbe par suintement les filets liquides des averses ou qu'elle engloutisse par ces katavothres les rivières entières, c'est elle qui centralise toutes les eaux éparses. Elle en est le réservoir commun. Non seulement elle les concentre, mais elle les transforme à la manière d'un filtre ; elle en régularise la distribution aux régions voisines sous forme de sources intarissables (4). Son action bienfaisante préserve à la fois les hautes plaines de l'inondation et les vallées inférieures de l'aridité.

(1) Hérod. VI, 76. — Pausan. VIII, 7, 2.

(2) *Expéd. de Morée*, Sc. phys. II², p. 322. — Philippson (*Peloponnes*, p. 80) se demande si les infiltrations pluviales du versant oriental de la montagne ne suffisent pas à les alimenter.

(3) *Georg.* IV, 364 sq. — Voy. la description du réservoir commun de tous les fleuves dans Platon, *Phédon*, p. 112. — Diod. XV, 49 : τὴν Πελοπόννησον κατὰ βάθος ἔχει μεγάλα κοιλώματα καὶ συστάσεις ὑδάτων ναματιαίων μεγάλας.

(4) Mais non indépendantes des saisons, comme l'écrit Curtius (*Peloponnesos*, p. 38). Au contraire le débit de la plupart des képhalaria subit en été une diminution notable. La source de l'Érasinos est même sujette à de brusques intermittences (*Expéd. de Morée*, II², p. 323.)

Causes d'obstruction des katavothres.

Un accident vient-il déranger cet organisme, la sécurité de toute la région est en péril : la haute plaine se change en lac, et l'Argolide en Sahara. Le bon fonctionnement des katavothres était pour les Tégéates et les Mantinéens une question vitale. Il fallait une vigilance active pour se prémunir contre l'insouciance des forces naturelles qui rendraient bien vite le monde inhabitable, si l'homme n'y mettait bon ordre. Les Mantinéens logeaient à demeure un ennemi toujours prêt à devenir le maître. Ils avaient à lui faciliter les moyens d'évacuer leur territoire le même intérêt que les Hollandais à lui fermer l'entrée du leur. Le moindre trou percé dans les digues du Nord menace l'existence des Pays-Bas ; le moindre bouchon qui obstrue un katavothre peut ruiner la Haute Plaine. Or, cet accident survient de plusieurs façons : 1° par la dislocation des parois internes à la suite des tremblements de terre : il suffit d'un exhaussement ou d'un éboulement de roches pour que l'occlusion soit complète ; 2° par érosion : l'action mécanique du courant détache des fragments, les pousse aux endroits les plus resserrés où ils interceptent le passage ; 3° par accumulation de matières étrangères, détritus végétaux, troncs d'arbres, cadavres d'animaux charriés par les eaux ; 4° par enlisement ou envasement des couloirs intérieurs, envahis par le sable ou la boue (1). Les anciens mettaient d'ordinaire au compte des tremblements de terre la plupart des cataclysmes (2). Cependant ils comprenaient la nécessité de protéger les émissaires des plaines fermées contre certaines causes accidentelles d'occlusion que la main humaine pouvait écarter. De terribles exemples hantaient leurs mémoires : les villes des bassins à katavothres savaient qu'elles ne pouvaient s'endormir, à peine de mort. Les traditions rapportaient

(1) Boblaye (*Expéd. de Morée*, II₂, p. 321) et Philippson (*der Peloponnes*, p. 494) ont exagéré l'importance de l'exhaussement du sol par les alluvions. Philippson imagine que le niveau des terres, à force de monter, finit par ensevelir l'entrée des katavothres, ce qui a obligé les eaux à en ouvrir d'autres. Conclusion : les katavothres actuels ne sont pas nécessairement les mêmes que dans l'antiquité. — En fait, cet exhaussement du sol n'est pas du tout prouvé. Ni à Mantinée, ni à Tégée les ruines ne sont recouvertes d'une couche épaisse : le niveau des plaines paraît n'avoir pas changé depuis l'antiquité. Nous avons retrouvé, dans les deux villes, le dallage des rues presque à fleur de sol, au plus à un mètre de profondeur, quand ils étaient recouverts par les décombres.

(2) *Terrae motus profundunt sorbentque aquas* (Plin. *H. N.* XXXI, 30, 5). — Strabon attribue, d'après d'autres auteurs, aux tremblements de terre l'occlusion des katavothres de Phénéos (VIII, 8,4) et du Copaïs (IX, 2, 16).

que la plaine du Copaïs, avant d'être submergée, avait été riche et peuplée de villes (1). On se répétait les mésaventures des bourgades béotiennes, Orchomène et Copai, obligées de se déplacer suivant les caprices du lac pour échapper à l'engloutissement (2). On connaissait, en Arcadie même, les vicissitudes de Phénéos et de Stymphale tour à tour conquises et conquérantes sur leur propre territoire (3). De très bonne heure, on songea à se prémunir contre le retour de ces

(1) Pausan. IX, 24, 2.

(2) Strabon. IX, 2, 18 — Ces souvenirs pouvaient être très vivants dans la Haute plaine d'Arcadie où l'on retrouve tant d'attaches avec la Béotie.

(3) D'après Pausanias (VIII, 14, 1) l'antique Phénéos avait été submergée par un lac dont les traces étaient encore visibles sur les flancs de la montagne. Les travaux attribués à Hercule desséchèrent la plaine. Mais l'Aroanios sortit du chenal où le héros l'avait enfermé et se fraya lui-même un autre lit. Eratosthène et Strabon (VIII, 8, 4) constatent qu'il se reforme à plusieurs reprises pour disparaître inopinément par les *bérèthres* dégorgés. Au début du XVIII° s. les eaux montèrent très haut ; l'Expédition de Morée reconnut sur les rochers les marques du niveau qu'elles avaient atteint, à 200m au-dessus de la cote indiquée par l'État-major (753m). Elles redescendirent ; en 1814, le lac n'était plus qu'un marais. Le bey de Corinthe Drama-Ali fit placer des grilles aux trois katavothres. Pendant la guerre de l'Indépendance, ces grilles furent enlevées, les issues se rebouchèrent, la plaine fut inondée : le lac atteignit 40 à 50 m. de profondeur avec un diamètre de 8000 m. Aujourd'hui, sa superficie est diminuée de moitié ; il n'est qu'à l'altitude de 550 m. Une Compagnie moderne en a entrepris le dessèchement.

Le lac Stymphale subit aux différentes époques des variations analogues. La légende des oiseaux tués par Hercule prouve qu'à l'époque primitive la plaine entière était couverte d'un marais pestilentiel, dont le héros entreprit le dessèchement. Puis le lac reparut, et vint baigner la ville elle-même (Strab. VIII, 8, 4. — Hérod. VI, 76). Au temps de Strabon, il en était déjà éloigné de 5 stades. Hadrien, en dérivant à Corinthe les eaux de la source Métopa, assainit la plaine et la rendit à la culture. (Paus. II, 3, 5. — VIII, 22, 3). Au temps de Pausanias, la rivière Stymphalos gagnait directement son katavothre, sans causer la moindre inondation en été. En hiver seulement il se formait un petit marais (λίμνη τε οὐ μεγάλη). Toutefois, des accidents survenaient. Un fait contemporain de Pausanias en est la preuve. Des troncs d'arbres avaient engorgé l'émissaire ; il se forma aussitôt un lac de 400 stades dont un curage débarrassa le sol en un jour (Paus. VIII, 22, 6). Au moyen âge, la plaine était habitée, à en juger par les ruines de la basilique byzantine et de la forteresse de Kionia. Depuis, le lac a recouvert les restes de la ville antique, mais ceux-ci reparaissent peu à peu, depuis le percement d'un tunnel à travers le mont Apélauron par une Compagnie moderne. Les eaux sont déversées dans le ravin de l'Asopos et conduites au golfe de Corinthe. En 1888, nous avons pu relever en contre-bas de l'Acropole, deux édicules nouveaux. Voy. Joanne, *Guide de Grèce*, II, p. 389.

catastrophes périodiques. Les plus anciennes traditions attribuaient à Hercule les premiers travaux d'assainissement des plaines fermées et le curage des conduites souterraines (1). A l'époque historique, les cités intéressées chargeaient du soin de pourvoir à leur sécurité des ingénieurs : le Chalcidien Cratès, contemporain d'Alexandre, entreprit ainsi pour le compte des villes béotiennes le dégorgement des émissaires du Copaïs et le desséchement des environs d'Orchomène (2). A en juger par les traces encore visibles de ces travaux, les *métalleutes* s'acquittaient de leur tâche avec une science et une intelligence consommées (3). A Mantinée, les ouvrages et les canaux d'où dépendait la préservation du territoire devaient être l'objet de soins incessants. La négligence se payait trop cher (4); aux dangers de la situation créée par la nature s'ajoutait la malice d'un voisin prompt à abuser des armes que lui procurait le terrain : les eaux devenaient une machine de guerre pour l'attaque ou la défense de la place, suivant les cas.

Travaux de protection et de dégagement.

Les travaux ordinaires de protection et de dégagement des plaines fermées étaient les suivants : 1° l'entretien des katavothres par l'enlèvement des obstacles (ἐμφράγματα), le curage et l'élargissement des galeries aussi loin qu'on y pouvait pénétrer pendant la saison sèche. On complétait peut-être ces précautions par la pose de grilles en bois ou en métal qui arrêtaient les matières encombrantes à l'orifice. A Mantinée, le grand katavothre de Kapsia est entouré d'un mur en demi-lune, autrefois muni d'une porte grillée par où pénétrait le chenal. On en attribue la construction aux Turcs. Doit-on supposer les anciens Grecs

(1) L'Hercule thébain détourna le cours du Céphise, en boucha, puis en déboucha les katavothres (Pausan. IX, 38, 5). — A Phénéos, il avait creusé dans la montagne les émissaires de l'Olbios ou Aroanios préalablement canalisé (VIII, 14, 1). — A Stymphale et à Lerne, la légende des oiseaux et de l'hydre ont pour origine des travaux du même genre.

(2) Strabon, IX, 2, 17.

(3) A Erétrie, le ταφρώρυχος Chairéphanès passe un contrat avec la ville pour le desséchement d'un marais à l'aide de conduites souterraines, de canaux et de puits (Ἐφημ. ἀρχ. 1869. n° 404 a. — Choisy, *Études épigr. sur l'archit. gr.* p. 226. — Dareste, *Annuaire des Études gr.* 1877, p. 107).

(4) D'après la tradition thébaine, Hercule s'avisa le premier de boucher les katavothres pour inonder Orchomène : πρὶν ἢ τὸν Ἡρακλέα τὸ χάσμα ἐμφράξαι τὸ διὰ τοῦ ὄρους (Pausan. IX, 38, 7). En 369, Iphicrate voulut renouveler ce stratagème contre Stymphale. Il aurait conçu le singulier projet de combler *avec des éponges* l'émissaire du lac (Eratosth. ap. Strab. VIII, 8, 4).

moins ingénieux (1)? 2° des fossés (τάφροι) étaient creusés dans la plaine et dans les vallées annexes pour drainer les torrents, vider les marais et diriger vers leurs exutoires les eaux indécises ou stagnantes (2). Un ou plusieurs réseaux de drains se réunissaient dans le chenal collecteur, souvent une rivière naturelle canalisée, qui desservait chaque émissaire. Des endiguements rehaussaient parfois les berges des fossés. La hauteur des montagnes ne permettait pas, en Arcadie, de tenter le percement de tunnels artificiels, comme celui dont les traces subsistent entre le Copaïs et Larymna (3). 3° Quand le territoire voisin se trouvait être une plaine de niveau supérieur, encombrée elle-même par les eaux, comme la Tégéatide par rapport à la Mantinique ou celle d'Orchomène par rapport à Kaphyai, on se défendait par une levée de terre (χῶμα) ou par un grand fossé. De semblables barrages existaient à Kaphyai (4), à Pallantion (5), à Mantinée (6). Grâce à ces précautions, des villes considérables ont pu prospérer au milieu de terrains féconds dans une lutte de tous les instants contre une nature hostile. Celle-ci triomphe aujourd'hui et le marais règne en maître dans la plupart des plaines mal défendues. Les barques ont vogué à Phénéos et à Stymphale (7), au-dessus des temples et des agoras noyées; Mantinée et Tégée, sans être aussi complètement envahies, se sont transformées en bourbiers malsains.

(1) A Verzova, l'entrée du gouffre est protégée par deux grilles, placées en travers du chenal. Un gardien spécial les débarrasse après les pluies des détritus végétaux, tiges de maïs, etc. apportés par l'eau. Voy. Martel, *Les Abîmes*, p. 496 et 506.

(2) Sur les endiguements du Copaïs et l'élargissement des orifices naturels par les Minyens, voy. les belles recherches de M. Kambanis *Bull. de Corr. hellén.* XVI (1892), p. 137.

(3) Ce travail gigantesque, resté inachevé, est attribué à Cratès. Il s'agissait de percer une galerie de 2400 mètres sous le col de Kephalari, à travers un calcaire très dur. On a retrouvé les seize puits de forage avec les amorces de la galerie. Voy. Kambanis, *Bull. de Corr. hellén.* XVI (1893), p. 322 et suiv., pl. VIII, XV et XVII.

(4) Paus. VIII, 23, 2 : ἐν δὲ τῷ πεδίῳ τῷ Καφυῶν πεποίηται γῆς χῶμα, δι' οὗ ἀπείργεται τὸ ὕδωρ τὸ ἐκ τῆς Ὀρχομενίας μὴ εἶναι Καφυεῦσιν βλάβος τῇ ἐνεργῷ.

(5) Paus. VIII, 44, 4. — Voy. la carte de la Tégéatide, à la fin du volume.

(6) Sur le grand τάφρος transversal du Sud, voy. plus bas, p. 45.

(7) Cf. Strabon, IX, 2, 16.

CHAPITRE IV

L'HYDROGRAPHIE SUPERFICIELLE.

La Mantinique est, par les eaux, vassale de la Tégéatide. Le fond de toute la Haute plaine suit un plan incliné du Sud au Nord, avec une pente moyenne de 40 mètres entre les deux villes. On descend insensiblement à mesure qu'on s'éloigne de Tégée en suivant la base des montagnes, à l'Orient. Car la Tégéatide est inclinée à la fois du Sud au Nord et de l'Ouest à l'Est, en contrebas de Tripolis. Arrivé au col de la plaine, le fond continue à s'abaisser vers le Nord, mais il se relève légèrement dans le sens de la largeur et se met à pencher de l'Est à l'Ouest. Il en résulte que les cours d'eau de la Tégéatide sont astreints à suivre la direction S. N. E. et ceux de la Mantinique la direction S. N. O. (1).

Position respective de la Mantinique et de la Tégéatide.

(1) La carte de l'État-major donne à Tripolis la cote 663m; à Mantinée celle de 600m. Celle-ci est certainement erronée. Le baromètre anéroïde nous avait donné presque constamment la cote 630m, confirmée ensuite par les nivellements de la mission française des travaux publics, et constatée aussi par Philippson. Voici quelques cotes précises qui donneront une idée exacte des différences de niveau dans les deux plaines (voir les cartes, à la fin du volume) :

1° Plaine de Pallantion : 658m.

2° Fond du marais de Taka : 657m.

3° Lit du Saranda-Potamos à sa sortie des montagnes : 720m.

4° Plaine entre Tégée et Vouno : 666m.

5° Site de Tégée (Palaio-Épiscopi) : 670m.

6° Lit du Saranda-Potamos dans la Korytheis : 650m.

7° Plaine de Tripolis, vers l'Est : 660m.

8° Au col de la plaine : 635m.

9° Mantinée : 630m.

10° Fond N. de la Mantinique : 625m.

11° Pied de la bordure occidentale de la Mantinique : 624m

Tégée doit à sa position supérieure l'avantage de gouverner à volonté le régime hydrographique de sa voisine. La pente naturelle entraîne les cours d'eau de la boucle Sud dans la boucle Nord. Or, les Tégéates avaient intérêt à user de leur privilège pour augmenter les débouchés de leur territoire. En effet, les eaux arrivaient chez eux en surabondance et ne trouvaient pas des dégorgeoirs suffisants pour s'échapper. Aussi couvraient-elles, alors comme aujourd'hui, de marais vastes et malsains, de grandes étendues de terres labourables. Le Saranda-Potamos (Garatès), alimenté par les sources de Krya-Vrysis (Phylaké) et par les torrents qui se donnent rendez-vous au confluent de Symbola, apporte à la plaine de Verzova (Korythéis) un tribut liquide de 40 à 50 mètres cubes par seconde, dont celle-ci est fort embarrassée. Entre Hagiorgitika et Verzova, les vignobles sont presque toujours noyés. Cela tient d'une part à l'insuffisance des trois katavothres du Parthénion, dont le fonctionnement est rarement normal, d'autre part à l'absence de talus ou de berges qui maintiennent la rivière dans une direction constante. A l'autre coin de la plaine, du côté de Pallantion, le pied du Boreion baigne dans un marécage permanent, lac en hiver, fondrière en été. Le marais de Taka, d'une superficie actuelle de 1000 hectares, ne possède pas, dans le katavothre du Mt Kravari, un dégorgeoir suffisant et régulier : or, des torrents assez importants, comme ceux de Valtetsi et des ravines de Kapareli, ne se peuvent déverser ailleurs. Dans ces conditions, les Tégéates n'avaient aucun moyen satisfaisant de se tirer d'affaire dans les limites de leur territoire propre, sans en sacrifier l'une ou l'autre moitié : s'ils maintenaient le Saranda-Potamos dans la Korythéis, ils ruinaient un de leurs dèmes les plus riches : s'ils essayaient de le dériver vers l'exutoire du Mt Kravari, en profitant de la brusque différence des niveaux, ils risquaient de déchaîner l'ennemi sur leur ville, tout en aggravant la situation du katavothre déjà surmené : or, ils n'en avaient nulle envie, puisqu'ils s'étaient efforcés de l'alléger aux dépens de Pallantion, en reliant par une digue la pointe du Mt Kravari à la butte de Birbati. Ils barraient ainsi la route aux apports du torrent de Valtetsi et du territoire de Pallantion, surélevé d'environ 1 mètre. Il leur restait, en désespoir de cause, un remède radical, celui que les ingénieurs modernes songent à employer, mais avec plus de pré-

cautions. Il consistait à se débarrasser de leur excédent d'eau chez les Mantinéens. Quelques travaux de canalisation y suffisaient : le Saranda-Potamos prenait docilement le chemin de Mantinée; la Mantinique, libéralement gratifiée des eaux de la Korythéis, devenait une Hollande dont les écluses appartenaient au plus irréconciliable des ennemis.

Infériorité de Mantinée. Les eaux, cause de conflits.

Les cours d'eau charrient souvent la discorde entre riverains. Le riverain d'aval se plaint du voisin situé en amont, maître de régler à sa guise le régime de la rivière. Ce sont là matière à procès entre particuliers, à conflits entre nations. La question de l'eau, au dire de Thucydide (1), était un perpétuel *casus belli* entre Tégéates et Mantinéens. Les premiers usaient avec sans-gêne du pouvoir, que leur conférait une position favorable, d'inonder ou d'assoiffer leurs voisins, soit en dérivant chez eux les eaux surabondantes, soit en les confisquant à leur propre profit en cas de sécheresse. Les Mantinéens recevaient trop ou trop peu d'eau ; de là des surprises et des irrégularités, fort préjudiciables aux intérêts agricoles d'un peuple essentiellement rural. Il n'y avait pas d'entente possible, parce que les intérêts étaient contradictoires. Quand l'eau manquait, chacun voulait la garder chez soi. Devenait elle gênante par la quantité, c'était à qui s'en débarrasserait coûte que coûte. On se la renvoyait de katavothre en katavothre ; les dégorgeoirs ne suffisaient plus à leur besogne. Le plus favorisé des deux répandait à volonté la désolation chez l'autre. Aussi les rapports de bon voisinage n'ont ils jamais pu s'établir entre les deux sœurs ennemies de la Haute Plaine.

Le Lachas.

Dans ces querelles, le rôle offensif appartenait à Tégée. Mantinée était réduite à se garer. Un ruisseau commun aux deux territoires devait donner plus particulièrement prétexte à mainte bataille. C'est une longue rigole boueuse de 15 kilomètres de longueur, née dans le bas fond qu'occupait Tégée (664m), au pied de la colline de Mertsaousi (2). Ce chenal draine les eaux des fossés

(1) V, 65.

(2) Boblaye (*Rech. géogr.* p. 149) identifie cette rivière avec l'Ophis de Pausanias. D'après lui, elle aurait d'abord parcouru du S. au N. toute la Mantinique et traversé la ville, jusqu'à l'époque du siège de 385. Puis, le cours en aurait été reporté vers le Sud et finalement rejeté à l'entrée S.O. de la plaine, dans le katavothre où il disparait aujourd'hui. Cette théorie soulève les objections suivantes : 1° la Mantinique suit un plan incliné de l'E. à l'O. et du S. au

dont le parcours circulaire correspond au périmètre de la ville antique. Après quelque hésitation sur la direction à suivre, il se rapproche de la boucle du Saranda Potamos, puis tourne au Nord et s'engage lentement dans un fort thalweg, rasant presque la base des montagnes orientales, recueillant au passage quelques rigoles descendues de l'Ouest, laissant en route une partie d'elle

1° La pente entraîne donc toutes les rivières de l'Alésion au Ménale. La plupart des katavothres s'alignent le long d'une gouttière creusée à la base du Ménale, située à 5 ou 6 mètres en contre-bas du pied de l'Alésion et du site de Mantinée. On ne peut donc admettre que, pour atteindre Mantinée, le soi-disant Ophis ait remonté le niveau de la plaine. En réalité, dès son entrée sur la Mantinique, le terrain le rejetait vers le Ménale. 2° Si la même rivière eût baigné à la fois Tégée et Mantinée, les auteurs auraient sans doute signalé cette particularité. 3° Il est inadmissible que les Mantinéens, en perpétuel conflit avec les Tégéates, aient exposé leur ville et toute l'étendue de leur territoire aux crues subites que les Tégéates pouvaient produire à volonté en amorçant le cours du Garatès avec le soi-disant Ophis. C'était assez qu'ils fussent impuissants à protéger le canton méridional de leur plaine. On fait à leurs ennemis la part trop belle en leur assurant un pouvoir discrétionnaire sur la Mantinique entière, y compris la ville. Les guerres auraient eu, dans ce cas, un plus prompt dénouement. Mantinée n'aurait pas soutenu tant de sièges ; on aurait répandu, pour venir à bout de sa résistance, plus d'eau et moins de sang. 4° Enfin, dans l'hypothèse de Boblaye, les katavothres alignés au pied du Ménale restaient sans emploi, sauf l'avant-dernier où se perd le véritable Ophis. La rivière aurait donc passé à portée de trois de ces gouffres sans s'y laisser entraîner! Alors, comment expliquer la formation de ces orifices?

Il faut donc admettre l'existence de deux rivières distinctes : 1° l'Ophis proprement dit, ruisseau mantinéen sur tout son parcours. 2° La longue rivière descendue de Tégée, et dont le nom antique reste à trouver. Une partie de cette rivière, issue des fossés de Tégée, est artificielle : son cours supérieur n'est qu'un chenal creusé de main d'homme. A ce point de vue, un fragment des *Argolica* de Deinias mérite une attention particulière (ap. Herodian. *Fragm. hist. graec.* III, p. 26. — IV, p. 319) : Λέγεται δὲ τοὺς Λακεδαιμονίους, καθ' ὃν ἐν Τεγέᾳ χρόνον ἦσαν αἰχμάλωτοι, δεδεμένους ἐργάζεσθαι διὰ τοῦ πεδίου τὸν Λαχᾶν ποταμόν, Περιμήδας ἐν Τεγέᾳ δυναστευούσης, ἣν οἱ πλεῖστοι καλοῦσι Χοῖραν (Voy. Muller, *Dorier*, II, p. 418 not. — I, p. 73, sq.) Ce texte d'Hérodien est très altéré, et doit être corrigé d'après Pausanias. Le fait de la détention des captifs lacédémoniens semble se rapporter à l'invasion de la Tégéatide sous la conduite de Charillos : c'est alors que les femmes Tégéates, commandées par l'héroïne Marpessa, dite la *Veuve* (Χήρα), prirent les armes pour la défense de la ville. Les ennemis vaincus furent réduits en esclavage : plus tard, on montrait leurs entraves dans le temple d'Athéna Aléa (Pausan. VIII, 5, 6. — VIII, 17, 2. — VIII, 48, 3 et 4). Ce fait doit être aussi rapproché du récit d'Hérodote (I, 66) et placé après la mort de Lycurgue, vers la fin du VIII[e] s. Les prisonniers furent employés à travailler la terre (τὸ πεδίον Τεγεάταις ἔσκαπτον. Paus. VIII, 17, 2), et à creuser le *Lachas*. Ce

même dans les exutoires dont le col de la plaine est criblé. Il aboutit enfin dans la Mantinique après avoir doublé le cap Mytika; la pente du bassin le rejette à l'O. dans un katavothre du Ménale, où il disparaît. Ce ruisseau porte aujourd'hui le nom de *Potamos tis Zanoristas*.

Par lui-même, il serait inoffensif : les pluies d'automne et d'hiver, descendant les pentes de la Kapnistra, viennent grossir son lit et combler ses berges, assez hautes. Mais les dégorgeoirs ouverts sur son parcours dans le fond de la plaine sont assez nombreux pour absorber les torrents issus du Ménale. En sorte qu'il eût été incapable de causer à lui seul des dégâts considérables pour peu que les Mantinéens eussent veillé au bon fonctionnement de son katavothre. Le danger venait d'ailleurs, des environs même de Tégée. Le Saranda-Potamos arrose la banlieue de la ville, à l'Est. Il coule d'abord du Sud au Nord, puis, à l'entrée de la Korythéis, décrit un coude à angle droit pour se diriger du côté de Verzova. Mais, à cet endroit, son lit n'a pas de profondeur; il s'étale sur une couche de sable, plate et sans berges. Il a comme la tentation de s'engager, à la suite du long ruisseau dont j'ai parlé, dans cette douve qui aboutit à Mantinée. Rien ne s'opposerait à ce qu'il s'écoulât vers le Nord, au lieu d'obliquer à l'Ouest : la pente du terrain l'y conduirait sans obstacle. Naturellement, les Tégéates, dont il inondait les vignobles, s'avisèrent de très bonne heure d'évacuer cet hôte incommode chez leurs voisins. Il leur suffisait pour cela de donner quelques coups de pioche sous la colline de Mertsaousi et de réunir, par un faible canal d'un kilomètre au plus, le lit du Saranda-Potamos à celui du long ruisseau. Celui-ci, grossi de cet appoint, s'écoulait dans son thalweg sans endommager les terres de la Tégéatide; il traversait entre ses berges le bois Pélagos, mais, arrivé au col de la plaine, il trouvait un terrain abaissé

nom, de λαχαίνω, creuser, signifiait, en dialecte tégéate, le *Canal*. Les modernes, exclusivement préoccupés de la prétendue dérivation de l'Alphée supérieur dans le Garatès, ont cru que le Lachas désignait le Saranda-Potamos (Curtius *Pelop*. I, p. 271. Note 17. — Bursian, *Geogr*. II, p. 188. Note I). Je croirais plutôt que les termes de Deinias : ἐργάζεσθαι διὰ τοῦ πεδίου τὸν Λαχᾶν ποταμόν, désignent les travaux qui ont eu pour effet de dériver par un chenal artificiel les eaux du Garatès vers la Mantinique. Le Saranda-Potamos, à l'époque historique, a toujours coulé vers l'Est : on n'avait donc pas à lui creuser un lit nouveau, mais seulement un canal de dérivation pour soulager la Korythéis. — Voy. la note, à la fin du volume, sur la carte de Tégée

brusquement de quelques mètres (1); n'étant plus contenu, il s'épandait largement et transformait le Sud de la Mantinique en marécage. C'était double joie pour les Tégéates : ils se délivraient du fléau pour en gratifier leurs ennemis.

Manœuvre d'Agis en 418.

Telle fut l'opération qu'accomplit en 418 l'armée du roi Agis(2). Elle a été mal comprise, malgré la clarté du texte de Thucydide. Agis est campé près de l'Heracleion, vis à vis les ennemis massés sur la pointe de l'Alesion, dans une position dominante. Afin de les en déloger sans coup férir, Agis, sans doute conseillé par ses alliés tégéates, s'avise d'inonder la plaine, certain qu'ils descendraient pour interrompre les travaux ou parer au désastre (3). En temps ordinaire, Agis eût atteint son but en obstruant le katavothre du Ménale. Mais on est en été; le long ruisseau se trouve sans doute à sec, ou peu s'en faut. Pour lui procurer de l'eau, il faut aller la chercher aux environs de Tegée et détourner le Saranda Potamos. Cette opération occupe pendant un jour l'armée lacédémonienne (4). Au moment où elle retourne à son campement, elle trouve l'ennemi aligné dans la plaine : la bataille s'engage aussitôt.

La phrase de Thucydide, relative aux dégâts causés par l'eau *de quelque côté qu'elle se tourne*, s'entend clairement de la façon suivante : si l'eau, c'est-à-dire le Garatès, se tourne du côté de Tégée (Versova), elle inonde la Korythéis ; si elle se tourne du côté du côté du Nord, elle submerge la Mantinique. Si l'on entend : ὁποτέρωσε ἂν ἐσπίπτῃ par : qu'elle se porte à

(1) Cotes du fond du thalweg relevées à différents points de son parcours, d'après les nivellements de la Mission française des Travaux publics :

Au point de départ, sous la colline de Mertsaousi .	665m
Au tournant de la butte, coude vers le Nord Est . .	655m
Entre Zevgalatio et Bosouna	643m
A l'entrée de la Mantinique, sous Mytika . .	637m
Chute dans le Katavothre au pied du Ménale .	626m
Différence. . . .	39m entre le point de départ et le point d'arrivée.

(2) Thucyd. V, 65. Καὶ ἀφικόμενος πρὸς τὴν Τεγεᾶτιν, τὸ ὕδωρ ἐξέτρεπε πρὸς τὴν Μαντινικήν, περὶ οὗπερ, ὡς τὰ πολλὰ βλάπτοντος ὁποτέρωσε ἂν ἐσπίπτῃ, Μαντινῆς καὶ Τεγεᾶται πολεμοῦσιν... Καὶ ὁ μὲν τὴν ἡμέραν ταύτην μείνας αὐτοῦ περὶ τὸ ὕδωρ, ἐξέτρεπεν.

(3) Thucyd. V, 57.

(4) Thucyd. V, 66. Οἱ δὲ Λακεδαιμόνιοι ἀπὸ τοῦ ὕδατος πρὸς τὸ Ἡράκλειον πάλιν ἐς τὸ αὐτὸ στρατόπεδον ἰόντες ὁρῶσι δι' ὀλίγου τοὺς ἐναντίους ἐν τάξει τε ἤδη πάντας καὶ ἀπὸ τοῦ λόφου προεληλυθότας.

droite ou à gauche (dans le katavothre de Louka ou dans celui du Ménale) on préjuge ce qui est l'objet même du conflit, c'est-à-dire la présence de cette eau sur le territoire mantinéen (1). Cette interprétation correspondrait mieux à la réalité, si l'on ne sort pas de la Tégéatide. Que le Saranda-Potamos aille à droite ou à gauche, c'est-à-dire dans le katavothre de Versova ou dans celui de Taka, les dégâts sont les mêmes. Mais alors ceci n'intéresse nullement les Mantinéens. L'historien a voulu indiquer comment cette question des eaux devenait entre les deux cités une cause de litige insoluble : quoi qu'on fît, l'une des deux parties se trouvait forcément lésée (2).

Le mal ne pouvant être supprimé, et la guerre ne faisant qu'aggraver la situation commune, il est probable que des transactions intervenaient en temps ordinaire. Le seul moyen d'établir un *modus vivendi* consistait à faire, de part et d'autre, des concessions au fléau. Les charges pesaient plus ou moins équitablement sur l'une ou l'autre cité, suivant qu'elles vivaient sur le pied d'égalité ou que l'une des deux l'emportait. Sans doute les Tégéates consentaient à garder chez eux le Garatès, la Korythéis dût-elle en souffrir ; et les Mantinéens se résignaient, en cas de nécessité, à quelques dégâts pour débarrasser la Tégéatide de son excédent d'eau. On consentait de part et d'autre à quelques sacrifices : cela valait mieux que de se noyer ou s'entretuer.

Le τάφρος transversal de la Mantinique.

Pour limiter ces sacrifices, les Mantinéens avaient creusé, en travers de la plaine, de la pointe de l'Alésion à la base du Ménale, un long fossé. La Commission de Morée en vit encore les traces ;

(1) De plus, le niveau *remonte* du côté de la plaine de Louka.

(2) Leake, dont le jugement est si juste à l'ordinaire, s'est tout à fait mépris sur la situation respective des deux plaines. (*Morea* II, p. 339. — III, p. 56 et 62. — *Peloponnesiaca*, p. 251.) N'ayant pas remarqué la différence de niveau entre la boucle N. et la boucle S. il intervertit les rôles. Pour lui, le fond de la querelle séculaire entre Tégéates et Mantinéens, c'était l'obstination des Mantinéens à vouloir déverser leurs cours d'eau dans le Katavothre de Versova : les Tégéates sont leurs victimes. Le stratagème d'Agis eût consisté à prendre le contre-pied de cette manœuvre, en détournant les ruisseaux de la Mantinique dans le vallon de Louka. Enfin Leake attribue gratuitement aux Romains l'honneur d'avoir mis fin au conflit par la dérivation définitive du torrent de Louka dans le gouffre de Versova, opération matériellement impossible. Boblaye (*Expéd. de Morée*, II², p. 328. — *Rech. géogr.*, p. 140) s'est beaucoup plus rapproché de la vérité.

Blouet releva, à 1400 m. au Sud de Mantinée, les ruines d'un pont antique, qui le traversait. On ignore à quelle date ce chenal fut exécuté. Polybe le mentionne dans son récit de la bataille de 207 (1). Mais il pouvait être beaucoup plus ancien. En effet, il était de tout temps nécessaire. Une longue expérience, et l'exemple d'Agis en particulier, avaient appris aux Mantinéens le secret de la tactique ordinaire de leurs ennemis. Ne pouvant prévenir l'inondation, ils songèrent à la restreindre. Ils abandonnèrent aux crues du Lachas la partie méridionale de leur plaine ; mais, pour préserver contre les mauvais desseins de l'ennemi le cœur du territoire, la ville avec ses nécropoles et sa banlieue, et tout le terrain bas au N. O. de la ville, ils imaginèrent cet expédient d'un grand fossé transversal. Une digue χῶμα aurait eu l'inconvénient de retenir les eaux, au lieu d'en débarrasser la plaine, de transformer en un marais permanent une inondation temporaire. Le fossé conciliait les intérêts de l'agriculture et ceux de la défense : c'était à la fois un obstacle et un émissaire. Il pouvait aussi servir de drain collecteur aux terrains qu'il traversait. D'après les données de Polybe, il partait du temple de Poséidon Hippios (dont il captait peut-être la source) et disparaissait, à la frontière des Élisphasiens, dans un des katavothres desservis par la rainure latérale au pied du Ménale. Cette rivière artificielle avait environ 3 kil. de longueur. Elle faisait sans doute partie du plan de défense de la Nouvelle Mantinée conçu par Épaminondas. Ceci prouve l'indépendance du Lachas et de l'Ophis proprement dit. Le stratagème d'Agis s'applique au premier de ces cours d'eau, celui d'Agésipolis au second. Les deux leçons servirent aux Mantinéens : par le τάφρος, ils parèrent à de nouvelles invasions du Lachas, par la dérivation de l'Ophis dans les fossés de la ville, ils protégèrent celle-ci.

Cours d'eau de la Mantinique. Les rivières autres que le Lachas naissaient et finissaient en territoire mantinéen. Autant de plaines, autant de systèmes hydrographiques. Au milieu, la cuvette centrale ; autour d'elle, la bordure des bassins annexes, pourvus chacun d'un torrent et d'un ou de plusieurs dégorgeoirs. Ces vallées formaient comme des gouttières naturelles ; leur orientation déterminait la direction des cours d'eau et, par suite, la posi-

(1) Polyb. XI, 11. Voy. le récit de la bataille, aux Appendices.

tion des katavothres, situés à l'extrémité des lits torrentiels.

Deux observations préalables expliquent la répartition des cours d'eau dans la cuvette centrale : l'inclinaison du fond, de l'Est à l'Ouest, qui dirige et accumule toute la masse liquide à la base du Ménale. C'est sur cette paroi qu'a porté l'effort principal des eaux en quête d'une issue. En séjournant au pied de la muraille, elles s'y sont creusé une sorte de rainure de quelques mètres plus basse que le milieu de la plaine ; c'est comme un couloir latéral, où elles circulent tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et sur lequel s'ouvrent les portes de sortie des katavothres. 2º La structure de l'Alésion, simple levée d'une couche de calcaire blanc dominée par des masses beaucoup plus hautes de même roche, le prédestinait au rôle de producteur et de répartiteur des eaux de source. Comme les promontoires de l'Argolide, ses flancs sont le rendez-vous de nappes et de conduites souterraines qui viennent s'épancher au ras de la plaine. Le Ménale, dont le calcaire uniforme est dépourvu de strates horizontales, mais est fendu de haut en bas par de profondes fissures, se prêtait davantage à la formation des grandes cavernes réceptrices, où s'engouffraient les cours d'eau. Dans ce système, l'Alésion est comme la borne fontaine à plusieurs bouches d'eau ; la plaine forme la vasque, et le Ménale la margelle perforée de trop-pleins.

La principale de ces rivières répond à l'Ophis de Pausanias. Elle vient de la pointe méridionale de l'Alésion, alimentée par la source Kopsochéria, la source Arné et, si tant est qu'elle existât, par la source de Poseidon Hippios. Avant 385, elle entrait dans la ville par le S. E., recueillait dans la ville même les eaux potables de Mélangéia, amenées par un aqueduc, et, à la sortie de l'enceinte, celles des sources des Méliastes. Toutes ces bouches, jointes aux apports torrentiels descendus de la montagne, lui assuraient un débit assez considérable. On s'explique comment elle a pu renverser les murs et les maisons de la ville après qu'Agésipolis eut établi un barrage en amont du point de sortie, au N. O. Les Mantinéens, avertis, eurent soin, en 371, d'expulser cette rivière de la ville nouvelle. D'abord, ils l'appauvrirent en creusant le canal transversal, qui reçut sans doute les eaux des fontaines Philippios (de Tsipiana), Arné et de Poseidon Hippios. Puis ils l'obligèrent à faire le tour des murs et à remplir leurs fossés. Au delà de Mantinée, la rivière draine les champs sur un parcours en zig-zags de 3,500 m., s'encaisse en un chenal collecteur qui la

conduit à son katavothre, au pied de Kapsia (altitude 624m09).

Un autre ruisselet vient aboutir au même point. C'est le ruisseau de Sartsi, issu d'une source située à l'encoignure N. O. de la plaine (altitude 627m18). Il longe les bas fonds voisins des hauteurs de Simiadès, les couvre d'un marais permanent et pestilentiel (Kambostis Milias, τῆς Μηλέας, *champ du Pommier*, altitude 625m), reçoit à g. le ruisselet de Pikerni, alimenté par les anciennes sources de Melangéia, et disparaît plus ou moins, en se confondant avec l'Ophis à l'entrée du même katavothre. Tous deux rejoignent, par un prolongement vers le Sud, les katavothres voisins.

Les bassins latéraux

Les bassins annexes sont les suivants : 1° à l'Ouest, la longue crevasse latérale creusée entre la base du Ménale et les collines de Simiadès et de Kapsia. C'est un étroit ravin, jonché de blocs calcaires éboulés dont les amoncellements le divisent en plusieurs régions torrentielles. La région de Simiadès possède un torrent dirigé de l'O. au N. E et un katavothre situé à la soudure du mont Anchisia. Le kephalari qui correspond dans la plaine à ce katavothre donne naissance au ruisseau de Sartsi. Un autre torrent (aujourd'hui Xerias), descend de la gorge de Kardara dans le katavothre de Simiadès. — La région de Kapsia reçoit du mont Audini un torrent desséché qui s'absorbe au milieu des pierres. Enfin, un long couloir allongé vers le Sud reçoit du massif d'Apano-Khrepa un autre torrent, le *Kapseiros*, qui se glisse par la coulée de Kapsia dans la grande plaine et disparaît au katavothre de Trypia.

2° A l'Est, la vallée de Sanga-Tsipiana, commandée par la haute muraille du Lyrkéion. Elle est parcourue du N. au S. par un ruisseau collecteur qui disparaît dans le grand katavothre ouvert sous l'acropole de Nestané.

3° la plaine de Louka. Un torrent descendu du revers occidental du promontoire Kapnistra s'est creusé une issue à l'entrée du vallon, au N. (katavothre de Heliopoulo). Ses eaux vont peut être rejoindre, dans les profondeurs de la montagne, celles du katavothre de Tsipiana.

Nombre des katavothres mantinéens

En résumé, on a reconnu jusqu'à présent sur le territoire mantinéen 18 katavothres de formes diverses, répartis en 3 groupes : 1° groupe de la plaine ; 2° du Ménale ; 3° de l'Artémision (1).

(1) J'avais pendant nos fouilles, puis au mois de septembre 1891, relevé dans la plaine un certain nombre de *goules* oubliées par la Commission de Morée.

Cette richesse en débouchés hydrogéiques a préservé la plaine mantinéenne d'une submersion totale et permanente. Pas un recoin n'était dépourvu de ces précieux dégorgeoirs. L'histoire et l'examen du terrain attestent que cette région ne subit aucune catastrophe analogue à celles qui engloutirent les villes de Copaïs, de Phénéos et de Stym- Marais.

et visité les grands katavothres à cavernes. Mais, faute de temps et du matériel nécessaire, il m'avait été impossible de m'avancer dans les galeries intérieures. En 1892, M. Sidéridis, ingénieur en chef du nome de Tripolis, stylé par M. Martel, consacra deux mois (août-septembre) à la recherche et à l'exploration des exutoires mantinéens. Les résultats de cette courageuse enquête lui font grand honneur. Il a pu fixer la position de presque tous les katavothres, pénétrer dans les puits et dans les salles parfois jusqu'à plusieurs centaines de mètres à partir de l'entrée. M. Martel a réuni, dans son ouvrage sur les *Abîmes*, (chap. XXVIII) les plans détaillés et les descriptions de M. Sidéridis. Certains katavothres, ceux du Ménale en particulier, peuvent être comparés, pour l'ampleur de leurs nefs intra-rupestres et la richesse de leurs stalagmites, aux fameuses grottes belges de Rochefort et de Han. Dans une galerie du katavothre de Kapsia, M. Sidéridis a retrouvé, à 125^{m} de l'entrée, une quarantaine de crânes avec un amas d'ossements humains et de fragments de vases en terre. Il serait désirable que ces débris fussent étudiés et qu'on en pût déterminer l'origine. Malheureusement, M. Sidéridis ayant été envoyé à Corfou, ses recherches n'ont pas été continuées, et l'on n'en sait pas plus qu'avant sur la direction des ramifications intra-rupestres et sur leurs débouchés. La situation des embouchures actuellement relevées se répartit comme suit :

I. Groupe de la Plaine.

1. Trous absorbants de Margano.
2. id. Bédéni.
3. id. Maro.
4. id. du Loukaïtiko-Géphyri (relevé par moi).

II. Groupe du Ménale.

5. Trous de Mazonéika.
6. id. de Milia.
7. Katav. de Gatsouna.
8. id. de Trypia.
9. Gouffre de Karapholia.
10. Katav. de Palaiochori.
11. id. de Kapsia.
12. id. de Simiadès.

III. Groupe de l'Artémision.

13. Katav. de Kapnotrypa. } Plaine de Louka.
14. id. d'Avgérino. } Plaine de Louka.
15. Trous de Chérôma. } Plaine de Louka.
16. Katav. d'Héliopoulos } Plaine de Louka.
17. id. de Spilia Gogou. } Argon Pédion
18. id. de Tsipiana } Argon Pédion

phale. Mais la perméabilité de la ceinture calcaire n'était pas seule cause de cette immunité. Le fond même de la vasque y contribuait. Le sous sol calcaire, étendu sous la couche alluviale, est tout criblé de fissures qui mettent en communication la surface imbibée avec les conduites souterraines. Le drainage se fait par le fond, alors même que la surface paraît à sec. Les eaux, absorbées par la couche d'alluvions qui colmatent le calcaire sous-jacent, continuent à s'infiltrer très lentement dans les interstices du fond rocheux par ces *betoirs* plus ou moins apparents, qui sont comme les *regards* plus ou moins obstrués des galeries intérieures. Alors que l'eau superficielle des marais, au plus fort de l'été, avait disparu, que les lacs de l'hiver n'étaient plus que de grandes taches de limon noir et durci, nous avons toujours retrouvé, à une faible profondeur, sous la croûte desséchée par le soleil, une nappe souterraine abondamment pourvue. Cette eau latente alimente faiblement, pour ainsi dire goutte à goutte, mais d'une manière continue, les reservoirs intra-rupestres et les képhalaria. Ainsi le marécage est en quelque sorte résorbé dans le sol. Toutefois la police des eaux et des katavothres, depuis l'antiquité, ayant été fort négligée, les parties les plus basses de la plaine, à la moindre averse, retournent à l'état marécageux. De là, montent constamment, au lever et au coucher du soleil, ces germes paludéens qui étendent sur toute la cuvette une atmosphère de miasmes. Certains coins restent toujours saturés d'eau. La plaine de Tsipiana (Argon Pédion) avait désespéré les anciens eux-mêmes : trop encaissée entre des versants trop developpés, elle reçoit des masses de pluie qu'elle ne peut évacuer. De même, le *Kambos tis Milias* est toujours spongieux. Ces deux marais permanents correspondent à ceux de Taka et de Versova dans la Tégéatide. L'intérieur même de Mantinée est criblé de petits étangs, reliés par un lacis de rigoles, qui vont se déverser dans les bras circulaires de l'Ophis. Les foyers de malaria rendent les ruines de Mantinée inhabitables. Dans l'antiquité même, le sous sol humide a dû rendre le séjour de cette ville extrêmement malsain.

Sources

Le groupe des sources les plus importantes s'aligne autour de l'Alésion. On relève successivement les suivantes : 1° en contre bas de la trouée de Kakouri, à 1.200 mètres au Sud de Kakouri, de la base du rocher s'échappe la source Karyda.

Ses eaux vont grossir le ruisseau de Sartsi. 2° un peu plus loin, au S., une autre source dont la position répond à la fontaine Alalcoménéia de Pausanias (1). 3° les belles sources de Pikerni. Elles descendent du village situé à mi-côte et donnent naissance au long ruisseau qui va rejoindre à l'O. la rivière de Sartsi. Elles correspondent aux sources de Mélangéia : un aqueduc les conduisait autrefois à Mantinée. 4° les sources du Tripichi (anciennes sources des Méliastes). On les voit sourdre en bas de l'Alésion de trois petites vasques sablonneuses, échelonnées à quelque distance l'une de l'autre, sous des bosquets de saules : au N. au-dessous de Pikerni, le Sythi (Σύθη) ; puis, à six cents mètres au Sud, le Μέσον Τριπήγι (corruption de Τριπηγή, les trois sources) ; enfin, à la hauteur de la colline de Gourtzouli, le Τριπήγι propre, voisin des ruines des sanctuaires de Dionysos et d'Aphrodite Mélænis (2). Le ruisseau qui les rejoint court vers le S. O. pour se confondre avec l'Ophis. 5° la fontaine Varéli (Βαρέλι, le baril) au pied même du rempart oriental de Mantinée. Elle surgit dans un petit bassin entouré d'une margelle de pierre à l'ombre des grands saules, et se confond aussitôt avec l'Ophis. L'eau a un goût saumâtre prononcé. 6° la source du temple de Poseidon Hippios, à 7 stades au S. de la ville, n'existe plus. Peut-être a-t-elle reparu dans la fontaine Varéli, dont Pausanias ne parle pas. Un lit de sable, voisin de l'emplacement du temple, atteste la présence d'une ancienne source aux environs. 7° un groupe de sources abondantes situé à la pointe et à la base de l'Alésion, et qui répond à la fontaine *Arné* (3). 8° la fontaine Κοψοχέρια (qui coupe les mains) à mi-côte au-dessus d'un petit ravin à l'extrémité S. de l'Alésion, à gauche du chemin de Mantinée à Tsipiana. Ce n'est qu'un mince filet d'eau fraîche s'écoulant d'un petit mur en ruines, où les voyageurs se désaltèrent en passant. 9° Au pied de l'Alésion (versant E.) dans l'Argon Pédion existe une source assez abondante et anonyme. 10° à l'entrée du village de Tsipiana, sur le flanc S. de la roche de Nestané,

(1) Voy. plus loin, p. 118.

(2) Voy. plus loin, p. 86.

(3) Voy. plus loin, p. 94-95. C'est probablement la même que Vischer reconnut à une demi-heure de Mantinée, au pied du versant S. de l'Alésion (*an dem Abhange ist eine sehr starke Quelle, ohne Zweifel die von Pausanias genannte Arne*). Elle est, ajoute-t-il encore, *durch ihr reichliches Wasser aufgefallen*. (*Erinner. u. Eindr. aus Griechenl*, p. 343 et 344.) Cf. Ch. Loring (*Journ. of hellen. stud.* XV (1895), p. 81).

une fontaine monumentale (1) laisse échapper par 4 bouches une eau abondante et claire. C'est sans doute la *Philippos* de Pausanias. 11° la source de Sartsi, au coin N. O. de la plaine, à la soudure de l'Anchisia et du Ménale, représente le kephalari correspondant aux fissures.

De toutes ces sources, les seules potables sont celles de Kakouri, de Pikerni, de l'Arné, de Kopsochéria et de Tsipiana. Les rares habitants de la plaine, épars dans les khanis qui bordent les routes, consomment l'eau de la nappe souterraine. Les puits sont faciles à creuser et peu profonds. Aussi en trouve-t-on partout : ils distribuent à profusion la fraîcheur aux cultures et la fièvre aux cultivateurs.

(1) Construite en 1840, d'après une inscription encastrée dans le mur. Vischer y a copié une inscription antique. (*Epigr. u. arch. Beiträge*, n° 39, p. 37 — Foucart. *Inscr. du Pélop.* n° 352b et 352c.)



Fig.

[illegible] dit du Loukaïtiko-Gephyri, au [illegible] de la plaine, à l'entrée de la Mantinique.

CHAPITRE V.

LES PRODUITS DU SOL.

Déboisement de Grèce.

On se représente volontiers la Grèce plus boisée autrefois qu'aujourd'hui ; on se plaint de ne plus admirer que le squelette de l'Hellade. Les voyageurs, témoins de dégâts sans excuses, ont accrédité l'opinion que les Vlaques avec leurs incendies, les paysans avec leurs défrichements ineptes, ont fini par dépouiller toutes les montagnes classiques du manteau de forêts dont elles se paraient aux yeux des anciens. De fait, la destruction poursuit son œuvre en dépit des protestations indignées et des avertissements pessimistes. Toutefois, si les hommes sont surtout coupables du lamentable déboisement de la Grèce, dans bien des cas la nature elle-même doit être incriminée. Les géologues reconnaissent certaines roches stériles (1), condamnées à l'aspect décharné et matériellement incapables de produire autre chose que des effets de soleil. C'est ainsi que la structure différente de la chaîne argolico-arcadienne et du Ménale a réparti d'une manière absolue les zones de végétation dans le haut pays arcadien.

La végétation sur la chaîne argolico-arcadienne.

On y distingue deux régions correspondant aux deux espèces de roches prédominantes, le calcaire blanc et le calcaire bleu. Le premier est, en général, rebelle aux plantations. Sa nature sèche, brisante et peu susceptible de s'effriter en terre, n'admet ni le sapin, ni le mélèze ; elle ne tolère qu'une maigre végétation de broussailles courtes (τὰ φρύγανα), dont les taches noirâtres

(1) Philippson. *der Peloponnes*, p. 524 sq., et *Zur Vegetationskarte des Peloponnes. Peterm. Mith*, 1895, p. 373. — En général, Neumann et Partsch. *Phys. geogr. d. Griech.*, p. 363, et Guiraud. *Propr. foncière en Grèce*, p. 563-565.

s'étalent comme une moisissure sur les roches claires. Les hautes murailles de l'Artémision et du Kréopôlon devaient présenter jadis le même aspect dénudé qu'aujourd'hui. Les parties les plus basses se recouvraient seules d'un petit maquis. Dans les anfractuosités apparaissent quelques hameaux, entourés de parcelles cultivables, de bouquets de noyers, de châtaigniers ou de platanes : ce sont les oasis de la montagne. Cependant, Pausanias mentionne sur l'Alésion un bois sacré dédié à Déméter (1). C'était sans doute un groupe isolé de vieux arbres, semblable à celui qui couronne encore la butte de Gourtzouli. Dans le ravin qui creuse l'extrémité de l'Alésion, des amas de terre ont pu se conserver, suffisants pour nourrir quelques chênes verts précieusement entretenus par la vénération des fidèles.

Les bois du Ménale.

Au contraire, le calcaire bleu du Ménale est tout à fait propice à la poussée des bois de haute futaie. Là les sapins abondent et se pressent à l'assaut des pentes les plus élevées, jusqu'au pied des sommets chauves (2). Les maquis habillent de buissons épineux (houx et chêne-vert nain) les premières côtes au dessus de la plaine, de Simiadès à Bédéni. Au delà, les flancs se garnissent de sombres forêts. Les dévastations séculaires n'empêchent pas les gradins de l'Ostrakina, de l'Aïdini, la gorge de Kardara d'être encore ombreuses. Le nom du Ménale évoquait chez les anciens l'idée d'un paradis touffu où s'ébattaient au son de la flûte, dans le mystère des bois inviolés, les rondes de Pan et des dryades (3) :

> Maenalus argutumque nemus pinosque loquentes
> Semper habet

L'original n'a point trop démérité de ses peintres : maint paysage justifie encore les soupirs d'un Virgile et le voyageur sent le charme de la légende épars sous les antiques futaies (4).

(1) VIII, 10, 2. Δήμητρος ἄλσος ἐν τῷ ὄρει.

(2) Le sapin du Ménale (*abies*, ἔλατον) monte jusqu'à 1600 et même 1700m.

(3) Virg. *Ecl.* VIII, 22. — X, 14, 15 : « Maenaliae dryades. » Cf. *Georg.* I, 17 : « Pinifer Maenallus. » — Colum. 10, 261. — Pausan. VIII, 36 : Τὸ δὲ ὄρος τὸ Μαινάλιον ἱερὸν μάλιστα εἶναι Πανὸς ὀνομάζουσιν, ὥστε οἱ περὶ αὐτὸ καὶ ἐπακροᾶσθαι συρίζοντος τοῦ Πανὸς λέγουσι. — Sur les bois et autres productions de l'Arcadie, v. De la Coulonche, *Mémoire sur l'Arcadie*, Archives des missions scientifiques, 1re série, t. VIII (1858), p. 188.

(4) Voy. p. 283.

Le bois de la plaine.

La nature, les hommes et le temps ont moins ménagé la plaine. Homère qualifie Mantinée « d'aimable », ἐρατεινή (1). La réalité ne justifie guère cette épithète. Il est vrai qu'il ne reste plus trace du grand bois de chênes, qui tapissait le fond de la vallée et dont le murmure donnait aux Arcadiens, peu gâtés en fait d'impressions maritimes (2), l'illusion de la mer grondante : ils l'appelaient le *Pélagos* (3). Au dire de Pausanias (4), les forêts de chênes de l'Arcadie se composaient de trois espèces : le chêne à larges feuilles, la φηγός et le chêne liège, dont on faisait des flotteurs et des bouées (5). Il n'indique pas laquelle de ces espèces composait le δρυμός du Pélagos, mais le chêne subsiste à l'état isolé dans la plaine mantinéenne (6). Les autres arbres épars le long des cours d'eau ou près des puits sont surtout des saules et des peupliers. On rencontre aussi des mûriers, quelques poiriers et cerisiers. Les rigueurs du climat excluent l'olivier et le figuier (7).

Les vignobles.

L'extrême pauvreté de la Mantinique en arbres forestiers et fruitiers est compensée par la fécondité des terres arables. Des vignobles luxuriants couvrent de vastes étendues d'alluvions sablonneuses, surtout au Sud et au Sud-Ouest de la

(1) *Iliad*. II. 607.

(2) Leur ignorance des choses de la mer était proverbiale : *Iliad*. II. 614 : ἐπεὶ οὔ σφι θαλάσσια ἔργα μεμήλει. Cf. plus loin, p. 246.

(3) Paus. VIII, 11, 1, 5. Sur le Pélagos, voy. p. 107, 110, 256, 262.

(4) VIII, 12, 1.

(5) Ces espèces comportent de nombreuses variétés : les botanistes hésitent sur l'identification de la φηγός soit avec le chêne à glands doux *(quercus ballota)* soit avec le *quercus Ægilops*. Le fruit du premier est comestible, cru ou grillé. Peut-être était-ce l'aliment des premiers Arcadiens, enseigné par Pélasgos (βαλανηφάγοι ἄνδρες. Paus. VIII, 1, 6. Pline *H. N.* IV, 6, 10. Ephor. ap. Strab. V, 2, 4, page 221); le deuxième (aujourd'hui βελανιδιά) produit la valonée, un des principaux articles d'exportation de la Morée (Curtius, *Pelop.* I, 157). Les monnaies de Mantinée représentent un gland. Sur le gland offert comme fruit aux dieux en Arcadie, voy. Schol. Æsch. *Prom.* 450.

(6) Il y en a deux exemplaires dans l'enceinte de Mantinée et cinq ou six sur la colline de Gourtzouli. C'est un arbre toujours vert, au tronc bas, aux feuilles petites, dures et piquantes, au dôme arrondi. Les modernes l'appellent τὸ δένδρον, τὸ πουρνάρι : il répond sans doute à une variété de la *quercus ilex*.

(7) Dans la Haute Arcadie l'olivier se trouve seulement à Karytaina (835m) et à Toporista sur le Ladon (1072m), et cela grâce à une exposition favorable.

plaine. Les plants en sont touffus (1). Ils produisent un vin de couleur topaze, agréable et réconfortant, mais sans délicatesse. Les paysans recherchent plutôt la quantité que la qualité. Celle-ci s'améliore pour peu que la manipulation soit plus soignée. Le vin est un aliment indispensable aux habitants de la Haute Plaine, et, à les en croire, le plus efficace des fébrifuges : les rasades, disent-ils, soutiennent l'organisme contre les atteintes du climat. Le remède est populaire et je connais peu d'Arcadiens qui ne préfèrent un bel accès d'ivresse à un accès de fièvre. Les jours de fête, c'est plaisir de voir ces vigoureux buveurs vider d'un trait de grands verres en cristal lisse, de la contenance d'un demi-litre environ. Le résiné coule à flots pour célébrer les innombrables saints que le calendrier orthodoxe désigne aux honneurs de ces libations. Des barils énormes se vident en une journée dans les villages de la Mantinique et de la Tégéatide. On ne prend même pas la peine de leur adapter un robinet : en deux tours de vrille on fore un trou, on y met un douzil que les buveurs retirent à volonté pour remplir leur κούπας, et la source bachique s'épanche en longs filets de topaze. Aussi, malgré l'abondance de la production, presque tout le vin se consomme dans le pays. Cependant on exporte en Argolide et de là à Athènes le produit des crus les plus fins (2).

Céréales. La richesse en céréales n'est pas moindre. Le blé et l'orge couvrent tout le milieu et le Nord de la Mantinique ; le site même de Mantinée n'est qu'un vaste enclos producteur. En été, la haute plaine, changée en étuve, fait vite mûrir le blé ; la paille atteint hauteur d'homme ; les épis sont puissants. D'ordinaire, la moisson commence dès le 20 juin, pour durer jusqu'aux derniers jours de juillet (3).

(1) Une inscription de Mantinée mentionne un don de six plèthres de vignes (ἀμπέλων πλέθρα ἕξ) aux prêtres d'Asklépios (Le Bas-Foucart, *Inscr. du Pélop.* 352 j, l. 9-10).

(2) Le vin arcadien laissait fort à désirer, au dire de Théophraste et d'Aristote. Certaines espèces étaient trop capiteuses (Theophr. *H. P.* 19, 6. — Élien, *Var. hist.* 13, 6) ; d'autres se mélangeaient avec de la terre dans les outres, de manière à former une masse solide qu'on entamait avec un racloir pour la consommer (Arist., *Met.* IV, 10). Aujourd'hui certains propriétaires tégéates fabriquent du vin rouge imitant le Bordeaux et des vins mousseux.

(3) La fixation exacte de l'époque de la moisson dans les différents pays grecs est importante pour l'intelligence de Thucydide et de Xénophon.

Maïs et haschish.

Les terrains humides et marécageux nourrissent le maïs (ἀραπόσιτος). On le sème au printemps pour récolter en août. Mais la culture préférée de ceux qui possèdent les marais, c'est le haschisch (χασίσι, *cannabis indica L.*). De ses longues tiges vertes, aux petites feuilles ébarbées et pointues, cette plante hérisse les étangs de Mantinée et le κάμπος τῆς Μηλιᾶς. Une senteur pénétrante et capiteuse dénonce à distance le dangereux narcotique. Les Grecs ont le bon esprit de n'en point user pour eux-mêmes. Ils le font sécher et l'exportent en Égypte (1). Théophraste (2) rapporte qu'on cultivait aux environs de Tégée une sorte de scolyme qui possédait des propriétés extatiques : le sculpteur Pandéios, occupé aux travaux du temple d'Athéna Aléa, en mangea et tomba en extase.

Légumes.

Comme jardin potager, la Mantinique jouissait auprès des gourmets d'une réputation lointaine. L'irrigation naturelle du sol y favorisait la culture maraîchère : autour des puits on voit prospérer encore aujourd'hui de plantureux potagers, bien que cette ressource y soit trop négligée. Les légumes de la Haute Plaine, tomates, aulx, fèves (3), oignons, constituent, dans la belle saison, la nourriture ordinaire des habitants. Les cucurbitacés, concombres, melons à chair blanche, pastèques, y acquièrent, malgré des procédés de culture rudimentaires, une remarquable saveur (4). Les radis mantinéens figuraient en bonne place dans les répertoires de la gastronomie antique : Athénée énumère la Μαντινικὴ γογγυλίς parmi les produits rares, dignes de paraître sur une table luxueuse, à côté des murènes de Sicile, des thons du cap Pachynos, des choux-raves de Thèbes (5).

(1) Le village de Lévidi est le centre de cette exportation.

(2) *Hist. plant.* IX, 13, 4. Τῶν γλυκειῶν αἱ μὲν ἐκστατικαὶ καθάπερ ἡ ὁμοία τῷ σκολύμῳ περὶ Τεγέαν ἣν καὶ Πάνδειος ὁ ἀνδριαντοποιὸς φαγὼν ἐργαζόμενος ἐν τῷ ἱερῷ ἐξέστη.

(3) Auj. κουκκιά (*Vicia faba L.*).

(4) Théophr. *Hist. plant.* IX, 5, 6. φύεται δ'ἐκεῖ ὁ σίκυος ὁ ἄγριος ἐξ οὗ τὸ ἐλατήριον συντίθεται, καὶ ὁ τιθύμαλος ἐξ οὗ τὸ ἱπποφαές. Ἄριστον δὲ τοῦτο περὶ Τεγέαν· κἀκεῖνο μάλιστα σπουδάζεται· φύεται δ'ἐκεῖ ἐπὶ πλέον· πλεῖστον δὲ καὶ κάλλιστον φύεται περὶ τὴν Κλειτορίαν.

(5) Athén. I, 6. Πολλοὶ δὲ καὶ ἄλλοι διὰ στόματος εἶχον τὰς ἐν τῷ Σικελικῷ μυραίνας, τὰς πλωτὰς ἐγχέλεις, τῶν Παχύνου θύννων τὰς ἠτριαίας, τοὺς ἐν Μήλῳ ἐρίφους...., τὴν Μαντινικὴν γογγυλίδα, τὰς δ'ἐκ Θηβῶν βουνιάδας.... Cf. Pollux, VI, 63. — Clément d'Alex. *Pædag.* II, 69 (Patrolog. I, 381) : οὐ παραλείποντες δὲ τὰ ἐν Λιπάρᾳ μαινίδας, οὐδὲ τὴν γογγύλην τὴν Μαντινικήν.

Faune sauvage

La faune du pays n'était pas davantage à dédaigner. Les bois du Ménale apparaissaient aux Grecs comme un immense parc zoologique, dernier refuge des espèces que l'homme avait partout ailleurs pourchassées devant lui. Le gibier y foisonnait : sangliers, ours, cerfs du Ménale obsèdent l'imagination des poètes (1). Aussi les Arcadiens passaient-ils pour d'ardents chasseurs. C'était dans le Ménale qu'Hercule avait poursuivi la biche aux pieds d'airain et coupé le bois de sa massue (2). Les solitudes ombreuses de la montagne étaient souvent troublées par les aboiements des meutes tégéates (3) et par les bandes de chasseurs vêtus de peaux de loups ou d'ours, et armés d'épieux (4). Les fauves, loups, ours, sangliers, cerfs, etc., peuplaient les bois de chênes (δρυμοί) ; des tortues énormes s'y rencontraient aussi (5).

La plaine possédait sa faune propre. A la lisière du Ménale, le renard rôde constamment dans les buissons. Les chacals, encore très nombreux au temps de l'Expédition de Morée, disparaissent peu à peu : ils occupent surtout les cavernes des katavothres, où ils se repaissent des cadavres d'animaux apportés par le courant. Quelquefois ils les y entraînent eux-mêmes (6). Les lièvres, les perdrix rouges évacuent le fond de la plaine dès la moisson faite, pour se gîter dans les broussailles odoriférantes de l'Alésion et des collines basses ; en

(1) Μαινάλιαι ἔλαφοι. *Anthol. ep.* VI, 112. — Plan. 91. — Μαινάλιος ἄρκτος. Callim. *Dian.*, 89, 224. — Diod. 15, 72. — Maenalis ursa : Ovid. *Trist.* II, 8. — *Fast.* 2, 192. — Maenalius aper. Martial. *Spect.* 27. — Maenalius sus. Senec. *Herc. fur.* 233. Martial. 5, 65. Sur les dieux Ours du Ménale, voy. p. 265-298.

(2) Prop. IV, 9, 15.

(3) Les chiens de chasse de Tégée étaient très appréciés. Grat. Falisc. *Cyneget.* 100. *Priapeia*, 75, 7.

(4) C'est dans cet accoutrement que les Arcadiens se portèrent au secours des Messéniens (Pausan. IV, 11, 1).

(5) Pausan. VIII, 23, 6, à propos du Soron, bois de chênes sur le chemin de Kaphyai à Psophis. Θηρία δ'οὗτός τε καὶ ὅσοι δρυμοὶ τοῖς Ἀρκάσιν εἰσὶν ἄλλοι τὰ ἔχονται τοσάδε, ἀγρίους ὗς καὶ ἄρκτους καὶ χελώνας μεγίστας μεγέθει. — Voy. la mosaïque, représentée fig. 46, p. 182.

(6) Bory de St-Vincent a vu dans le Katavothre de Tsipiana un cadavre de cheval dépecé par les chacals. La Commission de Morée décrit et dessine un curieux insecte, le *Bradyporus dasypus*, de la famille des sauterelles éphippigères qui pullule dans la plaine mantinéenne pendant l'été (Voy. *Sec. des sc. physiq. Zoologie*, III[1]. — Introd. par Brulé, p. 23 et 88, n° 55. — Figure en couleur dans l'Atlas, *Zoologie*, pl. XXIX, 7). Nous avons eu souvent l'occasion d'étudier les mœurs de ce singulier orthoptère.

effet, les blés coupés, le pays n'est plus qu'un désert chauve sans abri et sans ressources.

Élevage.

L'élevage des animaux domestiques a toujours tenu une grande place dans ce pays de pâtres et de cultivateurs. Sur les hauteurs, les moutons et les chèvres vont brouter les maigres touffes qui tapissent les interstices de la roche, ou dévorent les pousses encore tendres des jeunes taillis. La moisson faite, on les voit descendre de leurs parcs pour aller tondre la paille des blés coupés dans la plaine. Le métier de berger occupe en Arcadie comme dans le reste de la Grèce un personnel considérable. Le lait, le beurre, le fromage sont exclusivement fournis par les brebis et les chèvres. Le gros bétail à cornes est très rare, faute de pâturages, et d'ailleurs les Grecs en général n'aiment pas le lait de vache. Quant au labourage, on y emploie surtout des chevaux. Ceux-ci ont assez vilaine apparence. Petits, faibles et contrefaits, ils ne peuvent rendre des services qu'en plaine, pour transporter les denrées au marché de Tripolis. Mais dès qu'il s'agit d'aborder les chemins de montagne, ils deviennent insuffisants. Ils n'ont ni la sûreté de pied ni la résistance nécessaires. Aussi de tout temps, les ânes et particulièrement les mulets les ont-ils supplantés. La légende a fait aux « roussins » d'Arcadie une légitime réputation. Les villages de la Tégéatide et de la Mantinique possèdent tous d'excellents ânes mulassiers, descendants de ces hémiones célébrés par Strabon (1).

Quelques poignées d'orge et de paille hachée, en été quelques bottes de tiges vertes de maïs suffisent à la sobriété du mulet. Quand Strabon vante les pâturages d'Arcadie, nourriciers d'une brillante race de chevaux, il omet de désigner les cantons producteurs de cette race. Aujourd'hui ni la Tégéatide ni surtout la Mantinique ne sauraient montrer un seul herbage. Il faut donc suppléer à l'absence de statistique dans l'antiquité par les données de la légende. On sait d'une part que la fable plaçait en Élide les écuries d'Œnomaos et celles d'Augias (2), d'autre part qu'Ulysse possédait sur la même

(1) Strab. VIII 8, 1, p. 388. Βοσκήμασι δ' εἰσὶ νομαὶ δαψιλεῖς, καὶ μάλιστα ἵπποις καὶ ὄνοις τοῖς ἱπποβάτοις· ἔστι δὲ καὶ τὸ γένος τῶν ἵππων ἄριστον τὸ Ἀρκαδικόν, καθάπερ καὶ τὸ Ἀργολικὸν καὶ τὸ Ἐπιδαύριον. Cf. Hérod. IV. 30. — Cf. Arcadiae pecuaria Varro *R. Rust.* II, 14 — Pers. *Sat.* III, 9. — Pline VIII, 167. — Juven. VII, 160. — Voy. Guiraud. *Prop. fonc. en Gr.* p. 507-509.

(2) Pausan. VI. 21, 7. — Hom. *Iliad.* I 677-684 Théocr. *Idyl.* 25.

côte des pâturages importants (1). De retour à Ithaque, désirant remonter ses étables dilapidées par les prétendants, il se met à la recherche de ses troupeaux. Il descend d'abord chez son hôte Polyxénos, roi d'Élis, descendant d'Augias, possesseur d'un bétail considérable (2). Puis, on le retrouve à Aséa (3), où il consacre un temple à Athéna Soteira et à Poseidon ; de là, il passe à Mantinée, où fleurit le culte de Poseidon Hippios (4) ; il réussit enfin à retrouver ses juments à Phénéos, où il fonde le culte d'Artémis Heurippa (5). De plus, Poseidon et Déméter s'étaient accouplés à Thelpousa, cachés parmi les troupeaux d'Onkos (6), et la Déméter chevaline était la grande déesse de Phigalie (7). On en peut donc conclure que l'élevage du cheval prospérait dans les cantons limitrophes du Ladon, de l'Alphée, dans les plaines de Parrhasie, d'Aséa, de Mantinée et de Phénéos. La légende attribuait à un Mantinéen, Samos ou Séros, fils d'Halirrhothios, hypostase de Poseidon, la première victoire olympique à la course des quadriges (8). Toutefois, à Mantinée, cette industrie des temps primitifs dut tomber en décadence après la chute du régime aristocratique et le morcellement de la propriété. Aristote (9) remarque, en effet, que l'*hippotrophie* suppose la grande propriété aristocratique, comme c'était le cas en Thessalie, en Béotie et dans les pays où existait une classe des ἱππεῖς. Or, la constitution démocratique de Mantinée suppose plutôt un régime de petite propriété. Il est donc probable que les grands pâturages avaient

(1) Pausan. VIII, 14, 6. — Hom. *Odyss.* IV, 634 ss.

(2) Sommaire de la Télégonie d'Eugammon de Cyrène (VIe s.) dans Proclus, *Chrestomathie*. Cf. Svoronos, *Études archéol. et numismatiques* (Gazette archéol. de 1888).

(3) Pausan. VIII, 44, 4.

(4) Sur le culte du dieu Cheval à Mantinée et sur la légende d'Ulysse, hypostase de Poseidon Hippios, voy. p. 229 et suiv. ; 240 et suiv.

(5) Paus. VIII, 14, 4-5.

(6) Paus. VIII, 25, 8 et 10.

(7) Paus. VIII, 42, 4.

(8) Ἂν δ' ἵπποισι δὲ τέτρασιν
ἀπὸ Μαντινέας Σᾶμος ὡλιρροθίου. Pind. Ol. XI, 69. Cf. Schol. ad *h. loc.*
Τρέψας δὲ πώλους ὡς ὁ Μαντινεὺς Σῆμος,
ὃς πρῶτος ἅρματ' ἤλασεν παρ' Ἀλφειῷ. (Citation de Diphilos, auteur de la *Théséis*).

(9) Arist. *Polit.* VI, 7, p. 1321 a, 11 : αἱ δὲ ἱπποτροφίαι τῶν μακρὰς οὐσίας κεκτημένων εἰσίν.

disparu à l'époque historique. Le cheval de guerre était négligé; le fait qu'à la bataille de 362 Mantinée se serait trouvée dépourvue de cavalerie sans l'arrivée des Athéniens, confirme cette opinion (1). Peut-être aussi la persistance des Mantinéens, au Ve siècle, à s'assurer la conquête lointaine de la Parrhasie, indique-t-elle le désir de se procurer une ressource qui manquait à leur propre territoire. Toutefois, l'existence d'un hippodrome aux portes de la ville indique que l'élevage du cheval, s'il ne suffisait pas aux besoins de la guerre, subsistait pour le cheval de trait et de course.

Moyens de subsistance et matériaux.

En somme, ce petit pays mantinéen se trouvait richement pourvu des biens nécessaires à la vie matérielle, et même à une existence confortable et ornée. Les hauteurs voisines fournissaient des pierres de construction aussi variées qu'élégantes d'aspect : conglomérat pour les substructions, calcaire blanc-mat pour les appareils soignés et les dallages, calcaire bleu et marbre gris du Ménale (2). Les architectes et les praticiens tiraient des carrières de Doliana au S. de Tégée (3) un marbre blanc à grain fin, analogue au Pentélique : admirable matière susceptible de rendre toutes les délicatesses du ciseau le plus raffiné. Elle permit à Scopas d'exécuter un chef-d'œuvre, le temple d'Athéna Aléa, à Tégée ; à Alcamène, à Praxitèle de sculpter pour les temples de Mantinée des groupes mémorables. Du Ménale descendaient les maîtresses poutres, les planches, les bois de sapin, les bois de chauffage et les fagots du maquis. Les chênes verts de la plaine donnaient les instruments aratoires, les manches d'outils, les meubles. La terre argileuse livrait aux tuileries la brique crue pour les murs des maisons, des fermes, des jardins, et pour les remparts de la ville ; également, la brique cuite, dont l'usage devient si fréquent à l'époque romaine, ainsi que celui des tuiles, les toits ne pouvant être construits en terrasses, sous ce ciel pluvieux, comme en Argolide, en Attique ou dans l'Archipel.

L'alimentation était abondante, succulente même : le pain

(1) Voy. aux Appendices, le récit de la bataille.

(2) Sur le marbre « demi-deuil » de Tripolitza, voy. Expéd. de Morée, II[a], p. 153.

(3) Sur le marbre de Doliana, voy. Lepsius *Griech. Marmorstudien*, Berlin, 1890, p. 34. — Sur les gisements Philippson, *der Peloponnes*, p. 160.

assuré par la richesse du terroir en céréales (1); les légumes, les fruits d'une qualité rare; la viande de mouton, de chèvre, de porc, de gibier, sans compter les volailles, les œufs, les laitages et le vin à revendre, assuraient à ces campagnards une plantureuse subsistance. Ils possédaient de la laine pour leurs vêtements, leurs tapis, leurs tentures, du poil de chèvre pour leurs capes d'hiver; les fourrures et le cuir en quantité. Argos, Sicyone, Corinthe, Égine les approvisionnaient en métaux, fers, bronzes, en vêtements de luxe, en articles de ménage. Ils n'avaient pas, comme le citoyen de l'Attique, à compter pour vivre sur les récoltes de l'Eubée ou du Pont Euxin; ils se suffisaient à eux-mêmes, et pouvaient se nourrir grassement sans presque rien demander à autrui.

En ne les rendant tributaires de personne, le sol les prédisposait à l'indépendance. De plus, les membrures symétriques du territoire répartissaient d'une manière rationnelle les lots cultivables entre les différents dèmes. La propriété n'y pouvait être centralisée. Aussi la république mantinéenne offrait-elle aux législateurs un modèle de pondération et d'équilibre.

La Mantinique, type de l'État grec.

En somme, ce canton minuscule représentait le type théorique de l'État grec : une plaine de peu d'étendue, dominée par une acropole en ruines assise sur un monticule; en bas, une ville entourée d'un rempart avec son agora, centre de la vie politique; dans les coins du territoire, des bourgades ouvertes, centres de l'exploitation rurale, et quelques forteresses espacées à la sortie des défilés ou à cheval sur les cols de la frontière. Dans ce modeste habitat vivait une race active et intelligente, groupée autour de ses dieux, rattachés eux-mêmes au sol par des liens étroits : une âme collective s'y était formée par la communauté des nécessités matérielles et des rites traditionnels.

Le paysage

Le regard embrassait d'un seul coup d'œil, dès le seuil de la plaine, l'ensemble de ce microcosme, en apercevait tous les contours, en fouillait tous les recoins. L'aspect général laissait une impression à la fois agréable et sévère. La prospérité faisait le charme de ce pays, dépourvu des agréments que la mer, les grands fleuves, les horizons lointains, les accidents variés procurent à d'autres contrées.

(1) Xénophon (*Hellen.* V, 2., 2) rapporte que les Mantinéens avaient ravitaillé en blé les Argiens, pour leur permettre de soutenir la guerre contre Sparte.

En bas, le fond plat conservait ses teintes luxuriantes, grâce aux vignes, jusqu'à la saison avancée : de cette nappe verdoyante émergeait l'enceinte crénelée avec sa bordure de tours, comme un îlot circulaire. Çà et là, tout autour, des groupes de fermes et d'habitations rurales, quelques sanctuaires ombragés sous des touffes de vieux arbres, des haies le long des routes et des petits chemins, un ruisselet noir et paresseux, des alignements de tombeaux et de stèles escortant le voyageur jusqu'à l'entrée des portes. Derrière la ville, l'œil distinguait de tous les côtés une éminence isolée, arrondie comme un colossal tumulus, véritable ombilic de la plaine.

Noyée comme au fond d'une coupe jamais tarie, sans autre horizon qu'un rempart montagneux crénelé de cîmes chauves, Mantinée semblait isolée dans la tristesse des monts silencieux, sous un ciel dont l'humeur sautait de la colère furieuse aux caresses brûlantes. Mais si, du haut de leurs murailles, le regard des habitants cherchait une échappée sur le monde extérieur, sûrement ils n'éprouvaient pas le sentiment de la solitude. Par la grande brèche du Sud, ils apercevaient d'abord la menace de l'acropole ennemie. Que de défis et de malédictions ont dû s'envoler vers elle, et, par delà l'écran des monts lointains, aller s'abattre sur le pays des Hoplites doriens ! De ce côté largement ouverte à l'inquiétude, Mantinée n'était pas davantage rassurée, si elle jetait un regard au Nord : au delà de l'Anchisia, dans la plaine voisine, elle sentait une autre rivale, Orchomène. A l'Ouest, le Ménale lui cachait un pays confus, où s'égaraient ses craintes mêlées de convoitises. De l'Est, au contraire, lui venait la joie et l'espérance, par les âpres sentiers suspendus comme des échelles aux flancs de l'Artémision. C'était le chemin du retour qui débouchait à Nestané, dont le nom avait, disait-on, le même sens que Nostia (1). Il n'y avait donc pas de barrière si haute qui l'isolât de ses ennemis ou de ses amis. C'est qu'en réalité elle était encaissée, plutôt qu'enfermée, au fond d'un carrefour.

(1) Et. Byz. *s. v.*

CHAPITRE VI.

RÔLE ÉCONOMIQUE ET STRATÉGIQUE DE LA HAUTE PLAINE DÉFILÉS ET ROUTES NATURELLES.

Le carrefour central.

La haute plaine arcadienne est, par sa position topographique dans le Péloponnèse, le centre des transactions intérieures, le carrefour des routes commerciales qui viennent se couper au fond de son bassin. Jadis Mantinée et Tégée se trouvaient situées au croisement des artères principales par où s'opérait de la périphérie au centre, et *vice versa*, la circulation économique de la péninsule. De nos jours, les conditions physiques n'ayant pas changé, c'est Tripolis qui a hérité de ses devancières le rôle de capitale politique, économique et militaire de la Morée intérieure.

Le réseau péloponnésien.

Les têtes de lignes du réseau péloponnésien se répartissent sur le pourtour côtier le long de ce quai circulaire par où la Péninsule reçoit les produits du dehors et évacue les siens (1). Les *échelles* les plus importantes occupent le fond des grands golfes et le littoral des riches vallées inférieures ; des voies latérales aux fleuves, quand elles ne se confondent pas avec leur lit caillouteux, remontent jusqu'aux bassins intermédiaires, et les traversent, pour aboutir au réduit fermé de la plaine tégéatico-mantinéenne. A Corinthe, à Épidaure, à Nauplie, à Gythéion, à Pharæ, à Kyparissia, à Kyllène, à Patræ, à Ægion, à Sicyone, venaient atterrir les marchandises, les produits industriels et

(1) Il semble que les Corinthiens visent les villes arcadiennes dans le passage de Thucydide où ils s'efforcent de démontrer la solidarité économique des cités maritimes et des cités continentales du Péloponnèse ; Thucyd. I, 120. τοὺς δὲ τὴν μεσόγειαν μᾶλλον καὶ μὴ ἐν πόρῳ κατῳκημένους εἰδέναι χρὴ ὅτι τοῖς κάτω ἢν μὴ ἀμύνωσι, χαλεπωτέραν ἕξουσι τὴν κατακομιδὴν τῶν ὡραίων, καὶ πάλιν ἀντίληψιν ὧν ἡ θάλασσα τῇ ἠπείρῳ δίδωσι.

manufacturés originaires de tous les points du monde méditerranéen. Nauplie constituait un véritable port intérieur, le plus rapproché du cœur du Péloponnèse. C'était la porte d'entrée de la péninsule du côté de l'Orient asiatique et de l'Archipel (1). Aussi, au point de vue péloponnésien, l'importance d'Argos primait celle de Corinthe. Le rôle propre de Corinthe consistait à assurer le service du transit, à travers l'isthme, entre la mer Égée et la mer Ionienne, de façon à dispenser les navires de doubler le cap Malée. Dès que le monde gréco-oriental entra en relations avec l'Occident, les ports de l'isthme servirent de trait d'union entre les villes asiatiques et les colonies grecques de Sicile, de la Grande-Grèce et les villes d'Étrurie, — plus tard, à l'époque hellénistique, entre Délos, entrepôt des débouchés du Pont-Euxin, de l'Asie-Mineure, de Rhodes, de la Syrie et de l'Égypte, et les échelles italiotes, Syracuse, Tarente, Brindes, Ostie. Le trafic de l'isthme est orienté de l'E. à l'O., dans le sens du chenal maritime formé par les golfes Saronique et Corinthien. La dépression de l'isthme se présente comme un couloir reliant les deux mers. Par rapport aux continents qu'il rattache l'un à l'autre, sa position est moins propice aux transactions (2). Au N. et au

(1) Actuellement, Myli (Lerne) et Nauplie sont les deux ports de Tripolis.

(2) La route de terre aboutit elle-même à Argos, par les défilés de Kléonai. De plus, les douanes de Corinthe rendaient cette voie très onéreuse par les taxes qu'elles percevaient sur les marchandises qui traversaient l'isthme pour entrer dans le Péloponnèse ou pour en sortir : Strab. VIII, 6, 20 : καὶ πεζῇ δὲ τῶν ἐκκομιζομένων ἐκ τῆς Πελοποννήσου καὶ τῶν εἰσαγομένων ἔπιπτε τὰ τέλη τοῖς τὰ κλεῖθρα ἔχουσι. La phrase de Thucydide (I. 13) sur l'importance de l'isthme pour le transit entre la Grèce du Nord et le Péloponnèse n'a de valeur que pour la période primitive, antérieure à la constitution des grandes marines marchandes : τῶν τε ἐντὸς Πελοποννήσου καὶ τῶν ἔξω, διὰ τῆς ἐκείνων παρ' ἀλλήλους ἐπιμισγόντων. Plus tard, les marines rivales transportant directement les marchandises dans les ports péloponnésiens (ἐπειδή οἱ Ἕλληνες μᾶλλον ἐπλωΐζοντο), les Corinthiens conservèrent la ressource du trafic de l'E. à l'O : ἐμπόριον παρέχοντες ἀμφότερα, δυνατὴν ἔσχον χρημάτων προσόδῳ τὴν πόλιν. Aujourd'hui, Nauplie, Myli, Patras, sont les échelles les plus commerçantes à l'E. et au N. du Péloponnèse; Kalamata et Gythion au S. C'est de Gythion que s'expédie en Égypte la plus grande partie du haschisch produit par la Haute Plaine. Autrefois, l'Égypte, au dire d'Hérodote (II, 77) ne produisait pas de vin : on peut supposer que le Péloponnèse lui en expédiait. Sur les relations commerciales de Cythère et de la Laconie avec l'Égypte et la Libye, voy. Thucyd. IV, 53 : ἦν γὰρ (Cythère) αὐτοῖς (aux Lacédémoniens) τῶν τε ἀπ' Αἰγύπτου καὶ Λιβύης ὁλκάδων προσβολή. Cf. Hérod. VII, 235.

S. il est bordé de hautes murailles montagneuses qui ne livrent passage qu'à des sentiers étroits et tortueux. C'était le chemin des invasions, mais la voie commerciale la plus commode entre la Grèce du Nord et le Péloponnèse était encore la voie de mer, aboutissant à des points du littoral rejoints au cœur du pays par des routes directes. Sicyone et Argos desservaient surtout la Haute Plaine ; leurs monnaies abondent entre toutes dans les ruines de Mantinée et de Tégée.

Routes commerciales du Péloponnèse.

Le tableau suivant des routes commerciales du Péloponnèse fera ressortir l'importance économique du carrefour central :

I. Via N. E.-S. Athènes-Gythion.	1	A. Athènes, Mégare, Corinthe, Kléonai ou Nemea, Argos.
		B. — Égine, Épidaure, Argos.
	2.	Argos, Tégée ou Mantinée.
	3.	Tégée, Sparte, Gythion. (1)
II. Via N. E.-S. O. Athènes-Pharai. Athènes-Kyparissia.	1.	Athènes, Tégée (mêmes routes).
	2.	Tégée, Pallantion, Asea, Mégalopolis.
	3.	A. Mégalopolis, Messène, Pharai.
		B. Mégalopolis, Messène, Kyparissia, Zakynthos.
III. Via N.-S. Thèbes-Messène. Delphes-Sparte.	1.	A. Delphes, Kirrha, Aegeira, Phénéos, Orchomène, Mantinée, Tégée.
		B. Thèbes, Sicyone, Phlious, Aléa, Mantinée, Tégée.
		C. Thèbes, Mégare, Corinthe, Phlious, Orchomène, Mantinée (2).
	2.	Tégée, Mégalopolis, Messène (Pharai, Pylos, Kyparissia).
	3.	Tégée, Sparte, Gythion.
IV. Via N. O.-S. E. Naupacte-Gythion.	1.	A. Naupacte (Corcyre, Sicile, Italie), Aegion, Kynaitha, Lousoi, Phénéos, Orchomène.
		B. Naupacte, Patrai ou Dymé, Tritaia, Kleitor, Kaphyai, Orchomène.
	2.	Orchomène, Mantinée, Tégée.
	3.	Tégée, Sparte, Gythion.
V. Via N. E.-O. Athènes-Olympie.	1.	Corinthe, Kléonai, Némée, Phlious, Aléa, Mantinée.
	2.	Mantinée, Méthydrion, Héraia, Olympie.
VI. Via E.-N. O. Argos-Kyllène.	1.	Argos, Mantinée.
	2.	Mantinée, Orchomène, Kaphyai, Psophis.
	3.	Psophis, Élis, Kyllène (Zakynthos, Leucade, Ithaque, Corcyre).
VII. Via E.-O. Thyrées-Kyparissia.	1.	Thyrées, Tégée.
	2.	Tégée, Mégalopolis, Messène, Kyparissia.

Cols et défilés de la Haute Plaine.

Ainsi, toutes les routes reliant les points extrêmes du Péloponnèse passaient forcément par la Haute Plaine (3). Elles en

(1) Route des courriers entre Athènes et Sparte (Hérod. VI, 105-106). Le héraut Philippidès la parcourut en deux jours ; il est vrai qu'il s'agit ici d'un *record* de coureur professionnel : la distance est de 250 kil. Les armées la franchissaient en trois jours au moins (Hérod. VI, 120).

(2) Route suivie par Épaminondas en 362.

(3) Trois routes obliques restent en dehors du réseau : celle qui rejoint les hautes vallées de l'Eurotas et de l'Alphée par le défilé du Mont Khelmos, défendu par la forteresse de l'Athenaion, près Belmina [route de Sparte à Olympie-Élis par Mégalopolis. — Voy. Loring. *Journ. of hell. Stud.* XV. (1895), p. 28] ; — la route d'Olympie à Aegion par Psophis, Kynaitha et le labyrinthe du Kladéos, de l'Érymanthos et du Bouraicos ; — et celle de Sparte à Argos par Thyrées.

franchissaient la bordure par les cols et défilés, qui lui ménagent à la fois des entrées, et des débouchés extérieurs vers les quatre points cardinaux. Les brèches du rebord montagneux du grand bassin se répartissent comme suit :

I. CÔTÉ EST

1° A l'extrémité S. de la chaîne argolico-arcadienne, sur la ligne de partage entre la vallée du Tanos et celle du Garatès, le col de Maskéna (460 m.). Route de Tégée à la Thyréatis : 9 heures.

2° Entre la plaine de la Korythéis et celle d'Hysiai, col du Parthénion (Scala tou Bey). Route muletière de Tégée à Myli : 7 heures (1).

3° Entre les mêmes points, en contournant au N. le pic de Palaio-Moukhli, route carrossable (auj. Gyros) de Tégée à Argos : 8 heures.

4° Entre l'Artémision et le Kréopôlon, col de Skalais (1176 m.). Chemin de Mantinée à Argos par Tsipiana, Tourniki et le ravin du Charadros : 7 heures.

5° Au N. de l'Artémision, col de l'Artémision (1210 m.). Chemin de Tsipiana-Argos par les sources de l'Inachos, Karya, et le Charadros : 7 h. 30 de Mantinée (2).

6° Entre Sanga et Kaparéli, dans le Lyrkéion, col de Portais. Chemin de Mantinée à Argos : 8 h. 30 de Mantinée (3).

II. CÔTÉ NORD

7° Entre l'Arméniadis et la montagne d'Apano Bélessi, col de Phrosouna (1115 m.). Chemin de Mantinée à Aléa : 3 h. 30 ; — à Stymphale : 9 heures.

8° Entre l'Arméniadis et l'Anchisia, passe de Kakouri (650 m.). Route de Mantinée à Orchomène : 2 h. 30 (4).

9° Au milieu de l'Anchisia, col de l'Anchisia. Chemin de

(1) Pausan. VIII, 6, 2.

(2) Le *Prinos* de Pausanias. Ibid. Voy. p. 89.

(3) Le *Klimax* de Pausanias. Voy. p. 83.

(4) Pausan. VIII. 12, 3.

Mantinée à Orchomène (1 h. 45) avec embranchement sur Pheneos et Stymphale, et sur Nasoi, Psophis ou Kleitor (1).

III. CÔTÉ OUEST

10° Dans le Menale, entre la plaine de Simiades et celle de Lévidi, col de Lévidi, au croisement des chemins de Kaphyai et de Thelpousa.

11° Col de Kardara, chemin de Mantinée à Methydrion et à la Ménalie par Pétrosaca (2).

12° Col d'Apano Khrépa, entre la plaine de Kapsia et la Ménalie (ravin de l'Hélisson supérieur). Chemin direct de Mantinée à Mégalopolis par Mainalos (3).

13° Col de Triodoi (Kartéroli) (4). Route de Tégée à la Menalie meridionale (Soumétia, Mainalos), avec embranchement sur Gortys, Héraia, Olympie, d'une part, — sur Mégalopolis par l'Hélisson, d'autre part.

14° Col de Valtétsi, sentier direct de Tégée à Mégalopolis (4 par les ravins de l'Élaphos et de l'Hélisson (5 h.).

IV. CÔTÉ SUD

15° Col du Mt Boréion. Route de Pallantion à Aséa, avec embranchement sur Mégalopolis et Messène, et sur Belmina Sparte (5).

(1) Paus. VIII, 12, 5.	Mantinée-Orchomène	2 h.	30
	Orchomène-Stymphale	6	30
	Mantinée-Nasoi	5	30
	Mantinée-Phénéos	7	40
	Mantinée-Psophis	12	20
	Mantinée-Kleitor	9	»
(2) Paus. VIII, 12, 2.	Mantinée-Lévidi par la plaine Alcimédon	2 h	
	Lévidi-Thelpousa	10	»
	Mantinée-Méthydrion	6	
	Mantinée-Olympie	22	
(3) Paus. VIII, 36, 5, sqq.	Loring. *Journ. of hell. Stud.* XV (1895), p. 76.		
(4) Paus. VIII, 35, 6.	Mantinée-Tégée = 18 kilomètres	3 h.	
	Tégée-Triodoi	2	30
	Tégée-Gortys	9	30
	Gortys-Héraia	7	»
	Héraia-Olympie	5	»
	Tégée-Olympie	21	30
(5)	Tégée-Pallantion	1 h.	45
	Tégée-Aséa	3	45
	Aséa-Mégalopolis	3	30
	Tégée-Mégalopolis par Aséa	7	15
	Mégalopolis-Messène	16	45

16° Défilé du Sarandas-Postamos et de Krya-Vrysis. Route de Tégée à Sparte par Phylaké, la Skiritis, la vallée de l'Oinous et Sellasie (1).

17° Défilé du Garatès. Route de Tégée à la Cynurie avec embranchement sur Arakhova (Karyai), Géronthrai, Épidauros-Liméra, et le district du Parnon, Glympeis et Prasiai (2).

Tous les chemins correspondant à ces échancrures se croisaient en deux ronds-points au fond des deux boucles de la plaine. Les sites de Tégée et de Mantinée étaient déterminés à l'avance par la place de ces deux carrefours ; leur situation les désignait comme sièges des deux agoras les plus importantes de l'Arcadie centrale. De là rayonnaient à travers toute la péninsule jusqu'aux mers extérieures les voies trafiquantes et les routes militaires. Au reste, il ne faut pas s'exagérer la longueur des trajets : en une petite journée de marche, un mulet chargé atteignait le golfe d'Argos ; en un jour, il entrait à Sparte ; en un jour et demi, il parvenait à Gythion ; en deux ou trois jours, il pouvait déposer sa charge dans les échelles de Messénie, d'Élide, d'Achaïe. Partout les golfes venaient au devant de lui pour abréger sa route. Trafic.

Sans doute, ce trafic intérieur devait être d'ordinaire assez somnolent. De ce côté non plus, il ne faut rien grossir (3). Les populations de l'Arcadie ne connaissaient pas les raffinements du luxe qui engendrent les exigences et les besoins artificiels. Leur simplicité native et leur pauvreté bornaient leurs désirs. Nous avons vu que le sol pourvoyait aux besoins de la *consommation*. Ils ne demandaient au dehors que certaines matières premières, telles que les métaux en lingots ou manufacturés, des armes de choix, quelques articles

(1) La route moderne carrossable de Tégée à Sparte est un peu plus longue : 55 kil. — Par le chemin ancien, il faut 10 h. de Tégée à Sparte ; de Sparte à Gythion : 9 h.

(2) Tégée-Géronthrai : 15 h.
Géronthrai — Epidauros-Liméra : 8 h.

(3) Evidemment Périclès (Thucyd. I, 141) exagère pour les besoins de sa cause la pauvreté des Péloponnésiens, de même que les Corinthiens, dans le passage cité plus haut, ont peut-être exagéré l'importance du trafic de l'intérieur avec la côte. Toutefois, du discours même de Périclès, il résulte que l'agriculture était la principale ressource des habitants de la péninsule. Quand ils s'absentaient, ils continuaient à tirer leur subsistance de leur pays : par suite, en temps de paix, rien ne s'oppose à ce qu'ils aient exporté le surplus de leurs récoltes.

ou bijoux destinés à la toilette des femmes et dont les pays ioniens possédaient le secret. Les centres de la production industrielle dans le Péloponnèse se trouvaient à Corinthe, à Sicyone, à Argos, à Patras. Les ateliers des trois premières fabriquaient les meubles, les bronzes d'art, les bijoux, la parfumerie, les poteries fines. Patras exportait le byssos de ses filatures. Argos recevait et distribuait les produits des îles et de la côte d'Ionie ; Gythion et Pharai les fins tissus de lin qui leur venaient d'Égypte, de Crète, de Syrie. La Messénie cultivait d'admirables vergers : elle fournissait le haut pays d'olives, peut-être d'oranges. De même la Laconie, les côtes d'Élide et d'Achaïe devaient l'approvisionner en huiles. A l'époque primitive, les Éginètes avaient la spécialité du commerce de pacotille (ῥῶπος), couleurs, parfumerie, quincaillerie, mercerie, bimbeloterie (1). De très bonne heure, dès le règne du roi Pompos, au dire de Pausanias, ils s'étaient créé une clientèle en Arcadie. Dans les temps où l'empire des rois arcadiens s'étendait à l'Ouest jusqu'à la mer, l'Arcadie possédait un port à elle sur la côte d'Élis, Kyllène. C'était là que les navires d'Égine déposaient leurs marchandises ; leurs colporteurs les distribuaient à l'intérieur à dos de mulet. Argos, occupée par les Doriens, avait sans doute vu déchoir sa suprématie maritime au profit de ses rivaux d'Égine (2). De plus, cette combinaison un peu compliquée permettait d'éluder l'intermédiaire onéreux des commissionnaires corinthiens. Quant à l'exportation, elle devait porter, autrefois comme aujourd'hui, sur les peaux, la laine, les bois, les bêtes de somme, le vin, le fromage et les céréales.

(1) Strab. VIII, 6, 16, p. 376. — Hesych. Αἰγιναῖα. — De la Coulonche. *Mém. sur l'Arcad.*, p. 187. La proportion des pièces d'Égine dans la quantité de monnaies que nous avons trouvées dans nos fouilles ou reçues des habitants est très inférieure à celle des pièces de Sicyone et d'Argos.

(2) D'après la généalogie de Pausanias (VIII, 5, 8), Pompos succède à Kypsélos, sous lequel les Doriens réussirent à pénétrer dans le Péloponnèse. Son règne se placerait donc vers le Xe siècle avant J.-C. Il eut pour successeur Æginétès (Cf. Buchsenschütz. *Besitz u. Erwerb.* p. 443). Sur la fusion originelle de l'Élide et de l'Arcadie, voy. Pausan. V, 1 : ἐν τῷ Ἀρκάδων οἰκοῦσιν Ἠλεῖοι καὶ Ἀρκάδες, et dans Thucydide (I, 10) la même division du Péloponnèse en cinq parties, l'Élide et l'Arcadie ne faisant qu'un (Cf. Dicaearch. ap. Cic. *ad Attic.* VI, 2. — Scylax. *Per.* 44. Note de Ch. Muller.) Sur la prospérité très ancienne de la marine éginète, Thucydide (I, 14) est plus restrictif que Pausanias : Αἰγινῆται γὰρ καὶ Ἀθηναῖοι, καὶ εἴ τινες ἄλλοι, βραχέα (ναυτικὰ) ἐκέκτηντο, καὶ τούτων τὰ πολλὰ πεντηκοντόρους.

Importance stratégique.

Comme position militaire, l'importance stratégique de la Haute plaine primait tous ses autres avantages. L'histoire des guerres dont le Péloponnèse a été le théâtre se concentre presque toujours sur ce point. Peu de routes ont été plus piétinées en tous sens par les troupes armées que celles dont nous avons relevé les directions, les distances et les étapes. Depuis l'installation des Doriens en Laconie, ce n'est qu'un perpétuel va-et-vient de guerriers d'un bout à l'autre de la péninsule, qu'une suite de chocs dans le champ clos de la Mantinique. Étant donné la répartition des États péloponnésiens dans les plaines adjacentes, la plaine mantinéenne formait le nœud stratégique de la Péninsule. Elle sert de trait d'union aux bassins d'Argos, de Mégalopolis et de Messène d'une part ; à celui de l'Eurotas et à la Grèce centrale d'autre part. Il n'y a pas d'extension possible dans la presqu'île à qui n'est pas maître du quadrilatère arcadien. De là son rôle prépondérant dans les annales des conflits entre États grecs. Sparte, confinée dans le Sud, perdait tout espoir d'agrandissement, si elle ne réussissait à assurer à ses hoplites l'entrée de ce camp retranché. Elle s'est usée à vouloir forcer la résistance des deux gardiennes du puissant réduit, où s'est brisée son ambition. Pendant longtemps, elle sut exploiter leurs querelles, en aggravant par une perfide immixtion dans leurs affaires les causes naturelles de leurs dissentiments. Supposons qu'un seul maître eût régné sur la Haute Plaine, ou que les deux États obligés de cohabiter côte à côte fussent parvenus à s'entendre, jamais Sparte n'eût bougé de sa vallée. Aussi, dès qu'elle s'aperçoit qu'une des deux villes, avec l'appui de l'étranger, menace de lui barrer la route, elle n'hésite pas à jouer son va tout dans cette plaine : les anciens auraient pu appeler cette arène le champ de danse de Mars. Là sera le pivot de l'histoire péloponnésienne : Sparte maîtresse de Mantinée tient le Péloponnèse sous sa loi et, par suite, terrorise le reste de la Grèce. Si Mantinée se dérobe, l'hégémonie de Sparte devient précaire. Or, réduite à ses seules forces, la vaillante cité arcadienne courait plus de risques que de chances heureuses. Outre qu'elle avait à lutter pour la vie contre Tégée, c'était pour elle une charge écrasante que de se mettre en travers du Lacédémonien. Aussi cherchera-t-elle des combinaisons qui lui assurent au dehors des points d'appui : Argos, Athènes, l'Élide seront appelées à son aide. Ce

faisceau désorganisé, elle porte seule tout le poids de la résistance, et succombe. Mais Épaminondas survient, un moment il soumet à la logique l'œuvre contradictoire de la nature; il constitue Mantinée suzeraine de la Haute Plaine, impose à celle-ci l'unité qu'elle n'a jamais connue, et, de cette puissance unifiée et régénérée, il forge avec Argos, Mégalopolis et Messène, les anneaux d'une chaîne continue qui doit étreindre Sparte. Pour que cette pensée lui survécût, il aurait fallu anéantir Tégée. L'unité du Péloponnèse n'est devenue un fait que le jour où les Turcs conçurent la sage pensée d'installer la capitale de la Morée au centre de la Haute Plaine. De là, ils pouvaient aisément soutenir leurs places côtières et rendre aléatoire toute conquête qui n'aurait pas atteint Tripolitza. Mais à dater de ce moment, la capitale moderne, héritière de Tégée, a dépeuplé à son profit la boucle Nord et enlevé à la Mantinique toute vie personnelle.



Fig. 8.

Satyre ithyphallique en marbre, trouvé dans le puits des Métastes [illegible]

Μέσον [illegible] — Voy. p. [illegible], fig. [illegible] — Sous son bras g. il tient une outre. — H. [illegible]

LIVRE II

L'ÉTAT MANTINÉEN

CHAPITRE PREMIER

LES ROUTES HISTORIQUES DÉCRITES PAR PAUSANIAS.

Influence du sol sur la constitution de l'État Mantinéen.

L'œuvre de la nature, avec les particularités que nous venons d'examiner, avait déterminé d'avance les conditions de l'établissement de l'homme dans ce canton. La physionomie de l'état mantinéen dépend étroitement de sa structure physique. Le cercle des chaînes faîtières l'entourait d'une bordure presque continue de frontières naturelles, forcément adoptées comme limites politiques ; leur système circulaire de brèches et de défilés imposait aux routes historiques la direction convergente vers un carrefour central situé au fond du bassin. Leurs cloisons intérieures assignaient à une partie des bourgades rurales des cantonnements dans les vallons latéraux. Enfin la répartition des sources à la base des monts, la pente du fond et l'orientation des eaux qui en résultait, subdivisaient la plaine principale en régions plus ou moins habitables. La place des autres bourgades éparses dans cette plaine et celle de la capitale étaient tout indiquées.

C'est ce que nous ferons ressortir, en reconstituant, à l'aide

de Pausanias et des ruines par nous retrouvées, la topographie de l'état mantinéen. La logique de notre méthode nous imposerait d'abord l'étude des frontières, puis celle de chaque route à partir de la frontière jusqu'aux portes de la ville, enfin la description de la ville et de l'agora, aboutissement final de tout le système. Mais comme cette étude comporte l'examen critique du texte presque unique auquel nous sommes asservis, il nous faut adopter l'ordre de ce texte. C'est, en effet, un principe d'expérience qu'on ne doit jamais prendre à rebours un itinéraire de Pausanias ; on doit se résigner à le suivre pas à pas si l'on veut en tirer bon parti.

Méthode descriptive de Pausanias.

Au préalable, quelques éclaircissements sur la composition et la méthode descriptive des *Arcadiques* justifieront la confiance que ce texte nous inspire (1).

Tout d'abord, il faut bannir cette idée préconçue que Pausanias manque de méthode. Son plan offre la logique que comportait l'étude d'une contrée aussi compliquée et variée que la Grèce antique, en un temps où les cartes ne brillaient certainement point par l'exactitude, où les difficultés de l'orientation, dans un pays hérissé comme le Péloponnèse, exposaient le touriste à mille divagations. La méthode descriptive de Pausanias peut être appelée *circulaire* et *rayonnante*. La première domine la composition générale de son livre : il est censé entrer en Grèce par le Pirée et en ressortir par Naupacte. Son itinéraire passe de l'Attique dans le Péloponnèse par Mégare et Corinthe, fait le tour des provinces côtières : Argolide, Laconie, Messénie, Élide, Achaïe, pénètre au

(1) Voyez l'étude critique de Kalkmann (*Pausanias der Perieget*, 1886), le plaidoyer de Gurlitt (*Ueber Pausanias*, 1890), et les remarques de M. Bérard sur la valeur des *Arcadiques* (*Orig. des cultes arcad.*, p. 3). M. Holleaux relève une preuve nouvelle de la « *stupéfiante légèreté* » avec laquelle Pausanias travaillait, dans une note curieuse sur une des nombreuses bévues historiques du Périégète (*Revue de Philologie*, XIX, p. 111). Il ajoute « que manifestement il se vante lorsqu'il laisse entendre à deux reprises qu'il est venu de sa personne dans le pays d'Haliarte. Il ne faut voir là que de petites affirmations *mensongères* destinées à forcer doucement la conviction du lecteur. » Mais alors à quoi donc se fier ? Rudolph Heberdey (*die Reisen des Pausanias*, 1891), croyait sans doute faire œuvre utile en dressant un répertoire des expressions familières à Pausanias, tant pour exprimer ses impressions personnelles, que pour relater les ouï-dire ou le résultat de ses lectures ? Si ce criterium même est trompeur, quelle doit être la limite de la suspicion ?

Sans doute, on a souvent le droit de suspecter la bonne foi de Pausanias. Mais je crois, avec M. Bérard, que le livre des *Arcadiques* est un des moins sujets à caution.

centre de la péninsule, en Arcadie, et se termine par la Béotie et la Phocide. Dans la description régionale de ces provinces, c'est la seconde méthode qui domine. A partir de la frontière, il décrit la route qu'il suit jusqu'à la ville principale. Parfois, il décrit en même temps les routes convergentes issues de la même frontière. Arrivé à la capitale, il résume la légende et l'histoire locales, énumère les monuments de la ville en prenant l'agora pour centre de ses excursions, de même qu'il prend la ville elle-même comme centre de ses courses à l'intérieur de la province. En effet, après avoir fait connaître la ville, il reprend la description des routes principales qui en rayonnent jusqu'aux autres frontières et sort par l'une d'elles. Entre la route d'entrée et celle de sortie, il énumère les autres, sauf raisons particulières, suivant un ordre circulaire. Ainsi, commençant les *Argoliques* par le trajet de Corinthe à Argos, et se proposant de les terminer par celui d'Argos en Thyréatide, il parcourt les autres en faisant le tour complet du S. O. au S. : 1° routes d'Arcadie ; 2° route d'Épidaure avec retour par Trœzène, Hermione et la côte. Ce programme s'adaptait, en général, parfaitement à la structure de la plupart des petits états grecs, surtout dans la Haute Plaine d'Arcadie, où le cadre des frontières relié à la ville centrale par un réseau de voies convergentes rappelait la disposition d'une roue avec son moyeu et ses rayons. Cette configuration est particulièrement frappante dans la Mantinique. Aussi le système de Pausanias y est-il appliqué dans toute sa rigueur. La description de ce territoire est la plus méthodique de tout l'ouvrage (1).

Ordre de la description de la Mantinique.

Elle occupe sept chapitres des *Arcadiques* (VIII, 6² à 13), en tête de la partie proprement périégétique, après le préambule historico-mythologique relatif à l'Arcadie en général. C'est par la frontière d'Argos que l'auteur entre dans le pays, pour en ressortir par celle d'Orchomène. Il commence donc par la description des routes qui descendent des confins de l'Argolide à Mantinée, à partir de la plus septentrionale. Il entre dans la ville, en résume l'histoire et les légendes, en passe en revue les curiosités, puis reprend, toujours dans le même ordre circulaire,

(1) Pour apprécier l'exactitude de Pausanias dans certaines parties de son livre, l'étude de la topographie mantinéenne est des plus instructives. Bien délimitée, symétriquement construite, avec des points de repère aisément reconnaissables et des distances qu'on peut contrôler avec précision, la Mantinique est la région-type pour qui veut éprouver la valeur du Périégète.

la série des itinéraires rayonnants, mais cette fois en partant du centre à la circonférence. Il examine ainsi les routes qui aboutissent aux confins de Tégée, de Méthydrion, d'Orchomène, rejoignant de la sorte, après un tour complet du N. E. par l'Est, le Sud, l'Ouest et le Nord, le territoire d'Argos.

Je me propose d'abord d'étudier, suivant l'ordre original, les routes de Pausanias en pays mantinéen, d'en comparer les données avec celles du terrain et d'en établir la reconstitution. Chemin faisant, nous noterons certaines nuances dans la rédaction de ces itinéraires. Les uns portent la marque d'une observation directe, de « *l'autopsie* » ; les autres semblent serrer de moins près la réalité. Le voyageur s'y contente d'approximations, invoque d'autres témoignages. On pourra donc faire le départ entre les parties que le Périégète dit avoir vues lui même et celles qu'il décrit de seconde main. Car on ne saurait contester que, ne pouvant tout observer *de visu*, Pausanias n'ait comblé les lacunes de ses itinéraires de deux façons : soit par des renseignements oraux recueillis par lui sans qu'il ait eu le temps de les vérifier, soit par ses lectures et par des emprunts à d'autres auteurs, périégèses et guides locaux.

Raccord des itinéraires de l'Argolide avec ceux de la Mantinique dans le texte de Pausanias.

Il résulte du plan adopté par Pausanias que le début des Arcadiques (VIII, 6, 2) fait suite aux paragraphes des *Argoliques* (II, 24, 6) où le voyageur a conduit le lecteur des portes d'Argos aux confins de l'Arcadie par les routes d'Hysiai à Tégée, d'Oinoé et de Lyrkeia. Fidèle à son habitude d'interrompre son exposé au point où la route croise la frontière, quand il traverse cette même frontière pour passer sur le territoire contigu, il lui faut reprendre la description entamée et la poursuivre jusqu'au point terminus. Le voyageur, abandonné, avec le livre II, sur la crête des monts argolico arcadiens, va pouvoir, avec le livre VIII, poursuivre son chemin jusqu'à Mantinée. Mais s'il veut reconnaître son trajet à l'aide de son guide, il faut qu'il raccorde exactement sur la frontière les tronçons arcadiens avec les tronçons argiens correspondants.

Ce raccord ne saurait prêter à longue controverse, pour peu qu'on analyse avec attention le texte de Pausanias. On observera d'abord que la logique de la description, dans les *Argoliques*, obligeait l'auteur, fidèle à sa méthode d'énumération circulaire, à commencer par le Sud Ouest, c'est à dire par

les routes de la frontière arcadienne, puisqu'il devait sortir par la frontière thyréatique contiguë à celle-ci. De la sorte, au moment de quitter par cette voie l'Argolide, il avait parcouru tout le cycle des rayons dont Argos est le centre (1). De fait, Pausanias signalait trois routes conduisant d'Argos en Arcadie :

1° Route de Tégée par Kenchréai, le Trochos, Hysiai et le Mont Parthénion.

2° Route de Mantinée par le Charadros, Oinoé, l'Artémision et les sources de l'Inachos.

3° Route de Lyrkeia, avec embranchement sur Ornéai, point frontière entre l'Argolide, la Sicyonie et la Phliasie.

Au contraire, pénétrant dans la Mantinique par l'Argolide, et se disposant à en sortir par l'Orchoménie, la description rationnelle des routes mantinéennes devait se présenter dans un ordre inverse, c'est-à-dire commencer par celui des débouchés de l'Argolide le plus voisin du territoire orchoménien, pour continuer par les autres suivant un cycle tournant autour de la Mantinique à partir du coin N.-E. C'est bien ce qu'il a fait en réalité. Seulement, dans les *Arcadiques*, il faut distinguer l'ordre de l'*énumération* et celui de la *description*. Le premier correspond exactement à celui des *Argoliques*, et va du Sud au Nord ; le deuxième est inverse et va du Nord au Sud. Voilà la cause du malentendu qui a induit en erreur nombre d'interprètes de Pausanias, et leur a fait établir une concordance impossible entre l'*énumération* des *Argoliques* et la *description* des *Arcadiques*, c'est-à-dire entre deux sections dont les parties ne sauraient se rejoindre qu'à condition d'être retournées.

Mais alors, comment ne pas imputer à Pausanias la responsabilité de ce désordre ? Ne s'est-il pas fait une gageure d'embrouiller les choses ? Pourquoi a-t-il, dans les *Arcadiques*, reproduit l'énumération des *Argoliques* avec l'intention d'intervertir cet ordre dans le développement subséquent ? Ne l'accusons pas trop vite d'incohérence, avant d'avoir pesé ses raisons. Figurons-nous l'auteur ayant terminé ses *Argoliques* pour passer à d'autres régions ; après un intervalle de six livres, il se dispose à aborder l'Arcadie par la frontière argienne — en quoi on doit l'approuver. — Le voilà donc

(1) Y compris le trajet de Corinthe à Argos dont la description se plaçait naturellement au début, comme route d'entrée.

revenu à cette frontière où il s'est arrêté précédemment, coupant sa description à la limite du territoire argien et s'interdisant de parti pris tout empiétement sur la province contiguë. Avant donc de passer outre, il se reporte lui même à sa description antérieure des chemins allant d'Argos en Arcadie et la remémore au lecteur, dans une phrase de récapitulation, où l'ordre est le même, mais où les noms sont nouveaux. Pourquoi sont-ils nouveaux ? Parce que, cette fois, il parle en Arcadien de choses arcadiennes et qu'avec ce respect des frontières qui le hante, il rend à l'Argolide ce qui est à l'Argolide, à l'Arcadie ce qui est à l'Arcadie : pour ne pas vouloir mêler les choses, il s'abstient de les souder et nous laisse une sorte d'énigme en deux tronçons séparés.

Avec un peu plus de verbosité, voici ce qu'il aurait pu nous expliquer : « J'ai signalé dans les *Argoliques* les trois routes d'Argos en Arcadie, en partant du Sud de la frontière. Je les rappelle ici dans le même ordre : 1° celle de Tégée ; 2° et 3° deux autres vers Mantinée, celle du Chêne Vert et de l'Échelle. Ce sont les noms qu'elles portent sur le territoire mantinéen ; c'est pourquoi je ne les ai pas signalés dans la section argienne de ces routes. Mais la première route se continue en Tégéatide au delà d'Hysiai ; la deuxième, celle du Chêne Vert, est le prolongement arcadien de la ligne d'Oinoé par les sources de l'Inachos ; la troisième, celle de l'Échelle, fait suite à la route de Lyrkeia. Je vais maintenant les décrire à partir du Nord de la frontière, en commençant par la dernière. » Et il intervertit l'ordre antérieurement suivi, pour la régularité de sa description de la Mantinique. Cette interversion est nettement marquée par ces mots : αὕτη δὲ κ.τ.λ.

On voit qu'il est facile de remettre les choses au point, et qu'on peut justifier les procédés de composition de Pausanias. Pour le raccord des trois groupes de tronçons entre lesquels se dresse la frontière, le contexte lui même fournit les repères nécessaires. On en jugera mieux par le tableau suivant des extraits de notre auteur :

SECTION ARGIENNE.	SECTION ARCADIENNE.

A. *Route d'Argos à Tégée.*

1°	1°
II, 24, 6. — Ὁδοὶ δὲ ἐξ Ἄργους καὶ κατ' ἄλλα εἰσὶ τῆς Πελοποννήσου καὶ πρὸς Ἀρκαδίας ἐπὶ Τεγέαν (suit la description jusqu'à Hysiai, point frontière.)	VIII, 6, 2. — Εἰσὶν οὖν ἐς Ἀρκαδίαν ἐσβολαὶ κατὰ τὴν Ἀργείαν πρὸς μὲν Ὑσιῶν καὶ ὑπὲρ τὸ ὄρος τὸ Παρθένιον ἐς τὴν Τεγεατικήν (description en sens inverse de Tégée à Hysiai : VIII, 54, 4.)

B. *Routes d'Argos à Mantinée.*

	Δύο δὲ ἄλλαι κατὰ Μαντίνειαν·
2°	2°
II, 25, 1, 2, 3. — Point de départ d'Argos : porte de la Deiras. Ἡ δ'ἐς Μαντίνειαν ἄγουσα ἐξ Ἄργους ἐστὶν οὐχ ἥπερ καὶ ἐπὶ Τεγέαν, ἀλλὰ ἀπὸ τῶν πυλῶν τῶν πρὸς τῇ Δειράδι.	*Prinos ou Chêne Vert.* Διά τε Πρίνου καλουμένης.
Particularités du trajet :	3° [καὶ διὰ Κλίμακος· αὕτη δὲ εὐρυτέρα τε ἐστι κ. τ. λ. Suit la description du *Klimax* que nous reportons plus loin.]
1° *Temple double d'Arès-Aphrodite.* — ἐπὶ δὲ τῆς ὁδοῦ ταύτης ἱερὸν διπλοῦν.	↓
2° *Traversée du Charadros.* — προελθοῦσι δὲ αὐτόθεν διαβάντων ποταμὸν χείμαρρον Χάραδρον καλούμενον.	
3° *Bourg d'Oinoé.* — ἔστιν Οἰνόη, τὸ ὄνομα ἔχουσα, ὡς Ἀργεῖοί φασιν, ἀπὸ Οἰνέως... Ἀπο τούτου μὲν Οἰνόη χωρίον ἐστὶν Ἀργείοις.	

4° *l'Artémision.* — Ὑπὲρ δὲ τῆς Οἰνόης ὄρος ἐστὶν Ἀρτεμίσιον καὶ ἱερὸν Ἀρτέμιδος ἐπὶ κορυφῇ τοῦ ὄρους.	1° *l'Artémision.* — Ἡ δὲ ὑπολειπομένη τῶν ὁδῶν στενοτέρα ἐστὶ τῆς προτέρας (que le Klimax) καὶ ἄγει διὰ τοῦ Ἀρτεμισίου· τούτου δὲ ἐπεμνήσθην καὶ ἔτι πρότερον τοῦ ὄρους, ὡς ἔχοι μὲν ναὸν καὶ ἄγαλμα Ἀρτέμιδος.
5° *Sources de l'Inachos.* — Ἐν τούτῳ τε εἰσι τῷ ὄρει καὶ αἱ πηγαὶ τοῦ Ἰνάχου· πηγαὶ γὰρ δὴ τῷ ὄντι εἰσιν αὐτῷ, τὸ δὲ ὕδωρ οὐκ ἐπὶ πολὺ ἐξικνεῖται τῆς γῆς·	2° *Sources de l'Inachos.* — ἔχοι δὲ καὶ τοῦ Ἰνάχου τὰς πηγάς.
6° *Coté de l'Argolide. Frontière de la Mantinique.* — Ταύτῃ μὲν δὴ θέας οὐδὲν ἔτι ἦν ἄξιον.	3° *Frontière.* — Ὁ δὲ Ἴναχος ἐφ' ὅσον μὲν πρόεισι κατὰ τὴν ὁδὸν τὴν διὰ τοῦ ὄρους, τοῦτο ἐστιν Ἀργείοις καὶ Μαντινεῦσιν ὅρος τῆς χώρας· ἀποστρέψας δὲ ἐκ τῆς ὁδοῦ τὸ ὕδωρ διὰ τῆς Ἀργείας ἤδη τὸ ἀπὸ τούτου κάτεισι. καὶ ἐπὶ τούτῳ τὸν Ἴναχον ἄλλοι τε καὶ Αἰσχύλος ποταμὸν καλοῦσιν Ἀργεῖον
	4° *la Mantinique.* — Ὑπερβαλόντα δὲ ἐς τὴν Μαντινικὴν διὰ τοῦ Ἀρτεμισίου. κ. τ. λ.
3° II, 25, 4.	3° VIII, 6, 2.
Point de départ : porte de la Deiras : Ἔστι δὲ ὁδὸς ἀπὸ τῶν πυλῶν τῶν πρὸς τῇ Δειράδι. Particularités du trajet : *Lyrkeia* (60 stades) : ἐστὶν ἐπὶ Λύρκειαν .. Ἐς μὲν δὴ ταύτην ἐστὶν ἐξ Ἄργους ἑξήκοντα μάλιστα που στάδια.	

[*Embranchement sur Ornéai* à 60 *stades* : ἐκ δὲ Λυρκείας ἕτερα τοσαῦτα ἐς Ὀρνέας.]

Échelle ou Klimax... καὶ διὰ Κλίμακος. Αὕτη δὲ εὐρυτέρα τέ ἐστι καὶ ἡ κάθοδος εἶχεν αὕτη βασμίδας ποτὲ ἐμπεποιημένας.

Mélangéia. Ὑπερβαλόντων δὲ τὴν Κλίμακα χωρίον ἐστὶν ὀνομαζόμενον Μελαγγεῖα, καὶ τὸ ὕδωρ αὐτόθεν τὸ πότιμον Μαντινεῦσι κάτεισιν ἐς τὴν πόλιν.

Sources des Méliastes. Temple de Dionysos et d'Aphrodite. — Προελθόντι δὲ ἐκ τῶν Μελαγγείων, ἀπέχοντι τῆς πόλεως στάδια ὡς ἑπτὰ ἔστι κρήνη καλουμένη Μελιαστῶν· οἱ Μελιασταὶ δὲ οὗτοι δρῶσι τὰ ὄργια τοῦ Διονύσου, καὶ Διονύσου τε μέγαρον πρὸς τῇ κρήνῃ καὶ Ἀφροδίτης ἐστὶν ἱερὸν Μελαινίδος.

La lecture de ce tableau ne laisse aucun doute sur la concordance des sections argienne et arcadienne de la route 1 et de la route 2. Sans insister sur la 1re, qui appartient à la Tégéatide, il est évident pour la 2e que la double mention de l'Artémision et de son sanctuaire, ainsi que des sources de l'Inachos, marque le point de jonction de la section argienne, désignée comme route d'Oinoé, avec la section arcadienne, désignée sous le nom de Chemin du Chêne Vert. L'identité est moins frappante en ce qui concerne la route 3. La description du tronçon argien, interrompue à Lyrkeia, semble écourtée et laisse subsister une lacune : contre son habitude, Pausanias ne signale pas la frontière, soit qu'il ait négligé de suivre la route au delà de Lyrkeia, pour explorer l'embranchement sur Ornéai, soit qu'il n'ait parcouru ni l'une ni l'autre et se soit contenté de renseignements oraux. Au contraire, la section arcadienne, dite route de

l'Échelle, est traitée avec plus de détails. Malgré ces lacunes, la liaison de ces deux tronçons peut être affirmée *a priori* : 1° parce que l'un et l'autre sont, chacun de leur côté, les débouchés les plus septentrionaux de la frontière argolico-mantinéenne. Cela résulte de l'ordre d'énumération dans les *Argoliques* et dans les *Arcadiques*, et de l'ordre inverse de description dans les *Arcadiques*, — ce dont j'ai donné plus haut les raisons — ; 2° parce que la route de Lyrkeia ne pouvait pas ne pas franchir le Lyrkeion, (la chaîne frontière du même nom qui s'allonge au N. de l'Artemision), et, par suite, ne pas se continuer en territoire mantinéen ; or, ce prolongement ne peut être identifié qu'avec le Klimax, qui traverse un canton tout à fait différent de celui que parcourt le Prinos avant d'entrer dans la ville. La lecture seule de Pausanias aurait dû prémunir la Commission de Morée contre l'erreur qu'elle a commise en rejoignant les deux chemins du Chêne Vert et de l'Échelle au pied des montagnes, et en les faisant aboutir à la même porte.

La concordance étant établie dans le texte, *a priori*, il nous reste à la constater sur le terrain, à la justifier par des arguments de fait et à retrouver le tracé réel de ces chemins abstraits. De cet examen des lieux, l'exactitude de Pausanias ressortira avec éclat.

Raccord des trois itinéraires sur le terrain.

Dans la chaîne argolico-mantinéenne, du Sud au Nord, s'ouvrent trois passages que nous avons désignés par les noms des villages modernes : le défilé de Tourniki, celui de Karya, et celui de Sanga. C'est à l'un de ces deux derniers que doit correspondre le *Prinos* comme la plus méridionale des voies énumérées par Pausanias, après celle de Tégée par Hysiai. Or, le col de Tourniki relie directement le ravin du Charadros à la dépression mantinéenne; il est séparé des sources de l'Inachos par le massif de l'Artemision. Par suite, le chemin qui le traverse ne répond pas aux conditions du Prinos, lequel franchissait le Charadros à la sortie d'Argos et rencontrait sur le faîte des montagnes les sources de l'Inachos. Comme les deux torrents d'Argolide sont identifiés avec certitude, le Charadros avec le Xerias, l'Inachos avec la Panitza, le défilé de Tourniki se trouve éliminé. Donc, le Prinos ne peut plus être recherché que sur la route de Karya, qui descend au Nord de l'Artemision en passant près des sources de l'Inachos. Quant au défilé de Sanga, il reste disponible pour

le passage du Klimax, à travers le mont Lyrkeion, à l'extrémité N. de la frontière argolico mantinéenne.

Reprenons maintenant l'ordre descriptif de Pausanias et suivons le Périégète sur chacun de ces chemins, à partir d'Argos.

I° Routes d'Argos a Mantinée.

Chemin du Klimax.

La route septentrionale d'Argos à Mantinée sortait par la porte ouverte en face de la colline de Deiras. Elle devait traverser, comme le chemin moderne de Kato-Bélessi, le Charadros à 1 kilomètre et demi de la ville, puis l'Inachos à l'entrée de sa vallée. Elle s'engageait dans la gorge du fleuve et atteignait Lyrkeia à 60 stades (11 kilom.) d'Argos. Cette ville, ruinée dès les temps les plus reculés, avait une acropole dont on croit retrouver les restes sur le versant septentrional du ravin, un peu avant le hameau de Sterna (1). Elle pouvait communiquer par signaux avec la citadelle d'Argos. De Lyrkeia à Ornéai, au Nord, on comptait encore 60 stades. Telles sont les données des *Argoliques* sur cette partie de la route. Encore Pausanias ne parle-t-il ni du Charadros ni de l'Inachos. Cette extrême sobriété de détails nous induit à croire qu'il ne s'est point transporté en personne sur ce chemin.

La section arcadienne est un peu moins écourtée. « La route de l'Échelle est plus large que celle du Chêne-Vert. » Cette phrase s'applique sans doute à la vallée de l'Inachos, au fond de laquelle une bande de terrain plat maintient les deux versants à quelque distance du torrent et de la route, jusqu'au delà de Kato Bélessi. Le chemin longe la base des montagnes, assez loin du lit torrentiel. Il quitte le fond du ravin à une demi-heure au delà de Kato-Bélessi, s'élève en corniche le long du talus de Kaparéli et escalade par une abrupte montée en lacets le versant argien du Mont Lyrkeion (aujourd'hui Goupato). Un peu au dessous de l'arête faîtière, le sentier est coupé par des marches en pierres rapportées. Ce ne sont pas celles dont parle Pausanias, puisqu'il les cite à la descente, sur le versant mantinéen. La frontière passait sans doute par le

(1) Boblaye. *Rech. géogr.*, p. 45. — Ross. *Reisen.*, p. 138. — Curtius. *Pelop.* II, p. 415. — Bursian. *Geogr.* II, p. 63. — Miliarakis (Γεωγρ. Ἀργολίδ. καὶ Κορινθίας, p. 50) la place aux environs de Kato Bélessi, ce qui ne correspond plus avec la distance indiquée par Pausanias

sommet du col. C'est donc à partir de ce point que commence l'*Échelle* proprement dite.

Là une brèche aux parois à pic livre passage au chemin : cette échancrure s'appelle aujourd'hui les Portes (Πόρταις). A l'entrée du défilé, le regard plonge dans le haut ravin de l'Inachos et domine le joli village de Néochori suspendu aux flancs fauves du Lyrkeion, au dessus de l'abîme. La descente est un casse cou, où le pied des bêtes de somme tantôt glisse sur le roc, tantôt entraîne des avalanches de cailloux. Certains voyageurs ont cru distinguer encore quelques traces d'entailles creusées dans le roc ; ce seraient les restes usés de ces marches d'escalier dont parle Pausanias à l'imparfait (1), comme s'ils n'existaient plus de son temps, et qu'à coup sûr il n'a point vus. Au pied de cette rampe en zigzag, le chemin traverse le pauvre hameau de Sanga, sur le rebord de la *Plaine Inculte*. Puis, il remonte les pentes de l'Alésion arrondi en mamelon, et franchit obliquement le chaînon jusqu'au village de Pikerni, situé à mi côte, sur le versant occidental.

Mélangeia. Dès lors, nous retrouvons en Pausanias un guide plus explicite. Peut être a-t-il emprunté les renseignements suivants à quelque périégète local : « Après avoir dépassé le Klimax on rencontre un endroit nommé Mélangéia ; c'est de là que descend à Mantinée l'eau potable. » Pikerni ne présente aucuns vestiges antiques; les fragments d'ailleurs insignifiants d'inscriptions que nous y avons trouvés proviennent de Mantinée. Mais l'identification de ce point avec Mélangéia a pour elle l'abondance des sources qui surgissent en plein village des flancs de l'Alésion. Le mot albanais Pikerni est maintes fois appliqué en Grèce à des localités richement pourvues d'eaux courantes. Quant au nom antique, τὰ Μελαγγεῖα, il signifie les *Terres Noires*, en partie, comme l'a pensé Curtius (2), par allusion à la couleur des terreaux marécageux de la plaine voisine. De fait, en fouillant, au pied de l'Alésion, le sanctuaire de Dionysos, la teinte sombre de nos déblais nous a confirmé la vraisemblance de cette étymo

(1) « A la descente, il y avait des degrés taillés autrefois de main d'homme. » M. Loring [*Journal of hellen. Stud.* XV (1895), p. 81] déclare n'en pas avoir reconnu la moindre trace sur ce versant. Il admet que les zigzags de la rampe justifiaient suffisamment le terme de Klimax, parce que, de loin, ils ressemblent tout à fait aux échelons d'une échelle.

(2) *Pelop.* I, p. 270, N° 11. Ce nom se retrouve dans le Melangeion de Bithynie

logie. L'altitude des sources de Pikerni permettait de les distribuer dans la ville en fontaines jaillissantes. Cette raison, jointe à leur limpidité, les avait sans doute désignées au choix des Mantinéens. De l'aqueduc, qui les amenait à l'intérieur des murs après un parcours d'environ 4 kilomètres, aucune trace authentique ne subsiste. Comme le montre la figure ci-dessous,



Fig. 9.
Vue de l'Alésion (Alogovrakhos) et du téménos de Dionysos et d'Aphrodite Melainis.

la route de Pikerni à Mantinée côtoie le pied de l'Alésion sur une petite levée épaulée du côté de la plaine par un mur de soutènement en pierres sèches. Ross (1) vit encore sur cette route des fragments de pierres de taille. Mais cette chaussée est un travail moderne. Depuis l'antiquité les débits des sources n'étant plus contenus, les terres d'en bas se sont détrempées ; il a bien fallu surélever la route en l'appuyant au rebord de la montagne. Cette levée artificielle n'a jamais supporté la conduite de l'aqueduc pour deux raisons : 1° parce que ce genre de construction n'était pas dans les habitudes des Grecs (2) ; 2° parce qu'elle passe précisément sur les fondations

(1) *Reisen*, p. 136.
(2) Voy. Saglio. *Dict. des antiq.* art. Aquaeductus.

d'un sanctuaire de Dionysos, enfoui au dessous. Ceci est une preuve certaine que le chemin et l'aqueduc antiques passaient en contre bas de la levée moderne, à travers champs. Les pierres qui ont induit Ross en erreur provenaient sans doute des ruines de ce sanctuaire. Aujourd'hui les traces tant de l'aqueduc que du chemin sont méconnaissables ; toute la topographie de cet endroit a été bouleversée par les alluvions des sources nombreuses qui ont inondé le pied de l'Alesion : des cours d'eau se sont frayé passage à travers champs ; nous avons retrouvé jusque dans leur lit des vestiges de constructions

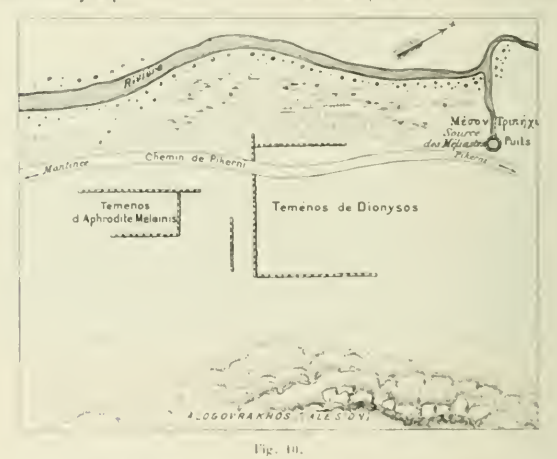


Fig. 10.

Source des Méliastes et sanctuaires de Dionysos et d'Aphrodite Melainis

antiques. Nouvelle preuve de ce fait, que le fond de plaine, aujourd'hui déserté pour les hauteurs, était jadis plus habitable. Actuellement les sources de Pikerni se déversent dans un ruisseau dont un bras serpente vers l'O. jusqu'au ruisseau de Sartsi et dont l'autre bras vient rejoindre l'Ophis au Nord de Mantinée.

Source des Méliastes et sanctuaires de Dionysos et d'Aphrodite Melainis.

« A partir de Mélangéia, à une distance d'environ 7 stades de la ville il y a la source dite des Méliastes. Ces Méliastes célèbrent les orgies de Dionysos ; il y a près de la source un mégaron de Dionysos et un hiéron d'Aphrodite Melainis. »

Ici l'exactitude de Pausanias est irréprochable. Juste à la distance indiquée, c'est-à-dire à 1.200 m. environ de Mantinée, vis-à-vis la butte de Gourtzouli, jaillit de la base de l'Alésion en contre-bas de deux roches aujourd'hui appelées le Γελαδόβραχος (Yéladovrakhos = Roche de la Vache) et l'Ἀλογόβραχος (Alogovrakhos = Roche du Cheval) un groupe de trois sources, connu sous le nom de Τριπηγή ou, suivant la prononciation chuitante des Arcadiens, Τριπήχι (Tripichi = la Triple source).



Fig. 11.

Vue de la source des Meliastes et du téménos de Dionysos et d'Aphrodite prise de l'Alesion.

La première de ces trois sources, le Σόθι, est la plus abondante : elle forme un petit bassin marécageux entouré d'arbres, à cinq minutes au N. de l'Alogovrakhos ; la deuxième, directement située sous cette roche, à droite du chemin en venant de Pikerni s'appelle le Μέσον Τριπήχι. C'est un puits peu profond, surmonté d'une haute margelle en pierres sèches. La troisième, le Τριπήχι proprement dit, à quelques pas au S., est une cuvette minuscule

à fond de sable d'où s'échappe une infime quantité d'eau. De ces trois sources, le Μέσον Τρυπάκι fournit seul une eau potable; celle des autres est légèrement saumâtre. Ces trois fontaines alimentent un ruisseau venu de Pikerni, et qui serpente à quelques mètres en bas du chemin. Or, entre les deux dernières au dessous de l'Alogovrakhos, la chaussée coupe une ligne de gros blocs, à demi dégrossis, qui descend la pente perpendiculairement à la route. Persuadés que cet emplacement répondait au téménos du sanctuaire signalé par Pausanias, nous avons demandé et obtenu du propriétaire de ce terrain l'autorisation d'y ouvrir quelques tranchées. Nous avons commencé par reconnaître les vestiges en haut de la route. Le mur haut de 50 à 80 centimètres repose à fleur de sol, sur une seule assise de fondations apparentes. Il a l'aspect de ces périboles archaïques en pierres non équarries dont nombre de sanctuaires étaient enclos. Le périmètre dessine un trapèze de 37 mètres de long sur 22 mètres de hauteur. Le peu de profondeur de l'assiette atteste que le niveau antique n'était pas plus bas qu'aujourd'hui. Les sondages n'ont trouvé à l'intérieur aucuns restes de constructions. En suivant le mur à travers la chaussée, nous avons constaté que le côté du périmètre faisant face à la rivière, à partir du Μέσον Τρυπάκι se présentait en forme de stylobate régulier, à plusieurs assises de plaques calcaires parées extérieurement. Celles d'en haut avaient été arrachées. Ce soubassement ne nous a paru relié à aucun autre fragment de même structure. Nous avons donc supposé qu'il appartenait à un escalier par où l'on accédait au téménos comme à une terrasse. A noter que Pausanias ne parle pas de temple à cet endroit, mais de mégaron et de hiéron. Entre cette ligne et la rivière, nous avons poursuivi les recherches autant que le permettait en cette saison (décembre 1888) la nature marécageuse du terrain. Elles nous ont seulement révélé des fragments de petits murs mal construits, dont l'antiquité nous a paru problématique. En revanche, du puits lui même a été extrait le satyre à l'outre représenté par la figure 8. La découverte de ce personnage dionysiaque et l'ordre de l'énumération dans Pausanias nous autorisent à identifier le puits du Μέσον Τρυπάκι avec la source des Méliastes, et le téménos décrit plus haut avec celui de Dionysos. Quant au *mégaron* proprement dit, peut être faut il le reconnaître dans une sorte de grande niche naturelle creusée en caverne dans la masse de l'Alogovrakhos?

Peut-être aussi les pentes de l'Alésion étaient-elles couvertes de vignes et de frênes (Μελίαι), conjecture qui se fonde sur le culte de Dionysos et sur le nom de ses prêtres. Quant à ceux-ci, leur logis devait occuper le potager actuel, entre la chaussée et la rivière.

Contigu au précédent, mais beaucoup plus endommagé, est un autre péribole. Les restes en sont retracés sur le plan ci-contre. Ni sur la pente, ni en contre-bas, nos tranchées n'ont mis à jour des constructions régulières. En tout cas, il n'est pas douteux que ce téménos ne corresponde à l'hiéron d'Aphrodite Mélainis. Dans un terrain voisin, attenant à une cabane, le long du chemin et près de la troisième source, le *Tripichi*, nous avons découvert la stèle de Kléonis, qui semble un ex voto à Aphrodite (?).

Au delà de ces deux sanctuaires, la route et l'aqueduc de Mélangéia franchissaient l'Ophis et pénétraient dans la ville par une porte spéciale.

ROUTE DU PRINOS.

Pour la route du Prinos, la précision des détails atteste que Pausanias a lui-même suivi ce parcours. C'est par là qu'il est entré d'Argolide en Arcadie. La plupart de ses indications se vérifient sur les lieux. Au sortir d'Argos par la porte N.-E. opposée à la colline de Deiras, la route s'engageait au bout d'une heure dans la gorge du Charadros, précipice étroit et sauvage, dont les murailles resserrées ne laissaient de place qu'au lit du torrent et au chemin (στενοτέρα ἐστί). Les Argiens avaient établi une tour de défense à l'entrée. Une heure et demie plus loin, on atteint un carrefour de ravins, où l'espace s'élargit. Les versants des montagnes s'inclinent en pentes moins âpres, propices à la culture. C'est le site probable d'Oinoé (1). En arrière, en effet, surgit la pyramide de l'Artémision, imposante et chauve (ὑπὲρ δὲ τῆς Οἰνόης ὄρος ἐστὶν Ἀρτεμίσιον).

Au temps de Pausanias, comme aujourd'hui, la montagne était en territoire argien (2). Pour gagner de là les sources de

(1) Au lieu dit Παλαιοχώρα, près du confluent d'un torrent avec le Charadros. On y a trouvé des monnaies antiques. (Michaëlis et Conze, *Rapporto. Annali*, 1861, p. 23.)

(2) Au sommet de l'Artémision, on ne trouve plus qu'un merveilleux panorama sur les plaines fermées d'Arcadie, et, par delà les monts d'Argolide, sur les îles et l'Attique. Toute trace du sanctuaire d'Artémis a disparu.

l'Inachos, il fallait contourner le massif au N., en escalader les contreforts avec le chemin actuel de Karya, et non pas poursuivre directement à l'O. par le sentier de Tourniki, inconnu à Pausanias. Plus au S. l'arête ingrate du Kréopôlon ne se laisse pas franchir (1). C'est en haut du joli hameau de Karya en inclinant vers l'O. par une côte aride au milieu des roches brûlées (Xéro Vouni) que le chemin atteint le dos de la ligne frontière. Là se trouvait le passage dit du *Chêne Vert* (διὰ Πρίνου) ; ce nom n'était pas celui de la route tout entière, mais proprement celui du col. Il venait sans doute de ce que, dans ces solitudes pelées, un bouquet d'arbres signalait de loin au voyageur le terme de la montée (2). Le col franchi, on se trouve dans le bassin de l'Inachos. Le chemin traverse près d'une douzaine de torrents ruisselants. Ce sont les sources de l'Inachos, limpides, abondantes et nombreuses. Mais par un phénomène singulier, ces eaux n'ont qu'un parcours limité à ciel ouvert. A peine ont elles dévalé des hauteurs qu'elles disparaissent sous terre ; le cours de l'Inachos dans la vallée inférieure est moins un lit qu'une piste caillouteuse. La nature accomplit ici un véritable travail des Danaïdes : en haut, la montagne a beau déverser à torrents, été comme hiver, ses eaux fraîches ; en bas le calcaire argien boit tout, et la plaine est toujours assoiffée. Le fait a été remarqué de Pausanias : « Les sources de l'Inachos sont dans cette montagne ; il y a réellement des sources, mais l'eau n'a pas sur terre un long parcours, τὸ δὲ ὕδωρ οὐκ ἐπὶ πολὺ ἐξικνεῖται τῆς γῆς. »

Le chemin actuel se tient constamment sur les hauteurs, à l'extrémité du ravin collecteur, où se réunissent tous ces ruisselets. Du temps de Pausanias, il devait descendre jusqu'au lit de la rivière et la suivre pendant quelque temps, comme l'ont

(1) Voy. la description physique de ce district dans Philippson, *Der Peloponnes*, p. 69. Le chemin de Tourniki traverse la chaîne faîtière au S. du Malévos et de la montagne de Tsipiana, au col de *Skalais* (les Échelles). Ce nom rappelle celui du Klimax, mais comme il désigne en Grèce tous les chemins en lacets, l'assimilation qu'en ont faite Pouqueville et la Commission de Morée avec le Klimax est toute superficielle.

(2) Cf. sur la route de Tripolis à Sparte le col de *Monodendri*, annoncé de loin par un chêne solitaire (Joanne, *Grèce*, II, p. 242). Précisément, sur le col présumé du Prinos, un peu au-dessous du faîte, sur le versant E, on rencontre les ruines d'une chapelle d'Haghios Constantinos entourée d'yeuses (en grec moderne πρίνάρι), visible de loin. Une hauteur qui domine le col lui même en est également couronnée.

constaté MM. Conze et Michaëlis. Ainsi qu'on le voit sur la carte, le lit s'ouvre une brèche dans la chaîne frontière. La barrière rocheuse, qui faisait une limite si tranchée entre les deux pays, étant interrompue, on avait adopté une ligne conventionnelle. Elle descendait du faîte N. du Mont Lyrkeion, suivait avec la route un tronçon de la rivière et remontait au S. pour regagner les sommets. « L'Inachos marque les confins de l'Argolide et de Mantinée dans la partie de son cours parallèle au chemin ; à partir du coude qui l'éloigne de la route, il coule en territoire argien. »

Au-delà de ce point, le chemin s'inclinait le long du versant mantinéen vers la plaine. Au lieu de tourner au Sud comme aujourd'hui pour aboutir à Tsipiana, il descendait au pied de la montagne, dans un fond de vallée qui s'allongeait au N. entre les deux lignes de l'Alésion et du Lyrkeion. Cette plaine, réduite à une seule issue vers le Sud, un étroit couloir oblique, était convertie par les pluies en un réservoir marécageux. Inhabitable, son sol détrempé ne supporte qu'une culture, le maïs ; il y réussit à merveille. Le val est sillonné par un long canal, où l'on essaie en vain d'emprisonner les eaux afin de les drainer vers les katavothres. Ces conditions répondent à la description de la *Plaine Inculte* ('Αργὸν Πεδίον), qui recevait le voyageur à la descente de l'Artémision (1). « Elle s'appelle inculte et l'est réellement, parce que les eaux descendues des montagnes la rendent impropre à la culture. Rien ne l'empêche d'être un lac, sinon le gouffre où l'eau disparaît. » Les anciens n'ayant pas la ressource du maïs, avaient dû renoncer Argon Pédion.

(1) Suite du tableau. — *Route du Prinos.*

VIII, 7, 1. — 5° *Argon Pédion.* Ὑπερβαλόντα δὲ ἐς τὴν Μαντινικὴν διὰ τοῦ Ἀρτεμισίου πεδίον ἐκδέξεταί σε Ἀργὸν καλούμενον, καθάπερ γέ ἐστι· τὸ γὰρ ὕδωρ το ἐκ τοῦ θεοῦ κατερχόμενον ἐς αὐτὸ ἐκ τῶν ὀρῶν ἀργὸν εἶναι τὸ πεδίον ποιεῖ, ἐκώλυέ τε οὐδὲν ἂν το πεδίον τοῦτο εἶναι λίμνην, εἰ μὴ τὸ ὕδωρ ἠφανίζετο ἐς χάσμα γῆς.

VIII, 7, 1. — 6° *Nestané. Tente de Philippe. Fontaine Philippios.* Τοῦ δὲ Ἀργοῦ καλουμένου πεδίου Μαντινεῦσιν ὄρος ἐστὶν ἐν ἀριστερᾷ, σκηνῆς τε Φιλίππου τοῦ Ἀμύντου καὶ κώμης ἐρείπια ἔχον Νεστανῆς· πρὸς ταυτῃ γὰρ στρατοπεδεύσασθαι τῇ Νεστανῃ Φίλιππον λέγουσι, καὶ τὴν πηγὴν αὐτόθι ὀνομάζουσιν ἔτι ἀπο ἐκείνου Φιλίππιον.

VIII, 8, 1. — 7° *Temple de Déméter.* Μετὰ δὲ τα ἐρείπια τῆς Νεστανῆς ἱερον Δήμητρός ἐστιν ἅγιον, καὶ αὐτῇ καὶ ἑορτὴν ἀνα πᾶν ἔτος ἄγουσιν οἱ Μαντινεῖς.

à tirer parti de ce désert mouvant. Cette stérilité et le grand katavothre de Tsipiana rendent indubitable l'identité de la plaine de Sanga avec l'Argon Pedion. On pensait que les eaux engouffrées à cet endroit reparaissaient à Diné en Argolide.

Nestané. « A gauche de la *Plaine Inculte* en territoire mantinéen, s'élève une montagne ; elle porte les ruines de la tente de Philippe, fils d'Amyntas et du bourg de Nestané. On dit que Philippe établit son camp à Nestané, et la fontaine qu'on y voit a pris de lui le nom de Philippios. » Le chemin moderne qui dérive vers Tsipiana a, sur ce point, induit en erreur les voyageurs, y compris Curtius (1). La route suivie par Pausanias, du pied de l'Artémision, se dirigeait en droite ligne à l'Ouest. Elle subsiste encore. A la chute même de la montagne, un sentier pierreux côtoie une verrue rocheuse, devant l'entrée béante (20 m. de large sur 6 de haut) du katavothre dont on traverse à gué le chenal (on pouvait autrefois le franchir sur un pont de bois) : cette hauteur *à gauche* du chemin s'avance comme un promontoire à pic du côté de la plaine ; elle est reliée à l'Artémision par un petit col. A la jointure des deux montagnes, un autre sentier se détache du précédent et monte en zigzag jusqu'au col. Il conduit à la plate forme de la colline, juste au-dessus du katavothre. A cet endroit, des vestiges de ruines sont encore reconnaissables (2). C'est d'abord, sur une longueur de quelques mètres, un tronçon de voies antiques avec ornières creusées dans le roc. Puis, un fragment de mur d'enceinte en pierres oblongues, appareillées en assises irrégulières. On croit y distinguer une tour carrée qui défendait l'ouverture d'une porte. Ce mur barrait l'entrée de la plate-forme contiguë à l'Artémision ; les autres côtés étaient assez escarpés pour se passer de fortifications. A l'intérieur du plateau des pierres éparses attestent qu'il était habité. On y remarque une ligne de fondations, dirigées de l'E. à l'O., peut-être celles d'un temple. Enfin sur l'autre versant, celui du S. à la lisière du village de Tsipiana, une source s'échappe, en jets copieux, de quatre bouches percées dans un mur ; celui-ci, comme l'atteste une inscription moderne, date de 1840. Tous ces détails coïncident avec les indications de Pausanias. Ces

(1) *Pelopon.* I, p. 245.

(2) Voy. un petit croquis dans Clark, *Peloponnesus*, p. 127. D'autres amas de pierres sont signalés par le carton de la Commission de Morée au pied de l'Acropole, au S. O.

ruines sont celles du bourg de Nestané (1) et la fontaine n'est autre que la *Philippios*.

Temple de Déméter

Après les ruines de Nestané, il y a un temple vénéré de Déméter ; les Mantinéens y célèbrent une fète tous les ans.» Cet édifice était sur la route même, en plaine, et non comme le suppose Curtius (2), sur la hauteur au S. E. de Tsipiana, au monastère de Khrysouli. De fait, au delà du promontoire de Nestané, le chemin continue vers l'O. sur les confins de la Plaine Inculte et de l'étroit couloir cultivable qui lui sert de débouché vers la plaine mantinéenne. Conze et Michaëlis (3) ont pu reconnaître, à quelque distance de Nestané, sous la route même, des fondations orientées de l'O. à l'E. Ce serait là, suivant toute vraisemblance, l'emplacement du sanctuaire démotique de Déméter (4).

Χορὸς Μαιρᾶς

« Au-dessous de Nestané s'étend une portion de l'Argon Pédion, qu'on appelle *Champ de danse de Maira.* » (5) Ces termes ne peuvent désigner l'embouchure méridionale de la Plaine Inculte. Par sa position extérieure et la nature toute différente de son sol, cette étroite vallée n'a plus rien de commun avec l'Argon Pédion. A mon avis le Khoros Mairas doit occuper le S. O. de celle-ci entre l'Alésion et ses projections (6).

« La traversée de la Plaine Inculte est de 10 stades. » Sur le point de gravir les premières pentes de l'Alésion, Pausanias

(1) Étienne de Byzance l'appelle aussi : Νοστία. κώμη Ἀρκαδίας. Θεόπομπος τριακοστῷ δευτέρῳ Φιλιππικῶν. Ἔφορος τὸ ἐθνικὸν Νεστανιος ἔφη, ὥστε κατ' αὐτὸν Νεστανίαν λέγεσθαι· ἡ αὐτὴ γὰρ τῇ προτέρα, ὡς δῆλον ἐξ ἄλλων. Cf. Suidas : Νοστέα. L'étymologie se rattache peut-être à νόστος, retour (voy. plus haut, p. 63).

(2) *Pelop.* I, p. 245.

(3) *Rapporto. Annali* 1861, p. 27

(4) Voy. plus bas, p. 238.

(5) Suite du tableau. — *Route du Prinos.* VIII, 8, 4.

8° *Khoros Mairas* Καὶ κατὰ τὴν Νεστανην ὑπόκειται μάλιστα μοῖρα μεν καὶ αὐτὴ τοῦ πεδίου τοῦ Ἀργοῦ. Χορὸς δὲ ὀνομάζεται Μαιρᾶς.

9° *Largeur de l'Argon Pédion.* τοῦ πεδίου δέ ἐστιν ἡ διέξοδος τοῦ Ἀργοῦ σταδίων δέκα.

10° *Montée et descente de l'Alesion* Ὑπερβὰς δὲ οὐ πολὺ ἐς ἕτερον κατα βήση πεδίον.

11° *Fontaine Arne.* ἐν τούτῳ δὲ παρα τὴν λεωφόρον ἐστιν Ἄρνη καλουμένη κρήνη. — Μαντινέων δὲ ἡ πόλις σταδίους μάλιστα που δωδεκα (ou δύο) ἐστιν ἀποτέρω τῆς πηγῆς ταυτης

(6) Voy. plus bas, p. 253 et suiv.

évalue le trajet qu'il a effectué en vallée depuis la descente de l'Artemision. Le chiffre indiqué (1850 m.) est rigoureusement exact. Le voyageur n'a signalé aucun des accidents de terrain qu'on remarque au débouché de la plaine d'Argos. Ce sont des buttes rocheuses en avant de l'Artemision et de l'Alésion, les unes isolées, les autres attenantes à la chaîne. Ces hauteurs, d'aspect noirâtre, sont couronnées de chapelles et de tours médiévales, peut-être celles du château de Cépiana construit en 1296 par les Byzantins. Peut être aussi les anciens y avaient-ils installé des tours d'observation. Le roc de Stravomyti (S.-E. de l'Alésion) est particulièrement propice à l'office de vigie : de ce sommet élevé le regard enfile l'entrée de la Mantinique et toute la moitié de la Tégéatide jusqu'à Pallantion et aux montagnes du fond. Mais il est peu probable qu'un bourg ait été se loger à cette hauteur.

« Le chemin actuel paraît être le même que celui de Pausanias. Il s'élève au dessus de l'Argon Pédion, à mi flanc des dernières pentes de l'Alésion, en laissant sur la droite une source importante inconnue de Pausanias. Au bout de 800 mètres environ, il s'incline au creux d'un petit ravin qui sépare la pointe de l'Alésion en fourche. Toutefois il ne descend pas tout à-fait au niveau de la grande plaine, mais continue à contourner à mi flanc le talus de la montagne.

Source Arné et λεωφόρος.

« Dans cette plaine, auprès de la grande route, il y a la source Arné (κρήνη). La ville de Mantinée est à douze (ou deux) stades environ de cette fontaine (πηγή). » La position de l'Arne a été très controversée. Remarquons d'abord qu'il est inutile d'épiloguer sur les termes de Pausanias, pour savoir s'il s'agit ici d'une source jaillissante ou d'un puits. Les deux mots κρήνη, πηγή désignent une source. Peut être était elle canalisée et aménagée en fontaine. Quant à l'indication de la distance par rapport à Mantinée, les manuscrits se contredisent : les uns donnent le chiffre de 12 stades, adopté par les plus récents éditeurs, les autres celui de deux. Le texte n'est donc pas, sur ce point, un guide sûr.

Une autre difficulté provient de la mention du λεωφόρος qui se substitue au mot ὁδός précédemment employé dans la description de la route (1). Or, la même expression désigne un peu plus

(1) Toutefois on doit remarquer que, quelques lignes plus bas encore (VIII, 11, 1) ce même λεωφόρος est aussi qualifié ὁδός : ἡ ἐς Τεγέαν ὁδὸς φέρει διὰ τῶν δρυμῶν.

loin (VIII, 10, 1) la grande route de Tégée (ἐν ἀριστερᾷ τῆς λεωφόρου), au sortir de Mantinée (1). De l'identité des termes, d'aucuns, comme Curtius, ont conclu à l'identité des choses. Le λεωφόρος de l'Alésion et celui qui menait à Tégée n'auraient fait qu'un. Autrement dit le chemin de Nestané, à la descente de l'Alésion, à quelques mètres au S. de la ville, se serait confondu avec la « route militaire » de Tégée. Cette théorie soulève plusieurs objections sérieuses : 1° Dans cette hypothèse, la position de l'Arné est préjugée. En effet la distance de 12 stades n'est pas compatible avec elle, parce qu'elle dépasse de beaucoup l'extrémité de l'Alésion. Placée à 12 stades de la ville, παρὰ τὴν λεωφόρον, la source se trouve trop avancée vers le S., bien au-delà de la section commune aux deux chemins; leur jonction ne peut être plus éloignée que la pointe de l'Alésion, soit à 7 stades au plus. Il faut donc opter pour l'autre chiffre : la source serait située à 2 stades de la ville, près la grande route de Tégée. Mais alors la mention de l'Arné aurait dû, en bonne logique, être ajournée à la description de cette route, parmi les autres particularités signalées, alors seulement, par le voyageur. Pourquoi Pausanias aurait-il extrait entre tous ce détail pour en parler prématurément dans son itinéraire d'Argos à Mantinée? Aussi bien, par une étrange contradiction, Curtius dément sur sa carte (2), les données de son texte : car il éloigne l'Arné du λεωφόρος de Tégée, en l'identifiant avec la fontaine Κοψοχεριά, située à mi-côte, sur le chemin de Nestané. Il faut dans ces conditions, renoncer à le comprendre. 2° Le nombre et la disposition des portes de la ville implique l'existence d'une route indépendante, débouchant au S.-E. Le segment méridional de l'enceinte est percé de quatre issues, dont une du côté de Pallantion et deux du côté de Tégée. La quatrième fait place à la pointe de l'Alésion. A quoi servait-elle, sinon à livrer passage à un chemin particulier dirigé vers le S. E., du côté de Nestané ? D'ailleurs ce chemin existe encore ; si Mantinée était habitée, il ne pourrait entrer dans la ville que par cette porte (3). Curtius, il est vrai, désigne cette ouverture comme point de départ de son λεωφόρος. Mais il omet de se prononcer sur la destination des deux autres. Son système a pour effet de faire

(1) *Pelop.* I, p. 245.

(2) *Pelop.* I, pl. III.

(3) Il se mêle au pied de l'Alésion, à un sentier qui vient de Pikerm

dévier de leur direction naturelle et le chemin de Nestané, obligé d'aller s'embrancher sur la route de Tégée au lieu de gagner Mantinée au plus court, et la route de Tégée, forcée de se porter vers l'E., à la rencontre de ce chemin, au lieu de filer tout droit sur Tégée. Ce défaut est très sensible sur la carte. La nouvelle Mantinée passe pour le chef d'œuvre des ingénieurs militaires du IVe siècle. Ils ont déployé un art consommé dans la répartition des débouchés de cette place centrale : ils l'ont conçue comme le moyeu d'une roue aux rayons divergents. A chaque route, à chaque sentier correspond une issue spéciale. Comment leur attribuer pour la section la plus encombrée et la plus passante une pareille parcimonie de moyens de communications, d'autant plus irrationnelle en cet endroit qu'ils ont partout poussé la prévoyance jusqu'à la profusion ? Ce serait, de leur part, une inconcevable bévue.

3° L'identité des deux routes, celle de Nestané et celle de Tégée, en un point quelconque de leur parcours, doit donc être rejetée. Qu'est-ce alors que ce λεωφόρος dont parle Pausanias après la descente de l'Alésion ? Deux explications sont admissibles : ou bien les variantes de la terminologie du Périégète sont de simples synonymes et n'impliquent pas, dans les choses elles mêmes, des différences de nature. Il emploie l'un pour l'autre les termes d'ὁδός et de λεωφόρος, comme ceux de πηγή et de κρήνη. Les prétendues « routes militaires = *Heerstrassen* », qui seraient désignées par le mot λεωφόρος peuvent bien n'être qu'une invention des savants modernes. En supposant que cette conception ait répondu à une pensée d'Épaminondas, soucieux d'assurer aux troupes du camp retranché de Mantinée des débouchés rapides vers la Laconie, cette précaution pouvait, le cas échéant, profiter à l'ennemi. D'ailleurs, les Grecs n'étaient pas, comme les Romains, amateurs d'amples chaussées : la vicinalité, dans leur pays, a toujours été sans prétention. Moins bénévole à l'homme qu'à la nature, elle aime mieux sacrifier ses aises que de violenter l'œuvre des dieux. En tout cas, Pausanias n'est pas fidèle à sa nomenclature, puisqu'il qualifie coup sur coup la même route de Tégée de λεωφόρος, puis d'ὁδός.

Ou bien, si l'on tient à attribuer à chacun de ces termes une valeur absolue, on doit admettre qu'une même voie pouvait être une simple ὁδός sur une partie de son parcours et un λεωφόρος sur une autre partie. On peut expliquer de cette façon certaines nuances de Pausanias. Par exemple, la

route de Pallantion était un λεωφόρος continu, parce qu'elle s'étalait sans obstacle au fond de la plaine; elle longeait, sans y pénétrer, la lisière du bois Pélagos (1). La chaussée de Tégée construite en avenue jusqu'à l'entrée du bois, se continuait en route à travers les arbres (2).

De même l'âpre chemin muletier du Prinos pouvait du pied de l'Alésion s'épanouir en une piste plus large jusqu'au mur de la ville. C'est pourquoi Pausanias, une fois en plaine, le traite de λεωφόρος.

4° Ces deux points acquis, à savoir que le λεωφόρος, prolongement du Prinos, était indépendant de celui de Tégée et qu'il passait auprès de l'Arné, il reste à déterminer la position exacte de cette source mythologique. Il ne s'agit plus de choisir entre les deux chiffres donnés par les manuscrits. Si l'on cherche la fontaine à 2 stades, soit à 370 m. au S.-E. de la porte citée, on n'en trouve plus trace sur le terrain. Il existe de ce côté une seule source, le *Varéli*, mais elle surgit au pied même des murs, dans le fossé de l'Ophis, en face la poterne E, à 330 m. au N. de la porte F.

La distance de 12 stades (2220 m.) à partir de la porte F, nous ramène en arrière à l'extrémité de l'Alésion, justement à ce ravin où s'enfonce la route de Nestané. Là, quand on vient de Tsipiana, une demi-heure avant d'atteindre Mantinée, le chemin est flanqué à droite, au creux même du ravin, d'une petite fontaine. D'un mur ruiné en pierres taillées, aménagé par les Turcs, s'échappe un mince filet d'eau. La fraîcheur de cette source lui a fait donner par les paysans le nom pittoresque de Κοψοχεριά, qui coupe les mains. La coïncidence de la distance actuelle avec celle de 12 stades serait un argument très fort en faveur de l'identification de cette source avec l'Arné. La Commission de Morée, Curtius et Bursian l'ont admise. Mais il y a deux objections : 1° Cette distance suppose que le tracé de la route antique coupait le talus de l'Alésion, à mi-côte en corniche, comme le chemin moderne (3). 2° Or,

(1) VIII, 11, 3 : παρήκει κατὰ τοῦτο ἐς τὴν λεωφόρον ὁ τοῦ Πελάγους καλουμένου δρυμός.

(2) VIII, 11, 1 : καὶ ἐκ Μαντινείας ἡ ἐς Τεγέαν ὁδὸς φέρει διὰ τῶν δρυῶν.

(3) Les indications qu'on serait tenté de tirer des routes modernes sont bien souvent trompeuses. Quand on va d'un village à un autre village, on ne doit pas s'imaginer aller d'une ville antique à une ville antique par les mêmes chemins qu'autrefois, quelque rapprochées que soient les localités actuelles de leurs

Pausanias dit expressément que la route descendait en plaine et que dans cette plaine, auprès de la chaussée (ἐν τούτῳ δὲ παρὰ τὴν λεωφόρον), on rencontrait la source. Il est donc nécessaire d'admettre que, à partir du col de l'Alésion, l'ὁδὸς montagneux s'élargissait en chaussée (λεωφόρος), que ce λεωφόρος, situé en contre-bas du chemin moderne et de la fontaine Κοψοχέρια, contournait en terrain plat les dernières pentes de la colline. La κρήνη ou πηγή Arné doit être cherchée à l'expiration de la côte, en plaine. Or précisément, à l'extrémité S. de l'Alesion, un peu à l'ouest de Κοψοχέρια, jaillit un groupe de sources abondantes. Déjà Vischer l'avait signalé et M. Loring (1) l'a reconnu après lui. Ces sources en bassin peuvent être qualifiées de κρήνη et de πηγή. La distance est peut être un peu moindre que 12 stades, comptés à partir de la ville, mais le fait serait à vérifier par des mesures exactes. Ces sources alimentent les rigoles qui vont grossir l'Ophis. De cette façon la réalité coïncide avec la description de Pausanias sur tous les points.

A partir de cette source, la voie décrivait une courbe vers le Nord-Ouest pour aller rejoindre la porte F.

Les itinéraires suivants de Pausanias ont tous pour point de départ une des portes de la ville et pour terme la frontière. Nous discuterons plus loin la question des portes et leur correspondance avec les divers chemins qui rayonnaient autour de Mantinée. Suivant l'ordre de Pausanias, nous allons reprendre avec lui ses itinéraires : « Plusieurs routes, dit-il, continuent de Mantinée dans le reste de l'Arcadie. Toutes les particularités remarquables de chacune d'elles, je vais les décrire » (VIII, 10, 1). Voyons comment il tient ses promesses.

ruines respectives. Ainsi, le chemin moderne de l'Alésion ne correspond qu'approximativement à la route de Mantinée à Nestané. En réalité, c'est celle de Pikerni à Tsipiana. Or, entre ces deux points, l'Alesion interpose une barrière incommode, qui veut être contournée et non franchie. Il est naturel que les modernes aient pris l'habitude de raccourcir ce détour obligatoire en serrant de près la côte tant qu'elle est praticable. La route antique entre Nestané et Mantinée pouvait profiter de la plaine plus longtemps sans allonger le trajet. De plus, le plat terrain, mieux entretenu par une population plus soigneuse et plus dense, ne laissait pas les chemins dégénérer en fondrières. Aujourd'hui, dès les premières pluies, les habitants préfèrent cheminer sur la roche.

(1) Vischer (*Erinnerungen*, p. 344). — Loring (*Journ. of hell. Stud.* XV (1895) p. 81). Voy. plus haut p. 31 et la carte à la fin du volume.

II°. Route de Mantinée a Tégée

« En allant à Tégée, on rencontre, à gauche de la route, près des murs de Mantinée, un *hippodrome*. » Hippodrome.



Fig. 12.
Fronton du tombeau monumental près de la porte G.

Le terrain réservé à l'Hippodrome ne devait pas mesurer moins de 200 m. de largeur sur 400 de longueur. C'est donc au pied des murs (près de 400 m.) compris entre la porte F et la porte G, dans l'intervalle qui séparait le λεωφόρος de Nestané et celui de Tégée, que s'allongeait le champ de courses. Le terrain, complètement plat, se prêtait à cette destination.

Au sortir de la porte, la route devait longer l'Ophis, entre des rangées de tombeaux. Au bord d'un ruisseau, auprès d'un petit pont, à 200 mètres de la porte, nous avons retrouvé deux lignes Tombeau monumental



croisées, à angle droit, de belles assises en blocs de conglomérat bien équarris (1). Le reste de ces fondations et la superstructure ont disparu. Des fouilles pratiquées en cet endroit ont amené la découverte de nombreux cubes de marbre, de fragments d'architraves, de caissons, de colonnettes engagées (probablement des montants de porte), et des plaques de marbre représentant les battants d'une porte. On y avait simulé en relief les panneaux et les ferrures garnies de têtes de clous. Nous avons trouvé en outre un tympan, orné en manière de fronton, d'un gros bouquet de feuilles d'acanthe en bas-relief. L'intérieur du monument et les côtés étaient remplis de tombes de basse époque, superposées et pêle-mêle. L'édifice lui-même devait être un joli édicule funéraire du IVe siècle. Nous n'avons, pour l'identifier, que de vagues indices.

C'est près du pont que M. Foucart a découvert l'inscription dite des tribus. Il écrivait, à ce propos (2) : « J'ai trouvé l'inscription sur la rive droite de l'Ophis, à quelques mètres au Sud du petit pont jeté sur le ruisseau, c'est-à-dire entre les deux routes anciennes de Pallantion et de Tégée, à peu de distance du temple de Poseidon Hippios. Elle est gravée sur une plaque de pierre bleuâtre, de grandes dimensions et fort épaisse. Elle avait servi pour construire un tombeau à une époque déjà assez ancienne, car depuis longtemps il n'y a plus d'habitants en cet endroit ; deux autres plaques de même pierre et de même dimension avaient été employées... (3). Les matériaux sont trop lourds pour avoir été apportés de loin, et comme ils sont de même nature, ils ont été pris à un édifice antique. Quelle en était la nature ? Était-ce un petit monument consacré à Poseidon dont le temple n'était pas éloigné ? Était-ce un tombeau élevé par la ville aux guerriers des différentes tribus tombés dans un combat ? Cette dernière supposition me semble la plus probable ; aussi ai-je placé ce texte dans la classe des inscriptions funéraires ».

Sans sortir du domaine de l'hypothèse, on peut, semble-t-il, trouver les éléments d'une identification vraisemblable. Le style

(1) Gell sur son plan (voy. plus loin p. 195, et Vischer (*Erinnerungen*, p. 324, N° 2) avaient déjà signalé ces vestiges antiques. — Voy. notre plan de la ville à la fin du volume.

(2) *Inscr. du Pelop.*, p. 220.

(3) Ces trois pierres ont disparu depuis 1868. Ce sont probablement celles qui figurent, auprès du pont, sur le plan de Gell.

des fragments de l'édicule concorde, pour la date, avec celui de l'inscription. Son caractère funéraire indiscutable, sa position au bord de la grande route de Tégée, à une faible distance des murs, éveille, en effet, l'idée d'un de ces monuments consacrés par les villes en l'honneur des guerriers tués à l'ennemi. Si l'on songe que l'habitude, à Mantinée, d'enterrer certains morts à la place où ils étaient tombés, est attestée par les tombes d'Épaminondas, d'Iolaïdas et de Gryllos (1), on pensera au combat de cavalerie qui précéda la grande bataille de 362 et qui, au dire de Polybe et de Plutarque (2) eut lieu sous les murs même de la ville. L'avant-garde thébaine s'était avancée sur la route au-delà du temple de Poseidon et s'apprêtait sans doute à forcer la porte G, quand l'alarme fut donnée. C'est donc en avant de cette porte que l'engagement eut lieu, peut-être dans le terrain même de l'hippodrome, et que tombèrent Gryllos et les autres braves dont parle Xénophon. Rien n'empêche de croire que, à côté de ses restes, les Mantinéens joignirent ceux des leurs qui périrent en même temps et gravèrent leurs noms sur une inscription. Ainsi s'expliquerait le petit nombre des tués, qui serait insuffisant si l'on songeait à une plus grande mêlée.

« Non loin de l'hippodrome, il y a un stade où l'on célèbre les concours en l'honneur d'Antinoüs (3). Au-dessus du stade s'élève le Mont Alésion, ainsi nommé de l'ἄλη (course errante) de Rhéa ». Bien que le capitaine de Vaudrimey ait affirmé à Puillon-Boblaye avoir vu au pied de la montagne les traces du stade, aucun autre voyageur n'a eu depuis la chance de les reconnaître. Les seuls restes qui subsistent sur le terrain plat compris entre la ville et la colline sont ceux d'une grande église byzantine : la carte spéciale de la commission de Morée les qualifie *Ruines helléniques*, mais en réalité elles ne renferment pas une pierre antique. Stade et Alésion

Il faudrait plutôt rechercher le stade dans le ravin de l'Alésion qui fait face à la porte E. Pausanias aurait dû en parler plus tôt; mais l'idée du stade lui a été suggérée par celle de

(1) Paus. VIII, 11, 4.

(2) Voy. le récit de la bataille aux appendices.

(3) Pausanias aurait dû mentionner le stade en décrivant le λεωφόρος de Nestané, ce qui était plutôt sa place. Ce fait paraît confirmer Curtius dans son hypothèse sur la communauté des deux routes. N'est-il pas plus vraisemblable de supposer que Pausanias a voulu rapprocher la mention du stade de celle de l'hippodrome, les deux monuments similaires, et d'ailleurs voisins.

l'hippodrome, et, comme le stade se trouvait sur l'Alésion, il a été entraîné à parler de cette montagne et du bois de Déméter qu'elle contenait. La porte E conduisait donc directement au stade et au bois de Déméter.

Ravin du Stade.



Fig. 1[illegible].

Vue de l'Alésion prise du théâtre.

Sanctuaire de Déméter sur l'Alésion.

« Et, il y a un bois sacré de Déméter sur la montagne. » Ces termes rendent suspect le témoignage de M. de Vandrimey sur la présence de ruines antiques au-dessus de la fontaine Κοψόχερα, à 16 minutes avant d'atteindre le col de l'Alésion. Nous avons en vain exploré la montagne en quête de ces vestiges. Pausanias d'ailleurs ne parle que d'un bois sacré, et non d'un temple. En fait de ruines on ne pouvait songer qu'à des restes de périboles ou de stèles votives, comme celle que Leake a découverte à Pikerni. La place de ce sanctuaire dans la description de Pausanias, semble indiquer qu'il couronnait un des derniers mamelons de l'Alésion (1) plutôt qu'un des som-

(1) A moins qu'il ne fût encaissé dans ce petit ravin qui coupe en deux l'extrémité de l'Alésion. — Voy. plus loin, p. 264.

mets voisins de Pikerni. En le localisant près de ce village, on l'éloigne d'autant du temple de Poseidon Hippios, l'époux de Déméter.

Temple de Poseidon Hippios.

« Près de l'extrémité de la montagne est le temple de Poseidon Hippios, à sept stades au plus de Mantinée (1). » Il n'était pas indifférent de déterminer avec précision l'emplacement du vénérable sanctuaire. Son rôle historique dans les batailles de Mantinée ne lui donne pas moins d'importance que sa célébrité mythologique. C'est un des points les plus intéressants de la topographie. Pour la distance, le texte de Pausanias est heureusement complété par les indications de Polybe. A propos de la bataille de 362 (IX, 8, 11), il dit : « L'avant-garde des Thébains touchait déjà au temple de Neptune qui est à peine à 7 stades de la ville, lorsqu'on vit paraître les Athéniens sur la hauteur qui domine Mantinée. » Puis dans le récit de la bataille de 207 : « Philopœmen divisa son armée en trois corps ; il fit sortir les Illyriens et les cuirassiers avec les auxiliaires et les evzônes par la route qui conduisait au temple de Poseidon... Avec les evzônes, il occupa tout d'abord la colline, en avant de la ville, qui s'allonge assez loin pour dominer la route Xénis (2) et le temple susdit... (XI, 11, 4, 5)... Sur la même ligne, il rangea sa phalange en colonnes séparées par des intervalles le long du fossé qui va du Poseidon à travers la plaine mantinéenne rejoindre les hauteurs limitrophes du district des Élisphasiens. Philopœmen fit donner avec vigueur les Tarentins aux environs du Poseidion, terrains plats et tout à fait favorables à la cavalerie... (XI, 12, 6). Les Illyriens et les cuirassiers, rompus entièrement, se replièrent en toute hâte sur Mantinée, distante de 7 stades (XI, 14, 1) (3) ». La colline dont parle Polybe est

(1) Tel est, à mon avis, le vrai sens de la phrase. Les ingénieuses corrections de Schäfer (*Demosthenes, u. seine Zeit.*, III, 2, p. 12), οὐ πρόσω ζ' σταδίων Μαντινείας ou celle de Bursian (*Geogr.*, II, p. 216 : οὐ πρόσω ἑπτασταδίου) me paraissent nécessaires, surtout étant donné la position que nous attribuons au Stade. La lecture : οὐ πρόσω Σταδίου comprise dans le même sens que les termes : οὐ πόρρω τούτου, employés à propos du Stade par rapport à l'Hippodrome, c'est-à-dire « non loin du Stade de Mantinée » supposerait le Stade placé tout à fait à l'extrémité de l'Alésion, où le terrain n'est pas propice à un édifice de ce genre et n'en a conservé nulle trace.

(2) Ἡ Ξενίς, la route des étrangers, autrement dit le plus court chemin vers la frontière. Cf. la même désignation sur une inscription de la ville d'Alaisa, en Sicile (C. I. G. 5594, 15 : ἁ ὁδὸς ἁ Ξενίς), dont le nom offre aussi avec celui de l'Alésion une analogie curieuse. — Voy. p. 264, n. 3

(3) 7 stades = 1295 m.

l'Alésion ; la Xénis, le λεωφόρος de Tégée. On pouvait sur ces données précises rechercher avec espoir de succès le temple dans la plaine, au bout de l'Alésion à 1.300 m. environ de la porte G. En effet, à cette distance, sur la rive droite d'un ruisselet qui se dirige de la pointe de l'Alésion, vers les fossés de Mantinée, un léger renflement de terrain supporte quelques cabanes dites *Kalyvia Melus*, où les habitants de Tsipiana, propriétaires des champs voisins, s'installent pendant les travaux de la moisson. Dans un de ces champs, nous avons remarqué, à fleur de terre, deux énormes dalles en pierre calcaire, longues chacune de 3 mètres 1/2, larges de plus d'un mètre, épaisses de 40 à 50 cent., profondément enfoncées dans un sol de sable fin. Des traces de gonds et l'usure de la surface supérieure attestaient que ces pierres avaient servi de seuil de porte. Les fouilles que nous avons faites en tout sens n'ont mis au jour que des restes confus de menus murs en petits moellons, joints avec de la terre. Ces restes ne sont pas antiques. Ce sont ceux de quelques Kalyvias tombés en ruines. Mais sur l'identification de cet endroit avec le site du Poseidion, il ne subsiste aucun doute : 1° les pierres en question appartiennent à un édifice antique, situé à cette place même. Leur poids ne les rendait pas transportables même à une faible distance ; tout au plus a-t-il été possible de les soulever, pour les adapter à leur nouvelle destination. Nous sommes persuadé qu'elles se rattachaient à la construction dont Hadrien entoura le temple archaïque tombé en ruines. Les chicanes du propriétaire actuel (1) nous ont empêché

(1) Un Tsipiante nommé Katris.

Route de Tégée (Λεωφόρος).

1° *Hippodrome.* — Ἰόντι ἐς Τεγέαν ἔστιν ἐν ἀριστερᾷ τῆς λεωφόρου τοῖς Μαντινέων τείχεσι χωρίον ἐς τῶν ἵππων τὸν δρόμον (VIII, 10, 1).

2° *Stade.* — καὶ οὐ πόρρω τούτου στάδιον... Ὑπὲρ δὲ τοῦ σταδίου τὸ ὄρος ἐστὶ τὸ Ἀλήσιον καὶ Δήμητρος ἄλσος ἐν τῷ ὄρει (*ib.*).

3° *Poseidion.* — Παρὰ δὲ τοῦ ὄρους τὰ ἔσχατα τοῦ Ποσειδῶνός ἐστι τοῦ Ἱππίου τὸ ἱερόν, οὐ πρόσω σταδίου Μαντινείας (*sic*).

4° *Trophée.* — Πέραν δὲ τοῦ ἱεροῦ τοῦ Ποσειδῶνος τρόπαιόν ἐστι λίθου πεποιημένον ἀπὸ Λακεδαιμονίων καὶ Ἄγιδος. (VIII, 10, 4).

5° *Pelagos.* — Μετὰ δὲ τὸ ἱερὸν τοῦ Ποσειδῶνος χωρίον ὑποδέξεταί σε δρυῶν πλῆρες, καλούμενον Πέλαγος· καὶ ἐκ Μαντινείας ἡ ἐς Τεγέαν ὁδὸς φέρει διὰ τῶν δρυῶν (VIII, 11, 1).

6° *Autel-frontière.* — Μαντινεῦσι δὲ ὅσοι πρὸς Τεγεάτας εἰσὶν ὁ περιφερὴς ἐν τῇ λεωφόρῳ βωμὸς (*ib.*).

Embranchement du temple de Poseidon

1° *Tombeau des Péliades.* — Εἰ δὲ ἀπὸ τοῦ ἱεροῦ τοῦ Ποσειδῶνος ἐς ἀρισ-

de creuser le terrain à une profondeur suffisante pour affirmer que le sous-sol ne renferme pas de vestiges plus complets. Il ne serait pas sans intérêt de reprendre à cet endroit des fouilles plus approfondies ; 2° la trouvaille d'un petit bas-relief représentant Poseidon assis est particulièrement significative, ainsi que celle du curieux chapiteau archaïque reproduit plus bas.



Fig. 14.

Bas-relief votif représentant Poseidon Hippios

3° Dans le mur d'un des Kalyvias voisins, se trouve encastré l'acte d'affranchissement publié par M. Foucart et daté de la prêtrise du ministre de Poseidon (1). Ce marbre et d'autres sans inscriptions, épars dans les mêmes cabanes, ont été retirés,

τέραν ἐκτραπῆναι θελήσειας, σταδίους τε ἥξεις μάλιστα που πέντε καὶ ἐπὶ τῶν Πελίου θυγατέρων ἀφίξῃ τοὺς τάφους (VIII, 11, 2).

2° *Phoizon.* — Χωρίον δὲ ὀνομαζόμενον Φοίζων περὶ εἴκοσί που σταδίους τῶν τάφων ἐστὶν ἀπωτέρω τούτων... δὲ Φοίζων μνῆμά ἐστι λίθου περιεχόμενον κρηπῖδι, ἀνέχον δὲ οὐ πολὺ ὑπὲρ τῆς γῆς (*ib.*, 3).

3° *Arethoos.* — Κατὰ τοῦτο ἥ τε ὁδὸς μάλιστα στενὴ γίνεται, καὶ τὸ μνῆμα Ἀρηιθόου λέγουσιν εἶναι Κορυνήτου διὰ τὸ ὅπλον ἐπονομασθέντος.

(1) *Inscr. du Pelop.* 352 k.

comme les paysans nous l'ont affirmé, de l'endroit même où nous avons fouillé. La découverte du temple de Poseidon Hippios est donc un fait acquis.

Le lieu répond de tout point aux données de Pausanias et de Polybe. Il fait face au talus extrême de l'Alésion et à la porte que nous estimons être celle de Tégée. Les environs sont complètement plats. Le fossé où périt Machanidas n'existe plus ; il s'est sans doute subdivisé dans la plaine en une infinité de rigoles d'irrigation qui en ont diminué l'importance et bouleversé le tracé. Je ne sais s'il passait sous le petit pont soi-disant antique, relevé un peu plus à l'Est, par Blouet, à 1.400 m. au Sud de Mantinée (1). Enfin les trous de Milia se trouvent situés juste dans le prolongement idéal de ce fossé, qu'alimentait sans doute la source Arne. C'est donc là qu'il devait aboutir.

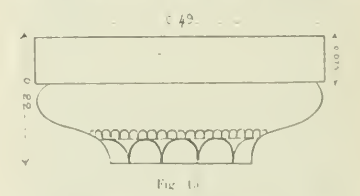


Fig. 15.

Chapiteau provenant du temple de Poseidon Hippios.

D'après Polybe, la Xénis passait le fossé sur un pont, sans doute voisin du temple, comme je l'ai marqué sur la carte. Quant à la source enfermée dans le temple, il n'en reste plus d'autre indice que la nappe sablonneuse épandue à la surface du sol.

Trophée. « En face du temple de Poseidon, est un trophée de pierre érigé en mémoire de la défaite des Lacédémoniens et d'Agis. » Ce monument devait être de l'autre côté de la route, c'est à dire vis à vis le Poseidion situé à main gauche en venant de Tégée. Le sens de πέραν n'est pas *au-delà*. Pausanias a l'habitude de signaler les curiosités du chemin à mesure qu'il les rencontre. Si le trophée s'était trouvé *plus loin* que le temple, la description continuerait à partir du trophée. Au lieu de cela, Pausanias la reprend à partir du temple, avec l'expression μετὰ δὲ τὸ ἱερὸν, preuve que le sanctuaire et le trophée étaient à même distance sur sa route.

(1) Puillon-Boblaye, *Rech. géogr.*, p. 150.

« Au delà du temple de Poseidon, vous entrez en un lieu couvert de chênes : on l'appelle *Pélagos*. La route de Mantinée à Tégée passe au milieu des chênes. » Le bois Pélagos s'avançait au Nord sur le territoire mantinéen au delà de l'étranglement de la plaine, et s'étendant aussi sur celui de Tégée. Il s'appuyait à l'O. contre la Kapnistra, mais il n'occupait pas, semble-t-il, toute la largeur de la plaine, jusqu'au pied du Ménale. Il s'arrêtait à la route de Pallantion. L'existence du Pélagos ne doit pas être oubliée dans le récit des événements militaires dont la plaine a été le théâtre. Il s'opposait aux grands déploiements de troupes. Les batailles rangées n'étaient possibles qu'à l'intérieur de la Mantinique, au N. du bois, aux environs du Poseidion, ou en pleine Tégéatide, entre Bosouna et Bédéni. Des combats partiels pouvaient seuls s'engager à la lisière occidentale, sur la route de Pallantion. — Bois Pélagos.

« La frontière mantinéenne du côté de Tégée est à l'autel rond qu'on voit sur la chaussée ». Pausanias n'indique pas la distance de cet autel par rapport à Mantinée ; mais comme il s'arrête à 31 stades sur la route parallèle de Pallantion, on peut en inférer qu'il a fait de même ici. La frontière était donc juste à la partie la plus étroite de la plaine. — Frontière.

Comment la route se continuait-elle en territoire tégéate ? Quels sanctuaires desservait-elle sur son parcours ? On le chercherait en vain dans Pausanias (1). Il a omis dans la description de Tégée de nous renseigner sur le tronçon qui se serait raccordé avec le λεωφόρος précédemment étudié. Cette lacune prouve, semble-t-il, que Pausanias n'est pas allé en personne au-delà de la frontière mantinéenne jusqu'à Tégée. Son historique du temple de Poseidon a été rédigé d'après les souvenirs récents laissés dans le pays par les travaux d'Hadrien et d'après des sources littéraires : τὰ δὲ εἰς τὸ ἱερὸν τοῦτο ἐγώ τε ἀκοὴν γράφω καὶ ὅσοι μνήμην ἄλλοι περὶ αὐτοῦ πεποίηνται.

La route principale parcourue, Pausanias revient en arrière au Poseidion, pour décrire un chemin latéral qui s'embranchait sur le λεωφόρος à cet endroit. En effet la grande chaussée — Embranchement. Tombeaux des Péliades.

(1) Au-dessous de Néochori, dans la chapelle d'Hos Ilias, 5 minutes avant le village à droite, Ross (*Reisen*, p. 122) a constaté l'existence d'un temple de Poseidon, Hermès, Héraclès (Cf. Vischer, *Erinnerungen*, p. 342). Sur le plateau rocheux, qui porte le couvent de Hos Nicolaos Varsai et qui possède un katavothre, aucun reste d'antiquité n'a été signalé, sauf un acte d'affranchissement qui provient sans doute de Mantinée (Ross, *Inscr. græc. ined.*, 9).

laissait de côté une importante fraction de la Mantinique, les deux plaines profondément enfoncées à l'E. dans l'anfractuosité des montagues : « Si vous prenez à gauche à partir du temple de Poseidon, au bout de 5 stades environ (925 mètres), vous arriverez aux tombeaux des filles de Pélias ». Les Péliades étaient deux, Astéropé et Antinoé. Dans les vignobles luxuriants qui tapissent la vallée, nous n'avons rien retrouvé qui corresponde à cette indication.

Phoizon et στενωπὸς ὁδός.

« Le lieu dit Phoizon est à environ 20 stades (3700 mètres) de ces tombeaux... (1) Le Phoizon est un tertre peu élevé, entouré d'un socle de pierres. Près de cet endroit la route devient très étroite. On dit que le tertre est celui d'Aréïthoos, surnommé le Korynète (le Massier), à cause de son arme favorite », ou bien « et l'on dit qu'il y a là le tombeau d'Aréïthoos, etc... ». Dans ce passage, les renseignements de Pausanias nous embarrassent plus qu'ils ne nous éclairent. Le texte ne paraît pas sûr : le nom de Phoizon, en particulier, reste une énigme. Les indications de distances, d'après les termes mêmes de Pausanias, ne sont qu'approximatives. Du temple de Poseidon, dont l'emplacement est fixé, il est facile de déterminer à 5 stades dans la direction du S. E., une première position ; elle répondra aux tombeaux des Péliades. On remarquera que ces tombeaux ne sont pas décrits ; on ne saurait à leur sujet proposer aucune identification. De là avec un rayon de 20 stades il faut chercher à la ronde dans la même direction une deuxième position qui satisfasse aux données de Pausanias. Du côté de la plaine de Louka, il n'en est aucune dans ce cas. Le compas, tourné sur la carte, tombe juste à l'entrée de cette spacieuse encoche. C'est là que le colonel Peytier déclare avoir observé, sur la route de Tsipiana à Tripolitza, un tumulus entouré de quelques blocs (2). Ce témoignage est confirmé par M. Comninos, qui signale ledit tumulus sur l'emplacement d'une chapelle ruinée de la Panaghia Phanéroméni, et l'identifie avec les tombeaux des Péliades (3).

En effet, sur le carton spécial de la plaine de Mantinée et de Tégée, Puillon Boblaye a marqué ce tumulus à une distance de

(1) Il paraît exister là une lacune dans le texte. Voy. p. 105, note 3.

(2) Puillon-Boblaye, *Rech. géogr.*, p. 142.

(3) Ἀθήναιον, VIII (1880), p. 269. ἐν δὲ τῇ θέσει τῶν τάφων τῶν θυγατέρων τοῦ Πελίου ἔτι καὶ νῦν διακρίνεται τύμβος, ἤτοι σωρὸς γῆς κολωνοῦ δίκην, ἐπὶ τῷ ἐρημοκκλησίῳ τῆς Παναγίας Φανερωμένης.

4,200 m. ou 23 stades environ des murs de Mantinée ; tandis que, d'après Pausanias, les tombeaux des Péliades étaient à 12 stades de la ville. Il ne peut donc convenir à la position des τάφοι des Péliades. De même la position du Phoizon, situé à 32 stades de Mantinée, doit tomber plus loin. La tour de Louka, située à près de 7 kil. ou environ 37 stades de Mantinée, s'en rapprocherait davantage. Mais l'aspect du monument de Louka ne correspond pas à la description du Périégète : il se compose d'une tour d'observation flanquée d'une enceinte quadrangulaire, sanctuaire ou habitation, le tout assis sur la pointe rocheuse de la colline d'H^os^ Géorgios, d'où l'on domine toute la plaine.

Or, d'après Pausanias, on doit se figurer le μνῆμα du Phoizon comme un tumulus conique, à la base enchâssée dans un socle de pierres irrégulièrement taillées, à la manière du tombeau de Tantale (1). C'est donc le tumulus relevé par la Commission de Morée qui correspond le mieux au signalement dudit Phoizon : la non-concordance des distances, telles qu'on les relève dans Pausanias et sur le carton de la Commission de Morée, peut être une erreur, soit de l'un, soit de l'autre : il serait, en effet, utile de vérifier si le tumulus marqué sur la carte occupe sa vraie place.

Quant au monument d'Aréïthoos et à la στεινωπὸς ὁδός, on les identifie d'ordinaire avec le Phoizon, en adoptant le premier sens indiqué plus haut. Mais la liaison marquée par παρὰ τοῦτο n'est pas tellement stricte qu'elle nous oblige à ne faire des deux positions qu'une seule. On peut très bien admettre un certain éloignement entre le Phoizon et le rétrécissement de la route, sans que παρά cesse d'être vrai.

De même, il n'est pas nécessaire de confondre le tombeau d'Aréïthoos et celui du Phoizon. On peut très bien admettre qu'il s'agit d'un autre μνῆμα distinct, situé le long de ce chemin rétréci. Il faut bien, en effet, si l'on veut chercher sur le terrain la place de cette ὁδὸς μάλιστα στενή s'éloigner de la plaine de Louka. L'ouverture de cette vallée est presque aussi large que la Mantinique. Or, il n'est pas douteux que l'ὁδὸς μάλιστα στενή de Pausanias ne soit la même que la légendaire στεινωπὸς ὁδός, dont l'étroitesse avait empêché le Korynète de déployer sa

(1) Il y a deux tumuli de ce genre dans la plaine d'Orchomène ; dont l'un repond peut-être au tombeau du tyran Aristocratès, Pausan. VIII, 13, 4. — Joanne, *Grèce*, II, p. 383.

massue (1). On ne saurait, sans une trop forte invraisemblance, assimiler ce passage resserré à la large entrée de la plaine de Louka. On est donc amené à chercher autre part. Or, il existe dans le couloir, qui sert de débouché à l'Argon Pédion, une petite butte conique surmontée d'une tour médiévale. Ce curieux rocher se dresse comme un îlot à quelques mètres en avant des contreforts de l'Artémision et vis-à vis le Stravomyti. Il ressemble assez à un tertre ; sa hauteur est très faible, comparée à celle des roches environnantes. Des deux côtés le chemin est très étroit, surtout vers l'Artemision. Ces conditions avaient déjà frappé Leake qui plaçait le Phoizon dans ces parages, au-dessous de Tsipiana. A mon avis, au μνῆμα du Phoizon, correspond le tumulus de la Commission de Morée. Quant au μνῆμα d'Arèithoos, je l'identifierais avec le tertre rocheux, en contre-bas du monastère de Tsipiana, et la στενόπορος ὁδὸς avec le chemin qui passe entre les deux.

Il ne semble pas que Pausanias ait parcouru lui-même cette route latérale conduisant du Poseidon au Phoizon.

III°. Route de Mantinée a Pallantion.

Porte

La porte de Pallantion (1) est la troisième des portes désignées par Polybe, celle par où Philopœmen fit sortir sa cavalerie. C'est aussi par là que la route nationale de Tripolis à Kakouri entre dans l'enceinte.

Pelagos

Scopé

« Sur la route de Mantinée à Pallantion, dit Pausanias, au bout de 30 stades environ, le bois Pelagos s'étend jusqu'à la chaussée. C'est l'endroit où la cavalerie des Athéniens et des Mantinéens combattit contre celle des Thébains (2). » La distance de 30 stades (5.550 m.) nous conduit juste à la partie la plus resserrée de la plaine à l'extrémité de la pointe Mytika. Comme le bois Pélagos avait été rencontré un peu plus tôt, sur le λεωφόρος de Tegée, il semble qu'il s'étendait en pointe du côté du temple de Poseidon ; puis il allait s'élargissant vers l'O. jusqu'au point où la route de Pallantion le rejoignait à sa lisière. Le combat de cavalerie eut lieu dans le coin de la

(1) *Iliad.* II, 138. — VII, 143. — Voy. plus loin, p. 253 et suiv.

(2) Pausan. VIII, 11, 3. Κατὰ δὲ τὴν ἐς Παλλάντιον ἐκ Μαντινείας ἄγουσαν προελθόντι ὡς τριάκοντα που σταδίους, παρήκει κατὰ τοῦτο ἐς τὴν λεωφόρον ὁ τοῦ Πελάγους καλούμενος δρυμός, καὶ τὰ ἱππικὰ τὸ Ἀθηναίων τε καὶ Μαντινέων ἐνταῦθα ἐμαχέσαντο ἐναντία τῆς Βοιωτίας ἵππου.

plaine compris entre les hauteurs et le bois. Après qu'il fut tombé, Épaminondas fut porté en un lieu d'où il put suivre les dernières péripéties de la bataille ; et le nom de *Scopé* (observatoire), disait la légende locale recueillie par Pausanias, resta depuis attaché à cet endroit (1). Le talus du promontoire de Mityka qui s'allonge en un seuil très doux jusqu'à la rencontre des collines opposées est tout indiqué pour cet office.

En effet, de très longue date, les Mantinéens avaient dû mettre à profit les avantages de cette position élevée, d'où le regard domine les deux plaines. L'idée d'en faire un poste-vigie afin d'observer le territoire tégéate (précaution d'autant plus nécessaire que le Pélagos cachait ce qui se passait au delà de la frontière), fut sans doute de très bonne heure mise à exécution. Il n'était pas nécessaire pour cela de bâtir une tour sur la cime même du promontoire, élevée de 300 m. au-dessus de la plaine. De fait, elle ne porte aujourd'hui qu'une chapelle d'Hagios Ilias, siège d'une panégyrie annuelle. Mais, en contre-bas du sommet, à environ 100 m. au-dessus de la plaine, une petite terrasse supporte les restes d'une belle tour carrée (4m 30 de côté) en appareil polygonal comme ceux des murs de la ville (2) et probablement contemporaine de ceux-ci. De cet emplacement, le regard fouille toute la Mantinique et presque toute la Tégéatide. En cas d'alerte, des signaux pouvaient donner l'alarme à la garnison de Mantinée. On ne saurait décider si le récit du transport d'Épaminondas sur cette hauteur est absolument légendaire, ou contient une part de vérité. En tout cas, le nom de Σκοπή lui est certainement antérieur et a suggéré la tradition locale recueillie par Pausanias. De toute façon, ce n'est ni sur le sommet ni même à la tour que le blessé put être transporté sans danger, mais plutôt sur les premières pentes d'où il pouvait encore dominer le champ de bataille. Fiedler et, d'après lui, Philippson (3) se sont mépris en identifiant Scopé avec la colline de Gourtzouli.

Le héros thébain ne fut pas enseveli sur la hauteur où il avait rendu le dernier soupir. Son tombeau fut élevé à l'endroit où la bataille avait commencé (καὶ αὐτὸν ἀφέντα τὴν ψυχὴν ἔθαψαν Tombeau d'Épaminondas.

(1) Paus. VIII, 11, 4 : ὅποθεν δὲ ἀπέβλεπεν ἐς αὐτοὺς ὀνόμαζον Σκοπὴν οἱ ἔπειτα. — Cf. en Messénie, le lieu dit Βάττου Σκοπιαί. Anton. Liber. 23 (Nicander).

(2) Voy. les figures 4, p. 8, et 16, p. 112.

(3) *Pelop.* p. 91.

ἔνθα σφίσιν ἐγένετο ἡ συμβολή (VIII, 11, 5), c'est-à-dire au point déjà signalé par Pausanias, en contre-bas de Scopé, à la limite du Pelagos (1).



Fig. 16.

Tour de Mytika (Scopé), d'après Loring, *Journ. of Hell. Stud.*, XV (1895), pl. III, fig. 1.

Le monument primitif avait l'aspect d'un trophée : une colonne avec un bouclier où était figuré un dragon : « Sans doute, dit Pausanias, pour indiquer qu'Épaminondas était de la race de ceux qu'on nomme les Spartes », c'est-à-dire un descendant des héros nés des dents du dragon semées par Kadmos. Une inscription béotienne était gravée sur la colonne. L'empereur Hadrien en fit élever une seconde avec une épigramme de sa composition. Toutes mes recherches pour retrouver les restes de ce monument ont été vaines. Je n'accorde aucune créance aux affirmations de mes devanciers, en particulier à celle de Vietty qui prétendait avoir reconnu le tombeau dans la plaine de Tégée, entre les villages de Bosouna et de Mandsagra (2).

(1) Voy. le récit de la bataille de 362 aux Appendices. — L'oracle signalant le *Pelagos* à la défiance d'Épaminondas et celui-ci ne mettant jamais le pied sur un bateau, est une légende locale inspirée par la mort du héros et par le nom du bois mantinéen (Paus. VIII, 11, 6).

(2) Puillon-Boblaye, *Recherches géogr.*, p. 143. Il est possible que Vietty ait pris pour le tombeau d'Épaminondas le temple de Poseidon, Hermès et Héraclès signalé par Ross près de Neochori. La Commission de Morée plaçait le champ de bataille beaucoup trop au Sud, entre Mandsagra et Bosouna, c'est-à-dire en pleine Tégéatide.

Temple de Zeus Charmon.

« A un stade au plus du tombeau d'Épaminondas est le sanctuaire de Zeus surnommé Charmon (1). » Les voyageurs (2) ont signalé, au pied de Mytika des fondations en blocs irréguliers qui ont pu appartenir au téménos de ce hiéron. Elles ont sans doute disparu au moment de la construction de la route nationale de Tripolis à Kakouri, qui suit exactement le tracé probable de l'ancienne chaussée de Mantinée à Pallantion.

Frontière.

Pausanias ne mentionne pas l'endroit exact où la frontière traversait la route. Mais il est probable que le temple de Zeus Charmon, où s'arrête sa description, marquait le point extrême du territoire mantinéen, à 31 stades de la porte I.

L'itinéraire précédent a dû être parcouru par Pausanias en personne : une visite au tombeau d'Épaminondas était pour lui obligatoire ; mais il n'a pas décrit la section de cette route comprise dans les territoires tégéate et pallantin.

IV°. Route de Mantinée a Méthydrion.

Porte K.

« Pour aller à Méthydrion, ville autrefois, aujourd'hui bourgade dépendante de Mégalopolis, il y a une route qui part de Mantinée (3). » Vis-à-vis la trouée de Kapsia, une porte (K) s'ouvre à l'ouest de l'enceinte ; en face un petit pont franchit l'Ophis, mais aucun sentier moderne ne conduit de là à travers champs dans la direction des défilés du Ménale.

Plaine Alcimédon. Les Élisphasiens.

« Après trente stades de marche, on arrive à la plaine appelée Alcimédon (4). » Hors des murs, une vaste surface de champs couverts de vignobles étend jusqu'au pied des hauteurs un grand tapis de verdure. Puis s'ouvre le défilé de Kapsia, qui

(1) Pausan. VIII, 12, 1 : τοῦ τάφου δὲ τοῦ Ἐπαμεινώνδα μάλιστά που σταδίου μῆκος Διὸς ἀφέστηκεν ἱερὸν ἐπίκλησιν Χάρμωνος. Après la breve mention de ce sanctuaire, Pausanias reprend son développement sur le Pélagos, en énumérant les diverses espèces de chênes arcadiens. Il y a là une sorte de glose qui ne parait pas à sa place.

(2) Dodwell, II, 421. Leake. *Travels*, I, p. 100-101. Puillon-Boblaye. *Recherches géogr.*, 142. « Au lieu le plus étroit de la plaine, sur la route de Pallantion, sont des ruines de murailles antiques qui n'ont point eu pour destination de fermer la plaine, mais qui appartiennent à quelque grand edifice. On peut y placer le temple d'Hercule (τὸ Ἡράκλειον) mentionné par Thucydide. » — Cf. Ross *Reisen*, p. 124.

(3) Paus., VIII, 12, 2.

(4) *Ib.*, προελθόντι δὲ σταδίους τριάκοντα πεδίον τε ὀνομαζόμενον Ἀλκιμέδων

monte en pente douce jusqu'à un vallon pierreux, parallèle au Ménale et séparé de la plaine inférieure par une rangée de collines basses. Le milieu du vallon est exactement à 30 stades (5550 m.) de la porte de Methydrion. On peut donc sans incertitude l'identifier avec la plaine Alcimédon. Ce dernier nom est celui du héros, père de Phialo. Il est assez singulier qu'il soit resté au nominatif pour désigner la plaine (1). Pausanias



Fig. 17.

Vue du Ménale prise du théâtre de Mantinée.

n'a connu que cette appellation mythique. Il ignore le district des Élisphasiens, cités par Polybe (2). Au reste, c'est un territoire de maigres ressources que cette crevasse à demi comblée par les éboulements du Ménale, hérissée de grosses pierres, dévastée par un torrent capricieux et rongeur (3).

(1) Kayser, *Zeitschrift f. Alterthumswissenschaft*, 1850, propose la leçon Ἀλκιμέδοντος.

(2) Voy. plus loin, p. 128.

(3) On y voit quelques champs de blé. Les extrémités Nord et Sud possèdent chacune un dégagement, la première sur Levidi par un petit col assez bas ; la deuxième par un sentier montagneux qui s'engage dans les ravines du massif d'Apano-Khrepa et bifurque d'un côté vers Tripolis et le monastère d'Apano-Khrepa, par l'Epthori, de l'autre vers la gorge de l'Helisson par Davia.

Elle n'a jamais dû suffire à nourrir une population même de peu d'importance. Si les habitants modernes de Kapsia ne possédaient une partie des champs et des vignobles de la plaine, leur domaine propre les réduirait à la famine. C'est pourquoi nous supposons que le district des Élisphasiens n'était pas limité à ce pauvre vallon, mais qu'il comprenait aussi les pentes boisées de la montagne et les défilés jusqu'aux confins de Méthydrion, à l'ouest du canton d'Alonistaina.

Mont Ostrakina, grotte et fontaine Kissa.

« Au-dessus de la plaine s'élève le Mont Ostrakina ; sur cette montagne, se trouve une caverne, où habitait Alcimédon, l'un des héros (suit l'histoire de Phialo, d'Hercule et de la pie).... De cet oiseau la fontaine voisine a reçu le nom de Kissa (la pie) (1). »

Leake (2) veut appliquer le nom d'Ostrakina à la hauteur comprise entre les défilés de Simiadès et de Kapsia. D'après lui ce nom provient des coquilles fossiles de la roche. Mais l'opinion de la commission de Morée est beaucoup plus vraisemblable. La colline visée par Leake n'a aucune importance (200 mètres au-dessus du fond). La montagne d'H[os] Ilias (1981 mètres), au Nord du défilé de Kardara, est, au contraire, un des massifs les plus imposants du Ménale. Son sommet gris et pelé, sa forme arrondie et rugueuse contrastent avec le pic voisin, l'Aïdini, une pyramide élancée et presque lisse. Sa vue éveille une comparaison naturelle, celle d'une écaille d'huitre. Telle est, à notre avis, l'origine du mot Ostrakina. Car, pour ce qui est de l'étymologie proposée par Leake, elle n'est guère justifiée par la géologie des roches ménaliennes. Il eût été intéressant de reconnaître la caverne d'Alcimédon et la fontaine Kissa. Mais nous n'avons pu mener à bien cette recherche. C'est aux environs du hameau de Kardara qu'on aurait, croyons nous, le plus de chance de les retrouver.

Pétrosaca.

« A quarante stades, à partir de la source, est l'endroit appelé Pétrosaka. C'est la limite entre les territoires de Mégalopolis et de Mantinée (3). » Calculée à partir de Kardara, cette distance (7400[m]) aboutit exactement au col du Mont Phalanthon, au

(1) Paus. VIII, 12, 2 · καὶ ὑπὲρ τοῦ πεδίου τὸ ὄρος ἐστὶν ἡ Ὀστρακίνα, ἐν δε αὐτῳ σπήλαιον... Ἐξ ἐκείνου δε ἡ πλησίον πηγὴ Κίσσα ἀπὸ τῆς ὄρνιθος ὀνομάζεται. — Voy. plus loin, p. 282.

(2) *Peloponnesiaca*, p. 229 sq.

(3) Pausan. VIII, 12, 2 : Τεσσαράκοντα δὲ ἀπὸ τῆς πηγῆς στάδια ἀφέστηκε Πετροσάκα καλούμενον χωρίον · Μεγαλοπολιτων δὲ καὶ Μαντινέων ὅρος ἐστιν ἡ Πετροσακα

dessus d'Alonistaina. Toutes les cartes ont tracé la frontière de Mantinée sur le dos du Ménale. Mais on doit admettre qu'elle se prolongeait, du moins au N. O., au-delà du district ménalien, dépendance de la Mantinique. La vallée supérieure de l'Hélisson n'appartenait pas à Méthydrion, dont le Phalanthon est, à l'Est, la limite naturelle. A l'époque de sa toute-puissance, dans la première moitié du Ve siècle, Mantinée avait rêvé et accompli l'annexion de la Ménalie, et même de la Parrhasie. Les villes de ce territoire sont mal connues. Le bassin de l'Hélisson n'est pas une vallée continue, mais une gorge tourmentée, subdivisée en plusieurs compartiments : le canton supérieur, correspondant au district d'Alonistaina, est un pays à part où l'on ne peut placer aucune des villes antiques citées par Pausanias dans son itinéraire de Mégalopolis à Méthydrion (1). Le canton ne peut être que celui des Élisphasiens de Polybe, relié par le défilé de Kardara à la plaine Alcimédon. Il était resté à Mantinée, au temps de Pausanias, comme un débris de ses anciennes possessions dans la région ménalienne.

Cette route de Mantinée à Méthydrion est une des plus pittoresques des environs de la Haute Plaine. Au-delà de Kardara, misérable hameau de charbonniers (196 hab.), le chemin pénètre dans une gorge sauvage entre les flancs boisés de l'Ostrakina et l'Aïdini. Il suit le lit caillouteux du Xérias. On arrive au bout d'une heure et quart au col du Ménale. La vue s'étend à l'Ouest sur une région houleuse où des mamelons gris, rougeâtres et pelés sont vêtus de rares mélèzes. A gauche les pentes de l'Aïdini s'arrêtent brusquement comme une muraille de roches aux tons fauves. On descend dans une vallée tourmentée, en laissant à droite une jolie colline qu'escaladent les sapins jusqu'au sommet couronné par les chapelles d'H^os Andréas et d'H^a Triada. On franchit un torrent, affluent de l'Hélisson, et l'on remonte le versant du Phalanthon, en passant par le gros village d'Alonistaina, d'où s'échappe en mugissant une source abondante, qui va grossir un bras de la rivière. Ce dernier ravin d'une fraîcheur exquise, conduit en une demi-heure au col du Phalanthon d'où l'on domine la plaine onduleuse et crevassée de Méthydrion. C'est sur ce point que devait se trouver la frontière Mantinéenne. Quant à l'endroit appelé *Pétrosaca*, c'était sans doute

(1) La dernière des villes mentionnées par lui correspondrait à Piana, suivant Rangabé (*Excursion en Arcadie*, p. 105), et non à Liboвisi, comme le propose Curtius. Voy. sur le Μαιναλιον πεδιον : Loring, *Journ. of hel. stud.* 1895, p. 76.

une petite place forte, une πολίχνη dépendant des Élisphasiens. Étienne de Byzance (1) l'appelle χωρίον, et dit que l'ethnique était Πετροσακκαῖος. C'était donc un lieu habité.

La route précédente ne rentre pas, semble-t-il, dans la catégorie de celles que Pausanias a parcourues lui-même. Tous les éléments de sa description paraissent être tirés de seconde main.

V°. Routes de Mantinée a Orchomène

« Outre les routes précédemment décrites, il y en a deux autres vers Orchomène. Sur l'une, on trouve le stade dit de Ladas, qui est l'endroit où Ladas s'exerçait à la course ; tout auprès, il y a un hiéron d'Artémis, et à droite de la route une butte élevée ; c'est, dit-on, le tombeau de Pénélope (2). »

Première route. Stade de Ladas et sanctuaire d'Artémis.

Les deux portes (A, B) qui correspondent à ces deux routes font face à la colline de Gourtzouli. Elles sont distantes de 400 mètres. C'est, nous allons le prouver, par la plus orientale (B) que nous devons commencer. Du stade de Ladas et du hiéron d'Artémis, il ne subsiste rien. Ils étaient à gauche de la route. Quant au γῆς χῶμα ὑψηλόν dont la tradition locale faisait le tombeau de Pénélope, la butte de Gourtzouli est le seul accident de terrain qui puisse lui être assimilé (3). D'après l'opinion accréditée par la Commission de Morée, cette hauteur répondrait à la Ptolis, la citadelle de Mantinée. Mais rien n'est moins prouvé. La forme de cette colline, arrondie en cône régulier, lui donne une étonnante ressemblance avec un tumulus gigantesque (4). Elle n'a jamais pu servir de base à une installation de quelque importance. Les flancs en sont abrupts, la montée

Tombeau de Pénélope (Butte de Gourtzouli).

(1) Steph. Byz. Πετροσάκκα, χωρίον Ἀρκαδίας· ὁ οἰκήτωρ Πετροσακκαῖος.

(2) Pausan. VIII, 12, 3 : Ἐπὶ δὲ ὁδοῖς ταῖς κατειλεγμέναις δύο ἐς Ὀρχομενόν εἰσιν ἄλλαι, καὶ τῇ μέν ἐστι καλούμενον Λάδα στάδιον, ἐς ὃ ἐποιεῖτο Λάδας μελέτην δρόμου, καὶ παρ' αὐτὸ ἱερὸν Ἀρτέμιδος, καὶ ἐν δεξιᾷ τῆς ὁδοῦ γῆς χῶμα ὑψηλόν· Πηνελόπης δὲ εἶναι τάφον φασίν.

(3) Ces lignes étaient écrites depuis longtemps (novembre 1894) quand j'ai eu connaissance (août 1895) de l'article de M. Loring (*Journal of hellen. Studies*, 1895, p. 81) où il arrive de son côté à la même conclusion. Avant d'avoir serré de près le texte de Pausanias, j'avais autrefois suivi dans le Guide Joanne (*Grèce*, II, 1891, p. 381) l'opinion courante.

(4) Un exemple analogue de butte naturelle assimilée par la légende à un tumulus héroïque est fourni par le tertre de Khrysovitsi où l'on plaçait le tombeau de Kallisto (Rangabé, *Excursion en Arcad.*, p. 109). Voyez aussi le tombeau d'Aréithoos. Sur l'identité de Pénélope et d'Artémis, voy. p. 247.

incommode ; le sommet trop pointu suffit tout juste à la petite chapelle qui le couronne. On ne retrouve aucune trace d'un travail quelconque pour aménager une plate-forme un peu plus spacieuse, et sur les flancs, aucun vestige de fortification ni de soutènement. Quant à dire que cette butte était l'Acropole désignée de la ville située en plaine, c'est ne tenir nul compte de l'état des lieux. Le centre de la colline est à mille mètres en dehors de l'enceinte. Elle n'a jamais été comprise dans le tracé, ni de l'ancienne, ni de la nouvelle Mantinée ; elle n'a pas été reliée au système défensif imaginé par les ingénieurs d'Épaminondas. Son éloignement la rendait inutile, en cas de siège, à l'ennemi comme à l'assiégé (1).

La route ancienne ainsi que la chaussée actuelle de Tripolis à Kakouri, passait au pied de la butte ; on l'avait à main droite en allant à Orchomène.

Ptolis. « A partir de ce tombeau, il y a une petite étendue de plaine, et au milieu de la plaine une montagne qui porte encore les ruines de l'ancienne Mantinée : l'endroit s'appelle aujourd'hui *Ptolis* (2). » En effet, à 2000m au N. de Gourtzouli, on rencontre une seconde colline isolée, moins haute de moitié et plus étalée que la précédente. Bien qu'aucune ruine n'y ait été remarquée, on peut admettre, avec Leake, que la position était propice à l'établissement d'une ville primitive. En tous cas c'est celle qui concorde le mieux avec les indications suivantes de Pausanias.

Fontaine Alalcoméneia. « En s'avançant *quelque peu* au nord de ce point, on trouve la source d'Alalcoméneia (3). » — Nous avons signalé (4) deux sources qui peuvent répondre à la fontaine Alalcoméneia : 1° la source Karyda, située, d'après Virlet (5), à 1.200 mètres au S. de Kakouri et à 5.500 mètres des ruines de Mantinée ; 2° la source

(1) Voy. plus loin, p. 134. — Leake avait défendu la même opinion (*Pelop.*, p. 281) ; ses arguments me semblent avoir gardé toute leur force.

(2) Le texte de Pausanias (VIII, 12, 7) : τοῦ τάφου δὲ ἔχεται τούτου πεδίον οὐ μέγα, καὶ ὄρος ἐστὶν ἐν τῷ πεδίῳ, τὰ ἐρείπια ἔτι Μαντινείας ἔχον τῆς ἀρχαίας· καλεῖται δὲ τὸ χωρίον τοῦτο ἐφ' ἡμῶν Πτόλις, pourrait être corrigé, comme le propose Leake, de la façon suivante : ἔχεται τούτου πεδίον, καὶ ὄρος οὐ μέγα κ. τ. λ. Le simple déplacement de la virgule après πεδίον ne donnerait pas une construction bien correcte. M. Loring rappelle que Pausanias qualifie la butte du Krésion, en Tégéatide, de ὄρος οὐ μέγα (VIII, 44, 7).

(3) Paus. VIII, 12, 7 : κατὰ δὲ τὸ πρὸς ἄρκτον αὐτῆς προελθόντι ὁδὸν οὐ μακρὰν Ἀλαλκομενείας ἐστὶ πηγή.

(4) Voy. plus haut, p. 50-51.

(5) Puillon Boblaye, *Rech. géogr.*, p. 149.

marquée sur notre carte et un peu plus rapprochée de la Ptolis semble mieux répondre au προελθόντι ὁδὸν οὐ μακρὰν de Pausanias. Ces mots, en tous cas, se comprennent très bien, si l'on prend pour point de départ la dernière colline. Mais si l'on vise celle de Gourtzouli, ces termes, appliqués alors à une distance de 4 kilomètres ou 22 stades au moins, paraîtront bien impropres, surtout en un pays où les plus longs trajets ne dépassent guère 30 ou 40 stades de la capitale à la frontière.

Maira.

« A 30 stades de la ville (1), sont les ruines du bourg appelé Maira. Cette distance (5550 m.) conduit exactement aux premières maisons situées en contre bas du village de Kakouri, à l'entrée de la passe. Là, sur un petit mamelon qui traversait l'ancienne route, Virlet avait remarqué « les soubassements d'un temple et diverses ruines (2). » Rien de tout cela ne figure sur le carton spécial de la Commission.

La bourgade antique dominait donc la lisière de la plaine, tandis que le village moderne de Kakouri est plus au nord sur un bastion rocheux au croisement de deux ravins torrentiels. La frontière coupait la gorge de Kakouri vers le milieu. Ce passage était carrossable, car la montée est peu sensible. On passe presque de plain pied de la Mantinique dans la plaine d'Orchomène, avantage qu'on pouvait acheter au prix d'un détour. Mais cette route en avait un autre, plus précieux encore : traversant la partie la plus haute et par conséquent toujours sèche de la plaine mantinéenne, elle restait praticable en toute saison, tandis que la partie occidentale, en hiver, devenait boueuse et peu sûre.

Deuxième route d'Orchomène. Tombeau d'Anchise et sanctuaire d'Aphrodite.

« Reste l'autre route d'Orchomène, celle qui rencontre le Mont Anchisia, et, au pied de cette montagne, le tombeau d'Anchise... Près du tombeau d'Anchise sont les ruines d'un sanctuaire d'Aphrodite (3). » Cette route partait de la porte A et traversait la plaine presque en ligne droite jusqu'au pied de l'Anchisia. A gauche s'étendait la partie la plus basse de la Mantinique, aujourd'hui le *Kambos tis Milias* (Champ du Pommier). Submergée en hiver, détrempée tout l'été, elle est le réservoir marécageux des eaux que les katavothres refusent d'absorber. L'Ophis, le

(1) Schubart, dans son édition, a eu tort d'écrire : τῆς Πτόλεως, au lieu de τῆς πόλεως, leçon des anciens textes.

(2) Puillon-Boblaye. *Rech. géogr.*, p. 149.

(3) Pausan. VIII, 12, 5 : Λείπεται δὲ ἔτι τῶν ὁδῶν ἡ ἐς Ὀρχομενόν, καθ' ἥντινα Ἀγχισία τε ὄρος καὶ Ἀγχίσου μνῆμά ἐστιν ὑπὸ τοῦ ὄρους τοῖς ποσίν... Πρὸς δὲ τοῦ Ἀγχίσου τῷ τάφῳ ἐρείπιά ἐστιν Ἀφροδίτης ἱεροῦ.

ruisseau de Pikerni, la source et le ruisseau de Sartsi, ne la laissent jamais à sec (1). Aussi le maïs et le hachisch y prospèrent dans l'humidité. Au bout de 6 kilom. (32 stades) on atteint le pied de l'Anchisia, à une auberge marquée sur la carte de la Commission de Morée sous le nom de Khani de Bilai (2).

Des pierres de taille antiques sont encore reconnaissables parmi la bâtisse moderne. Aussi tous les voyageurs sont-ils unanimes à identifier cet emplacement avec celui du temple d'Aphrodite. Aussitôt après, le chemin actuel (route de Tripolis à Patras), gravit la pente abrupte de l'Anchisia, haut d'environ 150 mètres au-dessus de la plaine. On arrive après une montée de 20 minutes à un col où devait passer la frontière entre Mantinée et Orchomène.

Mont Anchisia.

« Les limites des Mantinéens du côté d'Orchomène sont sur les Anchisiai (3).

Temple d'Artémis Hymnia.

« Sur le territoire orchoménien, à gauche du chemin qui descend des Anchisiai sur le penchant de la montagne, se trouve le temple d'Artémis Hymnia : il est commun aux Orchoméniens et aux Mantinéens (4). » En effet, à la descente de l'autre revers, la route directe d'Orchomène (Kalpaki) croise un chemin qui se dirige à l'Est du côté de Lévidi (Elymia). A 1.300 mètres du croisement se détache de l'Anchisia une petite butte ombragée d'arbres et couronnée d'une chapelle. Là est l'emplacement probable du temple. La Commission de Morée parle de soubassements antiques sous la chapelle ; nous ne les avons pas reconnus.

Les deux routes précédentes devaient se rejoindre sur le territoire orchoménien, au pied du Trachys. Il semble que Pausanias les a parcourues toutes deux en personne. C'est par

(1) Puillon-Boblaye (*Recherches géogr.*, p. 142) semble rapprocher ce fait du nom des Elisphasiens « nom peut être altéré d'un dème qui occupait l'emplacement *marécageux*, au *couchant* de Mantinée. » Il est possible, en effet, que tout ce district dépendît, autrefois comme aujourd'hui, du bourg installé sur l'emplacement de Kapsia. Car jamais cette partie de la plaine n'a pu être habitée : tout au plus pouvait-elle servir à la culture.

(2) Aujourd'hui του Τουρνικιωτη.

(3) Paus. VIII, 12, 5 : καὶ Μαντινέων ὅροι πρὸς Ὀρχομενίους καὶ ἐν ταῖς Ἀγχισίαις εἰσίν. — Le nom de la montagne était ἡ Ἀγχισία ; le col, qui la divisait en deux, s'appelait αἱ Ἀγχισίαι.

(4) Pausan. VIII, 13, 1 : Ἐν δὲ τῇ χώρᾳ τῇ Ὀρχομενίων, ἐν ἀριστερᾷ τῆς ὁδοῦ τῆς ἀπὸ Ἀγχισίων, ἐν ὑπτίῳ τοῦ ὄρους τὸ ἱερόν ἐστι τῆς Ὑμνίας Ἀρτέμιδος.

la seconde qu'il a passé du pays de Mantinée dans celui d'Orchomène.

Théorie de Leake et de M. Loring.

Le tracé précédent des deux routes d'Orchomène concorde de tout point avec les données positives de Pausanias. Les distances qu'il indique s'y retrouvent sans le moindre écart. Notre combinaison diffère de celle qu'on avait adoptée jusqu'ici en ce qu'elle reporte les deux voies à l'ouest des buttes de Gourtzouli et de la Ptolis. Cet amendement me paraît imposé : 1° par la mention du χῶμα γῆς à *droite* de la route ; 2° par l'orientation N.-O. des deux portes (A, B) de la ville qui regardent l'Orchoménie. De fait, aujourd'hui la route nationale moderne de Tripolis à Kakouri qui sort de Mantinée entre ces deux portes est obligée d'incliner sensiblement vers l'E. pour côtoyer à l'O. la base de Gourtzouli et celle de la Ptolis. Elle coïncide assez exactement avec le parcours de la plus orientale des routes de Pausanias. L'étude du terrain, jointe à celle de Pausanias, semble favorable à notre tracé.

Cependant M. Loring (1), tout en reproduisant les anciens tracés de la Commission de Morée, propose de leur adapter la combinaison suivante : 1° la route Ouest, qui aboutit au Khani de Bilaï et prise d'ordinaire pour la route de l'Anchisia, devient celle de Maira. Pour cela, il transporte Maira aux environs dudit Khani ; 2° la route Est répond à la route de l'Anchisia. Par suite l'Anchisia est lui-même reporté au Mont Arméniadès et le temple d'Aphrodite, avec le tombeau d'Anchise, émigrent aux alentours de Kakouri. C'est en somme une transposition sur l'ancien thème topographique du texte de Pausanias. M. Loring il est vrai, prétend non pas transposer, mais redresser une transposition traditionnelle et mal fondée. En effet, l'ancienne théorie suppose de la part de Pausanias une infraction à son plan descriptif. Or, tandis qu'il a énuméré dans leur ordre topographique, à partir du coin N.-E. en passant par l'E. et le Sud, toutes les voies rayonnant autour de Mantinée, pourquoi romprait-il cet ordre à la fin? Pourquoi la route qui est, par l'orientation, la dernière du cycle, prendrait-elle dans le texte le pas sur l'avant-dernière ? — Cette objection ne me paraît pas décisive. Pausanias, devant passer en Orchoménie, sait qu'il trouvera sur sa gauche, presque aux confins des deux territoires, le temple d'Artémis Hymnia. Ce sanctuaire, commun

(1) *Journ. of. hellen. Stud.* XV (1895), p. 84.

aux deux États, lui sert de transition d'un chapitre à l'autre, transition nullement artificielle, mais obligatoire, puisque l'édifice est le premier qu'il rencontre au delà de la frontière mantinéenne. Il s'arrange donc de façon à terminer la description de la Mantinique par l'itinéraire le plus voisin du temple, c'est à dire par sa route de sortie.

Maintenant, doit on adopter comme telle celle de Kakouri identifiée au chemin de l'Anchisia par M. Loring? En ne tenant compte ni de l'orientation des portes (1), ni des chemins modernes, ni de l'existence de Kakouri et des sources voisines, on pourrait prétendre d'une part qu'au temple d'Aphrodite et au tombeau d'Anchise répondent le mamelon et les ruines signalées par Virlet; d'autre part que le Khani de Bilai et ses vestiges antiques tombent précisément à 30 stades de Mantinée ; qu'ils répondent donc aux ruines de Maira, enfin qu'à la πηγή d'Alalcoménéia correspond le puits voisin (2) du khani.

En somme, abstraction faite de toutes les difficultés de détail que le tracé de M. Loring ne résout pas, la question décisive reste celle de l'emplacement de Maira. Ce bourg est-il susceptible du déplacement proposé? Je ne le crois pas, pour plusieurs raisons : 1° Reporté au Khani de Bilai (et même un peu plus au Sud), installé en plaine (car ni la distance ni la montée ne permettent de le reculer plus au Nord), situé à la descente du col, ce village se serait trouvé dans la pire position défensive qu'on puisse imaginer à l'égard des Orchoméniens. Il aurait eu à craindre toutes les surprises d'un ennemi dévalant de la montagne en avalanche. Or, tous les autres bourgs de la plaine sont situés dans une position dominante ; 2° cette partie basse de la

(1) On pourrait, à la rigueur, alléguer la porte C et le chemin qui en sort, d'après le carton de la Commission de Morée, pour contourner à l'*Est*, les deux buttes. Mais alors, des deux portes A et B, l'une demeure sans emploi.

(2) Encore cette position n'est-elle guère satisfaisante, eu égard aux termes de Pausanias : κατὰ δὲ πρὸς ἄρκτον αὐτῆς (de la Ptolis) προελθόντι ὁδὸν οὐ μακρὰν. En effet : 1° la Ptolis est bien loin sur la droite de la route, qu'on est censé suivre à partir de Gourtzouli, pour être décrite sur cette route plutôt que sur l'autre, qui passe tout auprès. (On peut, il est vrai, répondre par l'exemple de l'Alesion et du Stade et corriger le texte (voy. p. 118, n° 2)) ; 2° la direction est transversale, N.-O., non pas Nord, surtout prise de la Ptolis pour aller au Khani. On reproche à Pausanias de manquer de boussole. Raison de plus pour ne pas réclamer quand il prend la peine de nous orienter; 3° enfin, entre la Ptolis et le Khani, on compte plus de 3 kilomètres, soit 17 ou 18 stades. C'est une distance, surtout pour la Mantinique. Or, Pausanias dit : προελθόντι ὁδὸν οὐ μακρὰν. Que d'invraisemblances !

plaine, inondée en hiver, ne comportait aucun établissement fixe : toutes les eaux venues de l'Est s'y donnent rendez-vous. Route impraticable en hiver, séjour malsain en tout temps, tel eût été l'apanage de Maira ; 3° enfin, il n'y a pas d'autre trace d'une habitation permanente à cet endroit que le Khani où les agoyates et leurs bêtes viennent boire le coup de la montée ; au contraire, de l'autre côté Kakouri existe en un point où la présence d'une πολίχνη s'imposait pour défendre le défilé. Maira s'y trouvait à l'abri d'une surprise et dans une position saine ; 4° Après Maira, Pausanias ne dit rien de la frontière. Si Maira eût occupé le site du Khani, il y aurait là une lacune, puisque la frontière devait courir sur la crête du col. Avec Maira poste frontière dans la cluse de Kakouri, cette mention devenait superflue (1).

Pour toutes ces raisons et d'autres que la seule vue de la carte suggère, il me semble impossible de placer Maira ailleurs qu'à Kakouri, et par suite d'adopter sur les routes de Mantinée à Orchomène l'interprétation de Leake, reprise par M. Loring. Elle soulève trop d'invraisemblances pour un scrupule de symétrie arbitrairement prêté à Pausanias.

VI°. Autres chemins omis par Pausanias.

Les itinéraires que nous venons de passer en revue sous la conduite de Pausanias ne donnent pas une idée complète du réseau mantinéen. Il existait d'autres voies de communication dont le Périégète n'a point parlé. Au sud, entre les deux λεωφόροι de Pallantion et de Tégée, un chemin desservait le milieu de la plaine et aboutissait sans doute au fond de la

(1) M. Loring, en donnant le nom d'Anchisia au moderne Arméniadis, semble vouloir rendre hommage à l'importance de cette montagne : « a conspicuous landmark visible from all parts of the Mantineian plain. » Précisément, cette importance me paraît hors de proportion avec le personnage d'Anchise. C'est vouloir infliger à la montagne le nom du *ridiculus mus*. Les héros avaient droit aux honneurs d'un tertre, d'un χῶμα γῆς naturel ou artificiel, comme ceux de Pénélope, de Callisto, d'Aréithoos ; mais les grands monts appartenaient aux dieux. La hauteur qui domine le Khani de Bilaï, avec ses proportions plus modestes, convient mieux au vieux Dardanien. De plus, on doit remarquer que Pausanias est capable de passer auprès des montagnes les plus colossales sans éprouver le besoin de savoir ni de nous dire leurs noms. De toute façon, l'argument est peu fondé : mieux vaut continuer à considérer l'Arméniadis comme partie du *Trachys*. — Voy. sur Maira et Alalcoména, p. 273.

Tégéatide, au bourg des Manthyréens. A l'Est, un raccourci gravissait directement l'Alésion par un ravin qui fait face à la poterne voisine de la source Varéli, suivait un sillon intérieur de la montagne, desservait le stade et le bois de Déméter, et rejoignait la route de Nestané dans l'Argon Pédion. Au Nord Est, un autre chemin contournait la butte de Gourtzouli à l'Est, et gagnait le point de suture de l'Alésion et de l'Arméniadis ; de là il montait, par un ravin rocailleux, à un col fort élevé (1115 m.) entre l'Arméniadis et le Lyrkeion et redescendait dans la vallée d'Aléa. A l'Ouest un embranchement de la route de l'Anchisia conduisait à la plaine Alcimédon par le défilé de Simiadès ; de là obliquait au Nord pour aboutir à Élymia. De même un autre chemin bifurquait de la route de Méthydrion dans la partie sud de la même plaine, puis se subdivisait en plusieurs sentiers qui donnaient accès, d'une part dans la gorge de l'Hélisson, dans le pays de Mainalos (aux Triodoi) et de là dans la Parrhasie et le pays de Mégalopolis, d'autre part dans la plaine d'Aséa. Il va sans dire que nombre de sentiers vicinaux reliaient entre elles les parties éloignées des routes principales et donnaient accès dans les coins les plus reculés de la plaine. Les bourgs devaient communiquer directement entre eux ; aujourd'hui, par exemple Pikerni et Kakouri sont rattachés par un sentier particulier.

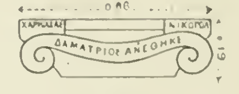


Fig. 18.

Chapiteau provenant du temple de Poseidon Hippios.

CHAPITRE II.

LE TERRITOIRE DE L'ÉTAT MANTINÉEN ; LES FRONTIÈRES ; LES DÈMES.

Nous avons exploré la Mantinique en tous sens, sous la conduite de Pausanias, des confins jusqu'à la ville et de la ville aux confins : nous en avons visité tous les recoins et reconnu tous les détails. Il nous reste à rejoindre par une ligne continue de frontières, le point terminus des routes parcourues et à circonscrire en un circuit fermé l'ensemble du territoire. Grâce au soin que prend le Périégète de signaler à des distances et en des points précis la présence des bornes-limites, il n'y a guère place à l'incertitude. Les frontières.

Le cadre des chaînes frontières, qui bornaient le territoire mantinéen, enfermait un rectangle de 25 kilom. de côté de l'O. à l'E., sur 14 kilom. de hauteur du S. au N. et d'une superficie totale d'environ 325 kilom. carrés. Au N. il touchait à l'Orchoménie ; la crête de l'Anchisia marquait de ce côté la frontière (1) à l'Est, la frontière entre l'Argolide et la Mantinique suivait la crête qui rejoint le Lyrkéion et le Kréopôlon, descendait avec le col franchi par la route du Prinos dans le ravin de l'Inachos supérieur qu'elle côtoyait près de ses sources (2); puis, laissant en dehors l'Artémision sur le territoire argien, elle escaladait la crête dentelée du Kréopôlon. Ensuite elle inclinait vers le S. O., sans doute en suivant le talus N. du plateau en bastion qui porte le monastère d'H[os] Nicolaos de Varsai. Après

(1) Καὶ Μαντινέων ὅροι πρὸς Ὀρχομενίους καὶ ἐν ταῖς Ἀγχισίαις εἰσίν. (VIII, 12, 5).
(2) VIII, 6, 2.

avoir coupé la pointe de la Kapnistra, elle dévalait dans l'étranglement de la vallée à 31 stades de la ville et courait rejoindre le versant sud du cap Mytika : de ce côté elle marquait la limite de la Tégeatide. Au S. O. et à l'O., elle rejoignait la crête du Ménale au pic d'Apano Khrepa, la franchissait transversalement, pour descendre dans le Μαιναλιον πεδιον et le couper à la hauteur de Piana. Elle remontait de là sur le dos du Mont Phalanthon (1) et le suivait jusqu'à sa soudure avec le Ménale, au massif qui domine Lévidi.

Tours (πύργοι). De ce côté elle bordait des cantons, englobés au temps de Pausanias dans le territoire de Mégalopolis : les Ménaliens et les Méthydriens. Sur tout ce pourtour, la frontière politique se confondait avec les limites naturelles du bassin fermé. Des indices matériels, tels que route ou rivière (sources de l'Inachos), autels (sur les routes de Tégée et de Pallantion), bornes ou hermès jalonnaient de points de repère la ligne conventionnelle sans doute reconnue par des traités avec les États limitrophes. Les défenses naturelles devaient être complétées par un système de forts détachés ou de tours d'observation installés sur les passages les plus accessibles. De petites garnisons y faisaient le guet, prêtes à donner l'alarme à l'aide de signaux aux sentinelles postées sur les remparts de la ville. Ces précautions de vigilance étaient essentielles, en un temps de surprises où les intentions du voisin pouvaient toujours être suspectées. Les territoires d'Argos, de Sicyone, d'Athènes étaient, on en a la preuve, surveillés de la sorte. Dans la Mantinique, un poste vigie (*skopé*) et un fortin commandaient l'ouverture méridionale de la plaine (2).

(1) En enfermant le canton d'Alonistaina, qui correspond, on l'a vu à Petrosaca (VIII, 12, 3, 4).

(2) Gell (*Itinerary*, p. 143, *Narrative*, p. 137) prétend avoir vu, à l'étranglement de la plaine, des restes d'une muraille continue destinée à fermer l'entrée de la Mantinique. Mais l'existence d'un pareil rempart, analogue à celui qui barrait l'isthme de Corinthe, n'est guère vraisemblable : les auteurs n'en parlent pas et les traces matérielles en ont disparu. Tout au plus pourrait-on supposer sur les routes de Pallantion et de Tegée, l'existence de forts détachés. Dodwell (II, p. 421), Pouqueville (*Voy. de la Grèce*, p. 285), et même la Commission de Morée (*Architecture*, II, p. 84) ont repeté la même théorie à propos des mêmes vestiges. Toutefois, faute de descriptions précises, il est permis de penser ou bien qu'il s'agit là des ruines d'un fortin, les mêmes que Puillon Boblaye (*Rech. géogr.*, p. 142) proposait d'attribuer à l'Héracleion, ou plutôt de ces blocs épars en avant du promontoire Mytika, véritables verrues rocheuses du sous-sol calcaire. Ces blocs naturels sont en place, et n'ont subi aucun travail, ils devaient autrefois être cachés dans la masse du Pelagos.

du côté de Tégée. Sur l'arête rocheuse qui coupe le vallon de Louka, une forte tour gardait les débouchés montagneux, où aboutissaient, dans ce coin perdu de la Mantinique, les sentiers détournés de Néochori et de Palaio Moukhli à Louka par le plateau de Varsai. Le château-fort de Nestané surveillait le Prinos ; celui de Maira, le défilé de Kakouri. De même, bien que les restes n'en soient plus partout visibles, sur les chemins du Klimax, de l'Anchisia, du Ménale par Lévidi, Pétrosaca et Apano-Khrépa, devaient se dresser autant de ces πολίχναι ou de ces *pyrgoi* dont le sol de Grèce est hérissé. En ce pays, la défiance est de règle : en multipliant dans le Péloponnèse les tours et les fortins, les princes francs et les Vénitiens n'ont fait que suivre les leçons de prudence léguées par l'antiquité.

Les noms des cinq dèmes entre lesquelles le territoire était primitivement réparti sont incertains. Mais leurs emplacements sont déterminés par les subdivisions naturelles du grand bassin en cinq compartiments bien distincts et par la répartition des sanctuaires démotiques. Les dèmes.

Au centre de la cuve, la longue plaine, qui va s'évasant depuis la frontière tégéate jusqu'à l'Anchisia, est coupée par la pointe de l'Alésion en deux régions ; le fossé dirigé du temple de Poseidon Hippios aux collines de l'Ouest en marquait la limite. Ce double domaine appartenait aux deux dèmes pédiéens les plus riches ; mais celui du N., le plus vaste et le mieux défendu contre les eaux et contre les voisins, était alloti entre plusieurs bourgades ou κῶμαι : 1° le chef-lieu Mantinée [culte de Poseidon Hippios], — puis Mélangeia (Pikerni), [Dionysos et Aphrodite] — et Maira (Kakouri) [culte d'Aphrodite et d'Anchise] ; 2° le ou les villages du dème méridional devaient être, vu l'instabilité hydrographique de ce district, adossés au versant du Ménale, de façon à dominer la plaine — [culte de Zeus Charmon et d'Héraklès ?]

3° Au N.-E. du côté de l'Argolide, l'Argon Pédion avec les dépendances cultivables, qui en sont comme le vestibule, avec les flancs de l'Alésion et de l'Artémision, formaient le lot d'un dème dont Nestané (Tsipiana) était le bourg principal [culte de Déméter.]

4° Un troisième canton possédait le vallon de Louka et les landes du plateau de Varsai.

5° Le cinquième, sans contredit le moins favorisé, était installé à l'extrémité du domaine commun, dans ces terres ingrates

qu'Homère appelle l'ἐσχατιή. Comme les Diacriens de l'Attique, il occupait un district tout montagneux, qui comprenait les collines détachées du Ménale, les cluses qui les séparent, les massifs ménaliens et ses défilés jusqu'à la frontière de Méthydrion. Ce peuple de bergers se trouvait ainsi rejeté hors des limites de la Mantinique propre, celle-ci finissant à la ligne des katavothres au pied des hauteurs de Simiadès et de Kapsia. Le pays situé à l'O. au delà de cette ligne se rattache plutôt à la région ménalienne. Ceci explique que ces populations aient pu, à un moment donné, se séparer du groupe mantinéen. Polybe (1) les désigne de la façon la plus claire. Le fossé transversal parti du Poseidion aboutissait, dit-il, aux hauteurs limitrophes, du pays des *Élisphasiens* : τὴν τάφρον τὴν φέρουσαν ἐπὶ τοῦ Ποσειδίου διὰ μέσου τοῦ τῶν Μαντινέων πεδίου καὶ συνάπτουσαν τοῖς ὄρεσι τοῖς συντερμονοῦσι τῇ τῶν 'Ελισφασίων χώρᾳ. L'authenticité de ce nom, contestée par tous les savants, au nom de la grammaire (2), a été confirmée par la découverte de monnaies portant l'inscription ΕΛΙΣΦΑΣΙΩΝ ΑΧΑΙΩΝ (3). Rien ne prouve d'ailleurs que les Élisphasiens aient fait partie des cinq dèmes primitifs de Mantinée. La position que nous leur attribuons est toute conjecturale ; c'était peut-être un dème ménalien, incorporé à Mégalopolis en 371, puis établi par Philopœmen comme membre autonome de la Ligue achéenne.

L'identification des dèmes mantinéens avec les noms de bourgades, telle que Leake l'a proposée (4), repose sur une méprise. Le δῆμος ne se confond pas avec la κώμη ou le χωρίον ; il est le groupe intermédiaire entre l'État et le *vicus*. Souvent il

(1) Polyb. XI, 11, 6.

(2) Voy. Curtius, *Pelop.*, I, p. 269, N° 12. Ross. (*Reisen*, p. 127, N° 116) le qualifiait de monstrueux.

(3) Pinder, *Monatsberichte der Berliner Academie*, 1855, p. 351. — Gardner, *Catal. of greek Coins*, Peloponnesus, p. 14.

(4) *Peloponnesiaca*, p. 377. Il compte les dèmes suivants : 1° Ptolis ; 2° Maira ; 3° Mélangeia (Tsipiana) ; 4° Nestané (Louka) ; 5° Elymia (Lévidi). Ce dernier appartenait certainement à l'Orchoménie, en adoptant même l'identification probable de l'Elymia de Xénophon avec Levidi. — Keil a supposé (*Gottinger Nachr.*, 1895, p. 357) l'existence d'un dème appelé Aléa, qui aurait perçu les amendes dont il est question dans l'inscription archaïque retrouvée par nous (*Bull. de Corr. hellén.*, XVI (1892), pl. XIX, p. 583). Danielsson, *Zu griechischen Inschriften*, p. 10 (*Eranos*, t. II, Upsal, 1897), combat avec raison cette hypothèse. Schwedeler, *De rebus Mantinensium* (*Commentationes philologae in Ot. Ribbeck*, 1888, p. 367), propose les cinq noms suivants : Nestané, Maira, Mélangeia, Phoizon, Petrosaca. Aucune de ces combinaisons ne me paraît valable

englobe plusieurs hameaux, sans porter le nom d'aucun d'eux. Ainsi à Tégée, la plupart des noms des neuf dèmes ne correspondaient pas à autant de localités habitées ; c'étaient des vocables purement ethniques ou mythologiques qui rappelaient le plus souvent à la tribu éparse dans ses villages le souvenir d'un ancêtre commun ; c'étaient plutôt des noms de famille que des expressions géographiques. Tels par exemple les dèmes des Botachides ou des Apheidantes. Si l'on en concluait à l'existence, dans la plaine de Tégée, de Botachos ou d'Apheidas, on se tromperait assurément. De même si, par un raisonnement inverse, on veut déduire des noms de villages signalés par Pausanias ceux des dèmes mantinéens, on n'aboutit qu'à des conclusions insoutenables à tous égards et d'une topographie fantaisiste. Seul le nom des Élisphasiens semble avoir été celui d'un dème : l'importance de ce groupe était assez grande pour qu'on en eût fait un petit État, ce qui ne serait pas arrivé à une simple κώμη ; enfin sa situation particulière explique comment il a pu se détacher de Mantinée. Plus obscur est l'ethnique Στρανβωνεῖς révélé par l'inscription d'une borne découverte à Tsipiana (1) : était-ce celui d'un χωρίον ou d'une famille (2)? Comme la pierre est d'assez basse époque, son témoignage est peu concluant. En somme, les noms des agglomérations rurales connues de la Mantinique sont les suivants : 1° Mélangéia ; 2° Nestané ; 3° Maira ; 4° Élisphasion ; 5° Pétrosaca. Quant au *Phoizon*, était-ce un lieu dit, ou une localité ? La chose reste incertaine. Le site de la *Ptolis* ne semble pas avoir été habité à l'époque historique.

(1) Conze et Michaëlis, *Rapporto*... Annali, 1861, p. 26, 27.

(2) Je pencherais pour la deuxième hypothèse. Il ne s'agirait alors que d'un terrain particulier. Voy. une borne analogue, trouvée à l'entrée de la plaine de Louka et publiée par Milchhoefer. *Ath. Mith.*, IV, p. 147.

CHAPITRE III

L'ASSIETTE DE LA VILLE. — L'ENCEINTE FORTIFIÉE.

Raisons qui déterminent l'assiette de la Ville

Toutes les voies décrites plus haut et parties des différentes frontières aboutissaient, après avoir desservi leurs dèmes respectifs, à la Ville, centre de la vie politique et mercantile, refuge suprême de la population en cas d'invasion. La Ville devait donc répondre aux conditions d'un camp retranché et d'un marché central où venaient se croiser les principales artères. Le site propice à l'établissement d'une pareille capitale, du jour où la Mantinique passa de la forme archaïque de l'état κατὰ δήμους à celle de l'état centralisé, était unique dans toute la région. Les fondateurs n'eurent pas à en discuter longtemps le choix.

A l'époque préhistorique, le souci de la sécurité prévalait sur les intérêts commerciaux. Il n'y avait pas alors de grande agglomération ; les habitants vivaient épars dans des bourgades ouvertes, sous la surveillance et sous la protection d'un château fort, où habitait le chef avec les dieux. L'art encore rudimentaire de la fortification exigeait pour ces acropoles des lieux élevés. On n'hésitait pas, à cause de leurs avantages militaires, à choisir des positions excentriques, comme celle de Mycènes au coin de l'Argolide. C'est pourquoi les contemporains du légendaire Mantineus allèrent asseoir leur Ptolis sur une éminence, au N. de la plaine : de cette plate forme, ils surveillaient la route d'Orchomène. Mais cette position ne répondait plus aux besoins d'un État centralisé. Aussi la légende nous apprend-elle que le siège de la vie commune fut plus tard transféré en un endroit plus favorable, sur le bord de l'Ophis, à l'instigation

d'un oracle. Ce n'est pas ici le lieu de discuter l'origine et la valeur de la fable d'Antonoé, fondatrice de l'ancienne Mantinée. Mais je tiens pour très probable que l'emplacement de cette première capitale correspondait à celui du plus gros bourg de la plaine : de tout temps le centre effectif de la vie active se trouvait là, au débouché de toutes les vallées.

Plusieurs raisons, topographiques et économiques, imposèrent, de préférence à tout autre, le site qui fut adopté. Ces raisons se ramènent à trois chefs : conditions d'habitabilité, éléments de prospérité commerciale, sécurité.

Les conditions d'habitabilité, pour un grand camp retranché destiné à une population moyenne de 20000 âmes, variaient d'un point à l'autre de la Mantinique : ce que nous avons dit du régime hydrographique de la contrée l'a prouvé surabondamment. Les lieux élevés, l'Alésion ou les coteaux du Ménale, n'offraient que des échines étroites et décharnées, impropres à toute installation de quelque importance. Il fallait donc chercher en plaine une aire plus favorable. La pente légère, qui entraîne du côté du Ménale de l'Est à l'Ouest les cours d'eau issus de l'Artémision et de l'Alésion, interdisait de se rapprocher du Ménale, dont la base baigne en un bas fond marécageux. On devait se tenir à proximité du bourrelet occidental, c'est-à-dire vers la partie la moins basse du plan incliné. D'autre part, comme l'inclinaison existe aussi du S. au N., on ne pouvait sans inconvénient s'installer trop près du Mont Anchisia, dont le pied se trouve en contre-bas du milieu de la plaine. De même la région Sud, voisine de l'entrée de la Tégéatide, était exposée, comme on l'a vu, aux débordements des émissaires tégéates. Le point le plus favorable, sous le rapport de l'écoulement des eaux, se trouvait donc vers la naissance de l'Ophis, au-delà et au-dessus des katavothres où se déversaient les ruisseaux de la Tégéatide, c'est-à-dire dans l'encoignure abritée et circonscrite par l'Alésion et la butte de Gourtzouli : le niveau domine en moyenne de 4 à 5 mètres celui du territoire ambiant. 1° Conditions d'habitabilité.

Sous le rapport des relations avec les districts de la plaine et avec les pays limitrophes, cette position centrale favorisait plus que toute autre les transactions commerciales. Elle était désignée comme l'agora de toute la Mantinique. En effet, en substituant aux bourgades éparses dans la plaine une capitale, il fallait éviter qu'une position trop excentrique éloignât les propriétaires des domaines respectifs où les appelaient sans 2° Position relative

cesse leurs intérêts. De plus, là s'étoilait le carrefour des grandes routes venues du dehors. Ainsi, l'hygiène, l'agriculture, le commerce et la politique trouvaient leur compte au choix de cet emplacement. Ajoutons que l'alimentation en eau potable était assurée par les belles sources de Mélangéia, amenées en ville par un aqueduc, et au besoin par des puits creusés à l'intérieur de l'enceinte.

10 Sécurité

Sous le rapport de la sécurité, le problème pouvait être facilement résolu. Il suffisait, pour se garer de l'eau, l'ennemi le plus redoutable, de creuser en travers de la plaine un chenal transversal de protection contre les rivières de la Tégéatide, et de rejeter l'Ophis hors des murs. Les constructeurs de l'ancienne Mantinée, encore inexpérimentés, ne surent pas prévoir tous les dangers. Ils crurent bien faire en laissant passer l'Ophis au milieu de la ville comme égout et comme drain d'un terrain toujours humide. Ils ne s'avisèrent pas d'exhausser leurs murailles et leurs maisons sur un socle de pierres capable de défier les inondations. Les ingénieurs de 371, instruits par l'expérience, ne renouvelèrent pas ces fautes. Mais, s'ils perfectionnèrent les détails du plan, ils ne changèrent pas l'assiette de la Ville : les raisons qui avaient prévalu antérieurement s'imposaient à titre définitif.

État comparé de l'Ancienne et de la Nouvelle Mantinée

Les défenses de l'ancienne Mantinée, construites à l'époque du synœcisme au Ve siècle et détruites en 385 par Agésipolis, consistaient en un rempart de briques crues que l'Ophis traversait de part en part et que perçaient les trois, les quatre et les cinq chemins auxquels l'oracle, cité par Pausanias (1), fit allusion. C'est tout ce que l'on en sait. Le tracé général, l'étendue du périmètre ne peuvent plus être reconnus. Les Lacédémoniens firent table rase de cette enceinte : ἐκ δὲ τούτου καθῃρέθη μὲν τὸ τεῖχος (2). A supposer qu'il en subsistât quelques traces, elles disparurent définitivement dans les travaux de reconstruction en 371.

Si le rapport entre les dimensions de la Vieille et de la Nouvelle Mantinée demeure indéterminé, il n'est pas douteux que le site primitif ait été conservé. Les restes d'inscriptions ante-

(1) Paus. VIII, 9, 2 ... καταγαγεῖν ἐς ἄστυ ἐραννόν, οὗ τρίοδος καὶ τετράοδος καὶ πεντακέλευθος

(2) Xen. *Hellen.* V, 2, 7

rieures au IVe siècle, les débris d'édifices religieux à qui le style des chapiteaux et des colonnes assigne une date contemporaine du Ve siècle et parfois plus reculée encore, attestent que les temples et les sanctuaires échappèrent à la démolition systématique imposée par le vainqueur : l'œuvre du diœcisme respecta les dieux. L'enceinte nouvelle, d'un circuit probablement plus vaste que le tracé précédent, enfermait le même terrain ; le plan fut remanié et agrandi ; mais, comme il n'était pas transféré sur une autre assiette, qu'il s'agissait plutôt d'une restauration, il ne fut pas nécessaire de procéder à une fondation et à une consécration rituelles, comme à Mégalopolis et à Messène (1). La Nouvelle Mantinée se superposa donc à l'ancienne, enfermant dans le cadre neuf de ses remparts, de ses édifices et de ses maisons modernes, les restes vénérables qui la reliaient au passé.

Les fortifications de 371 ont traversé les siècles sans subir de remaniement fondamental, comme cela est arrivé à l'enceinte de Mégalopolis, détruite et rebâtie à plusieurs reprises (2). Le démembrement de 222 atteignit les personnes et les biens mobiliers, sans toucher aux édifices publics, aux habitations privées ni aux ouvrages militaires. La population achéenne implantée par Aratus et par Antigone Doson apportait seulement une personnalité civile, un nom et une constitution d'emprunt : mais à la cité transformée la ville survivait, comme par l'effet d'une métempsychose qui aurait renouvelé l'âme en respectant le corps.

Reconstruction de la Ville.

Les restes de l'enceinte élevée par Lycomèdes avec l'aide d'Épaminondas offrent donc un intérêt particulier. Ils nous représentent une œuvre homogène, conçue et exécutée d'un seul jet, où se révèle, en matière de fortification, le style d'une époque déterminée. C'est un des rares débris de ce genre qui soit rigoureusement daté. Ces lignes de remparts, arasées presque à fleur de sol, s'étalent sur le terrain comme un plan sur le papier. On y lit la pensée des constructeurs, les nécessités et les moyens de la guerre de siège à leur époque, les habitudes de précision et de raisonnement introduites dans l'art militaire, en substituant à l'appropriation arbitraire et plus

(1) Paus. VIII, 27, 6. Sur le cérémonial de la fondation de Messène, voy Pausan. IV, 27, 3, 4.

(2) Loring. *Excavations at Megalopolis*, 1892, p. 112.

ou moins habile des accidents naturels les ressources du calcul, le travail rationnel et logique de l'esprit, les conclusions pratiques de l'expérience. Cette méthode plus hardie affranchissait l'homme du sol en qui il s'était habitué jusqu'alors à chercher son premier défenseur. Par ces moyens artificiels on réussit à assurer à des agglomérations considérables les bienfaits d'un établissement confortable et fixe, et la sécurité de l'existence en des lieux qui n'auraient point paru jadis susceptibles d'offrir à de telles multitudes un abri permanent. On put ainsi prolonger la vie politique de tribus, qui, faute d'acropoles fortifiées par la nature, se trouvaient exposées à de perpétuelles surprises et à des combats meurtriers.

Son importance stratégique.

La reconstruction de Mantinée après la bataille de Leuctres ne devait pas seulement réparer l'iniquité de 385. Elle faisait partie d'un plan stratégique destiné à préserver à l'avenir la Grèce contre les tentatives de Sparte par l'établissement d'un solide boulevard qui emprisonnerait dans sa vallée la belliqueuse nation. Pour constituer ce boulevard, Épaminondas comptait établir une série de camps retranchés autour de la Laconie, depuis la Messénie jusqu'en Argolide, avec, sur l'arrière, une réserve de peuples armés, l'Élide, l'Achaïe, Phlious, que Thèbes soutiendrait seule ou avec le concours d'Athènes. De cette barrière de 1re ligne, deux unités existaient : Argos et Tégée ; deux autres devaient être reconstituées, Mantinée et Messène, et l'autre créée de toutes pièces, Mégalopolis. Ces forteresses devaient concentrer les forces armées des peuples préposés à la garde des *marches* péloponnésiennes, assurer la sécurité aux habitants des plaines limitrophes de la Laconie, constituer en temps de paix le foyer de leur vie nationale, le soutien de leur prospérité matérielle ; en temps de guerre, leur permettre d'organiser promptement en milices la population agglomérée, d'offrir en un mot, en attendant l'intervention des États alliés de la seconde ligne, toutes les ressources offensives et défensives qu'on demande aux places fortes pourvues d'une nombreuse garnison et de ressources abondantes.

Le nouveau système défensif des enceintes [illegible]

Construits en vue de ce rôle particulier, ces camps retranchés devaient présenter un système défensif mieux combiné et plus cohérent que les villes qui s'étaient développées d'abord en toute liberté autour de leur acropole préhistorique et qu'il avait fallu sur le tard munir d'une clôture protectrice. Au IVe siècle, les acropoles féodales avaient fait leur temps. Elles n'avaient

plus de raison d'être dans de grandes villes démocratiques entourées de bons murs. Si l'assaillant avait réussi à forcer le rempart, les rues devenaient autant d'acropoles qu'il lui fallait disputer pied à pied. Une fois maître des rues et de l'agora, il tenait le principal : ce n'était pas une poignée d'hommes confinée dans un réduit qui aurait pu remettre en question sa conquête. Presque inutiles contre un ennemi extérieur, ces citadelles risquaient en revanche de compromettre l'ordre intérieur en offrant un repaire aux factieux de toutes sortes, aristocrates sans scrupules, ou démagogues aspirant à la tyrannie. Quiconque méditait un coup d'État commençait par se saisir du château-fort d'où il répandrait la menace et la terreur sur la ville entière. Épaminondas savait que la Cadmée avait plus contribué à l'asservissement qu'à la liberté de Thèbes. Il jugea superflu de fournir une arme aux tyrannies futures : ni Messène, ni Mégalopolis, ni la Nouvelle Mantinée ne furent pourvues d'une citadelle (1).

En conséquence, c'était par un tracé général judicieux et savant que les ingénieurs de 371 devaient compenser à Mantinée l'absence d'acropole. Plusieurs nécessités contradictoires s'imposaient à eux : la solidité, l'étendue, l'économie, la rapidité. A Messène, qui est leur chef-d'œuvre, ils trouvaient dans le terrain un auxiliaire inappréciable dont ils surent tirer un parti merveilleux. Le mur presque partout suit les escarpements du roc ; il ne fait que couronner le retranchement naturel. La pierre se présentait à pied d'œuvre. Aussi l'enceinte de Messène, toute en pierres parfaitement appareillées et jointoyées, excite-t-elle une juste admiration. Mais, elle n'est ni bien haute ni bien épaisse : $2^{m},50$ d'épaisseur, $4^{m},50$ de hauteur aux courtines, $8^{m},50$ aux tours. En ménageant ainsi ces matériaux excellents et cette main d'œuvre dispendieuse, on avait compté sur les pentes abruptes de l'Ithôme qui rendaient impossible une attaque par les machines de guerre. Du haut du chemin de ronde,

Comparaison avec Messène et Mégalopolis.

(1) Le sommet de l'Ithôme porte les traces de murs très anciens, qui peuvent avoir appartenu soit à une acropole préhistorique, soit au péribole du sanctuaire de Zeus Ithômatas. A Mantinée, la colline de Gourtzouli, que la plupart des voyageurs ont identifiée avec la Ptolis (v. p. 117) fut résolument laissée de côté. L'ancienne acropole de Tégée, installée sur la colline d'Haglos-Sostis, était assez éloignée de la ville ; elle servait plutôt de poste-vigie. La butte de Mertsaousi, plus voisine, ne semble pas avoir été utilisée pour la défense, pas plus que celle de Gourtzouli à Mantinée.

couronnant les crêtes rocheuses, les hoplites armés de la longue lance dorienne et les gens de trait suffisaient à empêcher l'escalade.

A Mégalopolis, les ondulations légères de la plaine fournissaient au mur une levée irrégulière dont les constructeurs s'empressèrent de profiter. Les deux quartiers de la ville, séparés par l'Hélisson, ont pour assiette deux plateaux jumeaux dont le rempart couronne les talus extérieurs (1). Mais, comme ces talus sont à pentes extrêmement faibles et douces, le rempart devait être plus épais et plus élevé qu'à Messène (2).

La situation de Mantinée était un peu différente. Là le terrain se présentait presque absolument plat, avec des variations de niveau à peu près insensibles. Pas d'ondulations naturelles suffisantes pour influencer le tracé. On disposait d'un plan horizontal, qui laissait toute liberté à la géométrie des ingénieurs. Dans ces conditions quasi théoriques, c'était à eux d'imaginer la figure la mieux appropriée à une clôture à la fois spacieuse, économique et résistante.

Analyse du tracé général. Avantages généraux du plan circulaire.

Quel était donc le *tracé général* le plus avantageux ? Un tracé polygonal ou en lignes brisées, présentant une série de saillies angulaires et de retraits, eût été de mise sur un terrain accidenté, dont il eût été avantageux de suivre les crêtes ou les talus. Mais sur un sol plat, une figure circulaire se recommandait par l'économie, parce que, pour enclore une vaste superficie, c'est celle qui exige le moindre développement ; — par la facilité des communications intérieures, parce qu'elle masse tous les quartiers à peu près à égale distance du centre et permet de faire rayonner les grandes voies intérieures du cœur à la périphérie et de les relier entre elles par des zones de rues concentriques, sans qu'il y ait de coins perdus ; — enfin, par la commodité de la défense, parce qu'elle présente partout à l'ennemi un front étendu, qu'il ne peut attaquer à la fois que d'un côté, et cela sans espoir de cacher ses mouvements. Au contraire, les saillies angulaires lui sont favorables ; il peut les inquiéter des deux côtés ou survenir à l'improviste sur une face sans être aperçu de l'autre. De plus, elles compliquent et gênent la circulation rapide des défenseurs sur le

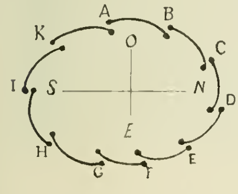
(1) Voir la carte dressée par Loring. *Excavations of Megalopolis*, pl. I.

(2) Les débris, qui en subsistent, quoique fort mutilés, permettent d'affirmer que, comme à Tégée et à Mantinée, le corps du rempart était de brique crue sur un socle en pierres de taille.

chemin de ronde et déconcertent la surveillance en s'interposant comme des écrans entre les différentes parties du pourtour surveillé. Enfin, les angles saillants offrent aux coups du bélier autant de points faibles. Pour toutes ces raisons, les auteurs anciens qui ont traité de la fortification préconisent les tracés arrondis et Vitruve en particulier en définit nettement les mérites : « *Collocanda autem oppida sunt non quadrata, nec procurrentibus angulis, sed circuitionibus, uti hostis ex pluribus locis conspiciatur. In quibus enim anguli procurrunt, difficulter defenditur, quod angulus magis hostem tuetur, quam civem* (1). »

Les constructeurs de Mantinée ont donc adopté un plan circulaire. Leur dispositif se signale par cette simplicité logique de l'ordonnance commune aux ouvrages helléniques : pas de vaine complication ni de subtilité coûteuse. Tous les détails sont raisonnés et tendent à leur fin par les moyens les plus sobres.

Entre toutes les courbes, une figure ovale, aux pointes légèrement aplaties, a obtenu la préférence, parce qu'elle ne comporte pas des convexités aussi saillantes que la circonférence du cercle et que, par suite, les arcs du front étant moins en retrait les uns sur les autres, ne se dérobent pas aussi brusque- Avantages particuliers de l'ovale à crémaillère



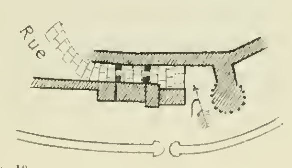


Fig. 19.

a. — Schéma du tracé général. b. — Porte C (état actuel).

ment, mais restent dans le champ de la vue sur une plus grande longueur, ainsi que la zone menacée qui les entoure. La courbe elliptique est donc tracée de façon que les tangentes soient presque parallèles aux divers arcs. Partout les convexités sont amorties et allongées autant que possible vers la ligne droite. Le tracé général représente ainsi une ellipse qui tendrait au polygone. Mais un ingénieux système de sectionnement permettait de reporter sur les solutions de continuité néces-

(1) I, 5, 41.

saires, c'est à dire sur les portes, les brisures que cette tendance devait forcement produire, de racheter les angles par des vides savamment appropries à leur rôle pratique et de ramener ainsi a la courbe les côtés entraînés a la divergence, sans creer de dangereuses saillies. On remarquera, en effet, que chacun des 10 segments compris entre les portes a l'une de ses extrémités en dehors, l'autre en dedans de la courbe générale. Cet intelligent dispositif maintenait, malgré l'aplatissement des arcs, le principe du tracé oval et assurait aux portes précisément l'orientation, la plus favorable à la défense, comme on le verra plus loin.



Fig. 20.
Rempart de Mantinée (arc B C).

On observera aussi que la section la plus pointue de l'ovale, celle où la courbe décrit les saillies les plus accentuées, regarde le Nord. C'était le côté que menaçaient le moins une surprise et un grand effort de l'ennemi, qui venait d'ordinaire par le Sud et qui, au Nord, se serait trouvé gêné par la proximité de la butte de Gourtzouli. C'est, de plus, la partie la plus basse, par où s'écoulaient dans l'Ophis, les eaux de la ville. Le ruisseau bien alimenté constituait de ce côté une bonne défense qui a permis de donner au rempart une courbure plus prononcée. Au contraire, au Sud, le front qui fait face à la Tégéatide est presque rectiligne.

Telle est la figure du tracé. Quant à la structure du rempart et aux diverses combinaisons défensives, elles sont aussi très simples. La guerre de siège était encore dans l'enfance, en Grèce, au IV[e] siècle. L'usage de l'artillerie de guerre, catapultes et lithoboles, ne devait s'introduire dans les armées grecques qu'après Philippe. Les méthodes usuelles, longues et aléatoires, se réduisaient à l'investissement, à l'escalade par échelles ou par rampes d'accès, à l'attaque par le bélier ou la tortue (1). C'était à l'investissement qu'Agésipolis avait eu recours en 385. Les constructeurs de Mantinée n'eurent donc qu'à approprier les moyens de la défense aux moyens encore assez rudimentaires dont l'attaque disposait à leur époque. Ils se contentèrent d'une enceinte unique flanquée de tours. Ils suppléèrent à l'absence de défenses naturelles par la dérivation de l'Ophis. Au lieu de traverser la ville, la rivière fut divisée en deux bras qui se rejoignaient en amont, vers le N.-O., après avoir entouré le pied du rempart d'un fossé extérieur. Xénophon le représente comme très large : ἀπέχωσε τὸν ῥέοντα ποταμὸν διὰ τῆς πόλεως μάλ' ὄντα εὐμεγέθη (2).

Ce n'est plus aujourd'hui qu'une rigole presque toujours à sec, sauf aux environs de la source Varéli. La largeur moyenne actuelle est de 1 m. à 1 m. 50. Comme aujourd'hui, un faible talus de quelques mètres d'étendue séparait le cours d'eau du pied du mur. La forme et la largeur du fossé devaient être assez irrégulières, suivant les variations dans le débit de la rivière (3).

Dimensions du tracé.

Les voyageurs précédents qui avaient exploré les ruines de Mantinée n'étaient pas munis des instruments nécessaires pour entreprendre et mener à bien le relevé exact et complet d'une aussi vaste enceinte. Le plan, que j'ai relevé en mesurant à la roulette tour par tour toutes les parties du rempart, et que M. de Billi a complété, pour les grandes distances, par des mesures prises au tachéomètre, annule par conséquent les croquis de Gell et de Pouqueville, et les évaluations approximatives de la Commission de Morée, de Leake, Ross, Curtius, etc.

(1) Les tours d'attaque, et les hélépoles empruntées par Denys l'Ancien aux Carthaginois et employées par lui au siège de Motye en 397, n'étaient pas encore connues dans le Péloponnèse (Diod. XIV, 18, 19). Cf. le siège de Périnthe par Philippe en 340 (Diod. XVI, 74).

(2) Xen. *Hellen*. V, 2, 4.

(3) La prétendue digue d'Agésipolis dont Gell croit avoir retrouvé les traces au N.-O. de l'enceinte n'a laissé aucun vestige et n'a certainement pas dû être conservée.

Le périmètre de Mantinée ne constitue pas une figure géométrique régulière. La forme générale est, cependant, très voisine de l'ellipse. Le grand axe est orienté suivant la ligne N. S. Il mesure, de la porte B à la porte H (mesures prises sur les arêtes extérieures des courtines) 1349 mètres. Le petit axe, passant par le côté S. de l'Agora, mesure 1087 mètres. Le centre fictif de la figure tombe à une soixantaine de mètres au S. O. du théâtre. Le circuit mesure 3942 mètres, entourant une superficie évaluable à 1 240000 mètres carrés.

Les chiffres fournis par les voyageurs modernes sont très divers. Gell attribue à son plan un tracé absolument circulaire; le rayon de son cercle étant, d'après l'échelle jointe à son esquisse, de 2125 pieds, soit 654 m. 50, la circonférence de la ville mesurerait 13345 pieds anglais soit 4067 m. 40. Puillon Boblaye évalue la longueur de l'enceinte à 3250 mètres, ou 18 stades de 180 m. 55 c. (?). Ross a calculé d'après le nombre des tours et la longueur des courtines. Il obtient pour résultat un total de 28 à 30 stades, soit près de 5000 mètres (1). Leake estime que la figure elliptique de l'enceinte équivaut à un cercle ayant 1250 yards (1142 m. 50) de diamètre, soit deux milles anglais et quart (3610 m.) de circonférence.

En convertissant en stades grecs communs de 185 m. le chiffre que nous avons établi, nous obtiendrons une mesure totale de 21 stades, soit moins de la moitié de l'enceinte de Mégalopolis, évaluée à 50 stades par Polybe ; ou, en stades olympiques de 192 mètres, 20 stades et 318 pieds.

Le rempart. Derrière le fossé courait une légère levée de terre, couronnée par le mur. Les assises de celui-ci reposent directement sur le sol superficiel, ainsi que je m'en suis assuré par des sondages. Il n'y a pas de fondations profondes. On n'a même pas cherché à atteindre la couche dure. Le rempart ne plonge pas de racines dans le sol. Souvent, à 30 centimètres au dessous du niveau actuel, on arrive à sa naissance. Curtius paraît donc s'être laissé tromper par les apparences, lorsqu'il écrivit : *die Mauer überall sehr tief liegt* (2). En réalité, cette absence de profondeur a quelque chose d'insolite; en tout autre endroit, elle eût constitué une grave imprudence. Les traités spéciaux sont très explicites à ce sujet :

(1) *Reisen*, p. 125.

(2) *Pelop.* I, p. 237.

Philon de Byzance (IIme siècle avant J.-C.), dans son *Encyclopédie mécanique*, traduite par MM. Graux et de Rochas d'Aiglun, écrit : « *Pour bâtir des tours, il faut commencer par creuser jusqu'au roc, ou bien jusqu'à l'eau, ou bien jusqu'à un sous-sol présentant une certaine sûreté, puis consolider le lieu le mieux possible et y établir les fondations avec du gypse, afin d'éviter qu'on ne fasse tomber les murs en les attaquant dans les fondations et qu'on ne passe en galerie de mine par dessous les remparts* ». De même Vitruve (I, 5, 10) : « *Tunc turrium murorumque fundamenta sic sunt facienda uti fodiantur (si queant inveniri) ad solidum, et in solido (quantum ex amplitudine operis pro ratione videatur) crassitudine ampliore quam parietum qui supra terram sunt futuri, et ea impleantur quam solidissima structura* ».

Si les constructeurs de Mantinée ont méconnu ces principes, ce n'est ni par légèreté ni par ignorance des règles de l'art. La catastrophe de 385 leur avait appris les inconvénients d'un rempart mal assis. Ils ont donc agi de propos délibéré. Et, de fait, ils avaient constaté que le sous-sol mantinéen, baignant dans une nappe phréatique, ne comporte que des fondations superficielles. Ces conditions mettaient leurs ouvrages à l'abri des travaux de mine, car les galeries, même en supposant l'Ophis détourné, auraient été aussitôt noyées que creusées.

Le mur actuel, vu du dehors, montre une succession de courtines et de tours de flanquement dont l'appareil extérieur, la plupart du temps trapézoïdal, parfois rectangulaire, présente une certaine uniformité. On rencontre d'abord comme front (μέτωπον) un parement externe en gros blocs de calcaire blanc, tiré de l'Alésion (1), répartis suivant les variations de niveau du sol ambiant, sur 2, 3 et 4 assises horizontales. Le lit inférieur qui sert de fondation (θεμέλια) est fait de pierres plus petites et à peine dégrossies. Les assises émergentes consistent en une rangée de pierres de dimensions variables, qui atteignent parfois plus d'un mètre 1/2 de longueur, sur une hauteur moyenne de 0 m. 65. La profondeur ou épaisseur diffère ; mais elle se tient dans une moyenne de 0 m. 40 à 0 m. 50. Tous les 3 ou 4 mètres, à l'assise supérieure, des blocs sont placés en travers et ne présentent au dehors que leur front le plus étroit. Ils s'engagent ainsi dans la maçonnerie intérieure qu'ils contribuent à main

(1) La distance entre la montagne et le mur oriental ne dépasse guère 500 mètres.

tenir. Les pierres sont posées à joints vifs, sans trace de mortier ni de ciment. La face externe, qui regarde la campagne, est épannelée et légèrement bombée ; la face interne est seulement dégrossie d'une manière irrégulière. Dans les interstices des joints se glissent parfois des moellons qui font office de bouche-trous (1). La hauteur de l'ensemble, mesurée à partir du sol, varie suivant les dépressions ou les ondulations légères du talus qui relie la base du mur à l'Ophis ; elle s'élève en moyenne à 1 m. ou



Fig. 21.

Appareil d'une courtine — Rempart Sud-Est. —
(D'après une photographie de l'Institut archéologique allemand)

1 m. 80, et parfois est presque nulle, aux endroits que la culture et la chute du rempart en argile ont exhaussés. On se rendra compte de ces détails sur la photographie ci-jointe, qui représente l'appareil d'une courtine aux environs de la porte G.

Le corps du rempart en brique séchée au soleil devait être

(1) A Athènes, tel était l'appareil des Longs-Murs. Le front seul était ravalé et paré au ciseau le long des joints ; les interstices de l'autre face étaient comblés avec des pierres serrées par des coins en bois d'olivier. De même à Eleusis (Choisy, *Études épigraphiques sur l'Architecture grecque*, p. 217). Cf. la photographie de la tour de Scope (*Journ. of hellen. Stud.*, 1895, pl. III), et les gravures de Blouet, Expédition de Morée, *Architecture*, t. II, pl. 53, fig. 1 et 2).

massif (1). En effet, l'homogénéité de cette masse argileuse de plus de 4 mètres d'épaisseur était la condition nécessaire de sa stabilité. Il me semble probable aussi que les parois du mur suivaient une coupe légèrement pyramidante, en d'autres termes que la crête était un peu moins large que la base. Ce profil en talus me paraît commandé par la nature des matériaux.

Quant à la superstructure, chemin de ronde et parapet (πάροδος), il n'en subsiste aucun vestige. Régnait-il au sommet du mur une galerie couverte d'un toit, comme celle des murs d'Athènes et d'Éleusis, restaurée par M. Choisy, ou bien un promenoir dallé à ciel ouvert comme à Messène ? rien ne l'indique plus. Je n'ai retrouvé à l'intérieur des tours aucuns débris de tuiles, ni de dalles ni aucune pièce de créneaux qui puisse fixer les idées à ce sujet. De même la hauteur des courtines et celle des tours, le nombre, la forme et la place des embrasures et des meurtrières ne sauraient être indiqués que par conjecture.

Sections et courtines.

L'ensemble du tracé se subdivise en dix sections d'inégale longueur, comprises entre les portes et disposées d'après le principe que j'ai exposé plus haut. Chaque section se compose de la ligne ininterrompue du mur bordé des tours de flanquement. L'intervalle entre les tours (μεταπύργιον) ou longueur des courtines n'est pas fixe. Il varie en moyenne entre 25 et 26 mètres, soit moins d'un plèthre. Quelques courtines mesurent 23, d'autres jusqu'à 37 m. 75 (2), mais ce sont là des dimensions exceptionnelles ; on les observe surtout dans le voisinage des portes, dont la présence à des points déterminés interrompait la régularité du tracé. Les tours avaient pour office de protéger la base et la crête du mur en les rendant intenables à l'assaillant ; leur distance ne devait pas dépasser la bonne portée de l'arme de main, afin que, si l'une d'elle était attaquée, ses deux voisines fussent en état de la défendre

(1) Cette argile provenait en partie du fossé lui-même. On en faisait un pisé, mélangé de paille hachée, πηλὸς ἠχυρωμένος, moulé en carreaux et séché au soleil ; on l'étalait en lits horizontaux sur une couche de terre mouillée qui formait ciment. Dans l'épaisseur du massif on plaçait du chaînage en bois avec des madriers transversaux (ἔνδεσμοι) et des longrines (θρᾶνοι), comme on le constate à Troie, à Mycènes, dans le devis des murs d'Athènes et d'Éleusis (Choisy, *Ét. épigr.*, p. 68), et comme le recommande Philon de Byzance (trad. Graux et de Rochas, III, 3).

(2) Voy. le tableau de la page 150. L'irrégularité de ces dimensions ne permet aucune déduction métrologique sur la longueur de l'unité de mesure employée.

en faisant converger leur tir sur elle. Ainsi s'exprime Vitruve (I, 5, 4, 3) : « *Intervalla autem turrium ita sunt facienda, ut ne longius sit alia ab alia sagittae missione, uti, si qua oppugnetur, tum a turrium quae erunt dextra ac sinistra scorpionibus reliquisque telorum missionibus hostes rejiciantur.* »

D'une arête à l'autre, le mur de la courtine mesure en moyenne 4 m. 20 à 4 m. 70 d'épaisseur.

Deux hommes armés se promenant sur sa crête pouvaient s'y croiser sans embarras, comme le veut Vitruve (I, 5, 42) : « *Crassitudinem autem muri ita faciendam censeo, ut armati homines supra obviam venientes alius alium sine impeditione praeterire possint* ». Suivant le commandant de Rochas d'Aiglun (1), l'épaisseur la plus grande qui ait été indiquée pour les murs exposés aux coups des lithoboles a été de 5 mètres. Philon de Byzance écrit : « On doit donner aux murs au moins 10 coudées (15 pieds ou 4 m. 54) d'épaisseur ». C'est, à peu de différence près, tantôt en plus, tantôt en moins, l'épaisseur des courtines à Mantinée. — On retrouve le même genre de mur dans l'enceinte du Pirée, autour de la presqu'île d'Eétioneia, fortifiée par Conon en 393-394 (2).

En arrière de cette ligne externe, à 4 m. 20 ou 4 m. 70 dans l'intérieur de l'aréa (mesures prises de l'arête externe des courtines), règne un contre-parement parallèle au précédent qu'il accompagne dans tout son parcours.

D'une épaisseur moyenne de 45 centimètres, il consiste en une ligne de pierres longues de 1 m. à 1 m. 30, dont la crête affleure un peu plus bas que le niveau supérieur du parement externe. Entre ces deux lignes, un blocage (λιθολόγημα) composé de moellons et de terre mêlés remplit l'intervalle des deux parois de pierres. Ce genre de construction rappelle celui de beaucoup de remparts helléniques, en particulier ceux des Longs murs d'Athènes et de la presqu'île d'Eétioneia. Nous l'avons retrouvé à Tégée et les archéologues de l'École anglaise l'ont aussi observé à Mégalopolis.

A Mantinée, une particularité a frappé tous les voyageurs :

(1) *Principes de la fortific. antique* p. 13.

(2) Voy. les inscriptions trouvées sur ce point par M. Bernay, lieutenant de vaisseau, et publiées par M. Foucart (*Bull. de Corr. hellén.*, XI, p. 129 sq). Les fouilles ont dégagé une partie du mur et la porte (H. Lechat, *ibid.*, XI, p. 200). Le mur est composé, comme à Mantinée, d'une ligne double remplie de blocage. Son épaisseur moyenne est de 5 m. 15

c'est que, sur toute l'étendue du circuit, le niveau supérieur se maintient sensiblement égal, quelles que soient les variations de la hauteur du front d'escarpe au-dessus du sol ondulé (1). D'autre part, on ne retrouve pas aux abords de l'enceinte, sauf aux endroits où les parements inférieurs eux-mêmes se sont disloqués et effondrés sous la poussée des broussailles ou ont été déchaussés par les hommes ou par la rivière, d'amas de pierres écroulées qui auraient pu, comme à Messène, provenir des parties supérieures des remparts.

Cette remarque a induit ceux qui l'ont faite à admettre que, dans l'antiquité, le mur de pierre n'était pas plus haut qu'aujourd'hui. Il servait donc de support ou de socle (κρηπίς) au rempart lui-même, lequel était construit en brique crue, comme celui de la vieille Mantinée (2). Mais, en 371, on avait pris la précaution de le surélever davantage sur une base indissoluble, au-dessus de toutes les crues, naturelles ou artificielles, de l'Ophis. Quant à la partie supérieure, il était à la fois plus économique, plus rapide et même plus sûr de la construire en brique crue. Au dire de Pausanias (3), l'argile moins cassante et plus molle résistait mieux aux coups de bélier que les pierres de taille : en effet, quelques pierres déboîtées ou fracassées entraînaient la chute de celles qu'elles supportaient et la brèche se produisait. Au lieu que la masse compacte et liée de l'argile se maintenait en place tout autour de la trouée. Au reste, les textes anciens et les découvertes archéologiques attestent que ce mode de construction était très commun en Asie et en Grèce, dans les habitations privées, les édifices publics et les ouvrages militaires (4).

(1) Voy. p. 138, fig. 20 et p. 161, fig. 35.

(2) J'ai retrouvé à l'entrée de plusieurs portes, en particulier à celle de la porte F, une masse d'argile qui provenait sûrement des parties hautes du rempart. De même à l'intérieur de certaines tours.

(3) VIII, 8, 4.

(4) Exemples à Troie, Mycènes, Tirynthe (Voy. Perrot, *Hist. de l'Art*, t. VI, p. 729), à Olympie (l'Héraion), à Athènes et Eleusis (Choisy, *Ét. épigr.*). Nous avons retrouvé, M. Bérard et moi, un fragment de rempart de Tégée tout à fait semblable à celui de Mantinée. En Asie, Xénophon (*Anab.*, III, 4, 7, 10) décrit les murs de la ville de Larissa, sur les bords du Tigre. Ils avaient 25 pieds (7m,70) d'épaisseur sur 100 de hauteur (30m), et deux parasanges (60 stades de tour). Ils étaient en briques, mais leurs fondements étaient en pierre de taille jusqu'à la hauteur de 20 pieds (6m16). Un peu plus loin, il donne sur la citadelle de Mespila des indications analogues. La base du mur était en pierre coquillère ; elle avait 50 pieds (15m,40) d'épaisseur et autant de hauteur. Sur ce soubassement s'élevait un mur de briques de 50 pieds (15m,40) de largeur sur 100 de hauteur. Le circuit était de six parasanges (180 stades). Cf. le mur des Platéens décrit par Thucydide (III, 21).

La coupe ci-jointe fait ressortir la façon dont on dut procéder pour l'établissement du rempart. On commença par creuser un fossé de 4 m. 70 environ de largeur sur une profondeur de 1 m. 1/2 à 2 m. On établit ensuite contre la berge extérieure le parement de front, en manière de soutènement ; on remplit le vide de blocage et l'on borda la berge intérieure avec le contre-parement. Sur la plate-forme ainsi obtenue on superposa le massif de briques crues.



Fig. 22.
Schéma de la construction du rempart.

Tours de flanquement

Les tours de flanquement sont elles-mêmes de dimensions très inégales, comme on en jugera d'après le tableau de la page 150. Le front mesure en moyenne de 6 m. 50 à 6 m. 80, et la saillie en dehors de la ligne externe des courtines de 4 m. 50 à 5 m. Toutes les tours de flanquement sont carrées. Elles ne doivent pas être confondues avec les tours ou les bastions des portes, dont les formes sont très variées.

On peut s'étonner que la forme circulaire, adoptée pour le tracé général, ait été abandonnée dans les tours de flanquement. Elles sont toutes carrées. Les tours rondes font partie de la défense des portes. Les auteurs de traités spéciaux recommandent cependant pour les tours le tracé circulaire, demi-circulaire, pentagonal ou hexagonal, de préférence à la forme carrée. Vitruve motive ainsi son opinion : « *Turres itaque rotundae aut polygoniae sunt faciendae ; quadratas enim machinae celerius dissipant, quadrangulos arietes tundendo frangunt* » (I, 5, 44). Les tours convexes avaient donc l'avantage de résister mieux aux coups de bélier ou aux projectiles, qui poussaient vers le centre les pierres taillées en coin. De plus, elles permettaient, pour les machines qu'elles abritaient, le tir dans toutes les directions. Si donc, on leur a souvent préféré les tours carrées, malgré leurs inconvénients, c'est uniquement, comme l'observe

M. de Rochas d'Aiglun (1), parce que leur construction était plus facile, plus rapide et plus économique. Il suffisait d'épanneler la surface extérieure des blocs, sans qu'on fût obligé de les tailler en coin.

Le plan et la structure des tours flanquantes présentent des particularités qui méritent d'être signalées. Il y a deux sortes de tours : les tours simples et les tours à poterne. Je reparlerai plus tard de celles-ci. La construction est la même : leurs dimensions seules et l'existence de la poterne latérale les distinguent. Le croquis ci-contre donne un spécimen de tour ordinaire, qui me dispensera de longues explications.

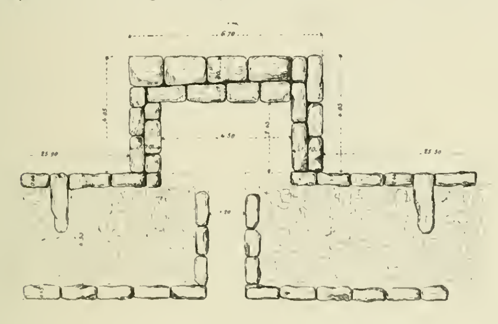


Fig. 23.

Tour sans poterne (Ligne B C : la 4e à l'E. a partir de la porte B).

On remarque que le front saillant des tours se compose d'assises redoublées en pierres de taille, d'une épaisseur triple de la ligne externe des courtines. De plus chaque tour communique avec l'intérieur de la ville par un couloir étroit percé à travers le rempart. Il résulte clairement de ce dispositif et des dimensions restreintes de l'intérieur au rez de-chaussée (4 m. 50 sur 2 m. 45) que, au dessus de la porte et de la courtine, les étages supérieurs de la tour étaient à cheval sur le chemin de ronde.

La terrasse de la tour formait un rectangle de 8 m. 35 de flanc sur 6 m. 70 de front, soit de 55 m. q. 885. Comme celles des courtines, les parois des tours étaient en briques crues, reposant sur un socle de pierres.

(1) *Fortif. antiq.*, p. 18

L'intérieur restait creux. Or, ces parois d'argile de 1 m. 60 d'épaisseur sur le front peuvent sembler bien minces, comparées au rempart de 4 m. 30 ; on serait tenté de croire que ces saillies ne constituaient que des renforcements apparents, dissimulant autant de points faibles. Le bélier, en les ébranlant et renversant comme des châteaux de cartes, aurait eu vite fait, semble-t-il, de les transformer en brèches. Mais, à y regarder de près, on s'aperçoit que les constructeurs ont tout prévu et ont obvié à tout par des moyens très simples. D'abord, ils se sont bien gardés de diminuer l'épaisseur du rempart pour augmenter l'espace intérieur des tours au rez de chaussée, comme l'ont fait ceux de Mégalopolis (1), où l'on observe la disposition suivante :

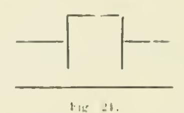


Fig. 24.

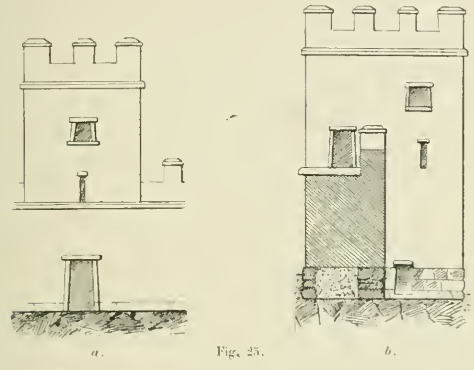
Ce dispositif est très défectueux, parce qu'il évide le rempart et qu'en cas de chute, la tour entraîne avec elle la portion de courtine à laquelle elle est soudée (2). A Mantinée, le rempart gardait toute sa puissance derrière la tour. Quant à la porte et au couloir d'entrée, en cas de chute de la tour, ils se seraient vite trouvés bouchés par les décombres et n'eussent offert aucune ressource à l'ennemi. Un autre avantage de cette construction était de barrer le chemin de ronde en le faisant passer par de petites portes, aisément défendables, ouvertes aux flancs de la tour à hauteur des courtines ; par suite, d'isoler la courtine contiguë, au cas où elle serait escaladée par l'ennemi : celui-ci, pris sur le chemin de ronde entre deux tours, n'aurait guère pu bénéficier de son audace. D'ailleurs, ce dispositif correspond exactement à celui que décrit Thucydide à Platées (III, 21). On peut donc reconstituer le rempart de Mantinée comme le montre la figure 25, tout en reconnaissant que la restauration de la superstructure est tout à fait arbitraire et reproduit surtout celle des remparts de Messène (3).

(1) Loring, *Excavations at Megalopolis*, p. 108, fig. 4.

(2) Pour remédier à cet inconvénient, on imagina des tours simplement appliquées contre le rempart, et non attenantes à lui. J'en ai encore vu à Nicée qui se sont peu à peu détachées de la courtine sans l'entraîner dans leur ruine.

(3) Voir aussi la superstructure du rempart de Lépréon, décrite par Boutan, *Mémoire sur la Triphylie*.

L'intérieur des tours renfermait les escaliers de bois qui conduisaient au chemin de ronde, aux paliers correspondant aux meurtrières et à la terrasse supérieure. L'étage inférieur, resserré entre le rempart et le front de la tour, ne pouvait guère contenir que les escaliers ; mais, au-dessus de la courtine, les chambres devenaient plus spacieuses et pouvaient abriter un certain nombre de tireurs et d'engins de défense.



a. Fig. 25. *b*.

Tour restaurée (vue prise à l'intérieur du rempart)

Tour à poterne restaurée (profil extérieur avec coupe du rempart).

Sur le nombre des tours de flanquement les voyageurs ne sont pas d'accord. Ross en comptait 129 ou 130, Gell 116, Leake 118, Curtius environ 120 d'après Puillon-Boblaye (1). Ces divergences s'expliquent par les lacunes du tracé en certains points, et parce que l'on n'a pas nettement distingué les tours de flanquement de celles qui appartiennent à la défense des portes. Sur plusieurs points, entre autres aux environs des portes E et I, le tracé est devenu presque invisible. Les tours y sont complètement ruinées ; nous n'avons pu en fixer les emplacements qu'en étudiant de près les levées de terrain produites par leurs arasements. Le tableau ci contre donne tous les chiffres intéressants, le nombre et les dimensions des sections, courtines et tours.

(1) *Rech. géographiques*, p. 139.

Statistique de l'enceinte de Mantinée

SECTIONS		COURTINES		TOURS		
	Dimensions	Nombre	Dimensions	de flanquement	des portes	dimensions du front
AB	400m	11	25m90 — 24m30 25 40 — 26 95	10	1 ronde A 1 ronde B 1 carrée B interne	6m60 — 6m90 — 6m50
BC	250	6	25 50 — 25 15 25 85	[illegible]	1 ronde B 1 (?) C	6 50
CD	350	9	20 23 — 25 70 26 25 — 25 30	8	1 carrée C 1 ronde D	6 60 — 6 70
DE	450 (environ)	14	25 35 — 25 15 25 80 — 25 65	15	1 ronde D 1 (?) E	6 75 — 7 »
EF	440	13	26 55 — 25 10 23 15 — 25 25	8	1 (?) E 1 pentagonale F	4 95 — 7 30 — [illegible] » 8 75 — 6 70
FG	395	11	25 50 — 25 65 15 »	11	1 ronde F 1 carrée G	7 » — 6 60 — 7 50
GH	275 (environ)	8	25 40 — 25 40 23 50	7	1 carrée G 1 carrée (?) H	7 5 — 6 60 — 9 »
HI	300 (id.)	9	25 40 — 25 » 25 65	8	1 carrée H 1 (?) I	7 40 — 6 45 — 7 15
IK	820 (id.)	23	25 80 — 23 37 25 » — 30 20	23	1 (?) I 1 carrée K	6 55 — 6 70
KA	358	10	32 20 — 33 75 25 85 — 25 45 27 80 — 37 70	9	1 carrée K 1 ronde A	6 60 — 6 70
10	4063 Y compris les côtés doubles des portes	114		105	21	

On relève, en somme, 105 tours carrées de flanquement et 21 tours de formes variées pour la défense des portes, soit une couronne de 126 tours (1).

1. Les sections portes et plan (?) — La place des portes était déterminée par la direction des principales routes rayonnant à l'extérieur, et leur disposition

(1) Ces chiffres, obtenus après des recherches plus minutieuses, corrigent ceux que j'avais indiqués dans mon article du *Bull. de Corr. hellen.*, XI, p. 76.

par les besoins du tracé général. Elles sont presque toutes comprises entre les deux extrémités, l'une rentrante et l'autre sortante, des sections. Elles font ainsi dans l'épaissseur du rempart, autant de coupures obliques, dont la direction est la même, malgré la variété des dispositifs adoptés pour chacune d'elles. J'ai expliqué comment la nécessité d'amortir les angles aux courbures du tracé et de ramener à l'ellipse les côtés divergents avait imposé cette orientation uniforme : toutes les portes s'ouvrent vers l'intérieur dans le sens d'une flèche qui ferait le tour du rempart comme le montrent les fig. 19[a] et 26.

Une œuvre logiquement conçue se trouve répondre à plusieurs nécessités à la fois. Nulle part, ce caractère ne ressort mieux que dans la construction des portes de Mantinée. En appropriant d'abord le plan de ces ouvertures nécessaires aux exigences du tracé circulaire, les ingénieurs de 371 ont, du même coup et sans autres recherches, obtenu pour elles le maximum d'effet défensif.

Principes de leur construction.

Ils avaient moins à se préoccuper de faciliter les communications du dedans au dehors que d'empêcher l'ennemi de forcer l'entrée du dehors au dedans. Ce problème avait, depuis les temps les plus anciens, inquiété les constructeurs de remparts. La solution qu'ils avaient trouvée et qui a prévalu durant toute l'antiquité consistait à rendre aussi défavorable que possible à l'assaillant l'approche du point faible. Pour cela, on disposait la porte dans un flanc C B regardant la campagne (fig. 26), de façon à obliger l'ennemi à présenter au défenseur placé sur A B le côté découvert, c'est-à-dire le côté droit que ne protégeait pas le bouclier. « *Ita circumdandum ad loca præcipitia, et excogitandum uti portarum itinera non sint directa, sed* σκαιά. *Namque cum ita factum fuerit, tunc dextrum latus accedentibus, quod scuto non erit tectum, proximum erit muro* (1). »

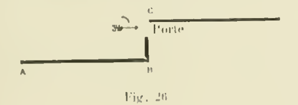


Fig. 26

Cette question du côté couvert par le bouclier est capitale dans la fortification antique. Elle explique la plupart des dis

(1) Vitruve, I, 5, 41.

positions défensives de l'architecture militaire. « Toutes les dispositions des ingénieurs, dit M. de Rochas, étaient calculées en vue de ce côté nu qu'il fallait frapper chez l'ennemi et protéger chez l'ami (1) ».

Par là s'expliquent les rampes d'accès des portes de Tirynthe et de Mycènes. A Mantinée, on remarque que le flanc A B se trouve toujours engagé à l'intérieur du double rempart : par là, le défenseur, qui harcèle le côté faible de l'ennemi emprisonné devant la porte, est lui-même abrité contre les projectiles lancés du dehors par la ligne extérieure qui le couvre.

Ce n'était pas tout. Les constructeurs de la grande porte de Tirynthe s'étaient contentés d'obliger l'ennemi à se présenter par le côté nu, sans assurer à l'ami qui sortait le bénéfice de la position inverse. A Mantinée, la prévoyance est double ; elle calcule à la fois ce qui convient à la défensive et aussi à l'offensive, car elle sait qu'une garnison ne doit pas se réduire à un rôle passif, mais qu'elle doit elle-même agir vigoureusement par des sorties. Par conséquent, si l'on oblige l'ennemi à se présenter découvert, on veillera à ce que l'ami à sa sortie soit accompagné d'un mur protecteur jusqu'au moment où il pourra se risquer en campagne protégé par son bouclier. Enfin, une troisième préoccupation se laisse clairement deviner : celle d'accumuler autour et à l'intérieur des portes les obstacles, les difficultés et les défenses renforcées.

Ces principes et ces précautions générales, les constructeurs de Mantinée ne les ont pas appliqués d'une manière uniforme. Ils leur ont, au contraire, adapté des dispositifs variés, appropriés aux nécessités locales du tracé. Chaque point du circuit pourvu d'une ouverture se trouvait, en effet, dans des conditions particulières, suivant que le périmètre dessinait une courbure plus ou moins prononcée, que le terrain ambiant permettait ou défendait à l'ennemi certains déploiements. Ils ont tenu compte, dans l'application de règles absolues, de la valeur relative des différents points de l'enceinte. C'est pourquoi aucune porte ne ressemble exactement aux autres, bien qu'elles soient toutes construites d'après les mêmes principes. Ils n'ont laissé aucun détail à l'arbitraire. Ce n'est point par pur amour de l'art ni pour faire étalage d'ingéniosité qu'ils ont diversifié leurs modèles : il y a dans cette partie de leur œuvre plus de raisonnement et de science pratique que de fantaisie.

(1) *Fortif. antiq.* p. 15.

L'examen détaillé de chacune des portes permettra d'étudier ces combinaisons et les intentions auxquelles elles répondent. Je m'aiderai, pour combler certaines lacunes, des petits plans de Gell (1) : quoique très peu exacts en général, ils peuvent fournir d'utiles indications pour des parties que l'auteur a trouvées en bon état. Je joindrai une copie de ces croquis à ceux que j'ai dressés sur place.

La porte A est très originale. Située sur une courbure très allongée, son ouverture se présente par exception, perpendiculaire et non oblique au rempart, les extrémités des deux Porte A.

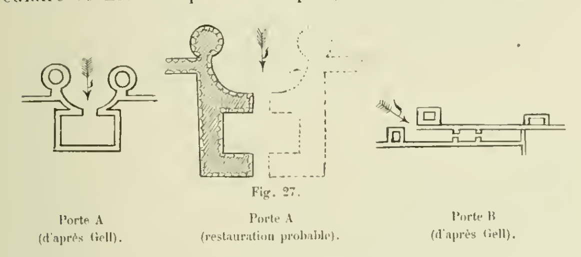


Fig. 27.

Porte A (d'après Gell). Porte A (restauration probable). Porte B (d'après Gell).

sections se trouvent dans le prolongement l'une de l'autre, au lieu de s'emboîter parallèlement comme les têtes d'une mortaise. La porte se composait de deux cours : une avant cour en demi-lune concave, commandée par deux tours rondes. Une première porte ou une herse fermait l'issue de cet entonnoir. L'assaillant qui avait forcé cette entrée se trouvait ensuite enfermé dans une petite cour rectangulaire d'où les traits pleuvaient sur lui de tous les côtés. La forme des portes devait rappeler celles de Messène ; je n'ai retrouvé ni linteaux ni montants de pierres. Les tours ou les massifs des portes n'ont point de petites entrées du côté de l'intérieur, comme les tours de flanquement. D'où l'on peut conclure qu'elles étaient pleines jusqu'à la hauteur des courtines ; les étages supérieurs étaient seuls casematés et l'on y accédait par le chemin de ronde. La porte de Mégalopolis à Messène présente un dispositif analogue : seulement, l'avant-cour et les tours sont carrées, et la cour intérieure est circulaire.

La porte B, très inexactement restituée par Gell (fig. 27), Porte B

(1) *Probestücke von Stadtemauern*, 1831. Ces petits plans accompagnent le plan général reproduit plus loin, p. 195, fig. 48.

s'ouvrait entre deux tours rondes, dont l'une a disparu. Le couloir intérieur était commandé, du côté de la place, par un bastion carré situé à la droite de l'assaillant et dont la terrasse pouvait recevoir un grand nombre de défenseurs abrités contre les coups du dehors par le mur opposé.

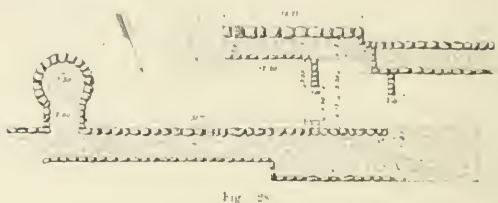


Fig. 28.
Porte B (état actuel).

Porte C. L'état actuel de la porte C ne rappelle en rien celle que Gell présente sous la même lettre et qui lui correspond pour la position. Il subsiste, de l'avant-cour, le tenon saillant d'une tour probablement ronde, qui a disparu : elle dominait la droite de l'assaillant et devait être d'autant plus proéminente que le tracé décrit ensuite un coude brusque vers le S. E. ; il fallait donc couvrir plus fortement cette brèche située sur un angle. La tête du segment externe, en grande partie détruite, ne laisse plus voir qu'un fragment de bastion ; celui-ci se terminait sans doute par une pointe arrondie. Dans le vestibule compris entre les deux portes, j'ai retrouvé les restes du dallage de la rue. On remarque ainsi que la courtine extérieure, comprise entre la dernière tour flanquante et l'extrémité du tronçon, est parfois échancrée en crémaillère. Cette disposition a pour but de fournir un flanc saillant, capable de battre le pied de la courtine, devenue trop longue, et cela sans installer de tour.

Porte D. La porte D, qui répond à la porte C de Gell et à celle dont l'Expédition de Morée, Ross et Curtius ont donné des croquis, a frappé les voyageurs par sa belle ordonnance et son remarquable état de conservation. L'avant-cour, commandée par deux belles tours rondes de 7 m. 50 à 8 m. de diamètre et la cour, dont les ouvertures entre montants mesurent 5 m. et 4 m. 60, sont enfermées entre deux lignes de rempart renforcées. Ces renforcements ménagent à la garnison deux larges plates-formes en communication avec les tours. Peut-être une partie de ces saillies servait-elle de rampe ou d'escalier pour

monter au chemin de ronde? On a cru remarquer, dans le tenon qui relie au mur la tour Nord (à gauche) les ouvertures de deux petites poternes ; mais la destruction du mur à cet endroit rend ce détail peu clair. Il faudrait alors admettre qu'il existait une porte d'entrée au rez-de-chaussée de la tour, du côté de la place. A vrai dire, je crois plutôt qu'on n'accédait à la tour que par le chemin de ronde.

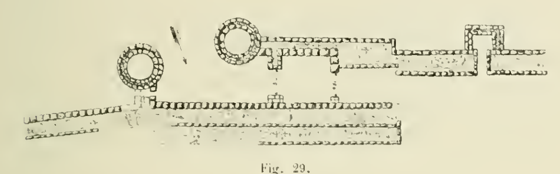


Fig. 29.
Porte D (état actuel).

L'existence d'une porte dans le voisinage de la source Varéli ne peut guère se déduire de l'aspect des lieux. C'est le point de l'enceinte le plus ruiné ; tours et courtines ont également disparu, sans même laisser d'arrachements. Les habitants du hameau, dont Leake et Gell ont encore vu quelques masures, ont tout démoli pour construire leurs cabanes. Cependant mes recherches pour retrouver la direction du circuit à cet endroit et combler cette lacune m'ont convaincu qu'il existait une porte faisant directement face à l'Alésion. Porte E.

Des raisons subsidiaires peuvent aussi être invoquées : 1° la longueur inusitée du segment DF, si l'on supprime la porte E ; 2° l'existence d'une rue antique partant du coin S. E. de l'Agora juste dans la direction de la source Varéli ; 3° l'existence, en face de cette source, d'un sentier qui gravit le ravin de l'Alésion où devait être installé le Stade et traverse obliquement la colline pour aller rejoindre la route de Nestané Argos. Ce raccourci de montagne évitait aux piétons et aux mulets le détour par la pointe, et ce devait être le chemin direct du sanctuaire de Déméter sur l'Alésion. Enfin un autre argument serait fourni par la source, si l'on pouvait démontrer qu'elle existait dans l'antiquité. J'ai marqué, sur le plan général, la restauration probable de cette partie, avec la position de la porte et des tours disparues.

C'est un couloir droit, défendu sur le côte nu de l'assaillant Porte I

par une belle tour pentagonale, dont les puissantes assises sont bien conservées. J'y ai retrouvé les restes du dallage.

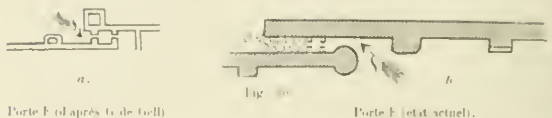


Fig. 30.

Porte F (d'après G de Gell). Porte F (état actuel).

Porte G. Elle est comprise entre une tour carrée à g. de 8 mètres 40 de front et un bastion rectangulaire de 8 m. 20 d'épaisseur. Les montants et le dallage de la rue, avec les ornières creusées par les roues sont encore conservés. Comme celle qui lui correspond au N.-E., cette porte est placée à un

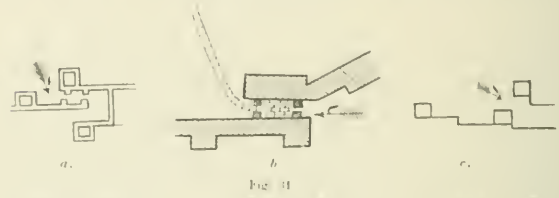


Fig. 31.

Porte G (F de Gell). Porte G (état actuel). Porte I (?) (d'après H de Gell).

coude brusque du tracé. Ses défenses sont aussi simples que puissantes : on a jugé inutile d'établir une tour proéminente de couverture, à cause du voisinage de la première tour flanquante, distante seulement de 14 m., large de 7 m. 50 et munie d'une poterne ainsi que ses voisines de la même section.

Portes H et I. L'existence d'une ouverture en H est indiquée par la position en crémaillère des tronçons du tracé. Gell ne s'en est pas rendu compte et omet de placer une porte à cet endroit.

De même pour la porte I, que les travaux de la route moderne ont emportée avec plusieurs tours et courtines. La porte G de Gell lui correspond pour la position, mais je doute qu'elle en reproduise les dispositions authentiques (voy. fig. 31, c.). Peut-être son croquis de la porte H, dont l'équivalent n'existe plus aujourd'hui, peut-il en donner une idée ?

Porte K. Peut-être E de Gell ? — Elle se composait d'un double couloir coupé à angle droit : la première partie comprise entre deux grosses tours avancées, dont l'une, à g. de l'assaillant,

formait un bastion carré et l'autre une saillie proéminente, au front peut-être arrondi, comme l'indique le croquis de Gell. A l'intérieur, la tête de la section se terminait au ras du sol par une ligne de bornes en demi-cercle, comme l'épine d'un stade.

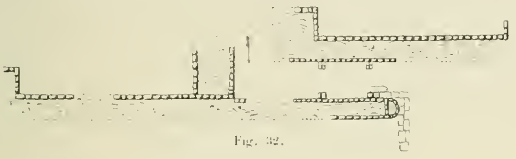


Fig. 32.

Porte K (état actuel).

Les chars pouvaient ainsi tournèr court, sur le dallage de la rue, qui se dirige perpendiculairement vers le centre de la ville. On aperçoit encore, au tournant, les entailles creusées dans ces pierres à la hauteur du moyeu des chars.

Les voies qui sortaient de la ville dans le prolongement des grandes rues dallées ou empierrées descendaient, entre les tours avancées, le faible talus de l'escarpe et franchissaient à quelques mètres du mur le fossé de l'Ophis sur des ponts de pierre ou de bois. La place de quatre de ces ponts est encore visible en face des portes B, C, H, K. Les ponts actuels, très étroits, sont de fort médiocres remaniements byzantins, turcs ou modernes. Sortie des portes.

Outre ces sorties, larges en moyenne de 4 à 5 mètres entre montants, points de départs des grandes routes que suivaient les armées et les chars, il y avait d'autres issues ménagées dans l'enceinte pour les besoins de la défense. Leur exiguïté et leur position ne leur permettaient pas de servir aux communications régulières ; elles n'avaient donc qu'une valeur purement militaire. Elles débouchaient sur la bande de talus comprise entre la base du mur et l'Ophis et qui est large en moyenne de 20 à 25 mètres. On les trouve surtout groupées dans la partie orientale du circuit, en face de l'Alésion. Dans la section D E, il y en a à toutes les deux tours ; dans la section E F elles sont moins visibles et paraissent moins régulières et moins nombreuses ; dans la section F G toutes les tours en sont pourvues. Ce sont de petites ouvertures de 1 m. de large, percées au ras du sol dans le flanc droit des tours pour qui regarde la campagne (fig. 25, *b*.). Elles sont donc orientées en sens contraire des portes parce que leur destination était absolument différente. Tandis Poternes de sortie.

que les portes se présentaient de la façon la plus défavorable à l'assaillant, les poternes étaient disposées de manière à favoriser les sorties des assiégés, en leur permettant de se défiler au pied de la courtine et sous sa protection, sans présenter à l'ennemi leur côté nu. Pour cela, les files armées se formaient d'avance à l'intérieur de l'enceinte comme le montre la figure suivante, et débouchaient rapidement, homme par homme, en courant le long de la courtine (fig. 33).

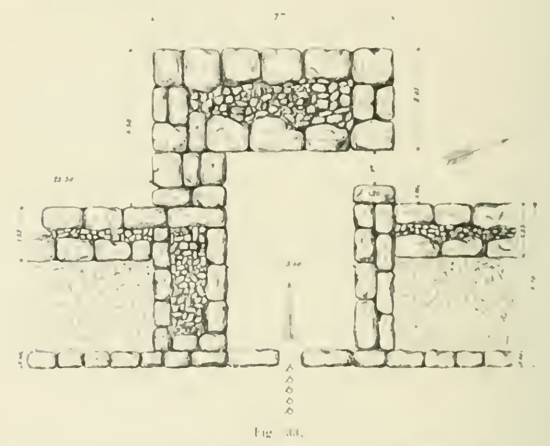


Fig. 34.

Tour à poterne de Mantinée (2e tour à partir de la porte F, segment F G) (1).

Quand cette manœuvre s'opérait en même temps à toutes les tours pourvues de poternes, à raison de 20 à 30 hommes par tour, des loches entiers pouvaient en un instant s'aligner au pied du rempart, sauter le fossé et opérer en ordre de bataille un mouvement tournant : la conversion se faisait autour du rempart à droite ; on pouvait prendre à dos l'ennemi massé à l'entrée d'une porte, déranger ses travaux d'approche, surprendre son camp. On rentrait soit par une des grandes portes, soit par les poternes, en ayant soin de

(1) Cette tour a le front très épais, parce que la chambre intérieure du rez-de-chaussée est prise sur la masse du rempart. Il n'y a qu'une cloison et une porte du côté de l'intérieur, sans couloir.

faire face à l'ennemi et le côté droit tourné vers le rempart. Cette dernière manœuvre présentait plus de danger ; aussi Philon de Byzance recommande-t il de ménager dans les flancs opposés des tours, deux poternes, l'une pour la sortie, l'autre pour la rentrée (1), de façon qu'à aucun moment on ne soit forcé de montrer à l'ennemi le côté droit. Pareille précaution n'a pas été prise à Mantinée, sans doute parce qu'on comptait surtout sur les grandes portes pour effectuer la rentrée. Quant aux poternes, leurs faibles dimensions les rendaient aisément défendables par la garnison des tours. Comme un homme seul

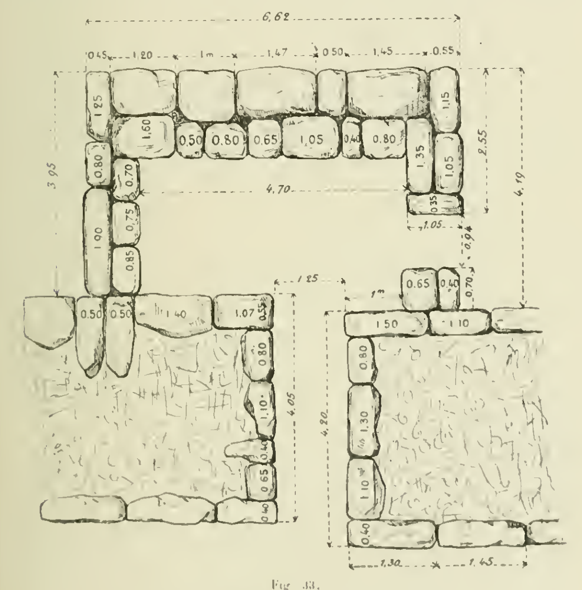


Fig. 33.

Tour à poterne. Sect. N. I. La 2e au S. O. de la porte D.

(1) *Encycl. mécan.* trad. Graux et de Rochas, VI. Voy. à ce sujet les observations de M. de Rochas. *Fortif. antiq.*, p. 23. Les poternes sont appelées δίοδοι dans le devis des fortifications d'Athènes. Voy. Choisy. *Ét. épigr.*, p. 231. On trouve des tours à poternes analogues à celles de Mantinée dans le mur de la plaine de Thria (de Rochas, *Fortif. antiq.*, p. 23).

pouvait s'y engager à la fois, il n'y avait pas à craindre que, leurs portes enfoncées, l'ennemi fît irruption dans la ville par ces étroits passages.

L'accumulation de ces poternes de sortie sur le côté oriental de l'enceinte s'explique par la proximité de l'Alésion. L'examen des batailles de Mantinée fait ressortir l'importance tactique de ce coteau dans les conflits contre une armée venue du Sud. Or, les dispositions défensives de Mantinée étaient surtout combinées en vue d'une attaque des ennemis les plus redoutables, ceux du Sud, les Tégéates et les Spartiates. La bataille de 418 et la campagne d'Agésilas contemporaine de la reconstruction de Mantinée (automne 370) prouvèrent combien il pourrait être utile de se saisir de l'Alésion pour dominer le flanc droit de l'ennemi. De plus, il importait de pouvoir survenir à l'improviste sur la grande route de Tégée, la *Xénis*, par où l'ennemi recevait ses convois et ses renforts, de profiter des abris qu'offrait la nécropole qui bordait cette voie, de dégager au besoin, pour aller au devant des secours d'Argos, la route de Nestané qui aboutissait à la porte F, enfin de protéger l'aqueduc de Mélangeia, qui entrait en ville dans les environs de la porte D ou de la porte E.

Correspondance des portes et des routes

Il reste à déterminer à quelles routes correspondaient ces dix portes. Suivant l'ordre des chemins décrits par Pausanias, il est facile de reconnaître la plupart d'entre elles. Au chemin du Klimax par Mélangeia et la source des Méliastes, répond la porte D; à celui de Nestané, venu d'Argos par le Prinos, la porte F (1); au λεωφόρος de Tégée, dont la partie suburbaine comprise entre le temple de Poseidon et la ville s'appelait la Xénis, correspond la porte G; au λεωφόρος de Pallantion, la porte I, par où entre à Mantinée la route actuelle venant de Tripolis; à la route de Méthydrion par la plaine Alcimédon, la porte K, ouverte juste en face du défilé de Kapsia; à la route d'Orchomène par Maira, en laissant à droite le tombeau de Pénélope (butte de Gourtzouli) et le mamelon de la Ptolis, correspond la porte B; à la route directe par l'Anchisia, la porte A, qui fait face exactement au col de l'Anchisia. Les autres portes, qui ne répondent à aucun chemin décrit par Pausanias, peuvent être identifiées d'après leur

(1) La destination de cette porte, ainsi que la direction de la *Xénis*, a soulevé quelques discussions. Nous avons réfuté plus haut, p. 94 et suiv., le système de Curtius (Cf. Bursian, *Geogr. v. Griech.* II, p. 214, n. 2).

orientation : Il s'ouvrait sur un chemin de petite communication destiné à doubler les deux grandes routes de Tégée et de Pallantion qui laissaient libre le milieu de la plaine. E desservait le chemin du Stade de l'Alésion et du bois sacré de Déméter; C, le chemin qui longeait à l'Ouest la butte de Gourtzouli et aboutissait au fond de la plaine à la descente du sentier muletier venu d'Aléa par le col de Phrosouna. Le tableau suivant résumera nettement ces remarques :

A. Porte d'Orchomène et Kleitor par l'Anchisia.
B. Porte de Maira-Orchomène.
C. Porte d'Aléa (Stymphale).
D. Porte de Mélangeia-Argos (Klimax).
E. Porte de l'Alésion.
F. P^te de Nestané-Argos (Prinos).
G. Porte de Tégée (Xénis).
H. Porte de Manthyréa.
I. Porte de Pallantion (Mégalopolis).
K. Porte de Méthydrion (Ménale). (1).

(1) Ces résultats diffèrent des identifications précédemment admises, d'après Leake et Curtius, et de celles que j'avais moi-même adoptées dans mon article du *Bull. de Corr. hellén.* XIV (1890), p. 76 et suiv. et dans le Guide Joanne, *Grèce*, II, p. 374.



Fig. 35.

Rempart de Mantinée. Porte G (d'après une photographie de l'Institut archéologique allemand)

CHAPITRE IV.

LA VILLE ; LES RUES ; L'AGORA ; LES MONUMENTS.

Influence du tracé sur la topographie intérieure.

On a vu les raisons qui imposaient aux constructeurs du rempart le tracé elliptique divisé en 10 sections par les ouvertures des portes. Cette disposition du périmètre devait forcément influer sur la topographie de la ville ; le plan intérieur résultait de la figure générale. Mais, malgré la régularité que permettait un terrain presque uniformément plat, la Nouvelle Mantinée échappait, grâce à sa forme circulaire et allongée, à la monotonie des villes géométriques dont les rues se coupent à angles droits. On peut en reconstituer les grandes lignes comme suit.

L'intervallum.

D'abord, quand on avait franchi les portes, on débouchait sur un boulevard circulaire ou *intervallum*, qui longeait intérieurement le mur et reliait entre elles les portes de la ville, celles des tours et les escaliers ou rampes donnant accès au chemin de ronde. La nécessité d'une pareille voie pour le service du rempart n'a pas besoin d'être démontrée : l'ouverture de toutes les portes des tours en prouve surabondamment l'existence. Elle seule rendait possible l'utilisation de Mantinée comme camp retranché et permettait la sortie simultanée de forces considérables, soit par les poternes des tours soit par les portes de la ville. C'était là que se préparaient les manœuvres comme celle qu'exécuta Philopœmen en 192, et que les troupes s'ordonnaient avant de passer en plaine.

Les secteurs et les quartiers.

Au delà de chaque porte, les voies suburbaines se prolongaient à l'intérieur par 10 rues principales, qui devaient aboutir à une grande place publique située au centre de l'ellipse. Telle était la disposition logique, *à priori*, et telle est celle que les fouilles

ont permis de constater. Ces rayons convergents divisaient l'aire intérieure en 10 secteurs, dont l'écartement correspondait à la longueur de l'arc respectif du rempart ; ces arcs, déterminés par la répartition des portes sur les points où aboutissaient les routes, étant inégaux, les dimensions des secteurs variaient en conséquence. Une inscription nous apprend l'existence de 5 tribus qui représentent les 5 quartiers de la ville (1); peut-être chacun de ces quartiers comprenait-il deux secteurs : le plus vaste de ces secteurs, limité par les portes I et K, renfermait sans doute des espaces inhabités, jardins ou terrains vagues.

Nous avons retrouvé, dans le voisinage des portes et suivi sur un parcours plus ou moins long les traces de quelques dallages de rues. L'intérieur de la porte G est complètement dallé, et l'on remarque encore les lignes d'ornières creusées par les chars (2). De même à la porte K, l'angle du mur intérieur portait la trace d'entailles produites par les moyeux des chars. Les dallages de l'intérieur se réduisent en général à une faible largeur de 0 m. 75 à 1 m. ; les roues les débordaient des deux côtés ; ils paraissent à certains endroits, comme au centre de l'agora, légèrement creusés au milieu pour l'écoulement des eaux du théâtre. D'autres amorces de chaussées, près de l'agora, sont simplement empierrées et l'une d'elles est bordée de trottoirs sur une trentaine de mètres. Vu les remaniements qui ont bouleversé Mantinée, on ne saurait prétendre que ces dallages représentent un travail hellénique. Rues.

Les vestiges de ces voies, tels que nous les indiquons sur le plan, prouvent bien que les rues parties des portes venaient aboutir à l'agora. Cependant, le dallage de la porte G se dirige vers la porte D sans passer par l'agora. Cela nous permet de

(1) Foucart, *Incr. du Pélop.*, nº 352 p. Les tribus sont énumérées dans l'ordre suivant : Èpaléa, Ènyalia, Hoplodmia, Posoidaia (voy. p. 286 287), Anakisia. Comme l'a reconnu M. Foucart, ces noms correspondent à ceux des sanctuaires situés dans chaque quartier : la position suburbaine du temple de Poseidon donne l'emplacement de la Posoidaia, au Sud, entre les portes F et H. Pour les autres, on peut remarquer ceci : le temple de Zeus Hoplodmios se trouvait peut-être dans la partie septentrionale de la ville, du côté de Méthydrion, qui possédait un culte d'Hopladamos (voy. plus bas, p. 297) ; on placerait alors l'Hoplodmia entre les portes H et K ; de même l'Epaléa se placerait du côté de la porte d'Aléa, entre les portes B et D. La place des deux autres pourrait se déduire de l'ordre de l'énumération.

(2) Ces ornières indiquent une largeur entre roues de 1m50

retrouver la place de 2 carrefours où cette rue s'embranchait avec les rues conduisant à l'agora. (V. le plan). Sur la disposition des rues plus ou moins concentriques reliant entre elles les voies rayonnantes, le terrain ne nous a fourni aucune indication.

Agora

Si l'on rejoint sur le plan, par des diagonales, toutes les portes de la ville, ces lignes viennent se croiser, avec autant de précision que le comporte l'irrégularité de la figure générale, en un point situé un peu à l'Est du centre géometrique de la dite figure. Seule la ligne HB reste en dehors du point de croisement, mais cette ligne n'est pas une diagonale : le grand axe, qui joint H et C, traverse au contraire exactement le point de croisement. C'est donc ce carrefour des diagonales aboutissant aux portes qui a determiné le centre politique de la ville ; ce n'est pas le centre géométrique de l'ellipse, qui se trouve à environ 60 mètres de là. Telle est l'explication certaine de la position légèrement excentrique de l'Agora. Mais, de toutes façons, cette Agora devait être cherchée vers le centre et non dans la région septentrionale, comme Curtius l'avait admis d'après l'ordre apparent de la description de Pausanias (1). L'emplacement réel etait donc le mieux approprié aux besoins de la circulation par les voies les plus fréquentées, la voie carrossable qui allait de G (porte de Tégée) en B (porte d'Orchomène par Maira) et les chemins muletiers de Nestané-Argos ou de l'Alésion (porte E) à l'Arcadie septentrionale (porte A). Coïncidence qui n'a rien de fortuit : les limites de l'agora sont exactement comprises entre les lignes FA, GB, GC, EA.

Les agoras des villes grecques affectaient d'ordinaire une forme rectangulaire. C'étaient des places irrégulières entourées de portiques et de bâtiments publics entre lesquels pénétraient les trouées des rues. C'est ce que Pausanias appelle le type archaïque ; il en cite des exemples, l'agora d'Élis et celle de Pharai, en Achaïe (2) ; l'agora du Céramique, à Athènes, rentrait aussi dans la même categorie (3). Les agoras modernes, dites de type ionien, étaient construites de toutes pièces ; c'étaient

(1) *Pelop.* I, p. 238

(2) (VI, 24, 2) : Ἡ δὲ ἀγορὰ τοῖς Ἠλείοις οὐ κατὰ τὰς Ἰώνων καὶ ὅσαι πρὸς Ἰωνίᾳ πόλεις εἰσὶν Ἑλλήνων, τρόπῳ δὲ πεποίηται τῷ ἀρχαιοτέρῳ, στοαῖς τε ἀπὸ ἀλλήλων διεστώσαις καὶ ἀγυιαῖς δι' αὐτῶν. — (*Ib.*, VII, 23, 2) : Περίβολος δὲ ἀγορᾶς μέγας κατὰ τρόπον τὸν ἀρχαιότερον ἐστιν ἐν Φαραῖς.

(3) Curtius, *Stadtgeschichte Athens*, p. 171. Pausan. I, ed. Hitzig et Blümner (1896), pl. II et suiv.

moins des places publiques, que des cours ou péristyles, formant un parallélogramme régulier entouré d'une bordure continue de portiques (1).

L'agora mantinéenne se rattache au premier groupe, dont elle est actuellement le plus complet spécimen. Quoique reconstruite en partie à l'époque romaine, elle reproduit encore les dispositions primitives signalées par Pausanias : un périmètre irrégulier, bordé de portiques non continus, entre lesquels débouchent les rues. L'ensemble du rectangle mesure environ 150 mètres de longueur sur 85 de large. Comme le Forum romain, cette place semble s'être substituée à un ancien marais, qui a reparu dans les temps modernes (2).

L'agora, cœur de la cité, rendez-vous des citoyens qui venaient y discuter les affaires publiques, et des marchands qui y apportaient leurs denrées, devait être aménagée de façon à satisfaire à sa double destination, comme lieu de réunion des assemblées populaires et comme marché. A cela s'ajoute le caractère sacré qu'elle tient de la présence des dieux et des héros, protecteurs ou fondateurs de la ville, souvent invoqués dans les débats publics. Tous ces éléments se retrouvent sur l'agora de Mantinée. Les constructions de l'époque romaine avaient sans doute renouvelé le cadre de l'agora contemporaine de Lycomèdes, mais elles respectèrent l'emplacement et les édifices les plus vénérés.

Parmi les constructions destinées à la vie publique, nous citerons d'abord le théâtre. C'est lui qui ferme à l'Ouest l'aire de la place. A Mantinée comme à Tégée, on avait préféré construire le théâtre en pleine ville, plutôt que d'aller chercher au loin l'appui économique d'une colline naturelle. On y trouvait l'avantage de faire servir le théâtre non pas seulement aux représentations dramatiques, mais aussi aux assemblées populaires. C'est pourquoi le théâtre, dans ces villes, devient partie intégrante de l'agora et organe essentiel de la vie publique. Théâtre

1° *L'analemma.* — Le théâtre de Mantinée, édifié sur terrain plat, est une œuvre toute artificielle. Pour étayer les gradins, on commença par élever un monticule appuyé sur un gros mur de soutènement ou ἀνάλημμα. L'appareil de ce mur, en gros blocs

(1) Voy. Saglio. *Dict. des Antiq.* art. *Agora.*

(2) La profondeur de certaines fondations nous fait croire à l'existence très ancienne de ce marais.

polygonaux, rappelle celui des remparts. Il est demi-circulaire et la concavité regarde vers l'Est. Cette orientation faisait que les spectateurs tournaient le dos au soleil couchant, dont les rayons obliques sont particulièrement gênants. L'arc décrit par l'ἀνάλημμα décrit un peu plus d'une demi-circonférence, avec un rayon de 33 m. 50, autour d'un centre situé à 4 m. 05 à l'ouest du centre de l'orchestre. Le tracé de cette circonférence présente aujourd'hui quelques irrégularités, dues sans doute aux déplacements des blocs qui ont cédé sous la poussée de la cavea. Le mur s'est écroulé avec la plus grande partie du blocage intérieur et des gradins. Il ne s'élève plus, au point le moins endommagé, près de l'escalier Ouest, qu'à 3 m. 62 au-dessus du sol antique, dont l'empierrement est reconnaissable. La hauteur primitive devait être 4 fois plus grande. Peut-être doit-on admettre que la partie subsistante représente un socle de pierres analogue à celui du rempart, et que la partie supérieure était en brique crue, suivant l'usage courant à Mantinée.

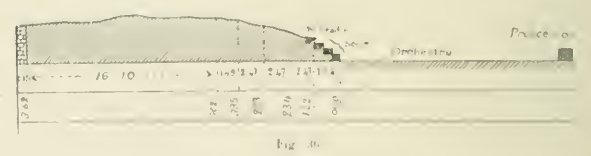


Fig. [illegible].

Coupe en profil du théâtre (état actuel).

Dans la plupart des théâtres grecs, les gradins, du côté de la scène, sont limités par deux murs latéraux (παραστάδες) qui convergent vers le centre de l'orchestre. Ici, la disposition de ces ailes est très irrégulière. L'ἀνάλημμα ne forme parastade que pour la partie supérieure de la cavea, située au-dessus du διάζωμα. De plus, il y a manque de symétrie entre l'aile Sud et l'aile Nord. La première déborde la seconde et s'avance à l'Est, en dessinant une saillie brisée en un angle obtus, dont les côtés sont parallèles aux murs de deux édifices voisins.

Ces deux bâtiments existaient sans doute antérieurement à la construction de l'analemma : comme c'étaient deux temples, on n'osa pas y toucher, et l'analemma de l'aile S. dut épouser leurs contours.

D'autre part, les deux parastades figurées sur notre plan (fig. 37) par deux lignes noires portent la marque d'une construction

plus récente faite avec des matériaux disparates, ainsi que les deux escaliers N.-E. et S.-E. Toutes ces parties ont été évidemment remaniées à la hâte, sans homogénéité, et de la manière la plus économique, puisque dans l'escalier N.-E., par exemple, on encastra une colonnette ayant appartenu à quelque édicule, peut-être aux Propylées voisins.

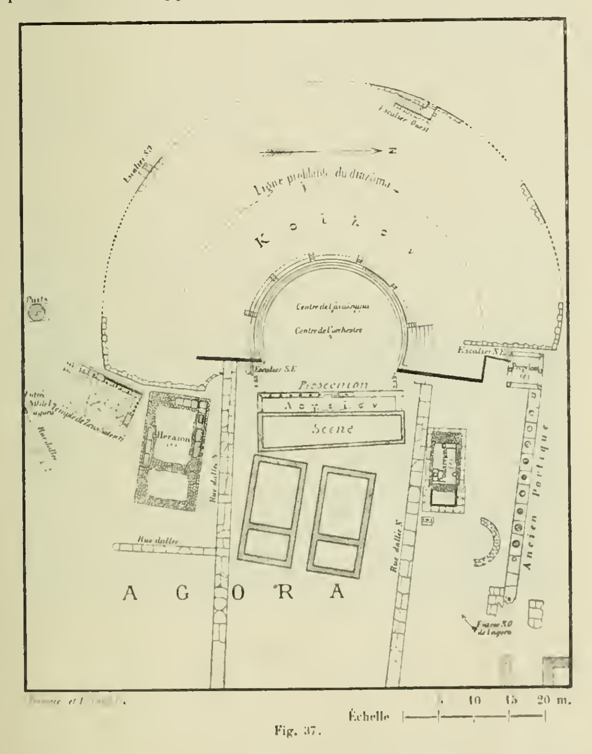


Fig. 37.

2° Le κοῖλον. — Les mêmes disparates se remarquent dans la construction du κοῖλον. Certains gradins sont en marbre, d'autres en calcaire blanc. Les gradins reposent sur un blocage noyé

dans de la terre et de la chaux. Mais les gradins taillés pour servir de sièges, ne partent pas du niveau même de l'orchestre. Ils en sont séparés par trois marches lisses de 0m40 de hauteur. Les petits escaliers qui divisent les gradins en κερκίδες ne commencent qu'au dessus de la troisième marche, sans descendre jusqu'à la κονίστρα. Il est évident que ces trois marches ne servaient pas de sièges, mais de soubassement destiné à exhausser les gradins au dessus de la *conistra*. Ainsi les spectateurs assis sur le premier rang des sièges avaient les pieds posés sur la troisième de ces marches. Le premier rang de gradins était réservé aux autorités; une inscription gravée sur la troisième marche indique l'endroit au dessus duquel les membres de la gérousia devaient s'asseoir (10 à 12 places) : ils avaient donc les pieds posés sur ladite inscription.



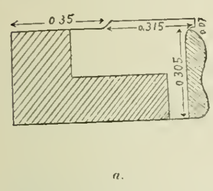
Fig [illegible]

Socle et gradins inférieurs du théâtre

d'après une photographie de l'Institut archéologique allemand

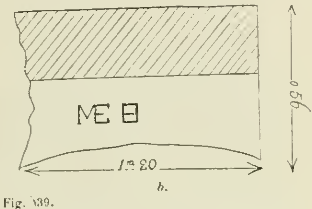
Il n'y avait pas de sièges à dossier, comme à Athènes ou à Épidaure. Les gradins sont tous semblables, et d'une extrême simplicité. Ils se divisent en deux parties : l'une postérieure et creuse destinée aux pieds du spectateur placé au dessus, l'autre un peu exhaussée et servant de siège (fig. 39). Sur l'un

d'entre eux, malheureusement brisé et déplacé, nous avons lu des lettres de l'alphabet, qui servaient probablement, comme à Athènes, à désigner les places. Elles se lisent Μεθ, peut-être le début de Μεθυδριέων, d'où l'on pourrait conclure que des places d'honneur étaient réservées aux habitants ou aux métèques de Méthydrion ? (fig. 39 *b*).



a.

Profil d'un gradin à l'angle d'un escalier.



b.

Fig. 39.

Surface supérieure d'un gradin avec inscription.

Nous avons retrouvé les marches inférieures des huit petits escaliers qui divisaient les gradins en 7 κερκίδες. Aux angles de ces escaliers, le gradin est orné d'un grossier relief simulant le pied d'un siège (fig. 39, *a*). Toute trace de διάζωμα a disparu. S'il y en avait un, il était au-dessus de la partie actuellement subsistante du κοῖλον.

3°.— *Escaliers extérieurs.*— Ce qu'il y a de particulier dans la construction du théâtre, c'est le système des escaliers extérieurs. Il y en avait un attenant à chaque aile. Celui de l'aile N, dont il ne reste plus en place que cinq marches et qui semble avoir été ajouté à la construction primitive, était compris entre l'ἀνάλημμα et un mur de renfort coupé à angle droit. Il conduisait de l'entrée N. O. de l'agora au διάζωμα et de là aux gradins supérieurs. Celui de l'aile S. dont nous n'avons retrouvé que deux marches montait de la πάροδος, dans l'espace réservé entre la saillie de l'ἀνάλημμα et la masse des gradins. Par suite de cette disposition, s'il manquait du côté N. une 1/2 *kerkis* à la zone supérieure des gradins, l'aile Sud de la même zone avait 1/2 *kerkis* supplémentaire.

A l'Ouest, dans la partie convexe de l'ἀνάλημμα, un escalier pénétrait par derrière le théâtre dans l'épaisseur du mur. Nous en avons retrouvé la cage, construite en très bel appareil polygonal. D'abord, deux marches partant du niveau de la chaussée

antique, dont le macadam subsistait en partie, conduisent à un premier palier dallé. Puis, l'escalier tourne à angle droit vers le Sud. Cette seconde partie comprend 12 marches, dont la dernière aboutit à la terrasse demi circulaire qui couronne ces ruines. Nous supposons que cet escalier menait, par un passage couvert pratiqué sous la masse des gradins, au διάζωμα.



Fig. 10.

Vue du théâtre, prise de l'aile Sud.

Il en était de même d'un autre escalier trouvé à la partie S. O. du périmètre. Il contournait le parement extérieur de l'ἀνάλημμα et s'enfonçait aussi sous les gradins pour déboucher dans le κοῖλον. Il n'en reste que 4 marches. Une petite chapelle de la Vierge avait été installée à cet endroit par les modernes. Aussi les paysans désignaient ils sous le nom de « Panaghia » la butte du théâtre. On voit que ces diverses issues assuraient avec une certaine facilité le dégagement des gradins et la sortie des spectateurs.

4°. *Orchestre.* — Le pourtour de l'orchestre est une fraction

de circonférence d'un rayon de 10 m. 85, avec un centre particulier. L'aire intérieure devait être simplement sablée (κονιστήριον) ; nous n'y avons trouvé trace ni de dallage ni de thymélé.



Fig. 41.

Cage de l'escalier Ouest (d'après une photographie de l'Institut archéologique allemand).

Deux rues, dont le dallage a été retrouvé, aboutissaient entre les angles de la scène et ceux du κοῖλον. Elles servaient sans doute d'ὑδραγωγεῖα, car nous n'avons retrouvé ni dans l'orchestre ni dans les πάροδοι de traces de dispositions spéciales pour assurer l'écoulement des eaux. Il est vrai que tout cela a été encombré et bouleversé par des constructions ultérieures.

5°. — *Scène*. — Nous avons dégagé les fondations des trois murs de la scène. Le προσκήνιον est très irrégulièrement construit et bizarrement orienté. Le second mur se trouve bien, comme le veut Vitruve dans son diagramme du théâtre grec, sur la tangente de la circonférence de l'orchestre, mais cette tangente

n'est point parallèle à la ligne des ἀναλήμματα. Elle oblique sensiblement vers le Sud Est, en sorte que l'angle N. de la scène n'est éloigné de l'angle de l'orchestre que de 2 m. 35, tandis que l'angle Sud est distant de l'angle correspondant de l'orchestre de 4 m. 65. Cette étrange disposition qui place la scène de travers par rapport aux gradins est, sans nul doute, la conséquence du défaut de symétrie dans la construction des ailes du théâtre. Comme l'aile Sud déborde sur l'aile Nord, il était nécessaire d'obliquer la scène du côté du plus grand secteur.

Le mur du προσκήνιον mesure 21 mètres 07 de longueur. Il se compose de deux assises de calcaire blanc, de formes et de provenances diverses, ajustées après coup et probablement empruntées à des édifices plus anciens. L'assise inférieure, la plus large, repose sur des fondations peu profondes (1). Elle est conservée dans toute sa longueur. L'assise supérieure ne subsiste que dans la moitié Sud. On y remarque les trous de scellement et les traces des bases de colonnes qui décoraient, comme à Épidaure et à Oropos, le mur du προσκήνιον tourné vers les spectateurs. Elles étaient distantes de 1 m. 35, ce qui porte leur nombre total à 16. Neuf seulement ont laissé des traces.

Au milieu de ce mur est une entaille. Là était la porte. La trace des montants est encore visible sur le côté gauche. Cette porte avait environ 1 m. 50 de largeur. Elle existe à Epidaure à la même place. Elle mettait en communication l'orchestre et l'ὑποσκήνιον. Sur l'assise inférieure, à gauche de la porte, on lit, gravée sur la pierre en lettres de 0 m. 08 l'inscription suivante, ΕΠΙΣΘ, dont le sens nous échappe.

Derrière le προσκήνιον, il y avait une vaste salle qui représente la σκηνή.

Tous ces murs sont construits en moellons ajustés avec de la terre et de la chaux. Ils ont été faits à la hâte, sans soin, avec des matériaux quelconques ; on a voulu bâtir vite, par le procédé le plus économique. Si l'ἀνάλημμα parait bien être de l'époque grecque, contemporain des murs d'enceinte, les parastades, une partie des gradins, les œuvres de la scène et des escaliers lateraux sont des remaniements plus récents. La présence de la chaux dans le blocage qui sert de soubassement aux gradins, la forme des lettres relevées sur plusieurs de ceux-ci, enfin la nature même

(1) Le Δελτίον ἀρχαιολ. (Mars 1890), annonçait que MM. Gardner et Loring avaient mis à nu, jusqu'à une profondeur de 3 mètres, les fondations de la scène de Mantinée : c'est, en réalité, de Mégalopolis qu'il devait s'agir.

des matériaux employés en sont autant de preuves. Seul, l'escalier postérieur, dont les parois polygonales sont ajustées sans ciment, avec une admirable précision, appartenait à la construction de l'ἀνάλημμα primitif (voy. fig. 41).

Toutefois, s'il est difficile de reconstituer le plan originel, on peut admettre que les remaniements concordent en partie avec la théorie exposée par M. Dœrpfeld sur la construction de la scène à l'époque romaine (1). M. Dœrpfeld soutient que, dans les théâtres grecs, les acteurs parlaient au niveau de l'orchestre, en avant du proscénion, qui servait de fond décoratif. Quand on voulut, à l'époque romaine, les établir sur une estrade surélevée, on le fit, dit-il, en creusant l'orchestre tout autour des gradins et en ménageant *en avant* du proscénion, une manière de terrasse qui se trouvait ainsi située au même niveau que les gradins. Or, à Mantinée, l'orchestre paraît avoir été effectivement creusé, mais l'existence d'une terrasse ou estrade, *en avant* du proscénion, me semble impossible, parce que, si étroite qu'on la suppose, elle serait venue complètement intercepter les parodoi, qui mesurent seulement 2 m. 35 de largeur, comptée, à l'aile N. entre l'angle du proscénion et la parastade, au Sud entre l'angle du proscénion et l'escalier S. E. Les choses au contraire s'expliquent d'elles mêmes, si l'on admet que les acteurs parlaient en haut du proscénion, sur le λογεῖον tel qu'on se l'était toujours figuré. Je ne crois pas, à vrai dire, que le proscénion de Mantinée ait été construit avant l'époque hellénistique. Peut-être, au IVe s., les acteurs jouaient-ils soit sur le sol même de l'orchestre, soit sur une estrade basse, en avant de la scène alors située à la place du proscénion actuel. La construction du proscénion en pierre, dont le plancher supérieur servait de scène au sens moderne du mot, c'est à dire de λογεῖον où parlaient les acteurs, fut obtenue par un procédé original. On creusa le sol primitif de l'orchestre, et l'on disposa sous le premier rang des gradins inférieurs, un soubassement de trois marches, de façon à mettre les spectateurs de ce gradin au niveau de la scène nouvelle. Les trois marches représentent une hauteur de 1 m. 22 au-dessus du niveau de l'orchestre, laquelle, ajoutée à la hauteur du premier gradin (0 m. 40) et à celle du buste du spectateur (0 m. 75 environ), mettait l'œil de celui-ci à 2 m. 40 au-dessus de la *conistra*. Par suite, on peut évaluer à 2 m. 50 environ la

(1) Dœrpfeld et Reisch. *Der griech. Theater*, p. 388.

hauteur du proscénion : c'est justement, à quelques centimètres près, celle du proscenion dans les théâtres d'Oropos et d'Epidaure (1).

Ces explications ne préjugent en rien la solution de la fameuse théorie de l'existence ou de l'absence du λογεῖον à l'époque classique. Notre théâtre ne nous fournit aucun indice matériel à ce sujet. Mais le dispositif ci-dessus décrit me paraît exclure l'existence d'une terrasse qui aurait empiété sur le sol de l'orchestre en avant du proscénion.

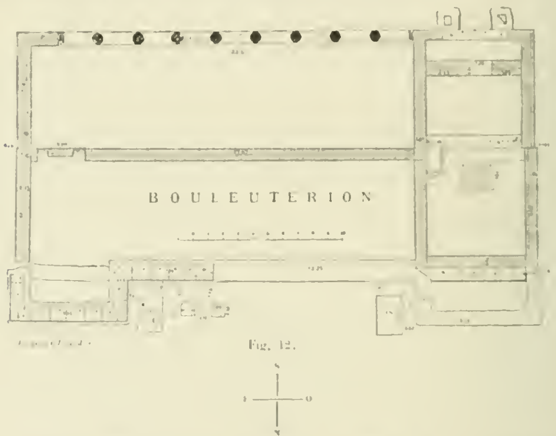


Fig. 12.

Bouleutérion. Le théâtre servait aux réunions de l'assemblée populaire. Le local où siégeait le Sénat mantinéen était également situé sur l'Agora, à 78m au Sud Est de l'angle méridional de l'analemma. Cet édifice, le mieux conservé et le mieux construit de tous ceux que nous avons dégagés, se présente comme un grand rectangle de 35m de long sur 19m de profondeur. Sa façade est tournée vers le Nord, et donne sur l'Agora. Elle se décompose en un corps de bâtiment central flanqué de deux ailes en saillie, le tout clos vers le Sud par un gros mur de fond. L'entrée était au milieu du corps de bâtiment ; à droite et à gauche se trouvaient des statues tournées vers l'Agora et dont plusieurs bases ont été retrouvées en place (voy. fig. 12).

(1) *Ibid.* pl. VI

Les fondations de la partie centrale et des ailes présentent un très bel appareil hellénique, en blocs quadrangulaires à bossages de 1m de long (Voy. l'appareil représenté par la fig. 43). La matière de ce soubassement inférieur est un conglomérat de petits cailloux agglutinés dans de la terre dure, mais qui se détachent facilement. Cette matière abonde dans le sous-sol de Mantinée qui, à certains endroits, ressemble à un lit de rivière. Prise en masse, elle offre une certaine consistance et pouvait être employée dans les constructions.

Voici, du côté de l'Ouest où il est le mieux conservé, l'appareil du mur extérieur :

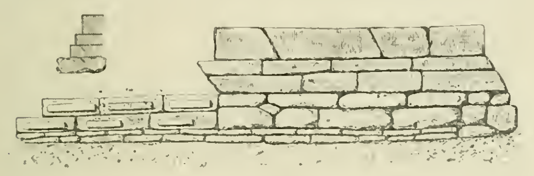


Fig. 43.
Appareil du Bouleutérion (côté Ouest).

Ici encore, on retrouve le même mode de construction que pour les remparts et pour l'Héraion. Les parois latérales et le mur de refend intérieur étaient en briques crues sur un socle de pierre. La masse d'argile retrouvée à l'intérieur de l'édifice ne laisse aucun doute à ce sujet.

Au-dessus de ces fondations reposaient des assises de belles plaques en calcaire blanc de Mantinée, taillées, ajustées et parées avec le plus grand soin. Il ne subsiste que des fractions de la plus inférieure de ces assises, à l'aile E ; mais les trous de scellement creusés à la partie supérieure prouvent qu'une seconde et peut-être une troisième assise, en retrait les unes sur les autres, se superposaient à la première. Il est très regrettable qu'aucun fragment de l'assise supérieure n'ait pu être retrouvé, car on y eût certainement observé les traces d'une colonnade. Toute cette partie antérieure du corps central et des ailes formait un péristyle ouvert sur l'agora. Le mur n'était plein que sur les côtés et dans le fond. Le mur latéral était sans doute en brique crue, reposant sur une double ligne de pierres polygonales.

(1) Voy. plus haut, p. 21-22.

Ce socle reposait lui-même sur des fondations en grosses pierres non équarries.

A cette construction, comprenant seulement le corps de bâtiment central et les ailes, s'ajoutait (1) un portique rectangulaire avec colonnade ouverte vers le Sud. Un double escalier mit en communication cet arrière-corps de bâtiments avec la partie antérieure. Les colonnes de ce portique, dont il ne subsiste que les bases et la naissance du fût, étaient en conglomérat. La partie inférieure du fût devait être, comme celles de la *Stoa Philippeios* à Mégalopolis, à cannelures rudentées entre arêtes aplaties, et le chapiteau probablement d'ordre ionique. Un revêtement de stuc dissimulait les aspérités de la matière. La colonnade actuelle n'a plus que huit colonnes ; deux pilastres la terminent à droite et à gauche. Il semble que, à l'origine, il devait exister dix colonnes sur toute la largeur du bâtiment. En effet, un remaniement postérieur a bouleversé toute la partie occidentale de l'édifice, afin d'y installer une longue salle orientée du S. au N. La porte était précédée de deux colonnes avancées dont on voit les bases et qui supportaient sans doute un fronton décoratif. Le seuil de la porte à deux battants a conservé ses gonds de bronze.

Au delà d'un étroit vestibule, on franchissait une seconde porte intérieure et l'on entrait dans une grande salle, divisée en deux par une barrière en bois ou une grille dont on distingue les scellements sur une ligne de dalles. Il y avait à l'intérieur contre la paroi orientale, une statue dont la plinthe inférieure subsiste en partie. Au centre, un dallage quadrangulaire marque sans doute la place d'une autre statue ou d'une tribune. Quelle était la destination de cette pièce ? On penserait à l'οἶκος d'Antinous, orné de statues de ce personnage et de peintures. Mais Pausanias dit expressément que cet οἶκος était dans le

(1) Dans notre premier rapport sur nos fouilles (*Bull. de Corr. hellén.*, XI, p. 486) nous avions écrit que le style de la colonnade ajoutée était romain. Nous ne connaissions pas alors les colonnes du Philippeion d'Olympie. L'année suivante, M. Dörpfeld, étant venu voir nos fouilles, fut consulté par nous sur ce point. Il nous dit que de semblables colonnes pouvaient très bien être attribuées à l'époque macédonienne ; il nous cita, comme exemple, la colonnade du Philippeion. Quelques temps après, étant allé à Olympie, nous eûmes l'occasion de vérifier l'exactitude du rapprochement. Nous rectifions donc notre première assertion. Les fouilles de Mégalopolis ont aussi fait connaître des colonnes tout à fait semblables à celles que nous décrivons, dans la Stoa Philippeio. (*Excav. at Megalop.*, pl. XVI)

gymnase. Or, le bâtiment que nous décrivons ne rappelle un gymnase ni par sa forme extérieure ni par ses dispositions intérieures. Mais, si le nom d'Antinoüs doit être écarté, il nous paraît néanmoins assez plausible de voir dans cette pièce un sanctuaire aménagé à l'époque romaine en l'honneur d'un personnage important, peut-être un empereur divinisé. Peut-être aussi servait-elle à des réunions fermées ou à un tribunal.

Quant à l'édifice tout entier, ni son orientation, ni son plan ne permettent de lui attribuer un caractère religieux. C'était un bâtiment civil. Nous ne pouvons le comparer à aucun des monuments connus de la classe des palestres ou des gymnases. L'hypothèse d'un portique purement décoratif n'est pas davantage justifiée : la simple inspection du plan montre une intention particulière du constructeur. Trop fermé et trop étroit pour être un simple lieu de promenade, le bâtiment convenait très bien aux réunions d'une assemblée, tribunal ou sénat. Aussi la qualification de Βουλευτήριον nous paraît-elle convenir mieux que toute autre à cet édifice. Il fallait au Sénat, aux démiurges mantinéens, un local pour leurs délibérations. A Olympie et à Éleusis, il y avait un Bouleutérion : le plan de ces monuments, surtout celui d'Éleusis (1), présente des dispositions intérieures très particulières, mais le tracé général n'est pas sans analogie avec celui de notre bâtiment : il consiste aussi en deux ailes enfermant un corps central, le tout flanqué en arrière d'une colonnade. La comparaison et l'assimilation nous semblent tout indiquées, en l'absence d'inscriptions qui résolvent nettement le problème. En tout cas, le style architectural et le soin apporté à la construction du portique antérieur, font de cet édifice un des débris les plus intéressants de la Nouvelle Mantinée au IV[e] siècle.

Portiques et marchés.

Toute agora comporte, à côté des édifices consacrés aux assemblées ou aux administrations, des locaux servant aux transactions commerciales ou au bien être des promeneurs, c'est-à-dire des portiques et des marchés.

Les portiques et autres constructions qui bordaient l'Agora mantinéenne au Nord, à l'Est et à l'Ouest sont, sauf le Bouleutérion, d'époque romaine. Néanmoins, il n'est pas douteux que l'espace qu'ils enfermaient ne correspondît à l'emplacement de l'agora à l'époque grecque. C'est ce que prouvent matériel-

(1) Πρακτικὰ τῆς ἀρχ. ἑταιρείας. 1895, pl. I. — Sur le Bouleutérion de Delphes, voy. *Bull. de Corr. hellen.* XXI (1897), pl. XVI.

lement l'orientation de la façade du Bouleutérion, qui dut toujours donner l'alignement du côté Sud de la place, les bases de statues (toutes assez anciennes) tournées vers cette place, enfin le groupe des petits monuments situés à l'angle N. E. du rectangle et incontestablement antérieurs à la construction des portiques circonvoisins (1).

Une inscription, trouvée dans le portique Nord, nous parle des grands travaux exécutés autour de l'agora, à l'époque romaine, par Euphrosynos, fils de Titos, et sa femme Épigone, fille d'Artémon. Le décret des Antigonéens et des négociants romains en l'honneur de ces deux personnages énumère avec une complaisance emphatique leurs nombreux bienfaits et leurs titres à la reconnaissance de la ville (2). On voit qu'ils avaient fait construire à leurs frais des temples (ναοὺς μὲν ἤγειραν εἰς ἔδαφος ἠρεισμένους — peut être les deux édifices situés derrière la scène ?) — des salles de festins et des trésors pour des associations (δειπνιστήριά τε προσεμήκυναν δειπνιστηρίοις καὶ ταμιεῖα συνόδοις ἐχαρίσαντο). Épigone fit bâtir de toutes pièces un marché entouré de boutiques, avec une exèdre au centre (μάκελλος ἐκ θεμελίων ὑψοῦτο πολυτελής, ἐργαστηρίων αὐταρκίᾳ διαγραφόμενος καλλονήν, ἐνιδρύετο δ' αὐτοῖς ἐξέδρα μέση, δυναμένη καὶ μόνη πόλεως κόσμος εἶναι). — un hangar, offrant un abri précieux dans la mauvaise saison (προσεμηκύνετο δ' αὐτοῖς καὶ βαιτῆς εὔχρηστος ἀπόλαυσις, χειμέριον κατάστημα νικῶσης). — enfin, un péristyle à colonnade de marbre qui contribuait merveilleusement à l'embellissement de l'agora (περίστυλον μαρμαρίνοις ἐπερειδόμενον κείοσιν, ὃν ἡ καλλονὴ καὶ τὸ λεῖπον ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς κεκόσμηκε). Les renseignements que nous donne ce texte pour la topographie d'une partie de l'agora sont très précis et très clairs. L'inscription ne peut être rigoureusement datée. Mais l'intitulé : ψήφισμα Ἀντιγονέων prouve que le nom de Mantinée n'avait pas encore été restitué à la ville. Le décret est donc antérieur à Hadrien. D'autre part, la gravure ne permet guère de le faire remonter au delà de l'ère chrétienne. Les travaux dont il est question ont

(1) Un marais occupait le centre de l'Agora. Bien que le niveau du fond en fût sensiblement inférieur au niveau des fondations des édifices les plus proches, dès le début des travaux nous l'avons fait sonder en plusieurs points, alors que les chaleurs de l'été l'avaient mis complètement à sec. A une faible profondeur, on rencontra partout une couche de fange noirâtre. Jugeant toute excavation à cet endroit impossible et dangereuse à cause des miasmes, nous l'avons comblé avec nos déblais.

(2) Fougères, *Bull. de Corr. hellén*, XX (1896), p. 126, l. 35 et suiv.

dû être exécutés vers la fin du Ier siècle après J.-C., probablement sous le règne de Titus.

Côté Nord de l'agora.

1°. — *Propylées et ancien portique.* — Au pied même de l'ἀνάλημμα, à l'angle Nord du théâtre, se voit un dallage avec traces de colonnes. Il forme un petit rectangle. Cette construction, qui servait probablement d'entrée à l'agora, est antérieure à l'escalier N.-E. du théâtre, puisque les dernières marches de celui-ci la recouvrent en partie. Après la construction de l'escalier, ces propylées devinrent insuffisants, et l'entrée de l'agora dut être reportée un peu plus à l'Est, à l'autre extrémité du portique adjacent (fig. 44).

La ligne antérieure de ce portique subsiste sur une longueur de 31 mètres. C'est un gros dallage en calcaire blanc. On y remarque une série de 9 trous circulaires destinés à recevoir les fûts d'une colonnade dorique. Il n'y a plus trace ni d'un mur de fond ni d'une aile orientale. La forme massive du soubassement nous paraît être une preuve d'ancienneté. Nous pensons que cette colonnade est un reste de l'agora primitive, et qu'elle est antérieure aux reconstructions romaines d'Euphrosynos et d'Épigonè.

Entre ce portique et les suivants débouchait la rue dont l'autre terme était la porte de Méthydrion.

2°. — *Exèdre d'Épigonè et vieux marché.* — La ligne des portiques se prolongeait vers l'Est sur une longueur de 38 mètres, par un soubassement à trois assises. L'assise supérieure, sur laquelle reposait la colonnade, a disparu, en sorte qu'il est impossible de déterminer le nombre et l'ordre des colonnes. Derrière ce péristyle, ouvert sur l'agora et aménagé en promenoir, nous avons dégagé un monument d'une disposition assez curieuse. C'est un hémicycle de 37 mètres de diamètre attenant au portique et divisé en plusieurs compartiments dont la fig. 44 montre l'aménagement. Le mur circulaire est en briques cuites sur des fondations en petites pierres ; il a 1 m. 80 d'épaisseur. Un mur droit de 2 m. 03 d'épaisseur, en moellons fortement cimentés, paraît avoir été destiné à soutenir les plus puissantes pesées. Des escaliers intérieurs mettent en communication les différentes chambres. Dans le mur de fond du portique, une porte, indiquée par un dallage, pénétrait dans la partie intérieure de la rotonde. Aucun fragment d'architecture n'a été retrouvé.

Cette construction circulaire de briques cuites, coupée, à

l'intérieur, de murs en petites pierres, en briques cuites et en briques crues, est d'époque romaine. Elle paraît s'être superposée à une cour rectangulaire dont nous avons retrouvé les traces sous les murs plus récents. Un premier mur extérieur (1) présente à l'Est un appareil polygonal assez soigné, garni, à la crête, d'un dallage de pierres hétéroclites. Il était probablement le socle d'un mur en matériaux plus légers. Un second mur intérieur plus mince est revêtu d'une couche de stuc. Les deux murs entouraient une colonnade dorique dont nous avons retrouvé en place quelques fragments. Les fûts sont

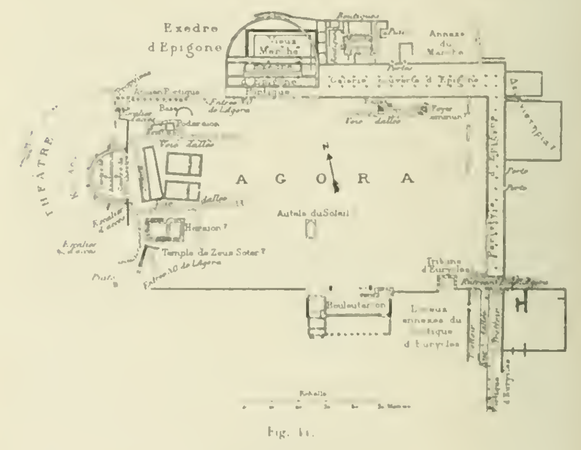


Fig. 44.

Plan de l'Agora de Mantinée

à 20 cannelures, en conglomérat stuqué, lourds et trapus. Il y avait donc primitivement une cour de 27 mètres de côté, avec trois colonnes au côté, distantes les unes des autres de 5 m. 80. Comme le style de ces colonnes est très ancien, elles ont pu être rapportées d'un monument détruit pour être employées à la construction de cette cour. Quoi qu'il en soit, le péristyle quadrangulaire est antérieur à l'édification de l'hémicycle. Trop restreint pour être un gymnase, il peut avoir été une dépen-

(1) Marqué en lignes noires sur le plan (fig. 44) et représenté par la fig. 45.

dance de l'ancienne agora, peut-être un vieux marché remplacé par le μάκελλος d'Épigonè.

Quant à la rotonde, elle avait surtout un caractère décoratif ; son plan ne convient ni à des thermes ni à un odéon. Il rappelle surtout, toutes proportions gardées, celui de la Tribune du stade, dans le Palais des Césars au Palatin (1), ou de l'exèdre d'Hérode Atticus à Olympie.



Fig. 45.

Appareil du mur Est du Vieux Marché.

L'épaisseur du mur circulaire et du massif parallèle au mur de fond du portique indique qu'elle devait être voûtée. Il y avait deux étages, le rez de chaussée avec les divisions visibles sur le plan et un étage supérieur, ayant vue, au-dessus du portique, sur l'agora : on y accédait par un perron à double rampe d'escalier placé derrière la construction. La demi voûte, orientée vers le Sud, faisait face au Bouleutérion, et pouvait être ornée, à l'intérieur, de statues, de caissons et d'ornements en terre cuite peinte. Il y a tout lieu de croire que cette voûte et les parois latérales étaient construites en briques crues, sur le socle de briques cuites. L'intérieur de la rotonde était complètement

(1) V. H. Deglane, *Le stade du Palatin*. Mélanges de l'École de Rome, IX, p. 208 et 210, pl. IV, V, VI.

rempli d'une masse argileuse de plusieurs mètres d'épaisseur, et le niveau supérieur du socle de briques cuites se maintient partout à la même hauteur, comme celui des remparts.

Je n'hésite pas à identifier ce monument avec l'exèdre d'Épigonè, émergeant avec sa masse imposante au milieu des boutiques du marché. Le rédacteur de l'inscription citée plus haut, dans son enthousiasme lyrique, en a célébré les splendeurs ; il prétend qu'à elle seule elle pouvait faire l'ornement de toute la ville. Ce panégyriste est bien de son temps, en ce qu'il admire surtout l'ampleur des dimensions, le caractère colossal des édifices bien plus que la finesse du travail et la qualité des matériaux. Il est vrai qu'alors les pauvres villes grecques n'avaient plus à se montrer bien difficiles sur le choix de leurs atours. Au rebours de Rome, après avoir été vêtues de marbre, elles s'estimaient heureuses de survivre dans un vulgaire manteau de briques.

3°. — Μάκελλος *et* ἐργαστήρια *d'Épigonè.* — Contiguës à l'exèdre sont les constructions d'Épigonè énumérées par notre inscription. Une cour rectangulaire dallée occupe le centre d'un ensemble de petites pièces, au Nord d'un long portique à double colonnade intérieure.

Le Marché d'Épigonè (μάκελλος) avait son entrée à l'Est, derrière un vestibule en partie détruit. Les boutiques ateliers ἐργαστήρια où travaillaient les artisans, à la manière des bazars d'Orient, étaient réparties autour de l'atrium. Ces compartiments font un dédale de murs de refend, en matériaux légers, la plupart noyés de terre en guise de ciment. Dans l'un d'entre eux, arrondi en abside à l'angle S. O., le plancher était fait d'une mosaïque à figures blanches sur fond noir représentant des animaux (1) fig. 46.

4°. — Βαίτη *d'Épigonè.* — La galerie (βαίτη) d'Épigonè faisait suite aux portiques de l'agora et en complétait le périmètre septentrional. Elle devait être fermée, au N., par un mur plein, pour être bien protégée contre le froid et les coups de vent, ce qui est exprimé en ces termes par le rédacteur de l'inscription : χιμεριον καταστημα νικωσης. Ce mur était percé de trois portes, dont deux ouvertes en avant du Μάκελλος, la 3e sur une rue dallée, qui partait de l'angle N. E. pour aboutir à la 2e porte d'Orchomène.

(1) On y distingue un lièvre suspendu par un lacet à une branche d'arbre, et un chien (?) escaladant un rocher au-dessus d'un autre.

Du côté de l'agora, les traces des portes ont disparu, mais il est peu vraisemblable qu'il n'y en eût aucune s'ouvrant sur les trottoirs ou dallages qui bordaient les portiques et dont quelques vestiges ont été retrouvés.

A l'intérieur, une double rangée de bases grossières, faites de moellons cimentés portant une dalle de pierre, indique la place des colonnes. Celles-ci devaient être de simples poutres en bois supportant la charpente du toit. Il n'y a pas trace, sur les dalles, de colonnes en pierre. D'ailleurs, le rédacteur de notre inscription, à qui les travaux d'Épigonè ont inspiré un enthousiasme que la réalité ne justifie guère, n'eût pas manqué, si les colonnes de la βαίτη eussent été en pierre ou en marbre, de célébrer en termes pompeux cette splendeur nouvelle.

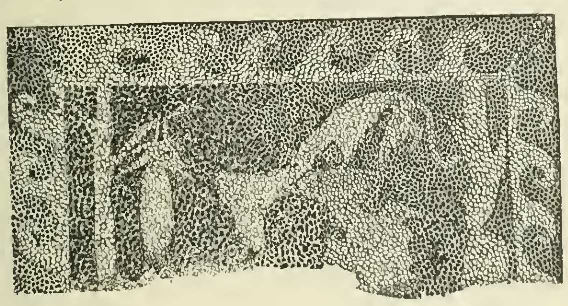


Fig. 46.

Mosaïque représentant une scène de chasse (?).

A l'intérieur de cette galerie, devant la chambre à la mosaïque, se trouvait une colonnette surmontée d'un chapiteau avec cette inscription :

Μεμμία Ἀσκληπιῶ τὴν ἰδίαν ἔγγονον ἐκ τῶν ἰδίων. — ψ. β (1).

3°. — *Péristyle d'Épigonè.* — Le périmètre de l'agora, à l'E., est constitué par un portique à colonnade médiane, qui fait suite à la βαίτη. Une double porte est percée dans le mur de fond ; elle communiquait avec l'extérieur de l'agora. Du côté de l'agora, nous Côté Est.

(1) Deux restes de sarcophages composés de dalles assez mal associées et retrouvés près de là, attestent qu'à une époque assez basse divers personnages furent enterrés sur l'agora.

ne saurions décider si le mur était plein sur toute sa longueur. Cela est peu probable. Il était bordé d'un trottoir dont on voit la trace. Extérieurement, à l'angle N. E., il était flanqué d'un groupe de constructions rectangulaires en briques et moellons, peut être les δειπνιστήρια de l'inscription. Quant au portique lui même, il nous semble répondre au περίστολον μαρμαρίνοις ἐπεριδόμενον κείοσιν, situé sur l'agora même. Nous n'avons pas retrouvé de fragments des colonnes elles mêmes ; d'après l'examen des bases elles devaient être en pierre ou en marbre.

A l'angle Sud-Est, le péristyle ne rejoignait pas les constructions Sud de l'agora. Il en était séparé par une rue empierrée et carrossable, qui aboutissait à la poterne de l'Alésion.

Côté Sud. 1°. — *Portique et loggia d'Euryclès.* — Une autre rue pénétrait dans l'agora par le même coin, en venant du Sud, de la porte de Tégée. Avant de déboucher sur la place, elle longeait un long portique, dont 11 colonnes lisses, en pierre calcaire, ont encore été retrouvées en place. Comme elles sont d'un faible diamètre, et distantes les unes des autres de 4 m. 30, nous pensons ou que l'architrave supportée par les chapiteaux était en bois, ou que les entrecolonnements supérieurs étaient des voûtes légères en arcade. La chaussée carrossable, dallée, aboutissait à une porte centrale. Du côté Est, les piétons, après avoir cheminé sous la colonnade, entraient dans l'agora par une porte spéciale. De l'autre côté, à l'Ouest, un autre trottoir conduisait de même à une petite porte latérale. Derrière la colonnade, à l'E. est un grand édifice en briques et matériaux légers, divisé en compartiments. Nous reconnaissons dans cet ensemble de bâtiments le portique flanqué d'exèdres dont parle la dédicace d'une architrave trouvée dans les murs de l'église byzantine voisine :

Γ. Ἰούλιος Εὐρυκλῆς Ἡρκλανος Λ. Οὐιβούλλιος Πεῖος τὴν στοὰν σὺν
ταῖς ἐν αὐτῇ ἐξέδραις τῇ Μαντινέων πόλει καὶ τῷ ἐπιχωρίῳ
θεῷ Ἀντινόῳ κατεσκεύασε διὰ τὸν κληρονόμον.

Caius Julius Euryclès Herculanus, contemporain de Trajan et d'Hadrien, et l'un des propriétaires les plus considérables du Péloponnèse (1) et *quaestor pro praetore* du proconsul d'Achaïe, laissa par testament à son héritier le soin d'exécuter ses intentions.

(1) Voy. le commentaire de l'inscription, *Bull. de Corr. hellén.*, XX (1896), p. 135. — Sur le personnage et sa famille, voy. Foucart, *Inscr. du Pélop.* 235 b. — *Ath. mitth.* VI, 1881, p. 10 sq. — *Bull. de Corr. hellen.* XXI (1897), p. 209.

Mantinée venait de reprendre son ancien nom ; Antinoüs était mort, ce qui place après l'an 130 de notre ère la date des constructions d'Euryclès.

L'architrave de marbre, ornée de moulures sur laquelle l'inscription est gravée, ainsi que d'autres fragments d'épistyle de même largeur et de même ordre trouvés au même endroit, ne faisaient pas partie du portique. Sans parler de la minceur des colonnes comparée à la largeur des entrecolonnements, qui s'oppose à ce que ces colonnes aient supporté une architrave de marbre, le style du portique est beaucoup plus simple que celui de ces fragments.

Or, nous avons dégagé entre la porte S.-E. et le Bouleutérion un petit édicule rectangulaire à trois côtés en saillie dans l'agora, et adossé au Sud à la construction qui relie la rue et le Bouleutérion. Ce qui reste de cet édicule diffère par la forme et les matériaux des murs attenants, qui sont d'un fort médiocre travail. C'est un petit soubassement de marbre assez soigneusement paré à l'extérieur. Il y avait plusieurs assises, peut être trois, superposées. Il ne reste des fragments que de l'assise inférieure. La nature du marbre et sa largeur (0 m. 72) sont identiques à celles de l'architrave inscrite et des autres morceaux de l'épistyle. Aussi nous estimons que tous ces morceaux appartenaient au même monument. Nous imaginons qu'Euryclès avait fait construire dans l'agora, tout près de la porte et de la rue qui traversait son portique, une sorte de tribune décorative dédiée à Antinoüs et peut-être ornée de la statue de celui ci ou de celle d'Euryclès. La dédicace de l'architrave rappelait la générosité d'Euryclès. Nous n'avons pas de fragments des colonnes de ce petit monument. Mais les chapiteaux ont laissé leurs traces à la partie inférieure de l'épistyle. Les entrecolonnements étaient de 1 m. 85 entre diamètres. Le soubassement mesure 8 mètres de front sur 4 m. 50 de côté. Il avait donc quatre colonnes en façade et trois sur les côtés en comptant les colonnes d'angle.

En face du portique d'Euryclès et derrière sa tribune, les bâtiments compris entre la rue et le Bouleutérion n'ont laissé que des murs en briques. C'étaient probablement des boutiques et des magasins. Le travail en est fort médiocre ; nous n'y avons trouvé qu'une petite statuette de Télesphoros.

Derrière le Bouleutérion, c'est-à-dire à 90 mètres environ au Sud, la ligne fait retour vers l'Ouest, parallèlement au côté S.

de l'agora. Là se trouvait sans doute une autre rue : quelques salles avec portes débouchent sur cette rue, puis la ligne du mur en briques s'interrompt au milieu des champs.

Entre le Bouleutérion et l'entrée S. O. de l'agora, nouvelle ligne de murs, et, près de cette entrée, deux salles rectangulaires dont je ne saurais reconstituer ni le plan ni la destination. Tout cela paraît édifié à la hâte, avec des matériaux disparates. Il est fort possible que le Bouleutérion ait été entouré d'un grand jardin d'une superficie à peu près égale à celle de l'agora ; peut-être aussi ce vaste espace représente-t-il l'emplacement du gymnase ? Le gymnase est mentionné par Pausanias, à propos de l'οἶκος consacré à Antinoüs, et qui peut-être est représenté par la salle occidentale du Bouleutérion. Dans ce cas le Bouleutérion lui-même aurait été compris dans les bâtiments qui formaient le périmètre du gymnase. A ce gymnase, comme nous l'apprend l'inscription d'Euphrosynos et d'Épigoné attenait une rotonde ou une exèdre hémicyclique qui fut consumée par un incendie (ligne 17) : ἐμπρησθέντος τε τοῦ κατὰ τὸ γυμνάσιον κύκλου (1). Pour réparer ce désastre, Euphrosynos fit don à la ville d'un lot de briques qu'il avait préparées pour son propre usage : τὰς εἰς τὴν ἰδίαν οἰκοδομὴν ἡτοιμασμένας ἐχαρίσατο πλίνθους, τῆς κατοικοδομίας τὸν δημόσιον κόσμον προκρίνας.

ÉDIFICES ET MONUMENTS SACRÉS : TEMPLES, AUTELS, TOMBEAUX ET STATUES DE HÉROS.

Les citoyens se réunissent à l'Agora pour débattre les affaires de l'État, pour discuter leurs propres intérêts, pour acheter leurs vivres ou simplement pour prendre l'air : elle est pour eux un club national, une bourse, un marché, une promenade. Mais, dans la séduction qu'elle exerce sur eux, il n'y a pas que l'attrait d'un local spacieux et commode pour la discussion ou pour la flânerie. Elle parle aussi à leur âme, parce qu'elle leur offre l'image réduite de la patrie. Là sont groupés les fétiches vénérables de la cité : l'Agora est une sorte de lieu saint, un téménos qu'habitent les dieux protecteurs, que hantent les ancêtres légendaires et l'ombre des grands citoyens héroïsés par leur

(1) De semblables exèdres sont souvent attenantes aux gymnases, par exemple à Pergame. Voy. Saglio. *Dict. des antiq.* Art. *Gymnasium*.

dévouement. Autour du foyer commun, symbole de la solidarité familiale de la tribu tout entière, on respire l'atmosphère du passé lointain, de la gloire commune, de la piété patriotique. L'Agora est le sanctuaire de la patrie et le musée de ses souvenirs.

Pausanias nous a laissé l'inventaire exact, mais trop sommaire, des monuments sacrés et historiques qui remplissaient l'Agora de Mantinée. Ses énumérations confuses, surtout quand il décrit une ville, sont rarement utiles *a priori*, pour orienter des recherches. Mais, *a posteriori*, elles apportent de précieuses données pour identifier des découvertes. L'exposé suivant fournira de nouvelles preuves de cette exactitude approximative qui caractérise sa manière. Nous distinguerons trois groupes : les temples, les monuments héroïques et les statues.

1° *Temple de Zeus Soter et Héraion (?)* — Parallèles aux deux côtés de l'angle obtus formé par l'aile S.-E. de l'ἀνάλημμα, sont deux édifices fort mutilés. Le plus endommagé des deux est celui du Sud. Il dessine un rectangle de 12 m. 10 de longueur sur 6.75 de largeur, orienté du Sud au Nord. Le soubassement se compose d'une assise inférieure en grandes plaques de calcaire, qui tient lieu de fondations, et d'une seconde ligne en plaques rectangulaires bien travaillées, un peu en retrait sur la précédente. Sur la marche supérieure reposait le mur, en grosses plaques de calcaire posées d'équerre. Trois de ces plaques ont été retrouvées debout en place. La surface extérieure en est seule parée ; l'autre est simplement dégrossie. La disposition des trous de scellement, l'épaisseur de ces pierres qui n'occupent que la moitié de la largeur du mur, nous font croire qu'il y avait une seconde ligne de pierres analogues disposées parallèlement sur la même assise à celles que nous venons de décrire. La grosseur de ces pierres ne permet pas d'admettre que le mur tout entier était construit suivant le même appareil. Nous supposons donc (et M. Dorpfeld a bien voulu approuver sur les lieux cette supposition) que cette double rangée de plaques servait comme de socle à la partie supérieure du mur, bâtie en matériaux plus légers, moellons ou briques crues (1). Il ne paraît pas qu'il y eût ni péristyle ni colonnade, du moins sur le front Nord. Des trous de porte retrouvés sur l'assise supérieure du côté N. semblent avoir appartenu à un remaniement d'une autre époque ; d'après leur disposition, cette porte

Temples.

(1) Voy. un appareil de ce genre dans Perrot, *Hist. de l'Art*, VI, p. 729.

n'eût pas occupé le milieu de la façade. D'ailleurs l'entrée eût été bien près du bâtiment voisin et comme voilée par lui. Il est plus logique de la reporter sur le côté Sud, qui est presque complètement arraché. — A l'intérieur on observe des traces de dallage en pierres non dégrossies.

Cet édifice est, suivant toute apparence, de construction hellénique. Était-ce un temple ? Son orientation contredirait cette hypothèse, mais, à la rigueur, ne serait pas péremptoire contre elle.



Fig. 47.
Temple d'Héra.

Le monument voisin a plus souffert encore des remaniements qui ont réduit à quelques fragments à peine reconnaissables la construction primitive. C'est un rectangle orienté de l'O. à l'E. Le soubassement repose sur un lit de moellons servant de fondations à trois assises de dalles en calcaire, en retrait l'une sur l'autre (fig. 47). La troisième assise est indiquée par le martellement des dalles de la seconde. Il ne subsiste d'elle qu'un petit fragment isolé, sur le côté N., près duquel se lit, sur l'assise inférieure, un E (probablement une lettre d'assemblage). La partie antérieure de l'édifice est beaucoup plus récente, reconstruite avec des matériaux médiocres, mais vraisemblablement

sur le plan des substructions primitives. Une ligne de fondations traverse en refend toute la largeur et semble indiquer les limites du pronaos. En somme, cet édifice a toutes les apparences d'un petit temple prostyle *in antis*, sans opisthodome. C'est entre le soubassement au Nord et le mur de la scène qu'a été découvert le bas-relief de la *Femme au foie.*

En l'absence de tout document épigraphique précisant la destination de ces deux monuments, nous sommes réduits à des identifications de pure conjecture. Celle qui se présente le plus naturellement à l'esprit est suggérée par ce passage de Pausanias (VIII, 9, 3) : Καὶ Ἥρας πρὸς τῷ θεάτρῳ ναὸν ἐθεασάμην. Πραξιτέλης δὲ τὰ ἀγάλματα αὐτήν τε καθημένην ἐν θρόνῳ καὶ παρεστώσας ἐποίησεν Ἀθηνᾶν καὶ Ἥβην παῖδα Ἥρας. De ce groupe, j'ai en vain cherché les débris. Mais les présomptions en faveur de l'identification du second temple avec l'Héraion s'appuient sur les termes de Pausanias : ils indiquent évidemment que l'Héraion était ***devant*** le théâtre, puisqu'un peu plus loin, il est fait mention ***derrière*** le théâtre (τοῦ θεάτρου δὲ ὄπισθεν) du sanctuaire d'Aphrodite Symmachia. Enfin, Pausanias cite (*ib.* 2) πρὸς δὲ τῆς Ἥρας τῷ βωμῷ καὶ Ἀρκάδος τάφος τοῦ Καλλιστοῦς ἐστι. Ce tombeau symbolique d'Arcas n'était autre qu'un double autel du Soleil : Ἡλίου βωμούς. Or, à environ 60 m. à l'Est, c'est-à-dire devant l'entrée de l'Héraion supposé, en pleine agora, nous avons découvert un monument qui répond aux Autels du Soleil (1).

Quant au premier temple, contigu à cet Héraion, on ne trouve pas dans Pausanias les éléments d'une identification précise. S'il a insisté sur le sanctuaire d'Héra, c'est à cause du groupe de Praxitèle. L'autre édifice ne présentant rien de remarquable, il l'a passé sous silence, ou s'est contenté de l'énumérer parmi les autres édifices religieux de Mantinée. Toutefois, on doit relever dans Thucydide (VII, 47, 11) la mention du temple de Zeus ἐν τῇ ἀγορᾷ, où fut déposé le traité de 421. Sans être en état de décider à quel Zeus appartenait ce sanctuaire, au Zeus Soter ou au Zeus Épidotès, dont parle Pausanias, ou au Zeus Eubouleus, dont nous avons retrouvé un ὅρος avec dédicace (2), la place d'un temple aussi important, où les Mantinéens du Ve siècle conservaient leurs archives, n'a pas dû être

(1) Voy. p. 316.
(2) Voy. p. 301-304.

modifiée après la reconstruction de 371, ni même pendant les remaniements de l'agora à l'époque romaine. Or, il ne subsiste dans ladite agora aucun autre vestige d'édifice religieux qui convienne mieux au temple que le monument voisin de l'angle S. O du théâtre. La proximité de Zeus et d'Héra est si naturelle qu'elle peut presque servir d'argument. Je n'hésite donc pas à reconnaître à côté de l'Héraion le temple de Zeus, cité par le traité de 421, et j'incline à croire qu'il appartenait à Zeus Soter, adoré comme dieu protecteur de la cité.

2° *Autres temples.* — Deux autres édifices rectangulaires s'alignent parallèlement derrière la scène, orientés à l'Est, comme des temples. Leurs murs, construits partie en moellons noyés dans le mortier, partie en briques cuites, partie avec des fragments de marbre et d'inscriptions du IIIe siècle avant J. C. (la dédicace à Antigone Doson) reposent sur des fondations profondes de plus de deux mètres, dont la racine se perd dans le sol boueux. Tout le sous sol, compris entre les parois des fondations, est cimenté comme une citerne. Ce détail s'explique par la nature marécageuse du terrain à cet endroit. Il y avait là un ancien marais qui fut comblé ; quand on bâtit la scène et ses deux édifices, on dut les élever sur de hautes substructions et mettre l'intérieur du sous sol à l'abri des infiltrations. Les matériaux disparates dont sont bâtis ces deux temples *prostyles in antis* indiquent une basse époque. Leur état civil ne peut être reconstitué que par le texte épigraphique qui célèbre les bienfaits d'Euphrosynos et de sa femme Épigoné. Parmi les nombreux embellissements dont ces évergètes gratifièrent Antigoneia, figurent des temples *solidement appuyés sur le sol* : ναοὺς μὲς ἤγειραν εἰς ἔδαφος ἠρεισμένους (ligne 34). Ces termes emphatiques ne sont ils pas une allusion en beau style aux profondes substructions des deux édifices ? Cela paraît bien probable, surtout si l'on remarque que les libéralités d'Euphosynos et de sa femme ont particulièrement enrichi l'Agora et ses environs. Les deux édicules en question représentent donc des chapelles de confréries élevées au premier siècle de l'ère chrétienne, mais on ne sait à quelles divinités.

Hérôa. *Podarèion.* — L'édicule situé au N E. de la scène est plus ancien. C'est un rectangle orienté de l'O. à l'E. Les fondations sont en moellons. Le mur se divise en deux parties construites suivant un système différent. La partie postérieure est formée de pierres bien équarries et soigneusement ajustées, sans pare-

ment à l'intérieur. La largeur moyenne est de 0 m. 50 environ. Elle comprend, sur le côté Sud, deux marches en retrait l'une sur l'autre de 0 m. 04. Un martelage et une rangée de trous de scellement à la surface supérieure semblent indiquer qu'elle était surmontée d'une 3me assise, aujourd'hui disparue. — L'autre partie se compose d'un dallage large de 0 m. 70, débordant extérieurement le mur précédent, et enveloppant un mur intérieur plus étroit et plus haut de 0 m. 28. Le martelage et les trous de scellement observés à la surface du dallage attestent la présence d'une autre assise en retrait, sur le front, de 0 m. 25, et de 0 m. 11 sur les côtés. Cet édifice était dépourvu de colonnade latérale, mais, comme semble l'indiquer la largeur plus grande du front, il pouvait avoir des colonnettes ou des demi-colonnes sur la façade. — Les murs étaient sans doute en brique crue (1 m. 80 et 1 m. 20 de long).

En avant du front se trouvaient deux pierres rectangulaires munies à la partie supérieure de trous de scellement, destinés sans doute à maintenir une stèle.

Cet édicule est une construction hellénique. C'était vraisemblablement un de ces ἡρῷα que Pausanias avait vus dans l'Agora. La découverte, dans le voisinage immédiat de ce monument, de deux fragments de tuile portant les inscriptions suivantes : ΠΟΔΑΡΙ — ΠΟΔΑΡΕΟΣΔΑ (μόσιος) ne nous mettrait-elle pas sur la voie d'une identification probable ? On a trouvé sur les tuiles de certains sanctuaires le nom de la divinité à qui l'édifice était consacré (1). Pausanias cite le hérôon de Podarès sur l'Agora, immédiatement après la statue en bronze de Déoméneia : Μαντινεῦσι δὲ ἐν τῇ ἀγορᾷ γυναικός τε εἰκὼν χαλκῆ, καὶ Μαντινεῖς καλοῦσι Διομένειαν Ἀρκάδος, καὶ ἡρῷόν ἐστι Ποδάρου (VIII, 9, 9). Il est évident que les mots ἐν τῇ ἀγορᾷ, renforcés par τε et par καὶ, dominent toute la phrase. Ce Podarès était le polémarque mantinéen tué à la bataille de 362 et héroïsé en souvenir de sa belle conduite. Le monument qui le classait parmi les demi dieux locaux sur la place publique, près d'Arcas et d'Autonoé, était à la fois une chapelle et un mausolée (τοῦ τάφου τὸ ἐπίγραμμα etc. Une dédicace, sans doute gravée sur l'architrave, rappelait son nom à la mémoire de ses compatriotes. Mais Pausanias raconte que trois généra

(1) Rapport de M. Léonardos sur les fouilles de Lycosura en Arcadie : Ἐν τῇ ἀνασκαφῇ δε του όλου οἰκοδομήματος εὑρίσκονται κέραμοι φέροντες ἐπιγραφὴν Δεσποίνας (Δελτ. ἀρχ., 1889, p. 160).

tions avant lui, c'est à dire vers la fin du Ier siècle après J. C., les Mantinéens changèrent l'inscription de façon à l'attribuer à un descendant de Podarès l'Ancien, qui portait le même nom et qui avait mérité leur reconnaissance en qualité de citoyen romain, sans doute parce qu'il avait obtenu des autorités romaines quelque faveur pour sa ville natale (1). Il faut croire que l'intérieur même du monument subit aussi certaines retouches et qu'on déposa auprès de Podarès l'Ancien les corps de deux membres de la famille, probablement le Podarès dont parle Pausanias et un de ses parents. En effet, j'ai retrouvé dans la cella de l'hérôon trois tombes garnies chacune d'une grosse urne ressemblant à un mortier en pierre poreuse et disposées comme la fig. 44 l'indique. Les trois urnes ne contenaient plus que de la boue ; les deux tombes rangées contre les parois latérales de la cella étaient effondrées et ne renfermaient plus d'autres objets que l'urne. Celle qui touche au mur de fond, aménagée en sarcophage avec des dalles de pierre, avait mieux résisté. En guise de couvercle, elle portait une plaque rectangulaire de marbre dérobée à quelque monument plus ancien ; sans doute une plinthe de statue équestre, car elle montrait une moulure et, sur la face supérieure, quatre trous de scellement disposés comme pour recevoir les sabots d'un cheval de marbre ou de bronze. Autour du squelette, dont les os tombaient en poussière, étaient entassés divers objets d'assez pauvre apparence : neuf ampoules de verre plus ou moins allongées, 2 disques de miroirs en bronze sans ornements ; — 1 fragment de couronne en feuille d'or, trouvée près du crâne, au N ; — 3 tablettes d'ivoire de 15 c. de long sur 8 de large, creusées à l'intérieur d'un petit cadre saillant. Évidemment c'étaient là des tablettes à écrire, dont l'intérieur devait être rempli d'une couche de cire ; — 2 stylets en bronze, terminés d'un côté par une pointe, de l'autre par une spatule (longueur 0,20 c.) creusée en cuiller ou plate ; — 2 strigiles en bronze ; — 2 objets plats en os (peut-être des amulettes ?) ; — 8 petits cylindres creux en ivoire, qui servaient sans doute d'enveloppe à une canne ; — 10 vases en terre sans peintures. — Quoique dépourvu de faste, ce mobilier funéraire n'en est pas moins antique, et probablement d'époque romaine. Je ne saurais avec certitude revendiquer la tombe

(1) Voy. une dédicace en l'honneur d'une descendante de ce Podarès, *Bull de Corr. hellén.* XX (1896), p. 151, N° 17.

elle-même et le squelette poudreux qu'elle contenait pour Podarès le Jeune. La présence d'une plinthe de travail hellénique employée comme couvercle de sarcophage atteste qu'au Ier siècle de notre ère plusieurs édifices de l'époque grecque étaient déjà tombés en ruines et qu'on n'hésita pas à faire entrer leurs débris dans les misérables constructions destinées à les remplacer.

Quelques fragments de chaînes de lampe en bronze, retrouvés au même endroit, provenaient sans doute d'une petite chapelle byzantine qui paraît s'être substituée à l'ancien Podaréion.

Quant à la statue de Déoménéia, je n'oserais affirmer que la base située à gauche de l'entrée du Podaréion en faisait partie.

Tombeau d'Arcas (Autels du Soleil).

A la même période appartiennent quelques petits monuments de construction probablement hellénique que nous avons retrouvés en différents points de l'Agora.

1° Vers le centre, à 19 m. au N. de l'aile O. du Bouleutérion, à 68 m. à l'Est de l'entrée de l'Héraion, un édicule rectangulaire de 8 m. de long sur 3 m. 47 de large. C'est un soubassement composé d'une assise en calcaire blanc. On y distingue deux parties, comme s'il y avait eu deux monuments contigus : le rectangle est orienté du S. au N. ; la partie septentrionale est enlevée. Trop petit pour être un héròon, cet édicule a tous les caractères d'un autel monumental ; il m'a rappelé l'autel de Zeus Polieus que j'avais vu à Délos. De plus, sa position concorde avec les données de Pausanias sur le prétendu tombeau d'Arcas, qui était en réalité un autel double de Pan et d'Hélios. On l'appelait les Autels du Soleil : τὸ δὲ χωρίον τοῦτο, ἔνθα ὁ τάφος ἐστὶ τοῦ 'Αρκάδος, καλοῦσιν Ἡλίου βωμούς (Paus. VIII, 9, 4). Or, l'aspect des ruines justifie ce pluriel en nous montrant deux soubassements différents accolés l'un contre l'autre. Les fouilles n'ont rien découvert à l'intérieur de ce monument. En réalité il n'y avait rien, car le transfert des restes d'Arcas à cet endroit n'était qu'une légende patriotique, qu'explique le caractère solaire du héros arcadien, hypostase de Pan (1).

Hestia Koiné (Tombeau d'Autonoé).

Il en est de même du prétendu tombeau d'Autonoé, la légendaire fondatrice de l'Ancienne Mantinée. Elle s'était identifiée avec Hestia, et le Foyer commun, symbole du synœcisme, passait pour être aussi son mausolée. Voici en quels termes Pausanias le décrit (VIII, 9, 5), aussitôt après le tombeau d'Arcas :

(1) Voy. p. 316-318.

Τοῦ θεάτρου δὲ οὐ πόρρω μνήματα προήκοντά ἐστιν ἐς δόξαν, τὸ μὲν Ἑστία καλουμένη κοινή, περιφερὲς σχῆμα ἔχουσα· Ἀντινόην δὲ αὐτόθι ἐλέγετο κεῖσθαι τὴν Κηφέως. A ce signalement répond, comme type et comme situation, une sorte de tholos circulaire, formé d'un dallage en plaques de calcaire rangées en zones concentriques autour d'une belle meule ronde qui occupe le centre. Le diamètre est de 6 m. 10. Vers le côté Nord de la dernière zone est une marche isolée en marbre. Des trous de scellement paraissent sur une autre plaque de la même zone. Je ne pourrais qu'émettre des conjectures arbitraires sur la superstructure de cet édicule. Régnait-il sur le pourtour une colonnade circulaire, comme celle du temple de Vesta à Rome, ou comme à la tholos d'Épidaure ? Les faibles dimensions du soubassement n'autorisent guère un pareil dispositif. Je croirais plutôt à un autel circulaire placé au centre et entouré d'une balustrade. Sous le dallage, les fouilles n'ont retrouvé que des fondations en petites pierres sans aucune trace de tombeau.

Stèle de Gryllos. Tout près de ce monument, vénérable débris de l'Ancienne Mantinée et que les remaniements postérieurs ont en partie respecté, Pausanias cite la stèle de Gryllos : τῷ δὲ στήλη ἐφέστηκε, καὶ ἀνὴρ ἱππεὺς ἐπειργασμένος ἐστὶν ἐπὶ τῇ στήλῃ, Γρύλλος ὁ Ξενοφῶντος. On a vu (1) que cette stèle ne devait pas être confondue avec le tombeau de Gryllos, enterré aux frais des Mantinéens à l'endroit même où il était tombé, c'est à dire très probablement aux environs du temple de Poseidon. Le bas-relief qui lui fut consacré sur l'agora n'était donc pas un monument funéraire ; je ne pense pas qu'il faille attribuer ce sens précis au mot μνῆμα employé par Pausanias. Or, à environ 13 m. à l'O. du *Foyer commun*, j'ai retrouvé en place un fort beau piédestal, formé d'un bloc quadrangulaire dont la partie inférieure est seule conservée. Le style de la moulure et le soin du travail indiquent une œuvre hellénique, qui peut très bien être attribuée à la première moitié du IVe siècle. Malheureusement, il m'a été impossible de retrouver sur les faces du bloc rongées par le temps les moindres traces d'inscription (2).

En résumé cette agora mantinéenne, servant, au cœur de la ville, de trait d'union à tous les quartiers, avec ses issues

(1) P. 100-101. Voy. Pausan., VIII, 11, 6.

(2) A vrai dire, la largeur de ce piédestal paraît insuffisante, si l'on se figure le monument de Gryllos d'après celui de Dexiléos, à Athènes.

rayonnantes au delà des frontières, son théâtre et son Bouleutérion, sa bordure de longs portiques, ses marchés, ses temples, ses édicules et ses statues, peut être considérée comme un modèle du genre. On y trouvait concentré tout ce qui était nécessaire à l'existence matérielle et morale de la cité. Le citoyen pouvait y discuter, y acheter, s'y récréer sous le regard favorable de ses dieux et de ses héros protecteurs. Simple et grandiose, le plan s'adaptait avec une convenance si parfaite aux besoins de la vie publique à Mantinée qu'on ne peut guère le concevoir autrement. Il est comme le noyau de tout le système d'État dont nous venons d'étudier l'agencement logique.

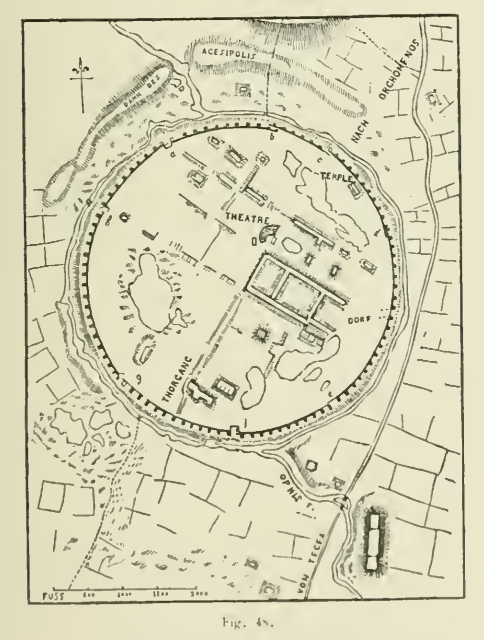


Fig. 48.

Plan de Mantinée par Gell. (*Probestücke v. Städtemauern*)

CHAPITRE V.

LES HABITANTS.

Origines arcadiennes.

Comment s'était formé le peuple qui se pressait sur l'agora de Mantinée autour du tombeau d'Arcas et du Foyer Commun? Dans ce bassin clos de la Mantinique, étant donné sa position et son entourage, quels apports ethnographiques sont venus se déposer, et quels éléments distinguaient sa population des autres clans de l'Arcadie?

L'autochthonie.

La théorie des origines arcadiennes se posait chez les anciens avec une extrême simplicité : « Les Arcadiens, écrit Pausanias, ont occupé dès l'origine et occupent encore aujourd'hui le même pays. » (1). La plupart des peuples grecs affirmaient leur autochthonie, mais, sur ce chapitre, aucun n'égalait en conviction les Arcadiens. Ceux ci avaient réussi à accréditer comme un dogme leurs titres au droit d'aînesse : quand il s'agit d'eux, les historiens ne manquent pas d'employer les épithètes d'αὐτόχθονες, d'ἀρχαιότατοι, de παλαιότατοι (2) ; dès le VII[e] siècle, les poètes célébraient l'Arcadie comme le berceau de l'humanité, comme la patrie de l'ancêtre commun Pélasgos, « issu de la terre noire parmi les forêts chevelues (3) ». L'Arcadie était réputée comme une province essentiellement pelasgique.

(1) V, 1, 1. — Cf. Herod. VIII. 73.

(2) Xénoph. *Hellen.* VII, 1, 23. — Démosth. *De falsa legat*, p. 424. — Strab. VIII, 8, 1, p. 388. — Joseph. *C. Apion.* I. — Pausan. VIII, 5, 1. — Cicéron *De rep.* III, p. 95. — Cf. la dedicace consacree à Delphes vers 369, par les Arcadiens : αὐτόχθων ἱερὰς λαὸς ἀπ' Ἀρκαδίας]. — V. Pomtow. *Ath. Mith.* XIV. (1889), p. 17 et Homolle. *Bull. de Corr. hellen.* XXI (1897), p. 227 et suiv.

(3) Asios ap. Pausan. VIII, 1, 4. — Apollod. II, 1, 1 — III, 8, 1. Servius ad *Æneid.* II, 83. — Cf. Hesiod. ap. Strab. V, 2, 4, et Bergk. *Poet. lyr. græc.* III adesp. 84

Ce dogme de l'autochthonie arcadienne, personnifiée par Pélasgos, avait pour corollaire la croyance à l'intégrité de la race. Hérodote, Thucydide et d'autres affirment que l'Arcadie est restée indemme (1) des bouleversements causés par le retour des Héraclides. Quand toute la Grèce s'était renouvelée autour d'eux, les Pélasges arcadiens semblaient identiques à eux-mêmes, dépositaires d'anciens rites, oubliés même par ceux qui les leur avaient appris (2). Telle était l'opinion courante au Ve siècle. Habilement entretenue par les artifices de légendes, qui rattachaient à Pélasgos tous les héros du cycle local, elle faisait aux Arcadiens une situation à part. Eux seuls, parmi les Hellènes, ne semblaient pas dater ; ils avaient vu naître les États jeunes qui entouraient leur âge mûr, et qui, adultes à leur tour, les vénéraient comme des patriarches. De plus, leur isolement de montagnards, la simplicité de leur vie pastorale, les formes rudimentaires de leurs communautés, leurs idoles étranges, leur mythologie singulière, leur dialecte archaïque, tout cela leur donnait un air de primitifs, un peu sauvages, un peu inquiétants, mais vénérables comme le débris d'un monde disparu. L'Arcadie éveillait chez l'Hellène civilisé du Ve siècle ce sentiment de crainte superstitieuse qui s'attache au mystère et qui entretient encore en France le prestige de la terre des Druides, de la vieille Armorique celtique. L'Arcadie n'était d'ailleurs guère mieux connue des Grecs anciens, que la Bretagne ne l'a longtemps été des Français modernes. On se souciait peu d'aller vérifier sur place les titres de noblesse de ces Pélasges « plus vieux que la Lune (3) » et « mangeurs de glands (4) ».

Intégrité de la race.

Les conflits de races qui avaient pu troubler l'Arcadie se perdaient dans la légende ; depuis l'échec de l'invasion dorienne le repos de cette province ne paraissait pas avoir été troublé. Si la lointaine enfance des Arcadiens avait connu la turbu

(1) Hérod., II, 171. — Thucyd. I, 2. — Strab. VIII, 1, 2, p. 133. — Pausan. II, 13, 1. — Diod. *Fragm.* VII, 9.

(2) Hérodot. II, 171.

(3) Les προσελήναιοι ou προσέληνοι ont fait couler beaucoup d'encre. Schol. Aristot. *Nub.* 397. — Aristot. ap. Schol. Apollon Rhod. I, 263, — IV, 264. — Lycophr. 482. — Hippys Rheg. ap. Steph Byz. Ἀρκάς. — Προσεληναῖος Πέλασγος : Bergk. *Poet. lyr. græc* III, 84. — Ovid. *Fastes*. I, 470. — Stat. *Theb.* IV, 275 : « Arcades veteres astris lunaque priores. » — Cf. Grotefend. *Encyclop. Ersch et Gruber*. art. *Arcadia* 7-9. — Barinski. *Zeitschr. fur Volksetymol.*, nº 2.

(4) Paus. VIII, 1, 2.

lence, eux seuls s'en souvenaient : leur amour-propre spéculait sur ce mystère pour en faire accroire. A l'exception de Tegée et de Mantinée, ils prirent une part peu active, jusqu'au IVe siècle, aux démêlés des peuples grecs. Leur existence ultérieure s'ajoutait comme un monotone appendice à une période de vitalité précoce qu'ils racontaient à leur façon. Dans leurs annales, la légende est comme une aube incertaine aussitôt suivie d'un long crépuscule. On comprend donc que les historiens du Ve siècle, et même Pausanias, aient cru à l'intégrité de la race arcadienne, qu'ils se soient figuré cette province comme le domaine imperturbable d'un peuple privilégié qui, depuis la création de la primitive Pélasgie, s'était développé sur place, par le progrès spontané de sa propre personnalité, restée indemne de toute modification ethnographique.

Éléments réels du folk lore arcadien

Hérodote ignorait sans doute le folk lore arcadien ; Thucydide était trop positif pour s'attarder à des exégèses mythologiques ; Apollodore et Pausanias, plus curieux de fables, ont montré dans leur enquête plus de diligence que de critique. L'érudition moderne se flatte de tirer de ces contes et de ces fictions poétiques des faits réels ; mais, les conclusions ethnographiques déduites de la mythologie manquent de solidité. Les philologues qui ont laborieusement tissé dans le vide leurs toiles d'araignée ont rendu le service de colliger et de mettre en valeur des textes intéressants, mais que de fois ils ont oublié qu'un mythe n'est le plus souvent qu'une ombre vaine, une enveloppe creuse dont l'intérieur ne recèle aucune réalité ! (1).

L'analyse critique du folk lore arcadien nous fait entrevoir une réalité bien différente du mirage dont Pausanias a été dupe. Pas plus que les autres peuples, les Arcadiens n'ont échappé aux convulsions qui marquent fatalement l'enfance des races historiques. Notamment dans la Haute-Plaine, placée sur le che-

(1) Parmi les mythographes restés fidèles à la méthode des *raccords* et qui se sont occupés de l'Arcadie, nous aurons à citer H. D. Muller, Tumpel, Schultz, Wilamowitz-Mœllendorf, Immerwahr ; la réaction contre cette école a pour coryphées, en Allemagne, M. Meyer, dans ses *Forschungen der alten Geschichte* et dans sa *Geschichte des Alterthums* ; en France, MM. Clermont-Ganneau, Philippe Berger, Paul Foucart, Salomon Reinach, Victor Bérard. Chez ces derniers, l'analyse des *réalités* du culte, descriptions et représentations d'idoles, attributs, rites, symboles, invocations, s'associe aux combinaisons étymologiques et prend décidément le pas sur la discussion toute formelle et abstraite des récits mythiques considérés par l'ancienne école comme des témoignages valables.

min des tribus en marche, désignée par sa fertilité aux convoitises des bandes en quête d'un gîte, les bouleversements extérieurs se sont répercutés sous la forme d'invasions ou d'infiltrations. Mais ce n'est pas une tâche aisée que d'identifier les éléments divers qui constituaient la population composite de ce district. Le point le plus délicat du problème est de discerner, parmi les héros du cycle arcadien, tel qu'Apollodore et Pausanias l'ont résumé, les figures purement mythiques, tels que les dieux héroïsés nés sur le sol même, ou bien transplantés en Arcadie par le colportage des traditions épiques, ou, plus tard, par les combinaisons des généalogistes et annalistes officiels. La présence de ces personnages dans les légendes locales n'est nullement l'indice d'une migration effective : il ne s'agit que d'emprunts d'ordre littéraire et abstrait, que la diffusion de l'épopée homérique et de la cosmogonie hésiodique au VII[e] siècle, puis, au IV[e], les mythographies politiques, ont incorporés aux traditions des villes arcadiennes. En second lieu, il faut distinguer les héros qui semblent personnifier de véritables groupes ethniques, et retrouver le nom et la provenance des tribus ainsi représentées. Ces personnages, fabuleux en tant qu'individus, mais réels en tant que personnalités collectives, se sont installés sur le sol par droit de conquête ; leur présence équivaut, pour la race qu'ils symbolisent, à un titre de propriété foncière. Toutefois la fusion entre les divers occupants du même canton est souvent si complète qu'il devient très malaisé d'identifier tel héros avec un groupe déterminé.

Pélasgos et les Pélasges arcadiens.

En tête du cycle arcadien paraît Pélasgos, autochthone, père de Lycaon, aïeul de Nyctimos et des éponymes des principales villes arcadiennes, bisaïeul d'Arcas et trisaïeul des trois fils d'Arcas, Azan, Élatos, Apheidas. De cette fallacieuse généalogie on doit tout d'abord éliminer les éponymes des villes, donnés comme fils de Lycaon, tels que Mantineus, Tégéatès, etc. Ces personnages fictifs ont été inventés de toutes pièces par les villes de la Ligue arcadienne désireuses de régulariser leur état civil ; ce sont de simples rubriques officielles, des raccords imaginés par les annalistes et restés sans prise sur les imaginations populaires, car ces héros n'ont laissé que des traces insignifiantes dans les cultes locaux. Quant à la triade Pélasgos, Lycaon, Nyctimos, deux de ses membres représentent des éléments naturels : Lycaon est le dieu de la lumière, Nyctimos celui des ténèbres (1).

(1) Cf. Lykos et Nykteus du cycle béotien (Apoll. III, 5, 5).

Le caractère de Pélasgos reste indécis, l'étymologie du nom étant énigmatique. Pour les anciens, Pélasgos personnifiait un élément ethnique, le peuple des Pélasges. Si les Argiens faisaient naître Pélasgos en Argolide (1) afin de s'attribuer la priorité sur leurs voisins, en général on considérait les Pélasges arcadiens comme les premiers occupants du pays : le berceau de la Pélasgie était aux environs du Lycée, dans le district appelé Pélasgie, puis Lycaonie, puis Parrhasie. Ils avaient ensuite été soumis par Arcas et ses Arcadiens qui changèrent le nom du pays (2).

Cette théorie très simple n'a pas trouvé grâce aux yeux des savants qui ont tenté d'élucider la question des Pélasges. Certains réduisent à néant les données d'Hésiode et d'Hérodote. Loin d'être nés dans le Péloponnèse, les Pélasges n'y auraient jamais mis le pied : leur prétendue installation dans le pays résulterait du fait que les Hellènes qualifiaient de pélasgiques les races très anciennes. Les seuls Pélasges authentiques se réduiraient à une peuplade de la vallée du Pénée, où les Hellènes Phthiotes l'auraient connue (3). Mais on a peut-être tort de récuser le témoignage d'Hérodote au sujet des Pélasges, sous prétexte qu'il est contradictoire. On ne saurait, en effet, méconnaître le fait suivant : il subsiste dans les cultes arcadiens des traces d'une religion naturaliste qui offre une analogie remarquable avec les données d'Hérodote sur la religion des Pélasges (4). Ces cultes paraissent être un legs des populations primitives que, sur la foi des auteurs anciens, on était convenu d'appeler les Pélasges arcadiens.

Lorsque M. Meyer (5) nie la présence des Pélasges en Arcadie, sous prétexte que Lycaon, donné comme fils de Pélasgos, n'a rien de commun avec l'ancêtre mythique célébré par Hésiode, il oublie que dans les habitudes de la fable, ces filiations ne symbolisent le plus souvent qu'un lien de succession dans le temps, non une parenté ethnique. Lycaon présenté comme fils

(1) Strab. V, 24. — Schol. Eurip. *Orest.* 1646. — Et. Byz. Ἀπία et Παρρασία. — Acusilaus, fr. 11 et 12 (*Fr. Hist. Græc.* I, p. 101).

(2) Paus. VIII, 4. — Isid. *Orig.* XIV, c. 4, p. 158. — Syncelle.

(3) Meyer. *Forsch. zur alt. Gesch.* c. II, III, IV. — *Gesch. des Alterth.* II, p. 56. — Cf. Bruck. *Quæ vet. de Pelasg. tradid.* 1884. — Hesselmayer. *Die Pelasgerfrage.* 1892.

(4) Herod. II, 52. — Voy. plus bas, p. 221 q.

(5) *Forsch. zur alt. Gesch.*, p. 64.

de Pélasgos peut signifier qu'une race nouvelle est venue supplanter celle des Pélasges : de fait, si l'on sort de la discussion abstraite et littéraire pour essayer de reconstituer les réalités possibles, c'est-à-dire la manière dont les choses ont pu se passer, la théorie ancienne paraît encore la plus plausible. Admettons même que les Hellènes du V[e] siècle ont abusivement appliqué le qualificatif de Pélasges aux populations primitives dont ils ne savaient presque rien, sinon qu'elles avaient occupé le sol avant eux. Admettons que, dans la plupart des cas, le vocable de Pélasges est un terme de convention. Pour nous, cela ne change rien au fond des choses, puisque nous n'avons aucun renseignement sur la langue, la race et la provenance des Pélasges authentiques, s'il y en a jamais eu. Il n'en faut pas moins admettre, à l'origine du peuple arcadien, l'existence de tribus aborigènes très anciennes, celles que d'autres traditions désignent sous le nom caractéristique de *prélunaires*, προσελήναιοι (1), c'est-à-dire plus vieux que la lune. Tel est le premier fond ethnique de l'Arcadie. Faute d'autre terme, nous continuerons, à l'exemple des auteurs anciens, à le qualifier de pélasgique. Nous ne nous préoccuperons pas s'il est, ou non, apparenté à ses homonymes d'Argolide, d'Attique et de Thessalie, parce que cette question est insoluble. Ce sont ces aborigènes qui ont installé sur le Lycée le culte primordial de Pan et de Séléné (2), qui ont pratiqué ces cultes naturalistes dont il sera question plus loin, et qui ont donné aux tribus isolées de la Parrhasie et du Ménale leur caractère patriarcal et pastoral (3). Fondus avec les races subséquentes, ils ne disparurent jamais complètement : des émigrations successives, celle d'Œnotros,

(1) Voy. p. 197, note 3.

(2) Voir les textes dans Immerwahr, *Kulte Arkad.*, p. 192 et suiv. et p. 205. — Porphyr. *De antr.* 20. — Virg. *Georg.*, III, 391.

(3) Je n'insiste pas sur le rôle civilisateur prêté à Pélasgos et à ses successeurs par la légende arcadienne. Il n'a rien d'original : ce sont les mêmes personnages et les mêmes inventions qu'on retrouve dans le tableau des origines humaines dû à l'imagination d'autres peuples : Oannès chez les Chaldéens, Hypsouranios chez les Tyriens, Prométhée chez les Hellènes, Inachos et Phoroneus chez les Argiens, etc. (Voy. Lenormant, *Les prem. civilis.*, II, p. 1. — Bérard, *Orig. des cultes arcad.*, p. 245 et suiv.). Ces rapprochements attestent que les éléments de la cosmogonie arcadienne venaient du dehors, sans doute d'Orient. Le Pélasgos de Pausanias ressemble à une doublure de l'Hypsouranios et de l'Aion dont parle Sanchoniathon (éd. Orelli, p. 16). Toutefois un détail topique, la découverte du gland doux, indique que ces plagiats ont été adaptés aux usages locaux : il y a eu transposition du mythe exotique sur le mode arcadien.

de Peucétios et d'Évandre en Italie et celle des Pélasges-Arcadiens en Ionie ne vidèrent pas le pays de tous ses éléments pélasgiques, mais en dérivèrent seulement le trop plein à l'étranger, au moment où l'arrivée de nouveaux immigrants leur faisait la place trop étroite.

Lycaon et les Sémites.

A Pélasgos succède Lycaon, « son fils, » père de Nyctimos et des 49 éponymes des villes arcadiennes. La légende attribue aussi à Lycaon un rôle civilisateur : il aurait bâti Lycosoura, la première ville éclairée par le soleil (1). Mais son nom est particulièrement associé à la fondation du culte et du sanctuaire de Zeus Lykaios au sommet du Mont Lycée et à l'institution des jeux lycéens (2). Lycaon aurait le premier offert au dieu un enfant pour victime : telle aurait été l'origine des sacrifices humains qu'on continua de célébrer sur le Lycée (3). La fondation de ce sanctuaire et de ce culte sanglant est ce qu'il y a de plus réel dans la légende de Lycaon. Quant au personnage, son caractère se laisse facilement deviner. Lycaon est le nom primitif du dieu du Lycée, dieu de la lumière; il fut plus tard identifié au Zeus hellénique : le nom primitif, converti en épithète, devint le qualificatif de Zeus Lykaios. L'ancien dieu local tomba ensuite au rang de héros, hypostase et serviteur du dieu nouveau qui l'avait supplanté. La légende en fit le grand prêtre et le fondateur du culte de Zeus Lykaios, suivant une habitude courante dans la mythologie grecque : en Attique, Erechtheus, dieu marin local, dépossédé par Poseidon, devient le grand prêtre et le fondateur du culte de Poseidon dit Érechtheus. En Arcadie, Kallisto, dépossédée par Artémis dite Kallisté, tomba au rang de nymphe et de suivante de la déesse. En Laconie, Hyakinthos, supplanté par Apollon, devient le favori d'Apollon dit Hyakinthios. Ce culte sanglant de Lycos ou Lycaon, dieu solaire, remplaça sur le Lycée celui de Pan, que les aborigènes adoraient peut être sous la forme d'un bouc dans une caverne du Lycée et qu'ils associaient à Sélené (4).

(1) Pausan., VIII, 38. Cf. dans Sanchoniathon (Orel. p. 14 et 28) le rôle de Kronos, Genéos, Genéa et Ousóos.

(2) Pausan. VIII, 2.

(3) Plat. *Min.* p. 315 c. — *Rep.* 565 d. — Theophr. ap. Porphyr. *de Abstin.* II, 27. — Varro ap. St-August. *Civ. Dei* XVIII, 17. — Polyb. XIII, 13, 7. — Paus., VI, 8, 2. — VIII, 2, 3, 6, 38, 7. — Plin. VIII, 34. — Isid. *Etym.* VIII, 9, p. 370.

(4) Herod. II, 46 : αἰγοπρόσωπον καὶ τραγοσκελέα. Denys d'Halic. I, 32. — Pausan, VIII, 38, 5. — Porphyr. *de antr.* 20. — Immerwahr. *Kulte Arkad.* p. 199 et suiv. C'est à mon sens, à ce culte primordial de Pan que se rapporte le

Les rites sanguinaires, l'abaton impénétrable du Lycée, les deux colonnes tournées devant l'autel du côté de l'orient et décorées ou surmontées de deux aigles dorés, tous ces détails concrets révèlent, comme l'a démontré M. Bérard (1), une origine exotique. Lycaon = Zeus-Lykaios a toutes les allures d'un Baal-Moloch, de même que les déesses de Lycosoura et de Phigalie rappellent Ashtoret et Derceto. En fait, la possibilité d'une occupation de la région lycéenne par des conquérants sémitiques ou Syro-Grecs, Phéniciens, Cariens, Léléges, entre le XVe et le XIIIe siècle avant J. C. n'est pas inadmissible. Les îles, les côtes et même l'intérieur de la Laconie, de la Messénie (2) et de l'Élide révèlent dans leur toponymie, leurs cultes et leurs légendes trop de traces d'une influence sémitique pour que l'extension de cette influence à la vallée supérieure de l'Alphée semble paradoxale (3). Mais de quelle manière s'est imposée aux masses pélasgiques la domination des étrangers, c'est ce qui nous échappe complètement (4). En tous cas, la diffusion des cultes sémitiques en fut le résultat immédiat. Le rayonnement des croyances nou

mythe de la Lycanthropie ou métamorphose en loups, associé ensuite, en Grèce, à cause de la similitude entre les radicaux λυκ (lumière) et λυκ (loup), au mythe de Lycaon et aux fêtes de Zeus Lykaios. La tradition latine disait qu'Évandre avait rapporté d'Arcadie le culte de Pan, appelé *Lupercus* par les Romains, et ils rapprochent les fêtes de Pan Lycéen des Lupercales (Liv. I. 5. Virg. *Æn.* VIII, 343. — Justin, 43, 1, 6. — Plut. *Caes.* 61. — *Quaest rom.* 68. — Schol. Dion Perieg. 348). D'après Meyer la lycanthropie s'expliquerait par un ancien culte animalier, celui du loup, forme primitive de Zeus Lykaios (*Forschungen zur alt. Gesch.* p. 61).

(1) *Orig. des cultes arcad.*, ch. I et II. Toutefois, l'interprétation proposée de ἀετοὶ δὲ ἐπ' αὐτοῖς τά γε ἔτι παλαιότερα ἐπεποίηντο me semble discutable.

(2) On relève des rapports mythiques entre les Léléges messéniens et Lycaon : leur ancêtre s'appelle Lycos (Paus. IV, 1, 6. — Philip. Theang. *Fr Hist. Gr.* IV, p. 475) Le fondateur des mystères d'Andanie et du culte de Zeus Ithomathas (à qui l'on sacrifiait aussi des victimes humaines) est un fils de Lélex, appelé Polycaon (Pausan., IV, 1-2). Caucon, introducteur en Messénie des mystères des grandes déesses et éponyme d'une race apparentée aux Léléges, est donné comme fils de Lycaon (Hécat. *Fr. Hist. Gr.* I, 31. — Apollod III, 8, 1).

(3) Sur cette question, voy. Benloew. *La Grèce avant les Grecs*, p. 29. — Clermont-Ganneau. *Le dieu Satrapes.* — Bérard. *Orig. des cultes arcad.* ; — Pottier. *Catal. des vases antiq. du Louvre*, p. 125 et 128. — Meyer. *Gesch des Alterthums*, I, p. 230.- Philippe Berger. *Orig. orient. de la Myth. grecque.* Rev. des Deux-Mondes, 1896, 2, p. 395 et suiv.

(4) Suivant Denys d'Halicarnasse (I, 11, 12. — II, 1) la région voisine du Lycée aurait pris le nom de Lycaonie, habitée par le peuple des Lycaoniens Cf. Eustath. ad Dion. Perieg., 857.— Bertrand. *De antiquissimis Arcadiæ fabulis.*

velles aurait même atteint la Haute Plaine, si l'on doit reconnaître dans l'antique Poséidon Hippios de Mantinée le déguisement hellénique d'un dieu phénicien, *Dâm* ou *Dôm*, et dans son épouse Déméter, la déesse *Dam-at* (1).

Arcas et les Arcadiens.

Le cycle d'Arcas succède à celui de Lycaon pour résumer une troisième étape des Arcadiens dans la voie du progrès. Arcas leur aurait enseigné la culture du blé, la fabrication du pain et le tissage des vêtements. Mais il est facile de deviner — Pausanias l'a fait — dans ce rôle civilisateur un simple reflet de la légende de Triptolème. En réalité, Arcas n'est important que comme éponyme général de la nationalité arcadienne. S'ensuit-il que ce personnage personnifie un élément ethnographique original et qu'il faille conclure à l'existence d'une peuplade indépendante, celle des Arcadiens ? Raoul Rochette (2) et Curtius (3) l'ont pensé. Ils nous présentent les Arcadiens comme une tribu de race hellénique, qui serait venue subjuguer les populations de la Parrhasie et de l'Azanie, et qui aurait imposé son influence et son nom au pays tout entier, à la manière des races conquérantes, comme firent les Ioniens en Attique et les Doriens en Laconie (4). Pour déterminer la provenance de cette race, Curtius s'inspire du rôle agricole attribué par la légende à Arcas ; comme les Thraces passaient pour avoir été les instituteurs de la Grèce en matière agricole, il conclut à l'origine Thrace des Arcadiens et les fait venir de Phrygie et de Bithynie.

Cette théorie soulève plusieurs objections : 1° Une tribu conquérante aussi importante que les Arcadiens n'aurait pas traversé toute la Grèce sans laisser en route des traces de son passage. 2° Les rapports ethniques constatés entre l'Arcadie, la Bithynie et la Phrygie prouvent que l'Asie mineure a reçu des colons arcadiens, et non l'inverse (5). 3° Le rôle civilisateur

(1) Philippe Berger. *Revue des Deux-Mondes*, 1896 2, p. 385 et 395.

(2) I, p. 331.

(3) *Peloponnesos* II. p. 160 et suiv. — *Hist. gr.* trad. Bouché-Leclercq. I. p. 197.

(4) Pausan VIII, 4, 1. ἀπὸ τούτου δὲ βασιλεύσαντος, Ἀρκαδία τε ἀντὶ Πελασγίας ἡ χώρα καὶ ἀντὶ Πελασγῶν Ἀρκάδες ἐκλήθησαν οἱ ἄνθρωποι.

(5) Le nom d'Azanie désignait un canton de la Phrygie, aux environs de l'antre Stennos et du fleuve Penkalas (Paus. VIII, 4, 3. — X, 32, 3. — Et. Byz. Ἀζανία, Ἀζανοί). On connait aussi la ville d'Ezanoi. Seulement les Azaniens d'Arcadie s'attribuaient à l'égard de ceux d'Asie des titres de paternité ; de même Mantinée se donnait comme la métropole des Bithyniens (Pausan. VIII, 9, 7). De fait, on retrouve en Bithynie une localité appelée *Mantinéion*, une

attribué à Arcas ne mérite pas plus de créance que les inventions de Pélasgos et celles de Lycaon. Cette cosmogonie est la partie la plus banale du folk-lore arcadien ; les Grecs en ont reçu les éléments principaux de l'Orient et les Arcadiens les ont eux-mêmes empruntés à l'Argolide, à la Béotie, à l'Attique. La légende d'Arcas dérive directement de celle de Triptolème. Peut-être ce plagiat date-t-il d'une époque où l'amitié d'Athènes prévalait en Arcadie ?

En réalité, le personnage d'Arcas a moins d'envergure que ne l'a cru Curtius. On remarquera d'abord que son affiliation à Lycaon a lieu d'une manière tout artificielle, par l'intermédiaire de sa mère Callisto, ensuite que, en dehors du rôle d'emprunt signalé plus haut, sa place dans la légende et dans le culte est des plus minimes.

Il faut aller dans la ville de Ménalos, l'une des plus anciennes d'Arcadie, au dire de Pausanias, mais aussi une de celles qui disparurent le plus vite, pour retrouver son tombeau. C'est là que les Mantinéens, au IVe siècle, prétendirent l'exhumer, sur l'ordre d'un oracle; c'est donc dans ce coin perdu du Ménale, qu'il est chez lui, non loin de Kallisto, également honorée d'un tertre dans un lieu voisin (1). Originairement, Arcas est un petit dieu local, de la région du Ménale, où pullulaient les ours. Son nom même le désigne comme le dieu Ours, soit qu'il ait été primitivement adoré sous la forme de cet animal (2), soit que l'ours ait été son animal symbolique, comme l'aigle pour Zeus, le bouc pour Pan, la biche pour Artémis. Sa voisine Callisto fut elle-même une déesse Ourse, puisqu'en souvenir de sa forme origi-

autre appelée *Mélangia*, comme la bourgade mantinéenne (Photius, *Bib.* ed. Bekker. 476 b. 31. — Le Quien. *Oriens Christ.* I, 236. — Ramsay. *Hist. Geogr. of Asia Minor*, p. 194). Mais ces rapports s'expliquent naturellement par l'expansion au dehors de la race arcadienne, par l'émigration et les colonies de mercenaires. On connait encore la colonie arcadienne fondée à Chypre par Agapènor (Pausan. VIII, 5, 2), celle des Pélasges-Arcadiens, chassés du Péloponnèse par le reflux des Achéens devant les Doriens (Hérod. I, 146. — D'Arbois de Jubainville. *Hab. prim. de l'Europe*, I, p. 135) et celle des Arcadiens de Crète. Dans tous ces exemples, les prétentions des Arcadiens paraissent fondées ; ce n'est pas le cas d'invoquer la loi des légendes rétrogrades, constatée par H. D. Müller c'est-à-dires des légendes qui suivent à rebours le chemin des émigrations et du point de départ effectif font le terme de l'arrivée.

(1) Pausan. VII, 3, 4 — VIII. 9, 3. — 35, 7 — 36, 5.

(2) Arcas est figuré avec des oreilles d'animal sur un bas-relief du musée de Latran. Roscher. *Philologus*, LIII (1894), p. 364.

nelle elle occupe au ciel la place de la constellation de l'Ourse (1).

Sous cette forme animale, elle fut d'abord un aspect de la grande déesse de la Nature, invoquée comme la *Très-Belle* (Καλλίστη), elle s'identifia ensuite avec Artémis et, tout en lui donnant son nom, tomba elle-même au rang de demi-déesse (Kallisto). Arcas, dieu des bois et des montagnes, devint aussi une hypostase de Pan et de Zeus Lykaios, et, par là, un héros solaire (2).

Par quelles circonstances ce couple singulier s'est-il échappé de son repaire pour s'élever à la dignité de héros nationaux de l'Arcadie entière ?

La métamorphose d'Arcas en héros éponyme des Arcadiens n'a pu se produire qu'à une époque assez récente, lorsque les dénominations partielles de Parrhasiens, d'Azaniens, d'Apidanéens ou Apheidantes, qui désignaient les groupes divers de l'Arcadie, furent tombées en désuétude, et que le vocable général d'Arcadiens entra en vigueur pour désigner l'ensemble de ces groupes mélangés et fondus. Il est probable que le terme pittoresque d'Arcadie et d'Arcadiens a d'abord été employé dans les pays côtiers, peut-être chez les Achéens d'Argolide et de Laconie pour désigner le district du Ménale, où vivaient, au milieu des bois, les hommes vêtus de peaux d'ours et adorateurs des dieux ours (3). Dans l'imagination des gens du littoral, l'Arcadie s'identifiait avec le pays des ours. Par extension, le terme fut appliqué à toute la contrée centrale du Péloponnèse, et les habitants de ce pays le reçurent tout fait de leurs voisins. Le massif péloponnésien, non entamé par l'invasion dorienne, apparaissait aux Hellènes comme un bloc, beaucoup plus unifié

(1) Pausan. VIII, 3, 6. — Son portrait avec une peau d'ours à Delphes (Pausan. X, 31, 3). — L'ours des monnaies de Mantinée peut symboliser aussi bien Arcas que Callisto (P. Gardner, *Catal. of Greek coins*, Pelopon. p. 185, pl. XXXV, 18 et suiv. — Franz, *Leipz. Stud.* XII (1890), p. 242-251). On ne doit pas s'étonner que les montagnards du Ménale aient incarné un élément divin dans le corps du fauve qui était pour eux un objet de terreur et, par sa fourrure, un être bienfaisant. Sur les Arcadiens vêtus de peaux d'ours, voy. plus haut, p. 58, n. 4. Ce fétichisme ne nous choque pas chez les Orientaux : nous admettons la ménagerie du panthéon égyptien. Il faut aussi nous habituer au grossier naturalisme de la religion primitive chez les Grecs. Sur les Ourses, dans les fêtes d'Artémis, à Brauron, à Munychie, etc., voy. Schol. Aristoph. *Lysistr.* 646. — Hesychius, Suidas, Harpocration, s. v. ἀρκτεία, ἄρκτοι, ἀρκτεῦσαι.

(2) Voy. plus loin, p. 316-317.

(3) Les noms d'Arcas et d'Arcadie dérivent de la forme ἄρκος. Cf. Ἀρκόννησος et le grec moderne ἀρκοῦδα, ἀρκοῦδι, Ἀρκουδόρρευμα et l'Arkansas d'Amérique. Les étymologies de Grotefend (du sanscrit *arka* (?), Soleil) et de Sickler (*Alte Geogr.*, p. 252 — d'ἀρκέω) ne sont pas soutenables.

qu'il ne l'était en réalité. Ce doit être vers le XIe ou le Xe siècle que les peuplades, appelées arcadiennes par les Achéens et les Doriens, prirent conscience des liens qui les unissaient, en voyant les nationalités qui se constituaient tout autour d'elles : Argiens, Achéens, Éléens, Lacédémoniens. Les tentatives des Doriens pour envahir l'Arcadie déterminèrent des groupements défensifs, qui, sans aboutir à l'unité politique, préparèrent du moins l'unification morale. Arcas dut à la diffusion des noms d'Arcadie et d'Arcadiens d'être promu à la dignité d'éponyme commun. Ce fut le résultat et le symbole de la fusion arcadienne proclamée d'abord par Tégée en face de l'ennemi commun (1).

Pour se métamorphoser en personnage officiel, l'ancien dieu du Ménale devait naturellement dépouiller sa peau d'ours et même renier son repaire originel. L'éponyme commun devant entrer de plain pied au panthéon arcadien, il fallut lui fabriquer une généalogie illustre et le caser en bonne place, sans toutefois troubler les situations acquises. Le Lycée était le sommet sacré où Pan et Lycaon trônaient comme des parvenus, oublieux, l'un de ses cornes de bouc, l'autre de sa peau de loup. Arcas fut donc rattaché à Lycaon par sa compagne Callisto, qu'on lui attribua pour mère et qu'on présenta à Zeus Lykaios comme une fille de Lycaon. Comme père d'Arcas, Zeus Lykaios était tout indiqué, Arcas, hypostase de Pan, étant lui-même un dieu solaire. Pour assurer aussi à Callisto une position honorable, comme il se trouvait au ciel une constellation de l'Ourse, on identifia Callisto à la constellation. Arcas lui-même, personnifiant tous les rameaux de la race arcadienne, dut endosser la paternité des éponymes secondaires qui représentaient les principaux groupes de cette race, c'est-à-dire d'Azan, d'Élatos, d'Apheidas, auxquels furent adjoints Triphylos, et le bâtard Autolaos. On supposa qu'Arcas avait partagé son empire entre ses fils. Grâce à ces combinaisons, le héros anobli devenait le commensal des hôtes souverains du Lycée. Le souvenir de ses obscurs débuts se perdit dans le rayon

(1) Cette intention prit une forme concrète dans l'offrande d'un groupe dédié, à Delphes, par la Ligue Arcadienne après la dévastation de la Laconie en 370-369. Ce groupe représentait Apollon et Niké, et les héros arcadiens : Callisto, Arcas et ses fils, Élatos, Apheidas, Azan, plus Triphylos, fils de Laodamie, fille d'Amyclas et Erasos, fils d'Amilo, fille de Gongylos. Pausanias attribue par erreur cette offrande aux Tégéates (X, 9, 3). Une bonne partie de la dédicace originale a été retrouvée : Pomtow. *Ath. Mith.* XIV (1889), p. 15 et suiv. — *Beitrage zur Topogr. von Delphi*. p. 54-56, 114, pl. XIV, 39. — Homolle, *Bull. de Corr. hellén.* (1897), p. 276-284.

nement de l'Olympe arcadien. Fils de Zeus Lykaios et nourrisson des nymphes lycéennes, il faisait bonne figure à côté de Pélasgos et de Lycaon. Mais, outre le mérite de la naissance, il lui restait à acquérir des titres personnels à l'admiration et à la faveur du vulgaire. Pélasgos et Lycaon s'étaient signalés par des inventions bienfaisantes. Pour être digne de ses prédécesseurs, Arcas devait poursuivre leur œuvre civilisatrice et contribuer pour sa part au bonheur de l'humanité. On ne manqua pas de lui attribuer son lot de découvertes, dont la complaisance de Triptolème fit tous les frais. — Et c'est ainsi que d'un ours ménalien savamment léché, les Arcadiens se façonnèrent un ancêtre présentable.

Toutefois, malgré cette dépense d'imagination, les généalogistes ne réussirent pas à faire vivre d'une vie propre leur créature. Comme les éponymes des villes arcadiennes, la personnalité d'Arcas était un produit de la raison d'État, une figure conventionnelle et froide que l'adoration populaire abandonna aux mythographes officiels. Solennellement inscrit au nombre des grands patrons du pays, il représentait moins un principe vivant qu'un programme politique, celui de la fédération panarcadienne. Or, cette idée abstraite ne fit que très tard son chemin dans les esprits, à une époque où il devenait difficile d'infuser la vie à des personnage divins, n'ayant pas de longue date pris racine dans le cœur des hommes. Le particularisme invétéré des tribus arcadiennes fut fatal à la popularité d'Arcas. En fait, le héros semble n'avoir recueilli que des hommages littéraires. Sauf le tertre qui gardait, dans un repli du Menale, le souvenir de son humble origine, Pausanias ne mentionne ni temples, ni autels d'Arcas. Seule la ville la plus intéressée à exploiter à son profit l'idée de l'union arcadienne tenta de ressusciter ce fantôme de héros national. La Ligue arcadienne, en lui consacrant un monument à Delphes, se proposait de le présenter solennellement à la Grèce entière. Au même moment, les Mantinéens le confisquèrent en l'installant sur leur agora. Mais ces essais de résurrection ne survécurent pas aux circonstances qui les avaient provoqués. Malgré la pompe d'un transfert prescrit par l'oracle de Delphes, la présence d'Arcas ne put désaffecter, dans la dévotion du peuple mantinéen, les autels de Pan-Hélios.

Les fils d'Arcas. Les noms d'Arcas, d'Arcadie et d'Arcadiens sont donc des étiquettes générales apposées après coup sur un mélange

ethnographique dont la composition reste à déterminer (1). Les noms des « fils » d'Arcas sont plus instructifs. En effet, ces fils, plus anciens que leur prétendu père, personnifient les éléments du mélange. Il y en a trois : Azan, Élatos, Apheidas, représentant chacun un groupe particulier, pourvu d'un domaine propre.

Azan et les Azaniens. Rapports avec la Béotie.

Le groupe Azanien occupe les hautes berges du Ladon, au nord de la Lycaonie. Il possède des villes importantes, Thelpousa ou Telphousa et Kleitor. Il honore spécialement Érinys de Thelpousa, appelée aussi Déméter ἐν 'Ογκείῳ et Apollon Onkeiatès (2). Ces noms et ce culte nous reportent en Béotie, où l'on trouvait une déesse Onka, équivalent phénicien d'Athéna (3), un ancien Ladon (Isménos), une source Telphousa et un mont Tilphousion (4). Si l'on rapproche ces noms béotiens de ceux de Delphes, de la nymphe Delphoussa, de Téléphaé et Téléphassa, l'une femme, l'autre mère de Kadmos, on conclura qu'ils ont été importés en Béotie par les Kadméens, c'est-à-dire par une race venue d'Orient : la tradition présentait Kadmos comme un Phénicien, et la tradition semble fondée, quand on constate la parenté du nom de Téléphassa avec celui de Déléphat ou Dilbat, l'étoile consacrée à l'Astarté sémitique, et celle de l'Onka béotienne avec l'Onka phénicienne (5).

L'influence phénicienne en Béotie et ses propagateurs en Arcadie.

Nous voilà donc en présence de la même influence sémitique constatée en Béotie et en Azanie. En Béotie, elle s'explique par l'occupation kadméenne. Pour l'Azanie, deux solutions sont à examiner : l'hypothèse de l'influence directe et celle de l'influence indirecte.

Dans le premier cas, il faudrait supposer l'occupation effective de l'Azanie par un groupe de Sémites qui auraient agi sur le pays de la même façon que les Kadméens en Béotie. C'est la solution que nous avons admise plus haut pour expliquer l'installation sur le Lycée du sanctuaire et des rites de Zeus Lykaios.

Les rapports étroits constatés entre la légende de Lycaon et

(1) Cf. les noms de Béotie et d'Eubée, qui signifient « le pays des bœufs ».

(2) Pausan. VIII, 25 4. — Callimach. ap. Tzetzès. *Lycoph.* 153. — Immerwahr. *Kulte Arcad.*, p. 110, 129.

(3) Pausan. IX, 12, 2. — Ph. Berger, *ibid.*, p. 194.

(4) Pausan. IX, 10, 5. — 33, 1. — Strab., IX, 2, 29.

(5) P. Berger, *Rev. des Deux Mondes*, 1896 2, p. 394. — Léwy. *Semit. Lehnw. im Griech.* 251. — O. Muller (*Kl. Schrift.* II, 194) dérivait Onka de ὄγκος, ὄχθος, butte. — Sur l'influence orientale sur les rivages de l'Euripe, voy. Gruppe. *Griech. Myth.* p. 61.

celles des Lélèges messéniens nous ont permis de conclure à une occupation effective de la Parrhasie par des bandes venues de Laconie et de Messénie(1). Le bassin de l'Alphée supérieur constitue le passage naturel entre la Laconie et l'Élide. Pourquoi les Phéniciens n'auraient-ils pas songé à s'assurer de ce passage pour éviter les caps du Sud, en reliant par une voie terrestre leurs comptoirs laconiens à ceux du littoral éléen, et en faisant garder cet hinterland par des postes de Cariens ou de Lélèges ? Mais ce qui est vraisemblable pour la plaine parrhasienne l'est beaucoup moins pour les ravins du Ladon. On ne comprend pas pourquoi les Phéniciens se seraient aventurés dans ce labyrinthe quand ils pouvaient si aisément contourner l'Érymanthe par la grève éléenne et achéenne. L'audace de ces trafiquants se réglait d'après leurs intérêts. Or, on voit ici le danger et l'imprudence d'une occupation de l'Azanie : on n'en voit pas le profit. Enfin, aucune tradition ne la justifie.

D'autre part, les coïncidences relevées plus haut entre les noms de lieux et de divinités en Arcadie et en Béotie ne sont pas les seules. Il y a en Arcadie comme en Béotie, non seulement une Érinys Tilphossa et un Ladon, mais aussi, dans la Haute Plaine, une ville d'Orchomène, une nymphe Alalcoménéia, une Arné, un Élatos, un Aréïthoos. On remarquera : 1° que certaines de ces coïncidences, telles que la possession commune d'une Orchomène, d'une Arné, d'un Élatos et d'un Aréïthoos, ne sauraient s'expliquer par une influence sémitique. 2° que ces rapports portent sur des points si précis et d'un caractère si local qu'on aurait bien de la peine à les expliquer par une même action parallèle, s'exerçant dans le même sens en Arcadie et en Béotie. Il faudrait que les propagateurs de cette influence parallèle se fussent donné le mot d'ordre pour laisser chacun de leur côté des vestiges identiques de leur séjour.

L'hypothèse de l'influence directe soulève donc trop d'invraisemblance ; de plus, elle n'est appuyée par aucune tradition. Les faits s'expliquent au contraire le mieux du monde par la seconde hypothèse, celle de l'action indirecte par un ou plusieurs intermédiaires qui auraient colporté en Arcadie un coin de Béotie. Vu le mélange des éléments importés, on doit, en

(1) L'hypercriticisme de Meyer (*Gesch. des Alterthums*, II, p. 60 et 61) en ce qui concerne la présence des Lélèges en Laconie et en Messénie, n'est pas mieux fondé que ses doutes sur l'origine sémitique des Kadméens (II, p. 152, 189).

dernière analyse, découvrir un ou plusieurs peuples non sémitiques qui auraient quitté la Béotie pour s'installer en Arcadie ; de leur séjour en Béotie, ils auraient rapporté, outre le bagage de leurs traditions personnelles, des souvenirs de l'influence prépondérante des Kadméens, combinée avec celle des peuplades béotiennes dont ils avaient aussi subi le contact.

La théorie d'une ou de plusieurs migrations béotiennes en Arcadie est donc la seule plausible à priori. C'est la seule également dont le principe concorde avec la tradition antique : mais l'embarras commence avec l'application. En effet, le bassin du Copaïs recueillait tous les courants de peuples descendus du Nord. Là on vit se déposer, se mêler et fermenter ensemble nombre de races, de civilisations et de mythologies. Quand un nouvel afflux déterminait un épanchement du réservoir, le flot qui s'en échappait contenait des éléments de toutes sortes, Minyens, Aones, Kadméens, Thessaliens, Phlégyens, Phocéens, parce que toutes ces tribus avaient réagi les unes sur les autres. Peut-on, dans le chaos des cultes et des légendes d'Arcadie, retrouver la part de chacun, et désigner par leurs noms les colporteurs de l'influence béotienne en Arcadie (1) ?

Le groupe représenté par Azan paraît le plus ancien, Azan étant donné comme l'aîné des fils d'Arcas. Sa principale divinité, Érinys Tilphossa, se retrouve en Béotie (2), chez les Aones

Azan et les Minyens.

(1) On doit se prémunir, dans ces recherches, contre toute illusion : l'art d'apparenter les races à l'aide de leurs mythes et de leurs cultes est très décevant. Des raccords souvent plus spécieux que réels constituent moins un système de faits logiquement liés qu'un bouquet d'apparences verbales. Ces faibles indices servent de prétexte à certains savants pour jouer avec les peuplades. La marche des tribus se laisse, en effet, aisément régler sur le papier, avec un peu d'imagination. Il est donc prudent de n'accepter ces essais de *logistique* rétrospective qu'à titre d'hypothèses et d'explications provisoires d'un caractère tout subjectif. Voir en particulier : Otf. Müller. *Eumenid*, p. 168 et suiv. — H. D. Müller. *Mythol. d. griech, Stamme*. II, p. 269 et suiv. — Tümpel, *Ares u. Aphrodite*. Jahrb. f. klas. philol. 1880. 11e supplem. band. et CXXXII, p. 58. — Schultz. *Phlegyersage*. Jahrb. f. klas. philol. 1882, p. 345 et suiv. — Wilamowitz-Mœllendorf. *Isyllos*. (Philol. Untersuchungen, 1880). — Studniczka. *Kyrene*. — Le résultat de ces études est résumé dans le répertoire si utile d'Immerwahr. *Kulte u. Mythen Arkadiens*, qui appartient à une série de recueils de mythologie régionale destinés à rendre les plus grands services (Cf Sam Wide. *De sacris Trœzeniorum*. — *Die lakonischen Kulte*). — Les combinaisons personnelles d'Immerwahr sont ingénieuses, peut-être même le sont-elles trop : la chaîne de ses déductions n'a souvent l'air de tenir que par un cheveu coupé en quatre.

(2) Ot. Muller. *Eumenid*, p. 168.

thébains, qu'on croit être d'origine thrace (1). Pausanias rapporte que les Aones se fondirent avec les Kadméens (2) : ce qui explique la combinaison de leur Érinys avec la Tilphossa (Deléphat) kadméenne.

S'ensuit-il que les Aones aient transporté eux-mêmes leur culte composite en Arcadie ? Les arguments étymologiques invoqués en faveur de l'identité des ethniques Aones-Abantes-Azaniens sont loin d'être concluants. De plus les Aones s'étaient fondus avec les Kadméens. Mais il y avait en Béotie un peuple qui résume à lui seul toute la civilisation béotienne et qui semble mieux désigné comme intermédiaire entre ce pays et l'Arcadie : ce sont les Minyens d'Orchomène. Leurs migrations les portèrent en Triphylie, en Laconie et de là à Théra et à Cyrène (3). Les souvenirs béotiens relevés en Arcadie, l'Érinys Tilphossa, le nom du Ladon, celui d'Onkos, si proche parent de l'Onka kadméenne, le nom d'Orchomène d'Arcadie, la nymphe Alalcoménéia et la source Arné aux environs de Mantinée, la légende d'Agamèdes et de Trophonios constructeurs de l'abaton de Poseidon Hippios à Mantinée, ces personnages eux-mêmes incorporés dans la généalogie arcadienne (4), Aréithoos, héros béotien d'Arné enterré près de Mantinée, enfin le nom d'un ancêtre minyen Azeus devenant sous la forme Azan l'éponyme

(1) Tumpel. *Ares u. Aphrod.* p. 58. — Immerwahr. *Kulte Arkad.*, p. 115, identifie les Aones avec les Abantes et voit dans le nom des Azaniens une troisième forme du même nom. Les anciens dérivaient Ἀζανία d'ἄζα, sécheresse. (Eustath. ad Dionys. Perieg. Didot *Geogr. minor* II, p. 293). Cf. Zenob. II, 54. Diogenian. I, 24. — Macar. I, 41. — Ramsay (*Geogr. of Asia Minor*, p. 147) invoque le Phrygien ἀζένα, barbe. Görres (*Stud. zur griech. Mythol.* 1889, I, p. 48) me paraît avoir raison d'insister sur le caractère funéraire d'Azan ; les premiers jeux funèbres furent célébrés, dit Pausanias (V, 1, 8) à la mort de ce héros. Ἀ-ζαν me paraît être une forme dialectale de Ἀ-ζευς (Ζευς = Ζαν), et un doublet de Ἀΐδης. Un héros Ἀζευς figure dans la généalogie des Minyens (Paus. IX, 37, 1 et 7). Cf. à Trœzène, Ἀζησία, surnom de Koré (Soph. *fr.* 894 N2. — Suidas et Hesych. *s. v.*), Αἰζειός, père de Lycaon (Den. Halic. I, 11), et la forme Aizeus, éponyme des Aizanoiens (Azanitis) de Phrygie (Et. Byz.)

(2) IX, 5, 1.

(3) Hérod., IV, 148. — VIII, 73. — Meyer (*ibid.*, p. 195) attribue à ces récits une origine purement mythique, les Minyens désignant les Argonautes. Mais la parenté des Minyens avec les Triphyliens est déjà attestée par l'*Odyssée*, Λ, 281 (Nélée de Pylos épouse Chloris d'Orchomène) et par l'*Iliade*, Λ, 722, où entre Pylos et l'Alphée est un fleuve Μινυήιος. D'autre part, la parenté des Triphyliens et des Arcadiens est symbolisée par Triphylos, fils d'Arcas.

(4) Agamèdes, fils de Stymphelos (Paus. VIII, 4, 8) et Lébados, fondateur de Lébadée, siège de l'oracle de Trophonios, fils de Lycaon (Plut. *Quaest. gr.* 39).

du plus considérable des groupes arcadiens, ensuite les rapports étroits et difficilement explicables autrement entre Cyrène et Mantinée, toutes ces coïncidences constituent autant de présomptions en faveur de cette hypothèse.

Élatos et les Lapithes.

Le nom du second fils d'Arcas, Élatos, nous reporte encore à la Grèce centrale et même en Thessalie, si l'on adopte son récent état civil (1). D'après le cycle arcadien, Élatos, né en Arcadie, avait poussé ses conquêtes jusqu'en Phocide où la ville d'Élatée garda son nom (2). Mais cet ordre assez anormal de la légende prouve que les Arcadiens préféraient le rôle d'envahisseurs à celui d'envahis : la marche réelle de la migration devait être inverse. Le point de départ d'Élatos est au pied de l'Ossa, chez les Lapithes (3), dans la ville d'Élatée thessalienne, la première en date. On le retrouve ensuite en Phocide, où il fonda la seconde Élatée, et enfin en Arcadie où il occupe la région du Cyllène et la Haute Plaine (4) : sa statue se voyait sur l'agora de Tégée (5). Les légendes thessaliennes, celle du combat des Lapithes et des Centaures en particulier, ont envahi l'Élide. On a aussi soutenu que le culte si important, dans le Péloponnèse central, à Thelpousa et à Mantinée, de Poseidon Hippios y avait été introduit par les Lapithes : Élatos serait une hypostase du dieu (6). Mais, on le verra plus loin, ce point est loin d'être établi : c'est déjà beaucoup d'admettre la présence des Lapithes au cœur de la péninsule, à Phénéos (7), à Tégée et au delà.

Les Phlégyens.

On a voulu aussi faire jouer un rôle considérable à une tribu de même origine que les Lapithes, celle des Phlégyens. Les deux peuplades voisinaient en Thessalie : les Phlégyens étaient répartis autour de Gyrton et honoraient spécialement Asklépios, né, disaient-ils, chez eux, dans la plaine dotienne, des amours

(1) Schultz. *Phlegyersagen*. — Wilamowitz-Möllendorff. *Isyllos*.

(2) Pausan. VIII, 4, 4.

(3) Strab. IX, 5, 19.

(4) Il avait reçu Orchomène, Mantinée et la Cynurie, suivant les uns (Eustath. ad Dion. Perieg. Didot. *Geogr. min*. II, p. 417); tout l'empire d'Arcas, suivant d'autres (Apollod. III, 9, 2).

(5) Paus. VIII, 48, 6.

(6) Immerwahr. *Kulte Arcad.*, p. 40

(7) Sur les Lapithes à Phénéos, Diod. IV, 70.

d'Apollon et de Koronis, fille de Phlégyas (1). Ischys, fils d'Élatos, intervenait dans cette légende comme séducteur de Koronis. Phlegyas et sa bande descendent ensuite en Béotie; on y retrouve Koronis, masculinisée en Koronos, comme éponyme de Koronée. Les Phlégyens s'imposèrent aux Minyens : Phlégyas figure dans les généalogies avant Minyas (2). Ils portèrent secours aux Thébains, attaqués par l'Argien Adrastos et ses mercenaires arcadiens (3). Leur humeur batailleuse les poussa en Phocide; ils s'attaquèrent au temple de Delphes et à leurs anciens voisins de Thessalie, les Lapithes d'Élatée, fixés en Phocide (4), car tel doit être le sens de la légende qui représente Élatos accourant d'Arcadie au secours d'Élatée. Ensuite, on les retrouve en Argolide, où ils apportent leur dieu Asklépios (5), qui se répand de là par toute l'Arcadie, à Thelpousa, à Kleitor, à Gortys : le nom même de cette dernière semble un ressouvenir de la métropole phlégyenne, Gyrton (6).

Ces trois rameaux béotiens, les Minyens, les Lapithes et les Phlégyens durent fusionner leurs races et leurs légendes : Azan est censé avoir épousé une femme lapithe, Hippolyte, fille de Dexaménos, symbole de l'union des Azaniens et des Lapithes (7). Une union semblable se produisit entre les Azaniens et les Phlégyens, car la fille de Phlégyas, Koronis, est qualifiée d'Azanienne dans l'Hymne Pythien (8). Enfin, Ischys, fils d'Élatos et séducteur de Koronis, figure dans la généalogie arcadienne des Élatides, entre Kyllen et Stymphélos (9), établissant un trait d'union entre les Lapithes et les Phlégyens.

(1) Fragment 147 des *Grandes Éées*, ap. Strab. XI, 5, 22. XIV, 1, 40. Sur cette légende, voy. Wilamowitz-Möllendorf. *Isyllos*. (*Philol. Untersuchungen*. 1880, p. 58 et 70) et Schultz. *Phlegyersagen* (*Neue Jahrbuch. f. klas. philol.* 1882, p. 345 sq.). — Lechat-Defrasse. *Épidaure*, p. 17-32.

(2) Pausan. IX, 9, 2.

(3) Pausan. IX, 9, 2. — X, 7, 1.

(4) *Ibid.*, IX, 36, 2. — X, 7, 1.

(5) Paus. II, 26, 4.

(6) Wilamowitz-Möllendorf. *Isyllos.*, p. 55. L'Asklépiéion de Titané, bourgade perdue dans le ravin de l'Asopos, rappelait ses origines phlégyennes par plusieurs détails : le culte des Asklépiades Alexanor et Évhamérion; le surnom de Γορτύνιος donné à Asklépios, et le nom même de Titanos, dérivé de la Titane thessalienne.

(7) Diod. IV, 33.

(8) V. 31 [209].

(9) Paus. VIII, 4, 49. — X, 4, 3. — Pindare, *Pyth.* III, 27-30.

Le groupe azanien étendit son influence jusqu'au sud du Lycée, à Phigalie : Kleitor, fils d'Azan, s'installe à Lycosoura. Sous la rubrique générale d'Azanie, Étienne de Byzance énumère trois provinces : l'Azanie propre, la Trapézontie et la Parrhasie avec un total de 17 villes (1). L'ethnique Azanien est toujours resté en usage (2).

Les groupes lapithe et phlégyen représentés par Élatos occupèrent surtout l'Arcadie du nord-est et de l'est, depuis Phénéos jusqu'à Tégée ; mais en réalité ces trois groupes durent se pénétrer et se fondre par d'incessants échanges de population et de religion.

Æpytos.

Les Lapithes installés dans la région du Cyllène durent céder le pas à un groupe représenté par l'importante personnalité d'Æpytos. Æpytos, donné comme fils d'Élatos, avait son tombeau sur le mont Sépia, près des sources sacrées d'Hermès, les Tricrènes (3). Ce héros est certainement une hypostase d'Hermès, car outre son tombeau voisin du Cyllène, la montagne sacrée de l'Hermès Arcadien, Pausanias cite, à Tégée, une statue d'Hermès-Æpytos (4). Étant donnée d'une part la liaison entre Hermès et Æpytos, d'autre part l'identité de l'Æpytos du Cyllène avec son homonyme messénien (5) étant alléguée par l'intermédiaire de l'Æpytis, région mitoyenne entre la Messénie et l'Arcadie méridionale, on en a déduit l'origine messénienne des Æpytides arcadiens et du culte du Cyllène (6). A vrai dire, la priorité des Æpytides messéniens sur ceux d'Arcadie est affirmée par certains savants, plutôt que démontrée (7). Aucune preuve pérempt-

(1) Paus. VIII, 4, 3. — Et. Byz. *s. v.*, Ἀζανία.

(2) Un olympionique se qualifie d'Azanien de Pellène (Pausan. VI, 8, 5).

(3) Iliad. II, 604. — Hésiod. fr., 133. — Paus., VIII, 16, 2.

(4) Pausan. VIII, 47, 4.

(5) Paus. IV. 3, 8. — 9, 5. — Diod. VIII, 8. — Apollod., II, 8, 5.

(6) Immerwahr. *Kulte Arcad.*, p. 84 et suiv. — Meyer. *Gesch. d. Alterth.*, II, p. 263. — D'après Immerwahr, les étapes de l'Hermès messénien avant d'arriver au Cyllène seraient l'Æpytis, l'Elide et l'Achaïe.

(7) Immerwahr invoque pour cela (*ib.* p. 89) : 1° le fait qu'Æpytos et Myrtilos, fils d'Hermès (dont la légende se retrouve à Olympie) sont enterrés à Phénéos. 2° l'absence du nom de Cyllène en Arcadie, au moment du partage entre les fils d'Arcas (Paus. VIII, 4, 3). — A quoi l'on peut répondre : 1° L'attribution d'un tombeau à un héros indique souvent l'autochthonie et le caractère chthonien de ce héros (Sur le tombeau d'Agamemnon, à Amyclées. Pausan. III, 19, 6. Sam. Wide. *Lakon. kulte*, p. 353. — Meyer. *Gesch. d. Alterth*, p. 187). — 2° La présence de Myrtilos à Phénéos peut s'expliquer par le culte de Poséidon Hippios et l'élevage du cheval à Phénéos. Sa légende peut être d'origine argienne. 3° Le prétendu transfert du nom de Cyllène, port d'Elide, à la montagne arcadienne, n'a rien de commun avec le culte d'Hermès.

toire ne peut être opposée à la thèse contraire, qui fait de l'Æpytos du Cyllène l'ancêtre du Messénien (1). Dans le sacrilège d'Æpytos II, puni pour avoir tranché le fil qui barrait l'entrée du sanctuaire de Poseidon Hippios à Mantinée, on peut reconnaître l'indice d'un conflit entre les sectateurs d'Hermès et ceux de Poseidon (2). Mais le fait ne nous renseigne pas sur l'origine des uns et des autres. En somme, les théories nouvelles n'annulent pas celle-ci : l'Hermès du Cyllène serait un dieu local d'origine pélasgique, fortement influencé par les cultes argiens.

Apheidas et les Achéens d'Argolide.

C'est sûrement à l'Argolide que nous ramène le nom d'Apheidas, le cadet des fils d'Arcas, celui à qui échut le pays de Tégée, le lot d'Apheidas, l'Ἀφειδάντειος κλῆρος des poètes (3). La légende locale de Tégée attestait l'arrivée tardive des Apheidantes, le plus récent des neuf dèmes tégéates. D'où venaient-ils? On peut rapprocher ce vocable de l'épithète d'Apidanéens donnée par les poètes aux Arcadiens : Ἀρκάδες Ἀπιδανῆες, Ἀπιδανεῖς, Ἀπιδόνες, Ἀπιδονῆες (4). Or, les noms d'Apia et d'Apidanéens désignaient plus spécialement l'Argolide et ses habitants (5). Apis était un des plus anciens rois d'Argos (6).

Les rapports étroits des descendants d'Apheidas, Aléos, Képheus, Aéropos avec les légendes argiennes attestent une étroite parenté entre cet élément et l'Argolide (7). C'est ici le cas de se rappeler les traditions très précises relatives à l'établissement des Achéens en Arcadie, à une époque qu'on peut placer vers la deuxième moitié du XIIIe siècle avant Jésus-Christ. Le roi de Tégée Échémos avait, disait-on, pour femme Timandra, fille de Tyndareus, et cette union l'alliait à Ménélas et à Agamemnon (8). Quand l'Héraclide Hyllos tenta la première fois de forcer le passage de l'isthme avec ses Doriens, Atrée, roi de Mycènes, réunit toutes ses forces argiennes et celles des peuples

(1) Niese, *Hermès*, XXVI, p. 7 et suiv.

(2) C'est-à-dire, suivant Immerwahr, *ib.*, p. 85, entre les Æpytides (messéniens ?) et les Élatides (Lapithes ?). — Paus. VIII, 18, 3. — Voy. plus bas, p. 238.

(3) Paus. VIII, 14, 3. — 45, 1.

(4) Apoll. Rhod. IV, 262. — Ét. Byz. *s. v.* Ἀπία. — Eustath. ad Dionys. Perieg, 1-30 Didot. *Geogr. min.* II, p. 263.

(5) Strab. VIII, 6, 9. — Æschyl. *Suppl.* 260 sq. — *Agam.* 296. — Sophocl. *Œd. Col.* 1301.

(6) Ét. Byz. *s. v.* Ἀπία.

(7) Immerwahr, *Kulte Arkad.*, p. 65.

(8) Paus. VIII, 5. — Apollod. III, 10, 7.

qui reconnaissaient sa suzeraineté : les Ioniens d'Ægialée et les Arcadiens de la Haute Plaine, commandés par Échémos. On sait que ce dernier, choisi comme champion des confédérés, tua l'Héraclide en combat singulier (1). Un peu plus tard, la participation des Arcadiens à la guerre de Troie, sous le règne du Tégéate Agapénor, successeur d'Échémos, et leur embarquement sur la flotte d'Agamemnon, est un nouvel acte de vassalité à l'égard de la puissance argienne. Ensuite, sans doute au moment où les Doriens commencent à pénétrer en Argolide, les Achéens refluent sur l'Arcadie. Oreste quitte Mycènes et conquiert la plus grande partie de l'Arcadie (2). Il est roi de Sparte et réside à Tégée, où le Spartiate Lichas retrouve vers 530 son tombeau (3). La Parrhasie même conserve des souvenirs de lui, la ville nommée Oresthasion (4) ou Orestéion, et le monument appelé *Doigt d'Oreste* (5). Par une coïncidence significative au moment où Oreste prend possession de la Tégéatide, l'Apheidante Hippothoos, successeur d'Agapénor, émigre de Tégée à Trapézous (6) : ce transfert de capitale a toutes les apparences d'une défaite ou d'un recul. Avant d'en arriver à une lutte ouverte, l'élément apheidante, représenté par Échémos et Agapénor, fraternise avec les Argiens. On en peut conclure qu'il était lui-même d'origine argienne : il y eut, peut-être au XIV[e] siècle, une première colonisation de la Haute Plaine par des bandes achéennes : c'est l'expédition dite d'Apheidas. Puis, à mesure que l'infiltration progressive des Doriens en Argolide

(1) Apollodore (II, 8, 4) a confondu cet épisode avec celui de la deuxième tentative faite par les Héraclides, sous Tisamène, fils d'Oreste. Pausanias aussi rectifie au liv. VIII, 5, la chronologie qu'il avait adoptée au liv. I, 40. Il est d'ailleurs évident que l'invasion dorienne se produisit par petits paquets, comme celle des Francs en Gaule. Cf. Hérod. IX, 26.

(2) Paus. VIII, 5, 14. — II, 18, 5 et 6.

(3) Hérod. I, 67, 68. — Pausan, III, 3, 6. — II, 10. — VIII, 54, 4.

(4) Paus. VIII, 27, 3 et 44, 2. Cette ville avait inventé un éponyme Orestheus, fils de Lycaon. D'après Meyer. *Gesch. d. Alterth.*, II, p. 187, Orestès est un doublet d'Orestheus; tous deux désignent le même héros local, dont l'Oreste argien ne serait qu'une adaptation épique, comme Agamemnon, roi de Mycènes, ne serait qu'une adaptation du dieu amycléen Agamemnon. Cela est fort possible. Il n'en reste pas moins vrai que l'interversion de la légende au profit de l'Oreste argien, présenté comme conquérant de l'Arcadie, atteste la prédominance de l'élément achéen dans ce pays.

(5) Paus. VIII, 34, 2.

(6) Paus. VIII, 5, 4.

rendait aux Achéens la vie plus difficile en ce pays, les colonies achéennes affluèrent sur le lot d'Apheidas. Les Apheidantes dépossédés par leurs frères plus jeunes émigrent en Parrhasie : Argos, en refluant sur Tégée, oblige celle-ci à se replier sur Trapézons. Tel serait le sens du transfert de la capitale d'Hippothoos au pied du Lycée, dans une ville nouvelle rivale de la vieille Lycosoura des Lycaonides (1).

L'Arcadie septentrionale, la Mantinique, l'Orchoménie, la région du Cyllène restaient toujours au pouvoir des Élatides. Pausanias, parlant d'Oreste, roi de la plus grande partie de l'Arcadie, ajoute : « il avait pour alliés les Phocéens, toujours prêts à venir à son secours » (2). Ces Phocéens ne sont autres que les bandes d'Élatides et de Phlégyens dont nous avons déjà parlé. On aurait aussi bien pu les désigner sous le nom de Béotiens : la légende du combat fabuleux d'Aréithoos, héros Béotien d'Arné, et de Lycurgue, roi de Tégée et fils d'Aléos, combat que les Mantinéens disaient avoir eu lieu sur leur territoire, contient peut-être une allusion à quelque conflit entre les Apheidantes de Tégée et les Phocéens-Béotiens de la plaine septentrionale. Dans ce cas, la Mantinique se trouvait sur les confins des deux domaines, et c'est pour cela que Phérécydes, dans le récit de ce combat, a écrit cette phrase qui ne peut contenir aucune invraisemblance : Ἦν γὰρ ἀμφιμαχία τις ἐκεῖ Ἀρκάσι τε καὶ Βοιωτοῖς... περὶ ὅρων γῆς (3). Plus tard, les Apheidantes relégués à Trapézons, paraissent avoir tenté contre les Achéens un retour offensif. Ne pouvant reconquérir Tégée, ils auraient essayé, sans succès, de prendre position à Mantinée : Æpytos II, successeur d'Hippothoos, viole l'abaton de Poseidon Hippios, perd la vue et meurt bientôt après (4). Son fils Kypsélos reprit la lutte contre les envahisseurs, cette fois avec l'aide des Doriens. L'Achéen Tisaménos, fils d'Oreste, régnait à Argos, à Tégée et à Sparte, quand les Héraclides tentèrent derechef de rentrer dans le Péloponnèse. Ce prince représentait évidemment en Arcadie un parti opposé à celui de Kypsélos, roi de Trapézons. Aussi Kypsélos, pris entre deux dangers, jugea-t-il prudent de pactiser avec les Héraclides. Il accorda donc aux bandes de Teménos, de Kres-

(1) Voy. une autre interprétation dans Hiller v. Gaertringen. *Zur arkad. Königliste.* (Festsch. d. Gymn. zu Jauer. 1890, p. 153 sq.).

(2) Paus. II. 18, 5.

(3) Pherec. ap. Schol. Hom. *Il.* VII, 9 (*Fr. hist. gr.* I. p. 92, n° 87)

(4) Paus. VIII, 5, 5-10, 3 — Voy. plus loin, p. 258.

phontès et d'Aristodémos, conduites par l'Étolien Oxylos, le libre passage par ses États. Il maria sa fille Mérope à Kresphontès et ce fut son petit-fils Æpytos III qui régna en Messénie (1) : d'où la sympathie ultérieure des Arcadiens pour les Messéniens. Quant à Tisaménos, chassé de l'Argolide, de la Tégéatide et de la Laconie, il se rejeta avec ses Achéens sur l'Ægialée, ce qui obligea les Ioniens à s'expatrier en Asie (2), avec un groupe de Pélasges-Arcadiens, probablement des montagnards qui avaient espéré se fixer en Élide et qui en furent empêchés par Oxylos.

Tels étaient les récits qui avaient cours dans l'antiquité. Résumé. Dans le détail de ces traditions, il faut faire la plus large part à la fiction. Mais l'ensemble paraît contenir un fonds d'histoire approximative qu'on peut résumer de la façon suivante :

Pendant les quatre siècles antérieurs à l'invasion dorienne, l'Arcadie a reçu la visite de peuplades de provenances et de races diverses. Deux grands bassins de dépôt s'offraient aux migrations : celui de la Parrhasie, ouvert aux aventuriers de la mer par les vallées de l'Alphée, du Pamisos et de l'Eurotas, par cette dernière surtout, terme de l'étape qui, des stations insulaires et crétoises, aboutissait aux factoreries de Cythère et de Gythion. Aussi est-ce par là que durent pénétrer les Cariens-Lélèges-Lyciens personnifiés en Lycaon. Le second bassin, celui de la Haute Plaine fermée, paraît surtout destiné à recevoir, par ses débouchés du Nord-Est et de l'Est, le trop-plein de la plaine argolique. Celle-ci, située au confluent de la voie maritime et de la voie terrestre qui lui déversait les apports des vallées de la Grèce centrale (Béotie, Doride et Phocide), les distribuait entre les Hautes Plaines du Nord et les cantons de la Thyréatide, de la Cynurie, de la Laconie inférieure. C'est sans doute par l'Argolide que les Pélasges se répandirent dans le reste du Péloponnèse. C'est par l'Argolide que les bandes composées de Minyens-Lapithes-Phlégyens, personnifiés par Azan et par Élatos, se dispersèrent dans les districts de Telphousa, de Kleitor, de Stymphale, de Phénéos, d'Orchomène et de Mantinée. C'est par la grande route d'Argos à la Tégéatide que les Achéens d'Apheidas et ceux d'Oreste marchèrent à la conquête de l'*Apheidantéios*

(1) Paus. IV, 3, 6. — VIII, 5, 6. — 29, 5.
(2) Paus. II, 18, 8. — 38, 1.

Klèros. Même après l'invasion dorienne cette route de l'Est reste toujours ouverte (1). Les liens intimes qui unirent l'Argolide et l'Arcadie orientale dès l'époque d'Atrée se continuent dans les temps historiques. Les convulsions de l'Argolide, après l'installation des Doriens, provoquent des expulsions et des émigrations de familles qui prennent le chemin de la Haute Plaine. Les bassins d'Aléa, de Mantinée, de Tégée sont autant de refuges hospitaliers, autant d'asiles où les victimes des partis viennent chercher la sécurité. La Mantinique représente donc, sous le double rapport de l'ethnographie et de la mythologie, un terrain pélasgique, recouvert de bonne heure par des couches béotiennes, auxquelles se superposent une série d'alluvions argio-achéennes. Il semble qu'à certains moments la barrière de l'Artémision se soit abaissée et que l'Argolide se prolonge jusqu'au pied du Ménale. Quand Aratos incorpora la Mantinique au territoire argien, il ne fit que consacrer officiellement l'œuvre patiente des siècles. Mais cette pénétration des cantons orientaux de l'Arcadie par l'Argolide se produisit lentement, sans superposition brusque d'une tribu conquérante à une race asservie. Aussi les Arcadiens n'ont-ils pas connu les distinctions de castes qui, dans les pays doriens, dressaient leurs barrières entre les divers éléments de la population.

(1) D'après un fragment de Diodore (*Fr. Hist. Graec.*, II, p.VIII, fr. V) on voit qu'un roi d'Argos fut expulsé par le peuple pour avoir rendu aux exilés arcadiens des terres arcadiennes reconquises par les Argiens sur les Lacédémoniens, au lieu de les avoir alloties entre les citoyens d'Argos. Il est vrai qu'on ignore de quel territoire il s'agit ; il est probable que c'est de la Cynurie (Cf. dans Pausanias, l'histoire de Meltas. II, 19, 2).

CHAPITRE VI.

LA RELIGION MANTINÉENNE.

Sur le territoire ainsi constitué, ainsi peuplé, plane une atmosphère religieuse où se combinent les émanations du sol, les apports des races diverses et les influences étrangères. La mythologie locale nous apparaît comme le produit de la terre et du climat, des conditions géographiques, des immigrations, des transactions commerciales et des événements politiques. Dans cet inventaire des cultes et des mythes mantinéens nous aurons d'abord à rechercher l'élément physique ou ethnique que chacun d'eux représente, à établir comment il a pris droit de cité sur le territoire; — puis à les classer tous d'après leurs caractères, leurs provenances et leur situation topographique, à retracer leur rôle dans la vie commune de la cité; — enfin à tirer de cette étude particulière des conclusions générales sur la formation et le développement de l'élément religieux dans les pays grecs, enfin des indications sur la méthode qu'il convient d'appliquer à ce genre de recherches.

I. Fonds primitif aborigène (Pélasgique ?)

Nous réservons en tête de tous une place à part à ce Zeus Kéraunos. Il n'est pas, comme les suivants, lié au développement historique de la cité. C'est un culte de circonstance et d'exception. Mais il apparaît comme le survivant presque isolé d'un passé très lointain et d'une race dont la légende et l'histoire n'ont conservé qu'un souvenir confus. Il plonge dans Zeus Kéraunos.

les couches profondes des croyances spéciales aux aborigènes arcadiens, à ces populations primitives que les anciens et les modernes désignent sous le nom de Pélasges. Il n'a donc rien de particulièrement mantinéen, puisque, par ses antécédents, il appartient sans doute à la période antérieure à la constitution de l'État mantinéen. S'il nous apparait localisé en cet endroit, la cause en est tout accidentelle.

En 1868, M. Foucart découvrait à Mantinée une borne sacrée portant l'inscription : ΔΙΟΣ ΚΕΡΑΥΝΟ en lettres de la première moitié du V[e] siècle. Dans le commentaire qui accompagne sa publication (1), il a fait ressortir l'intérêt de ce document et l'originalité de la conception religieuse représentée par le Dieu-Foudre des Arcadiens. C'est, en effet, le phénomène lui-même qui est dieu, au lieu d'être séparé, comme attribut, de la personnalité divine : il est l'apparition et le mouvement de la divinité elle-même.

Ce culte naturaliste de la Foudre semble antérieur à la mythologie homérique. Dans Homère et dans Hésiode, la foudre est l'arme de Zeus, conception elle-même très ancienne en Orient, puisque la foudre en forme de trident apparait entre les mains d'un dieu sur les plus anciens cylindres chaldéens. On ne saurait encore préciser quels pouvaient être les types orientaux du dieu foudre dans les mythologies sémitique, assyrienne et égyptienne. Mais l'adoration du phénomène désigné par son nom en tant que Dieu n'est pas sans équivalent dans la mythologie préhellénique dont les Pélasges ont pu être les colporteurs. Kéraunos appartient à la même famille que Gè, Ouranos, Pan, Séléné. Le génie hellénique, avec sa facilité à l'anthropomorphisme, s'est emparé de ces formes cosmiques pour les convertir en êtres vivants. Le dieu du Lycée n'etait sans doute à l'origine que l'espace éclairé. A Bathos, près de Trapézons, Pausanias (2) signale le culte également naturaliste des Eclairs, des Tonnerres, des Ouragans (Ἀστραπαί, Βρονταί, Θύελλαι). C'étaient autant de bribes des croyances primitives en vigueur chez les Pélasges : « Les Pélasges, dit Hérodote (3), sacrifiaient autrefois aux dieux toutes les victimes, et leur adressaient des prières, comme je l'ai appris à Dodone. Mais

(1) *Inscr. du Pélop.* 352a.

(2) VIII, 29, 1.

(3) II, 52.

ils ne donnaient à aucun d'entre eux ni nom ni surnom, ne les ayant jamais entendu nommer ». Ce passage a toujours paru énigmatique. Peut-être les exemples cités plus haut nous en donnent-ils la clef ? Les Pélasges ignoraient les dieux personnels. Ils adoraient les phénomènes physiques à l'état brut, et sans les désigner autrement que par les termes de la langue courante. De même ils adoraient sans doute certains animaux, en qui s'incarnaient des forces surnaturelles ou des puissances mystérieuses, des pierres, des arbres. Ils ne connaissaient pas les vocables spéciaux qui sont, dans la mythologie ultérieure, comme les noms de guerre des phénomènes déguisés en personnages divins. Pour eux, le Soleil, la Terre, la Mer, la Lune étaient dieux (1). Certains de ces dieux subsistèrent tels quels en Arcadie, comme les Éclairs, les Tonnerres et les Ouragans de Bathos ; les autres confondus dans la personne du souverain des cieux, Zeus, comme le Zeus Kéraunos de Mantinée. Ici le phénomène divinisé cesse d'être isolé : il apparaît comme la manifestation d'une personnalité plus vaste, celle de Zeus. Encore une étape, et celle-ci se dégagera de toute forme naturaliste, prendra la haute main sur les phénomènes, en fera les instruments dociles de sa toute-puissance et les signes de sa volonté (Διοσημεία). Zeus ne sera plus Zeus Kéraunos, mais Zeus Κεραύνιος, ἀστραπαῖος, βροντῶν, c'est-à-dire celui qui dispose à son gré de la foudre, des éclairs et du tonnerre pour témoigner aux mortels ses sentiments de colère ou de satisfaction.

Au reste, la conception représentée par Zeus Kéraunos se retrouve légèrement modifiée dans le culte de Zeus Kataibatès, c'est-à-dire qui descend en personne sous une forme matérielle. *Græci fulmen adorant*, dit St Cyrille (2). En effet, les Grecs n'ont jamais cessé de croire à la présence de la divinité dans le météore tombé du ciel. Ils s'imaginaient la foudre comme un composé de matières solides ; les pierres céraunites, les fragments d'aérolithes étant à leurs yeux des morceaux de foudre

(1) Cf. les expressions ἐκ τοῦ θεοῦ, *sub Jove*, *sub Divo*. De même, dans la légende arcadienne, Nyctimos et Lycaon semblent dérivés des noms de la nuit et du jour, tombés du rang de dieux à celui de héros. On peut aussi rapprocher du texte d'Hérodote ce curieux passage de Platon (*Cratyle*, 397 c) : « Les premiers habitants de la Grèce me semblent avoir considéré comme dieux seulement ceux qu'adorent maintenant beaucoup de barbares, le Soleil, la Lune, la Terre, les Astres et le Ciel. »

(2) *Cateches.*, 13

représentaient autant de fractions de la divinité. Ils en faisaient des amulettes. De là aussi les cérémonies destinées à sanctifier les lieux frappés de la foudre. Les terrains foudroyés devenaient les lieux d'élection du dieu qui se les consacrait à lui même en y descendant. On les convertissait en ἄβατα, ἄδυτα, on les entourait d'une barrière (ἠλύσια, ἐνηλύσια) et on les dédiait à Zeus Kataibatès (1). Sans être aussi compliqué qu'à Rome, le rite de l'enterrement des foudres était aussi de règle dans les pays grecs. Ainsi s'explique la présence de Zeus Kéraunos à Mantinée. La pierre qui porte son nom marquait sans doute l'emplacement d'un ἐνηλύσιον ou κεραυνόβλητον, c'est-à dire d'un lieu frappé par la foudre et converti en un de ces enclos sacrés que les Romains appelaient *bidental* ou *puteal*. Seulement, au lieu de Zeus Kataibatès, les Arcadiens, héritiers plus directs des traditions pélasgiques, honoraient Zeus Kéraunos. Le caractère indigène de ce dieu est de tous le moins contestable.

II. CULTES DÉMOTIQUES

Pour le classement des autres cultes qu'on rencontre épars sur le sol mantinéen, une observation préalable nous fournira un indice chronologique. Mantinée a débuté par une longue période de décentralisation où l'état κατὰ κώμας a précédé le synœcisme. L'autonomie politique des dèmes a pour corollaire leur autonomie religieuse. Le synœcisme ne consistait pas seulement dans le rapprochement matériel, à l'intérieur d'une enceinte fortifiée, des communautés éparses sur le territoire. Cette opération préludait par la fusion des cultes de bourgades en un groupe de cultes qui constituait la religion nationale de la cité. Certaines villes comme Sparte en sont très longtemps restées à ce synœcisme tout moral : la centralisation religieuse et administrative y constituait la cité ; alors que la métropole n'était elle même qu'un amas de bourgades. Telle était aussi la situation d'Athènes à l'époque de Thésée. La capitale athénienne s'établit du jour où les prytanées et les bouleutéria locaux se fondirent en un prytanée et en un bou-

(1) Etym. Magn. ἐνηλύσια : 341, 5 ; 428, 30. — Hesych. Ἠλύσιον. — Cf. les dédicaces Διὸς Καταιβάτα à Melos (*Journ. of hellen. Stud.* XVII, 1897, p. 9). Voy. Fougères, article *Fulmen* dans le *Dict. des Antiq.* de Saglio.

leutérion central (1). Mais les dèmes qui représentaient à l'époque historique les débris des anciennes communautés indépendantes (2) conservaient encore des bribes, souvent méconnaissables, des vieux cultes locaux de l'époque primitive. Pausanias constate ce fait avec étonnement, et n'en saisit pas la raison (3). Il rencontre dans les dèmes des légendes très différentes de la tradition en quelque sorte officielle de la capitale, des dieux inconnus aux cultes urbains. Même les paysans qui les honorent n'en comprennent plus le caractère et en ignorent l'histoire. Ce sont comme les témoins énigmatiques d'un passé oublié.

De même, à Mantinée, les plus anciens cultes doivent être répartis *extra muros*, auprès des bourgs (4). En sorte que l'emplacement des κῶμαι antérieures à la fondation de la ville nous permet de discerner, dans la description de Pausanias, les sanctuaires primitifs, et réciproquement ceux-ci nous précisent la position des communautés rurales. Mythologie et topographie vont ici de pair et se prêtent une assistance mutuelle. C'est pourquoi nous divisons cette étude en deux parties, d'abord les cultes démotiques, puis les cultes urbains.

1° *Région de l'Alésion-Nestané.*

Contrairement à l'adage *ab Jove principium*, c'est par Poseidon qu'il faut ici commencer. Son importance dans la cité est prédominante. Son prêtre est encore à l'époque impériale l'éponyme annuel (5) ; son trident sert d'épisème au bouclier des hoplites mantinéens (6) et aux monnaies. Lui-même encourage par sa présence les guerriers au combat (7) ; il donne son nom à la tribu Posoidaia (8) et à la fête des Ποσείδαια (9). POSEIDON HIPPIOS.

(1) Thucyd. II, 15.

(2) Philochoros ap Strab. IX, 1, 20.

(3) Pausan. I, 14, 7. - 29, 2. - 31, 5.

(4) A Tégée, le culte suburbain de Déméter a gardé le nom du dème primitif : Δημήτηρ ἐν Κορυθεῦσι. Pausan. VIII, 54, 4.

(5) Voy. plus loin, ch. VII, *Institutions politiques.*

(6) Bacchylide ap. Schol. Pindar. *Olymp.*, XI, 83.

(7) Pausan. VIII, 10, 4.

(8) Le nom arcadien est Ποσοιδᾶν (Foucart. *Inscr. du Pelop.*, N° 335a), forme primitive dont le Ποhοιδᾶν du Ténare (*ibid.* N° 255a, 255b. Rœhl. *Inscr. graec. antiquis.* 79), est un dérivé : la forme dorienne ultérieure, en Laconie, est Ποτειδᾶν (Xen. *Hellen.* III, 3, 2. — Eupolis. fr. 40. Kock).

(9) Ποσείδαια... τὰ ἐν Ἀντιγονείᾳ δίαυλον. Cavvadias. *Épidaure.* I, p. 78, N° 240.

Il est le plus ancien et le plus vénéré des dieux indigènes. D'après la tradition locale, le territoire mantinéen a été son berceau. Il est né près de l'Alesion, au bord de la source Arné, de même que Zeus, d'après la légende arcadienne, est né sur le Lycée près de la source Hagno (1). Il habite un adyton primitif en troncs de chênes assemblés par les soins de deux héros, Agamédès et Trophonios, les constructeurs du vieux temple de Delphes (2). C'est un sanctuaire inviolable, où nul ne peut mettre le pied, où l'œil même ne doit pas pénétrer. L'exemple d'Æpytos, aveuglé par un jet d'eau pour avoir coupé le cordon de laine qui en barrait l'entrée, tenait les indiscrets à distance, mais non les brigands. Il fut pillé par les Étoliens en 220. Depuis, il était tombé en ruines. Hadrien le fit restaurer avec les précautions que l'on sait. C'était donc un dieu vraiment national, ayant ses racines dans le pays même.

Éléments constitutifs de Poseidon Hippios.

L'analyse des légendes relatives à Poseidon Hippios permet de décomposer l'unité apparente de ce personnage divin en plusieurs éléments constitutifs. On peut le démonter, pour ainsi dire, pièce par pièce, et refaire l'histoire du travail d'assemblage, dont cet être complexe est le résultat. Son cas, particulièrement remarquable, nous édifiera sur la façon dont se sont élaborées d'autres personnalités divines.

1° Le dieu Cheval Hippos. Son caractère pastoral.

La principale fonction de Poseidon Hippios est de présider à l'élevage du cheval. Il est, par essence, le dieu Cheval. Ce caractère ne ressort pas seulement de l'épithète qui le symbolise, mais surtout de la forme animale en laquelle ce dieu aime à s'incarner ; il s'y révèle en son aspect original et primitif de divinité indigène. Le mythe mantinéen de l'ἀπάτη, ou supercherie de Rhéa, localisé près de la source Arné, ne laisse aucun doute sur l'ancienneté et la réalité de cette conception. « Voici, dit Pausanias, ce que les Arcadiens racontent. Lorsque la déesse eut enfanté Poseidon, elle le plaça dans une bergerie pour qu'il y fût élevé au milieu des agneaux, et l'on donna le nom d'*Arné* à cette fontaine, parce que les agneaux (ἄρνες) venaient paître autour. Puis, elle dit à Kronos qu'elle était accouchée d'un cheval, et elle lui donna un poulain à dévorer en place de son enfant (3) ; de même, dans la suite,

(1) Paus. VIII, 38, 2-3.

(2) Sur l'histoire des temples de Delphes, voy. Homolle, *Bull. de Corr. hellén.* XX (1896), p. 641.

(3) Cf. Paul Diac., p. 101, Müller. — Prob. Schol. Virg. *Georg.* I, 12

elle lui fit avaler une pierre emmaillottée à la place de Zeus (1) » Sous cette forme, voilà une fable purement arcadienne. Partout ailleurs, sur le Lycée (2), à Méthydrion (3), à Chéronée de Béotie (4), le mythe de l'ἀπάτη ou tromperie de Rhéa s'applique à Zeus. Mais, à Mantinée, Poseidon est plus ancien que Zeus (5). Le détail du cheval soi-disant enfanté par Rhéa et du poulain présenté à Kronos dérive à coup sûr du culte voisin d'Hippos. Ces traits constituent la légende propre du Poseidon arcadien ; ils ne viennent pas du dehors. Donc, le sens primitif de ce mythe local, unique en son genre, revient à ceci : le dieu adoré aux environs de la source Arné était indigène, plus ancien que Zeus, et il avait le corps d'un cheval. Il existait donc, au pied de l'Alésion, dans la plaine fécondée par la source, un culte animalier du cheval, analogue au culte de l'ours Arcas, adoré dans les bois du Ménale. De même que Callisto, compagne d'Arcas, représente la déesse Ourse, la Déo Hippoléchès de Phigalie, épouse de Poseidon Hippios, représente la déesse Cavale (6). Mêmes détails dans la légende de Thelpousa : Poseidon Hippios se métamorphose en cheval, se mêle aux troupeaux d'Onkos, et s'unit à Érinys-Déméter, métamorphosée en jument : de leurs amours, naît le cheval Areion (7).

L'identité de Poseidon Hippios avec le dieu Cheval est donc certaine : le nom même du dieu primitif devait se confondre avec l'animal en qui il était incarné ; le dieu Cheval s'appelait Hippos, comme le dieu Ours s'appelait Arcas, et le dieu Loup Lykos ou Lykios (8). Dès l'origine, il présidait à l'élevage et au dressage du cheval. Lorsque, plus tard, il eut été assimilé à

(1) Paus. VIII, 10, 1. — VIII, 2.

(2) Paus. VIII, 44, 3. — Callimach. *Hymn. in Jov.* 4 et suiv.

(3) Paus. VIII, 36, 2.

(4) X, 41, 6. Sur la légende béotienne d'Arné, voy. plus loin, p. 234-235.

(5) VIII, 8, 2. καθὰ καὶ ὕστερον ἀντὶ τοῦ Διός.

(6) Paus. VIII, 42, 1-7.

(7) Paus. VIII, 25, 5. — Antimach. fr. 28, ap. Pausan.

(8) Il y avait à Athènes un endroit appelé Ἵππου καὶ Κόρης. On expliquait cette appellation en disant que la fille d'Hippomène y avait été emmurée avec un cheval. (Esch. *C. Timarch.* 182. — Suidas s. v. Ἱππομένης et παρ' ἵππον. — Bekker. *Anecd. graec.* I. 295). Ce lieu devait répondre à un ancien sanctuaire du dieu Cheval et de sa compagne. L'expression ultérieure du culte primitif se retrouve en Attique dans le couple Poseidon Hippios et Athena Hippia (Pausan. I, 30, 4).

Poseidon et que son nom propre fut accolé en épithète à celui du dieu marin, de façon à constituer Poseidon Hippios, d'autres vocables, synonymes d'Hippios, furent inventés pour désigner le caractère spécial de cette divinité, tels que δαμαῖος, ἱπποβότης, ἱπποκούριος, ἱπποσθενής, ταύριος (1). Ce ne sont là que des variantes ou des doublets poétiques du qualificatif originel : la personnalité du dieu reste identique sous ces rubriques variées. En fait, le Poseidon Hippios mantinéen est bien le patron des chevaux et des amis du cheval : l'hippodrome mantinéen avoisine son temple; la première victoire à la course des quadriges est attribuée à un Mantinéen, Sémos, fils d'Halirrhothios, héros hypostase de Poseidon (2). Les propriétaires de grandes écuries, tels qu'Onkos, à Thelpousa, et Ulysse, dans les cantons de la Haute plaine arcadienne, sont étroitement associés à son culte. Or, l'hippotrophie, dit Aristote (3), suppose la grande propriété aristocratique et la richesse foncière. Onkos et Ulysse sont de rang royal. — Ainsi, Hippos ou Poseidon Hippios rentre dans la catégorie des dieux pastoraux, avec Pan, Apollon Nomios, Hermès. Mais tandis que ceux-ci règnent sur les pâturages montagneux, où paissent les bœufs et le menu bétail, son domaine propre se compose des plaines les plus fertiles, où abondent les herbages saturés d'eau. Hippos représente l'aristocratie des dieux pastoraux, parce qu'il incarnait la plus noble des créatures, celle dont la possession était un signe de richesse et d'aristocratie guerrière.

Origine du dieu Cheval.

Ce dieu a pris naissance et a régné dans les cantons arcadiens, plaines fermées et vallées fluviales, où la nature favorisait l'élevage du cheval. On le trouve à Mantinée, à Phénéos, où il s'associe à Artémis Heurippa, à Aséa, à Pallantion, où l'on célèbre les fêtes dites Hippocratéia (4), à Méthydrion, à Thelpousa, à Lycosoura. Ce culte se répartit donc entre deux groupes, celui de l'Arcadie orientale, où le sanctuaire mantinéen apparaît comme le principal foyer, et celui de l'Arcadie occidentale, avec Thelpousa pour centre. Où est exactement son berceau? Mantinée et Thelpousa se disputaient l'honneur d'avoir vu naître

(1) Hesych. s. v. Ἵππειος. Sur Poseidon Hippios, voy. Burnouf, de *Neptuno deo*. — Overbeck, *Berichte der sächsischen Ges. d. Wiss.* 1875, p. 25.

(2) Pind. *Ol.* XI, 60, et Schol. *ad h. loc.* Cf. Pausan. VII, 21, 2.

(3) *Polit.* VI, 7, p. 1321 a, 11. — Voy. plus haut, p. 60.

(4) Den. d'Halic. I, 33.

le dieu sur leur territoire. Mais les prétentions de Thelpousa semblent les moins fondées : dans la légende thelpousienne, le mythe de Poseidon Hippios apparaît enchevêtré avec ceux d'Érinys-Déméter et d'Apollon Onkeiatès, non pas comme le support primitif de toute la combinaison, mais plutôt comme une adaptation complémentaire (1). Quant aux mythes de Lycosoura et de Phigalie, relatifs à l'union de Poseidon Hippios et de Déméter, ils sont, de toute évidence et de l'aveu même de Pausanias, un reflet des légendes thelpousiennes (2). La question de priorité reste donc limitée entre Thelpousa et Mantinée. Or, à Mantinée, le culte du dieu Cheval ne s'est pas ajouté comme une végétation parasite à un élément antérieur ; il est, au contraire, le noyau de la combinaison cultuelle d'où est sorti Poseidon Hippios. Toutes les apparences concourent à représenter *l'abaton* mantinéen comme le métropolitain, non seulement des sanctuaires du groupe occidental, mais aussi de ceux du groupe oriental : la localisation sur ce territoire du mythe de l'ἀπάτη de Rhéa, le prestige et l'ancienneté de l'*abaton* qui porte de bonne heure ombrage aux Élatides de Phénéos, comme le prouve l'anecdote d'Æpytos II. Les petits sanctuaires de Pallantion, d'Aséa, de Méthydrion, ne sont que des succursales du temple mantinéen (3). Reste, en face de Mantinée, comme concurrent au point de vue de l'ancienneté, le Poseidon Hippios de Phénéos. Sa statue en bronze était, disait-on, un cadeau d'Ulysse, fondateur de l'hiéron d'Artémis Heurippa sur l'acropole de Phénéos (4). De cette statue, M. Immerwahr prétend tirer un grand parti (5). D'après lui, l'Hippios phénéate, père de tous ses congénères arcadiens, serait d'origine thessalienne, parce qu'au dire de Diodore (6), les Lapithes auraient cherché

(1) Paus. VIII, 25, 4.

(2) Paus. VIII, 42, 1-7.

(3) Le culte pallantien et les fêtes Hippocratéia ne sont pas mentionnées par Pausanias. Denys d'Halicarnasse, qui les compare aux *Consualia* romaines, ne les a peut être attribuées à Pallantion que pour découvrir un nouveau lien entre Rome et le berceau légendaire d'Évandre. Le Poseidon d'Aséa, quoique revendiquant Ulysse pour fondateur, n'est pas qualifié d'Hippios par Pausanias (VIII, 44, 4). Quant à Methydrion, ses légendes révèlent une influence mantinéenne : (voy. plus loin ce qui concerne Hopladamos). Cf. à Tégée, le héros Hippothoos et Athéna Hippia (Paus. VIII, 5, 3. — 47, 1).

(4) Paus. VIII, 14, 4.

(5) *Kulte Arkad.*, p. 45.

(6) Diod. IV, 70.

refuge dans cette ville. Or, Élatos, le héros lapithe, est le père de Polyphème, lequel est aussi présenté par un scholiaste comme fils de Poseidon (1) ; d'où il résulterait qu'Élatos, étant une hypostase de Poseidon, aurait été la principale divinité, le *Stammgott*, des Lapithes et aurait suivi sa tribu en Arcadie. Cette argumentation trop ténue n'entraîne pas la conviction. D'abord, Pausanias ne parle pas d'un sanctuaire de Poseidon Hippios à Phénéos, mais d'une simple statue en bronze, qui a pu être qualifiée de Poseidon Hippios à cause d'Artémis Heurippa, souveraine du sanctuaire. Cette Heurippa représentait une ancienne divinité chevaline locale, associée au dieu local Ulysse ; celui-ci, comme on le verra plus loin, a été ensuite absorbé par le Poseidon Hippios mantinéen. C'est donc en partant de Mantinée et par l'intermédiaire d'Ulysse que s'est accomplie à Phénéos l'union de Poseidon Hippios avec Artémis Heurippa. Quant à l'origine lapithe de Poseidon, elle paraît très sujette à caution ; car le scholiaste qui présente le Lapithe Polyphème comme fils de Poseidon a pu le confondre avec le Cyclope Polyphème, celui-là fils de Poseidon.

2° Son caractère aquatique.

Le dieu Cheval est aussi, par nature, autant qu'un dieu pastoral, un dieu aquatique. Les eaux, surtout les sources, entretiennent la fraîcheur des pâturages nourriciers ; les troupeaux puisent dans leur onde pure un principe de vie. C'est pourquoi Hippos s'est identifié avec Poseidon. Mais le Poseidon arcadien n'est pas le classique souverain des mers, l'époux d'Amphitrite, le dieu hostile à la terre qu'il ébranle avec furie. De hautes barrières interceptent aux Arcadiens la vue de la mer : ils ne la conçoivent pas forcément comme le refuge commun de toutes les eaux courantes. Leurs rivières ne suivent pas la loi générale : à peine sorties des entrailles de la terre, et après avoir détrempé le fond de la plaine, elles se replongent dans les gouffres montagneux. Il faut à cette nature d'exception un dieu spécial. Aussi le maître des eaux, en Arcadie, est-il un être plus continental que marin ; il ne connaît ni les vagues ni les tempêtes. Son rôle à lui, c'est de faire jaillir l'onde claire où s'abreuvent le cheval et les autres animaux, de présider à l'épanchement des eaux vives et des ruisseaux à travers les herbages. Aussi réside-t-il près des sources, comme à Mantinée, — au bord des marais, comme à Pallantion, à Aséa, à Phénéos, — le long des rivières, comme à Thelpousa et à Méthydrion.

(1) Schol. Apol. Rhod. I, 40.

Son animal favori, le cheval, devient ainsi le symbole de la source jaillissante (1).

3° Son caractère chthonien.

Cette source sourd de la terre. Elle retourne presque aussitôt à la terre. Entre la source et le katavothre, l'eau, en Arcadie, forme avec la terre un élément mixte, le marais fangeux. Souterraine avant et après son apparition, elle reste, même à l'air libre, en contact intime avec ce sol où la rattachent ses origines et sa fin mystérieuses. Son action n'est jamais indépendante comme celle de la mer; elle n'existe pas à l'état d'élément isolé. Mais son asservissement la rend bienfaisante. De son union fécondante avec la terre naît le pâturage, qui assure la subsistance des animaux. Le dieu pastoral et aquatique de l'Arcadie prend donc fatalement les allures d'un dieu chthonien et s'apparente aux divinités infernales, à la fois souterraines et nourricières. De là les rapports ultérieurs de Poseidon Hippios avec Déméter à Mantinée, avec Érinys-Déméter à Thelpousa, avec Déméter et Despoina à Lycosoura. De là aussi le rôle du cheval dans la religion mortuaire et sa présence sur tant de monuments comme symbole funéraire.

La loi de métempsychose mythologique : comment Hippos devient Poseidon Hippios.

Le cheval, manifestation vivante de cette triple nature de la divinité pastorale, aquatique et chthonienne, a reçu les hommages insconscients des Arcadiens bien avant qu'ils eussent penétré les mystères de la conception symbolisée plus tard par le mariage de Poseidon Hippios avec Déméter. Les hommes primitifs ont commencé par adorer sous une forme concrète les apparitions qui les frappaient, sans raisonner le choix des objets de leur culte. Le fétichisme animalier ne comporte pas la moindre métaphysique : c'est l'œuvre du respect instinctif qui s'attache aux choses redoutables ou précieuses. Les animaux, utiles ou malfaisants, amis ou ennemis, objets de crainte ou de sollicitude, ne pouvaient laisser les premiers hommes indifférents : les entourer d'une dévotion intéressée, c'était apaiser les uns, conserver les autres. En adorant chez eux le dieu cheval Hippos, les plus anciens Mantinéens traduisaient simplement leur affection pour le plus noble produit de leur sol. Ils l'installaient, sans autre arrière-pensée, dans son milieu favori de verdure et d'eaux vives.

L'anoblissement de cet être de nature, l'absorption de ce

(1) Ex. la source Hippocrene (Ἵππου κρήνη) et les trois chevaux Areion, Skyphlos, Pégase dont Poseidon est le père.

produit local par une personnalité abstraite, symbole de l'action complexe des puissances dont le cheval était la créature et la forme vivante autant qu'admirée, résultent d'une série d'assimilations où les préoccupations rationalistes n'entraient d'abord pour rien. Le jeu des migrations ou le rayonnement des civilisations plus avancées mettaient en contact des divinités hétérogènes. Il en résulte très souvent que les personnalités divines les plus compréhensives et les plus abstraites absorbent les plus restreintes et les plus concrètes. Les dieux locaux qui ne personnifient encore que des phénomènes ou des concepts locaux sont dépouillés par ceux qui représentent des idées plus générales et des puissances vraiment cosmiques. L'assimilation est d'ordinaire motivée par une certaine identité de nature entre le dieu absorbé et celui qui l'absorbe, celui-ci apparaissant tout à coup comme le tout dans lequel la partie doit se confondre. Cette évolution mythologique, qui va du particulier au général, aboutit non pas à une suppression totale de l'élément particulier, mais à une spécialisation de l'élément général. Le plus faible, tout en passant dans le plus fort, lui impose son caractère personnel ; il s'installe en lui comme le génie directeur de son activité. Le nom propre du dépossédé s'ajoute comme épithète à celui du spoliateur. Ainsi Kéraunos, absorbé par Zeus, préside aux fonctions de Zeus Kéraunos. Hippos se convertit en Poseidon Hippios, mais il survit dans cette personnalité plus vaste : d'une part, il profite de la notoriété et des relations de Poseidon ; d'autre part, il prend en quelque sorte sa revanche d'être absorbé par lui, en le rapetissant au rang de spécialiste, en continuant sous le masque de Poseidon les gestes et l'ancien métier d'Hippos.

Telle est la loi de métempsychose mythologique dont nous constaterons plusieurs fois les applications. Tous les dieux locaux n'eurent pas le bonheur de faire une fin aussi honorable. Beaucoup d'entre eux sont restés dans les limbes ; ce déchet est représenté par un certain nombre de héros, ex-dieux locaux, qui vaguent dans l'épopée ou végètent obscurément dans le *folk-lore* de leur pays. Nous en retrouverons en chemin quelques-uns, à commencer par Ulysse.

Intermédiaires de cette métamorphose : les Minyens.

Il nous reste à découvrir les intermédiaires de la métamorphose du dieu indigène Hippos en Poseidon Hippios. Quel peuple a mis en contact ce dieu Cheval avec un dieu des eaux apparenté lui-même aux divinités infernales ? La réponse à

cette question se déduit des origines légendaires de l'abaton mantinéen et de la liaison du Poseidon arcadien avec Érinys-Déméter. La fable attribuait la fondation du sanctuaire mantinéen aux héros minyens Agamédès et Trophonios, fils d'Erginos, roi d'Orchomène (1). Ceux-ci passaient précisément pour avoir aussi édifié le temple de Delphes (2). Or, on sait que le culte apollinien de Delphes s'est substitué à un ancien oracle, le χρηστήριον de Poseidon et de Gé-Thémis (3). Ce Poseidon delphique a toutes les allures d'un dieu infernal : il a pour compagne les Moires (4).

On constate d'autre part une parenté étroite entre Poseidon Onchestios et l'ancêtre minyen Klyménos (5), père d'Erginos et hypostase de Poseidon. Ce nom de Klyménos reparaît en Argolide, pour désigner le dieu des enfers. A Hermione, il est en contact avec Poseidon et avec Déméter Chthonia; il y a dans leur sanctuaire un marais et un gouffre souterrain (6).

Le personnage de Poseidon, considéré comme souverain des eaux terrestres, des marais et des rivières absorbées par les gouffres, c'est-à-dire comme une sorte de Pluton aquatique, est donc, comme on devait s'y attendre, originaire d'une région à katavothres. Il s'est formé dans ce bassin du Copaïs, chez ce peuple minyen dont les travaux hydrogéiques peuvent encore être admirés. Là, il s'associe à une déesse chthonienne, Gé-Thémis. Dans l'Arcadie où rayonne l'influence minyenne, notamment dans les bassins fermés dont la structure physique rappelle celle de la Béotie, il se combine avec les dieux locaux, pastoraux, aquatiques et chthoniens. A Mantinée, il absorbe Hippos, et, sous le nom de Poseidon Hippios, il voisine avec Déméter. La

(1) Paus. IX, 37, 4.

(2) Paus. IX, 37, 2.

(3) Paus. X, 5, 4. - 24, 4. Le berceau de la légende d'Agamédès et de Trophonios est bien en Béotie, où leur culte persiste et où se placent leurs principaux travaux (Paus. IX, 11, 1-37, 3. — X, 5, 13). Après la chute de la puissance minyenne, leur légende fut confisquée au profit du culte apollinien : on les présenta comme fils d'Apollon (Paus. IX, 37, 2). Ils passèrent ensuite en Arcadie où ils prirent rang parmi les Élatides. On les retrouve à Mantinée, puis en Élide auprès d'Augias (Paus. VIII, 4, 8. — 10, 2).

(4) Paus. X, 37, 4.

(5) Paus. IX, 37, 1. — Pind. *Ol.* XIV, 2. — Tzetz. *in Lycophr.* 874.

(6) Paus. II, 35, 4, 5, 7. On le retrouve assimilé à Thémis par la forme féminine Klyméné, doublet de Thémisto (Paus. X, 24, 4).

même conception se propage en Azanie, où le couple Poseidon Hippios et Demeter-Themis s'adjoint au couple Onkos-Erinys ; de là elle passe à Lycosoura, où Poseidon Hippios est donné comme époux de Déméter et père de Despoina (1).

La légende d'Arné et l'ἀπάτη de Rhéa : son origine béotienne.

En définitive, Poseidon Hippios est le résultat d'une combinaison du dieu local Hippos avec le Poseidon chthonien importé en Arcadie par les Minyens. Un autre détail de sa légende reporte encore notre pensée vers la Béotie : c'est l'intervention, dans son cycle, de la nymphe Arne associée à Rhéa. Dans la fable mantinéenne, Arné joue indirectement le rôle de nourrice du jeune dieu cheval. Comme personnage mythologique, Arné, fille d'Æolos, appartient au cycle des Æoliens de Béotie, originaires, disait-on, de Thessalie. C'est une héroïne posidonienne ; de ses amours avec Poseidon naît le héros Bœotos (2). Elle donne son nom à la ville thessalienne d'Arné, plus tard Kiérion (3). Dans le bassin du Copaïs, elle reparaît, comme éponyme d'Arné, appelée auparavant Sinoessa, ensuite Chéronée (4). Elle est la

(1) Le Posoidan minyen descend d'Arcadie jusqu'au Ténare. La liaison est prouvée par la forme de Pohoidan, qui se maintient contre la forme dorienne Poteidan, et par la liaison de ce Pohoidan avec Euphemos d'Hyria, héros minyen, fils de Poseidon (Pind. *Pyth.* IV, 76. — Herod. IV, 150 ; — Plut. *Ser num. vind.* 17, p. 560 E. — Sam. Wide. *Lacon. Kult.*, p. 42). Il passe aussi à Cyrène (Schol. Pind. *Pyth.* IV, 1) où il a pu être importé soit par les Minyens de Théras (Hérod. IV, 146), soit par le Mantinéen Démonax avec Zeus Lykaios (Herod. IV, 203. — Müller. *Numism. de l'Afr. ancienne.* I, 67. — Studniczka. *Kyrene*, p. 15). — Le caractère chthonien de Poseidon se retrouve ailleurs. Poseidon Gaiaokhos associé à Demeter (Paus. III, 21, 8) désigne un Poseidon souterrain (Sam. Wide. *Lakon. Kulte*, p. 38). Poseidon est gardien du Tartare dans Hésiode (*Theog.* 732). Nestor lui sacrifie des taureaux noirs (*Odys.* III, 6). — Quant à l'hypothèse d'une influence sémitique, rien n'empêche de l'accepter en principe. M. Philippe Berger propose (*Rev. des Deux-Mondes*, 1896, p. 395) de rapprocher, par l'intermédiaire de l'épithète Damaios, le Poseidon Hippios mantinéen du Dâm ou Dôm phénicien, dont l'épouse serait Dâm-at, grécisée en Demeter. Nous n'avons aucune raison de repousser cette théorie. Mais, si le Dâm sémitique a influé sur Poseidon, c'est en Béotie et le contre-coup de cette action ne s'est propagé en Arcadie que par l'intermédiaire des immigrants béotiens, comme on l'a vu plus haut (page 211).

(2) Schol. *Il.* II, 494, 507. — Diod. IV, 67.

(3) Et. Byz. Ἄρνη et Βοιωτία. — Paus. IX, 40, 3. La question de priorité entre les Béotiens de Thessalie et ceux de Béotie, généralement tranchée en faveur des premiers, est discutée par Meyer. *Gesch. d. Alterth.* II, p. 190. Il y a, en tout cas, parenté entre les dialectes thessalien, béotien et arcadien. (Collitz. *Verwandtschaftsverh. d. griech. Dial.* 1885).

(4) Theseus ap. Tzetz. *in Lycophr.* 644. — Etym. Mag., p. 145, 47 : Ἄρνη. — Thucyd. I, 12. — Strab. IX, 413. — Paus. IX, 40, 3. — Et. Byz. Χαιρώνεια. — Schol. *Il.* II, 507.

nourrice de Poseidon ; on explique son nom parce qu'elle avait refusé (ἀπηρνήσατο) de livrer son nourrisson à la voracité de Kronos. Ainsi dans ce mythe béotien, l'ἀπάτη de Rhéa s'applique à Poseidon. Par une coïncidence remarquable, le même mythe, appliqué à Zeus, était également localisé à Chéronée : la roche Pétrakhos, qui dominait la ville, représentait, disait-on, le caillou offert par Rhéa à son époux, en place de Zeus (1). — La filiation de ces mythes est facile à établir : la roche Pétrakhos a fait localiser à Arné-Chéronée la légende de l'ἀπάτη de Rhéa et du caillou ; le nom d'Arné a donné naissance à une glose étymologique, où la nourrice de Poseidon suit à sa façon l'exemple de Rhéa. C'est ainsi que Rhéa entre en rapports avec Arné et Poseidon. Le sens de cette fable béotienne réside dans le caractère pastoral et aquatique de Poseidon. Arné, la déesse-brebis, est, comme l'Heurippa phénéate et l'Hippos mantinéen, une personnification locale des animaux vivant de la pâture ; en cette qualité, elle s'unit à Poseidon, dieu des eaux terrestres qui fécondent le pâturage (2). La Béotie a connu, sous une autre forme, la même conception que symbolise en Arcadie Poseidon Hippios. Seulement, en Béotie, il n'est pas question du cheval. Des amours de la déesse-brebis et du dieu aquatique naît le héros-bœuf, Bœotos, autre personnification du même genre. Il faut enfin se souvenir que Poseidon lui-même prend parfois la forme du bélier (3). On conçoit dès lors comment s'est faite l'adaptation

(1) Pausan. IX, 41, 3.

(2) Cf. à Athènes, l'Athéna Hippia (Paus. I, 30, 4), associée à Poseidon Hippios, à Sparte Artémis Αἰγιναία compagne de Poseidon Hippocourios (Pausan. III, 14, 2).

(3) Hygin, *Fab.* 3 et 188. — Panofka. *Arch. Zeit.* 1845, p. 38. — Tous ces rapports ont échappé à Wentzel, dans son article Ποσειδῶνος γοναί (*Jahrb. f. Kl. Philol.* 1891, p. 385). L'auteur nie à tort l'influence béotienne sur la légende arcadienne. Dans Sinoessa, nom primitif d'Arné, il veut reconnaître un doublet de Sinoé, nourrice arcadienne de Pan (Paus. VIII, 30, 3). Mais on a peine à comprendre ce qu'il en veut conclure. Au reste, l'identification de Sinoessa et de Sinoé est très problématique ; le nom de Sinoé, donné par certains manuscrits de Pausanias, a été corrigé dans les éditions modernes en Oinoé, d'après les scholiastes de Théocrite (I, 3 et 121) et d'Euripide (*Rhes.* 36), et d'après le contexte même de Pausanias, qui faisait d'Oinoé, mère ou nourrice de Pan, l'éponyme du bourg d'Oinoé. A quoi Wentzel objecte qu'il y avait deux personnages différents, Oinoé, la mère, et Sinoé, la nourrice de Pan. Et après, quoi ? — Immerwahr (*Kulte Arkad.*, p. 220), a soutenu, sans la justifier par une analyse suffisante, l'origine béotienne du mythe mantinéen d'Arné et de Rhéa.

de tous ces éléments au culte du dieu Cheval, à Mantinée. La légende béotienne transportée au pied de l'Alésion par les adorateurs de Poseidon s'est, au contact du dieu indigène, enrichie d'un détail topique, celui du poulain. Alors se constitue la légende de Poseidon Hippios, élevé parmi les *agneaux* près de la source Arné, dévoré sous la forme du *poulain* enfanté par Rhéa, et dont l'abaton est fermé par un fil *de laine* (1).

L'ἄλη de Rhéa et Déméter

Ainsi, le nom d'Agamédès et de Trophonios, constructeurs de l'abaton mantinéen, celui d'Arné donné à la source de l'Alésion, le mythe arnéen de l'ἀπάτη de Rhéa adapté au culte de Poseidon Hippios, confirment l'origine béotienne de toute la combinaison d'où il est sorti. Toutefois, quoique de même provenance, ce mythe d'Arné et de Rhéa représente un élément moins ancien que la métamorphose d'Hippos en Poseidon Hippios et que son union avec Déméter. Celles-ci devaient être consommées quand Rhéa vint se fixer sur l'Alésion. En s'introduisant dans la légende, Rhéa ne réussit pas à s'implanter dans le culte. Elle trouvait Déméter déjà installée en souveraine sur la montagne et dans la plaine. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de s'approprier, aux dépens de sa rivale, le mythe de l'ἄλη ou course errante. Les Mantinéens, au dire de Pausanias faisaient dériver le nom de l'Alésion de l'ἄλη de Rhéa (2). Mais c'était Déméter qui possédait le bois sacré situé sur la colline. On a justement fait observer que ce mythe de l'ἄλη de Rhéa n'est mentionné nulle part ailleurs, tandis que les vagabondages de Déméter sont bien connus. On doit donc conclure à une transposition locale du mythe de Déméter en faveur de Rhéa. La métastase de Rhéa et de Déméter est, d'ailleurs, assez commune en Arcadie (3). Ici, elle pourrait s'expliquer par la tendance des Arcadiens à vieillir les mythes courants en les rapportant aux divinités les plus anciennes.

Poseidon Hippios, dieu pélagien. Influence argienne.

Une fois constitué souverain des eaux douces, terrestres ou souterraines, Poseidon Hippios ne pouvait pas, en tant que Poseidon, ne pas entretenir des rapports de voisinage et de fraternité avec le dieu de la mer. La nature lui en faisait une

(1) Pausan. VIII, 10, 2 : μίτον διατείνουσιν ἐρίου.

(2) VIII, 10, 1. — Sur l'étymologie de l'Alésion, voy. p. 263, note 3.

(3) Immerwahr, *Kulte Arkad.*, p. 221. — *Rheasage u. Rheakult in Arkad.* Bonnerstudien f. Kekulé, 1890, p. 188-190. Sur l'identité de Rhéa et Déméter à Samothrace, voy. Procl. in Plat. *Cratyl.* 96 : τὴν Δήμητρα Ὀρφεὺς μὲν τὴν αὐτὴν λέγων τῇ Ῥέᾳ. Cf. Lucien, *Dea Syr.* 15.

obligation. La corrélation intime entre les eaux de la Haute-Plaine et leurs débouchés côtiers avait pu échapper à ses adorateurs primitifs. Mais leurs descendants ne manquèrent pas de s'en aviser : la Mantinique et l'Argolide communiquaient entre elles par les voies souterraines. Fidèle à son rôle, la mythologie des deux pays traduisit ce phénomène naturel en rites et en légendes. Les Argiens expliquaient, non sans apparence de raison, le tourbillon sous-marin de Diné comme le débouché des katavothres de l'Argon Pédion. L'eau douce du Haut pays venait sous leurs yeux se mêler aux flots salés : c'était comme Poseidon Hippios qui reparaissait, après un parcours souterrain, pour fraterniser avec le Poseidon marin. Aussi l'honoraient-ils en lui sacrifiant des chevaux tout bridés qu'on noyait dans le tourbillon (1). Inversement, au dire des Mantinéens, le dieu de la mer remontait chez eux sous la forme d'une source salée, jaillissant dans leur adyton (2). Pour compléter l'illusion, on crut reconnaître dans le bruissement du bois de chênes, autour de l'adyton, comme un écho du mugissement de la mer, et le bois fut appelé *Pélagos* (1). Ce prétendu filet d'eau salé, que nul n'avait pu goûter, ce faux bruit de la mer, entouraient d'un cadre pseudo-pélagien le dieu continental, finalement travesti en Poseidon de Trœzène ou de Calaurie. Ce nouveau masque est, sans nul doute, d'importation argienne. Peut-être faut-il chercher dans le nom de l'Argon Pédion, qui alimentait le tourbillon de Diné, une preuve complémentaire de cette liaison mythologique entre la Haute-Plaine et l'Argolide. Peut être aussi le jet d'eau salée, qui aveugle le sacrilège Æpytos II, symbolise-t-il un fait historique : le Poseidon argien accourant au secours de son congénère arcadien signifie peut-être que les Argiens aidèrent leurs frères Apheidantes à repousser une agression venue de l'Ouest (4).

Type définitif de Poseidon Hippios

En somme, Poseidon Hippios, né de la combinaison du dieu Cheval indigène avec le Poseidon chthonien introduit par les

(1) Paus. VIII, 7, 1. — Le même rite existait en Illyrie. Prob. ad Virg. *Georg.* I, 12. — Paul Diac., p. 101, Müller.

(2) Paus. VIII, 10, 2. — Voy. sur les traces d'une source, p. 51 et 106. Pausanias rappelle des légendes analogues sur l'Acropole d'Athènes et à Mylasa (Paus. VIII, 10). Au Ténare, il y avait une source où l'on prétendait apercevoir l'image des ports et des navires (III, 25, 7).

(3) Cf. l'expression inverse d'Eschyle : πόντιον ἄλσος, pour désigner la mer. *Perses*, 111).

(4) Voy. plus loin, p. 258.

Minyens, puis déguisé en Poseidon marin sous l'influence de l'Argolide, finit par prendre tous les traits du dieu classique de la mer. Les monuments figurés le représentent avec le type et les attributs du Poseidon commun. Sur les monnaies frappées au IV[e] siècle, tantôt il apparaît debout et dans une attitude de combat, lançant de la main droite son trident comme un javelot ; tantôt assis sur un rocher, les genoux couverts d'un himation, il s'appuie du bras gauche sur son arme emblématique, comme sur un sceptre, dans l'attitude de Zeus Olympien ; de son bras droit étendu il saisit un dauphin (1). Le bas relief votif, trouvé dans les ruines du sanctuaire, le représente dans cette dernière posture assis sur un siège à dossier, les jambes et les genoux couverts, la main gauche reposant sur la cuisse, le bras droit plié et tenant le manche du trident (2).

Déméter de Nestané et de l'Alésion, compagne de Poseidon Hippios.

A Poseidon Hippios, dieu pastoral, aquatique et chthonien, s'associe une déesse de même nature, la Déméter de Nestané et de l'Alésion. L'existence du couple conjugal Poseidon Hippios = Déméter n'est pas attestée à Mantinée, comme elle l'est ailleurs, par une légende formelle. Pourtant elle est réelle. Implicitement, elle est contenue dans l'étroite association de Rhéa et de Poseidon, puisque Rhéa reproduit, par certains traits, le personnage de Déméter. Elle résulte ensuite de l'état même des choses. Peut-être, à l'époque où Pausanias a fait son enquête, cette liaison cultuelle était-elle, en pratique, tombée en désuétude. Pausanias lui-même a pu omettre ou ne pas saisir ce détail. En tout cas, son silence n'est pas une preuve négative. On constate, en fait, que Déméter ne se présente pas isolée. Sa liaison avec le dieu souverain résulte de la position de ses sanctuaires. Elle en avait deux dans le voisinage du Poseidion : un bois sacré sur la pointe de l'Alésion (3) et un temple auprès du bourg de Nestané (4). Ce sanctuaire démotique de Nestané était le centre d'une fête

(1) Percy Gardner. *Greek coins. Pelopon*, pl. XXXV, 4 et 6.

(2) Voy. fig. 14, p. 105. — Ce bas relief ne peut être une œuvre antérieure au IV[e] siècle.

(3) Signalé par Pausanias immédiatement avant le Poseidion, VIII, 10, 1. Δήμητρος ἄλσος ἐν τῷ ὄρει· πάρα δὲ τοῦ ὄρους τὰ ἔσχατα τοῦ Ποσειδῶνός ἐστι τοῦ Ἱππίου τὸ ἱερόν. Cf. une stèle votive de Pikerni. *Inscr. du Pelop.* 352 c. Ce bois se trouvait sans doute au fond du ravin qui coupe le dos de l'Alésion (voir la carte).

(4) Paus. VIII, 8, 1. Sur la position de ce temple, voy. p. 93.

annuelle. Il a donc son existence propre, sans rapport direct avec le culte urbain de Déméter, qui est plus récent.

La déesse de Nestané et de l'Alésion ne se distingue par aucune épithète caractéristique. Sur le culte lui-même, sur la fête annuelle, nous ne savons rien. Aussi le classement de cette déesse se déduit-il de considérations générales plutôt que de caractères intrinsèques. La présence du culte de Déméter dans le dème de Nestané, sur les confins de l'Argolide, pourrait permettre d'invoquer l'influence de ce dernier pays, en particulier de penser à une action de la Déméter Chthonia d'Hermione sur le culte mantinéen. Mais il n'y a là qu'une présomption sans preuve. D'autre part, aucun indice n'autorise à supposer une action quelconque de la religion éleusinienne sur ce canton. Il faut chercher ailleurs des termes de comparaison.

On doit reconnaître dans la Déméter de Nestané une parente de la déesse infernale dont l'union avec le dieu des eaux, union originaire de la Béotie (1), s'affirme plus nettement dans les autres cantons de l'Arcadie. Comme l'Érinys Tilphossa de Thelpousa (2), comme la Déo ou Déméter Noire de Phigalie (3), elle est une déesse de la Nuit, de la Mort et de la Désolation. Elle habite près d'un gouffre caverne, au bord de la triste plaine *Argos*, à jamais frappée de stérilité (4). Son culte s'est effacé devant le culte urbain de Kora (5). Il serait assez tentant de

(1) A Lébadée, Trophonios, hypostase de Poseidon-Hadès s'associe à Déméter-Europé, sa nourrice (Paus. IX, 39, 5). Son caractère posidonien est corroboré par ce fait que les sources de la rivière Hercyne jaillissent de son temple-caverne. A Alalcomenai, même union du héros Hippobotès (Poseidon Hippios) avec la déesse infernale Athéna Alalcoménéis. Et. Byz. Ἀλαλκομένιον. — Ot. Müller, *Orchomenos*, p. 213. Le couple Déméter = Poseidon, en Arcadie, siège non seulement à Thelpousa, à Phigalie, à Mantinée, mais aussi à Pallantion (Den. Halic. I, 33), et à Méthydrion où se trouvent un temple de Poseidon Hippios et une caverne de Rhéa Déméter (Pausan. VIII, 36, 3) ; en Laconie, au Ténare et à Hélos (Wide. *Lakon. Kulte*, p. 142 et 180).

(2) Paus. VIII, 25, 4.

(3) Paus. VIII, 42, 1-7.

(4) Sur le χάσμα ou μέγαρον, séjour de la déesse au Tilphossion béotien, au Ténare, à Phigalie, à Thelpousa, etc... voy. Wide. *Lakonische Kulte*, p. 179. — Bérard, *Orig. des cultes arcadiens*, p. 217. La grotte de Tsipiana, envahie par les eaux, était d'ordinaire impraticable : c'est pour cela que le sanctuaire fut établi à quelque distance. De même, à Phenéos, le temple de Thesmia était voisin d'un χάσμα (Paus. VIII, 15, 1, 4) qui passait pour être une entrée des enfers (Conon, *Narrat.* XV).

(5) Voy. plus loin, p. 305.

retrouver dans la Kora mantinéenne la déesse Fille arcadienne, Despoina, qui, à Thelpousa et à Lycosoura, constitue une triade avec Poseidon Hippios et Déméter (1). Mais les origines du culte de Kora à Mantinée sont des plus obscures ; sa liaison avec Poseidon Hippios serait tout à fait arbitraire.

Ulysse, hypostase de Poseidon Hippios.

Nous devons reconnaître un doublet du couple Poseidon Hippios = Déméter dans le couple Ulysse = Pénélope, également localisé à Mantinée.

En Arcadie, Ulysse n'apparaît pas comme la légendaire victime de Poseidon. C'est lui, au contraire, qui colporte et qui fonde dans les cantons arcadiens, à Aséa et à Phénéos, le culte de Poseidon Hippios (2). Nous avons là un nouvel exemple du fait déjà constaté à propos de Lycaon, celui d'une personnalité divine qui passe à l'état de héros et, sous cette forme secondaire, devient fondatrice de son propre culte : tel Lycaon, hypostase et grand-prêtre de Zeus Lykaios, Énée d'Aphrodite Aineias (3), Érechtheus de Poseidon Érechtheus (4), Agamemnon de Zeus Agamemnon (5). La plupart des personnages de ce genre représentent d'anciens dieux locaux absorbés par les grandes divinités helléniques, ou bien des héros, simples émanations desdites divinités dont ils personnifient un surnom : tel est le cas d'Énée, issu de l'épithète Aineias.

Originaire de Phénéos.

L'identité primitive d'Ulysse et de Poseidon Hippios est surtout attestée à Phénéos, où la statue du dieu avait, disait-on, été consacrée par le héros dans le sanctuaire d'Artémis Heurippa. Il semble qu'ici on ait affaire à un ancien culte local, celui d'*Odysseus*, *Olytteus*, *Oulixès* (*Ulyxes*), dont le nom, dérivé de ὀλ, désigne un dieu infernal et chthonien. Associé à la déesse Heurippa, l'équivalent féminin à Phénéos de l'Hippos mantinéen, il s'est naturellement laissé absorber par le Poseidon Hippios de Mantinée, dont le caractère à la fois aquatique,

(1) Paus. VIII, 37, 2, 10. — A Thelpousa, le nom de la Fille restait secret. VIII, 25, 4. — Cf. le couple attique Hippos — Kore, cité p. 227, n° 8.

(2) Pausan. VIII, 14, 4. — 44, 4.

(3) Hild. *Légende d'Énée avant Virgile*, 1883.

(4) CIA. III, 276. — Hesych. s. v. Ἐρεχθεύς. — *Vit. X orat.*, p. 843 B. — Pausan., I, 26, 5.

(5) Clem. Alex. *Protrept.*, p. 35 (Pott). — Athenag. *Presb.* 1. — Tzetz. in *Lycophr.* 335, 1123, 1369. Cf. Dencken, dans le *Myth. Lexic.* de Roscher, art. *Agamemnon*, et Wide. *Lakon. Kulte*, p. 12.

pastoral et chthonien contenait tous les éléments personnifiés par le couple phénéate Odysseus = Heurippa. Il descend au rang de héros posidonien et chthonien. En cette qualité, il passe dans le canton d'Aséa, puis émigre en Laconie, où il s'introduit dans la légende achéenne d'Icarios, qui devient son beau-père. Dès lors, l'imagination des poètes épiques s'empare de sa personne. Il entre dans le cycle de la guerre de Troie avec Ménélas et Agamemnon ; mais, à travers toutes ses vicissitudes, il se souvient de son double caractère originel : comme héros posidonien, il vague à travers les mers ; comme héros chthonien, il visite les régions infernales, converse avec les morts, et règne sur une île lointaine, dans le Couchant (1). L'épopée l'a humanisé et transplanté à Ithaque. Quand le bruit de ses vagabondages, porté par la voix multiple des aèdes, revient à Phénéos, sa patrie d'origine, les générations nouvelles ne peuvent plus s'expliquer par quel miracle cet aventurier populaire, que les rivages les plus mystérieux ont recueilli, se trouve installé à demeure chez elles, côte à côte avec Poseidon Hippios et Artémis Chevaline. Le souvenir de ses débuts s'est obscurci chez ses compatriotes arcadiens. Ulysse indigène leur semble plus qu'une énigme, une impossibilité. Ils n'osent pas invoquer en sa faveur leur dogme favori de l'autochthonie. Aux fictions merveilleuses que tout le monde répète, ils ne savent plus opposer leurs droits réels. Le pouvoir souverain de la poésie avait dénationalisé Ulysse ; les faits durent s'accommoder à ses fantaisies. Ici, comme en maint autre cas, l'énigme fut résolue par un calembour. Par une glose ingénieuse, l'antique nom de la déesse Cavale, *Hippa* ou peut-être *Euhippa* ou *Artémis Hippia*, fut complété ou modifié de façon à signifier *Celle qui fait retrouver les chevaux égarés* (εὑρ-ἵππα). On raconta donc dans Phénéos qu'Ulysse, ayant perdu ses chevaux, avait parcouru la Grèce entière à leur recherche ; il les avait enfin retrouvés à Phénéos, où il les laissa en pâture. En souvenir de cet heureux dénouement, il fut censé avoir consacré un temple à Artémis, qu'il aurait surnommée Heurippa pour la circonstance, et à Poseidon Hippios une statue de bronze, sur le socle de laquelle il aurait fait graver ses instructions à ses palefreniers. — A ce

(1) D'après Meyer (*Gesch. d. Alterthums*, II, p. 103), il personnifie le dieu mourant de la Nature. Ithaque lui est attribuée pour patrie, parce que c'est la dernière île visible du Péloponnèse.

récit des Phénéates, l'érudition de Pausanias (1) entre en conflit avec sa crédulité : le fond de l'histoire lui paraît plausible, sauf le détail de la statue de bronze. Comment être dupe de cette assertion, quand on sait pertinemment qu'à l'époque d'Ulysse on ignorait l'art de fondre les statues d'un seul morceau, invention due au génie des Samiens Théodoros et Rhœcos, contemporains de Polycrate ?

Cette fable des chevaux retrouvés était particulière à Phénéos. A Aséa, on contait simplement qu'Ulysse avait, à son retour d'Ilion, apporté dans le pays le culte de Poseidon et d'Athéna Soteira, sans expliquer d'ailleurs la présence du héros dans le pays.

Ulysse à Mantinée.

Entre le Poseidon de Phénéos et celui d'Aséa s'interpose celui de Mantinée : or, Pausanias n'a pas noté la présence d'Ulysse dans cette ville. De ce silence surprenant, on ne devait rien arguer : Pausanias ne pouvait tout savoir ni tout dire.



Fig. 49.

Monnaies mantinéennes représentant Ulysse

Toutefois, on devait s'étonner de ne pas retrouver auprès du principal Poseidon Hippios de l'Arcadie son compagnon ordinaire. En réalité, on l'y retrouve, comme M. Svoronos a eu le mérite de le reconnaître le premier (2), d'après un type de

(1) Pausan. VIII, 14, 4

(2) *Ulysse chez les Arcadiens*, Gaz. arch. XIII (1888), p. 262 sqq

monnaie mantinéenne précédemment incompris (1). Le personnage, figuré sur cette monnaie, n'est autre qu'Ulysse tenant de la main gauche une rame, qu'il s'apprête à planter en terre, de la main droite un javelot ou un harpon. Son accoutrement bizarre, son pilos, sa tunique retroussée, ses longues crépides rostriformes désignent un marin ou un pêcheur. Par une remarquable coïncidence, c'est sous ce costume qu'est figuré Charon, le nautonier des enfers, sur un lécythe attique (2). L'explication de cette étrange figure doit être cherchée dans un passage de la Νέκυια, l'un des morceaux les plus anciens de l'*Odyssée* (3). L'âme de Tirésias y dit à Ulysse :

« Après avoir tué les prétendants, tu parcourras les terres en portant une rame facile à manier jusqu'à ce que tu parviennes chez un peuple ignorant des choses de la mer, ne mêlant point de sel à ses aliments, ne sachant ce que c'est qu'un vaisseau aux flancs coloriés, ni une rame, aile d'un navire. Je vais te dire à quoi tu reconnaîtras ce peuple : souviens-t'en. Tu rencontreras un autre voyageur qui croira que tu portes sur ton épaule une pelle à vanner le blé (4) ; à ce moment tu planteras ta rame en terre et tu sacrifieras solennellement à Poseidon Anax un bélier, un taureau et un sanglier, puis tu retourneras en ta demeure et tu immoleras, selon leur rang, à tous les dieux immortels, de saintes hécatombes. »

Ce voyage doit être interprété comme une expiation et une réparation due par Ulysse à Poseidon : Tirésias entend que, pour apaiser le dieu de la mer, Ulysse introduise son culte chez un peuple où Poseidon ne soit pas encore connu. Il y a, semble-t-il, dans ces prescriptions, un vague ressouvenir de l'origine continentale d'Ulysse, le mythe, comme cela arrive

(1) La fig. 49 reproduit, d'après la planche de la *Gaz. arch.*, les principaux exemplaires de cette monnaie. N° 1. AR, 19mm. Gr. 5, 41. MANTI. Ulysse plantant la rame. — ℞. Autel surmonté des bustes des Dioscures. Dans le champ, le monogramme [?] — N° 2. Æ, 16mm. Tête de Pallas, coiffée du casque corinthien. — ℞. MANT, derrière Ulysse. — N° 3. Exemplaire provenant de nos fouilles et déposé au Musée numismatique d'Athènes. Æ. 14mm. Au droit même type. — ℞. Autel rond (de Poseidon Hippios ou Hestia Koiné ?) orné d'une guirlande d'olivier. M - A - N. — N° 4. Æ. 14mm. Au droit, même type. — ℞. Autel rond ; dans le champ au dessus, un casque sans aigrette. MAN. — Les descriptions antérieures de ces monnaies sont citées par M. Svoronos.

(2) Benndorf. *Griech. Vasenb.*, pl. 27.

(3) XI 121-134. — XXIII. 269-270.

(4) M. Svoronos traduit ἀθηρηλοιγόν par *fléau*, mot certainement impropre : une rame ne se confond pas avec un fléau.

souvent, reprenant les choses à rebours. Par suite, le devin n'a pu envoyer le héros que dans un pays où Poseidon et lui étaient réellement installés, mais où leur association constituait une énigme : le mythe, d'abord écho lointain de la réalité, en devient, par la suite, la justification ou la glose populaire : c'est aussi le cas pour la légende d'Énée.

Nul autre peuple que les Arcadiens laboureurs, mangeurs de glands, et signalés dans l'*Iliade* pour leur ignorance des choses de la mer (1), n'était mieux qualifié pour commettre l'erreur annoncée par Tirésias. Comme, en outre, Ulysse se rencontrait chez eux associé à Poseidon Hippios, il est permis de croire, à première vue, que le devin a voulu les designer. Pourtant, les anciens tranchaient la question en faveur des Épirotes. Déjà dans l'*Odyssée* (2), il est question d'un premier séjour d'Ulysse chez les Thesprotes ; c'est une partie du récit mensonger que le héros débite à Eumée. Cet épisode, développé isolément dans un autre poème appelé la *Thesprotis*, parut continuer, sous cette forme nouvelle, l'*Odyssée :* on en conclut à un deuxième voyage du héros en Thesprotie, voyage postérieur au massacre des prétendants, et que l'on rattacha à la prédiction de Tirésias. C'est ce qui résulte du récit des aventures d'Ulysse, tel que le présentent les nouveaux fragments d'Apollodore (3), où sont combinées les données de l'*Odyssée*, de la *Thesprotis* et de la *Télégonie*. « Ayant sacrifié (aussitôt après le massacre des prétendants) à Hadès, à Perséphone et à Tirésias, Ulysse, traversant à pied l'Épire, arrive chez les Thesprotes ; il y accomplit les sacrifices prescrits par le devin Tirésias et apaise Poseidon (4). » Évidement, d'après la *Thesprotis*, Ulysse avait rencontré son homme en Épire. C'est dans ce sens qu'ont opiné les commentateurs anciens : Pausanias, Eustathe, Tzetzès, Étienne de Byzance (5) ; ils reconnaissaient dans les localités

(1) *Iliad.* II, 612. — Eustath. *in h. loc.*

(2) *Odys.* XIV, 315 sqq

(3) Découverts en 1887, à Jérusalem, dans le couvent de Sainte Sabba, par Papadopoulos Kérameus (*Rhein. Museum.* XLVI 1891, p. 163 et suiv. — Cf. *ibid.*, p. 378 sqq. Wagner. *Die sabbaitischen Apollodorfragmente.* — Wagner. *Mythogr. græci*, t. I, p. 237. — Cette publication, postérieure à l'article de M. Svoronos, en corrige certains détails.

(4) Κατὰ τὰς Τειρεσίου μαντείας θυσιάσας ἐξιλάσκεται Ποσειδῶνα. f. 121b

(5) Pausan., I. 12, 5. — Eustath. *in Odyss.*, XI, v. 122. — Tzetz *in Lycophr. Alexandr.*, v. 799. — Et. Byz. s. v. Βούνειμα. Strabon (XIV, 5, 24) n'avance aucun nom.

de Bouneima, ou Kelkéa, ou Trampyia, le culte de Poseidon fondé par Ulysse (1). D'autre part, la *Télégonie* d'Eugammon de Cyrène, continuateur de l'*Odyssée* (2), présentait une version différente, dont la *Chrestomathie* de Proclus nous a conservé le résumé (3). Après le massacre des prétendants, le héros visitait l'Élide, pour y remonter en bœufs ses étables (4); puis venaient « les histoires relatives à Trophonios, Agamédès et Augias »; ensuite, de retour à Ithaque, il accomplit les sacrifices commandés par Tirésias. Après cela, il se rend chez les Thesprotes, épouse leur reine Kallidice, et finit sous la lance de son fils Télégonos.

Donc, d'après la *Télégonie*, Ulysse avait dû rencontrer son homme après le voyage en Élide et avant le retour à Ithaque, c'est-à-dire dans une région du Péloponnèse : or, l'Arcadie, complètement isolée de la mer (5), est le seul pays répondant d'une manière satisfaisante au signalement de Tirésias.

Ni le résumé d'Apollodore ni celui de Proclus ne font allusion à un voyage d'Ulysse en Arcadie. Le silence de la *Thesprotis*, à ce sujet, s'explique : ce poème développait un épisode particulier de la légende; pour justifier le second séjour d'Ulysse en Thesprotie, l'auteur imaginait que le héros avait entrepris ce voyage en exécution des ordres de Tirésias (6). Quant à la *Télégonie* d'Eugammon, le sommaire très sec de Proclus ne nous laisse pas deviner s'il y était réellement question du voyage en Arcadie. Un seul détail est certain : d'après ce poème, la rencontre d'Ulysse avec son homme n'avait pas eu lieu en Thesprotie. La divergence des poèmes cycliques n'a rien qui doive surprendre; chaque auteur brodait à sa façon sur le canevas légendaire. Le rédacteur de la *Télégonie* n'était pas tenu à se mettre d'accord avec celui de la *Thesprotis*. Il est, en outre, évident que l'élaboration des légendes n'était pas le monopole des poètes de profession. L'imagination populaire travaillait de

(1) Ce culte, s'il a réellement existé chez les Thesprotes, est secondaire par rapport au Poseidon arcadien. Cf. les offrandes d'Oulixès dans le sanctuaire des Déesses Mères à Engyon, en Sicile (Plut. *Marcell.* 20).

(2) Vers la 53e Olympiade (568-565), d'après Euseb. *Praep. evang.*, X, 2.

(3) Ap. Phot. *Bibl.* 239 (Dindorf. *Homeri carm.* Didot, p. 584).

(4) Cf. Pausan. VIII, 14, 6, et *Odys.* IV, 634. — XXIII, v. 354.

(5) Pausan. VIII, 1. Ἀρκάδες τὰ ἐντὸς οἰκοῦσιν ἀποκλειόμενοι θαλάσσης πανταχόθεν.

(6) *Odyss.* XXIII, 269-270.

son côté, en dehors des traditions versifiées. Il existait ainsi, dans les cantons, nombre de variantes locales, qui ne trouvèrent pas leur expression poëtique, mais qui, plus peut-être que les chants des aèdes, serraient de près certaines réalités. C'est ainsi que Pausanias relève la contradiction entre le folk-lore mantinéen relatif à Pénélope et la version de la *Thesprotis* (1).

Donc, puisque d'une part la *Télégonie* place dans le Péloponnèse la rencontre d'Ulysse avec son homme; que, d'autre part, les traditions de Phenéos et d'Aséa nous montrent Ulysse installé en Arcadie, on est autorisé à conclure que les Arcadiens se considéraient comme le peuple désigné par Tirésias. Si les commentateurs anciens ont adopté la version de la *Thesprotis*, c'est que la tradition arcadienne n'avait pas trouvé d'interprète poétique. Par suite, l'identification avec Ulysse du personnage étrange figuré sur les monnaies mantinéennes devient acceptable; elle est même la seule interprétation plausible de ce type monétaire. Elle précise la version arcadienne en localisant sur le territoire mantinéen l'épisode d'Ulysse plantant sa rame dans le sol et sacrifiant à Poseidon. C'est là que le héros rencontre le paysan capable de prendre cette rame pour une pelle à vanner le blé. Cette erreur était vraisemblable de la part d'un peuple terrien, qui ne connaissait la mer que sous l'aspect du bois Pélagos. Une inscription du I[er] siècle après J. C. nous montre que, depuis Homère, les Mantinéens ne s'étaient guère familiarisés avec la navigation : ils louent en termes emphatiques un de leurs compatriotes d'avoir « *lui, continental, eu le courage de traverser deux fois cette Adriatique que les riverains eux-mêmes appréhendent de traverser une fois* (2). »

Ainsi, à Mantinée aussi bien qu'à Phénéos et à Aséa, Ulysse apparaît comme l'associé de Poseidon Hippios. Le rapprochement est confirmé par un autre détail de la *Télégonie*. Le poème mettait Ulysse en contact avec Agamedès et Trophonios, les héros minyens introduits dans les généalogies arcadiennes, les fondateurs de l'abaton de Poseidon Hippios à Mantinée et du trésor d'Augias en Élide. Malheureusement, le résumé de Proclus nous laisse tout ignorer du développement donné à cet épisode (3).

(1) Pausan., VIII, 12, 3.

(2) Ὃν δὲ παράλιοι πλεῖν Ἀδρίαν καὶ ἅπαξ εὐλαβοῦνται, τοῦτον ὁ μεσόγαιος καὶ δεύτερον πλεύσας κατεφρόνησε. Voy. Appendice (Inscr.).

(3) M. Svoronos en conclut, avec beaucoup d'ingéniosité, qu'Ulysse est allé à

En résumé, Ulysse, à Mantinée, ne paraît pas indigène. Sa présence résulte d'une réaction du cycle phénéate de Poseidon Hippios. Ce dieu, parti de Mantinée, s'est installé à Phénéos et s'y est substitué à Ulysse, compagnon d'Artémis Chevaline. A son tour, Ulysse, descendu au rang de héros posidonien, a reflué sur Mantinée pour prendre place auprès du Poseidon de l'Alésion. Là, sa légende s'est complétée ultérieurement à l'aide d'éléments vulgarisés par l'épopée : c'est l'importance du Poseidon Hippios mantinéen qui a fait localiser, en cet endroit, la rencontre du héros avec l'homme désigné par Tirésias. Il s'ensuivait qu'Ulysse aurait dû être considéré, à Mantinée, comme un fondateur du culte de Poseidon. Mais les origines lointaines de ce culte n'ont pas permis à la légende du héros de se développer dans ce sens : son association à Poseidon est ici plus discrète et plus secondaire qu'à Phénéos et à Aséa. Ici, c'est le dieu qui a porte son porteur attitré. Nous voyons dans ce fait une nouvelle preuve de la priorité du Poseidon de Mantinée sur celui de Phénéos.

Pénélope, hypostase d'Artémis Callisto, — originaire de Mantinée.

Il y avait une autre raison pour qu'Ulysse ne fût pas absent des légendes mantinéennes : c'est que Pénélope était installée à demeure sur ce territoire. En dehors de l'attraction exercée par Poseidon Hippios, Pénélope a, de son côté, contribué à accréditer Ulysse dans le folk-lore mantinéen.

Le tombeau de Pénélope est signalé par Pausanias à la sortie de la ville, sur la route d'Orchomène; c'était, dit-il, un tertre élevé. Nous l'avons identifié avec la colline de Gourtzouli (1), en

Lébadée consulter Trophonios pour savoir où il trouverait l'homme signalé par Tirésias, — que Trophonios l'a renvoyé à Mantinée, — que le ridicule costume d'Ulysse sur la monnaie mantinéenne reproduit celui des consultants de Trophonios (Lucien. I, p. 140. — Pausan., IX, 39, 8), celui que Trophonios lui-même portait lorsqu'il apparut aux Thébains avant la bataille de Leuctres (Diod., XV, 53. — Pausan., IV, 32, 5. — Cic. *De divinat.* I, 34), — par conséquent que la frappe de cette monnaie a eu lieu aussitôt après 371, lors de la reconstruction de Mantinée, symbolisée par l'autel : le costume trophonien d'Ulysse serait une allusion à la bataille de Leuctres et un symbole de l'alliance arcado-thébaine. — Gruppe (*Griech. myth.*, p. 78) admet que la *Télégonie* faisait consulter Trophonios par Ulysse à Lébadée.

(1) Voy. p. 117, note 2. — Peut-être le sommet de la colline, aujourd'hui encore couronné d'une chapelle, portait-il un petit sanctuaire d'Artémis, omis par Pausanias. La butte désignée comme le tombeau de Kallisto était surmontée d'un hiéron d'Artémis Kallisté.

rappelant à ce propos la butte consacrée à Artémis Kallisto dans le Ménale. La présence de Pénélope à Mantinée proposait, aux esprits pénétrés de la tradition homérique, une énigme de même nature que celle d'Ulysse à Phénéos. Elle fut, en somme, résolue par le même procédé. Il se forma sur place une de ces légendes explicatives où se trahit le désir de concilier, avec un fait embarrassant, les fantaisies des aèdes. Le τάφος Πηνελόπης représente un culte primitif : tel est le fait sur lequel s'est greffée la glose rapportée par Pausanias. Laissons donc celle-ci de côté pour l'instant, et essayons de reconstituer, en dehors d'elle, le personnage original de Pénélope. En Arcadie, Pénélope nous apparaît comme une divinité ou comme une nymphe de la Nature, comme un doublet de l'Artémis arcadienne ou de Kallisto. Elle est localisée à Mantinée, où son tertre avoisine un sanctuaire démotique d'Artémis et le stade du coureur Ladas. Elle a une légende purement arcadienne, qui s'est développée en dehors de la tradition épique et où s'affirme son caractère naturaliste et pastoral. En effet, elle constitue une triade avec les principales divinités pastorales du pays : d'Hermès, déguisé en bouc, elle a engendré Pan (1). Évidemment, cette maternité résulte d'un jeu de mots, dont la forme Πανελόπα a fourni le motif. Mais, si cette fable a pu trouver crédit en Arcadie, c'est que le caractère personnel de Pénélope n'y répugnait pas. Pan et Arcas sont donnés, par les légendes lycéennes (2), comme jumeaux, fils de Callisto. Il en résulte que Pénélope, mère de Pan, d'après les légendes du Cyllène, est une hypostase d'Artémis-Kallisto. En cette qualité, sans qu'on soit en état de préciser davantage ses fonctions, elle rentre dans la catégorie des personnifications agrestes ou pastorales, du genre d'Arné, d'Artémis Heurippa, d'Artémis Aiginaia, d'Athèna Hippia. C'est ainsi que l'a célébrée Nonnos, dans ses *Dionysiaques* (3) :

τὸν δὲ νομαῖς ὀίων Νόμιον φίλον, ὁππότε νομῇς
δέμνιον ἀγραύλοιο διέστιχε Πηνελοπείης,
ποιμένι συρίγγι μεμηλότα.

L'infatigable fileuse d'Ithaque ne semble-t-elle pas se souvenir

(1) Hérod. II, 46, 145. — Theocr. *Syr.* I et Schol. VII, 109. — Cic. *De nat. deor.* III, 22, 56. — Hygin. *Fab.*, 224. — Plut. *de def. or.*, 17. — Lucien. *Dial. deor.* 22. — Servius in Virg. *Æn.*, II, 44 et *Georg.*, I, 16. — Schol. Vatic. in Eurip. *Rhes.*, 36 (*Fr. hist. gr.*, IV, p. 318). — Cf. Roscher. *Die Sagen von der Geburt des Pan.* (*Philologus*, LIII (1894), p. 368).

(2) Schol. in Eurip. *Rhes.*, 36.

(3) *Dionys.*, XIV, 87 sqq.

du temps où, comme nymphe arcadienne, mère de Pan Nomios, elle régnait sur les troupeaux de bêtes à laine (1)?

D'Arcadie, Pénélope passa par le même chemin qu'Ulysse, dans la Laconie supérieure; elle s'y combina avec le culte d'Aidos (ancienne déesse chthonienne, forme féminine d'Haidès?) tombée ensuite au rang de personnification secondaire de la Pudeur. Les légendes achéennes l'associèrent, avec Ulysse, au cycle des héros tyndarides, en particulier à celui d'Ikarios, frère de Tyndaréos. L'épopée les unit définitivement et leur fil de nouvelles destinées. Pausanias recueillit, sur les bords de l'Eurotas, une fable où se retrouvent les principaux éléments de cette association (2) :

« La statue d'Aidos se voit à trente stades à peu près de la ville. C'est, dit-on, une offrande d'Ikarios, consacrée dans les circonstances suivantes : Lorsque sa fille Pénélope eut épousé Ulysse, Ikarios fit tout ce qu'il put pour décider son gendre à s'établir à Lacédémone, et n'ayant pas réussi à le décider, il eut recours à sa fille elle-même, la suppliant de rester avec lui. Quand elle partit pour Ithaque, il poursuivit son char en continuant de la solliciter. Ulysse qui avait patienté jusque-là finit par dire à Pénélope ou de la suivre de bon cœur ou si cela lui convenait mieux, de retourner avec son père à Lacédémone. On dit qu'elle ne répondit rien, mais qu'elle se couvrit le visage. Ikarios, comprenant qu'elle voulait suivre Ulysse, ne s'efforça plus de la retenir, et érigea une statue à la Pudeur, à l'endroit de la route où Pénélope s'était couverte de son voile. »

Par une coïncidence remarquable, le souvenir de Pénélope, identifié à Aidos, se trouvait ici localisé, comme à Mantinée, près d'un sanctuaire d'Artémis et près du tombeau du coureur Ladas. Celui-ci, fatigué par sa victoire aux jeux olympiques, était mort à cet endroit, sur la route conduisant en Arcadie : il retournait en son pays, c'est-à-dire à Mantinée, où était son stade d'exercice. Ce détail confirme la provenance mantinéenne du groupe Pénélope, Artémis, Ladas (3).

(1) Ici encore l'inévitable calembour ne perd pas ses droits. Les noms de Pan et de Pénélope, rapprochés de πηνίον (fil) et de λῶπος (tissu) ont inspiré aux philologues anciens et modernes d'ingénieuses scholies. (Schol. in *Iliad.*, XXIII, 762. — in *Odys.*, IV, 797. — Eustath. in *Odys.*, p. 1421, 63. — Cf. Curtius. *Grundzuge d. gr. Etym.*, 276). — Pénélope voilée dans *Odys.* I, 356.

(2) Paus., III, 20, 10. — Sur l'emplacement de la statue d'Aidos, voy. Loring. *Journ. of hellen. Stud.*, 1895, p. 42. — Sur Aidos = Haidès, Wide. *Lak. culte*, p. 270.

(3) Le coureur Ladas me paraît être un héros artémisien, une hypostase mantinéenne de Meilanion, l'amant de l'Atalante arcadienne. Or, Atalante est, en Arcadie, une forme primitive de l'Artémis du Ménale. On montrait près de Methydrion le stade d'Atalante (Pausan. VIII, 35, 10).

Lorsque Pénélope revint en Arcadie transfigurée par l'épopée, il fallut trouver un lien entre sa première et sa seconde incarnation, entre la nymphe arcadienne restée sur place et le personnage exotique de la reine d'Ithaque. De même, Ulysse s'était représenté aux Phénéates aussi méconnaissable pour eux qu'il l'avait été chez lui pour le fidèle Eumée. De là naquit, à Mantinée, une légende mixte où l'héroïne homérique rentrait tant bien que mal — plutôt mal — dans son ancienne peau. Cette version suit naturellement l'ordre inverse de la marche réelle des choses. Les Mantinéens racontaient qu'Ulysse, ayant convaincu Pénélope d'avoir introduit des amants dans sa maison, l'avait répudiée ; elle s'était retirée à Lacédémone et de là à Mantinée, où elle finit ses jours (1). A n'en pas douter, cette explication maladroite et puérile est l'œuvre d'exégètes locaux, désireux de justifier à Mantinée l'existence d'un tombeau de Pénélope. Les nouveaux fragments d'Apollodore viennent ici compléter Pausanias (2). Après avoir résumé les données de la *Thesprotis* et de la *Télégonie* (3) sur les aventures d'Ulysse après son second séjour chez les Thesprotes, Apollodore ajoute : « Au dire de quelques uns, Pénélope, séduite par Antinoos, fut renvoyée par Ulysse chez son père Ikarios ; elle se rendit ensuite à Mantinée, en Arcadie (4) et mit au monde Pan, des œuvres d'Hermès. D'autres disent qu'Ulysse la tua de sa propre main, après qu'elle eut été séduite par Amphinomos, car tel serait, d'après eux, le nom du séducteur (5). » Toutes ces

(1) Pausan. VIII, 12, 3.

(2) *Rhein. Mus.*, XLVI (1891), p. 181, 10.

(3) D'après la *Thesprotis*, Pénélope, pendant l'absence d'Ulysse, avait mis au monde un fils, Ptoliporthès, dont Ulysse était père. Cette donnée, comme le remarque Pausanias, est en désaccord avec la légende mantinéenne. La *Télégonie* racontait comment Ulysse avait péri par la main de Télégonos, le fils qu'il avait eu de Circé, et qui, Œdipe d'un autre genre, épousa la femme de son père.

(4) Le manuscrit porte : γενομένης δὲ τῆς Ἀρκαδίας κατὰ μαντείαν, ἐξ Ἑρμοῦ τεκεῖν Πᾶνα. La correction κατὰ Μαντίνειαν s'impose. (Voy. plus bas une confusion analogue entre μαντικῆς et μαντινικῆς dans les textes relatifs à Diotima). Mais, la leçon nouvelle une fois adoptée doit se substituer, non s'ajouter, à la leçon corrigée : Wagner (*Rhein. Mus.*, XLVI, p. 415) continue cependant à parler de l'*oracle* qui conduit Pénélope à *Mantinée*.

(5) Une autre version représente Pénélope comme s'étant livrée à tous les prétendants (πᾶσι τοῖς μνηστῆρσι) ; Pan aurait été le produit collectif de cette union. (Tzétzès *in Lykophr.*, 772.) Nous avons là une nouvelle glose étymologique des noms de Pan et de Pénélope, dérivée des fables relatives à la séduction. Mais je ne crois pas qu'elle soit proprement d'origine mantinéenne, comme le soutient Roscher (*Philologus*, LV (1896), p. 61).

versions ont pour point de départ l'existence d'un culte mantinéen de Pénélope et le désir de concilier ce fait avec les données de l'épopée. Elles se sont formées sur place, probablement en dehors de toute composition poétique. Par rapport à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*, elles représentent une conception décadente : elles procèdent de l'esprit réaliste des *homerici minores* et appartiennent à la période de réaction contre l'idéalisme homérique. Les continuateurs d'Homère ont, en effet, pris plaisir à travestir les héros de l'épopée. Chez eux, l'immoralité triomphe, la passion prédomine sans vergogne. C'est sous leur influence, sans doute au VI[e] siècle, que la chaste Penélope s'est transformée en une Clytemnestre encore plus éhontée. Cet indice nous prouve aussi la priorité de la légende laconienne citée plus haut : l'héroïne y conserve le caractère de dignité et de pureté popularisé par l'épopée primitive. En altérant grossièrement ces traits, la légende mantinéenne trahit une époque plus basse et marque le terme extrême de la carrière de Pénélope. — En somme, le couple mantinéen Ulysse = Pénélope répond au couple phénéate Ulysse (Poseidon Hippios) = Artémis Chevaline. Pénélope s'associe au héros Posidonien comme hypostase de la déesse de la Nature. Leur groupement unit le dieu de l'Alésion à la déesse du Ménale.

Maira élément solaire opposé aux précédents.

Aux divinités de l'eau et de la terre, au couple Poseidon = Déméter s'adjoint, et s'oppose souvent, l'élément solaire : à Delphes, Apollon s'ajoute à Poseidon = Gè-Thémis ; de même à Onchestos, puis à Thelpousa, où Apollon Onkeiatès se combine avec Poseidon = Érinys-Déméter. A Mantinée, ce troisième élément intervient aussi, approprié aux conditions locales du climat, sous le nom de *Maira*. Comme agent de la lumière et de la chaleur, il complète l'action fécondante de l'eau sur le sol ; comme agent de sécheresse, il assainit les plaines inondées ou les stérilise. De toute façon, il ne peut se séparer des autres principes qu'il seconde ou qu'il annihile. Le pays ne subsiste que par l'harmonie de ces forces équilibrées ; mais cet équilibre idéal est, la plupart du temps, précaire. Les habitants d'une plaine à katavothres sont exposés à passer de l'extrême sécheresse à l'extrême humidité : ils invoquent l'une comme remède à l'autre, espérant un bien dans ces contraires et n'y trouvant qu'un mal. Ils assistent à leur conflit, subissent leurs triomphes alternatifs, mais jouissent rarement de leur accord : aussi les conçoivent-ils comme toujours en duel.

C'est à la lisière de la plaine, au pied de la bordure montagneuse, que les deux puissances se neutralisent. Il y a là une zone intermédiaire, qui n'est déjà plus le bas fond détrempé et n'est pas encore la roche. C'est le lieu d'élection de la sécheresse productive et salubre. Il échappe à Poseidon, sans échapper à Déméter. Il contraste avec le marécage, surtout aux abords de la Plaine Inculte (*Argon Pédion*). Au milieu, celle-ci présente le spectacle le plus attristant. Poseidon Hippios s'y déchaîne ; Déméter s'y désole dans la stérilité, auprès d'un katavothre impuissant, sans que la fête annuelle, célébrée dans son sanctuaire, au pied de l'Acropole de Nestané, réussisse à réveiller son inertie. Mais Poseidon perd ses droits dès les premières pentes de l'Alésion. Aussi, ce domaine privilégié de la sécheresse féconde, région neutre, entre les bas fonds submergés et la roche abrupte, est-il placé sous la protection d'une divinité spéciale, Maira. C'est là qu'elle s'ébat comme en un *champ de danse* (χορὸς Μαιρᾶς) (1).

Maira est une héroïne arcadienne, sœur de Maia, la nymphe du Cyllène, et, comme elle, fille d'Atlas, le plus ancien roi d'Arcadie (2). Atlas, porteur du ciel (3), personnifie le haut massif arcadien et ses sommets les plus élevés, colonnes de la voûte céleste. Lui-même est devenu une hypostase du ciel lumineux, de Zeus ou d'Hélios (4). Sa fille Maira occupe, au ciel, la place de la Canicule ou de Sirius. Elle personnifie donc la chaleur extrême de l'été et la saison la plus sèche. Ennemie de l'eau, elle siège aux endroits où sa présence s'impose pour assainir le sol détrempé. Trônant à mi-côte sur les versants cultivables, elle surveille les plaines marécageuses. Son regard

(1) Sur ce lieu-dit, voy. p. 93. — Ce qui suit confirme l'emplacement que nous lui attribuons, contrairement à l'opinion de Curtius. C'est une portion, mais plutôt desséchée, de l'Argon Pédion.

(2) Apollod., III, 10, 1. — Denys d'Hal., I, 61.

(3) De τλα, supporter. Cf. le nom de Τάλετον donné au sommet du Taygète (Pausan., III, 20, 4). Le même radical se retrouve dans Tantalos, héros péloponnésien (Wide, *Lak. Kulte*, p. 18), dans Talaos, héros argien, et dans le géant Crétois Talos, identifié au Taurus.

(4) Hésych : Ταλῶς· ὁ ἥλιος. Cf. Zeus Taletitas (Foucart, *Inscr. du Pélop.*, p. 144) Tallaios (C. I. G. 2254. — Cauer, *Del. inscr. dial.*, II, 120, 121), qu'il faut peut-être rapprocher du Zeus Télesios de Tégée (Pausan., VIII, 48, 6) : à côté du monument de Zeus Télesios, sur l'agora de Tégée, Pausanias signale le tombeau de Maira, fille d'Atlas, épouse de Tégéatès.

dévorant embrase le domaine de Poseidon. C'est ainsi qu'elle s'installe sur le revers de l'Alésion aux confins de la Plaine inculte et sur une terrasse de l'Anchisia, à la lisière de la grande plaine, dans une bourgade qui portait son nom (1).

Maira et le mythe tégéate de Sképhros et Leimon.

Les Tégéates symbolisaient le conflit de ces deux éléments, l'aride et l'humide, par le mythe des deux frères ennemis, fils de Maira (2) : *Sképhros*, c'est-à-dire l'*Escarpement desséché* (Cf. *scaber* - Σκαρφεία), et *Leimon* ou la *Prairie humide*. Leimon tue son frère, ami d'Apollon, et périt lui-même sous les flèches d'Artémis. Dans cette fable, Leimon représente évidemment une hypostase de Poseidon Hippios, Sképhros une hypostase d'Apollon. Maira, leur mère à tous deux, sert de trait d'union entre ces deux éléments irréductibles. En effet, Maira représente la sécheresse bienfaisante, amie de la culture. Elle favorise la conquête des champs cultivables sur le marais. Elle ne s'isole donc pas sur les roches improductives, apanage de Sképhros. Mais, régnant sur les terres exhaussées qui relient la base des monts aux fonds marécageux, elle aspire à étendre son domaine aux dépens de la plaine humide. Son action subit des alternatives de succès et de revers. Tandis que son autorité sur Sképhros est entière, Leimon se montre un fils inconstant et rebelle, subissant parfois l'influence de sa mère, mais plus souvent acquis à l'ennemi Poseidon. Quand il tue Sképhros, comprenez que le marais a tout noyé et bloqué jusqu'aux rochers, comme cela arrive souvent dans la Korythéis et au lac de Taka. Quand lui-même meurt sous les flèches d'Artémis, concluez à un retour offensif du soleil et à un recul de l'élément humide, car ici Artémis intervient comme auxiliaire d'Apollon. Ainsi,

(1) Polygnote l'avait représentée, dans la Lesché de Delphes, assise sur un rocher (Pausan., X, 30, 5). — Peut-être, à l'origine était-elle adorée sous la forme du chien, l'animal que la saison brûlante exaspère et rend hydrophobe : en Attique, Maira est le chien d'Érigoné. En Argolide, elle est fille de Prœtos, père des vierges égarées dont la rage est contagieuse (Pherecyd. in *Odys.*, XI, 326. — Eustath. in Homer., p. 1688, 62. — Hesych., *s. v.*). La légende attique confirme notre interprétation : Maira est le chien d'Érigoné, fille d'Ikarios, le premier mortel à qui Dionysos ait octroyé le vin. Elle conduit sa maîtresse à l'endroit où le vin nouveau a déjà répandu sa démence. Érigoné, affolée à son tour, se pend. On célèbre en son honneur une fête lors des vendanges. Maira, associée à Ikarios et à Érigoné, personnification du Raisin et de l'Ivresse, symbolise la chaleur propice à la vigne, plante amie des terres sèches, et en même temps signifie que l'Ivresse engendre la même rage que la Canicule.

(2) Pausan., VIII, 48, 4.

dans cette légende tégéate, Maira apparaît nettement comme une divinité solaire indigène effacée par les Létoïdes, puis relégnée au rang des étoiles (1).

Les Tégéates et les Mantinéens, au dire de Pausanias, se disputaient son tombeau (2). Le nom de Maira, donné à un bourg de la Mantinique (3) et celui du Λόφος Μαιρᾶς, indiquent que Maira était chez elle à Mantinée. De là, elle passa en Tégéatide, où les conditions identiques du sol justifiaient sa présence. Elle y devint mère des héros locaux, Sképhros et Leimon, puis fut absorbée par eux dans le culte apollinien. Comme protectrice du territoire tégéate, elle a pris place aux côtés de l'éponyme de la ville, Tégéatès. Mais ce mariage officiel atteste sa déchéance, car Tégéatès n'est qu'une abstraction. Dans ce rôle tutélaire, Maira s'est encore laissé dépasser par Athéna Aléa, dont le nom, interprété à la fois dans le sens de *Chaleur* et d'*Asile*, était un titre suffisant pour déposséder sa rivale.

Duel d'Aréithoos le Korynète (héros posidonien) et de Lycurgue (héros solaire).

Au mythe tégéate de Sképhros et de Leimon équivaut la légende mantinéenne du duel d'Aréithoos le Korynète et de Lycurgue, roi de Tégée et fils d'Aléos. Cette légende était précisément localisée dans le district voisin de la source Arné et du Poseidion : c'est dans le défilé situé à l'extrémité de l'Argon Pédion et du bois Pélagos que doit être cherché, comme on l'a vu plus haut, le tombeau du Korynète, signalé par Pausanias (4).

Cette légende nous est seulement connue sous la forme de récit guerrier que lui a donnée l'épopée. Nestor raconte un

(1) Cette interprétation du mythe de Skephros et de Leimon renforce celle qu'a proposée Curtius (*Pelop.*, I, p. 253).

(2) Pausan., VIII, 12, 4.

(3) Ce nom étonne Pausanias, qui forge à ce propos une légende toute de son invention. A mon sens, il y a dans sa phrase : εἰ δὴ ἐνταῦθα, καὶ μὴ ἐν τῇ Τεγεατῶν ἀγορᾷ, une première supposition : à savoir que le nom de Maira, donné au village, indiquait que l'héroïne y était enterrée. Était-ce là une tradition locale? Il est permis d'en douter. Les Tégéates montraient le tombeau de Maira sur leur place publique. Ce souvenir a suggéré à Pausanias l'idée d'une prétention rivale chez les Mantinéens, mais il ne dit pas expressément qu'on lui ait signalé à Maira une sépulture de la demi-déesse. Obsédé par cette idée d'un tombeau imaginaire, il invente une autre fille d'Atlas, soi-disant enterrée là.

(4) Pausan., VIII, 11, 3. — Voy. sur ce tombeau et sur le στενωπὸς ὁδός, p. 108-110, et la carte de la Mantinique.

exploit de sa jeunesse (1). C'était sur les bords du Jardanos, autour de Phéia, pendant une bataille entre les Pyliens et les Arcadiens. Nestor avait tué le géant arcadien Éreuthalion, revêtu de l'armure d'Aréïthoos *le Korynète* ou *l'Homme à la massue*. Éreuthalion l'avait reçue de son maître, le roi Lycurgue, qui en avait dépouillé le Korynète après l'avoir tué en combat singulier. Le surnom de Korynète venait de ce qu'Areithoos se servait, au lieu de lance, d'une massue de fer. Lycurgue l'avait percé de sa lance en le surprenant dans un chemin étroit où le Korynète n'avait pu déployer son arme. — Un autre passage de l'*Iliade* (2), nous apprend que le Korynète habitait Arné, et nous savons par Pausanias qu'il était enterré près de Mantinée. C'est donc là qu'on plaçait la rencontre.

Certains scholiastes ont, avec raison, identifié la patrie du Korynète avec Arné de Béotie; pour expliquer son duel avec un roi d'Arcadie, ils invoquent ce témoignage de Phérécyde (3): les Béotiens et les Arcadiens se disputaient au sujet de leurs frontières; Aréïthoos envahit l'Arcadie à la tête d'une troupe et finit dans l'embuscade où l'attendait Lycurgue (4).

Dès qu'on se rappelle les attaches mythologiques de la Béotie et de l'Arcadie, les difficultés cessent et le mythe devient transparent. Aréïthoos le Korynète est effectivement venu de Béotie à Mantinée avec le Poseidon minyen et la nymphe Arné. Son caractère posidonien éclate. Son nom ressemble à celui du cheval Areion, fils de Poseidon et de Déméter-Érinys à Thelpousa. Son armure passe à Éreuthalion (5), fils d'Hippomédon ou de Xanthippos, puis à Nestor, le *cavalier* de Gérénia. Aréïthoos appartient donc à la lignée des héros issus de Poseidon Hippios, tels que l'Hippoménès d'Onchestos et d'Athènes

(1) *Iliad.*, VII, 134-156. Cf. un récit du combat de Nestor, d'après Ariaithos de Tégée dans les *Schol. Venet. Iliad.* δ' 319. (*Fr. hist. graec.*, IV. p. 318).

(2) *Iliad.*, IV, 8.

(3) Pherecyd. ap. Schol. in *Iliad.*, VII, 9 (fr. 87. *Fr. hist. graec.*, I. p. 92).

(4) Wentzel soutient au contraire que l'Arné désignée par Homère n'est pas celle de Béotie, mais celle de Mantinée (*Jahrb. f. kl. Philol.*, 1891, p 385). — Cependant les termes d'Homère indiquent clairement une ville, non une source.

(5) *Iliad*, IV, 319. — VII, 134. — D'après le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, Éreuthalion s'identifierait avec Aréïthoos lui-même : la victime de Lycurgue serait Éreuthalion. Mais cette version résulte d'une confusion entre le combat de Nestor et celui de Lycurgue. (Schol. Apol. Rhod., I, 164. — *Fr. hist. gr.*, IV, p. 336.)

et l'Hippothoos tégéate. Mais il n'est pas lui-même un héros cavalier. Il personnifie l'élément posidonien sous l'aspect silvestre. Son attribut favori, la massue noueuse (κορύνη) symbolise ici le bois tout entier (1). De même que le cheval est un don et un symbole de la puissance posidonienne, de même l'arbre, dont l'eau alimente la vie. Le Poseidon mantinéen, pasteur de chevaux, est aussi un dieu silvestre (2). Son abaton s'abrite sous le mystère des grands chênes : leurs troncs ont fourni les matériaux de son temple primitif à Agamédès et à Trophonios. Sous cette nappe de verdure, dont la couleur et le bruissement donne l'illusion de la mer à ceux qui la contemplent des hauteurs, Poseidon habite comme en son domaine familier : c'est sa mer à lui. Ainsi, Aréïthoos le Korynète apparait comme la personnification locale du bois Pélagos, don de la terre humide. Il est le congénère du Leimon tégéate, qui représente la Prairie fleurie. Ce même concept, la végétation considérée comme un produit de l'union de la terre et de l'eau, c'est-à-dire du couple Poseidon Hippios = Déméter, se manifeste en chacun d'eux sous un aspect approprié à la nature locale

Dans l'adversaire du Korynète, attendons-nous donc à retrouver un personnage solaire. De fait, la parenté de tous les Lycurgues légendaires avec les dieux de la lumière est depuis longtemps proclamée (3). Le Lycurgue tégéate a de qui tenir : il s'affilie à Zeus Lykaios-Lycaon, dont il est une hypostase pour les Éléens comme pour les Arcadiens (4), à Athéna Aléa par son frère Aléos et par sa sœur Augé, prêtresse d'Aléa. Son duel avec Aréïthoos a le même sens que la lutte de Sképhros et de Leimon. Qu'est-ce que le Korynète serré par Lycurgue dans un défilé où il ne peut déployer sa massue, sinon l'image épique du bois Pélagos, de plus en plus réduit par le rapprochement

(1) Dans l'*Iliade*, la massue du Korynète est en fer. Le choix de cette matière s'explique par la transformation du folk lore local en récit épique. Le poète, en faisant du Korynète, dieu agreste, un héros de combat, devait lui mettre entre les mains une arme de guerre à la fois efficace et noble. Le vulgaire bâton noueux, terminé par une masse de fer, devenait une arme rare et originale. La massue d'Hercule a conservé sa forme rustique, parce que son origine silvestre rappelait ses luttes avec les fauves des bois. — Cf les paysans Koryněphores de Sicyone (Théop. fr. 195 ; Pollux III, 83. — Et. Byz s. v. Χίος.

(2) Cf. Poseidon φυτάλμιος, Dionysos Δενδρίτης (Plut. *Symp*. 5).

(3) Voy. Roscher. *Myth. Lexic.* Article *Lykurgos*

(4) Wilamowitz Mœllendorf. *Hom. Untersuch.*, p. 285. C'est par l'intermédiaire de Tégée que le mythe du duel avec Aréïthoos a passé en Triphylie.

des terres arides et des promontoires rocheux ? La lance du héros tégéate joue, à son égard, le même rôle que les flèches d'Artémis sur Leimon : c'est le rayon solaire vainqueur de l'élément humide.

Aréïthoos est un héros béotien d'Arné, localisé à Mantinée, près de la source du même nom. Son adversaire est de race apheidante, c'est-à-dire Achéen. Leur duel symbolise-t-il l'antagonisme de deux races? La phrase de Phérécyde autoriserait cette hypothèse, dont nous avons signalé déjà la vraisemblance (1). On aurait tort, en effet, de dénier à la mythologie toute valeur historique. Les dieux, en tant que concepts naturalistes, sont nés sur un sol et dans un milieu déterminés; ils ont une patrie et une nationalité. Leurs voyages décèlent souvent des migrations réelles. De plus, la préhistoire tend à se transposer en langage mythologique. Les peuples primitifs identifient les choses humaines à celles de la nature; l'imagination populaire simplifie son travail en confondant l'histoire des hommes avec celle des éléments; elle applique aux conflits humains l'explication qu'elle a trouvée pour les conflits naturels. Les personnifications des forces cosmiques s'adaptent ainsi au rôle d'acteurs dans le drame humain; elles finissent par incarner les passions et les intérêts des sociétés. Les héros de la nature, métamorphosés en chefs d'États, deviennent alors des personnalités pseudo-historiques. C'est pourquoi certains mythes comportent deux explications également valables, l'une naturaliste, l'autre humaine et quasi-historique.

Le duel d'Aréïthoos et de Lycurgue, originairement symbole d'une antinomie naturelle, celle de l'élément posidonien et de l'élément solaire, a fini, sous la forme guerrière où l'épopée l'avait fixé, par symboliser l'éternel conflit entre Mantinée et Tégée sur la question des eaux. Aréïthoos est le champion de Mantinée, Lycurgue celui de Tégée : la victoire du Tégéate est un dénouement conforme aux conditions naturelles, qui assurent l'avantage à Tégée.

Un autre exemple d'une semblable adaptation se retrouve

Légende du sacrilège d'Æpytos II.

(1) Voy. p. 218. Les scholiastes expliquent dans les mêmes termes le duel Nestor-Ereuthalion. Un conflit entre les Arcadiens et les Pyliens, au VIII ou au VIIe s. (Strab. VIII, 3, 12), sur une question de frontières, est plus vraisemblable qu'entre les Béotiens et les Arcadiens, même en tenant compte de l'interprétation donnée p. 218. Le scholiaste, en citant Phérécyde, a pu attribuer les causes du combat entre Nestor et Ereuthalion au duel Aréïthoos Lycurgue.

dans la légende d'Æpytos II violant l'abaton de Poseidon Hippios. Æpytos II personnifie à la fois un élément naturaliste et une race : il est la *montagne escarpée* (ὄρος αἰπύ), c'est-à-dire le Cyllène où repose son ancêtre (1). Son nom le présente donc comme un équivalent de Skèphros, comme l'élément hostile à l'eau : le tombeau de son ancêtre, comme un représentant des Æpytides du Cyllène, lesquels s'installèrent à Tégée où l'ancêtre Æpytos avait sa statue sur l'Agora (2). Son père, Hippothoos, avait régné à Tégée, mais il dut transférer sa capitale à Trapézous, juste au moment où l'Argien Oreste occupait l'Arcadie (3). Que son successeur ait tenté de reprendre une partie du domaine perdu en attaquant Mantinée, qu'il ait échoué devant les secours venus d'Argos, rien de plus plausible. La traduction mythologique de ces faits s'est inspirée du mythe de la lutte entre l'élément solaire et l'élément posidonien ; Æpytos est une réminiscence de Skèphros et de Lycurgue. En regard du thème historique, on peut placer la transposition mythique :

Histoire	*Mythologie*
1° Les maîtres du Cyllène occupent Tégée.	1° Statue d'Æpytos-Hermès à Tégée.
2° Ils refluent sur l'Arcadie occidentale	2° Hippothoos, roi de Tégée, émigre à Trapézous.
3° devant une invasion argienne.	3° Oreste conquiert l'Arcadie.
4° Ils tentent un retour offensif sur Mantinée.	4° Æpytos II [l'*Escarpé*, réminiscence de Skèphros] viole l'abaton de Poseidon Hippios [réminiscence du stratagème de Lycurgue contre Areithoos] (4).
5° Ils échouent	5° Æpytos II est *aveuglé*, [donc, il personnifiait, comme Skèphros-Apollon, l'élément solaire ; il est à la fois l'*Escarpé* et le *Lumineux*, c'est-à-dire Skèphros et Lycurgue. Mais le dieu chthonien l'emporte sur lui]
6° devant des renforts venus d'Argos.	6° par un jet d'eau salée [voy. p. 237].

(1) *Iliad.*, II, 603.

(2) Pausan., VIII, 47, 3.

(3) Pausan., VIII, 5, 4. — Voy. p. 217-218.

(4) Lycurgue, dans la généalogie arcadienne, est plus ancien qu'Æpytos II.

Cette fois, la lutte des deux principes se termine par la défaite de l'élément solaire. Poseidon Hippios, c'est-à-dire Mantinée, par la punition d'Æpytos II, a pris sa revanche du meurtre d'Aréïthoos, c'est-à-dire a triomphé de Tégée.

La fête des μώλεια.

Les Arcadiens célébraient, en souvenir du combat de Lycurgue et d'Aréïthoos, une fête appelée μώλεια, de μῶλος, combat (1). Il est probable que cette fête se célébrait à Mantinée, aux environs du tombeau d'Aréïthoos. Celui-ci, à l'origine héros posidonien, s'était métamorphosé en héros guerrier : son nom semblait contenir celui d'Arès ; sa massue de dieu silvestre était devenue une arme offensive. L'épopée avait achevé sa transformation en fixant à jamais sa légende sous la forme d'un récit de bataille. Les termes même de l'*Iliade*, où l'expression μῶλος Ἄρηος paraît dans ce récit (2), ont pu contribuer à préciser le caractère de la fête et à lui donner une allure toute militaire (3). Peut-être même le souvenir de quelque combat réel, livré à cet endroit entre les Tégéates et les Mantinéens, est-il aussi intervenu dans le même sens. Mais, à l'origine, il ne s'agissait que d'une fête rurale, symbolisant la dispute des éléments naturels et le travail pénible (μῶλος) imposé à l'homme pour gagner à la culture un sol ingrat. Elle était localisée en un point où la plaine est rétrécie et comme étranglée par les montagnes. En ce sens, plusieurs cantons arcadiens pouvaient célébrer cette fête, car il n'y avait pas de plaine fermée où l'on ne pût dire :

C'est ici le combat du *Sec* et de l'*Humide* (4).

(1) Schol. Ap. Rhod. I, 164 : ἄγεται Μώλεια ἑορτὴ παρὰ Ἀρκάσιν, ἐπειδὴ Λυκοῦργος λοχήσας κατὰ μάχην εἷλεν Ἐρευθαλίωνα (lisez Ἀρηΐθοον)· μῶλος δὲ ἡ μάχη.

(2) *Iliad.*, VII, 146. Lycurgue dépouille Aréïthoos, dont il porte ensuite l'armure dans les combats.

Τεύχεα δ'ἐξενάριξε, τά οἱ πόρε χάλκεος Ἄρης.
καὶ τὰ μὲν αὐτὸς ἔπειτα φόρει μετὰ μῶλον Ἄρηος.

(3) On pourrait rattacher à cette fête les traditions relatives à la danse armée, dont il sera question plus loin. Gruppe (*Griech. mythol.* I, p. 199) soutient que cette danse, inventée par Saon, faisait partie du culte mantinéen de Poseidon *Alesios* (?), parce que les Saliens dansaient en l'honneur d'Alésos, fils de Poseidon (Interp. Serv. Virg. *Æn.* VIII, 285). Voy. plus loin, p. 265.

(4) Le texte vrai du vers de V. Hugo :

C'est ici le combat du Jour et de la Nuit,

traduirait avec non moins de vérité le sens de ces mythes, car le caractère chthonien ne se sépare pas de l'élément posidonien. Sur les légendes béotienne et laconienne où Lycurgue lutte avec le dieu chthonien, voy. Wide *Lak. Kulte*, p. 281-284.

Les Péliades et l'oracle primitif du Pélagos.

Au cycle de Poseidon se rattachent aussi les Péliades. On rencontrait leurs tombeaux à cinq stades à l'est du Poseidion, en plein bois Pélagos. Les filles de Pelias s'étaient laissé abuser par Médée. La magicienne, après avoir fait cuire sous leurs yeux un bélier et l'avoir retiré de la chaudière vivant et redevenu agneau, leur persuada d'appliquer à leur vieux père le même traitement. Pélias, découpé et cuit, non seulement ne recouvra pas la jeunesse, mais sortit du chaudron dans un tel état qu'il ne put être enseveli. Ce forfait involontaire obligea ses filles à quitter Ioleos ; elles se réfugièrent à Mantinée (1).

Leur venue dans ce pays s'explique par la diffusion de la légende des Argonautes et sa localisation à Argos. On ne peut qu'y voir un nouveau larcin de Poseidon Hippios à son confrère pélagien : après lui avoir emprunté son flot salé, son Pélagos, son Halirrhothios, il lui prenait, avec les Péliades, un fragment de sa légende la plus populaire, celle des Argonautes. Les filles de Pélias étaient, par leur père, petites-filles de Poseidon. C'est par la route d'Argos qu'elles ont trouvé asile auprès de leur divin aïeul.

D'autre part, les liens mythologiques entre les Minyens et les Argonautes sont si étroits que Pindare désigne les Argonautes par l'expression Μινύαι Ἀργοναῦται (2). La fable, originaire du bassin du Copaïs, colportée à Ioleos par les navigateurs de Chalcis, y a produit une combinaison du Poseidon minyen avec le Poseidon-Pélias de la Magnésie thessalienne. Elle revint à Argos sous cette forme composite. Originaires d'Ioleos, les Péliades, grâce aux relations du Poseidon argien avec celui de la Haute Plaine, se sont affiliées au dieu minyen de Mantinée, fusion qui n'est qu'une réplique inverse de la combinaison thessalo-minyenne opérée à Ioleos. On y reconnaît les mêmes éléments, originaires de Béotie. A Arne et dans le cycle minyen d'Athamas et de Phrixos, le bélier est un animal posidonien ; il reparaît à Ioleos pour se substituer à Poseidon-Pélias, et aussi dans la légende mantinéenne de la source Arné. Ces analogies nous expliquent *comment* les Péliades ont pu trouver auprès de Poseidon Hippios un accueil hospitalier. Mais *pourquoi* ont-elles subi l'attraction de Mantinée ? Ne le demandons plus à la légende.

(1) Pausan., VIII, 11, 2. — Voy. plus haut, p. 108-109.

(2) *Pyth.* IV, 69 et Schol. — Schol. Pind. *Isthm.* I, 79. — Apol. Rhod. I, 229.

Les poètes tragiques ont poussé au noir le personnage de Médée. Mais, si on le compare à Circé, il devient sympathique. La science de Médée apporte aux humains des soulagements ; elle leur procure l'amour, la santé, la jeunesse, la richesse ; elle connaît les philtres bienfaisants, les herbes salutaires, les sortilèges contre les piqûres, les coups, le feu ; elle munit les héros de talismans vainqueurs des monstres, de secrets pour découvrir les trésors. Circé n'use de ses charmes troublants que pour abêtir l'humanité. Aussi Médée est-elle la patronne des magiciennes dont l'humanité, inquiète ou souffrante, implore les pouvoirs surnaturels. On l'invoque dans les villes où les hétaïres joignent à la pratique de l'amour celles des incantations et le don de seconde vue. Corinthe et Athènes lui ont fait une place dans leurs cultes. Les Péliades, disciples maladroites, mais bien intentionnées de la grande magicienne, pouvaient donc prétendre aux hommages d'une cité où les prophétesses étaient en honneur. En Arcadie, la sorcellerie ne paraît pas s'être nettement séparée de l'art de guérir et du don de lire l'avenir. Les voyantes de ce pays savaient prophétiser, jeter ou conjurer des sorts, et même philosopher. Pan et Érato, femme d'Arcas, avaient été les premiers prophètes de l'Arcadie (1).

Or, Mantinée possédait une école divinatoire renommée ; elle remontait sans doute à une lointaine époque, au temps des Pélasges. Hérodote, toujours égyptomane quand il recherche les origines de la civilisation grecque, raconte que les filles de Danaos avaient initié les femmes des Pélasges arcadiens aux mystères de la Déméter égyptienne et que ces femmes en gardèrent le secret (2). La femme a toujours été reconnue par les peuples primitifs comme l'instrument par excellence de la révélation. Son inspiration reflète la pensée divine ; elle communique par intuition avec le monde des esprits et des dieux ; elle est même capable d'influer sur les puissances supérieures pour changer l'ordre des choses. Mantinée paraît avoir recueilli à cet égard le legs des traditions pélasgiques. La plupart de ses héroïnes possèdent le don fatidique. Mantinée, elle-même, signifie : la *Devineresse* (Μαντίνεια = Μαντι-νόος) ; sa fondatrice s'appelle l'*Intuitive* (Αὐτονόη) ; elle honore une fille d'Arcas sous

(1) Pausan., VIII, 37, 9.

(2) Herod. II, 171. — Cf. Pausan. VIII, 37, 6. — Demeter Pélasgis à Argos. (Pausan. II, 22, 2.)

le nom de la *Pensée de Zeus* (Διομένεια). Les oracles jouent, dans son histoire, un rôle important; le dieu oracle Trophonios a construit son Poseidion; c'est chez elle qu'Ulysse réalise la prédiction de Tirésias. Elle possède un χρηστήριον dont la clairvoyance est invoquée par la justice humaine (1); deux monuments figurés, trouvés dans ses ruines, représentent l'un une devineresse, l'autre une scène d'ornithomancie (2).

Nous étudierons plus loin cette école divinatoire de Mantinée. Il suffit ici d'en signaler l'existence en parlant des Péliades, car c'est elle qui a déterminé leur présence dans le bois Pélagos. Il serait bien tentant d'invoquer à ce propos les fameuses *Péléiades* (πελειάδες) de Dodone, ces trois *vieilles* qui interprétaient le vol ou le cri des *colombes* (πέλειαι) posées sur les chênes sacrés (3), ou simplement le murmure des arbres (4). Le bois Pélagos était aussi un bois de chênes (δρυμός), symbolisé par le gland des monnaies mantinéennes (5). Dans le culte pélasgique, la forêt de chênes est la demeure mystérieuse de la divinité. A Dodone, Zeus πελασγικός hante les arbres séculaires; en Arcadie, le souvenir de l'ancêtre Pélasgos se lie à la découverte du gland doux (6). Les rites de Dodone pouvaient également avoir cours en Arcadie, terre aussi pélasgique que la Thesprotie. Les Selloi et les Péléiades percevaient, dans le murmure des chênes agités par le souffle aérien, le Verbe fatidique de Zeus; les Mantinéens reconnaissaient de même la grande voix de Poseidon dans le mugissement du Pélagos (7). Poseidon Hippios est, chez eux, le dieu souverain. Pourquoi le Pélagos n'aurait il pas eu aussi ses Péléiades, chargées de recueillir la pensée de Poseidon? L'hypothèse d'un ancien oracle attaché au culte de Poseidon Hippios n'a rien d'invraisemblable. Le Zeus dodonéen paraît avoir

(1) Voy. la grande inscription archaïque à l'Appendice

(2) La *Femme au foie* et le vase reproduit par la fig. 6, p. 24.

(3) Pausan. VII, 21, 2. — X, 12, 10. — Herod. II, 54-57. — Strab. VII, fr. 1-2. — Hesych. s. v. πέλειαι. — Sur les Péléiades, voy. Bouché Leclercq, *Hist. de la divination*, II, p. 280 et suiv.

(4) Les Péléiades remplacèrent les Selloi. (Strab. VII, 7, 12.)

(5) Le fruit du φηγός (*fagus*) est aussi représenté sur des couronnes en bronze de Dodone. (Carapanos, *Dodone*, p. 220.)

(6) Sur le gland comme fruit offert aux dieux en Arcadie, voy. Schol. Eschyl., *Prometh.*, 450.

(7) Cf. le héros mantinéen Halirrhothios, *celui qui gronde comme la mer*, hypostase de Poseidon Hippios. (Schol. Pind. *Ol.*, XI (10), 83.)

supplanté tous les anciens μαντεῖα pélasgiques. Déchu et absorbé comme celui de Scotoussa (1), le μαντεῖον mantinéen se serait survécu à lui-même sous la forme anonyme d'une école de magiciennes et de prophétesses. Aux Péléiades oubliées se seraient alors substituées, dans l'esprit populaire, à la place même où celles-ci avaient donné leurs consultations, les Péliades, héroïnes de la magie, montées de la côte argienne avec la légende des Argonautes (2). Le rituel, la méthode et le sacerdoce de l'antique institut une fois disparus, les magiciennes et les devineresses, dont Diotime est le type idéal, recueillirent l'héritage du génie fatidique de Mantinée, la *Prophétique*.

Résumé.

Le district mythologique que nous venons d'explorer se distingue par l'unité de conception et par la cohésion remarquable de toutes ses parties. C'est le noyau religieux de la Mantinique. On n'y rencontre aucun élément disparate, aucun détail parasite : tout gravite autour de Poseidon Hippios et relève de l'idée maîtresse qu'il personnifie. Les expressions variées de cette conception dominante s'adaptent étroitement aux multiples aspects de la nature locale. L'eau est ici le principe souverain et créateur. Son union avec la terre engendre la vie des plantes et des animaux. Là où cesse le pouvoir fécondant de l'eau, commence le domaine de la sécheresse improductive. Par suite, le troisième élément, le soleil, qui détient ailleurs la souveraineté, se réfugie dans l'opposition. Ce rôle ingrat lui vient de son impuissance à assurer la salubrité du canton. Incapable de lutter avec succès contre Poseidon et de rendre l'Argon Pédion à la fertilité, il ne règne en maître

(1) Strab. VII, 7, 12. Frag. 2. — IX, 5, 20.

(2) L'étymologie la plus accréditée dérivait le nom des Péléiades dodonéennes de πέλειαι, colombes. Ces oiseaux divins venus d'Égypte, au dire d'Hérodote (II, 54-57) faisaient partie de la légende de Dioné, déesse parèdre de Zeus, à la fois Gæa et Aphrodite. Ce caractère mixte s'accorderait très bien avec la nature amphibie de la Déméter arcadienne, parèdre de Poseidon Hippios. Suivant Strabon (VII, fr. 3), le nom des Peléiades venait de πέλιαι et πέλιοι, qui signifiait dans les dialectes thesprote et molosse les *vieilles* et les *vieillards*. (Cf. le macédonien πελιγόνες, les *anciens*, les *Peligni* de l'Apennin, le mot πελιαί ou πολιαί dans le sens de cheveux blancs à Cos, et enfin le grec commun παλαιός. — Schol. Soph. *Trach.* 172.— Hesych. s. v. πέλειαι. — Serv. *Eclog.* IX, 13). Cette étymologie peut s'adapter au nom et à la fable des héritières supposées des Peléiades mantinéennes, les Péliades ou filles du *vieillard* Pélias.

incontesté que sur les roches arides. Si Poseidon se déchaîne, c'est à Déméter d'y pourvoir : c'est aux issues souterraines qu'il faut s'en prendre. Le soleil n'est alors d'aucun secours. Au contraire, son intervention aggraverait le mal : l'action solaire sur la terre détrempée produit le miasme et répand la mort. Or, la mythologie aime à exalter les forts : Poseidon relègue au second plan Zeus et Apollon, parce qu'il est tout puissant, et que sa toute puissance s'impose à l'adoration par ses effets terribles et surtout bienfaisants. Poseidon Hippios reçoit les hommages dus au dieu père et nourricier.

Pausanias semble avoir soupçonné le sens caché de ces mythes. Après avoir relaté la supercherie de Rhéa, la substitution du poulain à Poseidon et l'élevage du dieu parmi les agneaux, il ajoute (1) :

« En commençant à recueillir les fables des Grecs, j'étais surtout frappé de leur niaiserie ; mais, arrivé à celles des Arcadiens, je pressentis qu'il y avait autre chose : ceux des Grecs qu'on honorait du nom de sages enveloppaient leurs discours sous des énigmes et ne les énonçaient jamais ouvertement. J'ai donc supposé que la légende de Kronos recèle quelque idée philosophique, et nous devons en penser autant de tout ce qu'on débite sur les dieux. »

Voilà qui est parlé d'or ! Mais, heureusement pour nous, le Périégète, après cette sage affirmation de ses principes rationalistes, a encore eu le bon sens de ne pas insister.

2° *Région de l'Alésion Mélangéa.*

Déméter de l'Alésion (Themis)

Le trait d'union mythologique entre ce district et le précédent est fourni par la Deméter de l'Alésion (2). Le nom de cette montagne était rattaché au cycle de Poseidon Hippios et Déméter Gie de Nestané par le mythe de l'ἄλη de Rhea, évidemment emprunté à la légende de Déméter. Mais cette étymologie n'a que la valeur d'un jeu de mots, mis au service d'une combinaison toute artificielle. Alésion dérive d'ἀλέα et signifie le *mont du refuge* ou de l'*asile* (3). Il existait sans doute sur l'Alésion,

(1) Pausan., VIII, 8, 2.

(2) Sur son ἄλσος, voy. p. 102. — Sur le mythe de l'ἄλη de Rhea, p. 236.

(3) C'est dans le sens de refuge ou d'abri que doit être interprété le nom de quelques localités situées sur des hauteurs, telles que l'Alésion ou Aleision d'Élide, acropole des Epeens (*Iliad.* II, 617. — XI, 757). l'Ἀλήσιον οὖδας

autour du bois sacré de Déméter, un ancien asile, reconnu comme terrain neutre par les cinq dèmes de la Mantinique, avant le synœcisme. Plus tard, cet asile fut supplanté par le sanctuaire urbain d'Athéna Aléa. La présence de Déméter sur cette colline du refuge nous la fait entrevoir ici sous l'aspect primitif de Thémis : elle est la gardienne du droit sacré ; les meurtriers qui l'ont offensé sont obligés de l'apaiser pour obtenir leur réintégration dans la cité. Par là aussi elle s'identifie aux Érinyes (1).

Dionysos et Aphrodite Mélainis

Le premier culte qu'on rencontre ensuite sur l'Alésion est celui de Dionysos et d'Aphrodite Mélainis (2). Ils demeurent au pied de la colline, près de la source des Méliastes, à quelque distance du bourg de Mélangéia. Ce couple est en liaison étroite avec Poseidon Hippios et Déméter. Pour en comprendre le vrai caractère, ainsi que ses rapports avec les puissances telluriques, il faut bannir de son esprit les idées qu'éveillent d'ordinaire le nom du joyeux éphèbe, fils de Zeus et de Sémélé, et celui de l'aimable Aphrodite. En général, le vieil Olympe arcadien manque de gaîté ; les divinités les plus riantes du panthéon hellénique s'assombrissent au contact des anciens dieux indigènes et leur empruntent un certain air funèbre. La religion arca-

de Béotie (Paus. IX, 14, 3), et peut-être l'Alésia du Mont Auxois. Ailleurs, ce nom dérive d'ἀλέω, moudre, par allusion aux pierres meulières qu'on tirait de la montagne : tel est le cas pour Ἀλεσίαι, au pied du Taygète ; on y localisait la légende de Mylès, inventeur de la meule (Pausan. III, 20, 2). La Commission de Morée y a constaté l'existence d'anciennes carrières d'un grès rugueux très apte à fournir des meules (Puillon-Boblaye. *Rech. géogr.*, p. 83). Cette étymologie ne pourrait guère s'appliquer à l'Alésion mantinéen, dont le calcaire dense et lisse est tout à fait impropre à la meunerie. Citons enfin l'Alésion-Pédion d'Épire, qu'il faut probablement écrire Halésion ; son nom lui venait de ses blocs de sel gemme, c'est-à-dire de ἅλς. (Et. Byz. s. v.). Cf. la ville de Halaesa et l'*Halesus, Neptuni filius* honoré par les Saliens (Serv. in Virg. *Æn.* VIII, 285), Apollon Halasiotès, à Chypre (*Ber. Berl. Acad. d. Wiss.*, 1887, p. 122). Gruppe (*Griech. Myth.*, I, p. 199) veut établir un lien entre ces deux derniers personnages et l'Alesion mantinéen, par l'intermédiaire d'un prétendu Poseidon Alésios. Ces rapprochements ne me semblent pas justifiés : la liaison des Saliens avec le soi-disant Halesus s'est faite par un calembour sur le radical *Sal* : (*salire*, σαλεύω, σάλος, rapprochés à tort de ἅλς.)

(1) La déesse chthonienne s'identifie avec Thémis dans le culte delphique de Gé-Thémis, et à Thelpousa dans celui de Déméter Érinys ou Lousia (*l'expiatrice*), dont la statue passait pour une image de Thémis (Pausan. VIII, 25, 4).

(2) Pausan., VIII, 6, 2. — Voy. la description des sanctuaires, p. 86 et suiv.

dienne, d'origine essentiellement rurale et agreste, a gardé de son intimité avec l'âpre nature du pays et des habitants une gravité farouche, dont les cultes urbains des provinces plus civilisées se sont plus tôt départis. Le Dionysos et l'Aphrodite de Mélangéia confirment cette remarque.

Dionysos.

Ce qui prédomine dans le Dionysos arcadien, c'est le caractère chthonien. Il est le dieu de l'ombre et de la nuit. A Aléa, les Dionysiaques sont les fêtes de l'ombre (σκιέρεια); à Phigalie, le pain qui a servi aux banquets dionysiaques sert d'amulette contre les génies nocturnes (2). A Mégare (3), Dionysos est invoqué sous l'épithète de Νυκτέλιος; son temple est voisin de l'oracle de la nuit (νυκτὸς μαντεῖον). A Mégalopolis enfin, le Zeus adoré sous le nom de Philios, épithète euphémique comme Eubouleus, n'est autre qu'un Hadès. Or, à lire la description de Pausanias (4), on le prendrait pour un Dionysos (Διονύσῳ ἐμφερές). Il porte les cothurnes, le gobelet, le thyrse, la couronne de laurier (5). Dans cet exemple ressort l'identité du Dionysos arcadien avec le Zeus infernal (6). Par là même, il se rapproche de Poseidon, le dieu des eaux souterraines. A Mélangéia, comme à Mégalopolis, il habite près d'une source (7), et son sanctuaire est un μέγαρον (8). On trouve d'autres indices de son véritable caractère dans l'étymologie de Mélangéia, les *Terres noires*, c'est-à-dire ombreuses, et dans le nom de ses prêtres, les Méliastes, qui peut être dérivé de μελία, frêne.

(1) Paus. VIII, 23, 1.

(2) Athen. IV, p. 148.

(3) Paus. I, 40, 6.

(4) VIII, 31, 4.

(5) Mionnet, II, 249, nos 37-42-44. *Suppl.* IV, 281, n° 55. Cf. le Dionysos des monnaies de Cyrène, dont le sceptre aetophore est entouré d'un rameau de vigne. Müller. *Numism. de l'Afriq. anc.* I, p. 67.

(6) Les Arcadiens n'honorent point Hadès, qui n'a chez eux ni temple ni légende. (Bérard. *Orig. des cultes arcad.*, p. 234.)

(7) Paus. VIII, 32, 3. — VIII, 6, 5.

(8) Ce mot désigne en principe le temple-caverne des divinités chthoniennes. Mais la voûte ombreuse des arbres valait une grotte. L'abaton de Poseidon Hippios devait être en forêt : Agamédès et Trophonios l'avaient construit avec les chênes du Pélagos. De même à Tégée, le temple de Déméter était sous les chênes (Paus. VIII, 5, 44). Les sources de Tripichi sont encore bordées de grands arbres. Il n'y a pas de grottes aux environs, mais on peut admettre qu'il existait jadis au pied de l'Aleston un épais bosquet de frênes (μελίαι). — Or, le frêne était l'arbre homicide d'où l'on tirait les hampes des lances (Hésiod. *Theog.* 176 sq. — *Boucl. d'Hérc.* 420. — *Iliad.* XVI, 143. — Les Μελίαι Νύμφαι, nymphes des frênes, étaient des divinités meurtrières (voy. Roscher. *Myth. Lexic.* Melia, 9).

Dionysos de Mélangéia est donc bien le dieu de l'ombre, le Νυκτέλιος de Mégare, le Σκιανθίας, le Κρύφιος (1), le Μελανθίδης ou Μελάναιγις d'Hermione et de l'Attique (2). C'est un dieu tellurique envisagé dans ses rapports avec la végétation touffue qui produit l'ombre, et par là un équivalent du Dionysos sylvestre (Δενδρίτης) (3) : on retrouve en lui la conception symbolisée par le Poseidon du Pélagos et par Aréïthoos le Korynète.

Les Méliastes.

Le culte de Dionysos était orgiastique. Un collège de prêtres, les Méliastes, faisait, comme à Phigalie, office de Bacchants (4), tandis qu'à Delphes, à Élis, en Attique, ce rôle était dévolu aux femmes (Thyiades). Athénée nous a décrit, d'après Harmodios, le caractère gastronomique des orgies dionysiaques de Phigalie (5). Le banquet sacré s'appelait μάζων ; les chœurs s'y régalaient de fromage, de viande, de vin et d'une galette appelée μᾶζα, le tout fourni par la ville et par le chorège. Ces agapes étaient le triomphe de le *polyphagia* ou goinfrerie arcadienne. Elles se terminaient par un péan. Polybe a trouvé plus noble de faire valoir le caractère artistique des Dionysies arcadiennes. Avec lui, on passe à un ordre d'idées moins matériel. Ce ne sont plus qu'hymnes, danses, concerts et spectacles harmonieux (6). La réputation musicale des Mantinéens nous induit à penser qu'ils cherchaient plus dans ces solennités à satisfaire les oreilles et les yeux que l'estomac. Mais, à vrai dire, nous ne savons rien des mystères célébrés par les Méliastes auprès de leur source sacrée (7).

Aphrodite Melainis.

Au sombre Dionysos de Mélangéia s'adjoint comme déesse parèdre une Aphrodite qui rappelle plutôt la triste Érinys de Thelpousa et de Phigalie que la mère d'Éros. Elle est surnommée la *Noire* (Μελαινίς). Le commentaire érotique de cette

(1) Gori, *Inscr. antiq.*, I, 3. — *Orph. Hym.* 30, 3, 52, 5. — Immerwahr, *Kulte Arkad.*, p. 189.

(2) Schol. Aristoph. *Acharn*, 146. — Conon, *Narr.*, XV.

(3) Plut. *Sympos*., 5. — Cf. Dionysos Ἄνθιος (Paus. I, 31, 2).

(4) Voy. p. 72, fig. 8, le satyre ithyphallique à l'outre trouvé dans la source des Méliastes. — Silène épouse Melia (Roscher. *Myth. Lex.* s. v.).

(5) Athen. IV, 148 F. — Sur le cri φίττα Μελίαι, voy. Poll. IX, 127.

(6) Polyb. IV, 20, 8. Voy. plus bas.

(7) Le Dionysos des Méliastes ne figure pas dans la numismatique mantinéenne. Le personnage décrit par Mionnet (Suppl. IV, 279, n° 6) comme « Bacchus Méliaste debout, la tête couverte du pileus, vêtu d'un habit court et armé de deux lances », n'est autre qu'Ulysse sa rame à la main.

épithète, recueilli par Pausanias (1), ne saurait être pris au sérieux : « la seule raison en est, dit-il, que les unions sexuelles entre hommes et femmes n'ont pas lieu le jour comme celles des animaux, mais principalement la nuit ». Le rapprochement de ce qualificatif avec le nom de Mélangéia, avec les Méliastes de Dionysos et la Mélaina phigalienne nous met sur la voie d'une interprétation plus exacte, sinon plus aimable. Le Dionysos Nyctelios de Mégare est conjugué avec Aphrodite Épistrophia. Épistrophia, c'est-à-dire *Celle qui revient*, est une altération euphémique d'Ἀποστροφία, celle qui s'en va (2). Or, Aphrodite Apostrophia succède directement, à Thèbes, à Érinys Tilphossa (3) et l'on sait par Pausanias la place que tient dans la légende de Déméter Érinys à Phigalie, comme dans celle de sa réplique phénéate, Déméter Éleusinia, l'épisode du départ de la déesse, disparue dans son antre (4). Ainsi Aphrodite Mélainis, par l'intermédiaire d'Apostrophia, se ramène à Déméter Érinys. Les preuves subsidiaires de cette identité d'Aphrodite avec la déesse infernale ne manquent pas : c'est à Delphes, Aphrodite Épitymbia (5) ; à Migonion, l'alliance d'Aphrodite Migonitis avec Praxidiké Némésis (6) ; à Naupacte, l'Aphrodite à la caverne (7). A Thespies, Aphrodite Mélainis est figurée sur les monnaies avec le croissant lunaire (8) ; à Corinthe, elle est adorée avec Bellérophon dans un bois de cyprès qui abrite aussi le tombeau de Laïs (9). Ce dernier exemple prouve à l'évidence le caractère funéraire de la déesse et réduit à néant l'exégèse de Pausanias (10).

Ainsi, de même que Dionysos de Mélangéia se rapproche de Poseidon Hippios, de même sa compagne Aphrodite Mélainis

(1) VIII, 6, 5.

(2) Tümpel, *Ares u. Aphrodite* (N. *Jahrb. f. kl. Philol.* Suppl. Band. XI, p. 691). — O. Müller, *Eumen*, p. 168 et suiv.

(3) Tümpel, *ib.*

(4) Pausan. VIII, 42, 1, 4. — Conon, *Narr.* XV.

(5) Plut. *Quæst. rom.* 23.

(6) Paus. III, 22, 1, 2.

(7) X, 38, 12.

(8) Pausan. IX, 2, 5. — Head, *Hist. num.*, p. 300.

(9) II, 2, 4.

(10) Et aussi celle d'Athénée (XIII, p. 588), inspirée du même esprit. D'après lui, Mélainis apparaissait la nuit à la courtisane pour lui annoncer la venue de riches amants. Ce sont là des gloses poétiques inspirées par une littérature spéciale ; cela fait songer à la *Ballade à la lune*, d'Alfred de Musset.

semble un doublet de Déméter Érinys. Leur liaison avec le couple de Nestané et avec la Déméter (Thémis) de l'Alésion n'est donc pas une simple affaire de voisinage ; elle procède de réelles affinités de nature.

Or, cette triade mantinéenne n'est pas unique en son genre. On en retrouve ailleurs des équivalents. C'est encore en Béotie qu'il faut chercher le prototype de cette combinaison. L'association cultuelle de Dionysos, d'Aphrodite et de Thémis se présente telle quelle à Tanagra, d'où elle est originaire (1). De là, elle passe à Mégare, où Dionysos Nyctélios et Aphrodite Épistrophia vivent aussi dans le voisinage du mégaron de Déméter (2). A Mégalopolis, le Dionysos à la Source est presque contigu au temple de la triple Aphrodite, Ourania, Pandémos et la troisième inconnue, probablement Apostrôphia, c'est-à-dire Érinys (3), comme dans la triade thébaine unie à Arès (4). Enfin, à Migonion en Laconie, se groupent autour du mont Larysion Dionysos, Aphrodite, Thémis et Praxidiké (5).

Origine de ce groupe.

L'adjonction de Praxidiké, au mont Larysion, renforce tout le système d'un élément particulièrement énergique. Il est hors de doute qu'il y ait encore là un legs de la Béotie, d'où les déesses Praxidiques sont originaires (6). Mais, comme intermédiaire entre ce pays et la Laconie méridionale, voici qu'apparait

Alalcomenia.

(1) Pausan. IX, 22, 1. Apollon, Léto et Artémis y sont adjoints.

(2) Pausan. I, 40, 6.

(3) VIII, 32, 3.

(4) IX, 16, 3.

(5) Paus. III, 22, 1-3. Wide, *Lakon. Kulte*, p. 143, n° 3. Les mêmes combinaisons se retrouvent en d'autres endroits, plus ou moins completes, suivant que l'élément feminin, au lieu de former une triade, apparaît dedoublé ou unifié. A Tégée, il ne reste plus en présence que Dionysos Mystès et Déméter ἐν Κορυθεῦσι (Pausan. VIII, 54, 5). Le Dionysos Saôtès et l'Aphrodite marine (ἐπὶ θαλάσσῃ) de Lerne sont des divinites pelagiennes, en dehors de cette catégorie. Cependant on les trouve eux mêmes dans le voisinage du couple Déméter Dionysos (Paus. II, 37, 1). Dionysos Saôtes est adore avec les Thémides a Trezène (Paus. II, 31, 5). Pour Phigalie, Phénéos, Psophis, on ne peut constater d'une maniere aussi formelle l'accouplement de Dionysos avec Déméter Érinys ou Éleusinia : on la déduit de leur présence simultanée dans la même ville (Bérard, *Orig. des cultes arcad.*, p. 235).

(6) Wide (*Lakon. Kulte*, p. 165) rapproche le nom du Larysion laconien de Larymna, ville de Beotie, siege d'un culte important de Dionysos (Paus. IX, 23, 7.)

Mantinée avec son Alalcoménia, installée sur l'Alésion (1), à l'extrémité opposée à celle qu'occupe Déméter (Thémis). Le couple Dionysos-Aphrodite est comme encadré entre elles deux.

Les Praxidiques du Tilphousion.

Le culte originel des Praxidiques était localisé au sud du lac Copaïs, au mont Tilphousion ou Tilphossion, à 50 stades à l'ouest d'Haliarte. Là, contre la montagne (πρὸς τῷ ὄρει τῷ Τιλφουσίῳ), elles possédaient un sanctuaire à ciel ouvert (ἱερὸν ἐν ὑπαίθρῳ); la source Tilphousa et le tombeau de Tirésias se trouvaient aussi dans le voisinage (2). Les habitants d'Haliarte juraient par les Praxidiques un serment aussi solennel que celui des Arcadiens par le Styx. Le nom de ces divinités, qui signifie les *Justicières*, la gravité de ce serment, prouvent le caractère infernal des Praxidiques. Ce sont les Euménides ou les Érinyes béotiennes. Elles sont trois, dont Suidas (3) nous a conservé les noms : Alalkoménia, Thelxineia, Aulis. Cette triade est évidemment une hypostase de la triade béotienne Érinys-Tilphossa-Thémis (Déméter Thesmophoros de Thèbes) (4), qui, transposée sur un autre nom, apparaît comme le prototype de la triple Aphrodite thébaine et mégalopolitaine. Au mont Larysion, il n'y a qu'une Praxidique, installée auprès de Thémis en manière d'assesseur, avec un rôle semblable à celui de la Némésis attique. De même, à Mantinée, Alalcoménia est seule ; mais là, à ses attributions de Praxidique, elle ajoute celles de divinité poliade, conformément au double caractère qu'elle a rapporté de son pays d'origine, la Béotie.

Alalcoménia en Béotie

L'origine béotienne d'Alalcoménia est certifiée par l'existence, aux environs immédiats du mont Tilphousion, du bourg sacré d'Alalcoménai et du temple d'Athéna Alalcomenéis. On attribuait au village et au temple un fondateur mythique (5), mais le véritable éponyme de l'un et de l'autre était la déesse Alalcoménia descendue du mont Tilphossion. Voici comment peut s'expliquer son identification d'une part avec les Praxidiques, d'autre part avec Athéna.

(1) Pausan. VIII, 12, 4. — Sur la position de la source Alalcoménia, voy. p. 118.

(2) Pausan. IX, 33, 2. — Strab. IX, 2, 27.

(3) Suidas, *s. v.* Πραξιδίκη.

(4) Tümpel, *Ares u. Aphrodite*, p. 686. — Paus. IX, 16, 5.

(5) Pausan. IX, 33, 4. — Tout près coulait la rivière Triton, près duquel Athéna, disait-on, avait été élevée par Alalcoménéus. Cf. à Phénéos, Athéna Tritonia (Paus. VIII, 14, 4), autre souvenir de la Béotie.

Le nom Alalcoménia signifie *Celle dont la force repousse* (l'ennemi) — ἀλάλκειν (1). — Ce nom personnifiait l'acropole installée sur le mont Tilphousion, promontoire abrupt qui barrait la route d'Orchomène à Thèbes et la réduisait à un étroit passage entre les escarpements du rocher à pic et le bord du lac Copaïs (2). C'est une position inaccessible, qu'il était à peine nécessaire de fortifier. Son occupation conférait à ses détenteurs une garantie absolue de sécurité, en leur permettant d'intercepter le passage. On conçoit donc que les Orchoméniens l'aient vénérée comme le bouclier protecteur de leur territoire contre les attaques des Thébains et qu'ils l'aient dénommée en conséquence. A l'origine, Alalcoménia n'était autre chose que la personnification guerrière de la puissance défensive du mont Tilphousion et de son acropole (3). Sous son abri s'installa en plaine, du côté d'Orchomène, un bourg qui s'appela Alalcoménai ; les habitants adoraient la déesse Protectrice dans un temple, l'Alalcoménion, indépendant du sanctuaire des Praxidiques qui était attenant au Tilphousion. En effet, la sécurité du lieu l'avait de bonne heure désigné comme refuge aux fugitifs et aux meurtriers. A côté de l'acropole s'installa sur ce mont sacré un asile. Les meurtriers y attendaient, suivant la coutume du droit primitif, que le temps de l'expiation fût passé, que leurs parents fussent entrés en composition avec ceux de la victime et que les mânes de celle-ci fussent apaisés. Les Praxidiques, déesses de la malédiction et de la poursuite

(1) Sur l'étymologie soi-disant carienne d'Alalcoménia (*Alk-mene*, la Forte Mère! voy. Görres. *Mythol. Stud.* II, p. 119 et suiv). — Sur le culte d'Alkmène à Haliarte, voy. Plut. *Lys.* 28, 8. — *De dem. Socr.* 5.

(2) L'identification du mont Tilphousion avec la colline appelée aujourd'hui *Pétra* est contestée à tort par Conze et Michaëlis (*Rapporto*, p. 85. — Voy. Bursian. *Geogr. v. Griech.* I, p. 234). Son aspect répond parfaitement à la description de Strabon (IX, 2, 36). C'est une butte ronde, escarpée de toutes parts, sauf du côté où elle se rattache aux contreforts de l'Hélicon. La carte de l'État-Major français au 200000e ne la représente pas avec sa vraie forme ; au contraire, sur la minute spéciale du lac Topolias, au 50000e (Dépôt de la guerre), l'exactitude des détails fait ressortir, d'une manière frappante, le rôle défensif de cette colline. La distance d'Haliarte concorde avec les 50 stades indiqués par Pausanias; enfin, les sources qui jaillissent au pied du mont Pétra correspondent à la fontaine Tilphousa. Des ruines ont été remarquées sur le sommet (temple d'Apollon Tilphousaios ou forteresse ?). En 1829, le passage a été vigoureusement défendu par les Grecs.

(3) Cf. le talisman que les Tégéates appelaient le *Rempart* (ἔρυμα). Pausan. VIII, 47, 5.

vengeresse, vinrent donc prendre place auprès d'Alalcoménia, et finirent par l'attirer dans leur triade. De même à Athènes, les 'Αραί prirent possession d'un contrefort de l'Acropole, auprès d'Athéna Polias, gardienne de la citadelle. Cet endroit, appelé l'Aréopage, était encore au Ve siècle un asile placé sous l'invocation des Érinyes : les criminels y venaient accomplir des rites expiateurs (1).

La transformation d'Alalcoménia en Praxidique la mettait en contact avec la gardienne du droit sacré et du droit civil, c'est-à-dire avec Thémis ou Déméter Thesmophoros ; c'est pour cela que, sur le mont Larysion, qui devait être aussi un asile, Praxidiké figure aux côtés de Thémis, auprès des dieux chthoniens Dionysos et Aphrodite. Mais là ne devaient pas s'arrêter ses métamorphoses. Athéna, protectrice indigène d'Athènes, dut à la célébrité de sa ville natale un rayonnement précoce. De bonne heure, elle passa pour la divinité poliade (2) par excellence. En cette qualité, elle absorba, dans les autres villes, nombre de Protectrices locales, dont elle ajouta le nom au sien en manière d'épithète. Au pied du Tilphousion, Alalcoménia se convertit en Athéna Alalcoménéis (3), comme à Tégée Aléa, la *Tutélaire*, se changea en Athéna Aléa. Mais, suivant une loi déjà constatée (4), le personnage absorbé dans ces conditions réagit sur son vainqueur et lui impose en partie sa personnalité. Alalcoménia fit donc d'Athéna une espèce de Praxidique : l'ancien Alalcoménion, devenu temple d'Athéna Alalcoménéis, jouissait, comme asile, d'un prestige inviolable. Sans avoir besoin de la garantie matérielle d'une position inexpugnable, il supplanta très tôt, par sa seule force morale, l'ancien asile des Praxidiques sur le mont Tilphousion. Cette inviolabilité paraît s'être étendue à tout le territoire d'Alalcoménai, sans doute considéré comme état neutre entre Orchomène et Thèbes.

(1) Wachsmuth (*Stadt Ath.* I, 428) soutient avec raison que l'Aréopage n'a rien de commun avec le culte d'Arès : c'est la colline des 'Αραί. On y jugeait les causes de meurtre volontaire (Démosth. XXIII, 22. — Aristot. Ἀθ. πολ. LVII, 3). — Cf. Aristoph. *Thesm.* 224 et Schol.

(2) Πόλις, primitivement, a le sens d'acropole. C'est l'enceinte fortifiée et sacrée, située sur une hauteur, par opposition à l'ἄστυ, la ville basse (Thucyd. II, 15. — V, 18, 57). L'oiseau vigilant, la chouette, qui hante tous les recoins du rocher tutélaire, est le symbole de la sollicitude toujours en éveil d'Athéna.

(3) Déjà citée dans l'*Iliade* IV, 8. — Cf. Strab. IX, 2, 36. — Et. Byz. s. v. Ἀλαλκομένιον. — Cf. Athéna Alkis à Pella (Liv. XLII, 51).

(4) Voy. p. 232.

Les traditions de la guerre des Épigones rapportaient que les Thébains fugitifs y avaient trouvé un refuge aussi sûr que les escarpements du Tilphousion (1).

Alalcoménia à Mantinée.

Les conditions où se présente Alalcoménia à Mantinée rappellent trop celles qui viennent d'être exposées pour laisser le moindre doute sur son origine et son identité. Elle occupe, là aussi, une position limitrophe, à mi-chemin entre *Orchomène* d'Arcadie et Mantinée. Elle détient le passage si important de Kakouri, sans doute défendu par une forteresse. Elle est là, adossée à un promontoire avancé de l'Alésion, pour surveiller la frontière et garantir la sécurité de l'antique *Ptolis* (2). Son nom reste attaché à une source, souvenir de la fontaine Tilphossa. Comme Praxidique, elle s'adjoint à Thémis (Déméter Thesmophoros de l'Alésion) auprès du couple chthonien Dionysos et Aphrodite, au bout de la colline dont le nom signifie *Refuge*. Dans ce double rôle de *Protectrice* poliade et de déesse de l'*Asile*, elle dut céder le pas, comme en Béotie, à Athéna (3).

Maira.

La conclusion de cette analyse, c'est que le groupe Dionysos-Aphrodite-Thémis, originaire de Tanagra, après s'être complété en Béotie même par l'adjonction de l'élément Praxidique (4), s'est transporté à Mantinée et de là en Laconie. Mais l'analogie va encore plus loin. A Tanagra, à la combinaison susdite s'ajoute le culte des Létoïdes. Or, à Mantinée, nous voyons aussi intervenir l'élément solaire représenté ici, comme à Nestané, par Maira, qui s'est installée aux environs immédiats de la fontaine Alalcoménia.

Résumé.

Une coïncidence aussi précise entre les cultes mantinéens et ceux de la Béotie nous ramène une fois de plus à l'hypothèse d'une migration béotienne. Le groupe de l'Alésion contient moins d'éléments autochtones que celui de Nestané. Sans doute le couple Dionysos et Aphrodite Mélainis représente bien aussi, comme le couple Poseidon Hippios = Déméter Gè de Nestané, un principe chthonien, mais ses liens avec le sol indigène sont moins étroits. Il trahit davantage ses origines étrangères. D'ail-

(1) Strab. IX, 2, 36.

(2) Ceci est un argument de plus en faveur de la position attribuée (p. 118) à la Ptolis.

(3) Voy. plus loin Athena Aléa.

(4) Cf. à Delphes, près de Poseidon Gè (Themis), les Moires (Pausan. X, 37, 4).

leurs son caractère, moins naturaliste et en quelque sorte plus abstrait, ne comportait pas une adaptation aussi précise à la nature locale. Ce groupe symbolise surtout l'energie des puissances chthoniennes dans leurs rapports avec la source invisible de la sève productrice. Comme principe générateur, il préside à la transmission et à l'épanouissement de la vie; tel devait être le sens des mystères célébrés par les Méliastes. Comme principe tellurique, il s'associe aux divinités infernales, vengeresses des morts criminelles et des lois violées par le meurtre. Rien de plus logique que cette liaison : quand l'homme a brutalement détruit l'œuvre d'amour de Dionysos et d'Aphrodite, il doit des comptes aux Justicières qui représentent la protestation des âmes précipitées dans l'Hadès contre la volonté des dieux.

3° *Région de l'Anchisia et du Ménale.*

APHRODITE ET ANCHISE.

Nous avons retrouvé dans le couple Ulysse-Pénélope un doublet du couple Poseidon Hippios-Déméter, avec cette différence que Pénélope personnifie plutôt un aspect de l'Artemis arcadienne. Il en est de même du couple Anchise-Aphrodite, installé sur la route de Mantinée à Orchomène, au pied de l'Anchisia.

« On y trouve, dit Pausanias (1), d'abord le mont Anchisia et vers le pied de ce mont le tombeau d'Anchise; lorsque Énée allait en Sicile, il aborda avec sa flotte dans la Laconie, où il fonda les deux villes d'Aphrodisias et d'Étis. Anchise, son père, étant venu, *je ne sais à quelle occasion*, jusqu'à l'endroit dont il est question, y finit ses jours et y fut enterré; c'est de lui que la montagne a pris le nom d'Anchisia. Ceux des Éoliens qui occupent maintenant Ilion semblent confirmer cette tradition, car ils ne montrent nulle part dans leur pays le tombeau d'Anchise. On voit, près de ce tombeau, les ruines d'un temple d'Aphrodite. »

La présence d'Anchise en cet endroit s'explique, comme celle d'Énée, par la diffusion du culte de l'Aphrodite syrienne et de l'Aphrodite énéenne dans les cantons arcadiens. Son cas ne rappelle en rien celui de Pénélope, divinité indigène, pourvue d'une légende toute locale. C'est donc à tort qu'on a voulu pre-

(1) VIII, 12, 8. — Cf. III, 22, 1.

senter Anchise et Énée comme des dieux locaux de l'Arcadie (1). Sans doute, l'Arcadie, étudiée de près, apparaît comme une pépinière héroïque dont le personnel s'est de bonne heure, grâce à la précoce expansion de la race, répandu au loin dans les traditions populaires qui constituent la trame première de l'épopée. Mais cette théorie doit rester dans les limites de la vraisemblance. La légende d'Anchise paraît bien localisée au Mont Ida. Là, il se présente comme un dieu de la nature, qui préside à l'élevage des troupeaux et des chevaux de race. Il emprunte à d'autres dieux phrygiens ce caractère de beauté et de jeunesse qui le désigne à l'amour de la grande déesse asiatique, Aphrodite. Il est l'équivalent troyen de l'Adonis syrien. De son union avec Aphrodite naît Énée, le héros « favorable », dont le nom n'est autre qu'une épithète de la déesse marine des Pélasges Tyrsènes, combinée par l'intermédiaire d'Anchise avec la grande déesse de l'Ida. La légende fait d'Anchise et d'Énée les compagnons inséparables de cette Aphrodite nomade, qui se confond en maint endroit avec l'Astarté installée sur toutes les côtes par les navigateurs phéniciens. Associés à elle, et transformés, suivant l'habitude mythologique, en servants de la déesse et en fondateurs de son culte, ils apparaissent presque partout où elle s'est fixée, tantôt ensemble, tantôt isolés. En réalité, c'est elle qui les a portés. C'est ainsi qu'en Arcadie l'itinéraire du culte d'Aphrodite est jalonné par les noms des deux héros.

Le souvenir d'Énée s'attache aux rivages de Thrace, de Macédoine, de Samothrace, de Délos, de Crète, de Cythère, de Zacynthe, de Leucade, d'Actium, d'Ambracie, d'Épire, de l'Italie méridionale, de Sicile, de Carthage, de la côte tyrrénienne, de l'Étrurie, de la Sardaigne, etc. Il traverse aussi le Péloponnèse de part en part. Le héros arrive en personne à Mantinée où il recrute l'inventeur de la danse armée, Salius (2). Il s'installe à Orchomène, fonde Kaphyai ou Kapyai, à qui il donne le nom de son compagnon Kapys (3). De là, le mythe bifurque ; d'une part

(1) Meyer. *Gesch. d. Alterth.* II, p. 106. — Immerwahr. *Kulte Arkad.*, p. 171.

(2) Festus. *Epit.*, p. 328, Muller. — Servius *in Aeneid.* VIII, 285. — Plut. *Numa*, 13. — Virgile (*Æn.* v. 298) représente Salius comme originaire de Tégée.

(3) Strab. XIII, 1, 53. — Denys d'Halic. I. 49. Les sources de Denys sont les *Arcadica* d'Ariaithos de Tégée et les poèmes d'Agathyllos l'Arcadien. Et. Byz. s. v. Καφύαι.

il s'insinue dans les cantons occidentaux par la vallée de l'Érymanthos : Énée séjourne à Nésos ou Nasoi, sur le Tragos, affluent du Ladon (1), descend à Psophis, où l'on trouve un culte d'Aphrodite Érycine, et de là aboutit à Zakynthos, colonie de Psophis, où Aphrodite est invoquée sous l'épithète d'Aineias (2). D'autre part, de Kaphyai, il remonte au N. par Phénéos où passe Anchise (3) et aboutit à Sicyone où le nom d'Énée s'associe sur les monnaies à la colombe d'Aphrodite (4).

Les temples d'Aphrodite marquent les principales étapes de cette route intérieure, à commencer par l'Aphrodision de Cythère, et en continuant par ceux d'Aphrodisias (5), peut-être de Sparte, de Tégée, de Mantinée (Anchise), d'Orchomène, de Psophis, de Sicyone.

Mais tous les établissements arcadiens d'Aphrodite auxquels correspond un séjour d'Énée ou d'Anchise n'ont pas forcément la même provenance. Il semble qu'on doive distinguer deux lignées, l'une qui part de Cythère — comme l'a reconnu Pausanias, — l'autre de Zakynthos. L'origine sémitique du sanctuaire cythéréen est attestée par Hérodote, qui le fait dériver d'Ascalon (6). L'Aphrodite de Tégée, dérivée de celle de Cythère, se rattacha ensuite à la Παφία de Chypre par la colonie arcadienne d'Agapénor (7). De même l'Aphrodite Érycine de Psophis paraît bien être une déesse sémitique, dont les rapports de Psophis avec Zakynthos et de celle-ci avec la Sicile pourraient expliquer la présence (8). Ces deux courants en sens inverse se sont rejoints au cœur de l'Arcadie. Il est donc évident que l'Aphrodite sémitique a frayé la voie à l'Aphrodite Aineias et à la légende d'Énée et d'Anchise. Le domaine propre de l'Aineias paraît avoir été le bassin septentrional de la mer Égée, la région de Samothrace et les côtes ambiantes de la

(1) Denys d'Halic. I, 49.

(2) *Ib.* et Paus. VIII, 24, 2.

(3) Virg. *Eneid.* VIII, 165. — Denys d'Halic., I, 52 et 60.

(4) Mionnet, Suppl. IV, 162, nos 1065, 1099-1101.

(5) A défaut d'autre preuve, le nom seul témoigne d'un culte d'Aphrodite. Les villes fondées par Énée furent absorbées par la colonie dorienne de Boiai (Paus. III, 22, 11).

(6) Hérod. I, 105.

(7) Pausan. VIII, 53, 7.

(8) Immerwahr (*Kulte Arkad.*, p. 176), conclut à une importation des Pélasges-Tyrsènes. Mais l'origine punique de l'Érycine sicilienne ne semble pas contestable (Bérard, *Orig. des cultes arcad.*, p. 148).

Troade et de la Thrace, c'est-à-dire le berceau maritime des Pélasges Tyrsènes. De là, la légende énéenne se raccrocha à la série des Aphrodites sémitiques égrenées le long des côtes où les Phéniciens et les Carthaginois avaient installé des comptoirs et rejoignit, par leur intermédiaire, les établissements des Pélasges Tyrsènes dans l'Adriatique et sur la côte tyrrhénienne. C'est ainsi qu'à Cythère, qui est un établissement phénicien, et dont les cultes laconiens d'Aphrodisias et d'Étis sont des succursales, Énée intervient comme fondateur, après avoir quitté Délos (1). Il contourne le Péloponnèse et va se fixer à Zakynthos, où l'épithète d'Aineias se combine avec une Astarté sémitique, intermédiaire entre l'Éricyne de Psophis et celle d'Éryx.

A l'intérieur, même combinaison. L'Aphrodite Paphia de Tégée se rattache indirectement à l'Aphrodite énéenne par la généalogie de Laodicé, fille de Priam (2), ainsi que celle de Sicyone, dont les rapports avec Golgoi sont connus (3).

Quant à Anchise, il est à remarquer que son souvenir s'arrête dans les cantons arcadiens où fleurit le culte de Poseidon Hippios, c'est-à-dire à Mantinée et à Phénéos (4). Avec lui et avec Énée, d'autres héros dardaniens, Dardanos et Kapys, se fixent en Arcadie. Mais ces particularités nous sont révélées par la légende romaine, intéressée à confondre dans une parenté commune les deux rameaux mythiques auxquels Rome rattachait ses origines, la branche arcadienne représentée par Évandre, et la branche troyenne représentée par Dardanos.

L'Aphrodision mantinéen, situé sur la route d'Orchomène, c'est à dire dans le prolongement de la voie commerciale qui rejoint la vallée de l'Eurotas à celles du haut Ladon, paraît devoir être rattaché à la lignée de Cythère. Le nom primitif de la montagne, αἱ 'Αγχισίαι, c'est-à-dire les *deux Voisines* ou les *deux Jumelles* (de ἄγχι, proche), par allusion aux deux croupes séparées par le col de la route, a pu servir de prétexte à localiser au pied du col le souvenir d'Anchise, le héros pastoral, époux d'Aphrodite.

(1) Pausan. III, 22, 1. — Denys d'Hal. I, 50.

(2) Hygin. *fab.* 101.

(3) Et. Byz. *s. v.* — Gruppe (*Griech. Myth.*, p. 196) suppose que la légende d'Anchise et d'Énée s'est propagée du N. au S. par Chalcis, Sicyone, Phéneos, etc.

(4) Virg. *Æn.* VIII, 156. — A Sicyone, Anchise est père d'Échépolos, l'éleveur de chevaux. *Iliad.* XXIII, 296 et Schol.

Artémis arcadienne, déesse de la Nature.

Voici peut être la plus vieille des déesses arcadiennes, être multiple, parce qu'elle personnifie tous les aspects de la Nature. En effet, avant de la reconnaître comme fille de Léto et sœur d'Apollon, les Arcadiens ont adoré une divinité féminine dont les noms divers sont ensuite devenus autant d'épithètes d'Artémis. C'était l'universelle souveraine de la Nature agreste et indomptée, de celle qui échappe à la domination de l'homme. Elle domine sur les sommets (1), vague dans l'ombre des bois (2), chasse et dompte les fauves (3), règne sur les marais (4); farouche et vierge, elle impose à ses desservants le vœu de chasteté (5); à Lousoi, elle est la jeune fille idéale, comme Hermès est l'idéal éphèbe (6); elle guérit les folles passions (7), et se complait aux chœurs et aux hymnes chantés par des voix virginales (8).

Elle a la beauté et l'éternelle jeunesse de la Nature. Déesse femme, elle est la plus belle (καλλίστη), aimée de Zeus Lykaios; elle devient mère des Arcadiens (9). Sous le nom de Pénélope, elle représentera dans l'épopée la femme pudique et fidèle (10).

Telle on la retrouve, céleste, terrestre et vierge dans les cultes mantinéens. Du faîte isolé de l'Artémision, elle plane, aérienne et solitaire, sur les monts et sur les plaines d'Argolide et d'Ar

(1) Κορυφαῖα à Épidaure (Paus. II, 28, 2. — Et. Byz. s. v.) — Ἀκρία à Argos. Hesych. s. v. — Σώτειρα à Phigalie (Paus. VIII, 39).

(2) Σκιάτις sur la route de Megalopolis à Methydrion. Paus. VIII, 35, 5. — Κεδρεᾶτις à Orchomène. Paus. VIII, 13, 2.

(3) Κνακεᾶτις à Tegée, VIII, 53, 11. — Κνακαλησία à Kaphiai (VIII, 23, 3), de κνάξ. — Ἀγροτέρα à Mégalopolis, (VIII, 32, 4). — Déesse Ourse dans le Ménale (Voy. p. 206) et l'Artémis Εὐρίππα de Phénéos (Pausan. VIII, 14, 5). A Lycosoura, Démeter la reconnaît pour sa fille et l'installe à ses côtés, au même titre que Despoina (VIII, 37, 4).

(4) Λιμνᾶτις à Tegée (VIII, 53, 11). — Ἕλεια à Alorion (Strab. VIII, 350).

(5) Mont Parthénion. — Célibat des prêtres d'Artémis Hymnia. Paus. VIII, 13, 1.

(6) Κορία. Callimach. *Dian.* 223 et sch. in Dian, 36. — La conception d'Artémis comme déesse lunaire n'est pas primitive. Voy. Pauly. *Realencycl.* 1895. Art. *Artemis*.

(7) Ἡμερασία, à Lousoi. Paus. VIII, 18, 8. — Ἡμέρα Hesych.

(8) Ὑμνία, voy. plus bas.

(9) Pour mettre d'accord cette maternité avec le caractère virginal de la déesse, on fit d'Artémis Kallisté la nymphe Callisto.

(10) Homère compare Pénélope à Artémis (*Odys.* XVII, 36. — XIX, 54). On croit reconnaître Artémis en Aidôs sur une amphore du Louvre (Gerhard *Auserles. Vasenbild.* I, 22. — O. Jahn. *Arch. Aufs.* 130).

cadie (1). Chasseresse infatigable, elle habite en plaine auprès du stade où Ladas, le grand coureur olympique, s'entraîne à son exercice favori (2).

Enfin sous le nom d'Hymnia, elle possède un temple vénéré sur le penchant de l'Anchisia qui regarde Orchomène. Par sa position, ce sanctuaire appartient aux Orchoméniens, mais par le culte il est mitoyen entre Orchomène et Mantinée (3). M. Immerwahr (4) nie la haute antiquité de ce sanctuaire. D'après lui, Artémis Hymnia est la fille de Léto venue là en même temps qu'Apollon. Le caractère musical et la chasteté de la déesse lui semblent des raisons probantes à l'appui de son opinion. Pour nous, le culte de la déesse des Hymnes entre dans la catégorie des vieux cultes démotiques. Il est isolé en un coin de la plaine orchoménienne, à égale distance des deux villes. Pour trouver un compagnon à Hymnia, il faut aller chercher Apollon bien loin, à Mantinée, dans un temple où il n'est même pas le maître, où il est, avec sa sœur, l'hôte de Léto (5) ; à Orchomène, il apparaît seulement sur une monnaie du temps de Septime-Sévère (6). De plus la tradition locale représentait l'union cultuelle de Mantinée et d'Orchomène dans le sanctuaire d'Hymnia comme le souvenir d'une antique amphictyonie panarcadienne : « σέβουσιν ἐκ παλαιοτάτου καὶ οἱ πάντες Ἀρκάδες Ὑμνίαν Ἄρτεμιν (7) ». Pourquoi contester ce témoignage si précis de Pausanias ? Ici, on allègue que le culte d'Artémis Hymnia ne se retrouve pas dans les autres régions de l'Arcadie. Cet argument pourrait aussi bien être invoqué contre le caractère panarcadien de Zeus Lykaios : le dieu du Lycée n'est

Artémis Hymnia.

(1) Pausan. II, 25, 3. — VIII, 6, 6. Ὑπὲρ δὲ τῆς Οἰνόης ὄρος ἐστὶν Ἀρτεμίσιον, καὶ ἱερὸν Ἀρτέμιδος ἐπὶ κορυφῇ τοῦ ὄρους. Il ne subsiste aucune trace du ναός ni de l'ἄγαλμα de l'Artémision. En revanche, nous avons retrouvé un petit sanctuaire d'Artémis caché à l'extrémité Sud de la montagne sur un petit ravin torrentiel en face de Palaeo-Moukhli. Quelques bronzes et de petits marbres avec le nom de la déesse proviennent de là.

(2) Voy. plus haut, p. 249, note 3.

(3) Pausan. V, 5, 11. — VIII, 13, 1, — Diod. XIX, 63.

(4) *Kult. Arkad.*, p. 158.

(5) Pausan. VIII, 9, 1.

(6) Mionnet. Suppl. IV, 283, nº 64. — Pausanias ne lui connaît pas de temple. Il y avait *près de la ville* (πρὸς δὲ τῇ πόλει) un hiéron d'Artémis Kédréatis (VIII, 13, 2) ; les monnaies représentent plusieurs types de la déesse (Gardner, *Numismat. comment. of Pausanias. Journ. of hellen. Stud.*, VII, 100).

(7) Paus. VIII, 5, 11.

guère, que je sache, descendu de sa montagne pour aller coloniser chaque ville d'Arcadie en particulier (1). La popularité d'un culte ne se mesure pas toujours au nombre de ses succursales.

Il n'y a pas de bonnes raisons pour nier la haute antiquité d'Artémis Hymnia. Est-on mieux fondé à lui refuser le titre de divinité indigène? Vierge et musicienne, dit-on, c'est bien la sœur d'Apollon : « Elle est, dit Pausanias (2), desservie par un prêtre et par une prêtresse, qui sont pour toute leur vie non seulement astreints à une chasteté sévère, mais encore assujettis à beaucoup d'autres obligations. Les bains leur sont interdits et leur manière de vivre pour tout le reste n'est point la même que celle des autres ; ils ne peuvent entrer dans la maison d'aucun particulier. » Cette règle ascétique rappelle à Pausanias celle des Essènes ou prêtres d'Artémis Éphésienne chargés de la présidence des repas sacrés dans le temple. En effet, ces pratiques viennent peut-être d'Orient. Elles ont pu se greffer sur le culte primitif de l'Artémis arcadienne au moment où l'Artémis Éphésia fit son entrée dans le Péloponnèse (3). Les exemples d'une semblable fusion des rites étrangers et des cultes indigènes sont si nombreux, en particulier pour Artémis, qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner (4). Au reste, cette obligation de la chasteté comportait des accommodements, puisqu'après la séduction de la prêtresse d'Artémis par le roi Aristocratès, les Arcadiens changèrent le règlement religieux et confièrent le service de la déesse à une femme sachant ce que c'était que le commerce des hommes (5). L'anecdote mérite t elle créance ? question secondaire (6). En tout cas, ces traditions contradictoires attestent certaines fluctuations dans le rite : du caractère virginal de la déesse, on ne saurait déduire son origine.

Reste l'épithète d'Hymnia. Artémis est souvent représentée

(1) Sauf à Tégée, où il possédait un simple autel, près de celui de Pan, son prédécesseur (Pausan. VIII, 53, 11).

(2) VIII, 13, 1.

(3) Artémis Ephesia à Aléa (Paus. VIII, 23, 1), à Megalopolis (VIII, 30, 6). Cf. la règle des Selloi de Dodone (*Iliad.* XVI, 233).

(4) Roscher. *Myth. Lex.* Artemis Ephesia, p. 590.

(5) VIII, 5, 11.

(6) Hiller von Gärtringen. *Zur Arkadisch. Königsliste von Pausanias*, 1890, p. 92. — Immerwahr. *Kult. Arkad.* p. 158.

une lyre à la main. Elle aime, dit l'hymne homérique à Aphrodite (1), le son des phorminx et les chœurs. Mais ce goût lui vient d'Apollon. Aussi Artémis, comme divinité musicale, paraît-elle rarement seule. Elle escorte le plus souvent Apollon ou Hermès et il lui arrive d'assister en simple comparse à leurs exercices artistiques sans qu'elle y joue sa partie (2). Dans la légende des Létoïdes, le caractère musical d'Artémis n'est donc qu'un reflet d'Apollon sur elle. Il est si peu un trait de sa nature personnelle qu'elle ne reçoit chez les poètes, aucune épithète spéciale, telle que εὔμολπος, εὐφόρμιγξ, ἡδυεπής, χρυσιλύρης (3) et autres, si souvent appliquées à Apollon. L'exemple d'Hymnia est, je crois, unique. Il ne se rencontre pas ailleurs qu'à Mantinée ni dans la littérature, ni dans les inscriptions (4). Comment alors affirmer sa provenance étrangère, surtout si l'on tient compte qu'ici elle se présente solitaire et dégagée de toute parenté avec Apollon ?

En résumé, Artémis, invoquée sous le nom d'Hymnia, est une forme locale de l'Artémis arcadienne, sans attache avec Apollon. Peut-être même Hymnia était-elle une divinité champêtre indépendante, identifiée ensuite à Artémis. Elle serait alors l'équivalent de la nymphe Hymno, qui complétait avec Μοῦσα et Θεά la triade musicale primitive, d'après Mnaséas (5).

Un autre culte démotique est celui de Zeus Charmon, c'est-à-dire Zeus Charmeur, situé dans la partie sud de la plaine, près des confins de la Tégéatide, sur la route de Pallantion (6). On pourrait reconnaître dans cette épithète une antiphrase euphémique qui rappellerait les qualificatifs tels que Géléon, Philios, Eubouleus, Meilichios, appliqués au Zeus-Dionysos ou dieu ZEUS CHARMON.

(1) *Hymne à Aphr.* v. 19.

(2) Paris, Art. *Diana*, dans le *Dict. des Antiq.* de Saglio, p. 139. — Roscher. *Myth. Lex.* Artemis, p. 574, 3. — Braun. *Artemis Hymnia*. Rome, 1842.

(3) Voy. Bruchmann. *Epitheta deorum quæ apud poetas leguntur* (Supplément au lexique de Roscher).

(4) On n'est pas d'accord sur le sens de l'épithète χελῦτις, de l'Artémis laconienne, citée par Clément d'Alexandrie (*Protrept*, p. 33, Pott). Est-ce une déesse de la lyre, parente d'Hymnia, comme le veut Welcker (*Griech. Götterleb*, I, p. 586) ou une déesse à la tortue, symbole tellurique analogue au serpent, comme le propose Maass (Wide, *Lakon. Kulte*, p. 130, 1).

(5) Cf. la Λίγεια, l'une des Trois Sirènes (Voy. dans Bérard, *Cultes arcad.* p. 186 et suiv. la comparaison de la triple Sirène et de la triple Muse avec la Baalat sémitique), et le hameau lycéate Μέγπεια (Paus. VIII, 38, 8).

(6) Paus. VIII, 12, 1.

infernal. Toutefois la position de ce petit temple sur le chemin de Pallantion suggère une autre interprétation. Charmas, héros pallantien, était père d'Évandre le Pélasge (1). Or, Évandre passe d'ordinaire pour fils d'Hermes. Charmas serait donc un équivalent ou une hypostase d'Hermès. Évandre lui-même, comme son nom l'indique, est un héros bienfaisant et civilisateur (2). Il a pour mère la nymphe arcadienne Carmenta qui s'expatrie avec lui. Il enseigne aux rustiques habitants du Latium l'usage des instruments de musique, la lyre, le triangle et la flûte, en même temps qu'il importe en Italie les cultes arcadiens de Déméter, de Poseidon Hippios et de Pan Lykaios. Charmas, Charmon, Zeus Charmon est donc un dieu musical agreste, l'héritier de Pan (3), le doublet mantinéen d'Hermès qui ne semble pas avoir pris racine sur le sol de Mantinée. C'est l'exact pendant d'Artémis Hymnia au pied du Ménale. L'association de Zeus et d'Artémis se retrouve dans la légende lycéenne de Zeus-Kallisto.

Alcimédon. Phialo, Heraclès

En cheminant de Mantinée vers Phigalie par Méthydrion, le voyageur, à son entrée dans les défilés du Ménale, rencontrait une jolie légende : Pausanias la raconte ainsi (4) :

« Au bout de 30 stades, il y a une plaine appelée Alcimédon que domine le Mont Ostrakina. Cette montagne recèle une caverne où habitait Alcimédon, un des héros. Cet Alcimédon avait une fille, Phialo, avec qui, au dire des Phigaliens, Hercule avait eu commerce. Quand Alcimédon apprit qu'elle était accouchée, il l'exposa pour la faire périr sur la montagne, elle et son enfant. Celui-ci, à qui les Arcadiens ont donné le nom d'Aichmagoras (qui crie fort), se mit à vagir, une fois exposé. Un oiseau, une pie, réussit à contrefaire ses cris de douleur, si bien qu'Hercule, passant par là et ayant ouï la pie, prit sa plainte pour celle d'un enfant. Il se détourna du côté de la voix, reconnut Phialo, la délivra de ses liens et sauva l'enfant. Ainsi s'explique le nom de la source voisine : Kissa, la Pie (5) ».

Ce récit a toutes les allures d'une cantilène populaire. Les

(1) Schol. ad Dionys. Perieg. 348.

(2) Évandre est identifié à Faunus (Favinus), le bon génie, opposé à Cacus, le mauvais démon (Plut. *Parall*, 38).

(3) Serv. ad *Æn.* VIII, 336. — Strab. V, 3, 3. — Sur l'équivalence de Carmenta et de Thémis, voy. Denys d'Halic. I, 31, 1. — Cf. Dionysos Melpomenos (Pausan. I, 31, 6).

(4) Paus. VIII, 12, 2.

(5) Le nom de la fontaine Kissoussa en Béotie (Plut. *Lysand*, 28, 6) vient de κισσός, lierre. De même l'épithète d'Athéna Kissaia (Paus. II, 29, 1).

pâtres avaient observé que les pies du bois venaient s'abreuver à cette source. Le nom qu'ils lui donnèrent inspira à quelque Tityre local un conte renouvelé des mésaventures d'Augé et de Téléphos sur le Parthénion et agrémenté d'un emprunt à celle du corbeau qui dénonce à Apollon les amours d'Ischys et de Koronis. Hercule intervient ici en chevalier sentimental, juste à propos pour réparer ses torts : d'ordinaire la légende se soucie moins de la moralité de ses dénouements. Cette invention de la pie, du passage d'Hercule et de la délivrance d'Aichmagoras paraît donc un ornement ajouté par quelque bel esprit à la fable primitive d'Alcimédon et de Phialo. Quant à ceux-ci, leur provenance et leur caractère sont également énigmatiques. Phialo ne peut être qu'une nymphe des eaux, celle des sources où l'on s'abreuve, peut-être une hypostase de l'Artémis arcadienne ou de Callisté, analogue à l'Augé tégéate, qu'Hercule posséda auprès d'un puits. La source-coupe, l'antre, les liens, l'oiseau rappellent les attributs de la déesse noire de Phigalie et de ses congénères (1). D'après Pausanias, d'après le nom de la nymphe et sa ressemblance avec la déesse phigalienne, sa localisation sur la route de Phigalie, il semble qu'on ait là une transposition des légendes phigaliennes. Quant à Alcimédon, sa personnalité est des plus obscures. « C'était, dit Pausanias, un des héros. » Le fait d'avoir élu domicile dans une caverne le désignerait comme un dieu local de la montagne, comme une sorte de Satyre, hypostase du Pan ménalien. Aichmagoras paraît personnifier les oiseaux chanteurs. Quant à Hercule lui même, il possédait un sanctuaire dans la plaine, mais l'emplacement n'en est pas absolument certain (2).

Le charme poétique du Ménale se reflétait dans ses cultes et dans ses légendes. Ces déités musicales, Artémis Hymnia, Zeus Charmon, — ces gracieuses personnifications, Kissa, Phialo, Aichmagoras, — Alcimédon, le Faune à la caverne, Hercule, le héros débonnaire, tous ces personnages d'idylle contrastent avec les sombres figures de l'Alésion. Ils nous apportent comme un écho léger des chants et des airs de flûte dont les pâtres joyeux égayaient leur retraite, près des sources ombreuses et des antres touffus.

(1) Bérard, *Orig. des cultes arcad.*, p. 215. Peut-être Alcimedon était il une divinité locale de la montagne, absorbée ensuite par Hercule.

(2) Thucyd. V, 64.

En résumé, les cultes ruraux du territoire mantinéen se répartissent d'eux mêmes et sans qu'il soit nécessaire d'y introduire une symétrie factice, en une triade de couples divins : Poseidon Hippios et Deméter, Dionysos et Aphrodite Melainis, Zeus Charmon et Artémis Hymnia. Le 1er groupe gouverne la terre, les eaux terrestres, la végétation, la vie animale ; — le 2e groupe comprend les divinités de la puissance génératrice et les gardiennes de la vie humaine; — le 3e, celles qui gouvernent et purifient les âmes par la musique. On serait tenté d'affirmer que ces trois groupes représentent trois aspects d'un seul et même être, d'un dieu conjugué originel, sur le patron de Baal-Astarté des Sémites et de l'Osiris-Isis des Égyptiens. Mais les preuves à l'appui de ce syncrétisme primitif appartiennent à la pure spéculation. Les Grecs ne s'en sont avisés qu'assez tard, sous l'effort des tendances philosophiques qui cherchaient à unifier le dogme et sous l'influence de la théologie égyptienne (1). Si l'on peut ériger en théorie que le polythéisme n'est que « la mise en scène de l'être unique dans ses différents rôles » (2), il faut admettre qu'en pratique les adorateurs de cet être multiple lui reconnaissaient autant de personnalités différentes qu'il portait de noms.

III. Cultes urbains

Conséquences religieuses du synœcisme.

Le synœcisme (3) provoqua à Mantinée de nombreuses fondations religieuses. Les vieux dieux indigènes ne suivirent pas les habitants des bourgades dans leur exode à l'intérieur des nouveaux remparts. Ils demeurèrent attachés aux lieux où ils s'étaient fixés en prenant possession du pays. Restés campagnards, ils eurent un peu à souffrir de l'isolement ; on les révérait sans doute autant que par le passé, mais on négligeait peut-être un peu plus leurs sanctuaires. L'inabordable Poseidon Hippios, victime d'une vénération séculaire, dut attendre qu'une piété moins passive s'avisât de son délabrement. Ce n'est pas avec leurs seules ressources que les Mantinéens improvisèrent leur spacieuse et brillante cité. Fondée avec le

(1) La Faye, *Culte des divinités d'Alexandrie*, p. 19 et suiv.

(2) Pierret, *Dict. d'archéol. égypt.*, article *Religion et divinité*.

(3) Entre 464 et 459. Voy. plus bas, liv. III, ch. 3.

concours politique et l'appui matériel des puissances étrangères, en particulier d'Argos, Mantinée dut voir affluer dans ses murs nombre de métèques argiens. Les relations antérieures de bon voisinage entre les deux républiques amies devinrent plus étroites et plus fréquentes, à tel point que les Mantinéens, comme on le verra, confièrent un jour à une troupe argienne la garde de leurs remparts. Cette influence persistante et répétée d'Argos sur les destinées de sa voisine est attestée non seulement par l'histoire, mais par la mythologie de Mantinée. Les dieux et les héros de l'Argolide franchirent de bonne heure les cols de l'Artémision pour s'installer à demeure au centre de la Haute-Plaine. Ils y obtinrent bien vite droit de cité et supplantèrent dans le cœur de la population urbaine les cultes un peu vieillis des divinités démotiques. Ce n'est pas à dire que tout soit de provenance argienne dans la religion ultérieure au synœcisme. D'autres influences s'y manifestent et l'élément arcadien y tient encore une grande place. Mais lui-même y semble plus récent que le fond primitif des cultes de bourgades où nous avons reconnu comme les assises mythologiques du pays mantinéen. A peine la nouvelle enceinte eut-elle dressé dans la plaine la couronne de ses créneaux, les dieux étrangers vinrent de toutes parts s'y abriter en des temples parfois luxueux. Les uns arrivaient d'eux-mêmes, introduits on ne sait par qui, colportés peut-être par quelques prêtres ambulants qui débutaient modestement en attendant la faveur populaire. Les autres, sollicités par les habitants eux-mêmes, autorisés par un oracle, recevaient les honneurs d'une installation officielle et pompeuse, car les Mantinéens comprenaient qu'au prestige matériel de leur puissance nouveau-née il fallait ajouter le prestige moral que confère la présence de divins protecteurs. C'est pourquoi ils imaginèrent la cérémonie du transfert des restes d'Arcas. De toutes façons, la ville s'enrichit de sanctuaires, sans qu'il soit toujours possible de déterminer la date exacte de chacune de ces fondations. Mais, en dehors des murs, le développement mythologique était arrêté pour toujours. Les dèmes se contentèrent de leurs antiques ξόανα de bois ou de pierre grossière et ne songèrent ni à rajeunir leurs dieux ni à leur donner de nouveaux confrères, taillés dans le marbre par Alcamène ou Praxitèle, comme ceux de la ville. La capitale centralisera désormais toute l'activité religieuse aussi bien que l'activité politique.

Les cultes préurbains ou du dème central.

A vrai dire, parmi les cultes que nous allons passer en revue, plusieurs ont dû exister avant le Ve siècle. Il est difficile d'admettre à cette époque un synœcisme religieux partiel, conséquence du synœcisme politique. On ne se figure pas Athéna Aléa émigrant de son dème pour venir s'installer aux bords de l'Ophis, sans que Pausanias, qui signale le fait pour Tégée (1), en ait été informé. Aléa, comme Poseidon Hippios, était de ces divinités qu'on ne dérange pas. La solution de cette difficulté me paraît être la suivante. Parmi les dèmes centralisés, celui de Mantinée proprement dit devint le noyau de la capitale fortifiée (2). Si les autres cultes démotiques ont subsisté sur place, autonomes et intacts, ceux du bourg principal se sont naturellement fondus dans la nouvelle ville, sans avoir à se déplacer. Il y a donc un certain fonds démotique dans les cultes urbains, fonds antérieur au synœcisme, mais dont il n'est pas toujours aisé de discerner tous les éléments.

Athéna Aléa était la souveraine de ce groupe. Autour d'elle, il faut distinguer un groupe de dieux qu'on pourrait appeler *préurbains*, c'est à dire appartenant à l'époque où le bourg de Mantinée, sans constituer à lui seul l'état mantinéen, était déjà le chef-lieu des dèmes. A ce titre, il devint de très bonne heure le rendez-vous des métèques divins ou héroïques, aussi bien que des simples mortels attirés par son agora ou par l'asylie de ses sanctuaires. On a vu qu'Argos servait d'intermédiaire entre le monde oriental et l'Arcadie fermée. Les marches de Tégée et de Mantinée restèrent tributaires du bazar d'Argos pour la plupart des produits exotiques. Même cette influence civilisatrice d'Argos avait survécu à la suprématie achéenne. Les Arcadiens de l' Ἀρειδάντειος κλῆρος la subirent presque insensiblement, par longue accoutumance, en recevant chez eux les cultes que l'Argolide leur apportait, soit qu'elle les tirât de son fonds propre, soit qu'elle les eût elle même reçus du dehors.

Les sanctuaires éponymes des tribus urbaines

Pour l'étude de ce groupe primaire, la liste des tribus mantinéennes nous fournit les plus précieuses données. L'intérêt

(1) VIII, 47, 1. La statue d'Athéna Hippia fut transportée du dème des Manthyréens et installée dans le temple d'Aléa, pour remplacer la statue enlevée par Auguste.

(2) C'est sans doute une considération analogue qui a fait supposer à Hell que ce dème central portait le nom d'*Alea* (*Nachr. d. Ges. d. Wiss. Gott.* 1895, p. 359).

principal de ce document réside dans la mention des divinités éponymes des tribus, lesquelles correspondent aux quartiers de la ville, dénommés d'après leurs sanctuaires respectifs, comme à Tégée et sans doute aussi à Mégalopolis (1). Il reste à préciser pourquoi on a choisi tel parrain plutôt que tel autre. Tout d'abord, on remarquera que le nom local des divinités éponymes est religieusement conservé dans l'onomastique des tribus. Épaléa dérive d'Aléa (et non d'Athéna, comme l'Épathanaia ou l'Athanéatis de Tégée), Ényalia d'Ényalos, Hoplodmia d'Hoplodmos ou Hoplodamos, Posoidaia (2) de Posoidân, Anakisia de Anakes. Mais Mantinée possédait d'autres sanctuaires que ces cinq là. Ils n'étaient même pas les plus importants, puisque deux d'entre eux, celui d'Hoplodmos et d'Ényalos sont omis par Pausanias. Si l'on attribue une valeur topographique à la description de Pausanias, le temple double d'Asklépios et de Léto devait occuper le quartier de la tribu Posoidaia, tandis que le sanctuaire de Poseidon Hippios se trouvait à 7 stades hors des murs. Or, le nom de Poseidon a prévalu. On s'est donc inspiré, pour la désignation des tribus, moins des considérations topographiques que des traditions sacrées. Ce sont les sanctuaires indigènes les plus anciens qui ont été choisis pour éponymes, j'entends ceux du dème principal de Mantinée propre, le noyau de la ville future. Nous avons donc dans cette liste des tribus une indication préalable pour le classement chronologique des cultes urbains. Le groupe des cinq sanctuaires éponymes préexistait au synœcisme (3). Quant à l'ordre dans lequel ils sont énumérés, il dépend de causes secondaires, telles que l'importance relative de chacun des quartiers sous le rapport de la population, du nombre de guerriers fournis, etc... L'inscription datant de la première moitié du IVe siècle, la hiérarchie primitive avait pu être bouleversée en l'espace d'un siècle.

Cette divinité est une des plus anciennes et des plus considé ATHÉNA ALÉA

(1) Inscriptions de Mégalopolis, dans les *Excavations at Megalopolis*, p. 124. Tribu Παναθάναια.

(2) Plutôt que Posoidlia (Röhl, *Athen. Mitth.* I, 234). — Sur la forme Ποσοιδᾶν, voy. Foucart. *Inscr. du Pélop.* 255 ab, nº 355 a.

(3) Je crois l'inscription contemporaine de la bataille de 362 (Voy. p. 100). Les tribus énumérées sont donc celles de la ville après sa reconstruction en 371. Mais leur nombre et leurs noms doivent être restés les mêmes que dans l'Ancienne Mantinée.

rables après Poseidon Hippios. Le texte de Pausanias ne laisse guère deviner son importance réelle. D'ailleurs, sauf pour le temple de Poseidon, cet auteur est sobre de détails sur les sanctuaires mantinéens. Il se borne à une énumération assez sèche et assez confuse. « Les Mantinéens, dit-il (1), adorent aussi Athéna Aléa ; elle possède chez eux un temple et une statue. » En revanche les inscriptions et les monnaies suppléent à l'insuffisance de cette brève mention. C'est d'abord le nom d'ἐπ' Ἀλέας porté par une des tribus urbaines, l'équivalent de l'ἐπ' Ἀθαναίαν tégéate (2), puis le fragment d'inscription archaïque qui règle les satisfactions dues à la déesse pour violation de son asile à la suite d'un meurtre, enfin les monnaies où la tête d'Athéna s'oppose à Dionysos, ou à Poseidon, ou bien à Kallisto. Bien qu'étouffée par Poseidon, Aléa n'en est pas moins à Mantinée un personnage divin des plus importants et des plus anciens.

Le nom de la tribu mantinéenne et l'intitulé de notre inscription (Ϝορλέασι οἵδε ἰν Ἀλέαν) concordent pour nous donner le vrai nom de la déesse, dans la première moitié du V[e] siècle. A cette époque, elle s'appelle à Mantinée *Aléa* tout court (3). Elle est la déesse Aléa, ἀ θεὸς ἀ Ἀλέα, pure de toute assimilation avec une divinité étrangère. Dans le cours de la même inscription, elle est désignée : la déesse, ἀ θεός. Évidemment l'identification avec Athéna de cette divinité indigène s'est accomplie après coup, sous une influence qui reste à déterminer. Arcadienne de naissance, elle s'est hellénisée sur le tard, du moins à Mantinée, suivant la même loi qui opéra la fusion de plusieurs divinités cantonales avec d'autres personnalités plus importantes ou plus célèbres. C'est ainsi que l'antique Hagémoné

(1) Paus. VIII, 9, 6.

(2) Appelée aussi Ἀθανεᾶτις (Pausan. VIII, 53, 6) ou plus correctement Ἀθαναιᾶτις (Foucart. *Inscr. du Pelop.* p. 191).

(3) Dans les textes antérieurs à Pausanias, Athéna est une apposition à Aléa. — Herod. I, 66 : περὶ τὸν νηὸν τῆς Ἀλέης Ἀθηναίης. Cf. IX, 70. — Ménandre, *Frag. com. græc.* ed. Meinecke, IV, p. 323, n° 362 a : Ἀλέας Ἀθηνᾶς. — Strab. VIII, p. 388 : τὸ ἱερὸν τῆς Ἀλέας Ἀθηνᾶς. Cf. Meister *Berichte der k. sächs. Gesellschaft. d. Wissens.* 1889, p. 81, et mon article dans le *Bull. de Corr. hellén.*, 1892, p. 573 et *Inscr. du Pélop*, 337. Dédicace de l'époque impériale à Tégée : Κλεοπάτρα ἱερασαμένα Ἀλέᾳ Ἀθανᾷ. La forme Ἀθαναία (*Inscr. du Pélop.* 352 d) se trouve à Mantinée, en lettres de la bonne époque, sur un simulacre de la déesse de forme pyramidale.

d'Aséa (1) est devenue Artémis Hégémoné, l'Hymnia du Ménale s'est transformée en Artémis Hymnia, Callisto en Artémis Callisté, Alalcoménia en Athéna Alalcoménéis. L'origine de ces noms isolés doit être cherchée dans les invocations adressées primitivement à un être divin, sinon un, du moins conçu comme réunissant en lui un certain nombre de qualités, telles que la Beauté, l'Harmonie, la Souveraineté, la Vertu protectrice. Les épithètes spéciales ont conduit à la personnification autonome de ces différents aspects de la divinité anonyme (ἁ θεός) (2). La Toute-Belle s'est distinguée de l'Harmonieuse, de la Souveraine, de la Protectrice. Les cantons arcadiens ont appliqué en toute candeur l'adage *nomina numina*, et créé nombre de personnalités divines avec des attributs moraux ou des qualités physiques. Quand les dieux helléniques pénétrèrent dans l'abrupte province, ils absorbèrent peu à peu ces divinités locales, impuissantes à défendre leur individualité et leur nom. Cette métamorphose dut avoir souvent pour complices les prêtres et les exégètes locaux qui pensaient rehausser le prestige des idoles indigènes, en leur prêtant, grâce à des analogies plus ou moins fondées, les attributs et le nom de dieux plus fameux. C'est le résultat de ce travail déjà lointain que Pausanias, imbu d'idées modernes, a consigné dans son livre. Sous ses assimilations savamment banales, il est souvent impossible de retrouver la rubrique originelle des vieilles divinités. Ainsi, dans les passages relatifs à l'Athéna Aléa de Tégée, de Mantinée et d'Aléa, rien ne nous avertit que nous avons affaire à un personnage étranger par ses origines et son caractère à la Pallas classique. Et pourtant Aléa n'était ni un reflet ni une émanation de celle-ci. Il est heureux que, sur place, les idées anciennes aient parfois résisté aux essais centralisateurs des mythographes, et qu'on retrouve la trace authentique de ces idées dans certains monuments figurés ou épigraphiques.

Aléa ressemble beaucoup à l'Alalcoménia du Tilphousion. C'est une *Protectrice*. Son nom signifie à la fois abri, refuge, asile et

(1) Ἀγεμώ a le même sens qu'ἡγεμών et, par suite, qu'ἄναξ, ἄνασσα, qualificatifs plus usuels.

(2) Cf. les textes chypriotes, où la déesse de Paphos (ἁ Παφία) est de même simplement appelée ἁ θεός, ἁ Ϝάνασσα, avant son absorption par l'Aphrodite grecque. Collitz-Bechtel, *Griech. Dialect. Inschrift*, Chypre, n° 1.

éloignement, secours (1). Elle accueille les fugitifs et tient les ennemis à distance. A Tégée, son temple est un asile célèbre ; on y accourt d'Argos et de Sparte (2). Elle est aussi le rempart de la cité. Elle accapare le rôle de divinité poliade, et reçoit en ex-voto les entraves des captifs ou les dépouilles des ennemis (3). Son nom ayant un double sens, elle devait forcément bénéficier de l'équivoque (4). A Mantinée, dans la première moitié du Ve siècle, comme le prouve notre inscription archaïque, c'est surtout l'idée de refuge qui s'associait au nom d'Aléa.

Le culte d'Aléa est indigène en Arcadie. On ne le trouve

(1) Hesych.: Ἀλέη · ἄλυξις, ὅ ἐστιν ἔκκλισις. — Cf. Homère. *Il.* XXII, 300 sq : νῦν δὲ δὴ ἐγγύθι μοι θάνατος κακός οὐδέ τ' ἄνευθεν, οὐδ' ἀλέη. — Hesiod. *Trav. et jours* 544 sq. : δέρματα συῤῥάπτειν νεύρῳ βοός, ὄφρ' ἐπὶ νώτῳ ὑετοῦ ἀμφιβάλῃ ἀλέην. — Ἀλεϝῶ = ἀλεύω veut dire fuir et éloigner. Il se retrouve dans le nom des Aleuades thessaliens. Un équivalent d'Ἀλέα est Ἀλεξάνδρα, épithète d'Héra d'Argos. Ἥρας τῆς καλουμένης Ἀλεξάνδρας ἱερόν, τὸ δὲ φυγεῖν τινὲς ἀλέασθαι ὀνομάζουν. Schol. ad Pindar. *Nem.* IX, 30.

(2) Pausan. II, 17, 7. — III, 5, 6 ; 7, 9. — Plut. *Lys.* 30.

(3) Herodot. I, 66. — Pausan. VIII, 47, 2 et 5. — IX, 70.

(4) Un 3e sens, indiqué par les lexicographes, a même servi de point de départ à une théorie mythologique. Ἀλέα signifiant chaleur, on en a déduit le caractère igné et solaire de la divinité. Herodian. ap. Steph. Byz. s. v. Ἀλέα : Ἡρωδιανὸς δέ φησιν « ἀλέα ἐπὶ τῆς θερμασίας καὶ ὁπότε δηλοῖ τὴν φυγὴν βαρύνεται, ἐπὶ δὲ τῆς Ἀθηνᾶς ὀξύνεται. » Ἐχρῆν δὲ καὶ τοῦτο βαρύνειν. Cf. Etym. Magn. Ἀλέα. — Proclus in Hesiod. op. 491. D'après O. Müller (*Kl. Schr.* II, 177), Athena Aléa est l'incarnation de la chaleur féconde de l'été. Klausen (*Eneas u. d. Penaten.* I, p. 369, n° 610) rapproche d'Aléa le nom d'Auge, hypostase de la déesse ; Immerwahr (*Kulte Arkad*, p. 62) invoque l'épisode de Skephros et de Leimon, raconté par Pausan. (VIII, 53) pour opposer le culte d'Aléa, déesse de la sécheresse bienfaisante, à celui de Poseidon, qui épand les eaux à travers la plaine marécageuse. Mais, outre que le mythe de Skephros et de Leimon n'a aucun rapport avec Athena Aléa, on ne trouve, ni dans les légendes de Tégée ni dans celles de Mantinée, ni dans celles d'Aléa, aucune preuve d'une rivalité entre Aléa et Poseidon Hippios. Le mythe athénien de la lutte entre les deux divinités ne semble pas s'être implanté en Arcadie. C'est Maira, la fille d'Atlas, qui personnifie dans ce pays la chaleur solaire. L'assimilation d'Athena Aléa avec une divinité ignée est l'œuvre de commentateurs, qui se sont plu à jouer sur les mots. Mais cette idée n'a pas influencé le culte. La théorie d'Immerwahr est donc plus ingénieuse et plus savante que solide. Le fait qu'Athena et Poseidon figurent de chaque côté de certaines monnaies mantinéennes (Millingen. *anc. coins.* IX, 24), n'est pas un argument suffisant. Les divinités associées sur les monnaies n'ont pas forcément entre elles un lien étroit : sur d'autres pièces, Athena s'oppose à Dionysos ou à Callisto. C'est en qualité de Polias qu'Athena casquée figure sur les monnaies mantinéennes.

ailleurs qu'en Laconie, où il est descendu de Tégée (1). Il est né de la création d'un asile arcadien. Pendant la période troublée qui suivit l'installation des Doriens dans le Péloponnèse, la Haute Plaine s'offrait comme un pays neutre où les bandes fugitives et les familles dépossédées trouvaient refuge. Dans la légende, Oreste, les Péliades, Pénélope, Apheidas et sa bande, trouvent asile à Tégée ou à Mantinée. Plus tard, Apheidas, quoique venu d'Argolide, fut rattaché à Arcas. Son fils Aléos passait pour être le fondateur du culte d'Aléa, ce qui, sans doute, signifie qu'Apheidas ouvrit un asile aux réfugiés de sa race. C'est, en effet, l'Argien Mélampous qui dresse l'autel de la déesse. Le même Aléos était οἰκιστής de la ville d'Aléa, c'est-à-dire qu'un autre asile fut ouvert dans cette ville. De plus, le fils d'Aléos, Képheus, installé dans un canton voisin, accueille les suppliants attiques chassés par Égée (2). Mantinée devint aussi un lieu de refuge. De ces trois asiles, d'Aléa, de Mantinée et de Tégée, placés sous la sauvegarde de la déesse Aléa, quel était le plus ancien ? Le nom de l'asile devenu dans la première le nom même de la ville, l'importance de son enclos sacré attestée par un règlement religieux de la première moitié du IVe siècle et déposé à Tégée (3) semble créer une présomption en faveur d'Aléa. Son territoire confine à celui d'Argos. Ce n'est qu'un vallon exigu, encaissé, isolé de toutes parts. Il n'était guère appelé à de brillantes destinées, mais plutôt voué à la dépendance à l'égard de Stymphale ou d'Argos.

Au temps de Pausanias, il avait fait retour à l'Argolide (4). De très bonne heure, ce canton dut servir de cachette aux fugitifs qu'un crime ou des raisons politiques chassaient de l'Argolide. Il est donc possible que les Apheidantes s'y soient établis tout d'abord, pour se répandre ensuite dans les plaines prospères de la Mantinique et de la Tégéatide, où, renforcés par les recrues qui leur arrivaient de leur pays d'origine, ils se seraient bientôt trouvés en bonne position. Tégée, avec ses neuf dèmes, devint alors la puissance de l'Arcadie orientale, le centre des échanges commerciaux et religieux entre l'Argolide et l'intérieur du Péloponnèse. La renommée et l'importance de son asile s'accrurent

(1) Pausan. III, 19, 7. — Xénoph. *Hellen.* VI, 5, 27.

(2) Pausan. VIII, 23, 3.

(3) Bérard. *Bull. de Cor. hellén.* XIII, p. 281, et Meister, *Ber. sachs. Gesel.*, 1889, p. 83.

(4) Paus. VIII, 23, 1.

au point de reléguer dans l'ombre ceux d'Aléa et de Mantinée (1). C'est alors que l'Athéna argienne s'installa à Tégée. Elle y vint d'abord indépendante. Les traces de son culte subsistent dans le nom de la tribu ἐπ' Ἀθαναίαν, dans le culte d'Athéna Poliatis et le sanctuaire de l'Ἔρυμα (2), où se trouvait déposé le talisman de la ville, un cheveu de la Gorgone donné à Képheus par la déesse (3). Mais ce culte indépendant ne réussit pas à se développer ; le prêtre n'entrait qu'une fois par an, au dire de Pausanias, dans le temple d'Athéna. C'est que, de bonne heure, Athéna s'était fondue avec la toute-puissante Aléa. La déesse Protectrice était devenue d'abord la Protectrice semblable à Athéna (Ἀλέα Ἀθάνα), et finalement, Aléa passant du rôle de substantif à celui de qualificatif, Athéna la Protectrice (Ἀθηνᾶ Ἀλέα). Les deux personnalités de la Protectrice et de la Poliatis se combinèrent en une intime union. La déesse issue de ce mélange gardait de l'antique Aléa le droit de l'asile et y ajoutait les attributions guerrières de l'Athéna Polias d'Athènes, qui devint le modèle de la plupart des déesses poliades.

Le règlement religieux de Tégée laisse deviner l'existence, avant 371, d'une amphictyonie arcadienne dont le culte d'Aléa était le lien religieux et Tégée le centre (4). Elle réunissait les anciens asiles placés sous la sauvegarde de la Protectrice, c'est-à-dire les sanctuaires d'Aléa, de Mantinée et de Tégée, peut-être aussi celui de Kaphyai, lié par Képheus à la légende d'Aléos (5). Le point de départ de cette association, suivant

(1) Se réfugièrent à l'asile de Tégée : Meltas (?), roi d'Argos (Diod. *fr.* VII, 5), Chryséis d'Argos (Paus. II, 17, 7), Léotychide de Sparte (*ib.* III, 7, 9), Hégésistratos d'Élis (Hérod. IX, 37), Pausanias (Xén. *Hellen.* V, 25. — Paus. III, 5, 6. — Plut. *Lys.* 30).

(2) D'après Meister (Ouv. cité, p. 84) ce culte dériverait de celui de la déesse Aléa, dont le nom mal compris aurait été traduit par ἔρυμα (τὸ τοῦ Ἐρύματος ἱερόν). Cette interprétation me semble peu motivée. — L'épithète de Ἀστυοχος (Röhl. *Ins. gr. ant.* 95. — Collitz. I, 1218), semble se rapporter à la Poliatis.

(3) Pausan. VIII, 47, 5. Voy. une autre version dans Apollodore, II, 7, 3. La tête de la Gorgone était, disait-on, enterrée à Argos, près du temple d'Athéna Salpinx (Pausan. II, 21). La légende tégéate d'Augé, prêtresse d'Athéna, enfermée dans un coffre (Eurip. ap. Strab. XIII, 615) avec Télèphe, rappelle le mythe argien de Danaé.

(4) Ce point a été très nettement dégagé par Meister (*ouv. cité*, p. 84). Il compare le rôle de la ville d'Aléa dans cette association à celui d'Anthéla supplantée par Delphes dans la direction de l'amphictyonie pyléenne. Cet ingénieux rapprochement n'est pas sans valeur.

(5) Le culte d'Athéna à Kaphyai est attesté par les monnaies (Gardner, *Catal. of greek coins in the Brit. mus.* Pelop. pl. XXIII, 4).

M. Meister, aurait été, dans les temps primitifs, la ville d'Aléa. Tégée, à l'époque de son épanouissement, la supplante, mais Aléa conserva pour son enclos sacré des privilèges dont le détail est spécifié dans l'inscription. Les villes amphictyoniques se trouvaient représentées par des hiéromnémons qui percevaient, au profit de la caisse commune, la moitié de certaines amendes. Ils se réunissaient à Tégée au moment de la *Tripanagorsis* ou triple panégyrie, sans doute ainsi nommée parce que la fête en l'honneur d'Aléa avait lieu à la fois dans les trois villes, centres du culte de cette déesse (1). Cette solennité s'accompagnait de grands sacrifices, de banquets, de jeux : à Tégée, dans un stade spécial voisin du temple, on célébrait les Ἀλεαῖα.

L'assimilation d'Aléa et d'Athéna, commencée à Tégée, illustrée par la popularité du sanctuaire le plus riche de l'Arcadie, passa dans le langage courant. Le rôle historique de Tégée contribua à la diffusion du nom d'Aléa-Athéna ou Athéna-Aléa, appliqué par Pausanias à tous les sanctuaires d'Aléa. Mais à Mantinée, et sans doute aussi à Aléa, la liturgie demeura longtemps rebelle à cette combinaison. La divinité primitive y défendit jusqu'au V[e] siècle son nom et sa personnalité. Cependant, à Mantinée, l'Athéna argienne s'était aussi introduite sous le patronage d'Héra : elle figure avec Hébé aux côtés d'Héra dans un groupe sculpté par Praxitèle (2). D'autre part, un petit hermès de marbre, terminé en pyramide et accompagné de l'inscription Ἀθαναία en lettres de la bonne époque, a été retrouvé par M. Foucart (3) : c'était la reproduction même de la déesse sous la forme tétragonale chère aux Arcadiens (4). Finalement, la Protectrice mantinéenne suivit l'exemple de sa voisine et se convertit en Polias. Elle figure, tout à fait hellénisée, avec le casque corinthien, sur les monnaies de la ville postérieures à Épaminondas (5). On pourrait supposer que ce

(1) Ou parce qu'elle durait trois jours? A côté du Conseil des 300 à Tégée intervient un Conseil des 50 dont l'identification est incertaine. M. Bérard y voit l'antécédent de la Boulé des 50 démiurges du Κοινὸν Ἀρκαδικόν ; M. Meister pense qu'il se composait de 50 hiéromnémons. Sur les Ἀλεαῖα, Paus. VIII, 47, 4. — Schol. Pind. *Olg.* VII, 153. — C. I. G. 1515. — Fränkel. *Inschr. v. Pergamon*, 156. — Cavvadias. *Épidaure*. n° 78.

(2) Paus. VIII, 9, 3.

(3) *Inscr. du Pélop.* 352[d].

(4) Paus. VIII, 35, 6. — 48, 6.

(5) Gardner, *Catal. of greek Coins*, pl. XXXV, 1, 2, 4, 5, 6.

type se rapporte à une divinité indépendante, comme l'Athéna Poliatis de Tégée. Mais Pausanias ne mentionne aucun temple spécial à Athena. Il est plus plausible d'admettre que la fusion d'Aléa et d'Athéna s'est faite dans la Nouvelle Mantinée après 371. Le désir de faire concurrence à la rivale tégéate ne fut peut-être pas étranger à cette combinaison.

Le sanctuaire d'Aléa avait, dans la première moitié du Ve siècle, une importance qu'il perdit sans doute plus tard, à l'époque romaine. Une grave affaire d'hiérosylie, dont une inscription nous a conservé le souvenir (1), mit en jeu la justice humaine associée à la justice divine, et un χρηστήριον qui est peut être l'ancien oracle de Poseidon Hippios transformé comme il a été dit plus haut.

Enyalios

L'épithète de la tribu Ἐνυαλία est tirée de Ἐνυάλιος, dieu guerrier et destructeur qu'honoraient les jeunes Spartiates (2). Ce nom est tantôt isolé (3), tantôt accolé comme surnom à celui d'Arès (4). Le poète Alcman les séparait parfois, parfois les réunissait (5). L'identité d'Enyalios et d'Arès soulevait déjà un problème pour les anciens (6). Certaines légendes attribuaient à Enyalios une généalogie tout à fait indépendante d'Arès, en le donnant pour fils de Kronos et de Rhéa (7), ou comme originaire de Thrace (8), ou comme issu de Poseidon et de Libyé (9). Il est donc malaisé de décider si nous avons affaire à un dieu pri

(1) Voy. le texte et la traduction de ce document aux Appendices.

(2) Paus. III, 14, 9 et 10, — 20, 2. Sur l'étymologie d'Ἐνυώ, déesse des massacres et des combats, associée à Arès comme mère ou nourrice, compagne ou fille, voy. Suidas, s. v., et Roscher, *Myth. Lexic*, s. v. Enyo. Strabon (XII, 2, 3.) assimile à Enyo la déesse Mâ, adorée à Comana de Cappadoce (XII, 5, 35).

(3) *Iliad.* II, 651. — XIII, 519. — XVIII, 309. — Thucyd. IV, 67, — Pausan. III, 14, 9, 10 ; — 15, 7. — 20, 2. — Plut. *Quaest. gr.* III, 290 D. — *Virtut. mulier.* IV.

(4) Il. XVII, 211. — Voy. Roscher *Myth. Lexic.* s. v. Enyalios. — Wide *Lakon. Kulte*, p. 149.

(5) Schol. Aristoph. *Pac.* 457.

(6) *Ib.* πρὸς τοὺς οἰομένους τῶν νεωτέρων τὸν αὐτὸν εἶναι Ἄρεα καὶ Ἐνυάλιον, κατ' ἐπίθετον. Le serment des éphèbes athéniens dans Pollux, VIII, 106 laisse la question douteuse : Ἄγραυλος, Ἐνυάλιος, Ἄρης peut aussi s'écrire sans virgule.

(7) *Ibid.*

(8) Eustath., p. 673, 50.

(9) Ioann. Antioch. fr. 615. *Fr. Hist. Gr.* IV, p. 544.

mitif absorbé par Arès ou bien à une émanation de celui-ci.

Cette indécision s'explique par la double tendance en sens contraire qu'on constate dans les mythes grecs. La première est la tendance à l'anoblissement. Il n'est guère de héros local qui ne possède l'étoffe d'un grand dieu et ne puisse aspirer à siéger sur l'Olympe. Il lui suffit de prendre le nom d'un des Olympiens et d'y ajouter le sien propre en manière de surnom ou d'épithète. C'est par ce procédé synthétique que les villes, sciemment ou non, faisaient monter en grade leurs divinités indigènes et rehaussaient le prestige de leur Panthéon. La métamorphose de l'Aléa tégéate en Athéna, celle du Charmas pallantin en Zeus Charmon, du Kéraunos mantinéen en Zeus Kéraunos en sont des exemples typiques. Il y a, en pareil cas, augmentation de la qualité. C'est, en général, la transformation la plus ancienne, parce qu'elle s'est produite au moment où les cantons jusqu'alors isolés ont pris contact avec les mythes helléniques. Le mouvement contraire indique une date plus récente. Il marque une tendance analytique et particulariste. On prend dans le domaine commun l'un des grands dieux et on le confisque sous forme de héros local. Pour cela, on fait abandon de son nom propre et l'on donne l'autonomie à sa personnalité secondaire caractérisée par son surnom, lequel devient le nom du héros. Par exemple, d'Arès Ényalios on tirera Ényalios, de Zeus Épidotès le démon Épidotès, d'Artemis Kallisté la nymphe Kallisto, d'Artémis Hymnia la nymphe Hymno. Parfois ce second avatar n'est qu'un retour, sous une forme secondaire, au morcellement primitif de l'être divin en autant d'individus qu'il y avait d'invocations rituelles.

Héros divinisés et dieux héroïsés.

La distinction entre ces deux genres de métamorphoses n'est pas toujours possible : car rien ne ressemble davantage à un héros divinisé qu'un dieu héroïsé. Arès Ényalios est-il un Ényalios anobli, ou bien Ényalios est-il un Arès Ényalios déchu ? Cette question reviendra plusieurs fois dans les mêmes termes. Pausanias sur ce point ne donne que peu de lumière. La décomposition des grandes personnalités divines en petites divinités était un procédé de rajeunissement mythologique dont les Alexandrins ont beaucoup usé. Aussi quand Pausanias signale quelque part le culte d'un héros dont le nom sert en même temps de surnom à un dieu de l'Olympe, la question reste douteuse. Les textes épigraphiques sont plus probants, pour peu qu'ils remontent à une époque assez ancienne où la foi tradi

tionnelle était encore assez naïve et robuste pour ne pas s'énerver en de décadentes subtilités.

A l'époque où furent constituées les tribus mantinéennes, c'est-à-dire dans la première moitié du V[e] siècle, les cultes cantonaux avaient conservé toute leur vitalité native. Or, en Arcadie, le culte d'Arès, pur de tout alliage avec Enyalios, existait en Azanie (1), à Lycosoura, à Mégalopolis, à Tégée, tandis que la présence d'Ényalios en Arcadie n'est attestée que pour Mantinée. D'autre part, on ne peut refuser à l'Ényalios de Sparte, représenté par un vieux ξόανον aux pieds enchaînés (2), les caractères de la plus haute antiquité. S'il s'associe, dans le culte, à Arès, rien n'indique qu'il se soit confondu avec lui. Au contraire, il vit dans une intimité peut-être plus étroite avec Poseidon Gaiaochos et Athéna (3). Le même groupe se retrouve dans l'ancienne Mantinée où Ényalios serre de près Aléa et Poseidon Hippios. Ényalios semble donc, primitivement, avoir été un dieu guerrier indépendant de l'Arès hellénique, puis combiné avec lui pour en être séparé de nouveau, puisque l'épithète d'Ényalios se présente aussi sur le tard accolée aux noms de Zeus et de Dionysos (4). A Argos, la légende de l'héroïne Télésilla (fin VI[e] siècle) s'associait au culte d'Ényalios (5). Mais le culte d'Argos paraît être une copie de celui de Sparte. Les Argiens vainqueurs (6) n'installèrent Ényalios chez eux que pour démentir la légende laconienne qui le représentait, comme la Niké Aptéros d'Athènes, hors d'état de s'échapper de Sparte (7). Il en résulte que c'est très probablement par l'intermédiaire d'Argos qu'il est venu s'établir à Mantinée associé à sa voisine dans le même esprit d'opposition anti-laconienne.

(1) Le cheval Areion de la légende thelpousienne est fils de Poseidon et d'Erinys. L'origine béotienne de ce mythe est soutenue par Tümpel. (*Ares u. Aphrodite.*, p. 689 et Immerwahr *Kulte Arkad.* p. 161 et suiv.).

(2) Paus. III, 15, 7. — Voy. dans Bérard une explication de ces idoles enchaînées (*Orig. des cultes arcad.*, p. 100).

(3) Wide (*Lak. Kulte*, p. 151) croit reconnaître dans la description de Pausanias une répétition (Paus. III, 15, 6 et III, 20, 2).

(4) Joseph. *Ant. Jud.* I, 4, 3. — Macrob. *Sat.* I, 19.

(5) Plut. *Virtut. Mulier*, 4. De même à Tégée, celle de l'héroïne Marpessa se lie au culte d'Arès Gynaikothoinas et d'Aléa (Pausan. VIII, 47, 2).

(6) De Cléomène, fils d'Anaxandridas (Plut. *ibid.*).

(7) Pausan. III, 3, 7.

Hoplodmos ou Zeus Hoplosmios.

La forme arcadienne *Hoplodmia* équivaut à l'épithète Hoplosmios (1), l'un des surnoms les plus rares de Zeus et même de Héra. Héra Hoplosmia était adorée en Élide (2) et Zeus Hoplosmios en Arcadie (3). Il possédait à Méthydrion un temple assez riche qui renfermait une table en or (4). Il est donc naturel de conclure avec M. Foucart à l'existence d'un culte de Zeus Hoplosmios à Mantinée. Mais ce personnage divin est encore de ceux dont on ne saurait dire avec certitude s'il a débuté par la qualité de dieu ou par celle de héros local. Une tradition recueillie à Méthydrion par Pausanias (5) racontait que Rhéa, grosse de Zeus et poursuivie par Kronos, se réfugia sur le Mont Thaumasion où les géants conduits par Hopladamos se firent ses gardes du corps. A Mégalopolis, où une partie des Méthydriens avait dû émigrer, on montrait dans le sanctuaire d'Asklépios-Enfant des squelettes gigantesques, dont l'un était attribué au même Hopladamos (6). Le nom d'Hopladamos n'est qu'une altération d'Hoplodamos ou Hoplodmos, dont Hoplodmios est l'épithète. Le géant Hopladamos de la légende méthydrienne n'est donc pas sans parenté avec Zeus Hoplosmios. Bien qu'il se présente comme un personnage distinct, M. Foucart (7) propose de les identifier, et l'on ne peut que le suivre dans cette voie. Mais on manque de données précises pour décider si Hopladamos dérive d'une épithète de Zeus ou si c'est un dieu local absorbé par Zeus. Les rapports mythologiques entre Mantinée et Méthydrion présentent assez d'analogie pour qu'on puisse admettre entre les deux villes un échange soit de la légende d'Hopladamos, soit du culte de Zeus Hoplosmios. Les Méthydriens avaient reçu de Mantinée Poseidon Hippios. Ils localisaient aussi sur leur territoire le mythe de l'ἀπάτη ou subterfuge de Rhéa au bénéfice de Zeus, tandis que les Mantinéens l'avaient adapté à la légende de Poseidon Hippios. L'association d'Hopladamos à la légende de Rhéa, sa conversion en géant, semblent être l'œuvre des Méthydriens. Mais le prototype du personnage pouvait exister à

(1) Exemples de l'assibilation du δ dans le dialecte arcadien : ζέρεθρα pour δέρεθρα. Voy. Meister, *Griech. Dial.*, II, p. 105-106.

(2) Lycophr. *Alexandr.* v. 614. Tzetzès. *ad Lycoph.*, v. 858.

(3) Aristot. *De part. animal*, III, 10, 673 a, 19.

(4) Foucart, *Inscr. du Pélop.*, 353, l. 18.

(5) Pausan. VIII, 36, 2.

(6) Pausan. VIII, 32, 3.

(7) *Revue archéol.*, 1876, II, p. 102.

Mantinée sous la figure d'un dieu indigène, patron de ces danseurs armés dont la réputation était aussi ancienne que répandue. Nous établirons l'origine cultuelle de cette fameuse *ὁπλιτικὴ ὄρχησις* de Mantinée, qui reporte la pensée aux rites pélasgiques de Samothrace et de l'Ida, aux cérémonies des Curètes, des Corybantes et des Σάοι, ancêtres des Saliens. On sait aussi que Dardanos, le colporteur du culte de la Mère des dieux et des Kabires pélasgiques, passait pour originaire d'Arcadie et que le nom du Dardanien Kapys, éponyme de Kaphyai, équivaut à celui de Képhéus, fils d'Aléos, et père d'Autonoé, fondatrice de Mantinée. De toutes ces indications, il résulte que Mantinée fait partie de cette zone mythologique qui s'étend du Péloponnèse central et de la Béotie jusqu'en Asie Mineure, en passant par les îles de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace, les derniers refuges de la population pélasgique, au dire des anciens, et les foyers de l'antique religion cabirique. Nous ne saurions dépasser cette affirmation très générale sans tomber dans la fantaisie. En particulier, la question de priorité en ce qui concerne les cultes qu'on qualifie de pélasgiques, résolue en faveur de la Béotie par l'école d'Otfried Müller, en faveur de la Phrygie et de Samothrace par François Lenormant, peut encore être discutée (1). En tout cas, étant donné la liaison de l'Hopladamos méthydrien avec la Mère des Dieux, compagne des Cabires, des Corybantes, des Dactyles et de leurs congénères, sa qualité de chef des Géants, alors que les Cabires de Pergame et de Samothrace sont aussi qualifiés de *Dieux forts* et apparentés aux Titans, la confusion constante des Géants et des Titans, on peut soupçonner dans l'Hoplodmios mantinéen un démon cabirique transformé en un de ces desservants guerriers dont le Saos ou Saon de Samothrace, à la fois dieu, héros local et ministre du culte, est le spécimen le plus complet. A Mantinée, Hoplosmios conserve son originalité comme dieu de la danse en armes ; mais, comme cette danse s'associait aux légendes du Zeus de l'Ida et du Lycée, il n'est pas surprenant que les Arcadiens se soient figuré le dieu lui-même dansant en armes et qu'ils aient créé ainsi leur Zeus Hoplosmios, à qui les Eléens donnèrent pour compagne leur Héra Hoplosmia. Ces divinités guerrières n'avaient pas le caractère violent et sanguinaire

(1) Voy. Crusius, *Progr. der Leipzig. Thomasschule*, 1886, et ce qui a été dit plus haut sur le culte d'Aphrodite en Arcadie (p. 276-277).

d'Ényalios. Elles présidaient moins aux massacres et aux combats qu'aux parades militaires et aux savantes évolutions des danses d'hoplites.

Les Anakes.

Le nom de la tribu Ϝαναχισία complète, en la précisant, la mention d'un temple des Dioscures par Pausanias (1). Ce culte dans le Péloponnèse avait pour foyer la Laconie, où le couple tutélaire des Tyndarides tient une si grande place dans les légendes achéennes (2). En Arcadie, leur présence n'est attestée qu'à Kleitor (3) et à Mantinée. Dans la première de ces deux villes, ils se rattachent par leur nom de θεοὶ μεγάλοι aux Cabires de Samothrace, qui se confondirent en maint endroit avec les Tyndarides (4) ; dans la deuxième, aux Ἄνακες ou Ἄνακτες, surnom des Tyndarides à Argos, à Athènes (5) et ailleurs. Comme à Sparte, le culte des Ἄνακες en Argolide semble antérieur à l'arrivée des Doriens (6). La légende de sa fondation par Hélène le fait entrer dans le cycle traditionnel des Achéens-Laconiens. Les statues des Tyndarides remontaient à des temps très lointains : celles qu'on voyait à Argos même étaient attribuées à Dipoinos et à Skyllis, les vieux maîtres crétois ; à Trœzène, un autre primitif, Hermon de Trœzène, avait sculpté leurs ξόανα en bois (7). Certaines inscriptions en leur honneur (8), nous ramènent à la forme mantinéenne Ϝαναχισία. Dans ces conditions la provenance argienne du culte des Ϝάνακες à Mantinée est tout indiquée. On peut même en marquer comme une étape, au sanctuaire Διοσκούρων ἀνάκτων d'Asina, sur la route d'Argos à Lerne (9).

Les Ἄνακες argiens ont reçu des Tyndarides laconiens le

(1) Paus. VIII. 9, 12.

(2) Voy. Wide. *Lakon. Kulte*, p. 304.

(3) Hérod. VI. 127. — Pausan. VIII, 21, 4. Monnaie du Ve s. dans *Journ. of hellen. Stud.* VII. 102.

(4) Voy. Roscher. *Myth. Lexicon*, art. *Dioscouroi*, l'article *Dioscures* de Lenormant dans le *Dict. des Antiq.* de Saglio, et l'article *Kabeiroi* dans l'Encycl. d'Ersch et Gruber. Peut-être doit on rapporter a cette série des cultes cabiriques les Dieux Purs (Καθαροί) de Pallantion (Pausan. VIII, 44, 5).

(5) Voy. les textes dans Curtius. *Stadtgesch. Athens*, p. XLVI.

(6) Pausan. II, 22, 5.

(7) Pausan. II, 31, 6.

(8) Τῶν Ϝανακων (*Arch. Zeitung*, 1882, p. 383) ; τοὶ Ϝανακοι (Roehl *Inscr. gr. Antiquis.* 43 a., p. 173).

(9) Pausan. II. 36, 7.

caractère de divinités agonistiques et éphébiques (1). A Argos à Hermione (2) ils possédaient un stade; de même à Athènes, où ils s'établissent par l'intermédiaire de Thésée (3). Mais ils se présentent aussi avec le serpent, symbole des dieux chtoniens et des dieux guérisseurs : à Mantinée, leur temple est nommé par Pausanias entre celui de Zeus Épidôtès et celui de Déméter et de Cora.

On reconnaît l'effigie des Anakes sur une monnaie mantinéenne du IVe siècle (4); ils sont figurés par deux bustes coiffés du pilos et armés d'une lance, et surmontant un vaste autel. Ils sont ici assimilés à des dieux protecteurs, σωτῆρες, surnom qui leur est assez souvent attribué, comme à Athènes.

Résumé

Tels sont les cultes des divinités éponymes des cinq tribus urbaines, l'Épaléa, l'Ényalia, l'Hoplodmia, la Posoidaia, l'Anakisia. Toutes ces divinités sont guerrières, car Poseidon Hippios lui même, comme on l'a vu, revêt aussi un caractère belliqueux : il assiste les Mantinéens au combat, son trident sert d'emblème aux hoplites mantinéens, par son hypostase Aréithoos il se métamorphose en guerrier, enfin, dans la légende du sacrilège d'Æpytos II, il personnifie la résistance aux envahisseurs. Le choix de ces éponymes n'est évidemment pas fortuit. Il confirme l'hypothèse de M. Foucart, d'après laquelle ces tribus ne sont pas à confondre avec les anciens dèmes. Leur création ne remonte pas au-delà du premier synœcisme. Leurs noms reflètent les préoccupations stratégiques qui ont déterminé la concentration de l'état mantinéen à l'intérieur d'une grande enceinte fortifiée. Chaque quartier de la nouvelle forteresse

(1) Pausan. IV. 27, 1. On leur attribuait à Sparte l'invention de l'ἐνόπλιος ὄρχησις. Cf. Plat. *Leg.* VII. p. 796 b. — Lucien. *de Saltat.* 10. — Wide. *Lakon. Kulte*. p. 309.

(2) Paus. II, 34. 10.

(3) Pour le rôle de Thésée dans la légende des Tyndarides, Paus. II. 22, 5. — Plut. *Thesee*. 33, 2.

(4) Voy. p. 242, fig. 39. 1. Gardner. *Catal. of greek Coins*. pl. XXXIV. 21. Svoronos (*Gazet. archéol.* 1889), croit cette monnaie contemporaine de la reconstruction de Mantinée en 370 et veut voir dans cet autel celui de Poseidon Anax, à qui Ulysse devait sacrifier suivant les ordres de Tirésias. Je croirais plutôt que cet autel est celui des Dioscures Sauveurs ; sur certains bas-reliefs représentant les Dioscures, un autel est placé entre eux. Voy. la description d'un bas-relief de Tripolitza dans Milchhöfer. *Athen. Mith.* IV, p. 134. 2.

fut placé sous le patronage d'une divinité tutélaire, que ces attributions belliqueuses désignait au rôle de gardien de la défense nationale.

Zeus Sôter et Héra.

Le dieu souverain, à Mantinée, est Poseidon Hippios associé à Déméter. Le couple Zeus-Héra est relégué au second plan. Cependant les Mantinéens invoquent Zeus sous plusieurs épithètes, dont les unes lui appartiennent en propre, dont les autres représentent pour ainsi dire les dépouilles des divinités locales absorbées par lui.

Au V[e] siècle, Zeus était installé sur l'agora (1). Son temple servait de dépôt aux archives diplomatiques. Le texte de l'alliance de 420 y fut exposé. En raison de son caractère officiel, ce culte peut avoir été inauguré à l'époque du synœcisme et associé à celui d'Héra. Après la renaissance de 371, on donna à ce Zeus le nom de Sauveur ; car le temple de Zeus Sôter mentionné par Pausanias (2) dans son énumération si confuse des édifices religieux de Mantinée est bien probablement le même que le précédent. Les seules villes arcadiennes où Zeus Sôter soit adoré sont Mantinée et Mégalopolis, deux villes nouvelles : à Mégalopolis le sanctuaire bordait l'agora (3). Le dieu y était figuré entre Artémis Sôteira et la Ville personnifiée. Si, à ces exemples, on ajoute celui de Messène, qui possédait sur son agora une statue de Zeus Sôter (4), on reconnaîtra dans cette triple coïncidence un indice sérieux. Les trois villes sœurs créées ou régénérées par Épaminondas ont placé leurs espérances sous la plus haute sauvegarde, celle du souverain des dieux considéré comme Sôter, c'est-à-dire conservateur. Ces cultes sont nés d'une idée politique. Le qualificatif Sôter n'est pas ici une allusion à la nature ouranienne du dieu qui entretient la vie par l'air et la lumière (5). Il doit être entendu au sens positif de la

(1) Thucyd. V, 47. — Voy. p. 189.

(2) VIII, 9, 12.

(3) Pausan. VIII, 30, 10. Il a été retrouvé par les fouilles de l'École anglaise *Excavat. at Megalopolis* 1892, pl. XIV et p. 58. Philopœmen héroïsé est associé à Zeus Sôter (Foucart. *Inscr. du Pélop.* n° 331).

(4) Pausan. IV, 31, 6.

(5) De même à Mégalopolis l'épithète de Sôteira appliquée à Artémis, patronne de la ville avec Zeus. En Laconie, Zeus Sôter est un dieu côtier, protecteur des navires (Wide, *Lakon. Kulte*, p. 22). Pausanias signale un temple de Zeus Sôter à Argos (II, 20, 6).

protection efficace et de l'appui moral sollicités par la ville naissante. Dès lors, il serait superflu de rechercher la provenance de ce culte : il a été tiré du domaine commun de la mythologie panhellénique. Au surplus cette plantation artificielle ne semble pas avoir été très vivace. En 420, la tradition créée près de 50 ans auparavant se maintenait encore : Zeus est cité sur les actes publics, et figure sur les monnaies avec Athéna (1). Mais, en pratique, il dut se contenter des hommages officiels, sans prétendre à la popularité de son frère Poseidon ni même à celle d'Asklépios.

Héra. Zeus Sôter a pour compagne Héra : leurs temples se touchent sur la place publique (2). Les Mantinéens, après 371, voulurent embellir leur Héraion, sans doute pour le rendre plus digne de celui d'Argos, son ancêtre. Praxitèle, chargé d'exécuter la statue de la cella, leur laissa un groupe au milieu duquel Héra était représentée trônant entre Athéna et Hébé, sa fille. Ce dernier détail a son intérêt. Déjà, par la répartition toute extérieure des sanctuaires d'Héra sur le pourtour de l'Arcadie, on pouvait préjuger l'origine argienne de l'Héraion mantinéen. La déesse n'a pénétré nulle part au cœur de la contrée ; elle s'est arrêtée aux districts frontières, à Héraia, à Trapézous, à Stymphale et à Mantinée (3). Il est donc présumable à première vue que les deux premières l'ont reçue d'Olympie, et les deux autres d'Argos. Pour Mantinée, Pausanias fournit la preuve directe de cette provenance. Dans l'Héraion argien, les statues chryséléphantines d'Héra et d'Hébé se voyaient côte à côte (4). Or Hébé ne figure dans aucune ville arcadienne autre que Mantinée. Le culte d'Héra argienne comportait des mystères, entre autres celui de la virginité de la déesse : elle la récupérait tous les ans par un bain à la fontaine Kanathos (5). L'éternelle jeunesse était aussi un privilège d'Héra. La réunion à ses côtés d'Athéna et d'Hébé dans le groupe de Praxitèle symbolisait ces deux attributs, la pureté virginale et la perpétuelle jeunesse.

(1) Mionnet, II, 248, n° 32.

(2) Thucyd. V, 47. — Pausan. VIII, 9, 3. — Voy. sur l'Héraion, p. 187.

(3) Immerwahr, *Kulte Arcad.*, p. 31. — Bérard, *Orig. des cultes arcad.*, p. 125. — L'Héraion de Mégalopolis (Paus. VIII, 31, 9) est trop moderne pour entrer en ligne de compte.

(4) Paus. II, 17, 4 et 5. — Sur l'Héra chryséléphantine de Polyclète, voy. Paris, *Polyclète*, p. 19 et suiv.

(5) Pausan. II, 38, 2.

La réunion de Zeus et d'Héra sur l'agora mantinéenne est exceptionnelle pour l'Arcadie (1). On peut la considérer comme une conception assez récente, probablement contemporaine du synœcisme. Les Argiens poussèrent avec insistance les Mantinéens à s'enfermer dans une enceinte. En tout cela leur influence est indéniable. Ils ont fourni leur toute-puissante Héra et ils possédaient Zeus Sôter. Le couple Zeus-Héra, d'autre part, régnait à Olympie, dans un autre pays ami. Il représentait alors la plus haute personnification de la souveraineté divine. Son installation au cœur d'une ville neuve et ambitieuse était comme un acte d'orthodoxie presque imposé par les idées du temps ; c'était aussi une marque de gratitude envers les deux peuples dont les sympathies avaient permis aux Mantinéens de s'unifier.

Divinités infernales Épidôtès.

On lit dans Pausanias (2) : Μαντινεῦσι δέ ἐστι καὶ ἄλλα ἱερὰ, τὸ μὲν Σωτῆρος Διός, τὸ δὲ Ἐπιδώτου καλούμενον· ἐπιδιδόναι γὰρ δὴ ἀγαθὰ αὐτὸν τοῖς ἀνθρώποις. » Il est admis par les commentateurs que, dans cette phrase, le mot Ἐπιδώτης représente, comme Σωτήρ, un surnom de Zeus. Parlant du culte de ce dieu à Mantinée, Pausanias a voulu indiquer, dit-on, que Zeus y était adoré comme Sôter et comme Épidôtès. Opinion soutenable, après tout, si l'on ne cherche pas dans le rapprochement de ces deux surnoms la trace d'une liaison cultuelle.

L'indécision du texte de Pausanias sur Épidôtès n'est pas dissipée par les autres auteurs. Chez les uns, il est assimilé à Zeus (3), chez les autres il paraît comme une personnalité héroïque indépendante. Il y avait à Lacédémone un culte d'Épidôtas, Zeus suivant Hésychius, simple démon, suivant Pausanias (4). En tout cas, Zeus ou non, le rôle d'Épidôtès se laisse entrevoir. Son nom signifie le « Dispensateur ». Il est l'équivalent d' Αὐξίτης, Αὐξήσιος, Κτήσιος, Πλούσιος, surnoms euphémiques de Dionysos-Hadès (5). Il rentre dans le groupe des

(1) On ne la retrouve qu'à Mégalopolis. Pausan. VIII, 31, 9

(2) VII, 9, 2.

(3) Hesych. Ἐπιδώτας· Ζεὺς ἐν Λακεδαίμονι.

(4) Pausan. III, 17, 9. Voy. dans Wide, *Lakon. Kulte*, p. 15, d'autres exemples de personnages désignés tantôt comme dieux, tantôt comme héros ou démons (Athena Keleutheia, Poseidon Hippocourios). Plutarque (*Contr. Epic.* 22, 3) énumère Épidôtès parmi les divinités bienfaisantes, avec Meilichios et Alexikakos.

(5) Cf. Δοτήρ sur une inscription de Termessos (*Annali.* XXIV, p. 177.)

divinités chthoniennes à caractère bienveillant : comme tel, il dirige les cérémonies expiatoires destinées à apaiser le courroux des dieux contre les meurtriers. Après l'exécution sacrilège du roi Pausanias dans le temple d'Athéna Khalkioikos, Zeus Hikésios offensé réclamait des satisfactions : ce fut Épidôtas qui réussit à conjurer la colère du dieu (1).

On le trouve aussi associé à Asklépios. Il dispense avec lui le sommeil réparateur et les songes dorés : les θεοὶ Ἐπιδῶται ont leur autel dans l'hiéron d'Épidaure (2), et Hypnos, hôte d'Esculape à Sicyone, était surnommé Épidôtès (3). Le culte d'Épidôtes paraît indigène à Mantinée.

Zeus Eubouleus. Ce Zeus Épidôtès se rapproche d'un autre dieu infernal, Zeus Eubouleus, c'est-à-dire Pluton. Celui-ci peut être adjoint, comme en maint autre endroit, au couple des déesses infernales, Déméter-Kora. La triade se présentait complète à Hermione, où Pluton était adoré sous le nom de Klyménos (4). Eubouleus, le *Bon Conseiller* ou le *Bienveillant* (5), appartient à la catégorie des qualificatifs euphémiques, comme Philios et Géléon, attribués au dieu des enfers (6). Hadès manque au panthéon arcadien. L'union cultuelle de Zeus Eubouleus avec Déméter et Kora se présente dans les îles ioniennes, à Myconos (7), à Délos (8), Amorgos (9), Paros (10), tandis qu'à Éleusis comme à Athènes il n'est plus qu'un héros (11), Eubouleus ou Euboulos, analogue à celui des légendes argiennes (12). La présence simultanée de

(1) Pausan. *ibid.* Les Spartiates coupables de sacrilège avaient consulté l'oracle de Delphes ; il leur dit d'élever deux statues de bronze à Pausanias. Wide (*Lakon. kulte*, p. 16) conjecture qu'il put aussi leur conseiller d'emprunter aux Mantinéens le culte d'Épidôtès.

(2) Pausan. II, 27, 6.

(3) Pausan. 10, 2.

(4) Voy. p. 209, n° 1.

(5) Diod. V. 72, 2.

(6) Hesych. Εὐβουλεύς · ὁ Πλούτων. Παρὰ δὲ τοῖς πολλοῖς ὁ Ζεὺς ἐν Κυρήνῃ. Voy. Saglio. *Dict. des antiq.*, art. Eubouleus, Euboulos. — Foucart. *Bull. de Corr. hell.* VII, p. 400 et suiv.

(7) Ἀθήναιον II, p. 237, l. 16. Διὶ Βουλεῖ.

(8) *Bull. de Corr. hellén.* XIV (1890), p. 505, n° 4.

(9) *Ath. Mitth.* I.

(10) Ἀθήναιον, V, p. 15.

(11) Foucart, *ibid.* — *Rech. sur les Myst. d'Éleusis*, p. 78.

(12) Pausan. II, 14, 2. — Schol. inéd. de Lucien. *Rhein. Mus.* XXV, p. 548. Clem. Alex. *Protrept.* ed. Potter, p. 14, 17.

Zeus Eubouleus à Cyrène et à Mantinée s'ajoute aux autres liens mythologiques entre les deux villes.

A vrai dire, la dédicace Διὸς Εὐβωλέως, en lettres du IV[e] siècle, trouvée à Mantinée (1), indiquait seulement l'emplacement d'un terrain consacré à ce dieu. Rien ne prouve qu'il fût en relation avec les déesses chthoniennes. La pierre provient du Bouleutérion. Peut-être pourrait-on tirer de ce fait une autre conclusion. Zeus Eubouleus, d'après Diodore, reçoit son nom διὰ τὴν ἐν τῷ βουλεύεσθαι καλῶς σύνεσιν (2). Il serait alors l'équivalent du Zeus Boulaios d'Athènes (3) et de Pergame (4).

Sérapis.

Les rites égyptiens, au dire d'Hérodote (5), avaient fait dans le Péloponnèse une première entrée, aux temps lointains où les filles de Danaos enseignèrent aux femmes pélasges les mystères d'Isis ou Déméter Thesmophoros. Abolis par l'invasion dorienne, ces cultes se réfugièrent en Arcadie, où il serait assez malaisé d'en retrouver la trace. Mais à l'époque alexandrine, Isis et Sérapis reprirent possession du monde grec (6). En Argolide, ils s'associent à Hermione aux cérémonies secrètes de Déméter (7); en Arcadie, le Sérapis figuré sur les monnaies de Phénéos représente à n'en pas douter un dieu infernal, comme le prouve le Cerbère couché à ses pieds (8). C'était le seul exemple connu d'un culte semblable en Arcadie. Une dédicace retrouvée par nous prouve que Sarapis prit aussi place à Mantinée (9). Était-ce en qualité de dieu guérisseur, ou comme succédané d'Hadès ? la question reste douteuse.

Déméter et Kora.

« Il y a aussi, dit Pausanias (10), un sanctuaire de Déméter et de Kora. On y entretient du feu et l'on pourvoit à ne jamais le laisser s'éteindre. » Les inscriptions publiées par M. Foucart complètent d'une manière très intéressante ce maigre renseignement.

Le Koragion.

Déméter et sa fille étaient adorées dans un même temple, le

(1) Fougeres. *Bull. de Corr. hellen.* XX (1896), p. 133.
(2) Diod. V, 72, 2.
(3) Voy. les textes dans Curtius. *Stadtgesch. Athens*, p. XL.
(4) *Inschrift v. Pergam*, n° 246, p. 159.
(5) II, 171.
(6) Voy. la statistique de ces cultes dans Roscher. *Myth. Lexic.* Isis, p. 390.
(7) Paus. II, 34, 10.
(8) Mionnet II, 253, n° 55. Supp. II, 287, n° 86.
(9) Φιλοκλῆ[ς] Σαράπι εὐχάν. *Bull. Corr. hellen* XX, p. 158.
(10) Pausan VIII, 9, 2.

Κοράγιον qui appartenait à la ville et non à des associations particulières (1). Mais les deux déesses avaient chacune leur culte et leur clergé particulier. Le plus important des deux cultes était, semble-t-il, celui de Koré (ἁ θεός) ; elle avait donné son nom au temple et ses fêtes avaient plus de solennité. Dans le culte éleusinien, Koré demeure au second plan, effacée par sa mère et par Iacchos. En Arcadie, au contraire, la déesse fille, sous le nom de Despoina et sous un nom mystique que Pausanias n'a pas osé révéler (2), est l'objet d'une adoration plus fervente. On ne saurait affirmer que la Kora mantinéenne émane de la Despoina parrhasienne, d'autant plus qu'à Hermione Déméter et sa fille possédaient plusieurs sanctuaires, entre autres celui de Déméter Chthonia, dont les fêtes ne sont pas sans analogie avec les Koragia de Mantinée. Kolontas l'Argien n'avait pas voulu recevoir chez lui la déesse, malgré les objurgations de sa fille. Il périt dans un incendie et Déméter se transporta à Hermione sous le nom de Chthonia. Tous les ans, on célébrait en son honneur une πομπή solennelle, conduite par les prêtres des déesses et par les magistrats (3).

Les Κοραγοί. A Mantinée, Kora avait pour ministres un collège de prêtres annuels, les Κοραγοί. Cette société offrait les sacrifices, rendait des décrets obligatoires pour ses membres, infligeait des amendes aux contrevenants, invitait ses bienfaiteurs aux repas sacrés ou leur envoyait des parts de victimes. Les prêtres sortis de charge formaient un conseil qui avait à pourvoir à la célébration des Κοράγια. La préparation de cette fête, l'entretien de la déesse

(1) Cela résulte de l'intervention des magistrats de la cité pour autoriser le dépôt d'une stèle dans le temple. (Foucart, *Inscr. du Pélop.*, 352ᵉ. l. 11).

(2) Pausan. VIII, 37, 6.

(3) A Hermione, la prêtrise était exercée par des femmes (Paus. II, 35, 8). Immerwahr (*Kulte Arkad.* p. 125) prétend que le collège propre (das eigentliche Kollegium) était composé de prêtres. Pausanias déclare seulement que la procession était conduite par les ἱερεῖς τῶν θεῶν soit par les prêtres des dieux en général, comme le traduit Clavier, soit plutôt par les prêtres des déesses, c'est-à-dire ceux des autres cultes de Déméter et de Kora, si nombreux à Hermione (Paus. II, 35, 5). La Chthonia adorée sur le mont Pron était une Déméter, mais indépendante à l'origine de Kora et de Clyménos. Les dédicaces s'adressent tantôt à Chthonia et à Clyménos, sans Kora, tantôt à la triade infernale. (Voy. C. I. G. 1194 à 1200. — Foucart *Inscr. du Pélop.* 159 a b c — Jamot. *Bull. de Corr. hellén.* 1889. p. 198, 24). La filiation carienne de ce culte a été soutenue par M. Foucart. *Ib.* p. 74. Wide (*de Sacris Troezeniorum*) lui attribue une origine dryope-minyenne et le rapproche du mythe de Hyakinthos.

et de son cosmos devaient être supportés par le prêtre en charge, mais il pouvait être assisté dans les dépenses de cette liturgie par un personnage de bonne volonté, comme cette Nikippa, fille de Pasias, dont les Koragoi récompensent la générosité.

La cérémonie des Κοράγια (1) commençait par une procession, par un sacrifice suivi d'un banquet sacré et se terminait par des mystères. Ceux-ci consistaient en une représentation symbolique du retour (ἄνοδος) de Coré sur la terre (2). La statue de la déesse, parée d'un péplos de cérémonie, jouait un rôle dans cette action mystique. Puis elle était promenée à travers la ville et recevait provisoirement l'hospitalité dans la demeure d'un mortel pour qui cette faveur était très honorifique. Après quoi elle rentrait au sanctuaire, accessible au public pour la circonstance.

Le culte mantinéen de Koré rappelle ceux de Syracuse (3), de Sélinonte (4), d'Alexandrie (5), de Cyzique (6), de Smyrne (7). Mais on ne peut de ces analogies conclure à une parenté commune. De même le voisinage de la Chthonia d'Hermione n'est pas une raison suffisante pour la considérer, avec Immerwahr (8), comme le prototype de la Kora mantinéenne. Ce qu'on peut avancer est purement négatif : il n'y a pas de rapports entre les mystères de Mantinée et ceux d'Éleusis, où l'on représentait surtout les courses de Déméter à la recherche de sa fille (9). Il est possible que Kora ait pris à Mantinée la place d'une déesse Fille, de caractère infernal, analogue à la Despoina arcadienne, fille de Poseidon Hippios et de Déméter Érinys, ou à l'antique Daeira éleusinienne, dont le nom devint par la suite une épithète de Kora (τῇ Κόρῃ τῇ Δαείρᾳ) (10).

Le culte urbain de Déméter, subordonné à celui de Kora, Déméter

(1) Sur Κοραγεῖν, Κοραγός, voy. Ebert, Σικελίων, 1830, p. 36.

(2) Cf. une inscr. d'origine incertaine. C. I. G. IV. 6850 A. — De Prott. *Fasti Sacri*. 1896, p. 40.

(3) Diod. V. 4. — Plut. *Dio*. 56.

(4) *Rhein. Mus.* 1872, p. 353.

(5) *Philolog.* XVI, p. 355.

(6) Strab. II, 3, 4, 5.

(7) *Athen Mith.* XIV, p. 95, n° 25.

(8) *Kulte Arkad.* p. 125.

(9) Foucart. *Rech. sur les Mystères d'Eleusis*, p. 47 et 73.

(10) C. I. A. II. 741.

avait moins d'éclat que le culte démotique de la Déméter de Nestané, héritière de la Gé pélasgique? La déesse était desservie par des prêtresses probablement annuelles. Les prêtresses en charge et les prêtresses honoraires formaient un collège — σύνοδος, κοινὸν τᾶν ἱερειᾶν — qui disposait de ses revenus, votait des décrets, invitait aux sacrifices et aux repas sacrés. La déesse habitait un μέγαρον, sans doute attenant au temple de Kora, mais indépendant de lui, puisque le décret des prêtresses doit être déposé, avec l'autorisation des magistrats, dans le Koragion. Les sacrifices étaient accompagnés de σιταρχίαι ou distributions de vivres faites par les soins des ministres de la déesse qui joignaient à leur titre de prêtresses celui de σιτάρχοι. Cette cérémonie symbolisait le présent que Déméter avait fait aux hommes en leur donnant le blé (σῖτος). Elle indique nettement le caractère agricole de Déméter considérée comme καρποφόρος ou μαλοφόρος : l'épi est son attribut, tandis que la torche est celui de Kora, déesse des enfers.

Achelôos. L'inscription ΑΧΕΛΟΙΟ trouvée dans les ruines de Mantinée (1) paraît appartenir, comme celle de Zeus Kéraunos et de Zeus Eubouleus, à une borne provenant d'un enclos sacré. On doit songer à un culte du fleuve Achélôos divinisé, peut-être introduit à Mantinée en souvenir de la participation des Mantinéens à la campagne d'Acarnanie, en 426. Le type des lettres semble convenir à cette date (2).

Achélôos, fils d'Okéanos et de Thétys, était adoré en plusieurs endroits (3) comme le fleuve par excellence et comme le père de toutes les sources ; en même temps, on lui reconnaissait un pouvoir apaisant (4). Comme divinité fluviale et chthonienne,

(1) Publiée par Milchhöfer (*Ath. Mith.* IV (1879), p. 136) avec les indications suivantes : « Innerhalb des Stadtringes aufrecht im Bach Ophis (?) stehende Kalksteinplatte. Breit eingegrabene und wohl erhaltene Buchstaben. » — Je n'ai plus retrouvé cette pierre.

(2) Voy. Rœhl. *Inscr. graec antiquiss*, 104.

(3) Sur le culte du fleuve Achelôos, voy. Roscher. *Lex. der Mythol.* et Pauly, *Real. Encycl* (1893), s. v. *Akhelôos*.

(4) Ἀχε-λῷος = ἀπὸ τοῦ τὰ ἄχη λύειν (Schol. *Iliad.* XXIV, 616). — Il y a, semble-t-il, liaison entre ce nom et celui de l'Ἀχέλης du Sipyle (*ibid.*), près de Smyrne où existait un Ἀχελήιον (Et. Byz. s. v.). Aussi, en peut-on déduire un rapprochement entre Achelôos et Achille, fils de Pelée et de Thétys. Achille aurait été, originairement, un dieu fluvial de Thessalie, la personnification du torrent de montagne qui disparaît dans le fleuve de la plaine (Cf.

il avait donc tous les titres pour fraterniser avec Poseidon Hippios (1). Peut-être aussi d'autres raisons expliquent-elles que les Mantinéens aient tenu à le localiser chez eux. Pausanias cite un Achélôos arcadien, torrent issu du versant N. du Lycée et affluent de l'Alphée (2). Il traversait la Theisoée du Lycée qui faisait jadis partie du territoire parrhasien et, du temps de Pausanias, appartenait à la Mégalopolitide (3). La rivière Achélôos, et peut-être l'importante ville de Theisoa, firent partie des possessions mantinéennes pendant la durée de la domination de Mantinée sur le district parrhasien, à la fin du Ve siècle. Le culte de l'Achélôos, lié au souvenir de la nymphe Theisoa, nourrice de Zeus Lykaios, fut sans doute transporté à Mantinée au moment de la conquête de la Parrhasie, qui suivit immédiatement la campagne d'Acarnanie (4). Rappelons enfin la tradition argienne dont Sophocle s'est fait l'écho : l'Inachos argien serait descendu du Pinde par l'Inachos acarnanien et se serait mêlé à l'Achélôos avant de réapparaître en Argolide, au Lyrkéion (5). Comme les sources de l'Inachos sont en territoire mantinéen, le culte de l'Achélôos trouvait dans cette tradition une autre justification.

Dieux guérisseurs Asklepios et Apollon.

Le culte d'Asklépios en Arcadie n'est pas le même dans les cantons orientaux que dans ceux de l'Occident. A Thelpousa, à Kleitor, à Lousoi, à Gortys, il semble très ancien. Certains mythologues le considèrent comme le produit direct d'une émigration

dans sa légende, son caractère bouillant, sa fin prématurée, la vulnérabilité de son talon, partie non atteinte par l'eau, c'est-à-dire symbole du haut ravin montagneux, desséché dès qu'il ne pleut pas, enfin sa lutte avec le fleuve Xanthe).

(1) L'oracle de Dodone prescrit des sacrifices à Achélôos (Macr. *Sat.* V, 18, 8. — Schol. *Iliad.* XXI, 194 — XXIV, 616. — Carapanos. *Dodone*, p. 133). — A Mantinée, peut être le culte de l'Achélôos s'associait-il a celui du Pelagos ?

(2) Pausan. VIII. 38, 9-10 — Curtius (*Pelop.* II, p. 358) l'identifie avec la riviere de Dragmanou. Rangabé (*Excurs. en Arcadie*, p. 80) place Theisoa a Andritsaina.

(3) Ce district, ἡ πρὸς Λυκαίῳ (Paus. VIII, 27, 4), ἀπὸ μὲν Θεισόας πόλις ᾠκεῖτο ἐν τῇ Παρρασίᾳ (VIII, 38, 3) se distingue d'une autre Theisoa, située aux sources du Gortynios, près de la frontière de Méthydrion (Pausan. VIII, 27, 4 et 7 ; 28, 3 et 4). Elle relevait d'Orchomène (VIII, 27, 7). On l'identifie avec le moulin de Karkalou, dans une petite plaine voisine de Zatouna. (Rangabé, *ibid.* p. 70).

(4) Voy. plus loin, p. 380.

(5) Soph. ap. Strab. VI, 2, 4.

thessalienne, celle des Lapithes Phlégyens (1). Pour les cultes de la Haute Plaine, au contraire, l'hiéron d'Épidaure est l'intermédiaire indiqué entre la Thessalie, où la légende d'Asklépios a pris naissance, et les sanctuaires de Mantinée et de Tégée. C'est à Épidaure que s'accomplit l'union de l'Asklépios thessalien avec l'Apollon Dorien, union caractéristique du culte épidaurien (2). L'Apollon delphique s'attribuait à l'égard du dieu de l'Argolide des droits de paternité (3). Aussi voit-on dans l'hiéron d'Épidaure les deux divinités étroitement unies. Artémis elle-même s'installe auprès d'Asklépios dans un temple voisin et Léto s'adjoint à eux, comme cela résulte des inscriptions (4). Cette association d'Asklépios et des Létoïdes se propage en beaucoup de sanctuaires, succursales d'Épidaure (5). Ainsi s'explique à Mantinée la cohabitation dans la même cella d'Asklépios et de la famille d'Apollon : les deux cultes n'étaient séparés que par une cloison. « Il y a à Mantinée, dit Pausanias, un temple double coupé par un mur de refend. Dans l'une des chapelles on voit la statue d'Asklépios par Alcamène ; l'autre est consacrée à Léto et à sa famille (6) ».

Asklépios.

Le culte d'Asklépios était assuré par un collège de prêtres (ἱερεῖς τοῦ Ἀσκληπιοῦ) dont nous possédons un décret honorifique de l'époque romaine en faveur d'une bienfaitrice, Julia Eudia, fille d'Eutéleinos (7). Ils célébraient des festins appelés γεραισικὰ καὶ πυροφορικὰ δεῖπνα (l. 25) (8). Les prêtres seuls assistaient à

(1) Wilamowitz-Möllendorf. *Isyllos von Epidauros*, p. 44 et suiv. — Immerwahr. *Kulte Arcad.* p. 180. — Lechat et Defrasse. *Épidaure*, p. 17-32.

(2) Wilamowitz, *ibid.* — Defrasse et Lechat. *Épidaure*, *ibid.* Comme preuve de cette union, on peut alléguer le poème d'Isyllos, péan en l'honneur d'Asklépios et d'Apollon Maléatas, de nombreuses inscriptions d'Épidaure (Kavvadias, *Fouilles d'Épidaure*), le temple d'Asklépios et d'Apollon Égyptiens (Paus. II, 27, 6).

(3) Pausan. II, 26, 7.

(4) Foucart. *Inscr. du Pelop.* n° 144. — C. I. G. 1173.

(5) A Sicyone (Pausan. II, 10, 2), à Tégée (VIII, 54, 5), à Mégalopolis (VIII, 32, 5), à Messène (IV, 31, 8), à Agrigente (Cic. *Verr.* IV, 43, 93).

(6) Pausan. VIII, 9, 1.

(7) Foucart. *Inscr. du Pelop.* 352).

(8) M. Foucart propose deux interprétations de ce mot, suivant qu'on le dérive de πῦρ, feu, ou de πυρός froment. Dans le premier cas, on aurait un sacrifice analogue à celui qui s'offrait à Tithorea, en Phocide, où les victimes étaient, durant la fête d'Isis, brûlées sur un bûcher (Pausan. X, 32, 9) ; dans le second, on penserait plutôt à une cérémonie rappelant les σιτοφόρια du culte de Déméter

ces derniers. Isis était placée par les Grecs au nombre des divinités médicales ; aussi certains rites de son culte avaient-ils pénétré dans celui d'Asklépios. Les décisions du collège étaient subordonnées à celui de l'ἐπιγνώμα, magistrat de la cité, chargé de percevoir les amendes au nom du collège.

Des monnaies de l'époque romaine représentent Asklépios dans l'attitude traditionnelle, debout, appuyé sur un bâton. Alcamène avait dû s'y conformer (1).

Hygie.

L'inséparable compagne d'Asklépios figure, dans l'inscription citée plus haut, et sur un type monétaire à l'effigie de Julia Domna (2).

Je crois aussi la reconnaître, dans la tête féminine reproduite par la figure 54, p. 404, et par la planche VI.

Télesphoros.

Télesphoros, petit génie, parèdre d'Asklépios, se joint souvent au couple précédent. Nous le reconnaissons dans la statuette représentée par la planche VII et qui devait être déposée dans l'Asklépieion. Le culte de Télesphoros, originaire d'Asie, s'est propagé en Grèce vers le IIe siècle de notre ère, par l'intermédiaire de Pergame. Représenté d'ordinaire sous la figure d'un enfant frileux, qui grelotte sous un épais manteau à capuchon, il avait paru d'abord personnifier le Génie de la Convalescence. Mais cette interprétation ne trouve dans l'étymologie Télesphoros : *Celui qui procure la guérison*, qu'une apparente justification. En somme, le rôle précis du personnage reste mal connu (3); mais il venu à Mantinée par Épidaure.

Léto, Apollon, Artémis.

L'idée de réunir Léto à ses enfants en une triade associée au culte d'Asklépios représente un des éléments les plus jeunes des cultes mantinéens. L'influence de l'art n'y est peut-être pas

(1) Mionnet. II, 249, 33. Sept. Sev. — Asklépios debout.
id. 35. Caracalla. — id.
Löbbeck, p. XV, Julia Domna. — id.
Catal. of Coins, pl. XXXV 9. Plautilla. — id.
Numismatic commentary of Pausanias. *Journ. of hellen. Stud.*, VII, 97.
Cf. la petite statue représentée plus loin par la figure 55, p. 469.

(2) Mionnet II, 249, 34.

(3) Voy. Warwick Wroth. *Journ. of hellen. Stud.* III, 283. — Schenk. *De Telesphoro deo.* 1888. — Fougeres. *Bull. de corr. hellen.* XIV. p. 595, pl. VIII. — Pausanias (II, 11, 7) identifie l'Évamérion, héros parèdre d'Asklépios à Titané et l'Akésios d'Épidaure avec le Télesphoros pergamenien. Preuner (*Jahresber.* de Burslan, 25e vol. Supplemt B1, p. 187) se demande si celui-ci ne serait pas d'origine celtique, je suppose, colporté par les Galates. — Sur le culte de Télesphoros à Épidaure, Kavvadias, *Fouilles d'Épidaure*, p. 49 (68) et suiv.

étrangère. Un Polyclète (l'Ancien ?) était l'auteur d'un groupe d'Apollon, de Léto et d'Artémis placé dans le temple d'Artémis Orthia sur le mont Lycone (1). Praxitèle avait sculpté pour le Létôon d'Argos une statue de Léto (2) ; les Mantinéens lui commandèrent vers 366 un groupe analogue à celui de Polyclète. Mais le culte délien d'Apollon et de Léto avait déjà pénétré à Mantinée, comme le prouve le palmier du bas relief de la *Femme au foie*. Il s'y combina avec l'Apollon Pythaeus d'Argolide, qui avait ses prophétesses (3).

Depuis longtemps déjà Apollon devait être fixé dans le pays. Mais on ne saurait, avec les données actuelles, reconstituer, même approximativement, l'histoire de ses débuts dans l'Arcadie orientale. Le caractère primitif du dieu se rapprochait-il du dieu pastoral, νόμιος, gardeur de chevaux, adoré à Thelpousa et à Phénéos, ou de l'Apollon Pythien de Tégée et d'Argos (4)? Au V[e] siècle, il est le dieu secourable, auquel on dédie la dîme du butin fait sur les ennemis (5), et le dieu guérisseur associé à Asklépios. Puis, au IV[e] siècle, à ces caractères s'adjoint celui de l'artiste, du citharède, de l'ami des Muses : Praxitèle représente en bas-relief, sur la base de son groupe, l'épisode du concours entre Apollon et Marsyas avec les Muses pour arbitres. Les monnaies du temps de Julia Domna et de Plautilla le figurent en long chiton talaire, le plectrum dans une main, la lyre dans l'autre, peut-être dans l'attitude que lui avait donnée Praxitèle (6). Dans ce rôle de représentant de la musique classique, il tint à distance l'Hermès du Cyllène et l'empêcha de s'implanter à Mantinée.

Artémis la Létoïde, inséparable de son frère, n'est pas de même race que l'antique déesse arcadienne que nous avons rencontrée solitaire au sommet ou au flanc des monts. Elle rappelle la Phœbé classique dans toute sa banalité. Les monnaies la représentent en chasseresse accompagnée de son chien (7).

(1) Paus. II, 14, 5. — Paris, *Polyclète*, p. 28.

(2) Paus. II, 21, 10. — Dans le Péloponnèse, Pausanias signale d'autres groupes analogues à Sparte (III, 11, 9) et à Olympie (V, 17, 3).

(3) Pausan. II, 24, 1 ; 35, 1. — Voy. aux Appendices, la note sur la planche V.

(4) Paus. VIII, 25, 4, 9, 11. — VIII, 15, 5. — VIII, 54, 5.

(5) Foucart, *Insc. du Pélop.* 352[c]. — Roehl. *Inscr. graec. antiquis*, 100.

(6) Gardner. *Catal. of greek Coins. Pelopon.* pl. XXXV, 7, 8.

(7) Mionnet. Suppl. IV, 280, n° 47, 52. — N° 53. Diane Lucifera tenant dans chaque main un flambeau. — Immerwahr (*Kulte Arkad.*, p. 144). — Sur Artémis en forme de pyramide votive, voy. Appendices. Épigr. n° 4.

En somme, les éléments du groupement de la triade Létoïde et d'Asklépios sont venus à Mantinée par Argos, et leur réunion définitive s'est peut-être produite à l'époque du synœcisme.

Aphrodite Symmachia.

« Derrière le théâtre, dit Pausanias (1), subsistent les débris d'un temple et d'une statue d'Aphrodite surnommée Symmachia. L'inscription gravée sur la base porte que la statue a été consacrée par Nikippé, fille de Paséas. Les Mantinéens ont construit ce temple en commémoration de la bataille navale d'Actium, où ils furent les auxiliaires des Romains. » Dans ce culte de circonstance, il y a deux choses à distinguer : le choix d'Aphrodite et l'épithète de Symmachia. Aphrodite est la divinité familiale de la gens Julia, héritière des traditions d'Énée (2). Or, la légende mantinéenne associait étroitement le souvenir d'Anchise au culte de la déesse adorée au pied du Mt Anchisia. Aussi, quand les Mantinéens voulurent perpétuer par une fondation religieuse le souvenir de leur participation à la victoire d'Octave, une heureuse coïncidence entre leurs traditions locales et celles de la famille du vainqueur devait les déterminer à placer sous le patronage d'Aphrodite le souvenir de cet épisode de leur histoire. A Actium même, il y avait un sanctuaire d'Aphrodite Αἰνείας (3). L'épithète de Symmachia rappelait dans un symbole flatteur l'alliance de l'Aphrodite de l'Anchisia avec la Venus Victrix figurée sur les monnaies des Jules (4). Le sanctuaire urbain d'Aphrodite fut donc une succursale du sanctuaire démotique de l'Anchisia. Mais il ne survécut guère aux événements qui avaient déterminé sa fondation. Un enthousiasme passager suscita de généreuses donations, comme celle de Nikippa, fille de Paséas (5). Puis l'indifférence et l'oubli réduisirent au dénûment la malheureuse déesse, dont la statue et le temple ne tardèrent pas à tomber en ruines.

(1) VIII, 9, 16.

(2) Klausen. *Eneas u. die Penaten*, II, p. 1068.

(3) Denys d'Halic. I, 50 et 53.

(4) Vaillant. Julia 3, 5. — Plut. *Pompée*, 68.

(5) C'est bien à tort que Klausen (ouv. cité. I, p. 366, note 600 b.) prétend retrouver dans ce nom un argument en faveur de sa théorie sur les rapports de la légende d'Anchise avec l'élevage du cheval. Nikippa, fille de Paseas, évergète pieuse et fortunée, n'avait pas sans doute la libéralité aussi érudite. On a vu que Kora et ses prêtres avaient eu, en 61 avant J. C., c'est à dire 30 ans auparavant, à la remercier de ses largesses. (Foucart. *Inscr. du Pélop.* 352 h.)

Niké

« Il y a, à Olympie, près de cette Athéna (de Nicodamos de Mainalos), une Niké dédiée par les Mantinéens, à l'occasion de quelle guerre on ne le dit pas. On l'attribue à Kalamis, qui l'a représentée sans ailes, à l'imitation du xoanon de la Victoire Aptère, à Athènes (1) ». Je croirais volontiers cette dédicace discrète contemporaine du synœcisme. C'était une victoire pour les Mantinéens que le succès de cette opération. Mais la prudence leur recommandait de ne pas trop attirer sur cet épisode glorieux l'ombrageuse attention de Sparte. On place l'activité artistique de Kalamis dans la première moitié du V[e] siècle (2), ce qui coïncide avec notre conjecture. Si l'on songeait à la conquête de la Parrhasie, il faudrait descendre jusqu'en 425, date trop basse. Le culte de Niké à l'époque romaine est encore attesté par des monnaies (3).

Tyche.

On reconnaît Tyché sur des monnaies de Septime Sévère (4).

IV. Cultes héroïques

Autonoé et le Foyer Commun.

« Aux environs du théâtre on voit des monuments qui ont une grande célébrité : le premier qu'on nomme le *Foyer Commun* (Ἑστία κοινή) est en forme de rotonde. On dit qu'Autonoé, fille de Képheus, y est enterrée (5) ». Il y avait à Tégée un Foyer commun des Arcadiens, avec une statue d'Héraklès (6) : c'était, sans doute, un souvenir de l'antique suprématie de la capitale d'Aléos (7). A Mantinée, l'Ἑστία κοινή symbolisait la réunion des dèmes, dont tous les foyers particuliers s'étaient groupés en un prytanée unique. De même, à Athènes, le synœcisme opéré par Thésée avait eu pour conséquence la suppression des Bouleuteria et des Prytanées locaux (8).

(1) Pausan. V, 26, 6

(2) Collignon. *Sculpt. gr.* I, p. 397

(3) *Journ. of hellen. Stud.* VII. p. 99. E. Plautilla Nike running : holds wreath Berlin.

(4) Intitulés de décrets : ἀγαθαῖ Τύχαι, dans Foucart. *Inscr. du Pelop.* 352 h et j. — Monnaies dans :

Mionnet. II. 249. n° 36. Suppl. IV. 280. n° 48 a 51.

Journ. of hellen. Stud. VII. 99. Plautilla « Tyche . holds patera and cornucopiæ at altar ».

(5) Paus. VIII, 9, 5. — Sur le monument, voy. p. 193.

(6) VIII, 53, 9.

(7) Paus. VIII, 4, 5.

(8) Thucyd, I, 15.

Toutes les villes attribuaient leur établissement à un héros fondateur ou κτίστης. La Mantinée primitive, dont l'origine était inconnue, passait pour être l'œuvre du Lycaonide Mantineus. Nous avons vu que cet être mythique n'est qu'un nom. Plus tard, les habitants de la Mantinique, longtemps vassaux des seigneurs de Tégée et d'Orchomène, s'émancipèrent après le déclin de ces deux puissances. C'est sans doute à ce moment que les habitants de l'antique Ptolis quittèrent l'abri tutélaire de leur étroite acropole, pour s'étendre sur un domaine plus riche aux bords de l'Ophis. Leur exode vint grossir le hameau voisin du μαντεῖον de Poseidon Hippios. Cet accroissement équivalait à une fondation. Le bourg nouveau ne devait pas tarder à devenir le centre effectif de l'État mantinéen. De là une légende dont le nom de la rivière et celui de la bourgade ont fourni les premiers éléments, avec certains emprunts aux traditions de Tégée qu'on altéra de parti-pris, par une sorte de manifestation d'indépendance. La fondation de la ville fut attribuée à une fille de Képheus, Autonoé, qui, sur l'ordre d'un oracle, passait pour avoir conseillé l'émigration : un serpent avait guidé les émigrants vers leur nouvelle résidence. Évidemment, le nom de Mantinée a fourni le détail de l'oracle, l'Ophis celui du serpent. Quant à la fille de Képheus, son rôle rappelle celui d'Aéropé, sa sœur tégéate. La légende de Tégée racontait qu'Hercule avait donné à Aéropé (1), fille de Céphée, fils d'Aléos et roi de Tégée, ou, suivant une autre version (2), à Céphée lui-même, une boucle de la chevelure de la Gorgone, renfermée dans une hydrie de bronze : ce talisman devait rendre la ville imprenable. Or les cheveux de Gorgo étaient des serpents. Les Mantinéens croyaient posséder aussi dans leur Ophis un talisman analogue : il fallut Agésipolis pour les désabuser. Pour n'être pas en reste avec les Tégéates, ils créèrent à leur usage personnel une fille de Képheus et lui donnèrent le nom significatif d'Autonoé, c'est-à-dire *Celle qui suit sa propre inspiration* (3). Ils l'honorèrent en qualité de fondatrice et lui attribuèrent pour tombeau le Foyer Commun, symbole du synœcisme.

(1) Apollod., II, 7, 3.

(2) Pausan. VIII, 47, 5.

(3) Cf. le nom d'Autolaos, bâtard d'Arcas (Paus. VIII, 4, 2 — 25 6), à qui sont attribuées les populations non comprises dans l'héritage des trois fils legitimes (Curtius, *Pélop.* I, 164).

Il est vrai que dans les deux passages où il est question d'elle, le texte de Pausanias se contredit. Dans le récit de la fondation, le nom est écrit Ἀντινόη (1), et Αὐτονόη dans la description de l'Hestia Koiné. Je crois l'une et l'autre variante également authentiques ; les éditeurs de Pausanias ont eu tort de le corriger. Autonoé est la leçon la plus ancienne, celle qui avait cours à Mantinée avant l'époque d'Hadrien. Pausanias l'a copiée dans quelque ancienne périégèse locale, à qui il empruntait la description des petits monuments qu'il n'avait pas eu le temps de voir à loisir en passant à Mantinée. Antinoé, au contraire, figure dans le préambule historique dont il a réuni certains traits sur place. C'est donc une leçon plus récente, contemporaine du voyageur. Si Autonoé est devenue Antinoé, c'est sans doute, comme l'a remarqué Curtius (2), sous l'influence du culte d'Antinoüs. Les Mantinéens, en veine de flatterie intéressée, s'étaient découvert une ancienne parenté avec les Bithyniens. Ils durent aussi s'aviser, par une altération légère du nom de leur fondatrice, de rendre ces liens plus étroits. Antinoé et Antinoüs ne pouvaient plus être que de la même famille. C'était là un prétexte à de nouvelles adulations et une façon de les justifier : tous les hommages semblaient légitimes, s'adressant à un descendant de la Fondatrice.

Pausanias a, par inadvertance, laissé subsister dans son texte cette double leçon.

Arcas et Hélios. Lorsqu'ils transportèrent ou prétendirent avoir transporté de Mainalos dans leur ville, avec l'autorisation de Delphes, les restes d'Arcas (3), les Mantinéens obéirent surtout à une pensée politique. Pour eux, comme pour l'oracle, Arcas était le chef éponyme de la race (ἀφ'οὗ δὴ πάντες ἐπίκλησιν καλέονται) : la possession de ses restes devait être pour la cité le plus glorieux des talismans et un titre à exercer l'hégémonie panarcadienne. Mais le fait que le tombeau du héros, avec son téménos et son autel (4), s'appelait aussi les Autels d'Hélios (Ἡλίου βωμοί) donne un indice précieux sur sa personnalité mythologique. Déjà Grotefend avait affirmé le caractère solaire d'Arcas, dont

(1) Paus. VIII, 8, 4. — Antinoé était le nom d'une des Peliades (Paus. VIII, 11, 3).

(2) *Pelop.* I, p. 267, n° 8.

(3) Pausan. VIII, 9, 3. Voy. plus haut, p. 193 et 205-208.

(4) ἔνθα τε δὴ τέμενός τε θυηλαί τ' Ἀρκάδι τεύχειν. Paus. VIII, 9, 3.

le nom dérivait, suivant lui, du sanscrit *arka*, soleil (1). Plutôt que cette étymologie contestable, les détails de la légende d'Arkas fournissent des arguments pour l'identifier à un mythe solaire sans recourir au sanscrit. En Arcadie, la divinité solaire par excellence est Pan, le plus ancien des dieux arcadiens, le prédécesseur de Zeus Lykaios au sommet du Lycée (2). Or, Arcas, ancien dieu fauve et sylvestre du Ménale, fut de bonne heure associé à Pan le dieu solaire et pastoral du Lycée, en qualité de frère jumeau, et par là affilié à Zeus Lycaios (3). Sa femme, la nymphe Érato, était prophétesse à Lycosoura, où Pan rendait autrefois des oracles (4). Arcas est donc ainsi devenu une hypostase de Pan et lui a emprunté son caractère primitif de personnage solaire (5), tandis que sa mère Kallisto, devenait une hypostase de Séléné, compagne de Pan. Comme dieu solaire, Pan avait en Arcadie une position trop forte pour qu'Hélios, le jeune dieu venu de Rhodes, pût entrer en concurrence avec lui. Hélios apparaît seulement, et tout à fait au second plan, dans les cantons du Nord où rayonnait l'influence de Corinthe et de Sicyone (6), dans la ville moderne de Mégalopolis (7) et à Mantinée. Ici, Hélios s'était probablement introduit par l'intermédiaire de l'Argolide (8). Quand les Mantinéens prétendirent montrer chez eux le tombeau d'Arcas, ils ne trouvèrent rien de mieux que de l'identifier avec leurs *Autels d'Hélios*. Ce pluriel signifie sans doute qu'à côté d'un ancien autel consacré à Pan, Hélios avait obtenu le sien ; à Tégée, l'autel de Zeus Lykaios était aussi contigu à celui de Pan (9). Arcas vint donc naturellement à Mantinée se substituer au vieux Pan, dont le soleil

(1) Encyclop. d'Ersch et Gruber. s. v. *Arkadia*, 7.

(2) Denys d'Halic. I, 32. Immerwahr, *Kulte Arkad.*, p. 193. — Bérard, *Orig. des cultes arcad.*, p. 269. — « Pan ipse solem se esse prudentioribus permittit intelligi. » Macrob. *Saturn.*, I, 22.

(3) Epimen. ap. Schol. Theocr. I, 3a.

(4) Pausan. VIII, 37, 11.

(5) Arcas est aussi donné comme fils d'Apollon Parrhasios (Tzetz. in Lycophr. 480).

(6) Monnaies de Kleitor et de Thelpousa. Immerwahr. *Kulte Arkad.*, p. 207. La place d'Hélios à Corinthe est des plus importantes. Paus. II, 1, 6 — 3, 2 — 4, 6 — 5, 1 ; à Sicyone, II, 11, 2.

(7) Paus. VIII, 31, 7.

(8) Autels d'Hélios à Argos (Paus. II, 18, 3) ; à Trœzène (II, 31, 5) ; temple à Hermione (II, 34, 10).

(9) Pausan. VIII, 53, 11.

avait déjà été éteint par celui d'Hélios. — On croit reconnaître Arcas sur quelques monnaies de Mantinée (1).

Callisto. Avec Arcas, sa mère Callisto prit place dans les cultes mantinéens. On croit la reconnaître sur quelques monnaies. Sur d'autres plus anciennes, le type de l'ourse rappelle la métamorphose de la nymphe (2).

Dioménéia. « Il y a, sur l'agora de Mantinée, une statue de femme en bronze ; elle représente, suivant les Mantinéens, Dioménéia, fille d'Arcas. » (3) Cette héroïne locale est inconnue autrement. Peut-être appartient-elle à la catégorie des devineresses mantinéennes, comme Autonoé, Diotima, Lasthénia, Axiothéa, et n'a-t-elle été rattachée que plus tard à Arcas, dont le tombeau était voisin. Elle serait alors une hypostase locale d'Érato, la prophétesse de Pan sur le Lycée.

Podarès. La famille des Podarès avait gagné les honneurs divins sur le champ de bataille de Mantinée. En 362, Podarès Ier tomba en combattant Épaminondas. Les Mantinéens lui donnèrent le troisième rang pour la bravoure, après les deux Athéniens Gryllos et Képhisodoros (4). Ils lui élevèrent un héròon sur l'agora. Trois générations plus tard (en 245), un descendant du héros était censé avoir commandé les Mantinéens contre Agis, fils d'Eudamidas (5). On ne dit pas s'il fut associé aux honneurs rendus à ses ancêtres. Enfin, trois générations avant Pausanias, c'est-à-dire vers 70 après J.-C., on substitua sur la dédicace de l'héròon au nom de Podarès Ier celui d'un de ses descendants qui avait obtenu le droit de cité romaine (6).

Rome. Une dédicace d'Épidaure signale l'existence, à Antigoneia, d'une fête de Rome, les 'Ρωμαῖα (7), qui fut probablement insti-

(1) Gardner, *Cat. of. gr. Coins. Pelop.* p. 185, pl. XXXIV, 29.

(2) Gardner, *Catal. of greek Coins. Pelop.* p. 185 et 186. N° 15 et 16. Pl. XXXIV, 9 et XXXV, 1 et 2. Monnaies du IVe et IIIe s. Monnaies très anciennes antérieures à 471 avant J.-C. *ibid.* p. 184. Cf. Rheinhold Franz, *De Callistus fabula.* (Leipzig. Stud. XI-XII).

(3) Pausan. VIII, 9, 5. Le nom est altéré dans les manuscrits : Λεωμένειαν ou Δεομένειαν. C'est par inadvertance que Stoll, dans le *Myth. Lexicon* de Roscher, la présente comme fille d'Atlas.

(4) Pausan. VIII, 9, 15.

(5) VIII, 10, 5.

(6) Sur une dédicace à une fille de ce Podarès et sur les ruines du Podareion, voy. p. 192.

(7) Cavvadias, *Fouilles d'Épidaure*, I, p. 78, n° 230.

tuée dans le courant du 1er siècle avant J.-C. Il y eut donc à Mantinée un culte de la déesse Rome.

Hadrien.

L'impérial bienfaiteur de Mantinée y possédait une statue avec un temple, élevés par la reconnaissance d'un affranchi, A. Maikios Phaidros (1). A Tégée, Hadrien est qualifié de Soter, de Fondateur et d'Olympien (2).

Antinoüs.

Les circonstances qui ont fait élever à Mantinée Antinoüs au rang de θεὸς ἐπιχώριος seront relatées plus loin. C'était le temple le plus récent de tous au moment où Pausanias visita la ville (3). Hadrien en fit les frais. Il avait aussi dans le gymnase une riche chapelle. Antinoüs était assimilé à Pan. Il figure sur les monnaies (4).

On célébrait à Mantinée, en l'honneur d'Antinoüs, une cérémonie (τελετή) annuelle et des jeux quinquennaux. Ces derniers prirent rang parmi les grands concours pentétériques institués sur le modèle des jeux olympiques. On les appelait τὰ μεγάλα Ἀντινοεῖα, pour les distinguer de la fête annuelle (5).

Julia Augusta.

Un autel portant la dédicace θεᾶς Ἰουλίας Σεβάστας était consacré sans doute à Julia Sabina, fille de Titus, plutôt qu'à Julia Domna, femme de Septime Sévère dont l'effigie figure sur les monnaies de Mantinée (6).

Recapitulation.

Les analyses précédentes des cultes mantinéens peuvent être récapitulées dans le tableau suivant :

I. — Fonds aborigène (pélasgique ?).

Kéraunos, Hippos, Gê (plus tard Déméter-Rhéa), Arcas, Kallisté.

(1) Foucart, *Inscr. du Pélop.* 352g.

(2) *Ibid.* 340.

(3) Paus. VIII, 9, 7. — Voy. plus haut, p. 184.

(4) Immerwahr, *Kulte Arkad.*, p. 261. — Cavvadias (*Catal. Mus. nat. d'Ath.*, n° 698) signale une statue d'Antinoüs trouvée à Krékouki, près *l'ancienne Mantinée*. Or, il n'y a pas un seul village de ce nom ni aux environs de Mantinée ni dans toute l'Arcadie ; il y a un Kriékouki près d'Olympie et un autre en Béotie.

(5) Pausan. VIII, 9, 4. — Inscr. d'Olympie. *Arch. Zeit.* XXXV (1878), p. 192, n° 98. — *Bull. de Corr. hellén.* XX (1896), p. 152-158

(6) *Bull. Corr. hellén.* XX (1896), p. 151. — Voy. plus loin, fig. 57, p. 322. — Gardner *Greek Coins.* Pelop. p. 187.

II. — FONDS SECONDAIRE.

A. — *Démotique* (éléments aborigènes combinés avec des éléments étrangers).

a District de l'Alésion Nestané.	1°) Poseidon Hippios = Déméter — Rhéa . . .	Dieux des eaux courantes et souterraines, principe nourricier et chthonien	Combinaison du couple aborigène Hippos = Gè avec le couple béotien Poseidon = Déméter.
	Hypostases de Poseidon Hippios. { Ulysse	Héros posidonien et chthonien. .	Originaire de Phenéos.
	Aréithoos	Personnification de la végétation.	Arné de Béotie.
	2°) Maira.	Divinité de la bordure montagneuse, principe solaire. . . .	Indigène.
	3°) Duel d'Aréithoos et de Lycurgue.		
	Violation de l'abaton posidonien par Æpytos II.	Opposition des éléments solaire et posidonien	Légendes mantinéo-tégéates.
b District de l'Alésion Melangéia.	1°) Dionysos = Aphrodite Melainis . . . . . . = Déméter (Thémis) + Alalcoménia (Praxidique).	Puissances génératrices et infernales	Combinaison béotienne. (Tanagra-Tilphossion).
	2°) M[illegible]		

c District du Menale.	Kallisto = Arcas (Pan) . . . . Phialo = Alcimédon. . . . . Artemis. . . . . + + Ladas. . . . . Penélope	Divinités de la nature agreste et personnifications de la vie des Arcadiens pasteurs et chasseurs.	Arcadie
d Groupes intermediaires : Anchisia et la Plaine.	1°) Anchise (dieu pastoral) = Aphrodite (Aineias).		Dardanien-sémitique.
	2°) Ulysse (Poseidon Hippios) = Pénélope (Artémis).		Arcadie.

III. — TERTIAIRE [éléments indigènes et achéens (argéo laconiens)].

Groupes urbains.	1°) Aléa, Hoplosmios, Ényalios, Anakes	Dieux guerriers et tutélaires . .	Arcadie. Argolide-Laconie.
	2°) Zeus Sôter = Héra . . . . Hélios (Pan-Arcas) = Hestia (Autonoé). . Asklépios, Apollon = Léto, Artémis. . . .	Dieux de la lumière, du feu et dieux guérisseurs.	Élide-Argolide. Arcadie. Épidaure.
	3°) Zeus Eubouleus, Épidôtès = Kora, Déméter	Dieux infernaux	Argolide ?

La religion locale

Cette étude de mythologie locale nous a révélé, fondues et pourtant discernables, deux religions différentes : l'une restreinte et locale, l'autre commune et panhellénique. La première rappelle les cultes primitifs des anciens nomes égyptiens. Elle s'est formée dans le canton, au sein de la peuplade. Elle est le résultat de l'adaptation d'une tribu à un sol, à un climat déterminés; elle exprime les rapports d'un groupe d'hommes avec leur habitat. Aussi personnifie-t-elle surtout les aspects de la nature cantonale et les manières d'être d'une société limitée, telles que les a déterminées le milieu : à cette catégorie appartiennent, à Mantinée, les cultes animaliers d'Hippos, d'Areas; les cultes pastoraux d'Hymnia et de Charmon; celui d'Aléa, déesse de l'Asile et du Rempart, ceux d'Hoplodmos, dieu des hommes d'armes, et les mythes qui symbolisent le conflit vital des éléments naturels dans les conditions spéciales à l'habitat, telle que l'opposition, dans la Mantinique, de la plaine humide et de la roche aride. Ces créations locales sont souvent d'un symbolisme transparent, clairement exprimé par leurs noms, simples vocables de nature, empruntés à la langue courante. Mais, parfois, elles portent des surnoms qui font allusion à leur rôle particulier et qui restent pour nous énigmatiques : le rôle du personnage se laisse encore deviner grâce à la legende où il paraît en action, ou au culte dont il est l'objet; mais le sens de son nom demeure obscur : tels, par exemple, Ulysse (1), Pénélope, Aréïthoos.

La religion commune.

L'autre religion comprend les personnifications des puissances cosmiques, dont l'action souveraine s'exerce sur l'ensemble du monde et des hommes. Les habitants primitifs de l'Arcadie paraissent avoir d'abord adoré sur le même pied tous les phénomènes naturels; mais vint un moment où ils apprirent à les classer par ordre d'importance en subordonnant aux entités les plus générales celles qui n'en étaient réellement que des manifestations passagères. Ainsi, tous les phénomènes connus furent ramenés à trois principes ou à trois catégories d'éléments naturels : ceux de l'espace aérien, lumineux et igné; ceux de la terre et ceux de l'eau, chacun de ces principes étant conçu comme directeur des phénomènes secondaires de même ordre que lui : c'est ainsi que le dieu du ciel devint le divin maître de la foudre,

(1) Le nom d'Ulysse paraît signifier : *Celui qui disparaît*. Peut-être était-il, à Pheneos, la personnification spéciale du marais ?

le dieu des eaux devint le souverain des sources et des animaux qui s'y abreuvent. La répartition des grandes divinités helléniques en triades résulte donc de la nature même des choses : pas n'est besoin d'y voir le reflet d'un corps de doctrine venu d'Orient, d'Égypte ou de Phénicie ; car, pour l'Égypte, et surtout pour la Phénicie, l'existence très ancienne d'un dogme prédominant n'est nullement établie. Les idées syncrétiques, qui trouvèrent crédit au IIIe siècle dans les écoles théologiques d'Alexandrie, ne sauraient être invoquées quand il s'agit du XVIe ou du XVe siècle avant J.-C. (1).

Adaptation des divinités helléniques et des dieux locaux.

Quant à l'origine et au sens des noms, qui, bien avant l'épopée homérique, avaient prévalu chez les Hellènes pour désigner les grandes divinités, ils restent impénétrables. On entrevoit toutefois que certaines de ces personnalités ont eu, dans le principe, un caractère local : tel Zeus à Dodone, Athéna en Attique, Héra à Argos, Apollon chez les Ioniens, Poseidon peut-être en Béotie et Hermès en Arcadie. Donc, en tant que noms, les personnages divins qui composent l'assemblée des dieux dans Homère n'ont pas tous été adoptés en même temps dans tous les pays grecs : les Arcadiens ignorent Héphaistos et Hadès ; Héra ne pénètre pas chez eux au cœur du pays. Mais, en tant qu'entités, la plupart d'entre eux étaient adorés, sous des noms divers, presque partout : il y avait partout des dieux de la lumière, de la terre et de l'eau. Mais la séparation de ces trois ordres de phénomènes est toute théorique ; dans la réalité, l'homme les perçoit enchevêtrés les uns aux autres. Il en résulte, pour les divinités qui les personnifient, des caractères complexes : tel dieu peut être à la fois aquatique et chthonien, comme Poseidon Hippios et Aphrodite. De plus, dans l'application des noms nouveaux aux divinités anciennes, on constate beaucoup d'incertitudes et l'absence d'une méthode uniforme : cela tient à ce qu'il n'y avait point en Grèce d'institut théologique chargé de déterminer exactement la nature

(1) L'hypothèse de la diffusion d'un pareil dogme en terre pélasgique est donc subordonnée à une hypothèse préjudicielle, celle de l'existence de cette doctrine chez les anciens Sémites. Puissent les Sémitisants apporter cette confirmation aux séduisantes conclusions du livre de M. Bérard (*Orig. des cult. arcad.*, ch. V) ! Car ce n'est pas en Grèce que doit être cherchée la solution de cette question de principe. L'analyse des cultes grecs pourra révéler de nouveaux points de contact entre la Grèce et la Phénicie, analogues à ceux que M. Bérard a su découvrir en Arcadie, mais la théorie générale ne sera confirmée que par une enquête vraiment *historique* sur les cultes phéniciens *in situ* et dans les différentes phases successives de leur développement.

de chaque dieu. Les populations, livrées sans guide à elles-mêmes, ont opéré leurs identifications avec une entière liberté.

Objet des études de mythologie locale.

Les études de mythologie locale doivent donc se proposer de dégager, dans les divers cantons de la Grèce, le fonds primitif du fonds commun ; de suivre les destinées des dieux cantonaux, les uns, absorbés par les divinités plus puissantes, dont ils deviennent de simples aspects ; les autres déchus au rang de héros et déversés comme tels dans le folk-lore et dans l'épopée. Il importe aussi de reconnaître les circonstances qui ont préparé ces combinaisons et les intermédiaires qui en ont fourni les éléments. Alors, seulement, pourra-t-on reconstituer dans son ensemble l'histoire des religions grecques. Il n'y a pas à distinguer, dans la tradition religieuse, les cultes d'avec les mythes : les uns et les autres sont, en réalité, une même substance. La matière mythologique est une, et, comme dans la nature, rien ne s'en perd : le Grec, inventif en métamorphoses, lorsqu'il congédiait ses dieux, a toujours su leur faire un sort.

V. Le sentiment religieux à Mantinée.

Piété des Mantinéens.

Par les cultes très anciens de Poseidon Hippios et (Gé) Déméter Rhéa de l'Alésion, de Dionysos et Aphrodite Mélainis, de Zeus Charmon et Artémis Hymnia, la mythologie mantinéenne avait ses racines dans le sol même du pays et des attaches avec les races les plus vieilles du monde grec. De là le caractère original et vénérable de cette religion, qui a frappé Pausanias lui-même. Aussi l'influence de la religion à Mantinée sur les mœurs et sur les institutions a-t-elle été profonde. Au milieu de cette Arcadie, dont la dévotion était légendaire (1), ce peuple se distinguait par sa piété. Il en donna deux preuves caractéristiques : une première fois, en 364, lorsqu'il refusa de toucher aux fonds sacrés dérobés à Olympie (2), et une autre fois, en 220, lorsque les habitants de Kynaitha, tristement célèbres en Arcadie par leur sauvagerie et leur irréligion, après le sac de leur ville par les Étoliens, sollicitèrent l'hospitalité de Mantinée. Par respect pour leur traditionnelle philanthropie (3), les Mantinéens n'osèrent pas, comme firent toutes les autres villes où se

(1) τὴν εἰς τὸ θεῖον εὐσέβειαν (Polyb. IV, 20, 1).

(2) Xenoph. *Hellen.* VII, 4, 33. — Voy. plus bas, p. 532.

(3) Polyb., *ib.* φιλόξενα καὶ φιλάνθρωπα.

présentèrent les députés, leur fermer l'entrée de la ville. Mais, dès qu'ils furent partis, on procéda à une lustration générale, en immolant des victimes qu'on promena autour des remparts et à travers tout le territoire, pour le purifier de la souillure (1).

L'élément féminin dans la religion.

Un des traits distinctifs de cette religion, c'est la prédominance de l'élément féminin. Dans les rapports entre les hommes et les dieux, le rôle d'intermédiaire semble dévolu de préférence aux femmes. On reconnaît là un élément très primitif, dont l'origine est obscure, et que Bachofen (2) attribue à l'influence des rites pélasgiques et du culte de la Terre-Mère. Dans ces rites, la femme joue le rôle actif et l'homme le rôle passif. La superstition primitive s'inclinait devant la science mystérieuse attribuée à la femme : la femme était dépositaire de l'inspiration divine et la transmettait aux hommes par l'initiation. D'après Hérodote (3), ce sont les filles de Danaos qui ont enseigné aux femmes des Pélasges les rites de Déméter Isis, et les Arcadiennes en avaient gardé le secret. Sans parler des grandes déesses, les héroïnes abondent dans les légendes mantinéennes : les Péliades, Alalcoménia, Maira, Pénélope, Phialo, Déoménéia, fille d'Arcas, Autonoé, fondatrice de Mantinée, paraissent attester la survivance des idées primitives. Dans les pays doriens et attico-ioniens, ces souvenirs d'une antique gynécocratie s'étaient affaiblis. Peut-être, à Mantinée, la persistance des affinités pélasgiques s'explique-t-elle par l'éloignement de l'élément Lycaonide, confiné autour du Lycée. Les inscriptions trouvées à Mantinée n'ont pas infirmé les vues de Bachofen. Elles nous montrent, au contraire, les femmes des grandes familles mantinéennes, mêlées d'une manière très active aux cultes de la cité. C'est Nikippa, fille de Pasias, qui dédie une statue à Aphrodite Symmachia (4) et qui, suivant les termes du décret des Κοραγοί, se distingue par sa piété envers tous les dieux, en particulier envers Kora, dont elle célèbre chez elle les Mystères ; elle est investie du service (θεραπεία) et de la toilette (κόσμησις) de la déesse (5). C'est Phaënna, fille de Damatrios, également louée de sa piété envers tous les dieux (εὐσεβῶς πρὸς

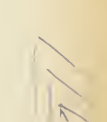
(1) Polyb. IV, 21, 9. — Cité par Athén. XIV, p. 626a. — Voy. plus bas, p. 505.

(2) Bachofen, *Das Muterrecht*, p. 353 et 358. — Cf. Benloew, *La Grèce avant les Grecs*, p. 186 et suiv.

(3) Herod. II, 171. — Voy. plus haut, p. 261.

(4) Paus. VIII, 9, 3.

(5) Foucart, *Inscr. du Pélop.* 352b.



πάντας μὲν τοὺς θεοὺς), notamment envers Déméter et Kora ; elle fut prêtresse de Déméter et accomplit généreusement les liturgies et autres charges de son sacerdoce ; sa fille Theodora et sa petite fille Phaenna sont engagées à continuer ses traditions de dévotion et de bienfaisance à l'égard du Koragion (1). C'est encore Julia Eudia, fille d'Euteleinos, qui donne six plèthres de vignes aux prêtres d'Asklepios et participe à leurs festins sacrés (2). C'est Épigone, femme d'Euphrosynos, qui est louée d'avoir accepté toutes les prêtrises qu'on lui proposait ; sa générosité fut inépuisable (3) ; c'est Polycrateia, descendante de Podarès, dont le nom se substitue sur la dédicace du Podareion à celui de son ancêtre (4) ; Memmia, à qui la ville élève un monument sur l'agora (5) ; [Thé]ophaneia, archi-prêtresse, qui est louée par un décret honorifique, etc... (6). Ces faits ne s'expliquent pas seulement, comme ailleurs, par la dévotion naturelle aux femmes de tout temps et de tout pays. On doit y reconnaître le prolongement d'idées très anciennes qui attribuaient aux femmes un rôle prépondérant, fondé sur leur don de prophétie. Il existait à Mantinée une classe de femmes adonnées à la divination, et qui exerçaient au nom de la religion un pouvoir mystique considérable. Le rôle d'Autonoé et le nom de Mantinée en sont les témoignages légendaires : d'autres sont plus probants encore.

Diotima de Mantinée et l'école des devineresses philosophes.

Il y a dans le *Banquet* de Platon (7) un personnage dont l'énigmatique apparition a beaucoup exercé la sagacité des érudits : je veux dire la Mantinéenne Diotima. Les doutes émis sur la réalité de cette femme (8) et sur sa nationalité ne me semblent guère justifiés. La qualification de Μαντινικὴ ξένη, répétée, après Platon, par de nombreux rhéteurs (9) est gramma

(1) *Ib.* 352[1]. — Ces donations se font sans assistance de tuteur.

(2) *Ib.* 352[j]. — Voy. Guiraud, *Propr. fonc.*, p. 251.

(3) *Bull. de Corr. hellén.* XX (1896), p. 126, l. 40.

(4) *Ib.* p. 151, N° 17.

(5) *Ib.* p. 157, N° 21.

(6) *Ib.* p. 151, N° 20.

(7) Plat. *Sympos*, ch. XXII et suiv. — Voy. Creuzer, *Annal. Heidelb.* t. LVI, (1831), p. 149.

(8) Ast. *Platons Leben u. Schriften*, p. 312, n. 2. — Cf. Bachofen, *Mutterrecht*, p. 353 B.

(9) Max. Tyr. *Dissert.*, XXIV, 4 (I. 459) ; XXXVIII (II. 225). — Himerios, *Orat.* I, 18. — Themistius XIII, 162 et 163. — Clem. Alex. *Strom.* I, 298. — Aristide, *Orat.* 46, 212. Dans le *Contra Demosth.* (Angelo Mai, Vet. Vatic. Collect. II. p. 30) il l'appelle τὴν ἐκ Μιλήτου, par une confusion évidente

ticalement correcte et seule exacte (1). Pourquoi Diotima serait-elle un personnage de fantaisie, créé de toutes pièces par l'imagination de Platon? Parce que Platon seul, parmi les auteurs de la bonne époque, en a parlé? Mais l'obscurité de Diotima s'explique par l'étrangeté de son caractère sacerdotal et peu mondain. Dans une société où les hétaïres comme Aspasie tenaient le premier rang, une simple prophétesse arcadienne, de conduite austère et modeste, quoique d'esprit sublime, devait être assez effacée. A supposer même que Platon ait inventé Diotima, l'idée de la présenter comme Mantinéenne serait un hommage rendu aux prophétesses de cette ville et une preuve de leur existence. Mais pourquoi ne pas reconnaître en Diotima un personnage réel et dans sa venue à Athènes un fait vraisemblable? « C'est sur ses conseils, dit Socrate, que les Athéniens accomplirent les sacrifices qui empêchèrent pendant dix ans la peste d'éclater (2). »

Cette donnée place en 440 av. J. C. l'accomplissement de ces rites. La peste a toujours régné à l'état plus ou moins aigu dans la mer Égée, au Ve siècle. Avant de faire à Athènes l'apparition foudroyante que Thucydide a décrite (3), le fléau s'était déjà manifesté environ dix ans avant les guerres médiques (4). C'est même à cette occasion, suivant des auteurs dignes de foi (5), qu'Épiménide fut appelé de Crète pour purifier la ville. Avant 430, la peste exerçait ses ravages sur les côtes d'Asie, les Cyclades et un peu partout, dit Thucydide. Les Athéniens, avertis par ces symptômes, eurent recours, pour conjurer le mal, aux lumières de Diotima, comme ils avaient fait appel à celles d'Épiménide 60 ans plus tôt. Au point de vue religieux, les Crétois et les Arcadiens jouissaient d'un égal prestige dans les imaginations

avec Aspasie. — Proclus. *In Plat. Remp.* p. 420. — Le scoliaste d'Aristide (Voy. Creuzer. *Annal. Vindob.* LVI. 1831, p. 149.) dit que Diotima était prêtresse de Zeus Lycaios. — Cf. Lucien. *de Imagin.* 18.

(1) La leçon γυναικὸς Μαντινικῆς Διοτίμας est donnée par la majorité des manuscrits. Des commentateurs l'ont corrigée dans Platon et dans les auteurs qui l'ont copié (Clem. Alex. *pas. cit.* éd. Migne, en μαντικῆς, sous prétexte que l'ethnique féminin de Μαντινεὺς est Μαντινίς (Et. Byz. s. v. Μαντίνεια). Mais les deux stèles C. I. A. II, 3, n°s 3172 et 3173 prouvent que le possessif Μαντινική était usité comme ethnique au IVe s. De plus, l'objection s'appliquerait avec plus de force à l'adjectif μαντική substitué à μαντίς.

(2) καὶ Ἀθηναίοις ποτὲ θυσαμένοις πρὸ τοῦ λοιμοῦ δέκ' ἔτη ἀναβολὴν ἐποίησε τῆς νόσου. Plat. *Sympos.* 22.

(3) II, 47.

(4) C. I. A. I. 475. — Plat. *Leg.* II. 632.

(5) Plat. *Ibid.* — Diog. Laert. I, 107. — Cf. Aristot. Ἀθ. πολ. 1. — Plut. *Sol.* XII.

helléniques : Minos et Épiménide sont aussi sorciers que grands prêtres. Les prêtresses mantinéennes devaient joindre au don de prophétie celui des incantations magiques : les Péliades étaient venues finir leurs jours dans la Mantinique et les magiciennes d'Arcadie se flattaient de faire descendre la lune sur terre. Socrate admire en Diotima la σοφία, c'est à dire la science des choses divines et humaines (1) ; il lui découvre un profond génie philosophique, et Platon la fait parler en conséquence. Diotima enseigne à Socrate une admirable doctrine de l'amour idéal. Puisqu'on admet que les prêtres égyptiens possédaient une science profonde des choses supérieures, on pourrait consentir aussi à ce qu'une prêtresse arcadienne fût instruite et capable de haute spéculation autant qu'une hétaïre de Milet. N'admet on pas la réalité de Lasthéneia, cette hétaïre mantinéenne, qui suivit les leçons de Platon et fut aimée de Speusippos (2) ? Toutefois, je suppose que les entretiens de Diotima et de Socrate sur l'amour sont une fiction dont Platon s'est servi pour donner à cette partie du dialogue le piquant d'une initiation mystique et d'une révélation inspirée. Aussi m'abstiendrai-je de discuter les théories de la Mantinéenne, de la comparer avec Sapho et Théano, pour lui donner le premier rang, à l'exemple de Lucien (3), enfin de rechercher la part de philosophie pythagoricienne que contient sa doctrine. Il me suffit de constater que le personnage a pu exister et qu'il appartient à cette classe de femmes inspirées, dont la réputation s'étendait hors de Mantinée ; nous pouvons restituer à Platon sa belle méditation sur l'amour, mais laissons à Diotima son rôle de prophétesse (4) et d'hiérophante.

La Femme au foie

On a prétendu reconnaître l'entretien de Diotima et de Socrate sur plusieurs monuments figurés représentant des scènes d'initiation (5). Mais de ces exégèses décevantes, aucune conclusion certaine n'est à retenir.

(1) ἣ ταῦτά τε σοφὴ ἦν καὶ ἄλλα πολλά,.. ἣ δὴ κἀμὲ τὰ ἐρωτικὰ ἐδίδαξεν (*Symp.* 22). — Οὐ μεντἂν σέ, ὦ Διοτίμα, ἐθαύμαζον ἐπὶ σοφίᾳ καὶ ἐφοίτων παρὰ σέ, αὐτὰ ταῦτα μαθησόμενος (*ib.* 25).

(2) Anon. *Vita Plat.* 155. *Biographi græci.* Westermann, p. 393. — Athen. VII, 279 e, 546 d. — Clem. Alex. *Strom.* IV, 224. — Diog. Laërt. *Plat.* III, 46. Sur Axiothea, cf. Themistius XXIII, 295 c. Elle cacha longtemps son sexe.

(3) Luc. *de Imagin.* 18.

(4) Socrate semble faire allusion à la science divinatoire de Diotima quand il lui dit : Μαντείας, ἦν δ' ἐγώ, δεῖται ὅ τι ποτε λέγεις, καὶ οὐ μανθάνω (*Sympos.* 25). Proclus (*in Plat. Remp.* p. 420) classe Diotima parmi les disciples de Pythagore.

(5) Voy. Bachofen. *Mutterrecht.* p. 357.

C'est, au contraire, ici le cas de produire un monument qui provient de Mantinée même. A la rareté du sujet, il joint un certain mérite plastique, qui doit le défendre contre l'oubli. Je l'ai déjà décrit dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* (1) et il est connu des archéologues sous le nom de la *Femme au foie*. C'est, en effet, un foie qu'il faut reconnaître dans l'attribut épais et mou, divisé en deux lobes inégaux, que tient dans sa main gauche cette belle femme aux formes pleines. On trouve un foie représenté sur le ventre d'un taureau dont les entrailles sont ouvertes, dans le bas-relief de l'examen des entrailles qui est au Louvre (2). Sur la surface du foie, dans notre bas-relief mantinéen, est appliqué un objet long maintenu sous le pouce du personnage. Je n'ai plus du tout l'impression que cet attribut fait partie intégrante du précédent, comme une vésicule biliaire avec son canal. Il n'a pas l'aspect mou d'une pièce anatomique, d'un organe animal. Ne serait-ce pas plutôt un objet fabriqué, soit une sorte de cuiller pointue munie de son manche, soit plutôt une manière de lancette triangulaire, semblable à ces gros grattoirs d'acier dont se servent les copistes de nos administrations, bref un outil spécial en métal ou en os (3), un couteau sacré qui servait à la dissection des organes mantiques? Quelle que soit d'ailleurs la nature de cet accessoire, le caractère du personnage figuré ressort clairement : c'est bien une devineresse, une μαντίς, qui nous est représentée revenant du sacrifice avec le foie qu'elle se propose d'examiner suivant les rites de son art. Si nous n'avons pas sous les yeux le portrait de Diotima elle-même (4), c'est une de ses congénères attachée au service d'Apollon (Pythaeus ?) comme semble l'indiquer le palmier figuré devant elle. Je crois qu'on doit aussi reconnaître

(1) XII (1888), pl. IV, p. 377-380. — Voy. la planche à la fin de ce volume.

(2) Je crois que l'objet est en grande partie restauré. Voy. Clarac. *Musee de sculpture*, II, p. 195. Cf. Calchas consultant un foie. Gerhard. *Etr. Spiegel*. 233. Sur les divisions hiératiques du foie, voy. Bouché-Leclercq, art. *Divinatio*, dans le *Dict. des Antiq.* de Saglio. La fig. 2473 reproduit le foie en bronze trouvé à Plaisance en 1877 : c'est une représentation du temple hépatique. — Un autre monument intéressant pour le culte a été rapporté de Mantinée par M. Collignon et publié par lui (*Bull. de Corr. hellén.* VIII, p. 396, pl. XXII). C'est un très joli bronze du III[e] siècle, ayant servi d'applique de miroir : il représente un cadmile.

(3) Voy. un couteau analogue en os, du Musée de Toulouse. Saglio, *Dict. des Antiq.* fig. 2126 (art. *culter*).

(4) Le monument se rapproche plutôt de la fin du V[e] siècle que du milieu.

une scène d'initiation ou d'ornithomancie sur le petit bas relief reproduit plus haut (1) ; on voit, sous un cep de vigne chargé de grappes, une tête de femme et la queue éployée d'un oiseau qui s'envole.

La δικαιοσύνη mantinéenne.

Si l'on est embarrassé dès qu'on cherche à préciser l'origine de cette école divinatoire, la réalité de son existence ne fait donc pas doute. Mantinée signifie bien la ville des devineresses. Cette cité avait l'âme très religieuse. Il y a, dans sa mythologie, un fond de gravité qui a pu conduire quelques intelligences d'élite à une philosophie élevée et entretenir dans la masse une certaine sagesse faite de conviction morale et de sens pratique. Les anciens reconnaissaient dans les Mantinéens un peuple inspiré par l'esprit divin. Au début du VI[e] siècle, les Scillontiens en discorde réclamèrent à Mantinée un pacificateur. Quelques années plus tard, le Mantinéen Démonax fut désigné par la Pythie pour donner à Cyrène une bonne constitution (2). L'œuvre des législateurs mantinéens du V[e] siècle était partout citée en exemple ; Socrate salue en Diotima un esprit supérieur ; le démagogue Lycomèdes, au IV[e] siècle, essaye d'éveiller chez les Arcadiens incultes et demi sauvages le sentiment de la dignité et de transformer ces brigands en citoyens ; Aristoxène de Tarente, au dire de Suidas, étant venu à Mantinée pour y étudier la musique, en repartit philosophe (3) et lui consacra un livre (4). Lasthenia, une courtisane, se met à l'école de Platon.

Une race antique et de bonne heure initiée, une religion simple et sérieuse, où les éléments locaux se fondent avec les éléments adoptifs venus de pays voisins et amis, une existence honnête et laborieuse entretenaient dans ce peuple le culte de la solidarité et de la liberté. Aussi ne sera-t-on pas surpris de retrouver dans leurs institutions, dans leur patriotisme et dans leur politique, cette générosité de cœur et cette philosophie à la fois idéaliste et pratique qui leur valurent chez les anciens le titre de gardiens de la justice : δίκης φύλακες (5).

(1) Voy. p. 23, fig. 6.

(2) Voy. plus loin, p. 362 et suiv.

(3) S. v. Ἀριστόξενος.

(4) Le τὰ Μαντινέων ἤθη, mentionné par Philodemos, Περὶ εὐσεβ. Cf. Phaedr. *De nat. deor.* 23. — Osann. *Anecd. Hom.* 300.

(5) Eustath. ad Hom. p. 1890.

CHAPITRE VII.

LE GOUVERNEMENT ; LES INSTITUTIONS.

I. LES CONSTITUTIONS DE MANTINÉE.

Raisons qui ont favorisé la démocratie de Mantinée.

1° Caractère agricole et pastoral du peuple mantinéen.

Le couple Poseidon Hippios et Déméter, qui domine toute la mythologie mantinéenne, représente l'union de deux divinités agricoles : Poseidon Hippios protège l'élevage, Déméter les moissons. De fait, labourage et pâturage étaient les deux mamelles de la Mantinique. Les cinq dèmes se partageaient les domaines de la grande plaine. Le peuple mantinéen rentre donc dans la catégorie des populations agricoles et pastorales dont Aristote a si heureusement défini les besoins et les préoccupations : à ces peuples il faut des institutions spéciales, correspondant à leurs habitudes rustiques. Le gouvernement qui leur convient le mieux c'est, d'une manière générale, la démocratie, parce que leurs mœurs sont égalitaires, et, d'une manière plus particulière, une démocratie compatible avec la vie en plein air dans des domaines souvent éloignés du centre de l'État. « Le meilleur de tous est le peuple agriculteur et la meilleure démocratie s'établit dans une population qui vit de labour ou d'élevage. Comme elle n'a pas grosse fortune, elle manque de loisir et n'a pas le temps de s'assembler souvent. Pour acquérir le nécessaire, elle s'absorbe en son labeur et y borne ses désirs : elle aime mieux le travail que la politique et l'autorité, dont elle n'aurait pas grand profit à tirer : car le peuple recherche le gain plutôt que les honneurs. Après la population agricole, le meilleur peuple est le peuple pasteur qui vit de ses troupeaux. Il mène une existence analogue à celle des agriculteurs, y acquiert un tempérament merveilleusement préparé aux exercices de la guerre, des corps vigoureux et endurcis au bivouac... Presque tous les autres éléments dont se composent les diverses démocraties sont très inférieurs. Leur genre de vie est dégradé. La

vertu n'a rien à faire avec les occupations des artisans, des marchands et des salariés. De plus, à circuler autour de l'agora et dans les rues, tous ces gens là prennent facilement l'habitude de se réunir en assemblée, tandis que les cultivateurs, disséminés dans les terres, n'ont pas l'occasion de se rencontrer et n'éprouvent pas le même besoin de s'assembler. Lorsque le pays est constitué de telle sorte que les terres sont à grande distance de la ville, il est aisé d'établir une démocratie et un gouvernement excellents : car le peuple est forcé d'émigrer aux champs (1). S'il y a une plèbe urbaine, il lui sera interdit, dans de pareilles démocraties, de former des assemblées sans le concours de la masse des campagnards (2) ».

Dans sa *Politique*, Aristote juge les gouvernements plutôt en théoricien qu'en historien ; ses définitions ont un caractère général et idéal, mais les lignes essentielles en sont empruntées à des exemples particuliers. En esquissant le tableau de la démocratie rurale, Aristote avait dans l'esprit un modèle réel qu'il est aisé de reconnaître, puisqu'aussi bien il le cite lui-même : c'était la république de Mantinée. Les traits particuliers qui devaient déterminer la forme politique de cet État se déduisent des recherches précédentes sur la constitution du sol, et sur l'origine de la population. Ce sont exactement les mêmes qu'Aristote a signalés comme des facteurs de la bonne démocratie.

Le peuple mantinéen réunit le caractère agricole et pastoral. Le sol morcelé en petits domaines par les chaînons, par la diversité des terres et par la répartition des eaux se prête à la culture variée et à la petite propriété (3). L'absence de capital industriel et commercial oblige le citoyen à travailler pour vivre. Il vit d'ordinaire loin de l'agora parce que son domaine réclame de lui une vigilance assidue : cultivateur, il lui faut défendre sa terre contre le caprice des eaux, faire boire son champ sans détremper du même coup ni assoiffer celui du voisin. Seul le citoyen libre et responsable peut mener à bien cette tâche délicate. Propriétaire de troupeaux, il doit leur assurer de bons pâturages, les protéger contre les vols et les bêtes fauves, diriger ses bergers, surveiller ses laitages et la

(1) Voy. sur la vie rurale en Grèce, Guiraud. *Propriété fonc. en Grèce*, p. 139 et suiv. et p. 148.

(2) Aristote. *Politique* éd. Susemihl. VII (VI), 4, p. 1318b et 1319a.

(3) L'inscription archaïque publiée aux appendices, mentionne des lots (Χρηματων το λαχος), qui représentent les domaines héréditaires.

fabrication de ses fromages, désigner les bêtes à tuer, celles à vendre. Ici encore l'œil du maître doit toujours rester ouvert. Cette vie rustique entretient la vigueur des corps et crée les aptitudes guerrières ; elle entretient aussi la simplicité des goûts et des mœurs, elle maintient l'égalité sociale : le labeur commun rapproche les rangs ; le maître se distingue à peine de l'esclave ; à plus forte raison de citoyen à citoyen les distances disparaissent. Dans ces conditions, la plèbe urbaine n'a pas d'existence propre ; elle vit par et pour les campagnards producteurs ; son influence n'est pas prépondérante et elle doit subir la loi de la masse rurale.

2° intégrité de la race.

A ces traits, ajoutons en d'autres qu'Aristote indique ailleurs. On peut lui objecter que tous les peuples agriculteurs n'ont pas aimé la démocratie (1) : par exemple, les Thessaliens, les Béotiens et les Lacédémoniens. Cela se comprend : dans ces pays, surtout en Thessalie, l'étendue des terres cultivables favorisait la grande propriété ; de plus, la sujétion d'une race vaincue à une tribu guerrière avait créé le servage. Ces deux causes ont donc aidé à la formation d'une aristocratie militaire et terrienne et divisé la population en deux classes : les nobles et les serfs. Rien de semblable en Arcadie, et particulièrement à Mantinée, où les migrations n'out pas été assez brusques pour altérer l'unité primitive de la race et créer des distinctions de castes entre les indigènes et les envahisseurs.

La démocratie au VI[e] siècle. Démonax de Cyrène.

La démocratie était donc le régime normal de la Mantinique. Elle était un produit du sol comme les moissons et les vignes du terroir. Elle paraît d'ailleurs s'y être épanouie de très-bonne heure, puisque dès le VI[e] siècle elle avait acquis assez de prestige pour être proposée comme modèle aux États en quête d'une bonne constitution (2). C'est ce qu'il est permis d'inférer du rôle joué vers 550 à Cyrène par le Mantinéen Démonax, que l'oracle de Delphes désigna au choix des Cyrénéens pour mettre un terme à leurs discordes et réformer leurs institutions (3).

(1) Arist. *Politique*. id. 1269a. b.— De la Coulonche, *Mem. sur l'Arcadie*, p. 180.

(2) Hérod. IV, 161. — Diod. VIII, 30.

(3) Hérodote écrit Δημῶναξ ; mais la vraie forme du nom paraît s'être conservée dans le nom d'un magistrat monétaire de Cyrène au III[e] s. Δαμώνακτος. (*Zeitschr. f. Numism.* III, pl. VII, 3, 4). — H. Weil. *ib.* IX, p. 20. — Imhoof Blumer. *Mon. gr.* p. 290. — Voy. Studniczka. *Kyrene* p. 15 et 98. — L'authenticité de l'oracle de Delphes est niée par Benedict. *De oracul. ab Herod. commem.* p. 35.

L'œuvre de Démonax avait un caractère en quelque sorte démocratique. Appelé en qualité de conciliateur (καταρτιστής (1), διαιτητής) (2), le législateur jugea que le mal dont souffraient les Cyrénéens provenait des prérogatives exagérées de la royauté, de la confusion et de l'impuissance du peuple. Aussi usa-t-il de ses pleins pouvoirs pour dépouiller la couronne de ses attributions politiques (3) : il ne laisse à la royauté qu'un rôle honorifique, en lui octroyant en guise de compensation les revenus de certaines propriétés sacrées et l'exercice de quelques sacerdoces. La souveraineté fit retour au peuple, organisé en trois tribus correspondant aux divers éléments de la population (4). Hérodote (5) représente Démonax comme un des citoyens les plus notables de Mantinée. D'autre part, l'oracle avait trop de tact politique pour confier une pareille mission à un personnage qui fût en mauvais termes avec le gouvernement de son pays. Il choisit donc l'homme que les suffrages de ses concitoyens proclamaient comme le représentant le plus autorisé de la cité tout entière, de son esprit et de sa constitution. D'où l'on peut conclure sans témérité que Mantinée jouissait déjà d'une démocratie sagement établie, à une époque où la plupart des cités grecques traversaient une crise de croissance marquée par les dernières convulsions de l'oligarchie et les premières exigences du δῆμος, crise qui profitait en fin de compte aux tyrans démagogiques.

En dehors de cet hommage rendu par la Pythie au bon sens du législateur mantinéen, ce que nous savons de positif sur les institutions de Mantinée avant le V[e] siècle se réduit à peu de chose. La république en était encore à la forme primitive du σύστημα δήμων (6), c'est-à-dire qu'elle n'était pas centralisée, tout au moins matériellement et à l'intérieur d'une ville fortifiée. Cet état n'implique pas forcément l'absence d'un lien politique entre les cinq dèmes mantinéens. Entre le régime classique de l'État grec concentré dans les remparts d'une capitale et le régime

(1) Hérod. IV, 161.

(2) Diod. VIII, 30.

(3) M. Guiraud (*Propriété fonc. en Gr.* p. 37) a réfuté l'opinion qui attribuait à Démonax un partage des terres.

(4) Cf. Aristote, *Polit.* VII, 2, 10, 11.

(5) Hérod. *Ib.* Ἄνδρα τῶν ἀστῶν δοκιμώτατον. Cf. Hermippos Kallimacheios ap. Athen. IV, p. 154. — Le nom même de Démonax est caractéristique. D'ailleurs la racine δημ tient une grande place dans l'onomastique mantinéenne.

(6) Strab., p. 337. Voy. sur les 5 dèmes mantinéens, p. 127 et suiv.

rudimentaire des peuples subdivisés en groupes isolés et autonomes, sans autre lien qu'une vague communauté de race et d'intérêts (1), il y a place pour un système intermédiaire, le σύστημα δήμων, qui est un véritable État (πολιτεία). Ce système suppose un gouvernement commun : chaque dème reste maître de son administration intérieure sous l'autorité du démiurge (δαμιοργός), magistrat qu'Hésychius compare aux démarques des communes attiques (2). Les affaires communes sont sans doute discutées par deux assemblées, l'une composée de la masse des citoyens, l'autre comprenant un nombre plus restreint d'élus et le pouvoir exécutif est confié au collège des démiurges.

Le synœcisme et la démocratie au Ve siècle. Constitution de Nicodoros.

Entre 464 et 461, la situation politique du Péloponnèse et l'influence d'Argos (3) déterminèrent les Mantinéens à concentrer leurs cinq dèmes en une ville fortifiée.

L'agglomération des habitants de la Mantinique eut pour conséquence le développement de la classe ouvrière et commerçante : celle-ci prit dans l'État une place que les propriétaires et paysans durent trouver trop considérable. Car le synœcisme n'entraîna pas la désertion complète des anciennes bourgades, nécessaires comme centres d'exploitation agricole : il était impossible de supprimer les fermes, les étables et les parcs à bestiaux avec leur personnel. Les citoyens que les travaux de la terre retenaient aux champs se trouvaient dans une situation désavantageuse, au point de vue politique, par rapport aux habitants de la ville. Les nécessités de la vie risquaient de faire tort au devoir civique. S'ils négligeaient leurs cultures pour suivre les assemblées, ils s'appauvrissaient ; s'ils s'abstenaient de voter, ils abandonnaient la direction de l'État aux propriétaires aisés, qui pouvaient résider à la ville sans inconvénients pour leurs intérêts. D'autre part, les gens qui ne vivaient pas de la terre, mais de leur industrie et du négoce, devaient, comme partout, aspirer à faire partie de la πολιτεία au même titre que les détenteurs du sol. L'ancienne constitution ne répondait donc plus aux besoins de la situation nouvelle : une révision s'imposait. Il s'agissait d'une part d'ouvrir le corps

(1) Arist. *Polit.* ed. Susemihl, 1261a, 29.

(2) Les démiurges figurent sur une inscription archaïque de Mantinée (*Bull. de Corr. hellén.* 1892, XVI, p. 577) sans qu'on puisse exactement déterminer leur rôle.

(3) Strab., p. 337.

électoral aux citoyens dépourvus de biens fonds, et d'autre part de dispenser les agriculteurs de déplacements trop fréquents, sans leur faire perdre leur part légitime d'influence dans la conduite des affaires publiques. Sur ces deux points, la réforme devait avoir un caractère démocratique. C'est pourquoi on dut profiter, pour procéder à ces changements, du moment où l'attention de Sparte était distraite par les embarras de sa situation. Le chef du parti démocratique était alors l'ancien athlète Nicodoros, devenu un personnage influent depuis qu'il avait dans sa jeunesse remporté le prix du pugilat aux jeux olympiques : « Nicodoros le pugiliste, dit Élien (1), un des Mantinéens les plus considérables sur la fin de sa vie, ayant renoncé à l'athlétisme, devint le législateur de ses compatriotes, en quoi il fit œuvre bien plus utile à sa patrie qu'en obtenant pour elle les proclamations du héraut dans les stades. On dit que Diagoras de Mélos, qui l'avait aimé, collabora à ses travaux législatifs. J'en aurais plus long à dire au sujet de Nicodoros ; mais comme je ne voudrais pas lui associer dans mes éloges Diagoras, car Diagoras était un ennemi des dieux, et qu'il ne convient pas de parler de lui davantage, restons en là. » Sans ces malencontreux scrupules du trop pieux Élien, peut-être aurions-nous le secret de cette œuvre si intéressante et tant prônée du nomothète mantinéen. Ce fut dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, vers 425, qu'eut lieu la réforme (2). De cette époque datent les institutions qui valurent aux Mantinéens la réputation d'εὐνομώτατοι (3) et de δίκης φύλακες (4).

Les catégories d'électeurs d'après Aristote.

Tous les auteurs anciens, au dire de Polybe (5), et Polybe lui-même ont vanté l'excellence de la constitution de Mantinée.

(1) *Var. Hist.* II, 22, 23.

(2) L'intimité de Diagoras et de Nicodoros doit dater de leur jeunesse et précéder l'olymp. 91, 2 (415/4), année où Diagoras fut proscrit d'Athènes pour avoir révélé et ridiculisé les Mystères d'Éleusis. Diod. XIII, 6. — Schol. Aristoph. *Aves*, 1072. — *Ran.* 320. A cette époque, Mantinée, par la paix de 30 ans conclue en 445, était vassale de Sparte qui n'eût pas autorisé une réforme démocratique. Il faut remonter à une dizaine d'années avant le traité, jusqu'à la période d'émancipation qui précède l'alliance avec Athènes pour trouver un moment favorable aux réformes de Nicodoros. La phrase de Thucydide : (V, 29) δημοκρατουμένην (Argos) τε ὥσπερ καὶ αὐτοί (Mantinée) s'applique à l'an 421. — Voy. plus loin, p. 375.

(3) Élien, *ibid.*

(4) Eustath. ad. Hom. p. 1860.

(5) Polyb. VI, 43, 1. Σχεδὸν δὴ πάντες οἱ συγγραφεῖς περὶ τούτων ἡμῖν τῶν πολιτευμάτων παραδεδώκασι τὴν ἐπ' ἀρετῇ φήμην, περί τε τοῦ

supérieure à celle d'Athènes et de Thèbes. Malheureusement, elle nous est plus connue par leurs éloges que par leurs descriptions. Aristote, Polybe, Élien, Maxime de Tyr, quand ils parlaient de la sagesse des législateurs mantinéens, savaient sans doute à quoi s'en tenir ; mais ils nous réduisent un peu trop à admirer de confiance, se dispensant de nous donner leurs preuves. Aristote seul nous permet d'entrevoir un coin de la réalité. Son opuscule sur la Μαντινέων πολιτεία est perdu ; mais l'auteur en a extrait une courte note qui a passé dans la *Politique*. Après avoir, dans le passage cité plus haut, proclamé les aptitudes du peuple laboureur et pasteur pour la démocratie, et montré que ce peuple laborieux a peu de goût pour les vaines discussions politiques, Aristote ajoute : « Le droit d'élire ses magistrats et de les contrôler comble tous ses désirs, pour peu qu'il ait d'ambition. Car, dans certaines démocraties, le peuple se contente d'attributions encore plus réduites : il abandonne le droit de nommer ses chefs à quelques électeurs choisis à tour de rôle dans la masse entière, comme à Mantinée. Pour lui, le droit de délibérer souverainement lui suffit. Et c'est encore là, on peut le dire, une variante de la démocratie, comme celle qui existait autrefois à Mantinée (1). » Cette brève indication est un précieux témoignage. Le législateur mantinéen avait trouvé la conciliation entre les intérêts et le devoir de ses concitoyens, dans la restriction du droit d'élire les fonctionnaires, le plus absorbant de tous. Le démos déléguait à une fraction de lui-même l'exercice de ce droit, et cela par roulement, de manière que l'ensemble des citoyens, au bout d'un certain temps, eût passé par le jury d'électeurs. Les déplacements fréquents exigés

Λακεδαιμονίων καὶ Κρητῶν καὶ Μαντινέων, ἔτι δὲ Καρχηδονίων. Maxime de Tyr (*Dissert.* XXIII, 4 [I. 429]) s'inspirant d'Aristote et de Polybe, sans les bien comprendre, attribue à la constitution de Mantinée un caractère aristocratique : il l'énumère à côté de celles de Sparte, de la Crète, de Pellène et de la Thessalie : ἰσχυρὰ μέν τις καὶ πρακτικὴ κατὰ τὴν Λακωνικὴν, ἢ Κρητικὴν, ἢ Μαντινικὴν, ἢ Πελληνικὴν, ἢ Θετταλικὴν πολιτείαν ἱσταμένη, φιλότιμος δὲ ἄγαν καὶ φιλόνεικος καὶ δύσερις καὶ πολυπράγμων, καὶ ἱππικὴ, καὶ θαρσαλέα. Ce luxe d'épithètes dissimule assez mal l'ignorance des faits.

(1) Arist. *Polit.* ed. Susemihl. 1318b 22. Ἔτι δὲ τὸ κυρίους εἶναι τοῦ ἑλέσθαι καὶ εὐθύνειν ἀναπληροῖ τὴν ἔνδειαν, εἴ τι φιλοτιμίας ἔχουσιν, ἐπεὶ παρ' ἐνίοις δήμοις, κἂν μὴ μετέχωσι τῆς αἱρέσεως τῶν ἀρχῶν, ἀλλὰ τινες αἱρετοὶ κατὰ μερος ἐκ πάντων, ὥσπερ ἐν Μαντινείᾳ, τοῦ δε βουλεύεσθαι κυριοι ωσιν, ἱκανῶς ἔχει τοῖς πολλοῖς, καὶ δεῖ νομίζειν καὶ τοῦτ' εἶναι σχῆμά τι δημοκρατίας, ὥσπερ ἐν Μαντινείᾳ ποτ' ἦν.

par la nomination des magistrats ne gênaient qu'un nombre restreint de citoyens, électeurs au 2e degré. Aucune condition de cens, semble-t-il, n'était exigée pour faire partie de ces assemblées, ainsi que l'indique l'expression d'Aristote : ἐκ πάντων (1). Quelle était la proportion des électeurs du 2e degré par rapport à l'ensemble du corps électoral, Aristote ne le dit pas. Comment étaient-ils désignés ? Sans doute à l'élection (αἱρετοί). Avec ce système, les paysans, les pâtres de la montagne n'avaient à prendre le chemin de la ville qu'au jour des grandes assemblées populaires, quand le démos avait à se prononcer sur la paix ou la guerre, ou à légiférer, car il conservait la souveraineté, ou bien, quand il se réunissait en assemblée primaire pour désigner les *électeurs* du 2e degré (2).

Les pouvoirs publics.

Le texte du traité de 420, entre Argos, Élis, Athènes et Mantinée, que Thucydide (3) nous a conservé, contient quelques renseignements sur les pouvoirs publics à Mantinée.

Outre l'assemblée plénière et l'assemblée secondaire, délégation de la première pour la nomination des magistrats, il y avait à Mantinée un Conseil, βουλή, chargé, dans le texte du traité de 420, de prêter le serment après les démiurges. Les attributions de ce Sénat ne nous sont pas autrement connues. Ces sortes d'assemblées avaient en général pour attributions la préparation des projets de loi, de l'ordre du jour de l'assemblée populaire, les relations diplomatiques et le contrôle financier. On ne

(1) Le nom de ces électeurs ne nous est pas connu. On ne saurait leur appliquer l'expression de Xénophon (Hell. V, 2) τοὺς ἐν Μαντινείᾳ τοῦ δήμου προστάτας, qui désigne, non pas des magistrats, mais des démagogues (Cf. *ibid.* I, 7, 2). J'ai retrouvé à Mantinée, dans le théâtre et dans les portiques de l'Agora, une centaine de tessères en terre cuite, les unes lenticulaires, les autres rectangulaires, portant des noms propres, en caractères assez anciens, et suivis, en général, du patronymique. Peut-être ces tessères sont-elles des tablettes d'électeurs du second degré qui avaient à les présenter pour entrer à l'assemblée ? Dans la constitution du κοινόν lycien, les villes déléguaient à l'assemblée des citoyens qui prenaient le nom d'électeurs des magistrats, ἀρχαιρεσιασταί (Voy. Fougères, *De Lyciorum communi*, pars II, cap. III). Ce qui faisait l'originalité du système mantinéen, c'était le principe du roulement. On ne saurait parler à ce propos de système *représentatif*, ni même invoquer les *électeurs* des Constitutions de 1791 et de 1793.

(2) En 371, quand Agésilas vint protester contre la reconstruction du rempart, les démiurges (οἱ ἄρχοντες) lui objectèrent qu'il n'y avait pas à revenir sur un vote du peuple : ὅτι ἀδύνατον εἴη ἐπισχεῖν, δόγματος γεγενημένου πάσῃ τῇ πόλει ἤδη τειχίζειν (Xén. *Hellen.* VI, 5, 4). — Sur l'absentéisme des paysans de l'Attique aux assemblées, voy. Guiraud, *Prop. fonc.*, p. 150.

(3) Thucyd. V, 47.

sait rien sur le mode de nomination des sénateurs mantinéens.

Les démiurges.

Le pouvoir exécutif était représenté par le collège des démiurges (δαμιοργοί). Dans l'ancienne constitution antérieure au synœcisme, ces magistrats devaient être les chefs des dèmes. Dans le traité de 420, ils sont nommés en première ligne, avant la Boulé et les autres autorités. Dans le traité du Κοινόν arcadien en l'honneur de Phylarchos, ils représentent Mantinée au Conseil fédéral des cinquante délégués des villes fédérées (1). A n'en pas douter, ils sont les autorités supérieures de la cité, comme les archontes à Athènes (2). Le titre de démiurges (δημιουργοί, δαμιουργοί, δαμιωργοί, δαμιοργοί, δαμιεργοί, ζαμιωργοί) existait dans nombre de cités grecques ; mais leurs attributions sont imparfaitement connues. Ils convoquaient l'assemblée populaire et se réunissaient eux-mêmes en Conseil exécutif : ce sont eux qui, en 371, reçoivent Agésilas et écoutent les doléances de Sparte au sujet de la reconstruction du rempart (3). Xénophon les appelle οἱ ἄρχοντες. L'assimilation, dans Hésychius, des démiurges doriens avec les démarques attiques, le nombre de cinq démiurges mantinéens sur l'inscription du κοινὸν arcadien, permet de supposer que, même après le synœcisme, ce chiffre de cinq, correspondant aux cinq dèmes anciens ou aux cinq tribus, fut conservé pour la composition du collège exécutif. Après l'abolition de la division territoriale des cinq dèmes, les cinq démiurges durent dépouiller, comme individus, le caractère de magistrats ruraux que conservèrent toujours les démarques attiques.

Après les démiurges et la Boulé, le traité de 420 stipule que le serment sera prêté par les autres autorités : καὶ αἱ ἄλλαι ἀρχαί. Mais les titres de ces magistrats ne sont pas spécifiés : il s'agit là sans doute des fonctionnaires de l'ordre judiciaire et sacerdotal. Parmi ces derniers, le prêtre de Poseidon Hippios, qui figure sur les actes d'affranchissement de la période romaine comme éponyme annuel de la cité, devait déjà occuper une place prépondérante.

(1) Foucart, *Inscr. du Pélop.* 340ª. — Sur la date, voy. plus loin, p. 480.

(2) Tite Live (XXXVIII, 30) dit des démiurges achéens : « Damiurgis civitatium, qui summus est magistratus. » A Andanie, les démiurges convoquent l'assemblée du peuple (*Insc. du Pelop.*, 351). Hésychius : Δημιουργός· καὶ παρὰ Δωριεῦσιν οἱ ἄρχοντες, τὰ δημόσια πράττοντες, ὥσπερ Ἀθήνησιν οἱ δήμαρχοι. Cf. Etym. Magn : οἱ περὶ τὰ τέλη.

(3) Xen. *Hellen* VI. 5. 4.

Théores. Le serment devait être reçu par les *Théores* (θεωροί, θεαροί) et les *Polémarques*. Les Théores doivent être les représentants de l'État aux grands sanctuaires panhelléniques, à Delphes, à Olympie, à l'Isthme et dans les fêtes panarcadiennes, au Lycée, aux fêtes d'Aléa. Mais on voit dans Xénophon les θεαροί tégéates jouer un rôle politique actif, au milieu des luttes des factions. Vu l'analogie des institutions dans la plupart des villes arcadiennes, il est permis d'attribuer aussi aux théores mantinéens une certaine compétence politique (1).

Polémarques. Quant aux Polémarques, sans qu'on sache combien ils étaient, il ne subsiste aucun doute sur leurs fonctions. Ils possédaient les attributions militaires des stratèges dans toutes les républiques, la direction du recrutement et de l'entretien des troupes, la surveillance du territoire en temps de paix, et, en temps de guerre, le commandement de l'armée mantinéenne et de ses alliés, quand les opérations avaient lieu dans les limites de la Mantinique.

Xénophon donne le titre de προστάται τοῦ δήμου aux chefs du parti démocratique expulsés par Agésipolis en 385 et qui durent se réfugier à Athènes. Bien que ce titre soit officiel à Tégée, il semble avoir ici un sens général, et désigner les personnages les plus influents de la faction populaire.

Les dèmes et les tribus. Quant aux citoyens, après le synœcisme, la population des cinq dèmes fut répartie en cinq tribus, mais il est peu probable qu'il y eût corrélation entre l'ancienne division par dèmes et la nouvelle division par tribus. Celle-ci était, sans doute, purement urbaine et topographique (2). La division en tribus suppose-t-elle des cultes et des magistrats particuliers, comme à Athènes? Rien ne prouve que le culte de la tribu eût aucun rapport avec celui de la divinité dont elle portait le nom. Enfin les rapports entre les bourgs ruraux et les tribus ne sont pas connus. La κώμη était-elle une subdivision de la tribu comme le dème attique? Les gens de Nestané, de Melangeia, de Maira,

(1) Cf. des collèges analogues à Égine, à Trœzène, etc... Leur influence politique était capable de pousser les ambitieux à la tyrannie (Arist. *Polit.*, p. 217, 4 : τὸ γὰρ ἀρχαῖον οἱ δῆμοι καθίστασαν πολυχρονίους τὰς δημιουργίας καὶ θεωρίας). Ils étaient les dépositaires du droit divin, dénonçaient les infractions aux règles communes des dieux panhelléniques, et veillaient à l'exécution des ordres de la Pythie, en ce qui concernait l'expulsion des criminels et les relations internationales.

(2) Voy. plus haut, p. 163 et 287.

par exemple, étaient-ils inscrits dans une des cinq tribus ? Chacune de ces bourgades avait-elle ses magistrats locaux ? Bref, quel était, à côté de celle de l'État, l'organisation municipale ? Nous n'avons là-dessus aucune donnée. Il semble, d'après les noms des tribus mantinéennes, que cette division ne dépassait pas les limites de l'enceinte fortifiée. D'ailleurs, elle avait beaucoup moins d'importance dans les villes arcadiennes qu'à Athènes, où elle était la base à la fois religieuse et familiale de toute l'organisation politique. A Tégée, les métèques se répartissaient entre les quatre tribus. Celles-ci n'avaient plus alors que le caractère de circonscriptions administratives, comme les arrondissements ou les quartiers de nos villes modernes.

Telle était, d'après les renseignements que nous possédons, la constitution démocratique de Mantinée au V[e] siècle jusqu'en 385, celle à laquelle se rapportent les indications de Thucydide et d'Aristote.

Nous décrirons plus loin le régime imposé par le diœcisme, de 385 à 371, et que Xénophon qualifie d'aristocratique.

Constitution après 371.

Après le second synœcisme et la reconstruction de la ville en 371, la démocratie présidée par Lycomèdes reproduisait-elle l'ancienne constitution ? On ne saurait se prononcer sur ce point. Quelles modifications subit cette démocratie après la mort de Lycomèdes, en 366 ? Y eut-il une restauration aristocratique, sous l'influence du parti laconien, comme l'a pensé Curtius, ou seulement une atténuation des tendances démagogiques après la disparition du brillant stratège ? Nous inclinons vers cette dernière hypothèse, bien que les textes laissent planer une grande obscurité sur l'évolution de la politique intérieure de Mantinée jusqu'à la conquête achéenne en 222 (1).

Constitution à l'époque achéenne et romaine.

Aratos et Antigone Doson abolirent la Constitution mantinéenne, et remplacèrent le nom de Mantinée par celui d'Antigonéia. Les cultes locaux subsistèrent seuls. Les institutions achéennes elles-mêmes furent retouchées par les Romains, qui substituèrent dans plusieurs villes un régime timocratique à la démocratie (2). Le départ entre les institutions propres à la

(1) Les termes d'Aristote : (*Polit.* éd. Susemihl, p. 1318b27) : δεῖ νομίζειν καὶ τοῦτ' εἶναι σχῆμά τι δημοκρατίας, ὥσπερ ἐν Μαντινείᾳ ποτ' ἦν indiquent bien que l'organisation qu'il loue n'existait plus de son temps. — Voy. p. 473.

(2) Polyb. XL, 8-10. — Paus. VIII, 16, 6. — CIG. 1543. Lettre de Flamininus aux habitants de Dymé l. 9 et 19.

période achéenne et les remaniements de l'époque romaine n'est pas aisé à établir pour Antigoneia, les textes épigraphiques dont nous pouvons grouper les données paraissant tous postérieurs à l'an 146. On y relève d'abord : 1° Un collège de magistrats (ἄρχοντες) nommés en première ligne (1). Ils étaient sans doute réunis en συναρχία, c'est-à-dire en conseil de gouvernement pour préparer les résolutions à soumettre aux assemblées délibérantes (2) ; 2° Les Σύνεδροι. Dans beaucoup de villes d'Achaïe, le συνέδριον prit la place de l'ancienne βουλή (3). Les séances des synèdres étaient fixées par la loi (σύννομοι συναγωγαί ou ἐκκλησίαι), comme l'attestent des inscriptions d'Andanie et d'Élatée. Ils discutaient les mesures qui leur étaient soumises par les ἄρχοντες ou qui provenaient de leur propre initiative et les présentaient sous forme de προβουλεύματα à l'assemblée du peuple. Le συνέδριον avait un γραμματεύς. Cette charge donnait à son titulaire une importance considérable dans la cité. Un secrétaire des synèdres, qui devait sa place à l'empereur Hadrien, lui témoigne sa reconnaissance en lui élevant à ses frais, à Mantinée, une statue et un temple (4). Toutes ces fonctions étaient annuelles (5) ; 3° La γερουσία. Cette assemblée est signalée à Mantinée par une inscription gravée sur un gradin du théâtre (ΓΕΡΟΥΣΙΑΣ). Les places réservées aux membres de la Gérousia étaient de 10 à 12. Cette institution est mentionnée à Andanie en même temps que les synèdres (6). Certains épigraphistes n'ont pas voulu admettre l'existence séparée de ces deux assemblées, qui leur ont semblé faire double emploi. D'après Sauppe (7) et Dittenberger (8), le titre de σύνεδροι était porté par les membres de la γερουσία. Mais rien ne le prouve, et M. Foucart (9) admet que le conseil des synèdres s'appelait

(1) Cf. CIG. 1543, l. 4 : Δυμαίων τοῖς ἄρχουσι καὶ συνέδροις καὶ τῇ πόλει χαίρειν.

(2) *Inscr. du Pelop.* 352[h], l. 42.

(3) Par ex. à Mégalopolis (*Inscr. du Pelop.* 332. — *Excavations at Megalopolis*, p. 126 et suiv.), Thouria (*Inscr. du Pelop.* 310 a), Andanie (*ib.* 326 a.1); Coronée (Ἀθήναιον, IV, p. 105) ; Pagai (*ib.* II, p. 481), Dymé (CIG, 1543), Élatée (C. I. G. S. III[1], 120-127). Leurs décisions sont appelées δόγματα.

(4) *Inscr. du Pelop.* 352 g.

(5) *Ib.* 352[h], l. 42.

(6) *Ib.* 326[a], l. 47.

(7) *Mysterieninschrift aus Andania*, Götting. 1860.

(8) Sylloge, n° 388, Nte 2.

(9) *Inscr. du Pelop.*, p. 166.

συνέδριον ou βουλή (1) ; 4° L'assemblée du peuple : elle n'est plus désignée par le terme de δῆμος, mais par ceux de οἱ λοιποί πολῖται [Δέδοχθαι τοῖς Συνέδροις καὶ τοῖς λοιποῖς πολίταις] (2).

Les magistratures et fonctions dont on trouve la mention sur les inscriptions de basse époque sont les suivantes : 1° Le prêtre de Poseidon Hippios (ἱερεὺς τοῦ Ποσειδῶνος), éponyme annuel de la cité sur les actes d'affranchissement (3) ; 2° L'ἐπιγνώμα (ὁ ἐπὶ γνώμα) ou ἐπιγνωμονεύων, second éponyme annuel. La nature de ses fonctions est inconnue (4) ; 3° Le δεκτήρ, analogue à l'ἀποδοχεύς ou receveur, d'après Hésychius (5). Il perçoit des esclaves, au nom de la ville, le droit d'enregistrement de l'acte constatant leur affranchissement ; 4° L'agoranome (6). Magistrats.

L'ère d'Achaïe, qui commence en octobre 146, fut adoptée à Antigonéia après la conquête de l'Achaïe par les Romains. Quatre inscriptions (7) sont datées, de l'an 85 (61 av. J.-C.), de l'an 103 (43 av. J.-C.), de l'an 406 (260 ap. J. C), 407 (261 ap. J.-C.).

Les mois sont désignés par des adjectifs numériques (8). La

(1) *Ibid.*, 352°. La question est tranchée par une inscription de Mégalopolis, où l'on voit un secrétaire des Synèdres distinct de la Γερουσία. En Asie mineure, la Gérousia forme un corps distinct de la Boulé et de l'Ecclésia, et dont le caractère n'est pas encore nettement défini [Voy. Lévy. *Études sur la vie municip. de l'Asie Mineure.* Rev. Ét. gr. VIII (1895) p. 231 et suiv.]. M. Lévy affirme (*ib.* p. 231, n. 7) que la Gérousia du type asiatique, c'est-à-dire une corporation mi-privée, mi-officielle, resta ignorée de la Grèce européenne : pourquoi ?

(2) Nous devons ces renseignements à un décret des Antigonéens en l'honneur d'un Argien, rendu en 198 et 146. Voy. *Bull. de Corr. hellén.*, XX 1896, p. 120. N° 1, l. 14.

(3) *Inscr. du Pélop.* 352 j. l. 32 et 352m l. 2.

(4) *Ib.* 352 j. l. 32. — 352n. l. 2.

(5) *Ib.* 352n l. 4. — Le mode d'affranchissement des esclaves, à Mantinée, n'était pas l'hiérodoulisme ou vente à la divinité ; il n'avait aucun caractère religieux, du moins à l'époque impériale à laquelle appartiennent les actes étudiés par M. Foucart (*Inscr. du Pélop.* 352 k-o, p. 218-220). Les formalités indiquées pour que l'affranchissement devienne définitif, sont la lecture trois fois répétée de l'acte constatant la volonté du maître et la proclamation par le héraut du nom des esclaves affranchis. (Cf. Mitteis. *Reichsrecht.* p 376). Il semble que l'esclave affranchi avait à payer une redevance pour que son nom fût inscrit sur les listes publiques d'affranchis que la ville faisait graver chaque année (*Inscr. du Pélop.* 352 n,o). La liberté était accordée par le maître à titre gratuit ou contre paiement d'une rançon (352m), avec ou sans restriction (par ex. à la condition de rester au service du maître jusqu'à sa mort).

(6) *Bull. Corr. hellén.*, XX, 1895, p. 157, n° 23.

(7) *Inscr. du Pélop.* 352h, l. 10. — 352i, l. 42. — 352n, l. 5. — 352, l. 3.

(8) *Inscr. du Pélop.* 352 j. l. 20. γενεθλιον ἡμέραν κει του πεμπτου μηνος. 352n. l. 9. μηνος τριτου τριακαδι.

Ligue achéenne avait répandu ce genre de notation uniforme pour éviter les confusions qui naissaient de la diversité des calendriers locaux. L'administration romaine, pour les mêmes raisons, encourageait cette habitude et en fit la règle générale en Asie Mineure.

II. Moeurs et éducations.

La société.

Ce serait une entreprise puérile et fantaisiste que de vouloir retracer un tableau de la vie et de la société mantinéennes, en se fondant sur les vagues données des auteurs anciens. On a vu que les mœurs et coutumes de Mantinée avaient paru assez intéressantes à Aristoxène de Tarente pour qu'il en fît un traité (1).

Les Mantinéens possédaient, avec la piété, les vertus arcadiennes par excellence, la simplicité, l'hospitalité, la *philanthropie* (2). Les mœurs patriarcales et accueillantes de l'Arcadie, le rapprochement des classes dans une familiarité laborieuse, l'absence de morgue dans les rapports entre maîtres et serviteurs avaient frappé les Grecs (3). Tandis qu'en Laconie l'hostilité, tantôt sourde, tantôt déclarée, des classes inférieures tenues à l'écart dans une étroite sujétion, mettait en danger la sécurité de l'État, on voyait en Arcadie maîtres et esclaves s'asseoir à la même table rustique, où les galettes de gros pain (μᾶζα), la viande de porc, le cratère de vin et le fromage salé se trouvaient à la portée de toutes les mains, indistinctement. Ils travaillaient en commun. La terre rapprochait ceux qu'elle nourrissait et supprimait entre eux toute hiérarchie. Périclès, parlant en Athénien, relève comme une infériorité l'obligation où sont les hommes libres du Péloponnèse de mettre eux-mêmes la main à la charrue et de faire œuvre servile (4). Chez les plus distingués des Arcadiens le travail manuel était en honneur : Philopœmen se faisait, à ses heures, laboureur et ouvrier des champs, vivait au milieu de ses gens, et couchait sur un grabat (5). L'égalité démocratique était alors dans les

(1) Voy. plus haut, p. 330.

(2) φιλοξενία καὶ φιλανθρωπία Polyb. IV, 20, 1.

(3) Theop. ap. Athen. IV, p. 149. — Hécatée, *ib.*, p. 148.

(4) Thucyd. I, 142.

(5) Plut. *Philop.* IV, 3, 4. — Philostr. *Vit. Apoll. Tyan.* p. 162 (Kayser). — De la Coulonche, *Mém. sur l'Arcad.*, cité p. 180 et suiv.

mœurs comme dans les institutions. Même sous les régimes politiques les moins libéraux, quand la classe des riches propriétaires ou βέλτιστοι, détenait à Mantinée la πολιτεία à l'exclusion des citoyens plus pauvres, les citoyens de la classe moyenne trouvaient quelque douceur dans le travail en plein air. Ils supportaient beaucoup mieux que les Athéniens la privation de l'agora. Sans doute Xénophon exagère en disant qu'ils accueillirent avec une sorte de soulagement d'être rendus à leurs bourgades. Mais, en fait, cet amour de la campagne était en eux un goût inné autant qu'une nécessité vitale. L'histoire de leur constitution, à la plus belle époque de son développement, prouve chez ces descendants des Pélasges un attachement profond aux habitudes patriarcales. Ils subissaient la vie urbaine, par raison, parce qu'elle leur garantissait l'indépendance nationale ; mais leurs instincts personnels les attiraient hors des murs, dans leurs champs, au milieu de leurs fermes, de leurs troupeaux et de leurs vignobles.

Cette organisation sociale donnait une base solide aux communautés arcadiennes. Malgré le nombre considérable des serfs (πελάται) employés comme cultivateurs, ou comme bergers (1), porchers, chevriers ou bouviers, l'Arcadie craignait moins que la Laconie ou l'Argolide, les soulèvements d'esclaves. Le danger était d'autre nature. La prédilection de l'Arcadien pour son domaine aggravait en lui la tendance à l'isolement. Déjà prédisposé par la structure du pays à se cloîtrer dans ses gorges et ses vallées, la vie pastorale achevait de le rendre insociable. A l'écart de toute civilisation, cet enfant de la nature retournait à l'état sauvage (2). Le dédain de la vie policée, de la culture intellectuelle le rejetait de plus en plus en dehors du progrès et des lois humaines. Dans les cantons montagneux du Ménale, dans les grandes plaines de la Parrhasie, la race semblait rebelle à tout ce qui faisait l'orgueil des cités helléniques. Aujourd'hui encore les populations de la Gortynie ont la réputation méritée d'être farouches et peu maniables. Dans l'antiquité, les habitants de Kynaitha s'étaient mis par leur barbarie et leur impiété au ban de l'Arcadie (3). Hors des grandes villes, il n'y avait ni instruction ni culture. Le pays qui a inspiré tant de poètes en a fort peu produit.

(1) Philostr. *ibid.* — Curtius. *Pelop.* I, p. 182, n° 29.

(2) Ἡ Κυναιθέων ἀγριότης. Polyb. IV, 20, 2.

(3) ὠμότητι καὶ παρανομίᾳ. Polyb. *ib.* 3.

Rôle éducateur de la musique en Arcadie.

Au dire de Polybe, les anciens législateurs s'étaient préoccupés de cet état de choses inquiétant. Ils avaient cherché dans la musique un dérivatif à la rudesse et à la fougue brutale du tempérament national. C'était, avec la danse, le seul art qui pût faire concurrence à la passion de la chasse et de la gymnastique. Ce n'est qu'à coups de règlements que l'Arcadien est devenu un personnage idyllique. Nous devons là-dessus nous en rapporter à Polybe, qui, apparemment, connaissait bien ses compatriotes. Jusqu'à l'âge de 30 ans, les lois rendaient la culture de la musique obligatoire pour les jeunes gens : « Ils croient pouvoir sans honte ignorer tous les autres talents, mais ils ne peuvent ni refuser d'apprendre à chanter, ni s'en défendre sous prétexte de le savoir, parce qu'ils croiraient par là se déshonorer. » La belle musique n'était pas pour eux un art de simple agrément, mais une nécessité : Polybe le démontre par la théorie du milieu (1) : « C'est parce que nos pères avaient étudié le naturel des Arcadiens et qu'ils voyaient que leur vie dure et laborieuse avait besoin d'être adoucie par quelque exercice agréable. Une autre raison en fut la rudesse des mœurs de ce peuple, défaut qui lui vient de la rigueur et de la tristesse du climat dans la plupart des cantons de cette contrée. Ce fut donc pour adoucir et tempérer la dureté et la férocité des Arcadiens qu'ils introduisirent les chansons et les danses et qu'ils établirent en outre des réunions et des sacrifices publics tant pour les hommes que pour les femmes, et des chœurs d'enfants de l'un et l'autre sexe. En un mot, ils mirent tout en œuvre pour cultiver les mœurs et humaniser le caractère intraitable de leurs concitoyens. » Les dieux de l'Arcadie semblaient avoir donné l'exemple : Pan avec sa flûte, Hermès du Cyllène avec sa *chélys*, Artémis Hymnia et Zeus Charmon avec leurs chansons incarnaient les aptitudes musicales de la race et égayaient les solitudes des bois et des rochers. On s'explique que les Mantinéens aient accueilli et fait glorifier par Praxitèle le mythe du concours musical entre Apollon citharède et Marsyas le joueur de flûte, concours où les Muses figuraient comme arbitres.

Programme de l'éducation musicale.

Le programme de l'éducation musicale de la jeunesse arcadienne nous est retracé par Polybe. Dès l'âge le plus tendre les enfants commençaient par le répertoire ancien du plain-chant classique, composé d'hymnes et de peans en l'honneur des héros

(1) IV, 20-21. Ce passage est inexactement cité par Athénée, XIV, p. 626 a.

et des dieux locaux. Plus tard, ils abordaient la musique moderne, plus compliquée et plus troublante, les dithyrambes de Philoxénos de Cythère et les nomes de Timothéos de Milet, l'ami d'Euripide (1). La méthode de ces deux réformateurs de la musique antique, vers la fin du Ve siècle, avait beaucoup de peine, dans Sparte et dans Athènes, à vaincre l'opposition des partisans du chant liturgique apollinien et de l'orchestique officielle. Il est curieux de constater que l'Arcadie retardataire avait accueilli ces innovations, réputées ailleurs dangereuses pour les mœurs, comme un bienfait pour elle : peut-être les raffinements qui pouvaient être un dissolvant pour les Athéniens délicats et les Spartiates décadents, n'avaient-ils qu'une heureuse influence sur des nerfs plus obtus. Chaque année, dans les villes, pendant les Dionysies, il y avait au théâtre des chœurs avec accompagnement de flûte, des concours d'enfants et d'adolescents. Chaque année aussi, les jeunes gens exécutaient au théâtre des figures militaires (ἐμβατήρια), des danses armées au son de la flûte. L'État faisait les frais de ces sortes de carrousels (ἐπιστροφή).

Mieux avisés que les habitants de Kynaitha, les Mantinéens n'avaient point négligé les sages prescriptions des anciens législateurs. Sans doute Démonax ne fut point étranger à toutes les mesures qui devaient contribuer à l'adoucissement des mœurs, à l'assouplissement des caractères et à la joie de la cité. Il y avait à Mantinée une école célèbre de musique et d'orchestique. L'école musicale de Mantinée.

D'après le traité *sur la Musique*, attribué à Plutarque, les tendances conservatrices dominaient à l'école musicale de Mantinée. Cet ouvrage cite le nom d'un maître mantinéen, Tyrtaios, qui, comme Andréas de Corinthe, Thrasyllos de Phlious et beaucoup d'autres, proscrivait de parti-pris le genre chromatique, les changements de ton, les instruments à cordes nombreuses, et quantité de rythmes alors en honneur, d'harmonies, d'expressions, de mélodies et d'interprétations. On s'en tenait sans doute au genre diatonique et aux modes de caractère dorien, dont la simplicité et la grandeur paraissaient exercer la meilleure influence : « On ne doit pas, dit le traité en ques

(1) Polyb. *ibid.* — Sur Philoxenos, voy. Antiphane, ap. Athen. p. 643 d. Sur Timothéos, Boeth. *de Music.* I, 1. — Pherecrat. ap. Plutarch. *de Music.* 30. Meineke, *Frag. comic.* II, 326. — Sur la musique en Arcadie, cf. De la Coulonche, *Mém. sur l'Arcad.*, p. 193.

tion, apprendre aux débutants tous les modes. D'ordinaire, on les enseigne et on les apprend au hasard des goûts du maître ou de l'élève. Au contraire les sages excluent le hasard, comme faisaient autrefois les Lacédémoniens, les Mantinéens et les Pelléniens. Ils bornaient leur choix à un seul mode ou à un très petit nombre de modes, qu'ils jugeaient convenir à une œuvre de moralité, et par là ils usaient de la vraie musique (1). » L'auteur dit : « *autrefois.* » On sait, en effet, par Polybe, que, avec le temps, l'intransigeance des principes fléchit devant les goûts nouveaux. Toutefois, à Mantinée, vers le milieu du IVe siècle, il semble que la doctrine classique triomphait encore : on retrouve dans le bas relief exécuté par Praxitèle l'écho des querelles qui mettaient aux prises les différentes écoles et leurs théoriciens. Dans l'Apollon majestueux et serein, on peut voir une personnification de l'art de Tyrtaios, et du mode dorien, vainqueur de la musique passionnée venue de Phrygie et de Lydie et qu'incarne l'impétueux satyre (2).

L'école mantinéenne brillait alors d'un très vif éclat, puisque c'est précisément à cette époque (vers 343) qu'elle attira le fameux Aristoxénos de Tarente, auteur de nombreux ouvrages sur l'harmonie, la rythmique, l'orchestique et les différents instruments, et l'autorité la plus considérable de toute l'antiquité en matière de musique (3). Suidas semble dire que son séjour à Mantinée lui suggéra sa vocation de philosophe et de musicien (4). C'est sans aucun doute une erreur. Car la présence d'Aristoxénos à Mantinée me paraît s'expliquer surtout par le désir d'étudier sur place la musique et l'orchestique mantinéennes, à titre de documents pour ses ouvrages didactiques et historiques (5). Comme critique d'art, Aristoxénos réservait ses prédilections à la musique classique (6).

(1) Plut. *De musica*, 32.

(2) Voy. la discussion relative au monument, à l'Appendice.

(3) Voy. *Fr. Hist. graec.* II, p. 269 et suiv. — Gevaert, *Hist. de la Musique*, I p. 56. — Pauly, *Real encycl.* (1895), art. Aristoxenos, 7.

(4) Suidas. Ἀριστόξενος... Διατρίψας ἐν Μαντινείᾳ φιλόσοφος γέγονε καὶ μουσικῇ ἐπιθέμενος οὐκ ἠστόχησεν.

(5) Dans un catalogue agonistique (postérieur à Hadrien) des jeux Ptoia, au sanctuaire d'Apollon Ptoios, un Mantinéen est vainqueur au concours des κυκλίων αὐλητῶν. Le même avait aussi pris part au concours de cithare en solo (τὸν ὑπὲρ τοῦ ψειλοῦ κιθαριστοῦ ἀγῶνα πληρώσας). Holleaux. *Bull. de Corr. hellen.* XIV, p. 191.

(6) Themist. *Orat.* XXXIII : ἀγαπῶν τὰ ἀνδρικώτερα τῶν χρωμάτων, κ.τ.λ.

L'orchestique mantinéenne.

Mais, la réputation de l'école orchestique de Mantinée surpassait celle de son école musicale. Les anciens lui accordent le mérite de l'originalité. La Μαντινικὴ ὄρχησις se distinguait surtout par le mouvement des bras, et c'est pourquoi Aristoxénos de Tarente lui donnait la préférence sur les autres (1). Cette danse nationale rentrait dans la catégorie des danses armées (ἐνόπλιος ὄρχησις) ; ses succès furent nombreux, à en juger par les récits, les témoignages d'admiration et les légendes qui l'ont popularisée dans le monde ancien. Pendant la fête militaire donnée en l'honneur des Paphlagoniens par les Dix-Mille de l'Anabase (2), des soldats de différents pays exécutèrent de curieuses danses armées, qui ressemblaient à des pantomimes. Celle des Mantinéens avait un autre caractère : couverts de leurs plus belles armes, ils s'avancent en cadence, au rythme d'une marche guerrière jouée sur la flûte ; ils entonnent un péan et dansent comme il est d'usage dans les cérémonies religieuses (πρόσοδοι). L'analogie de cette danse armée avec celle des Saliens à Rome frappa les Romains. Comme ils se plaisaient à rapporter à l'Arcadie une partie de leurs origines, certains auteurs, comme Polémon le Périégète et Servius, prétendaient que Salius était un Mantinéen emmené en Italie par Énée : c'est lui qui aurait appris à la jeunesse romaine l'art de danser en armes, au son de la flûte et en chantant (3). De même, une autre tradition (4) attribuait à Évandre l'importation en Italie de la musique arcadienne. Mais, d'après Critolaüs, cité par Plutarque et par Festus, l'inventeur de la danse salienne était un certain Saon, originaire de Samothrace, et dont Énée fit la connaissance. D'après une légende bithynienne rapportée par Lucien (5), Arès, afin de régler les écarts de sa force, avant d'apprendre l'escrime, se fit donner par Héra des leçons de danse. Entre tous ces guerriers danseurs, il existe une indéniable parenté, qu'ils s'appellent Dactyles de l'Ida dardanien ou crétois, Kourètes, Korybantes, Ka

(1) Ὀρχήσεις δὲ ἐθνικαὶ αἵδε · Λακωνικαί, Τροιζήνικαί, Ἐπιζεφύριοι, Κρητικαί, Ἰωνικαί, Μαντινικαί, ἃς προκρίνει Ἀριστόξενος διὰ τὴν τῶν χειρῶν κίνησιν. Athen. I, p. 22, b. — *Fr. hist.græc.* II, p. 284, 49.

(2) Xen. *Anab.* VI, 1.

(3) Polem. *Fr. Hist. Gr.* II, p. 126, 37. — Servius ad Virg. Æn. VIII, 285. — Festus. *Epit.* p. 238 ed. Müller. — Plutarch. *Numa*, XIII, 4. — Voy. plus haut, p. 265, note.

(4) Denys d'Halicarnasse, I, p. 26.

(5) Luc. *Salt*, 21. — Apollod. II, 2, 1. — Bachofen. *Mutterrecht*, p. 359.

bires, Telchines (1). Ce sont les défenseurs de Zeus enfant, sur l'Ida, sur l'Ithôme et sur le Lycée, et les ministres inspirés de Rhéa-Cybèle. A Mantinée, la légende de Rhéa et de Zeus s'est transposée dans celle de Poseidon Hippios. Le caractère religieux de la danse armée, originaire de Phrygie et propagée avec les rites des Cabires de Samothrace dans le monde pélasgique, se justifierait à Mantinée soit par le culte de Poseidon Hippios (2), soit par celui des Anakes, soit par celui d'Ényalios, soit enfin par celui d'Hoplodamos, (Zeus Hoplosmios, patron des hoplites). Les législateurs empruntèrent au culte cette pratique où ils voyaient des avantages pour l'éducation militaire de la jeunesse.

Les anciens attribuaient volontiers à un peuple, par esprit de simplification, l'invention des armes ou des exercices où il excellait. La danse en armes supposait un équipement militaire, d'un genre particulier, qu'on appelait l'*armure mantinéenne* : ὅπλισις μαντινική. Éphore, cité par Athénée, s'exprimait ainsi : « Les exercices militaires étaient en faveur à Mantinée et en Arcadie. Aujourd'hui encore, l'équipement guerrier et l'armement archaïque s'appellent, du nom de ceux qui les ont découverts, l'armure mantinéenne (3) ».

L'escrime (ὁπλομαχία) et le duel (μονομαχία).

Ce n'était pas tout ce que l'on devait aux Mantinéens dans cet ordre d'idées. La danse en armes pesantes s'accompagnait de combats simulés (ὁπλομαχία). L'escrime en armure d'hoplite était, disait on, née à Mantinée ; l'école des hoplomaques mantinéens se reconnaissait pour chef un nommé Déméas, si toutefois le texte d'Éphore relatif à ce personnage n'est pas altéré (4).

Cette institution de l'escrime hoplitique nous apparaît liée à une autre invention mantinéenne, celle du combat singulier (μονομαχία). Au dire d'Hermippos Kallimacheios (5), c'est le

(1) Strab. X, p. 466.

(2) Un Saon figure dans le cycle de l'oracle de Trophonios (Pausan. IX, 40, 1). Ce nom appartient aussi à l'onomastique mantinéenne. Voy. l'Appendice.

(3) Ath. IV, p. 154, D. — *Fr. hist. gr.*, I, p. 261, fr. 97. — Ἔφορος δ' ἐν ἕκτῃ Ἱστοριῶν· Ἤσκουν, φησί, τὰ πολεμικὰ οἱ Μαντινεῖς καὶ Ἀρκάδες, τήν τε στολὴν τὴν πολεμικὴν καὶ τὴν ὅπλισιν τὴν ἀρχαίαν, ὡς εὑρόντων ἐκείνων, ἔτι καὶ νῦν Μαντινικὴν ἀποκαλοῦσι. — Cette ἀρχαία ὅπλισις devait être une armure complète d'hoplite.

(4) Eph. *ibid.* πρὸς δὲ τούτοις καὶ ὁπλομαχίας μαθήσεις ἐν Μαντινείᾳ πρῶτον εὑρέθησαν, Δημέου τὸ τέχνημα καταδείξαντος.

(5) Auteur d'un livre περὶ Νομοθετῶν. Il vivait dans la deuxième moitié du III[e] s. av[t] J.-C. Sur l'ἐπιμέλεια et l'ἀκρίβεια d'Hermippos, voy. Joseph. *c. Apion.* I, 22. — Denys d'Halic. *de Isae.* c. 1.

législateur Démonax qui aurait fait adopter à ses compatriotes la coutume du duel; il l'aurait ensuite implantée à Cyrène (1).

Qu'étaient au juste ces μονομαχίαι ? S'il s'agissait de combats de gladiateurs, on ne comprendrait guère l'admiration d'Hermippos pour une innovation si contraire au génie grec. On comprendrait moins encore que le nom du pacificateur Démonax y fût associé. Si l'on pense à des tournois à armes courtoises, on peut juger l'institution peu digne de la sollicitude d'un législateur. On est donc induit à une autre supposition. La coutume du combat singulier, en temps de guerre, remontait à l'âge héroïque de la Grèce. Les poèmes homériques et les légendes locales sont remplies de ces duels épiques entre héros de marque (2). On vit parfois deux peuples, désireux de vider leur querelle sans une grande effusion de sang, confier leur cause à un nombre limité de champions (3). C'était faire œuvre de législateur que de transporter cette coutume dans le droit privé, de façon à restreindre les représailles entre particuliers. Il est fort probable, en effet, que dans l'Arcadie primitive, prototype de la Corse et du Magne, la vendetta était en honneur. Il y avait dans le tempérament arcadien un fonds de violence indomptable. On le vit à l'œuvre à l'époque d'Épaminondas et de Lycomèdes; plus tard encore, comme Polybe nous l'apprend, il exigeait une surveillance attentive de la part des législateurs. La rudesse native des caractères, les instincts pillards devaient multiplier les rixes et entretenir les haines de clans (4). Même

(1) Ap. Athen. IV, p. 154 D. — *Fr. hist. græc.* III, p. 36 : Ἕρμιππος δ' ἐν πρώτῳ Περὶ Νομοθετῶν τῶν μονομαχούντων εὑρετὰς ἀποφαίνει Μαντινεῖς, Δημώνακτος ἑνὸς τῶν πολιτῶν συμβουλεύσαντος· καὶ ζηλωτὰς τούτου γενέσθαι Κυρηναίους Suit le passage cité plus haut, où Éphore attribue à Déméas l'invention de l'escrime. On soupçonne que l'invention de Déméas et celle de Démonax n'en font qu'une : reste à savoir si le nom de Déméas est authentique et ne doit pas être remplacé, dans le texte d'Éphore, par celui de Démonax, ou, au contraire, si Hermippos n'a pas arbitrairement mis au compte du fameux législateur Démonax l'œuvre d'un autre. On sait tout ce que les anciens ont fait endosser à Lycurgue.

(2) Voy. plus haut, p. 254 et suiv. le duel d'Aréïthoos et de Lycurgue.

(3) Par exemple, le fameux combat de Thyréa entre les trois cents Argiens et les trois cents Lacédemoniens (Hérod. I, 82. — Homolle, *Bull. de Cor. hellen.* XXI, p. 296). Cet épisode (vers 547 av^t J.-C.) était contemporain de Démonax. Cf. la légende du combat des Horaces et des Curiaces.

(4) Les Arcadiens modernes, si respectueux de l'étranger et si accueillants, ne se ménagent pas entre eux. Nous avons assisté, en quelques mois, à plusieurs rixes entre indigènes. Un jour, notre champ de fouilles, envahi par

dans une ville pieuse comme Mantinée, et cela durant la première moitié du V[e] siècle, un épouvantable forfait ensanglanta les lieux saints : plusieurs hommes et une jeune fille furent massacrés dans l'asile d'Aléa (1). Un meurtre engageait toute la famille de la victime à recouvrer sur celle du meurtrier le prix du sang. Les réparations en argent, prévues par le droit primitif, ne suffisaient pas, dans la pratique, à apaiser les ressentiments et à satisfaire l'honneur. Il n'est donc pas impossible qu'au VI[e] siècle, un législateur prudent ait eu la pensée de couper court à ces mœurs déplorables par l'institution du duel légal : on mettait aux prises, loyalement et devant témoins, deux champions qui représentaient les familles ennemies. Le résultat du duel devait mettre fin à la querelle, étant accepté comme un signe de la volonté divine. Ainsi comprise, l'institution attribuée à Démonax marquait un progrès sur le désordre des coutumes antérieures. Elle ne procède pas, comme l'a cru Bachofen (2), du même esprit que le duel judiciaire au moyen âge. On ne sollicitait pas de la divinité une sentence qui fît reconnaître l'innocent du coupable. C'était une simple mesure de préservation sociale, et une application au droit privé de la coutume guerrière des combats singuliers. Elle avait pour but d'obliger les familles à régler d'un seul coup leurs mauvais comptes ; elle supprimait en même temps les traîtrises, les perfidies de l'aveugle vendetta, habituée à frapper au gré de ses inspirations haineuses (3).

deux bandes adverses, présenta le spectacle d'un champ de bataille avec fusillade. Une autre fois, on apporta à notre khani un jeune berger, le ventre ouvert d'un coup de couteau : il mourut sous nos yeux. Nous vîmes, sur la place de Tripolis (c'était, il est vrai, en pleine période électorale), un individu décharger son revolver sur un groupe d'adversaires : il y eut morts et blessés. Le maire et l'adjoint d'un des gros villages de la Mantinique avaient chacun perdu un œil à la bataille. Les vols de moutons et de vendanges, les contestations à propos de pâtures entraînent souvent de sanglantes querelles : il s'organisait autour de nous des expéditions nocturnes pour l'enlèvement des troupeaux et des marcs de raisin. Il n'est pas rare de lire, sur les stèles funéraires dans les cimetières de Laconie, du Magne et de Messénie, sous le nom du mort, la mention : φονευθείς. Les paysans de ces pays circulent toujours le fusil sur l'épaule.

(1) Voy. l'inscription archaïque aux Appendices.

(2) *Mutterrecht*, p. 360. — Sur le droit de vengeance privée, voy. Guiraud, *Prop. fonc.* p. 25.

(3) On pourrait interpréter dans un sens analogue le mythe de la Lykanthropie. L'homme qui a goûté de la chair humaine, c'est-à-dire le meurtrier, est métamorphosé en *loup*, autrement dit, il est rejeté hors de la société ; il

Les parades.

Tous ces exercices et ces parades formaient un art complexe, à la fois musical, poétique, orchestique, gymnastique et guerrier, où toutes les aptitudes de l'Arcadien trouvaient leur emploi. Tous les Arcadiens, nés guerriers, cultivaient avec ardeur les exercices du corps, comme en font foi les catalogues d'olympioniques où les vainqueurs originaires de Mantinée abondent (1). Mais il appartenait en propre aux Mantinéens, estimés entre tous pour leur bravoure (2), d'avoir fait de la préparation à la guerre un élément d'éducation artistique. Par l'heureuse association de la musique vocale, de la danse et de l'escrime, ils avaient imaginé un genre de spectacle où se combinaient les effets divers de chacun de ces exercices : l'adresse, la vigueur, la souplesse individuelle développée par l'escrime en armes pesantes, la discipline et la précision collectives acquise par les évolutions des chœurs d'hoplites manœuvrant en cadence comme une petite armée ; enfin l'émotion profonde des chants graves, religieux ou patriotiques, scandant les pas guerriers et soutenus par le choc rythmé des boucliers et des glaives. Ce symbole de la force pliée aux lois harmonieuses de l'eurythmie devait charmer entre tous l'imagination des Grecs. Et comme, à

devient *bandit*. Il ne trouve de sécurité qu'en cherchant asile au sommet du Lycée. Si, pendant dix ans, il n'a pas commis de nouveau meurtre, la prescription couvre son crime ; il redevient homme, il peut rentrer dans la société. Sinon, il reste bandit à perpétuité (Pausan. VI, 8, 2. — VIII, 2, 6. — Varron ap. August. *Civ. Dei*. XVIII, 17. — Plin. *H. N.* VIII, 34). — Sur les *hommes séparés*, v. Guiraud. *Prop. fonc.*, p. 82.

(1) Krause. *Gymn. d. Hellen.*, p. 733. — Olympioniques mantinéens :

Samos ou *Séros*, fils d'Halirrhotios et premier vainqueur à la course de chars à quatre chevaux à la fête héracléenne d'Olympie, cité par Pindare. *Ol.* XI, 69-70. Cf. Schol. *ad. h. loc.*

Pytharchos (course des enfants) Olymp. incertaine. Paus. VI, 7, 1.

Kyniskos (pugilat des enfants) ; sa statue en bronze fut exécutée par Polyclète. (Paus. VI, 4-11). Cf. l'inscription de la base *Arch. Zeit.*, 1882, XL, p. 190 :

Πύκτας [τόν δ'] ἀνέθηκεν ἀπ' εὐδόξοιο Κυνίσκος
Μαντινέας νικῶν πατρὸς ἔχον ὄνομα.

Protolaos, fils de Dialces. (Pausan. VI, 6, 1). Statue par Pythagoras de Rhégium.

Agametor (Paus. VI, 9, 9).

Épicradios, statue par Ptolichos d'Égine. Paus., VI, 10, 9.

Nicodoros, pugiliste (le législateur). — Ælien. *Var. Hist.* II, 22, 23.

Dromeus, qui remporte le prix du pancrace ἀκονιτί, dans l'Olympiade 75 (480). Paus. VI, 11, 2.

(2) Diod. XV, 12.

leur goût, la suprême beauté se composait d'ordre, la plus belle vision qu'ils eussent de la patrie prenait l'apparence d'un chœur de guerriers évoluant aux sons de la flûte en chantant les dieux nationaux. Comme l'Arès bithynien, l'hoplite mantinéen disciplinait sa fougue dans ces tournois où la force pacifiée glorifiait la cité tout en égayant les yeux.

La poésie, les lettres et les arts.

Ainsi les arts, à Mantinée, marchaient de pair avec la religion et avec les goûts d'un peuple agricole et pastoral. Ils étaient surtout un instrument d'éducation. La poésie jouait son rôle dans cette œuvre d'édification. En effet, le chant choral suppose forcément l'existence d'une poésie hymnique. Les hymnes religieux ou moraux qui servaient de support aux mélodies d'un Tyrtaios devaient ressembler à ces chants doriens en honneur à Sparte. On y célébrait les dieux et la patrie, on y mettait en vers des règles de conduite, des sentences morales, des préceptes de sagesse. Photius nous a transmis le nom d'un auteur d'hymnes originaire de Mantinée : le poète Philostéphanos. Tout ce qu'il en sait, c'est que de sa vie il ne porta de manteau (1). Ce trait nous fait surtout connaître en ce poète un Arcadien endurci; mais on peut présumer que le mérite littéraire d'un Arcadien comportait moins de délicatesse que de force et d'élévation dans la pensée.

En dehors des législateurs, des hommes politiques et des hiérophantes-philosophes dont nous avons déjà parlé, on ne cite, en fait de littérateur mantinéen, que Kydippos, auteur d'un traité des inventions : περὶ εὑρημάτων (2), c'est à dire encore un de ces esprits pratiques qui abondaient en Arcadie : l'historien Polybe en est le type accompli.

Les arts qui n'avaient pas au même degré que les précédents le caractère sacré et moralisateur, qui comportaient plus de « dilettantisme », n'y trouvaient pas un terrain favorable à leur éclosion. La poésie bucolique a-t-elle fleuri en Arcadie autant que l'a cru Virgile ? Elle semble nécessaire et facile à des bergers, déjà pourvus d'aptitudes musicales, qui ont à distraire les loisirs de leur vie nomade et qui ont des sensations et des élans, plutôt que des idées, à exprimer. Les Arcadiens du Ménale savaient-ils donc chanter l'amour et la nature aussi bien que

(1) Photius éd. Bekker, I, p. 190, 41ª. Extrait de Ptolémée. — Le nom du citharède-aulète cité p. 348, note 5, doit être Λ. Οὐεν[ούστος Εὐφρ]όσυνος.
(2) Clem. Alex. *Strom.* I, p. 308.

les pâtres siciliens ? On le suppose, mais on n'en sait rien (1).

Quant aux arts plastiques, ils ne pouvaient prétendre en Arcadie à l'originalité des écoles doriennes et attico-ioniennes. La religion, pas plus que la société, ne favorisait leur essor. Ce sont fleurs de serre chaude qui veulent une civilisation raffinée et une imagination inventive. Le symbolisme naturaliste des divinités arcadiennes, moins personnel et moins vivant que l'anthropomorphisme hellénique, s'accommodait d'emblèmes plus grossiers, d'idoles frustes (2), de simples pierres pyramidales (3) ou de représentations monstrueuses dépourvues de caractère esthétique (4). Les sanctuaires les plus vénérés étant impénétrables, les statues n'y servaient de rien. Zeus Lycaios, Poseidon Hippios se passaient d'effigies. Aussi, bien qu'on puisse citer trois ou quatre noms de sculpteurs arcadiens (5), dont deux élèves de Polyclète, n'y eut-il pas d'école arcadienne originale. Ce sont des étrangers (6), surtout des sculpteurs et des architectes d'Égine, d'Argos et d'Athènes qui se chargèrent de l'éducation artistique de l'Arcadie et durent la pourvoir de temples et de statues. Quand les alliances eurent noué entre Athènes et Mantinée des rapports d'intimité, l'art attique fit dans la Haute Plaine une entrée triomphale avec les œuvres d'Alcamène, de Praxitèle et d'Euphranor (7).

Les malheurs de la démocratie ne furent pas étrangers à ce mouvement. En exilant en 385 les démagogues mantinéens,

(1) Voy. De la Coulonche. *Mem. sur l'Arcadie*, p. 197. Sur Cercidas de Mégalopolis, *ib.*, p. 200.

(2) Les colonnes de Zeus Lycaios (Paus. VIII, 38, 6 ; 30, 2) ; le doigt d'Oreste (VIII, 34).

(3) Paus. VIII, 35, 6 ; 48, 6. — *Inscr. du Pelop.* 352c, 352d. — *Bull. de Corr. hellen.*, XX (1896), p. 158, nº 26. — Voy. plus loin fig. 53, p. 388.

(4) Eurynomé (Paus. VIII, 41-4) et Déméter chevaline de Phigalie (Paus. VIII, 42, 4, 7) ; Bérard. *Orig. des cultes arcad.* ch. 2. — Cf. (Kavvadias. *Fouilles de Lycosoura*) les figures représentées sur le manteau sculpté par Damophon de Messene.

(5) Daméas et Athénodoros de Kleitor, élèves de Polyclète (Paus. X, 9, 7) ; Nicodamos et Mainalos, vers 420 (Paus. VI, 6, 1) ; Samolas, vers 369 (Paus. X, 9, 5). Voy. sa signature sur le monument des Arcadiens à Delphes (*Bull. de Corr. hellen.* XXI, 1897, p. 281. — Une dédicace de l'époque impériale (*Bull. Corr. hellén.*, XX (1896), p. 163, nº 31), trouvée à Mantinée, fait connaître un sculpteur nommé Épitynchanos qui exécuta la statue en bronze de son fils.

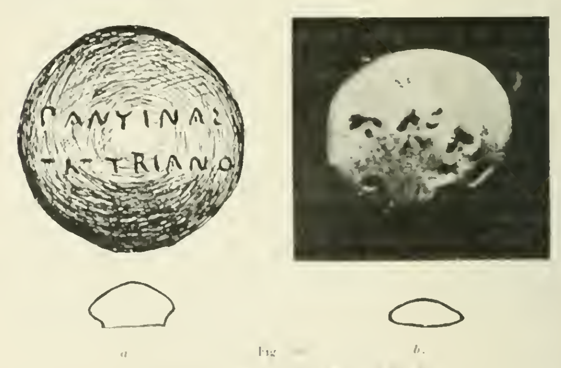
(6) Ictinos à Bassæ, Scopas à Tégée. Voy. p. 353, n. 2, les noms des sculpteurs qui ont exécuté les statues d'olympioniques mantinéens.

(7) Paus., VIII, 9.

Agésipolis obligea tout un groupe d'hommes intelligents à passer hors de leur milieu ordinaire un laps de temps assez long. La plupart des bannis se réfugièrent à Argos et à Athènes. Ils revinrent ensuite dans leur patrie renouvelés par l'exil, affinés par le contact des plus beaux esprits de la Grèce, ouverts désormais à des idées plus larges et plus modernes. De ce nombre était Lycomède, en qui s'allient l'énergie morale de l'Arcadien et les dons intellectuels de l'Athénien.

Les institutions et l'histoire.

Les institutions que nous venons de retracer n'étaient pas une œuvre artificielle et de pure spéculation comme tant d'autres constitutions grecques. Elles nous ont apparu comme le produit naturel du sol, de la race et de la religion. Cette démocratie modérée et si heureusement équilibrée faisait corps avec la cité. Elle s'adaptait si bien à la tournure d'esprit et aux besoins de la population qu'elle était comme le moule de la patrie. On s'explique que les Mantinéens l'ait défendue avec acharnement, également réfractaires à l'oppression lacédémonienne ou thébaine et à l'anarchie des montagnards. Les péripéties de cette lutte remplissent son histoire et déterminent ses inimitiés et ses sympathies. Tandis que Tégée suivait une politique d'intérêt bien entendu et achetait son repos au prix de sa dignité, Mantinée mit plus d'idéal dans les ambitions qui lui valurent tant de souffrances.



a Fig. [illegible] *b*.

Tessères en terre cuite (Voy. Append. I, pag. [illegible])

a Diam. 0,0[illegible] — Ép. 0,02. Μαντίνας Ἐρεστιανῶ. — *b* Diam. [illegible] — Ép. [illegible] Ἀντιτος.

LIVRE III.

HISTOIRE.

CHAPITRE I.

LES ORIGINES DE L'ÉTAT MANTINÉEN.

Tout ce qu'on sait de positif sur les origines des deux grandes républiques de la Haute Plaine, c'est qu'elles débutèrent par le régime que les Grecs appelaient κατὰ κώμας et κατὰ δήμους. On a vu que les dèmes mantinéens étaient au nombre de cinq, dont les noms nous sont inconnus. Il semble qu'il y ait une gradation dans la formation des petits États grecs et dans leur marche vers la centralisation. Stades successifs de la formation des États grecs. κῶμαι, συστήματα δήμων, πτόλεις.

Tout à fait à l'origine, on distingue le régime des bourgades κῶμαι (*vici*). La κώμη n'est qu'un hameau, résidence de la famille (γένος) qui exploite son domaine collectif, sous l'autorité patriarcale du chef de famille. Cette agglomération ne se rattache à ses voisines par aucun lien politique, mais tout au plus par des liens moraux. La communauté de race se manifeste, en certains jours de fête, par la réunion des habitants de plusieurs bourgades autour d'un sanctuaire vénéré. Tel est l'état primitif κωμηδὸν, κατὰ κώμας, qu'Aristote considère comme l'embryon de la vie politique (1).

(1) Arist. *Polit.* I, 1, 8. — Cf. Strabon, 337.

Le second stade est représenté par l'état κατὰ δήμους. Le dème (*pagus*) résulte de l'augmentation des familles, obligées de se démembrer : c'est une association familiale, tantôt concentrée sur un même point, dans une agglomération unique, développement de la κώμη primitive, ou bien répartie au dehors en un certain nombre de κῶμαι secondaires. Le dème porte en général, soit le nom du chef lieu primitif, soit celui de l'ancêtre commun dont tous ses membres sont issus : tels les dèmes tégéates des Botachides et des Apheidantes (1). Le dème forme déjà une commune, dont le chef, le *démiurge*, est probablement assisté par un conseil. Il s'administre lui-même, sans souci de ses voisins : tel est du moins le régime que les Lacédémoniens restaurèrent dans la Mantinique après le dioecisme de 385 (2).

Cependant l'isolement des dèmes, les uns par rapport aux autres, les mettait dans de mauvaises conditions d'existence. Dans ces bassins étroits de l'Arcadie orientale, le régime des eaux imposait l'entente aux cultivateurs des différentes parcelles du territoire. De plus, les nécessités de la défense contre les ennemis voisins devait conduire les dèmes à l'association. Il se forma ainsi de petites confédérations, des συστήματα δήμων ou syntélies : chaque dème conservait son autonomie pour les affaires intérieures, mais tous se concertaient en vue de la défense du pays, participaient aux charges communes de la milice et de quelques travaux publics, et reconnaissaient des chefs communs en cas de guerre. A dater de ce moment, si ce n'était pas encore la cité, c'était du moins une personne morale qui naissait à la vie historique. Le plus souvent, l'autorité était accaparée par une puissante famille, installée dans une forte position, sur une hauteur dominant tout le pays. Le maître du château fort assurait la protection du canton et donnait asile aux habitants si le territoire était envahi. Cette citadelle (πτόλις, πτολίεθρον, πόλις) (3)

(1) Pausan. VIII, 45, 1. — Cf. Guiraud. *Prop. fonc.*, p. 69.

(2) Tel est aussi le stade où paraissent s'être attardées quelques peuplades arcadiennes qui n'arrivèrent pas à s'unifier, mais restèrent à l'état sporadique (σποράδην) jusqu'à la fondation de Mégalopolis. Les dèmes des groupes ethniques, désignés par les noms de Ménaliens, d'Eutrésiens, de Parrhasiens, de Cynuriens, formaient autant de communautés indépendantes les unes des autres. Existait-il entre elles un lien politique, une *civitas* ? On ne saurait l'affirmer. (Voy. Busolt : *Griech. Gesch.* I, p. 701.)

(3) Thucyd. II, 15 : Ἡ ἀκρόπολις ἡ νῦν οὖσα, πόλις ἦν. — Cf. Pausan. I, 26, 6. — Plut. *Pelopid.* 18, 1. τὰς γὰρ ἀκροπόλεις ἐπιεικῶς οἱ τότε πόλεις ὠνόμαζον.

était, en général, le noyau de la ville future qui devait se développer autour d'elle.

Nous avons analysé plus haut les éléments dont se composait la population de la Mantinique. Quand et sous quelle influence, de ce mélange pélasgique, béotien, achéen, la nationalité mantinéenne s'est-elle dégagée? On peut, semble-t-il, tirer des légendes et des traditions locales les faits suivants : 1° l'existence d'un abaton primitif de Poseidon Hippios, situé en plaine, à l'extrémité de l'Alésion, sous un bois de chênes. Ce sanctuaire pélasgique, transformé par les occupants minyens, était très probablement pourvu d'un oracle ou μαντεῖον : de très bonne heure, il se forma aux environs de l'oracle et sur les bords de l'Ophis une petite agglomération, appelée Μαντίνεια, Μαντινέη, Μαντίνη (1), c'est-à-dire « *l'endroit où l'on interprète les oracles* (2) ». De ce nom a été dérivé celui du fondateur mythique, Μαντινόος, Μαντινοῦς ou Ματιντεύς (3). Le dème primitif de Mantinée.

(1) Μαντίνεια est la forme classique dans Thucydide, Xénophon, Polybe Plutarque, etc... Homère (Il, 607) et Herodote (IV, 161) emploient la forme Μαντινέη, qui devient Μαντινέα en dorien (Pindare. *Olymp.* 11, 73. — Theognostos. Can. p. 103-20 et gramm. Cram. *Anal.* II, p. 306, 28). La forme abrégée et sans doute populaire Μαντίνη est citée par Ét. de Byzance d'après Hécatée de Milet : Ἀγάμμεια· λέγεται καὶ Μαντίνη κατὰ συναλοιφὴν παρ' Ἑκαταίῳ. L'auteur des *Fr. hist. gr.* de Didot semble avoir conclu de ce passage qu' Ἀγάμμεια avait été le nom primitif de Mantinée. Étienne de Byzance a seulement voulu rapprocher deux exemples de synalèphe, et dire qu'Ἀγάμμεια est devenu Ἀγάμη comme Μαντίνεια Μαντίνη. Cf. Ἐρύθεια, Ψυττάλεια, et Eustath. *Comm. ad Hom.*, 302. — L'ethnique est Μαντινεύς au masculin, Μαντινίς et Μαντινική au féminin (C. I. A II [3], 3172-38. — Et. Byz. s. v. Μαντίνεια). En latin, on trouve les deux formes *Mantinea* (Plin. IV, 9, 1. — Corn. Nep. *Epam*, 9) et *Mantinia* (Ammian. 25, 3, 7); comme ethnique *Mantiniensis*.

(2) Plutôt que « la ville fondée sur l'ordre d'un oracle », étymologie tirée de la légende de la fondation κατὰ μάντευμα par Autonoé. Voy. plus haut, p. 315. — Cf. Etymol. Magn. s. v. Μαντίνεια. — Tozer. *Lectures on the geography of Greece.* Londres, 1873, p. 335. — Panofka (*Philol. u. histor. Abhandl. der Berliner Akad. 1839. — Berlin, 1841*, pp. 14, 35), tire aussi Μαντίνεια de μάντις et l'interprète dans le sens de *Seherstadt*, la ville du devin. Nadrowski (*Neue Schlaglichter auf dunkeln Gebieten der griech. u. latein. Etymol.* Berlin, 1888, p. 94) rapproche Mantineia et Mantua, tous deux dérivés de *mons*. Grasberger (*Studien zu den griech. Ortsnamen*, 1888, p. 279) critique ces étymologies sans en proposer aucune. Les autres interprétations tirées de la racine μαν (Manthyréa, Mandyrion, *mansio*) n'ont aucune valeur.

(3) Sur Mantineus, père d'Okhaleia, femme d'Abas et mère d'Acrisios et de Proetos, voy. Apollod. *Bibl.* II, 2, 1. Dans la liste des Lycaonides (*ib.* VIII, 1, 3), il est appelé Mantinous (Cf. Tzetzès, *Ad Lycophr*, 481. — Natal. *Comm.* IX, 9, dans les *Fr. hist. gr.* I, p. 31. — Eustath. *Comment. ad Iliad.*), 302, 1.

2° Dans la partie septentrionale de la plaine, en face le débouché du bassin d'Orchomène, s'élevait, sur une colline basse, une acropole antique, appelée Πτόλις (1). Cette citadelle était-elle, à l'origine, une dépendance des seigneurs minyens d'Orchomène? Cela n'est pas improbable. La première occupation étrangère qui paraît s'être superposée dans la Mantinique, aux Pélasges aborigènes, est une occupation minyenne : les origines minyennes du culte de Poseidon Hippios et de Déméter Gê ne paraissent pas contestables. La Mantinique aurait donc subi, à l'origine, la domination d'Orchomène. Ensuite, après l'installation des Apheidantes dans la Haute Plaine, elle aurait été disputée par les nouveaux venus et soumise dès lors à l'influence achéenne. Argos et Tégée auraient tour à tour dominé dans ce canton. Le déclin de l'hégémonie d'Orchomène dans la Mantinique au profit d'Argos ou de Tégée eut pour conséquence l'abandon de l'ancienne Ptolis : la bourgade de Mantinée, située près de l'abaton de Poseidon, grâce à la célébrité du sanctuaire et à sa position privilégiée sur le carrefour des routes d'Argos et de Tégée, prit un développement considérable; elle devint le centre effectif de la région; son nom servit d'ethnique commun à tous les habitants du canton. C'est elle qui est désignée dans le Catalogue de l'*Iliade* sous le nom de Mantinée l'*aimable*, Μαντινέη ἐρατεινή (2). On peut supposer que, dès le IX[e] siècle, la population de la Mantinique formait un État composé de cinq dèmes, avec Mantinée pour chef-lieu et Poseidon Hippios pour dieu principal (3).

Toutefois, avant le VI[e] siècle, Mantinée ne joue aucun rôle personnel dans l'histoire primitive de l'Arcadie; elle ne figure pas parmi les capitales des rois arcadiens; on pourrait conclure qu'elle subit assez longtemps l'hégémonie de Tégée, comme semblerait l'indiquer la légende du duel d'Aréithoos et de Lycurgue (4). Après quoi, Orchomène reprit pour un temps, avec

(1) Voy. plus haut, p. 118.

(2) *Il.* II, 607 : καὶ Τεγέην εἶχον καὶ Μαντινέην ἐρατεινήν. — Eustath. *in h. l.*, 302 : διότι πεδιάς ἐστι καὶ πολυάμπελος. — Ménélas aurait parcouru l'Arcadie pour y lever des troupes (Paus. VIII, 21, 3). On en a conclu que l'Arcadie était sous la suzeraineté des anaktes d'Argos. Par contre-coup, les divinités locales de la Haute Plaine, Ulysse, Pénélope, Aréithoos, passent dans les légendes achéennes.

(3) D'après Phylarque, cité avec ironie par Polybe (II, 56, 2), Mantinée aurait été une des villes les plus anciennes de l'Arcadie.

(4) Schwedler (*De reb. Mantin.* 1) pense que la légende d'Autonoé, fille de Céphée, fils d'Aléos, indique que les Apheidantes de Tégée ont aidé les débuts de la cité. Nous avons interprété différemment cette légende (voy. p. 315).

Aristocratès, l'allié des Messéniens dans la seconde guerre de Messénie (vers 645), et avec son fils, Aristodémos, la direction de l'Arcadie entière (1). Il n'est pas non plus question de Mantinée dans les événements qui accompagnèrent la chute de Phidon d'Argos, ni dans les luttes que soutint Tégée contre les Spartiates au VII[e] et au VI[e] siècles (2).

(1) Strab. VIII, p. 362. — Pausan. IV, 17, 2; VIII, 5, 13. C'est peut-être après la chute d'Aristocratès que les Mantinéens et les Orchoméniens conclurent une convention relative à l'administration commune du sanctuaire d'Artémis Hymnia. (Pausan. VIII, 13, 1.)

(2) Un passage de Polyainos (II, 13) fait allusion à une prise de Mantinée par le roi de Sparte Eurypon, vers le X[e] siècle. Le fait est absolument invraisemblable à cette époque, surtout dans les circonstances relatées, puisque Mantinée n'existait pas encore comme place fortifiée. Polyainos a confondu avec quelque épisode des guerres d'Agis et de Cléomène (voy. plus bas, p. 498). La leçon Αἴγιναν ᾑρηκότας, qui suppose une prise d'Égine par les Arcadiens, a induit en erreur Ot. Müller et d'autres historiens (De la Coulonche. *Mémoire sur l'Arcad*, p. 138) ; elle doit être corrigée en Ἆγιν ἀνῃρηκότας — Cf. Holm. *Griech. Geschichte*, I, p. 211, et Busolt. *Griech. Gesch.*, p. 603, note 3.



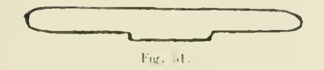


Fig. 51.

Tessère en terre cuite

Diam. 0,065 — Ép. 0,01. — Ἱμ | πεδεὺς | Τελα? | σ αυ.

CHAPITRE II.

MANTINÉE AU VIe SIÈCLE ET PENDANT LES GUERRES MÉDIQUES.

L'abstention de Mantinée dans un conflit où l'indépendance commune était en jeu prouve déjà l'acuité du dissentiment entre les deux peuples. La question des eaux les avait déjà brouillés. Ils devaient songer à prendre des précautions l'un contre l'autre. C'est pourquoi les Tégéates vaincus acceptèrent si facilement et respectèrent si longtemps la convention qui leur assurait la paix du côté du Sud avec un appui éventuel contre leur ennemie du Nord (1).

Arbitrage des Mantinéens à Scillonte (avant 570).

Peut-être aussi l'attitude des Mantinéens s'explique-t-elle par la prudence. L'absence d'une enceinte fortifiée les rendait circonspects. Mais déjà, dès les premières années du VIe siècle, à défaut de puissance matérielle, ils avaient dans le monde grec une situation morale excellente. Avant 570, les Scillontiens, se trouvant dans une situation troublée, firent appel à l'arbitrage des Mantinéens, invoqués en qualité de καταστάται (2). Cette démarche fut inspirée aux Scillontiens par la sagesse reconnue des Mantinéens et par leur indépendance à l'égard de Sparte (3).

(1) Le traité qui faisait de Tégée le satellite de Sparte (Arist. ap. Plut. *Quaest. graec.* 5 et *quaest. rom.* 52) suivit l'expédition des rois Ariston et Anaxandridas, vers 550. Il ne fut rompu que vers 479-454 (Herod. IX, 35).

(2) Collitz-Bechtel, 1151, l. 17 : ἐπε (ἔπ) ἔτραπον : τοῖς Μαντινῆσι. — La destruction de Scillonte vers 570 (Pausan. V, 6, 4. — VI, 22, 4) marque le *terminus ante quem*.

(3) En effet, les Scillontiens avaient pris parti pour Pise contre Élis (Pausan. V, 6, 4). Leurs troubles étaient sans doute fomentés par la faction éléenne, appuyée par Sparte. En effet, c'est avec le concours de Sparte que les Éléens purent écraser Pise en 572, et, peu après, Scillonte (Eph. ap. Strab. VIII, 358, 355, 357. Pour la chronologie, voy. Busolt. *Griech. Gesch.* I, p. 604, n. 4.) Il faut aussi se rappeler que les Argiens, les Arcadiens et les Pisates avaient été les alliés de la Messénie contre Sparte.

Démonax de Mantinée, réformateur de Cyrène (550 ?).

C'est la même réputation qui désigna, quelques années plus tard, vers 550, le Mantinéen Démonax au suffrage de la Pythie, consultée par les Cyrénéens sur le choix d'un réformateur (1). En désignant l'obscure et sage Mantinée à l'imitation des Cyrénéens l'oracle prouvait l'indépendance de son jugement et son sens politique. Sparte, alors maîtresse de la plus grande partie du Péloponnèse, était reconnue pour la première puissance du monde grec. Ses traditions rapportaient à des colons d'origine lacédémonienne la fondation de Cyrène. Les éléments péloponnésiens composaient le tiers de la population cyrénéenne. L'arbitrage de Sparte paraissait donc indiqué de préférence à tout autre dans les affaires de Cyrène. Pourtant la Pythie, qui se plaisait parfois à faire la leçon aux puissants, mit en avant le nom d'une petite république, d'humeur libre et pacifique, qui n'avait pas encore eu l'occasion de faire parler d'elle. La sagesse de ses lois semble avoir été la seule recommandation de Mantinée, car les rapports religieux entre Cyrène et l'Arcadie relevés par les mythologues sont, ou bien douteux, ou postérieurs à la mission de Démonax (2). D'ailleurs, les Grecs n'exportaient le plus souvent dans les colonies que des constitutions éprouvées. A cet égard, la sanction de Delphes constituait une garantie des plus honorables.

Situation politique de Mantinée au VIe et au Ve siècle.

Le pacte conclu entre Tégée et Sparte devait entraîner l'adhésion volontaire ou forcée des autres villes d'Arcadie. Désormais, la position de Mantinée devenait bien nette ; déjà toutes les causes qui détermineront sa politique ultérieure entrent en jeu. Son antipathie contre sa voisine du Sud s'accroît de la sympathie de Tégée pour Sparte. Sa rancune contre le voisin du Nord ne désarme pas, même après le déclin de la puissance d'Orchomène. Sans doute les Orchoméniens avaient renoncé à toute tentative sur la Mantinique. Mais il leur restait de l'ancien empire des Élatides la suzeraineté sur quelques communautés ménaliennes, sur Méthydrion, Theisoa, Teuthis, c'est à dire sur le massif central d'Arcadie jusqu'aux confins d'Héraia et de Psophis (3). A mesure que la république mantinéenne croissait en forces, elle étouffait dans son étroit bassin. Or, la suprématie

(1) Καταρτιστήρ. Hérod. IV. 161. — Diod. VIII. 30 : στάσεως διαιτητής.. — Voy. plus haut, p. 333. — Cela se passait sous le règne de Battos III.

(2) Voy. Studniczka. *Kyrene*. — D'après lui Cyrène serait une hypostase de l'Artémis arcadienne ou Kyllénè.

(3) Pausan. VIII, 27, 4.

d'Orchomène sur les cantons limitrophes gênait ses velléités d'expansion. Tard venus dans le collège des puissances arcadiennes, les Mantinéens trouvaient les meilleurs lots adjugés à des compétiteurs plus anciens et mieux armés. Car, si la vie en dèmes convenait à leurs instincts de peuple agriculteur, en revanche l'absence de ville nuisait à leur sécurité et à leur ambition. Il leur manquait la base stratégique d'une place forte. Entre Tégée, depuis longtemps unifiée (1) et appuyée par Sparte, et Orchomène, soutenue par ses possessions ménaliennes, Mantinée se trouvait isolée, sans autre espoir de renfort que du côté de l'Argolide. Argos, encore puissante malgré ses revers, persévérait dans sa résistance à Sparte, avec d'autant plus d'énergie que la soumission de Tégée assurait aux armées spartiates l'entrée de la Thyréatide et isolait la Cynurie (2). Aussi la haine du même ennemi dut-elle rapprocher de bonne heure Argos de Mantinée. Au siècle suivant, après le triomphe de la démocratie à Argos (vers 460), la communauté des constitutions allait s'ajouter à celle des intérêts extérieurs. D'Argos venaient aux Mantinéens l'appui moral et les renforts matériels. Les Argiens comptaient, en retour, sur les récoltes et sur la constance de leurs amis arcadiens. L'alliance tégéatico-laconienne trouvait son contrepoids dans cette combinaison.

Mantinée dans la symmachie lacédémonienne.

Cependant, après 550, les Mantinéens, faute de remparts, n'eussent point tenté d'enrayer les progrès de l'hégémonie spartiate. Leur bon vouloir pour Argos ne pouvait être que platonique. Ils s'abstinrent de concourir à la défense de la Thyréatis.

Il leur fallut suivre Tégée dans la symmachie qui gagnait tout le Péloponnèse ; seules l'Argolide et l'Achaïe s'en préservèrent. D'ailleurs, le régime que Sparte imposait alors à ses alliés valait mieux que celui qu'elle inaugura plus tard. Elle traînait les Péloponnésiens à la guerre, mais n'exigeait que leurs milices, n'imposait pas de contributions régulières (3),

(1) Le synœcisme des neufs dèmes tégéates paraît remonter au IX[e] ou au VIII[e] siècle.

(2) Ces deux provinces furent enlevées à Argos vers le milieu du VI[e] siècle. (Hérod. I, 82, 83. — Busolt. *Griech. Gesch.* II, p. 390).

(3) Les dépenses des expéditions étaient partagées entre les alliés au prorata de leurs moyens (Thucyd. I, 19. II, 7. — Plut. *Arist.* 24. — Diod. XIV, 17. — *Apophth. Lac.* 7). On a trouvé à Tégée un relevé des sommes versées aux Lacédémoniens en vue d'une guerre. (*Inscr. graec. antiquis.* 69).

intervenait avec ménagement dans leurs affaires intérieures, en usant de son influence plutôt que de son autorité, en faveur des partis oligarchiques (1). Toutefois Mantinée, foyer de démocratie, était une alliée fort suspecte. Tégée la surveillait de près, et Sparte trouvait dans l'impuissance des Mantinéens la meilleure garantie de leur fidélité ou de leur résignation. Ce n'est certes point alors qu'elle eût permis à leurs dèmes de se grouper en une ville entourée de murailles. C'était l'époque la moins favorable à un synœcisme. L'ajournement de cet épisode capital de l'histoire mantinéenne était commandé par les circonstances : aussi ne saurait-on lui assigner une date antérieure au V[e] siècle (2).

La participation des alliés aux expéditions de Sparte durant la deuxième moitié du VI[e] siècle et le début du V[e] fut très irrégulière et non exempte de défections (3).

La sanglante défaite d'Argos, qui coûte à cette ville 6.000 hoplites (4) laissait le Péloponnèse désarmé contre Sparte. Quand éclata la première guerre médique, Sparte surprise par l'appel tardif d'Athènes n'eut pas le temps de lever les milices péloponnésiennes. Quand ses 2.000 Spartiates arrivèrent en Attique, Marathon était déjà un fait accompli (5).

(1) Thucyd. I, 19. Isocrate exagère (*Panathen.* 46 et 256) la brutalité du régime spartiate avant la guerre du Péloponnèse. Ce fut cette guerre qui exaspéra les caractères et rendit plus pesant le joug du vainqueur (Thucyd. I, 76). En fait, avant la guerre du Péloponnèse, il n'y avait pas de ligue proprement dite dans la Péninsule : c'était plutôt une série d'alliances particulières qu'un système fédéral régulièrement organisé en κοινόν. Il n'y avait pas, semble-t-il, de synédrion péloponnésien sous la présidence de Sparte : les alliés étaient parfois convoqués à Sparte (Hérod. V, 91). D'ordinaire Sparte réclamait les troupes, sans toujours dire ce qu'elle en voulait faire (Hérod. V, 74). Les mesures d'exécution n'étaient pas prises en commun par les représentants des États. Il s'ensuivait des incohérences, des divisions, des défections. Les Corinthiens, entraînés par Cléomène contre Athènes, doutent de la justice de cette démarche et abandonnent le roi (Hérod. V, 75).

(2) Busolt, après avoir soutenu (*Lakedaimonier*, p. 126) l'ancienneté du synœcisme de Mantinée, vient de rectifier son opinion (*Griech. Gesch.* III, 1897, p. 119). — Voy. plus loin, p. 372 et suiv.

(3) Par ex. celle des Corinthiens en 507 (Hérod. V, 75) ; et celle des chefs Arcadiens soulevés par Cléomène entre 490-480 (Hérod. VI, 74 et 84). La campagne de Cléomène contre Argos vers 494 fut conduite avec les seuls Spartiates (Hérod. VI, 76). C'est à tort que Pausanias (III, 4, 1) y mêle des contingents alliés.

(4) Hérod. VI, 80. — VII, 148. — Busolt. *Griech. Gesch.* II, p. 562.

(5) Hérod. VI, 105 et 120. — Hauvette, *Hérodote*, p. 255.

La 2e guerre médique. Mantinée aux Thermopyles et à l'Isthme (480)

A l'approche de la seconde invasion médique en 480, même lenteur de la part de Sparte, même hésitation de la part des Péloponnésiens. Argos, aigrie par ses désastres, et toujours incapable de marcher sous les ordres de Sparte, préfère médiser; chez d'autres, le médisme opère sourdement (1). Sparte prend le temps de célébrer la fête d'Apollon Carnéios; les alliés, à son exemple, allaient s'abandonner aux joies de la panégyrie olympique (16 au 20 août 480) (2). Sparte se décida enfin à expédier aux Thermopyles ses 300 Spartiates et 1000 Périèques (3).

Les villes, réglant leur effort sur le sien, promirent beaucoup et donnèrent peu. Chacune d'elles adjoignit à Léonidas une petite troupe avec ses cadres (4). Il y eut en tout 1120 auxiliaires arcadiens, dont 500 Tégéates, 500 Mantinéens, 120 Orchoméniens, et 1000 hommes des autres cantons, qu'Hérodote ne désigne pas nommément. Ces chiffres, reproduits par Pausanias (5), représentent une faible partie des effectifs que chacun des États contribuants eût pu mettre en ligne avec plus de bonne volonté. Mais, comme ils sont proportionnés à l'ensemble des hommes capables de prendre les armes, ils donnent une idée de la puissance respective des cités.

On constate que les deux villes de la Haute Plaine sont sur le pied d'égalité (6). Leurs contingents réunis équivalent à ceux du reste des Arcadiens, moins Orchomène. L'infériorité d'Orchomène éclate. En somme, malgré la faiblesse de l'effort, Sparte avait obtenu plus qu'elle ne donnait elle-même. Dans les épisodes qui suivirent, le contingent de Mantinée dut faire comme les autres : le deuxième jour de l'attaque, aux Thermopyles, chaque corps auxiliaire donna à tour de rôle (fin août 480) (7). Mais quand ils se virent tournés, leur zèle faiblit. Plusieurs chefs, au Conseil, proclamèrent la nécessité du départ et reprirent le chemin de leur ville. Léonidas, les voyant si mal

(1) Herod. VIII, 73.

(2) Herod. VIII, 26.

(3) Herod. VII, 205. — Diod. XI, 4.

(4) Herod. VII, 202-204, 228.

(5) X, 20, 2. — Hauvette, *Hérodote*, p. 358.

(6) A Platée, les Tégéates sont 1500, les Orchoméniens 600 (Hérod. IX, 28).

(7) Herod. VII, 212. Οἱ δὲ Ἕλληνες κατὰ τάξεις τε καὶ κατὰ ἔθνεα κεκοσμημένοι ἦσαν καὶ ἐν μέρει ἕκαστοι ἐμάχοντο

disposés, désirant peut-être ménager le sang grec, renvoya les autres d'office (1).

La mort de Léonidas rappela les Péloponnésiens inconscients au sentiment de la réalité. Cette fois, les milices sortirent des villes au complet. Cléombrote, frère de Léonidas, les concentra à l'isthme sous son commandement. Il y en avait plusieurs myriades, au dire d'Hérodote. Ils élevèrent un mur en travers du passage, convaincus qu'ils allaient réellement faire du Péloponnèse l'acropole de la Grèce (2). Personne ne manquait parmi les Arcadiens (3); les Mantinéens figuraient donc au nombre des travailleurs. Argos, l'Achaïe et d'autres, n'avaient cure du Mède, étant en bonne intelligence avec lui (4). Mais la victoire de Salamine (27 ou 28 sept. 480), en coupant aux barbares le chemin de la péninsule, rendit inutiles les travaux des uns et la duplicité des autres (5).

Cependant le mur ne fut pas abandonné. L'année suivante, au moment où Mardonius campe sur les ruines d'Athènes, où les Athéniens aux abois couchent à Salamine et sur leurs navires, Sparte prend encore son temps pour célébrer les Hyakinthia (mi-juin 479). Les éphores affichent sans pudeur l'égoïsme de leurs desseins. Le rempart de l'isthme terminé, le Péloponnèse rassuré déclarait ne se soucier ni de ses promesses ni du reste des Grecs (6). Mais un homme de sens, le Tégéate Chiléos, représenta que le mur de l'isthme ne barrait pas la vaste étendue des côtes, et qu'il valait mieux mettre le barbare hors d'état de débarquer. Sans la crainte salutaire que produisit son raisonnement, le Péloponnèse eût de sang-froid laissé les Athéniens succomber ou se rendre (7). Les Lacédémoniens, enfin décidés à agir, se concentrent à l'isthme, sous Pausanias. Leurs alliés les y rejoignent, mais sans empressement (8). De

Mantinée à Platées (479).

(1) Hér. VII, 219, 220, 222. L'historien s'est inspiré de la version officielle de Sparte, qui s'efforçait d'opposer à l'inertie et au mauvais vouloir des alliés la bonne volonté du gouvernement lacédémonien.

(2) Hérod. VIII, 71. — IX, 8. — Diod. XI, 16.

(3) Hérod. VIII, 72: οἱ δὲ βοηθήσαντες ἐς τὸν Ἰσθμὸν πανδημεὶ οἵδε ἦσαν Ἑλλήνων, Λακεδαιμόνιοί τε καὶ Ἀρκάδες πάντες.

(4) Hérod. VIII, 73

(5) Hérod. VIII, 71 — Thucyd. I, 73

(6) Hérod. IX, 7, 8

(7) Hérod. IX, 9. — Thucyd. I, 74. — Hauvette, *Hérodote*, p. 451 sqq.

(8) Hérod. IX, 19.

fait, pourquoi les vassaux auraient-ils déployé plus de zèle que leur suzerain ? La mobilisation se fit sans ordre ; il y eut des lenteurs et des retards. La haute direction avait été défectueuse ; Sparte n'avait pas voulu se résoudre à temps ni su provoquer un mouvement unanime. Des peuples arcadiens, seuls les Tégéates et les Orchoméniens avaient sans hésiter suivi leurs alliés et amis. A Platées, les Tégéates purent disputer aux Athéniens la place d'honneur après les Spartiates (1). Mais les villes moins inféodées aux volontés de Sparte, comme Mantinée, n'avaient pas les mêmes raisons de se hâter. La notion de leur devoir, en ces circonstances, leur avait été fort obscurcie par l'attitude ambiguë de Sparte depuis le début de la guerre. Les Mantinéens voyaient leurs amis d'Argos pactiser avec l'ennemi (2) ; les Éléens se mettaient à peine en route. Partout des discussions, des longueurs, un mauvais vouloir évident. Il y eut sans doute du temps perdu en vains discours. Quand enfin on eut décidé l'envoi du contingent, les chefs ou bien ne firent pas diligence, ou ne surent pas retrouver à temps le gros de l'armée. Bref, en arrivant à Platées, les Mantinéens ne purent, comme les Spartiates à Marathon, que constater la glorieuse besogne accomplie sans eux (début d'août 479). Ils tombèrent en plein triomphe. Leur confusion en fut extrême ; ils avouèrent leur faute et sollicitèrent le châtiment. Ce qui dut surtout les mortifier, ce fut de voir le brillant butin conquis par les Tégéates, d'entendre les exploits de leurs rivaux qui avaient les premiers enlevé et pillé la tente de Mardonius. Tant pour échapper aux sarcasmes des vainqueurs que pour se réhabiliter par un commencement d'expiation, ils se lancèrent dans un excès de zèle inutile et tardif. Les règlements militaires de Sparte interdisaient la poursuite des fuyards (3). Malgré cela, les Mantinéens ayant appris la fuite du corps d'Artabaze en Phocide (40.000 h.) partirent à ses trousses jusqu'en Thessalie (4), espérant rappor-

(1) Herod. IX. 26.

(2) Les 45.000 hommes de Pausanias (Herod. IX. 28) avaient dû traverser l'Argolide pour gagner l'Isthme en toute hâte. Les Argiens, ne pouvant les arrêter, avaient informé Mardonius (Herod. IX. 12). — Hauvette, *Herod.*, p. 335.

(3) Herod. IX. 77. — Thucyd. V. 73. — Plut. *Lyc.* 22. — Ce n'était pas, comme l'avance Plutarque, pour ménager un ennemi en déroute, mais pour ne pas exposer sans profit les hoplites lourdement armés dont la cohésion faisait la principale force. Les armées spartiates étaient alors pauvres en cavalerie.

(4) Hérodote (IX, 77) dit : ἐδίωκον. La poursuite fut donc effective : la phrase qui suit ne s'applique qu'aux Lacédémoniens (Cf. Diod. XI, 32, 33).

ter quelque trophée. Après quoi, ils rentrèrent chez eux. La cité ressentit vivement son humiliation, d'autant plus cuisante que Tégée et Orchomène revenaient couvertes de gloire. On s'en prit aux officiers, qu'on rendit responsables et qu'on bannit. Même mésaventure arriva aux Éléens. Ils n'apparurent sur le terrain qu'après les Mantinéens et se trouvèrent si penauds qu'ils repartirent aussitôt sans rien tenter pour racheter leur faute : les généraux furent aussi condamnés à l'exil (1).

Certes, en cette conjoncture, les Mantinéens manquèrent d'à propos. Leurs guerriers s'étaient mis dans une situation ridicule, au milieu de l'allégresse générale, exclus des péans et des dîmes qui enrichirent même les Hilotes (2). C'était, semble-t-il, une punition suffisante, tant leurs remords avaient été sincères. Mais Sparte ne se piquait ni de charité ni de justice dans ses rapports avec le prochain. Elle n'imita pas la noble indulgence des Athéniens après Marathon. Sa mauvaise volonté à préparer la victoire n'avait d'égale que son âpreté à vouloir en confisquer tout l'honneur (3). Avec la dîme du butin, on dédia à Apollon Delphien un trépied d'or monté sur un triple serpent de bronze ; à Zeus Olympien, une statue de 10 coudées (4). Les noms des peuples vainqueurs furent gravés sur ces deux monuments. Or, si les Mantinéens n'avaient guère droit à une mention aussi honorifique, les Éléens méritaient encore moins d'être cités. Les premiers avaient du moins payé de leur personne aux Thermopyles ; ils avaient dépêché toutes leurs troupes à l'Isthme au moment de la bataille de Salamine ; après Platées, ils avaient voulu poursuivre l'ennemi. Le seul titre militaire des Éléens se réduisait à leur rôle piteux à Platées. Pourtant, les Éléens figurent sur les dédicaces des deux ex-voto ; les Mantinéens n'y sont pas. De toutes les explications que cette injustice a suscitées, la plus plausible est suggérée par Thucydide (5). Ce sont les Lacédémoniens qui ont procédé à la gravure des inscriptions. Ce sont donc eux qui en ont proscrit les Arcadiens, les anciens complices de Cléomène, à l'exception d'Orchomène et de Tégée, dont l'amitié et les services étaient

(1) Hérod. IX. 77. — A Élis, comme à Mantinée, cette condamnation fut peut-être exigée par le parti avancé.

(2) Hérod. IX. 80, 81.

(3) Thucyd. I. 73. — Diod. XI, 27, 33.

(4) Hérod. IX. 81. — Thucyd. I. 132. — Pausan. X. 13, 9. — V. 23, 1

(5) Thucyd. I. 132. — Hauvette, *Hérodote*, p. 461, note 4.

indiscutables. On peut même, sans témérité, supposer que l'exclusion des Mantinéens fut prononcée à l'instigation des Tégéates. Quant aux Éléens, comme ils détenaient l'influence de Zeus Olympique, Sparte les protégeait. Elle récompensa leur hypocrite fidélité par un passe-droit.

De fait, dès cette époque, l'antagonisme de Tégée et de Mantinée détermine celle-ci à une politique d'opposition anti-laconienne.

La Ligue Péloponnésienne après les guerres médiques.

Ainsi, l'orage médique s'était fondu avant d'atteindre le Péloponnèse. La Péninsule semblait avoir pour longtemps barré sa porte aux invasions du Nord. Mais elle renfermait en elle-même l'ennemi de son indépendance et de son repos. La suprématie lacédémonienne s'était affirmée en s'attribuant la direction des opérations contre les Mèdes. Pausanias s'intitulait généralissime ou archège des Grecs. Après Platées, Sparte distribue à ses associés le blâme et l'éloge ; elle exploite l'œuvre commune de la victoire. Thucydide écrit qu'elle possédait les trois cinquièmes du Péloponnèse et qu'elle dirigeait tout le reste (1). Ce reste, c'était le groupe des États ἔνσπονδοι ou ξύμμαχοι, qu'elle traînait à sa remorque. Il n'était guère possible alors à une république de subsister dans l'isolement, en dehors de tout système d'alliance et de tout groupement : la symmachie représentait pour les États grecs une manière d'assurance dont ils payaient la prime en nature, sous forme de contingent militaire (2). Dans le sein de la Ligue hellénique (3), entreprise de défense nationale contre le barbare, et dont Sparte revendiquait la *prostasie*, deux systèmes concurrents se disputaient le patronage des intérêts particuliers : la symmachie lacédémonienne et la symmachie athénienne. L'organisation de ces deux partis rivaux, celui des Doriens oligarchiques et celui des Ioniens dé-

(1) Thucyd. I, 10. Πελοποννήσου τῶν πέντε (Laconie, Messénie, Arcadie-Élide, Argolide, Achaïe) τὰς δύο μοίρας (Laconie, Messénie) νέμονται, τῆς δὲ ξυμπάσης ἡγοῦνται. Thucydide oppose toujours en bloc les alliés de Sparte, sous le nom de Péloponnésiens, aux Athéniens et à leurs alliés.

(2) C'était une grave imprévoyance que de rester ἄσπονδοι (Thucyd. I, 31, 32), parce qu'en cas de litige avec un voisin, on n'avait pas à faire à lui seul, mais à son groupe. L'abstention pouvait devenir la plus dangereuse des attitudes et la prudence bien comprise exigeait qu'on se compromît dans une alliance. Corcyre s'en aperçut trop tard (Thucyd. *ib.*).

(3) Constituée en 480, au Congrès de Corinthe, et renouvelée après Platées. (Hérod. VII, 176. — Diod. XI, 3, 1.)

mocrates, occupe le deuxième et le troisième quart du Ve siècle; leur duel remplit le dernier quart.

Par leur position centrale les Mantinéens se trouvaient incorporés dans les rangs lacédémoniens. Leurs sympathies pouvaient les attirer ailleurs : l'alliance péloponnésienne était pour eux une nécessité sans contre-poids. Il y avait dans ces coalitions forcées des fervents et des tièdes ; les alliés n'étaient pas tous des amis ; ils devenaient même tout le contraire, dès que la politique de l'alliance les obligeait à se battre pour des causes étrangères à leurs intérêts. C'est alors que sévissait parmi eux cette maladie si bien caractérisée par Thucydide : l'ἀρρωστία τοῦ στρατεύειν (1). Ils maudissaient l'État directeur et ne s'associaient qu'avec ennui à la gloire de triomphes imposés. Le moindre revers leur apparaissait comme un échappatoire plein de promesses, au bout duquel ils entrevoyaient les joies de la défection. On demeure effrayé et douloureusement ému en songeant à l'existence d'angoisses et de misères que réservait à leurs alliés la tyrannique protection de Sparte ou d'Athènes. L'impitoyable précision de Thucydide, exempte de tout attendrissement et de tout pessimisme, nous met à nu les tristes côtés de cette Grèce si brillante et si vivace, mais où la crainte et la défiance empoisonnent les rares instants de répit et de bonheur.

(1) Thucyd. III. 115.





Fig. 82. — Fragments de céramique (en bas, au milieu, un Gorgoneion).

CHAPITRE III

LE SYNŒCISME.

(464-439).

On ne sait dans quelle mesure les Mantinéens participèrent aux campagnes des Péloponnésiens entre 479 et 431. S'ils suivirent leurs maîtres, ce fut sans doute à contre-cœur, avec le secret désir de s'émanciper pour ne plus suivre que leur propre inspiration et leurs sympathies. Ils en trouvèrent enfin l'occasion, quelques années après les guerres médiques. Ils cessèrent dès lors de figurer comme comparses dans le drame qui se jouait autour d'eux et purent aspirer aux premiers rôles. Les événements, qui donnèrent à leur puissance une assiette solide et des garanties sérieuses à leur autonomie, ouvrent une ère nouvelle dans l'histoire de cette cité. Ils se résument en un mot : le *synœcisme*

Des synœcismes en général.

Les Grecs désignaient d'ordinaire par ce terme le passage de la vie κωμηδὸν ou κατὰ δήμους à la vie urbaine, le groupement des bourgs ouverts en une agglomération dans une vaste enceinte fortifiée. C'était la centralisation politique, religieuse et matérielle de toutes les forces d'un État. Les communes rurales jusqu'alors disséminées autour de la πόλις émigraient en un point choisi du territoire, généralement s'absorbaient dans la plus importante d'entre elles. En effet, il y en avait toujours une que sa situation désignait comme chef-lieu (1) : c'était souvent le marché situé au carrefour des principales routes. On s'était habitué à s'y rendre de tous les points de la contrée pour les échanges et les approvisionnements. Cet endroit devenait peu à peu le groupe le plus populeux du pays. Parfois la présence d'un

(1) Κωμόπολις.

sanctuaire vénéré y attirait, surtout aux jours de panégyrie, un grand concours de peuple. Par le fait du synœcisme, le σύστημα δήμων cessait d'être seulement la personne morale de l'État ; il prenait corps en une ville. Chaque bourgade contribuait pour sa quote-part à la population de la nouvelle capitale, sans pour cela disparaître elle-même. Elle subsistait comme centre d'exploitation agricole dans tel ou tel coin de la région, mais son âme habitait désormais les murs de la ville. Comme la citadelle primitive, la ville avait ses murailles, et possédait en outre tous les organes de la vie publique en Grèce : agora, prytanée, bouleutérion, théâtres, gymnase, stade, hippodrome, temples divers. Le patriotisme s'y fortifiait par le contact quotidien des citoyens ; l'esprit original et la vie intellectuelle pouvaient s'y développer dans la sécurité d'une existence assurée du lendemain ; l'esprit particulariste des dèmes isolés se fondait en un sentiment commun pour la patrie unifiée. Enfin, le rempart protecteur favorisait l'accumulation de la richesse en réserves durables. L'État synœcisé cessait donc d'être le jouet des forces environnantes. Si la fondation d'une πτόλις marquait la première étape des sociétés flottantes de la période primitive vers l'organisation politique, le synœcisme symbolisait l'essor définitif des unités historiques.

Selon les pays et les circonstances, cet acte important avait lieu plus ou moins tôt. Sous ce rapport Athènes fut un des États les plus précoces. Dans les riches plaines ouvertes sur la mer ou mal fermées par la nature, l'insuffisance des citadelles primitives se faisait vivement sentir : le groupement des habitants en une ville close s'y imposait de bonne heure. Au contraire, les vallées intérieures dotées d'un rempart montagneux pouvaient se fier à leurs défenses naturelles et ajourner le synœcisme : ce que fit Sparte (1). De même les tribus montagnardes en Arcadie,

(1) Il y eut dans la vallée de l'Eurotas une série de synœcismes partiels qui finirent par grouper en une seule communauté achéo-dorienne les anciennes principautés laconiennes (Éphore ap. Strab. VIII 360. — Pausan. IX. 22, 11). Mais Thucydide (I, 10) dit expressément que Sparte était bâtie à l'ancienne manière, c'est-à-dire formait une agglomération de bourgades ouvertes : οὔτε ξυνοικισθείσης πόλεως, οὔτε ἱεροῖς καὶ κατασκευαῖς πολυτελέσι χρησαμένης, κατὰ κώμας δὲ τῷ παλαιῷ τῆς Ἑλλάδος τρόπῳ οἰκισθείσης. La ville n'était pas enclose (Plut. *Apopht. Lac*, Agesilaus. 29. — Senec. *Suasor*. 2, 3). Vers 316, on éleva des fortifications partielles (Justin. 14, 5) qui furent renforcées en 306 et en 372. Nabis compléta ces travaux par des lignes de remparts et des fossés (Pausan. VII. 8, 5. — Plut. *Pyrrhus*, 27) ; mais l'enceinte ne fut jamais complète (Tit. Liv. XXXIV, 27) ; les parties ouvertes étaient gardées par des postes, φρουρὰ (Pausan. III. 13, 8).

en Étolie, dans le Pinde, continuèrent longtemps à vivre à l'ancienne manière, dans des hameaux non fortifiés : des tours surveillaient les défilés, des fortins se dressaient sur les hauteurs ; mais les villages s'éparpillaient à de grandes distances (1).

Les Arcadiens retardataires du Ménale et de la Parrhasie ne furent synœcisés qu'à l'époque d'Épaminondas (2). D'autres, comme les Mantinéens, après s'être laissé devancer par leurs voisins, patientèrent jusqu'au moment favorable, épiant l'occasion de procéder à une mesure devenue nécessaire à leur sécurité et à leur indépendance. A Tégée, l'imminence du péril dorien avait hâté cette solution, dès le IXe siècle. Les Mantinéens, à cette époque, n'étaient pas mûrs. Plus tard, quand ils se reconnurent désarmés en face des puissances synœcisées, celles-ci avaient trop intérêt à les maintenir en état d'infériorité pour tolérer ou favoriser leur concentration. La politique de Sparte s'opposait avec vigueur, en Arcadie, à la création de villes susceptibles de servir de quartiers généraux aux idées démocratiques. L'émiettement des forces arcadiennes, la dislocation des États en dèmes favorisait au contraire ses vues. Aussi des républiques comme Élis, Héraia, Mantinée sont-elles restées si longtemps dépourvues d'initiative politique, en quelque sorte bâillonnées par la jalousie inquiète de Sparte (3).

(1) Dans une exploration du Pinde en 1889, j'ai retrouvé les ruines de quelques κῶμαι des Dolopes et des Athamanes, qui dominaient les ravins escarpés du haut Achélôos (Inachos) et de ses affluents. La seule qui puisse être identifiée avec vraisemblance est Argithea, près Knissovon. On reconnaît sous bois les murs de soutènement des terrasses et les soubassements des maisons. Il n'y a pas traces de remparts. Ces localités, vrais repaires de brigands, étaient presque inaccessibles. En revanche, à l'entrée des gorges, les tours de garde se multiplient.

(2) Le synœcisme complet, qui n'était pas réduit à une centralisation administrative, mais qui impliquait la construction d'une ville fortifiée, avait souvent pour conséquence l'abandon de la citadelle. Tantôt l'antique πόλις tombait en ruines avec les habitations qui l'entouraient : on la montrait aux amateurs d'antiquités, comme παλαιὰ πόλις ; tantôt elle subsistait comme château-fort de la ville basse et prenait le nom de Ville haute ou Acropole et le nom de πόλις était alors réservé à la ville basse. En Arcadie, Pausanias mentionne des παλαιαὶ πόλεις ou πρότεραι πόλεις à Orchomène, Mantinée, Stymphale, Phigalie, Lycosoura.

(3) Le synœcisme de l'Élide fut la conséquence de la révolution démocratique de 472 (Strabon, VIII, 337. — Diod. XI, 54. — Curtius, *Ueber den Synoik. von Elis*, Ber. d. Berl. Akad. d. Wiss. 1895, p. 793 sq.). Toutefois la Nouvelle Élis n'est pas murée (Xén. *Hellen.* III, 2, 27). — Le synœcisme d'Héraia fut provoqué par Sparte (Strab. *ib.*), mais cette exception confirme la règle. En

La date du synœcisme mantinéen n'est pas exactement connue. Toutefois on peut, avec quelque vraisemblance, la fixer d'après les faits eux-mêmes, plutôt qu'en se fondant sur le témoignage de textes incomplets.

Date du synœcisme de Mantinée.

La tradition locale du déplacement de l'antique Mantinée dirigé par Autonoé sur l'ordre d'un oracle, n'est qu'une légende sans valeur, agrémentée de l'inévitable *vaticinium post eventum* (1). Le synœcisme mantinéen ne doit pas remonter au-delà du Ve siècle pour les raisons suivantes (2) :

1° Après des siècles d'effacement, tout à coup Mantinée, au Ve siècle, entre en scène et devient l'âme d'une coalition contre Sparte. Le contraste entre ces deux attitudes ne peut s'expliquer que par une métamorphose de l'État mantinéen, tel que le passage du régime rural à la forme urbaine.

2° En 385, les Lacédémoniens détruisent la ville et forcent les habitants à repeupler leurs anciens dèmes. Ce retour au passé n'était possible qu'en supposant la ville encore assez jeune pour que son existence pût être remise en question. On n'aurait pas songé à revenir sur un synœcisme datant de plusieurs siècles : il y aurait eu prescription. Mais si l'on admet que Sparte avait dû tolérer, moins d'un siècle plus tôt, la concentration des dèmes mantinéens sans pouvoir alors l'empêcher; qu'une fois tirée d'embarras, elle s'était trouvée en face d'un fait accompli, on comprend qu'elle ait saisi la première occasion de détruire une œuvre édifiée contre son gré. Dans sa pensée, le diœcisme expiait le synœcisme. Les deux faits ne peuvent donc être séparés par un laps de temps qui rendrait inintelligible la vengeance des Spartiates.

3° Le choix du site, à l'endroit le plus bas de la plaine, loin de toute acropole, ne dénote pas une haute antiquité. Il indique une époque où le vieux système de fortification était délaissé.

4° Enfin, le texte de Strabon, sans être décisif, renferme une

effet, dans le 2e quart du IVe siècle, les Lacédémoniens, en présence des velléités unitaires de l'Arcadie et des allures indépendantes de l'Élide, favorisèrent l'établissement, aux confins des deux États, d'un centre oligarchique solidement constitué par la concentration des dèmes héréens.

(1) Voy. plus haut, p. 315.

(2) On ne doit pas prendre au pied de la lettre les termes où Polybe appelle Mantinée τὴν ἀρχαιοτάτην καὶ τὴν μεγίστην πόλιν τῶν κατὰ τὴν Ἀρκαδίαν (II, 56, 6). Il y a dans ces hyperboles une parodie de Phylarque et une ironie tant à l'adresse de l'historien que des Mantinéens. On verra plus loin pourquoi Polybe les détestait (p. 493).

indication précieuse. Les villes dont parle Homère, dit il, n'étaient pas des villes proprement dites, mais des systèmes de dèmes, qui en se réunissant plus tard, ont formé les différentes villes connues : Élis, Mantinée, dont le synœcisme eut lieu à l'instigation des Argiens, Héraia, Ægion, Patrai, Dymé (1).

La démocratie à Argos et l'influence de Thémistocle.

Examinons donc à quel moment, dans quelles circonstances les Mantinéens purent éluder la surveillance de Sparte, de Tégée et d'Orchomène, les citadelles de l'oligarchie, et mettre à profit les conseils et l'appui d'Argos.

La conduite et le premier procès de Pausanias en 478/7 avaient ébranlé le prestige de Sparte. Avec la confiance de ses alliés, l'État directeur perdit leur fidélité. Athènes ne fut pas seule à profiter de ces défaillances. Argos, pendant les guerres médiques, avait pu réparer ses forces ; elle s'appliqua ensuite à achever l'unification de l'Argolide par la soumission des villes autonomes, comme Tirynthe, Mycènes, Hysiai, Ornéai, Mideia (2). Elle dépeuple les communes rurales et s'annexe leurs habitants (462). Elle même se changea en une ville spacieuse, capitale de l'Argolide. Redevenue la seconde puissance du Péloponnèse, il lui fut permis de reprendre ses anciens rêves de domination. Après l'absorption des éléments achéens et ioniens en une vaste agglomération urbaine, la fraction dorienne et aristocratique se trouvait en minorité. Vers 460 la démocratie l'emportait. Dans cette élévation rapide d'Argos au rang de grande capitale et de foyer démocratique, on reconnait l'influence d'un esprit politique de premier ordre. Thémistocle, banni d'Athènes entre 474 et 472, s'était réfugié à Argos. De là, il voyageait dans le reste du Péloponnèse (3), observait la situation, lisait l'avenir dans le présent avec cette clairvoyance intuitive admirée par Thucydide (4). Traqué par les Lacédémoniens, l'Athénien ne pouvait excursionner qu'en territoire ami. Il est plus que probable qu'il fut l'hôte des Mantinéens. Leurs institutions devaient l'intéresser et leurs ambitions provoquer sa sympathie. Lui qui avait mis sa patrie hors de page en la murant ne pouvait que leur conseiller le synœcisme. Peut être pesa t il dans le même

(1) ἐξ ὧν ὕστερον αἱ γνωριζόμεναι πόλεις συνῳκίσθησαν, οἷον τῆς Ἀρκαδίας Μαντίνεια μὲν ἐκ πέντε δήμων ὑπ' Ἀργείων συνῳκίσθη. VIII, 337.

(2) Pausan. VIII, 27, 1.

(3) Thucyd. I, 135.

(4) *Ib.* I, 138.

sens sur les Éléens : le synœcisme et l'avènement de la démocratie à Élis sont contemporains de la régénération d'Argos. Il semble qu'une même pensée inspire au même moment les trois États libéraux du Péloponnèse : Argos, Mantinée, Élis. Thémistocle fomenta peut être une coalition de ces trois jeunes puissances sous la direction d'Athènes. Après son départ (1), les esprits étaient éclairés, le plan d'action dressé. Restait à guetter l'instant propice pour passer à l'exécution.

Les intrigues d'Argos provoquèrent un soulèvement de l'Arcadie. Elle sut raviver dès 473 les sentiments d'amitié qui l'avaient jadis reliée aux Tégéates : les plus fidèles alliés de Sparte chancelèrent. Les Lacédémoniens inquiets se hâtent d'accourir contre Tégée : l'armée argéo-tégéate y est battue (472 ?) (2). Alors les Tégéates appellent à eux l'Arcadie qui répond à leur appel, sauf Mantinée, retenue par sa haine implacable contre sa voisine. La défaite de Dipaia dans le Ménale brise l'insurrection (vers 471) (3). Mais pendant plusieurs années Sparte, ruinée par le tremblement de terre de 464, est absorbée par la révolte des Hilotes et des Messéniens. Immobilisés au siège d'Ithôme, les Lacédémoniens sont réduits à subir les secours d'Athènes. Ils le font de si mauvaise grâce que les Athéniens s'en retournent, à jamais brouillés avec eux (4).

C'était bien le moment où les avis de Thémistocle pouvaient le mieux porter leurs fruits. Les Mantinéens endormirent la vigilance d'Archidamos en lui prêtant un concours empressé contre les Hilotes (5). Dans un danger si grave, Sparte avait d'autres soucis que d'approfondir les arrière-pensées de ses alliés. Lui voyant les mains liées, les Mantinéens s'éman

(1) Après l'exécution de Pausanias en 472 1. les Lacédémoniens accusèrent Thémistocle de médisme et obtinrent des Athéniens qu'on le poursuivît. Il dut s'enfuir du Péloponnèse dans l'été 470. (Thucyd. I, 135. — Busolt. *Griech. Gesch.* III, p. 124).

(2) Hérod. IX, 35.

(3) Hérod. IX, 35. — Pausan. III, 11, 17. — VIII, 8, 4 ; 45, 2. Argos, alliée de Tégée, mais sans doute retenue par la guerre de Tirynthe, manquait aussi à Dipaia. En revanche, on vit, vers 465, les Tégéates aider les Argiens à séduire Mycènes. Strab. p. 377. — Diod. XI, 65.

(4) Thucyd. I, 102. — La chronologie de ces événements est très discutée. (Voy. Busolt. *Griech. Gesch.* III, p. 200, 260 et 298).

(5) Xén. *Hellen.* V, 2, 3. — Printemps 462 (?).

cipèrent. Les Argiens les y poussaient (1). Le synœcisme eut donc lieu, suivant toute probabilité, entre 464 et 459 (2), sans soulever d'opposition. Tégée troublée par sa défaite et brouillée avec Sparte, laissa croître aux bords de l'Ophis une formidable forteresse. L'opération dut être menée rapidement : le dème principal, celui qui portait proprement le nom de Mantinée, reçut l'appoint des quatre autres dèmes de la plaine. Pour économiser le temps et l'argent, on se contenta d'un mur en briques crues : l'Ophis passait au milieu de la ville. Un Foyer commun, installé sur l'agora, symbolisa la fusion des cinq dèmes (3).

(1) Il y avait probablement à Mantinée un parti démocratique avancé, déjà lié avec les démocrates d'Argos (ἀργολίζοντες. Xen. *Hellen.* V, 2, 6), et qui rêvait un rajeunissement de la constitution. Toutefois, comme on l'a vu p. 336, la réforme constitutionnelle de Nicodoros est postérieure au synœcisme. Celui-ci ne semble pas avoir été le résultat d'une révolution intérieure, comme à Élis. Peut-être y eut-il concomitance entre le mouvement démocratique qui triompha à Athènes pendant l'absence de Cimon et un mouvement analogue à Mantinée, lequel se serait prononcé tandis que le contingent mantinéen opérait en Messénie? Dans ce cas, la date du synœcisme serait limitée entre 462 et 459. — Keil (*Nachr. d. k. Gesellsch. d. Wiss. zu Götting.* Hist. Klasse. 1895, p. 359) limite entre 465/4 et 450, année où Argos conclut avec Sparte une paix de 30 ans (Thucyd. V, 14, 28), la date du synœcisme. Cette limite est trop large. L'envoi d'un contingent auxiliaire à l'Ithôme n'indique pas forcément, comme le croit Keil, que Mantinée n'était pas encore amie d'Argos. Le refus de ce secours eût été un acte de rébellion caractérisé ; en toute cette affaire, Mantinée a dû procéder avec ménagements. — Sur la Nikè de Kalamis consacrée à Olympie (à l'occasion du synœcisme?) voy. plus haut, p. 314. — Les plus anciennes monnaies mantinéennes attribuées par les numismates au début du Ve siècle, doivent avoir été frappées au moment du synœcisme. Elles portent d'un côté un ours, de l'autre un ou plusieurs glands. (Gardner. *Cat. of. greek. Coins. Peloponnesus*, p. 184, pl. XXXIV, 18. — Head. *Hist. num* p. 376).

(2) Date de la capitulation des Messéniens, d'après Busolt. (*Griech. Gesch.* III, p. 298).

(3) Peut être la division de la ville en 5 tribus fut-elle adoptée pour correspondre avec l'ancienne répartition en 5 dèmes? — C'est sans doute pour commémorer leur synœcisme que les Mantinéens consacrèrent dans l'Altis d'Olympie la statue de Nikè, exécutée par Calamis (Voy. plus haut, p. 314).

CHAPITRE IV

L'EXPANSION. LA CONQUÊTE DE LA PARRHASIE.

(425-422).

Une force nouvelle venait de s'organiser en Arcadie. Toutefois la prudence conseillait aux Mantinéens de ne point rompre ouvertement en visière avec Sparte. Le plus sage était de faire oublier par une apparente soumission le fait accompli sans l'assentiment de l'État suzerain, de ne point user du synœcisme comme d'une machine de guerre contre lui. L'abstention des Mantinéens à la bataille de Dipaia, leur attitude contre les Hilotes (1) étaient des titres à l'indulgence. Sparte laissa reposer ses foudres. Elle avait plus besoin que jamais de ramener à elle, à défaut de sympathies, le concours des résignés. Athènes, Argos et la Thessalie avaient conclu en 462 la première alliance séparatiste (2). Mantinée se garde de toute démarche compromettante. Il est possible qu'elle ait été forcée d'adjoindre ses milices aux 10.000 alliés qui partirent avec les Spartiates au secours de la Doride et contribuèrent à la victoire de Tanagra (457) (3). On sait peu de chose de l'histoire intérieure du Péloponnèse jusqu'à la réunion des Congrès de Sparte (nov. 432), où la majorité des alliés vota la guerre (4). Sparte avait mis à pro

(1) Busolt (*Laked*, p. 139) explique le bon vouloir des Mantinéens dans cette circonstance « parce qu'ils avaient le même intérêt que les Lacédémoniens à ne pas laisser la population servile prendre le dessus. » Cette supposition est tout à fait arbitraire. Il n'y avait pas d'Hilotes en Arcadie ; surtout dans un état démocratique comme Mantinée, la légendaire égalité entre maîtres et serviteurs n'avait rien d'oppressif pour ceux-ci.

(2) Bientôt grossie par l'accession de Mégare (Thucyd. I, 102-103).

(3) Thucyd. I, 107-108.

(4) Après la première convocation des alliés de Sparte (Thucyd. I, 66), les Corinthiens vont de ville en ville solliciter des adhésions ; le congrès général des alliés a lieu en novembre (Thucyd. I, 119). Le vote eut lieu par villes, grandes et petites (Thucyd. I, 125).

tit la trêve de 30 ans (1) pour fortifier sa domination sur les villes en appuyant les partis aristocratiques (2). Mantinée subit alors une pression qui dut avoir pour effet de fortifier chez elle le sentiment patriotique.

Les Mantinéens en Acarnanie (hiver 426).

Entre temps, la guerre était déclarée. Tout le Péloponnèse, sauf Argos et l'Achaïe toujours réfractaires, devait suivre bon gré mal gré les hoplites spartiates. Le règlement de la Confédération laissait en réserve dans chaque ville un tiers du contingent pour le maintien de l'ordre et les travaux agricoles (3). Les deux autres tiers se rendaient à l'Isthme, désigné comme point de concentration. Quel fut le rôle personnel des Mantinéens dans les expéditions des Péloponnésiens de 431 à 426, nous l'ignorons. Ils ne sont l'objet d'aucune mention particulière ni chez Thucydide ni chez Diodore. Mais la sixième année de la guerre (hiver 426), ils sont distingués parmi les alliés, pendant la campagne d'Étolie, au combat d'Olpai, près d'Argos Amphilochique.

Les deux armées en présence étaient celle des Lacédémoniens sous Eurylochos avec les Péloponnésiens et les Ambraciotes, et celle des Amphilochiens et Acarnanes, commandée par le stratège athénien Démosthènes, escorté de 200 hoplites messéniens de Naupacte, de 40 archers d'Athènes et d'une escadre de 20 navires. Les Mantinéens pendant l'action se tenaient à l'aile gauche entre les Spartiates d'Eurylochos et les autres Péloponnésiens, en face des Messéniens de Démosthènes. Seuls ils se replièrent en bon ordre dans la déroute des Péloponnésiens (4). Le lendemain, Démosthènes leur accorda par convention secrète, à eux, aux officiers lacédémoniens et péloponnésiens, la permission de se retirer. Il pensait discréditer Sparte aux yeux de ses alliés d'Ambracie, que cet abandon allait livrer à la merci des ennemis. L'exemple édifierait aussi les autres peuples trop confiants en Sparte. De fait, les Mantinéens et autres bénéficiaires de l'armistice sortirent du camp comme pour ramasser du bois et des légumes, et s'éclipsèrent par petits groupes en emportant ostensiblement les provisions

(1) Conclue entre Sparte et Athènes pendant l'hiver 446/5 (Thucyd. I, 115).

(2) Thucyd. I, 76. Ὑμεῖς γουν τας ἐν τῇ Πελοποννήσῳ πολεις ἐπὶ το ὑμιν ὠφελιμον καταστησαμενοι ἐξηγεῖσθε.

(3) Thucyd. II, 10.

(4) Thucyd. III, 108, 109, 111.

qu'ils avaient fait semblant d'aller chercher. Une fois à distance, ils accélérèrent leur allure. Arrêtés un instant par une troupe d'Acarnanes, ils s'expliquèrent et purent s'éloigner sans plus être inquiétés (1).

Dans cet épisode, on remarque le traitement de faveur accordé par le stratège athénien aux gens de Mantinée : ils obtiennent un sauf-conduit pour toute leur troupe, officiers et soldats, tandis que, pour les autres Péloponnésiens, seuls les chefs et autres personnages de marque sont admis au même privilège (2). Sans doute on connaissait à Athènes les sentiments intimes de la cité arcadienne : on lui témoignait une bienveillance particulière, comme à une alliée que l'ennemi aurait confisquée.

Constitution démocratique de Nicodôros (vers 425).

Tandis que Sparte guerroie sans trêve et sans succès, les Arcadiens de la Haute Plaine ne perdent pas de vue leurs intérêts. La première lutte se terminait mal pour les Lacédémoniens : il y avait trop d'incohérence et trop de lenteur dans leurs opérations. Ils avaient laissé la guerre se transporter près de chez eux, en Messénie. Ils étaient menacés sur leurs flancs par cette forteresse de Pylos, une des idées les plus heureuses de l'habile Démosthènes. Tous les mécontents de la Messénie et du Péloponnèse avaient l'œil sur le théâtre des prouesses militaires de Cléon. Les embarras de Sparte et son découragement permettaient aux indisciplinés une certaine liberté d'allures. Il leur devenait loisible d'agir pour eux-mêmes.

C'est à ce moment que le parti avancé de Mantinée dut compléter l'œuvre du synœcisme par une réforme de l'antique Constitution dans un sens plus démocratique. L'œuvre législative si vantée, due à la collaboration de Nicodôros et de Diagoras, vit le jour aux environs de l'an 425 (3). Cette réforme

(1) C'est peut-être en souvenir de cet épisode que fut installé à Mantinée un culte de l'Achélôos (Voy. p. 308).

(2) Thucyd. III, 109. Μαντινεῦσι καὶ Μενεδαΐῳ (le général lacédémonien qui remplaçait Eurylochos tué) καὶ τοῖς ἄλλοις ἄρχουσι τῶν Πελοποννησίων, καὶ ὅσοι αὐτῶν ἦσαν ἀξιολογώτατοι.

(3) D'après Thucydide (V, 29. — Cf. plus haut, p. 336) l'institution de la démocratie était, en 421, un fait accompli. C'est là le *terminus ante quem*. D'autre part l'association de Diagoras (exilé d'Athènes en 415/4) à l'œuvre de Nicodôros empêche de remonter jusqu'à la date probable du synœcisme, entre 464 et 459. Le début de la période d'émancipation comprise entre 425 et 423 et signalée par la conquête de la Parrhasie, est donc l'époque qui convient le mieux à la réforme démocratique.

était, comme on l'a vu plus haut, nécessaire pour concilier les vieilles habitudes que la vie en dèmes avait enracinées dans la population rurale, avec la nouvelle situation matérielle résultant du synœcisme. L'ingénieuse combinaison imaginée par le législateur atteste la sagesse et la modération de l'esprit public à Mantinée. Il y avait peu de villes jouissant alors d'une situation intérieure aussi enviable. Les luttes des partis n'y atteignaient pas cette intransigeance qui, partout ailleurs, mettaient aux prises, sans espoir de conciliation, les aristocrates et les démocrates. Il semble que l'opinion moyenne se soit tenue entre ces deux extrêmes. Le sentiment patriotique avivé par la haine traditionnelle de Tégée et de Sparte, étouffait les préoccupations égoïstes. Les intrigues de Sparte n'avaient pas encore réussi à pervertir les consciences et à créer entre les citoyens des divisions irréparables. Le parti conservateur, composé des principaux propriétaires, ne pouvait laconiser par principe : en effet, l'antique division de la population en cinq dèmes n'avait pu monopoliser la possession du sol entre les mains d'une classe privilégiée qui eût exploité le travail d'autrui, puisque les propriétaires résidaient la plupart sur leurs domaines et les cultivaient eux-mêmes ; de plus, l'intérêt rural desdits propriétaires-cultivateurs les obligeaient, pour les raisons déjà exposées, à traiter en ennemis naturels le voisin Tégéate et son allié le Spartiate. Le rapprochement qui se fit partout ailleurs entre les intérêts conservateurs et la politique laconienne n'était donc pas de mise à Mantinée, à peine née à la vie urbaine. Les propriétaires mantinéens ne se posaient pas en adversaires intraitables de ceux qui leur proposèrent, dans l'intérêt supérieur de la sécurité nationale, de quitter leurs dèmes pour s'enfermer à l'intérieur d'un rempart. D'autre part, les novateurs, en s'avisant de cette transformation, ne la concevaient pas comme une mesure vexatoire à l'égard d'adversaires politiques, mais comme une nécessité patriotique. Entre les conservateurs et les novateurs, il n'y avait ni haine ni incompatibilité absolue d'opinion et d'intérêts. Aussi, le synœcisme s'accomplit-il sans que la constitution fût d'abord modifiée. Mais, l'expérience de quelques années fit reconnaître que la vie urbaine et la vie rurale avaient des exigences contradictoires. Cette constatation, au lieu d'envenimer la situation et d'amener un antagonisme entre les partis, aboutit à une entente qui trouva sa formule dans la constitution si pratique de Nicodóros.

La politique d'expansion.

La nouvelle Constitution, complément du synœcisme, élargissait la puissance de Mantinée et lui permettait un peu d'ambition. Plusieurs raisons devaient lui inspirer une politique d'expansion et de conquête : le besoin de s'assurer au dehors des points d'appui pour les conflits qu'on prévoyait, la nécessité de compléter vers l'ouest la défense du territoire, déjà protégé à l'est par l'amitié d'Argos. A ce point de vue, l'envoi du contingent auxiliaire à l'Ithôme avait pu ouvrir les idées sur le parti qu'on pouvait tirer des populations limitrophes de la Messénie dans une lutte contre Sparte. Mantinée voulait faire acte de puissance en se créant des sujets et des alliés parmi les peuplades non encore inféodées à Sparte. Ensuite, l'idée de procurer des terres vacantes à sa population toujours croissante et de plus en plus à l'étroit dans les limites de la Mantinique, ne fut pas sans doute étrangère à ses velléités de conquête : la nouvelle constitution permettait d'établir au dehors des citoyens, à une certaine distance du sol natal ; ils ne perdaient rien de leurs droits civiques, la masse populaire n'ayant à intervenir qu'à de rares intervalles. Mantinée était donc impatiente de briser ses entraves pour déborder au dehors. Depuis qu'elle ne formait plus un simple groupe de bourgades, les cantons ruraux des environs l'attiraient comme une proie facile. Elle rêva de leur imposer sa tutelle. Les États centralisés résistaient mal à la tentation de s'adjoindre les cantons encore mal unifiés. Plus d'une grande ville annexa à son territoire quelques dèmes isolés ou simplement confédérés. Orchomène possédait le district ménalien entre le Mont Phalanthon et le Ladon ; elle y avait fondé Méthydrion (1). Kleitor conquit Lousoi, et Phénéos les Aroania avec Nonacris (2). Ces conquêtes n'entraînaient pas l'annexion directe, mais le protectorat sous forme de symmachie : le territoire vassal fournissait des troupes et conservait sa nationalité ; parfois, pour le garantir contre lui même et contre l'étranger, l'État suzerain installait dans le pays des garnisons et des fortins.

Conquête de la Ménalie

Les Mantinéens ne trouvaient le champ libre que vers l'Est, dans la région du Ménale, au Sud du Mont Phalanthon, et, plus loin, par la gorge de l'Hélisson, dans la belle vallée de la Parrhasie, arrosée par l'Alphée. Bien qu'aucun texte ne spécifie

(1) Pausan. VIII, 36, 1.
(2) *Ib.* VIII, 18, 7.

qu'ils aient assujetti les villes de la Ménalie, la vraisemblance de leurs opérations ultérieures l'exige. La haute vallée enfermée entre le revers oriental du Ménale (1) et la chaîne centrale d'Arcadie rejoignait la Mantinique au bassin de l'Alphée. D'après les traditions du droit international chez les Grecs, aucune troupe armée ne pouvait traverser un territoire étranger sans l'autorisation de ses habitants (2). Or, ni les Orchoméniens ni les Tégéates (3) n'eussent accordé aux hoplites de Mantinée le libre passage par les routes du N. et du S., qu'ils commandaient (4). Il fallait qu'une convention avec les peuplades ménaliennes permît aux Mantinéens de gagner directement soit la gorge de l'Hélisson par le défilé de Kardara, soit celle du Haut Élaphos par les chemins de montagne qui contournaient au S. de la plaine Alcimédon le massif d'Apano Khrépa et reliaient Mantinée à Mainalos, Davia, Triodoi et Soumateion. Pour être durable, cette convention impliquait une quasi soumission de la Ménalie. La légende du transfert des restes d'Arcas, soi-disant enlevés à Mainalos pour être inhumés dans l'agora de Mantinée, quoiqu'elle ait été fabriquée après la reconstitution de la ville en 371, paraît impliquer que les Mantinéens avaient pleins droits sur Mainalos (5).

(1) Μαινάλιον πεδίον.

(2) Thuc. IV, 78 : τοῖς πᾶσί γε ὁμοίως Ἕλλησιν ὕποπτον καθεστήκει τὴν των πέλας μὴ πείσαντας διιέναι.

(3) Une partie de la Ménalie avait appartenu au lot d'Aphcidas, c'est-à-dire à Tégée. Mainalos, Tégéates et Mantineus sont rapprochés dans la généalogie des Lycaonides (Paus. VIII, 3, 4).

(4) La route la plus commode, mais la plus longue, de Mantinée à la plaine parrhasienne passait par la Tégéatide, Pallantion, Aséa (Route A de la carte de Loring. *Journ. of hellen. Stud.* XV (1895), pl. I et II). Le Μαινάλιον πεδίον communique avec la vallée de l'Alphée par un chemin qui emprunte en partie le ravin de la rivière de Langadia. C'était la voie la plus directe pour aller de Mantinée au Lycée par Mainalos, Dipaia, Trikolonoi. De plus cette route évitait le territoire tégéate. Je suppose que ce fut le parcours le plus souvent suivi par les troupes mantinéennes. Les ravins de l'Hélisson et de l'Élaphos ne livrent passage à aucun chemin praticable, tout au plus (je ne l'ai pas vérifié par moi-même) pouvait-on, dans la belle saison, suivre comme piste les lits de ces torrents, comme on le fait pour le Saranda Potamos.

(5) On peut tirer de Thucydide un autre argument pour attester la conquête de la Ménalie par Mantinée. Après la paix de 421, Sparte enleva aux Mantinéens la Parrhasie (V, 33). Cependant, en 418, Mantinée combat contre Agis avec ses alliés propres ἔχοντες τοὺς σφετέρους ξυμμάχους (V, 58). Ces alliés ne peuvent être que les Ménaliens du canton septentrional. Pendant la même

Conquête de la Parrhasie (425-422).

Au S.-E. de la Ménalie, le cours de l'Hélisson débouchait sur le vaste bassin de l'Alphée, occupé par des peuplades rurales qui ne subissaient encore la loi d'aucun État centralisé. Le plus important de ces groupes était celui des Parrhasiens, entre les Cynuriens au N., les Ægytiens et les Oresthasiens au S., les Eutrésiens à l'E. Ils occupaient la partie de la plaine comprise entre la rive gauche de l'Alphée et le versant oriental du Lycée. Bien déchue de son antique splendeur du temps des Lycaonides, la Parrhasie, au V[e] siècle, vivait dans l'isolement et le calme de la vie cantonale. Les communes, dont quelques-unes avaient été le siège de la royauté arcadienne, n'étaient plus que des bourgades de cultivateurs isolées ou groupées autour de leur antique citadelle. Thucydide (1) les appelle : τὰς ἐν Παρρασίοις πόλεις. Mais le mot πόλις doit être entendu dans le sens de κῶμαι, qui est employé par Diodore (2). Le synœcisme de

campagne, des Ménaliens figurent dans les rangs des Lacédémoniens (V. 67) : ce sont ceux du canton méridional inféodé à Tégée : les Pallantiens, les Aséates, les Oresthasiens. Après 418, la Haute-Ménalie fut soustraite à l'autorité de Mantinée (V. 81 : οἱ Μαντινῆς... τὴν ἀρχὴν ἀφεῖσαν τῶν πόλεων.). Le prétendu rattachement d'Aléa au district ménalien, d'où Curtius conclut que la population d'Aléa constituait le fond primitif de la Mantinique (*Pelopon.* I, p. 312) repose sur une faute de texte. Il faut substituer dans la liste de Pausanias (VIII, 27, 3) le nom d'Aséa à celui d'Aléa. D'ailleurs, au point de vue ethnographique, mythologique et politique, Aléa est une dépendance de l'Argolide (Paus. VIII, 23, 1). On peut reconstituer ainsi qu'il suit l'histoire de la Ménalie. Les cantons ménaliens formaient un σύστημα δήμων désigné en bloc par l'ethnique Μαινάλιος. Mais ce lien politique était très lâche. Oresthasion, Pallantion et Aséa appartenaient, de nom, à la Ménalie (Pausan. VIII, 27, 3) et cependant étaient libres. Lors de la fondation de Mégalopolis, la Ménalie fut dépeuplée et son territoire annexé à la Mégalopolitide. Mais au III[e] siècle, les Ménaliens avaient sans doute en partie reconquis leur autonomie, puisqu'ils sont représentés isolément dans la Boulè de la Confédération arcadienne par trois démiurges (Décret en l'honneur de Phylarchos. Foucart. *Inscr. du Pélop.* 340a. Cf. Hiller von Gärtringen. art. *Arkadia* dans la *Real-Encycl.* de Pauly-Wissowa, p. 1132. — Paus. VIII, 27, 4).

(1) V. 33. — Voici, d'après Pausanias (VIII, 27, 3), les localités et les dèmes de la Parrhasie : Παρρασίων δὲ Λυκοσουρεῖς, Θωκνεῖς, Τραπεζούντιοι, Προσεῖς, Ἀκακήσιον, Ἀκόντιον, Μακαρία, Δασέα. On y ajoute Basilis et Brenthe. On attribue aux Parrhasiens une monnaie avec une tête de Zeus et la légende Π. Παρ. (Imhoof Blumer. *Mon. gr.* p. 204. — Gardner. *Cat. of greek Coins.* Pelop. p. 192, pl. XXX, 22, propose de l'attribuer à Paroreia).

(2) XV, 72, 4. — Si Thucydide (V. 39) prolonge la Παρρασική jusqu'aux confins de la Laconie, en y comprenant l'Ægytis, c'est par une simple synthèse géographique dont l'Iliade donnait déjà l'exemple (II, 608) : les districts de la vallée de l'Alphée coexistaient sans se confondre en un κοινόν.

Mégalopolis les absorba tous ; les noms de Parrhasiens, d'Eutresiens, d'Egytiens, disparurent du vocabulaire politique ; il semble que les ethniques de Ménaliens et de Cynuriens subsistèrent, ces pays n'ayant pas été complètement dépeuplés au profit de Mégalopolis (1).

Les Mantinéens descendirent dans cette plaine. Leur plan ne manquait pas d'audace. Maîtres de la Parrhasie, ils fermaient le seul passage qui restât ouvert au centre de la péninsule. Appuyé d'une part à l'Argolide et de l'autre à la Triphylie éléenne (2), leur territoire agrandi complétait la barrière d'états anti laconiens opposée à Sparte. Une zone continue traversait le milieu du Péloponnèse d'une mer à l'autre : suivant le plan de Thémistocle, Sparte se trouvait isolée dans le Sud. De plus, ils pouvaient tendre la main aux Messéniens, les appuyer, comme Athènes faisait à Pylos, inquiéter à poste fixe l'arrière pays laconien et ses débouchés du côté de l'Élide.

D'après les termes de Thucydide, la conquête de la Parrhasie eut lieu entre 425 et 422. L'absence de ville et le morcellement politique de la région la rendirent facile et prompte (3).

Conflit avec Tégée. Bataille de Ladokeion (hiver 423).

La distance de Mantinée à la Parrhasie est de 8 à 9 heures de marche. Pour intercepter les communications du pays avec la Laconie, les Mantinéens avaient construit un fort à Kypséla, sur les confins de la Skiritis, et y entretenaient une garnison (4). Peut-être eurent-ils un instant l'illusion que cette conquête allait les élever au rang de grande puissance militaire et territoriale. Mais il me semble difficile qu'ils aient fait grand fond sur la solidité de leur nouvel établissement. Cette conquête por-

(1) Foucart, *Inscr. du Pélop.* 340. — Si l'inscription est du IVe s. ; sinon, il faudrait admettre avec M. Foucart, une restauration de ces peuplades au IIIe s.

(2) Lépréon était tributaire d'Élis (Thuc. V, 31) et disputée par Sparte.

(3) Τοῖς γὰρ Μαντινεῦσι μέρος τι τῆς Ἀρκαδίας κατέστραπτο ὑπήκοον, ἔτι τοῦ πρὸς Ἀθηναίους πολέμου ὄντος, καὶ ἐνόμιζον οὐ περιόψεσθαι σφᾶς τοὺς Λακεδαιμονίους ἄρχειν, ἐπειδὴ καὶ σχολὴν ἦγον. (en 421. — Thuc. V, 29).

(4) Ἅμα δὲ καὶ τὸ ἐν Κυψέλοις τεῖχος ἀναιρήσοντες, ἢν δύνωνται, ὃ ἐτείχισαν Μαντινῆς καὶ αὐτοὶ ἐφρούρουν, ἐν τῇ Παρρασικῇ κείμενον, ἐπὶ τῇ Σκιρίτιδι τῆς Λακωνικῆς. (Thucyd. V, 33. — Cf. Steph. Byz. Κύψελα, φρούριον τετειχισμένον ἐν Ἀρκαδίᾳ ὑπὸ Μαντινέων. Θουκυδίδης πέμπτῃ). D'après l'indication de Thucydide, la place était située au S., sur la route de Laconie, dans la région de Leondari, comme l'admettent Curtius (*Pelop.* I, 340) et Bursian (*Geogr. v. Griech.* II, p. 233). Pausanias n'en parle pas. O. Müller, rappelant que Kypselos avait fondé Basilis (Paus. VIII, 29, 4) propose, pour cette raison, d'identifier Basilis et Kypselos (*Dorier.* I, p. 65, n° 2) ; mais il reconnaît lui-même que cette hypothèse s'accorde mal avec le texte de Thucydide.

tait ombrage à Tégée, qui considérait sans doute les cantons méridionaux de la vallée de l'Alphée comme compris dans sa sphère d'influence (1), et à Sparte, à qui elle fermait l'entrée de l'Arcadie occidentale. En 423, tandis que Sparte, surmenée par la guerre de Thrace et par les succès même de Brasidas, se désintéresse un instant des affaires du Péloponnèse (2), les Tégéates se chargent de la police intérieure de la péninsule. Tégéates et Mantinéens, avec leurs alliés respectifs, se livrent un combat indécis dans la plaine de l'Alphée, à Ladokéion, localité de l'Oresthis (hiver 423) (3). Chacune des deux armées mit en fuite l'aile ennemie; après des pertes considérables des deux côtés, le combat ne fut interrompu que par la nuit. On s'attribua la victoire de part et d'autre; les uns et les autres dressèrent un trophée et envoyèrent des dépouilles à Delphes. Cependant les Tégéates, semble-t-il, avaient obtenu un léger avantage; ils bivouaquèrent sur le champ de bataille, où ils se hâtèrent d'élever leur trophée, tandis que les Mantinéens se retirèrent à Boucolion (4) avant de dresser le leur. Un monument commémoratif de cet événement fut consacré à Apollon avec la dîme et érigé à Mantinée dans le Téménos d'Apollon (5).

Ce combat arrêta les progrès des Mantinéens vers le Sud, aux confins de l'Oresthis. Ils ne songèrent plus qu'à se maintenir sur leurs conquêtes. La conservation de la Parrhasie devint le grand souci de leur politique. Au congrès de Sparte (avril 421), *Les traités de 421.*

(1) Le bourg de Ladokéion, dans l'Oresthis, reconnaissait pour fondateur Ladokos, fils d'Échémos, roi de Tégée (Paus. VIII, 44, 1).

(2) Thucyd. IV, 117.

(3) Thucyd. IV, 134. Cet endroit devint plus tard un faubourg de Mégalopolis, situé au S.-E, sur la route de Tégée, par Aléa et Pallantion (Pausan. VIII, 44, 1. — Polyb. II, 51, 3; 55, 2) : Pausanias et Polybe écrivent τὰ Λαδόκεια.

(4) Boucolion devait être à peu de distance au N. ou au N.-E. du champ de bataille. Pline cite *Bucolium* parmi les villes d'Arcadie entre le Gortys et le Karnion (*H. N.* IV, 6, 20). — Les alliés dont parle Thucydide étaient, du côté des Mantinéens, les Ménaliens et les Parrhasiens : du côté des Tégéates, les Pallantiens, les Aséates et les Oresthasiens.

(5) Voy. Foucart. *Inscr. du Pelop.* N° 352 b. p. 209. L'attribution de ce monument à la bataille de Ladokéion est confirmée par des raisons paléographiques et par la consécration à Apollon, qu'on doit rapprocher de l'envoi des dépouilles à Delphes. Le monument de Delphes était probablement l'Apollon de bronze que cite Pausanias, aux environs du trésor des Corinthiens : ἐκ δὲ Μαντινείας τῆς Ἀρκάδων Ἀπόλλων χαλκοῦς ἐστιν ἀνάθημα (Pausan. X, 13, 4). On peut donc supposer que la base trouvée à Mantinée supportait aussi une statue en bronze d'Apollon.

ils votèrent la paix, avec la plupart des alliés, par crainte des représailles (1); mais l'opposition de Thèbes, de Corinthe, d'Élis et de Mégare rendit cette prudence inutile. La Ligue péloponnésienne se disloqua; la paix de Nicias fut aussitôt convertie en une alliance offensive et défensive (ἐπιμαχία) de 50 ans entre Sparte et Athènes (2). La délégation mantinéenne revint du Congrès avec cette inquiétante nouvelle : Sparte, délivrée d'une guerre écrasante, allait régler ses comptes arriérés. Ceux des alliés dont l'attitude au cours des dernières années avait été suspecte commençaient à trembler. Entre tous, les Mantinéens étaient les moins tranquilles. Le synœcisme, leur démocratie, la Ménalie et la Parrhasie, les mettaient dans un mauvais cas. Ils sentaient que l'heure de l'expiation approchait (3).

(1) Thucyd. V, 17, 18 et 29.

(2) Thucyd. V, 22. — Mantinée adhéra aussi à ce second texte qu'on appela la Paix Attique : ἐν ταῖς σπονδαῖς ταῖς Ἀττικαῖς (Thucyd. V, 29). Mais les alliés qui le signèrent se rendaient compte qu'ils n'y trouvaient aucune garantie : en effet, une clause permettait aux Lacédémoniens et aux Athéniens d'y retrancher et d'y ajouter ce qu'ils jugeraient convenable. Les alliés prétendaient se faire admettre au bénéfice de cette clause et qu'aucun amendement ne se fît sans leur approbation. Ils commençaient à soupçonner un danger dans l'entente des deux grandes puissances; de là des protestations et des défections : Sparte semblait trahir le Péloponnèse. Il suffisait à son égoïsme d'avoir obtenu la reddition de Sphactérie.

(3) Thucyd. V, 29.

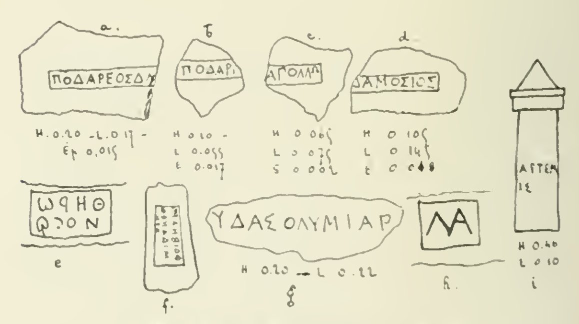


Fig. [illegible]. — Tuiles avec inscriptions et pyramides votives.
Voy. aux Appendices, Épigraphie

CHAPITRE V.

LA RÉVOLTE. LA LIGUE ATTICO-ARGIENNE.

(421-417).

Traité entre Argos, Élis et Mantinée. (421)

Des agents corinthiens faisaient alors de la propagande en faveur d'une contre-ligue dont Argos recevrait la prostasie (1). La prospérité d'Argos n'avait fait que s'accroître. Elle se trouvait prête à de grandes choses au moment où sa trêve avec Sparte allait expirer (2). Le renouvellement de ce pacte dans les mêmes conditions n'étant pas possible, la guerre semblait imminente. Les Argiens laissèrent venir à eux toutes les adhésions. Les Mantinéens avec leurs alliés Ménaliens et Parrhasiens se firent inscrire les premiers dans la nouvelle symmachie. Argos devenait le refuge contre l'inévitable rancune de Sparte. L'initiative des Mantinéens donna le branle au reste du Péloponnèse (3) : les plus hésitants se décidèrent à rompre leurs liens, persuadés que les Mantinéens en savaient plus long qu'eux. Du coup, l'ancien système politique de la péninsule était bouleversé : Argos supplantait Sparte dans la direction des États ; Sparte était honnie et méprisée.

Les Éléens, en guerre ouverte avec Sparte à propos de Lépréon, entrèrent dans l'alliance (4) ; ils furent suivis par Corinthe et

(1) Thucyd., V, 27.

(2) *Ib.* V, 28, 41.

(3) *Ib.* V, 29. Μαντινῆς δ' αὐτοῖς καὶ οἱ ξύμμαχοι αὐτῶν πρῶτοι προσεχώρησαν, δεδιότες τοὺς Λακεδαιμονίους... Ὥστε ἄσμενοι πρὸς τοὺς Ἀργείους ἐτράποντο, πόλιν τε μεγάλην νομίζοντες καὶ Λακεδαιμονίοις ἀεὶ διάφορον, δημοκρατουμένην τε ὥσπερ καὶ αὐτοί.

(4) *Ib.* V, 31.

par les villes de Chalcidique (1). On essaya en vain de séduire la Béotie et Tégée : la vieille rivale de Mantinée se montra inébranlable dans son ressentiment. Elle n'oubliait pas l'absence des Mantinéens à Dipaia. Alors Sparte, encouragée par la fidelité des Tégéates, se décide à l'offensive.

Perte de la Parrhasie (421).

Les Lacédémoniens en masse conduits par le roi Pleistoanax, fils de Pausanias, envahirent en masse la Parrhasie (été 421). Le pays supportait avec impatience le joug de Mantinée ; les cantons avaient appelé Sparte en libératrice (2). D'ailleurs le fort de Kypséla importunait l'orgueil lacouien. Les Spartiates firent porter contre lui leur principal effort. Tandis qu'ils assiégeaient la garnison mantinéenne tout en ravageant le pays, les Mantinéens confièrent la garde de leur ville à des troupes argiennes et accoururent en Parrhasie. Mais, repoussés du fort et des bourgades, ils durent rétrograder. Les Lacédémoniens rasèrent Kypséla et rendirent aux Parrhasiens leur autonomie (3).

Intervention d'Alcibiade et d'Athènes.

Les débuts de la ligue argienne n'étaient guère heureux. Les alliés s'étaient crus capables d'improviser un nouvel ordre de choses avec beaucoup d'illusions, des moyens médiocres et une préparation insuffisante. Leurs échecs diplomatiques et leurs revers militaires les firent réfléchir sur ce que l'entreprise avait de prématuré. Pour avoir voulu jouer à la grande puissance, Mantinée tombait de son rêve dépouillée de ses conquêtes : exemple qui prouvait aux États secondaires l'inanité des ambitions trop vastes. De son côté Argos, depuis si longtemps isolée, avait perdu l'habitude de diriger. Son rôle nouveau la déconcertait. Elle ne sut pas inspirer aux autres États la confiance qui eût provoqué la défection générale du Péloponnèse, ni persévérer dans ses vues. En face de l'alliance attico-laconienne, elle se troubla. La faction dirigeante avait plus de bonne volonté que d'experience politique. Il manquait alors un homme d'État de la trempe de Phidon. Aussi Argos se disposait-elle à abdiquer pour rentrer dans l'orbite de Sparte (4), qui l'eût accueillie avec joie (5), quand Athènes intervint, poussée

(1) C'est sans doute à ce moment que fut conclue entre Élis, Argos et Mantinée l'alliance offensive et défensive à laquelle Thucydide fait allusion (V, 48). Les Corinthiens se contentaient d'une alliance défensive avec Argos : τὴν πρώτην γενομένην ἐπιμαχίαν. (V, 48. — Cf. V, 31.)

(2) Thucyd. V, 33.

(3) Thucyd. V, 27-35.

(4) Thucyd. V, 40.

(5) *Ib.* 36.

par Alcibiade. Son ardeur ranima les Péloponnésiens découragés et sa clairvoyance les remit dans le bon chemin. Avec une remarquable finesse, Alcibiade perça à jour la diplomatie ambiguë des éphores qui se jouaient d'Argos (1), et dissipa les malentendus qui empêchaient les Argiens de tendre la main à Athènes (2). La paix de Nicias était pour Athènes une duperie : l'incident du fort de Panacton, démantelé par les Lacédémoniens et les Béotiens avant d'être rendu aux Athéniens, venait d'indisposer les esprits contre Sparte et contre le parti de l'alliance personnifié par Nicias. Alcibiade, jeune, avide de jouer un rôle, se fit un tremplin de cette question. Il dénonça le *Traité Attique*, envoya de son chef des agents à Argos, à Mantinée et à Élis pour les engager à solliciter l'amitié d'Athènes et leur promettre son concours personnel (3). Argos n'avait renoncé que par impuissance au patronage des intérêts antilaconiens. Mais du moment qu'un État ami de longue date, sympathique aux vœux des Péloponnésiens séparatistes, démocratique et habitué à l'hégémonie, s'offrait pour prendre la direction dont elle-même se sentait incapable, elle n'avait plus qu'à se laisser mener. Les combinaisons d'Alcibiade se rencontraient avec celles de Thémistocle : Argos unie à Mantinée et à l'Élide, deviendrait dans les mains d'Athènes un instrument contre l'omnipotence spartiate. Le Péloponnèse cessait de former un bloc inaccessible aux hoplites athéniens. Jusqu'alors Athènes n'avait pu que l'assaillir extérieurement avec ses escadres ; pour la première fois, elle allait l'entamer à l'intérieur. Les trois États envoyèrent donc à Athènes une délégation (4) ; elle y rencontra celle des Lacédémoniens qui venait proposer au peuple un arrangement. Il était à craindre que le parti de l'alliance ne l'emportât. Mais Alcibiade sauva la situation à force d'intrigues, malgré l'opposition de Nicias et de ses partisans (5). Enfin le peuple conclut avec les plénipotentiaires d'Argos, d'Élis et de Mantinée, le traité fameux copié par

(1) Thucyd. V, 39, 41.

(2) Argos s'inquiétait d'un traité conclu entre Sparte et les Béotiens et, pensait-elle, approuvé par Athènes. Au contraire, à Athènes, on le jugeait comme une infraction à la paix de Nicias (Thucyd. V, 40).

(3) Thucyd. V, 43.

(4) Thucyd. V, 44.

(5) Thucyd. V, 45. — Cf. Diod. XII, 75. — Plut. *Alcib.* 14, 15. — Ces deux derniers textes n'ajoutent rien à Thucydide.

Thucydide et dont un fragment authentique a été retrouvé sur l'Acropole (printemps 420) (1). Il était stipulé dans ce document :

Le traité avec Athènes, Argos et Élis (Mai ou Juin 420)

1° Les Athéniens d'une part, les Argiens, les Mantinéens et les Éléens de l'autre s'engagent pour cent ans à se respecter et à se défendre mutuellement sur terre et sur mer, eux et leurs alliés respectifs.

2° Les parties contractantes s'interdisent toute attaque les unes contre les autres.

3° En cas d'attaque d'Athènes par un ennemi, les trois autres États sont tenus, en cas d'appel, de lui porter secours.

4° L'agresseur sera déclaré ennemi des trois États, dont aucun ne pourra traiter avec lui sans l'assentiment des autres.

5° Ces clauses sont réciproques et engagent également Athènes, en cas d'attaque par un ennemi de l'un des trois États contractants.

6° Les États contractants interdisent le passage des hommes d'arme par terre ou par mer sur leur territoire et sur celui de leurs alliés, à moins de décisions spéciales prises à l'unanimité.

7° L'État qui enverra des troupes auxiliaires leur fournira 30 jours de vivres à compter du jour où ces troupes seront entrées sur le territoire de l'État demandeur.

8° Au-delà de 30 jours, l'entretien des auxiliaires incombe à l'État demandeur, à raison de trois oboles d'Égine par jour et par hoplite, par psile et par archer, d'une drachme par cavalier (2).

9° L'État demandeur exercera le commandement des troupes auxiliaires sur son territoire. Dans le cas d'une expédition extérieure entreprise en commun par les contractants chacun aura part égale au commandement.

10° Les Athéniens jureront pour eux et leurs alliés ; les Argiens, Mantinéens, Éléens jureront par villes, tous par le plus fort serment de leur pays, d'après la formule suivante : « Je serai fidèle aux clauses du traité, sans dol ni dommage ; je ne chercherai à l'enfreindre par aucun artifice ni d'aucune manière. »

(1) Thucyd. V, 47. — C. I. A. IV suppl. 46b. — Cf. Kirchoff. *Hermès*. XII, 36 et suiv. — Schöne. *ib.* p. 472. — Les différences de rédaction entre l'original et la copie de Thucydide sont légères ; elles sont imputables soit à Thucydide lui-même soit au secrétaire qu'il chargea de lui transcrire le document, soit aux copistes des manuscrits. Hicks. *Greek histor. inscr.* 52. — Classen. *Thucyd. Vorbemerk.* VIII, p. XXV. — Stahl *ad Thucyd.* lib. V.

(2) Voy. Boeckh. *Staatshaushaltung*. II, p. 6 et suiv.

11° Le serment sera prêté à Athènes par le Conseil et les autorités ἔνδημοι, et reçu par les Prytanes : à Argos, prêté par le Conseil, les 80 et les Artynes, reçu par les 80 ; à Mantinée, prêté par les Démiurges, le Conseil et les autres autorités, reçu par les Théores et les Polémarques (1) ; à Élis, prêté par les Démiurges, les magistrats, les 600, reçu par les Démiurges et les Thesmophylaques. Les serments seront renouvelés par une délégation athénienne qui se transportera à Élis, à Mantinée et à Argos 30 jours avant la fête Olympique, et par des délégations argienne, éléenne et mantinéenne qui se rendront à Athènes dix jours avant les Grandes Panathénées.

12° Les clauses relatives au traité, au serment, à l'alliance, seront gravées sur une stèle de marbre exposée à Athènes sur l'Acropole, à Argos sur l'agora, dans le temple d'Apollon, à Mantinée dans le temple de Zeus sur l'agora. Une stèle de bronze sera placée à frais communs à Olympie pendant la fête Olympique qui va s'ouvrir (Olymp. 90, 1 = 420).

13° Les amendements seront l'objet d'une décision commune qui fera loi.

Conséquences du traité.

La portée de cet acte ne pouvait échapper à Sparte. C'était la rupture de la Paix Attique (2). La guerre allait reprendre de plus belle. L'équilibre des forces helléniques se trouvait déplacé : voici qu'Athènes s'ingérait dans les affaires du Sud et dirigeait une ligue péloponnésienne, situation nouvelle grosse de surprises pour Sparte. Celle-ci voyait l'œuvre lente du siècle précédent remise en question par la dislocation de l'ancienne symmachie péloponnésienne. La barrière centrale, tracée par Phidon et par Thémistocle, se dressait par les soins d'Alcibiade, avec un front de trois villes puissantes : Argos, Mantinée, Élis. L'effort de Sparte pour se dégager porterait sur cet obstacle. Il lui fallait s'ouvrir une trouée au cœur du Péloponnèse. Ainsi le théâtre des hostilités allait descendre de la Grèce centrale en pleine péninsule ; la guerre attique (3) se changeait en guerre mantinéenne (4).

Les hostilités. Campagne d'Alcibiade (été 420).

Le premier acte de la quadruple alliance fut de mettre les Lacédémoniens hors la loi, en leur interdisant l'accès de l'Altis

(1) Voy. plus haut, p. 340.

(2) Officiellement, les traités antérieurs ne furent pas annulés (Thucyd. V, 48).

(3) ἀττικὸς πόλεμος. Thucyd. V, 31.

(4) ὁ Μαντινικὸς πόλεμος. Thucyd. V, 26.

Guerre d'Épidaure (419-18).

Olympique (1). Une troupe de mille Argiens, de mille Mantinéens renforcés par de la cavalerie athénienne vinrent aider les Éléens à faire respecter l'excommunication. Un Lacédémonien fut même bâtonné dans l'Hippodrome : Sparte ne bougea pas (été 420) (2). On tenta ensuite une démarche collective auprès des Corinthiens, mais sans succès : un tremblement de terre interrompit les pourparlers. D'ailleurs l'entrée en scène d'Athènes était plutôt faite pour éloigner Corinthe de la Ligue et l'incliner vers Sparte (3). Athènes prit ses mesures pour parer à ces mauvaises dispositions. Après avoir établi une ligne d'attaque intérieure, il lui restait à compléter l'investissement des côtes péloponnésiennes (4) en s'assurant d'un port sur le littoral Sud du golfe de Corinthe, en face de Naupacte, de façon à boucher l'entrée de cette mer close. Alcibiade, élu stragège (été 419), entra dans le Péloponnèse, à la tête d'une poignée d'hoplites et d'archers athéniens, que grossirent bientôt les contingents des trois républiques. Il promena les troupes alliées pour consolider sur son passage les affaires de la Ligue (5). Il aboutit à Patrai et décida les Patréens à prolonger leur mur jusqu'à la mer (6). Patrai acquise à l'alliance, Corinthe pouvait être bloquée au fond de son immense rade. De l'autre côté de l'isthme, sur le golfe Saronique, Athènes et Argos se partageaient la souveraineté. Seule l'oligarchique Épidaure tenait pour Corinthe et pour Sparte. La possession de cette escale, outre qu'elle permettait de compléter le blocus des ports orientaux de la Corinthie assurait les communications rapides entre Athènes et les membres de la Ligue. La route de terre entre Athènes, Argos et Mantinée appartenait aux Corinthiens. La voie de mer obligeait les navires chargés d'hoplites à doubler le cap Scyllaion au bout de l'Argolide. La route mixte, maritime du Pirée à Épidaure par Égine, terrestre à partir d'Épidaure, coupait le massif argolique par le milieu. C'était la plus directe de toutes (7). Alcibiade,

(1) Thucyd. V, 49.

(2) Thucyd. V, 50. — Xen. *Hellen.* III, 2.

(3) Thucyd. V, 48-50.

(4) Athènes, par la Quadruple Alliance, voyait s'ouvrir à ses escadres les ports d'Argos, de Pylos, de Pheia, de Kyllène. Contre Corinthe, elle disposait de Naupacte, de l'Acarnanie et d'Argos amphilochique.

(5) Thucyd. V, 52.

(6) Il tenta vainement de fortifier Rhion (Thucyd. V, 52).

(7) Les trières pouvaient effectuer le trajet du Pirée à Épidaure en 8 ou 9 heures et même moins par un bon vent. D'Épidaure à Argos, on compte

pénétré de l'importance stratégique d'Épidaure, voulut l'acquérir à la Ligue (1). La ville, serrée de près par les Argiens, appela Sparte à son secours (été 419) (2). En même temps, sur l'invitation des Athéniens, un congrès se réunissait à Mantinée pour régler la situation de la Ligue à l'égard de Corinthe (3). Les députés de Corinthe, par la bouche d'Euphamidas, protestèrent contre l'expédition d'Épidaure, alléguant qu'on ne pouvait traiter de la paix alors qu'on faisait la guerre. Ils réclamèrent, avant tous autres pourparlers, la suspension des hostilités : elle leur fut accordée. Il y eut aussitôt une seconde conférence, mais sans résultat. Les Argiens retournèrent ravager l'Épidaurie, soutenus par les mille hoplites d'Alcibiade. Les Lacédémoniens s'avancèrent jusqu'à Caryai (4), puis chacun rentre chez soi vers la fin de l'été (5). Les Argiens tentèrent sans succès le siège d'Épidaure durant l'hiver de 419/418 (6).

Action de Sparte. Campagne d'Agis en Argolide. Armistice d'Argos (Juillet 418).

Nonobstant ces hostilités, la paix de 50 ans entre Sparte et Athènes n'ayant pas été dénoncée formellement, subsistait ; mais les deux alliés se traitaient en ennemis. Thucydide (7) a raison de compter cette période pacifique dans l'histoire de la guerre du Péloponnèse, car c'est vraiment alors que la lutte devint péloponnésienne. Les guerres d'Épidaure et de Mantinée marquent les premiers épisodes de cette seconde phase. Sparte, voyant le Péloponnèse en feu, comprit qu'il fallait agir avec vigueur, à peine de déchéance définitive. Au milieu de l'été 418, elle fit donc appel à toutes ses forces valides, incorpora sous les ordres du roi Agis les hilotes et les prisonniers de Pylos réhabilités. Elle réclama contre les séparatistes le concours de

10 heures de marche. Du Pirée à Nauplie, en contournant l'Argolide, les vaisseaux rameurs, dans les circonstances les plus favorables, devaient compter au moins 30 heures de route continue (90 milles marins, à 3 milles à l'heure).

(1) Thucyd. V, 53.

(2) Thucyd. V, 54.

(3) Le choix de Mantinée comme lieu de réunion s'explique par sa position au centre des États alliés. Voy. une allusion à cette conférence dans le discours d'Alcibiade (Thucyd. VI, 16).

(4) Une première démonstration avait déjà été faite par Agis du côté de l'Élide et de la Parrhasie ; mais il s'était arrêté à Leuctra, sous prétexte que les présages n'étaient pas favorables (Thucyd. V, 54).

(5) Thucyd. V, 55.

(6) *Ib.* V, 56. Diodore (XII, 78) substitue Trézène à Épidaure : c'est une erreur manifeste.

(7) V, 26.

tous ses alliés péloponnésiens et autres. Entre autres Arcadiens fidèles, les Tégéates, les Ménaliens du Sud, les Orchoméniens, les Phliasiens au complet, puis Sicyone, Pellène, Épidaure, Corinthe (2000 hoplites), Megare mirent sur pied leurs milices. La Béotie fit un grand effort : 5000 hoplites, 5000 psiles, 500 cavaliers, 500 hamippes vinrent renforcer ce qui restait de l'ancienne symmachie péloponnésienne. L'objectif était Argos. Agis avait désigné aux corps auxiliaires comme point de concentration la plaine de Phlious, contiguë à l'Argolide. Lui-même, à la tête des Lacédémoniens, prit pour s'y rendre la route de Tégée, puis contourna le territoire mantinéen par la Ménalie et Méthydrion, possessions d'Orchomène. Il y rencontra les troupes séparatistes qui avaient de leur côté fait de grands préparatifs : les Argiens comptaient auprès d'eux 3000 hoplites éléens et presque autant de Mantinéens accompagnés de leurs alliés ménaliens (1). Leur plan consistait à attaquer Agis isolément avant sa jonction avec ses auxiliaires et à lui couper la route de Phlious. Mais Agis les déjoua en se dérobant à la faveur de la nuit et gagna rapidement son point de concentration (2). Au matin, les ennemis, le voyant échappé, crurent qu'il marchait sur Argos. Ils se hâtèrent de courir au secours de cette ville (3), puis, quand ils surent les Lacédémoniens à Phlious, ils s'attendirent à les voir déboucher par la route la plus commode, celle de Némée. Ils commirent l'imprudence de s'y embusquer sans surveiller les autres passages. Agis les trompa derechef. Il divisa son armée en 3 corps, en assignant à chacun une direction différente, qui les ferait converger dans la plaine d'Argos (4). Les troupes de la Ligue,

(1) Thucydide (V, 58) dit seulement : ἐβοήθησαν δ'αὐτοῖς καὶ Μαντινῆς, ἔχοντες τοὺς σφετέρους ξυμμάχους, καὶ Ἠλείων τρισχίλιοι ὁπλῖται. Diodore (XII, 78) en a conclu que les deux contingents alliés étaient à peu près égaux. En comptant 10 à 12.000 hoplites pour l'effectif d'Argos, l'armée séparatiste peut être évaluée à environ 18.000 hommes de grosse infanterie. Voy. l'Appendice.

(2) Sans doute par Orchomène (Lévidi), Kandyla, Scotini (marche de 20 heures).

(3) Par Mantinée et la route du Prinos (Tsipiana).

(4) Thucyd. V, 60. Quatre routes franchissent les montagnes limitrophes de la Phliasie et de l'Argolide : 1° à l'E. par Némée, Cléonai, Tenea et les Kontoporeia (route ancienne de Corinthe à Argos) ; 2° au N. par Némée et le Trèton (route moderne par le défilé de Dervénaki) ; 3° plus à l'ouest, par les défilés du Polyphengi (ancien Kelousa. — αἱ παρὰ Κηλοῦσαν ἐμβολαί. Xen. *Hell.* VII, 7) et du Karnéates. Cette route venue directement de Phlious rencontre la précédente

tournées par les habiles manœuvres d'Agis, cernées par l'armée grecque la plus magnifique qui se fût jamais réunie, se trouvaient fort compromises, prêtes pourtant à se battre avec acharnement. Agis eut peur sans doute de cette effroyable mêlée. Deux Argiens sans mandat étant venus le trouver, il conclut avec eux de son propre chef un armistice de 4 mois ; puis il ramena par Némée ses troupes, fort mécontentes de se voir frustrées d'une victoire certaine (1).

Indécision d'Argos ; retour d'Alcibiade et prise d'Orchomène. (1er au 15 août 418).

A Sparte aussi, ce dénouement imprévu fut très mal accueilli. On avait espéré infliger aux séparatistes une rude leçon ; et voilà que la politique sentimentale d'Agis avait fait avorter les promesses de cette belle entrée en campagne (2). A Argos, le peuple désavoua l'initiative des deux citoyens qui l'avaient engagé sans son ordre (3). Il craignait surtout les reproches

en contre-bas de Mycènes; 4° au S. O. par Ornéai (Palaio-Léondi), Lyrkeia et l'Inachos. L'armée d'Agis se divise en trois corps : 1° les Béotiens-Mégariens-Sicyoniens prennent la route directe de Némée par le Trèton (route suivie aussi par Agésipolis en 390. Xén. *Hell.* VII, 7); 2° Agis avec les Lacédémoniens, les Arcadiens et les Épidauriens (ἄλλην ἐχώρησε χαλεπὴν καὶ κατέβη εἰς τὸ Ἀργείων πεδίον). O. Müller (*Dorier*, II, p. 434) et Ross (*Reisen*, p. 27) ont pensé qu'il s'agissait de la route du Kélousa. Curtius (*Pelopon*, II, p. 583) opine pour la route de Cléonai. Mais c'est imposer un bien long détour au chef de l'armée, pressé de couper aux Argiens, embusqués sur la route de Némée, le chemin de leur ville et de les prendre à revers entre ses propres troupes et son 1er corps. Je pense donc qu'Agis prit le chemin d'Ornéai et que le hameau de Saminthos se place entre Skala et Koutzopodi. De plus, les termes de Thucydide conviennent mieux à un chemin de montagne qu'à la grande route de Corinthe; 3° les Corinthiens, Pellénéens, Phliasiens prennent ὄρθιον ἑτέραν, c'est-à-dire une autre route escarpée, sans aucun doute celle du Kélousa, entre les deux précédentes. En effet, les Argiens, dès qu'ils sont avertis de ces dispositions, reviennent en arrière sur la route de Némée, rencontrent ce 3e corps d'armée qui les a dépassés par une marche parallèle, et ont avec lui un engagement.

(1) Thucyd. V, 60.

(2) Agis n'avait pas réuni le conseil de guerre. Il avait seulement communiqué sa décision à l'un des deux éphores chargés de contrôler en silence les actes du roi, maître absolu des opérations militaires (Thucyd. V, 66). Depuis lors, on jugea bon de restreindre ces pouvoirs illimités en adjoignant au roi un Conseil de 10 Spartiates (δέκα ξύμβουλοι. Thucyd. V, 63). Agis ne pouvait plus conduire une armée au dehors sans ce comité consultatif. Au siècle suivant, il y a, autour du roi, 30 conseillers choisis par lui (Plut. *Lys.* 23. *Ages.* 36. — Diod. XIV, 79. — Xen. *Hell.* V, 3, 8). Le commandant en chef devait prendre leur avis, mais il restait maître et responsable de sa décision.

(3) Thucyd. V, 59.

de ses alliés, trompés et trahis par cette brusque conclusion (1). Mais d'autre part le formidable déploiement des forces adverses, la science consommée du commandant spartiate avaient produit une impression profonde. Au contraire, malgré leur bravoure, les troupes de la Ligue argienne avaient été conduites avec une impéritie notoire. La lutte paraissait inégale. Ces réflexions poussèrent les Argiens à la prudence : le traité ne fut pas rompu. Aussi quand les nouveaux stratèges athéniens, Lachès et Nikostratos, arrivèrent avec un renfort de 1000 hoplites et de 300 cavaliers et Alcibiade comme envoyé diplomatique, on refusa d'abord de les recevoir. Il fallut l'insistance des Mantinéens et des Éléens, qui ne voulaient à aucun prix abandonner la partie ni subir seuls les risques de cette équipée. Alcibiade déclara qu'un traité conclu sans l'aveu des alliés était nul et non avenu ; il fit valoir les intérêts de la Ligue, réclama une action immédiate et collective, alors que toutes les forces fédérales se trouvaient rassemblées. Le séduisant Athénien n'avait qu'à parler pour convaincre. Il avait pour lui le charme de l'éloquence et le prestige de l'intelligence : les alliés sentaient en lui un chef digne de confiance. Son plan se présentait clair, logique, impérieux. Il fallait abattre l'une après l'autre les forteresses de l'influence lacédémonienne, Orchomène, Tégée, puis entraîner avec soi toute l'Arcadie. Les alliés étaient tout feu tout flammes. Les Mantinéens s'exaltaient à l'idée d'assouvir leur vieille haine contre leurs rivales ; les Éléens calculaient qu'on irait pour eux reprendre Lépréon, occupé par une garnison lacédémonienne. Mais cet enthousiasme mettait les Argiens dans une fausse position. Au fond, ils avaient envie de suivre Alcibiade; mais un reste de scrupules et de timidité, sans doute aussi l'influence du parti laconien qui avait fait survivre l'œuvre des négociateurs improvisés à l'indignation populaire, paralysaient leur élan. Ils laissèrent donc les alliés aller surprendre Orchomène, et ne les rejoignirent qu'un peu plus tard. La ville, après plusieurs assauts, se rendit et fut obligée de s'adjoindre à ses nouveaux maîtres. Le bénéfice de cette recrue était déjà considérable en lui-même : mais Alcibiade en avait

(1) Le camp des séparatistes, de son côté, ne manquait pas de confiance : ils s'imaginaient que jamais la partie ne s'était présentée plus belle, puisqu'on devait combattre à proximité de la ville, avec des troupes aussi nombreuses que braves. Thucyd. V, 60-65.

escompté un profit encore plus étendu. En effet, les Lacédémoniens avaient confié aux habitants d'Orchomène la garde des otages qui leur garantissaient la fidélité des cantons arcadiens englobés dans leur symmachie (1). Depuis le serment prêté à Cléomène (2), Sparte jugeait prudent de prendre certaines cautions. La capture de ces otages était un coup de maître. La ligue argienne tenait par eux les mains liées aux États de l'Arcadie du Nord et de l'Ouest. Pour plus de sûreté, ce précieux gage fut confié aux Mantinéens. Comme l'exemple de Sparte était bon à suivre, on y ajouta des enfants pris parmi les Orchoméniens eux-mêmes et des otages parmi les Ménaliens suspects (3).

La guerre de Mantinée (15-20 août 418).

Le rôle de Mantinée grandissait. Ce premier triomphe la rendait plus impatiente d'obtenir une satisfaction suprême, l'avilissement de Tégée. Quand, dans un conseil de guerre tenu à Mantinée, les alliés délibérèrent contre quelle place ils marcheraient d'abord, les Mantinéens insistèrent pour Tégée. C'était leur intérêt et celui de la Ligue : aussi ceux d'Argos et d'Athènes se rangèrent-ils à leur avis. Mais les Éléens, las de ne rien récolter, réclamaient la prise immédiate de Lépréon. Ils s'obstinèrent dans cette prétention déraisonnable. Quand ils virent la majorité décidée à ajourner leur récompense, le dépit l'emporta et ils rentrèrent chez eux. Leur départ affaiblissait l'armée notablement, en lui enlevant 3.000 hoplites à un moment critique. Tégée, épouvantée par la chute d'Orchomène et par les préparatifs des troupes concentrées à Mantinée, songeait à se ren-

(1) Thucydide ne nomme pas les peuples arcadiens qui avaient suivi Orchomène et Tégée. Il y avait probablement parmi ces otages des gens de Stymphale, de Phénéos, de Kleitor, et des États de l'Arcadie septentrionale. Thucydide (V. 77) cite parmi les otages, que les Argiens s'engagent à restituer, des Ménaliens. Il est probable que la Ménalie avait voulu, comme la Parrhasie, s'affranchir de la domination mantinéenne et que Mantinée s'était assuré des gages parmi eux.

(2) Hérod. VI, 74.

(3) Thucyd. V, 61 et 77. Ξυνέβησαν ὥστε ξύμμαχοί τε εἶναι καὶ ὁμήρους σφῶν τε αὐτῶν δοῦναι καὶ Μαντινεῦσι οὓς κατέθεντο Λακεδαιμόνιοι, παραδοῦναι, ou bien : δοῦναι Μαντινεῦσι καὶ οὓς κατέθεντο Λακεδαιμόνιοι παραδοῦναι (Voy. Thucyd. trad. Firmin Didot, II, p. 702). Les commentateurs n'ont pas compris pourquoi les Mantinéens étaient seuls qualifiés pour recevoir le dépôt des otages. Ils ont supposé qu'il s'agissait des anciens sujets de Mantinée, des Parrhasiens. Mais la Parrhasie était affranchie : elle avait sollicité elle-même de Sparte sa libération. Si Sparte avait eu des gages à prendre sur les cantons parrhasiens, c'est à Tégée, non à Orchomène qu'elle les aurait confiés. A mon avis, il n'y a aucun rapport entre les Parrhasiens et les otages en question.

dre (1). Mais il fallait se hâter, en présence des armements de Sparte. Agis brûlait de prendre sa revanche. Il avait promis de se réhabiliter d'une faiblesse qui avait failli lui coûter sa fortune et sa maison (2). Sparte fit des prodiges d'activité pour reconstituer l'armée péloponnésienne. Spartiates, Périèques, Hilotes, toute la population fut mise sur pied avec une incroyable promptitude. Cette fois l'objectif était Tégée, mais c'est à Oresthéion qu'Agis alla concentrer ses premières troupes, afin d'entraîner la Parrhasie. Son armée organisée, il en élimina les éléments trop jeunes et trop vieux, soit environ le sixième de ses forces et les envoya en Laconie garder le pays. Puis il entra à Tégée par la route d'Aséa-Pallantion ; ses auxiliaires Arcadiens, Héréens et Ménaliens du Sud, vinrent l'y rejoindre (3). De là, il lança des convocations aux alliés du Nord, Corinthiens, Béotiens, Phocidiens, Locriens en leur donnant rendez-vous devant Mantinée. Mais il ne pouvait guère compter sur leur concours immédiat : l'ordre de mobilisation allait les surprendre à l'improviste ; il leur faudrait s'attendre les uns les autres, pour ne pas s'aventurer isolément sur le territoire ennemi d'Orchomène, qu'ils étaient obligés de traverser avant d'opérer leur jonction avec le roi. Agis s'empressa de couvrir la place, en prenant position sur le territoire mantinéen, qu'il ravagea.

Bataille de Mantinée (fin Août 418).

Les troupes séparatistes s'installèrent sur les pentes de l'Alésion. Agis dut employer la ruse pour les en déloger (4). Puis les deux armées se rangèrent en bataille dans la plaine. Avant d'en venir aux mains, les généraux haranguèrent leurs soldats de part et d'autre (5). Les polémarques de Mantinée rappelèrent à leurs concitoyens que cette bataille allait décider le sort de leur patrie, lui assurer la domination dont ils avaient joui ou les faire tomber en esclavage. Après les discours, on en vint aux mains.

Dans cette mémorable journée (6), la moitié de la Grèce était engagée : « Ce fut, dit Thucydide (7), qui en a soigné le récit avec une attention particulière, la plus grande rencontre qui eût

(1) Thucyd. V, 62, 64.

(2) Thucyd. V, 63.

(3) Thucyd. V, 66.

(4) Voy. l'explication de sa manœuvre plus haut, p. 44.

(5) Alcibiade n'avait pas de commandement (Thucyd. V, 61). Diodore en conclut qu'il se trouvait dans les rangs athéniens comme simple soldat (Diod. XII, 79).

(6) Voy. l'étude détaillée de la bataille elle-même, aux Appendices.

(7) Thucyd. V, 74.

encore mis aux prises des forces grecques et les États les plus considérables. » Elle se termina par la déroute des séparatistes. C'en était fait pour longtemps de l'indépendance péloponnésienne. Athènes fut reléguée chez elle. Sparte redevenait ce qu'elle était avant la guerre, la souveraine maîtresse de la Péninsule (1). C'était aussi une défaite pour la cause démocratique. Partout, les partis laconiens se redressèrent. Le faisceau des quatre États, qui devait durer cent ans, se rompait au bout de deux ans à peine.

Campagne d'Épidaure (sept. 418).

Ce qui avait triomphé dans cette bataille, c'était le nombre, la discipline et la ténacité lacédémoniennes. Agis avait commis des fautes. Les Mantinéens et leurs amis d'Argos montrèrent plus de bravoure et d'audace que de résistance. Les Athéniens et les Éginètes, trop peu nombreux, s'étaient débandés en laissant leurs stratèges sur le terrain. En tout, la Ligue perdait 1100 tués, dont 200 Mantinéens. Malgré ces pertes et l'écrasante affirmation de la supériorité militaire de Sparte, les confédérés ne jugèrent pas la situation tout à fait perdue. A peine les Lacédémoniens s'étaient-ils retirés pour célébrer les fêtes carnéennes que les Éléens, repentants de leur défection, accouraient à Mantinée avec leurs 3000 hoplites; Athènes envoya un renfort de 1000 hommes. L'armée séparatiste, reconstituée, marcha sur Épidaure, qui avait profité de l'absence des troupes argiennes pour ravager l'Argolide. Le siège ne fut bien conduit que par les Athéniens. Les autres alliés s'acquittèrent mal de leur tâche : il s'agissait d'élever un mur autour de la ville. L'opération fut abandonnée; chacun fournit son contingent à la garnison qu'on laissa dans le fort bâti par les Athéniens, puis on rentra chacun chez soi vers la fin de l'été 418 (2).

Traités entre Sparte et Argos (oct.-nov.-déc. 418).

Alors, les Lacédémoniens s'aperçurent qu'ils n'avaient pas recueilli tout le bénéfice de leur victoire. Ils se remirent en campagne dès l'hiver 418 et s'installèrent à Tégée pour mieux diriger les événements qui se passaient à Argos. La démocratie argienne subissait le contre-coup de la défaite. On lui reprochait de n'avoir tenu aucune de ses promesses. L'opposition oligarchique, qui avait déjà affirmé son influence par l'étrange conclusion de l'armistice avec Agis, profita du désarroi de ses adversaires et de

(1) Elle s'était réhabilitée aux yeux des Grecs qui lui reprochaient son apathie, son imprévoyance et ses lenteurs (Thucyd. V, 75).

(2) Thucyd. V, 75.

l'appui des Lacédémoniens pour tenter un rapprochement définitif avec Sparte (1). Le débat fut très chaud. Aux menées des partisans de Sparte, Athènes opposa les siennes. Alcibiade revint à la charge. Mais l'armée réunie à Tégée faisait tort à son éloquence. Aussi l'assemblée adopta le principe de l'accord sur les bases suivantes (2) :

1° Restitution aux Orchoméniens, aux Ménaliens et aux Lacédémoniens des otages et prisonniers enfermés à Mantinée.

2° Rupture de la trêve avec Athènes si les hoplites athéniens n'évacuaient pas Épidaure.

3° Autonomie de toutes les villes du Péloponnèse, tant grandes que petites, laissées libres de se gouverner à leur guise.

4° Coopération des armées argienne et lacédémonienne en cas d'invasion du Péloponnèse.

Bientôt après l'adoption de ces préliminaires, les oligarques remportèrent un succès plus décisif. Ils firent dénouer l'alliance avec Mantinée, Élis et Athènes, et conclure un traité avec Sparte aux conditions que voici (3) :

1° Les deux villes sont sur le pied d'égalité.

2° Indépendance des villes péloponnesiennes signataires du traité et leur égalité.

3° *Statu quo* pour les alliés de Sparte et d'Argos.

4° En cas de contestation entre les villes alliées, on recourt à l'arbitrage.

5° Sommation aux Athéniens d'évacuer le Péloponnèse.

6° Engagement de ne faire la paix et la guerre avec qui que ce soit que d'un commun accord.

Sans plus tarder, les nouveaux alliés entrèrent en pourparlers avec le roi de Macédoine Perdiccas dont la famille se rattachait aux Téménides d'Argos et avec les villes de la Chalcidique pour les affilier à leur Ligue.

Isolement de Mantinée. Paix de 50 ans avec Sparte (avril 417).

La défection d'Argos créait une répartition nouvelle des forces politiques du Péloponnèse. Les alliés abandonnés se trouvaient dans une situation des plus délicates. Le premier mouvement des Mantinéens fut de tenir tête à l'orage, avec l'appui d'Athènes.

(1) Arist. *Polit.* V, 3, 5 : Καὶ ἐν Ἄργει οἱ γνώριμοι εὐδοκιμήσαντες περὶ τὴν ἐν Μαντινείᾳ μάχην τὴν πρὸς Λακεδαιμονίους ἐπεχείρησαν καταλύειν τὸν δῆμον. Cf. Thucyd. V, 76.

(2) Thucyd. V, 77. Le texte est en dialecte laconien.

(3) Thucyd. V, 78 et 79. Texte en dialecte laconien.

Mais ils ne tardèrent pas à reconnaître leur impuissance et leur isolement. Ils se résignèrent donc à abdiquer encore une fois : ils firent la paix avec Sparte, en renonçant à la domination de la Parrhasie et de la Ménalie (1). Leurs rêves de grandeur s'écroulaient. La courageuse cité, vaincue par la mauvaise fortune, sut du moins conserver son honneur au milieu des trahisons qui se tramaient autour d'elle. Elle restait fidèle de cœur à la cause séparatiste. Tandis que Lacédémoniens et Argiens intriguaient de concert en faveur des restaurations oligarchiques, elle se renferma dans une abstention pleine de dignité. Elle attendit avec patience des jours meilleurs : la crise n'était-elle point passagère (2), les plus solennelles alliances bien précaires et l'amitié

(1) Thucyd. V, 81. Il importe, pour la suite des faits, de fixer avec précision la date de cet événement diplomatique. Il ressort de Thucydide, que les expéditions militaires avaient lieu l'été, les négociations et les préparatifs remplissaient l'hiver. Voici le programme de la 14e année 418-417 :

Milieu de l'été 418 (θέρους μεσοῦντος)	2e quinz. juillet	campagne de Phlious et d'Argolide ; armistice d'Agis. Les armées se dispersent.
	1re quinz. août.	Alcibiade à Argos. Siège et prise d'Orchomène.
	2e quinz. août.	Concentration à Mantinée. Va et vient entre Mantinée, Tégée et Sparte.
	Fin août	bataille de Mantinée.
Fin de l'été (τὸ θέρος ἐτελεύτα)	septemb.	Siège d'Épidaure. Fêtes carnéennes.
Hiver (χειμῶνος ἀρχομένου)	octobre	Les Lacédémoniens à Tégée. Propositions à Argos. Débats contradictoires entre Lichas et Alcibiade.
	nov.	1er traité argéo-laconien. Reprises des relations entre les deux peuples.
	décemb.	2e traité argéo-laconien. Négociations avec la Thrace, Perdiccas, etc...
Fin de l'hiver (χειμῶνος λήγοντος)	janv.-mars 417.	Résistance de Mantinée.
Commencement du printemps (πρὸς ἔαρ). Fin de la 14e année.	avril	Alliance Mantinéo Lacédémonienne. Campagne de Sicyone.

(2) Alcibiade, dans le discours où il pousse les Athéniens à l'expédition de Sicile, se vante d'avoir soulevé contre Sparte les États les plus puissants du Péloponnèse et d'avoir forcé les Lacédémoniens à jouer leur fortune dans la journée de Mantinée : « Bien qu'ils aient eu l'avantage dans le combat, certes ils n'ont plus aujourd'hui la même confiance dans leur audace. » (Thucyd. VI, 1. — Plut. *Alcib.*, XX, 2).

d'Argos et de Sparte anormale et anti-traditionnelle (1)? Aussi, bien que soucieuse d'éviter les actes d'hostilité déclarée, elle gardait intactes, avec sa foi en sa mission et son amour des institutions libérales, ses sympathies pour la démocratie athénienne, alors la meilleure sauvegarde des constitutions populaires contre la violence des partis rétrogrades.

(1) Elle se rompit, en effet, l'année suivante : une réaction démocratique rejeta Argos dans l'alliance athénienne (Thucyd. V, 82).



Fig. 4.

Tête féminine (Hygie ?) trouvée dans le Bouleutérion (Haut. 0 m. 35).
Voir le profil, Pl. VI, et sur le culte d'Hygie à Mantinée, plus haut, p. 310-311.

CHAPITRE VI.

L'ALLIANCE DE TRENTE ANS AVEC SPARTE : SOUMISSION ET OPPOSITION.

(417-387).

Luttes des partis dans le Péloponnèse. Réaction démocratique à Argos (été 417).

Le pacte subi par Mantinée l'engageait pour trente ans (1), trente ans d'effacement et d'obscurité voulue, mais non de servilité. Il n'était plus permis aux Mantinéens de se désintéresser de ce qui se passait autour d'eux : même abattus, ils n'étaient plus une quantité négligeable. Si l'intérêt leur dictait de ménager le présent, le devoir leur ordonnait de préparer l'avenir. Or, après les premières effusions de leur liaison avec Sparte, les Argiens s'en dégoûtèrent vite. Les défaillances et les incohérences de la politique extérieure dans les villes grecques étaient presque toujours l'œuvre des factions, qui vivaient à l'état d'équilibre instable. Les mœurs admettaient qu'un parti vaincu cherchât à ressaisir le pouvoir par tous les moyens. Aussi les relations des cités suivaient-elles les fluctuations des discordes intestines. Les amitiés se nouaient ou se dénouaient avec une étrange désinvolture. Ces revirements subits ne scandalisaient personne; on n'en rendait pas l'ensemble des citoyens responsable. Chacun des deux camps entretenait des intelligences au dehors. S'il survenait une défection, comme elle n'engageait qu'un parti, l'autre parti conservait les sympathies de la nation trahie. Il semblait qu'Athènes et Mantinée ne dussent jamais pardonner à Argos de les avoir abandonnées. Au contraire, les démocrates mantinéens et athéniens n'en furent que plus indulgents pour

(1) Xén. *Hell.*, V, 2, 2 : Αἱ σπονδαὶ... αἱ μετὰ τὴν ἐν Μαντινείᾳ μάχην τριακονταετεῖς γενόμεναι. — (Diod. XV, 5).

ceux de leurs amis qui ne s'étaient pas faits complices à Argos des menées oligarchiques. Le malheur rapprochait par delà les frontières les gens de même opinion. On se promettait officieusement un fraternel appui; on mettait en commun ses espérances; on complotait ensemble une révolution, et, si l'on réussissait à renverser la faction adverse, ces sentiments de solidarité se traduisaient aussitôt par une alliance d'État à État. Or, les démocrates d'Argos n'avaient pas désarmé. A peine les Lacédémoniens eurent-ils tourné le dos, que le peuple massacra et expulsa les oligarques. Il s'attendait ensuite à être assiégé par les Spartiates, qui, au premier bruit de ce mouvement, étaient accourus à Tégée, d'où ils menaçaient les révolutionnaires. Ceux-ci se hâtèrent de rejoindre par de longs murs leur ville à la mer, de façon à se tenir en contact avec les escadres d'Athènes. Certaines villes du Péloponnèse, dit Thucydide (1), les assistèrent dans la construction de leurs murailles. Il n'est pas douteux que Mantinée et, peut-être, Élis aient joint sans bruit leurs ouvriers aux maçons venus d'Athènes (été 417). Ainsi l'ancienne alliance revivait de fait. La réconciliation était complète. Plutarque (2) a raison de dire que les Lacédémoniens n'avaient tiré aucun avantage réel de leur victoire à Mantinée.

Coups de main des Argiens et des Mantinéens contre la Laconie (417-414).

Aussi bien l'habituelle apathie de Sparte encourageait l'audace de ses ennemis. En pleine paix, les Athéniens installés à Pylos dirigeaient des incursions armées en Messénie et sur les côtes du Péloponnèse. Des Argiens et des Mantinéens collaboraient à ces coups de main (3); ce n'était pas une guerre ouverte, mais des actes de brigandage sans caractère officiel. D'ailleurs, ces corsaires n'osaient se risquer sur le territoire laconien; en vain les Argiens sollicitèrent les Athéniens d'opérer une descente subite en Laconie et de se retirer après en avoir ravagé quelque coin isolé. Les Athéniens refusèrent, jusqu'à l'été de 414, où ils surprirent certaines échelles laconiennes : Épidaure Liméra, Prasiai et autres; mais alors ils n'avaient plus à compter sur la longanimité de Sparte (4).

(1) V, 82.

(2) Plut. *Alcib.* XV, 2. Les Éléens firent acte d'opposition à Sparte : Agis, sur l'ordre d'un oracle, était venu sacrifier à Zeus olympique en l'honneur de sa victoire. Les Éléens lui fermèrent l'entrée de l'Altis. (Xen. *Hell.* III, 2).

(3) Thucyd. VI, 105.

(4) *Ibid.*

Les Mantinéens à l'expédition de Sicile (415-413).

Malgré ces incidents, le moment n'était pas fort propice à une rentrée en scène des séparatistes. Athènes, après avoir dépêché Alcibiade au secours des démocrates argiens (1), eut d'autres projets en tête. L'expédition de Sicile servit de dérivatif aux affaires du Péloponnèse. Quant à Sparte, il lui suffit de n'être plus harcelée sur ses domaines. Déjà l'effet moral de la défaite de 418 était en grande partie évanoui. Ainsi la peur de déplaire à Sparte n'empêcha pas, en 415, Mantinée de répondre aux demandes d'Alcibiade. Le brillant stratège jouissait dans cette ville et en Arcadie d'une grande popularité. Son crédit détermina environ 250 citoyens à se joindre au corps expéditionnaire des Athéniens en Sicile (2). Argos, de son côté, fournit 500 hoplites. Cette attitude amicale flatta le peuple athénien. La situation personnelle d'Alcibiade en fut améliorée (3). On savait que les Péloponnésiens l'avaient suivi par attachement à sa personne ; on craignit de les voir déserter si on lui retirait le commandement après l'affaire des Hermès et des Mystères (4). Cependant, grâce aux précautions dont on usa pour séparer Alcibiade de son armée, le départ du chef favori eut lieu sans indisposer les auxiliaires. On les voit participer à la bataille de Syracuse placés à l'aile droite (été 415). Nicias, dans sa harangue, leur réserve un mot aimable. Que devinrent-ils après le désastre de l'armée athénienne ? s'échappèrent-ils ? furent-ils vendus ? Thucydide les a perdus de vue dans l'infortune de ses compatriotes.

(1) Sur la défaite des Lacédémoniens à Oinoé ou Ornéai par les troupes argéo-laconiennes en 388, voy. p. 412, note 4.

(2) Thucydide compte en bloc 250 Mantinéens et mercenaires arcadiens : Μαντινέων καὶ μισθοφόρων (VI, 43. 61. — VII, 57) : Μαντινῆς δὲ καὶ ἄλλοι Ἀρκάδων μισθοφόροι, ἐπὶ τοὺς ἀεὶ πολεμίους σφίσιν ἀποδεικνυμένους εἰωθότες ἰέναι. Cette phrase assimile les Mantinéens aux autres mercenaires. Les hoplites mantinéens partirent à titre privé, embauchés par Alcibiade. Sparte n'y pouvait trouver à redire. D'autres stipendiés Arcadiens figuraient dans l'armée ennemie, au service de Corinthe (Thucyd. VII, 20, 57). Le contingent argien était, au contraire, expédié par l'État. Il doit être compté parmi les alliés indépendants (οἱ δ' ἀπὸ ξυμμαχίας αὐτόνομοι). Les deux autres classes d'auxiliaires formaient les ὑπήκοοι et les μισθοφόροι. (Thucyd. VI, 57.) — Sur les obligations militaires d'Argos envers Athènes, voy. *ib.* VIII, 20. — Peut-être le Praxitèle, ancien Mantinéen devenu citoyen de Syracuse et de Camarina, qui consacra à Olympie une statue exécutée par le fils d'Hagelaïdas, était-il un de ces mercenaires mantinéens fixés en Sicile ? (*Arch. Zeit.* 1877, p. 49. — Collitz-Bechtel. *Dial. Inschr.* 1200).

(3) Thucyd. VI, 29.

(4) Thucyd. VI, 61. — VI, 68.

Mauvais vouloir des Mantinéens à l'égard de Sparte (413-403).

Durant les années suivantes, si Mantinée disparaît de l'histoire active, on sait que ce ne fut point aux dépens de sa dignité. Sparte avait profité des revers d'Athènes pour reconstituer l'ancienne symmachie péloponnésienne, mais cette fois avec quelques tempéraments (1). Après 413, avec la guerre de Décélie, la Grèce revenait en arrière aux temps antérieurs à la paix de Nicias. Des auxiliaires péloponnésiens suivent les armées lacédémoniennes en Attique, dans les îles, en Asie (2). Mais la participation personnelle des États alliés à ces expéditions lointaines n'est pas mieux connue que pour les périodes précédentes. D'une manière générale, Mantinée remplit de fort mauvaise grâce les obligations de son pacte. Était-elle requise de partir en campagne, tous les prétextes lui semblaient bons pour refuser le service. Suivant en cela l'exemple souvent donné par les Spartiates, elle soulevait fort à propos des cas de conscience, invoquait l'ἐκεχειρία ou trêve sacrée olympique, etc... (3). Lorsqu'enfin elle se trouvait à court d'échappatoires et qu'il lui fallait s'exécuter bon gré malgré, ses troupes s'acquittaient à dessein si mal de leur service, que les Lacédémoniens osaient à peine se fier à de pareils auxiliaires. Arrivait-il à Sparte quelque mésaventure, les Mantinéens ne savaient pas se défendre d'une joie mal dissimulée. En revanche les succès de Sparte ne leur inspiraient que du dépit (4). Cette attitude eut, à la longue, le don d'exaspérer les Lacédémoniens. Ils patientèrent pourtant. Même après l'écrasement d'Athènes,

(1) Thucyd. VIII, 3. — Cette seconde ligue fut organisée avec plus de méthode que par le passé, à l'imitation du système attico-délien. Pour payer leur flotte, les Lacédémoniens imposèrent à leurs alliés des taxes représentant la valeur des vaisseaux de guerre. Les Arcadiens furent taxés en bloc avec les Pelléniens et les Sicyoniens, pour 10 vaisseaux. Les villes pouvaient aussi, moyennant indemnité, se racheter du service, en cas d'expédition lointaine (Xen. *Hell.* VI, 2, 16).

(2) Sievers, *Geschichte Griech.*, p. 139, affirme la participation des Mantinéens à l'expédition d'Agésilas en Asie. Mais aucun texte ne les désigne nommément : ils se confondaient dans les rangs des auxiliaires Arcadiens.

(3) Les Lacédémoniens se laissaient facilement duper par des prétextes de cet ordre. Les Argiens abusèrent souvent de leur crédulité en déplaçant le mois sacré Carnéen : ils le faisaient tomber juste au moment où les Lacédémoniens allaient les envahir, et ils obtenaient un armistice. Les Lacédémoniens se retiraient, par peur du sacrilège. A la fin, comprenant qu'on les bernait, ils se firent autoriser par Zeus olympique à passer outre (Xen. *Hell.* IV, 7).

(4) Xen. *Hell.* V, 2.

ils n'osent s'immiscer dans les affaires intérieures des villes alliées pour leur imposer des lois à leur gré. C'est ce que Lysias constate formellement dans son discours sur la Constitution de Phormisios, prononcé en 403 après la chute des Trente (1). La terreur des Lacédémoniens inspirait alors à plusieurs Athéniens le désir de certaines concessions. Quelques démocrates paraissaient disposés à transiger pour une constitution semi-démocratique où l'on sacrifiait à la peur de recommencer la guerre, les principes d'égalité absolue. Lysias s'élève contre ces lâches capitulations : il leur oppose l'attitude indépendante d'Argos et de Mantinée. De ces deux villes, la 1re n'est pas plus forte qu'Athènes, la 2me n'a guère plus de 3000 hommes à mettre sur pied ; leur territoire est à portée de leur puissant ennemi, et cependant elles l'obligent à compter avec elles et à les ménager pour n'avoir pas à les anéantir.' Les faits connus confirment cette éloquente antithèse, mais pour aboutir à une conclusion pratique bien différente de celle qu'indique l'orateur.

Expédition contre Élis (401-398).

A la fin, Sparte, voyant que l'opposition dans le Péloponnèse ne désarmait pas, se résolut à faire un exemple. Ce fut aux Éléens qu'elle s'en prit tout d'abord. Ce peuple s'était montré non moins réfractaire que les Mantinéens; comme il mêlait Zeus olympique à ses affaires, les Spartiates, très respectueux des choses religieuses, se voyaient avec peine frappés d'excommunication, exclus des fêtes et voués au mépris public. De plus, la démocratie, à Élis, sous l'impulsion d'un homme hardi et intelligent, Thrasydaios, n'était guère disposée à pactiser avec les fauteurs de l'oligarchie. Élis arrondissait son territoire aux dépens des villes voisines, réduites à l'état de périèques. Agis reçut l'ordre de réunir l'armée fédérale et de la mener contre Élis. Les Athéniens eux-mêmes durent se joindre aux alliés: Corinthiens et Thébains refusèrent leur concours. Les Mantinéens furent contraints de marcher contre leurs amis (2). Élis, réduite, fut

(1) Lysias. Περὶ τῆς Πολιτείας, 7.

(2) Sur cette expédition, Xén. *Hell.* III, 2, 21. — Diod. XIV, 17, 34. Pausan, III, 8. — Xénophon dit : (III, 2, 25) : συνεστρατεύοντο τῷ Ἄγιδι πλὴν Βοιωτῶν καὶ Κορινθίων οἵ τε ἄλλοι σύμμαχοι πάντες καὶ οἱ Ἀθηναῖοι. Il y eut deux campagnes successives les Éléens après le départ d'Agis, arrêté par un tremblement de terre, envoyèrent des députés à toutes les villes qu'ils savaient mal disposées envers Sparte. — Au même moment, des mercenaires mantinéens guerroyaient en Asie, parmi les Dix Mille ; dans une fête donnée à Kotyora par les stratèges en l'honneur des Paphlagoniens, leur danse nationale fit sensation (Xén. *Anab.* VI, 1. — Voy. plus haut, p. 349).

annexée à la Ligue lacédémonienne (398). Cette rigoureuse exécution coupa court aux velléités indépendantes des petits États; mais la terreur n'était pas un bon moyen de se concilier leur affection et de ranimer leur zèle chancelant.

Soulèvement contre Sparte (395). Campagne contre Thèbes de Lysandre et de Pausanias.

L'autorité de Sparte ne fit aucun progrès. En 395, les Thébains le constataient quand ils tentèrent d'entraîner les Athéniens dans la coalition corinthienne : « Quel peuple reste encore attaché aux Lacédémoniens? Les Argiens? Mais n'ont-ils pas été de tout temps leur ennemi? Les Éléens? Mais ne viennent-ils pas de se les aliéner en leur enlevant des villes et une grande partie de leur territoire? Que dirons nous des Corinthiens, des Arcadiens, des Achéens? Cédant à leurs instances, ils ont partagé, dans la guerre qu'ils nous faisaient, leurs travaux, leurs dangers et leurs dépenses; mais, dès qu'ils eurent exécuté les volontés de Sparte, quelle part ont-ils eue à la puissance, aux honneurs, aux richesses (1)? » La coalition, subventionnée par le satrape Tithraustès, réunissait des forces imposantes : celles d'Athènes, de Thèbes, de Corinthe, d'Argos. Il y eut en Grèce une levée générale de boucliers : Sparte fit marcher ses auxiliaires. En 395, Pausanias, à la tête d'une armée dirigée contre Thèbes, installa à Tégée son quartier général et lança des convocations aux villes voisines : Mantinée dut obéir (2). Arrivé trop tard à Haliarte au rendez-vous fixé par Lysandre, le roi fut condamné à mort. Il s'échappa de Sparte, trouva un refuge dans l'asile d'Athéna Aléa à Tégée, où il finit ses jours. De là il entretint des intelligences avec ceux que Xénophon appelle les prostates du peuple de Mantinée : ces relations devaient lui servir plus tard (3).

Guerre de Corinthe (394-387).

L'année suivante, les Mantinéens figurent avec les Tégéates dans l'armée d'Aristodémos, parent et tuteur du jeune Agésipolis. Mais ils ne prennent point part à la bataille de Némée, ayant sans doute invoqué comme cas de dispense une fête religieuse (4). On les retrouve mêlés aux opérations des Lacédémoniens autour de Corinthe, contre les mercenaires d'Iphicrate (5). Cette guerre devait être pour eux une pénible corvée. Quoique braves et reconnus pour tels entre tous les Arcadiens (6),

(1) Xen. *Hell.* III, 5.
(2) Seule, Corinthe se déroba (Xen. *Hell.* III, 5, 17).
(3) Xen. *Hell.*, V, 2, 3.
(4) C'était le cas des Phliasiens (Xen. *Hell.* IV, 2, 16).
(5) *Ib.* IV, 4, 1 et 17.
(6) Diod. XV, 12.

il leur répugnait de verser leur sang pour une cause odieuse. Un jour que les confédérés, assiégés dans Léchéon (392), faisaient une sortie contre les admirables peltastes du stratège athénien, les Mantinéens, assaillis par une grêle de traits, se replièrent aussitôt et prirent la fuite en laissant quelques morts. Les Lacédémoniens en firent des gorges chaudes, disant que les alliés avaient aussi peur des peltastes que les enfants des Croquemitaines (1). Xénophon répète avec joie cette bonne facétie. Il refuse d'admettre à cette opportune reculade un autre motif que la poltronnerie. Il lui paraît inouï que des gens aient eu quelque répugnance à se faire tuer sans raison pour ses chers Spartiates, et n'aient pas méprisé les troupes d'élite de sa patrie ! Un massacre de peltastes athéniens eût fait bien plutôt son affaire ! Si quelqu'un mérite un jugement sévère, n'est-ce pas l'historien laconomane qui en est venu à cet oubli du patriotisme et de l'impartialité ?

Passage d'Agésilas à Mantinée (390).

Au reste, les bravades lacédémoniennes réservaient à leur admirateur une forte déconvenue. Les « Croquemitaines » s'avisèrent à quelque temps de là (390) (2) de faire trembler l'orgueilleux Agésilas, l'idole des laconomanes. Une more lacédémonienne tomba sous leurs coups victime de son imprudence. Très routiniers, les Spartiates n'avaient pas assez de souplesse pour s'adapter à la nouvelle tactique. Bien qu'ils ne fussent pas « des enfants », ce désastre les terrifia. Ce fut au tour des Mantinéens de railler leurs railleurs. Ils ne s'en firent pas faute. A tel point qu'Agésilas, ayant jugé prudent de rapatrier les débris de sa troupe, repartit pour Sparte en suivant la route d'Orchomène et de Mantinée. Il régla ses étapes de façon à n'entrer dans les villes où il devait cantonner qu'à la nuit tombante, pour en repartir au lever du soleil. A Mantinée, il s'attendait à être accueilli par des sarcasmes mérités. Pour épargner à lui-même et à ses soldats cette dure épreuve, il consacra un jour entier à la marche entre Orchomène et Mantinée, distantes au plus de trois heures. Il arriva dans la ville la nuit et prit soin d'éviter tout contact avec la population (3). La joie des Mantinéens devant cette

(1) Xén. *Hell.* IV, 4, 17. ὡς οἱ σύμμαχοι φοβοῖντο τοὺς πελταστὰς ὥσπερ μορμόνας παιδάρια.

(2) Toute la chronologie de ces événements offre peu de certitude. Voir la discussion des dates dans Peter, *Zeittafeln der griech. Geschichte*, p. 108, n° 183.

(3) Xén. *Hell.* IV, 5, 14 et 18.

troupe déconfite manquait de prudence. Ils ne surent pas exulter avec hypocrisie. C'était un grave forfait : on le leur fit bien voir.

Campagne d'Agésipolis en Argolide ; les Mantinéens ravitaillent Argos (388).

Bientôt après (été 388), Sparte, avant de partir en guerre contre Athènes et la Béotie, entreprit de réduire Argos. Cette place ennemie, maîtresse de Corinthe, menaçait les armées dont elle coupait la retraite, et la Laconie qu'elle pouvait harceler après le départ des hoplites lacédémoniens. Déjà en 391, Agésilas avait poussé une pointe en Argolide (1) : Agésipolis réunit l'armée fédérale à Phlious et tenta de refaire les campagnes d'Agis et d'Agésilas (2). Les Mantinéens firent passer du blé aux Argiens, réduits à la disette par la destruction de leurs récoltes (3). Ils n'y mirent pas assez de mystère et les Lacédémoniens eurent vent de cette fraude. L'expédition manqua. Agésipolis, découragé, déclara les présages défavorables et se retira (4).

(1) Xén. *Hell.* IV, 4, 19.

(2) Xén. *Hell.* IV, 7, 2 et suiv.

(3) Xén. *Hell.* V, 2, 2.

(4) Curtius (*Hist. gr.* trad. Bouché-Leclercq, IV, p. 240) admet qu'il y eut dans cette campagne une bataille sérieuse entre les Lacédémoniens et les Argiens assistés par les Athéniens à Oinoé, village situé sur la route de Mantinée à Argos (Prinos), dans la gorge du Charadros. Pausan. I, 15, 1. X, 10, 4 — (et peut-être Plut. *Apophth. lacon.* var. 7) parle, en effet, d'un combat à Oinoé. Les Athéniens l'avaient fait peindre : le tableau se voyait au Pœcile ; les Argiens en avaient consacré des offrandes à Delphes. C'était donc une victoire célèbre. Or, plusieurs objections peuvent être faites contre l'attribution à Oinoé d'une bataille de cette importance. 1° Ni Xénophon, ni Diodore, ne mentionnent le fait ; Pausanias n'en dit rien dans sa description du village d'Oinoé (II, 25, 2) ; 2° la situation d'Oinoé dans la montagne n'est guère favorable à une bataille rangée (Ross, *Reisen*, p. 133) ; 3° on ne voit pas comment ni à quelle époque les Lacédémoniens auraient pu se rencontrer dans la gorge du Charadros avec leurs ennemis ; tandis qu'ils attaquèrent souvent l'Argolide en partant de Phlious. Or, Thucydide (VI, 7) et Diodore (XII, 81) donnent des renseignements très précis sur un autre bourg d'Argolide, Ornéai, situé entre Phlious et Argos (au S. du village de Léondi, dans le ravin de l'Ornéas). Il fut choisi à cause du voisinage de Phlious (ville alliée de Sparte) en 417 par les Lacédémoniens comme place de refuge des oligarques argiens bannis d'Argos : ils les y installèrent avec une forte garnison. Les Argiens et les Athéniens (Athènes venait d'expédier à Argos, 30 trirèmes avec 1200 hoplites), vinrent ensuite attaquer la place ; ils tuèrent ou chassèrent et la garnison lacédémonienne et ceux qu'elle devait protéger. Ce succès, survenant après la défaite de Mantinée, dut exciter beaucoup d'enthousiasme à Athènes. Je crois donc à une confusion dans l'esprit de Pausanias, ou à une erreur de copiste, qu'explique la ressemblance des deux noms. Il faudrait donc, à mon avis, lire Ornéai au lieu d'Oinoé aux livres I, 15, 1 et X, 10, 4, et rayer de l'histoire la légendaire bataille d'Oinoé. — [Depuis la rédaction de cette note a paru le tome III de la *Griechische Geschichte* de Busolt. Le savant auteur s'applique, après tant d'autres, à résoudre cette énigme (p. 323, note 3). Pour lui, la bataille d'Oinoé se place en 456. Or, Thucydide n'en dit mot. Je ne crois donc pas devoir retirer mon hypothèse.]

CHAPITRE VII

L'EXPIATION. DIOECISME DE 385.

(387-371)

L'année suivante (juillet 387) la paix d'Antalcidas et le congrès de Sparte terminaient la guerre de Corinthe. Il y eut un désarmement général en Grèce (1). Tout le monde était fatigué d'une lutte stérile. Les Lacédémoniens sentaient leurs alliés leur échapper; la police de l'Isthme les surmenait. Débarrassés de tant de gros soucis, ils songèrent de nouveau, comme en 421, à régler leurs comptes de rancune. Ils passèrent sévèrement en revue la conduite équivoque de leurs alliés (2). De toutes les villes dont ils avaient à se plaindre, Mantinée possédait le dossier le plus chargé. Elle était au cœur du Péloponnèse un foyer de lèse-laconisme. Elle avait défendu avec entêtement sa constitution libre contre toute ingérence despotique. Aux actes d'insubordination, s'étaient ajoutées les avanies dont les guerriers d'Agésilas et leur chef gardaient le cuisant souvenir. Aussi la mesure était-elle comble et la fureur de vengeance d'autant plus âpre que l'amour-propre spartiate avait été blessé à vif. On voulait à Sparte une guerre d'extermination, une répression radicale qui mît à jamais l'impertinente cité hors d'état de donner le mauvais exemple au troupeau des sujets plus dociles. Griefs de Sparte contre Mantinée.

L'alliance de 30 ans, conclue au printemps de 417, venait d'expirer en 387, quelques mois avant la paix d'Antalcidas (3). Ce n'était là qu'un mauvais prétexte, puisque Mantinée, par son accession au traité d'Antalcidas acquit le bénéfice d'un pacte L'ultimatum de 387-6.

(1) Xén. *Hell.* V, 1.

(2) *Ib.* V, 2, 8.

(3) *Ib.* V, 2. — Voy. plus haut, p. 405.

nouveau. Mais les Lacédémoniens ne se crurent pas tenus à tant de ménagements. Deux ans ne s'étaient pas écoulés qu'ils avaient déjà remis la Grèce en feu, au mépris des contrats (1). Leur attention fut d'abord sollicitée de divers côtés par une série de mouvements populaires, dans les cités où ils avaient installé des gouvernements oligarchiques. Plusieurs d'entre elles avaient pris au pied de la lettre la clause du traité qui posait en principe l'autonomie des villes grecques, grandes et petites. Diodore rapporte qu'en plusieurs endroits les chefs du parti laconien furent mis en accusation et sommés de rendre compte de leurs abus de pouvoir. Il y eut de ce fait des bannissements. Naturellement, les exilés se réfugièrent à Sparte et les Lacédémoniens procédèrent d'autorité à la restauration des partis déchus. Ils se procurèrent ainsi des triomphes faciles. Xénophon les a passés sous silence, car ces mesures arbitraires et illégales constituaient une odieuse exploitation de la paix d'Antacidas aux dépens des faibles. L'hiver 387/6 marque donc une période de tension diplomatique entre Sparte et Mantinée ; la chancellerie lacédémonienne se répand en notes acrimonieuses et en sommations sous la forme de celles qu'Agésilas avait adressées à Thèbes, à Corinthe et à Argos après le premier congrès de Sparte (2). Dans les premiers mois de 386, les Mantinéens reçurent, par des envoyés spéciaux, un factum virulent où tous les griefs antérieurs de Sparte étaient rappelés. Xénophon (3) se fait l'écho complaisant de ce réquisitoire : envoi de blé aux Argiens, refus de troupes, négligence dans le service, mauvais esprit à l'égard de Sparte, tout y était. On rappelait que la garantie du traité de 417 était prescrite depuis moins d'un an (4) ; on ter-

(1) Diod. XV, 5.

(2) Xen. *Hell.* V, 1.

(3) *Ib.* V, 2.

(4) Ἐλέγοντο δὲ καὶ αἱ σπονδαὶ ἐξεληλυθέναι τοῖς Μαντινεῦσι τούτῳ τῷ ἔτει αἱ μετὰ τὴν ἐν Μαντινείᾳ μάχην τριακοντέτεις γενόμεναι (*Hell.* V, 2, 2). Cette phrase soulève une petite difficulté chronologique. Diodore (XV, 5) met en 386, (ol. 98, 3) sous l'archontat de Mystichidès (en réalité Théodotos était encore archonte. — Voy. sur cette particularité de la chronologie de Diodore, Droysen, *Hist. de l'Hellén.* trad. Bouché-Leclercq, I, p. 801) les premiers démêlés de Sparte et de Mantinée, et la suite en 385 (XV, 12). Pour accorder le texte de Thucydide (V, 81) avec ceux de Xénophon et de Diodore, Hertzberg (*Agesilaos*, p. 313) suppose avant l'alliance de 30 ans un armistice préalable conclu après la bataille de Mantinée (hiver 418/417) : c'est celui dont parle Thucydide ; le pacte définitif daterait seulement de l'année suivante, soit 416. Schneider (*ad Xen.* *ib.*) croit que

minait par l'injonction d'abattre les remparts de la ville. Ainsi désarmée, ajoutait-on, elle ne serait plus tentée de s'allier aux ennemis.

A ce ton rogue, on reconnaît les façons de l'altier Agésilas. Sparte comprenait que la prospérité et l'audace de Mantinée dataient du synœcisme. Dans sa pensée, la dispersion des habitants et le retour à la vie cantonale devaient suivre le démantèlement de l'enceinte (1).

Aux formes de cette brutale et cassante injonction, les Mantinéens n'avaient pas à se faire illusion sur leur sort. Soumission ou résistance, l'une ou l'autre attitude les conduirait au même résultat : la ruine de leur influence politique, de leur existence nationale et leur radiation de l'histoire. Ils retomberaient au rang des groupes impersonnels, tels que les Parrhasiens et les Ménaliens. Aucun secours extérieur à attendre : Athènes, pressentie sur ses intentions, répondit par une fin de non-recevoir : elle ne voulait pas violer la paix. Argos était l'esclave du parti laconien et d'ailleurs intimidée par les menaces d'Agésilas (2). Réduite à ses forces, Mantinée accepta courageusement une lutte inégale. Mieux valait défendre l'honneur jusqu'au bout, puisqu'aussi bien la capitulation immédiate n'offrait aucun avantage. Les démocrates argiens, qui avaient cherché asile à Mantinée, et leurs partisans durent peser de toute leur influence

Résistance de Mantinée. (386-5).

Xénophon fait partir l'alliance de l'été 416, c'est-à dire du moment où cesse la campagne d'Alcibiade dans le Péloponnèse (Thucyd. V, 84, 115). Curtius (*Hist. gr.* tr. Bouché-Leclercq, IV, p. 290) admet, contre Xénophon, un intervalle de 2 ans entre l'expiration du traité et le début de la guerre. Il me semble qu'il n'y a pas lieu ici d'incriminer l'exactitude d'aucun des 3 auteurs. L'expiration du traité tombe en avril 387 ; l'ultimatum des Lacédémoniens est donc envoyé vers la fin de l'année (comptée de printemps à printemps), soit dans l'hiver 387. Les démarches des Mantinéens auprès de leurs amis, les négociations avec Sparte leur permettent de gagner l'hiver suivant. On sait que les Lacédémoniens étaient très lents à se décider et à agir : Thucydide en fait souvent la remarque ; naturellement, Xénophon s'abstient de toute appréciation de ce genre. Après le refus de Mantinée, ils ne mettent leur armée en mouvement qu'au printemps 385. Les opérations contre Mantinée durent tout l'été 385, et le dénouement n'a lieu qu'en hiver. Il importe de distinguer deux périodes, celle des négociations et celle du siège. Dans ces conditions, la phrase de Diodore : (XV, 5, 3) : « Les Lacédémoniens ne passèrent pas deux ans sans violer la paix » ne soulève aucune objection. — La chronologie de Beloch (*Griech. Gesch.* II, p. 222), qui place le siège de Mantinée en 384, ne me semble pas juste.

(1) Diodore (XV, 5, 4) introduit l'obligation du diœcisme dans l'ultimatum.

(2) Xen. *Hell.* V, 1, 36.

sur cette grave décision. L'excellence des remparts inspirait toute confiance ; on ne croyait sans doute pas les Lacédémoniens très habiles à la guerre de siège ; enfin le vif sentiment de la liberté menacée, la haine des Spartiates et de leurs procédés comminatoires, le souvenir des efforts tentés depuis près de 100 ans pour émanciper la ville, tous ces mobiles exaltèrent les fiers démocrates jusqu'aux résolutions extrêmes : l'ultimatum fut rejeté.

Agésipolis commande l'expédition contre Mantinée (été 385).

Aussitôt les éphores déclarèrent la guerre. Mais à propos de la désignation du commandant en chef la rivalité des deux maisons royales éclata. Agésilas, qui avait été l'instigateur de la politique de représailles et qui semblait avoir à venger sur les Mantinéens des offenses personnelles, se récusa, sous le prétexte que Mantinée avait rendu de grands services à son père pendant les guerres de Messénie (1). L'excuse ne parait guère sérieuse, car si les Mantinéens avaient jadis, dans un but intéressé, secondé Archidamos, ils s'étaient dédommagés sur son fils. Il est plus probable que l'ingrate mission de châtier en pleine paix une ancienne alliée, de lever le masque et d'endosser la responsabilité d'une exécution sans gloire tentait peu le vainqueur des Perses. La pénible campagne contre Corinthe avait dégoûté Agésilas des expéditions contre les Grecs. Elles ne lui avaient rapporté qu'impopularité et mécomptes. Il ne lui déplaisait pas de passer la férule à son rival Agésipolis, à qui ce rôle répugnait encore davantage : Agésipolis, héritier des traditions généreuses et libérales des Agiades, semblait, comme son père Pausanias, opposé à la politique violente et anti hellénique de Lysandre. Il professait, à l'encontre d'Agésilas, le respect du droit des nations (2) ; il n'estimait pas que, pour être Spartiate, on dût se faire le bourreau des autres Grecs. A plus juste titre que son collègue, il pouvait aussi alléguer des relations personnelles et actuelles avec Mantinée : Pausanias, réfugié à Tégée, s'était lié d'amitié avec les démagogues mantinéens (3). Agésopolis reçut le commandement sans plaisir. Mais, une fois en route, il ne

(1) Voy. plus haut p. 377 (Xén. *Hell.* V, 2, 3. — VI, 5, 4). La phrase de Xénophon mal comprise a probablement inspiré à Diodore (XV, 12) cette affirmation surprenante : οἱ Λακεδαιμόνιοι πρότερον εἰώθεισαν ἐν ταῖς μάχαις τούτους (les Mantinéens) παραστάτας ἔχειν καὶ πιστοτάτους τῶν συμμάχων.

(2) Diod. XV, 19. — Xén. *Hell.* V, 3, 20.

(3) Xén. *Hell.* V, 2, 3.

songea plus qu'à déjouer les espérances malignes d'Agésilas. La campagne fut menée avec autant de vigueur que d'habileté.

Les Thébains.

Parmi les alliés de Sparte figurait un corps de troupes thébaines; dans leurs rangs, suivant une tradition difficile à contrôler, Épaminondas, âgé d'environ 33 ans, et Pélopidas, de quelques années plus jeune, nouèrent les premiers liens de leur camaraderie militaire (1).

Combat et siège de Mantinée (été 385).

Agésipolis commence par détruire les récoltes (2). Les Mantinéens se risquent à l'attaquer en plaine. Après un vif engagement qui faillit coûter la vie à Épaminondas et à Pélopidas (3), ils

(1) La participation des Thébains, attestée par Pausanias (IX, 13, 1) et par Plutarque (*Pelopid.* IV, 5) a été niée par plusieurs historiens, dont Grote (*Hist. gr.* trad. Sadous, t. XIV, p. 273, 3). Les arguments de Grote n'ont convaincu ni Pomtow (*Epameinondas*, p. 22), ni Curtius (*Hist. gr.* trad. Bouché-Leclercq. IV, p. 330, 4), qui s'en tiennent à l'affirmation très nette de Plutarque : συνεστρατεύσαντο Λακεδαιμονίοις ἔτι φίλοις καὶ συμμάχοις οὖσι πεμφθείσης ἐκ Θηβῶν βοηθείας, et au *Plataïcos* d'Isocrate. Pausanias et Plutarque rapportent une tradition béotienne. Xénophon l'a omise, comme il a laissé de côté tout détail sur la force et la composition de l'armée d'Agésipolis.

(2) L'entrée en campagne d'Agésipolis a donc eu lieu en plein été (vers juin-juillet 385).

(3) Pausan. VIII, 8, 5 : ὡς δὲ ἐκράτησεν ὁ 'Αγησίπολις τῇ μάχῃ καὶ ἐς τὸ τεῖχος κατέκλεισε τοὺς Μαντινέας. Ce combat n'est mentionné ni par Xénophon ni par Diodore. Cependant Pausanias y fait allusion dans un autre passage (IX, 13, 1) où il relate le sauvetage de Pélopidas par Épaminondas. Plutarque (*Pélop.* IV, 5 et suiv.) raconte ainsi cet épisode : « Leur étroite amitié ne prit naissance, d'après la tradition la plus répandue, que dans l'expédition de Mantinée, où ils firent partie d'un corps auxiliaire que Thèbes envoyait aux Lacédémoniens, qui étaient encore ses amis et ses alliés. Ils étaient près l'un de l'autre, dans les rangs de l'infanterie opposée aux Arcadiens. Il arriva que l'aile des Lacédémoniens, dans laquelle ils se trouvaient, recula, et presque tous prirent la fuite; pour eux, ils joignirent ensemble leurs boucliers et ils soutinrent le choc de l'ennemi. Pélopidas reçut sept blessures, toutes par devant, et il tomba sur un monceau de cadavres amis et ennemis. Épaminondas le crut mort : il s'élança et se tint là, debout, couvrant le corps et les armes de son compagnon, luttant seul contre une foule, et résolu de mourir plutôt que d'abandonner Pélopidas, gisant dans la poussière. Déjà lui-même il avait reçu un coup de lance dans la poitrine et un coup d'épée dans le bras, et sa position était des plus critiques, lorsqu'arriva de l'autre aile Agésipolis, roi des Spartiates, qui les sauva tous les deux contre toute espérance ». Grote (*ib.* p. 274) révoque en doute ce que dit Plutarque de cette prétendue bataille de Mantinée, parce que Xénophon n'en parle pas; il admet toutefois qu'Épaminondas a pu sauver la vie de Pélopidas dans quelque combat antérieur à la paix d'Antalcidas. Pausanias (IX, 13, 1) place en effet l'épisode en question avant le congrès de Sparte en 387. Mais la mention d'Agésipolis dans Plutarque, celle d'une guerre contre Mantinée dans Plutarque et dans Pausanias lui-même, ôtait à cette indication chronologique toute valeur. Depuis la paix de 30 ans (417) on ne connaît aucune expédition de Sparte contre Mantinée avant celle de 385. Il faut donc admettre qu'Épaminondas a fait dès 385 connaissance avec le champ de bataille où il devait succomber en 362.

durent se renfermer dans leurs murs. Là ils se jugeaient inexpugnables. Ils avaient fait leurs approvisionnements en vue d'un long siège. La récolte précédente ayant été bonne, le blé abondait dans la ville. Les habitants n'eurent garde de se laisser intimider, ni de risquer à nouveau une bataille rangée avec des forces inférieures. Le roi fit alors creuser autour de la ville un fossé circulaire ; la moitié des troupes était occupée à la tranchée, sous la garde de l'autre moitié qui se tenait en armes auprès des travailleurs pour les protéger contre les sorties (1). Le fossé terminé, on put en toute sécurité élever un contre-mur circulaire, pour empêcher les sorties : Agésipolis pensait réduire l'ennemi par la famine. Mais l'investissement ne produisait aucun résultat ; l'été se passa (2) sans que les assiégés parussent souffrir du blocus. Leur résistance ne faiblissait pas. Déjà Agésipolis s'inquiétait de voir les forces de Sparte et de ses alliés immobilisées sans profit autour de la place. Faute de machines, le siège menaçait de s'éterniser. C'est alors qu'Agésipolis s'avisa d'un stratagème qui lui fut sans doute suggéré par les Tégéates, habitués de longue date à associer les cours d'eaux à leurs manœuvres contre les Mantinéens (3). Ils en avaient déjà donné la preuve en 418. La nature fournissait le meilleur bélier contre le rempart de Mantinée. Cette fois on mit à contribution l'Ophis qui traversait la ville du Sud-Est au Nord-Ouest. Peu considérable en temps ordinaire, il s'était grossi à la suite des grandes pluies qui inondent la Haute Plaine vers la fin de septembre (4). Les Lacédémoniens construisirent un barrage en amont de la ville. Les eaux, arrêtées à leur sortie refluèrent dans l'intérieur, inondèrent les rues, les fondations des maisons et du mur d'en-

(1) « Agesipolis assiegeait Mantinee avec les allies, qui bien disposes envers les Mantineens, avaient suivi à la guerre les Lacedemoniens, maîtres de la Grece, mais faisaient passer en secret la nuit aux Mantineens tout ce dont ils avaient besoin. Agésipolis, mis au courant de ces faits, lâcha autour du camp de nombreux chiens, en plus grand nombre du côté de la ville, afin que personne ne pût deserter, empêché de fuir par la surveillance des chiens. » Polyainos, II, 25.

(2) Diodore : τὸ μὲν θέρος διετέλεσαν οἱ Μαντινεῖς γενναίως ἀγωνιζόμενοι πρὸς τοὺς πολεμίους (XV, 5). Dans Xenophon et dans Pausanias la duree du siege est plus vague.

(3) Il est arbitraire, comme le fait Curtius (*Hist. gr.*, IV, p. 191) d'attribuer cette idee à Pausanias, pere d'Agesipolis.

(4) ἀπέχωσε τὸν ῥέοντα ποταμὸν διὰ τῆς πόλεως μάλ' ὄντα εὐμεγέθη (Xen. *Hellen.* V, 2, 4). — Diod : τοῦ δὲ χειμῶνος ἐνστάντος, καὶ τοῦ παρὰ τὴν Μαντίνειαν ποταμοῦ μεγάλην αὔξησιν ἐκ τῶν ὄμβρων λαβόντος (XV, 12).

ceinte. Pour augmenter le débit de la rivière, on détourna peut-être d'autres cours d'eau, tels que l'émissaire de la plaine de Louka, dans l'Ophis. L'intérieur de la ville dut être promptement détrempé. Mais pour comprendre les effets destructeurs de l'inondation sur le rempart, il faut admettre que les travaux d'investissement y contribuèrent. En dehors du fossé, dont les terres durent être rejetées extérieurement, les assiégeants avaient élevé un retranchement. Il y avait ainsi, entre le rempart et le contre-mur, une zone concentrique occupée par le fossé : il était très facile d'inonder en tout ou en partie cette zone, où l'Ophis, entravé à sa sortie, devait refluer. Cette rivière artificielle avait pour berges d'un côté le rempart, de l'autre le retranchement, et la ville se trouvait à la fois entourée d'un cercle d'eau et changée en lac à l'intérieur (1). Or, les murs établis en briques crues sur des fondations très basses en menues pierres pouvaient très bien résister sans se disjoindre aux chocs des lithoboles et autres engins de siège ; mais ils n'étaient pas assez surélevés sur leur socle pour être à l'abri de l'inondation (2). On se rappelle la hâte et l'économie apportées à la construction de l'enceinte au moment du synœcisme. Sur un sol aussi détrempé et marécageux que celui de Mantinée, l'absence de précaution contre l'humidité constituait une faute très grave. Toutes ces constructions d'argile furent vite diluées à la base et minées. Les assises inférieures ramollies cédèrent, entraînant des pans de courtines avec leurs tours. Il en advint autant pour les maisons. Bientôt la ville et son enceinte menaçaient de n'être plus qu'un tas de boue. L'Ophis en quelques jours avait causé plus de dégâts que des mois de siège. L'œuvre dont les Mantinéens se montraient si fiers s'effondrait par leur imprévoyance : leur belle forteresse se transformait en ville ouverte abîmée dans un marécage. En vain les défenseurs tentèrent de conjurer le désastre. Ils étayaient les murs chancelants ou lézardés. Ils imaginèrent tous les moyens

(1) Il n'est pas nécessaire de supposer que la chute effective du mur fut complète. C'est à la sortie de la rivière, au N. O. de la ville, que l'eau refoulée exerça sur le rempart les dégâts les plus considérables. Xénophon (*Hell.* V, 2, 5) parle d'une portion de mur ou courtine qui s'écroula la première, puis d'une tour qui s'ébranla et que les Mantinéens essayèrent d'étayer. Mais de proche en proche l'eau gagnait le pourtour tout entier : δείσαντες μὴ πεσόντος τῆ τοῦ κύκλῳ τείχους. C'est à tort que Gell prétend avoir retrouvé les restes de la digue d'Agésipolis. Voy. son plan, p. 195.

(2) Xén. *ib.* ἐμφραχθείσης δὲ τῆς ἀπορροίας ἤρετο τὸ ὕδωρ ὑπέρ τε τῶν ὑπὸ ταῖς οἰκίαις καὶ ὑπὲρ τῶν ὑπὸ τῷ τείχει θεμελίων.

possibles pour obvier à la chute des tours. Rien ne réussit : l'eau pénétrait partout à la fois, et faisait son œuvre sûrement. Les ressources ordinaires de la défense étaient impuissantes contre ce nouvel ennemi. Il ne restait plus aux Mantinéens qu'à sauver leurs personnes. La brèche ainsi faite, l'assaut n'était plus qu'un jeu pour les assiégeants ; ensuite, suivraient le massacre, le pillage, toutes les misères d'une ville enlevée de haute lutte. Agésipolis ne serait plus maître d'empêcher ses troupes d'user du droit de la guerre. Les Mantinéens éludèrent cette extrémité en se hâtant d'entrer en pourparlers. Ils déclaraient se soumettre aux ordres de Sparte et consentir à raser leurs murs. Mais Agésipolis estima que ce dernier résultat était déjà presque obtenu par sa tactique. Une capitulation aussi illusoire ne satisferait pas les esprits à Sparte. Le loyalisme des Mantinéens n'inspirerait confiance qu'une fois leur puissance brisée, leur synœcisme disloqué et tous les rouages de leur État rompus et dispersés. Les éphores et le comité qui accompagnaient les rois spartiates à la guerre rappelèrent sans doute à Agésipolis la faiblesse d'Agis envers Argos. Bref, on exigea le retour des Mantinéens à la vie cantonale. Mantinée accepta le diœcisme comme un suicide nécessaire. La justice de Sparte avait prononcé (1) !

Capitulation et exil des Argolisants et des démocrates.

Il faut reconnaître la modération d'Agésipolis : il s'abstint de toutes représailles sur les personnes. Son père et lui s'entendirent pour éviter l'effusion du sang. Le parti laconien n'était que trop disposé à abuser de la présence de ses patrons pour se livrer aux pires excès. Pausanias employa son crédit en faveur de ses amis les démocrates. D'accord avec lui, son fils régla de

(1) Nous possédons trois récits de ces faits : ceux de Xénophon (V, 2, 4 et suiv.), de Diodore (XV, 12) et de Pausanias (VIII, 8, 7). Le premier, dans son impitoyable et froid laconisme, est le mieux informé. Diodore y ajoute un détail, sans doute emprunté à Éphore, la demande de secours à Athènes (XV, 5), et plusieurs inexactitudes tirées de son crû, telle que la clause du diœcisme contenue dans l'ultimatum de Sparte. Que le démembrement de l'état mantinéen fût prémédité par Sparte, cela semble probable ; mais elle comptait l'obtenir à la suite du démantèlement et non l'imposer *a priori*. L'opération du barrage de l'Ophis, si claire dans Xénophon, est dénaturée par Diodore : il la confond avec la manœuvre d'Agis, en 418 ; d'après lui la rivière fut *détournée* à l'aide de grandes digues et forcée de traverser la ville, d'où résulta l'inondation de l'intérieur et des environs. Diodore écrit l'histoire en rhéteur, sans expérience des réalités. Pausanias, toujours soucieux d'étaler son érudition, démontre que la manœuvre d'Agésipolis avait un précédent, le stratagème célèbre de Cimon au siège d'Éione.

la façon la plus correcte la situation des réfugiés argiens et des démagogues mantinéens. Soixante de ces personnages, les plus compromis, s'attendaient à servir de victimes expiatoires; mais Agésipolis leur accorda la libre sortie de la ville. Leur départ eut lieu avec un certain apparat. Au delà des portes, les troupes lacédémoniennes formaient la haie des deux côtés de la route, sans doute celle d'Athènes par Aléa (1), la lance au poing : « malgré leur haine, ils ont moins de peine à s'abstenir d'offenses envers eux que les nobles mantinéens : ceci soit cité comme un bel exemple de discipline (2). »

Le parti démocratique décapité par l'exode de ses chefs, on procéda au diœcisme. L'enceinte fut rasée; les habitants durent eux-mêmes démolir la plus grande partie des maisons. On ne laissa subsister, autour des temples, qu'un groupe insignifiant d'habitations (3). La capitale de la Mantinique, réduite à l'état de bourgade, n'était plus que le squelette d'elle-même. Ceux des habitants qui n'étaient pas autorisés à rester sur place furent répartis entre les quatre κῶμαι, comme avant le synœcisme. Ils se construisirent de nouvelles maisons, non sans pleurer les demeures aimées, qu'une impitoyable consigne leur avait fait abattre de leurs propres mains (4). Dès lors, une existence nou- Le diœcisme.

(1) Xénophon (*Hell.* V, 2, 6,) désigne, comme exilés, les argolisants et les prostates du parti démocratique : on pourrait croire qu'ils cherchèrent un refuge à Argos, mais cette ville était dominée par les oligarques et leur eût fait mauvais accueil, s'étant refusée à les secourir. C'est à Athènes qu'ils durent trouver asile (voy. p. 423, note 3).

(2) Xén. *Hell.* V, 2, 6. — On voit par cette phrase de Xénophon, que les dissensions intérieures avaient fini par s'exaspérer à Mantinée comme ailleurs. Il y avait dans cette ville un parti laconien oligarchique et un parti argolisant, soutien de la démocratie. Les revers de Mantinée, la perte de la Parrhasie, la défaite de 418, le developpement de la plèbe urbaine, et surtout les intrigues de Sparte, avaient modifié l'ancienne situation des partis.

(3) Les édifices du culte, les ἀναθήματα et les monuments publics ne pouvaient être détruits parce qu'ils étaient consacrés. Leurs débris se sont retrouvés dans la ville nouvelle (v. p. 188). Les inscriptions qui rappelaient les succes des Mantinéens sur les Lacédémoniens, les Tégéates et leurs alliés, furent martelées, comme la dédicace de la statue offerte à Apollon après la bataille de Ladokeion, en 422 (Voyez p. 387). Pausanias (VIII, 8, 9) : Ὡς δὲ εἷλε τὴν Μαντίνειαν, ὀλίγον μέν τι κατέλιπεν οἰκεῖσθαι, τὸ πλεῖστον δὲ ἐς ἔδαφος καταβαλὼν αὐτῆς κατὰ κώμας τοὺς ἀνθρώπους διῴκισε, indique que la ville ne fut pas complètement évacuée.

(4) Xén. *Hell.* V, 2, 7. Τὸ μὲν πρῶτον ἤχθοντο, ὅτι τὰς μὲν ὑπαρχούσας οἰκίας ἔδει καθαιρεῖν, ἄλλας δὲ οἰκοδομεῖν. — Diod. XV, 12 : Διόπερ ἠναγκάσθησαν τὴν μὲν ἰδίαν πατρίδα κατασκάπτειν. — Sur le chiffre des dèmes de Man-

velle commence pour eux. La turbulente cité n'existe plus. Dans ses membres mutilés et dispersés, la vie nationale s'éteint. La démocratie, âme de ce corps jadis vigoureux, est bâillonnée. Sur l'Agora silencieuse et déserte, la voix des démagogues n'ira plus au loin dans le monde grec porter le nom de la vaillante ennemie de Sparte. La Haute Plaine, rendue au calme de la vie rustique, à l'égoïsme des intérêts particuliers, cessera d'être l'asile de l'indépendance péloponnésienne. Les conservateurs, pour la plupart riches propriétaires, se trouvaient dans les dèmes ruraux plus rapprochés de leurs domaines. Le diœcisme servait donc leurs intérêts, les laissant libres de se consacrer sans autres soucis à l'exploitation de leurs terres. Les bénéfices de la servitude leur en faisait oublier la honte. Xénophon se porte garant de leur satisfaction. Sparte, de son côté, n'avait qu'à se louer de leur attitude : ils furent désormais des alliés modèles, dociles aux convocations et ne murmurant plus contre leurs obligations militaires (1). Comment l'ordre n'eût-il pas régné dans les cinq bourgs ? Sparte avait pris soin de les isoler les uns des autres. Il n'y avait plus entre eux de communauté, de κοινόν. Chacun d'eux formait, non plus une subdivision de l'État, mais un État

tinée, Xénophon diffère des autres auteurs : Διῳκίσθη δ' ἡ Μαντίνεια τετραχῆ, καθάπερ τὸ ἀρχαῖον ᾤκουν (*Hell.* V, 2, 7), tel est le texte fondamental. Le sens en est clair : la population de Mantinée fut divisée en quatre, et répartie comme autrefois. Ce qui veut dire qu'en dehors de la capitale, il y avait quatre dèmes ruraux. Mais le chiffre total de cinq dèmes, y compris les débris du chef-lieu (Pausan. VIII, 8, 9), est indiqué par Éphore : εἰς ε' κώμας τὴν Μαντινέων διῴκισαν πόλιν Λακεδαιμόνιοι (Éphore, 20e liv. d'ap. Harpocration : Μαντινέων διοικισμός. Cf. Photius, *Lexic.*), et confirmé par Diodore et Strabon qui le lui ont sans doute emprunté : Αὐτοὺς δὲ μετοικῆσαι πάντας εἰς τὰς ἀρχαίας πέντε κώμας, ἐξ ὧν εἰς τὴν Μαντίνειαν τὸ παλαιὸν συνῴκησαν (Diod. XV, 5, 4) ; Strabon VIII, 3, 2, p. 337). οἷον τῆς Ἀρκαδίας Μαντίνεια μὲν ἐκ πέντε δήμων ὑπ' Ἀργείων συνῳκίσθη. Comme ce même chiffre se retrouve dans la division de la ville, après le synœcisme, en cinq tribus ou quartiers, il me paraît bien établi. Bursian suppose (*Geogr. Griech.* II, p. 211, note 1) qu'Éphore et ceux qui l'ont suivi se sont laissé induire en erreur par quelque fausse tradition relative à la fondation de la ville (?). Sur le diœcisme des Mantinéens, cf. Pausan. IX, 14, 2 et 4. — Isocr. *de Pace*, 100 ; *Panegyr.* 126. — Polyb. IV, 27, 6. — L'allusion au diœcisme de Mantinée, qu'on croyait relever dans le *Banquet* de Platon (193A) et qu'on attribuait à un anachronisme voulu, est niée par v. Wilamowitz Mœllendorf (*Hermes*, XXXII, p. 102).

(1) Xen. *Hell.* V, 2, 7 : συνεστρατεύοντο δ' ἐκ τῶν κωμῶν πολὺ προθυμότερον ἢ ὅτε ἐδημοκρατοῦντο. — VI, 4, 18 : ἑπόμενοι δὲ καὶ οἱ Μαντινεῖς ἐκ τῶν κωμῶν συνεστρατεύοντο· ἀριστοκρατούμενοι γὰρ ἐτύγχανον.

autonome, avec des magistrats recrutés parmi les *excellents* (βέλτιστοι). Sparte avait-elle besoin de troupes, on leur envoyait à chacun en particulier un ξεναγός, officier recruteur des milices auxiliaires (1). L'optimisme officiel des créatures de Sparte s'explique de soi, puisqu'elles régnaient. La décentralisation de l'État mantinéen leur donnait la haute main, multipliait pour elles les profits. Le peuple ne comptait plus.

Impression dans le monde grec.

Dans le monde grec, on jugea ces faits avec moins d'indulgence que Xénophon. Au lieu de l'idylle esquissée par l'historien, l'opinion commune ne vit qu'un détestable attentat. L'exécution de Mantinée n'inspire à l'auteur des *Helléniques* que la réflexion suivante : « Voilà ce qui se passa à Mantinée : cet exemple apprit aux hommes à ne pas laisser passer de fleuve dans leurs murs (2) ». Cette leçon saugrenue valait bien la vie d'un peuple, sans doute! Tandis que la conscience de l'historien laconomane se mettait aussi allègrement à l'aise, toutes les âmes en qui survivait le sentiment de la dignité hellénique furent douloureusement affectées. Athènes s'empressa d'assurer à ses anciens alliés un généreux asile, en conférant aux bannis, qui vinrent s'installer chez elle, des privilèges honorifiques et des avantages matériels, tels que l'ἀτέλεια (3). En effet, Athènes

(1) Sur ces ξεναγοί, v. Thucyd. II, 75. — Xén. *Hell.* III, 5, 7. — V, 1, 33. — *Resp. lac.* 13, 4. ξένων στρατίαρχοι. — Il y en avait un pour chaque ville : οἱ ξεναγοὶ ἑκάστης πόλεως ξυνεφεστῶτες (Thuc. II, 75). Le fait d'envoyer chez les Mantinéens, non plus un, mais cinq de ces officiers, impliquait l'autonomie de chaque κώμη. Il n'y avait plus d'État mantinéen (Xén. *Hell.* VI, 5, 3).

(2) Xén. *Hell.* V. 2, 7.

(3) C'est du moins ce qui paraît résulter des fragments d'une inscription (C. I. A. II, 4) ingénieusement restituée par Ad. Wilhelm (*Eran. vindobonensis*, 1893, p. 241, sq.). M. Foucart (*Bull. de Corr. hellen.* XII, p. 164) avait déjà reconnu dans ce texte le décret cité par Démosthène (*Contre Leptine*, 59 et suiv.) en l'honneur des réfugiés thasiens qu'une réaction oligarchique avait expulsés comme coupables de sympathies athéniennes (ἐπ' ἀττικισμῷ). Le peuple leur octroyait l'ἀτέλεια, *comme aux Mantinéens*, et chargeait leurs chefs N (aumachos ?) et Ecphantos (cité par Démosthène) de dresser la liste de leurs noms. D'après Wilhelm, la lecture Μαντινεῦσιν, vérifiée sur l'original, semble très probable, quoiqu'incomplète. Dans ce cas, la mesure concernant les Mantinéens avait dû être prise après le bannissement des 60 par Agésipolis. Ce décret aurait servi de modèle aux mesures analogues votées par le peuple athénien en faveur des partisans d'Athènes expulsés de différents pays par le parti laconien, dans les années qui suivirent la paix d'Antalcidas. Les Mantinéens exilés par Agésipolis l'ont été, d'après Xénophon, en qualité d'*argolisants*, et non pour cause d'*atticisme*. Toutefois, on doit remarquer ceci : 1° les deux termes sont équivalents, comme deux variantes d'un

seule pouvait offrir un refuge aux démocrates, puisque Argos n'était plus libre et le crime que Sparte leur reprochait, c'étaient surtout leurs sympathies pour Athènes, leur *atticisme*, comme disait une expression énergique et concise. Isocrate (1) fit entendre une protestation aussi indignée que le lui permettait sa douce et souriante sénilité. Si obscurcies que fussent après tant de conflits, de ligues et de contre-ligues, après l'immixtion de l'argent perse dans les affaires de la Grèce, les notions sur le droit des peuples à se gouverner eux-mêmes, un acte d'aussi odieuse brutalité révoltait les consciences et inquiétait les esprits. Le Grec ne concevait pas l'individu en dehors de la cité ; sans cité, l'homme lui semblait une épave dans le monde. Toute son activité se dépensait pour le développement et la splendeur de la cité. Créer des cités nouvelles, c'était donc vraiment faire

même sentiment, l'anti-laconisme. L'influence argienne à Mantinée a prédominé depuis le synœcisme, et le parti argolisant a triomphé en 420, au moment de la ligue séparatiste. Pour les Arcadiens, jusqu'en 385, Athènes n'apparaît que dans le recul, derrière Argos, et quand elle intervient en leur faveur, c'est pour soutenir Argos, chef de file de la résistance anti-spartiate. Même en ses jours d'abdication, Argos reste dépositaire de la confiance et de l'espoir des Mantinéens ; ses démocrates, quand le vent souffle à l'oligarchie, trouvent refuge à Mantinée. Les deux villes, quand leurs gouvernements ont les mêmes idées, fraternisent dans l'intimité. Le terme d'argolisant était donc devenu à Mantinée synonyme de démocrate, d'anti-laconien ; il continuait à être employé, même lorsqu'Argos laconisait, comme c'était le cas en 385 et que les démocrates n'avaient plus d'espoir qu'en Athènes. Xénophon se sert du terme local, tout à fait de mise dans son récit des choses péloponnésiennes. Mais le peuple athénien, qui se posait en patron de tous les ennemis de Sparte, ne pouvait que reconnaître des clients dans les martyrs de l'anti-laconisme, surtout quand ces exilés lui rappelaient leurs titres à sa sympathie : l'alliance avec Alcibiade, les luttes soutenues ensemble pour la bonne cause, etc. Aussi les Mantinéens furent-ils honorés comme des victimes de l'atticisme. Il en eût été de même pour les Éléens et les Argiens, le cas échéant : c'était la même politique qui avait fait accueillir les Platéens. 2° les mots ἐπ' ἀττικισμῷ s'appliquent aux Thasiens ; il n'est fait allusion aux Mantinéens que pour mémoire. On ne serait donc pas fondé à opposer les termes de Xénophon qui les concernent à ceux d'un décret qui ne les concerne pas. 3° Si Démosthène a omis de parler des Mantinéens, c'est que ceux-ci étaient des amis indépendants : ils s'étaient servis de l'alliance attique pour la défense de leur autonomie et non pour changer de patrie ; ils vivaient en communion d'idées avec la démocratie athénienne, mais ils ne se seraient pas livrés à elle pieds et poings liés, comme firent les Thasiens en accueillant Thrasybule après avoir chassé la garnison spartiate. Leur atticisme était l'expression de leur anti-laconisme, mais non une marque de sujétion.

(1) *Paneg.* 126. — *De Pace*, 100.

œuvre de Grec ; perfectionner sans cesse cet organisme délicat, c'est à quoi les esprits les plus profonds de la Grèce appliquaient leur pensée. Au contraire démembrer une cité, ravaler le citoyen, l'homme idéal, libre, conscient de ses droits et de ses devoirs civiques, au rang de villageois, c'était commettre un crime de lèse-culture dont un tyran ou des barbares seuls semblaient capables. Les factions elles-même, dont Sparte faisait ses instruments de domination, pouvaient, dans leur soif du pouvoir, rêver les représailles les plus subversives, massacres, exils, confiscations ; mais elles n'auraient jamais médité une pareille mutilation de la patrie, dépecée, dégradée, réduite à un obscur ramassis de cabanes et de métairies.

Il devenait évident pour tous que Sparte s'apprêtait à pousser à ses dernières conséquences la politique anti-hellénique de Lysandre et d'Agésilas. Sa fureur ne connaissait plus de frein. Après Élis et Mantinée, il n'y avait plus en Grèce de sécurité. L'arbitraire de Sparte (1) allait peser lourdement sur les Grecs, alors qu'on venait d'annoncer bien haut une ère de paix réparatrice. Ces sombres pressentiments, Sparte prit à tâche de les confirmer : le siège de Phlious et la prise de la Cadmée montrèrent à tous les patriotes comment Sparte respectait l'autonomie des villes (2). Mais il y avait encore assez de forces en Grèce pour que ces excès fissent lever à point nommé un libérateur.

Le régime spartiate de 385 à 371.

Quelle que fût la réprobation soulevée contre Sparte par ses violences, elle n'en subit que plus tard les conséquences fâcheuses (3). Tout d'abord, le châtiment de Mantinée produisit sur les

(1) Trente ans auparavant, après la conquête de la Parrhasie, Sparte s'était contentée de renfermer Mantinée dans les limites de son district. Si depuis, sans que Mantinée eût fait acte de rébellion positive, sans que la démocratie mantinéenne fût devenue moins modérée dans ses aspirations, elle aggrave le traitement, c'est que, dans leurs rapports avec la Perse, ses hommes d'État avaient de plus en plus perdu la notion des droits et des sentiments helléniques.

(2) La politique spartiate est alors celle du fait accompli. Xénophon s'incline devant elle et ne la juge pas. Il est curieux d'opposer à son silence bénévole la vigoureuse diatribe de Polybe, pourtant bien mal disposé pour les Mantinéens : IV, 27, 6 : Μαντινεῖς, φίλους ὄντας καὶ συμμάχους, ἀναστάτους ποιήσαντες, οὐκ ἔφασαν ἀδικεῖν, ἐκ μιᾶς πόλεως εἰς πλείους αὐτοὺς διοικίσαντες. Ἄνοια μετὰ κακίας χρώμενοι, διὰ τὸ δοκεῖν, ἐάν τις αὐτὸς ἐπιμύῃ, μηδὲ τοὺς πέλας ὁρᾶν ! Cf. liv. XXVIII, 4 (éd. Hultsch. t. IV, p. 1342).

(3) Xénophon est obligé d'en convenir, mais cet aveu tardif ne lui est arraché que par l'échec de la politique spartiate à Thèbes. (*Hell.* V, 4, 1. — VI, 3, 11.) Il ne trouve pas en lui-même, dans le sentiment de la justice violée, des raisons suffisantes de blâmer ; il lui faut attendre la sanction des faits.

autres alliés l'effet attendu. Les ξεναγοί n'eurent qu'à se présenter dans les villes terrorisées pour obtenir sans discussion les milices réclamées. L'obligation du service, à laquelle Mantinée avait si souvent dérogé, apparut comme un devoir inéluctable. C'est alors que Sparte emprunta à Athènes son système du rachat : les alliés recevaient, moyennant finances, la faculté de s'exempter de la prestation en hommes d'armes. Chacun y trouvait son compte : l'état directeur qui améliorait son armée nationale avec l'argent de ses vassaux et à leur détriment, puisqu'il affaiblissait ainsi leurs ressources militaires et leurs moyens de résistance : — et les alliés, qui pouvaient rester chez eux, quand ils le jugeaient préférable (1). Au moment où Sparte allait se lancer dans des expéditions lointaines en Thrace, il était très habile de supprimer entre elle et ses alliés cette cause de dissentiment (2). On ignore dans quelle mesure les 5 bourgs mantinéens ont profité de cette faculté du remplacement, pendant les campagnes de Sparte dans le Péloponnèse et au dehors de 385 à 371. Durant cette période, ils sont pour ainsi dire absents de l'histoire : simples soldats dans les rangs auxiliaires, leur conduite est obscure. Le duel s'engage entre Sparte et Thèbes : Athènes y assiste comme témoin de Sparte, depuis la paix de 371, conclue à l'exclusion de Thèbes. Les Lacédémoniens s'engageaient à licencier leurs armées de terre et de mer et à reconnaître l'autonomie des villes (3). Mais ces clauses restèrent lettre morte, car à la nouvelle de leur défaite à Leuctres (6 juillet 371) les Lacédémoniens appelèrent le ban et l'arrière-ban des auxiliaires.

Les Mantinéens sortirent avec empressement de leurs bourgs pour se joindre à Archidamos, fils d'Agésilas. Ils obéissaient donc toujours à Sparte comme à un maître et vivaient encore sous la coupe de leurs oligarques (4). D'ailleurs Archidamos ne mit guère à profit leur bonne volonté.

(1) Xen. *Hell.* V, 2, 10. — Le tarif était, par jour, de 3 oboles d'Égine par hoplite (0 fr. 67) : de 12 oboles ou d'un statère d'argent (didrachme = 2 fr. 70) par cavalier. L'amende exigible des États réfractaires se montait à un statère par homme et par jour.

(2) Ce qui semblait aux alliés le plus vexatoire, c'était de marcher contre des ennemis que Sparte s'était faits sans les consulter (Xen. *Hell.* VI, 3, 8).

(3) Xen. *Hell.* VI, 3, 18-19 et 36. — Le Congrès s'était réuni à Sparte. Une clause ajoutait qu'en cas d'oppression d'une ville par une autre, celui qui voudrait aurait le droit d'intervenir. C'est en vertu de cet article que Sparte intervint en 370 contre Mantinée pour l'égée. Voy. plus loin, p. 438.

(4) *Ib.* VI, 4, 18.

CHAPITRE VIII.

PÉRIODE THÉBAINE.

(371-362)

La journée de Leuctres marquait pour Sparte le commencement de l'expiation. Thèbes affranchie devenait le centre des espérances de quiconque avait une patrie à délivrer. Depuis qu'Athènes avait désappris les généreuses traditions de Périclès, les faibles et les opprimés n'avaient plus d'autre appui que Thèbes. L'entrée en scène d'Épaminondas promettait à la Grèce une ère de renaissance politique (1). Sans doute les vastes desseins du patriote thébain portaient atteinte aux situations acquises, contrariaient l'égoïsme des deux vieilles nations jusqu'alors investies du privilège exclusif de l'hégémonie. Aussi ni les Spartiates ni les Athéniens ne lui ont rendu pleine justice. Ils ont essayé de faire le silence sur son œuvre. Xénophon le rapetisse aux proportions d'un aventurier malintentionné : Iphicrate lui paraît être un plus grand homme. Conséquences de la bataille de Leuctres, (été-automne, 371).

Mais Épimanondas dominait de toute sa pensée la coalition des intérêts particularistes. Il rêvait une transformation radicale du Péloponnèse, une répartition des forces de la péninsule telle que la suprématie politique, définitivement enlevée à Sparte, fût déférée au centre même du pays. Il n'était plus seulement question, comme à l'époque de Phidon, de Thémistocle, d'Alcibiade, de tendre derrière Sparte une chaîne d'éléments résistants. Il s'agissait d'une véritable création. L'esprit moderne encourageait l'éveil des nationalités. C'était un résultat de l'oppression maladroite de Sparte. En piétinant les sentiments patriotiques des peuples, elle avait fait germer au fond des consciences ces Projets d'Épaminondas.

(1) Polyb. VIII, 1, 6. — Plut. *Ages.* 27, 3.

forces refoulées. Les souffrances de la faiblesse deviennent un levain d'énergie. C'est à ce travail latent qu'était due l'éclosion de la puissance thébaine ; peu à peu, gagnées par la contagion de l'exemple, les nationalités surgirent du sol grec tout armées. Phocidiens, Arcadiens, Thessaliens, Achéens, Macédoniens, Étoliens apparurent, pour jouer, avec un succès inégal, les nouveaux rôles. Déjà, après la paix de 374, un souffle révolutionnaire avait agité dans le Péloponnèse certains sujets de Sparte, leurrés par le vain mot d'autonomie (1). Ces tentatives avortèrent, faute de cohésion. Ce fut méthodiquement qu'Épaminondas entreprit la restauration de la liberté dans la Péninsule. Il refit une patrie à ceux qui n'en avaient plus, il en créa de nouvelles pour ceux qui n'en avaient pas encore. La politique rétrograde de Sparte avait fait tant de victimes depuis des siècles ! Il y avait deux catégories d'opprimés : les peuples qu'elle avait tués, comme les Messéniens, et ceux qu'elle avait empêchés de naître à la vie politique, comme les Arcadiens. Il fallait donc tout reprendre en sous-œuvre : ressusciter les nations mortes et éveiller les énergies engourdies dont Sparte entretenait le sommeil léthargique. Le premier soin d'Épaminondas fut de rassembler les membres épars du peuple messénien : c'était là une œuvre de résurrection bienfaisante. Mais le cas de l'Arcadie n'offrait pas moins d'intérêt.

Réveil de la nationalité arcadienne.

Cette souche la plus ancienne et jadis la plus vigoureuse du Péloponnèse n'avait rien produit depuis les beaux jours de la période protohistorique. La bravoure arcadienne se laissait toujours exploiter sans gloire et sans dignité par l'étranger : le peuple arcadien ressemblait à un grand corps sans âme, louant sa force à prix d'argent et mû par le caprice du plus offrant. Comme l'Hercule de la Fable, il s'épuisait en besognes ingrates et serviles, étant de taille à se faire respecter. Ceux que l'émigration et le service mercenaire n'entraînaient pas au dehors végétaient dans un état d'infériorité entretenu systématique-

(1) Mouvements démocratiques à Phigalie, à Sicyone, à Phlious, à Corinthe, plus tard à Argos (Diod. XV, 40). Diodore place la plupart de ces révolutions après 374. Curtius (*Hist. gr.* trad. fr., IV, p. 399) suit son opinion. Grote (XV, p. 31, n° 1) et von Stern (*Gesch. der spartan. u. theban. Hegemonie*, p. 99) se sont efforcés de prouver que Diodore avait confondu la paix de 374 et celle de 371, et attribué à la première les conséquences de la seconde. Mais leur argumentation repose sur des probabilités peu décisives.

ment. La moitié de l'Arcadie se trouvait mise au séquestre. Il fallait développer chez ces incomplets la notion d'une existence moins rudimentaire que le régime cantonal, moins humiliante que la domesticité.

Épaminondas rêva de les initier au mouvement des sociétés civilisées, de les helléniser. De quel poids ils pouvaient peser dans les destinées de la Grèce, il le comprit ; aussi voulut-il les organiser logiquement en fondant Mégalopolis. Le synœcisme du Ménale et du bassin de l'Alphée avec la constitution d'une grande ligue arcadienne, devait mettre en train cette force dormante et jusqu'alors inconsciente.

Intervention d'Athènes (fin 371).

Les projets du Thébain trouvèrent dans Mantinée un agent intelligent et actif. Quoi qu'en dise Xénophon, l'ambitieuse démocratie ne s'était nullement résignée au genre de vie imposé par Sparte. Les Mantinéens n'attendaient qu'une occasion favorable pour passer outre au veto de leurs tyrans et s'échapper de leurs bourgades.

Quatorze ans de vie rurale n'avaient tué en eux ni l'ancien esprit d'entreprise ni le patriotisme vivace. Cette occasion, Athènes la leur offrit au lendemain de Leuctres. Après avoir fort mal accueilli la victoire de leurs voisins (1), les Athéniens comprirent qu'ils en pourraient confisquer le bénéfice à leur profit en devançant habilement les projets des Béotiens. Sparte abattue, ils se hâtèrent d'offrir leur protection à tous les peuples que la victoire d'Épaminondas venait d'émanciper. Les Béotiens n'étaient pas des sauveurs sympathiques ; on se défiait de leurs arrière-pensées, on ne leur pardonnait pas leur abstention pendant la guerre médique. Si l'on acceptait d'être délivré par leurs armes, on se croyait dispensé de toute reconnaissance, et surtout on ne se souciait pas de les subir comme maîtres. Lors donc que les Athéniens eurent convoqué en Congrès les États du Péloponnèse pour leur proposer la conclusion d'un traité sur les bases de la paix d'Antalcidas, ils accoururent tous et prêtèrent le serment suivant : « Je resterai fidèle au traité que le roi a dicté et au décret des Athéniens et de leurs alliés. Si l'on attaque une des villes qui auront prêté ce serment, je la secourrai de toutes mes forces. » (fin 371). Les villes petites et grandes devaient être également indépendantes. Dans chacune d'elles, les magistrats

(1) Xén. *Hell.* VI, 4, 19.

prêtèrent serment devant une commission d'Athéniens et des autres signataires (1).

Renaissance et reconstruction de Mantinée (été-automne 371)

La paix conclue à Sparte 20 jours avant Leuctres avait à peine été observée. Elle subsistait néanmoins, et les nouveaux amis d'Athènes restaient toujours liés à Sparte. Forts de leur nouvel appui, les démocrates mantinéens pouvaient en toute légalité réclamer pour leur pays la fin du régime de coercition (2). Mais il y avait peu à attendre du bon vouloir de Sparte, plus entêtée que jamais à ne rien céder. D'ailleurs les exilés de 385 revenaient, pressés d'agir et de reprendre la conduite des affaires. On se passa donc du consentement problématique de Sparte. Les oligarques n'avaient sans doute pas attendu qu'on leur signifiât leur congé pour aller se réfugier en Laconie. A l'appel des démagogues, le peuple des 5 bourgs se réunit en assemblée générale pour la première fois depuis 14 ans. Il décréta un nouveau synœcisme et la construction d'une nouvelle enceinte. Mantinée allait renaître de ses ruines et recommencer son histoire interrompue. On se mit à l'œuvre sans délai (été-automne 371). Des villes d'Arcadie envoyèrent des ouvriers pour aider à la construction. Élis, quoique n'ayant pas encore signé le pacte d'Athènes, comprit ses intérêts. La restauration de la puissance mantinéenne la touchait de près. Elle contribua de ses deniers et fit don de 3 talents (3). En même temps, les Mantinéens, en gens avisés soupçonnant que l'appui d'Athènes serait plus sentimental qu'ef-

(1) Xen. *Hell.* VI, 5, 1 sqq. Les Éléens seuls refusèrent de s'engager pour ne pas affranchir leurs sujets de Margana, de Scillonte et de la Triphylie. Busolt (*der zweite Athen. Bund.*, p. 704) suppose que les Lacédémoniens eux-mêmes prêtèrent le serment et reconnurent l'indépendance des villes. Sur le premier point, Xénophon manque de précision. L'adhésion officielle des Lacédémoniens ne paraît pas une condition nécessaire de la reconnaissance tacite de l'autonomie des villes sous l'égide d'Athènes. L'opinion de Busolt sur le sens du mot ὅρκοι par lequel Xénophon désigne ce pacte, est trop systématique. La distinction des termes ὅρκοι et συμμαχία, σπονδαί et εἰρήνη est dénuée de fondement. Ὅρκοι s'applique à toute espèce de pacte ou traité (Gratzel, *De pactionum inter graecas civitates appellationibus*, Halle, 1885). En provoquant la réunion du Congrès de 371, Athènes voulait faire entrer les États péloponnésiens dans la seconde Ligue maritime, reconstituée dès 377, avec participation au Synedrion fédéral. L'adhésion de Sparte à cette Ligue, dont les statuts étaient rédigés contre elle, est donc invraisemblable. — Voy. Swoboda, *Der hellen. Bund des Jahres 371* (Rhein. Mus. XLIX, 1894, p. 325 sq.).

(2) Xen. *Hell.* VI, 5, 3. Ὡς ἤδη αὐτόνομοι παντάπασιν ὄντες.

(3) Xen. *Hell.* VI, 5, 3, 4, 5.

ficace, durent s'assurer l'approbation d'Épaminondas. L'appui moral de Thèbes leur était acquis d'avance. Pausanias (1) prétend même que l'initiative du synœcisme revient au Thébain. Ce point reste obscur; car Pausanias reproduit la tradition béotienne. Les événements s'étaient succédé si vite que Thèbes n'avait pas encore eu le temps d'intervenir dans le Péloponnèse (2). Cependant on peut admettre qu'après l'appel adressé par Athènes aux sujets de Sparte, elle s'empressa de regagner le terrain perdu. Xénophon n'en dit mot. Mais la collaboration au moins technique d'Épaminondas aux travaux de reconstruction est très probable. La grandeur du plan, l'admirable adaptation des ouvrages à la nature du terrain, l'analogie des dispositifs avec ceux de Messène, indiquent qu'une même pensée a dirigé toutes ces savantes conceptions.

Intervention de Sparte (fin 371) et mission d'Agésilas.

A la nouvelle de ces faits, Sparte s'émut. C'était encore l'incorrigible Mantinée qui donnait, au premier revers, le signal de l'insurrection! Mais les temps étaient changés. Il ne pouvait plus être question d'une punition exemplaire; derrière Mantinée, Sparte apercevait tous les signataires du pacte d'Athènes, Athènes elle-même, Épaminondas et les sympathies de tous les Hellènes. Les vaincus de Leuctres n'avaient plus le verbe si haut, ni la main si lourde qu'en 385. L'essentiel était de sauver les apparences. Sparte consentirait à laisser faire, mais elle désirait qu'on sollicitât son consentement. Ce ne serait d'ailleurs qu'une formalité : non seulement les Mantinéens obtiendraient l'autorisation de rebâtir leurs murs, mais Sparte en prendrait

(1) Pausan. VIII, 8, 10; Μαντινέας δὲ ἐκ τῶν κωμῶν κατάξειν ἐς τὴν πατρίδα ἔμελλον Θηβαῖοι μετὰ τὸ ἔργον τὸ ἐν Λεύκτροις. — IX, 14, 2. Μαντινέας δὲ κατὰ κώμας ὑπὸ Ἀγησιπόλιδος διῳκισμένους ἐς τὴν ἀρχαίαν συνήγαγεν αὖθις πόλιν.

(2) Épaminondas, à ce moment, était occupé dans la Grèce centrale; dans le Péloponnèse, la fondation de Mégalopolis devait être son premier souci. Il semble donc difficile qu'il ait pu diriger en personne le synœcisme et la reconstruction de Mantinée. La chronologie de ces événements n'offre pas toute la précision désirable dans Xénophon et dans Pausanias. Il semble bien que les travaux de reconstruction ont précédé l'arrivée d'Épaminondas dans le Péloponnèse et la restauration de Messène à la fin de 370. D'autre part, de ce qu'Épaminondas n'était pas présent, de sa personne, à tous ces faits, il ne s'ensuit pas, comme le soutient von Stern (*Spartan. u. theban. Hegem*, p. 156) qu'il ne les ait ni inspirés, ni encouragés. Sa campagne en Arcadie, en 370, devait être la consécration de ses desseins antérieurs, qui avaient déjà reçu, grâce à l'initiative du parti démocratique et peut-être de Lycomèdes, un commencement d'exécution.

les frais à sa charge. Ces concessions extraordinaires prouvent combien Sparte tenait, pour le principe, à éluder l'humiliation d'une désobéissance formelle, qu'elle prévoyait impunie (1). N'ayant plus la réalité du pouvoir, elle en poursuivait l'ombre avec désespoir. Le plus piquant de la situation, c'est qu'Agésilas en personne fut chargé de cette pénible démarche : il allait, en somme, supplier ses victimes d'épargner à leur bourreau un suprême affront. Agésilas, chargé d'une mission conciliatrice, était un spectacle étrange pour la Grèce, une belle revanche pour Mantinée et une mortification cuisante pour l'arrogant vainqueur de la Perse ! Naïvement, les Spartiates avaient pris au mot le prétexte allégué par lui en 385 pour éviter la campagne de Mantinée (2). Au nom de ses liens personnels avec les Mantinéens, ils le chargèrent de cette amicale négociation, espérant sans doute qu'Agésilas, n'ayant pas détruit Mantinée, recevrait un meilleur accueil que son collègue. L'illusion était un peu naïve. Mais les Mantinéens avaient la partie trop belle pour consentir à procurer à leurs ennemis même une simple satisfaction d'amour-propre. Ce fut à leur tour de se montrer intraitables. Agésilas méditait sans doute quelque mise en scène solennelle. Il comptait faire impression sur la multitude en rappelant les titres de Sparte et les siens propres à la déférence, les liens de sa famille avec certaines familles mantinéennes et user de tous les moyens propres à éblouir le public populaire de l'assemblée. Mais il éprouva un premier mécompte. Les démiurges (οἱ ἄρχοντες) refusèrent de convoquer l'assemblée pour lui. L'ambassadeur spartiate dut communiquer ses propositions en petit comité, au collège des démiurges. A ses promesses qui ressemblaient fort à des supplications (3), la réponse fut ce qu'elle devait être : ferme et fière : « La république tout entière avait ordonné par décret la reconstruction immédiate des murs. Les magistrats n'avaient pas le pouvoir de suspendre l'exécution d'une mesure natio-

(1) Xen. *Hell.* VI, 5, 4 : οἱ δ᾽ αὖ Λακεδαιμόνιοι ἡγοῦντο, εἰ τοῦτο ἄνευ τῆς σφετέρας γνώμης ἔσοιντο, χαλεπὸν ἔσεσθαι.

(2) Xen. *Hell.* VI, 5, 4. Il est possible aussi que l'impopularité croissante d'Agésilas à Sparte ait contribué à le désigner au choix des éphores.

(3) Il promit que, si l'on arrêtait la construction, il ferait en sorte d'obtenir l'assentiment du gouvernement spartiate et des subsides qui couvriraient les frais. On peut se demander si Agésilas prenait de son chef un semblable engagement, dont la sincérité reste douteuse, ou s'il se conformait aux instructions des éphores.

nale. » Ainsi Mantinée se refusait à accepter de Sparte une autonomie octroyée a titre gracieux. Elle entendait ne tenir que d'elle-même sa liberté. La politique du diœcisme avait rendu le patriotisme intransigeant. Pour la seconde fois, Agésilas quitta Mantinée amoindri et plein de colère : Sparte expiait sur le théâtre même de ses pires méfaits. Elle dut dévorer son affront silencieusement, s'abstenir de toute campagne contre la ville récalcitrante ; elle n'osa pas contester à Mantinée l'autonomie proclamée au Congrès de Sparte sous ses propres auspices et que la Ligue athénienne entourait de sérieuses garanties (automne 371) (1).

La Nouvelle Mantinée.

La Nouvelle Mantinée, construite en ellipse d'après les derniers progrès de la fortification (2), acheva de s'installer durant l'hiver 371 370, sur le site agrandi de l'ancienne ville. Avertis par la cruelle expérience de 385, les Mantinéens coupèrent en deux le cours de l'Ophis à son entrée dans la ville et obligèrent les deux bras à contourner l'enceinte : la leçon de Xénophon s'adressait donc à des convertis. De plus, ils assirent le rempart de brique crue sur un socle assez élevé de grosses pierres, dont le niveau supérieur ne pouvait plus être atteint par aucune inondation. Les édifices ruinés furent restaurés ; les maisons en pisé et les portiques s'alignèrent le long de rues régulières aboutissant en rayons convergents à une vaste agora rectangulaire, située au centre de la ville, devant le théâtre. L'ensemble offrait un coup d'œil imposant ; la nouvelle fille d'Épaminondas se montrait digne de ses sœurs, Messène et Mégalopolis. Toutes trois, assises au milieu des trois grandes plaines de la Péninsule, devaient se tendre la main ; fraternisant avec Argos, elles semblaient des garnisaires échelonnés autour de Sparte pour veiller à la garde du Péloponnèse (3).

(1) Xén. *Hellen.* VI, 5, 5 : στρατευειν γε μέντοι ἐπ' αὐτοὺς οὐ δυνατον ἐδόκει εἶναι ἐπ' αὐτονομίᾳ τῆς εἰρήνης γεγενημένης.

(2) Voy. p. 130 et suiv.

(3) La barrière de forteresses, Argos, Mantinée, Megalopolis, Messène, Pylos traversait obliquement le Péloponnèse du N. E. au S. E., presque en ligne droite. Elle en fermait tous les passages, bien plus étroitement que l'ancienne ligne Argos, Mantinée, Élis, dont les mailles étaient trop ouvertes et qui, tendue de l'E. à l'O. laissait aux Lacédémoniens toute la moitié Sud de la Péninsule. Sparte bloquée n'avait plus de débouchés que sur la mer. Cette situation devait avoir pour conséquence le développement de Gythion et de la marine lacédémonienne.

Lycomède et le mouvement national en Arcadie (printemps 370)

Les Mantinéens avaient à se dédommager de quatorze ans d'inaction. Leur fièvre gagna leurs voisins. A peine éclose, la jeune Mantinée redevint un foyer de propagande démocratique et anti-laconienne. C'est aussi de là que se propagea le mouvement nationaliste qui devait aboutir à la constitution de la Ligue arcadienne. Cette cause nouvelle trouva un défenseur ardent dans un personnage dont la courte destinée ne fut pas sans éclat, dans Lycomèdes, l'Alcibiade mantinéen. Cet aristocratique démagogue, de haute naissance, de grande fortune, ambitieux et éloquent, acquit sur ses compatriotes un incroyable ascendant (1). On le voit apparaître aussitôt après la reconstruction de sa patrie comme l'âme du parti démocratique et panarcadien. Son influence dépassait les limites du territoire mantinéen. Sa propagande en faveur de l'union des forces arcadiennes trouva vite un écho dans l'âme des montagnards. Il leur prêchait en paroles ardentes la haine de l'oppresseur commun et leur montrait ce qu'ils pourraient accomplir en se groupant. Le mirage de l'hégémonie agit il sur ces esprits où l'ambition se traduisait en appetits, où le desir de liberté s'aiguillonnait surtout de convoitises plus ou moins avouées? L'exemple de la Béotie ôtait aux idées de Lycomèdes ce qu'elles auraient pu avoir de trop abstrait et de chimérique pour des intelligences bornées, de rebutant pour des populations trop longtemps confinées dans leur egoïsme. Lycomèdes sut, en tout cas, trouver le chemin de leurs cœurs : ils le chérissaient, n'avaient confiance qu'en lui et le regardaient comme seul digne du nom d'homme (2). Il était en passe de devenir le héros de l'Indépendance arcadienne.

Par la production d'hommes de cette valeur, la démocratie mantinéenne recueillait le fruit de sa longue sagesse et de sa foi

(1) Xen. *Hell* VII, 1, 2, 3, 24. Λυκομήδης Μαντινεύς, γένει τε οὐδενὸς ἐνδεὴς χρήμασί τε προήκων καὶ ἄλλως φιλότιμος. Diodore (XV, 59) le qualifie de Tégéate, erreur qu'il rectifie lui même un peu plus loin (XV, 62, 67). Pausanias VIII, 27, 2) cite un Lycomedes de Tegée, parmi les commissaires fondateurs de Megalopolis. Mais l'existence de ce personnage me paraît ne reposer que sur une erreur de copiste (V. p. 537). Bachofen (*Mutterrecht*, p. 300) attribue à ce nom une origine pelasgique et une parenté avec le culte de Demeter; il le rapproche des Lycomides athéniens et messéniens (Paus. IV, 1, 4 — Plut *Themist.* 1) et des *Lucomedi* ou Lucumons étrusques (Festus, *Lucomedi*).

(2) Xen. VII, 1, 24 : οἱ μὲν δὴ Ἀρκάδες ταῦτα ἀκούοντες ἀνεφυσῶντό τε καὶ ὑπερεφίλουν τὸν Λυκομήδην καὶ μόνον ἄνδρα ἡγοῦντο. Il est possible que Lycomèdes ait été au nombre des démagogues exilés en 385, et qu'il ait passé à Athènes le temps de son exil.

persistante en l'avenir. Par sa réputation bien établie, par ses souffrances récentes, Mantinée jouissait alors d'une autorité sans égale en Arcadie. Nulle ville n'était mieux préparée pour donner le branle à la race tout entière, pour ouvrir aux idées nouvelles les rudes intelligences arcadiennes et les faire vibrer à des sentiments inconnus. De la mutilation de leur patrie, les démocrates mantinéens avaient tiré cette conclusion qu'une nation malheureuse ne doit pas commettre la folie de désespérer. C'est une honte pour Xénophon de n'avoir pas compris la grandeur de ce sentiment et de ne pas l'avoir soutenu de ses sympathies.

Ce fut sans doute quelque temps après la reconstruction et sous l'influence de Lycomèdes que la jeune et ambitieuse cité imagina de frapper l'esprit superstitieux des Arcadiens par un symbole qui légitimât ses prétentions à l'hégémonie arcadienne. Elle obtint ou affirma avoir obtenu du dieu de Delphes l'oracle suivant : « *Il y a une ville, Mainalos, froide en hiver, où sont les restes d'Arcas, éponyme du peuple tout entier. Je t'ordonne d'y aller, d'y enlever pieusement les cendres d'Arcas et de les rapporter dans l'aimable ville, coupée par trois, quatre, cinq routes, de lui consacrer une enceinte et des sacrifices.* » En effet, les Mantinéens montraient à Pausanias sur leur agora le tombeau du patriarche arcadien (1).

Au moment où elle renaissait à la vie, la vaillante cité, déjà prête à la conquête morale de l'Arcadie, ne disposait pas de moyens matériels en rapport avec ses vastes desseins. Les créneaux qui devaient abriter ses espérances n'étaient pas encore debout. La ville sortait à peine de terre ; elle offrait l'aspect d'un chantier encombré de maçons et d'ouvriers. Les hommes d'État s'y trouvaient fort mal à l'aise pour discuter commodément et recevoir les délégués des autres cités. Aussi les séances où les partisans du fédéralisme étudiaient la formation d'une ligue de tous les États arcadiens (printemps 370) et la création d'une capitale fédérale, se tenaient elles à Tégée. Depuis Leuctres, la situation des partis dans cette ville n'était plus la même. Rien de plus plausible que d'attribuer à Lycomèdes les progrès de la faction démocratique (2) sur l'ancien parti laconien tout à fait ébranlé après les revers de Sparte. Les démagogues

La démocratie à Tégée.

(1) Pausan. VIII, 9, 4-36, 8. — Voy. p. 316.

(2) Diodore (XV, 59) le désigne comme l'instigateur des troubles de Tégée : d'ailleurs, le récit de Diodore, assez vague et incohérent, n'a qu'une valeur secondaire auprès du texte de Xénophon (*Hell.* VI, 5, 6).

tégéates n'étaient que les disciples et les clients de ceux de Mantinée. Ils ne pouvaient rien sans leur concours, et les Mantinéens se montraient trop heureux de les soutenir et de les encourager. Il en résulta un rapprochement entre les deux villes ; elles oublièrent dans la communion démocratique leurs anciennes querelles de voisinage. Naturellement les idées alors préconisées dans les clubs démocratiques dont Lycomèdes était le plus brillant interprète, sur la nécessité d'un groupement des États arcadiens, pénétrèrent à Tégée. Là, les chefs du parti populaire, Callibios et Proxénos, s'en firent les patrons. L'adhésion déclarée de Mantinée au programme nationaliste était un fait acquis (1), tandis qu'à Tégée la conviction d'une bonne partie des citoyens restait à faire. La lutte devait être très vive contre les traditions du loyalisme laconien. Or, le refus de Tégée entraînerait un grave échec pour les fédéralistes. Matériellement, c'était la ville la plus prospère et la plus importante de l'Arcadie. Elle tenait les clefs de la Haute Plaine. Sans elle, l'œuvre de concentration serait précaire ; elle gagnée, le reste de l'Arcadie se laisserait vite entraîner par le spectacle nouveau d'une entente tégéatico-mantinéenne.

Massacre des oligarques tégéates par les démocrates de Mantinée et de Tégée (370).

Les conservateurs tégéates, ayant à leur tête Stasippos, réagissaient de toutes leurs forces (2). La création d'un *Koinon* arcadien impliquait la soumission de toutes les villes de la Ligue aux décisions d'un Conseil fédéral, c'est-à-dire une dérogation au principe de l'autonomie, et de plus une émigration tout au moins partielle de leurs habitants pour peupler la capitale projetée. Stasippos et les siens excitaient leurs compatriotes à se rebiffer contre ces conditions : la ville resterait telle quelle et garderait ses lois intactes. Cependant (milieu 370) le synœ-

(1) Les principales lignes de ce programme semblent avoir été arrêtées de bonne heure, sur les conseils d'Épaminondas. 1° Constitution d'un κοινὸν τῶν Ἀρκάδων avec Conseil, assemblée et milices fédérales. 2° Synœcisme des cantons de l'Alphée, en une ville nouvelle, par absorption des localités les moins importantes du reste de l'Arcadie et par des prélèvements sur la population des grandes villes. 3° Choix de cette ville comme capitale fédérale, pour éviter l'antagonisme des villes anciennes, telles que Tégée et Mantinée. Sur l'histoire du κοινὸν arcadien, voy. Herthum, *De Megalopolitarum rebus gestis et de Communi Arcadum republica*. Comm. phil. Ienens. V, 1894, p. 39, sq., 239 sq. — Hiller v. Gaertringen, art. *Arkadia* dans la *Realencycl.* de Pauly-Wissowa, II¹, p. 1128 et suiv.

(2) Xen. *Hell.* VI, 5, 18.

cisme de l'Arcadie fut décidé (1). Une commission de 10 οἰκισταί ou fondateurs fut désignée par cinq États pour poser la première pierre de la Grande Ville. Pausanias nous donne leurs noms (2) : Mantinée délégua Lycomèdes et Hopoleas, Tégée Timon et Proxénos. Celui-ci ne devait pas jouir longtemps de son titre. En effet, à Tégée, la question s'envenima. Callibios et Proxénos n'eurent pas la majorité dans le conseil des θεαροί où dominaient les oligarques. Ils espéraient un meilleur résultat dans l'assemblée populaire. Pour l'intimider, ils s'y rendent en armes. La faction adverse en fait autant. Le nombre se trouve égal des deux côtés ; le vote ne devant pas trancher la question, on en vient aux mains. Proxénos est tué avec quelques-uns des siens. Le reste de ses partisans se dérobe sous la conduite de Callibios et va se réfugier au pied du rempart, au Nord, à portée des portes qui s'ouvrent du côté de Mantinée. Stasippos, ne vou-

(1) Pausan. VIII, 27, 6. Συνῳκίσθη δὲ ἡ Μεγάλη Πόλις ἐνιαυτῷ τε αὐτῷ καὶ μησί τε ὀλίγοις ὕστερον ἢ τὸ πταῖσμα ἐγένετο Λακεδαιμονίων τὸ ἐν Λεύκτροις, Φρασικλείδου μὲν Ἀθήνησιν ἄρχοντος, δευτέρῳ δὲ ἔτει τῆς ἑκατοστῆς ὀλυμπιάδος καὶ δευτέρας (Ol. 102, 2 = 371/0). — Les autres dates données d'autre part sont : Marbre de Paros, archontat de Dyskinetos (Ol. 102, 3 = 370/69) — Plutarque (*Pélopidas*, 24, 8) dans la campagne de Laconie (hiver 370/369) ; — Diodore (XV, 72) sous l'archonte Nausigénès (ol. 103, 1 = 368/7). Les dates extrêmes comprennent un intervalle de 3 ans. On peut les considérer toutes comme exactes et se rapportant chacune à une phase différente de cette longue opération. La présence du Thébain Pamménès avec 1000 hommes pour surveiller la construction est un fait très discuté. (Stern. *Gesch. de Spart. u. theb. Hegem.* p. 151). — Voy. plus loin, p. 468.

(2) La liste telle que la donnent les mss. de Pausanias est la suivante : VIII, 27, 2 :

TÉGÉE	MANTINÉE	KLEITOR	MAINALOS	PARRHASIE
Lycomèdes Hopoléas Timon Proxénos	Lycomèdès Hopoléas	Kleolaos Akriphios	Eukampidas Hiéronymos	Pasiratès Théoxénos

Il y a une erreur évidente du copiste dans la liste de Tégée, dont les deux premiers noms, qui appartiennent à Mantinée, doivent être rayés. D'ailleurs, il n'y avait aucune raison pour que Tégée eût à elle seule 4 commissaires. Les raisons tirées de ce passage pour expliquer, par l'existence d'un Lycomèdes tégéate, la méprise de Diodore (XV, 59) (Voy. Hertzberg. *Agesilaos* p. 351 — Schiller, *Stamme u. Stadte der Griechen*, I, p. 21, 65 — Von Stern. *Gesch. der Spartan. u. theb. Hegemonie*, p. 158) sont tout à fait dénuées de fondement.

lant pas de carnage, les laisse en repos : on entre en négociations. Mais Callibios avait précisément fait appeler ceux de Mantinée à la rescousse. Voilà que ceux-ci sont signalés. A l'annonce de ce renfort, les démocrates montent sur le chemin de ronde, crient aux Mantinéens de se presser ; déjà d'autres vont leur ouvrir les portes. Stasippos et les siens, sentant l'ennemi dans la place, déguerpissent par la porte de Pallantion et se réfugient dans un temple d'Artémis (1). Mais ceux qui les poursuivent, sans respect pour la sainteté du lieu, montent sur le toit du temple, en arrachent les tuiles et les jettent dans l'intérieur de la cella sur les réfugiés. Accablés, ceux-ci se rendent. On les saisit, on les ligotte, on les entasse sur un chariot et on les ramène à Tégée. Là, d'accord avec les Mantinéens, on les condamne et on les exécute (2).

Intervention de Sparte (novembre 370)

Cependant 800 oligarques avaient réussi à gagner Sparte, où leur présence et leur récit causèrent une chaude émotion. Les éphores voient que Tégée leur échappe et s'alarment de l'audace croissante de Mantinée ; ils se décident à agir. Mantinée est accusée d'avoir violé la paix de 371 par son agression contre Tégée (3) ; on lui déclare la guerre ; on lève des troupes et on en donne le commandement à Agésilas. Des deux côtés on convoque les alliés : tous les Arcadiens, sauf Orchomène (4) se solidarisent

(1) Pausanias (VIII, 53, 11) mentionne à 9 stades de Tégée, sur la route de Laconie, le temple d'Artémis Limnatis. Il ne signale aucun Artémision sur la route de Pallantion. D'après Diodore (XV, 59) les fuyards, au nombre de 1400, se réfugièrent, les uns sur Sparte (800 d'après Xénophon), les autres sur Pallantion (soit 600). Ces derniers furent livrés par les Pallantins. Il faut supposer qu'un petit groupe de ceux-ci, voulant dépister les poursuites, aura gagné par un chemin de traverse la route de Laconie et l'Artémision. Xénophon s'est attaché à cet épisode du temple, comme plus caractéristique, pour montrer que la fureur des démocrates n'avait pas reculé devant un sacrilège. Cf. Xén. *Agés.* II, 23.

(2) Xén. *Hell.* VI, 5, 10.

(3) Xén. Hellen. VI, 5, 10 : τοῖς Λακεδαιμονίοις ἔδοξε βοηθητέον εἶναι κατὰ τοὺς ὅρκους τοῖς τεθνεῶσι τῶν Τεγεατῶν καὶ ἐκπεπτωκόσι· καὶ οὕτω στρατεύουσιν ἐπὶ τοὺς Μαντινέας, ὡς παρὰ τοὺς ὅρκους σὺν ὅπλοις ἐληλυθότων αὐτῶν ἐπὶ τοὺς Τεγεάτας (Cf. *ibid.* 36). — Ces ὅρκοι désignent la paix conclue en 371 à Sparte *avant* Leuctres (voy. plus haut, p. 430) et non la Ligue attique, que Xénophon désigne par le singulier ὅρκος. (Swoboda, *Rhein. Mus.* XLIX, 1894, p. 330).

(4) La haine d'Orchomène contre Mantinée s'était accrue depuis 371 ; de plus, elle s'opposait à la Ligue arcadienne, craignant de perdre ses cantons occidentaux au profit de Mégalopolis.

avec les Mantinéens. L'armée de la jeune Ligue arcadienne allait débuter. Les Argiens, les Éléens et les Thébains, également sollicités, devaient arriver plus tard (1). Sparte, de son côté, pouvait compter sur les Phliasiens, les Héréens, les Lépréates et les Orchoméniens renforcés par un corps de mercenaires corinthiens sous les ordres de Polytropos (2).

Au début de la campagne (hiver 370) les forces arcadiennes étaient disséminées. Les troupes de la Ligue devaient se rassembler à Aséa dans le bassin intermédiaire entre les cantons de l'Alphée et Tégée, tandis que les Mantinéens se voyaient immobilisés chez eux par les armements des Orchoméniens. Les premières opérations s'engagèrent à la fois aux deux extrémités de la Haute Plaine. Au S. Agésilas, aussitôt entré en Arcadie, avait occupé Eutaia, une des dernières places de la Ménalie, dans le voisinage d'Aséa (3). La ville était presque déserte, Expédition d'Agésilas en Arcadie (dec. 370).

(1) D'après Diodore (XV, 62) Athènes avait repoussé la demande de secours des Arcadiens. — Voy. Swoboda. *Rhein. mus.* XLIX, 1894, p. 338. — Les Arcadiens durent conclure avec Thèbes un traité en règle (Xén. *Hellen.* VII, I, 18, 35; 5, 5).

(2) D'après Diodore (XV, 62), ce personnage était un officier lacédémonien que Sparte mit à la tête de 1000 hoplites spartiates, de 500 réfugiés argiens et béotiens, et qu'elle envoya occuper Orchomène. C'est une erreur manifeste. Si Sparte avait été en état de mettre sur pied deux armées, Xénophon l'aurait fait valoir. Ces troupes appartenaient a l'armée d'Agésilas qui comprenait en outre les 800 réfugiés tégéates et des Périèques. Quant à Polytropos, si l'on tient à justifier la méprise de Diodore, on peut, avec Hertzberg (*Agesilaos*, 352, 126) admettre que, chargé par Sparte d'aller recruter des mercenaires à Corinthe, il fut provisoirement mis à la disposition d'Orchomène, a la demande de celle-ci. Au reste, tout ce récit de Diodore n'est qu'un tissu de bévues : le texte de Xénophon mérite seul confiance.

(3) On n'a d'autre donnée sur l'emplacement de cette localité que l'épithète de Xénophon (VI, 5, 12 : πόλιν ὅμορον οὖσαν). Voisine de la Skiritide, elle appartenait a la Ménalie méridionale. Ses habitants contribuèrent à peupler Mégalopolis (Paus. VIII, 27, 3) Loring l'identifie avec les ruines de la colline d'Hagios Constantinos (village moderne de Lianou?). En la reportant au N. d'Aséa, comme le propose Hertzberg (*Agesilaos*, 352, 128b) on lui fait perdre sa situation de ville frontière. D'autre part, comme Agésilas attendait a Eutaia les troupes de Polytropos, il n'eût pas laissé entre elles et lui l'armée arcadienne d'Aséa, qui l'eut facilement coupé. (Voy. Loring. *Journ. of hell. Stud.* XV. 1895. fig. 5, et la carte pl. 1, où est figuré l'itinéraire d'Agésilas). — Plutarque (*Ages.* XXX, 5), résumant cette campagne d'après Xénophon, désigne, sans la nommer, Eutaia en ces termes : ἑλὼν δὲ πολίχνην τινὰ τῶν Μαντινέων. Je ne crois pas que cette attribution d'Eutaia aux Mantinéens ait la moindre valeur : Plutarque l'a faite au hasard, par ignorance de la position exacte de cette bicoque, dont le nom lui était inconnu. Il est donc inutile de

tous les hommes valides ayant rejoint l'armée fédérale à Aséa. Il ne restait que les vieillards, les femmes et les enfants. Agésilas se montra débonnaire, ne fit de mal à personne et obligea ses soldats à payer tout ce qu'ils prenaient. Il poussa la complaisance jusqu'à réparer les murailles en attendant l'arrivée de Polytropos.

Attaque de Lycomèdes sur Orchomène.

Cependant les Mantinéens, ayant à leur tête l'entreprenant Lycomèdes, prennent l'offensive contre Orchomène. Un assaut aux murailles est repoussé avec perte. Ils battent en retraite jusqu'à Élymia (Lévidi) sans être poursuivis par les hoplites orchoméniens, mais seulement par les peltastes de Polytropos. Serrés de près et harcelés de traits, ils veulent prendre de l'air, se retournent contre les mercenaires, les repoussent avec vigueur et leur tuent Polytropos. C'est alors à eux de poursuivre l'ennemi en déroute. Mais au moment où ils vont l'achever, surviennent les cavaliers de Phlious qui les ont tournés par derrière. Les Mantinéens alors s'arrêtent, se reforment et rentrent chez eux (1).

Agésilas dans la Mantinique (début de décembre 370).

Agésilas, privé de ses mercenaires, entre en Tégéatis, où il prend le repas du soir. Le lendemain, il s'engage dans la Mantinique et va asseoir son camp au pied des collines ouest ; de là, il ravage le pays. Aussitôt les milices fédérales se hâtent de quitter Aséa et de passer à Tégée, d'où elles s'avancent vers le Nord, en occupant les hauteurs entre Tégée et Mantinée, avec l'idée de se joindre aux Mantinéens (2). Le lendemain, Agésilas s'avance jusqu'à une vingtaine de stades (3,700 m.) de la ville et campe

chercher à la justifier, en supposant contre toute vraisemblance qu'Eutaia était un débris des anciennes conquêtes des Mantinées (ce district ne dut d'ailleurs jamais leur appartenir), ou bien en imaginant que la Ligue arcadienne leur confia cette position, maîtresse d'une des routes stratégiques qui conduisaient de la Laconie dans la Haute Plaine, cela pendant la construction de Mégalopolis. Eutaia était simplement alors une ville affiliée à la Ligue. Agésilas la traita avec douceur, espérant la ramener à Sparte.

(1) Voici la version de Diodore (XV, 62) : « Lycomèdes de Mantinée, stratège général des Arcadiens, s'avança sur Orchomène à la tête d'un corps de 5,000 hommes, appelé l'élite (ἐπίλεκτοι). Les Lacédémoniens firent une sortie, et livrèrent un combat acharné dans lequel périrent leur chef et 200 guerriers. Le reste fut poursuivi jusque dans la ville ». Les ἐπίλεκτοι dont il est encore question au liv. XV, 67 sont peut-être identiques aux ἐπάριτοι, l'armée permanente de la Ligue arcadienne, noyau des milices fédérales (Xen. *Hell.* VII, 4, 22, 33, 34, 36).

(2) Qui avaient grand besoin de renforts, car les Argiens n'étaient pas venus au complet (Xen. *Hell.* VI, 5, 16).

probablement dans la gorge de Kapsia (1). Il laisse les troupes de la Ligue gagner Mantinée, de peur que, s'il s'engage contre elles dans la plaine, les Mantinéens, par une brusque sortie, ne viennent accabler son flanc gauche et ses derrières (2). D'ailleurs, il est prêt à accepter franchement la bataille, si les ennemis veulent en venir aux mains (3). C'est alors que les renforts attendus, peltastes mercenaires et cavalerie phliasienne, arrivent d'Orchomène après avoir échappé par une marche nocturne à la surveillance des Mantinéens. Agésilas fait prendre à ses troupes le repas du matin et leur fait traverser la plaine. Il passe l'après midi entre la pointe Sud de l'Alésion et la Kapnistra, pour laisser croire qu'il se prépare à la retraite ; puis, le soir venu, il s'engage sans être vu dans l'Argon Pédion où il établit son camp (4). Peut-être se proposait-il d'en sortir comme d'une embuscade dès que ses éclaireurs lui auraient signalé que les ennemis, le croyant parti, s'étaient répandus hors de la ville. Mais son stratagème éventé faillit se retourner contre lui. Le lendemain, au point du jour, un parti de Mantinéens, ayant franchi l'Alésion, apparaît rassemblé au-dessus de la queue de son armée. La position des Lacédémoniens, dans ce cul de-sac, avec l'ennemi à dos, est très critique. Agésilas comprend qu'il lui faut en sortir au plus vite ; mais s'il prend la formation de retraite et se retire en tête de sa colonne, il craint une attaque par derrière. Il reste donc en place, fait front à l'ennemi (c'est-à dire à l'Alésion), commande à la queue (devenue l'aile droite), d'évoluer par le flanc à droite et de venir s'aligner derrière les derniers rangs de la phalange : le front se trouve ainsi diminué

(1) Il pouvait, par la plaine Alcimédon et le passage de Lévidi (Élymia?) communiquer avec Orchomène et couper l'armée arcadienne de celle de Lycomèdes.

(2) Xén. *Hell.* VI, 5, 16 : κατὰ κέρας τε καὶ ἐκ τῶν ὄπισθεν ἐπιπέσοιεν αὐτῷ. Ces mots déterminent la position de l'armée d'Agésilas, dans la partie occidentale de la plaine, entre Mantinée et les contreforts du Ménale ; en cas de bataille, le front tourné vers les Arcadiens du S. elle avait Mantinée en arrière à gauche.

(3) Plutarque (*Agés.* 30, 5) dit au contraire qu'Agésilas évita prudemment toute rencontre.

(4) Xén. VI, 5, 17. εἰς τὸν ὄπισθεν κόλπον τῆς Μαντινικῆς, μάλα συνεγγὺς καὶ κύκλῳ ὄρη ἔχοντα.

(5) A l'heure où Agésilas sacrifiait en avant de son armée

de moitié et la profondeur doublée (1). Il suffit alors d'un autre mouvement par le flanc gauche pour que toute la colonne ainsi ramassée, avec son chef en tête, pût sortir sans encombre. Une fois dans la grande plaine, il la déploie de nouveau en ligne de bataille sur la profondeur de 9 à 10 boucliers (2).

Retraite d'Agésilas.

Les Mantinéens n'allèrent plus l'attaquer. Les Éléens, qui venaient de se joindre à eux, leur avaient conseillé de ne pas livrer bataille avant l'arrivée des Thébains, arrivée imminente, disaient ils, puisqu'Élis leur avait avancé 10 talents pour les frais de l'expédition. Les Arcadiens s'abstiennent donc de toute sortie. Agésilas, fatigué de parcourir un pays détrempé par la pluie, sous un climat dont la rigueur (on était alors au milieu de l'hiver (3), soit en décembre) faisait souffrir ses Lacédémoniens habitués à la température plus douce de la Laconie, songe à rentrer dans son pays. Mais pour enlever à son départ toute apparence de précipitation et de crainte, il reste encore trois jours dans les environs de Mantinée. Le quatrième jour, au matin, après le déjeuner, il fait mine de regagner son ancien camp au pied du Ménale à l'entrée de la plaine et d'attendre la bataille. Comme aucun Arcadien ne se présente, il gagne à marche forcée Eutaia, malgré l'heure avancée, de façon à emmener ses hoplites avant d'apercevoir les feux de l'ennemi : ainsi, pensait-il, cette retraite ne ressemblerait pas à une fuite. De fait, à Sparte, l'abattement était tel qu'on lui fit une gloire de cette campagne exempte de revers. On était fier de ce qu'il avait ravagé le territoire arcadien sans que personne eût osé se mesurer avec lui. Xénophon s'associe de tout cœur à ces sentiments. Il ne veut pas avouer que l'excuse de la saison était médiocre, puisqu'elle n'empêchait pas les Thébains d'entrer en campagne. La prudence la plus élémentaire conseillait aux Arcadiens d'attendre ce puis-

(1) Cf. une manœuvre analogue *Anab.* IV, 3, 29. Le mot οὐρά désigne la dernière file de l'aile gauche. Donc, l'armée d'Agésilas faisait, dans sa position primitive, face au Lykeion, dans le sens de la longueur de la plaine : Agésilas, placé à l'aile droite, se trouvait plus près de l'entrée. Sa préoccupation fut de faire face à l'ennemi avec son aile droite par la manœuvre appelée ἐξελιγμοί, et de diminuer, au profit de la profondeur, le front de sa phalange, à mesure qu'il se rapprochait de l'étroite issue de la plaine. Le danger de cette marche était de présenter à l'ennemi le côté découvert.

(2) Leake (*Morea*, III, p. 75) et Loring (*Journ. of hellen. Stud.* XV, 1895, p. 86) ne se sont pas rendu exactement compte des opérations d'Agésilas.

(3) Xen. *Hell.* VI, 5, 20 : καὶ γὰρ ἦν μέσος χειμών.

sant renfort avant de livrer bataille. Cela ne voulait pas dire qu'il eussent peur d'Agésilas. Au contraire Agésilas montrait une prudence excessive, en s'esquivant avant l'arrivée des Thébains (1).

Épaminondas et Pélopidas à Mantinée. 1re campagne de Laconie. (décembre-février 370-369).

Après son départ, dès qu'ils surent son armée licenciée, les Arcadiens profitent de ce qu'ils sont réunis et marchent contre Héraia, pour la punir d'avoir refusé d'adhérer à la Ligue et d'avoir fait cause commune avec Sparte. Entrés dans le pays, ils brûlent les maisons et coupent les arbres (fin déc. 370) (2).

En leur absence, l'armée thébaine et ses alliés, Phocéens, Eubéens, Ioniens des deux Locrides, Acarnaniens, Héracléotes, Maliens, peltastes et cavaliers thessaliens arrivent à Mantinée, sous la conduite d'Épaminondas et de Pélopidas (3). Aussitôt les Arcadiens abandonnent Héraia et viennent rejoindre leurs alliés. L'armée concentrée à Mantinée présentait un des plus puissants rassemblements de forces helléniques qu'on eût encore vus. Elle

(1) Voici, d'après Xénophon, l'emploi du temps d'Agésilas, jour par jour, à partir de son premier séjour à Eutaia :

1er jour :	D'Eutaia en Tégéatis.
2e jour : matin.	De la Tégéatis à la Mantinique.
nuit.	Marche des Arcadiens d'Aséa à Tégée.
3e jour : matin.	Camp de Kapsia : ravage du pays.
midi.	Jonction des Arcadiens et des Mantinéens.
nuit.	Marche des Orchoméniens.
4e jour : matin.	Arrivée des Orchoméniens au camp d'Agésilas. Agésilas traverse la plaine.
soir.	Camp de l'Argon Pédion.
5e jour : matin.	Attaque des Mantinéens sur l'Alésion. Manœuvre d'Agésilas pour sortir de la plaine.
6e, 7e et 8e jour.	Agésilas reste en vue de Mantinée.
9e jour : matin.	Retour simulé à l'ancien camp.
soir.	Départ pour Eutaia.
10e jour :	Retour à Sparte.

(2) Héraia avait été synœcisée après Leuctres par Cléombrote. (Strab. VIII, 337. — Voy. plus haut, p. 374, note 3.

(3) Milieu de décembre 370. La campagne devait être très courte, parce que les pouvoirs de béotarque d'Épaminondas expiraient au solstice d'hiver, le 21 décembre. Aussi ne trouvant plus ni amis ni ennemis, Épaminondas voulait rentrer en Béotie. Cédant aux instances des Arcadiens, il prit sur lui de prolonger le terme légal de son commandement, mais il savait que ses ennemis à Thèbes exploiteraient contre lui cette illégalité : cette préoccupation explique qu'il ait écourté la campagne.

comptait 70.000 hommes dont 40,000 hoplites (1). Près des deux tiers appartenaient aux pays au delà de l'Isthme : jamais force étrangère aussi considérable n'était encore entrée dans le Péloponnèse. Épaminondas, entraîné par les Arcadiens, se décide à envahir la Laconie. Les Arcadiens forcent brillamment un passage de la Skiritis, à Oion, défendu par le Lacédémonien Ischolaos. Une fois en plaine, ils ravagent les villages de la Laconie, avec les Argiens et les Éléens, tandis que les Thébains, renonçant à attaquer Sparte, vont assiéger Gythion. Sparte, acculée dans sa vallée, faillit être réduite aux abois, et la cause première de cette détresse était l'attentat contre Mantinée.

Cependant, les Arcadiens, chargés de butin, rentrent chez eux. Épaminondas, ayant dépassé la limite de son commandement, ne pouvant plus subsister sur un territoire dévasté, et averti qu'Athènes avait envoyé Iphicrate pour lui barrer le passage de l'Isthme (2), reprit en hâte le chemin de la Béotie (fév. ? 369) (3).

Exaltée par ses succès, la Ligue arcadienne, sans doute inspirée par Lycomèdes, décida (mars-juin 369 ?) de proclamer aux yeux du monde grec sa vitalité et ses exploits précoces : un ex-voto consacré à Delphes avec la dîme du butin recueilli en Laconie devait présenter aux Hellènes sous le patronage d'Apollon et de Nikè, les héros de toutes les tribus arcadiennes alignés aux côtés d'Arcas (4).

(1) Ce sont les chiffres de Plutarque (*Ages.* 31 — *Pélop.* 24, 4); il compte, outre ces peltastes, les gens sans arme, qui suivaient pour piller. Diodore (XV, 62) compte en bloc 50.000 h.

(2) En effet, Athènes s'était émue des succès d'Épaminondas en Laconie. Dans une assemblée (janv. ? 369) on discuta si l'on porterait secours aux Lacédémoniens, d'après le traité de 371 conclu avant Leuctres. La conduite des Mantinéens à l'égard des Tégéates fut l'objet d'appréciations contradictoires : les uns les justifiant d'avoir secouru les partisans de Proxénos tués par ceux de Stasippos, les autres déclarant qu'ils avaient violé le traité. Enfin, le Phliasien Proclès, dans un discours plus déclamatoire que solidement déduit, enleva les suffrages en faveur des Lacédémoniens. Xén. *Hell.* VI, 5, 33-50.

(3) Xén. VI, 5, 22-33. — Diod. XV, 62-65. — Pausan. IX, 14, 6. — ἔτι καὶ χειμὼν ἦν (Xén. VI, 5, 50).

(4) Sur ce monument, voy. Pausan. X, 9, 3. — Pomtow. *Ath. Mith.* XIV, 1889, p. 15 et suiv. — *Beiträge zur Topogr. von Delphi*, p. 54-56, 114, pl. XIV, 39. — Homolle. *Bull. de Corr. hellén.*, XXI (1897), p. 276 et suiv. Sur les fragments du socle se sont retrouvés les noms de la plupart des divinités et héros cités par Pausanias, avec les signatures de trois des artistes

Surprise de Pellana par Lycomèdes (été 369).

Après le départ des Thébains, les Arcadiens, au dire de Diodore, auraient aussitôt renouvelé leurs fructueuses incursions en Laconie. Lycomèdes, à la tête de 5000 ἐπίλεκτοι, auraient surpris Pellène de Laconie, massacré la garnisson lacédémonienne de 300 hommes et saccagé la ville et son territoire. Après quoi ils seraient rentrés chez eux (1).

2ᵉ campagne d'Épaminondas dans le Péloponnèse (été 369).

Dans le courant de cette même année 369 (2), Athènes et

qu'il nomme. Si sa description, sans doute empruntée à quelque périégèse, est exacte, l'interprétation et l'attribution du monument, faites par à peu près, sont tout à fait erronées. Les vers de la dédicace à Apollon Pythien (dont le ton rappelle justement à Pomtow celui des discours de Lycomèdes) :

τῶνδε σοὶ ἐκγενέται Λακεδαίμονα δῃ[ώσαντες
Ἀρκάδες ἔστησαν μνῆμ' ἐπιγινομένοις,

rapprochés par Pomtow des expressions de Diodore (XV, 65) : πᾶσαν δὲ τὴν λακωνικὴν δῃώσαντες κτλ ; ensuite, le distique consacré à Arcas (*Bull. Corr. hell. ibid*, p. 279) et qui peut être reconstitué ainsi :

Ἀρκὰς τούσδ' ἐτέκνωσ' οἳ τούτω[ν ἀνάθημα
στῆσαν ἐρείψαντες γῆν Λακεδα[ιμονίαν,

enfin la présence de Triphylos à côté d'Arcas, ne laissent aucun doute sur la date de la consécration. La Nikè rappelait la victoire des Arcadiens à Oion sur Ischolaos (Xén. *Hellen.*, VI, 5, 26. — Diod. XV, 64). La Triphylie dut se séparer de l'Élide et s'adjoindre à l'Arcadie dès 369. — Des décrets de proxénie delphique décernés à des Arcadiens de Stymphale, de Phénéos, de Mégalopolis furent, au IIIᵉ siècle, gravés sur le socle du monument. — Sur un autre ex-voto des Arcadiens faisant face à celui-ci, voyez plus loin.

(1) Cet épisode n'est relaté que par Diodore (XV, 67, 2). Il ressemble beaucoup, quant au fond, au récit de la surprise d'Asiné de Laconie, racontée par Xénophon (voy. plus loin p. 448) D'autre part, Xénophon relate les opérations des Thébains, des Arcadiens, des Éléens et Argiens contre Pellène d'Achaïe (*Hellen.*, VI, 1, 15-18). Il est permis de se demander si Diodore n'a pas substitué par erreur le nom de Pellène à celui d'Asiné, s'il n'a pas attribué à cette Pellène la qualification de Laconienne que Xénophon applique à Asiné, et créé ainsi de toutes pièces, par une confusion assez vraisemblable chez un écrivain aussi étourdi, une surprise de Pellène *de Laconie* par les Arcadiens. Il est, en effet, étonnant qu'il ignore complètement les opérations des Thébains-Arcadiens contre Pellene *d'Achaïe*. — Sur la topographie de cette campagne, voy. Loring. *Journ. of hellen. Stud.* XV, 1895, p. 60-63.

(2) Xénophon (*Hell.* VII, 1-14), place la conclusion de la paix τῷ ὑστέρῳ ἔτει, comptant l'année nouvelle soit à partir du printemps 369, à la manière de Thucydide, soit à partir du debut de l'année civile à Athènes (10 juillet 369, d'après Boeckh. *Mondcyclen.*). La chronologie des événements compris entre la bataille de Leuctres et celle de Mantinée est très-indécise, Xénophon datant rarement ses récits et Diodore les datant mal. On attribue d'ordinaire la 2ᵉ campagne d'Épaminondas dans le Péloponnèse à l'été 369. Je crois en effet que les événements, qui occupent dans les *Helléniques* le début du Livre VI (de 1 à 22), ont rempli l'été et l'automne de 369 (μετὰ ταῦτα μέντοι οἱ Θηβαῖοι ἀπῆλθον οἴκαδε, καὶ οἱ ἄλλοι δὲ ἕκαστος οἴκαδε).

Sparte conclurent une alliance sur le pied d'égalité. Les nouveaux alliés, renforcés par les secours de Denys le Tyran, et les Thébains assistés des Arcadiens et de leurs autres alliés, guerroient autour de Corinthe, de Sicyone, de Pellène d'Achaïe et d'Épidaure.

Réaction antithébaine en Arcadie (366).

C'est après cette campagne que se manifesta dans le Péloponnèse, et particulièrement en Arcadie, une certaine impatience à l'égard de l'hégémonie thébaine.

Cette fois Mantinée paraît à la tête du mouvement nouveau. Lycomèdes se multiplie dans une campagne de propagande anti-thébaine, qui devait aboutir à rejeter l'Arcadie, à la suite d'Athènes, dans les rangs auxiliaires de Sparte contre Épaminondas. Depuis Pausanias (1), ce revirement apparent de la politique mantinéenne a été mal compris et mal jugé. Il a valu à Mantinée des reproches de versatilité fort immérités. A examiner les choses de près, on doit reconnaître que la prévoyante cité et son intelligent conseiller restaient conséquents avec eux-mêmes : leur nouvelle attitude était déterminée par une sagace entente de la situation que l'Arcadie devait à leur initiative. L'œuvre rêvée par Lycomèdes et ses compatriotes était accomplie. Ils avaient édifié la patrie arcadienne, envers et contre Sparte. Ils avaient profité pour cela des victoires de Thèbes ; ils avaient même accepté la collaboration des Thébains, que les mêmes griefs leur associaient dans la même haine. Mais, une fois délivré, le peuple arcadien, conscient de sa force, croyait avoir conquis le droit de vivre libre. Il n'entendait pas changer de maître. Par la restauration de la Messénie, par la création de Mégalopolis, par la résurrection de Mantinée, l'action envahissante de Sparte se trouvait enrayée. La Ligue se chargeait de lui tenir tête à l'avenir avec l'aide des alliés dont elle n'avait rien à craindre, Argos, la Messénie, Athènes. Or, voici que Thèbes s'avisait de prendre des allures despotiques, de parler en maîtresse du Péloponnèse. Le péril thébain se substituait au péril lacédémonien. Le principe nouveau auquel on s'était dévoué, le Péloponnèse aux Péloponnésiens et chaque peuple libre dans le Péloponnèse, allait être compromis par l'ambition de libérateurs prêts à prendre la place de ceux qu'ils renversaient. Il devenait impossible d'encourager ni même de tolérer l'ingérence

(1) VIII, 8, 10.

constante des Béotiens dans la péninsule. La patrie arcadienne prétend dit se suffire à elle même : la reconnaissance des services rendus entrait en conflit avec la sauvegarde de l'indépendance nationale : celle ci devait l'emporter. Les villes arcadiennes les plus influentes, comme Mantinée et Tégée, avaient subordonné leurs ambitions particulières à la communauté, en renonçant au titre de capitale en faveur de Mégalopolis. Elles prétendaient avec raison n'être pas dupes de leur désintéressement ni s'être sacrifiées au profit de l'étranger. Mantinée, le cerveau de la Ligue et le défenseur clairvoyant des idées d'autonomie, jugea opportun de dissiper tout malentendu. Elle signifia aux Thébains la volonté de l'Arcadie d'agir pour son propre compte et de n'être plus l'instrument de personne (1).

Propagande de Lycomèdes. Attitude active de la Ligue arcadienne.

Pendant les deux campagnes précédentes, la question du commandement en chef avait souvent divisé les alliés. Des contestations s'étaient élevées entre les généraux arcadiens, éléens, argiens et thébains (2). Mais le prestige d'Épaminondas et de Pélopidas l'avait toujours emporté au moment décisif. On s'était mis d'accord pour leur laisser la direction des opérations. Cette subordination parut à la fin humiliante et dangereuse à Lycomèdes. Il piqua au vif la fierté des Arcadiens, leur disant qu'eux seuls avaient le droit de regarder le Péloponnèse comme leur patrie, eux seuls étant autochthones (3). Les Arcadiens formaient la plus nombreuse des tribus grecques. N'étaient-ils pas réputés les premiers de tous par la vigueur physique et par la bravoure ?

(1) La rupture de la Ligue arcadienne avec Thèbes est racontée par Xénophon (*Hell.* VII, 1, 22-23), hostile au parti national arcadien. Il en est aussi question dans Pausanias (VIII, 8, 10) et dans Plutarque (*Pélop.* 24, 7 — *Agés.* 34, 3) qui représentent la tradition thébaine. Les uns et les autres exposent les faits de façon à faire ressortir l'ingratitude des Arcadiens envers Épaminondas. Mais on ne doit pas juger toute la politique béotienne d'après les idées personnelles d'Épaminondas. Il y avait derrière lui un parti beaucoup moins modéré, qui l'accusa de faiblesse à plusieurs reprises, réussit à le faire destituer et dont les ambitieuses visées menaçaient la liberté des autres États. Or les Mantinéens se considéraient comme responsables de l'indépendance de la Ligue. — Les faits compris entre le diœcisme de 385 et la bataille de 362 étaient exposés du 20ᵉ au 25ᵉ liv. des *Histoires* d'Éphore.

(2) Plut. *Pélop.* 24, 7. Xénophon ne parle pas de ces dissentiments. Il dit seulement que les alliés *ὁμοθυμαδὸν καὶ ἔπραττον καὶ ἐστρατεύοντο ἡγουμένων Θηβαίων* (VII, 1, 22).

(3) Cf. dans la dédicace de l'ex-voto de Delphes l'affirmation de cette autochthonie, p. 196, n. 2.

Quand on avait besoin d'auxiliaires, à qui avait on recours, sinon aux Arcadiens ? Sans eux, les Lacédémoniens n'auraient jamais pu envahir l'Attique, ni les Thébains la Laconie. « La sagesse, leur disait il, vous conseille de ne plus obéir aux volontés de n'importe qui. Vous avez fortifié les Lacédémoniens en marchant avec eux. Vous allez, en suivant les Thébains au hasard, sans réclamer votre part de commandement, retrouver bientôt en eux de nouveaux Lacédémoniens ». L'ardeur communicative de Lycomèdes enflamma ces montagnards que leurs instincts rendaient impatients de tout joug, mais que leur inexpérience livrait à la discrétion de leurs maîtres. Ils trouvaient en lui un chef, capable de les mener à la victoire et au profit. Sa popularité était telle qu'ils lui obéirent aveuglément. Ils choisissent pour officiers tous ceux qu'il leur désigne. Des paroles, ils passent aux actes avec un entrain qui leur vaut de brillants succès. Ils délivrent les Argiens, cernés par les peltastes de Chabrias, par les hoplites athéniens et corinthiens. Ils poussent une nouvelle pointe en Laconie, attaquent Asiné (368), battent la garnison lacédémonienne, tuent le polémarque spartiate Géranor et mettent à sac le faubourg d'Asiné (1). Ils étaient faits pour ces coups de main. Ils pratiquaient la guerre suivant leur tempérament, comme une manière de brigandage, en procédant par surprise. Xénophon est obligé d'admirer leur prodigieuse endurance et leur audace pour ce genre d'exploits : « Quand ils veulent aller quelque part, ni la nuit, ni le mauvais temps, ni la longueur de la route, ni les montagnes impraticables ne les arrêtent. » Ce sont les ancêtres des modernes Palikares. Leur enivrement ne connaît alors plus de bornes ; les Thébains commencent à les redouter. Mais il leur restait à acquérir pour les batailles rangées la discipline et la cohésion des troupes régulières : ils se firent

(1) Xen. *Hellen.* VII, 1, 25 : εἰς Ἀσίνην τῆς Λακαίνης. La position de cette place, au S. de Gythion, paraît bien éloignée pour un coup de main. Peut-être les Arcadiens l'ont-ils surprise en passant par la Messénie et par le Taygète. Cela justifierait les termes de Xénophon : οὐκ ὄρη δύσβατα ἀπεκώλυεν αὐτούς (VI, 1, 25). C'est peut être à l'occasion de cette nouvelle campagne que fut élevé à Delphes un autre ex voto, situé en face de celui dont il a été parlé plus haut (voy. p. 444, n. 4. — Homolle. *Bull. de Corr. hellen.* XXI. 1897, p. 289). Pausanias l'a omis dans sa description de Delphes. On a retrouvé des fragments du socle, long de 12^{m} ; la dédicace même est perdue ; il ne reste qu'une série de décrets de proxénie en l'honneur d'Arcadiens de Mantinée, de Mégalopolis, de Phénéos, de Stymphale, décrets gravés ultérieurement, suivant l'habitude des Delphiens d'utiliser à cet usage des monuments anciens.

battre à Maléa ou Médéa (1) par Archidamos, fils d'Agésilas. Sparte, déshabituée de la victoire, en pleura de joie (367).

Conflit avec l'Élide (368).

Il y avait certes une turbulence inquiétante dans le déchaînement de cette humeur batailleuse. Elle déconcertait les calculs non seulement des Béotiens, mais aussi des Éléens, jusqu'alors accoutumés à considérer les Arcadiens comme les soldats de leur politique. Cet État ne perdait jamais de vue ses intérêts. Il s'était séparé de Sparte pour conserver Lépréon et comptait sur l'Arcadie pour lui garantir la possession de la Triphylie. Mais voilà que la Ligue arcadienne improvisait une politique nouvelle, celle du panarcadisme ! Non seulement elle prétendait ne plus relever que d'elle-même, mais encore faire rentrer au giron les rejetons égarés de la vieille famille. Or, certaines tribus triphyliennes, tels que les Caucones et les Paroréates, quoique soumis d'une manière intermittente à la domination des Éléens, étaient sans conteste de sang arcadien ; les autres réclamaient leur autonomie à l'égard d'Élis et se prétendaient affranchis par la convention d'Athènes en 371, bien que les Éléens eussent, pour cette raison, refusé d'y souscrire. Tous paraissent, après la constitution de la Ligue arcadienne, s'être adjoints à elle dès 370 : la parenté de la Triphylie avec l'Arcadie fut solennellement affirmée, sur l'ex-voto de Delphes, par l'inscription d'un héros Triphylos parmi les fils d'Arcas (2). Il n'en fallut pas davantage pour brouiller les Éléens avec la Ligue (3).

Congrès de Thèbes ; opposition de Lycomèdes (368).

Ce fut après l'ambassade de Pélopidas et des autres Grecs à Suse (367) que le conflit arcadico thébain en arriva à l'état aigu. Le délégué de la Ligue arcadienne, Antiochos, desservi par les Thébains, avait été reçu assez froidement (4). Quand les Thébains convoquèrent les États pour entendre la lecture du traité reconnu par le roi de Perse et qu'ils prétendaient substituer à celui d'Antalcidas, les députés des villes ne voulurent pas prêter serment à Thèbes et demandèrent qu'on envoyât des délégués dans

(1) Dans la Maléatis, près des sources de l'Eurotas. Ce fut la victoire dite « sans larmes, » ἄδακρυς μάχη. Plut. *Ages.* 33, 3. — Diod. XV, 72. — Xén. *Hell.* VII, 1, 28.

(2) Voy. plus haut, p. 207, 444 et Pausan. X, 9, 5. — Cf. Polyb. IV, 77.

(3) Xén. *Hellen.* VII, 1, 26.

(4) Xén. *Hell.* VII, 1, 38. De retour à Mégalopolis, il déclara aux Dix Mille n'avoir nullement été ébloui par les splendeurs trop vantées de la cour royale. L'idée de mêler le Grand Roi aux affaires de la Grèce répugnait aux Arcadiens, et Antiochos se rendit bien compte qu'il y avait peu à tirer de l'alliance perse.

chaque ville pour y recevoir les serments. Ils refusaient de reconnaître Thèbes comme le centre des affaires grecques. Lycomèdes ajouta même que Thèbes n'était pas désignée pour être le siège des Congrès, que ceux-ci devaient avoir lieu où se ferait la guerre, c'est-à-dire au lieu où l'armée des contractants se trouverait réunie. Les Thébains protestent et l'accusent de vouloir faire échouer le traité. Là-dessus Lycomèdes quitte la séance, suivi de tous les députés arcadiens (367).

Mission diplomatique de Lycomèdes à Athènes. Sa mort (366).

Cette attitude des Arcadiens impressionna péniblement Épaminondas. Elle pouvait, par la contagion de l'exemple, créer des embarras à sa patrie ; en tous cas, elle prouvait que l'hégémonie thébaine se heurterait à d'énergiques résistances. Le traité de Pélopidas, s'il sanctionnait la chute de Sparte, avait aussi en vue de désarmer Athènes au profit de Thèbes. Dès lors un groupement nouveau de forces hostiles à Thèbes s'imposait fatalement. Après la 3e campagne d'Épaminondas dans la péninsule (366), où les Thébains tentèrent de s'assurer l'Achaïe comme contrepoids à la fidélité chancelante de l'Arcadie, Lycomèdes comprit que la lutte de son pays avec Thèbes était imminente ; pour l'y préparer, il entreprit une campagne diplomatique et chercha des alliances. Il commence par Athènes (366). Avec l'autorisation des Dix-Mille, il va solliciter l'amitié des Athéniens. Le traité de 371 entre Athènes et Sparte n'avait pas été dénoncé. Aussi le parti laconien à Athènes éleva-t-il des objections contre l'admission dans la Symmachie d'une république ennemie de Sparte. Mais l'ingénieux Mantinéen fit valoir que Sparte, aussi bien qu'Athènes, était intéressée à arracher l'Arcadie des mains de Thèbes, qu'en conséquence il n'y avait pas incompatibilité entre les deux alliances. Il sut convaincre les Athéniens et sa proposition fut acceptée. Mais il ne devait pas porter lui même la bonne nouvelle à Mégalopolis. En quittant Athènes, il choisit au Pirée un bateau. Pour ne pas divulguer à l'avance le lieu de son débarquement, il convint qu'il le fixerait en route. La précaution se tourna contre lui : une inspiration malencontreuse lui fit désigner un point de la côte où il tomba au milieu d'exilés arcadiens, ses ennemis politiques, qui l'assassinèrent (1).

Conséquences de cette perte pour la Ligue arcadienne.

La disparition du brillant stratège portait un coup à la cause arcadienne. La Ligue s'incarnait en lui. Il était comme la per-

(1) Xen. *Hell* VII, 4, 2-3. Xenophon ne désigne pas cet endroit. Peut-être était-ce un point de la côte d'Épidaure ?

sonnification passionnée du sentiment national. Lui seul avait assez de cœur et d'esprit pour imposer silence aux convoitises privées au profit de l'union. Depuis 371, il avait dirigé les affaires de la Ligue avec une vigueur et une netteté de vues remarquables. Épaminondas trouva tour à tour en lui son plus actif collaborateur et son plus sérieux adversaire. Sa mort prématurée rendait son œuvre précaire : une Ligue sans cohésion, compromise devant Thèbes, voilà pour l'extérieur; au dedans, la faction démocratique désemparée contre les représailles des exilés, le parti national en lutte avec les tendances particularistes des villes. Le conflit entre la Jeune et la Vieille Arcadie allait s'ouvrir.

Impuissance de Mantinée contre la démagogie arcadienne.

Pour Mantinée surtout, la perte était irréparable. Lycomèdes avait non seulement ressuscité cette ville comme exécuteur prompt et sagace de la pensée d'Épaminondas, mais il l'avait poussée d'emblée à la tête de la nouvelle Arcadie. Mantinée, grâce à son talent, avait donné le branle au mouvement démocratique et nationaliste; elle avait inspiré les autres cités qui s'inclinaient devant la supériorité de ses lois et de ses hommes d'État. Lycomèdes disparu, ce beau rôle lui échappa. Les démagogues mantinéens qui recueillirent son héritage n'avaient plus que de bonnes intentions à opposer à la pression des passions mauvaises qui agitaient certains membres de la Ligue. Ils n'avaient ni le prestige impérieux de l'éloquence ni la souplesse diplomatique qui impose ses volontés sans contrainte. L'influence passa à d'autres chefs. Avec eux, la démocratie arcadienne répudia les sages principes de Lycomèdes pour verser dans la pire démagogie. A côté des éléments organisés, stables et modérés de la Ligue, il y avait tout ce ramassis de peuples arrachés à la vie rurale, jetés sans préparation dans la plus violente mêlée. A ces hommes, Lycomèdes avait proposé un noble but : la gloire de la patrie commune; il savait contenir en de certaines limites leur tempérament demi-sauvage. Mais, au fond, ce qui les séduisait le plus dans les expéditions entreprises au nom de la Ligue, c'était l'appât du butin. Chez eux, l'éducation morale que donne aux peuples organisés la pratique d'un patriotisme éclairé leur manquait. Citoyens improvisés, ils continuaient à se comporter au service de leur patrie comme des mercenaires. Tant que prévalut l'autorité de la sage Mantinée, la Ligue fut empêchée de dégénérer en une institution de brigandage. Mais, dès que le gouvernement passa en des mains moins scrupuleuses,

les traditions d'honneur furent vite reléguées au second plan par le déchaînement des appétits. Au lieu de gloire et de liberté, on ne rechercha plus que le profit. Les chefs de la Ligue n'eurent plus qu'un souci : s'enrichir par de fructueuses pilleries et maintenir leur popularité en donnant satisfaction aux instincts cupides de leurs partisans. L'armée fédérale devint une bande de Klephtes. Alors, ceux que dégoûtait cette exploitation du système national s'isolèrent avec dédain. La grande idée arcadienne s'échoua misérablement sur les bas fonds de la politique des intérêts personnels.

Les Arcadiens pillent le sanctuaire olympique. Opposition de Mantinée (été 364).

On eut la manifestation immédiate de ces symptômes pendant l'expédition contre Élis. La guerre avait éclaté en 365 à propos de Lasion, localité tributaire de la Ligue arcadienne, et que les Éléens avaient occupée (1). Les Arcadiens, avec les auxiliaires d'Argos et d'Athènes, avaient envahi l'Élide, soutenue par l'Achaïe et même par une armée lacédémonienne commandée par Archidamos. Ils s'étaient emparés d'Olympie et installés dans l'Altis convertie en camp retranché. Ils enlevèrent aux Éléens, au profit des Pisates, la présidence de la fête olympique de la 104e olympiade, année 1 (juillet 364) (2). Maîtres du sanctuaire et de ses trésors, les magistrats de la Ligue crurent pouvoir en user comme d'un butin ordinaire pour payer l'arriéré de la solde dû aux Éparites. Mais cette question soulevait trop de difficultés pour être tranchée avec tant de sans-façon. Les fonds sacrés n'étaient pas la propriété des Éléens, mais celle de Zeus et de ses donateurs ; les Éléens n'en étaient que les dépositaires et les intendants. Quelque commode que fût le procédé pour assurer à la Ligue des ressources financières inépuisables, il répugnait à bien des consciences, car il soulevait la réprobation de tous les États grecs dépouillés des offrandes accumulées par leur piété. Il pouvait aussi attirer sur les spoliateurs la malédiction divine. Il n'y a aucune raison de suspecter la sincérité de ces scrupules religieux et d'en méconnaître la puissance, surtout chez un peuple aussi superstitieux que les Arcadiens (3). Il est donc superflu de mettre en jeu des influences politiques, d'ailleurs contesta-

(1) Xen. *Hell.* VII, 12. — Diod. XV, 77.

(2) Monnaies en or de la Ligue avec Πίσα dans Weil. *Zeitschr. f. Numism.* IX, 1882, 30.

(3) Cf. sur la dédicace de Delphes : ἱερᾶς λαος α[π' Ἀρκάδε]ς, ἱεροῦ δὲ γένους Ἀρκ[άδ]ες ἔρνος

bles, et de supposer, par exemple, à Mantinée, après la mort de Lycomèdes, une restauration du parti conservateur, pour expliquer l'attitude des Mantinéens en cette occurrence (1). En effet, dès qu'elle connut l'emploi attribué aux fonds sacrés, la ville défendit par un décret de toucher à cet argent, et, pour répudier toute solidarité avec les sacrilèges, elle envoya aux chefs de la Ligue sa part de contribution régulière pour l'entretien des Éparites fournis par elle. Par là, Mantinée faisait acte solennel d'opposition au gouvernement fédéral. Celui-ci, se sentant mal soutenu, ne veut point paraître faiblir. Il cite les magistrats de Mantinée à comparaître devant les Dix-Mille. Les Mantinéens refusent ; on les condamne par défaut et l'on charge un corps d'Éparites d'aller se saisir d'eux et de les amener. Mais les Mantinéens ferment leurs portes aux troupes fédérales et ne les laissent point entrer (364).

Germes de désunion dans la Ligue.

La rébellion de Mantinée et l'impuissance du pouvoir central à la châtier font réfléchir les autres membres de la Ligue. Beaucoup sont frappés de l'injustice de l'accusation intentée à la ville réfractaire, simplement coupable de respect à l'égard du patrimoine commun de la Grèce et de ses dieux. Ils jugent odieux de pousser les choses à l'extrême et de s'associer par une lâche complaisance aux méfaits d'un parti rapace jusqu'au sacrilège. Ils craignent de faire peser sur leurs descendants l'expiation de leur impiété. Aussi, stimulée par la dévotion, l'honnêteté groupa tout un parti. La majorité des voix se déplaça dans les Dix-Mille : l'assemblée décida qu'on ne toucherait pas aux fonds sacrés. Alors, tous les aventuriers qui escomptaient le bénéfice de la guerre et ne pouvaient se passer de solde se voient contraints

(1) Curtius. *Hist. gr.* t. IV, p. 459. La modération traditionnelle de la démocratie mantinéenne suffit à justifier son opposition aux excès sacrilèges de la Ligue. Diodore (XV, 82, 1, 2), en désaccord avec Xénophon (VII, 4, 33) qu'il semble avoir mal compris, soutient que les Mantinéens firent usage d'une bonne partie des offrandes sacrées (363) et qu'ils désiraient entretenir la guerre contre les Éléens, afin d'éviter toute reddition de comptes. Ainsi présentés, les faits deviennent inintelligibles. Mantinée désirait le fonctionnement régulier des institutions fédérales ; en matière financière, elle réprouvait les expédients illicites et donnait le bon exemple en payant ses milices. Curtius déclare qu'il n'existait pas de trésor public de la Ligue et qu'on en était réduit au gain des expéditions. Qu'était-ce donc que la part que chaque ville avait à payer pour la solde de la troupe permanente des Éparites? (τὸ γιγνομένον μισθὸς εἰς τοὺς Ἐπαρίτους. — Xén. *Hell.* VII, 4, 33). Les difficultés venaient des Klephtes de la Ligue, réfractaires par nature à toute obligation onéreuse.

de déserter. Les plus aisés restent ou engagent leurs amis à s'enrôler comme volontaires. Cette manœuvre habilement conduite par les modérés eut pour effet d'éliminer de la force armée l'élément irrégulier et de réduire à la dépendance les démagogues effrénés qui compromettaient l'honneur de la Ligue.

Schisme entre le parti de Mantinée et celui de Tégée. (364-3).

La communauté arcadienne, encore neuve et mal cimentée, était menacée d'un schisme entre deux groupes dissidents (1) : celui de Mantinée et celui de Mégalopolis et de Tégée, dirigé par les ultra, compromis dans le maniement des fonds sacrés. Comme les chefs craignaient par dessus tout d'avoir à rendre des comptes et d'être exécutés pour malversations, il leur fallait une diversion pour se tirer d'affaire. Ils mettaient en avant la peur d'une restauration laconienne en Arcadie ; ils excitèrent Thèbes à intervenir en libératrice pour défendre son œuvre contre leurs adversaires. Ceux-ci se groupaient autour de Mantinée, restée fidèle à ses traditions de libéralisme modéré (2). Ils avaient

(1) Diod. XV, 82, 2 : Γενομένων οὖν δυοῖν ἑταιρειῶν, συνέβαινε τῆς μὲν τοὺς Τεγεάτας, τῆς δὲ τοὺς Μαντινεῖς ἡγεῖσθαι.

(2) Grote (XV, 181-187) et Curtius (IV, 460) supposent qu'une réaction oligarchique avait concerté à Mantinée un revirement complet de la politique arcadienne, sur les bases suivantes : 1° abandon de la politique nationaliste ; 2° retour aux traditions particularistes de la Vieille Arcadie ; 3° antagonisme avec Tégée ; 4° appel au patronage oligarchique de Sparte. Ce n'est pas ainsi que Xénophon présente les faits : ce sont Diodore (XV, 82), Plutarque (*Ages.* 34, 3) et Pausanias (VIII, 8, 6) qui se sont mépris sur l'attitude de Mantinée après Leuctres. Ils n'ont été frappés que de ce fait : 9 ans après sa reconstruction, la ville d'Épaminondas s'est retournée contre son bienfaiteur et négocie avec Sparte. Pausanias se montre le plus injuste : « Après leur retour dans leur ville, les Mantinéens ne se conduisirent pas toujours avec équité, car on les surprit négociant avec les Lacédémoniens et cherchant à faire leur paix en particulier, à l'écart de la Ligue arcadienne. Se voyant découverts, la crainte des Thébains les porta à se ranger ouvertement du côté des Lacédémoniens ». Ce jugement n'est qu'un écho de la version béotienne, qui, elle-même, s'était inspirée des rapports du parti tégéate, où l'on dénonçait, avec une exagération malveillante, les prétendues perfidies des Mantinéens (Xén. *Hell.* VII, 4, 34). La plupart des historiens modernes ont emboîté le pas à Pausanias et incriminé à l'envi la politique tortueuse, la versatilité, l'ingratitude de Mantinée. Toutefois, les faits non dénaturés suggèrent les remarques suivantes : 1° Loin de s'isoler de la Ligue, les Mantinéens entraînent l'adhésion de la majorité dans l'assemblée des Dix Mille. Ce n'est pas au nom des Mantinéens et de leurs alliés, mais au nom des Arcadiens, que sont envoyées les délégations à Thèbes (Xén. *Hell.* VII, 4, 35), que sont conclues les alliances avec Athènes, l'Élide, l'Achaïe, Phlionte (C. I. A., 57b), et probablement aussi le rapprochement avec Sparte (Xén. *ib.* 5, 3). Dans le traité d'alliance de 362 (voy. plus

horreur de l'intervention béotienne et songeaient à lui opposer l'alliance athénienne conclue par Lycomèdes, et, au besoin, un rapprochement avec Sparte beaucoup plus inoffensif pour l'indépeudance nationale que la tutelle de Thèbes. Ce parti réussit d'abord à parer le danger d'une invasion béotienne en lui enlevant tout prétexte. Les chefs de la Ligue avaient cru faire un coup de maître en mettant la main sur les trésors d'Olympie. Par une opportune réconciliation avec l'Élide, le groupe mantinéen fit cesser le scandale qui avait attristé le monde grec. L'Altis fut restituée au peuple qu'une tradition séculaire avait investi du sacerdoce et de l'intendance olympiques. On pria les Thébains de rester chez eux, et d'attendre, pour intervenir en Arcadie, qu'on les y conviât.

L'affaire de l'harmoste thébain à Tégée (363).

Toutefois la paix avec l'Élide, bien que jurée avec joie par toutes les villes, n'apportait qu'une solution illusoire à cette crise de désordre. Elle ne dispensait pas les magistrats concussionnaires de rendre compte de leur gestion. Par suite, ils se

bas, p. 461), les Arcadiens s'engagent à défendre la démocratie athénienne. 2° Pourquoi Mantinée aurait-elle renié tout à coup son passé démocratique, pourquoi ses alliés d'Athènes et d'Argos se seraient-ils prêtés a une restauration oligarchique? Xénophon désigne le groupe mantinéen par ces termes : (VII, 5, 35) οἱ δὲ τὰ κράτιστα τῇ Πελοποννήσῳ βουλευόμενοι, et (VII, 5, 1) Μαντινεῖς τε καὶ τῶν ἄλλων Ἀρκάδων οἱ κηδόμενοι τῆς Πελοποννήσου. Ce sont là des périphrases assez vagues, qu'on a tort d'interpréter comme signifiant : les oligarques. S'il s'était produit une révolution oligarchique, Xénophon l'eût raconté ; or, il ne signale aucun mouvement dans les villes arcadiennes. Les expressions citées plus haut s'appliquent au parti démocratique honnête et modéré, représenté par Mantinée, en opposition avec la fraction extrême qui dominait a Tégée et à Mégalopolis, non sans l'appui de Thèbes. 3° Quant à l'alliance spartiate, les partisans de Thèbes en Arcadie avaient beau jeu d'en tirer argument pour prédire le retour de l'Arcadie au régime ancien, si Thèbes n'y mettait bon ordre. Mais ils n'étaient guère de bonne foi. Tout ce que le parti mantinéen demandait à cette alliance, comme a celle d'Athènes, c'était un renfort militaire, afin de parer à la supériorité numérique des troupes béotiennes. Toute arrière-pensée de vassalité et de réforme constitutionnelle en était exclue. Les temps avaient changé : demander secours a Sparte, s'était s'assurer un auxiliaire, non plus un protectorat. L'amitié des Spartiates était désormais sans danger, alors que celle de Thèbes devenait de plus en plus menaçante. En s'alliant a eux, les Mantinéens faisaient non pas acte d'adhésion au régime et aux ambitions spartiates, mais seulement acte d'opposition à Thèbes; et, ce faisant, ils persévéraient dans leur politique traditionnelle d'autonomie. Tout ce qu'on peut avancer, c'est que les partis aristocratiques, aussi bien à Tégée qu'à Mantinée, durent se rallier aux modérés et leur prêter leur concours.

voyaient toujours réduits à chercher dans une guerre ou dans un coup d'état une échappatoire. Le centre de l'influence béotienne en Arcadie résidait alors à Tégée. Thèbes y avait, comme dans d'autres villes, en Achaïe par exemple (1), installé un harmoste avec 300 hoplites pour y soutenir les démocrates. Le traité éléen n'avait pas l'assentiment de Thèbes. Les auteurs de la paix ne mirent que plus d'obstination à faire reconnaître leur influence et ratifier leurs actes en exigeant le serment du commandant thébain de Tégée. Cette adhésion suprême était une victoire pour le groupe mantinéen. Tous les commissaires arcadiens qui avaient été de ville en ville recevoir les serments des autorités locales se trouvaient en dernier lieu réunis à Tégée. On y organisa de grandes fêtes pour célébrer la conclusion définitive de la paix. Peut-être même ces réjouissances devaient-elles être suivies d'une assemblée fédérale où la conduite des magistrats sortant de charge serait examinée. Les ultra jugèrent l'occasion propice pour le coup de main qui les tirerait d'embarras (363). Ils représentèrent sans doute au commandant thébain que son adhésion au traité ne plairait pas à son gouvernement; que, compromis par son imprudente faiblesse, il n'avait plus qu'à tenter un coup de force pour sauver sa situation, que l'attitude arrogante du parti adverse lui fournissait un prétexte excellent à user de représailles, qu'on lui saurait certainement gré à Thèbes d'un acte de fermeté destiné à réhabiliter le prestige béotien. L'harmoste, convaincu, ordonne la fermeture des portes et fait saisir la nuit, en plein banquet, les aristocrates de Tégée et les Arcadiens du parti anti-béotien. La prison et la *maison commune* (2) regorgent de prisonniers. Mais les Mantinéens n'y figuraient qu'en petit nombre. En effet, la plupart d'entre eux, après la tournée des commissions, avaient dû rentrer dans leurs foyers, la proximité des deux villes leur permettant de venir siéger au moment voulu. Or, c'était précisement leur capture qui intéressait le plus le gouverneur et ses conseillers. Le coup était à moitié manqué.

Le lendemain matin, quand la nouvelle de ces faits se répandit à Mantinée, l'émoi fut grand. Les autorités expédièrent aussitôt aux autres villes d'Arcadie l'avis de prendre les armes et de surveiller leurs portes. Elles mirent Mantinée même en état de défense, puis envoyèrent à Tégée des hérauts réclamer l'élargis-

(1) Xen. VII, 1, 43.

(2) ἡ δημοσία οἰκία (Xen. *Hellen.* VII, 4, 36).

sement de tous les Mantinéens détenus. On protestait en outre contre l'arrestation ou l'exécution arbitraire d'un Arcadien quelconque ordonnées sans jugement régulier. On réclamait la juridiction du tribunal fédéral : l'État mantinéen se portait garant de la comparution devant l'assemblée de tous ceux qui y seraient cités comme accusés.

Au reçu de ce message, le gouverneur s'aperçoit qu'il s'est mis dans un mauvais cas en violant sans succès la paix et les formes légales. Il ne sait comment arranger l'affaire et relâche tout le monde. Le lendemain, il convoque une assemblée, donne des explications embarrassées et déclare à sa décharge qu'il a été trompé : on lui avait dénoncé, dit-il, un complot lacédémonien ; les ennemis attendaient en armes à la frontière, de connivence avec des aristocrates de Tégée qui devaient leur livrer la ville. L'assemblée ne fut pas dupe de ce mensonge (1). Cependant, elle préféra suivre à l'égard de l'harmoste une procédure régulière. Elle envoya une délégation porter à Thèbes un rapport contre lui et réclamer son exécution : il est très probable que des Mantinéens dirigeaient l'ambassade (2).

Mécontentement et menaces d'Épaminondas

Cette démarche eut le don d'irriter vivement Épaminondas. Déjà les affaires précédentes du Péloponnèse l'avaient fort mécontenté. Il voyait avec amertume son œuvre se retourner contre lui. En vain, il avait tenté de fonder dans la péninsule un régime d'équilibre stable, en compensant par un savant système de contrepoids l'antique prépondérance de Sparte. Au lieu de l'ordre rêvé, tout n'était plus que chaos. L'Arcadie, et Mantinée en particulier, n'avaient guère répondu à son attente. Au lieu des instruments dociles qu'il avait cru tenir en main, il n'entrevoyait que méfiance et ingratitude à l'égard de Thèbes. L'orgueil béotien ne recueillait qu'avanies en guise d'hommages. On s'explique que, malgré sa modération ordinaire, Épaminondas n'ait pu maîtriser sa colère. La situation lui apparaissait si tendue que Thèbes n'avait plus d'autre alternative que d'abdiquer ou de réprimer sans merci. Il fit donc sentir aux députés arcadiens que Thèbes n'acceptait pas l'état de choses qu'ils prétendaient substituer à ses combinaisons. Dans une réponse

(1) Grote (XV, p. 184) admet que le prétendu complot n'était pas de tous points une invention, et qu'Épaminondas y crut. Mais ses arguments ne me paraissent pas convaincants.

(2) Xén. *Hellen.* VII, 4, 36-40.

cassante et menaçante, il couvrit son subordonné, ne lui reconnaissant qu'un tort : celui d'avoir relâché ses prisonniers : « Vous vous êtes conduits en traîtres, ajouta-t-il. Vous commencez par nous entraîner à la guerre et vous faites ensuite la paix sans notre aveu. Eh bien ! nous irons en Arcadie combattre avec nos fidèles partisans (1) ! ».

Émotion en Arcadie.

Cette violente sortie souleva en Arcadie une vive émotion. On y vit à bon droit une provocation. Le sage béotarque s'était emporté comme un Spartiate : on eût cru entendre Agésilas. La situation du Péloponnèse exigeait elle une intervention armée ? Le parti modéré dirigé par Mantinée avait réussi à imposer ses vues à la majorité de l'assemblée fédérale. Il avait fait jurer la paix par toutes les villes. La fin des hostilités contre l'Élide avait, en général, reçu un accueil enthousiaste en Arcadie et ailleurs. La faction des brouillons et des concussionnaires, discréditée et poussée dans ses derniers retranchements après l'échec du coup de main de Tégée, semblait perdue. L'élément pacifique et honnête l'emportait. Sparte n'était pas plus redoutable qu'après Leuctres. Si l'Arcadie voulait se défendre avec ses seules forces, elle le pouvait. Le but suprême, l'affranchissement de la péninsule, avait été atteint (2). Quel besoin pour Thèbes d'obéir aux sollicitations intéressées d'une faction aux abois, de compromettre sa cause avec celle des turbulents, de se solidariser avec les excès d'un subalterne maladroit ? En soufflant sur le feu à peine éteint, elle ne pouvait guère prétendre agir en bienfaitrice du Péloponnèse. Elle démasquait au contraire ses ambitions : l'Arcadie serait thébaine ou elle ne serait pas, voilà ce que signifiait l'ultimatum d'Épaminondas (3). Ainsi les prévisions

(1) Xen. *Hell.* VII, 4, 40.

(2) Αὐτόνομος δ' Ἑλλὰς πᾶσ' ἐν ἐλευθερίῃ, disait le dernier vers d'une épigramme gravée sur une statue d'Épaminondas (Paus. IX, 15, 3).

(3) On le comprit de suite à Mantinée, dès que la réponse d'Épaminondas y fut connue. Les réflexions que Xénophon prête aux Mantinéens et à leurs partisans montrent avec quelle justesse de coup d'œil ils jugèrent la situation : (VII, 5, 1-2.) « Quand ces paroles furent rapportées à la Ligue arcadienne et aux villes, les Mantinéens et ceux des Arcadiens qui avaient souci du Péloponnèse, ainsi que les Éléens et les Achéens, en conclurent que les Thébains ne cachaient plus leur désir de voir le Péloponnèse s'affaiblir le plus possible, afin de pouvoir plus aisément l'asservir. « En effet, disaient-ils, pourquoi nous veulent-ils en guerre, sinon pour qu'après s'être réciproquement maltraités, les deux partis aient besoin d'eux ? Pourquoi, quand nous leur affirmons n'avoir pas besoin d'eux actuellement, se disposent-ils à marcher ? n'est-il pas évident que c'est pour nous faire quelque mal qu'ils préparent cette campagne ? »

de Lycomèdes se réalisaient. Les libérateurs prenaient des allures de tyrans. En somme, la nécessité de cette guerre ne s'imposait qu'aux partisans de l'absorption de la Grèce dans la puissance béotienne. Sans doute, l'exclusion signifiée par les Dix Mille mortifiait l'orgueil thébain. Mais on peut s'étonner qu'Épaminondas, raisonnant plutôt en chauvin qu'en ami de la Grèce, n'ait pas reculé devant un conflit sanglant pour sauver l'amour-propre de sa patrie. Il risqua sa vie dans cette entreprise. Thèbes avec lui tomba du haut de ses rêves : elle perdit tout pour avoir voulu recommencer Leuctres.

Coalition des ennemis de Thèbes : Mantinée, Athènes, Phlious, Élis, l'Achaïe. (363-2)

La déclaration de guerre contenue dans la réponse d'Épaminondas n'intimida personne. Elle provoqua au contraire la coalition immédiate des ennemis de Thèbes. Au nom de l'importante fraction dont elle était l'inspiratrice, Mantinée organisa la résistance. Vite elle essaya de grouper en faisceau ses amis anciens ou récents. La première pensée fut pour Athènes, liée avec l'Arcadie anti-thébaine depuis la mission de Lycomèdes. Il suffisait de lui rappeler ses engagements et de lui demander son concours. L'amitié de l'Élide et de l'Arcadie devait naturellement profiter au groupe mantinéen, fauteur de la réconciliation entre les deux pays. L'Achaïe, placée sous le protectorat de Thèbes depuis la campagne de 367, avait trouvé moyen de réduire à l'impuissance les harmostes thébains. Le parti conservateur qui triomphait dans les villes achéennes avec l'appui de Sparte faisait des vœux pour la chute de l'influence thébaine en Arcadie. Ses sympathies l'attiraient donc vers le groupe mantinéen. Il y avait aussi la ville de Phlious dont les démêlés avec Argos et l'Arcadie et la fidélité à Sparte ont ému Xénophon. Elle avait signé la paix avec Thèbes en 366 à condition de ne pas être obligée de faire la guerre à Sparte. Les troupes phliasiennes n'ayant pas combattu à Mantinée, Xénophon a omis de citer Phlious parmi les alliées de Mantinée ; mais l'accession de cette ville à l'alliance arcadico athénienne est attestée par une inscription à qui nous devons de précieux détails sur les préliminaires du grand conflit (1).

(1) C. I. A. II, 112 et 57b. — Hicks. *Greek histor. inscr.* n° 94. — Les deux fragments sont réunis, avec des restitutions plus complètes, dans Dittenberger (*Sylloge* n° 83). C'est le texte que j'ai suivi pour la traduction. La stèle est surmontée d'un bas-relief : Zeus est assis, la foudre en main ; une femme s'approche, levant son voile (personnification du Péloponnèse, suivant Kœhler, de la Symmachie, suivant Hicks), tandis qu'Athéna se tient auprès

Décret athénien ratifiant cette alliance (juillet 362).

Ce texte nous renseigne sur la campagne diplomatique alors entreprise par Mantinée. Elle réussit sans doute à décider les Éléens, les Achéens et les Phliasiens à joindre leurs députations à celle de l'Arcadie pour solliciter une alliance en bonne forme avec Athènes et ses alliés. Il s'agissait de reconstituer une symmachie anti-thébaine. En effet, au début de l'archontat de Molon (olymp. 104, 4. — 362 1), vers la fin de juillet 362, le peuple athénien, dans une première délibération, adopta les propositions des Péloponnésiens, les soumit, conformément aux statuts de la seconde Ligue athénienne, à l'approbation du synédriou des alliés, lesquels les ratifièrent par un *dogma* (1). Celui-ci fut retourné au Conseil, confirmé par un *probouleuma* et finalement

d'elle. Outre la présence de Phlious et l'adjonction de ces alliances au système de la seconde Ligue athénienne avec garantie des constitutions, ce document ajoute aux textes des historiens une importante donnée chronologique : 1° le décret est antérieur à la bataille : d'après la formule dubitative de la ligne 6, le peuple attend, pour glorifier les dieux, que la fortune des armes se soit prononcée; 2° la bataille a donc eu lieu sous l'archontat de Molon, c'est-à-dire après le 22 ou le 23 juillet 362, date de son entrée en charge d'après les calculs de Bœckh (*Zur Geschichte der Mondcyclen*, p. 64 et suiv.) et avant la fin de la moisson (Xén. *Hell.* VII, 5, 14), dont la date extrême, dans la plaine de Mantinée ne peut être reculée au delà de la première quinzaine d'août. Il n'est pas nécessaire de supposer que le décret a précédé de beaucoup la bataille; les renforts athéniens ne partirent qu'au dernier moment et la cavalerie se battit le jour même de son arrivée à Mantinée. Pour exprimer en chiffres les dates, à mon avis, les plus vraisemblables, je placerais le décret entre le 23 et le 26 juillet, et la bataille dans les premiers jours d'août. Encore faut-il admettre que, cette année, la moisson était fort en retard, car il résulte des termes de Xénophon non pas qu'elle touchait à sa fin, mais qu'elle battait son plein. La date de milieu août, proposée par Kœhler d'après les observations insuffisantes d'A. Mommsen, me paraît trop tardive : j'ai toujours vu, dans la Mantinique, les blés coupés dès la fin de juillet (Voy. p. 561). A plus forte raison, Hicks se trompe-t-il, en écrivant cette phrase, d'ailleurs contradictoire : « The inscription proves it to have been early in the autumn of 362, soon after Molon's archonship began ». Ce que Kœhler a fait ressortir (*Ath. Mith.* I, 1876, p. 197), c'est l'inexactitude des dates indiquées par Plutarque (*Vit. X orat.* p. 845 E) et par Diodore (XV, 82), tous deux placent la bataille sous l'archontat de Charikleidès, prédécesseur de Molon. Dans un autre passage (*De glor. Athen.* p. 350 A), Plutarque écrit : τὴν δὲ δωδεκάτην τοῦ Σκιροφοριῶνος ἱεροτέραν ἐποίησεν ὁ Μαντινειακὸς ἀγών. Or, le 12 Skirophorion, olymp. 104, 3, tombe, d'après Bœckh (*Mondcycl.* p. 28) entre le 3 et le 5 juillet 362. D'après l'ingénieuse explication de Kœhler, cette date désigne, non pas le jour de la bataille, mais celui de la cérémonie commémorative qui se trouve reportée à la fin de l'année civile, au début de Skirophorion, de façon à correspondre avec la fête des *Skirophoria*.

(1) Sur cette procédure, voy. Lenz, *d. Synedrion der Bundesgenossen*, p. 33.

représenté aux suffrages de l'Assemblée populaire, qui, sur la motion de Périandros, lui donne la sanction définitive, dont la teneur suit :

Archontat de Molon.

« *Alliance des Athéniens, des Arcadiens, des Achéens, des Éléens et des Phliasiens. Décret du Conseil et du Peuple, l'Oinéis ayant la prytanie. Agatharchos, fils d'Agatharchos, du dème d'Oéa, secrétaire. Xanthippos, du dème d'Hermos, président. Motion de Périandros.*

Le héraut invoquera sans délai Zeus olympien, Athéna Polias, Déméter et Koré, les Douze Dieux, les Déesses vénérables, si la décision relative à l'alliance a tourné à l'avantage du peuple athénien ; il fera un sacrifice et une prière quand ces cérémonies auront été accomplies suivant la décision du peuple. Ces invocations ont eu lieu.

D'autre part, vu le dogma soumis au Conseil par les alliés approuvant l'alliance aux conditions proposées par les Arcadiens, les Achéens, les Éléens et les Phliasiens.... Dans le cas où l'on envahirait l'Attique, où l'on renverserait la démocratie, où l'on rétablirait la tyrannie ou l'oligarchie, les Arcadiens, les Achéens, les Éléens et les Phliasiens porteront secours aux Athéniens dans toute la mesure de leurs moyens, à la requête des Athéniens. Dans le cas où l'on envahirait le Péloponnèse, où l'on renverserait la démocratie à [Phlious?], où l'on renverserait ou changerait la constitution des Achéens, des Arcadiens ou des Éléens, où l'on procéderait à des expulsions, les Athéniens porteront secours dans toute la mesure de leurs moyens et en tout temps aux parties lésées, sur leur requête.

Chaque peuple exercera le commandement sur son territoire.

Les serments seront prêtés aux envoyés du Péloponnèse par le Conseil, par les stratèges, par les taxiarques, par les hipparques, par les phylarques et par les chevaliers.

Prêteront serment, au nom des Arcadiens, des Achéens, des Éléens et des Phliasiens, les envoyés qui sont à Athènes. »

Il est à remarquer que, dans ces négociations, la fraction mantinéenne traite, non pas au nom des Arcadiens dissidents, mais au nom de la Ligue entière : il représente officiellement la légalité, il s'attribue la garde de la Constitution fédérale et en fait garantir l'intégrité par les autres signataires. Bref, il se fait

reconnaître, non pas comme un groupe, mais comme l'Arcadie entière. De plus, les parties contractantes traitent sur le pied d'égalité en s'attribuant le commandement en chef chacune sur son territoire.

Importance de l'accession de Phlious à la Ligue.

Quant à Phlious, son entrée dans la coalition n'était pas sans importance. Athènes et Mantinée y devaient attacher un grand prix, à cause de la valeur stratégique du territoire phliasien. Il était certain que Mantinée, foyer de la résistance, serait le point de ralliement des coalisés, et Tégée le quartier général des ennemis : la Haute Plaine allait, une fois de plus, servir d'arène aux deux moitiés de la Grèce. Or, Argos s'était détachée de Mantinée. Elle restait fidèle au traité conclu avec Thèbes en 366 (1), escomptant sans doute l'appui de Thèbes pour satisfaire ses ambitions sur Phlious et sur Sicyone. De plus, il ne lui plaisait pas d'entrer dans un groupe qui sollicitait en même temps l'alliance de Sparte. Cette hostilité d'Argos créait un gros embarras aux Athéniens en leur coupant le meilleur chemin de Mantinée. Deux voies demeuraient plus ou moins praticables aux renforts d'Athènes : celle du Sud obligeait Athènes à convoyer ses troupes par mer jusqu'à Gythion pour les joindre aux Lacédémoniens (2). La route du Nord plus directe était hérissée d'obstacles. A l'Isthme, la cavalerie de Corinthe escarmouchait : il fallait forcer les passes. Au-delà de Cléonai, le chemin se croisait. Du côté de l'Argolide, les défilés étaient trop faciles à fermer pour qu'on pût songer à prendre cette voie (3). Restait l'embranchement par Nemée,

(1) Xén. *Hell.* VII, 4, 11.

(2) Pour dépister Épaminondas, qui faisait le guet à Nemée (Xén. *Hell.* VII, 5, 7), les Athéniens annoncèrent l'intention d'expédier leurs renforts par voie de mer; mais ce fut une simple ruse de guerre, non suivie d'effet, car l'infanterie et la cavalerie suivirent ensemble la même route, mais la cavalerie arriva la première. — Voy. aux Appendices, le récit de la bataille.

(3) Épaminondas comptait sur les Argiens pour barrer la route de l'Argolide entre Cléonai et Mantinée par les cols de l'Artemision. Lui-même se poste à Nemée, et n'en part que sur le faux bruit que les Athéniens ont renoncé à la voie de terre. C'est alors seulement que, la route devenue libre, les Athéniens peuvent lancer à marches forcées leur infanterie et leur cavalerie. Celle-ci, partie d'Éleusis au matin, arriva le soir à l'Isthme où elle prit son repas. Elle dut être harcelée soit la nuit, soit le lendemain matin, par les Corinthiens, et subir quelques pertes (Xén. *Hell.* VII, 5, 16 : καὶ ἐν Κορίνθῳ δυστυχήματος γεγενημένου τοῖς ἱππεῦσιν) en traversant l'Isthme; elle fit une seconde halte à Cléonai, et de là passa à Nemée et à Phlious, en évitant l'Argolide (Xén. *Hell.* VII, 5, 15) pour arriver à Mantinée le troisième jour à midi, en même temps que la cavalerie thébaine (Polyb. IX, 8, 9).

Phlious et Aléa. Si Phlious s'opposait au passage avec son excellente cavalerie, toute jonction devenait impossible : c'est pourquoi les Mantinéens durent insister pour gagner à leur cause ce vaillant peuple, dont les circonstances faisaient le portier des monts. La haine d'Argos et l'amitié de Sparte, plus que sa sympathie pour les Arcadiens, le décidèrent à sortir de sa neutralité (1).

Rapprochement de Mantinée et de Sparte.

La plus délicate de toutes ces démarches fut celle que les Mantinéens tentèrent auprès de Sparte. Elle leur a été reprochée comme une indigne palinodie, par Pausanias et par les historiens modernes (2). Il est vrai que, pour beaucoup d'esprits, l'indignation est la première forme de la surprise. Toutefois, les historiens de la Grèce savent qu'en ce pays moins qu'ailleurs les traditions diplomatiques étaient loin d'être immuables, et que, pour rétablir l'équilibre de la balance, on n'hésitait pas à déplacer les poids d'un plateau à l'autre. Les prétentions de Thèbes à l'hégémonie avaient amené ses affranchis à défendre contre elle la liberté qu'ils lui devaient en partie, et cela avec l'aide de leurs anciens oppresseurs assez affaiblis pour n'être plus redoutables, assez forts pour rester de précieux auxiliaires. Le groupe qui avait pris en main la cause de l'indépendance arcadienne, n'entendait la livrer à la discrétion de personne, pas plus à celle de Thèbes qu'à celle de Sparte. Il devait en bonne logique faire appel aux Lacédémoniens. La tournure de la requête atteste à quel point les idées sur le rôle de Sparte avaient changé : il n'en est que plus injuste de juger une situation nouvelle avec les idées appropriées à l'ancien état de choses (3). L'histoire du rapprochement de Mantinée et de Sparte ne nous est connu que par une phrase de Xénophon (4). On envoya à Lacédémone une délégation des Éparites. Ils avaient mission de faire valoir les intérêts du Péloponnèse menacé de servitude, et de convier les Lacédé-

(1) Ils semblent s'être confinés dans le rôle de gardiens des défilés : ils ne paraissent pas sur le champ de bataille. Peut-être étaient-ils retenus par la crainte d'une surprise des Argiens.

(2) Curtius. *Hist. gr.* IV, p. 467.

(3) Il y a des événements qui marquent une sorte de prescription dans les faits : telle la bataille de Leuctres pour les prétentions hégémoniques de Sparte. Cette prescription devrait aussi s'appliquer aux formules des historiens. On ne saurait apprécier l'état des partis dans le Péloponnèse de 362 avec les jugements applicables dix ans plus tôt.

(4) *Hell.* VII, 5, 2-3. — Diod. XV, 82, 3-4.

moniens à l'œuvre d'affranchissement. Le langage des députés s'adressait aux Lacédémoniens non pas comme aux maîtres passés ou éventuels du pays, mais comme à une tribu péloponnésienne, intéressée au même titre que les autres à la défense commune. Le souci de ne pas faire acte de sujétion, de ne pas invoquer le secours des Lacédémoniens comme un patronage, mais comme une collaboration, se traduisit par une réglementation nouvelle du commandement en chef. On stipula que chaque État exercerait le commandement sur son territoire. C'était mettre tout le monde sur le pied d'égalité : plus de hiérarchie entre les alliés, ni de subordination à un État protecteur comme dans l'ancienne symmachie. Le traité conclu avec Sparte ne différait pas au fond du traité signé avec Athènes : on est donc mal fondé à l'interpréter comme une avance humiliante pour Mantinée, comme une sorte de renonciation aux principes démocratiques et nationalistes. Au contraire, la clause finale allait assurer aux polémarques mantinéens (fait jusqu'alors sans précédent), la direction des armées de Sparte comme de celles d'Athènes. Les Lacédémoniens n'ignoraient pas que le champ de bataille désigné était le territoire de Mantinée et qu'il leur faudrait combattre en sous ordre du peuple qu'ils avaient démembré 23 ans auparavant. C'est un signe des temps qu'ils aient consenti avec empressement à cette déchéance. Le résultat de la campagne diplomatique se terminait par un triomphe pour Mantinée : l'hégémonie morale dans la coalition, à défaut de la suprématie matérielle, lui appartenait sans conteste.

Bataille de 362

Les États coalisés déployèrent tant d'activité que, malgré la prompte entrée en campagne d'Épaminondas, ils purent se concentrer à Mantinée dès les premiers jours (1). Mais au moment de faire face à la crise suprême, les généraux mantinéens ne se montrèrent pas à la hauteur du péril. A la hardiesse d'un ennemi fertile en surprises, ils n'opposèrent qu'un plan défensif sans audace et sans originalité. Tandis qu'Épaminondas s'ingéniait à les tromper par des feintes et des fugues imprévues, ils s'attardaient dans la routine de la tactique classique, étalaient au grand jour leurs formations de combat, se préparaient lentement à une attaque qui se dérobait, pour se montrer désemparés quand elle survenait. Ils ne savaient ni rien prévoir ni rien parer. Mal renseignés, ils laissent d'abord l'ennemi s'échapper : il était déjà

(1) Xen. *Hell.* VII, 5, 7. — Voy. le récit détaillé de la bataille aux Appendices.

sur Sparte quand ils apprennent son départ. Ne le voyant plus, ils négligent les plus élémentaires précautions, s'éclairent mal, laissent la population se répandre dans les champs pour enlever les moissons. Lorsqu'il reparaît inopinément, ils ne doivent leur salut qu'à l'intervention inespérée de la cavalerie athénienne. Le hasard seul et l'intrépidité de leurs alliés les tirèrent d'affaire. Dans la mêlée, autant l'adversaire fit preuve de précision et de vigueur, autant ils lui opposèrent d'incohérence et de timidité. La fatalité réservait à Épaminondas, après l'échec de deux plans admirables, le coup de grâce final. Cette mort équivalait pour les siens à une défaite en pleine victoire. Par là, tout était sauvé; le résultat demeurait indécis. La joie de ce dénouement providentiel (1) fit sans doute oublier les récriminations. Mais les alliés de Mantinée auraient eu le droit de se plaindre de leurs chefs. Leur impéritie avait failli tout perdre. Mantinée, en organisant l'alliance, avait pensé du même coup organiser la victoire. Ses généraux ne valaient pas ses diplomates. Ils n'étaient pas dressés à la grande guerre : tout ce qu'ils montrèrent, en assumant, aux termes du traité, le commandement suprême, ce fut une insuffisante présomption. Force fut d'en convenir, après la bataille. Quoique, pour la bravoure, tout le monde eût fait son devoir, la légende mantinéenne s'abstenait de vantardise. Si elle disputait aux alliés la gloire du coup de lance sauveur, elle cédait les palmes de la vaillance aux Athéniens Gryllos et Képhisodoros : le héros local, Podarès, n'obtenait que le troisième rang, même dans l'opinion de ses compatriotes (2).

L'éclat de cette mémorable journée a préservé de l'oubli le nom de Mantinée. Mais celle-ci a perdu en réputation ce qu'elle y a gagné en notoriété. Dans l'histoire, le meurtre d'Épaminondas s'attache comme une flétrissure au nom de la ville parricide. Les motifs du conflit ont été trop vite oubliés. Rien ne contribue comme une antithèse sentimentale à la fortune d'une légende. Des faits complexes que nous avons racontés, la mémoire des hommes n'a retenu qu'un contraste : un héros, le type le plus achevé que la Grèce ait produit, tombe, victime de ses bienfaits.

(1) A propos de cette dernière campagne, Xenophon (*Hell.* VII, 5, 19) s'arrache à lui même un assez maigre éloge des talents militaires d'Épaminondas. Il semble que la mort prochaine du héros incline son juge à la bienveillance. Dans cet hommage *in extremis*, il y a comme la satisfaction d'une oraison funèbre.

(2) Pausan. VIII, 9, 10.

en attaquant la ville ressuscitée par lui. Admirable thème pour les moralistes ! L'historien, à moins de s'associer à leurs lamentations, doit renoncer à leur disputer cette proie. Que de touristes anciens ont dû improviser, près du modeste cippe du Thébain, un thrène sur l'ingratitude des peuples ! Sachons du moins gré à Pausanias de s'en être abstenu (1).

Embellissements de la Nouvelle-Mantinée de 371 à 362.

Cette période de dix ans marque pour la Nouvelle-Mantinée une ère d'essor et de prospérité. Sous la vigoureuse impulsion de Lycomèdes, la ville s'embellit rapidement. On effaça les traces des ruines accumulées par les Lacédémoniens en 385. Après les beaux ouvrages de défense militaire, on se consacra à la restauration des temples, à l'ornement des édifices sacrés et civils. C'est dans ce temps que fut appelé Praxitèle, sans doute déjà célèbre. On lui confia d'importants travaux de sculpture, le groupe de Léto et de ses deux enfants et la décoration du piédestal (2), dans le Letôon contigu au vieil Asklèpieion pour lequel Alcamène avait exécuté une statue d'Asklépios. Praxitèle composa aussi pour l'Hèraion situé sur l'agora, près du théâtre, un autre groupe de trois personnages. Dans l'intermède pacifique qui suivit 362, ces préoccupations ne furent pas oubliées : une copie du tableau de la bataille, exécutée pour le portique du Céramique, par le peintre athénien Euphranor, contemporain de l'événement, fut installée dans une salle du gymnase de Mantinée. Des monnaies nouvelles furent frappées (3).

Si Mantinée n'avait pas à offrir à l'admiration des étrangers un édifice aussi somptueux que le temple d'Aléa à Tégée, ses trésors artistiques n'étaient point méprisables. De cette époque datent les plus beaux édifices dont nous ayons retrouvé les restes : le théâtre, le Bouleutérion, un marché à colonnade dorique et un hérôon, celui de Podarès. Le Bouleutérion en particulier présente un spécimen remarquable de l'architecture civile au milieu du IVe siècle (4).

État de la Grèce après la mort d'Épaminondas.

La journée de 362 clôt un des plus courts, mais des plus étonnants chapitres de l'histoire grecque : celui de la puissance thébaine. Les précédents s'arrêtaient sur Ægos Potamos et sur

(1) Pausan. VIII, 11, 8.

(2) Voy. aux appendices, la discussion sur l'époque des travaux de Praxitèle.

(3) Pausan. VIII, 9. — Sur les monnaies, v. p. 242.

(4) Voy. plus haut, p. 262 et suiv.

Leuctres; les suivants finiront sur Chéronée et sur Corinthe. Ce qui succombe avec Épaminondas, sur le champ de bataille de Mantinée, c'est le régime de l'hégémonie exercée par le moyen d'alliances offensives et défensives au profit exclusif d'un État. Les grandes tribus helléniques se sont usées à la poursuite de cette chimère. Après un embrasement d'un long siècle, il ne reste plus en Grèce que des scories. L'impuissance d'une race quelconque de la Grèce propre à une domination durable est démontrée : des forces extérieures vont désormais entrer en jeu. Les ligues de formation nouvelle n'auront plus le caractère des symmachies de l'ancien système. Ce seront surtout des groupements défensifs où les dernières énergies s'associeront dans une lutte suprême contre l'envahisseur étranger. Dès lors la Grèce n'a plus son équilibre en elle-même : elle n'est plus qu'un contrepoids. C'est hors de l'Hellade que réside le centre vital. Les cités helléniques sont passées à l'état de réflexes. D'une manière générale, l'ère de l'activité ésotérique est révolue en 362. Dès l'antiquité, de bons esprits l'avaient compris : aussi plusieurs historiens avaient ils adopté cette date comme terme de leurs *Helléniques* (1).

Desagrégation de la Ligue Arcadienne. Isolement de Mantinée.

La fatigue et le dégoût des vastes et stériles ambitions s'empare des États grecs après le grand effort de 362. Les Thébains abdiquèrent les premiers : leur victoire matérielle les amena à une défaite morale. Tel fut le résultat le plus net de la sanglante journée de 362. A ce point de vue, les Mantinéens pouvaient se féliciter de leur politique ; ils avaient voulu s'affranchir de Thèbes : c'était fait. Il est vrai que leurs adversaires arcadiens demeuraient intacts. La direction de la Ligue échappait à Mantinée. Le schisme entre elle et Mégalopolis était définitif. Comme elle ne voulait pas plus subir le joug de la fraction avancée que celui de l'étranger, il ne lui restait en bonne logique d'autre parti à prendre que de s'absorber dans la défense de son autonomie. Elle allait vivre pour elle-même, se désintéresser des luttes extérieures, satisfaite de n'imposer et de ne subir aucune contrainte. Ce rêve d'existence égoïste et casanière hantait tous les esprits, sauf à Sparte où l'on ne pouvait se résigner à ce *statu quo* sans les plus douloureux regrets. La paix générale qui suivit la

(1) Entre autres, Diodore (XV, 89) cite Xenophon, Anaximene de Lampsaque, Philistos de Syracuse.

bataille donna satisfaction à ce désir de repos (1). Elle sanctionnait les tendances particularistes, puisqu'elle avait pour principe l'autonomie de toutes les républiques, égales sur le pied d'amitié. Seuls les Spartiates s'en exclurent, ne voulant pas reconnaître l'indépendance de la Messénie. Le Péloponnèse revint avec joie à ses vieilles habitudes d'isolement.

L'union périclitait. Par un revirement bien explicable, c'était maintenant à la patrie de Lycomèdes que recouraient les particularistes, les dissidents et les déserteurs de la grande idée. Une clause de la paix de 362 stipulait que tous ceux qui avaient pris part à la bataille rentreraient dans leurs foyers. Les habitants des κῶμαι, transplantés pour le synœcisme de Mégalopolis et qui s'accommodaient mal de leur métamorphose en Mégalopolitains, s'en autorisèrent pour réintégrer leurs anciennes demeures. Les Mégalopolitains voulurent les faire rentrer dans leurs murs. Il s'ensuivit un conflit sérieux. Les réfractaires demandèrent du secours aux Mantinéens, à leurs alliés arcadiens, aux Éléens et à tout le groupe des coalisés de 362. On s'aperçut alors que la mêlée de l'année précédente n'avait rien tranché : la désagrégation continuait. Probablement les États invoqués mirent quelque mollesse à intervenir. Mantinée avait oublié la Parrhasie. Thèbes, au contraire, suppliée par les Mégalopolitains, n'en mit que plus d'empressement à jouer de la férule pour essayer de rétablir son prestige. Elle dépêcha Pamménès avec 3000 hoplites et 300 cavaliers, et tout rentra dans l'ordre (361) (2).

Obscurité de Mantinée de 361 à 342.

Une période d'assoupissement succéda à cette échauffourée. Mantinée s'éclipsa de la scène politique. Tandis que la guerre sociale, les premières conquêtes de Philippe, puis la 2e guerre sacrée enfiévrent Athènes, elle mène une vie paisible de bourgade.

(1) Polyb. IV, 33, 8. — Diod. XV, 89 et 94. — Plut. *Agés.* 35. — Ce traité nous est mal connu. Où et quand fut-il conclu ? A Mantinée, aussitôt après la bataille, ou bien dans une autre ville et quelque temps après, comme le veut Clinton (*Fasti hellenici* 361 av. J.-C.) ? On ignore aussi la situation de Mantinée dans la Ligue arcadienne. Continua-t-elle à envoyer des délégués au Conseil des Dix Mille ou se tint-elle tout à fait à l'écart du groupe mégalopolitain ?

(2) Diodore, XV, 94. Le texte porte que les Mégalopolitains recoururent aux *Athéniens*. C'est une erreur évidente que les éditeurs récents ont eu raison de corriger. (Voy. Grote, *Hist. gr.* XV, p. 221, Note 1.) — C'est à tort également que Pausanias rapporte l'envoi de Pamménès à la *fondation* de Mégalopolis (Paus. VIII, 27).

Éphore, rapporte Strabon avec malice (1), ne trouvant rien à raconter sur Cymé, sa patrie, et ne voulant pas la passer sous silence, écrivit : « Pendant ce temps, les habitants de Cymé se tenaient tranquilles. » Nous voilà réduit au même expédient que le naïf Cyméen par le silence de Diodore sur le rôle de Mantinée de 361 à 352. Mais cette dernière année vit le réveil de l'ardeur guerrière de Sparte, sous Archidamos. Messène et Mégalopolis menacés par les Lacédémoniens, qui se posaient alors en libérateurs de la nation arcadienne, reçurent assistance de Thèbes, d'Argos et de Sicyone (2). Archidamos III avait pour auxiliaires 3000 hoplites de Phocide et 150 cavaliers des anciens tyrans de Phères, Lycophron et Peitholaos. En allant attaquer Argos avec cette armée, il vint camper près de Mantinée, afin de gagner Ornéai par la route du Klimax (3). Ce fait prouve qu'il comptait sur la neutralité d'une ville demeurée fidèle à l'alliance spartiate contre Thèbes. Mais, en cette occurrence, les Mantinéens ne furent que les spectateurs bénévoles d'un déploiement militaire sur leur territoire : témoignage d'amitié bien platonique ! Mais Sparte avait désappris l'exigence.

(1) Strab. XIII, 3, 6.

(2) Athenes s'abstint, malgré le discours de Démosthène *pour les Mégalopolitains.*

(3) Diodore. XVI, 39.



Fig. 5[illegible]. — Statuette (H. 0,30) d'Asklepios (?) trouvée dans le Bouleuterion

CHAPITRE IX.

PÉRIODE MACÉDONIENNE.

(344-245).

Abstention de l'Arcadie à Chéronée (338).

Après la prise d'Olynthe en 348, l'Arcadie presque entière se refusa à considérer comme un péril national la marche triomphante de Philippe. Le parti d'Euboulos, à Athènes, frappé d'une subite clairvoyance, décréta l'envoi de délégués chargés d'aller par les villes plaider la cause du patriotisme hellénique. Eschine, délégué pour le Péloponnèse, dépensa en vain des trésors d'éloquence pour entraîner les Dix-Mille contre le « Barbare, l'Exterminateur. » « L'Arcadie, écrivit-il à son retour dans son rapport aux Athéniens, voit avec joie Athènes se réveiller et s'occuper de la Grèce. » (1) Ces dispositions étaient excellentes, sans doute, mais elles ne valurent à Athènes ni un hoplite, ni un cavalier. La première ambassade (344) de Démosthène dans le Péloponnèse ne paraît pas avoir été plus efficace (2). Tiré en sens contraire, le parti mégalopolitain se laissa protéger contre Sparte par le successeur d'Épaminondas.

Mais la propagande, renouvelée en 343 par Démosthène, Polyeuctos, Hégésippos, obtint de meilleurs résultats (3). Mantinée avec le groupe des Arcadiens du Nord, suivit Mégalopolis, Messène et Argos dans l'alliance athénienne conclue en 342, sans rompre pour cela avec Philippe (4). Les Arcadiens tirent

(1) Démosth. *De falsa leg.*, 10, 11, 304. — Eschin. *ibid.* 79. Le passage d'Eschine à Mantinée, au cours de sa tournée oratoire, n'est pas certain, mais très probable.

(2) Dém. *Phil.* II, 19, 26 ; *Pro Cor.* 64, 79, 295 ; *De falsa leg.* 261. — Polybe (XVII, 14) défend avec vigueur la politique arcadienne contre les accusations d'égoïsme et de trahison lancées par Démosthène sur certains personnages. — Cf. Pausanias : VIII, 6, 2. — 27, 10. — En 343, Philippe protégeait l'Élide, la Messénie, Mégalopolis, Argos, et confinait Sparte en Laconie.

(3) Dém. *Phil.* III, 72. — *Biog. A. Or.* 841°.

(4) Schol. Esch. *C. Ctes*, 83 Schultz : Ἀθηναῖοι ἐπὶ Πυθοδότου ἄρχοντος τοῦ β' ἔτει τῆς ρθ ὀλυμπιάδος (109,2 = 343,2) ... ἔπεμψαν πολλαχοῦ τῆς Ἑλλάδος πρέσβεις περὶ συμμαχίας ... Ἐγένοντο μὲν οὖν αὐτοῖς τότε σύμμαχοι Ἀχαιοί, Ἀρκάδες οἱ μετὰ Μαντινέων, Ἀργεῖοι, Μεγαλοπολῖται, Μεσσήνιοι. Le témoignage du scholiaste est confirmé par un décret attique

de nouvelles promesses à Démosthène, en mission pour la 3e fois en 340 (1) ; mais, travaillés par les émissaires macédoniens, ils n'osèrent suivre jusqu'au bout Athènes dans sa lutte contre Philippe. Jugeant la situation en Péloponnésiens, ils ne voulaient se défier que de Sparte. Philippe, en se donnant à eux comme un protecteur, obtint leur neutralité. De fait, la Grèce dut constater l'absence des Arcadiens à Chéronée, dans l'un comme dans l'autre camp (338) (2).

Philippe et Sparte (338).

Vainqueur, Philippe voulut se faire reconnaître arbitre des États grecs. Il entreprit un voyage à la fois de conquête et de pacification, dans le double but de réduire les dernières oppositions et de régler les vieilles querelles qui auraient retardé l'union des villes sous sa suzeraineté. Sparte constituait l'irrésistible obstacle à ces desseins. Pour en venir à bout, Philippe pouvait compter sur l'aide des voisins intéressés à l'écrasement de Sparte, sur Mégalopolis, Messène, Tégée et Argos (3). Ces quatre États désiraient le coup de grâce, précurseur de la curée.

Passage de Philippe à Mantinée (Automne 338).

Ce fut pour dissiper toute prévention chez tous les groupes d'Arcadiens et aussi pour les intimider, que Philippe en quittant Argos (automne 338), suivit, au lieu de la grande voie militaire d'Argos à Sparte ou à Mégalopolis par Tégée, le chemin de Mantinée. Il déboucha par l'âpre route du Prinos à Nestané, au pied de l'Artémision. Il planta sa tente près de la petite acropole de cette bourgade, sur un roc qui domine l'Argon Pédion. Ses troupes cantonnaient sans doute dans le village, à proximité d'une source abondante, qui reçut, en souvenir de l'hôte royal, le nom de Fontaine Philippeios (4). Cet hommage courtois semble indiquer que Mantinée subit par nécessité et tout au moins provisoirement la loi de son puissant visiteur. Toutefois le fait de sa soumission reste indécis. A en croire Diodore (5), les Arcadiens refusèrent, seuls de tous les Grecs, de reconnaître l'hégémonie de Philippe et d'Alexandre. Il faut aussi y ajouter Sparte, restée intraitable malgré sa mutilation (6). Si

(*C. I. A.* IV, 114b, c.), faisant allusion à l'alliance de Messène (10e pryt. Pythodotos = juin 342). [Voy. Beloch *Attische Politik.*, p. 367 sqq. — Scala. *Verhandl. d. 43 Philol. Vers. in Köln.* 1895, p. 174. — Beloch. *Griech. Gesch.* II, p. 544]

(1) Avec Callias de Chalcis. Esch. *C. Ctes.* 95-98. — *Biog. X Or.* 850a. — *Epist. Phil.* 6.

(2) Pausan. VIII, 6, 2. — 27, 10.

(3) Polyb. IX, 28, 33. — XVII, 14.

(4) Pausan. VIII, 7, 4. — Voy. p. 92.

(5) XVII, 3.

(6) Plut. *Apophtegm. lacon.* p. 218e, 235b.

l'on veut discuter le témoignage de Diodore, il est nécessaire d'en restreindre la portée. Il ne peut être ici question des Arcadiens en général, puisque, de toute évidence, certains d'entre eux devaient retirer de beaux bénéfices de l'ingérence macédonienne (1). Il s'agit donc d'un groupe d'Arcadiens dissidents sympathiques à Sparte, et ce parti n'a pu être que celui de Mantinée, demeurée fidèle à la politique de gouvernement autonome. Une conclusion s'imposerait : ce groupe ne serait pas entré dans le κοινὸν panhellénique et dans le synédrion de Corinthe (337).

Il est très probable que Mantinée participa à la manifestation d'indépendance organisée par le parti anti-macédonien de l'Arcadie, après la mort de Philippe en 336, avec le concours de Sparte, d'Élis et d'Argos (2).

Coalition contre Antipater (332-0).

Diodore (3) nous renseigne aussi mal sur la levée de boucliers de l'hiver 332/1, lorsqu'Agis III entraîna Sparte et nombre de Péloponnésiens à l'insurrection ouverte contre le régent Antipater. Les coalisés débutèrent par une attaque contre Mégalopolis (printemps 331). Parmi les alliés de Sparte, on connaît les Éléens, les Achéens, l'Arcadie entière, sauf Mégalopolis (4), c'est-à-dire les membres péloponnésiens de l'ancienne coalition contre Épaminondas. Il n'est pas douteux, vu l'affirmation formelle d'Eschine et l'attitude antérieure de Mantinée, que cette ville ait envoyé son contingent parmi les 20,000 hoplites auxiliaires d'Agis. Antipater, vainqueur d'Agis à Mégalopolis (automne 331), s'il ne supprima pas les débris de la Ligue arcadienne, imposa aux vaincus de dures conditions (5) et installa à Mégalo

(1) Le tribunal arbitral constitué par Philippe pour fixer les frontières de la Laconie remit à Tégée la Skiritis avec Karyai, à Mégalopolis la Belminatis (Polyb. IX, 33. — Strab. VIII, 361, 365. — Pausan. II, 20, 1. — Niese. *Gesch. d. Griech. u. Maked. Staaten*. I p. 37. — Le poème d'Isyllos d'Épidaure (Wilamowitz-Möllendorf. *Philol. Unters.* IX, 23, 35. — Cavvadias. *Fouilles d'Épidaure*. I, p. 36, l. 59, sq.) contient une allusion aux projets que Philippe aurait eu d'abolir à Sparte la royauté : ὁππα δὴ στρατὸν ἆγε Φίλιππος εἰς Σπάρταν, ἐθέλων ἀνελεῖν βασιληίδα τιμάν.

(2) Alexandre renouvela à Corinthe, en 335, la Ligue panhellénique, les Lacédémoniens s'abstinrent. Après la destruction de Thèbes, les villes qui s'étaient soulevées punirent les instigateurs de la révolte (Arrien. I. 10. 1. Dinarch. *In Demosth.* 18 sqq. — C. I. A. II, 160).

(3) Diod. XVII, 62.

(4) Eschine. *Contra Ctesiph.* 165. — Sur la date de ce mouvement. Niese. *Gesch. d. Griech. u. Maked. Staaten*. I. p. 105 et 107.

(5) Diod. XVII, 63, 3. — XVIII, 68. — Hyper. *in Dem.* fr. XVI. — Voy. Pauly-Wissowa. *Realencycl.* art. Agis III et Arkadia, p. 1131.

polis une constitution oligarchique. C'est peut-être à ce moment que la constitution de Mantinée fut modifiée. Aristote, dans la *Politique*, terminée après la mort de Philippe, la décrit comme n'étant plus en vigueur (1).

L'échec de cette tentative rendit les Arcadiens plus prudents. En 323, ils restèrent sourds aux exhortations des patriotes athéniens, Hypéride, Polyeuctos, envoyés officiels, et Démosthène, alors exilé, qui s'adjoignit à eux. Ces orateurs reprirent dans les villes la propagande d'Eschine en faveur d'une levée en masse contre la Macédoine. Mais, en dépit de leurs efforts, combattus par les agents d'Antipater, l'Arcadie n'alla pas grossir l'armée de Léosthènes (2).

Cassandre et Polyperchon dans le Péloponnèse (319-7).

Après la guerre lamiaque, Antipater, à l'instar de Lysandre, avait établi dans la plupart des villes des décarchies oligarchiques, soutenues par des garnisons macédoniennes. Après sa mort, son fils Cassandre, chiliarque de l'empire, devint le protecteur de ces gouvernements, qui échappaient ainsi à l'autorité

(1) La réforme se placerait après 343, date approximative du voyage d'Aristoxénos de Tarente à Mantinée, où il put encore voir en vigueur l'ancienne constitution, et 330.

(2) Plut. *Démosth.* 27. — L'opinion de Droysen (*Hist. de l'Hellénisme.* II, p. 51, note 2) qui préfère à l'assertion si nette de Pausanias (VIII, 6, 2) celle du Biographe des dix orateurs (38, p. 846e) ne m'a pas convaincu. Pausanias affirme que les Arcadiens ne combattirent pas avec les Grecs contre Antipater, en Thessalie, mais qu'ils n'entreprirent rien contre eux. Le Biographe raconte que l'éloquence de Polyeuctos avait échoué devant les Dix-Mille; arrive alors Démosthène qui entraîne aussitôt leur adhésion. Ses compatriotes le récompensèrent en le rappelant. Il est à peine besoin d'insister sur le caractère apocryphe de cet épisode. Plutarque (*Démosth.* 27) rapporte, d'après Phylarque, une heureuse repartie de Démosthène à une plaisanterie de Pythéas, orateur du parti macédonien. Mais il ne dit pas que les Dix-Mille votèrent l'alliance. De fait, comment Mégalopolis se serait-elle armée contre Antipater? L'opinion de Pausanias est plus conforme à l'état d'esprit traditionnel du Péloponnèse et aux précédents. Les Arcadiens ne recevaient pas volontiers le mot d'ordre du dehors. Ils l'avaient prouvé à Eschine. S'ils s'étaient soulevés en 332, c'était à l'instigation de Sparte, puissance péloponnésienne, qui se posait alors en libératrice de la péninsule contre la tyrannie étrangère. Au reste, Droysen, après avoir affirmé, sur la foi du Biographe, l'adhésion des Arcadiens à la Ligue attique, admet, pour ne pas rejeter le témoignage de Pausanias, qu'ils ne sortirent pas de chez eux, sous prétexte peut-être que Corinthe leur barrait le passage. Malgré l'autorité de l'historien, on ne saurait approuver un éclectisme qui aboutit à fausser deux témoignages formels et contradictoires sans en tirer une certitude.

de Polyperchon, le gouverneur général. Celui-ci, pour reconquérir la Grèce à son influence, décreta en 318 l'autonomie des villes grecques et le rétablissement des démocraties. Seuls, les Mégalopolitains restèrent attachés à Cassandre, et Polyperchon résolut de les réduire (1).

Ce triste tableau de la péninsule en 319/8 a-t-il une portée générale? Entre les deux partis, n'était-il pas loisible à quelques-uns de ne pas se prononcer? On ne saurait discerner ni si Mantinée avait reçu d'Antipater un épimélète macédonien, ni si elle changea momentanément son personnel politique, ni si elle passa à Polyperchon pour l'abandonner après son échec devant Mégalopolis (318). Bientôt après, Cassandre descendit dans le Péloponnèse pour chasser de certaines villes les troupes que Polyperchon, malgré son libéralisme de parade, avait jugé bon d'y laisser derrière lui. En 316 on trouve le chiliarque occupé au siège de Tégée : Mantinée, soit qu'elle se fût soumise, soit qu'elle eût réussi à faire accepter sa neutralité, ne semble pas l'avoir arrêté. Il en fut de même pendant les deux campagnes suivantes (2).

Mantinée et Démétrios Poliorcète (printemps 303).

C'était une époque féconde en coups de théâtre et en changements à vue. Les diadoques et leurs généraux se succédaient sans trêve à l'assaut des malheureuses villes, sous prétexte de les délivrer. Les Péloponnésiens n'avaient jamais vu tant de bonnes volontés préoccupées de leur bonheur. Mais les libérateurs défendaient leurs protégés avec une main de fer, et les bienfaiteurs apparaissaient le plus souvent sous forme de garnisaires. Si les oppresseurs changeaient souvent, l'oppression était continue (3). En 304, Cassandre commandait par les postes éparpillés

(1) Diod. XVIII, 68, sqq. — XIX, 11 et 35.

(2) Ce fut alors un chassé-croisé des deux partis macédoniens dans le Péloponnèse. Diod. XIX, 35, 54, 64. — Niese *Gesch. d. griech. u. Maked. Staaten.* I, p. 279-281. — Par la paix de 311, Cassandre était reconnu seul maître du Péloponnèse.

(3) Polyperchon avait promis la liberté aux Grecs contre Cassandre ; Antigone avait repris cette promesse à son compte en 315 ; la paix de 311 entre Cassandre, Ptolémée, Lysimaque, Antigone, proclame le principe de l'autonomie des cités helléniques, sans que, d'ailleurs, un seul hoplite fût retiré des villes occupées. Aussi Ptolémée Lagide, en 308, put-il débarquer à Corinthe en nouveau libérateur : il commence son œuvre de libération en s'assurant de Corinthe, de Sicyone et de Mégare (Diod. XIX, 37 — Diog. Laert. II, 115. — Droysen, II, p. 384). Les villes côtières d'Achaïe, d'Élide, de l'Isthme étaient les plus exposées aux coups de main des condottières. L'Arcadie offrait moins de prise à ces tyrans de hasard, qui n'avaient jamais le temps de s'engager dans une campagne à fond.

dans l'intérieur, l'Argolide et l'Arcadie (1). Polyperchon détenait une partie de l'Achaïe et de l'Élide. Entre temps, Démétrios Poliorcète venait gagner la Grèce à la cause de son père Antigone : déjà les Athéniens, leurrés par ce mot de liberté qui agissait sur les âmes grecques comme un sortilège, l'avaient accueilli en sauveur (2). Les bandes de Polyperchon et de Cassandre ravageaient librement tout le pays. Au printemps de 303, Démétrios entreprit d'aller en plein Péloponnèse exécuter les promesses jadis faites par son père. D'Argos, il passa en Arcadie, où, dit Plutarque, il entraîna toutes les villes dans son parti, sauf Mantinée. Cette résistance isolée a lieu de surpendre, si l'on songe que jamais l'heureux capitaine ne justifia mieux que dans cette campagne son nom de Poliorcète. De fortes places, occupées par d'importantes garnisons, comme Sicyone, Corinthe, Ægion, furent enlevées d'assaut. En l'absence de détails sur le traitement de Mantinée depuis l'établissement de Cassandre en Arcadie, on pourrait être tenté d'expliquer par une situation privilegiée l'extraordinaire indulgence de Démétrios envers cette ville. Peut-être était-elle restée exempte de toute garnison macédonienne ? Le Poliorcète n'aurait pas voulu s'acharner à triompher d'une opposition en quelque sorte toute morale, et par conséquent précaire, puisqu'aucune force étrangère n'empêcherait les citoyens de se donner à lui un jour ou l'autre. Ou bien, comme il se présentait, aussi lui, en restaurateur de l'autonomie démocratique, estima-t-il superflu d'imposer ses bons offices à la fière cité qui avait su échapper à la tyrannie des précédents libérateurs. En tout cas, ces faits restent obscurs et le silence des textes n'autorise pas de plus amples conjectures.

Démétrios au passage du Mont Lykéion (295).

La mission de Démétrios aboutit à la création d'une Ligue hellénique, sur le modèle de celle que Philippe avait établie en 337. Les États, déclarés tous autonomes, le reconnurent pour généralissime et défenseur de leurs franchises contre les usurpateurs oligarchiques patronnés par Cassandre. Mais la mort d'Antigone et la défaite d'Ipsos (301) compromirent gravement son œuvre et sa situation. Les Athéniens, et un nombre de Grecs dont la fidélité n'était guère plus sincère, se déclarèrent contre lui.

(1) Il est probable qu'il avait laissé en 314 des garnisons isolées à Mégalopolis, Tégée, Stymphale, Orchomène (Diod. XIX, 63).

(2) Diod. XX, 100, 102, 103. — Plut. *Démétr.* 27. — Le récit de Diodore, quoique plus développé, est moins complet : il omet les opérations de Démétrios en Arcadie et en Argolide.

Des mouvements inquiétants agitaient le monde hellénique et le Péloponnèse. Sparte, annihilée depuis 330, relève la tête grâce aux subsides du Lagide, et pousse le Péloponnèse à la défection. Démétrios accourt, dompte Athènes en 295 et fond sur la péninsule. Argos, semble-t-il, était de connivence avec les Lacédémoniens (1). Démétrios trouva sans doute la route militaire de Tégée barrée par les ennemis. Aussi prit-il un chemin détourné, celui du Klimax par le Mont Lyrkéion, de façon à déboucher sur la Mantinique et de là marcher sur Sparte. Mais les Macédoniens se trouvaient fort embarrassés au passage de l'âpre montagne, sans guides dans des sentiers perdus sous les broussailles. Archidamos IV et son armée, probablement accourus au secours d'Argos, les surprirent dans cette position difficile (2). C'est alors que, au dire de Polyainos (3), l'ingénieux capitaine s'avisa d'un stratagème qui le tira d'affaire. Le vent du Nord soufflait avec rage. Les Macédoniens mirent le feu aux arbustes. Comme ils se trouvaient sous le vent au-dessus des ennemis, ceux-ci reçurent en plein visage une fumée aveuglante et un air embrasé : ils durent rebrousser chemin ; le courage et l'épée des Macédoniens acheva leur déroute (295) (4).

Cette seconde campagne de Démétrios, interrompue par les événements extérieurs qui le rappelèrent en Macédoine, se termina par une retraite semblable à une fuite. Sparte appuyée par l'Égypte, redevint assez menaçante pour empêcher les Arcadiens, au dire de Pausanias (5), d'aller en 279 se joindre à l'armée grecque massée aux Thermopyles en face des Celtes de Brennus. Comme toujours, le Péloponnèse abandonnait à leur sort les États trans-isthmiques.

Les tyrannies macédoniennes

La chute de Démétrios en 285 laissa le parti macédonien dans le Péloponnèse fort désemparé, tandis que s'organisaient des

(1) Athénée, X, p. 415.

(2) Plut. *Démétr.* XXXV.

(3) Polyain. IV, 7, 9.

(4) D'après Plutarque, la rencontre a eu lieu près de Mantinée (περὶ Μαντίνειαν). Or, le manuscrit de Florence, archétype du texte de Polyainos, donne pour le nom de la montagne Λύκαιον. Il est évidemment impossible que le Lycée ait joué un rôle quelconque dans un combat aux environs de Mantinée. Aussi Melber (*Jahrb. annal. suppl.* XIV, p. 632) propose-t-il avec raison la correction Λυρκεῖον qui s'impose et qu'il adopte dans son édition. Le récit de Droysen, rédigé d'après l'ancienne leçon, est inintelligible topographiquement (*Hist. de l'Hellén.* II, p. 555).

(5) VIII, 6, 2.

forces hostiles de plus en plus puissantes. Sparte, avec l'alliance égyptienne, tentait de ressaisir les bribes de son antique hégémonie (1). Les villes achéennes avaient, en 276, expulsé leurs garnisons macédoniennes et jeté les bases d'une fédération indépendante, destinée à devenir une force prépondérante dans les destinées de la Grèce. Dans le reste de la Péninsule, la souveraineté d'Antigone Gonatas, fils de Démétrios, s'émiettait. Son influence ne s'exerçait plus qu'indirectement par l'intermédiaire des tyrans locaux qui s'installèrent dans nombre de villes, entre 272 et 268, après l'expédition de Pyrrhos, à la faveur des troubles intérieurs (2). Ces tyrannies s'opposaient aux partis aristocratiques, dont Sparte paraissait vouloir ressaisir le patronage, et comptaient se maintenir par la protection du roi de Macédoine. Il ne restait plus à celui-ci qu'une possession immédiate, Corinthe. La garnison de l'Acrocorinthe devait prêter main-forte aux tyrans menacés : là était le donjon de l'influence macédonienne et la clef du Péloponnèse. Nous ignorons si Mantinée vit fleurir chez elle une de ces tyrannies populaires en qui s'incarnaient les aspirations égalitaires et niveleuses du parti des pauvres. Que devinrent dans cette période confuse de compétitions et de bouleversements subits les institutions et l'autonomie de Mantinée? J'incline à croire, contre l'hypothèse de Droysen, que cette ville demeura indemne de toute occupation étrangère et de toute nouvelle réforme constitutionnelle (3).

(1) Vers 278, elle avait installé un harmoste à Argos.

(2) Polyb. II, 41, 10.

(3) Droysen (III, p. 216) : « A part Corinthe, Antigone n'avait probablement en sa possession immédiate aucune localité, si ce n'est peut-être Trézène et Mantinée ». Dans une note, l'auteur déclare que, de ces deux hypothèses, la première lui semble la plus vraisemblable. Or, le texte sur lequel se fonde cette opinion dubitative, exige une conclusion catégorique dans un sens ou dans l'autre. Il s'agit de la phrase de Pausanias : II, 8, 6 : « Aratos amena Aristomachos, tyran d'Argos, à rétablir dans cette ville la démocratie, Μαντίνειαν τε Μακεδόνων ἐχόντων εἷλεν. » La leçon Μακεδόνων a paru à bon droit suspecte à la plupart des éditeurs qui l'ont, d'après les meilleurs manuscrits, corrigée en Λακεδαιμονίων, persuadés que ce passage faisait allusion à la prise de Mantinée par Aratos en 226. Dans ces conditions, quelle que soit la leçon adoptée par l'historien, il y doit pleinement acquiescer, sans plus montrer dans le récit des faits le moindre souci de la leçon rejetée. On ne saurait approuver un éclectisme timoré qui préfère deux affirmations contradictoires à une affirmation même contestable. La contradiction double l'erreur, au lieu de l'annuler. C'est le cas pour l'édition Didot, qui donne Λακεδαιμονίων dans le texte grec, et *Macedonibus* dans la traduction latine. Mais la confusion

Coalition antimacédonienne autour de Sparte

Derrière elle, en effet, Sparte et l'Égypte s'armaient pour l'expulsion du Macédonien. Sparte reprit avec zèle son rôle de patron des intérêts conservateurs contre les tyrans. Les principaux États du Péloponnèse se groupèrent autour d'elle dans une coalition plus redoutable encore que celle qui avait eu raison d'Épaminondas. Tout attirait Mantinée dans cette ligue, dont le but était noble et le succès probable, étant donné la confusion actuelle des affaires macédoniennes. Il s'agissait d'arracher le Péloponnèse à l'anarchie tyrannique, de rétablir dans les villes les régimes traditionnels et d'assurer le libre jeu des constitutions antiques.

Guerre de Chrémonidès (270-26.).

Au même moment, Athènes, sous l'impulsion d'un ardent patriote, Chrémonidès, le Thrasybule malheureux de l'émancipation anti macédonienne, tentait un suprême et honorable effort pour reconquérir sa liberté. Dès lors, la fusion des deux tentatives s'imposait. Au delà comme en deçà de l'isthme, le dessein était le même et les intérêts identiques. Sparte, semble-t il, prit l'initiative des négociations (1) : Chrémonidès accueillit avec joie ses propositions d'alliance. Mais, par l'accession d'Athènes, la lutte devait prendre aussitôt une plus large envergure. Ce n'était plus ni du Péloponnèse ni d'Athènes seulement qu'il s'agissait, mais de la Grèce entière. Les sentiments panhelléniques de l'Athènes de Démosthène revivent dans ce décret de Chrémonidès qu'une heureuse découverte nous a rendu (2). L'âme du stoïcisme naissant, dont l'orateur était un des plus fervents adeptes, vivifie les froides formules du protocole et communique à ce document la flamme d'un éloquent manifeste. Le nom de Mantinée ne pouvait être associé à un réveil plus méritoire et plus généreux de l'hellénisme agonisant. Je cite en entier ce texte curieux :

Dieux. Archontat de Peithidemos. Deuxième prytanie, celle de la

atteint l'absurde quand Droysen (III, p. 422) affirme que, dix ans après la chute d'Agis IV, c'est-à-dire en 231, Mantinée était occupée par les Macédoniens. Il se fonde encore sur le même passage de Pausanias, sans éprouver aucun scrupule à l'appliquer à des époques si différentes. De plus, dans la même page, il approuve en note la correction Λακεδαιμονίων !

(1) Pausan. III, 6, 5.

(2) C. I. A. II, 332. — Dittenberger, *Sylloge*, n° 163. — Hicks, *Historical inscr.* n° 169. — La chronologie de la guerre de Chrémonidès est un peu flottante. Pour l'archontat de Peithidemos la date la plus probable est 268/7 av. J.-C. (Wilamowitz, *Antigonos*, p. 253). Areus fut tué à Corinthe au printemps 265. La prise d'Athènes par Antigone Gonatas et la fin de la guerre datent de 263.

tribu Érechthéis, le 9 de Métagitnion, 9e jour de la prytanie. Assemblée plénière. Présidence du président des proèdres Sosistratos, fils de Kallistratos, du dème d'Erchéia, et de ses collègues. Décret du peuple sur la proposition de Chrémonidés, fils d'Étéoclès, du dème d'Aithalia.

Considérant que précédemment les Athéniens et les Spartiates, ainsi que leurs alliés respectifs, ayant conclu amitié et alliance réciproque, ont combattu ensemble nombre de bons combats contre ceux qui entreprenaient d'asservir les villes, ce qui leur valut d'accroître leur propre gloire et de restaurer la liberté des autres Hellènes, — que, actuellement, la Grèce entière se retrouvant dans les mêmes conditions du fait de ceux qui entreprennent de renverser les lois et les constitutions traditionnelles de chaque État, — d'une part, le roi Ptolémée (1) *suivant la politique de ses ancêtres* (2) *et de sa sœur* (3), *se montre plein de zèle pour la liberté commune des Hellènes, et que, d'autre part, le peuple athénien ayant conclu une alliance avec lui, a décrété d'inviter aussi le reste des Hellènes à adopter la même politique, — que, pareillement, les Lacédémoniens devenus les amis et les alliés du roi Ptolémée, ont aussi décrété de s'allier au peuple athénien avec les Éléens, les Achéens, les Tégéates, les Mantinéens, les Orchoméniens, les Phliasiens, les Kaphyéens et ceux des Crétois qui font partie de l'alliance des Lacédémoniens, d'Areus et des autres alliés ; — qu'ils ont député au peuple une ambassade de synèdres, — que ces envoyés proclament les bonnes dispositions des Lacédémoniens, d'Areus et des autres alliés envers le Peuple et qu'ils apportent leur adhésion commune à l'alliance ; —*

Afin donc que les Hellènes, réunis dans un sentiment unanime contre les oppresseurs actuels des villes et les violateurs des conventions, entreprennent ardemment la lutte d'accord avec le roi Ptolémée, dans le but que cette entente soit à l'avenir la règle des gouvernements,

Ce qu'à Bonne Fortune soit — le peuple a décrété :

Il est conclu un traité d'amitié et d'alliance entre les Athéniens, les Lacédémoniens et les rois de Lacédémone, les Éléens, les Achéens, les Tégéates, les Mantinéens, les Orchoméniens, les Phliasiens, les Kaphyéens et ceux des Crétois qui font partie de l'alliance des Lacé-

(1) Ptolémée II Philadelphe, roi depuis 285.

(2) Allusion à l'alliance antérieure de Ptolémée Ier avec Sparte.

(3) Arsinoé Philadelphe, sœur et femme de Ptolémée II.

démoniens (1), *d'Areus et des autres alliés, — traité valable à perpétuité, conformément aux conditions apportées par les ambassadeurs.*

Le traité sera gravé par les soins du secrétaire de la prytanie sur une stèle de bronze, et exposé sur l'Acropole près du temple d'Athéna Polias. Les autorités prêteront aux ambassadeurs qui se sont présentés le serment relatif à l'alliance, suivant les rites.... (2).

Le succès ne répondit pas aux espérances des coalisés : les affaires publiques sortirent de cette lutte plus confuses et plus instables que jamais (3). Il ne semble pas néanmoins qu'Antigone ait usé de représailles contre Mantinée à cause de sa participation à la guerre de Chrémonidès. Quant à Sparte, elle ne désarma pas tout d'abord : mais ses forces s'épuisèrent dans un duel sanglant avec Aristodémos, tyran de Mégalopolis (4). La Ligue Arcadienne n'existant plus (il n'est pas question des Arcadiens dans le décret de Chrémonidès) (5), seule la Ligue achéenne, après la réforme de sa magistrature suprême (6), devenait susceptible d'une action puissante. Avec Aratos, elle allait affirmer ses droits à la prééminence. Le subtil Achéen se substitua à Sparte dans la lutte contre les tyrans, contre la Macédoine et dans l'alliance égyptienne (7), avec cette différence qu'il réservait ses sympathies aux démocraties régulières. C'était donc en lui que les villes devaient chercher, surtout après la délivrance de Corinthe en 248, le point d'appui de leur liberté. C'est ce que fit Mantinée.

(1) Areus Ier, roi de Sparte, était allé, en 272, combattre en Crète pour les Gortyniens. (Plut. *Pyrrhos*, 27).

(2) Voy. pour les serments, le n° 334 du C. I. A. II.

(3) Droysen, *Hist. de l'Hellen.* III, p. 250.

(4) Pausan. VIII, 27, 8. — Plut. *Ages.* 3.

(5) Elle avait peut-être été supprimée après 323. Mais on ne saurait invoquer, en faveur d'un renouvellement ultérieur de la Ligue arcadienne, le décret des Dix Mille en l'honneur de Phylarchos. La date de cette inscription est encore incertaine. Il y a plusieurs systèmes : celui de M. Foucart, qui tient pour l'année 224 (*Inscr. du Pélop.* 340), celui de Klatt (*Forschungen*, p. 89, sq.) qui conclut pour une date incertaine, antérieure à 238, celui de Droysen (*Hellénisme*, III, p. 364), qui propose la période 251-238 : il avait d'abord été approuvé par Dittenberger (*Sylloge*, p. 264), qui s'est ensuite (*Ibid.* p. 661) prononcé pour le IVe siècle. (Cf. Swoboda *Rhein. Mus.* XLIV, p. 337, 2).

(6) A partir de 255, on ne nomme plus qu'un stratège, au lieu de deux. C'était renforcer la direction de la Ligue en la concentrant. (Polyb. II, 43, 27 — Strab. p. 385).

(7) Plut. *Aratus*, 24.

CHAPITRE X.

PÉRIODE ACHÉENNE.

(245-146)

Lutte des riches et des pauvres à Mantinée au milieu du 3e siècle.

Le fait de l'alliance de Mantinée avec Aratos, avant 245, est, comme on le verra, très sujet à caution. On ignore les circonstances qui auraient préparé cette évolution vers l'Achaïe de la politique mantinéenne, au détriment du pacte conclu avec Sparte. Il y eut sans doute alors, à Mantinée, comme dans toutes les villes grecques, des convulsions intérieures entre le parti des pauvres et celui des riches. Un vent révolutionnaire poussait partout les masses démocratiques contre les classes aisées de la bourgeoisie qui avait pris la place de l'antique aristocratie de naissance. Dans un pays d'exploitation rurale, comme la Mantinique, la propriété foncière constituait la principale source de revenu. Peut-être les privilèges censitaires attachés à la possession du sol étaient-ils devenus le monopole d'une catégorie de plus en plus restreinte de propriétaires fonciers, tandis que croissait le nombre des citoyens exclus, par le manque de ressources, des cadres de la πολιτεία. Les révolutions à Mantinée devaient forcément se ramener à une question agraire. Les villes de la Haute Plaine n'étaient ni des centres industriels comme Sicyone ou Corinthe, ni des marchés comme les villes de la côte. En Arcadie, les indigents, qui ne trouvaient pas dans le travail de la terre des moyens d'existence, émigraient. Dans un territoire exigu, insuffisant pour nourrir tous ses habitants, la misère et l'exil volontaire étaient le lot d'une partie notable de la population. Les déshérités essayaient d'abord de tromper leur détresse en empruntant aux riches. Le poids de leurs dettes devenant de plus en plus écrasant, il n'y avait plus de remède

que dans une expropriation violente des uns au profit des autres. De là les crises périodiques, épisodes ordinaires de l'histoire des villes grecques au IIIe et au IIe siècle avant J.-C. (1). A Mantinée, ces confiscations, accompagnées d'expulsions, étaient, au IIIe siècle, la règle du parti vainqueur, comme le prouve l'exemple de Cléandros, tuteur de Philopœmen. C'était, au témoignage de Polybe et de Plutarque (2), un des Mantinéens les plus considérables par la richesse et la naissance. Exilé de sa patrie, il alla chercher un refuge à Mégalopolis, chez Crausis, qui appartenait lui-même à l'une des familles les plus puissantes et les plus anciennes d'Arcadie. Après la mort de son hôte, Cléandros se chargea, par reconnaissance, d'élever le fils orphelin de Crausis, Philopœmen, né en 253. C'est donc vers cette époque que se produisit à Mantinée une révolution populaire, dont le bannissement du noble Cléandros est un incident particulier (3).

De ce changement de régime, on ne saurait conclure à un abandon immédiate de l'alliance spartiate, car les faits où l'on avait cru voir une vengeance de Sparte ne mérite aucune créance.

Si l'on en croit Pausanias, Agis IV, fils d'Eudamidas, voulut préluder à ses réformes sociales par la restauration du prestige extérieur de Lacédémone. La réalité des expéditions militaires d'Agis est un des points les plus obscurs de l'histoire grecque. Plutarque, dans sa *Vie d'Agis*, n'a retracé que l'œuvre sociale du roi réformateur. Il affirme même que son rôle militaire fut nul, à l'inverse de Cléomène (4). C'est seulement par quelques maigres données éparses dans Pausanias (5) que nous apprenons le conflit qui aurait mis aux prises Sparte avec le Péloponnèse, soutenu par la Ligue achéenne. Les incohérences, les lacunes et les erreurs manifestes de Pausanias ont mis à la torture les érudits. C'est en vain qu'ils ont ressassé ce texte suspect pour le mettre

(1) Fustel de Coulanges. *Cité antique*, p. 397. — *Questions historiques*, p 122 et suiv. — P. Guiraud. *La propriété foncière en Grèce*, p. 400 et suiv., 607 et suiv.

(2) Polyb. X, 22. — Plut. *Philop.* 1. Plutarque ajoute que, comme Phénix à Achille, Cléandros donna à son élève une éducation noble et royale. — Cf. Suidas, s. v. Philopœmen.

(3) On ne peut savoir si ce mouvement était dirigé par un tyran.

(4) *Comparaison d'Agis de Cléomène avec les Gracques* IV, 2. Il est vrai qu'on peut mettre en doute la valeur de ce morceau, rédigé d'après les seules données des Vies comparées.

(5) II, 2, 8. — VII, 7, 2. — VIII, 8, 11 ; 27, 14 ; 36, 6.

d'accord avec lui même et avec Plutarque. De ce travail n'est sorti aucun résultat définitif. L'explication et la chronologie des faits demeurent toujours un problème (1).

Les campagnes d'Agis IV, roi de Sparte, d'après Pausanias (245-241).

Sur le compte d'Agis, Pausanias semble avoir recueilli des traditions orales plutôt que compulsé des textes écrits. Quant à Plutarque, son silence dans les Vies d'Agis et d'Aratos sur les événements relatés par Pausanias, qu'il tienne de l'ignorance ou du parti-pris, est tout à fait étrange.

Pausanias attribue à Agis trois campagnes : 1° une tentative de siège contre Mégalopolis (2), qui aurait eu lieu après l'abdication du tyran Lydiadas. Or, d'après Polybe (3), Lydiadas se démit de la tyrannie alors que Démétrios, fils d'Antigone Gonatas, vivait encore, c'est à dire un peu avant 229, date de la mort de Démétrios ; — 2° Une attaque contre Pellène d'Achaïe (4), repoussée par Aratos, cela après la prise de Corinthe par les Achéens en 243. Or, Plutarque (5) mentionne entre 245 et 239 (6) une attaque des Étoliens sur Pellène : Agis était venu au secours des Achéens, mais Aratos refusa la bataille, renvoya son allié avec force compliments et se réserva de tomber sur l'ennemi au moment où il saccageait la ville. Il est très probable que Pausanias a confondu et complètement dénaturé les faits et le rôle des personnages. Car on ne saurait facilement admettre, sans un merveilleux concours de circonstances, que la même ville ait été à deux reprises le théâtre d'un épisode identique où Spartiates d'abord et Étoliens ensuite se seraient trouvés aux prises avec les Achéens, et que chacun de ces épisodes nous soit connu par un historien différent. — 3° Une attaque contre Mantinée suivie d'une grande bataille qui aurait coûté la vie à Agis. Or, le récit

(1) Manso *Sparta*, III, 2, 123. — Neumayer. *Agis und Kleomenes*, 1880, I, ne discute pas ces questions. — Preiss. *Neue Beitrage zur Geschichte Agis III (IV)* Pillau, 1882, est contredit par Klatt (*Chronologische Beitrage zur Geschichte des Achaischen Bundes*, p. 12. Berlin. 1883) dont l'argumentation toute négative ne manque pas de force. — Cf. Goltz. *Quibus fontibus Plutarchus in vitis Arati, Agidis, Cleomenis enarrandis usus sit*. Innsbruck. 1883. — Niese. art. *Agis IV*, dans la *Realencycl.* de Pauly-Wissowa. I², p. 821. — Hiller von Gärtringen. art. *Arkadia*. *ibid.* I², 1131 et 1133.

(2) Paus. VIII, 27, 12-15 ; — 36, 6.

(3) Polyb. II, 44, 5.

(4) Pausan. II, 8, 5. — VII, 7, 3. — VIII, 27, 4.

(5) Plut. *Arat.* 31 — *Agis.* 15.

(6) La première date est celle de la première stratégie d'Aratos, la deuxième celle de l'alliance entre les Achéens et les Étoliens.

très circonstancié de Plutarque ne laisse aucun doute sur la fin du fils d'Eudamidas : il est mort à Sparte, en prison, étranglé par ordre des éphores. Donc Pausanias, quand il affirme deux fois qu'Agis est tombé sur le champ de bataille de Mantinée n'a fait que répéter une légende à laquelle il a ajouté une erreur. Dans sa mémoire ou dans les souvenirs de celui dont il tenait le récit du combat, le nom d'Agis IV s'est confondu avec celui du frère d'Eudamidas Ier, Agis III, tué en 331 dans la bataille de Mégalopolis contre Antipater (1).

Ainsi, autant d'informations, autant de bévues. La 1re et la 3e sont entachées de grossières erreurs ; la 2e paraît bien être une méprise ; nous considérons le fait comme non avenu. Que subsiste-t-il en dernière analyse ? Sans nous attacher à l'épisode de Mégalopolis, il nous reste à reproduire les curieux détails de cette bataille de Mantinée. Le récit de Pausanias (2), avec la précision apparente de certains détails, paraît très suspect dès qu'on l'analyse.

Légende de la bataille de Mantinée entre Agis et Aratos, allié des Mantinéens (245 ?)

Agis, pour des raisons inconnues, se serait porté contre Mantinée avec son armée. Les Mantinéens se trouvaient prêts à le recevoir, ayant mobilisé toutes leurs forces valides et fait appel à de nombreux auxiliaires. Ils avaient pour alliés : 1° les Éléens, qui leur avaient envoyé un devin d'Olympie de la race des Iamides, Thrasyboulos, fils d'Énéas. Ce personnage avait pris tellement à cœur la cause des Mantinéens, que, non content de les enflammer par de flatteuses prédictions, il était sorti de ses attributions sacerdotales pour payer de sa personne dans la mêlée ; 2° tous les peuples d'Arcadie (πᾶν τὸ ἄλλο Ἀρκαδικόν), chacun sous les ordres de ses chefs respectifs, entre autres les Mégalopolitains, commandés par Lydiadas et Léokydès ; 3° les Achéens ayant à leur tête Aratos étaient accourus avec les Sicyoniens, sur la demande expresse des Mantinéens. D'après les précédents, et si l'on en juge par la place d'honneur qu'ils occupaient à l'aile droite, le commandement suprême revenait aux Mantinéens et à leur stratège Podarès. En réalité, ce fut Aratos qui dirigea les mouvements des coalisés sur le terrain. Par une feinte habile, il décida de la victoire (3). L'action aurait eu lieu aux environs de Poseidion. La légende locale voulait que le Dieu

(1) Diodor. XVII, 62-63. — Voy. plus haut, p. 472.

(2) Pausan. VIII, 10, 5.

(3) Voy. l'analyse de cette manœuvre, aux Appendices.

fût intervenu en faveur des Mantinéens ; ceux-ci, par reconnaissance, lui auraient élevé un trophée.

Ce récit a toutes les allures d'un roman. L'intervention du devin Iamide, l'apparition de Poseidon, la réapparition d'un polémarque Podarès, inspirée par les souvenirs de 362, tous ces details rappellent les procédés et le style hiératique dont on retrouve la trace dans le récit de la seconde guerre messénienne. La tactique même du combat a quelque chose d'archaïque : elle serait, pour l'année 245, un anachronisme militaire. Cette bataille est une invention de prêtres. On peut hardiment lui dénier toute réalité, et la reléguer au nombre des légendes qui se fabriquèrent à Sparte au sujet d'Agis et de Cléomène.

Quant au détail de la mort d'Agis, il aura été suggéré à Pausanias par la vanité patriotique de quelque exégète local, désireux de prendre à sa manière une revanche sur la victoire d'Agis II en 418. Les Mantinéens avaient la fierté de leur champ de bataille où s'étaient mesurés à tour de rôle tant d'illustres capitaines. Depuis la mort d'Épaminondas, ils s'imaginaient de bonne foi que leur plaine était le cimetière désigné des plus grands hommes de guerre. La légende au temps de Pausanias avait multiplié les nobles victimes; les guides prenaient plaisir, comme celui de César à Troie, à faire fouler au touriste des ossements de héros. Pausanias aura noté, sans le contrôler, ce fait de la mort d'Agis IV ; il l'aura accepté d'autant plus aisément que le souvenir vague de la mort d'Agis III sur un champ de bataille prédisposait sa mémoire à une confusion.

Quant au trophée de marbre signalé par Pausanias, s'il existait, c'était sans doute quelque souvenir de la bataille de 418 (1).

Ces conclusions s'affermissent si l'on cherche à s'expliquer le silence de Plutarque. Comment le biographe d'Agis et d'Aratos a-t-il passé sous silence un fait aussi important pour ses deux héros ? Pourquoi ne nous les montre-t-il jamais aux prises, mais faisant assaut de courtoisie et marchant presque la main dans la main ? Il semble extraordinaire qu'Aratos n'ait rien dit de cet épisode si glorieux pour lui dans ses *Mémoires*, une des sources de Plutarque (2).

(1) Pausan. VIII, 10, 4.

(2) Dans ces conditions, il serait oiseux de discuter, contre Droysen (*Hist. de l'Hellen.* III, p. 406, 1), la date de cet événement fantaisiste, et de rechercher si la présence de tous ces Arcadiens à cette prétendue bataille indique une reconstitution de la Ligue arcadienne vers 245.

Mantinée, arbitre entre Aratos et le tyran d'Argos, Aristippos (240-239).

Il semble que Mantinée ait réussi assez longtemps à se tenir à égale distance de Sparte, de l'Achaïe et de la Macédoine (1). Aucun traité particulier ne la liait avec la Ligue achéenne. Cette indépendance, reconnue de tous les partis, lui valut d'être choisie pour arbitre en 240-239 dans un différend entre Aratos et le tyran d'Argos, Aristippos. Voici comment Plutarque raconte le fait (2) : « Aristippe, homme plus atroce encore qu'Aristomachos, s'empara de la tyrannie. Aratos, donc, à la tête de tous ceux des Argiens qui étaient en âge de porter les armes, se hâte de marcher au secours d'Argos, ne doutant point de trouver les Argiens disposés à le recevoir. Mais l'habitude avait façonné ce peuple à l'esclavage, et personne ne se déclara pour lui : il se retira sans autre profit que d'attirer aux Achéens le reproche d'avoir fait en pleine paix un acte d'hostilité : ce qui les fit citer en justice devant les Mantinéens. La cause fut plaidée sans qu'Aratos comparût ; et Aristippos la poursuivit avec tant de chaleur qu'il fit condamner les Achéens à 30 mines. »

Il y a plusieurs points dans cette affaire qui ont semblé obscurs. D'abord le choix du juge. Aristippos, d'après Plutarque (3), était un abominable tyran, suppôt d'Antigone Gonatas. Comment expliquer qu'il ait plaidé et gagné sa cause devant les Mantinéens, sinon parce que cette ville était « elle-même sous la dépendance macédonienne »? Ainsi raisonne Schorn (4). Son imagination l'emporte même plus loin. Il pense que Mantinée était le siège de la haute cour de justice macédonienne établie dans le Péloponnèse pour tenir en bride les petits tyrans (5). Hypothèse triple, puisqu'elle suppose : 1° la main mise de la Macédoine sur Mantinée, 2° sa reconnaissance par l'Achaïe, 3° le fonctionnement particulier de ce régime. D'après une autre théorie, la sentence aurait été rendue par

(1) Droysen (III, p. 422) admet qu'après la chute d'Agis en 241 elle se rallia à Sparte et à la Macédoine. Mais aussitôt (note 1) il affirme qu'elle conserva son indépendance. La ville était en démocratie; elle n'avait donc rien à attendre du libéralisme d'Agis. La réaction oligarchique que Droysen suppose après la chute du roi réformateur n'est nullement attestée.

(2) Plut. *Arat.* 25. — Cf. Bérard. *De arbitrio inter liberas Graecorum civitates*, p. 17.

(3) *Ib.* 26.

(4) *Gesch. Griech.* p. 94, n. 5.

(5) « Zu Mantinea muss der höchste Gerichtshof der Makedonier im Peloponnes gewesen sein; diesem unterwarfen sich die kleinen Tyrannen und wurden dadurch im Zaume gehalten ».

l'Assemblée fédérale arcadienne, les Dix-Mille, qui se seraient précisément alors trouvés réunis à Mantinée (1).

Ce sont là d'inutiles complications. Le fait en lui-même n'avait rien que de très usuel dans la pratique de l'arbitrage entre cités grecques (2). Deux États défèrent leur litige à une tierce ville, l'ἔκκλητος πόλις, dont ils acceptent à l'avance la décision. Tel fut le rôle de Mantinée en cette occurrence. On la choisit d'un commun accord parce qu'elle était indépendante et neutre, et que son impartialité n'était pas suspecte. Quant au jugement, il ne faisait aucun doute. Si peu sympathique que fût Aristippos, l'entreprise d'Aratos ne pouvait se défendre au nom du droit. C'était un de ces coups de main que le succès seul justifie (3). Au reste, l'Achéen s'en rendait si bien compte qu'il s'abstint de toute pression sur ses juges et se laissa condamner par défaut. L'arbitre fit preuve d'une extrême indulgence. Le chiffre insignifiant de l'indemnité équivalait à un acquittement. Et, de fait, Aratos s'empressa de recommencer.

Cette sentence équitable était de plus un acte d'habile diplomatie. Le juge demeurait en bons termes avec tout le monde, car l'Achaïe ne pouvait lui faire un sérieux grief d'une aussi faible condamnation, et la Macédoine, représentée par Aristippos, n'avait qu'à se déclarer satisfaite. Il fallait bien, d'ailleurs, contenter tout le monde, à peine de perdre son repos.

Mantinée sous Démétrios (239-229)

Sous Démétrios, successeur d'Antigone Gonatas (239-229), les affaires macédoniennes dans le Péloponnèse se relevèrent, mais la situation de Mantinée resta ce qu'elle avait été. Droysen (4) soutient qu'elle était occupée en 234 par Démétrios. Mais cette

(1) Levenkamp. *De rebus Spartanorum inter annos 250 et 200*, p. 2. L'existence de la Ligue arcadienne à cette époque est très invraisemblable.

(2) Voy. Sonne. *De arbitris externis quos Graeci*, etc... Bérard. *De arbitrio*, p. 84.

(3) Il semble bien qu'Aratos ne fut même pas approuvé du Conseil fédéral des Achéens, qu'il n'avait peut être pas consulté.

(4) III, p. 422. — Levenkamp (*de reb. Spartan.* p. 21, n. 1) renchérit un peu à la légère sur cette affirmation et défend la leçon de la vulgate Μακεδόνων ἐχόντων « Hanc lectionem, quae est codicum, merito tuetur Droysen, adversus conjecturam Clavieri temere factam et argumentis carentem : Λακεδαιμονίων. Or, cette variante est celle des deux meilleurs manuscrits de Pausanias. Il suffit de lire la note justificative de Clavier (trad. de Pausanias. VI, p. 72) pour être convaincu que sa correction est tout à fait juste au point de vue paléographique et historique. Au demeurant, les plus récents éditeurs l'ont adoptée. — Voy. p. 477, note 3.

opinion ne repose que sur une leçon fautive de Pausanias. Il est probable que la ville persista dans son attitude indépendante, favorable aux Achéens, sans que cette sympathie fût pour elle un lien de sujétion, en même temps libre d'allure, mais sans impertinence, envers le Macédonien. Mais, après la solennelle démission de Lydiadas et son entrée dans la Ligue achéenne, vers 234, les autres villes arcadiennes mirent, d'après Pausanias (1), beaucoup d'empressement à suivre l'exemple de Mégalopolis. Mantinée se fit achéenne : c'était fatal.

Accession de Mantinée à la Ligue achéenne (234)

La réunion de Mantinée à la Ligue est attestée par des textes formels (2). Mais la date n'en peut être fixée qu'approximativement, quelque temps après celle de Mégalopolis, c'est-à-dire vers 234 (3). Orchomène et Tégée paraissent s'être décidées au même moment. Les termes employés par Polybe indiquent que Mantinée entra dans la Ligue en qualité de ville συμπολιτευουσα et non comme simple σύμμαχος. Les habitants recevaient le droit de cité achéenne et prenaient le nom d'Achéens-Mantinéens (4). Ils adoptaient le culte des divinités fédérales, Zeus Amarios, Athéna-Amaria et Aphrodite (5). Leurs obligations militaires et financières envers la Ligue (6) et leurs devoirs de citoyens achéens ne leur faisaient pas perdre l'autonomie municipale. La Constitution de la Ligue semble même avoir admis le droit de dénoncer, par voie légale et pacifique, le pacte conclu. Une ville, après s'être donnée, pouvait se reprendre, pourvu qu'elle le fît sans violence et sans révolte (7). Mantinée en fut un exemple ; car, à peine entrée dans le parti achéen, elle fit défection pour passer aux Étoliens. Polybe (8), qui signale le

(1) VIII, 6.

(2) Pausan. VIII, 8, 10. — Polyb. II, 57, 1.

(3) Lydiadas est stratège des Achéens au printemps 234.

(4) Sur la condition des villes confédérées, voy. Dubois. *Ligue ach. et étol.*, p. 170 et suiv. et 179, note 1. On ne possède pas de monnaies des Mantinéens Achéens, à cette époque.

(5) L'importante inscription d'Orchomène, trouvée par M. Foucart (*Inscr. du Pélop.* n° 353) nous donne un modèle de l'acte de réunion qui était, pour les recrues de la Ligue, leurs lettres de naturalisation achéenne.

(6) Polyb. XXV, 1, 1. — XL, 3, 3.

(7) Dubois. *Lig. étol. et ach.*, p. 173.

(8) Polyb. II, 46, 2. Θεωρῶν (Aratus) τοὺς Αἰτωλοὺς... φθονοῦντας τοῖς Ἀχαιοῖς ἐπὶ τοσοῦτον ὥστε Κλεομένους πεπραξικοπηκότος αὐτοὺς καὶ παρῃρημένου Τεγέαν, Μαντίνειαν, Ὀρχομενόν, τὰς Αἰτωλοῖς οὐ μόνον συμμαχίδας ὑπαρχούσας ἀλλὰ καὶ συμπολιτευομένας τότε πόλεις, οὐχ

fait, ne le juge, à ce qu'il semble, ni anormal ni répréhensible. Ce n'était pas une forfaiture, mais une séparation régulière.

Mantinée passe à la Ligue étolienne (229).

A quel mobile les Mantinéens obéirent-ils en se détachant de la Ligue presque aussitôt après s'y être adjoints? Polybe ne le dit pas. Il atteste seulement que la défection fut volontaire (ἐθελοντήν), c'est-à-dire qu'elle ne fut la conséquence d'aucune de ces surprises dont les Étoliens avaient l'habitude (1). Si donc Mantinée s'est ralliée de son plein gré à un autre régime, et même à un régime adverse, ce n'est pas cette fois pour des motifs de politique extérieure.

Raisons probables de ce revirement.

Il faut se rappeler qu'à l'époque de la mort de Démétrios (229), la Ligue achéenne se débattait dans les embarras de sa situation intérieure. La direction étroite et anti-libérale d'Aratos portait ombrage à beaucoup de membres de la Ligue : notamment la question du droit de cité et de la participation au corps électoral (πολιτεία) entretenait les plus fâcheuses discordes entre les censitaires et les pauvres. Aratos personnifiait la politique de la classe bourgeoise des propriétaires ou *ctématiques*. Bien qu'on ait exagéré jusqu'au système le caractère aristocratique de la Ligue achéenne (2), il n'est pas moins réel que les riches exerçaient dans le gouvernement la prépondérance, au moins à cette époque (3). Or, l'esprit des masses était de plus en plus avide d'égalité et impatient d'émancipation. Il y avait à Mantinée, comme dans toutes les villes, un parti turbulent en perpétuelle insurrection contre les privilèges attachés à la richesse. De plus, pour renforcer dans les villes annexées l'élément fédéral, la Ligue encourageait l'établissement de colons achéens, dont la situation, dépendant étroitement de la Ligue, était pour elle un

οἷον ἀγανακτοῦντας ἐπὶ τούτοις, ἀλλὰ καὶ βεβαιοῦντας αὐτῷ τὴν παράληψιν. — II, 57, 1. Μαντινεῖς τοίνυν τὸ μὲν πρῶτον ἐγκαταλιπόντες τὴν μετὰ τῶν Ἀχαιῶν πολιτείαν ἐθελοντὴν Αἰτωλοῖς ἐνεχείρισαν αὑτοὺς καὶ τὴν πατρίδα, μετὰ δὲ ταῦτα Κλεομένει.

(1) Thirlwall, suivi par Dubois (*Lig. ach. et étol.* p. 32) donne l'année 243/1 comme la date probable de l'entrée de Tégée, de Mantinée et d'Orchomène dans la Ligue étolienne, à la suite de l'invasion des Étoliens dans le Péloponnèse en 242. Sans parler d'autres invraisemblances, cela supposerait que Mantinée est restée étolienne jusqu'à sa prise par Cléomène en 228, ce qui est impossible, d'après les termes de Polybe.

(2) Voy. à ce sujet les justes observations de Dubois (*Lig. ach. et étol.* p. 90 et suiv.).

(3) Polyb. XXIV, 24, 6. — XXXVIII, 4, 5.

gage de fidélité (1). Mais ces métèques ne devaient pas être bien accueillis de la population indigène. C'est dans cet ordre d'idées qu'on doit chercher la cause de la désaffection de Mantinée à l'égard du régime timocratique de la Ligue. Elle n'avait pas cessé d'être une ville foncièrement démocratique. Or, il n'y avait pas d'existence possible en dehors des groupes qui se disputaient la suprématie du Péloponnèse. Plus que jamais, la Péninsule était retombée sous le joug du système fédératif. Sparte, encore inféodée à ses institutions oligarchiques, après la réaction qui suivit la chute d'Agis et avant les réformes de Cléomène, n'était pas le soutien qui convenait à Mantinée, non plus que la Macédoine. Au contraire, la Confédération étolienne, à tort ou à raison, avait la réputation de soutenir les démagogies (2). La rivalité des deux Ligues, suspendue par leur union contre Démétrios, s'accentuait, à la grande joie et sans doute à l'instigation d'Antigone Doson, son successeur. Déjà les Étoliens avaient pris pied dans l'Élide, leur alliée depuis 271, et à Phigalie vers 237 (3). En s'offrant à eux, Mantinée pouvait, le cas échéant, leur fournir au cœur de l'Arcadie un point d'appui d'autant plus précieux qu'Orchomène et Tégée la suivirent dans son évolution. Ce fut une adhésion pleine et entière à la Constitution étolienne, non pas une simple alliance (4). Aratos laissa passer à l'ennemi, sans s'émouvoir, ces trois importantes recrues (5). Par cette étrange mansuétude, il semblait reconnaître les torts de la Ligue achéenne à l'égard de ses adhérents. Pour n'avoir pas su les retenir, il faut qu'elle n'ait pas été sans reproche. De là aussi le silence de Polybe, d'où l'on peut conclure qu'il a reculé devant une justification trop pénible de la Ligue et des procédés d'Aratos. Les griefs des dissidents étaient sans doute trop fondés.

(1) Cf. les clauses de l'inscription d'Orchomène (Foucart, *Inscr. du Pélop.* n° 340) et l'établissement d'une colonie achéenne à Mantinée en 222.

(2) Dubois (*Lig. ach. et étol.*, p. 106) démontre que, chez les Étoliens, la propagande démagogique n'était pas le ressort de la politique extérieure. Ils n'avaient pas là dessus d'idée arrêtée ni de système : l'antithèse souvent répétée par les historiens de deux ligues incarnant deux partis politiques rivaux est, en effet, souvent contredite par les faits.

(3) Droysen, III, p. 217.

(4) Polyb. II, 46, 2.

(5) Ces faits ont précédé, au dire de Polybe (II, 57, 1) l'attaque de Cléomène. Celle-ci date du printemps 228, avant la fin de la 9e stratégie d'Aratos (mai 228). C'est donc vers la fin de 229 que les trois villes ont dû passer dans le camp étolien.

A la suite de ces faits, les rapports entre les deux Ligues se tendirent davantage. Polybe (1) soupçonne les Étoliens d'avoir d'ores et déjà entretenu des relations secrètes avec Sparte. Ce qui arriva à quelque temps de là lui donne raison. En effet, Sparte et l'Étolie voyaient avec une égale jalousie les progrès des Achéens. Les Étoliens, gênés par les services qu'ils avaient reçus d'Aratos, n'osaient entrer en lutte ouverte avec leurs amis de la veille. Ils s'étaient contentés d'accueillir avec joie les villes transfuges, surtout parce que cette défection affaiblissait leurs rivaux, mais ils ne semblent pas l'avoir provoquée. D'ailleurs ces trois avant-postes, isolés au milieu des possessions achéennes, ne pouvaient rendre à leurs lointains détenteurs des services immédiats. Il importait moins aux Étoliens de les détenir eux-mêmes que d'en voir les Achéens dépouillés.

Prise de Tégée, Mantinée et Orchomène par Cléomène (début 228).

Au contraire, ces trois villes étaient un appât des plus tentants pour l'entreprenant Cléomène. La Haute Plaine, prolongement naturel de la vallée laconienne, une fois au pouvoir de Sparte, formait comme un coin enfoncé dans les domaines de la Ligue. C'était, de plus, une proie facile, puisque les trois places se trouvaient ainsi dépourvues de défense sérieuse, sous la tutelle plus nominale que réelle de l'Étolie.

A l'égard de l'Achaïe, la situation de Cléomène était plus franche que celle des Étoliens. Ayant repris à son compte les plans d'Agis, il voulait comme lui préluder aux réformes sociales par une série de conquêtes : il lui fallait avant tout faire voler en éclats la puissance achéenne. Son génie de capitaine lui suggéra pour son coup d'essai une manœuvre hardie (2). Il tomba à l'improviste sur les trois villes et les enleva d'emblée. Ce fut pour tout le monde une surprise, mais plus désagréable à coup sûr à Aratos qu'aux Étoliens. En effet, ceux-ci comprirent que, comme arme offensive contre la ville rivale, les trois places décuplaient de valeur en passant dans la main du Lacédémonien. Le mal des Achéens devenant pour eux le souverain bien, ils oublièrent vite ce que le procédé avait d'incorrect et d'offensant pour n'en considérer que les conséquences avantageuses. Au lieu donc de protester, ils reconnurent à Cléomène une acquisition qui le

(1) II, 46, 2.

(2) Cette rapide campagne se place tout au début de 228, avant la construction par Cléomène du fort d'Athénaion, près de Mégalopolis, c'est-à-dire avant l'expiration de la 9e stratégie d'Aratos, en mai 224 (Plut. *Cléom.* 4, 9 — Polybe. II, 46, 2 et 5).

fortifiait contre l'ennemi commun (1). La mansuétude pourtant n'était pas le propre de cette race à qui tous les *casus belli*, réels ou imaginaires, semblaient bons dès qu'il y avait prétexte à pilleries. Aussi leur attitude surprit elle Aratos, et lui apparut comme une manière de complicité. Il ouvrit enfin les yeux sur un péril que son collègue et rival Lydiadas, plus clairvoyant, lui avait en vain dénoncé. Le conseil de la Ligue décida de s'opposer désormais à toute conquête de Sparte. Aussitôt après, la guerre dite de Cléomène éclatait (printemps 228).

Guerre de Cléomène (228-221). Mantinée surprise par Aratos (printemps 227).

D'abord Cléomène pénètre sur le territoire de Mégalopolis, timidement suivi par Aratos. Celui ci n'osant attaquer de front « le lion de Sparte » se jette sur Orchomène et sur Tégée. Cléomène survient et l'oblige à lâcher prise. L'année suivante, Aratos revenant d'Élide, est arrêté aux passages du Lycée et battu (printemps 227) Tandis que court le bruit de sa mort, il s'échappe et tombe sur Mantinée. Cette diversion ranimerait, pensait-il, son prestige ébranlé par les prodigieux succès de Cléomène. Assez médiocre sur le champ de bataille, l'astucieux Achéen excellait dans les surprises de villes, où l'esprit d'intrigue avait plus de part que le génie militaire (2). Quand il appliquait ses échelles aux murs d'une place, il savait que des amis l'attendaient de l'autre côté. La surprise de Mantinée, après celle de Sicyone et de Corinthe, compte parmi les plus savants coups de main du stratège diplomate. Le moment était propice à pareille tentative. La ville se trouvait sans défense, l'armée

(1) Polyb. II, 46, 2 et 3 — Droysen (III, p. 510) suppose qu'un arrangement préalable avec les villes elles-mêmes favorisa leur occupation. C'est possible. Les villes en question brouillées avec les Achéens, ne pouvaient espérer des Étoliens, occupés en Thessalie, un secours efficace. Cléomène n'avait qu'à se présenter pour les gagner. L'expression de Polybe (II, 46, 2) : Κλεομένους πεπραξικοπηκότος αὐτούς (les Étoliens), paraît indiquer que Cléomène prépara son coup de main avec l'un des partis en lutte dans les villes. Mais quel parti? Les pauvres auraient pu être séduits par les promesses du roi socialiste, si Cléomène s'était posé dès ce moment en démagogue, ce qui n'est pas prouvé. Au contraire, il semble avoir voulu donner le change sur ses intentions et les avoir tenues secrètes jusqu'en 227 (Voy. Dubois. *Lig. ach. et étol.*, p. 66) Ce serait donc avec les riches, conformément à l'antique tradition de Sparte, qu'il aurait pu s'entendre pour leur offrir un programme conservateur moins timoré que la politique décousue d'Aratos. La phrase de Polybe (II, 57, 2) : γεγονότος δ' ἐπὶ τοιαύτης προαιρέσεως καὶ μετεχόντες τῆς Λακεδαιμονίων πολιτείας confirme cette interprétation : l'oligarchie dominait encore à Sparte en 228.

(2) Voy. le portrait d'Aratos dans Polybe (IV, 8).

spartiate étant au loin. On croyait, après la défaite du Lycée, les Achéens en déroute et privés de leur chef. Aussi le succès fut-il prompt et complet. Polybe (1) seul emploie un mot qui caractérise bien la tactique ordinaire d'Aratos : Ἀράτου πραξικοπήσαντος τὴν πόλιν. Au reste, l'Achéen n'en fut pas quitte pour une simple démonstration : il y eut, après l'escalade, des batailles de rues où les Mantinéens perdirent du monde. Ils se défendirent en désespérés, convaincus que le vainqueur serait sans merci. Mais, à en croire Polybe, les représailles attendues leur furent épargnées, et cette chaude affaire se termina par de fraternels banquets. Voici son récit : « En cette occurrence, il est si peu vrai que les Mantinéens eurent à éprouver les suites fâcheuses de leur précédente défection que cet événement devint fameux par la vivacité du changement d'attitude des deux peuples l'un envers l'autre. Aussitôt maître de la ville, Aratos défendit à ses troupes de toucher à rien de ce qui ne leur appartenait pas ; puis, ayant assemblé les Mantinéens, il leur recommanda de ne point prendre peur et de rester comme ils étaient. Leur union avec les Achéens leur garantirait toute sécurité. Un bienfait si peu espéré et si extraordinaire changea complètement les dispo-sition des esprits chez les Mantinéens. Tous oublient qu'ils viennent de combattre ces hommes, qu'ils ont perdu dans la lutte nombre de leurs parents, que beaucoup d'eux-mêmes se sont relevés criblés de blessures. Ces ennemis, ils les introduisent dans les maisons ; ils les attablent avec le reste de leur famille et n'oublient avec eux aucun échange de bons sentiments. Et ils avaient bien raison. Car je ne sache pas que jamais ennemis aient montré plus de douceur que les Achéens et que jamais on ait eu moins à pâtir des revers réputés les plus terribles que ne firent alors les Mantinéens grâce à l'humanité d'Aratos et des Achéens à leur égard. »

Ici, Polybe parle en Achéen. Dans ce besoin d'apologie un peu diffuse on devine l'inspiration des *Mémoires* d'Aratos. Le nom de Mantinée devait éveiller dans l'âme du stratège le plus affreux remords de sa vie, si tant est que la conscience d'Aratos se soit jamais rien reproché. Il savait, en rédigeant ses *Mémoires*, qu'il ne passait guère pour le bienfaiteur de cette malheureuse ville. Le panégyriste du magnanime vainqueur de 227 apparaît donc comme le témoin à décharge du bourreau de 222.

(1) Polyb. II, 57. — Cf. Plut. *Cleom.* 5, 1, et *Aratos*, 36.

Il est permis de ne pas croire tout à fait Polybe sur parole. Quand il s'agit d'Aratos, il manque de franchise. Sa complaisance à nous représenter les Mantinéens battus, mais contents, vaut le jugement de Xénophon sur la joie des victimes de 385. Cette idylle attendrissante des vaincus célébrant leur défaite, la coupe en main, en compagnie des vainqueurs, ressemble fort à de l'histoire sentimentale. Si Polybe avait lu ce récit dans Phylarque, quelle diatribe interminable cela ne nous eût-il pas valu contre cet auteur?

Aussi bien, Polybe lui-même est obligé d'assombrir aussitôt ce touchant tableau de concorde. Loin d'être accepté d'un consentement unanime, le traitement imposé à la ville par Aratos eut pour effet de déchaîner la guerre civile. Le parti populaire s'insurgea contre le nouveau régime et se mit à comploter avec Cléomène et les Étoliens. La faction achéenne, inquiète, envoya demander du secours à la Ligue et représenta aux autorités fédérales qu'une garnison était nécessaire au repos de leurs amis : « Alors, dit Polybe, les Achéens tirèrent au sort parmi eux 300 hommes, qui partirent en abandonnant leurs propres patries et leurs biens, et s'installèrent à Mantinée pour y défendre la liberté et la sécurité des habitants. On leur adjoignit entre autres deux cents mercenaires qui devaient aider les Achéens à maintenir la situation établie par eux (1) ». L'envoi de ces trois cents Achéens, chargés de défendre leurs partisans et escortés d'une garde pour leur propre protection, est en lui-même assez équivoque. Heureusement Plutarque (2) nous donne sans réticence le mot de l'énigme : « Aratos, après avoir pris la ville, y mit une garnison et donna le droit de cité aux métèques ». Ainsi ces trois cents patriotes qui immolent leurs plus chères affections au devoir d'aller au loin défendre des alliés, ne sont autres que des colons installés par décret sur le territoire mantinéen, et naturalisés citoyens (3).

(1) Polyb. II, 58.

(2) Plut. *Arat.* 36. — Plutarque s'éloigne à dessein d'Aratos et de Polybe. Peut-être doit-il cette information à Phylarque? Voy. Goltz. *Quibus fontibus Plutarchus in vitis Arati, Agidis, Cleomenis usus sit*, p. 24 et 25.

(3) Les informations de Plutarque et de Polybe se rapportent au même fait. Droysen (II, p. 512 et 525) les disjoint, en donnant la priorité à la création des métèques et à l'établissement de la garnison qu'il croit contemporains de la prise de la ville. Ce serait à la demande des nouveaux citoyens que les renforts auraient été expédiés quelque temps après. Mais alors le tableau de

Les garnisaires étrangers ont pour mission de leur garantir la tranquille possession des terres et des charges qui leur sont attribuées. Dans ces conditions, le dévouement des 300 Achéens se ramenait à une bonne affaire. La situation de ces nouveaux citoyens se faisait au détriment des indigènes, propriétaires dépossédés de leurs biens ou prolétaires frustrés de leurs espérances.

La présence des mercenaires n'était pas de nature à calmer les mécontents. Ils s'apercevaient de plus en plus que la Ligue en revenait au système des harmostes lacédémoniens et macédoniens. Ce grand organisme libérateur finissait par l'oppression. Assurément les bourgeois de fraîche date, improvisés par Aratos, se déclaraient enchantés du nouvel état de choses, mais il serait naïf de prendre leur satisfaction pour l'expression du sentiment général (1).

Projets de Cléomène.

La Ligue par ces mesures vexatoires envenimait l'opposition populaire. Les Mantinéens non intéressés à l'opération d'Aratos se jurèrent d'en finir au plus vite avec ce régime d'accaparement. Juste à cette époque, Cléomène réussit enfin à faire prévaloir à

Polybe ne serait plus une amplification de certains faits réels, mais un mensonge grossier. Je ne le pense pas. Polybe a généralisé la joie du parti achéen, qui était à ses yeux la ville tout entière. Quant aux 300 Achéens, il n'a pas expliqué assez clairement ce qu'ils venaient faire à Mantinée. Mais ce sont bien les mêmes que les métèques de Plutarque. La phrase de celui-ci est un sommaire de tous les faits connexes à l'occupation de la ville, sans que les intervalles entre ces faits aient été marqués avec autant de précision que dans le récit plus circonstancié de Polybe.

(1) La date de l'entrée d'Aratos à Mantinée se déduit de Polybe. II, 57, 1. ἔτει τετάρτῳ πρότερον τῆς Ἀντιγόνου παρουσίας ἑάλωσαν κατὰ κράτος ὑπὸ τῶν Ἀχαιῶν. La campagne d'Antigone Doson dans le Péloponnèse se place vers la fin de l'été 223 (olymp 139,2). La prise de Mantinée tombe vers le début de l'été 227. Unger (*Strategenjahr*, p. 154) adopte pour point de départ l'hiver 223, puis épiloguant sur l'indication pourtant bien claire de Polybe, réduit les 4 ans à moins de 2 ans 1/2, et conclut en plaçant l'épisode de Mantinée dans l'été 225. Voici son raisonnement : Polybe calcule par années olympiques, en arrêtant l'année à la fin des fêtes olympiques, c'est-à-dire en août (15 métagitnion). On a ainsi :

déc. août 223, 1re année.
août 223 — août 224, 2e année.
août 224 — août 225, 3e année.
août 225 — juillet 225, 4e année

Klatt (*Chronol. Beitrage*, p. 35) critique avec raison cette chronologie et maintient la date précédemment proposée par lui dans les *Forschungen z. Gesch. d. Ach. Bundes*, p. 90.

Sparte ses idées réformatrices (1). Cette subversion totale de l'État conservateur par excellence excita dans le monde grec un enthousiasme ou une terreur sans bornes. Les éléments révolutionnaires en fermentation depuis plusieurs générations s'agitèrent de plus belle (2). Tout ce qui, dans les États, souffrait de l'inégalité des conditions, de la défectueuse répartition de la richesse foncière et des privilèges attribués au cens, tourna les yeux vers le hardi novateur. Une immense aspiration de justice montait de cette terre péloponnésienne, désespérée par les fallacieuses promesses des faux libérateurs. La loyauté convaincue du Spartiate offrait des actes et non de perfides paroles. Combien odieuse ou mesquine paraissait en regard la politique achéenne! Cléomène avait pour lui les cœurs de tous les déshérités, Aratos les intérêts d'une coterie. D'un côté les masses populaires, déjà soulevées par un frémissement d'espérance, de l'autre la caste arrogante des tyranneaux ou des notables endurcis par l'habitude de la possession exclusive. Après l'épreuve de la verge de fer macédonienne et celle de l'égoïsme achéen, n'était-ce pas le salut pour les serfs de la pauvreté qu'un régime rationnel où le droit civique cesserait d'être pour le plus grand nombre une illusoire vanité, mais deviendrait, par l'admission à la propriété, un titre solide et précieux ? Cléomène appartenait à ces êtres d'exception en qui certaines tendances éparses et assoupies se concentrent, se réveillent, puis s'exaltent en énergies pour une action décisive.

Les temps n'étaient plus où la simple et claire raison d'État suffisait à guider les gouvernants. Au mécanisme rouillé des traditions, le siècle voulait substituer le jeu rationnel des idées et des principes abstraits. L'antique conception de la cité paraissait alors trop étroite. La majorité des citoyens se passionnait moins pour les intérêts de la patrie que pour les droits des individus. De là ces grandes ondes qui dépassaient les frontières pour aller sou-

(1) L'opinion de Droysen III, 513 et de Levenkamp (*De rebus Spartan*, p. 61) que la prise de Mantinee exploitee contre Cleomene par les éphores fut la cause de la Guerre de Cleomene est excessive. Quand Plutarque (*Cleom*. 6) dit que les Lacédémoniens se montrerent fort decourages par cet echec et refuserent de continuer la guerre, il faut entendre que les oligarques cherchèrent dans cet episode, exagere a dessein, un terrain d'opposition. Mais la guerre etait nécessaire aux projets de Cleomene et le sort de Mantinee restait accessoire.

(2) Sur l'état économique et social de la Grèce au IIIe s. et sur les reformes d'Agis et de Cleomene, voy. Guirand. *Propriete fonciere en Grèce*, p. 607-611.

lever d'un bout à l'autre du monde grec tous ceux qui se disaient concitoyens dans la souffrance et la misère. Il ne s'agissait plus de savoir à quel État reviendrait l'hégémonie. La politique nationale était périmée. La lutte s'ouvrait entre les deux classes de la société : ceux qui possédaient et ceux qui aspiraient à la possession. Dans le Péloponnèse, les Achéens se faisaient les champions de la politique de réaction, et Cléomène l'apôtre militant des théories révolutionnaires.

Contradictions apparentes et fixité réelle de la politique mantinéenne.

Le passé démocratique de Mantinée la désignait comme une des premières recrues du parti novateur (1). La Sparte socialiste n'était plus l'épouvantail, mais la sauvegarde, des villes soucieuses de leur liberté. Dans le trouble de la nouvelle situation, chaque État cherchait sa voie, ballotté entre les tendances contraires des deux partis. De là des soubresauts qui peuvent étonner un observateur superficiel. Pour une ville comme Mantinée, placée au centre d'un milieu politique étrangement mobile, les transformations extérieures se traduisaient par des volte-faces plus apparentes que réelles. Au fond, elle n'était pas si désorientée ni si capricieuse que le ferait croire la simple énumération de ses amitiés successives et contradictoires. Son histoire, au contraire, est une, son orientation fixe ; seulement, elle restait fidèle plutôt aux principes qu'aux individus ; elle ne s'associait pas aux inconséquences de ses amis ; lorsqu'ils abandonnaient la ligne de conduite qui leur avait attiré la confiance des Mantinéens, ceux-ci n'éprouvaient aucun scrupule à les quitter pour se donner à d'autres, quelquefois à des ennemis de la veille venus à résipiscence. C'est ainsi que, ferme dans sa politique libérale, elle s'allie en si peu de temps aux champions successifs de cette politique : aux Achéens, aux Étoliens, à Cléomène. Les autres tournent ; elle demeure fixe. Ceux qui ont interprété ces combinaisons diplomatiques comme des palinodies et ont flétri la versatile déloyauté de Mantinée, se sont mépris (2). Car l'histoire, réduite aux faits bruts, de même qu'un texte isolé du contexte, devient souvent le contraire d'elle-même.

Massacre des Achéens et délivrance de Mantinée par Cléomène (printemps 226).

Un an environ après l'entrée des Achéens (mai 226), Cléomène, opérant contre Aratos dans la Haute Plaine, avait dû ravitailler Orchomène, serrée de près. Pour dégager cette place, le Spar

(1) Πρῶτον μὲν οὖν οἱ Μαντινεῖς αὐτὸν ἐπηγάγοντο. Plut. *Cleom.* 14.

(2) C'est le cas de Pausanias, parmi les anciens, et de Bursian (*Geogr. v. Griechenland*, II, p. 212) parmi les modernes.

tiate vient camper devant Mantinée (1), espérant sans doute y attirer son adversaire : ce n'était qu'une manœuvre sans conséquence. Mais, à quelque temps de là, l'occasion se présenta pour Cléomène de rentrer à Mantinée en libérateur. La ville était en pleine émeute. Le parti anti-achéen fit appel à l'intervention des Lacédémoniens. Suivant un plan concerté d'avance, Cléomène arriva la nuit. Tandis qu'il attaquait à l'improviste les murs, les Mantinéens tombèrent sur les Achéens domiciliés et sur la garnison, et les massacrèrent (2). Puis ils remirent la ville aux Spartiates (3). Cléomène agit avec eux comme on devait s'y attendre. Il leur rendit leurs lois antérieures et leur Constitution démocratique avec leur autonomie. C'était une restauration franche et sans restriction de l'ancien État mantinéen, tant admiré des législateurs et de Polybe lui-même. Par ces mesures libérales, Cléomène affirmait son intention de venir affranchir et non subjuguer les peuples (4). Sparte ne voulait plus être que la protectrice d'États indépendants. Pour tout esprit non prévenu, cette délivrance apparaît comme un bien pour la ville soumise à l'indiscrète ingérence de l'Achaïe. L'acte des Mantinéens n'avait rien que de légitime ; les violences commises auraient passé inaperçues en ces temps de massacres et de séditions, si la vertueuse indignation de l'historien achéen n'avait cru devoir en faire à leurs auteurs un crime impardonnable.

(1) Μαντινείᾳ παρεστρατοπέδευσε dit Plutarque (*Cleom.* 7, 3). Il ne s'agit pas d'un siège, comme l'a cru Droysen (III, 519).

(2) Plutarque (*ib.* 14) dit seulement : τὴν φρουρὰν τῶν Ἀχαιῶν συνεκβαλόντες.

(3) C'est peut-être à ces faits que se rattache l'épisode rapporté par Polyainos. « Eurypon (?), roi des Lacédémoniens, voyant que la guerre contre les Arcadiens traînait en longueur, s'ingéniant à leur créer des dissentiments, leur envoya un hérault pour leur annoncer « les Lacédémoniens cesseraient la guerre si vous chassez les ἐναγεῖς. » Ceux-ci étaient les meurtriers d'Agis. Ceux qui étaient accusés du meurtre, prévoyant qu'ils seraient exilés par le peuple par désir de la paix, étant arrivés avec des poignards massacrèrent tant qu'ils purent. Ils s'adjoignirent comme partisans de nombreux esclaves, en leur promettant la liberté. Ceux qui désiraient la paix se groupèrent ; ils se divisèrent en deux partis, s'armèrent et en vinrent aux mains. Les démocrates ayant été battus, se réfugièrent sur une partie du mur, ouvrirent les portes et reçurent les Lacédémoniens. Ceux-ci occupèrent, grâce à la discorde, Mantinée, dont la guerre n'avait pu les rendre maîtres ». Polyain. II, 13.

(4) Sur ces faits, Polyb. II, 58, 4. — Plut. *Cleom.* 7, 3. 14. — *Arat.* 39. — La reprise de Mantinée par Cléomène se place dans l'été 226, pendant la stratégie d'Hyperbatas, avant la bataille de Dymé. (Plut. *Cleom.* 14). Voy. Klatt. *Forschungen*, p. 56.

Polybe jette feu et flamme à ce sujet, accumule les gros mots et les malédictions les plus emphatiques, et oublie qu'Aratos en avait fait bien d'autres sans le moindre scrupule. Mais ce qui était glorieux de la part des Achéens, il le juge infâme venant de leurs victimes. Ce réquisitoire n'est un modèle ni de style ni d'impartialité. Nulle part les défauts de Polybe comme écrivain et comme patriote ne ressortent plus nettement.

« Peu de temps après, une sédition s'étant élevée parmi eux, les Mantinéens sollicitèrent les Lacédémoniens et massacrèrent les Achéens domiciliés dans la ville. On ne pourrait citer une perfidie plus grande et plus criminelle. Car, puisqu'il leur plaisait de méconnaître leur devoir de reconnaissance et d'amitié envers la nation achéenne, il leur fallait du moins épargner ses sujets et les renvoyer avec un sauf-conduit. C'est ce qu'on a coutume d'accorder même à des ennemis, d'après les principes du droit des gens. Mais pour donner à Cléomène et aux Lacédémoniens un gage de fidélité en vue de l'entreprise projetée, ils commirent sciemment, en violant les lois communes de l'humanité, la pire des impiétés. Le fait de s'être constitués les meurtriers et les bourreaux de ceux qui, auparavant, après avoir pris leur ville, les avaient laissés sains et saufs, et qui alors étaient les gardiens de leur liberté et de leur sécurité, quelle indignation ne mérite-t-il pas ? Quel châtiment leur infliger, qui paraisse proportionné à leur forfait? On dira peut-être : il fallait les vendre avec leurs enfants et leurs femmes après leur défaite. Mais c'est un traitement que les lois de la guerre autorisent envers ceux qui ne sont coupables d'aucun attentat. C'était donc une punition plus radicale et plus cruelle qu'il leur convenait de subir! Lors même donc qu'ils auraient souffert tout ce que dit Phylarque, les Grecs, au lieu d'en être émus de pitié, auraient dû applaudir à la punition qu'on aurait faite de ce crime. »

Indignation de Polybe à ce sujet.

On serait tenté d'être impitoyable pour Aratos et très sévère pour son admirateur trop complaisant, si l'on songe que cette déclamation virulente tend à noircir les Mantinéens pour justifier l'épouvantable exécution de 222, un forfait authentique et sans excuse celui-là ! Il faut relire ensuite la belle page où l'âme honnête de Plutarque s'est émue jusqu'à l'éloquence, au souvenir de la honte qui s'attache à la mémoire d'Aratos pour avoir appelé Antigone Doson et les Macédoniens en Grèce, lui « qui les fit entrer en armes dans son foyer et jusque dans son

gynécée, et cela pour empêcher qu'un Héraclide, un roi de Sparte.... ne prît le titre de stratège des Sicyoniens et des Trikkéens, un roi qui voulait supprimer la richesse et remédier à la pauvreté. De peur de passer pour obéir à Cléomène, il se soumettait, lui et toute l'Achaïe, au diadème, à la robe de pourpre des Macédoniens et aux volontés de leur satrape (1) ».

Campagne d'Antigone Doson dans le Péloponnèse (223-222).

Du jour où le brutal Macédonien eut foulé le sol péloponnésien, c'en était fait des beaux rêves d'indépendance et de justice. Les Achéens se promettaient une revanche exemplaire sur Mantinée. Dans l'été 223, Cléomène accourt pour barrer l'entrée du Péloponnèse. Mais la trahison d'Argos ouvre à Antigone un débouché vers le cœur de la péninsule. Le Spartiate craignant d'être tourné se rabat sur Mantinée (2) et sur Tégée et s'en va couvrir Sparte. L'hiver interrompt les operations. Antigone avait assigné à ses troupes Sicyone et Corinthe comme cantonnements. Au début du printemps (τῆς δ' ἐαρινῆς ὥρας ἐνισταμένης — fin mars 222) (3). il se propose d'envahir la Laconie. Mais d'abord il donne rendez-vous à ses auxiliaires, les Achéens, sous les murs de Tégée. Le projet d'Antigone etait de tirer au plus court sur Sparte, defendue par Cléomène. Mais il ne pouvait laisser sur ses derrières les trois grandes places de la Haute Plaine et s'exposer à être pris entre deux ennemis, si, comme c'était probable, ces villes dévouées à Cléomène essayaient de seconder le Spartiate. D'autre part, Antigone ne voulait pas s'attarder au siège de chacune de ces places. Il se jette donc sur Tégée, dont la position méridionale lui permettait, avec une forte garnison, de couper Orchomène et Mantinée de leurs communications directes avec Sparte. Tégée prise, il cherche à forcer les passes de la Laconie. Mais il y rencontre sans doute quelque difficulté ; d'ailleurs ses éclaireurs lui signalent l'arrivée des milices d'Orchomène. Il comprend qu'il lui faut pour sa sécurité s'assurer de cette place et de Mantinée. Il revient sur ses pas, enlève Orchomène d'assaut et met aussitôt le camp devant Mantinée (222) (4).

(1) Plut. *Cléom.*, 16.

(2) Plut. *Arat.* 44, 2. — Polyb. II, 53, 6.

(3) Polyb. II, 54, 5.

(4) Polyb. II, 54, 11. — Plut. *Aratos*, 45. — *Cleom.* 23. — Pour les dates, je suis la chronologie de Klatt, *Forschungen*, p. 89, bien que d'après Niese *Histor. Zeitschr.* XLV, 1881, p. 489), la date de Sellasie doive être maintenue en 222, ce qui placerait en 223 la prise de Mantinee. — Cf. Klatt, *Chronol. Beiträge*, 1883, p. 33, et Strehl, *Die chronol. Daten bei Polybius*, 1879, p. 10 et 11.

Prise et sac de Mantinée par Aratos et Antigone Doson (été 222)

En arrivant à l'isthme l'armée d'Antigone comptait 20000 fantassins et 1400 cavaliers (1). Les garnisons laissées à Corinthe et dans les autres villes l'avaient diminuée ; mais comme les troupes achéennes étaient venues la renforcer de 3 ou 4000 hommes (2), et que l'armée macédonienne ne marchait pas sans un excellent matériel de siège et un corps d'ingénieurs militaires passé maître dans l'attaque des places (3), Mantinée, réduite à ses seules ressources, ne pouvait se faire illusion sur l'efficacité de la résistance. Elle se vit promptement forcée de capituler. Aratos tenait enfin sa vengeance ! Ce qui se passa ensuite prouve qu'il avait prémédité et qu'il exigea d'Antigone l'anéantissement de la malheureuse ville. On autorisa la soldatesque achéo-macédonienne à exercer dans son extrême rigueur, et même à outrepasser, le droit de la guerre. Ce n'est plus au démembrement de 385, mais aux pires catastrophes de l'histoire grecque, aux destructions de Platées, à la dispersion des Samiens, à la ruine de Thèbes par Alexandre que les Hellènes émus d'horreur purent comparer le sort de Mantinée.

Laissons d'abord la parole à Plutarque (4) : « La conduite des Achéens à Mantinée ne se ressentit nullement de l'humanité naturelle aux Grecs. En effet, ils firent périr les premiers et les plus illustres des citoyens. Quant aux autres, ils furent ou vendus ou envoyés en Macédoine chargés de fer. Les Achéens réduisirent en servitude les femmes et les enfants, les vendirent, partagèrent entre eux le tiers de l'argent provenant de cette vente et répartirent les deux autres tiers entre les Macédoniens ». Tel était le jugement du biographe pourtant bienveillant d'Aratos : tout ce qui n'était pas Achéen pensait de même en Grèce. Mais Polybe (5) s'efforce d'atténuer l'odieux de ces actes sauvages, et par suite, la responsabilité d'Aratos. Il s'en prend à Phylarque : ce serait celui ci, lui avec sa manie d'exagération, qui aurait donné aux faits les plus simples une allure pathétique : « Phylarque est un esprit faux, un écrivain de mauvais goût, un historien indigne de confiance. Quoi pourtant de plus naturel

(1) Plut. *Arat.* 43.

(2) Il y eut à Sellasie 3000 fantassins et 300 cavaliers achéens et 1000 Mégalopolitains. Polyb. II, 66, 6.

(3) Polybe dit que, devant les moyens d'attaque des Macédoniens et les mines en particulier, les Tégéates perdirent vite tout espoir (II, 54, 7).

(4) *Aratos*, 45.

(5) Polyb. II, 56, 3.

que ce qui arriva aux Mantinéens? On ne leur fit rien autre chose que de mettre leurs biens au pillage et de vendre les hommes libres. Malgré cela, cet auteur, dans sa passion du merveilleux, a fabriqué un récit qui est non seulement un roman de toutes pièces, mais encore un roman invraisemblable. »

Voici, au dire de Polybe, quelle était cette fable : « Voulant démontrer la cruauté d'Antigone et des Macédoniens, et aussi celle d'Aratos et des Achéens, il dit que les Mantinéens, après leur capitulation, tombèrent dans une affreuse catastrophe ; que la plus ancienne et la plus grande des villes d'Arcadie fut affligée de si horribles calamités que tous les Grecs en furent émus jusqu'aux larmes. Il n'omet rien pour toucher ses lecteurs de compassion et les attendrir par son récit. Il met en scène des femmes qui s'embrassent, les cheveux et les seins au vent ; il nous représente les sanglots et les lamentations des hommes et des femmes, des enfants et des vieux parents, le tout enlevé pêle-mêle. »

En vérité, la réfutation de Polybe ne vaut pas grand chose. « Telle était l'étourderie de cet homme qu'il ne réfléchit pas à ce qui se passa à côté et que les mêmes Achéens, dans le même moment, devenus maîtres des Tégéates, ne leur firent rien subir d'analogue. Et cependant si la cruauté était le mobile des vainqueurs, il était naturel qu'ayant soumis ensemble les uns et les autres, ils leur fissent souffrir le même traitement. Si donc ils ont été plus rigoureux pour les Mantinéens, évidemment la cause de cette rigueur doit être attribuée à ceux-ci. » Voici ce qui est évident : Si Phylarque, entraîné par ses habitudes de style et par son enthousiasme pour Cléomène (1), a dramatisé les faits, Aratos les avait par trop simplifiés dans ses *Mémoires*, et Polybe, entre ces deux témoignages, ne s'est pas montré impartial. Cependant il ne peut s'empêcher de compter le malheur des Mantinéens parmi les actions criminelles : τὰς παρανόμους τῶν πράξεων (2), sur lesquelles un historien doit éviter d'insister. Plus loin, un autre argument, que Polybe croit sans réplique, se retourne contre sa thèse : « Au dire de Phylarque, les Mantinéens ne le cédaient en puissance et en richesse à aucun peuple d'Arcadie. Or, après leur siège et leur reddition, toutes les mesures ayant été prises pour que personne ne pût s'échapper ni rien emporter

(1) Plut. *Arat.* 38, 5.
(2) Polyb. II, 61, 1.

en cachette, tout le butin, y compris le produit des personnes vendues, ne dépassa pas 300 talents (1.768.200 fr.) ». D'abord ce chiffre doit être fort au dessous de la vérité. Aratos, à qui Polybe l'a emprunté, s'est efforcé de diminuer ses torts en diminuant la somme de ses monstrueux bénéfices. En tout cas, Polybe et lui aggravent par cet artifice le méfait des Achéens : si le produit de la vente est si faible, c'est qu'apparemment épées et sarisses avaient trop bien travaillé. La passion politique a toujours eu la prétention de travestir ses excès en actes de justice. Mais Aratos et Polybe y ont perdu leur peine. Plutarque s'est montré bon juge et psychologue avisé quand il écrit : « En vérité toutes ces injustices se commettaient par esprit de vengeance, car bien qu'il soit affreux de traiter ainsi par colère des hommes de même nation et de même origine, néanmoins dans la nécessité, c'est comme dit Simonide, douceur et non dureté d'accorder ce soulagement à un cœur ulcéré par le ressentiment. » (1).

Nous devons aussi à Plutarque un détail dont Polybe s'est bien gardé de faire mention. La ruine matérielle de Mantinée parut une expiation insuffisante à l'acharnement des justiciers achéens. Il leur fallut abolir jusqu'au souvenir de la ville maudite et effacer à jamais son nom de l'histoire. Ils osèrent ce que la haine des Spartiates n'aurait pas tenté. Ce nom de Mantinée, désormais synonyme d'infortune et de misère, ne trouva pas grâce à leurs yeux ; il leur était si odieux qu'ils décidèrent de ne pas l'infliger comme ethnique aux habitants nouveaux importés par eux : « Ce qu'Aratos fit ensuite contre la même ville, ajoute Plutarque, ne saurait se justifier par aucun prétexte honnête ni s'excuser par le moindre motif de nécessité. Car, après qu'Antigone eut donné Mantinée aux Argiens et que les Argiens, ayant résolu de la repeupler, l'eurent choisie pour y établir de nouveaux habitants, Aratos, leur stratège, désigné comme fondateur (2), fit décider que, dorénavant, la ville quitterait le nom de Mantinée pour prendre le nom d'Antigonéia, qu'elle porte encore aujourd'hui. C'est donc Aratos, ce semble, qui fut cause que l'*aimable* Mantinée ne subsiste plus et qu'à sa place on a une ville qui porte le nom de ceux par qui elle a été abolie et qui en ont exterminé les habitants. » Aratos était conséquent en faisant

Mantinée devient Antigonéia.

(1) Plut. *Arat.* 45, 4.

(2) Aratos avait été élu stratège d'Argos l'année précédente. Plut. *Arat.* 44, 3.

table rase du passé. Qu'avaient de commun les colons argiens et achéens avec les compatriotes de Lycomédes? Ces métèques n'étaient pas les héritiers de leurs prédécesseurs. L'ancien vocable historique ne leur convenait plus. A une situation nouvelle, il fallait une nouvelle expression géographique. Le nom choisi devait attester la vanité d'Antigone et la servilité d'Aratos : une ville grecque était traitée comme une bourgade barbare; le nom banal d'Antigonéia ne la distinguait plus de ces colonies macédoniennes essaimées en Orient (1).

Avec le nom de Mantinée disparaissait un reste vénérable de la Grèce antique, un témoin glorieux des luttes séculaires du Péloponnèse, un champion vivace de l'indépendance communale. Les Hellènes n'avaient plus alors, pour se consoler de leur déchéance, que les souvenirs de leur passé. L'esprit de la Grèce survivait à la Grèce elle-même, qui s'effritait peu à peu. Les unes après les autres, Thèbes, Sicyone, Mantinée, Mégalopolis, sombraient dans le tourbillon, ne laissant que des épaves méconnaissables. Les Grecs éclairés, en qui toute solidarité avec les vieilles générations n'était pas morte, ressentaient douloureusement ces pertes du vieil hellénisme. Polybe lui-même, par une protestation inavouée de sa conscience de Grec et d'Arcadien, se refuse à consacrer les innovations de la nomenclature officielle (2). Pour lui, Mantinée n'est pas Antigonéia. Dans sa persistance à employer l'ancien nom de la ville dans la suite de son histoire, il y a sans doute un peu de fausse honte et la peur de rappeler un épisode infamant pour la mémoire d'Aratos. Il sentait que le nom de Mantinée avait droit de cité dans les âmes grecques, tandis que celui d'Antigonéia n'était qu'un métèque macédonien.

Antigonéia annexée à l'Argolide (222-198 ?)

L'annexion d'Antigonéia au territoire argien combla de joie les Achéens (3). Pausanias (4), qui n'est pas précisément un historien judicieux, enregistre avec une candeur ineffable la reconnaissance des prétendus Mantinéens envers leur bienfaiteur Antigone. « Entre autres hommages, dit-il, ils changèrent le

(1) Cf. Sicyone appelée Démétrias.

(2) Polyb. IV, 21, 9. — IX, 18, 9; 35, 10. — XI, 11. — De même Strabon ne connaît que l'ancien nom. Cf. Plutarque, *Philop.* 10.

(3) Elle ne fut sans doute définitive qu'après la bataille de Sellasie (fin juillet 221).

(4) VIII, 8, 11. J'ai retrouvé la dédicace d'une statue élevée à Antigone Doson et un fragment de la dédicace d'un monument élevé par lui. Voy. *Bull. de Corr. hellén.* XX (1896), p. 135 et 136.

nom de leur ville en celui d'Antigonéia. » Comment les colons, dotés d'une belle résidence et d'un riche territoire auraient-ils protesté (1)? Les auteurs ne disent pas que la ville fut détruite; il y eut pillages, massacres, vente à l'encan et dispersion des anciens citoyens, mais les murs, les édifices publics et les maisons furent épargnés. La mesure prise par Aratos et par Antigone ressemblait à une désaffectation plutôt qu'à une nouvelle fondation. La colonie achéo-argienne trouvait à son arrivée une installation toute prête. Cependant on observa les rites ordinaires d'une fondation véritable, puisque Aratos est désigné comme l'*oikistès* d'Antigonéia, dont Antigone devenait le héros éponyme (2).

Pendant 24 ans environ, Antigonéia resta sous la dépendance d'Argos (3). Elle n'a plus alors d'existence individuelle et ne bat plus monnaie; ses magistrats sont soumis à l'autorité du stratège argien (4). Désormais Mantinée ne fait plus que de rares

Passage des Kynaithéens (220) et sac du temple de Poseidon par les Étoliens. (220 ?)

(1) Dubois (*Lig. ach. et étol.* p. 172) a bien défini ce genre d'approbation qui suivait les exécutions de la Ligue achéenne. « C'est ce que Polybe (II, 38, 7) appelle : consentement après un emploi passager de la force. C'est exact : seulement la force était employée contre les citoyens, et, après l'expulsion de tous les opposants, le consentement venait des exilés rétablis et des colons achéens mis en possession ».

(2) Les textes qui attestent le changement de nom de Mantinée sont, outre Plutarque et Pausanias, Ptolémée (III, 14, 40) : Ἀντιγόνεια ἡ καὶ Μαντίνεια et Étienne de Byzance : Ἀντιγόνεια· ἔστι καὶ πόλις Ἀρκαδίας, ἡ πρότερον Μαντίνεια. Pline (IV, 20) croit que Mantinée et Antigonéia sont deux villes différentes. Le nom d'Antigonéia figure officiellement sur plusieurs inscriptions : Foucart. 352b : Ἀ πόλις τῶν Ἀντιγονέων. Fougères. *Bull. de Corr. hellen.* XX (1896), p. 120 (Décret des Antigonéens en l'honneur de l'Argien Aphrodisios, entre 198 et 146 av. J. C.) — *ib.* p. 124 (Décret des Antigonéens en l'honneur d'Euphrosynos et d'Épigoné, sous Titus ?) — *ib.* p. 151 (dédicace des Antigonéens en l'honneur de Polycratéia, descendante de Podarès). — Cavvadias. *Fouilles d'Épidaure.* I, p. 78, N° 240 (inscription du Ier siècle av. J. C. où se trouve la mention des jeux Ποσείδαια et Ῥωμαῖα à Antigonéia) et sur le sénatus-consulte de Lagina, rendu sous la dictature de Sylla en 81 av. J. C. (*Bull. Corr. hellen.* IX, p. 450 et 473), où Ἀντιγονεῖς figure, entre Sicyone et Égion, parmi les villes qui ont promis de respecter l'asylie du temple d'Hécate. L'ethnique féminin Ἀντιγονεῖα se trouve dans *Inscr. du Pélop.* 352. On possède aussi des monnaies d'Antigonéia : (ΑΝΑΙΩΝ ΑΝΤΙΓΟΝΕΩΝ. — Eckhel. *Doct. Num.* II, 232. — Percy Gardner (*Catal. of greek Coins.* Peloponnesus. p. 9 et 14). Sur les monuments où le nom de Mantinée reparaît à l'époque d'Hadrien, v. p. 514.

(3) Voy. p. 508, note 4.

(4) C'est peut-être pour cela qu'Antigonéia ne figure pas parmi les villes arcadiennes sur le décret en l'honneur de Kassandros, fils de Menestheus. (Dittenberger. *Sylloge.* N° 211).

apparitions dans les historiens anciens. Après le sac de Kynaitha en 220 par les Étoliens de Dorimachos, les Kynaithéens, que leur sauvagerie et leur impiété avaient fait mettre au ban de l'Arcadie, envoyèrent des députés à Lacédémone. Dans les villes arcadiennes où se présentèrent leurs députés, on les éconduisit sans égards : « Les Mantinéens, dit Polybe (1), après leur passage procédèrent à une purification en promenant des victimes égorgées autour de la ville et du territoire. » Le Péloponnèse traversait alors de terribles épreuves, sans autre protection que la main débile d'Aratos. Pendant 3 ans (220-217) (2), les bandes étoliennes, avec la complicité de Sparte, ravagèrent la Péninsule d'un bout à l'autre, ne respectant pas même les sanctuaires les plus vénérés. Dans la liste de leurs méfaits figure le pillage de l'*abaton* de Poseidon Hippios à Mantinée, par un de leurs chefs, Polycritos (3).

Bataille de 207 entre Philopœmen et Machanidas.

C'était encore dans les champs de Mantinée que cette épouvantable anarchie devait finir par un grand conflit. La paix de Naupacte (217), en consacrant les résultats des victoires de Philippe V, avait soustrait le Péloponnèse aux convoitises étoliennes. Mais elle n'avait pas réglé d'une manière définitive le duel de Sparte et de l'Achaïe. Entre Machanidas et Philopœmen, la situation était la même qu'entre Cléomène et Aratos. Dans ce Péloponnèse où tout était sans cesse à recommencer, se préparait déjà un nouveau Sellasie, 14 ans après le premier. Philopœmen, qui avait tant contribué au succès de la victoire d'Antigone en 221, pouvait alors vaincre seul. Les préliminaires de la lutte sont mal connus. L'adversaire de Philopœmen est

(1) Polyb. IV, 21, 9, cité par Athénée XIV, p. 626*a*.

(2) Pendant la *Guerre sociale*, lutte de la fédération gréco-macédonienne contre les Étoliens soutenus par Sparte, Élis, et l'argent d'Attale I, roi de Pergame.

(3) Discours de l'Acarnanien Lykiskos à Sparte contre l'Étolien Chlenéas. (Polyb. IX, 11 (35, 10). La date de l'incursion de Polycritos sur le territoire de Mantinée reste indécise. Elle ne figure pas parmi les griefs exposés par les villes lésées au Congrès de Corinthe, présidé par Philippe V, et qui déclara la guerre aux Étoliens (hiver 220-219) — (Polyb. IV, 25). Cependant elle se place vraisemblablement pendant l'expédition de Dorimachos au printemps de 220. L'Étolien vint camper à Méthydrion. De là un de ses capitaines put être détaché sur Mantinée pour aller piller le sanctuaire de Poseidon (Polyb. IV, 10, 25).

un personnage assez obscur (1). On ignore comment s'est constituée sa tyrannie, ainsi que la formidable puissance qui, lui permit de lancer à nouveau les Spartiates à l'assaut de l'Achaïe. Philopœmen, nommé hipparque à son retour de Crète, avait remis sur pied les milices achéennes avec autant d'énergie que de promptitude. Il venait d'être porté à la stratégie (automne 208 — automne 207) A peine l'Assemblée qui l'avait élu était-elle dissoute qu'il travailla à mettre l'Achaïe en état de défense. Il parcourut les villes, inspecta les contingents, les réunit, les exerça. Au bout de 8 mois à peine, avec un tel chef, ils se croyaient invincibles. Le tyran, maître de Tégée, menaçait la Mantinique. Philopœmen concentre ses Achéens avec les auxiliaires dans la plaine de Mantinée (2). Le tyran présomptueux et plein d'ardeur vint l'y rejoindre avec des forces considérables et tout un matériel de guerre. Polybe a raconté cette mémorable rencontre avec la précision topographique de quel-

(1) Le rôle de ce tyran, intelligent et résolu, n'a pu être défini que par conjecture et par analogie avec celui de son successeur Nabis. (Petit de Julleville. *Hist. de la Grèce sous la domin. rom.*) On le représente comme l'héritier de Cléomène à la tête du parti démocratique ; on lui attribue des réformes sociales, telles qu'affranchissements d'Hilotes, distributions de terres aux pauvres (*ib.* et Schorn, *Gesch. Griechen.* p 184, n° 2). Polybe le désigne simplement comme un tyran (XI, 10, 9) ayant à son service de nombreux mercenaires (XI, 13, 7. — Pausan. VIII, 50, 2. – IV, 29, 10). Sur ses intentions belliqueuses : Plut. *Philop.* X, 1. — Polyb. X, 41, 2. — Tit. liv. XXVII, 29, 9. — Ses tentatives contre l'Argolide avaient déterminé les Achéens à implorer le secours de Philippe (209). Machanidas n'était probablement qu'un chef de mercenaires qui s'empara de la tyrannie, tandis que Nabis se fit reconnaître le titre de roi (Homolle. *Bull. de Corr. hellén.* XX. 1896, p. 502-522).

(2) Il n'est pas aisé de déterminer lequel des deux, de Philopœmen ou de Machanidas, fut l'agresseur. D'après Polybe, il semblerait que Philopœmen, après avoir mis les forces fédérales en état de prendre l'offensive, leur assigna Mantinée comme point de concentration, sans doute dans le dessein d'attaquer le tyran en Laconie. Machanidas prévenu, serait parti en toute hâte, aurait rassemblé et harangué ses troupes a Tégée, puis se serait porté à la rencontre de l'ennemi. (Polyb. XI, 10, 9, — 11, 1-2). Plutarque (*Philop.* X, 1-2) présente les faits autrement, bien qu'en général il s'inspire de Polybe. Machanidas, avec sa forte et nombreuse armée, menaçait tout le Péloponnese. Il s'avançait sur Mantinée, sans doute apres avoir enlevé Tégée. A cette nouvelle, Philopœmen marcha sur lui en toute hâte. Des expressions trop vagues de Pausanias on ne saurait rien conclure (Paus. VIII, 50, 2). La version de Plutarque semble la plus claire. D'abord elle est conforme aux antécédents belliqueux de Machanidas. Ensuite, la fin du récit de Polybe, en signalant la prise de Tegée comme conséquence immédiate de la victoire, confirme que le tyran possédait cette place comme un poste avancé d'ou il infestait les provinces achéennes.

qu'un qui s'est renseigné sur place. Philopœmen enfonça l'ennemi et tua Machanidas de sa propre main (mai 207). Le tyran tomba à quelque distance de l'endroit où Épaminondas avait reçu le coup mortel. Tégée fut reprise le jour même ; le lendemain, les vainqueurs campaient aux bords de l'Eurotas et ravageaient la Laconie (1).

Quinze ans plus tard (192), sous la 4e stratégie de Philopœmen, les survivants de cette campagne se cotisèrent pour consacrer à leur chef un monument commémoratif à Mantinée (2).

Cette mêlée clôt la série des batailles historiques de Mantinée. Après l'écrasement de Sparte par Philopœmen en 188 et l'extension de la Ligue jusqu'au rivage méridional de la Péninsule, l'équilibre était enfin établi entre le Sud et le Nord du Péloponnèse. Dès lors, la Haute Plaine intermédiaire cessait d'être le traditionnel champ clos des partis adverses. Sparte éteinte, le Péloponnèse unifié dans l'Achaïe, les sillons de la Mantinique ne devaient plus boire la sanglante rosée dont tant de générations leur avaient fait une libation coutumière. Une vie obscure et douce se préparait pour les habitants d'Antigonéia. Au milieu de leurs vignobles, deshabitués des scènes de carnage, les descendants de Podarès allaient paraphraser en action la devise de Sardanapale :

πεινε, γελα, κωμαζε, μυριζου·
κοινα γαρ εστι βροτοις τουτα τα συνθεματα.

Cette épitaphe mantinéenne (3) résume toute la philosophie de la vie provinciale en Grèce à l'époque romaine.

Antigonéia achéenne (198).

La séparation d'Antigonéia et d'Argos, qui eut lieu probablement en 198 (4), ne changea rien à l'existence de la ville. Qu'elle fût achéenne comme membre autonome, ainsi que l'at-

(1) Voy. l'étude détaillée de cette journée, aux Appendices. L'époque de la bataille peut être déduite de Polybe. Il ne s'était pas écoulé 8 mois entre l'élection de Philopœmen à la stratégie et la réunion des troupes fédérales à Mantinée. Or, la nomination du stratège avait lieu depuis 217 à l'assemblée d'automne, soit en octobre (Voy. à ce sujet la discussion de Klatt contre Unger, dans les *Beiträge zur Gesch. des Ach. Bundes*, p. 52). La date de la bataille de 207 tombe ainsi dans les premiers jours de mai.

(2) Voy. Fougères, *Bull. de Corr. hellén.*, XX (1896), p. 136. Sur les statues de Philopœmen dans les villes achéennes : Plut. *Philop.* 21, 9. — Polyb. XL, 8, et 9. — Pausan. VIII, 30, 5 et 37, 1.

(3) Foucart, *Inscr. du Pélop.* 352 q.

(4) Fin automne 198, Philoclès, général de Philippe, enlève Argos aux Achéens (Tit. Liv. XXXII, 25). Schorn (*Gesch. Griech.* p. 26) et Hertzberg (*Hist. de la Gr. sous la domin. rom.* trad. Bouché Leclercq, I, p. 71, n. 2) admettent que

testent ses monnaies, au lieu de l'être en qualité de bourgade argienne, la vie historique de Mantinée est close désormais, et ses destinées sont accomplies.

c'est à ce moment qu'Antigonéia rentra dans la ligue achéenne comme membre indépendant. C'est à dater de cette époque que furent frappées les monnaies des Achéens — Antigonéens [P. Gardner. *Cat. of greek. Coins.* Pelop. p. 9, et t. 14 (le monogramme des n°s 104, 185, 106 doit être celui d'un Podarès)], Antigonéia ne figure pas sur l'inscription de Magnésie du Méandre qui atteste une reconstitution de la Ligue arcadienne en 194/3, après le départ de Flamininus (Kekulé. *Arch. Jahrb.* IX, 1894. Anzeig. 78. — Hiller v. Gärtringen. art. *Arkadia* dans la *Realencycl.* de Pauly-Wissowa. II¹, 1134-5). C'est qu'Antigonéia était alors restée achéenne et, peut-être par hostilité contre Tégée, n'avait pas voulu rentrer dans la Ligue arcadienne. Celle-ci n'eut d'ailleurs qu'une existence éphémère, et les villes qui en faisaient partie retournèrent à l'Achaïe en 192. C'est alors que Philopœmen érigea en membres autonomes de la Ligue onze localités détachées du territoire de Mégalopolis et dont on possède des monnaies, entre autres Élisphasioi et Kallista, dans le Ménale (Weil. *Zeitschr. f. Num.* IX, 1882, p. 22, sq. — Head. *Hist. num.* p. 352. — Hiller v. Gärtringen, *ibid.* — Cf. Plut. *Philop.* 13).



Fig. [illegible]. — Statuette de jeune femme, trouvée dans le Bouleuterion (II, n°, 66).

Elle tient dans la main gauche une colombe ; la main droite, posée sur un voile (καλύπτρα) replié en boule, s'appuie sur une colonne. Cette statuette était peut-être un ex-voto consacré par une jeune mariée dans le temple d'Aphrodite Symmachia, le jour des ἀνακαλυπτήρια (Cf. Plut. *Amator.* 26. — Eschin. *Ep.* 10).



CHAPITRE XI.

PÉRIODE ROMAINE.

(DEPUIS 146 AVANT J. C.)

La Commission sénatoriale et Polybe à Mantinée (146).

Après la prise de Corinthe par Mummius et la déroute du parti démagogique en Achaïe, Antigonéia eut à se débattre contre les difficultés que soulevait partout l'application du nouveau régime imposé aux villes grecques par le Sénat. Un Grec seul pouvait, grâce à une subtile expérience du caractère national et des habitudes locales, mener à bien cette délicate entreprise de pacification. Aussi le concours de Polybe fut-il accepté, à la demande des villes achéennes, par la Commission sénatoriale (1). Polybe parcourut les villes, veilla partout à l'exécution des mesures dictées par le Sénat, arrangea les différends et s'acquitta de sa mission avec tant de dextérité qu'il recueillit partout des remercîments et des hommages. Plusieurs villes d'Arcadie lui élevèrent des statues, de son vivant et après sa mort. Antigonéia lui consacra dans le temple double d'Asclepios et de Léto une stèle sculptée (2).

Antigonéia prend parti pour Octave à la bataille d'Actium (31).

Le vide et la monotonie de la vie politique, à dater de cette époque, n'assoupirent pas complètement les divisions et les vieilles haines des villes grecques. En particulier, les causes naturelles, qui avaient, de temps immémorial, entretenu l'antagonisme de Tégée et de Mantinée, subsistaient toujours : les conflits de ce genre échappaient à la répression de la discipline romaine.

(1) Polyb. XL, 10, 2 et 5. — Pausan. VIII, 30, 4.

(2) J'ai retrouvé un fragment de l'inscription de cette stèle; c'était une épigramme en distique analogue à celle que possédait Olympie. Fougères. *Bull. de Corr. hellén.* XX (1896) p. 146. — Cf. Dittenberger. *Arch. Zeit.* 1877. N° 101 — *Inschr. von Olympia.* N° 449.

Sous les apparences de la paix, fermentaient encore les passions locales, prêtes à éclater comme jadis en opposition violente à la première occasion. C'est ainsi que, inconsciemment, les Antigonéens reprirent à leur compte la tradition mantinéenne des sentiments hostiles aux Tégéates. Dans l'Arcadie entière revivait l'antagonisme contre Sparte. De là, pendant les luttes des triumvirs, des courants contradictoires qui entraînent en sens opposés les sympathies du Péloponnèse. Pour des motifs restés obscurs, les Spartiates s'étaient voués à la cause d'Octavien. 2000 d'entre eux combattirent pour lui contre Brutus à la première bataille de Philippes (1). Dans son duel avec Antoine, ils lui restèrent fidèles. Ce fut assez pour armer en faveur d'Antoine les Arcadiens sur qui Tégée paraît avoir exercé alors une grande influence (2). Par haine de leur voisine, les Antigonéens firent bande à part et se déclarèrent pour Octavien. Même leurs guerriers se battirent sur ses vaisseaux à Actium (3). Attitude d'autant plus courageuse, qu'Antoine dominait le Péloponnèse et comptait avec lui l'immense majorité des Hellènes (31 avant J.-C.). Après le succès d'Octave, les Antigonéens bâtirent, en souvenir de leur alliance heureuse, et sans doute avec les subsides de l'empereur, le temple d'Aphrodite Symmachia, situé derrière le théâtre. Tégée, au contraire, se voyait enlever son palladium, le xoanon d'Athéna-Aléa.

État de Mantinée à l'époque de Strabon.

Sous l'Empire, le Péloponnèse tomba dans la misère. Le pays dépeuplé, abandonné aux nomades, se déboise rapidement. De plus en plus les *latifundia* réduisent les domaines de la petite propriété. La prospérité matérielle émigre vers les échelles maritimes qui jalonnent la route commerciale de l'Orient à Ostie. Les vieilles cités de l'intérieur ne vivent plus que de souvenirs. Ce sont objets de curiosité pour les archéologues et les touristes. La plupart d'entre elles, tombées au rang de maigres bourgades, flottent dans l'ample ceinture de leurs murailles. Tout ce monde grec disparaissait lentement et Pausanias vint à temps pour en dresser l'inventaire. Encore, pour certains cantons arcadiens, était il trop tard. Des terrains vagues s'étendaient à la place de mainte bourgade, et, dans mainte ville,

(1) Plut. *Brut.* 41 et 46.

(2) Elle était restée la ville la plus considérable et la plus riche d'Arcadie (Strab. VIII, 8, 2).

(3) Pausan. VIII, 8, 12. — 9, 6. — 46, 1.— Voy. sur l'ex voto de Charmiadas, citoyen de Nicopolis, la note aux Appendices (*Épigr.* 2°).

des monuments jadis célèbres étaient en ruines. Toutefois Strabon a surfait la décrépitude de la Grèce de son temps, pour mieux faire ressortir sa prospérité à l'époque homérique. Il classe Mantinée parmi les villes qui, si elles n'ont pas disparu tout à fait, n'ont laissé d'elles que de faibles et rares vestiges (1). C'est là plus qu'une exagération : c'est une erreur manifeste. Pausanias décrit en détail les monuments de la ville et les trouve encore en assez bon état (2). Il est vrai qu'on a récusé le témoignage de Pausanias. On l'accuse de n'avoir pas vu ce dont il parle, et, à sa description soi-disant anachronique de l'Arcadie, on oppose l'assertion précise de Strabon. Or, des deux auteurs, celui qui a le moins bien connu l'Arcadie, c'est à coup sûr Strabon : il n'avait jamais mis le pied dans certaines régions de l'intérieur. De plus, des inscriptions dédicatoires assez explicites, des bases de statues, sans parler des restes d'édifices, prouvent que Pausanias a péché par omission encore plus que par hyperbole.

Antigonéia pendant le Ier siècle de l'ère chrétienne. Les évergètes Euphrosynos et sa femme Épigone.

La stagnation des affaires publiques explique le silence des historiens sur des cités qui avaient tant fait parler d'elles. Mais les textes épigraphiques trouvés sur place permettent de combler cette lacune. Ils attestent qu'entre l'époque de Strabon et celle de Pausanias, la vie ne fut pas suspendue à Antigonéia ; elle était seulement ralentie et transformée. L'initiative des riches particuliers suppléait à la pauvreté de l'État. Des édifices où, suivant le goût de l'époque, l'étendue des dimensions remplace la finesse de l'exécution et la qualité des matériaux, transfigurent les quartiers frappés de vétusté ou détruits par les incendies. Vers l'époque de Titus, un couple de généreux bienfaiteurs, Euphrosynos, fils de Titos, et sa femme Épigoné, consacrent des sommes importantes à l'embellissement de la ville (3). Les hommes d'affaires romains, banquiers ou négociants, s'installent dans le pays pour en exploiter les ressources.

(1) Strab. VIII, 8, 1 et 2. — Cf. Dion Chrysost. (*Or.* 33, II, p. 11 R.). Comme Hertzberg le remarque avec raison (*Hist. de la Gr.* I, p. 457) le tableau pessimiste de Strabon n'a qu'une valeur transitoire : les ruines accumulées par les guerres récentes se relevèrent peu à peu sous la domination des Césars.

(2) Sauf le temple de Poseidon Hippios et celui d'Aphrodite Symmachia, tombés en ruines. — Sur l'institution des Ῥωμαῖα, v. p. 318.

(3) Voy. plus haut, p. 177 sqq. et l'inscr. *Bull. de Corr. hellén.* XX (1897), p. 124. Le style de cette inscription est très instructif : il semble qu'il y ait eu alors à Antigonéia une école de rhétorique assez florissante. Voy. le texte aux Appendices (*Épigr.* 3°).

Une compagnie de ces *negotiatores*, comme il y en avait dans beaucoup de villes grecques orientales, est signalée à Mantinée (1). Pour flatter leur clientèle indigène, ils se montraient libéraux envers les dieux locaux, et contribuaient de leurs deniers à l'embellissement de la cité. Sans doute il y avait une grande différence entre cette existence terre à terre et sans éclat et les beaux jours de l'indépendance. Les âmes n'étant plus soulevées par l'enthousiasme des rêves de grandeur et n'étant plus trempées par le souci constant de la défense, se rapetissaient à un patriotisme à la fois vaniteux et confit. L'activité que stimulaient les luttes de parti se tournait, faute d'aliment, en ferveur religieuse. La bourgeoisie, pour tromper son désœuvrement, s'absorbait en des œuvres pies. C'était une gloire que de solliciter les sacerdoces les plus onéreux, de subventionner des confréries, de multiplier les banquets, les distributions de blé, de viande, d'huile et de vin, et d'obtenir, à force de libéralités, l'inscription de son nom sur un décret où les concitoyens satisfaits ou pieusement émus étalaient en termes onctueux leur ineffable reconnaissance. La dévotion féminine triomphait dans ces manifestations béates d'un paganisme affadi et doucereux. La littérature épigraphique de Mantinée offre de très curieux spécimens de l'état d'esprit de la société provinciale à la fin du Ier siècle avant J. C. (2). Les magistratures ne comportaient plus qu'une oisiveté solennelle. La plus grande affaire était d'assurer l'approvisionnement de la ville en blé, soit par des achats au dehors ou par des prélèvements sur les récoltes. Puis le citoyen désireux de mettre le comble à sa considération entreprenait, à ses frais, comme cet Euphrosynos, l'impayable époux d'Épigoné, la traversée de l'Adriatique « naviguait heureusement jusqu'aux augustes personnalités » (3), débitait au « très-divin Sénat » l'éloge des gouverneurs romains (4) et rentrait dans sa ville à jamais grandi

(1) *Bull. de Corr. hellen.*, *ibid.* et Foucart. *Inscr. du Pelop.* 352 l. et 124.

(2) Foucart. *Inscr. du Pélop.* 352h : décret des Coragoi (61 avt J. C.) en l'honneur de Nikippé, fille de Pasias, celle qui dédia 30 ans plus tard la statue d'Aphrodite Symmachia. (Paus. VIII, 9, 3) — 352 i : décret des prêtresses de Déméter rendu en 43 av. J. C. en l'honneur de Phaenna, fille de Damatrios. 352 j. : décret des prêtres d'Asklépios en l'honneur de Julia Eudia. Ajouter le décret des Antigonéens en l'honneur d'Euphrosynos et d'Epigone.

(3) μεχρι των Σεβαστειων εὐπλοησεν χαρακτηρων.

(4) τῇ θ[ειοτατ]ῃ Συγκλήτῳ μὴ κομίζων κατηγορίαν [στρατ]ηγων, ἀλλ' ἔπαινον.

aux yeux de ses compatriotes par son cœur marin et par sa belle contenance dans la capitale.

Voyage d'Hadrien (133 ap. J.-C.?) Restauration du nom de Mantinée.

Les Grecs s'ennuyaient au régime de la paix romaine. Ils valaient mieux du temps où ils ne songeaient qu'à s'entretuer. L'ennui et l'uniformité les décomposaient. Aussi ce fut une bonne pensée qui poussa l'empereur Hadrien à parcourir en personne ces provinces délaissées (1), à les ranimer de sa présence et à les rattacher à lui par le souvenir de ses bienfaits et les preuves de sa sollicitude. Le programme d'Hadrien au cours de ces visites était d'améliorer la situation matérielle des villes grecques par des travaux d'utilité immédiate et publique, de rendre populaire le régime impérial en le posant en restaurateur éclairé du passé glorieux et des monuments de la Grèce, enfin dans le présent de relier les cités à l'empereur par des attaches actuelles et en quelque sorte personnelles. On sait que pour rendre plus prompte l'exécution de ses volontés le souverain se faisait suivre dans ses excursions par une armée d'architectes, d'artistes et d'ouvriers (2). Mantinée fut, entre toutes les villes d'Achaïe, l'objet de ses prédilections. S'il ne lui fut point attribué de travaux publics, pour la restauration du passé et l'ornement de la ville l'initiative bienveillante de l'empereur ne calcula pas ses libéralités. Il commença par restituer à la ville son premier nom (3). Antigonéia fut rayée de la nomenclature officielle, et Mantinée reparut aussitôt sur les inscriptions et les monnaies (4). Cette mesure fut sans doute sollicitée par

(1) La chronologie des voyages d'Hadrien a suscité de nombreux travaux. (Voy. la bibliographie dans Hertzberg, *Hist. de la Gr.* II, p. 305, n. 1), mais elle est encore indécise. On s'accorde toutefois à placer entre 122 et 132 les séjours d'Hadrien en Achaïe sans être d'accord sur le nombre et la durée de chacun d'eux (Dürr, *Reisen des Kaisers Hadrian*, 1881, place en 125 l'excursion d'Hadrien dans le Péloponnèse. Toutefois, d'après des inscriptions d'Épidaure, Cavvadias propose la date de 124 pour le premier séjour en Grèce et celle de 133 pour le second (*Fouilles d'Épidaure*, n° 35 et 226. — Δελτίον ἀρχαιολ. 1892). Cf. la discussion entre Cavvadias et Homolle sur les ères des inscriptions d'Épidaure, *Bull. de Corr. hellén.* XVII (1893), p. 622. En tout cas, le culte d'Antinoüs ne put être institué à Mantinée qu'après la mort du favori survenue en 130.

(2) Aurel. Victor. *Epit.* 14.

(3) Paus. VIII, 8, 12.

(4) Voy. C. I. G. 5913, l. 35. — 3208, l. 20. — 1124, l. 13. — Holleaux. *Bull. de Corr. hellén.* XIV, p. 191. — Foucart. *Inscr. du Pélop.* 352b. — La dédicace du portique d'Euryclès. Fougères *Bull. de Corr. hellén.* XX (1896), p. 153.,

les habitants eux-mêmes : depuis 350 ans le vocable macédonien n'avait pas eu l'occasion d'effacer le prestige de l'ancien nom. Les haines de l'époque achéenne s'étaient fondues en un culte respectueux du passé ; l'humilité de leur condition actuelle avivait l'admiration des Antigonéens pour ceux qu'ils regardaient comme leurs ancêtres (1), et le regret de n'avoir pas même avec eux la communauté de l'ethnique. La possession des restes d'Épaminondas en faisait aux yeux des Mantinéens du IIe siècle après J.-C. un héros local. Cette précieuse relique ne laissa pas indifférente l'ingénieuse sollicitude d'Hadrien : à côté de la stèle antique, il en fit dresser une seconde avec une inscription composée par lui-même (2).

Restauration du temple de Poseidon Hippios. Fondation du culte d'Antinoüs.

Mais à ces marques d'intérêt dont l'effet était surtout moral, il en joignit d'autres destinées à relever la situation matérielle de la ville. L'archaïque et vénérable *abaton* de Poseidon Hippios, pillé par les Étoliens, tombait de délabrement. Par une délicate déférence pour les traditions locales qui en défendaient l'accès et la vue aux hommes, l'empereur interdit à ses ouvriers de regarder dans l'intérieur du vieux temple et de toucher à ses ruines, et il préposa des surveillants à l'exécution de cette consigne durant les travaux. Il fit bâtir autour de l'édifice écroulé, en guise de barrière, un temple nouveau, de façon à en dissimuler la vétusté et à le défendre contre les indiscrétions sacrilèges (3). Enfin pour rattacher à lui d'une manière plus intime et plus actuelle la ville ainsi restaurée, il se laissa persuader que Mantinée, comme métropole de Bithynion, la patrie d'Antinoüs, avait des titres tout particuliers à sa faveur. Il est assez vraisemblable que les Mantinéens eux-mêmes, dans un excès de flatterie intéressée, eurent l'idée d'exploiter au profit de leur ville les faiblesses d'Hadrien. C'était une bonne aubaine pour

celle d'une statue de Lucius Verus *ib.* p. 156, et les monnaies du temps de Septime Sévère, avec la légende ΜΑΝΤΙΝΕΩΝ. (Percy Gardner. *Catal. of greek Coins.* Peloponnesos. p. 187, nos 25, 26, 27).

(1) Ainsi, trois générations avant Pausanias, c'est à dire vers 170 après J. C. un Podarès se disait descendant des héros de 362 et de 245. L'inscription du Podaréion fut modifiée de façon à se rapporter à ce personnage, qui avait obtenu le titre de citoyen romain et avait sans doute usé de son influence en faveur de la ville natale. (Pausan. VIII, 9, 9. — Gurlitt. *Über Paus.* p. 227. — Sur un Podarès, magistrat monétaire d'Antigonéia achéenne, voy. p. 5 9, note).

(2) Pausan. VIII, 11, 8.

(3) Pausan. VIII, 10, 2.

eux que cette tradition de la parenté de leurs ancêtres avec la Bithynie. L'espoir de quelque exceptionnel bienfait leur enlevait tout scrupule sur le choix des moyens. Ils firent valoir que l'impérial favori était leur compatriote ; ils firent montre d'une telle ferveur pour lui qu'Hadrien en fut touché. Antinoüs prit place parmi les divinités indigènes et l'empereur régla les détails du nouveau culte : tous les ans on célébrait des mystères en l'honneur d'Antinoüs et dans le Stade des jeux tous les cinq ans, sans doute à l'aide de subsides impériaux (1). De plus l'empereur, en veine de libéralité, gratifia la ville d'un temple tout neuf, orné avec un soin particulier, sans compter une élégante chapelle aménagée dans le gymnase et également consacrée à Antinoüs. Elle contenait plusieurs statues de cet éphèbe idéal, d'autres sculptures remarquables et des tableaux, pour la plupart des portraits d'Antinoüs en Dionysos (2).

Ces manifestations serviles n'étaient guère dignes de la cité la plus démocratique et la plus fière d'Arcadie. Les Grecs s'y étaient façonnés sous la domination macédonienne. Au surplus, dans l'esprit des Grecs dégénérés, la passion d'Hadrien pour l'éphèbe gréco-bithynien était comme le symbole de son philhellénisme : ils n'y trouvaient rien de répréhensible, et leur vanité peu exigeante en était flattée plutôt que scandalisée (3).

Les évergètes de l'époque impériale. C. Julius Euryclès Herculanus.

Les effets indirects de la libéralité d'Hadrien ne furent pas moins profitables à certaines villes. L'exemple de l'impérial *Restitutor Achaiæ* (4) suscita des imitateurs. De riches évergètes s'éprirent d'un beau zèle pour les constructions fastueuses. C'était une façon de faire sa cour au souverain et de se rendre populaire en Grèce. Athènes connut la bienfaisance d'Hérode Atticus; Mantinée celle de C. Julius Euryclès Herculanus, le plus grand propriétaire du Péloponnèse (5), en même temps fonctionnaire romain et *quæstor pro prætore* du proconsul d'Achaïe. Par son testament, il ordonna la construction d'un luxueux portique de marbre, orné d'exèdres, qui devait transformer la physionomie de l'Agora. Un autre fonctionnaire, Aulos Mæcios Phædros, qui devait sa charge à Hadrien, lui témoigna sa reconnaissance en lui dédiant une statue et un temple (6).

(1) Voy. la dédicace du portique d'Euryclès, p. 184 et 319.
(2) Pausan. VIII, 9, 4. — 10, 1.
(3) Cf. l'attitude des Athéniens à l'égard d'Hadrien et d'Antinoüs (Dion Cass. 69, 11. — Spartien. *Hadr.* 14, 5).
(4) Monnaies de Patras. Eckhel. D. N. VI, p. 487 et suiv.
(5) Voy. p. 184.
(6) Foucart. *Inscr. du Pélop.* 352 g.

Les Antinoéia.

A n'en pas douter, tous ces travaux donnèrent à la cité déchue un regain de prospérité. Ils firent affluer des capitaux et embellirent la ville. L'institution du culte et les fêtes en l'honneur d'Antinoüs ranimèrent la vie intérieure et attirèrent les étrangers. La pentétéride mantinéenne eut bientôt pris rang dans le monde de l'athlétisme, après les grandes solennités de la Grèce et de l'Asie. Les Antinoéia ne manquaient donc pas d'éclat, puisque, à plusieurs reprises, les champions les plus fameux de l'époque, qui faisaient métier d'aller de fête en fête et de concours en concours, d'un bout à l'autre du monde ancien, pour recueillir les palmes et les prix, n'en ont pas dédaigné les récompenses (θεματείτης). Le stade de l'Alésion attira ainsi coup sur coup, vers 182 ou 183 après J.-C., sous Commode, le fameux pancratiste alexandrin M. Aurelius Asklépiadès, dont une inscription pompeuse énumère tous les succès (1) ; puis le fameux citharède de Pergame, Gaius Antonius Septimius Poplius qui défiait également toute concurrence (2). Après une carrière de triomphes dans tous les concours possibles, il remporta ses derniers succès à Lacédémone et à Mantinée.

Citons aussi une autre inscription d'Argos (3) en l'honneur de T. Statilius Timocratos Memmianès, agonothète dans plusieurs jeux, entre autres aux Antinoéia d'Argos et de Mantinée ; il vivait sous Marc Aurèle et Lucius Vérus (161-169).

Les derniers moments de Mantinée.

Ce fut une renaissance durable. Quand Pausanias visita la ville, il la trouva assez bien conservée et en partie rajeunie. La vitalité de Mantinée se prolongea encore sous les derniers empereurs. Des monnaies mantinéennes du temps de Septime-Sévère sont à l'effigie de Julia Domna, femme de Sévère, et de Plautilla, femme de Caracalla (4). Ces hommages à la famille impériale peuvent être interprétés comme des remerciements pour quelque marque de bienveillance accordée à la ville. Un acte d'affranchissement est daté du règne de Gallien (261 après J.-C., an 407 de l'ère d'Achaïe) (5).

(1) C. I. G. 5913, l. 35. — Kaibel. *Inscr. graec. Sic. et Ital.* II.202. C'était un olympionique de la 240ᵉ Olymp. (181 ap. J.-C.).

(2) C. I. G. 3208. l. 26. Vivait sous Septime Sévère.

(3) C. I. G. 1124. l. 13. Cf. Inscr. d'Olympie. *Arch. Zeit.* XXXV, 1878, p. 192.

(4) Autel de Julia Augusta, la fille de Titus (?) (Fig. 57) ; dédicace à Lucius Verus (*Bull. Corr. hellen.* XX. 1896, p. 155), monnaie de Julia Domna (*Catal. of greek Coins* Pelop. p. 187 n° 25), de Fulvia Plautilla (*ib.* n° 26).

(5) Foucart. *Inscr. du Pelop.* 352a. Il y avait à Mantinée une communauté juive, placée sous l'autorité d'un πατὴρ λαοῦ διὰ βίου, et pourvue d'une synagogue (*Bull. Corr. hellen. ibid.*, p. 159).

Ce sont les derniers témoignages qui nous sont parvenus sur l'histoire de la Mantinée impériale.

Mantinée à l'époque byzantine.

A dater de cette époque, il faut sauter trois siècles pour retrouver le nom de la ville sur le *Synecdémos* d'Hiéroclès (535 après J.-C.), où il est inscrit après Argos et Thelpousa, dans l'éparchie d'Hellas ou d'Achaïe, ressort du métropolitain de Corinthe. Mais la présence de Mantinée sur cette liste n'est pas une preuve de son existence réelle au temps de Justinien, pas plus que l'inscription d'un δῆμος Μαντινείας dans la nomarchie actuelle d'Arcadie, ne lui donne droit d'être comptée parmi les bonnes villes du roi Georges Ier. Le *Synecdémos* d'Hiéroclès n'a pas une valeur absolue. Les Byzantins ont, jusqu'au XVe siècle, continué à compter dans leurs nomenclatures officielles, sous des noms antiques, des localités disparues ou totalement slavisées, alors que les noms slaves étaient depuis longtemps seuls en usage dans la langue populaire. Toutefois, à défaut de textes sur ce canton d'Arcadie à l'époque des invasions, l'état des lieux après nos fouilles peut nous renseigner. Le site de Mantinée n'a pas cessé d'être habité après la chute de la ville antique et l'exode de la population grecque.

Mantinée occupée par les Slaves sous le nom de Goritza.

Mais alors la cité hellénique, dont nous avons voulu retracer l'histoire, a vécu ; le nom slave de Goritza se superpose à celui de Mantinée et nous avertit que nous avons affaire à une autre race. Une Mantinée nouvelle surgit aux bords du golfe de Messénie. Les Mantinéens, en effet, fuyant devant les barbares, ont emporté avec eux dans un refuge lointain, le nom et les derniers souvenirs vivants de la ville gréco-romaine. Désormais, Mantinée n'est plus, dans la Mantinique, qu'une ruine où campe une horde sauvage, jusqu'au triomphant renouveau de l'hellénisme byzantin. Sous les huttes barbares, nichées entre les colonnades antiques, puis sous l'entassement parasite des chapelles orthodoxes, la ville d'Épaminondas et de Lycomèdes gît comme un grand corps inanimé, méconnaissable et dépecé sans merci, jusqu'à ce qu'il s'effondre, lentement enseveli sous la vase noire des marais (1).

(1) Voy. sur l'histoire de Mantinée au Moyen-Âge, la note de l'appendice

CONCLUSION.

Nous avons achevé la reconstitution de la république mantinéenne, en nous attachant à démontrer la remarquable unité de ce petit système d'État grec. On a vu les causes qui ont déterminé le mouvement et la vie de cet organisme, les influences diverses qui ont dirigé ses destinées. La structure du sol et sa position relative nous ont expliqué la formation de la race et de la nationalité, l'organisation matérielle et morale de la ville, de l'État et de la cité, le caractère des cultes, des institutions et de l'esprit public. De ces éléments combinés résulte l'histoire de la cité et son rôle personnel dans le drame général.

Enfermée dans une vasque naturelle où elle cohabitait avec Tégée dans des conditions désavantageuses, Mantinée était d'abord vouée aux querelles de voisinage. L'état de lutte perpétuelle contre la nature et contre sa rivale développa en elle une énergie malheureusement condamnée à se dépenser en résistance. Son genre de vie lui façonna un régime politique qui vint ajouter à l'incompatibilité des intérêts matériels une profonde antipathie morale. De toute facon Mantinée se trouvait prédisposée et encouragée à l'opposition. En effet, Tégée devait fatalement tourner dans l'orbite de Sparte, parce que, confinant à la Laconie, et incapable d'entretenir avec Mantinée des rapports amicaux, elle ne pouvait vivre entre deux haines : elle s'attacha donc à l'alliance spartiate, d'abord pour ne pas devenir une autre Messénie, ensuite pour se ménager un appui contre son ennemie. Mantinée, démocratique par nature, ne pouvait pactiser ni avec Sparte ni avec Tégée : ses inte-

rêts et ses goûts la jetaient dans l'autre camp. Sa position était étrangement critique, car à l'hostilité de Tégée s'ajoutait celle d'Orchomène. En effet, ces petites républiques arcadiennes, toutes minuscules qu'elles fussent, étouffaient entre les parois de leurs cellules. Dès qu'elles atteignaient l'âge de croissance, la nécessité de nourrir une population plus nombreuse les obligeait à chercher des annexes à leur territoire primitif ; elles étendaient des mains avides vers ces *terrae nullius* de la région ménalienne et s'en disputaient les lots : de là, concurrence entre Mantinée et Orchomène. Il ne restait donc à Mantinée qu'une ressource, l'amitié d'Argos renforcée par celle d'Athènes. Telle était pour elle la politique vraiment logique et nationale. Elle s'y adonna d'autant plus résolument que son éloignement de Sparte la garantissait mieux que Tégée des brusques surprises et lui laissait une certaine liberté d'allures. Au IVe siècle, l'affaiblissement d'Athènes modifie la situation : Thèbes apparaît comme la seule protectrice efficace. Mais Thèbes ayant brisé l'omnipotence spartiate semblait avoir à jamais affranchi ces peuples péloponnésiens si longtemps comprimés ou paralysés. A ce moment, Mantinée put aspirer à un rôle souverain, auquel la préparait tout un passé de sagesse et d'énergie. Elle eût sans doute gouverné le Péloponnèse, si l'Arcadie et Thèbes avaient voulu la comprendre et l'aider. Mais l'Arcadie n'était pas mûre pour l'unité à laquelle Sparte s'était bien gardée de la préparer. Elle usait de sa liberté comme un esclave sauvage brusquement émancipé. D'autre part Thèbes, après avoir arraché à Sparte la direction des affaires, ne comptait pas l'abandonner à d'autres. Elle avait restauré Mantinée, Messène et Mégalopolis pour monter la garde autour de Sparte ; elle ne leur permettait que ce rôle passif. C'est pourquoi Mantinée se jeta dans une coalition anti-thébaine : Sparte y fut conviée, parce que son concours était jugé aussi utile qu'inoffensif.

La Macédoine, en se substituant à Thèbes, se retrouve en face de la même coalition. La guerre de Chrémonidès n'est qu'une réédition de la ligue de 362. La résurrection de

l'esprit de conquête à Sparte avec Agis et Cléomène rétablit les positions comme au Ve siècle : l'ennemi au sud, le sauveur au nord, non plus Athènes cette fois, mais l'Achaïe : Mantinée fraternise donc avec Aratos (234). Mais voici que l'Achéen libérateur se change en tyran, comme jadis le Thébain. Nouvelle interversion : le Spartiate reparaît comme défenseur de l'autonomie péloponnésienne, et Mantinée l'adopte. Dans ce duel suprême, où Aratos appelle à la rescousse le Macédonien, Mantinée et « le lion de Sparte » succombent. Dès lors l'équilibre est rompu dans le Péloponnèse ; l'union se fait par l'abdication de toutes les indépendances et Mantinée marche comme un simple hoplite à la voix des stratèges achéens.

Dans toutes ces péripéties, Mantinée comprend et accepte vaillamment les devoirs et les charges de sa position intermédiaire au centre des factions adverses. Les succès de son parti ne lui profitent guère ; s'ils lui assurent pour un temps l'indépendance, ils ne lui procurent pas la souveraineté, parce que la nature lui a refusé l'espace et l'a entourée de barrières. Elle ne peut ni rester neutre ni devenir omnipotente. Aussi les revers retombent-ils lourdement sur elle, quand elle demeure isolée au milieu de ses ennemis. Ce rôle ingrat auquel elle ne peut ni ne veut se dérober lui a valu une triste réputation : son nom est devenu synonyme de cimetière des armées grecques. Mais il y aurait injustice à ne pas lui reconnaître d'autres titres à la gloire. Dans de pareilles conditions, la lutte pour la vie équivalait à un sacrifice perpétuel et s'accompagnait d'effroyables angoisses. Aussi Mantinée doit-elle prendre place parmi les plus intéressants martyrs des vices politiques de la Grèce. Le malheur était un levain d'héroïsme et les catastrophes surexcitaient, chez les victimes, l'âpre désir de revivre. Mantinée a suppléé à sa faiblesse matérielle par d'admirables qualités morales : un ressort merveilleux ; un sens de la dignité et de la justice avivé par la menace ; un amour de la patrie et de l'indépendance aiguisé par l'impossibilité du repos. Au milieu de ses tracas, ce peuple n'a pas borné son ambition, comme les Tégéates,

à un rêve de bonheur inconciliable avec sa liberté. Ses mœurs simples et laborieuses, ses institutions savamment pondérées, sa piété, son esprit sérieux, idéaliste et pratique, ont rendu sa sagesse légendaire. Réfractaires à la servitude comme au désordre, ils représentent, dans un milieu perverti par la jalousie et par l'abus de la force, un élément moral, la saine notion du bon droit, jamais découragé. Il leur appartenait de donner au Péloponnèse l'exemple de l'inspiration généreuse et à la Grèce entière celui de la conviction et de l'honnêteté. Ces vertus procurent parfois aux faibles le pouvoir de faire hésiter les forts. Les souffrances de Mantinée émurent la Grèce qui s'habituait à la brutalité. Aussi l'historien ne peut-il se séparer de ce vaillant et malheureux peuple sans un sentiment d'estime et de pitié !



Fig. [illegible]

Autel en marbre, trouvé dans le Musée d'Épagone. H. [illegible] — Long. [illegible] — Ép. [illegible] 0m,38.

Sur l'architrave supérieure : Θεᾶς Ἰουλίας Σεβαστῆς, probablement J[illegible] S[illegible], fille de Titus. — Voy. plus haut, p. [illegible] et *Bull. de Corr. hellen.* XX, 1896, p. [illegible]. Dans le champ, un bucrane figuré par un triangle en relief entre deux branches d'olivier.

APPENDICES.

I — Épigraphie.

1°) *Affaire d'hiérosylie au temple d'Aléa.*

Les inscriptions du territoire mantinéen doivent être réunies dans un nouveau volume du *Corpus Inscriptionum Graecarum* (Péloponnèse), dont l'Académie de Berlin a confié la préparation à M. Max Fränkel. Il me semble donc inutile de surcharger le présent ouvrage par la réédition de textes déjà groupés dans le Recueil de M. Foucart (*Inscr. du Péloponnèse*, n°s 352a-352v) et dans celui de Collitz-Bechtel (*Dialekt. Inschrift.* I, n°s 1197-1207). Il faut ajouter les quatre fragments retrouvés par Milchhöfer (*Ath. Mith.* IV, p. 146-148) et les textes nouveaux que j'ai publiés dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* (tome XVI, 1892, p. 568 et suiv. Pl. XIX-XX et tome XX, 1896, p. 118 à 166). Je me bornerai à reproduire ici une importante inscription archaïque, dont le texte donne encore matière à controverse, bien que M. Homolle ait le premier signalé et éclairé la vraie voie aux chercheurs. Depuis, plusieurs savants se sont appliqués à cette énigme et ont apporté de notables amendements aux restitutions premières. Mais une revision de mes estampages rend nécessaire la publication d'un nouveau fac-simile qui rectifie ou corrobore les données de l'ancien (1). Les intéressés seront ainsi mis en état de reconnaître la valeur de leurs conjectures. Pour le détail, je renvoie aux travaux qui ont résolu ou posé les difficultés (2). Toutefois, le texte suivant diffère sur maint point essentiel de ceux de mes devanciers; je comprends aussi le sens général et la marche de toute l'affaire d'une manière différente. La traduction jointe à mon texte me dispensera à ce sujet d'un long commentaire; les savants au courant de la question reconnaîtront facilement ce que je prends aux autres et les solutions nouvelles auxquelles je me suis arrêté.

(1) Reproduit dans Roehl, *Imagines* ², p. 33, n° 6.

(2) Fougères, *Bull. Corr. Hell.*, XVI (1892), 568; Homolle, *ibid.*, 580; Bréal, *Rev. de Philol.*, XVII, 159; *Mém. Soc. Lingu.*, VIII, 252; Bréal et Dareste, *Bull. Corr. Hell.*, XVII, 202; J. Baunack, *Ber. d. k. sachs. Ges. d. W.*, 1893, 93; Dittenberger, *Hermes*, XXVIII (1893), 472 sq.; Dümmler, *Delphika* (Progr. Bâle, 1894), 27 sq.; Keil, *Gottinger Nachr.*, 1895, 349 sq.; Solmsen, *Zeitschr. f. vgl. Sprachf.*, XXXIV (1897), 444 sq., 448 sq.; Larfeld, *Bericht ub. griech. Epigr.*, 1888-94, in Bursian-Muller's *Jahresber.* Bd. 87 (1896), 193 sq.; Danielsson, *Zu griech. Inschrift* (*Eranos.* Anal. Suec. Upsal. II, 1897.)

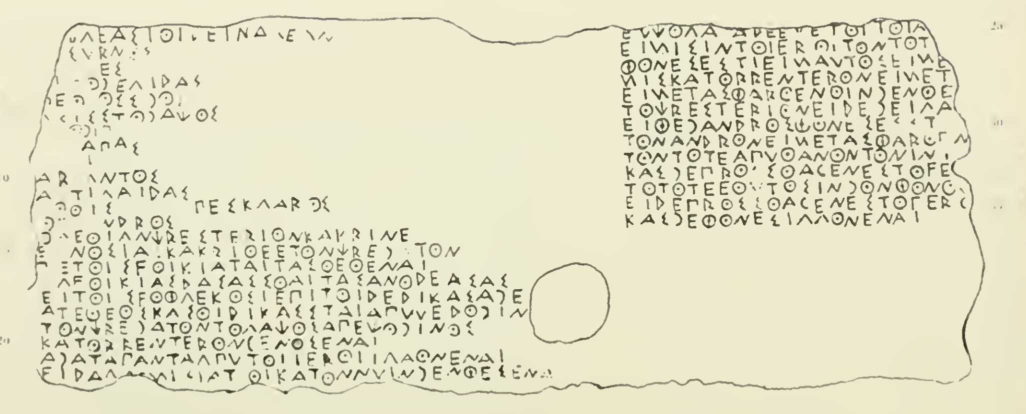


Fig. 38

Ligne 15. La lettre E, en tête est certaine : l'A suivant est moins distinct, mais aucune autre lettre ne correspond mieux aux linéaments vagues de l'estampage. — Ligne 23. Le W est certain, et l'E suivant est possible. — Ligne 18. Une cassure du bord de la pierre vient rejoindre les premières lettres. Dans l'état actuel, la ligne commence par EI, mais il y avait place pour deux autres lettres en saillie à gauche sur l'alignement, comme à la ligne 14. — Ligne 34. La partie inférieure d'un epsilon (ᴇ) est très visible après le ... de la fin. Ce détail doit être ajouté au fac-similé. — Lignes 33 et 35. Le *F* devant ERC ne peut pas être pris pour un E.

*F*ω]φλήκασι οἵδε ἰν Ἀλέαν
.. συρνος
Σαλ.]ης
Φι]λομηλίδας
Θεο[κ]οσσμος
Ἀριστομαχος
. . ομιπ..?
Μεγ]απᾶς (?)
. . . ις
Ἀρίαντος
Ἀντιλαίδας
Τ]ιθις (?) Πέσκλαρος
Φιμ[α]νδρος
*F*ω]φληοι ἂν χρηστήριον κακρίνη.
Ἐαν ὁσίαι κακριθῆ τῶν χρημάτων,
πὲ τοῖς *F*οικιάται(ς) τᾶς θεῶ ἦναι,
κὰ *F*οικ ας δάσασθαι τᾶς ἄνωδ ἔασας.
Ἐπ]εὶ τοῖς *F*ωφληκόσι ἐπὶ τωῖδ' ἐδικάσαμεν,
ἅ τε θεος κὰς οἱ δικασσταὶ, ἀπυ[δ]εδομίν[αι
τῶν χρημάτων τὸ λάχος, ἀπεχομίνος
κατώρρέντερον γένος ἦναι
ἅματα παντα ἀπὺ τωῖ ἱερωῖ ἴλαον ἦναι·
εἰ δ'ἄλ[λο] \\\\ις [ἐ]ίτοι κατῶννυ, ἰνμενφὲς ἦν[αι].
Εὐχωλὰ [δ] ἅδε ἔ[ψ]ητοι τωῖ ἀ[λιτηρίωι]·
εἴ \\\\ις τω(ῖ) ἱερωῖ τῶν τότ[ε ἀπυθανόντων
φονῆς ἐστι, εἴ \\\\'αὐτὸς εἴ \\\\ε [τῶν ἐσγόνων
\\\\ις κατώρρέντερον, εἴ \\\\ε τ[ῶν ἀνδρῶν
εἴ \\\\ε τᾶς φαρθένω, ἰνμενφ[ὲς ἦναι κα-
τὸ χρηστήριον· εἰ δὲ μή, ἵλα[ον ἦναι.
Εἰ Φήμανδρος φονῆς ἐσστ[ι. εἴ \\\\ε
τῶν ἀνδρῶν εἴ \\\\ε τᾶς φαρθέν[ω
τῶν τότε ἀπυθανόντων ἰν [τωῖ ἱερωῖ,
κὰς μὴ προσσθαγένες τὸ *F*έ[ργον τοῦ-
το τότ' ἦε, οὕτως ἴνμονφον θε[μίζεσθαι·
εἰ δὲ προσσθαγένες τὸ *F*έργ[ον τοῦτο,
κὰς μὴ φονῆς, ἵλαον ἦναι.

Ligne 1. *F*ωφλήασι, parfait avec le sens du présent, comme ὤφληκα (Danielsson). — Ligne 27. ἐστι avec le σ non redoublé. — Ligne 34. τότ' ἦε (Danielsson) On pourrait aussi admettre τότε ἦ (imparfait). La lecture est certaine. — Lignes 33 et 35. *F*έργον et non Εεργ..

Traduction.

A. — 1) Sont redevables à Aléa ceux dont les noms suivent...

2) Phémandros sera redevable si l'oracle le condamne.

S'il a été justement condamné à la confiscation, ses biens propres avec ses esclaves (1) seront propriété de la déesse et l'on partagera ses maisons d'acquêt (2).

3) Attendu que nous avons jugé, la déesse et le tribunal, que les redevables du même chef seraient dépouillés de leur propre part de biens, qu'il soit bien de les exclure à jamais du sanctuaire, eux et leurs descendants en ligne masculine.

4) Si quelqu'un permet quelque chose de contraire à cela, ce sera sacrilège.

B. — Voici les prescriptions propitiatoires applicables au criminel.

1) S'il se trouve parmi les gens réfugiés au sanctuaire un meurtrier des personnes alors mortes, soit des hommes, soit de la jeune fille, soit lui-même, soit l'un de ses descendants en ligne masculine, cela sera sacrilège, conformément à l'oracle (3). Sinon, cela sera bien (4).

2) Si Phémandros est meurtrier, soit des hommes, soit de la jeune fille, alors morts dans le sanctuaire, et que cet événement n'ait pas été antérieur (5), dans ce cas étant sacrilège, qu'il soit puni. Si cet événement est antérieur et qu'il ne soit pas meurtrier, qu'il soit indemne.

L'affaire d'hiérosylie, débattue dans ce texte de la première moitié du V[e] siècle, peut être ainsi interprétée. Le sanctuaire d'Aléa avait été souillé par une sanglante bagarre; des hommes et une jeune fille avaient été assassinés. Quels étaient les acteurs de ce drame? Peut-être des réfugiés, venus dans l'asile de la déesse après quelque affaire de *vendetta*, qui les exposait aux poursuites d'une famille

(1) C'est-à-dire son domaine héréditaire, κλᾶρος ou χρήματον τὸ λάχος. Cf. en Locride : χρέματα παματοφαγεῖσθαι, τὸ μέρος μετὰ Ϝοικιατᾶν. (Dareste, Haussoullier, Reinach, *Inscr. jurid.* XI b, 19.)

(2) C'est-à-dire ses maisons en surplus (ἄνοδα) du λάχος. (Voy., sur cette distinction des propres et des acquêts, Giraud, *Prop. fonc. en Grèce*, p. 95. — Le partage doit être compris comme un partage par moitié, au profit de la déesse et de l'État. (Cf. dans l'inscription archaïque de Tégée (*Bull. de Corr. hellen.* XIII, 1889, p. 284, l. 22) : τὸ μὲν ἥμισυ ταῖ θεοῖ, τὸ δ' ἥμισυ τοῖς Ἱερομνάμονσι, et, dans une autre inscription archaïque de Mantinée, retrouvée dans le Bouleutérion (*Bull. de Corr. hellen.* XVI, 1892, p. 577, pl. XX, l. 11 et 19) : ἥμισυ ἐν δᾶμον.)

(3) C'est-à-dire en se référant à la liste des coupables qu'aura établie l'oracle.

(4) Les réfugiés qui ne tomberont pas dans la catégorie des exclus, soit directement, soit indirectement, seront laissés tranquilles.

(5) C'est-à-dire que l'attentat n'ait pas précédé son entrée dans le sanctuaire.

ennemie. Leurs adversaires les y auraient rejoints et massacrés; les termes répétés de l'inscription (τῶν τότε ἀποθανόντων ἰν τοῖ ἱερῶι) semblent vouloir distinguer cette tuerie sacrilège des meurtres vulgaires, où la sainteté du lieu n'était pas compromise. La culpabilité notoire de quelques individus fut aussitôt proclamée par un tribunal mixte, composé des représentants de la justice civile et des prêtres représentant la déesse (ἅ τε θεὸς κὰς οἱ δικασσταί) : on les condamna à la confiscation de leurs biens au profit de la déesse. Ce sont leurs noms qui occupent les premières lignes de l'inscription. A la fin de la liste figure un nommé Phémandros, condamné d'abord avec les autres, mais qui avait dû protester contre la sentence et arguer de son innocence, sous le prétexte qu'il n'avait pénétré dans le téménos qu'après la perpétration du crime. Faute de preuves pour contrôler cet alibi, les juges décidèrent de remettre le cas à l'appréciation d'un oracle, soit celui de Delphes ou d'Argos (Apollon Pythaeus), soit un χρηστήριον local (1). Il y avait aussi dans l'asile d'autres réfugiés plus ou moins suspects de complicité avec les meurtriers : on n'avait pu les inscrire au nombre des coupables, mais on ne possédait contre eux que des présomptions, et l'oracle devait aussi être consulté à leur sujet.

En attendant la réponse de l'oracle, qui leur permettrait de dresser la liste définitive des individus impliqués dans l'affaire et d'augmenter ou de restreindre la portée de leur première sentence, le tribunal rend un deuxième jugement, conditionnel en ce qui concerne Phémandros et les complices présumés, et aggravant pour tous. En effet, la première sentence n'avait prononcé que la pénalité civile, c'est-à-dire la confiscation des biens des coupables ; la seconde y ajoute la sanction divine sous forme d'interdiction définitive du sanctuaire. La peine éventuelle de Phémandros est ici aggravée : à la confiscation de son κλῆρος, réparation infligée à tous les autres, s'ajoute le partage de ses acquêts (2). La différence de ce

(1) Voy. p. 261 et 329.

(2) Keil et Danielsson écrivent à la ligne 17 : καϜοικίας κτλ. et interprètent : « auront part à *l'établissement* qui est *en haut*. » J'admettrais, à la rigueur, ce sens de ἄνωδα, et j'interpréterais Ϝοικίας τὰς ἄνωδ' ἐχσας comme désignant des maisons de campagne *dans la montagne*. Il est évident que les propriétaires de la Mantinique possédaient dans le Ménale des sortes de chalets d'été, soit pour leur agrément et pour leurs chasses, soit pour l'entretien de leurs bergers et de leurs troupeaux : les Grecs modernes désignent ces établissements sous le nom d'ἐξοχαί, ou ἀνωμεριά, et les Turcs de *iaila*. Même ainsi comprise, la phrase conserve toujours le même sens : il s'agit d'un partage des propriétés ou acquêts en dehors du κλῆρος. J'avoue ne pas comprendre ce que serait cet *établissement d'en haut* que l'on partagerait *au profit des condamnés* ! C'est un véritable pénitencier que l'on crée ainsi de toutes pièces. Car, il faut que le domaine en question soit considéré comme bien de l'État pour qu'on

traitement peut s'expliquer, soit par le rôle prépondérant attribué à Phémandros dans l'exécution du forfait, soit comme punition anticipée de ses dénégations (1).

Le texte est divisé en deux colonnes, correspondant à deux paragraphes : le premier traite des coupables avérés, déjà condamnés par le premier jugement; il confirme et aggrave ce jugement, et statue sur la situation générale des inculpés; réserve est faite en ce qui concerne la culpabilité de Phémandros. Le deuxième règle, par rapport au droit d'asile, la situation éventuelle des individus qui, actuellement réfugiés dans le téménos, pourraient, à un titre quelconque, une fois connue la décision de l'oracle, tomber sous le coup de l'interdiction générale prononcée contre les meurtriers et leur descendance masculine.

Comme Phémandros est parmi eux, il est naturel de le retrouver ici nommément désigné. Il figure à la fois dans la colonne des coupables reconnus, puisqu'il a été condamné comme tel, et dans celle des réfugiés, présumés susceptibles d'exclusion, puisque sa qualité de meurtrier n'est pas encore effective (2).

2°) *Monument de Charmiadas.*

Le chapiteau représenté par la figure 18, p. 124, a été trouvé dans la même église byzantine que la précédente inscription (3). L'inscription

puisse ainsi le partager. Ce système de relégation, et cette préoccupation contradictoire d'assurer un bien à des individus qu'on dépouille juridiquement, sont-ce des traits conformes aux habitudes du droit primitif ? cela me paraît une conception bien moderne !

(1) Keil et Danielsson reconnaissent en lui, à cause de son nom ionien, un étranger. En tout cas, ce n'était pas un esclave, comme Dümmler l'a supposé, puisqu'il est propriétaire.

(2) Keil distingue entre les deux colonnes : la première, celle qui concerne les non-meurtriers; la seconde, celle qui a trait aux meurtriers. La distinction n'est pas fondée : les *Ϝωφληκότες* comprennent, d'une manière générale, tous les individus impliqués dans l'affaire. Une même pénalité leur est appliquée : la confiscation et l'interdiction définitive du sanctuaire. Les trois termes : φονῆς, ἔνμονφος et *Ϝωφληκώς*, ne désignent pas trois catégories personnelles et distinctes de coupables, mais le même coupable envisagé quant à la nature de sa faute, à sa responsabilité morale et à la forme de la sanction. Du meurtre découle la situation de l'ἔνμονφος, que la divinité rejette, et celle de l'ὀφληκώς, qui doit du même coup réparation à la divinité et à la société. Dans une affaire comme celle-ci, la souillure était égale pour tous les individus convaincus d'avoir participé à un acte de violence dans le saint lieu. — La procédure imaginée par Keil est, en général, trop compliquée.

(3) et non dans le temple de Poseidon Hippios, comme l'indique la légende de la figure 18, confondue à l'impression avec celle de la figure 15. — Voy. *Bull. de corr. hellén.*, XX, 1896, p. 149.

supérieure : Χαρμιάδας Νικοπολί[της] atteste que ce chapiteau portait une statue consacrée par un certain Damatrios. Charmiadas est un nom arcadien. L'ethnique de Nicopolitain s'explique, à mon sens, par la participation des Mantinéens à la bataille d'Actium (voy. p. 511). Nicopolis d'Épire fut fondée par Auguste en souvenir de cette victoire. J'ai donc supposé que Charmiadas était un des combattants mantinéens d'Actium qui aurait obtenu le titre de citoyen et des terres dans la nouvelle ville. Le monument aurait été consacré dans sa ville natale et exposé dans le temple d'Aphrodite Symmachia par un parent ou un ami.

3°) *Décret des Antigonéens et des negotiatores romani en l'honneur d'Euphrosynos, fils de Titos, et de sa femme Épigoné, fille d'Artémon (Ier siècle après J.-C.).*

Ce texte est important pour la connaissance de la topographie intérieure, en même temps que de l'esprit public à Antigonie. (Voy. p. 177 et suiv., p. 512, et, pour le commentaire épigraphique, *Bull. de Corr. hellen.*, XX, 1896, p. 124 et suiv.).

Ἁ πόλις τῶν Ἀντιγονέ-
ων καὶ Ῥωμαῖοι οἱ (π)ραγμα-
τευόμενοι ἐν αὐτᾷ Ἐπι-
γόνην Ἀρτέμωνος,
τὰν ἑαυτῶν εὐεργέτιν.

Ψήφισμα Ἀντιγονέων.
Ἐπειδὴ Εὐφρόσυνος Τίτου, πολίτης ἡμέτερος, προγονι-
κὴν εἰς τὴν πατρίδα διαδεξάμενος εὔνοιαν, οὐ μόνον οὐ-
κ ἐμίωσέν τι τῆς πατρῴας ἀρετῆς, ἀλλά καὶ συναύξησεν,
αἰεὶ καὶ καθ' ἡμέραν ἐπινοῶν τῆι πόλει πλεῖόν τι παρέχεσθαι,
τὴν μὲν ἐπείκειαν τῶν τρόπων γεγεννημένος, τὴν δὲ ψυχὴν
εὐγενεστέραν τῆς φύσεως πλατύνας, πολυτελὴς μὲν ἐν
. . . .
πράττουσιν ἀνεμεστήτως πα. . . . . [γε]-
νέσθαι· ἄξιον δ' ἔτι καὶ τοῦτο τῶν κατορθωμά[των ἐπε]-
νόησε· τὴν γὰρ πρόσοδον τῆς χώρας εἰς εὐθηνίαν σιτω-
νίας ἐνομοθέτησε τὸ ἀνενδ[εὲς] τῆς τροφῆς αἰωνίῳ
παραθέμενος ἀπολαύσει· ἐμ[πρ]ησθέντος τε τοῦ ⟨κατὰ⟩
κατὰ τὸ γυμνάσιον κύκλου, [τὰ]ς εἰς τὴν ἰδίαν εὐχρη-
στίαν ἡ[τοι]μασμένας ἐχαρ[ίσα]το πλίνθους, τῆς κατ' οἶ-
κον [ὠφε]λίας τὸν δημόσιον κόσμον προκρείνας. Πλη-
[ρώ]σας οὖν ποικίλης εὐεργεσίας τὴν πόλιν, ὑπερε-
[τίμα] τοὺς τῆς Ἑλλάδος θεοὺς, καὶ μέχρι τῶν σεβαστεί-
ων εὐπλόησεν χαρακτηρων. Ὃν δ' οἱ παρακτιοι πλειν

Ἀδρίαν κἂν ἅπαξ εὐλαβοῦνται, τοῦτον ὁ μεσόγαιος καὶ δεύτερον πλεῦσ[αι] κατεφρόνησε· θαρρεῖν γὰρ [αὐ]τὸν πατρίδος εὐε[ργε]τουμένης εὐχαὶ προετρέποντο. Δὶς οὖν, καὶ ταύτ[α δω]ρεάν, πρεσβεύσας ὑπὲρ τὴν πόλιν προστηνὴς ἐγένε[το] καὶ τῇ θ[ειοτάτ]ῃ συγκλήτῳ μὴ κομίζων κατηγορίαν [στρατ]ηγῶν, ἀλλ' ἔπαινον. Συνηρμόσθη δ' αὐτῷ καὶ γ[υνή], πολῖτ[ι]ς ἀπὸ γένους, Ἐπιγόνη Ἀρτέμωνος, [ἀξίοις] γάμοις συνκερασθεῖσα. Ἐξεύγνυντο γὰρ βί[οις κ]αὶ σώμασιν ψυχαί, καὶ παρ' ἀμφοτέροις ἀμερ[ὴς ὁμ]όνοια, φθάνοντες δ' ἀλλήλους ταῖς εἰς εὐ[εργεσίαν] ἐπινοίαις. Ναοὺς μὲν ἤγειραν εἰς ἔδαφος ἠρ[εισμέν]ους, δειπνιστήρια τε προσεμήκυναν δειπνι[στηρί]οις, καὶ ταμεῖα συνόδοις ἐχαρίσαντο, παρεχόμε[νοι] μὴ μόνον θεοῖς εὐσέβειαν, ἀλλὰ καὶ τόποις κόσμον. Ἥ γε σεμνοτάτη καὶ φίλανδρος Ἐπιγόνη μειμησαμένη τὸν γαμήσαντα καὶ αὐτὴ πάσῃ θεῷ τὴν ἐπί(τα)τακτον ἱερωσύνην ἀναλαβοῦσα, μετὰ πάσης δαπάνης πολυτελοῦς τοὺς μὲν θεοὺς ἐθρήσκευεν εὐσεβῶς, τοὺς δ' ἀνθρώπους εὐώχησε πανδήμως. Ἔδει δὲ καὶ τὰ προηγούμενα τοῖς μετὰ ταῦτα δώροις ὑπερβῆναι· μάκελλος ἐκ θεμελίων ὑψοῦτο πολυτελής, ἐργαστηρίων αὐτάρκη διαγραφόμενος καλλονήν. ἐνιδρύετο δ' αὐτοῖς ἐξέδρα μέση, δυναμένη καὶ μόνη πόλεως κόσμος εἶναι· προσεμηκύνετο δ' αὐτοῖς καὶ βαίτης εὔχρηστος ἀπόλαυσις, χιμέριον κατάστημα νικώσης. Ἐπεσφραγίσατο δ' αὐτῶν τὴν πολυτέλειαν περίστυλον μαρμαρίνοις ἐπεριδομέν(ο)ν κείοσιν, ὧν ἡ καλλονὴ καὶ τὸ λειπὸν ἔτι τῆς ἀγορᾶς κεκόσμηκε, καὶ τὰ μέτρια δ' αὐτῶν εἶναι δοκοῦντα πρὸς σύνκρισιν...

4°) *Tessères en terre cuite.*

Nous avons retrouvé, dispersées un peu partout, près de deux cents tessères en argile, dont quatre-vingts environ portaient des noms propres plus ou moins lisibles. Les deux lots les plus considérables se sont rencontrés au théâtre et dans la galerie d'Épigoné. Ces tessères sont en terre cuite, de teinte rouge, noire ou jaunâtre. Les formes sont assez variées : ce sont tantôt des lentilles bombées des deux côtés (fig. 50), ou d'un seul côté, l'autre restant plat (fig. 51); tantôt des disques plats, dont une face est lisse, tandis que le revers porte, en légère saillie, une sorte de cartouche circulaire à peine poli (fig. 51), tantôt des tablettes plates et barlongues, aux deux faces lisses; parfois,

des demi-cylindres, ou des amandes aux bouts très arrondis, enfin des demi-lentilles. Les caractères ont été tracés, en général, à la pointe, dans l'argile fraîche, avant la cuisson, et plus ou moins profondément. Très rarement, l'inscription paraît avoir été gravée sur la terre sèche, comme sur les tessons d'ostracisme, trouvés à Athènes. La face porte d'ordinaire un nom propre ou nominatif, soit seul, soit, plus souvent, suivi du patronymique au génitif. Le revers porte, en plus grandes dimensions et plus légèrement tracée, une lettre de l'alphabet. Nous avons relevé 2 A, 2 B, 3 Γ, 1 Δ, 3 E, 1 Ϝ, 3 ⌶, 5 ⊟ (= η pour le distinguer de ⌶ = ζ) *, 1 Θ, 1 I, 6 K, 1 L, 1 Λ, 1 M, 1 N, 3 Ξ, 3 O, 1 P, 2 Σ et 2 Ϲ, 2 T, 3 Υ, 2 Φ, 2 X, 4 Ψ, 3 Ω. La paléographie des légendes est intéressante, à plusieurs titres : on retrouve sur quelques-unes les formes alphabétiques révélées par les deux inscriptions mantinéennes les plus anciennes (voy. plus haut, et *Bull. de Corr. hellén.*, t. XVI, pl. XXI), le *my* lunaire (Ↄ) et le B. Ces formes archaïques paraissent être restées en usage à Mantinée jusqu'au IVe siècle; elles ne sauraient, pas plus pour nos inscriptions que pour certaines tessères, être invoquées comme un signe de haute antiquité. Je ne crois pas les plus anciennes de ces tessères antérieures au premier quart du Ve siècle. On trouve aussi des formes plus récentes : Ϲ (sigma lunaire), E, Π et ω, qui indiquent le IIIe siècle. L'usage de ces tessères paraît donc s'être étendu de la fin du Ve au IIIe siècle. La nature de la matière, plus encore que la rapidité du travail, a fait adopter, en vue de parer aux effets de la cuisson, un certain nombre de conventions graphiques assez curieuses. Elles ne s'observent que dans l'écriture des noms propres, qui, faute d'espace, devaient être gravés en assez petits caractères; on ne les retrouve plus dans les lettres isolées tracées au verso, parce que celles-ci sont deux ou trois fois plus grandes. Ces conventions consistent en dénaturations et en abréviations du caractère : les A, au lieu d'une barre médiane, n'ont qu'un point ou une barre verticale entre les jambages; les E sont réduits à un simple trait horizontal, et les O à un point.

Quel était au juste l'emploi de ces tessères? Ce ne sont pas de simples bulletins de vote, mais des jetons personnels permanents servant à établir l'identité du porteur, et probablement destinés à servir un certain temps. En effet, s'ils n'avaient dû servir qu'une fois, on se serait contenté de tessons quelconques de vases ou de tuiles, sur lesquels on eût rapidement écrit les noms, comme faisaient les Athéniens pour les votes d'ostracisme. Au contraire, presque chacune des tessères mantinéennes a été fabriquée exprès pour son propriétaire, et cuite seulement après avoir reçu l'inscription du nom. Elles rappellent par là les tablettes des héliastes athéniens, mais elles en diffèrent par d'autres particularités.

* La confusion était possible quand la tessère n'était pas tenue droite; le ⌶ redressé aurait eu l'aspect de H.

Remarquons d'abord la variété des noms. Quatre seulement, sur l'ensemble, se lisent sur deux jetons différents avec les mêmes patronymiques et les mêmes lettres au revers : ce sont Ἀγγασίας Ἀλκισκου (X), Ἀλκαῖος Ἀλκιβίω (Ξ), Ἐξαίνετος Κλεαινέτω (Y lisible sur un seul des deux exemplaires), Σάτυρος Ζευξίαο (Σ sur l'une, (sur l'autre). Évidemment le détenteur de ces exemplaires doubles n'était qu'un seul et même individu. Mais, ce cas est l'exception, dans la proportion de 3 % environ, en comptant dans l'ensemble le stock d'exemplaires usés dont je n'ai pu, sur place, tirer une lecture : l'Éphorie des antiquités a dû les déposer tous dans les collections publiques; sans doute, avec du temps et de la patience, les conservateurs des musées d'Athènes pourront compléter ma liste. Telle quelle, elle comprend plus de 80 numéros, dont 4 noms répétés. On est donc fondé à croire que le nombre des détenteurs de pareilles tessères devait être très considérable et comprendre une fraction assez étendue du corps des citoyens. Cette opinion est confirmée par le nombre des catégories représentées par les lettres gravées au verso des tessères. Toutes les lettres de l'alphabet sont représentées, quelques-unes avec deux types différents ; seul le π manque : c'est là, sans doute, un pur hasard. Il y avait donc autant de catégories que de lettres de l'alphabet, soit 25, y compris le digamma. Si les catégories sont si nombreuses, c'est que l'effectif des citoyens à répartir entre elles était très considérable. Une autre remarque prouve que le sectionnement obtenu à l'aide des seules lettres de l'alphabet n'était pas encore suffisant; il paraît avoir été complété par la variété des types de tessères. En effet, il y a une intention dans la diversité de ces types : ils n'étaient pas répartis arbitrairement et ils correspondent à une classification. La preuve, c'est que les jetons sur lesquels on lit les mêmes noms sont des doubles non seulement par la légende, mais aussi par la forme : les deux tessères au nom d'Ἀγγασίας Ἀλκισκου (X) sont comme les deux moitiés d'une lentille qu'on aurait coupée par le diamètre, celles d'Ἀλκαῖος Ἀλκιβίω (Ξ) et de Σάτυρος Ζευξίαο (Σ et ( ) pareillement, tandis que celles de Ἐξαίνετος Κλεαινέτω (Y) font un disque complet. Or, dans les mêmes séries Ξ, Σ, nous avons des tessères amygdaloïdes et dans la série Y une tessère mi-lenticulaire, en ce sens que la lentille aurait été coupée à l'intersection des deux cônes, de façon qu'une seule face est bombée et l'autre plate. Enfin, les mêmes types représentés par les jetons doubles se retrouvent dans les autres séries. Par conséquent, dans la même série alphabétique, les types sont variés, mais l'on retrouve les mêmes espèces dans les autres séries. Conclusion : chaque série alphabétique était subdivisée en un certain nombre de sections différenciées l'une de l'autre par un type particulier de tessères; de plus, la gamme des types était la même dans toutes les séries alphabétiques, autrement dit le nombre des subdivisions était aussi le même.

Quel était le mécanisme de ce système ? Je ne crois pas qu'on doive

songer à un système de contrôle analogue à celui que décrit Aristote (1) pour la répartition des juges athéniens dans les tribunaux de l'Héliée. Les indications des tessères mantinéennes sont permanentes, comme le prouve l'identité des types et des séries alphabétiques dans les jetons doubles. S'il y avait tirage au sort, c'était au début : le citoyen pouvait tirer une fois pour toutes sa lettre et son type de tessère ; son jeton lui était fabriqué et chiffré en conséquence. La série représentée par la lettre du verso constituait une τάξις, dont la subdivision était caractérisée par le type. Sur une rondelle lisse, on ne lit d'autre inscription que le mot ΤΑΞΙΣ, gravé en creux le long du bord circulaire, en haut, de façon à réserver tout le champ du disque. Je suppose que nous n'avons pas ici un nom propre, mais une simple étiquette destinée à être complétée à l'encre ; la lettre de la τάξις et le nom du titulaire devaient être peints, l'une sous le mot τάξις, l'autre sur le verso. Il n'y a aucune trace d'autre gravure en creux sur cette tessère. Cet exemplaire est exceptionnel. Il y a pourtant un autre disque où se lit, gravé en creux, dans les mêmes conditions, le mot ΔΙΑΙΘΟΣ, qui est certainement un nom propre, non suivi du patronymique. Au-dessous le champ est resté libre, d'où l'on pourrait conclure que, là aussi, la lettre de la τάξις avait été peinte. Ce mode présentait moins de garantie que celui de la gravure intégrale dans l'argile fraîche ; en effet, la cuisson, en solidifiant l'écriture incrustée dans la matière, rendait toute altération impossible, tandis que les légendes peintes pouvaient être maquillées, effacées et changées. C'est pourquoi le système de la gravure a prévalu.

Les τάξεις alphabétiques ne correspondent pas à la division de la population mantinéenne en 5 dèmes ou en 5 tribus. Une concordance de cette nature pourrait être cherchée dans le nombre des types, qui peuvent, à la rigueur, être ramenés à 5 : 1° type lentille complète ; 2° demi-lentille (demi-circulaire, c'est-à-dire coupée par le diamètre) ; 3° demi-lentille (circulaire, c'est-à-dire coupée à l'intersection des deux cônes) ; 4° disque ; 5° tablette barlongue. La forme amygdaloïde ou ellipsoïdale rentrerait dans celle-ci, l'arrondissement des angles pouvant être un effet de l'usure. Mais je n'oserais insister sur ce point, n'ayant plus les originaux entre les mains.

Quant à la destination de ces tessères, plusieurs hypothèses peuvent être émises : aucune n'est sérieusement vérifiable. Si l'on voit dans ces jetons des billets d'entrée au théâtre, on supposerait que les lettres correspondaient aux κερκίδες et les types aux gradins : mais le théâtre de Mantinée ne pouvait avoir plus de 18 à 20 κερκίδες ; le nombre des gradins d'une kerkis dépasse de beaucoup celui des types de tessères : la coïncidence cherchée s'évanouit donc à l'examen. Reste l'hypothèse d'une destination en rapport avec les institutions judiciaires ou politiques de Mantinée. Sur l'organisation de la justice à Mantinée, nous ne savons rien. D'ailleurs, si l'on veut établir un parallèle entre les

(1) Ἀθην. πολ., p. XXXII sqq.

tessères mantinéennes et les tablettes des héliastes athéniens ou les tessères de bronze ou de plomb trouvées en Grèce (1), le résultat de cette comparaison ne saurait infirmer la valeur du rapprochement suivant. Aristote nous décrit le fonctionnement de la constitution mantinéenne, avec ses électeurs au second degré, chargés de nommer les magistrats au nom de la πολιτεία tout entière, et peut être de remplir les tribunaux. Nous avons décrit plus haut cet organisme (2). Il est possible que nos tessères aient servi à ces électeurs du second degré : ceux-ci devaient être relativement nombreux ; leur répartition en τάξεις et en subdivisions de τάξεις n'a donc rien d'étonnant. La fixité des légendes prouve que ces jetons avaient un caractère permanent ; ils servaient au moins pendant une année. L'État les faisaient peut-être fabriquer à ses frais d'après des modèles officiels ; il les distribuait aux intéressés comme jetons d'identité, pour leur donner accès aux séances des assemblées. Nous ignorons si l'institution du μισθὸς ἐκκλησιαστικός s'était introduite dans la démocratie mantinéenne.

Nous avons constaté, d'après la paléographie des tessères, que leur durée chronologique va du V° s. au III° siècle. Leur usage correspond donc à une institution traditionnelle. La constitution mantinéenne, établie vers 425 par Nicodôros, fut suspendue en 385, restaurée en 371, abolie entre 340 et 330. Elle fut sans doute remise en vigueur, au moins provisoirement, à l'époque de Cléomène, en 226. Ces dates sont en parfait accord avec l'aspect de nos tesseres et justifient la destination que je crois pouvoir leur attribuer.

5°) *Onomastique mantinéenne.*

La contribution apportée par ces tessères à l'onomastique mantinéenne est trop importante pour être négligée dans cette monographie.

De plus, le recensement des onomastiques locales est d'un intérêt capital pour l'épigraphie; les récentes inscriptions de Delphes, où affluent les ethniques les plus variés, en démontrent la nécessité. Le tableau suivant est destiné à répondre à ce besoin, en ce qui concerne Mantinée (3).

(1) Pour la bibliographie des tessères en général, je me bornerai à renvoyer aux articles de Blanchet (*Revue archéol.* 1889, XIII, p. 225 et 369; XIV, p. 64 243) et de Graillot (*Mélanges de l'École de Rome*, XVI, 1896). Je reprendrai la question en détail dans un article de la *Revue Numismatique* où seront publiés les fac-similé des tessères mantinéennes.

(2) Voy. p. 336, sqq.

(3) Les références entre parenthèses sont les suivantes : T indique un nom lu sur une des tessères ci-dessus étudiées. — BCH. xx. renvoie aux inscriptions publiées dans mon article du *Bull. de Corr. hellen.* XX, 1896, p. 119-166, avec les n°s des textes dans cet article. — F. renvoie à Foucart : *Inscr. du Pélop.*— Les chiffres seuls, à Collitz Bechtel : *Dial. Inschrift.* — p. désigne un patronymique au génitif. — IA renvoie à l'inscription archaïque publiée plus haut (1°). — Pour les noms historiques, voir le lexique de Pape-Benseler.

* Une faute d'impression a changé ce nom en Ἄντιτος dans la légende de la fig. 30b, p. 336.

Δαιλέων Νεσιδαυ (T).
Δαιμένης (BCH. xx. 7).
Δαίστρατος (F. 350ᵃ).
Δαμαγόρας Ἐξακ(ε)ος (1203).
Δαμαργίδας (BCH. xx. 36).
Δαμαργω (p. T).
Δαμασίλα (p. F. 352ᵈ).
Δαμάτριος (BCH. xx. 14). — ίου (p. F. 352ᵈ).
Δαμάτριος Ϝισοκρετεος (T).
Δαματρίω (p. BCH. xx. 30).
Δαμέας (BCH. xx. 7).
Δαμοκλῆς Καβαίσω (1203).
Δαμόξενος Ἱππάρχαυ (T).
Δαμοξένου (p. BCH. xx. p. 292).
Δαμοτέλεος (p. T).
Δάμων (BCH. xx. 4).
Δημέας (Voy. Pape-Benseler).
Δημῶναξ (id.).
Δέρκω (p. T).
Δίαιος Ἀγημονος (T).
Διάλκης (Paus. vi. 6. 1).
Διδυμη (F. 352ᵃ).
Διομήδης Διομηδεος (T).
Διονυσίω (p. 1203).
Διοφάνεος (p. T).
Δοξη (BCH. xx. 31).
Δρομεύς (Paus. vi. 11. 4).
Δωρίς (F. 352ᵉ).
Γ. Ἰούλιος Δῶρος (*ib.*).

Ἐγρετίονος (p. T).
Εἰσοίδας (BCH. xx. 7).
Αὐρ. Ἐλπίδος (BCH. xx. 27).
Ἐλπίς (F. 352ₐ).
Ἐ]ξαίνετος Κλεαινέτω (T. T).
Ἐξαινέτου (p. CIA. iii. 3174).
Ἐξ(α)κεος (p. 1203).
Ἐξακης (BCH. xx. 4).
Ἐξακίδαυ (p. 1204).
Ἐπηρατίδαυ (p. T).
Ἐπιγονη Ἀρτέμωνος (BCH. xx. 2).
Ἐπικράδιος (Paus. vi. 10. 9).
Ἐπικρατεος (p. 1204).
Ἐπικρατης Ἐξακίδαυ (1204).
Κορνήλιος Ἐπιτυγχανίων (F. 352ᵈ).

Ἐπιτυγχανος (BCH. xx. 31).
Ἐπιστρατω (p. 1203).
Ἐρατίαυ (p. T).
Ἐρετριανῶ (p. T).
Ἐριξίδας Ἐρατίαυ (T).
Ἑρμαιω (p. T).
Ἑρμείας Ἰουνίου (F. 352ᵃ).
Εὐάγεος (p. T)
Εὐαίνε[τος] (BCH. xx. 6).
Εὐαλκιδαυ (p. T).
Εὐαλκις Εὐαλκιδαυ (T).
Εὐδαμίδας (1181).
Εὔδαμος (T).
Ἰουλ. Εὐδία Εὐτελείνου θυγ. (F. 352ₐ).
Εὔδοξος Ἰμπεδέα[υ] (1203).
Εὐέλπιστος (BCH. xx. 24).
ΕὐϜ....Λάνπρ[ω] (T).
Εὐθυδαμω (p. T).
Εὐκρατεο[ς] (p. BCH. xx. 28).
Εὐλ... (T).
Εὔμηλος (BCH. xx. 7).
Εὐοδία Συμμαχου (F. 352ᵈ).
Εὔστρατος (BBH. xx. 7).
Εὐτελείνου (p. F. 352).
Εὐτέλης (1203).
Λ. Ὀθὲν[σῦστος Εὐφρ]όσυνος (BCH. xiv. p. 191).
Ἥιος Εὐφροσυνος (F. 352ᵃ).
Εὐφροσυνος Τίτου (F. 352ᵇ. BCH. xx²).
Εὐχαρίδας Πιστοξενω (1203).

Ϝᾶκος (1181).
Ϝικαδίω (p. 1203).
ϜισϜοδαμος Πανθιος (T).
Ϝισοκρετεος (p. T).
Ϝιστίαυ (p. 1283).

Ζακυνθιος Ξανθίαυ (T).
...ζέας ...οτίαυ (T).
Ζευξίαυ (p. T. T).

Ἡράκλειτος (BCB. xx. 36).

Θεαγγελος Θεομηδεος (T).
Θεαρις Ἀρισταγορου (CIA. iii 3172).
Θεμιστιας (BCH. xx. 36).

Θέμιστος Ἐπικράτεος (1204).
Θεοδώρα (F. 352ᵗ).
Θεό[κ]οσσμος (I. A).
Θεόμαντις (T).
Θεόμαντις Θεομάντιος (1203).
Θεομήδεος (p. T).
Θεοξένιος (BCH. xx. 36).
Θεοτέλης ...αριστο (T).
[Θεο]φάνεια (BCH. xx. 20).
Θεοφιλίδας Αὐτίαυ (T).
Θεόφιλος (BCH. xx. 36).
Θεοχάρης Ἀγησιδάμω (T).
Θρασέας Θρασύλλαυ (T).
Θυωνίδας Θυωνίδα (F. 352ʰ).
[Θ]ωρακίδας Ἀγησινόω (1203).

Ἱέρ[αρ]χος (BCH. xx. 36).
Ἱεροκλῆς Ἱεροτίμω (T).
Ἱεροκλῆς Κλειμάχω (T).
Ἱεροτίμα Δαματρίω (BCH. xx. 30).
Ἱεροτίμω (p. T).
Ἰμ]πεδέας [Τελ?]εσίαυ.
Ἰμπεδέα[υ] (1203).
Ἰόλη (F. 352ᵍ).
Ἱππαίω (p. T).
Ἱππάρχω (p. T).

Καβαίσω (1203).
Καλλίδαμος Καλλιφάμω (T).
Καλλιμάχω (p. T).
Καλλισθένεος (p. T).
Καλλιφάμω (p. T).
Ἰουλία Κάλλουσα (F. 352ᵗ).
Κελεστινιάνος Πόλωνος (F. 352ᵐ).
Κλεαινέτω (p. T. T).
Κλέανδρος (Polyb. x, 22. - Plut. *Phil.* 1).
Κλειμάχω (p. T).
Κλείσκος Γοργυθίωνος (T).
Κλείσκω (p. T).
Κλεόνικος Δαμάρχω (T).
Κλεονίκω (p. T).
Κλεοθοίνω (p. T).

Κλεοφαντὶς Σαώτου (CIA. III. 3173).
Κλεύκριτος Περικλεῖος (BCH. xxi. p. 290)
Κλεωνίς (BCH. xx. 29).
Κλεώνομος Τιμαινετω (T).
Κνίμας (BCH. xx. 15).
Κοσμίερος Αὐταριστ[ω] (T).
Κοσ]μίερος Δαμοξένου (BCH. xxi. p. 292)
Κρίνιος (p. 1200).
Κύδιππος (Clem. Al. *Strom.* I, 308).
Κυνίσκος (Paus. VI. 14, 11).

Λάνομος Μιμνέαυ (T).
Λανπρ[ω] (p. T).
Λασθένεια (Voy. Pape-Benseler).
Λεόντιος Πολυκράτω (T).
Λεοντίω (p. T).
Λεύκιππος Τιμοτέλεος (T).
Λοβίαυ (p. T).
...λυγας (1203).
Λυκαλέων (F. 352ᵒ).
Λυκομήδης (Voy. Pape-Benseler).

Μανδρηκίδα (p. F. 352ʰ).
Μαντιν[ός] Σαστράτω (T).
Μάσκος Τίτου (F. 352ᶠ).
Με]γαπᾶς ? (I. A).
Μελίαρχος Δέρκω (T) *.
Μεμυία Ἀσκληπιῶ (BCH. xx. 21).
Μενάλκεος (p. T).
Μ]ενεκλῆς (F. 352ᵒ).
Μενέτιμος Μενοκρέτεο[ς] (1189).
Μενίππου (p. F. 352ʰ).
Μενεκράτεος (p. T).
Μενοκρέτεο[ς] (1189).
Μηνᾶς Μηνᾶ (F. 352ʰ).
Μιμνέαυ (p. T).
Μνασείλας Κλεονίκω (T).
Μνασίων Χαρήμονος (T).

Νεά[δ]αυ (p. T).
Νεάρχω (p. T).
Νεσίδαυ (p. T).

* Ces noms me paraissent en rapport avec le culte des Mélastes et d'Aphrodite Mélainis. Dercos fournirait un argument en faveur de l'origine sémitique de cette Aphrodite (Dercéto). — Voy. p. 265.

Ὕπανδρος Ἑρμαίω (T).

Φαηνὰ Δαματρίου (F. 352ᶠ).
Φαῖδρος (1189).
Λ. Μαίκιος Φαῖδρος (F. 352g).
Φ]ανόξενος Ἀνε...τίαυ (T).
Φέμανδρος (I. A).
Φιλέας Σαδάμω (T).
Φιλημάτιον (BCH. xx. 32).
Φιλήσιος Σαμίδα (F. 352ʰ).
Φίλιππος (BCH. xx. 36).
Φίλιππος Εὐθυδάμω (T).
Φιλοκλῆ[ς] (BCH. xx. 25-36).
Φι]λομελίδας (I. A).
Φιλονί[κου] (p. BCH. xx. 17).
Φιλοσθένεος (p F. 352ʰ).
Φιλστέφανος (Photius. *Bib*. 148, 41)
Φίλωνος (p. T).
Φοίβη (BCH. xx. 25).
Φύ]λακτος (1189).

Χαιριγένης (BCH. xx 36).
Χαιρίων Εὐάγεος (T).
Χαλκίων (*Ath. Mith.* IV, p 147).
Χαρείδας (1181).
Χαρήμονος (p. T).
Χαρμιάδα[ς] Νικοπολείτης (BCH. xx. 14)
Χριωνίς (1201).

Ὠφέλιμος (BCA. xx 33).

6°) *Tuiles avec inscriptions, tessons avec marques de fabrique, etc...*

La fig. 53 représente des tuiles inscrites. On reconnaît sur les unes la mention Ποδά[ρεος], qui a rapport au nom du bâtiment, le Podaréion; sur d'autres, la marque officielle Δαμόσιος ou le monogramme ΛΑ (Μαντινέων). La petite pyramide en marbre, avec la dédicace Κνίμας ἀνέθηκε gravée sur un côté, et le nom Ἄρτεμις est intéressante (1). Ce nominatif indique que la pierre est bien la représentation même de la déesse; ce monument confirme donc ce que dit Pausanias de la prédilection des Arcadiens pour ces idoles en forme de pyramide (2). On retrouve encore la divinité identifiée à l'*ex-voto* dans la pyramide en terre cuite avec dédicace en boustrophédon : Φοίβη Ἀρτάμιδ' ἀνέθηκεν. Phoibé est le nom de la personne qui dédie; Ἀρτάμιδα est un accusatif, et non un datif, l'élision l'ι au datif étant exceptionnelle. Cet accusatif indique que Phoibé a voulu consacrer une effigie de la déesse représentée par cette pyramide dédicatoire (Cf. la pyramide avec le nom d'Ἀθαναία. Foucart. *Inscr. du Pélop*. 352ᶜ·ᵈ. — Fougères. *Bull. Corr. hellen*. XX. 1896, p. 149 et 158. — Voy. plus haut, p. 355 et le chapiteau-base du monument de Charmiadas.

(1) Elle provient du petit sanctuaire d'Artémis ἐν Κορυθεῦσι, situé entre le Kréopolon et le Parthénion, près de la route carrossable appelée aujourd'hui le *Gyros*, et qui correspond peut être à l'ancienne route carrossable d'Argos à Tégée (Loring. *Journ. of hellen. Stud.* XV. p. 79).

(2) Pausan. VIII, 35, 6; 48, 6.

II. Archéologie.

1°) *La « Femme au foie »*. (Pl. V).

Haut. : 1m48. — Larg. en bas : 0m80.

Cette belle stèle, trouvée entre les fondations de l'Héraion et celles de la scène, n'a pas été remarquée comme elle le méritait. Son intérêt n'est pourtant pas médiocre, tant sous le rapport de la facture qu'au point de vue du sujet. Je n'ai guère à modifier mes conclusions premières sur l'époque et le caractère de cette sculpture (1). Il ne me reste qu'à les préciser.

Le style offre un mélange de simplicité et de raffinement assez bizarre. A première vue, on croit voir comme une projection en bas-relief de l'Eirénè du groupe attribué à Céphisodote (2) : c'est la même manière ample et sévère, le même modelé gras, les mêmes formes matronales, non exemptes de pesanteur; la position des jambes, le costume (moins l'himation pendant au dos de l'Eirénè), les plis de la draperie au-dessous de la ceinture, sont analogues. Il n'y a pourtant pas, malgré l'étroitesse de la ressemblance, identité complète de facture. La draperie supérieure de la stèle mantinéenne paraît être d'une étoffe plus transparente et plus légère que celle de l'Eirénè; les plis sont aussi plus menus et plus fins, et l'ἀπόπτυγμα est plaqué sur la poitrine en contact plus intime avec le modelé. Bien que le costume ne soit plus le même que celui des statues de Phidias, il semble conserver, dans sa simplicité voulue, comme un faible ressouvenir des draperies collantes et finement plissées des figures du Parthénon. De plus, le chiton s'arrête au coup de pied, au lieu de toucher la plinthe, comme celui d'Eirénè et des autres figures dont notre monument évoque aussi le souvenir, telles que la Caryatide du Vatican (3), certaines des « *danseuses* » en bronze d'Herculanum (4), l'Eurydice du bas-relief de Naples (5) et la statue Breuvery, au Louvre (6). La rigidité verticale et l'espacement des plis tuyantés du chiton au-dessous de la ceinture, l'absence de contact entre le bord inférieur de la robe et le sol, la position à plat des deux pieds sur la plinthe, sont des carac-

(1) Voy. *Bull. de Corr. hellén.* 1888, XII, p. 376-380, pl. IV. — Lepsius, *Marmorstudien*, N° 188. — Cavvadias, *Catal. du Mus. nation.* N° 226.

(2) Arndt Bruckmann *Denkmäler d. griech. u. röm Skulpt.* N° 226.

(3) *Ibid.* N° 177.

(4) *Ibid.* N° 294, 295.

(5) Collignon, *Hist. de la sculpt. grecque*, II, p. 143.

(6) Michon, *Bull. de Corr. hellén.*, 1893, p. 410-418, pl. XVI.

tères communs à notre stèle et à la figure de Déméter (1) sur le bas-relief d'Éleusis. On remarque aussi, sur ce dernier bas-relief, la position analogue d'un des bras, qui, en s'appliquant au corps, comprime les plis de l'ἀπόπτυγμα et détermine de petites brisures bien plus variées et plus habiles sur la stèle d'Éleusis que sur celle de Mantinée. Ce caractère mixte de raffinement et de simplicité, ce mélange de virtuosité ionienne dans la partie supérieure, de sobriété dorienne et presque d'archaïsme dans la moitié inférieure, me paraît être, par rapport à l'Eiréné, un signe d'ancienneté. Le système de draperie de l'Eiréné se tient, en effet, de haut en bas, sans offrir ce contraste si marqué sur le bas-relief d'Éleusis et encore perceptible sur la stèle de Mantinée. Mais, d'autre part, le canon de la Mantinéenne se rapproche plutôt, avec ses formes ramassées et un peu lourdes, de l'Eiréné que de la Déméter éleusienne. Celle-ci, ainsi que la Koré, est plus svelte; sa vigueur a déjà quelque chose d'un peu sénile et desséché; les angles du coude et du genou font des saillies plus aiguës, l'avant-bras est plus long et plus osseux (2). Voyez aussi les membres si nerveux des danseuses d'Herculanum. La Mantinéenne paraît, comme l'Eiréné, une femme arrivée à la plénitude de son développement; elle a les contours arrondis, un peu empâtés et mous. Je crois donc que la stèle de Mantinée doit se placer entre celle d'Éleusis et l'Eiréné, mais plus près de celle-ci, c'est-à-dire vers les dernières années du Ve siècle. Elle appartient à une époque et à une école qui essayait, sans y avoir encore complètement réussi, à s'affranchir de la tradition phidiesque des draperies ioniennes : elle cherchait à substituer à la virtuosité conventionnelle des étoffes tourmentées, tantôt plaquées, tantôt bouillonnantes, une formule plus simple et plus voisine de la réalité, et, sans doute aussi, plus conforme à la mode. Nous verrons, à propos des reliefs des Muses, les progrès de cette tendance dans la première moitié du IVe siècle. C'est à Athènes, semble-t-il, après la guerre du Péloponnèse, que cette réforme produisit ses pleines conséquences, non sans tâtonnements préalables. Il n'est pas téméraire de supposer que ceux des élèves et successeurs de Phidias qui ne se bornaient pas, comme Paeonios, à une imitation plus ou moins brillante du maître, ont ouvert cette voie nouvelle. Les monuments originaux de la fin du Ve siècle sont peu nombreux : il y a toutefois un bas-relief attique daté, qui sert d'en-tête au décret en l'honneur des Samiens (405/4), et dont l'importance est considérable (3). On y voit, en effet, en face d'Athéna, une figure drapée qui n'est pas sans analogie avec la stèle de Mantinée, et qu'on

(1) C'est-à-dire la figure gauche, qui tient le sceptre.

(2) M. Collignon (*Sculpt. gr.*, II, p. 140) juge au contraire que les formes de la Déméter sont plus amples que celles de la Koré : mon impression est toute différente.

(3) Collignon. *Scupt. gr.*, II, p. 117.

croit être une reproduction de l'Héra d'Alcamène. Outre l'identité des attitudes, ce sont les mêmes formes matronales, la même allure solide et trapue, et, dans le traitement de la draperie, même manque d'unité. Car, tandis que la figure est droite et immobile, l'himation flotte au vent avec une impétuosité un peu tumultueuse. La stèle de Mantinée n'est pas, comme je l'avais pensé tout d'abord, l'œuvre d'un artiste péloponnésien, mais très probablement celle d'un Athénien qui aurait subi l'influence d'Alcamène. On peut encore aller plus loin et établir une relation entre le séjour du maître à Mantinée et l'érection de cette stèle. Alcamène était venu à Mantinée pour exécuter la statue d'Asklépios. Le travail dut être accompli avant la bataille de 418, entre 430 et 420. Le Létôon, contigu à l'Asklépieion, ne reçut ses effigies divines de la main de Praxitèle que vers 366. Ce retard s'explique par les événements politiques qui, de 418 à 371, étouffèrent l'essor de la puissance mantinéenne. Mais, vers l'époque où Alcamène travaillait à Mantinée, il est fort possible que des particuliers aient entretenu des rapports avec lui et se soient adressés plus tard à son atelier pour l'exécution d'un ex-voto destiné au Létôon. En tout cas, qu'on attribue ou non cette sculpture à un élève d'Alcamène, on ne peut que répéter à son sujet le mot de Rayet sur la statue Breuvery : « Œuvre de pratique, si l'on veut, mais d'un temps où le sens du beau courait les rues et où le dernier ouvrier retenait quelque chose du style des maîtres (1). »

Les monuments de la fin du Ve siècle ne sont pas si nombreux pour qu'on dédaigne un morceau comme celui-ci.

Le caractère de la stèle n'est pas douteux. C'est un ex-voto représentant une prêtresse ou plus exactement, une devineresse, qui tient à la main le foie mantique et le couteau sacré, instrument de l'hiéroscopie (2). Le culte auquel appartient cette devineresse est symbolisé par le tronc de palmier, l'arbre sacré de Latone et d'Apollon Délien. Les divinités déliennes s'étaient introduites dans l'Arcadie orientale par l'intermédiaire d'Argos, où Apollon delphique était aussi adoré et rendait des oracles sous le nom de Pythaeus. A Argos, une prophétesse vierge faisait office de Pythie et vaticinait après avoir bu le sang d'un agneau sacrifié (3). Télésilla était comme la patronne des prophétesses argiennes. Ce culte passa d'Argos à Hermione (4). Notre stèle prouve qu'il y eut aussi à Mantinée un χρηστήριον apollinien ; le dieu-oracle y tenait à la fois du dieu de Délos et de celui de Delphes.

(1) *Ét. d'arch. et d'art*, p. 360.
(2) Voy. plus haut, p. 329.
(3) Pausan. II, 24, 1.
(4) Paus. II, 35.

2°) *Les bas-reliefs de la base de Praxitèle* *.

(Voy. Planches I, II, III, IV.)

État de la question.

Je n'ai plus à rappeler à l'attention des archéologues les bas-reliefs mantinéens, dont la découverte m'a si largement récompensé de mes peines. La critique s'en est occupée à plusieurs reprises, et l'opinion que j'avais tout d'abord exprimée sur le caractère et la date de ces sculptures a réuni de hautes adhésions. Aujourd'hui, les dissidents de la première et de la dernière heure se sont ralliés à elle, soit en revenant bravement à résipiscence, comme M. Overbeck ; soit par des aveux

* Fougères. — *Bull. de Corr. hellén.* XI (1887), p. 488.
id. *ibid.* XII (1888), p. 104-128. Pl. I, II, III.
Foucart. — *Compte rendu de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1887, 11 nov.
Wolters. — *Classical Review*, 1887, p. 317.
Ravaisson. — *Compte rendu de l'Acad. des Inscr.* 1888, mars-avril, p. 83.
Löschke. — *Jahrbuch des K. Instit.* 1888, p. 92, anm. 7.
Furtwängler. — *Berlin. philol. Wochenschr.* 1888, p. 1482.
Théod. Reinach. — *Rev. des Ét. gr.* I (1888), p. 114. Note 3.
Overbeck. — *Über die in Mantinea gefundenen Reliefe* (Bericht der Königl sächs. Gesellschaft der Wiss. 1888, p. 284-294).
Overbeck. — *Kunstmythologie.* III, p. 421, 454 et 547.
Cavvadias. — *Catal. du Musée central d'Athènes* (1892). Nos 215 à 217.
Hauser. — *Die Neuattischen Reliefs* (1889), p. 151 et 179.
Wolters. — *Jahrbuch des K. Instit.* 1890, p. 228, 16.
Waldstein. — *The Mantinean Reliefs* (Americ. Journal of Archeol. VII, 1890, pl. I et II).
Pottier. — *Les statuettes de terre cuite.* 1890, p. 112.
Max. Mayer. — *Athen. Mitth.* XVII (1892), p. 261-264.
Furtwängler. — *Meisterwerke.* 1893, p. 70³, 547, 553, 554, 682³.
Petersen. — *Le Muse chigiane.* — *Röm. Mith.* VIII (1893), p. 72.
Overbeck. — *Griechische Plastik*, 4e éd. (1894), p. 61 (planche) et 400.
Sal. Reinach. — *Courrier de l'art antique.* Gaz. des B.-Arts, 1895, p. 158.
Roscher. — *Lexicon der gr. Mythologie*, art. *Marsyas* (Jessen) et *Musen* (O. Bie).
Walther Amelung. — *Die Basis des Praxiteles aus Mantinea.* Munich, 1895, in-4°, 80 p.
Théod. Reinach. — *La guitare dans l'art grec* (*Rev. des Ét. gr.* VIII (1895), p. 374.
Percy Gardner. — *The mantinean Basis* (*Journal of hellenic Studies* XVI (1896) p. 280-284, et XVII (1897) p. 120-121).
Collignon. — *Hist. de la sculpt. grecque.* II, p. 260.
Lechat. — *Rev. des Études gr.* X (1897), p. 355.
Klein. — *Praxiteles.* 1898, p. 354 et suiv.
Bruckmann-Arndt. — *Denkmaler d. gr. u. röm. Skulptur.* N° 468.

confidentiels, comme M. Hauser (1). Au début, il fallait, semble-t-il, quelque courage pour associer, même avec réserve, le nom de Praxitèle à ce monument; à l'heure actuelle, il en faudrait davantage pour l'en séparer. L'œuvre est désormais classée parmi les spécimens les plus caractéristiques de l'art praxitélien (2). On ne se demande plus si les Muses mantinéennes révèlent une œuvre originale du IVe siècle ou une médiocre copie hellénistique ou gréco-romaine (3). Ceux que les raisons de goût n'avaient pas séduits de prime-abord se sont laissé convaincre par les savants arguments ou même par les affirmations sommaires des mieux avertis. Sur le fond du débat, l'opinion semble donc unanime. Toutefois l'arbitraire individuel conserve encore la ressource d'étendre ou de restreindre la part personnelle de Praxitèle dans tout l'ouvrage.

Il serait sans profit de refaire la description d'un monument que je suppose connu du lecteur. Mais le moment est venu de résumer la controverse qu'il a suscitée, en signalant les éléments récents qui sont intervenus depuis la publication de mon article dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*. Cette enquête décidera sur quels points mes conclusions premières doivent être maintenues ou bien modifiées.

Correction au texte de Pausanias.

En premier lieu, la nécessité de la légère correction que j'avais proposée au texte de Pausanias, Μοῦσαι καὶ Μαρσύας αὐλῶν, au lieu de Μοῦσα, dépend de la solution qu'on adoptera pour la disposition des plaques autour du piédestal. Avec mon ancienne combinaison d'un piédestal carré, décoré d'une plaque sur chacune de ses faces, on pouvait admettre à la rigueur que Pausanias, après avoir fait quelques pas dans la cella du temple, n'avait jeté qu'un coup d'œil rapide sur le groupe de Praxitèle et sur la face antérieure du socle, éclairée par le jour de la porte. Sur cette face, il avait aperçu la figure du satyre et remarqué son attitude caractéristique. Aussi l'avait-il reconnu sans hésitation, tandis que l'Apollon, si féminin par le costume, la coiffure et la physionomie, pouvait le tromper. Sans approfondir, avec sa précipitation coutumière, il aurait, dans ses notes, résumé le sujet sous cette rubrique : « Muse et Marsyas jouant de la flûte. » Dans ce cas, la leçon traditionnelle du texte resterait sinon exacte, du moins authentique. C'est l'hypothèse à laquelle je songeai un instant, sans m'y arrêter, et qui s'est aussi présentée à l'esprit de MM. Robert et

(1) W. Amelung, *Die Basis d. Praxiteles*, p. 7, note 4.

(2) Son importance deviendrait même sans rivale, s'il fallait, comme le propose Miss Sellers (*Gaz. des B.-Arts*, 1897, p. 119-139), reprenant une ancienne opinion de Rayet, enlever à Praxitèle l'Hermès d'Olympie pour en faire honneur à Céphisodote l'Ancien.

(3) Même W. Klein qui, dans son livre récent sur Praxitèle, exclut toute participation du Maître à cette œuvre, ne la croit pourtant pas postérieure à l'exécution du groupe.

Théodore Reinach. Elle implique que Pausanias a omis de signaler, peut-être même de regarder, les autres faces représentant les trois groupes de Muses. C'est pourquoi je l'avais laissée de côté, lui préférant la correction Μοῦσαι, grâce à laquelle Pausanias, déjà coupable d'une fâcheuse méprise, était du moins absous d'une impardonnable incurie. Mais si l'on admet les arrangements proposés par M. Waldstein, c'est-à-dire la juxtaposition sur le même front des trois plaques ou des deux seulement, l'une au moins des triades de Muses ne pouvant échapper au regard du touriste le plus distrait, le singulier Μοῦσα n'aurait plus aucune excuse. Le pluriel rétabli, il demeurerait acquis que Pausanias a pris l'Apollon pour une Muse et n'a pas deviné le sujet du principal tableau : la lutte d'Apollon et de Marsyas ; mais au moins, tout inintelligent qu'il paraisse, il ne nous ferait plus l'effet d'un aveugle. Si Pausanias avait réfléchi, il se serait demandé à quel mythe correspondait l'association, sur un monument sacré, des Muses et de Marsyas ; mais l'erreur visuelle qui lui a fait prendre l'Apollon *in longa veste* pour un personnage féminin (2), n'infirme en rien l'identification de nos bas-reliefs avec la base du groupe de Praxitèle. C'est un point que personne ne voudra plus contester (3).

Je reviens au problème de l'arrangement des plaques. Disposition de la base.

Il n'y a reellement qu'une solution satisfaisante, à priori, au point de vue logique et esthétique. C'est celle que j'avais tout d'abord proposée, aussitôt après la découverte : je me figurais le socle du groupe comme une base carrée, dont chaque côté était décoré par une plaque ; le sujet principal, la lutte d'Apollon et de Marsyas, étant placé sur la face antérieure du socle, deux autres plaques sur les parois latérales ; le quatrième côté (face postérieure) était ou n'était pas décoré, suivant que la base se trouvait isolée ou appuyée au mur de fond de la cella. Par conséquent, l'existence d'une quatrième plaque, aujourd'hui perdue,

(1) Th. Reinach. *Rev. des Ét. gr.* I (1888) p. 114 : « Pausanias a pris tout simplement pour une Muse l'Apollon Citharède, dont le costume et la coiffure sont en effet très féminins. C'est une preuve de l'ignorance du Périégète, mais c'est aussi une preuve de sa sincérité : une pareille erreur ne peut être commise que sur les lieux ». M. Salomon Reinach rejette aussi la correction (*Chron. d'Orient*, t. I, p. 407. Note additionnelle).

(2) Je ne sais pourquoi M. Walther Amelung (*Die Basis*, etc., p. 8) semble m'attribuer une pareille méprise : « Dabei begegnete ihm vielleicht noch eine Verwechselung, welche sich — allerdings unter dem Eindruck seiner Worte — *bei den gelehrten Entdeckern der Reliefs wiederholt hat* ». Cette phrase reste pour moi une énigme : ou je la comprends mal ou M. Walther Amelung aura mal compris quelque passage de mon article. — On peut comparer l'Apollon Citharède du bas-relief avec celui des monnaies en bronze de Mantinée : *Catal. of greek Coins*. Pelopoun. p. 187, pl. XXXV, 7 et 8.

(3) Je crois que M. O. Bie est le seul à nier cette identité (article *Musen*, dans le *Myth. Lexic.* de Roscher, p. 3254).

ne s'impose pas : le nombre de neuf Muses n'était pas, au IVᵉ siècle, absolument de rigueur ; une combinaison où n'interviennent que deux triades de Muses resterait très défendable.

Ce projet de reconstitution du piédestal a été critiqué par Overbeck comme incompatible avec la disposition du groupe qu'il supportait.

Mais la justesse de ces critiques dépend de la restauration du groupe lui-même, c'est-à-dire d'un élément tout subjectif, puisque nous ignorons complètement les proportions et l'attitude des trois personnages sculptés par Praxitèle. Overbeck, suivi par M. Gardner, a voulu se les représenter alignés côte à côte, comme des soldats dans le rang, d'après des monnaies de Mégare, où ces deux archéologues reconnaissent une reproduction d'un groupe praxitélien analogue à celui de Mantinée. Mais cette hypothèse n'a rien d'impératif, car il n'est pas prouvé que le groupe de Mégare soit du même Praxitèle que celui de Mantinée ; son allure encore archaïque l'a fait attribuer par Furtwængler à Praxitèle l'Ancien. De plus, fût-il du grand Praxitèle, il n'est pas obligatoire d'admettre que le sculpteur s'est répété servilement : le même Praxitèle a pu concevoir et exécuter le même sujet de deux façons très différentes. Par conséquent, le témoignage de la monnaie de Mégare me paraît récusable en l'espèce. On peut très bien imaginer une autre disposition du groupe, Apollon et Artémis étant représentés debout aux côtés de leur mère assise, comme Athena et Hébé dans le groupe de l'Héraion mantinéen, dont le même Praxitèle était l'auteur, ou comme Artémis et Anytos à droite et à gauche de Déméter et de Koré dans le groupe de Damophon de Messène, à Lycosoura. On connaît aussi la combinaison du groupe attribué à Euphranor : Latone debout portait sur chaque bras un de ses enfants. Cette combinaison n'exigeait pas une base spacieuse, mais ce motif est si laid que nous n'oserions alléguer que Praxitèle s'y soit arrêté.

En réalité (et chacun peut en faire l'expérience) une plate-forme de 1ᵐ36 de côté est assez large pour supporter un groupe de trois personnages en grandeur naturelle, dont deux enfants. Même en prêtant aux Letoïdes, comme le voulait Overbeck, la carrure de grenadiers poméraniens (1), on arriverait à les loger avec leur mère sur un front de 1ᵐ36. La profondeur de 1ᵐ36 ne paraît ni excessive ni hors de proportion avec la largeur, si l'on veut réserver une place au siège où il est possible que Léto ait été assise. Le point faible de cette combinaison, c'est de nous obliger à compléter les éléments architectoniques du piédestal par des pilastres d'angle qui auraient maintenu et encadré les plaques. Bien qu'Overbeck ait qualifié cette invention des pilastres de *nicht ungeschickt*, j'avoue qu'elle me contrarie encore.

(1) Overbeck, *Bericht der sächs. Ges. d. Wiss.* 1888, p. 287 : « Es habe für jede die Standfläche eines erwachsenen Mannes (Soldaten in der Compagniefront, d. h. 0ᵐ50) ausgereicht. »

Pour remédier à cet inconvénient, M. Dörpfeld m'avait suggéré Projet Waldstein. l'exemple de la base du Zeus Olympique, beaucoup plus longue que large, et me proposait de disposer sur une même ligne les quatre bas-reliefs, y compris celui qui manque. C'est l'arrangement que, de son côté, M. Waldstein a adopté dans un projet de restitution du groupe mantinéen, projet qui a eu l'heureuse fortune de faire trouver à Overbeck son chemin de Damas. Toutefois l'aspect seul du croquis de M. Waldstein en fait ressortir l'invraisemblance. Son piédestal présente un front de 5^m44. Sur ce socle monumental, l'auteur installe un groupe massif, dont les personnages mesurent près de 4 mètres de haut au-dessus de la plinthe. Malgré leurs proportions colossales, ces figures ne couvrent pas toute la superficie de la plate-forme. A droite et à gauche du groupe, entre le pied des personnages et le bord de la plinthe, subsiste une solitude d'environ 1^m50. Les artifices de dessin, hachures et ombres, que le restaurateur multiplie pour remplir ces vides, n'en atténuent ni la laideur ni l'invraisemblance. Il faudrait donc, sur cette base énorme, des figures hautes de 5 mètres au moins, avec des draperies très meublantes. Les capitales modernes de l'ancien et du nouveau monde pourraient s'adresser à M. Waldstein pour garnir, suivant le goût du jour, les espaces déserts de leurs places publiques. Mais je doute que Praxitèle eût adopté cet art mégalomane et encombrant, surtout dans un temple de dimensions moyennes, dont la cella se partageait entre deux sanctuaires adossés à une cloison interne.

M. Waldstein essaye de masquer les vices de sa construction par des expédients aggravants. Comme il ne peut augmenter la hauteur de sa frise sculptée pour la mettre en rapport avec son excessive longueur, il se rattrape sur les accessoires. Les plaques ont 1 mètre de haut, et M. Waldstein arrive à hausser à 2^m50 au-dessus du sol le pied des personnages du groupe. Pour cela, il a dû imaginer force *addenda* et encastrer la frise dans un appareil quasi-cyclopéen de soubassements, de corniches, d'entablements et de plinthes. Chacune de ces parties supplémentaires mesure en moyenne 0^m40 à 0^m50. La corniche fait une saillie d'environ 0^m35. Quelle valeur conservent sous cet auvent nos faibles reliefs de 0^m04 de saillie? D'ailleurs, ils possèdent leur cadre réel, dont la modestie ne justifie guère les combinaisons grandioses du dessinateur. En bas, la plinthe a 0^m07; en haut, la corniche dorique a 0^m4 de saillie, décomposée en une échine de 0^m026 de hauteur et un tailloir de 0^m034. C'est cette mince moulure de 0^m06 de hauteur totale que M. Waldstein abrite sous un entablement écrasant. Et pourtant son crayon s'est mis à l'aise avec ces détails trop étriqués : d'instinct il a grossi plinthe et moulure de façon que l'œil non prévenu n'aperçoive pas la disproportion. Malheureusement, dès qu'on rétablit l'échelle vraie, la maigreur des détails réels ne va décidément plus de pair avec l'imagination du restaurateur.

Ces objections n'enlèvent pas à M. Waldstein un mérite : celui d'avoir représenté ses idées sous une forme concrète. Une esquisse de

restauration vaut mieux qu'une description. Car tout s'arrange avec des mots, tandis que le jeu des lignes et des formes exige qu'on serre de plus près les difficultés. Les autres défauts du projet Waldstein sautent aux yeux : il n'y a plus, dans le développement du sujet ainsi étalé sur une seule frise, la moindre suite ni la moindre harmonie de lignes. La disposition des personnages en triades distinctes rend incompréhensible, pour ne pas dire absurde, l'absence de liaison entre ces groupes. Le sujet principal, qui doit être le centre de l'action, se trouve relégué de côté, entre des comparses absolument indifférents à l'action. Il suffit de comparer ces plaques au sarcophage Chigi et au Putéal de Madrid pour être frappé de la différence : dans le premier, les groupes extrêmes sont répartis symétriquement de chaque côté d'un groupe central parfaitement ordonné, avec des personnages transitoires dont les attitudes intermédiaires enlèvent à l'ensemble toute impression d'incohérence : tout ce monde, animé et vivant, se tient d'un bout à l'autre. La composition du Putéal de Madrid est une compilation moins habile et moins souple. Mais là encore, le souci d'établir un lien entre des personnages sans doute copiés sur des originaux isolés, est évident. L'Héphaistos et l'Athéna présentés de trois quarts s'essaient tant bien que mal à ménager les transitions. Sur nos plaques, c'est à peine si l'on pourrait discerner une préoccupation de cet ordre dans l'attitude de la Muse assise et dans celle de Marsyas.

C'est pourquoi l'arrangement de nos plaques sur une frise continue ne serait défendable qu'à condition de s'en tenir aux trois panneaux retrouvés, sans faire intervenir cette quatrième plaque dont l'existence n'est, après tout, qu'hypothétique : l'Apollon et le Marsyas occuperaient au centre leur place naturelle, la Muse assise viendrait à côté de l'Apollon, et la Muse aux flûtes derrière le Marsyas. Le malheur est que certaines irrégularités relevées dans la coupe de la tranche gauche de cette dernière plaque et dans le profil de sa plinthe et de sa corniche paraissent s'opposer à cet appareillage. De plus, les objections tirées de la disproportion de ce socle avec les trois figures du groupe seraient à peine atténuées par la réduction de la largeur à 4m08, au lieu des 5m44 admis par M. Waldstein. Enfin, le système de la frise continue laisse sans décoration les côtés du socle et la face postérieure. Pour celle-ci, on peut soutenir qu'elle était adossée au mur de fond de la cella ; mais, pour les côtés, l'absence de décoration s'expliquerait moins facilement, à moins d'accumuler les hypothèses arbitraires sur la structure intérieure d'un temple dont aucun reste ne subsiste.

Projet Amelung. Le projet nouvellement présenté par M. Amelung paraît éliminer les objections d'ordre matériel. C'est un composé des deux précédents. Au lieu d'un piédestal carré, décoré d'un bas-relief sur chaque face, comme je l'avais proposé, ou d'une longue base de 5m44 avec une frise continue de quatre plaques sur la face antérieure, comme l'avait imaginé M. Waldstein, Walther Amelung compose un socle rectangulaire dont le front mesure environ 2m70 de long et les côtés 1m43.

Il dispose en avant le panneau I (Marsyas) et IV (absent); sur le flanc gauche, le N° II (Muse au volumen), et le N° III (Muse assise) sur le flanc droit. La face postérieure, adossée au mur de fond, ne comportait aucune décoration. Quant à la position respective des plaques, M. Walther Amelung la déduit d'observations minutieuses faites avec le concours de M. Dörpfeld. Il s'agirait là d'indices matériels, dont le témoignage aurait plus de poids que les considérations d'ordre esthétique, forcément arbitraires. Des traces de martelage observées par M. Dörpfeld sur la tranche droite de la plaque I, en haut ou en bas, indiqueraient que la moulure supérieure et la plinthe inférieure faisaient retour sur cette tranche. Ces saillies auraient été ravalées par les Byzantins pour faire entrer la plaque dans le dallage de leur église.

De plus, au revers du même panneau, on distinguerait sur la surface simplement repiquée, une zone verticale lisse, large de 6 à 7 centimètres, et qui longerait l'arête précédente. On en conclut que là venait s'appliquer en équerre la tranche de la plaque contiguë, dont la moulure et la corniche auraient continué, sur le côté droit du piédestal, la moulure et la plinthe en retour d'angle du panneau I. Le N° I aurait donc occupé la moitié droite de la face antérieure du socle, et sa tranche, pourvue d'une moulure et d'une plinthe, aurait commencé la face latérale droite. Au dire de M. W. Amelung, aucun des N°s II et III ne peut être juxtaposé, sur le front du piédestal, à gauche du N° I, parce que leurs profils inférieurs ne concordent pas tout à fait avec le sien : ce sont donc des panneaux latéraux, dont les détails auraient été un peu plus accentués, parce qu'ils ne recevaient pas la lumière de face. La place laissée vide sur la moitié gauche du front reviendrait donc au panneau qui manque, lequel devait être aussi pourvu d'une moulure et d'une plinthe en retour d'angle sur sa tranche gauche.

Ceci posé, lequel des deux numéros, II et III, appliquer sur le côté droit, lequel sur le côté gauche du socle? Une ingénieuse remarque de M. Amelung résout la question. Sur le N° III, l'intervalle du champ lisse entre la Muse aux flûtes et l'arête gauche est plus large que la distance entre la Muse assise et l'arête droite. La différence équivaut à 5 ou 6 centimètres, c'est-à-dire à l'épaisseur d'une tranche de plaque. Si donc l'on dispose le N° II d'équerre contre le revers du N° III, la compensation se fait de ce côté, et la Muse assise se trouve reculée à la distance voulue de l'arête latérale du socle. La même constatation s'applique au N° II où la Muse au volumen s'éloigne de l'arête gauche beaucoup plus que la Muse à la cithare de l'arête droite. On en doit conclure que le N° II devait se placer en retour d'angle au revers du N° IV (perdu). La Muse au volumen d'un côté, la Muse assise de l'autre, marquaient les termes extrêmes de la composition.

Dans cet exposé de la théorie de M. Amelung, je n'ai cessé d'employer le conditionnel : c'est que je la considère moins comme une solution définitive que comme une hypothèse nouvelle. Sans doute, cette combinaison a, sur celle de M. Waldstein, l'avantage de ramener le piédestal

a des proportions plus raisonnables : 2m70 de long sur 1m47 de profondeur (en ajoutant la tranche des panneaux de front à la longueur des plaques latérales). Sur une plate-forme de ces dimensions, les trois personnages du groupe pouvaient tenir à l'aise, sans être pour cela colossaux. De plus, la décoration des côtes est assurée. Mais je crois devoir maintenir les objections précédentes contre la juxtaposition de deux plaques contigues sur le front : cet arrangement ne peut aboutir qu'à une disharmonie des plus choquantes. Il me semble, a priori, inacceptable d'ôter du centre le sujet principal, la lutte de Marsyas et d'Apollon. Cette disharmonie, il est vrai, est ici moins tangible puisque, par une heureuse coïncidence, la plaque supposée contigue à l'Apollon est précisément celle qui manque. Mais il est impossible de se la figurer différente des autres : elle devait aussi représenter une triade de Muses. Or, chacune des plaques existantes représente visiblement un sujet indépendant, se suffisant à lui-même et composé de manière à être vu à part. Il faudrait donc imaginer, pour ce panneau privilégié, une composition particulière, non autonome, avec des personnages reliés plus directement à la scène voisine. Or, la posture de l'Apollon n'est guère favorable à cette hypothèse.

Et, même en concédant à M. Amelung que les Muses de cette plaque manifestaient, par leurs attitudes, moins d'indifférence que leurs sœurs à l'égard des acteurs principaux, l'ensemble ne peut être restitué d'une manière satisfaisante. L'exemple du Putéal de Corinthe, loin de confirmer les vues de M. Amelung au point de vue esthétique, en est, au contraire, la plus frappante négation. Car, bien que ce monument fût rond, il a une face principale, et la composition s'ordonne autour d'un personnage central : l'Athéna. Si l'on voulait appliquer cette frise circulaire à un socle carré, on la décomposerait en deux panneaux plans : la face antérieure comprenant le Jupiter assis, l'Athéna et la Parque assise, la face postérieure comprenant les deux autres Parques et l'Hermes.

Quant aux indices matériels allégués par M. Amelung, je me refuse, malgré l'autorité et la compétence d'un observateur tel que M. Dörpfeld, à leur attribuer une valeur absolue. Je ne me rappelle pas avoir remarqué rien de semblable, au moment où les plaques étaient parfaitement visibles sur toutes leurs faces. Le ravalement des corniches et des plinthes d'angle, en saillie sur les tranches angulaires, aurait été opéré par les Byzantins, au dire de M. Amelung, pour faciliter la juxtaposition des plaques employées au dallage d'une église. Je me souviens très bien que ce dallage, où entraient les morceaux les plus disparates, chapiteaux renversés, bas-reliefs et dalles lisses, était loin d'être un travail soigné. Les ouvriers qui auraient alors procédé au ravalement se seraient peu souciés de polir la surface des tranches : quelques coups de ciseau ou de marteau auraient parfaitement fait l'affaire, et les traces de ce travail seraient plus apparentes et plus grossières. Si donc il est actuellement possible de discerner sur la

tranche de certaines plaques, au niveau de la corniche et de la plinthe, des traces d'épannelage, comme elles sont très peu marquées, je les croirais contemporaines de la pose des plaques sur le monument primitif : il s'agirait d'un travail de rectification opéré avec soin pour obtenir plus de précision dans l'appareillage. Quant aux bandes lisses observées au revers des plaques, le long des arêtes verticales, je demeure sceptique, sinon sur leur existence, tout au moins sur la destination qui leur est attribuée. Elles s'expliqueraient aussi bien par la nécessité d'appliquer les plaques à ces pilastres d'angles dont j'ai admis la nécessité dans un piédestal carré. Il en est de même des trous de scellements. Au reste, il me semble que ces observations n'ont pu être faites dans de bonnes conditions, les plaques ayant été, aussitôt après leur transfert au Musée central d'Athènes, scellées contre un mur. Il ne serait donc pas superflu de procéder à une enquête plus approfondie; je me permets d'attirer sur ce point la bienveillante attention de l'Éphore général des antiquités. Si M. Cavadias veut bien faire desceller les plaques et les soumettre à un examen spécial, je me rendrai à l'évidence, si évidence il y a. En attendant plus ample informé, je réserve, comme par le passé, mes prédilections pour le système du piédestal carré avec, sur chaque face ou tout au moins sur trois de ses faces, un panneau composé pour être vu isolément.

Date.

Il me reste à examiner la question de la date et celle de l'attribution à Praxitèle. A vrai dire, ces deux questions ne peuvent être complètement séparées. Car la construction du piédestal et sa décoration doivent, *à priori*, être considérées comme contemporaines de l'exécution du groupe par Praxitèle. L'hypothèse que le socle n'aurait été terminé que longtemps après la pose des statues suppose un fait anormal : elle ne peut se produire qu'autorisée et justifiée par des arguments péremptoires, et non par de vagues impressions. Il s'agit donc d'examiner si, oui ou non, les bas-reliefs mantinéens portent la marque du IVe siècle; — s'il y a, au contraire, des raisons décisives de leur attribuer une date postérieure : cet examen ne préjuge en rien l'intervention personnelle de Praxitèle dans cette œuvre.

Comparaison avec les bas-reliefs néo-attiques.

Il faut d'abord déblayer le terrain d'une controverse sans valeur.

Le premier, Overbeck, avec une satisfaction mal dissimulée et une ardeur bien imprudente, s'inscrivit en faux contre mes conclusions et se fit le porte-voix de l'opposition anti-praxitélienne. Il s'appuyait alors sur le témoignage anonyme d'un « *guter deutscher Kenner* » qui jugeait les Muses mantinéennes comme une copie romaine d'un modèle grec (1). Il y joignait une déclaration de M. Hirschfeld, lequel transi-

(1) M. Wolters (*Classic. Rew. loc. cit.*), a allégué en faveur d'une date postérieure à Praxitèle la nature des trous de scellement. Cet argument n'est pas sérieux, car les scellements de nos plaques n'ont pas une forme caractéristique qui permette de les dater.

geait pour le 2ᵉ siècle avant J.-C. Quelque temps après, Overbeck, de passage à Athènes, me déclarait nettement que la vue des marbres originaux n'avait en rien amélioré son impression. Toutefois, les affirmations en sens contraire de MM. Furtwängler, C. Robert, Loschke et Waldstein ébranlèrent sans doute sa confiance en lui-même et en ses premiers oracles. La quatrième édition de la *Griechische Plastik* nous apporta, sous forme d'une complète volte-face, le résultat de ces luttes intérieures. L'auteur se rallie au système de M. Waldstein. De son côté, M. Hauser, l'auteur des *Neu-Attische Reliefs*, parut devoir munir les anti-praxitéliens d'armes perfectionnées : il refusait aux Muses mantinéennes les honneurs du IVᵉ siècle et leur concédait une modeste place dans le troupeau des bas-reliefs néo-attiques, c'est-à-dire de ces rejetons abâtardis qu'un siècle décadent façonnait avec les procédés du grand art, sans en avoir l'inspiration. Toutefois les arguments de M. Hauser reposent sur une pétition de principe. Étant donné que le style néo-attique est en partie une contrefaçon du style du IVᵉ siècle et que nous possédons de ce dernier très peu d'œuvres datées, la difficulté de distinguer la copie de l'original nous oblige souvent à suspendre tout jugement. L'essentiel serait d'abord d'avoir une notion claire du style propre aux bas-reliefs du IVᵉ siècle. L'exemple suivant fait ressortir l'incertitude de cette méthode. Parmi les œuvres soi-disant néo-attiques auxquelles M. Hauser compare les Muses mantinéennes, figure, en première ligne, le Putéal de Madrid. L'analogie entre les deux monuments le détermine à les classer dans la même série. Or, M. Walther Amelung se sert, au contraire, des bas-reliefs mantinéens pour attribuer le Putéal de Madrid au IVᵉ siècle (1). De même, tandis que M. Hauser va rechercher dans certaines stèles funéraires de Rhénée le type des Muses mantinéennes, avec leur visage rond, leurs contours gras, leurs lèvres épaisses, aux commissures profondes, et leur menton court et saillant, M. Walther Amelung reconnaît à tous ces traits un air praxitélien. Au reste, M. Hauser s'est avisé de l'insuffisance de ses rapprochements, puisqu'il a renoncé depuis à classer les Muses mantinéennes parmi les œuvres néo-attiques.

Ainsi, tout rapprochement avec les bas-reliefs dits néo-attiques pèche par la base. On est d'autant plus fondé à exclure ceux-ci de la discussion qu'ils forment un groupe de monuments très spécial : ce sont des autels, des bases triangulaires de trépieds ou de candélabres, des putéals, des vases en marbre. Ils représentent des danseuses, des bacchantes, des silènes, surtout des scènes d'orgie et de mystères. Leur destination, comme leur facture, n'a rien de commun avec notre monument. Celui-ci, par sa simplicité et la gravité sculpturale de son style, par l'allure de sa composition et par sa nature même, détonerait au milieu de cette série où tout esprit non prévenu ne saurait lui découvrir

(1) *Die Basis v. Praxiteles*, p. 15.

un équivalent. Car ceux que M. Hauser mettait jadis en parallèle avec lui ne furent eux-mêmes introduits dans ce groupe qu'à grand renfort d'hypothèses (1). Donc, si l'on veut se placer sur un terrain solide, mieux vaut comparer nos plaques avec les monuments authentiques du IVe siècle, constater les analogies qu'elles présentent avec eux et discuter si les dissemblances sont telles qu'elles doivent motiver leur exclusion de cette série, ou si, au contraire, elles ne doivent pas plutôt leur assigner dans cette série une place à part.

De tous les arguments intrinsèques que j'avais fait valoir en faveur du IVe siècle, en particulier la faiblesse du relief, la simplicité des moulures, la sobriété de la composition, l'absence de pittoresque et des attributs particuliers aux Muses hellénistiques, le calme des figures espacées et l'influence évidente des modèles du Parthénon, aucun n'a perdu sa force. La publication des sarcophages de Sidon est venue, depuis, nous apporter des éléments nouveaux et un terme de comparaison des plus démonstratifs. On ne saurait nier l'étonnante analogie entre les attitudes et les draperies des *Pleureuses* et celles des Muses mantinéennes. L'importance du rapprochement s'augmente d'une donnée chronologique (2). M. Studniczka présume que le sarcophage des *Pleureuses* contenait les restes du roi de Sidon, Straton Ier le Philhellène, proxène d'Athènes, assassiné par sa femme vers 360. Mais tout porte à croire qu'il avait, de son vivant, une dizaine d'années plus tôt, commandé son sarcophage à un artiste athénien. Les monarques orientaux, les rois de Sidon en particulier, prenaient d'avance leurs précautions contre l'incurie et la parcimonie de leurs héritiers. Par suite, l'exécution du sarcophage des *Pleureuses* peut être placée sans invraisemblance au plus tard en l'an 370 avant J.-C. Les Muses de Mantinée paraissent à M. Studniczka plus jeunes de quelques années. En effet, chez les *Pleureuses*, les formes plus massives et plus matronales, les draperies traitées en grands pans largement plaqués, laissent, malgré le fini de l'exécution et la dignité des attitudes, une certaine impression de lourdeur. Les visages, avec leur coiffure de bandeaux ondulés et leurs joues pleines, ne sont pas exempts de mollesse. On relève au contraire, chez les Muses mantinéennes, des duretés, de la sécheresse dans le détail des draperies, une facture plus expéditive, bref de l'inégalité et comme de l'indécision, notamment dans les figures de la plaque II (Muse à la Cithare). Mais les silhouettes semblent plus sveltes et le dessin plus distingué. Le modelé plus discret disparaît sous l'étoffe, dont les agencements compliqués, les plis multiples et brisés visent à l'effet pittoresque. Il y a là toute une science nouvelle de la draperie : ce n'est pas encore la coquetterie des figurines de terre cuite, où les jeux de l'himation et du voile s'amusent à intriguer la

Comparaison avec les œuvres du IVe s.

(1) Hauser. *Neu-attische Reliefs*, p. 150 et suiv.

(2) *Jahrb. d. K. arch. Instit.* 1894. IX, p. 211, 225.

curiosité. Mais c'est déjà la recherche de raffinements intéressants pour l'œil : l'étoffe, réduite en petits plis, contournée, repliée autour du buste, forme au corps une enveloppe animée, dont l'élégance s'affranchit des conventions du placage plastique en usage à l'époque précédente ; elle ne tire son charme que de la réalité vivante. L'artiste évite avec soin la monotone retombée des grandes surfaces lisses ; il superpose les plans, multiplie les lignes brisées et les torsades, subdivise les masses en menus détails. L'himation s'enroule autour de la taille ou sous les seins comme une grosse ceinture ; il encadre la poitrine et laisse à découvert, au dessous des genoux, le chiton aux plis tuyautés. Les lignes verticales du chiton partent du sol sans traîner : elles dissimulent le mouvement des jambes et forment à la masse drapée un support à la fois svelte et solide.



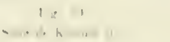


Fig. [illegible]
Stèle de K[illegible] (1).



Fig. [illegible]
Stèle funéraire (2).

(1) Trouvée dans une cabane, entre la porte D et la source des Méliastes. Elle représente une femme drapée de la tunique talaire et tenant entre ses mains un coffret à bijoux. L'inscription [illegible] paraît s'être surajoutée à d'autres, qui ont été martelées, mais dont quelques linéaments indistincts subsistent.

(2) Trouvée dans les ruines d'une chapelle byzantine d'Hagios Athanasios, à l'intérieur de l'enceinte, près de la sortie de la route nationale. — H. 0.97. — L. 0.5[illegible]. — Ep. 0.18.

Les origines de cette réaction dans le traitement de la draperie n'échappent peut-être pas à nos recherches. Entre les bouillonnements un peu emphatiques du costume ionien avec ses envolées de fines étoffes chères à l'école de Phidias, et la simplicité un peu plate du costume dorien, tels que le représentent les métopes d'Olympie, il y avait place pour une école du juste milieu. On pouvait songer à restituer à la draperie son rôle de vêtement : il suffisait de la traiter à l'état de repos, d'en user sans en jouer, de profiter de ses ressources avec modération et naturel, c'est-à-dire d'associer la souplesse et la virtuosité attiques à la sobriété dorienne. Cette fusion paraît s'être accomplie vers la fin du V[e] siècle ; l'Eiréné de Céphisodote nous en offre le spécimen le plus accompli (1). Rien ne nous empêche donc d'admettre que cette manière plus simple et plus familière, déjà en germe dans les œuvres d'Alcamène, n'ait trouvée dans l'art de Céphisodote sa formule la plus nette. Nous en avons vu dans le bas-relief mantinéen de la *Femme au Foie* une application des plus intéressantes. Les successeurs de Céphisodote, s'emparant de cette formule, s'appliquèrent à la moderniser, à la dépouiller de son austérité un peu rigide, sans abandonner pour cela le principe du retour à la réalité. Déjà les *Pleureuses* et plusieurs bas-reliefs funéraires attiques de la fin du V[e] et du début du IV[e] s. nous montrent le progrès en ce sens. Les Muses mantinéennes viennent clore cette série et en ouvrir une nouvelle, avec une recherche plus marquée de la variété et du pittoresque. On peut, sans imprudence, faire honneur de cette seconde rénovation à Praxitèle, qui aurait ainsi poussé à ses dernières conséquences la méthode inaugurée dans l'atelier paternel.

Les draperies.

Ce qui autorise cette supposition, c'est l'étude très suggestive de la draperie dans l'Hermès d'Olympie. Elle révèle, en effet, chez l'artiste, comme l'a remarqué avec beaucoup de pénétration M. Furtwängler (2),

(1) Cf. le Sophocle du musée de Latran, identifié par Klein avec le *Continuans manu (v)elata* de Céphisodote, qui serait de 394 environ av. J.-C. (*Eranos Vindob.* p. 142. — Plin. XXXIV, 87. — Klein. *Praxiteles*, p. 99).

(2) *Meisterwerke*, p. 533. — La draperie de l'Hermès n'est plus dans la manière de Céphisodote, telle qu'on peut la juger d'après le groupe d'Eiréné et Ploutos. Il y a là un argument sérieux contre l'attribution de l'Hermès à Céphisodote. La ressemblance des têtes peut très bien s'expliquer par l'influence sur Praxitèle des traditions paternelles. De ce que Pline attribue à Céphisodote l'exécution d'un groupe de Mercure et de Bacchus, il ne s'ensuit pas forcément qu'un groupe analogue, trouvé à Olympie sous le nom de Praxitèle, doive être enlevé à celui-ci pour être mis au compte de son père. Céphisodote a pu sculpter le groupe signalé par Pline ; et son fils a pu, de son côté, traiter le même sujet, en prenant de l'œuvre paternelle ce qui lui convenait. Quant à affirmer l'incompatibilité de la facture de l'Hermès avec le style de Praxitèle jugé d'après des copies ou d'après des œuvres qualifiées d'originales et arbitrairement attribuées au maître par comparaison avec ledit Hermès, c'est un procédé de discussion aussi audacieux qu'inconséquent.

un parti pris de virtuosité dans le traitement des étoffes. Par un contraste étrange, le délicat modeleur de tant de nudités sensuelles nous apparaît aussi comme l'habilleur le plus expert des figures drapées. Ce tronc d'arbre où s'appuie l'Hermès, il ne l'a pas simplement couvert d'un pan d'étoffe posé au hasard ; il l'a vêtu avec le même raffinement qu'un corps vivant. A cet égard, les Muses mantinéennes fournissent un précieux répertoire de combinaisons variées. L'archéologie essaye d'en tirer profit. Déjà les sobres aperçus de M. Furtwængler sur ce sujet ont illuminé la route où les savants allemands se lancent sans hésiter. M. Walther Amelung semble convaincu qu'un pli de vêtement vaut une signature. En prenant pour criterium le système de draperie des Muses mantinéennes, il restitue à l'école de Praxitèle nombre de statues qui ne s'attendaient pas à cet honneur.

On pourrait, semble-t-il, retrouver un souvenir de ces arrangements dans les deux stèles funéraires mantinéennes représentées page 554.

Coiffures

Les coiffures méritent aussi d'attirer l'attention. Ces nattes entrecroisées au sommet de la tête, ces touffes relevées en chignon ont produit une impression défavorable sur certains archéologues. Ceux pour qui les bandeaux ondulés, courant au-dessus de chaque tempe ou bien relevés en bourrelet circulaire autour du front, constituaient l'invariable formule de la coiffure classique, en particulier celle des têtes praxitéliennes, ceux-là se sont insurgés contre l'attribution à l'époque de Praxitèle de ces modes compliquées et soi-disant décadentes. Je ne nie pas qu'en matière de coiffures les sculpteurs attiques du IVe siècle n'aient hautement manifesté leur prédilection : il suffit de parcourir la série des stèles funéraires de la fin du Ve et du IVe s. pour connaître leurs goûts. Mais, cette mode plastique n'a-t-elle pas l'air d'une convention ? La mode réelle s'accommode moins longtemps de l'uniformité ; elle aime le changement et nous étonne par la soudaineté de ses caprices. Or, la sculpture de l'an 400 à l'an 330 environ se montre encore trop éprise d'idéalisme pour faire des concessions aux goûts passagers d'un jour. Elle préfère se tenir dans la même note continue, dans la même formule, un peu banale à force d'être répétée. Parfois cependant, un artiste plus amoureux de vérité hasarde une infidélité au bandeau traditionnel ; il risque soit des enroulements de nattes, soit des frisures ou des côtes parallèles (1). Ces hardiesses font un peu l'effet

(1) Sur le monument de Dion, de Lysistrate et de Kallierateia, la paléographie des inscriptions indique nettement la première moitié du IVe siècle. Voy. *Attisch. Grabreliefs*, pl. LXXI, CVIII, LXIX, LXVIII, XL. Voy. aussi les exemples cités par Furtwængler, *Collect. Sabouroff*, pl. XXII. — *Athen. Mitth.*, 1885, pl. VIII. — *Meisterwerke*, p. 665, Note 1. — Je n'insiste pas sur le sarcophage Chigi ; si l'attribution au IVe siècle de ce monument ne soulève pas d'objection dirimante, elle repose surtout sur la comparaison avec les Muses de Mantinée : il y aurait donc pétition de principe à faire intervenir ce sarcophage dans la

de néologismes au milieu d'une page classique. Toutefois le fait est là : dès la première moitié du IVe siècle, on voit apparaître, sur des monuments attiques originaux, des coiffures analogues à celles de nos Muses. On ne saurait donc tirer de ce détail un indice chronologique en faveur d'une attribution à l'époque hellénistique. J'y vois, comme dans la draperie, un trait de modernisme, imputable à l'esprit novateur de l'artiste, mais non une preuve de décadence (1).

On concluera des observations précédentes que les *Pleureuses* et les Muses mantinéennes appartiennent à la même époque de transition qui, de 390 à 360 avant J.-C., vit l'évolution de la sculpture passant du style sévère du Ve siècle au style gracieux de la fin du IVe. Les *Pleureuses* conservent encore une allure phidiesque dans le cadre ornemental de l'Érechthéion : elles sont comme le dernier legs du Ve siècle. Les Muses annoncent déjà l'époque suivante : elles marquent l'avènement d'une école plus jeune et de tendances plus modernes. Dans ce mouvement, qui entraîne l'art vers des voies nouvelles, il n'est pas douteux que la plus grande part d'initiative ne doive être faite au génie personnel de Praxitèle.

Rapports avec les « Tanagres. »

J'avais déjà signalé la parenté des Muses mantinéennes avec les figurines de Tanagra, mais je ne pensais pas que la priorité des Muses pût être discutée. La céramique ne donne pas le branle au grand art. Le coroplaste et le peintre de vases vivent d'imitation. Leur rôle consiste à interpréter les chefs-d'œuvre du marbre et du bronze et à appliquer à leur technique spéciale les idées des grands maîtres. Comme l'a dit M. Pottier (2) : « Le souffle qui descend des marbres... arrive jusqu'aux maquettes d'argile que l'on pétrit en Béotie ». L'apparition des terres-cuites tanagréennes, dont on plaçait jadis les débuts vers la fin du IVe siècle et les premières années du IIIe, est aujourd'hui rattachée par de bons juges à l'influence immédiate de Praxitèle et de ses disciples (3). Cette filiation ne pouvait être aperçue ni démontrée au temps où l'art transitoire de la première moitié du IVe siècle ne nous était pas directement connu. La découverte de Mantinée a comblé cette lacune de la discussion présente. Même observation pour la Muse (Kora) de Vienne (*Jahrb. der œsterr. Kunstsamml*, 1893, p. 10. — S. Reinach. Courrier de l'art antique. *Gaz. des Beaux-Arts*, 1895, p. 159. — Klein. *Praxiteles*, p. 363), et pour l'Urania (Koré) du Vatican (Amelung. *Die Basis des Praxiteles*, p. 53. — Klein. *Praxiteles*, p. 359).

(1) De même les bretelles entrecroisées, si fréquentes sur les vases peints, se retrouvent dans le costume du Ve siècle. Voy. la Séléné du fronton Est du Parthénon, et le bronze de l'aurige de Delphes (*Rev. de l'art anc. et mod.* 1897, p. 292). — Sur la guitare de la Muse assise, voy. l'article de Th. Reinach (*Rev. Ét. gr.* VIII, 1895, p. 374).

(2) *Les statuettes de terre-cuite dans l'antiquité*, p. 76.

(3) Pottier. *ibid.* — Furtwængler. *Meisterwerke*, p. 682. — Rayet. *Études d'arch. et d'art.*, p. 300. — Collignon. *Manuel d'Archéol.*, p. 244. — Heuzey *Monuments grecs*, 1874, p. 6.

manière la plus heureuse. Par elle, et par les *Pleureuses*, nous possédons un trait d'union entre l'art du Vᵉ siècle et celui des terres-cuites. La même plaque nous permet de suivre les phases de cette évolution. Dans la Muse aux flûtes, on retrouve un dernier reflet des figures du Parthénon ; dans la figure centrale, se dessine la statue drapée à la manière praxitélienne, type qui fit aussitôt fortune et dont nos musées possèdent tant de répliques ; enfin, dans cette charmante Muse assise, unique dans la sculpture grecque, et qui a déjà la grâce toute moderne d'une figurine, on peut saluer le type précurseur des plus exquises créations des coroplastes. Ainsi sont reconstitués les titres de propriété de Praxitèle dans l'art tanagréen (1).

Au reste la comparaison des têtes de nos Muses (2) avec celle de l'Hermès d'Olympie suffirait à édifier tout œil non prévenu. C'est la même inclinaison gracieuse de la tête, le même regard baissé et comme atténué par une expression de pudeur et de joie calme. Les yeux longs, le front étroit, la base du nez large, l'ovale aminci de la figure, les paupières adoucies, le menton court et la moue caractéristique de la lèvre infé-

(1) La main posée sur la hanche passe pour être une trouvaille de Praxitèle. Elle se trouve déjà dans le *Contionans* du musée de Latran (Voy. p. 335.) Comparez la Muse centrale de la plaque II avec l'attitude du Satyre praxitélien, et celle de nombreuses figurines béotiennes. M. Max Mayer (*Ath. Mitth.* XVII, 1892, p. 261-264), présume que le type drapé des figurines tanagréennes dérive directement de Praxitèle par l'intermédiaire du groupe des *Thespiades*. Cette œuvre mentionnée par Pline (*H. N.* XXXIV, 69. — XXXVI, 39) parmi les marbres, puis parmi les bronzes signés du maître, fut enlevée par Mummius et cédée à Lucullus, qui la dédia au temple de la Félicité. Ces Thespiades, d'après M. Meyer, ne seraient autres que des Muses ; les bas-reliefs de Mantinée seraient en quelque sorte une première ébauche du groupe de Thespies. Finalement, la présence de ces statues célèbres en Béotie expliquerait la prédilection des coroplastes tanagréens pour le type de la figurine drapée, si voisin des Muses mantinéennes. — M. Walther Amelung rejette ces conclusions pour les raisons suivantes : 1° Le groupe des Thespiades doit être reconnu dans les Muses du Vatican, réplique praxitélienne, dont la parenté avec les terres-cuites ne paraît pas très étroite ; 2° Praxitèle a plusieurs fois travaillé en Béotie, à Platée, à Thèbes, à Thespies deux fois. On ne saurait donc attribuer au groupe des Thespiades un rôle prépondérant ; 3° enfin Tanagra n'est pas si éloignée d'Athènes qu'on ne puisse admettre une influence directe de l'art attique sur celui des coroplastes (W. Amelung, *Die Basis des Praxiteles*, p. 31 et 47). — On sait d'autre part (Paus. IX, 30, 1) que Céphisodote avait exécuté trois des neuf Muses du groupe héliconien complété par Strongylion et Olympiosthènes.

(2) Les têtes groupées sur la planche IV ont été reproduites d'après les moulages du Musée d'archéologie de l'Université de Lille. La photographie directe sur les originaux ne m'avait rien donné de bon ; la paroi de la salle, à Athènes, est éclairée par un jour de côté qui produit des ombres trop noires.

rieure un peu épaissie rappellent autant de traits familiers aux figures praxitéliennes (1). Ce qui complète la ressemblance, c'est le sourire insaisissable qui flotte autour de la bouche, nettement limitée par les fossettes des commissures. Cet air d'aménité qui éclaire tout le visage d'un reflet de bonté, voilà la signature de Praxitèle. Par cette note nouvelle, l'art du IVe siècle, de plus en plus avenant et naturel, prélude aux aimables et spirituelles fantaisies des coroplastes.

Ainsi, les nouveautés des bas-reliefs mantinéens sont, pour notre connaissance imparfaite de l'art du IVe siècle dans ses débuts, une surprise et une révélation. Mais elles ne peuvent être invoquées comme un cas d'exclusion. Ne nous attardons pas à notre surprise, mais profitons des enseignements que cette œuvre nous apporte.

Arguments extrinsèques.

Si nous passons maintenant aux arguments extrinsèques, nous y trouverons des preuves subsidiaires dignes d'intérêt. Quelle que soit la chronologie adoptée pour le détail de la carrière de Praxitèle, le texte de Pline en demeure l'élément essentiel : c'est dans la 104e Olympiade, c'est-à-dire aux alentours de 362, que se place l'*acmé* de Praxitèle. Ses travaux à Mantinée ne sont certainement pas antérieurs à l'an 370, date de la reconstruction de la ville. Car il faudrait remonter jusqu'au delà de 385, c'est-à dire avant le diœcisme, pour trouver une date favorable : or, l'artiste, qu'il fût né en 404, comme le suppose M. Klein (2) ou vers 390, comme on l'admettait auparavant (3), était alors trop jeune, et, d'ailleurs, la situation politique de Mantinée trop incertaine. L'époque la plus propice à l'activité de Praxitèle à Mantinée se restreint à la période 371-365. C'était juste le moment où le jeune artiste, déjà célèbre, allait entrer en pleine gloire ; en effet, d'après les calculs de M. Klein (4), les Aphrodites de Cos et de Cnide ont dû être exécutées dans les années qui suivirent le synœcisme de Cos en 365. Je rattacherais volontiers la commande des Mantinéens au voyage de Lycomèdes à Athènes en 366, lorsque le brillant démagogue alla solliciter l'alliance d'Athènes contre la tyrannie menaçante de Thèbes (5). A ce moment, le Letôon contigu à l'Asclépieion (6), et l'Héraion, rebâtis depuis 371, devaient être prêts à recevoir les groupes commandés.

(1) Voy. dans W. Amelung (*Die Basis v. Praxiteles*, p. 73), une analyse comparée des détails de la figure chez Skopas et chez Praxitèle. — Cf. Klein, *Praxiteles*, ch. XIII.

(2) *Praxiteles*, p. 16.

(3) Collignon, *Hist. de la sculpt. grecque*, II, p. 255.

(4) *Praxiteles*, p. 16, 17.

(5) Voy. plus haut, p. 450.

(6) L'Asclépieion avait dû être terminé un peu avant 418, pour recevoir la statue d'Alcamène, qui *florissait* trois générations avant Praxitèle (Pausan. VIII, 9, 1).

Un autre indice chronologique peut être tiré du sujet même des bas-reliefs. J'ai rappelé plus haut (1) la corrélation entre le mythe d'Apollon et de Marsyas et les polémiques musicales qui mirent aux prises, à la fin du Ve siècle, les partisans de la cithare et ceux de la flûte. Que les innovations de Philoxenos de Cythère et de Timothée de Milet aient inquiété à Sparte et à Athènes l'orthodoxie des admirateurs du chant apollinien et du mode dorien, cela se conçoit. Mais on ne s'étonnera pas d'entendre jusqu'en Arcadie l'écho de ces controverses artistiques et de ces querelles d'école, si l'on se rappelle le rôle prépondérant de la musique dans l'éducation et dans la vie du peuple montagnard et pastoral par excellence. Les règlements qui, au dire de Polybe, rendaient obligatoires dans les villes arcadiennes l'étude et l'exercice de la musique, remontaient à une haute antiquité. Or, divers témoignages nous ont appris que Mantinée possédait une école musicale et orchestique très renommée. Les tendances de cette école avaient été nettement conservatrices avec un maître appelé Tyrtaios par Plutarque (2) : il proscrivait la musique moderne, l'emploi du genre chromatique, les changements de ton, les instruments à cordes nombreuses. Il s'en tenait à un seul mode ou à un petit nombre de modes choisis parmi les plus calmes, c'est-à-dire au mode dorien et à ses dérivés. La célébrité de cette école attira à Mantinée le fameux Aristoxène de Tarente, qui méditait de rendre à la musique son antique simplicité (3). Le séjour d'Aristoxène dans le Péloponnèse se place vers l'an 343, puisqu'il s'y rencontra avec Denys le Jeune retiré à Corinthe. Il est tout naturel que, 23 ans auparavant, alors qu'ils renaissaient à la vie politique et rêvaient pour leur démocratie intelligente les plus brillantes destinées, les Mantinéens aient chargé Praxitèle de symboliser en une œuvre durable les mérites de leur art musical. Apollon, vainqueur de Marsyas et entouré de son chœur de Muses, n'était pas déplacé chez eux.

J'ajouterai un autre argument. Dans ces querelles musicales la politique intervient. M. Collignon (4) a montré l'antipathie soudaine des Athéniens pour la flûte béotienne symbolisée par les représentations du mythe d'Athéna jetant les flûtes de Marsyas.

L'art de Myron s'était mis au service du patriotisme athénien. Or, les Béotiens ne sont-ils pas justement les ennemis de Mantinée avant et après 362 ? Pourquoi ne pas supposer une intention maligne, analogue à celle qui avait inspiré Myron, dans le sujet imposé à Praxitèle pour ses bas-reliefs ? On notera que les groupes sculptés par l'artiste athénien célèbrent des divinités du cycle argien et attique, Léto et les

(1) Voy. p. 336.

(2) Plut. *de Musica*, 32.

(3) Suidas, *Fr. hist. graec.*, II, p. 269. — Themistius, Orat. XXXIII, p. 364.

(4) *Hist. de la Sculpt. gr.*, I, p. 464.

Létoïdes, Héra avec Athéna et Hébé (1). C'était la glorification par le marbre de la vieille alliance mantinéo-attico-argienne, renouvelée non plus contre Sparte, mais contre Thèbes. Pour ces raisons, une date contemporaine des négociations qui ont précédé la bataille de 362 me paraît encore s'imposer.

La précédente discussion a, je crois, établi deux faits : 1° le groupe du Létôon a été exécuté par Praxitèle vers 366; 2° le sujet des bas-reliefs de la base indique une date contemporaine. De fait, leur composition et leur manière nous ont décelé une œuvre de l'époque transitoire comprise entre 380 et 360. Donc, le groupe et sa base ne peuvent être séparés; ils ont été conçus ensemble; ils ont fait partie du même *projet*. C'est pourquoi il m'a bien fallu, dans cette argumentation chronologique, produire certains arguments où la question d'attribution était effleurée. Il me reste à prendre celle-ci corps à corps et à mesurer la part personnelle de Praxitèle dans ces sculptures : s'agit-il d'une simple influence ou d'une exécution, partielle ou intégrale, par le ciseau du maître? M. Furtwängler, avec sa netteté ordinaire, opine pour ce dernier parti. Les bas-reliefs mantinéens seraient de la main même de Praxitèle; ils se placeraient au début de la série praxitélienne. Ce serait un travail de jeunesse, antérieur d'une vingtaine d'années à l'Hermès d'Olympie, œuvre de maturité exécutée en 343, au moment de l'alliance entre les aristocrates d'Élis et ceux d'Arcadie. Malgré l'autorité d'un juge comme M. Furtwängler, malgré les séductions d'une hypothèse qui grandirait singulièrement la valeur de notre découverte en nous permettant d'inscrire sur ces bas-reliefs la signature unique de Praxitèle, je ne puis me résoudre ni à les placer si haut dans mon estime ni à accepter sans réserves la chronologie du savant archéologue. Il me semble impossible de désigner Praxitèle comme un débutant à l'époque précise où Pline le représente en pleine possession de de son talent : il me semble également difficile de fermer les yeux sur les lourdeurs de l'Hermès d'Olympie au point d'y voir une œuvre d'impeccable et souveraine maîtrise. Je crois plutôt que l'Hermès est un travail de jeunesse, et je lui maintiendrais l'ancienne date de 363, c'est à dire une date voisine de l'exécution du groupe mantinéen. Quant à nos bas-reliefs, il faut évidemment les apprécier au prorata de leur valeur réelle, ni surfaite, ni méconnue.

Participation de Praxitèle.

M. Klein, dans son livre récent sur Praxitèle, étude pleine d'aperçus ingénieux et de jugements finement exprimés, mais d'une logique parfois flottante, paraît disposé à nier le caractère praxitélien de ce monument. Mais, par une inconséquence dont les archéologues sont assez coutumiers, il reconnaît ce caractère à certaines répliques signa-

(1) Cette indication permet d'attribuer aux deux groupes à peu près la même date.

lées comme praxitéliennes par W. Amelung, et cela par comparaison avec les Muses mantinéennes. En effet, le processus a été le suivant : les Muses mantinéennes sont praxitéliennes, donc les statues qui ressemblent à ces Muses le sont aussi. M. Klein voudrait, de ce syllogisme, ne retenir que la conclusion et rejeter les prémisses. Le rapprochement de l'Urania (Koré) du Vatican, de la Koré de Vienne avec le nom de Praxitèle a été suggéré par le monument de Mantinée ; par conséquent, si la source de la suggestion est éliminée du débat, toutes les conséquences déduites de ces analogies doivent s'annuler *ipso facto*.

Mais, si les circonstances qui ont provoqué l'érection du monument mantinéen, si l'étude des draperies et des têtes comparées à l'Hermès d'Olympie, nous autorisent à maintenir l'épithète de praxitélienne à propos de notre base, qu'est-ce donc qui nous empêcherait de compter ces sculptures parmi les œuvres originales de Praxitèle ?

Ici, je dois reprendre les observations premières que j'avais jadis présentées sur la pauvreté et la sécheresse de l'exécution, sur la gaucherie de certaines attitudes, notamment dans l'esclave scythe et le Marsyas. La composition des panneaux n'est pas exempte de reproches : si chaque panneau a son autonomie, s'il est ordonné de façon à être vu à part, c'est que le sujet ne devait pas se développer sur une frise continue. Mais, à l'intérieur de chaque panneau, l'isolement des personnages les uns par rapport aux autres leur donne un faux air de copies, faites d'après des originaux séparés : ce seraient comme autant de statues transportées en bas-reliefs dans un essai de groupement assez maladroit.

On reconnaît quelques uns des modèles antérieurs dont notre auteur s'est inspiré en les adaptant à son sujet. Le Marsyas est, quoi qu'en ait dit Overbeck (1), une réminiscence indéniable de celui de Myron ; j'ai noté l'influence de la frise du Parthénon sur la Muse au *volumen* et la Muse élevant la lyre. D'autres rapprochements plus étroits encore s'imposent avec des statues telles que les Korés de Vienne et du Vatican (2), répliques d'œuvres du IVe siècle, probablement praxitéliennes. Ces œuvres ont-elles servi de modèles à notre auteur et son travail n'est-il, en définitive, qu'une compilation, à laquelle Praxitèle ne saurait être associé que d'une manière lointaine, comme étant la source principale où le compilateur aurait puisé ? Alors Praxitèle n'aurait pas plus collaboré à notre monument que Myron, à qui le motif du Marsyas fut emprunté. Une opinion aussi absolue suppose que nos reliefs auraient été posés longtemps après le groupe, ce qui est peu plausible, comme je l'ai montré précédemment.

(1) *Ber. d. Sächs. Gesell.* 1888, p. 293.

(2) Il suffirait sans doute de parcourir la collection des *Photogr. Einzelaufnahmen antik. Skulpt.* de Arndt et Amelung (que je n'ai pas à ma disposition) pour en relever d'autres.

Je persiste donc à croire qu'entre la théorie de l'exécution intégrale du monument par la main de Praxitèle et celle qui exclut le Maître de toute participation aux bas-reliefs de la base, il y a place pour un moyen terme. J'estime que nous sommes en présence d'une bonne œuvre d'atelier, avec des faiblesses et des morceaux de premier ordre, comme le dessin de l'Apollon, la figure de la Muse déployant le *volumen* et celles des trois Muses de la plaque III. L'éminent sculpteur Chapu se rangeait à cette opinion. Praxitèle, j'imagine, a fourni le thème général de l'esquisse ; il est permis de retrouver, dans l'agencement des draperies, une ébauche rapide et comme un essai de figures peut-être déjà en cours d'exécution dans son atelier, ou seulement à l'état de maquettes, figures dont il devait tirer soit ces *Thespiades* dont on propose de lui attribuer la paternité, soit ces *Korai* dont les statues de Vienne et du Vatican nous offrent des répliques. Il n'est pas impossible que le groupe des Muses héliconiennes, auxquelles Céphisodote avait collaboré, lui ait fourni un modèle qu'il aurait rajeuni et modernisé, comme il devait reprendre à son compte l'Hermès portant Dionysos du même Céphisodote. En tout cas, il dut confier à un disciple la tâche accessoire de la décoration du socle de Mantinée : le grain du marbre, qui est de Doliana (1), indique une exécution sur place des bas-reliefs. Pour la pose de l'ensemble, deux combinaisons peuvent être admises, suivant qu'on suppose les statues du groupe ciselées à Athènes, dans l'atelier du Maître ou bien sur place. Dans le premier cas, Praxitèle les aurait expédiées à destination, en confiant à un élève la mission de les accompagner et de les dresser sur un socle dont il lui aurait remis le projet et abandonné l'exécution. Dans le second cas, le jeune Maître se serait transporté à Mantinée ; après avoir achevé le groupe du Lètôon (et peut-être en même temps celui de l'Héraion), il serait reparti, laissant à un disciple les bas reliefs soit simplement ébauchés soit en partie commencés de sa main. Je ne puis naturellement pas affirmer qu'on doit reconnaître la touche personnelle de Praxitèle dans l'une quelconque des têtes de nos bas-reliefs, bien que les meilleures et les mieux conservées d'entre elles, celles de la plaque III, puissent prétendre à cet honneur. Ceci est une affaire d'impression subjective. Pausanias ne dit pas formellement que les bas-reliefs soient l'œuvre même de Praxitèle ; mais il est permis d'affirmer que celui-ci n'y a pas été étranger. La base sculptée, récemment découverte à Athènes, avec la signature de Bryaxis, se présente dans des conditions certainement moins favorables ; l'auteur des reliefs de l'*anthippasia* n'est qu'un praticien de troisième ordre, à coup sûr inférieur à la réputation de Bryaxis et à l'auteur des bas-reliefs mantinéens.

Il n'est guère de sculpteur moderne qui ne puisse se rallier à notre solution mixte : elle est d'usage courant dans les ateliers. La répu

(1) Lepsius *Griech. Marmorstud.* N° 187.

gnance des archéologues à l'admettre imposerait à l'art ancien des règles de travail contraires à l'expérience et aux nécessités pratiques. Si l'on songe que Praxitèle avait à sculpter pour Mantinée deux grands groupes de trois personnages chacun, on comprendra qu'il ait simplifié sa besogne en confiant à ses élèves la décoration d'un piédestal. Qu'il y ait présidé comme je l'ai dit plus haut, rien de plus plausible. Mais j'ai aussi l'impression que le monument a été terminé sans lui, peut-être après son départ, sans qu'il lui eût fait subir la retouche magistrale. A cette œuvre trop tôt délaissée, Praxitèle a apporté les dons divins : la grandeur de l'inspiration et le charme d'un génie juvénile et hardi. Ceux à qui il confia son ébauche ne surent point la parfaire en lui imprimant le cachet de la suprême maîtrise.

III. Topographie.

1°) *Plan de Mantinée* (pl. VIII).

Ce plan a été établi en collaboration avec un jeune ingénieur italien, M. Felice de Billi, alors au service du gouvernement grec et attaché à l'ingénieur en chef du nome d'Arcadie. Avec un désintéressement tout amical, il a bien voulu relever au tachéomètre le périmètre de Mantinée. J'ai complété son travail par l'indication des ruines découvertes au cours des fouilles.

2°) *Carte de la Tégéatide* (pl. IX).

La base principale de cette carte est le grand plan dressé, sous la direction de M. Quellennec, ex-ingénieur en chef de la Mission française des travaux publics en Grèce, par M. Audrain, conducteur de ladite Mission. Je dois l'obligeante communication de ce document à M. Quellennec, qui l'a accompagné de plusieurs autres dessins complémentaires, également établis sous sa direction. La Mission française avait à étudier un projet de dessèchement de la Haute Plaine d'Arcadie. Elle dut pour cela procéder à un nivellement du terrain et à une reconnaissance des katavothres. J'ai eu aussi communication du tracé de la voie ferrée de Myli à Tripolis ; les études en ont été faites sur le terrain par M. Chauvin, sous les ordres de M. Gotteland, ex-ingénieur en chef de la même Mission. Enfin, j'ai reporté sur cette carte le plan des ruines de Tégée, publié par M. Bérard à la fin de ses fouilles dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* (1892, t. XVI, pl. XIII), comme complément de ses deux articles sur Tégée et la Tégéatide (*ibid.*, p. 529-549 et XVII, p. 1-24).

Mon intention, en publiant cette carte, est de fournir aux savants qui les ont réclamés les moyens de résoudre définitivement une question géographique depuis longtemps débattue : celle des véritables sources de l'ancien Alphée. Il serait temps de clore ce débat.

Théorie de Pausanias sur les sources de l'Alphée.

Les théories antiques sur le cours de l'Alphée étaient des plus aventureuses. D'après Pausanias (VIII, 54. 4), le fleuve prenait sa source à Phylaké, à la limite des territoires de Sparte et de Tégée (Krya-Vrysis, source du Saranda-Potamos). Il entrait sous terre dans la plaine de Tégée (ἐς τὸ πεδίον κατέδυ τὸ Τεγεατικόν), puis reparaissait à Aséa. Là, ses eaux se mêlaient à celles de l'Eurotas, dont la source était voisine : σταδίους δὲ ὅσον πέντε ἀπὸ Ἀσέας τοῦ Ἀλφειοῦ μέν ὀλίγον ἀπὸ τῆς ὁδοῦ, τοῦ δὲ Εὐρώτα πὰρ ̓αὐτήν ἐστι πηγή τήν ὁδόν (*ib.* 44, 3. Cf. Strab., p. 275 et 343. — Dionys. Perieg. 412). Les deux rivières parcouraient dans le même lit environ 20 stades et se précipitaient, réunies, dans un second gouffre (καὶ ὅσον ἐπὶ εἴκοσι σταδίους κοινῷ προϊασι τῷ ῥεύματι. Paus. *ib.* — Cf. Strab., p. 275). Le chenal souterrain se fourchait dans les profondeurs de la montagne et chacune des deux rivières avait son issue : l'Eurotas près de Belmina (Srab., p. 343), l'Alphée aux Πηγαί, dans la plaine de Mégalopolis (Paus., VIII. 44. 3). D'après Polybe (XVI, 16), l'Alphée disparaissait tout près de sa source, reparaissait après un parcours de 10 stades. Au-delà de son embouchure, l'Alphée était encore censé traverser la mer de Sicile pour rejoindre la fontaine Aréthuse (Srab., p. 275).

La tradition qui faisait ressortir l'Alphée supérieur des confins de la Laconie et de l'Arcadie repose-t-elle sur un fait réel? Autrement dit, le cours du Saranda-Potamos a-t-il jamais suivi la direction de l'Ouest pour se déverser dans le katavothre de Taka, au lieu de suivre celle de l'Est et de s'absorber au katavothre de Versova? Il y aurait eu, dans l'antiquité, au lieu d'une rivière unique obliquant à l'Est, deux cours d'eau indépendants : l'Alphée supérieur, constitué par le Saranda-Potamos, obliqué à l'Ouest, soit dès sa sortie des montagnes, soit après un parcours plus ou moins sinueux autour de Tégée, et le Garatès, identique d'abord au torrent issu du massif de Doliana, et ensuite au Saranda-Potamos actuel à partir de Magoula. Depuis que le soi-disant Alphée supérieur a pris la direction de l'Est, le Garatès est devenu un affluent du Saranda-Potamos; d'autre part, cet Alphée, en délaissant l'ancien lit qui le conduisait à l'Ouest, a dû se frayer un nouveau tronçon à la sortie des montagnes pour aller se confondre avec le Garatès au dessous de Magoula.

Voilà le postulat. La plupart des voyageurs modernes en ont admis, d'après Pausanias, la réalité. Mais il faut observer que Pausanias, employant l'aoriste κατέδυ, fait allusion à un fait ancien : il ne constate donc pas un fait actuel; il ne fait que relater une tradition. Qu'il ait recueilli sur place ou qu'il ait de lui même imaginé cette théorie, peu importe. Puillon-Boblaye (*Expéd. de Morée*, II², p. 328) prétend avoir

pu suivre par les alluvions schisteuses et micacées le cours du Saranda-Potamos pendant la période préhistorique, et il conclut que la rivière s'est jetée, à une époque très-ancienne, dans le gouffre de Taka. Ross (*Reisen.*, p. 71) recueillit à Piali une tradition orale d'après laquelle le cours actuel du Saranda-Potamos vers l'Est résulterait d'un travail de dérivation exécuté par un bey turc au XVIIe siècle. Comninos (Σημειώσεις ἀρχαιολ. — 'Αθηναῖον. VIII. 1880. p. 269) attribue aussi ce travail à un Othoman, Périalis (éponyme du village de Piali); l'ancien cours du Saranda-Potamos aurait, d'après lui, suivi la ligne Kérasitza-Damiri. Curtius (*Pelop.* I, p. 249) avait adopté la théorie de Ross. M. Bérard l'a reprise et précisée. C'est à la hauteur de l'Ilot du Saranda Potamos (au N.-E. d'Akhouria) que la rivière aurait, d'après lui, tourné vers l'Ouest; elle aurait formé au Nord de Tégée une boucle, baignant l'extrémité N. de l'enceinte sans pénétrer dans la ville; de là, elle aurait rejoint le marais de Taka au dessous de Kérasitza.

Les premières objections à cette théorie ont été présentées par Philippson (1); à aucune époque, sinon peut-être à une époque géologique lointaine où tous les rapports du terrain étaient complètement autres, le Saranda Potamos n'a pu se diriger vers l'Ouest, parce que, dit il, entre la rivière et Piali, le terrain monte sensiblement.

M. Loring (*Journal of hellen. Stud.*, 1895, XV, p. 53 et 67-68) s'applique, de son côté, à réfuter Pausanias et M. Bérard. Il objecte que, si l'Alphée avait baigné Tégée, les anciens l'auraient remarqué; ensuite, que le tracé de l'ancien lit du fleuve, sur la carte de M. Bérard, va précisément en remontant le terrain, au rebours de la direction actuellement suivie par le ruisseau qui naît au-dessous de Mertsaousi pour finir dans la Mantinique (voy. plus haut, p. 41 et suiv.). De fait, au point où cette rivière commence, près de l'église et du cimetière d'Ibrahim-Effendi, on constate un léger relèvement des courbes de niveau. Il y a là un seuil très adouci (il est indiqué sur notre carte), lequel forme, à cet endroit, une ligne de partage des eaux. De là, les courbes vont en descendant constamment du côté de la Mantinique et de Sténo. Il est donc certain que jamais le Saranda Potamos n'a pu s'engager dans le petit ravin (664^m21) enfermé entre le site de Tégée (670^m) et la butte de Mertsaousi (690^m), parce que ce ravin lui présentait une voie montante. Si la rivière a jamais eu des velléités de quitter son lit actuel, à la hauteur de l'Ilot, ç'aurait été plutôt pour s'engager dans la direction de la Mantinique, comme je l'ai expliqué à propos du Lachas (p. 41. Note).

Reste donc la partie méridionale comprise entre Tégée et la sortie des montagnes. Là, le seuil dont parle Philippson n'existe pas; mais la disposition des courbes de niveau sur notre carte montre qu'en débou

(1) *Peloponnes*, p. 108. — Cf. Martel. *Rev. de Geogr.*, 1892, p. 342 sqq., et *Les Abîmes*, p. 496.

chant en plaine, la rivière est ausitôt entraînée dans un sillon obliquement dirigé du S.-O au N.-E. Ce lit n'a rien d'artificiel; les berges en sont adoucies, et il a toujours existé ainsi dans les temps historiques. On pourrait, matériellement, diriger le Saranda-Potamos dans le marais de Taka en le saisissant dès sa sortie, pour le dériver vers Kamari. Mais alors il faudrait l'enfermer entre des levées de terre ou dans une profonde tranchée pour l'empêcher d'inonder torrentiellement toute cette partie de la plaine, dont la déclivité est assez rapide. Si donc M. Audrain, à première vue, a pu concevoir un projet de ce genre et en faire part à M. Bérard (*Bull. de Corr. hellén.* XVI, p. 534), il n'a pas dû tarder à y renoncer. En fait, étant donné cette pente, si la rivière avait suivi la direction de Kamari, la force du courant aurait creusé un lit dans le talus où s'appuie ce village. Or, on n'en voit aucune trace sur le terrain.

Une autre preuve que la direction naturelle du Saranda-Potamos est bien du côté de l'Est, c'est que le katavothre de Taka est un exutoire des plus médiocres, un boyau étroit qui ne suffit même pas à évacuer les apports du torrent de Valtetsi. La vraie solution du desséchement de la plaine consisterait à dériver les eaux de Taka à la fois dans la boucle de Varsova et dans la Mantinique, en rejoignant par un chenal le milieu du lac et le ruisseau de Mertsaousi. Ce chenal suivrait le lit du ruisseau de Vouno et atteindrait 7 à 8 mètres de profondeur à l'endroit le plus élevé de son parcours, c'est-à-dire au seuil d'Ibrahim-Effendi.

La seconde question soulevée par le texte de Pausanias, à savoir la communication entre le katavothre de Taka et les sources de Franco-Vrysi, se résout aussi très nettement par la négative. Le fond du katavothre exploré par MM. Martel et Sidéridès est à 612^m d'altitude, et les sources à 654^m (1).

Les autres questions relatives au cours commun de l'Alphée et de l'Eurotas ont été examinées par M. Loring (*ouv. cité*, p. 69-70; carte de la plaine de Franco-Vrysi, pl. II).

3°) *Carte du territoire de Mantinée* (pl. X).

La base de cette carte est un agrandissement au double de la carte de l'État-major français au 200000e, complété avec les données du Carton spécial de la plaine de Tégée et de Mantinée au 150000e, carton joint à l'atlas de l'*Expédition de Morée*. J'ai aussi eu communication de la minute au 50000e, qui est au Dépôt de la Guerre. Le plan dressé par la Mission française des travaux publics et qui comprend toute la lon-

(1) *Les thèmes*, p. 501. — Le képhalari correspondant au katavothre est peut-être celui de Kouiditsa, à 12 kil. au N. de Sparte : il est à 255^m d'altitude, d'après la cote que m'a communiquée M. Quellennec.

gueur de la Haute Plaine, depuis Taka jusqu'au Khani de Bilaï, a fourni les cotes du fond de la plaine avec d'exactes indications sur la direction des principaux cours d'eau. Le travail de nivellement, subordonné au projet de dessèchement, est complet pour la Tégéatide, inondée des deux côtés ; mais, pour la Mantinique, il est limité à la partie basse contigue au Ménale. Le site même de Mantinée reste en dehors. Je n'ai pu figurer le relief en courbes de niveau. Les éléments de ce travail font absolument défaut, et je n'avais ni les moyens ni le temps de l'entreprendre. La minute du Carton spécial de l'État-major est bien dessinée en courbes de niveau, mais ces courbes ont été tracées à vue d'œil et ne correspondent pas à des relevés précis. L'altitude absolue de la Haute Plaine résulte des études du chemin de fer de Myli à Tripolis, ce qui a permis à la Mission française de substituer des cotes exactes de nivellement aux anciennes cotes barométriques. Ainsi, la cote de Mantinée est de 630 mètres et non de 600, comme l'indique la Carte de l'État-major au 200000e. Ces détails ne sont pas superflus. Il fallait les établir avec précision, en raison de l'importance fondamentale de la topographie sur le régime des eaux, sur l'habitabilité, et, par suite, sur l'histoire, dans un bassin fermé à faible déclivité. Enfin, pour les noms et la répartition des katavothres, j'ai trouvé de précieuses indications dans les rapports et les croquis de M. Sidéridès, consignés et commentés par M. Martel dans son livre sur *Les Abîmes*, ch. XXVIII.

IV. — Histoire.

1°) *Statistique de la population.*

La statistique approximative de la population mantinéenne peut être tentée, en prenant pour base les chiffres des effectifs relevés par Hérodote pour les guerres médiques et le chiffre maximum de 3000 hommes indiqué par Diodore pour l'année 419, et, plus catégoriquement, par Lysias dans son discours *sur la Constitution*, pour l'année 403.

Aux Thermopyles, le contingent mantinéen, égal à celui de Tégée, se montait à 500 hoplites (2). Mais ce chiffre ne représente qu'une faible part, le tiers au plus, des troupes que chacune de ces deux villes pouvait mettre en ligne. A Platée, où l'effort fut beaucoup plus considérable, puisque les Spartiates mobilisèrent 10 000 hoplites, Spartiates et Laconiens, et 35 000 hilotes armés à la légère, les Tégéates envoyèrent 1 500 hoplites doublés de 1 500 psiles, selon l'habitude de lever les troupes légères suivant la proportion d'un psile par fantassin pesamment

(1) Diod. XII, 78.
(2) Hérod. VII, 202.

armé (1). D'ordinaire, on ne mettait sur pied que les éléments les plus valides et les mieux exercés. Les classes extrêmes des jeunes recrues au-dessous de vingt ans et les hommes âgés restaient au pays pour la garde du territoire et des remparts. Ces éléments représentaient environ 1/6 de la levée en masse (πανδημεί) (2), ce qui donne pour Tégée une somme totale de 3600 guerriers citoyens, dont la moitié d'hoplites, l'autre moitié de psiles. Les milices mantinéennes devaient être un peu plus faibles, la ville ayant moins d'étendue et son territoire étant plus petit. En effet, si nous ignorons l'effectif du contingent qui survint à Platée après la bataille (3), nous savons par Lysias (4) qu'en 403 la ville ne pouvait guère mettre sur pied que 3 000 hommes. L'orateur n'a en vue ici que des milices de citoyens tant hoplites, que psiles et cavaliers (5). L'effectif de 3 000 hommes représente donc le chiffre global de la population mâle valide, et il doit être accepté tel quel (6). Dans les républiques grecques, dont les institutions militaires calquaient celles de Sparte et d'Athènes, l'obligation du service pour tous les hommes libres de vingt à soixante ans comportait fort peu d'exemptions (prêtres, magistrats financiers) (7). Les États modernes, où le même système est appliqué avec rigueur et où la pratique du recrutement se conforme à la théorie, comme en France, fournissent des éléments de comparaison précis. L'armée française sur le pied de guerre (troupes de terre

(1) Hérod. IX, 29.

(2) Telle est la proportion des troupes territoriales laissées en Laconie par Agis en 418 (Thucyd. V, 64).

(3) Le chiffre de 480 proposé par Curtius n'est ni fondé ni vraisemblable. (*Pelop.* I, p. 175).

(4) Περὶ πολιτείας, 7. Voy. plus haut, p. 409.

(5) Les peltastes mantinéens comptaient parmi les meilleures troupes de la Grèce (Lucien, *Dialog.* XIII). Quant à la cavalerie, elle ne joua jamais un rôle brillant. Les Mantinéens devaient recourir à celle d'Athènes, d'Élis ou de Phlious.

(6) D'après Mélétopoulo (*die Schlacht bei Mantineia*, p. 30), Lysias n'entendrait par là que les hoplites et les cavaliers; il double alors ce chiffre par un chiffre équivalent de troupes légères et obtient ainsi pour Mantinée une force armée d'environ 7000 hommes et de 7500 pour Tégée. Ces chiffres sont en contradiction avec Hérodote qui attribue 3000 hommes à Tégée, hoplites et psiles. De plus, ils supposent une population totale d'environ 42 000 âmes sans compter les esclaves, ce qui est excessif pour la Mantinique. De plus Mélétopoulo invoque à tort un passage où Xénophon (V, 3, 16) estime à 5000 hommes la population de Phlious, ville moins importante que Mantinée. Car ce chiffre représente celui des citoyens qui prennent part aux assemblées (ἐν τῷ φανερῷ τοῖς ἔξω ἐξεκλησίαζον) et non celui de la force armée. La preuve que les hommes en état de prendre les armes étaient bien moins nombreux, c'est qu'Agésilas, en réunissant les meilleurs éléments, ne put en former qu'un corps de 1000 soldats (*ibid.*, 17).

(7) Art. *Exercitus*, Dict. des Antiq. de Saglio, II, p. 896.

et de mer, en bloc 4 260 000 hommes) représente exactement le 1/9 de la population totale : 38 340 000 âmes. Dans la même proportion, les 3000 guerriers mantinéens supposeraient une population de 27 000 âmes. Mais il faut tenir compte de deux catégories considérées comme indisponibles par le recrutement moderne, les jeunes gens de vingt ans et les hommes ayant dépassé quarante-cinq ans. De plus, le rendement d'une population antique, comme celle de l'Arcadie, rompue aux exercices athlétiques et aguerrie par les travaux de la terre, dépassait de beaucoup celui des États modernes ; le déchet pour cause de réforme et de faiblesse de constitution et la proportion des malingres y étaient beaucoup moindres. On doit donc admettre que la milice mobilisable représentait une fraction plus considérable de la population totale. Au lieu d'un soldat sur neuf habitants, on peut adopter comme plus voisine de la vérité celle d'un soldat ou homme valide de vingt à soixante ans sur six habitants. Les 3000 hommes de Mantinée représentent donc la fraction militaire d'une population de 18 000 âmes. L'écart entre le chiffre obtenu par le coefficient moderne et celui qui résulte du coefficient antique correspond à la plus longue durée du service militaire chez les anciens, à l'excédent de santé et de vigueur des hommes d'autrefois sur les générations actuelles, à la supériorité de leur éducation corporelle et de la vie en plein air. Dans les mêmes conditions, avec ses 38 340 000 âmes, en avançant d'un an l'âge du service et en le prolongeant de quinze ans, la France gagnerait plus de deux millions de soldats.

Ce chiffre de 18 000 âmes est l'effectif global de la population libre, hommes, femmes, enfants, dans tout l'État mantinéen. Celui de 13 000 âmes, proposé par Clinton, paraît beaucoup trop faible (1). On peut s'en convaincre par la contre-épreuve suivante.

L'aire de Mantinée, mesurée sur notre plan, correspond assez exactement à celle de plusieurs villes modernes de la région du Nord, entourées d'une enceinte à la Vauban (2). Pour Valenciennes, par exemple, ville aux maisons basses d'un étage en général, avec de petites rues étroites reliant les voies plus larges qui aboutissent aux portes, les conditions d'habitabilité, avant le démantèlement des remparts, répondent à celles d'une forteresse antique comme Mantinée. La population urbaine *intra muros* de Valenciennes se montait en 1894 à 18 136 habitants (3). Saint-Omer, dont la superficie et les conditions

(1) *Fasti hellenici*, II, 417.

(2)

Mantinée	grand axe : 1340m	Valenciennes	grand axe : 1250m	Saint-Omer	grand axe : 1100m
»	petit axe : 1080m	»	petit axe : 1100m	»	petit axe : 1050m

(3) D'après les documents conservés à la mairie : Population totale 28 700 hab. — Population intra muros, répartie en 3 cantons : 18 136 hab. — 4 953 maisons, dont 530 sans étage, 2 957 avec un 1er étage, 1 390 à 2 étages, 45 à 3 étages, 31 à 4 étages.

sont analogues, fournit à peu près le même chiffre. On serait donc bien près de la vérité en évaluant entre 17 et 19 000 âmes la population urbaine de Mantinée, esclaves compris.

Pour la population rurale, éparse dans les κῶμαι de la plaine, le recensement de la Grèce en 1896 fournit d'utiles indications (1). En effet, le site de la ville antique étant complètement désert, les habitants modernes de la Mantinique se sont établis sur les points du territoire qui correspondent à l'emplacement des anciennes bourgades, anciens centres d'exploitation agricole qui ne cessèrent jamais d'être peuplés, surtout par les métayers et les ouvriers des propriétaires mantinéens. Aujourd'hui, le Δῆμος Μαντινείας, avec ses sept villages et ceux du Ménale, compte 7 730 habitants. Les hameaux antiques ne devaient guère être plus importants En sorte que le chiffre de 25 000 âmes, dont 19 000 pour la ville et 7 000 pour la campagne, paraît assez plausible.

Sur ces 25 000 habitants, la population libre comptait 18 000 âmes, dont environ 9 000 pour l'élément masculin et 9 000 pour l'élément féminin. Sur les 9 000 hommes, les citoyens de plein droit formaient la majorité, défalcation faite des enfants. En estimant entre 5 000 et 6 000 le nombre des citoyens, on aura une idée approximative de la πολιτεία mantinéenne.

Quant à la population servile, elle n'atteignait pas, dans les villes d'Arcadie, les mêmes proportions qu'en Attique, en Thessalie ou en Laconie. D'abord, les hommes libres du Péloponnèse, ainsi que Périclès le constate, n'avaient pas honte de travailler de leurs mains; ensuite,

(1) Ἐφημ. τῆς Κυβερνήσεως. Στατιστικὰ ἀποτελέσματα τῆς ἀπογραφῆς τοῦ Πληθυσμοῦ. 1897, p. 64.

Δῆμος Μαντινείας.

		Ἄρρενες	Θήλεις	Σύνολον
1	Πικέρνη	425	352	777
2	Κακούρη	572	557	1129
3	Κάψια	472	394	866
4	Λουκᾶς	461	495	956
5	Σάγκα.	425	396	821
6	Σιμιάδες	217	218	435
7	Τσιπιανά.	1073	1070	2143
		3645	3482	7127

Il faut y ajouter aussi les districts du Ménale qui relevaient de Mantinée (aujourd'hui compris dans le Dème de Phalanthos).

Καρδαρᾶ. . .	104	92	196
Ἀλωνίσταινα .	214	193	407

il n'y avait pas eu de race asservie par la conquête, comme dans les pays doriens, et les agriculteurs arcadiens n'étaient ni assez riches ni assez fastueux pour acheter des esclaves barbares, comme faisaient les parvenus d'Athènes ou de Corinthe. Tandis qu'en Laconie ou en Attique, le groupe des citoyens se trouvait noyé dans une multitude sept ou huit fois plus nombreuse d'esclaves, les États arcadiens maintenaient la supériorité numérique de leur population libre et même se voyaient obligés d'en déverser au dehors le trop plein par l'émigration. C'est pourquoi, à côté des 18 000 habitants libres de la Mantinique, il me paraît difficile d'admettre que le pays ait pu nourrir une population servile supérieure à 8 ou 10 000 bouches.

2°) *Batailles de Mantinée.*

J'ai raconté en leur temps les préliminaires et les conséquences des grandes mêlées dont la Mantinique a été le théâtre. La fréquence quasi périodique de ces conflits atteste que ce coin de terre n'était pas un champ de bataille occasionnel, mais l'arène fatale où les partis adverses de la Grèce devaient vider leurs querelles. La position centrale et dominante de la Mantinique entre la Laconie, l'Élide, l'Argolide et l'Achaïe en faisait le donjon commun des principaux États de la péninsule. Sa possession intéressait tout le monde, étant une menace pour les uns, une garantie pour les autres. Les plus importantes combinaisons politiques qui mettent en jeu l'influence de Sparte, tantôt offensives, tantôt défensives, viennent se résoudre dans cette plaine. C'est le creuset où s'élaborent en de suprêmes réactions les destinées de la Grèce. Aussi les batailles de Mantinée apparaissent-elles comme les formules des antinomies de l'histoire péloponnésienne. On y peut lire, aux heures les plus critiques, résumé en de claires et brèves indications, l'état de l'atmosphère politique. Les grandes phases du conflit de la puissance spartiate avec ses sujets et ses rivaux, cette série de courants alternatifs, d'actions et de réactions qui remplit les fastes du Péloponnèse et de la Grèce, tout cela s'inscrit en sanglants caractères sur le sol mantinéen comme sur un cadran : d'un côté, toujours Sparte, de l'autre les différents coryphées de l'anti-laconisme, tantôt Athènes, Thèbes, la Macédoine ou l'Achaïe. Dans ces oscillations de l'équilibre général, Mantinée est comme l'aiguille qui marque de quel côté est l'indépendance péloponnésienne : *contre Sparte*, avec Argos, Athènes et l'Élide en 418, avec Athènes et Thèbes en 371, avec la Ligue arcadienne en 370 ; — *avec Sparte* et Athènes contre Thèbes en 362 ; contre Aratos et Antigone Doson en 222 ; — *contre Sparte* enfin avec Philopœmen en 207.

A l'importance historique de ce champ de bataille, s'ajoute un intérêt spécial et d'ordre surtout militaire. Il est le *champ de danse d'Arès* idéal, le type classique de l'arène pour le combat de pied ferme

(σταδία μάχη). Il n'est pas sans intérêt de suivre sur ce même canevas topographique les variations de la tactique dans les armées grecques aux différentes époques. A ce point de vue aussi, la série des trois grandes mêlées de 418, 362 et 207, mérite d'attirer l'attention. Chacun de ces épisodes est un chapitre instructif des institutions militaires chez les Hellènes. En suivant de près les récits des auteurs anciens, nous aurons l'occasion de les compléter et de les éclaircir par l'examen du terrain et de rétablir avec plus de précision qu'on ne l'a fait la marche de l'action et les positions des acteurs (1).

Le récit de Thucydide (2), puisé à bonne source, est d'une précision et d'une clarté lumineuses. Voici, d'après lui, les phases de l'action. Elle eut lieu au milieu de l'été : τοῦ δ'ἐπιγιγνομένου θέρους μεσοῦντος (3), c'est-à-dire dans le courant du mois d'août 418. Les armées en présence étaient d'une part celle des Lacédémoniens et de leurs alliés arcadiens, Tégéates, Héréens et Ménaliens, sous le commandement d'un chef unique, Agis II, fils d'Archidamos II ; de l'autre, celle des Mantinéens assistés des Argiens et de leurs alliés, Cléonéens, Ornéates, Orchoméniens, Arcadiens des cantons du N., Athéniens. Sur les forces des deux adversaires, Thucydide n'ose pas se prononcer par chiffres (4). Il explique seulement en détail la composition des unités de l'armée lacédémonienne. Sans prétendre à plus d'exactitude que le mieux informé des historiens anciens, on peut, sur ses données, tenter un essai de statistique approximative (5). Bataille de 418

Les Spartiates comptaient 7 loches de 4 pentékostys à 4 énomoties : l'énomotie comprenait 4 h. de front sur 8 de profondeur, plus 4 chefs de file (πρωτόσταται), soit en tout 36 hommes (6) ; ce qui donne un

(1) L'étude sommaire esquissée par Leake (*Travels* III, p. 57 et suiv.) ne répond plus aux données nouvelles de la topographie. Les observations de Loring (*Journ. of. hellen. Stud.* XV 1895, p. 85-89) rectifient Leake sur des points de détail). — Cf. Guischardt. *Mémoires militaires*, ch X.

(2) V. 63 et suiv. Diodore (XII. 79), tout en le résumant, l'embrouille jusqu'à l'absurdité.

(3) V. 57.

(4) V. 68. — La politique mystérieuse de Sparte ne s'occupait guère de satisfaire la curiosité des historiens : τὸ μὲν γὰρ Λακεδαιμονίων πλῆθος διὰ τῆς πολιτείας το κρυπτὸν ἠγνοεῖτο. Quant à leurs adversaires, leurs évaluations exagérées sur leurs propres forces ne méritaient aucune créance : τῶν δ'αὖ διὰ τὸ ἀνθρώπειον κομπῶδες ἐς τὰ οἰκεῖα πλήθη ἠπιστεῖτο. Cependant, à l'œil, l'armée lacédémonienne paraissait plus nombreuse : τὸ στρατόπεδον τῶν Λακεδαιμονίων μεῖζον ἐφάνη.

(5) Voy. sur ce point Méletopoulo. *Die Schlacht bei Mantinea, insbesondere über die Stärke der beiden feindlichen Heere*. Götting., 1858.

(6) Cf. Xen. *Hellen.* VI. 4. 30. — Le *De rep. Laced.* XI, 4 et 5 signale une autre division de l'armée lacédémonienne en 6 μόραι de 4 loches chacune, soit en tout $6 \times 2304 = 13824$ Lacédémoniens.

total de 4032 hoplites spartiates (1), sur un front de 448 hommes. En y ajoutant les 300 ἱππεῖς royaux, et tous les non Spartiates, Hilotes et Laconiens, suivant les proportions indiquées par Hérodote, 600 Skirites, Brasidéens, Néodamodes, et les troupes légères, on arrive à un total voisin de 49 000 h. Les contingents arcadiens peuvent être évalués à 9 000 h. (5 000 Tégéates, 4 000 Ménaliens et Héréens) ; la cavalerie spartiate a 400 cavaliers, celle des alliés à 200, chiffre qu'il faut doubler par un nombre égal d'hamippes. L'ensemble de l'armée d'Agis ne devait guère être inférieur à 58 000 combattants, dont environ 17 000 hoplites.

L'armée adverse comptait, d'après des calculs analogues :

Argiens.	22 500	(sur une armée nationale de 27 000 hommes)
Athéniens . . .	2 600	1 000 hoplites doublés de 1 000 ψιλοί. 300 cavaliers doublés de 300 hamippes.
Mantinéens.	3 000	hoplites et ψιλοί (2).
Orchoméniens et aut. Arcadiens. .	14 000 h.	
	43 000 hommes.	

Ces chiffres justifient les paroles de Thucydide : « Ce fut la plus grande bataille qui ait été livrée depuis longtemps entre les Hellènes et où se soient trouvées engagées les forces des villes les plus importantes ».

L'infériorité numérique des séparatistes avait été aggravée par le départ des 3 000 hoplites éléens, soit une perte d'environ 6 000 soldats (3).

Examinons maintenant les préparatifs et les péripéties du combat et les positions des combattants.

Période préliminaire. — 1° Après l'armistice conclu entre Argos et Sparte, arrivent les Athéniens sous le commandement des stratèges Lachès et Nikostratos ; Alcibiade les accompagne comme diplomate. Dans un conseil tenu à Argos, les alliés déclarent ne point reconnaître un traité conclu sans eux et décident d'aller assiéger Orchomène. Les Argiens ne se joignent à eux qu'après la prise de la ville.

2° Orchomène tombée, on décide, dans un second conseil tenu à Mantinée, d'aller attaquer Tégée. Les Éléens mécontents se retirent. Les troupes alliées concentrées à Mantinée font leurs préparatifs de départ.

(1) Ce chiffre ne représente que les 5/6 de l'armée totale ; le reste du contingent (environ 800 hommes) choisis parmi les plus vieux et les plus jeunes, était demeuré à Sparte sous les ordres de Pleistoanax pour garder la ville. (Thucyd. V, 64).

(2) Ils étaient au complet (πανστρατιᾷ), le combat ayant lieu sur leur territoire (Thucyd. V, 57, 2). Sur les forces militaires de Mantinée, voy. plus haut.

(3) Les auteurs anciens évaluent d'ordinaire la force d'une armée, d'après le nombre des hoplites et des cavaliers ; mais il faut presque toujours doubler ce chiffre par un nombre égal de ψιλοί et d'hamippes.

3° Agis, informé, accourt de Sparte, s'arrête à Oresthéion (1), lance une convocation aux alliés arcadiens, leur donne rendez-vous à Tégée. De là on convoque les États du Nord, mais ceux-ci n'ont pas le temps de se mobiliser avant la bataille.

4° De Tégée, l'armée d'Agis envahit et ravage la Mantinique. Elle installe son camp près de l'Héracléion. La position de ce temple est incertaine. Curtius le place aux environs de Kapsia, où se trouve localisée, dans la plaine Alcimédon, la légende d'Hercule. Mais cette raison est insuffisante. La position de Kapsia est trop éloignée et dangereuse. Agis pouvait être enfermé dans le défilé, tourné par celui de Simiadès et coupé de ses communications avec Tégée, son quartier général. La seule position logique est la plaine de Louka. Elle lui offrait un camp retranché admirablement fortifié par la nature; le circuit en est formé par des hauteurs infranchissables, sauf du côté Sud, ou quelques passages communiquent avec la Tégéatide. Donc aucune surprise à craindre ni sur les flancs ni sur les derrières (2). L'ouverture de la plaine, pour une armée aussi nombreuse, était d'une défense aisée. Enfin, de ce poste, l'entrée de la Tégéatide pouvait être surveillée ; bien imprudent eût été l'ennemi qui se serait aventuré sur le territoire tégéate avec l'armée d'Agis sur ses talons. Pour ces raisons, l'Héracléion doit être placé vers l'entrée de la plaine de Louka. De leur côté les séparatistes n'avaient qu'un parti à prendre. Il ne fallait plus penser à s'engager sur la route de Tégée, à travers le Pélagos, pour aller attaquer la place. C'était à eux à se tenir sur la défensive pour couvrir Mantinée. Or, l'Alésion forme le bastion avancé de la défense extérieure de cette ville. Les pentes extrêmes en sont assez élevées et assez douces pour qu'une troupe considérable puisse s'y tenir en bon ordre dans une position avantageuse. Là est le véritable point tactique de la Mantinique et le boulevard naturel de la forteresse mantinéenne. Aussi est-ce là que s'établirent les Argiens et leurs alliés dès qu'ils aperçurent l'ennemi : καταλαβόντες χωρίον ἐρυμνὸν καὶ δυσπρόσοδον, παρετάξαντο ὡς ἐς μάχην.

Ils étaient là en excellente posture (χωρίον καρτερόν), soit pour soutenir l'assaut, soit pour tomber en avalanche sur l'adversaire étendu à leurs pieds. Agis brûlait de relever son prestige, ébranlé par sa faible attitude en Argolide. Un matin, il songeait à tenter l'assaut, mais une voix prudente lui fit comprendre l'insanité de cette manœuvre (3). Il opéra une brusque évolution et se déroba par l'entrée de la plaine dans

(1) Sur sa route, voy. Loring (*Journ. of hellen. Stud.* XV, 1895, p. 47-52).

(2) L'Argon Pédion ne possédait pas les mêmes avantages. Agésilas y fut tourné par l'Alésion (voy. p. 440 sqq.).

(3) « Un des plus âgés de l'armée, dit Thucydide (V, 65), cria à Agis qu'il voulait réparer un mal par un autre. » Diodore relate un autre incident, moins vraisemblable, qui est sans doute une version altérée de celui ci. Voyez plus bas.

le territoire tégéate. Là, comme il cherchait les moyens de déloger l'ennemi de ses positions sans coup férir, il fut sans doute avisé par les Tégéates d'un stratagème qui leur était familier. Il s'agissait d'inonder la Mantinique. Cette opération était des plus faciles. L'hydrographie et le niveau du double bassin étaient tout à l'avantage de Tégée. « Arrivé sur le territoire de Tégée, il détourna vers la campagne de Mantinée les eaux qui sont un sujet de guerre entre les Mantinéens et les Tégéates, parce que, de quelque côté qu'elles se portent, elles y causent de grands dommages. » J'ai expliqué le sens de ces derniers mots (1). La manœuvre d'Agis consista à déverser dans le Lachas le cours toujours abondant du Garatès. Pour cela, il suffisait de creuser un peu au Nord-Est de Tégée, sous la hauteur de Mertsaousi, un canal de 800 mètres. C'était un jeu pour une troupe de 58 000 hommes, surtout si l'on songe que ce travail avait été préparé de longue date par les Tégéates. Toutefois, l'effet de cette manœuvre ne pouvait être instantané. Il fallait aux eaux détournées au moins une journée et une nuit pour descendre dans la Mantinique, obstruer les katavothres et refluer sur la campagne. Les travaux de dérivation prirent d'ailleurs le reste de la journée. Ils étaient naturellement cachés par les montagnes et par le Pélagos à la vue de l'ennemi. Cela fait, Agis regagna le lendemain son camp de l'Hèracleion. Il comptait y attendre l'effet de ses travaux ; à la vue de l'inondation, les Mantinéens, pensait-il, ne résisteraient pas au désir de sauver leurs fermes et leurs propriétés et descendraient en rase campagne avec toute l'armée pour arrêter l'envahissement des eaux à l'aide de contre-tranchées. Il les attaquerait alors dans des conditions plus favorables. Mais ce résultat eut lieu sans que les eaux y fussent pour rien. Après le départ d'Agis, la veille, les alliés, ayant vu disparaître l'armée lacédémonienne, avaient cru à une retraite ; après quelques discussions, ils se résolurent à la poursuite et quittèrent leur position. Mais, comme ils s'étaient sans doute décidés trop tard, la nuit les obligea à camper en plaine (2). Le lendemain matin, ils se rangèrent en bataille, prêts à l'attaque, car ils croyaient l'ennemi tout proche. Comme ils terminaient leurs préparatifs, Agis revenait de la Tégéatide et débouchait du Pélagos pour regagner son camp. Il fut tout surpris et effrayé de rencontrer l'ennemi au bas de la hauteur et étalant à peu de distance son front de bataille. Il ne lui restait qu'à passer rapidement de l'ordre de marche à la formation de combat, ce qui fut fait en quelques instants.

La position des deux armées sur le terrain n'est pas douteuse. Elles s'étendaient obliquement en travers de la plaine, de l'entrée de la plaine

(1) Voy. p. 44 et la carte de la Tégéatide.

(2) ἀπαγαγόντες αὐτοὺς ἀπὸ τοῦ λόφου, καὶ προσελθόντες ἐς τὸ ὁμαλόν, ἐστρατοπεδεύσαντο. Thucyd. V, 65.

de Louka au katavothre du Lachas, sur un front continu de 3 à 4 kil. (1), entre la lisière N. du Pélagos et la pointe de l'Alésion. Le schéma suivant représente la place des différents corps, suivant les indications de Thucydide.

Aile droite.		Centre.		Aile gauche.		
Mantinéens.	Arcadiens.	Les 1000 Argiens.	Argiens.	Cléonéens Ornéates.	Athéniens.	Cavalerie athén.

Cavalerie.	Scirites.	Brasidéens.	Néodamodes.	Spartiates	Les 300 Hippeis (Agis).	Héréens	Ménaliens.	Tégéates	Lacéd.	Cavalerie.
Aile gauche.				Centre.				Aile droite.		

Fig. 61.

Pendant la 1ère phase des opérations, chacune des deux lignes appuie sur sa droite : un mouvement instinctif entraînait les hommes à abriter le côté droit découvert sous le bouclier du voisin. Il en résulte que les deux fronts glissèrent l'un devant l'autre et se débordèrent à leurs extrémités de la manière suivante :

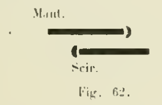


Fig. 62.

Agis ordonna aux Scirites débordés par les Mantinéens de faire demi-tour à gauche et de se mettre au niveau de l'ennemi. Il comptait remplir le vide à l'aide des deux loches de l'aile droite qui débordaient les Athéniens. Mais ses ordres, donnés au moment de l'attaque, ne furent pas exécutés. Il en résulta qu'une partie de son aile gauche se trouva séparée du reste et enfoncée jusqu'aux voitures, tandis que le centre et l'aile droite culbutaient le centre et l'aile gauche ennemies (2).

2e *Phase :* Alors le roi fit arrêter l'élan de ses divisions victorieuses et les porta en masse au secours de la partie entamée. Ce mouvement fit lâcher pied aux Mantinéens, aux Arcadiens et aux Mille Argiens désormais isolés par la débandade de leurs compagnons.

Le succès des Lacédémoniens était dû moins à l'habileté d'Agis qu'à la discipline individuelle et à la cohésion de ses troupes, sur-

(1) Les 4032 hoplites spartiates se présentaient sur un front de 438 hommes, soit à 70 c. par homme, 313 mètres. On peut donc fixer le déploiement de l'armée lacédémonienne à plus de 4 kilomètres. Les réserves se tenaient en seconde ligne auprès des voitures. L'armée ennemie, moins nombreuse, avait dû sacrifier la profondeur à l'étendue, pour n'être point débordée.

(2) Les polémarques Hipponoïdas et Aristoclès, responsables de cette fausse manœuvre, furent condamnés à l'exil (Thucyd., V, 72). Au reste, l'historien constate que les officiers lacédémoniens furent au dessous d'eux mêmes.

tout à l'unité de commandement qui permit au roi de réparer assez promptement ses fautes et celles de ses subordonnés. De l'autre côté, chacun agissait pour soi; les succès partiels, remportés par certains corps, ne compensaient pas les faiblesses des autres; le vice fondamental de ces armées fédérales, l'absence d'un chef et d'une autorité supérieure, leur faisait dépenser en pure perte des trésors de valeur. Les Mantinéens et les Argiens d'élite (1) combattirent avec impétuosité; les Athéniens, paralysés dès le début par la mauvaise contenance de leurs voisins, les Cléonéens Ornéates, et des milices argiennes, se trouvèrent réduits à l'impuissance. Les plus grosses pertes furent subies par le centre, qui s'était laissé enfoncer et piétiner sans résistance : il perdit 700 Argiens, Cléonéens, et Ornéates (2); 200 Mantinéens, 200 Athéniens et Éginètes avec les deux stratèges restèrent sur le terrain (3). On attribuait aux Lacédémoniens 300 morts.

La bataille de 418 est le type de l'action simple et de la tactique jusqu'alors classique dans le Péloponnèse. Une ligne continue, dont tous les éléments se tenaient fortement soudés, l'effort d'attaque et de résistance également réparti sur un front rigide et sans souplesse au moment du choc, le rôle prépondérant dévolu à la grosse infanterie, le peu d'efficacité de la cavalerie et des armes légères ou de trait pour préparer l'attaque ou achever la défaite, telle était la routine où s'attardait encore l'esprit peu inventif des Spartiates. Être fermes à leur poste, massifs et inébranlables comme un mur, c'était l'idéal des soldats et des chefs.

La solidité leur paraissait être la première vertu de l'hoplite. La mobilité, l'art des déplacements rapides leur était inconnu; si leur ligne venait à être rompue sur un point, ils se trouvaient déconcertés devant la nécessité d'une manœuvre inopinée. Parfois, comme les deux polémarques d'Agis, ils préféraient s'y soustraire, dussent-ils par là compromettre la sécurité de l'armée entière. L'ennemi culbuté, ils hésitaient à poursuivre leurs succès et ne savaient pas convertir la débandade en catastrophe. Même timidité dans l'attaque; point de formations imprévues, de déplacements savants, destinés à inquiéter et à tromper l'adversaire, en lui laissant ignorer le point précis où se porterait le grand coup, et combinés de façon à le trouver toujours plus faible sur

(1) D'après Diodore (XII, 79), sur l'avis de Pharax, l'un des conseillers les plus influents qui accompagnaient Agis, les Lacédémoniens ouvrirent dans leurs rangs un passage à la troupe des Mille, pour ne pas exaspérer leur désespoir. Cette anecdote me paraît être une variante apocryphe de l'épisode rapporté par Thucydide. (Voy. p. 575, Note 3), et confondu par Diodore avec ce fait que les Mille et les Mantinéens se ruèrent dans le vide laissé par les Scirites.

(2) Voy. Aristoph. *Aves*, 13 et le Scholiaste *ad h. loc.*

(3) Les Athéniens leur élevèrent un tombeau au Céramique. (Pausan. I, 29, 13.)

ce point-là. Ces méthodes surannées avaient pu assurer le triomphe de la discipline grecque sur le chaos des troupeaux barbares. Mais en face d'un adversaire non moins exercé, non moins solide, mais plus ingénieux et plus improvisateur, elles devaient aboutir à la déroute. La seconde bataille de Mantinée nous montre précisément aux prises sur le même terrain l'ancien système avec le nouveau.

Bataille de 362.

Cette fameuse mêlée est loin de présenter la clarté et la simplicité de l'action précédente. Déjà dans l'antiquité le récit de cette bataille passait pour une tâche épineuse dont les historiens peu versés dans la tactique et la topographie se tiraient maladroitement. Polybe (1) reproche à Éphore d'en avoir donné une description absurde qui accusait son incompétence. L'insuffisance du narrateur éclatait d'autant plus, que cette bataille, au dire de Polybe, fut un modèle d'action variée et de combinaisons savantes : τὴν μὲν ἔμφασιν ἔχει ποικίλην, καὶ στρατηγικήν. Éphore n'avait rien compris aux manœuvres compliquées qui ont valu à Épaminondas les éloges tardifs de Xénophon : « Cela est évident, dit Polybe, pour tous ceux qui, en toute connaissance des lieux, voudront se représenter les évolutions par lui racontées. » A défaut d'Éphore, nous possédons la relation assez précise, mais trop écourtée, de Xénophon. L'historien avait envoyé ses deux fils, Diodoros et Gryllos, combattre à Mantinée : Gryllos resta sur le terrain, mais le survivant dut informer son père des moindres circonstances de l'action où son frère avait, en mourant, acquis une gloire impérissable. Malheureusement, Xénophon s'est montré trop sobre de détails. Diodore, confus et inintelligent à son ordinaire, reflète Éphore. Quant à Polybe, son ton de censeur ne doit pas nous faire illusion sur ses propres faiblesses. S'il connaissait à fond la topographie du champ de bataille, il semble n'avoir eu sur la marche générale des faits et sur les plans d'Épaminondas que des notions approximatives. C'est du moins ce qui ressort de la comparaison de ses brèves données avec le texte de Xénophon. Quelques détails épisodiques sont fournis par Plutarque, Justin, Cornélius Népos, Polyainos et autres compilateurs. Pour la topographie, qui est la partie la plus délicate de la question, Pausanias seul nous donne un repère certain. C'est surtout lui qui nous permet de mettre au point les récits des *Helléniques* et de Diodore. Quant à la chronologie, on peut tirer de l'inscription citée p. 459 un résultat très approximatif (2).

1° *La concentration.* — Après la déclaration de guerre faite par Épaminondas aux délégués arcadiens, des deux côtés on s'occupe de mobiliser le ban et l'arrière-ban des alliés. Pendant que les Mantinéens allaient solliciter Sparte et Athènes, Épaminondas concentrait à Thèbes

(1) XII, 25, 4.

(2) Voy. Schäfer, *Die Schlacht bei Mantinea*, dans *Demosth. u. seine Zeit.* III. Beilag. I.

les Béotiens, les Eubéens, les Thessaliens d'Alexandre et autres, les Locriens, et les conduisait à Némée, où il comptait surprendre au passage les troupes athéniennes. C'est là sans doute qu'il reçut les contingents péloponnésiens d'Argos, de Sicyone, de Tégée, de Mégalopolis, d'Asea, de Pallantion, et, comme dit Xénophon, de toutes les villes à qui leur petitesse et leur position au milieu de ces États ne laissaient pas la liberté du choix. En même temps, le camp adverse se constituait à Mantinée, où se réunirent tous les coalisés, Achéens, Arcadiens du Nord, Éléens et 3 loches (sur 12) d'hoplites spartiates avec tous les cavaliers et les mercenaires de Lacédémone. On attendait encore l'infanterie et la cavalerie athéniennes et les 9 loches lacédémoniennes qu'Agésilas devait amener.

Tous ces préparatifs occupèrent une bonne partie du mois de juillet. L'adhésion d'Athènes à l'alliance mantinéenne date des premiers jours de l'archontat de Molon, nommé le 22 ou le 23 juillet, d'après les calculs de Bœckh. C'est donc aussitôt après que fut décidé l'envoi des troupes à Mantinée (5000 hoplites sous le commandement du stratège Hégésiléos et 1000 cavaliers sous l'hipparque Képhisodoros), et qu'Épaminondas s'embusqua à Némée pour les surprendre, soit à partir du 26 juillet. Les Athéniens pour le dépister firent courir le bruit qu'ils expédieraient leurs renforts par mer et par la Laconie, la seule voie désormais libre, puisqu'Argos avait pris parti pour Thèbes. C'était le premier mécompte de cette campagne qui devait en réserver de plus graves encore à Épaminondas. Il quitta donc Némée, après un séjour de quatre ou cinq jours, pour aller installer son quartier général à Tégée, où il dut arriver vers la fin du mois de juillet. Il suivit sans doute la route d'Argos par Hysiai. Sécurité complète à l'abri des murs de la place, faculté de dissimuler ses mouvements (en ce sens qu'il pouvait sortir par plusieurs portes à l'insu de l'ennemi, tout en ne perdant rien des mouvements de celui-ci), enfin ressources abondantes pour la subsistance de ses troupes, tels sont les avantages qui font approuver à Xénophon le choix de Tégée comme cantonnement.

2° *La pointe en Laconie.* — Il attend quelques jours à Tégée des adhésions nouvelles qui ne se produisent pas (les Messéniens, les Triphyliens ?). Cependant les coalisés sont installés auprès de Mantinée dans une bonne position défensive (καταμαθὼν περὶ μὲν Μαντίνειαν τοὺς ἀντιπάλους παρατεταγμένους (1), sans doute en arrière du grand fossé transversal décrit plus haut (p. 45). Ils ont envoyé quérir Agésilas et le reste des Lacédémoniens, toujours lents à se mettre en mouvement (2).

(1) Plut. *De glor. Athen*, 40.

(2) C'est évidemment par erreur que Polybe représente les Lacédémoniens πανδημεὶ παραγεγονότας εἰς Μαντίνειαν (IX, 8, 2). Cf. Justin, VI, 7. — Polybe affirme aussi qu'Agésilas se trouvait à Mantinée, où un déserteur alla le prévenir. Le fait du déserteur peut être vrai, mais il n'est pas le même que celui dont

Cependant ceux-ci sont en route : ils suivent, afin d'éviter la Tégéatide, non pas la vallée de l'Oinous, mais celle de l'Eurotas qui les conduira dans la Mantinique par un chemin dérobé plus long, mais plus sûr, à travers la série de ravins qui relient les sources de l'Eurotas aux cantons occidentaux de la Mantinique par Aséa et Pallantion (1). Déjà ils sont parvenus à Pellana, sur le haut Eurotas (2). Épaminondas, renseigné par ses espions, conçoit alors un plan hardi, celui de surprendre Sparte sans défenseurs. Pour cela, il compte suivre le chemin direct de Tégée à Sparte qui le mènera au but en une nuit par une marche parallèle à celle d'Agésilas, et en sens inverse. La trahison fit échouer ce beau projet. Malgré la rapidité de sa marche, un transfuge crétois ou thespien (3), sans doute parti dès la sortie de Tégée, eut le temps de le devancer, de rejoindre Agésilas, lequel, à peine averti, put dépêcher un courrier à Sparte et rentrer lui-même assez tôt pour défendre et sauver la ville. Cependant, au dire de Polybe, Épaminondas, qui s'était mis en route à la tombée de la nuit, était arrivé devant Sparte, à la troisième heure, ayant accompli en moins de dix heures avec une armée de 33000 hommes (4) et par des chemins médiocres, un trajet de 60 kilomètres.

3° *Retour à Tégée.* — Il renouvela ce tour de force au retour, puisque dès le lendemain vers midi ses cavaliers surprenaient Mantinée (5), tandis que ses hoplites se reposaient à Tégée de leur double marche nocturne aggravée par une journée de combat. Les uns et les autres avaient du moins vaincu la fatigue. Xénophon rend hommage lui-même

parle Xénophon et ce n'est pas Agésilas qu'il trouva à Mantinée, mais les trois loches spartiates et l'armée coalisée. Diodore prétend qu'Agésilas était resté à Sparte et que le chef des troupes lacédémoniennes était Agis (?). On le voit, aucun de ces récits ne mérite confiance et celui de Xénophon est à la fois le plus précis et le plus plausible.

(1) Route B″ C″ sur la route de Loring. *Journ. of. hellen. Stud.* XV. 1895, pl. 1, p. 48. — Plut. *Ages.* 34, 3 : καὶ μικρὸν ἐδέησε παραλλάξας τὸν Ἀγησίλαον indique bien qu'Épaminondas prit un autre chemin. Je suis ici la version de Xénophon et celle de Plutarque qui concordent dans l'ensemble.

(2) Vallon de Koniditza, à 12 kilom. de Sparte.

(3) Il y eut, en réalité, deux déserteurs, l'un qui prévint Agésilas, l'autre qui courut à Mantinée : les auteurs anciens les ont confondus, ce qui explique leurs versions différentes sur la nationalité de ce personnage, versions relevées par Plutarque (*Ages.* 34). Je préfère cette explication à celle de Schäfer (*Die Schlacht bei Mantineia*, page 5), d'après qui le déserteur qui prévint Agésilas aurait été thespien, tandis que le courrier dépêché à Sparte par Agésilas aurait été crétois.

(4) Chiffre de Diodore : 30000 fantassins et 3000 cavaliers (XV, 84, 4). — Plutarque parle de 70000 hommes (*De glor. Athen.* 40) ; mais il confond avec l'effectif de la première campagne en Laconie, qu'il a indûment mêlée à la seconde.

(5) Polybe, IX, 8, 9 : προσέμισγε τῇ Μαντινείᾳ περὶ μέσον ἡμέρας.

au chef capable d'obtenir de ses soldats un effort aussi prodigieux et au merveilleux entraînement de ces troupes. En effet, le coup sur Sparte manqué, Épaminondas, avec une souplesse de conception digne d'un meilleur résultat, tenta de suite une nouvelle surprise. Il semble, par ces tentatives réitérées, avoir voulu éviter la sanglante mêlée que seul un concours de circonstances fortuites plus puissant que sa prévoyance lui imposa comme une fatale nécessité.

Après avoir en vain tenté de forcer la résistance désespérée des Spartiates, Épaminondas, voyant Agésilas et ses 9 loches revenir à la rescousse, sachant que le reste des coalisés concentrés à Mantinée s'étaient eux-mêmes précipités au secours de Sparte (1) et que leur arrivée imminente en Laconie l'exposait au plus grand danger, résolut de faire tourner à son profit la situation. Cette fois c'était Mantinée qui se trouvait dégarnie de troupes et qui offrait une proie facile. Après le départ de l'armée, les habitants, s'imaginant qu'amis et ennemis bataillaient au loin dans la plaine laconienne, s'étaient répandus hors des murs pour achever en hâte leurs moissons déjà fort en retard, puisqu'on était dans la première semaine du mois d'août. Tous leurs troupeaux pâturaient au dehors ; eux-mêmes, hommes libres, ouvriers, presque tous enfants ou vieillards, les hommes valides étant à l'armée,

(1) Xénophon ne représente pas le départ pour Sparte de l'armée coalisée comme un fait accompli, mais comme une éventualité dont Épaminondas suppute le danger pour hâter son retour à Tégée (VII, 5, 14) : λογιζόμενος ὅτι βοηθήσοιεν οἱ Ἀρκάδες εἰς τὴν Λακεδαίμονα. Les termes de Polybe indiquent que les coalisés étaient en route et qu'Épaminondas le savait (IX, 8, 8) : συλλογιζόμενος ὅτι συμβήσεται, τῶν Λακεδαιμονίων καὶ τῶν συμμάχων παραβεβοηθηκότων εἰς τὴν Σπάρτην, πάλιν καταλείπεσθαι τὴν Μαντίνειαν ὃ καὶ συνέβη γενέσθαι. — Cf. Plutarque. *De glor. Athen.* 30.) — D'après Diodore (XV, 84), ce furent des prisonniers qui apprirent à Épaminondas la marche des Mantinéens sur Sparte. Il semble bien que les auteurs postérieurs à Xénophon ont eu tort de ne pas suivre son récit ; ils n'ont pas tenu compte de ce détail, qu'Agésilas n'était pas encore à mi-chemin sur la route de Mantinée quand il apprit la marche d'Épaminondas sur Sparte et ils ont confondu ce qui le concerne avec ce qui concerne l'armée concentrée à Mantinée. Les faits doivent donc être rétablis de la manière suivante : 1° Épaminondas part de Tégée ; 2° Un transfuge avertit Agésilas à Pellana ; 3° Agésilas dépêche un courrier à Sparte et se met en route lui-même ; 4° Un autre déserteur arrive à Mantinée et prévient l'armée coalisée ; 5° Celle-ci se met elle-même en route par le chemin d'Asea, espérant sans doute rencontrer Agésilas qu'elle ignorait avoir été averti de son côté ; 6° Cette armée n'arrive en Laconie qu'après Agésilas et la retraite d'Épaminondas, c'est-à-dire en pleine nuit. (Ce que dit Polybe (IX, 8, 5) : καὶ τῶν βοηθούντων παραγενομένων εἰς τὸν καταλήψεως καιρόν, est appliqué à tort par lui aux confédérés partis de Mantinée ; seuls les Lacédémoniens partis de Pellana avaient pu revenir à temps). Pour leur dissimuler son départ, Épaminondas laisse en arrière-garde quelques cavaliers chargés d'allumer des feux de bivouac jusqu'au matin. (Diod. XV, 84. — Frontin. *Strat.* III, 1, 5).

coupaient et rentraient leurs blés en toute quiétude. C'était ce qu'Épaminondas avait prévu et ce qui lui fut confirmé à son arrivée à Tégée. Aussi trouva-t-il dans l'exposé de cette situation un encouragement d'une force singulière pour decider sa cavalerie (1) à repartir sans trève ni répit afin de razzier la Mantinique et au besoin surprendre la ville sans défense. Lui-même resta à Tégée avec ses hoplites à qui il ne pouvait raisonnablement plus rien imposer qu'un repos bien gagné.

4° *Engagement de cavalerie.* — Les cavaliers partirent par la route de Tégée et le bois Pélagos. Ils en débouchaient à l'improviste vers midi, au moment où, de leur côté, les 1 000 cavaliers athéniens de Képhisodoros venaient de descendre les dernières pentes de l'Alésion et entraient en ville pour y prendre leurs cantonnements. Eux aussi étaient harassés, et à jeûn, ayant brûlé les étapes depuis leur départ d'Athènes et rompu quelques lances au passage de l'isthme contre les Corinthiens. Ils ne songeaient qu'à se réconforter eux et leurs montures. Les supplications des Mantinéens leur montrent le désastre imminent, toute cette population exposée sans défense, tous ces troupeaux perdus, et les implorent comme des sauveurs. Les glorieuses traditions de la cavalerie athénienne lui donnèrent le cœur de s'attaquer à un ennemi deux fois plus nombreux, et aux cavaliers les plus émérites de la Grèce, Thébains et Thessaliens au nombre de 3 000 (2). Quoique désemparés et fourbus, ils auraient eu honte de ne rendre aucun service à leurs alliés. Ils chargèrent donc avec vigueur, repoussèrent l'envahisseur déja parvenu à la hauteur du temple de Poseidon Hippios et lui infligèrent quelques pertes, non sans en subir eux-mêmes. Tel fut ce premier engagement que les anciens et les modernes ont souvent confondu avec la mêlée générale. La bravoure athénienne, après avoir fait merveille, car elle avait réellement sauvé la ville, exalta encore ce succès et voulut le changer en une grande victoire. Du reste les Mantinéens se firent ses complices par leur reconnaissance envers leurs sauveurs et par les honneurs qu'ils décernèrent à Gryllos, fils de Xénophon, tombé parmi ces braves (ἄνδρες ἀγαθοί), à qui l'historien des *Helléniques* a rendu un hommage dont l'anonymat rehausse encore la dignité (3).

(1) Épaminondas avait dû marcher à pied et combattre comme ses fantassins, étant lui même stratège des hoplites, ce qui explique qu'il n'ait pu diriger en personne la pointe de sa cavalerie sur Mantinée. Ce fut son hipparque, dont le nom ne nous est point parvenu, qui fut chargé de cette mission. C'est à tort que Plutarque et Pausanias le représentent assistant à l'engagement de cavalerie.

(2) Diod. XV, 84, 4 (moins le détachement resté en arrière pour entretenir les feux du bivouac).

(3) Il est très vraisemblable que Gryllos succomba dans ce premier engagement, ainsi que Schafer le suppose (*Schlacht bei Mantinea*, p. 15) et non dans la mêlée générale où la cavalerie athénienne n'eut pas à donner contre

Polybe et Plutarque ont peint de couleurs très vives et quelque peu exagérées l'émoi des Mantinéens à l'aspect de la cavalerie thébaine, lorsqu'elle déboucha du Pélagos. « Déjà, dit Polybe (IX, 8, 20), l'avant-garde thébaine touchait au temple de Poseidon, qui est à sept stades en avant de la ville, lorsque, comme par un fait exprès, on vit paraître les Athéniens à la descente de la hauteur qui commande Mantinée. A la vue de ce secours inespéré, les Mantinéens restés dans la ville prirent enfin le courage de monter au rempart et de fermer aux Thébains l'accès de la place. » On sait que Polybe a toujours gardé rancune aux Mantinéens de leur attitude envers Aratos. Il veut ici les accuser de lâcheté. Mais il omet de dire, comme Xénophon, que tout ce qui pouvait travailler était alors épars dans la campagne, et que les quelques débiles gardiens de la ville se trouvaient dans la cruelle alternative ou de fermer les portes à l'ennemi et d'assister du haut des murs au massacre de la population occupée à la moisson, ou, pour la sauver, de livrer à une poignée de hardis cavaliers l'une des plus belles forteresses du Péloponnèse. Comme ils auraient préféré ce dernier parti, — Épaminondas y comptait — l'arrivée des Athéniens faisait manquer la surprise, mécompte presque aussi grave que l'échec du coup de main sur Sparte.

Quant à Plutarque (1), il décrit le fameux tableau du peintre Euphranor, contemporain de la bataille de 362, tableau patriotique commandé par les Athéniens et qui représentait le combat des deux cavaleries : il était exposé dans le portique du Pœcile et passait pour le chef-d'œuvre du maître. « Les Thébains en armes et pleins d'ardeur arrivent et entourent en cercle le rempart. La surprise des Mantinéens était à son comble ; ce n'était que tumulte, allées et venues de gens se sentant impuissants à refouler une masse qui les assaillait comme un torrent, et ne sachant sur quels secours compter. Mais à ce moment même

la cavalerie thébaine. C'est une fausse interprétation du tableau d'Euphranor qui donna naissance, à Athènes, à la légende d'après laquelle Épaminondas fut tué par le fils de Xénophon. L'hipparque Képhisodoros succomba aussi, mais il est difficile de dire si ce fut dans la première ou dans la deuxième bataille (Voy. Diog. Laert. II, 53. — Harpocrat. ἕτερος δ' ἂν εἴη Κηφισόδωρος ὃς ἵππαρχος ὢν ἐν Μαντινείᾳ μετὰ Γρύλλου τοῦ Ξενοφῶντος ἀπέθανεν. — Pausan. VIII, 9, 9.) Gryllos fut enterré aux frais des Mantinéens, comme Épaminondas et Iolaïdas, à l'endroit où il était tombé (Paus. VIII, 11, 6 : φαίνονται δὲ οἱ Μαντινεῖς Γρύλλον μὲν δημοσίᾳ τε θάψαντες ἔνθα ἔπεσεν, d'après la correction très ingénieuse de Schæfer), et eut l'honneur d'une stèle commémorative sur l'Agora (καὶ ἀναθέντες εἰκόνα ἐπὶ στήλης ὡς ἀνδρὸς ἀρίστου τῶν συμμάχων. — Cf. VIII, 9, 5, et plus haut p. 196). — Sans la correction de Schæfer, il faudrait admettre deux statues de Gryllos, l'une sur son tombeau en dehors de la ville, l'autre sur l'Agora, ce qui est peu vraisemblable. Le tombeau de Gryllos devait être voisin du temple de Poseidon Hippios. Voy. plus haut, p. 100-101.

(1) *De glor. Athen.*, 40.

voilà les Athéniens qui descendent des hauteurs de la Mantinique, ignorant la situation critique et l'ardeur du combat, mais cheminant en toute tranquillité. Un courrier vole leur annoncer le péril. Quoiqu'en nombre infime par rapport à la multitude des ennemis et fatigués par la route, comme il n'y avait pas d'autre allié présent, les hoplites se rangèrent aussitôt en bataille. Quant aux cavaliers, ils se mirent en ligne, s'élancèrent et allèrent jusqu'aux portes et sous les murs même pousser une vigoureuse charge. Vainqueurs, ils enlevèrent Mantinée des mains d'Épaminondas. Tel est le sujet du tableau d'Euphranor. Il a représenté le choc de la bataille, l'acharnement de la résistance, vigoureuse et brillante. Mais, je pense, nul de vous n'accordera plus de mérite au peintre qu'au général, ni ne préférerait le tableau au trophée, pas plus que l'imitation à la réalité. » A cette description un peu vague, Pausanias ajoute quelques traits plus précis : « le tableau représente le combat de cavalerie ; on reconnaît, entre tous, parmi les Athéniens, Gryllos, fils de Xénophon, et Épaminondas sur sa jument béotienne. » (1). Ailleurs (2), il nous apprend qu'il existait au gymnase de Mantinée, dans la salle d'Antinoüs, une copie de cette œuvre. On a justement contesté l'exactitude des identifications présentées par Pausanias. D'abord, Plutarque ne nomme aucun personnage en particulier ; ensuite, Épaminondas n'assistait pas à ce combat, et de plus il combattait à pied, comme hoplite. Il est donc probable que Pausanias s'est laissé induire en erreur par ses exégètes athéniens ; sans doute, la scène principale représentait le corps à corps de deux chefs, et le chauvinisme populaire se plaisait à voir dans ce groupe le duel du héros thébain et du héros athénien, Gryllos. Ainsi s'accrédita avec le temps la légende rapportée par Pausanias. Aux yeux des Athéniens, toute la bataille de Mantinée se résumait dans ce glorieux exploit de leur cavalerie, qui n'était pourtant qu'un préliminaire de la grande action.

Il est possible que le tombeau monumental décrit p. 99 et l'inscription des Tribus se rapportent à ce combat.

5° *Les manœuvres d'Épaminondas et l'ordre de bataille.* — Après ce combat, la cavalerie thébaine dut rentrer à Tégée pour se refaire. Deux ou trois jours se passèrent, pendant lesquels l'armée d'Épaminondas acheva de se reposer. Entre temps, les troupes coalisées revenaient de Laconie et prenaient position dans la Mantinique (3). La mêlée générale,

(1) Pausan. I, 3, 4. — Cf. IX, 15, 5.

(2) VIII 9, 8. — 11, 5. — Cf. Stephani. *Bullet. de l'Acad. de Saint-Petersbourg*. Mél. gr. et rom. I. p. 170 et suiv.

(3) Elles étaient, d'après Diodore, au nombre de 20 000 fantassins et 2 000 cavaliers. On ne sait par qui les troupes lacédémoniennes étaient commandées. D'après Plutarque (*Apopht. lacon.* 75) c'était par Agésilas en personne, et c'est lui qui aurait donné à ses soldats le conseil de viser Épaminondas, disant que la perte d'un tel homme équivaudrait à une victoire. Mais ce témoignage suspect n'est pas confirmé par la biographie d'Agésilas, mais seulement par Justin, 6, 7.

qu'Épaminondas avait voulu éviter, devenait nécessaire. Pressé par le temps (1), le Thébain résolut d'en finir. Il ordonne à ses troupes de se préparer. Elles obéissent avec allégresse, fourbissent leurs armes à l'envi, et les Arcadiens eux-mêmes peignent sur leurs boucliers la massue, emblème des Thébains. L'ennemi se tenait un peu au Sud de l'étranglement de la plaine, en territoire tégéate, sur un front de 2000 à 2500 m., adossé au bois Pélagos, et allongé obliquement entre l'épine de Mytika et celle de Kapnistra : position qui lui permettait de suivre les mouvements de l'ennemi et de n'être pas débordé à droite et à gauche par le nombre.

Aussitôt sorti de Tégée, Épaminondas fait prendre la formation de combat (πρῶτον μὲν συνετάττετο), comme s'il se disposait à l'action immédiate. Puis, au lieu d'aller droit au front ennemi, en suivant les routes de Tégée, il oblique à gauche vers les hauteurs qui bornent à l'Ouest la Tégéatide, c'est-à-dire vers le Ménale à la hauteur de la moderne Tripolis. Il semblait ainsi être revenu sur ses intentions, vouloir ajourner le combat et chercher un camp. En effet, il fait ranger en phalange (en ordre de bataille) sa tête de colonne au pied des montagnes et ordonne de déposer les armes. L'ennemi, tranquillisé, en fait autant, se désarme, rompt ses rangs, se détend. Cependant Épaminondas fait faire front à ses colonnes à mesure qu'elles approchent (ἐπὶ κέρως πορευομένους λόχους παράγων εἰς μέτωπον) et constitue autour de lui un éperon solide d'hoplites massés en épaisse colonne d'attaque sur une profondeur énorme (environ 50 hommes) et, tout à fait sur la gauche, un autre éperon de cavalerie entremêlée de fantassins. Telle est son aile gauche, portée fort en avant du centre et de l'aile droite et qu'il dirige en personne. Le schéma suivant indique les positions respectives et la composition des deux armées, d'après les données de Xénophon et de Diodore. Au dire de Diodore, l'armée thébaine comptait plus de 30000 fantassins et 3000 cavaliers ; celle des coalisés plus de 20000 hommes de pied et 2000 cavaliers (fig. 60) (2).

(1) Xen. *Hellen.*, VII, 5, 18 : ἐνθυμούμενος ὅτι ὀλίγων μὲν ἡμερῶν ἀνάγκη ἔσοιτο ἀπιέναι διὰ τὸ ἐξήκειν τῇ στρατείᾳ τὸν χρόνον. Les raisons (fin de la béotarchie, limitation du service des auxiliaires thessaliens, hostilité des partis adverses à Thèbes) alléguées pour expliquer ce passage assez obscur de Xénophon, sont toutes conjecturales. On a supposé aussi que Xénophon avait confondu avec la campagne précédente, celle de 369.

(2) Fig. 60 : A. Cavalerie et hamippes thébains et Thessaliens.

B. Aile d'attaque (ἔμβολον) des hoplites thébains (Épaminondas).

C. Arcadiens ; D. Eubéens, Locriens, etc. ; E. Argiens ; F. Cavalerie et troupes légères. G. Eubéens et mercenaires, hoplites et cavaliers sur des collines.

La cavalerie F vainc *a*, pousse *a* en *a''*, position d'où x attaque avec succès les troupes G et G'. — F' position de la cavalerie victorieuse F, de laquelle elle attaque *e*, à qui *f* vient porter secours.

Épaminondas se place au premier rang à droite de la colonne d'attaque (ἔμβολον), combattant à pied comme un hoplite. Cette colonne, flanquée à gauche de la cavalerie, se trouvait portée en avant de la ligne générale, qui se dérobait en retrait jusqu'à l'aile droite, suivant une ligne oblique transversale à la plaine du N.-O. au S.-E., de Mytika à Parori. Ainsi s'explique la métaphore de Xénophon : « Épaminondas conduisait son armée comme une trirème, la proue en avant, comptant enfoncer les ennemis à l'endroit où il donnerait, et désorganiser ainsi toute leur armée. » (1)

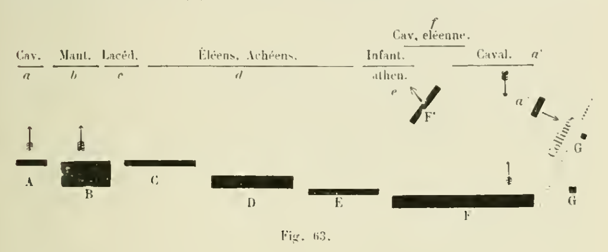


Fig. 63.

Cet éperon en bélier d'attaque, le général thébain l'avait placé à la gauche de sa ligne, contrairement aux principes de l'ancienne tactique, qui renforçait surtout l'aile droite, la plus exposée, parce qu'elle n'était pas couverte par le bouclier. Aussi, comme en 418, était-ce à l'aile droite que se plaçaient, comme à un poste d'honneur, les troupes les plus solides. En général, cette aile tirait de plus en plus sur la droite pour ne pas se laisser déborder par l'ennemi (2) et pour le déborder lui-même en le prenant en flanc : l'attaque se produisait d'ordinaire par la droite. Déjà à Leuctres, Épaminondas avait établi sa colonne massive d'attaque sur la gauche de son front, de façon à écraser la droite ennemie, c'est-à-dire le côté découvert (3). A Mantinée, le même dispositif lui était imposé non seulement par ses avantages offensifs, mais aussi par le terrain. Le bois Pélagos occupait presque toute la largeur de la plaine, ne laissant entre sa lisière occidentale et le pied du Ménale qu'une bande de terrain libre par où passait la route de Pallantion. C'est sur cette bande qu'Épaminondas établit son bélier ; l'attaque eut lieu en contre-bas du promontoire Mytika, près de la route de Pallantion, à trente stades de Mantinée (4). Quant à l'aile droite, elle était

(1) VII, 5, 23. Cf. — même comparaison *De rep. Lac.* II, 10.

(2) Thucyd. V. 71. — Voy. p. 577, fig. 62.

(3) Ces principes prévalurent dès lors en tactique. (Plut. *Quaest. rom.*, 78, 40.)

(4) C'est aussi l'opinion de Loring. *Journ. of hellen. Stud.* XV. 1895, p. 88.

composée des éléments les moins solides, les troupes argiennes, dont la fidélité était sans doute sujette à caution. Quoique placé en arrière de l'éperon — τὸ δὲ ἀσθενέστατον πόρρω ἀπέστησεν (Xen. VII, 5, 23), — ce flanc droit, découvert, courait le risque d'être tourné et taillé en pièces par la cavalerie athénienne, qui lui faisait face. Pour parer à ce danger, Épaminondas installa sur quelques hauteurs isolées un parti de cavaliers et d'hoplites, prêt à fondre sur les derrières de l'assaillant s'il s'aventurait trop en avant de sa ligne de front, soit pour attaquer les Argiens, soit pour venir en aide à ses propres amis : καὶ ὅπως μὴ ἐπιβοηθῶσιν οἱ Ἀθηναῖοι ἀπὸ τοῦ εὐωνύμου κέρατος ἐπὶ τὸ ἐχόμενον, κατέστησεν ἐπὶ γηλόφων τινῶν ἐναντίους αὐτοῖς καὶ ἱππέας καὶ ὁπλίτας, φόβον βουλόμενος καὶ τούτοις παρέχειν, ὡς εἰ βοηθήσαιεν, ὄπισθεν οὗτοι ἐπικείσοιντο αὐτοῖς (VII, 5, 24). Ces hauteurs ne doivent pas être cherchées dans la bordure montagneuse, trop abrupte et trop éloignée; c'étaient ces petits mamelons qui ondulent le milieu de la plaine au-dessous du village de Parori. Il y avait là une position favorable à tous égards aux desseins d'Épaminondas, assez dominante et contiguë à sa ligne de bataille.

Quant à l'ennemi, il avait disposé sa cavalerie, non pas en colonne d'attaque, mais en phalange, comme un corps d'hoplites, c'est-à-dire sur une profondeur de six à huit chevaux, sans intervalles entre les files pour des hamippes. Dans ces conditions, cette faible ligne ne pouvait soutenir le choc de la cavalerie adverse, massée en bélier à la gauche d'Épaminondas.

Toutes ces dispositions prises et sans doute en partie dissimulées par de fausses manœuvres (1), quand Épaminondas eut fait reprendre les armes et commandé la charge, les ennemis, surpris de le voir survenir à l'improviste, essaient de réparer leur désordre, regagnent leurs rangs, brident leurs chevaux et revêtent leurs armures.

6° *L'action.* — Le premier choc de la colonne d'attaque dirigée par Épaminondas avec une force irrésistible fit brèche dans la ligne ennemie. Mantinéens et Lacédémoniens écrasés lâchèrent pied, entraînant dans leur déroute tout le centre (2). Épaminondas poursuivit et blessa de sa main le commandant lacédémonien, du moins au dire de Diodore, qui s'est plu à dramatiser les faits, mais, reconnu et serré de près par les Lacédémoniens, il reçut lui-même un coup de lance dans

(1) C'est à quoi fait allusion Polyainos (II, 3, 14) quand il raconte qu'Épaminondas opéra ses mouvements derrière un rideau de 1 600 cavaliers, sans cesse en évolution, et qui cachait le gros de l'armée derrière un nuage de poussière (Cf. Frontin, II, 2, 12).

(2) Ce fut sans doute à ce moment que fut tué Podarès, le polémarque mantinéen (Paus. VIII, 9).

la poitrine (1). On le transporta mortellement frappé sur les pentes du coteau voisin, qu'on aurait appelé depuis lors *Scopé*.

Il y expira en héros après avoir revu son bouclier et avec l'illusion d'avoir donné une sœur à sa victoire de Leuctres. Après la chute de leur chef, les Thébains, éperdus, ne surent plus profiter de leur premier succès.

A l'aile gauche extrême, le bélier de cavalerie béotienne et thessalienne avait enfoncé les escadrons mantinéens et lacédémoniens malgré leur vigoureuse résistance. Mais la vue des hoplites arrêtés autour du corps d'Épaminondas paralysa de même la cavalerie en plein élan (2).

A l'aile droite, le combat fut plus complexe et plus disputé. Là, la cavalerie thébaine entremêlée de nombreux acoulistes, archers et frondeurs thessaliens avait fait préparer une attaque à distance par les gens de trait. Quand elle chargea les cavaliers athéniens qui lui faisaient face, ceux-ci, ébranlés et décimés, se dérobèrent par le flanc, mais en bon ordre, laissant les escadrons thébains aller se buter contre les 5 000 hoplites athéniens (3) du stratège Hégésiléos et contre la cavalerie éléenne, qui, se tenant en réserve sur la seconde ligne, intervint à temps pour repousser l'assaillant (4). Quant aux cavaliers,

(1) Diodore, XV, 85, 8. La nationalité du meurtrier d'Épaminondas était contestée dès l'antiquité. Schäfer (*die Schlacht bei Mantinea*, p. 15 sq.), a discuté les textes à ce sujet. Les prétentions rivales des Athéniens, des Mantinéens et des Lacédémoniens qui revendiquaient tous pour un des leurs l'honneur du coup fatal ont suscité autant de champions. Les Athéniens et les Thébains tenaient pour Gryllos (Paus. VIII, 11, 15); les Mantinéens pour leur compatriote Machérion; les Lacédémoniens, pour le Spartiate Anticratès, surnommé Machérion (Plut. *Agesilas*, 35), d'après Dioscouridès, ὡς μαχαίρα πατάξαντος, surnom qu'il transmit à ses descendants. Cette dernière explication contredit les témoignages qui attestent qu'Épaminondas reçut un coup de lance ou de javelot. Et Pausanias affirme que, ni à Mantinée ni à Sparte, il n'y eut un personnage nommé Machérion à qui l'on rendît des honneurs particuliers (VIII, 11, 6). En tout cas, il faut exclure Gryllos du débat, puisque, s'il n'était pas mort pendant le premier combat, il devait, dans la grande mêlée, se trouver en face de l'aile droite de l'armée thébaine, avec la cavalerie athénienne, c'est-à-dire bien loin d'Épaminondas. La question reste donc pendante entre les Mantinéens et les Lacédémoniens, qui reçurent côte à côte le choc de l'éperon commandé par Épaminondas. Diodore (XV, 87) et Cornélius Népos (*Epam.*, 9), sans désigner un nom en particulier, disent que les Lacédémoniens s'acharnèrent contre les Thébains. Avec lui moururent deux autres Béotiens, ses hommes de confiance : Iollidas ou Iolaidas et Daiphantos (Plut. *Apopht. r. g.*, 24. — Élien. *H. V*, XII, 3).

(2) C'est évidemment à ces escadrons de l'aile g. que s'applique le récit de Xénophon, VII, 5, 25 : φυγοντων δ' αυτοις και των ἱππεων, ἀπεκτειναν μεν ουδ' οἱ ἱππεις διωκοντες ουτε ἱππεας ουθ' ὁπλιτας, ὡσπερ δε ἡττωμενοι πεφοβημενοι δια των φευγοντων πολεμιων διεπεσον.

(3) Parmi lesquels se trouvait l'orateur Eschine (*De fals. leg.*, 169).

(4) Diod. XV, 85, 7.

ils reviennent à la charge sur les hamippes et les peltastes, qui, après avoir préparé l'attaque des cavaliers thébains, s'étaient lancés à leur suite contre l'aile gauche ennemie (1). D'après Diodore, les mêmes Athéniens taillèrent en pièces les Eubéens et les mercenaires postés sur les mamelons voisins.

En somme, victorieuse à gauche, défaite à droite, de plus privée de son chef, l'armée thébaine ne pouvait prétendre à un succès sur toute la ligne. Chacun des adversaires étant resté maître d'une portion de terrain avec les morts qui la couvraient, avait les droits du vainqueur et les devoirs du vaincu : il accordait une trêve à l'adversaire et lui en demandait une pour lui même : les uns et les autres élevèrent un trophée.

Dans l'armée coalisée, le rôle le plus glorieux revenait à la cavalerie athénienne. Deux fois victorieuse, dans l'engagement préliminaire et dans la grande mêlée, elle avait, seule la première fois, et la deuxième fois avec l'aide de l'hipparque éléen, sauvé l'honneur de la cause mantinéenne. Ces deux succès se confondirent plus tard dans l'imagination populaire ; la mort héroïque de Gryllos et de l'hipparque Képhisodoros, rapprochée de celle d'Épaminondas, donna lieu à la légende patriotique dont on prétendait trouver la confirmation dans le tableau d'Euphranor. Il est évident que si Gryllos avait tué Épaminondas, Xénophon n'eût pas passé sous silence cet exploit de son fils : n'eût-ce pas été pour ce père philosophe une consolation moins banale que la certitude d'avoir mis au monde un fils mortel ?

Bataille légendaire de 245

Parmi les raisons qui nous ont fait douter de l'authenticité de la bataille qui, au dire unique de Pausanias, aurait mis aux prises Agis IV et Aratos (2) vers 245, nous avons signalé l'invraisemblance de la tactique attribuée à ces deux chefs. Il faudrait admettre que ni l'un ni l'autre n'avaient beaucoup profité des leçons d'Épaminondas et des Macédoniens. Car, cette rencontre est, à peu de chose près, une répétition de la bataille de 418. Qu'on en juge d'après les positions et le *thème* général sommairement indiqués par Pausanias (VIII, 10, 5).

D'une part à l'aile droite, tous les Mantinéens en âge de porter les armes, sous le commandement du stratège Podarès, descendant à la 3me génération du héros de 362 ; ils avaient avec eux un devin d'Élis, l'Iamide Thrasyboulos, fils d'Einéas, qui leur prédit la victoire et paya de sa personne ; au centre, les Sicyoniens, incorporés depuis 251 à la ligue Achéenne, et les Achéens commandés par Aratos, stratège pour la première fois en 245 ; à l'aile gauche, tout le reste des Arcadiens rangés par villes sous les ordres de leurs officiers particuliers : les Mégalopolitains étaient commandés par Lydiadas et Léokydes.

D'autre part, les Lacédémoniens, sous Agis, placé au centre en face

(1) Xen. VII, 5, 25.
(2) Voy. p. 584.

d'Aratos. Celui-ci aurait dirigé les opérations, bien que le commandement, d'après les règles ordinaires, appartînt aux Mantinéens, placés au poste d'honneur et combattant sur leur territoire. La tactique d'Aratos se résume en un mouvement tournant d'une extrême simplicité. Il faudrait supposer à Agis une fougue bien juvénile et aux Lacédémoniens une routine bien naïve pour admettre qu'ils soient tombés dans un piège aussi rudimentaire. Les deux troupes alignées face à face, les Lacédémoniens attaquent. Aratos qui avait concerté cette manœuvre avec les Arcadiens, fait mine de lâcher pied avec le centre, comme s'il ne pouvait soutenir le choc des ennemis ; mais, tout en se dérobant, il forme insensiblement son armée en croissant. Agis avec les siens, déjà sûrs de vaincre, entraîne son centre et ses ailes à leur poursuite. La pensée qu'ils ont mis Aratos en déroute leur fait oublier toute prudence. Cependant les ailes ennemies se reforment sur eux. Aratos fait volte-face, les cerne complètement et les anéantit.

Il serait oiseux de discuter, au point de vue topographique, un récit de pure fantaisie.

Bataille de 207

La dernière mêlée de 207 mit aux prises deux belles armées, à l'époque où l'armement et la tactique avaient profité des immenses progrès que l'art militaire avait accomplis depuis Alexandre. Pourvues d'un matériel perfectionné, de troupes spéciales, commandées par deux tacticiens aussi savants qu'habiles, elles déployèrent toutes les ressources de l'école nouvelle. Le récit de cette mémorable journée, retracé par le meilleur historien militaire de la Grèce, qui put étudier le terrain et recueillir les détails de témoins oculaires, par Polybe, constitue un des documents les plus intéressants sur la composition et le maniement des troupes à l'époque hellénistique (1).

Les effectifs en présence sont inconnus (2). On sait seulement que Philopœmen avait concentré à Mantinée l'armée achéenne, réorganisée par lui. Elle comprenait une phalange pourvue de la sarisse macédonienne de 14 pieds (4 m. 32) et du bouclier argien, avec une armure d'hoplite (3), des mercenaires, des Illyriens, des evzônes ou gens de trait (archers, frondeurs, acontistes), des cuirassiers, ou infanterie mixte entre les evzônes et les hoplites, la cavalerie achéenne et merce-

(1) Polyb., XI, 11 et suiv. — Le récit de Plutarque (*Philop.* 10), moins précis et plus dramatique, ne contredit cependant pas Polybe, dont il s'inspire. Pausanias (VIII, 51, 1) résume très brièvement le thème général de l'action, d'après Polybe.

(2) Polyainos, VI, 4. — Pausan., VIII, 50, 1.

(3) Plutarque (*Philop.*, 10) dit que les deux adversaires avaient au complet leurs milices nationales et de nombreux mercenaires. L'armée achéenne, sans les mercenaires, marchait sur le pied de 30 à 40 000 hommes (Polybe, XXIX, 9, 24). Celle de Machanidas était considérable : ἀπὸ πολλῆς καὶ μεγάλης δυνάμεως. Le chiffre approximatif de 30 000 hommes, de part et d'autre, paraît assez vraisemblable.

naire renforcée par des cavaliers à la tarentine. Le contingent mantinéen était incorporé dans les troupes achéennes.

L'armée de Machanidas s'était concentrée à Tégée. Elle comprenait une phalange de troupes lacédémoniennes, renforcée d'une grande quantité de mercenaires dévoués à la cause de l'ambitieux tyran, un corps de cavaliers tarentins et un parc d'artillerie de campagne, composé de voitures portant des lithoboles et des catapultes avec leurs munitions.

Parti de Tégée au matin (premiers jours de mai 207), le tyran entra sur le territoire de Mantinée. Philopœmen, renseigné sur ses mouvements, fit aussitôt sortir ses troupes de la ville. Des deux côtés, les dispositions de combat furent prises en même temps. Machanidas se présenta au débouché de la route de Tégée avec sa phalange en colonnes, lui-même posté à la droite, ses mercenaires flanquant de chaque côté sa tête de colonne et les machines de guerre en arrière.

Philopœmen avait divisé ses troupes en trois corps, sortis chacun par une porte différente : 1° les Illyriens, les cuirassiers, tous les mercenaires (cavaliers et fantassins) avec les evzônes, sortis par la porte de Tégée et par la route Xénis, qui conduisait au temple de Poseidon, prirent les positions suivantes : les evzônes sur les dernières pentes de l'Alésion, d'où ils dominaient la route et le temple ; les cuirassiers, en contrebas, les reliaient au temple, et les Illyriens les continuaient, face au Sud, en lignes ininterrompues (1) ; 2° la phalange, sortie par la porte de Manthyréa, vint s'aligner sur le même front, les lignes des cohortes séparées par de petits intervalles (2), le long du fossé qui traversait la plaine de l'Est à l'Ouest, à partir du temple. Philopœmen avait soigneusement reconnu son terrain avant d'adopter ces dispositions. Sa ligne de front se trouvait retranchée derrière ce fossé, dont les berges escarpées devaient briser l'élan de l'ennemi. Celui-ci, ignorant l'obstacle, allait donner tête baissée dans le piège, car Philopœmen

(1) τούτοις δὲ συνεχεῖς τοὺς Ἰλλυριοὺς παρενέβαλε : c'est-à-dire sans intervalles et en front continu, parce qu'ils avaient à protéger le pont, sur la route de Tégée.

(2) Je comprends les termes : μετὰ δὲ τούτους ἐπὶ τὴν αὐτὴν εὐθεῖαν τὴν φάλαγγα κατὰ τέλη (en lignes) σπειρηδὸν (par cohortes) ἐν διαστήμασιν (séparées) de la façon suivante : au lieu de la formation profonde en colonne ou en éperon, comme celle qu'avait adoptée Épaminondas, ou de la formation en front continu (συνεχεῖς), à la manière antique, il adopte l'ordre du front crénelé par cohortes séparées (σπεῖραι), sur une profondeur moyenne. En effet, le fossé rendait inutile la première formation, bonne pour l'offensive, et la seconde, plus solide, il est vrai, mais moins étendue ; or, il pouvait sacrifier l'ordre continu sans danger, puisque le fossé devait briser l'alignement ennemi au moment de l'attaque, et il gagnait une plus grande mobilité pour frapper l'ennemi quand celui-ci sauterait dans le fossé. La σπεῖρα est identifiée par Polybe (XI, 23, 1) à la cohorte.

comptait lui laisser l'offensive. Le chenal était alors à sec; mais, si les fantassins pouvaient le traverser en y descendant, il n'était guère franchissable aux cavaliers, en dehors des ponts situés sur le parcours des trois routes du Sud; 3° la cavalerie achéenne déboucha par la porte et la route de Pallantion, sous le commandement de l'hipparque Aristainétos de Dymé. Elle alla se placer à l'aile droite de la phalange, faisant pendant à la cavalerie mercenaire de l'aile gauche, commandée par Philopœmen lui-même. Son armée rangée, prête au combat, Philopœmen parcourt à cheval les rangs de la phalange et adresse à ses hommes quelques paroles brèves et énergiques.

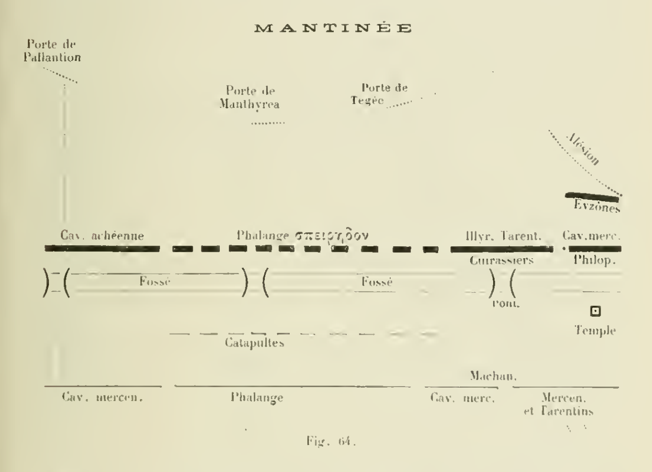


Fig. 64.

Machanidas fit d'abord mine de vouloir lancer sa phalange sur l'aile droite de Philopœmen; c'est-à-dire qu'il marcha obliquement de l'Est à l'Ouest; mais, arrivé à bonne distance, il commande à sa troupe de faire front, se déploie et met son aile droite à la hauteur de la gauche des Achéens. Il fait passer en première ligne ses catapultes et ses litholboles et les échelonne à intervalles réguliers en avant de son front : innovation hardie, car ce n'était pas l'habitude d'employer les machines de guerre en rase campagne. Philopœmen devina que l'ennemi comptait préparer la charge en disloquant à coups de projectiles la phalange achéenne. Il se garde de lui en laisser le temps et lance lui-même ses cavaliers tarentins contre la droite ennemie, sur le plat terrain qui avoisine le temple de Poseidon. Machanidas riposte par une contre-attaque de ses propres tarentins : bientôt la mêlée s'échauffe

sur ce point. Les evzònes accourent à la rescousse et en un instant tous les mercenaires sont aux prises de ce côté. Après un corps à corps acharné et longtemps indécis, les mercenaires de la Ligue lâchent pied devant ceux du tyran, qui a su par ses promesses enfiévrer leurs courages. Cavaliers, mercenaires, Illyriens et cuirassiers, culbutés, se replient à toute vitesse sur Mantinée, entraînant toute l'aile gauche dans leur débandade. Si Machanidas eût gardé son sang-froid, ce premier succès aurait pu être décisif : il tournait de ce côté les Achéens et les prenait à la fois à revers et de front. Mais il commit la faute de se lancer à la poursuite des fuyards sur la Xénis, laissant derrière lui sa propre armée dépourvue de chefs et le gros de l'ennemi ferme à son poste et libre de ses mouvements. Philopœmen, après de vains efforts pour rallier ses mercenaires, les abandonne à leur épouvante et n'essaie plus d'arrêter la poursuite. Mais à peine fuyards et poursuivants ont-ils évacué le terrain, qu'il prend place à l'aile gauche de sa phalange, commande aux premières lignes demi-tour à gauche et les mène occuper l'espace abandonné, le reste de sa troupe conservant ses positions (1). Par cette manœuvre, il coupait la retraite à l'imprudent ennemi et débordait de son aile gauche improvisée la droite dégarnie de la phalange lacédémonienne.

En outre, Polybos (2) reçoit l'ordre de rassembler ceux des Illyriens, des cuirassiers et des mercenaires qui étaient restés ou qui s'étaient échappés de la débandade, et, avec cette troupe, de se porter en arrière de l'aile gauche, face à la ville, pour guetter le retour de l'ennemi.

(1) La manœuvre indiquée par les termes : εὐθέως τοῖς πρώτοις τέλεσι τῶν φαλαγγιτῶν ἐπ' ἀσπίδα κλίνειν, προῆγε μετὰ δρόμου, τηρῶν τὰς τάξεις, dut consister en ceci : les deux premiers rangs de front (τέλη) de chaque σπεῖρα firent sur le flanc gauche (ἐπ' ἀσπίδα κλίνειν) et devinrent ainsi les τάξεις, files de marche d'une longue colonne qui se dirigea au pas de course (μετὰ δρόμου) sur le terrain évacué. Il suffit ensuite de lui faire faire par le flanc droit, sans même doubler les files (τηρῶν τὰς τάξεις) pour allonger du double le front de la phalange. La diminution de la profondeur à la suite de ce mouvement ne présentait pas d'inconvénient, à cause du fossé qui abritait les cohortes restées immobiles et l'aile droite ennemie étant elle-même dégarnie. D'ailleurs ces premières lignes se composaient des soldats les plus éprouvés, et Philopœmen se fit renforcer en arrière par Polybos.

(2) Au moment de la bataille, l'historien Polybe ou n'était pas né ou bien était tout à fait enfant. La date de sa naissance flotte entre 214 et 204. (Voy. Werner, *de Polybii vita et itineribus*, 1877. — Markhauser, *der Geschichtsschreib. Polybius*.) Le nom de l'officier achéen qui exécuta cette manœuvre est écrit dans les mss. Πολύβιος Μεγαλοπολίτης. Ce ne peut avoir été Polybe l'historien. D'ailleurs, comme il ne lui répugne pas de se mettre en scène et de faire valoir ses services et ceux de ses parents, il n'eût pas manqué de nous avertir si cet officier avait été son oncle, comme Leake l'a supposé. Ces raisons ont déterminé les plus récents éditeurs à corriger le nom du personnage en Πολύβος au lieu de Πολύβιος (éd. Hultsch, IV, addend. p. 1500).

Cependant, la phalange lacédémonienne, exaltée par le succès des troupes légères, sans attendre d'ordre, abaisse les sarisses et s'ébranle au pas de charge. Arrivée au fossé, et n'ayant plus le temps de changer sa marche, elle se jette dedans sans hésiter.

C'était le moment qu'attendait Philopœmen. La charge sonne, les Achéens se ruent, piques baissées, sur l'ennemi qui a dû rompre son alignement pour descendre dans le chenal. La plupart des Lacédémoniens restent au fond du fossé. Les autres prennent la fuite, serrés de près par les hoplites achéens.

L'essentiel dès lors était d'empêcher le tyran de s'échapper. Comme il était du côté de la ville avec ses mercenaires, Philopœmen l'attendit près du fossé. Machanidas revient enfin, voit la déroute de son armée, comprend sa faute. Il rassemble autour de lui une poignée d'hommes, comptant traverser le fossé et s'ouvrir un passage au travers des Achéens éparpillés dans la plaine à la poursuite des Lacédémoniens. Mais la troupe de Polybos faisait bonne garde auprès du pont de la Xénis par où le tyran avait passé la première fois. C'est alors un sauve-qui-peut général autour de lui : chacun songe à soi. Le tyran se met à longer la berge à la recherche d'un passage pour son cheval. Philopœmen le reconnaît à sa pourpre, au harnachement de sa monture. Il laisse à Anaxidamos le soin de veiller au passage de la bande, en lui recommandant de ne faire quartier à aucun des mercenaires, suppôts de la tyrannie spartiate. Il prend avec lui Polyainos de Kyparissia et Simias, ses officiers d'ordonnance, passe le pont avec eux et gagne la berge méridionale du fossé à la rencontre de Machanidas. Celui-ci, escorté d'Arexidamos et d'un mercenaire, finit par trouver un endroit praticable, pique des deux et lance son cheval dans le fossé. Philopœmen survient à cet instant même, lui allonge un coup de lance mortel et l'achève d'une estocade avec la pointe de la hampe (1). Ses compagnons

(1) Plutarque a dramatisé cette scène avec une certaine fantaisie : « Séparés par un fossé large et profond, ils se mirent à chevaucher vis-à-vis l'un de l'autre, chacun sur un bord du fossé, cherchant, l'un à le passer pour s'enfuir, l'autre à l'en empêcher. On eût dit, non pas deux généraux qui se combattent, mais une bête fauve réduite à la nécessité de se défendre, et un chasseur intrépide qui l'attend au choc : le chasseur, c'était Philopœmen. Cependant, le cheval du tyran, qui était vigoureux et plein d'ardeur, excité d'ailleurs par les éperons qui lui déchiraient et ensanglantaient les flancs, se hasarda à franchir le fossé et se dressa sur les pieds de derrière pour lancer d'un bond, à l'autre bord, ses pieds de devant. Dans ce moment, Simias et Polyainos, qui, dans les batailles, se tenaient toujours à côté de Philopœmen et joignaient avec lui leurs boucliers, accoururent ensemble, la lance baissée contre l'ennemi. Philopœmen les prévint en se jetant au devant de Machanidas ; et comme il vit que Machanidas était tout à fait couvert par la tête de son cheval qui se dressait, il jeta le sien un peu de côté, et prenant son javelot de l'autre main, il le lança de toute sa force et renversa l'homme dans le fossé. Il y a une statue de bronze à Delphes qui représente Philopœmen dans cette attitude ; c'est un monument que lui érigèrent les Achéens, en l'honneur de cet exploit et de sa belle conduite, comme général dans cette journée. » (*Philop.* 10. — Cf. *Bull. de Corr. hellen.* XX, 1896, p. 136 sq. — XXI, p. 294).

tuent Arexidamos; le troisième, renonçant à passer, s'échappe tandis qu'on tuait les deux autres. Les hommes de Simias dépouillent les deux morts, enlèvent au tyran ses armes, lui coupent la tête, courent la montrer aux troupes qui poursuivaient, afin que, convaincues de la mort du chef ennemi, elles eussent le courage de pourchasser les fuyards sans trêve ni merci jusqu'à Tégée : ce qui fut fait. Les Achéens entrèrent d'emblée dans Tégée ; le lendemain, ils campaient sur l'Eurotas. Ce succès leur coûta peu de monde. Les Lacédémoniens avaient perdu 4 000 h. tués, un plus grand nombre de prisonniers, leurs armes et leurs bagages. Il est vrai que, comme le prétend malicieusement Pausanias, leur défaite était compensée par la perte de leur tyran.

Polybe s'est chargé, avec sa prolixité ordinaire, de louer Philopœmen de son coup d'œil stratégique et de sa science topographique (1). L'attitude défensive que le voisinage de Mantinée imposait trop souvent à ceux qui combattaient pour elle sous les murs avait cette fois servi leur cause. On ne saurait non plus marchander à Polybe les éloges que mérite sa merveilleuse exactitude. Depuis que nous avons retrouvé l'emplacement du temple de Poseidon Hippios, tous les détails de son récit peuvent être vérifiés sur le terrain et la reconstitution de cet épisode historique est aussi facile et aussi précise que possible.

3°) *Mantinée et Goritza pendant le moyen-âge et les temps modernes.*

Depuis les livres de Fallmerayer (2), de Stritter (3) et de Schafarik (4), grâce aux travaux de Hopf (5), de Paparrigopoulo (6), de Rambaud (7), de Drinov (8), de Jireçek (9) et de Sathas (10), la question de l'invasion slave dans le Péloponnèse a fait quelques progrès. C'est en 578 que les Slaves Avares, au nombre de 100 000 hommes pénètrent dans l'Hellade

(1) Cf. les mêmes éloges dans Tit. Liv. XXXV, 28, et Plut., *Philop.* 12.

(2) *Geschichte der Halbinsel Morea.*

(3) Stritter. *Memoriæ populorum*, etc., 1771-1779.

(4) *Slavische Alterthümer*, 1843.

(5) *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters* (Encycl. d'Ersch et Gruber, 1867, t. LXXXV, p. 264 et 273, et LXXXVI, p. 74, 161, 184).

(6) Paparrigopoulo. *Recherches historiques*, 1858.

(7) *L'empire grec au Xe siècle.*

(8) Drinov. *Colonisation de la péninsule des Balkans par les Slaves* (en russe), 1873.

(9) Jireçek. *Gesch. der Bulgaren*, Prague, 1876.

(10) Sathas. *Monumenta historica hellenica*, I, préface, p. XVI. Le patriotisme de l'auteur se refuse à reconnaître des Slaves dans les envahisseurs du Péloponnèse : d'après lui, ce ne sont pas des étrangers d'une race différente des Hellènes, mais des Macédoniens, sujets du grand Chazan de la Hunnie, établi à Pesth.

septentrionale. Ils ravagent tout le pays, jusqu'à l'extrême mer, trois ans après la mort de Justinien et l'avènement de Tibère II : « Ils y séjournent encore aujourd'hui et sont installés dans les provinces romaines, sans souci ni crainte, tuant, incendiant. Ils sont devenus riches, possèdent de l'argent, des troupeaux de chevaux et beaucoup d'armes, » dit la *Chronique* de Jean d'Éphèse, rédigée en 584 (1). Ils inondent le Péloponnèse sous Maurice en 587, et occupent le pays pendant 218 ans, indépendants de Byzance La colonisation de l'intérieur est complète au VII[e] siècle. Les Grecs se réfugient dans les îles et sur les côtes. Les Slaves vivaient en groupes familiaux ou tribus qui pourvoyaient chacune à leur sécurité sans être groupées sous l'autorité d'un chef unique. Ils n'habitaient pas de villes fortifiées, mais des huttes au milieu des fleuves ou des marais. Les traces de leur domination subsistent surtout dans la toponymie, où se retrouvent nombre d'éléments slaves. La région de Mantinée fournit des exemples irrécusables de cette slavisation du territoire pendant le VI[e] et le VII[e] siècles : c'est dans les vieilles cartes ou dans les noms populaires des montagnes, des rivières et des hameaux qu'il faut les rechercher, avant que la restauration systématique de la nomenclature classique en ait effacé les dernières traces. Un relevé complet de toutes les racines slaves dans les vocables géographiques de la Grèce rendrait les plus grands services. La substitution d'un village slave appelé *Goritza* (diminutif de *Gora*, colline) (2) est attestée par le cosmographe vénitien Dominicus Niger : « Mantinea urbs illa est, quam nunc Gorizam vocant. Inde Mantinea urbs, altera ab eà quae in maritimis est, cujus interitu Goriza modo dicta renata est » (3). Goriza ne figure pas encore sur les cartes du XVI[e] siècle, mais les géographes du XVII[e], qui s'inspirent du texte de Dominicus Niger et du manuel du Jésuite Briet (4), ne l'oublient pas. Barbié du Bocage et Lapie l'inscrivent aussi à côté du nom néo-grec de Palæopoli. Également slave ou albanais est aussi le nom de Malévo,

(1) Traduite du syriaque par Schönfelder. Münich, 1862.

(2) Miklosich. *Etymologisches Wörterbuch*. Cf. Goritza de Laconie, de Thessalie (près d'Iolcos), Göritz, etc. et l'ancienne liste de Fallmerayer. *Gesch. d. Halbins*, I, p. 251. — On pourrait aussi proposer pour Goritza une étymologie albanaise. Hadzidakis (*Byz. Zeitschr.* II, 241) : « γκορίτσεα wohl aus κορινθέα. sc. ἄπιος, denn auf Ikaros heisst sie κορινθέ und κορισσέ (d. h. κορινθέα) und κορινθέ. » Meyer (*Neugriech. Stud.*, p. 65), combat ce rapprochement avec κορινθία, et cite l'albanais *gortsë*, poirier sauvage. Cf. *Etym. Wörterb. d. alban. Sprache.* s. v.

(3) Dominici Nigri Veneti *Geographic. Commentar. libri XI*, Bâle, 1557, p. 339.

(4) Briet. *Parallela geographiæ veteris et novae*, Paris, 1648-9. — Cartes de F. de Wit : Goriza et Mandi olim Mantinea ; — même mention sur les cartes de Cantelli della Vignola (1865), de Rossi (1686), de de Fer (1686).

donné à l'Artémision, comme celui de Khelmo, que prennent les Monts Aroania (1).

Le fait que les Slaves chassèrent devant eux les anciens habitants de race grecque, qui allèrent chercher un refuge lointain sur les promontoires ou parmi les lagunes de la côte, ressort de la fondation de villes côtières, comme Arkadia, Monemvasia, Astros, Mantinée de Messénie. Cette dernière, tout à fait inconnue à l'époque classique, offre, avec Koron, un curieux exemple du transfert d'un nom antique à la suite d'une émigration ou d'une transplantation des habitants de race hellénique, contraints de céder la place aux envahisseurs. Suivant toute vraisemblance, la Mantinée de Messénie fut élevée au VIe ou au VIIe siècle par une colonie de Mantinéens, qui emportèrent avec eux le nom de leur vieille cité. Elle est mentionnée chez les chroniqueurs byzantins, comme une forteresse importante (2) qui eut à subir plusieurs sièges. Elle s'élevait entre Kalamata et Giannitza, ou, d'après Dominicus Niger, entre Thouria et Leuctres : « Ac deinde Mantinea in excelsa rupe, unde Æpea, id est celsa, nomen fortia est, nunc Mantegna » (3). Ce kastro figure sur les catalogues de châteaux moraïtes relevant de la Seigneurie sous le nom de *Mantegna in brazzo* (4). Les cosmographes vénitiens la placent sur leurs cartes près de Kalamata

(1) Le nom de Κάψα ou Κάψια peut venir du slave par *kapsa*, boîte, cul-de-sac (latin *capsa*), ou du grec avec le même sens (ce mot signifie aussi *chaleur*). On lit dans Ét. de Byzance : Κάψα, πόλις Χαλκιδικῆς χώρας. La même ville est appelée Κάμψα dans Hérod. VII, 123. L'étymologie du mot (κάμπτειν) désigne un croisement de route. Les noms de Τσιπιανά, Πικέρνη, Σάγκα sont sans doute albanais. Voici l'étymologie de Καρδάρα que M. Hadzidakis veut bien me communiquer : « Καρδάρα ἐστὶ λέξις λατινή, ἐκ τοῦ *caldarium*, ὅθεν καρδάρι νῦν καὶ μεγεθυντικὸν καρδάρα ἀγγεῖον γαλακτοδόχον δηλοῖ· ἀπὸ δὲ τῆς ὁμοιότητος λέγεται οὕτω καὶ λόφος καὶ πᾶν ἄλλο. » Malevo de l'albanais *mal'*, mont (Meyer, *Etym. Worterb. d. alban. Sprache*). — Tsipiana de *tsipe*, marc de raisin dont on fait l'eau-de-vie appelée *tsipouro* ? Pikerni de *pike*, goutte, cascade. — Kakouri paraît grec (κακὸν ὄρος-οὖρος ?)

(2) Chalcondyle, *De reb. Turcic.* IX, p. 447 et 471. Expédition de Mahmoud en 1458 : εἰς τὴν Μαντίνειαν τῆς Λακωνικῆς πρὸς τῇ θαλάσσῃ. — Cf. Phrantzès, *Chron.* I, p. 122; II, p. 133; IV, 15, p. 388.) — Je n'ose espérer que c'est à cette Mantinée côtière que V. Hugo fait allusion (*Chants du Crép.* XII, fin.) quand il félicite Kanaris d'apercevoir, du milieu de la mer

À travers la vapeur du cigare
Décroître à l'horizon *Mantinée* ou Mégare !

(3) *Comment.*, p. 329. Dominicus Niger, p. 246, cite aussi en Corse une forteresse du nom de Mantinon, et Meletios des Μαντινοί en Thrace.

(4) Extrait des *Annali Veneti* de Stephano Magno (1463, 1467, 1471) publiées par Hopf, *Chroniq. gréco-romanes*, p. 202, 204, 205. — Mantegna est aussi souvent citée dans les rapports et dépêches des provéditeurs de la Morée au Sénat vénitien (guerre de 1463-79) et au Conseil des Dix, ainsi que dans les documents strathiotes (Voy. Sathas, *Monum. historica* VI, *passim* et VII, p. 13)

et l'appellent Mantinela, Mantegna, Motegia (1). Il en reste encore un souvenir dans les hameaux de Palaio-Mantineia, de Mégali — et de Micra-Mantineia, situés dans le dème moderne d'Abia, sur la berge du Sandava-Potamos (ancien Choirios) (2).

Ce sont ces foyers permanents qui ont permis à l'hellénisme orthodoxe de refluer sur l'intérieur et de reconquérir le terrain perdu, par le moyen de la propagande religieuse et par l'évangélisation des Slaves. L'expédition du Stratège Stavrakios en 783 marque la déchéance de la domination slave. Pendant le IX[e] siècle, les missions établies à Hagios Pétros, à Christianou, à Nicli, répandent à profusion la bonne parole, convertissent les barbares, multiplient les églises. Les Slaves, en acceptant l'orthodoxie, abdiquaient aussi leur langue et leur race et se métamorphosaient en Hellènes. De cette époque datent ces innombrables chapelles byzantines que les archéologues ont la surprise de retrouver mêlées, dans le sous-sol des villes antiques, aux débris de la vieille Grèce. Ni Goritza d'Arcadie ni Mantinée ne figurent sur aucune liste d'évêchés jusqu'ici connues, mais elle fut à n'en pas douter un centre religieux assez important et bien peuplé, comme le prouvent les nombreuses et spacieuses ruines d'églises byzantines que nous y avons découvertes.

A côté de Goritza, les catalogues de Kastros vénitiens signalent une importante forteresse, celle de Drobolitza, déjà ruinée en 1467 (3). Les cartes du XVI[e] siècle placent cette Drobolitza, Droboliz ou Dorboglitza au centre la péninsule (4). Il semble que ce château, distinct de celui de Moukhli et de la ville de Nicli, et dont le nom est à consonance slave, ait précédé l'installation de Tripolitza au même endroit. Le nom de Tripolitza (en turc Taraboloussa) ne serait alors qu'une adaptation romaïque du vocable slave Droboghtza : il faudrait attribuer

(1) Cartes de Donato Bertello, Venise, 1569. — de Girolamo Albrizzi, *Esatta notizia del Pelopponneso*. Venise 1687.

(2) Curtius. *Pelopon*. II, p. 159. Je trouve la confirmation de ces idées dans une étude récente de l'abbé Duchesne sur les anciens évêchés de la Grèce (*Mélanges de l'École de Rome*, 1895, p. 385) : « Dans le Péloponnese, trois évêchés de l'interieur, Messine, Mégalopolis, Tégee, ont disparu. A leur place on en trouve onze dans des localités côtières : Damala (Trézène), Monembasie, Élos, Zimaïna, Maïna, Coron, Modon, Volaena, ou dans les îles, Égine, Cephalonie, Patras. Plusieurs de ces nouveaux sieges sont attestes par le Concile de 787. Ce déplacement de la hiérarchie correspond evidemment aux nécessités de l'invasion. Comme en Italie et en Dalmatie, on dut s'enfuir devant les barbares : les villes de l'intérieur furent abandonnées ; on se réfugia dans les îles et dans les forteresses de la côte. »

(3) *Annali Veneti*, dans Hopf. *Chron. gr. romanes*, p. 205.

(4) *Morea Peninsula*, 1570. Carte vénitienne anonyme de la Biblioth. nationale. Elle figure aussi dans Porcacchi : *Isole piu famose del mondo*, 1576, et sur la plupart des cartes du XVII[e] siecles compilées d'apres les cartographes venitiens.

à la future capitale de la Morée une ancienneté plus grande qu'on ne fait d'ordinaire. Le nom de Trapolitza apparaît sur une carte anglaise de 1660, et c'est seulement au XVIIIe siècle que Dorboglitza se transforme définitivement en Tripolitza.

Le silence des chroniqueurs officiels et des lettrés, comme Constantin Porphyrogénète, Léon VI, Chalcondyle et les rédacteurs de *Notitiae* sur ces villes récentes de création barbare, leur persistance à n'user que des noms classiques vides de réalité (1), s'expliquent, soit par l'ignorance du gouvernement byzantin sur l'état du thème du Péloponnèse, soit par un sentiment de pudeur à l'égard de l'opinion publique. Comme les empereurs de Chine, le Basileus des Romains n'avouait pas ses pertes.

Durant la domination franque en Achaïe (XIIe et XIIIe siècles), la région de Mantinée vit plusieurs combats. En 1296, les Byzantins construisirent près de Tsipiana une forteresse du même nom (Cépiana), et celle de Moukhli (2). Le territoire de Mantinée fit sans doute partie de la baronnie de Nicli.

Au XVe siècle, au moment de la première conquête turque, le nom de Mantinée d'Arcadie revient plusieurs fois dans le récit des campagnes de Tourachan en 1452, de Mahmoud en 1458 (3). Après la conquête, le Péloponnèse dévasté n'est plus qu'une ruine. C'est sans doute à cette époque que Goritza se dépeupla et disparut. Les beys et les agas prirent

(1) Chalcondyle continue à employer le nom de la Mantinée arcadienne et celui de Tégée, bien que ni l'une ni l'autre ne subsistassent. *De rebus Turcicis*, VIII, p. 381, IX, p. 456. Il ne s'agit d'ailleurs que de passages de troupes : διὰ Μαντινείας χώρας ἀφίκετο. — Διὰ Τεγέης καὶ Μαντινείας ἐλαύνων (Mahmoud en 1458. — Tourachan en 1452).

(2) *Chronique aragonaise* achevée en 1393 à Avignon, par ordre du Grand Maître de Saint-Jean de Jérusalem. C'est une version rédigée par Juan Fernandez de Heredia, abrégée et quelque peu modifiée du *Livre de la Conqueste*. Publiée et traduite par Morel Fatio, p. 106 : « Le capitaine des Grecs... fit deux châteaux forts là auprès sur la montagne pour commander toute la plaine et un de ces châteaux eut nom Moncli et l'autre Cepiana. » Il est probable que le village de Tchépiana ou Tsipiana existait déjà. D'après la version en vers du *Livre de la Conquête* (Βιβλίον τῆς Κουγκέστας τοῦ Μορέως, v. 391-2. — Voy. *Chron. étrangères* par Buchon, 1840, p. 42 et les *Rech. histor. sur la princ. de Morée* par Buchon, 1845, t. II, p. 65), un combat eut lieu en 1205 entre les troupes de Doxapatris et celles de Geoffroy de Villehardouin, en un lieu appelé Καψικία (mss de Paris) ou Καπησκιανοὶ (mss de Copenhague, à l'endroit dit « Olivete de Koundouros » : Κουντούρου ἐλαιῶνα). Zinkeisen, Buchon et la baronne de Guldencrone (*Achaïe féod.* p. 12), sans doute par analogie avec le nom de Kapsia, placent cette rencontre aux environs de Mantinée, à l'ouest. Mais comme l'olivier est inconnu dans la Haute Plaine d'Arcadie (Voy. plus haut, p. 55), j'ai peine à admettre cette identification ; l'endroit en question doit plutôt être cherché en Messénie, d'autant plus qu'il est dit que les Grecs s'étaient fait suivre de leur flotte. Si l'on peut penser à une Mantinée, dans la circonstance, c'est donc à la Mantinée de Messénie.

(3) Voy. plus haut, p. 598, n. 2.

la place des ἄρχοντες byzantins (1), dont les Francs avaient respecté les privilèges. L'insalubrité croissante de la plaine forçait la population décimée à refluer vers les hauteurs, dans les villages établis sur le site des antiques κῶμαι, à Kapsia, Tsipiana, Pikerni, Kakouri. La plaine désertée, infestée par la malaria, ne retint autour des cabanes de Goritza qu'un petit groupe de cultivateurs. Pendant la seconde domination turque, au XVIIe siècle, ce misérable débris de Mantinée dut lui-même faire l'ascension de la petite colline au Nord de l'enceinte et se réfugier au sommet du mamelon dans les ruines d'un petit monastère grec, dernier vestige de la ville byzantine (2). Le nom de Goritza se retrouve, altéré, dans le nom turc Gourtzouli (3), donné à cet éphémère établissement. Pendant ce temps-là, le nom de Mantinée était, sur les lieux mêmes, tombé dans l'oubli et ne survivait plus que dans la mémoire des érudits d'Europe. La tradition locale lui avait substitué le vocable anonyme de Palæopoli (la vieille ville), par lequel les Grecs modernes ont souvent désigné les ruines dont ils ne savaient rien, sinon qu'elles remontaient aux temps antiques (ἀπὸ τοὺς παλαιούς). (4)

Au début du XIXe siècle, les voyageurs n'ont plus retrouvé qu'un tchiflik ou ferme turque entourée de quelques masures. Aujourd'hui tout a disparu, et dans ce séjour mortel seules les puissantes assises de 371 n'ont pas péri.

Pendant tout le moyen-âge, l'intérieur de l'Arcadie demeure *terra incognita*. Les bandes conquérantes des Francs et des Turcs ne font qu'y passer. Le gouvernement byzantin ne possède aucune notion sur ces territoires perdus. L'insécurité y est telle qu'aucun voyageur ne s'y

Géographes de la Renaissance au XVIIIe siècle (5).

(1) Ils étaient nommés, dans chaque district, par le Capitaine (κεφαλή) ou stratège-protospathaire, représentant de l'empereur dans le Péloponnèse (Sathas. *Mon. histor.* IV, p. LXXXII).

(2) Ross. *Reisen u. Reiserouten*. p. 128.

(3) Γκουρτζουλί = avec la syllabe qualificative *lu* ou *li*, si fréquente dans la toponymie turque.

(4) Mélétios. *Geogr.* ed. 1807, t. II, p. 409 : λέγεται τώρα καὶ αὐτὴ Παλαιόπολις, δαίτοι ὁλοτελῶς χερημωθεῖσα, εἰς τὸν κάμπον τῆς Τριπολιτζᾶς περὶ τὰ Τζιπιανά.

(5) J'ai dépouillé pour ce travail la collection des cartes anciennes de la Bibliothèque nationale, et les manuscrits inédits des voyageurs, entre autres ceux de Fauvel et des Fourmont. Ne pouvant énumérer toutes les cartes qui ont passé sous mes yeux, je signalerai seulement celles qui m'ont donné des renseignements nouveaux. Pour les voyageurs, il serait oiseux de redresser leurs erreurs et leurs fausses identifications. Je m'abstiendrai donc de les prendre à partie, quand mes conclusions, différentes des leurs, aboutissent à des certitudes. Mais quand il s'agit d'hypothèses encore discutables, ou de données qu'on ne peut plus vérifier sur place, leur témoignage n'a pas moins d'importance que celui de Pausanias.

hasarde. Aussi les premiers géographes de la Renaissance, qui s'appliquèrent à reconstituer pour le monde érudit, les linéaments de l'ancienne Grèce, travaillent d'imagination d'après les textes classiques. Quand ils essayent d'indiquer l'emplacement des villes antiques, leurs notions approximatives flottent en pleine fantaisie. Sur la plus vieille carte de Grèce, celle de Nicolaus Sophianus, publiée à Rome en 1480 (1), Mantinée descend au sud de Tégée et voisine avec Phigalie. Avec les Vénitiens, qui disputent la Morée aux Turcs vers la fin du XVI[e] siècle, la science commence à pénétrer à leur suite. Les cosmographes de la sérénissime République, renseignés par les rapports des capitaines, des provéditeurs et des ingénieurs militaires, commencent à lever un coin du voile. On dresse des listes de châteaux dépendant de la Seigneurie ; les noms modernes prennent place sur les cartes à côté ou aux dépens des noms classiques : on sort de la convention pour entrevoir la réalité.

Ainsi Dominicus Niger, dans ses excellents Commentaires géographiques (1557) (2), signale l'existence de Goritza à la place de l'ancienne Mantinée, et précise la situation de la Mantinée de Messénie. Thomaso Porcacchi (3) introduit Droboliz, Cartena, Mueli, Londari dans sa carte de la Morée, 1576. A vrai dire, les positions de tous ces lieux sont marquées au hasard, entre de vagues montagnes et sur des cours de fleuves tout à fait fantaisistes. Ajoutons que l'ignorance des graveurs brochait sur le tout en défigurant les noms propres par d'outrageuses abréviations et des maladresses de copistes. Dorboglitza devient Dorbo (Mantinéa, hodie Dorbo, dans Laurenberg) ; Mantinée s'écourte en Mandi, qui se travestit lui même en Mundi ou Moudi et se confond sous cette forme avec Moueli. La carte de Laurenberg (1557), copiée par Coronelli (4), malgré ses inévitables imperfections, marque un progrès sérieux dans l'étude de la topographie antique. Il indique à peu près à leur place les principaux détails de la région mantinéenne : Elymea, Alalcomenia fons, Mélangia, Ladae stadium, Mantinéa hodie Dorbo, Argus campus, Philippeus fons.

Il va sans dire que ces recherches, fondées sur la lecture attentive de Pausanias, ne supposaient aucune connaissance réelle du pays. Mais de telles cartes rendaient les plus grands services en faisant

(1) Rééditée à Bâle en 1545 avec un commentaire de Nic. Gerbellius (N. G. in descriptionem Graeciae Sophiani praefatio, 90 p. in f°), puis en 1550 (300 p. in-f°, Bâle. — Cf. Gronovius, *Thesaurus antiq. graec.* IV).

(2) *Commentar.* XI, p. 329. Voy. plus haut p. 597 note. Malgré l'avertissement de Niger, les cartographes suivants ont souvent confondu les deux Mantinées.

(3) Thomaso Porcacchi, *L'Isole piu famose del Mondo*, 1576, p. 101.

(4) Dans l'*Atlante Veneto*, 1696, p. 177, et dans Gronovius, *Thesaur. antiquit. gr.* t. IV.

ressortir l'intérêt d'un pèlerinage aux pays classiques, en promettant aux futurs explorateurs une ample moisson de découvertes. Toutes ces trouvailles de l'érudition sont réunies dans le consciencieux ouvrage du Jésuite Briet, dont les *Parallela geographiae veteris et novae* parus en 1648-1649, accompagnés d'une carte, mettaient aux mains du public studieux un instrument de travail assez utile (1).

Les noms des localités modernes, connues par les Vénitiens, y sont généralement accompagnés de noms antiques correspondants. Désormais, Mantinée se fixe sous les noms de Goritza, Mandi, et Dorboglitza, entre Orchomène et Muchli. Pendant le second tiers du XVIII[e] siècle, la science sur ce point demeure stationnaire (2).

La conquête de la Morée par les Vénitiens de 1648 à 1687 apporta quelques éléments nouveaux dont profitèrent les géographes. Les luxueux ouvrages de Coronelli (3) ne tiennent guère, il est vrai, les promesses de leurs titres. Le cosmographe officiel aime mieux dédier à son héros Morosini de séduisants tracés bastionnés à la moderne que des plans de bicoques antiques. Pourtant ses publications n'ont pas moins contribué que les bombes du doge sérénissime à attirer sur cette terre oubliée l'attention du public savant.

Voyage des Fourmont (1729).

A dater de ce moment, le Levant attire les antiquaires. Malgré les conditions défavorables où la reprise de la Morée par les Turcs en 1715 et la peste de 1720, avaient replongé la péninsule, l'abbé Michel Fourmont et son neveu Claude osèrent les premiers en 1729 aborder l'Arcadie en explorateurs pacifiques. A vrai dire, le récit de ce voyage entrepris par ordre du roi, n'est guère de nature à réhabiliter la réputation scientifique du fameux faussaire. On savait déjà par la lettre légendaire à M. de Maurepas, où il se vante d'avoir exterminé la ville de Sparte, de quelles gasconnades il était capable (4). Depuis que la

(1) 3 vol. in-4°. Ne traite que de l'Europe; le reste est en manuscrit à la Bibliothèque nationale depuis 1811. Sur Mantinée, t. II. p. 431 : « Mantinea hodie Goriza (Nigro). Mundi (Nardo). » Suit un court résumé de l'histoire de Mantinée, p. 479. Mandi figure parmi les localités de la Tsaconia ou Bras de Maïno : « Mandi, olim Mantinea, tenuis quoque vicus. » La carte de Grèce est passable.

(2) Carte de Jean Blaev, de Nicolas Visscher, de Sanson (Paris, 1670), de de Witt, qui distingue Goriza et « Mandi, olim Mantinea », et, plus au sud, Dorboglina-Dorbogliza, et, en Messénie, Motegia (pour Mantegna); carte de Giacomo Rossi (Rome, 1681), de Cantelli de la Vignola (1685 et 1686), de Delisle, de du Val (1686), de de Fer (1686-1688).

(3) *Description géographique et historique de la Morée reconquise par les Vénitiens*, par le P. Coronelli, Cosmographe de la sérénissime République. Paris, 1686. Venise, 1688. — *Isolario del Atlante Veneto*, 1695.

(4) On ne doit voir en ces confidences que balourdise de hâbleur. Michel Fourmont a pu faire donner quelques coups de pioche dans des murailles romaines ou byzantines pour en déchausser des inscriptions antiques. Tout

sévère critique de Bœckh a dénoncé les supercheries épigraphiques du trop fantaisiste abbé, tout ce qui émane des *Schedae Fourmontii* est mal famé. La relation de son voyage en Grèce, rédigée par son neveu, fait l'effet d'un roman médiocre où l'ignorance est en perpétuelle rivalité avec la sottise et la hâblerie.

Il est évident que les deux voyageurs n'ont pas vu, au moins pas regardé, la plupart des pays qu'ils se vantent d'avoir traversés. Aussi, en refusant à cette misérable élucubration les honneurs de la publicité, les protecteurs de Fourmont lui ont donné, malgré lui, une marque de sollicitude (1). La page suivante, exhumée du manuscrit de la Bibliothèque nationale, fournit moins une contribution à l'histoire de Mantinée qu'à celle des supercheries pseudo scientifiques.

Descr. de Mantinée par Fourmont

« Ainsi nous continuâmes notre chemin pour nous rendre à Mantinée, que l'on appelle aujourd'huy Sinano (2). Mais nous eumes le malheur de n'y pouvoir entrer, la Peste la ravageoit depuis deux mois la plus grande partie des habitants s'étaient renfermés dans les maisons, beaucoup étaient sortis de l'endroit ils étaient sous des cahutes et de mauvaises tentes fait d'une toile de crin noir dont on fait des focs. Nous avons appris depuis qu'il en était mort plus de 1800 ç'aurait été trop risquer que d'y entrer, et d'y faire fouiller comme ailleurs ainsi que nous nous l'étions proposé, mais afin de ne pas perdre tout à fait nos peines nous montâmes sur l'Anchisea d'où l'on découvre toute la ville et ses environs. Cette ville aujourd'hui est bien différente de ce qu'elle étoit autrefois, avoir le terrain qu'elle occupoit anciennement il s'en faut peu qu'elle ne fût aussi grande que Mavramatia ou Messène à présent il n'y a qu'environ 800 maisons; selon Pausanias Mantinée était ornée d'une grande quantité de bâtiments publics de toutes espèces

archéologue est, à l'occasion, ravi d'en faire autant. Il a pris texte de ces travaux sans danger et sans conséquence (les murs de Sparte étant de basse époque) pour amuser son protecteur par de fades *galéjades*. Les brouillons de la phrase incriminée, joints à sa lettre dans les papiers de la Bibliothèque nationale, attestent la peine que lui a coûtée ce maladroit badinage d'antiquaire qui joue la frivolité pour plaire à un grand seigneur. Mais tout ce bel esprit s'est retourné contre lui, et le pédantisme dont il avait eu trop peur, s'est trouvé en possession d'une arme terrible. Il est étrange que la critique allemande ait pris au pied de la lettre ces facéties d'une légèreté lapidaire. Curtius (*Pelop.* I, p. 144, Note 21) flétrit « la démence inouïe dans l'histoire de la civilisation humaine » dont cette malencontreuse lettre serait l'expression. Cette erreur d'un savant, d'ordinaire si avisé, prouve qu'on peut rire de tout, sauf de soi-même : car c'est alors vraiment qu'on risque d'être pris au sérieux. Larfeld (*Griech. Epigr.* p. 500) invoque à ce propos le souvenir d'Erostrate!

(1) Châteaubriand (*Itinéraire*, Introduc.) exprimait le désir qu'on publiât ce manuscrit. On peut encore s'associer à ce vœu, tout en l'estimant trop bienveillant.

(2) Sinano est le nom du village voisin de Mégalopolis.

les uns plus superbes que les autres il n'y reste plus de bâtiments publics qu'une mosquée pour les Turcs et cinq ou six petites Eglises pour les chrétiens. l'ancienne était une continuité de terrain plus long que large garnie de maisons ce que les débris attestent, la nouvelle des petits plotons de cahutes rependue ça et la dans l'intervalle desquels on laboure : Il y a cependant des jardins assez verdoyants c'est le fleuve Ophis qui leur donne cette fraicheur. Ce fleuve à en croire Pausanias coulait autrefois le long des murs de cette ville aujourd'hui il passe au milieu. il prend sa source au bas du mont Lycée au septentrion à deux lieues de Mantinée serpente de la jusqu'à la ville dans un vallon fort agréable et quoy qu'il ne reçoive point d'autre eau que celle de sa source il en est cependant assez fourni pour rendre probable ce que dit Pausanias de l'usage qu'en fit Agesipolis fils de Pausanias ou des Roys de Lacédémone : il détourna le cours de ce fleuve l'arrêta par des digues au dessous de la ville afin que l'eau en fit tomber les murs qui n'étaient alors que de torchis : l'eau détrampa la terre les murs tombèrent et Mantinée fut prise le terrain est fort propre à une pareille façon de prendre des villes aussi peu défenduës que l'était alors Mantinée, il est tout plat. Mantinée a eu depuis des murs de pierres on en voit encore en différents endroits. Ce qui est une preuve de sa richesse ancienne car dans ce canton de l'Arcadie toutes les maisons sont encore bâties de terre parce qu'il n'y a point de pierres. Les rochers du mont Lycée sont trop dures pour les couper et ce n'a pu être qu'à des frais très considérables qu'on en aura fait venir d'ailleurs pour construire les murs d'une si grande ville Les temples même comme l'insinue Pausanias n'étoient que de terre. C'est donc bien après que ces murs ont été construits de pierre. Ce n'est qu'après une longue puissance, qu'après un commerce réglé et étendu que les habitants de Mantinée auront pu faire par eux mêmes de pareilles dépenses, qu'ils auront fait construire un stadium, un théâtre, des Portiques, des Arcs triomphaux, des temples a deux nefs, chose extrêmement rare dans la Grèce et beaucoup d'autres édifices superbes et d'une pierre tirée d'ailleurs dans le Péloponnèse et de marbre de Paros. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ces bâtiments puisque nous n'en avons vu les restes que de loin. Mais de l'Anchisea on découvre un petit monticule nous avons cru que c'était l'Alésium, le Stadium était proche de cette butte des monceaux de pierres que nous avons apperçus proche de cette butte peuvent être les restes d'un Temple que l'Empereur Adrien y a fait bâtir. Il était sur le chemin qui conduisait de Mantinée à Tégée les chemins étant encore les mêmes, les lieux sont donc aisés a reconnaître, nous n'avons soupçonné n'être que celui que les Mantinéens appelaient Pélagnos ce nom pour du bois de chênes était des plus extraordinaire, mais il y en a beaucoup de cette espèce dans ce païs.

Toutes nos recherches étant faites dans la plaine de Tégée et la province d'Arcadie ou en suivant Pausanias nous y avons reconnu la

plupart des villes, des temples, des autels, des stadium, des théâtres, qui existaient de son temps, nous prîmes le chemin de la Laconie » (1).

D'Anville et Barbié du Bocage (1786). Après les Fourmont, l'intérieur de la Morée ne semble pas avoir tenté les voyageurs. Cependant les études de géographie spéculative faisaient avec la carte de d'Anville un remarquable progrès (2).

Son élève, le laborieux Barbié du Bocage, mit ses soins à doter les hellénistes d'instruments de travail aussi complets et aussi précis que le lui permettaient ses moyens d'information. Son modeste croquis de l'Arcadie antique (3) ne prétend pas à l'exactitude géodésique; l'absence de relevés faits sur le terrain la rendait encore impossible. Mais c'est l'étude théorique la plus judicieuse et la plus savante qui eût paru sur la matière. Pausanias avait pour la première fois trouvé un interprète au jugement sûr, familiarisé avec ses méthodes de descriptions. La ceinture du bassin mantinéen est figurée par des hachures sommaires, mais les noms de l'Artémision, de l'Anchisia, de l'Alésion, de l'Ostrakina, du Ménale, les lignes des frontières sont mises en place avec une admirable intuition. Même sûreté de coup d'œil dans le tracé des routes qui divergent de Mantinée vers les territoires voisins et dans l'indication des détails signalés par Pausanias, Pelagus, Ophis, Ptolis, Alalcomenia et Kissa, etc.

Les quelques erreurs inévitables, vu la complète ignorance de la topographie réelle du pays, sont excusables ; ce sont celles mêmes que la Commission de Morée a reproduites (4), bien qu'elle eût à sa disposition, outre ses souvenirs *de visu*, un calque fidèle de la région.

Pouqueville (1799). La plaine de Tripolitza devait bientôt trouver un explorateur forcé en la personne de Pouqueville, interné par les Turcs à Tripolitza en 1799.

(1) Fourmont, *Voyage fait en Grèce par les ordres du Roi*, p. 337 (Bib. nat. Manuscrits, fr. Nouv. acq. 1892). Sous-titre : Voyage fait en Grèce pendant les années mil sept cent vingt neuf et trente par les ordres du Roy sous les auspices de M. le Comte de Maurepas et par les vives sollicitations de M. l'abbé Bignon, toujours attentif pour le bien de la litterature. — On n'imprima que l'article intitulé : Relation abrégée du Voyage littéraire que M. l'abbé Fourmont a fait dans le Levant par ordre du Roy, dans les années 1729 et 1730. (*Hist. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. VII, 1733, p. 344-358.)

La lettre au comte de Maurepas se trouve dans les papiers de Michel Fourmont, avec une autre lettre datée du monastère de Vulcano (Messénie) (17 fév. 1730), où il expose son itinéraire. (Bibl. nat. 295-297. Correspondance et papiers de Michel Fourmont, relatifs à ses voyages en Grèce et en Égypte. Suppl. gr. 295, t. I, p. 28.)

(2) *Graeciæ antiquæ specimen geographicum*, 1762.

(3) La minute conservée à la Bibl. nationale porte la mention : terminé en avril 1786. Ce croquis était destiné à l'Atlas du *Voyage du jeune Anacharsis* (1re édit. en 1789). — Voy. aussi le Xénophon de Gail.

(4) Par exemple la confusion entre le chemin de Prinos et celui du Climax. Par contre, il a vu plus juste que Curtius au sujet des routes de Tégée.

Pendant les neuf mois que dura sa captivité, il obtint l'autorisation de parcourir, sans escorte, les environs. Il nous a laissé de curieux détails sur la capitale du pachalik de Morée après l'insurrection de 1770. Mais en ce qui concerne Mantinée, ses excursions ont été peu fructueuses pour un si long séjour. Le voyageur brillait plus par l'humour que par le sens topographique. Cependant ses croquis et ses indications ont permis à Barbié de dresser un plan de la plaine de Tripolitza, qui fut publié dans la *Voyage en Morée et en Albanie* de Pouqueville (1805) (1).

La description de Mantinée, toute imparfaite qu'elle soit (2), est à ma connaissance la première rédigée *de visu*, car on ne saurait accorder ce mérite à celle de Fourmont. C'est aussi Pouqueville qui a dû fournir à Barbié du Bocage les éléments d'un plan spécial et, je crois, encore inédit, des ruines et des environs de Mantinée. La minute en est conservée à la Bibliothèque nationale (3). La forme de l'enceinte, le cours de l'Ophis, celui de la rivière de Tripighi sont marqués avec une approximation suffisante pour un relevé fait à vue de nez et sans instrument. La pauvreté en indications de ruines antiques à l'intérieur de la ville prouve que de bonne heure Mantinée s'était effondrée dans son sol mouvant.

L'Anglais sir W. Gell visita Mantinée en 1804-5. Il dressa de l'enceinte le plan détaillé, mais d'une forme plus bizarre qu'exacte, reproduit plus haut (4). Il s'attacha à relever le tracé des portes de la ville. Il crut reconnaître, en amont, les restes de la digue d'Agésipolis. Peu de temps après lui (12 mars 1805) arrivait au même endroit, le colonel Leake, observateur sagace, dont l'érudition était puissamment aidée par le coup d'œil professionnel. Les problèmes essentiels de la topographie mantinéenne allaient être, sinon tous résolus, du moins posés avec rigueur. Leake n'esquive aucune difficulté, et ses conclusions même erronées sont toujours nettes. Gell et Leake, 1804-1806.

Après une description générale de la plaine et de son aspect, il étudie le tracé de l'enceinte, lève le plan d'une porte, résume les données de Pausanias et visite Pikerni (5). Dans une seconde excursion (3 et 4 mars

(1) Le plan original en couleur, dressé en 1804, est conservé à la Bibliothèque nationale (6711[7], Bar. 525). Un autre plan de la ville et des environs de Tripolitza (6711[8], Bar 526) se trouve à côté d'un beau plan de Pergame dressé en 1806 sur les indications de Cousinery.

(2) *Voy. en Morée*, I, p. 81 et suiv. — Pouqueville l'a reportée, sans l'améliorer, dans son ouvrage intitulé : *Voyages dans la Grèce*, 3 vol. in-8°, 1805. Réédité en 5 vol en 1820-1822, et en 6 vol. en 1826-7.

(3) Cartes. Barbié du Bocage, 6710.

(4) Fig. 48, p. 195. — *Probestucke von Stadtemauern des alten Griechenlands*, 1827, trad. allemande de 1829. — Voy. aussi : *Itinerary of the Morea*, 1827, p. 141 (traduit en français par le Cte de Tromelin). — *Narrative of a journey in the Morea*, 1824, p. 137.

(5) *Travels in the Morea*, I, p. 100 et suiv.

1806), il parcourt la Ménalie, revient à Mantinée par Kapsia, la plaine Alcimédon, identifie Scopé avec Mytika, et reconnaît les routes du Prinos par Tourniki, du Klimax par Mélangéia (Pikerni) (1). Une troisième fois (31 mars) il étudie les champs de bataille, reconstitue les positions des armées pendant les quatre mêlées de 418, 362, 245, 207, et fait d'intéressantes observations sur l'hydrographie de la plaine et sur le réseau des routes mantinéennes (2).

Dodwell 1806.

Après lui les voyageurs qui se contentent de passer n'ont rien de nouveau à signaler. Dodwell (8 mars 1806) remarque à l'entrée de la plaine quelques vestiges de gros blocs, constate la destruction totale du site de Palæopoli, et reconnaît au pied de l'Anchisia des fondations en grosses pierres (3).

Commission de Morée.

Enfin la Commission scientifique de Morée donna à ses propres recherches et à celles de l'avenir une base solide par la rédaction de deux excellentes cartes, celle de Grèce au 200 000e et le relevé particulier des territoires de Tégée et de Mantinée au 150 000e (4). La dernière surtout est de tous points satisfaisante. Seule l'hydrographie de la plaine est quelque peu défectueuse; il eût été bon également d'indiquer les chemins modernes et de repérer les fonds de vallées par quelques cotes de nivellement. Mais telle qu'elle est, cette petite carte a rendu les plus grands services aux voyageurs, aux historiens, aux

(1) *Ib.* II, p. 278. Carte de la plaine de Tripolitza et de Mantinée, pl. 2.

(2) *Ibid.* III, p. 44-98. Croquis spécial de la Mantinique, pl. 2. Leake place à tort l'Argon Pedion dans la plaine de Louka, mais il a raison contre tous en plaçant Ptolis sur la deuxième colline au N. de Gourtzouli. Il a rectifié ou maintenu à tort plusieurs de ses opinions dans ses *Peloponnesiaca* (p. 367 et suiv.) publiés après les travaux de la Commission de Morée. — Nouvelle carte de la Mantinique et de la Tégéatide où le tracé de la route du Prinos a une allure paradoxale qui surprend de la part d'un jugement aussi sûr que le sien.

(3) *Classic. and topogr. tour in Greece*, 1819, II, p. 421. — La tradition relative à l'existence d'un rempart fermant la plaine (Voy. p. 126), me paraît se retrouver dans le nom du village de Bedeni (turc et albanais : *beden*, rempart).

(4) Parues en 1832. Le carton de la plaine de Tripolitza est dans la *Section des sciences natur.* Atlas, première série, t. IV. Entre temps, le Dépôt de la guerre avait publié en 1814 une carte de la Morée dressée par Barbié du Bocage dès 1807. Elle signale près de Goritza une localité qu'elle appelle Arni et qui n'a sans doute jamais existé que dans l'imagination de Pouqueville. En 1818, parut une carte de Vaudoncourt (carte générale de la Turquie d'Europe d'après Barbié du Bocage et les relevés des officiers envoyés en mission par l'Empereur); en 1826, la carte physique, historique et routière de la Grèce au 500 000e, par le chevalier Lapie, d'après les matériaux recueillis par le lieutenant général de Tromelin, les voyages de Pouqueville, Gell, Dodwell, etc. Ce beau travail préparait brillamment celui de la Commission de Morée; mais il est très défectueux en ce qui concerne la plaine de Tripolitza. La même année, Gell et Leake faisaient paraître la carte de Grèce annexée aux *Peloponnesiaca*, pl. VI, et dont s'est inspiré Cramer dans la carte qui accompagne sa *Geography* publiée en 1828.

archéologues et même aux ingénieurs modernes. La partie la plus faible est celle des identifications: un grand nombre en sont erronées ou contestables (1). Toutefois on ne saurait sans injustice méconnaître le talent du capitaine Puillon-Boblaye, dont les belles *Recherches géographiques sur les ruines de la Morée* (1836) font date dans l'histoire des travaux sur la Grèce antique. L'énormité de la tâche assumée par lui avec tant de courage et si rapidement exécutée l'exposait à des méprises de détail. Les érudits de profession n'y ont pas moins échappé. Les pages qu'il a consacrées à la topographie de la Mantinique sont encore bonnes à relire (p. 139-143 des *Recherches*).

Le même Puillon-Boblaye a traité de main de maître la géologie de cette région; si les théories générales, inspirées des idées d'Élie de Beaumont, ont complètement vieilli, il n'y a rien à retrancher à son élégante description des katavothres, qui reste un modèle d'exposition scientifique (*Sciences phys.*, t. II, p. 318, sqq). Les architectes de la Mission n'ont pas fait merveille à Mantinée. Au lieu de dresser le plan complet de la ville, sans doute moins endommagée qu'aujourd'hui, ils se sont bornés à donner un spécimen de l'appareil des murs, à lever le tracé d'une porte, plus un croquis des ruines du Théâtre et de la Tour de Louka, à dessiner une vignette infidèle et médiocre d'une vue panoramique de la plaine. On peut aussi reprocher aux membres de la Commission quelques assertions superficielles. Le capitaine de Vaudrimey se flattait d'avoir retrouvé les traces du Stade (*Rech. géog.* p. 141) et l'architecte Vietty celles du tombeau d'Épaminondas (*ib.*, p. 143), mais ils ont omis l'un et l'autre de produire leurs preuves.

Presque toutes les ruines apparentes de la Mantinique avaient été signalées et en partie relevées. Mais, même après les travaux de Leake et de la Commission française, la question des routes de Pausanias restait intacte. Les recherches des explorateurs suivants tendront à élucider ce point. Ross, le 27 mai 1834, parcourant le pays, traversa le plateau de Varsai, releva à son tour de nouvelles portes de l'enceinte, prétendit retrouver les ruines du temple d'Aphrodite Symmachia et les traces des rues de la ville, reconnut le véritable cours de l'Ophis, nia l'existence des Élisphasiens, et finalement eut l'heureuse idée d'explorer, Pausanias en mains, la route de Mantinée à Argos par le ravin de l'Inachos. Il conclut à l'identifier avec le Klimax et il fit de cette conjecture plus qu'une probabilité. (*Reisen u. Reiserouten durch Griechenland*. Ier Theil. Peloponnes, p. 121 sq.) Ross (1834).

Il y a peu de nouveau dans les relations de Klenze (*Reise nach Griechenland*, 1838, p. 652), de Fiedler (*Reise durch alle Theile des Königreichs Griechenlands*, Leipzig 1840-41, I, p. 312). Le premier délaie Pausanias, le deuxième préconise des fouilles dans la ville et désire qu'un cèdre du Liban soit planté en l'honneur d'Épaminondas sur la Curtius (1851).

(1) Par ex. la position de Nestané au S. de l'Alesion, celle de la fontaine Philippeios, de l'Ophis, du Prinos et du Climax, du Pelagos.

colline de Gourtzouli, où il s'imagine que le héros a rendu le dernier soupir. L'ouvrage le plus substantiel est celui de Curtius (*Peloponnesos*, 1851, II, p. 232 sq.). Sur le point qui nous intéresse, sa description apporte peu de données nouvelles. Elle contient même quelques erreurs, telles que le tracé de la route d'Argos par l'Artémision au sud de Nestané, l'identification du sanctuaire démotique de Déméter avec le monastère de Chrysouli à Tsipiana, la direction de la Xénis et la discussion négative sur les Elisphasiens. Mais cela dit, je ne puis que rendre hommage à la science attrayante et à la méthode d'un livre à qui je dois beaucoup (1).

Michaelis et Conze (1860)

Michaelis et Conze, en 1860 (*Rapporto d'un viaggio nella Grecia nel 1860*. — *Annali*, XXXIII, 1861, p. 219 sqq.) ont renouvelé avec succès, sur le chemin d'Argos à Mantinée par l'Artémision, l'expérience de Ross sur le Klimax. Il ne subsiste plus aucun doute, après eux, sur le parcours du Prinos. Ils ont aussi compté à nouveau les tours et les portes de l'enceinte.

Foucart (1868)

Jusqu'alors, l'épigraphie avait tenu peu de place dans les préoccupations des visiteurs de Mantinée. M. Foucart, en 1868, combla cette lacune par la découverte de documents auxquels on doit d'importantes notions sur les cultes et les institutions de cette ville (2).

Cette longue série d'études théoriques et pratiques avaient de plus en plus restreint le champ de l'inconnu à l'enclos fortifié. Pour faire revivre la ville morte, il restait à soulever le linceul de terre qui la recouvrait.

(1) A signaler d'après leur date de publication :

Aldenhoven. *Itinéraire descriptif de l'Attique et du Péloponnèse*, 1841, Athènes, p. 278. C'est un *guide* sans originalité, qui paraphrase la Commission de Morée.

Mure. *Journal of a tour in Greece*. 2 vol. 1842. Edimbourg et Londres.

Vischer. *Erinnerungen u. Eindrücke aus Griechenland*, 1857 (voyage fait en 1853). Contient quelques observations justes, en particulier sur l'identification de la fontaine Philippelos avec celle de Tsipiana.

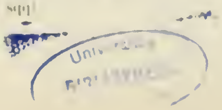
Clark. *Peloponnesus*. Londres, 1858. Peu de nouveau ; un petit plan de l'acropole de Nestané.

Welcker. *Tagebuch einer griechischen Reise*, 1865. (Voyage effectué en 1842).

Wyse. *An excursion in the Peloponnesus in the year* 1858. 2 vol. Londres, 1865.

Nous avons cité dans le premier chapitre les *Lectures géographiques* de Tozer, la *Géographie* de Bursian, le livre de Philippson, les études pratiques et les plans de la Mission française des Travaux publics, dont ont profité l'ingénieur Sidéridis et M. Martel dans son ouvrage sur les *Abîmes*. — Sur les katavothres, ajouter : Kraus, *Die Katabothren Seen*. (*Mitth. Wien. Geogr. Gesell.* 1892) et, sur la géologie générale, le bel article de Philippson : *La tectonique de l'Égéide* (*Annal. de Géogr.* 15 mars 1898, p. 130).

(2) *Inscr. du Pélop.* N° 352 sqq. — Milchhöfer (*Athen. Mitth.* IV, p. 136), a publié quatre inscriptions de Mantinée. Komninos, dans l'Ἀθήναιον (VIII, p. 262), a discuté la question de l'emplacement du temple de Poseidon Hippios. Enfin M. Loring (en 1892), a soumis à une minutieuse enquête les itinéraires de Pausanias dans l'Arcadie intérieure, précisé certaines positions, celle de l'Athénaion de Belmina, celle d'Oresthasion et d'Eutaia. Pour la Mantinique, ses opinions ont été discutées plus haut (p. 121 sq.). (*Journal of hellenic studies*, XV, 1895, p. 80 sqq.)



INDEX.

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE.

PLANCHES HORS TEXTE.

ERRATA ET ADDENDA.

Page 12, ligne 2. Au lieu de : Kaphyaio, lisez : Kaphyai.

— 70, — 11. Supprimez : peut être d'oranges. [Les oranges, connues par les anciens comme les fruits mythiques du jardin des Hespérides, ont été introduites en Espagne par les Maures et, de là, se sont répandues dans le reste de l'Europe méridionales. — Cf. Guiraud. *Propr. fonc. en Grèce*, p. 501].

— 107. Le bois Pélagos se prolongeait en Tégéatide par les chênes de la Korythéis (Pausan. VIII. 53, 4) : Κατὰ δὲ τὴν εὐθεῖαν (d'Argos à Tégée), αἵ τε δρῦς εἰσι πολλαὶ καὶ Δήμητρος ἐν τῷ ἄλσει τῶν δρυῶν ναὸς ἐν Κορυθεῦσι καλουμένης.

— 111, note 1. Au lieu de : en Messénie, lisez : en Libye.

— 124, fig. 18, légende. Au lieu de : Chapiteau provenant du temple de Poseidon Hippios, lisez : Chapiteau trouvé dans l'église byzantine, près du Bouleutérion (voy. p. 528).

— 129, ligne 24. Au lieu de : 4° Élisphasion, lisez : 4° Élisphasioi.

— 159, au lieu de : Fig. 33, lisez : Figure 34.

— 184, ligne 33. Au lieu de : Herculauus, lisez : Herculanus.

— 191, — 27. Au lieu de : Déoméneia, lisez : Dioméneia.

— 293, note 1. Au lieu de : Ἀγεαῖα, lisez : Ἀλεαῖα.

— 333, manchette. Au lieu de : Démonax de Cyrène, lisez : Démonax à Cyrène.

— 356, fig. 50. Au lieu de : Épigr. 3°, lisez : Épigr. 4°. Voy. p. 530.

ib. Au lieu de : Ἄντιτος, lisez : Ἄντινος.

— 361, fig. 51. La figure a été retournée à l'impression. Dans la légende, au lieu de : Τελα?]εσίαυ, lisez : Τελε?]σίαυ.

— 388, fig. 53. Au lieu de : Épigraphie. 5°, lisez : Épigraphie. 6°.

— 427, ligne 15. Au lieu de : Épimanondas, lisez : Épaminondas.

— 482, — 9 et 12. Au lieu de : Crausis, lisez : Craugis.

Planche VIII. Plan de Mantinée. N. B. Au lieu de : *par le Carton spécial de la Commission de Morée*, lisez : *par la Carte de l'État major au 200 000°*.

— X. Carte de la Mantinique. Au lieu de : *Tombeau d'Anckise*, lisez : *Tombeau d'Anchise*.

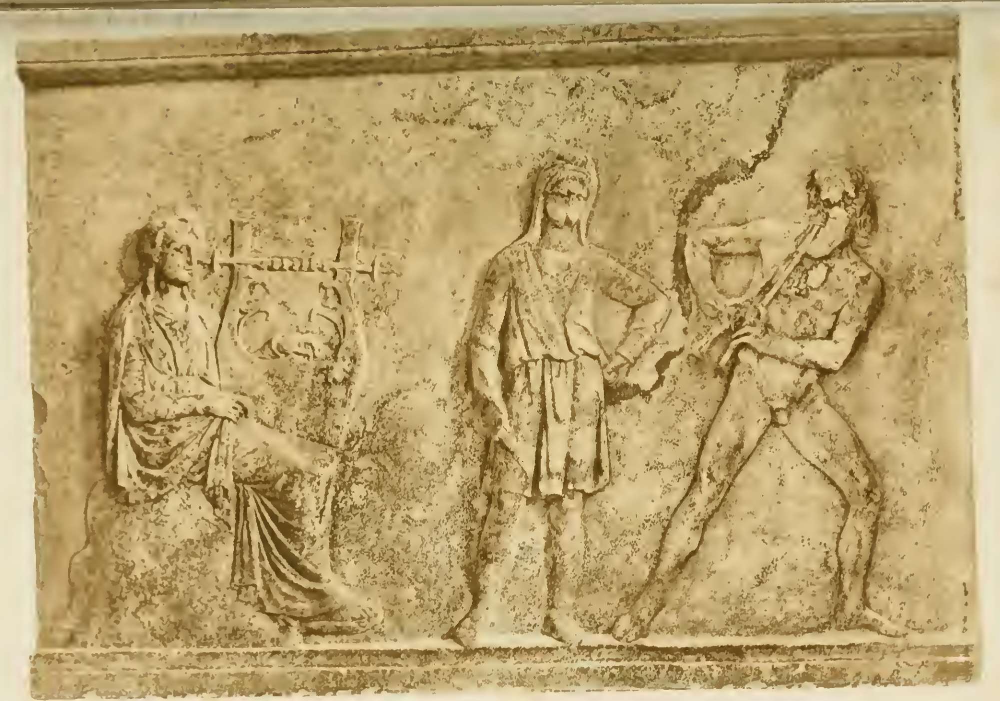
ib. Au lieu de : Σουμᾶτειον, lisez : Σουματειον.

TABLE DES MATIÈRES.

Appendices.



Lille. Imprimerie Le Bigot Frères, rue Nicolas-Leblanc, 25.



Fontemoing Edit — Heliog Dujardin Paris



Heliog. Dujardin Paris



I. Kalemning Edit. Heliog Dujardin Paris












A. Fontemoing, Édit. *Phototypie Le Bigot.*

BAS-RELIEFS DE LA BASE DE PRAXITÈLE

TÊTES D'APRÈS LES MOULAGES





A. Fontemoing Edit.   Héliog. Dujardin Paris



A. Fontemoing Édit. *Héliog. Dujardin, Paris*

TÉLESPHORE

FOUILLES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

1887-1888

Dirigées par G. FOUGÈRES

597.3

Porte d'Orchomène (A) par l'Anchisia

Ophis Riv.

597.6

Marais

Ferme

597.3

Porte d'Orchomène (B) par Maira

Nord



Dessiné par Eug. Létot
A. FONTEMOING, Éditeur, 4, rue Le Goff à Paris
Gravé et imprimé par Erhard Frères 35 bis, Rue Denfert-Rochereau, Paris

CARTE DU TERRITOIRE DE MANTINÉE

Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome



A. FONTEMOING, Éditeur, 4 Rue Le Goff, Paris



Maxi
(157 h.)
(210 h.)
ΕΜΙΣΙΟΝ
ΟΙΝΟΗ
Χάραδρος ποτ.
N
E
ki
Bouga
(93 h.)
ΚΡΕΟΠΩΛΩΝ ΟΡΟΣ
Krya Vrysi
(182 h.)
ΧΑΟΝ ΟΡΟΣ
ΟΡΟΣ ΠΟΝΤΙΝΟΣ
Palaeo-Skaphidaki
Kato Da
Potami
Artemis
Ano

FOUILLES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE
1887-1888
Dirigées par G. FOUGÈRES

PLAN DE MANTINÉE

DRESSÉ PAR FÉLIX DE BILLI
INGÉNIEUR

Echelle de $\frac{1}{6.000}$

0 100 200 m

N.B. On a pris pour base du nivellement la cote 600 indiquée par le Carton spécial de la Commission de Morée.

L'altitude réelle étant de 630 mètres toutes les cotes de ce plan doivent être augmentées de 30 mètres.

XXVIII. Première section. Les arts a la cour des papes pendant le xv° et le xvi° siècle, par M. Eugène Muntz, membre de l'Institut. Troisième partie. Première section (avec deux planches). Voir fasc. IV et IX .... 12 fr.
Ouvrage couronné par l'Institut.

XXIX. Les origines du Sénat romain. Recherches sur la formation et la dissolution du Sénat patricien, par M. G. Bloch........................ 9 fr.

XXX. Etude sur les lécythes blancs attiques a représentations funéraires, par M. E. Pottier (avec quatre planches en couleurs)............... 6 fr.

XXXI. Le culte de Castor et Pollux en Italie, par M. Maurice Albert (avec trois planches)...................................... 5 fr. 50

XXXII. Les Archives de la Bibliothèque et le Trésor de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem a Malte, par M. Delaville le Roulx.................... 8 fr.

XXXIII. Histoire du culte des Divinités d'Alexandrie, par M. Georges Lafaye (avec 5 planches)....................................... 10 fr.

XXXIV. Terracine. Essai d'histoire locale, par M. R. de La Blanchère (avec deux eaux-fortes et cinq planches dessinées par l'auteur) .... 10 fr.

XXXV. Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie au moyen age, par M. Antoine Thomas .... 5 fr.

XXXVI. Etude du dialecte chypriote moderne et médiéval, p. M. Beaudouin. 5 fr.

XXXVII. Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains (43 av. J.-C.-330 apr. J.-C.), par M. C. Jullian.................... 4 fr. 50

XXXVIII. La vie municipale en Attique, par M. B. Haussoullier........ 5 fr.

XXXIX. Les figures criophores dans l'art grec, l'art gréco-romain et l'art chrétien, par M. A. Veyries.................................. 2 fr. 25

XL. Les ligues étolienne et achéenne, par M. Marcel Dubois (av. 2 pl.)... 7 fr.

XLI. Les stratèges athéniens, par Am. Hauvette-Besnault.............. 5 fr.

XLII. Etude sur l'histoire des sarcophages chrétiens, p. M. R. Grousset. 3 fr. 50

XLIII. La librairie des papes d'Avignon. Sa formation, sa composition, ses catalogues (1316-1420), d'après les registres de comptes et d'inventaires des archives vaticanes, par M. Maurice Faucon. Voir fasc. L. Tome I.. 8 fr. 50

XLIV-XLV. I. La France en Orient au quatorzième siècle. Expédition du maréchal Boucicault, par M. Delaville le Roulx. 2 beaux volumes...... 25 fr.

XLVI. Les archives angevines de Naples. Etudes sur les registres du roi Charles Ier (1265-1285), par M. Paul Durrieu. Voir fasc. LI. Tome I. 8 fr. 50

XLVII. Les cavaliers athéniens, par M. Albert Martin. 1 très fort volume. 18 fr.

XLVIII. La bibliothèque du Vatican au quinzième siècle. Contributions pour servir à l'histoire de l'humanisme, par MM. Eugène Muntz et Paul Fabre. 12 fr. 50

XLIX. Les Archives de l'intendance sacrée a Délos (315-166 avant J.-C.), par M. T. Homolle, membre de l'Institut (*avec un plan en héliograv.*). 5 fr. 50

L. La Librairie des papes d'Avignon. Sa formation, sa composition, ses catalogues (1316-1420), par M. Maurice Faucon. Voir fasc. XLIII. Tome II.. 7 fr.

LI. Les Archives angevines de Naples. Etude sur les registres du roi Charles Ier (1265-1285), par M. P. Durrieu. T. II et dernier (*av. 5 pl. en héliograv.*) 14 fr.

LII. Le Sénat romain, depuis Dioclétien, a Rome et a Constantinople, par M. Ch. Lécrivain.. 6 fr.

LIII. Etudes sur l'administrat. byzantine dans l'exarchat de Ravenne (568-517), par Ch. Diehl, anc. m. des Ecoles de Rome et d'Athènes (*épuisé*). *Net.* 15 fr.

LIV. Lettres inédites de Michel Apostolis, publiées par M. Noiret, ancien membre de l'École de Rome (*avec une gr. planche en héliograv.*).... 7 fr.

LV. Etudes d'archéologie byzantine. L'Église et les mosaïques du couvent de St-Luc, en Phocide, par Ch. Diehl, anc. memb. des Ecoles françaises de Rome et d'Athènes (*av. sept bois interc. dans le texte et une pl. hors texte*). 3 fr. 50

LVI. Les Manuscrits de Dante et de ses commentateurs, traducteurs, biographes, etc., conservés dans les bibliothèques de France. Essai d'un catalogue raisonné, par L. Auvray (*avec deux planches en héliogravure*).. 6 fr.

LVII. L'orateur Lycurgue. Etude historique et littéraire, par M. Durrbach, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes .... 4 fr.

LVIII. Origines et sources du roman de la Rose, par M. E. Langlois, ancien membre de l'Ecole française de Rome........................ 5 fr.

LIX. Essai sur l'administrat. du royaume de Sicile s. Charles Ier et Charles II d'Anjou, par L. Cadier, anc. membre de l'Ecole française de Rome.. 8 fr.

LX. Elatée. — La ville. Le temple d'Athéna Cranaia, par Pierre Paris, ancien membre de l'Ecole franç. d'Athènes (*avec nombreuses figures dans le texte et 15 planches hors texte*)..................................... 14 fr.

LXI. Documents inédits pour servir a l'histoire de la domination vénitienne en Crète de 1380 a 1499, tirés des archives de Venise, publiés et analysés par H. Noiret, ancien membre de l'Ecole de Rome (*avec une carte en couleur de l'île de Crète*).. 15 fr.

LXII. Etude sur le Liber Censuum de l'Église romaine, par M. Paul Fabre, ancien membre de l'Ecole française de Rome ... . 7 fr.

A suivre.

LXIII. La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades (687-546), par M. Georges Radet, ancien membre de l'École française d'Athènes (*avec une grande carte en couleurs hors texte*) .... 12 fr.

LXIV. Les Métèques athéniens. Étude sur la condition légale et la situation morale, le rôle social et économique des étrangers domiciliés à Athènes, par M. Michel Clerc, ancien membre de l'École française d'Athènes... 14 fr.

LXV. Essai sur le règne de l'empereur Domitien, par M. Stéphane Gsell, ancien membre de l'École française de Rome .... 12 fr.

LXVI. Origines françaises de l'architecture gothique en Italie, par M. C. Enlart, ancien membre de l'École française de Rome (*avec 131 figures dans le texte et 34 planches hors texte*) .... 20 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française (prix FOULD).

LXVII. Origine des cultes arcadiens, par M. Bérard, ancien membre de l'École française d'Athènes (*avec 17 figures*).............................. 12 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Institut (prix SAINTOUR).

LXVIII. Les Divinités de la Victoire en Grèce et en Italie d'après les textes et les monuments figurés, par M. André Baudrillart, ancien membre de l'École française de Rome.............................. 3 fr. 50

LXIX. Catalogue des Bronzes de la Société archéologique d'Athènes, par M. A. de Ridder, ancien membre de l'École française d'Athènes (*avec 5 planches en héliogravure et 13 bois*) .... 8 fr.

LXX. Histoire de Blanche de Castille, par M. Élie Berger, ancien membre de l'École française de Rome.............................. 12 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Premier grand prix GOBERT, 1895).

LXXI. Les Origines du théâtre lyrique moderne. Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti, par M. Romain Rolland, ancien membre de l'École française de Rome (*avec 15 planches de musique*)............ 10 fr.

Ouvrage couronné par l'Institut (prix KASTNER-BOURSAULT).

LXXII. Les Cités romaines de la Tunisie, par M. J. Toutain, ancien membre de l'École française de Rome (*avec deux cartes en couleurs*)..... 12 fr. 50

LXXIII. L'État pontifical après le grand schisme. Étude de géographie politique, par M. J. Guiraud, ancien membre de l'École française de Rome (*avec trois cartes en couleurs*).............................. 14 fr.

LXXIV. Catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole d'Athènes, par M. A. de Ridder, ancien membre de l'École française d'Athènes, maître de conférences à la Faculté d'Aix (*avec 340 figures intercalées dans le texte et huit héliogravures hors texte*). Un beau volume sur papier de luxe..... 25 fr.

LXXV et **LXXVI.** Louis XII et Ludovic Sforza, par M. L. Pélissier, ancien membre de l'École française de Rome, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. Deux beaux volumes.............................. 30 fr.

LXXVII. Les Mines du Laurion dans l'antiquité, par M. E. Ardaillon, ancien membre de l'École française d'Athènes, chargé du cours de géographie à l'Université de Lille (*ouvrage contenant 26 gravures dans le texte, une planche en phototypie hors texte et une carte du Laurion en six couleurs*) .... 12 fr. 50

LXVIII. Mantinée et l'Arcadie orientale, par Gustave Fougères, ancien membre de l'École française d'Athènes, chargé du cours d'Archéologie et d'Histoire de l'art à l'Université de Lille. Un fort volume (*contenant quatre-vingts figures dans le texte, six héliogravures, une phototypie et un plan de Mantinée hors texte, plus deux grandes cartes en six couleurs*).

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME

DEUXIÈME SÉRIE (Format grand in-4° raisin).

OUVRAGES EN COURS DE PUBLICATION

1° LES REGISTRES D'INNOCENT IV (1243-1254), publiés ou analysés d'après les manuscrits originaux du Vatican et de la Bibliothèque nationale de Paris, par M. Élie Berger. Grand in-4° sur deux colonnes. — *N. B.* Ce grand ouvrage paraît par fascicules de dix à quinze feuilles environ. Il se composera de 270 à 300 feuilles, devant former quatre beaux volumes. — Le prix de la souscription est établi à raison de *cinquante centimes* par feuille. Les onze premiers fascicules composant les trois premiers volumes ont paru. Prix de ces dix fascicules : 115 fr. fr. — Le 12e fascicule est sous presse.

Les tables, formant un volume à part, sont en cours de publication

Ouvrage auquel l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres a décerné le 1er prix Gobert.

2° LE REGISTRE DE BENOIT XI (1303-1304), Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican par

M. Charles GRANDJEAN. — Cet ouvrage formera un beau volume grand in-4° raisin, à deux colonnes. Il est publié en fascicules de 15 à 20 feuilles environ de 8 pages chacune, avec couverture imprimée. Le prix est fixé à *soixante centimes* par chaque feuille, et à *un franc* par planche de fac-similé. Aucun fascicule n'est vendu séparément. L'ouvrage complet se composera de 80 à 100 feuilles. — Les quatre premiers fascicules sont en vente. Prix : 43 fr. 80 — Le 5e et dernier fascicule est sous presse.

4° LES REGISTRES DE BONIFACE VIII (1293-1303), Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées par MM. Georges DIGARD, Maurice FAUCON et Antoine THOMAS. — Cet ouvrage formera trois volumes grand in-4° à deux colonnes, et sera publié en 260 feuilles environ. — Le prix de chaque feuille est fixé à *soixante centimes*. — Aucun fascicule n'est vendu séparément. — Les trois premiers fascicules, le 5e et le 6e sont en vente. Prix : 64 fr. 50

5° LES REGISTRES DE NICOLAS IV (1288-1292), Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées par M. Ernest Langlois. *N. B.* Cet ouvrage formera environ 150 feuilles. Le prix de la souscription est établi à raison de *soixante centimes* la feuille. Les neuf premiers fascicules sont en vente. Prix : 97 fr. 80. Le 10e et dernier fascicule, devant contenir l'introduction, l'errata et le titre, est sous presse.

6° LE LIBER CENSUUM DE L'ÉGLISE ROMAINE, texte, introduction et notes par M. Paul FABRE. *N. B.* Cet ouvrage formera environ 130 à 150 feuilles, divisées en deux volumes. Le prix de la souscription est établi à raison de *soixante centimes* par feuille. Les planches qui pourront être publiées seront vendues *un franc* chacune. — Le premier fascicule est en vente. Prix : 10 fr. 80. — Second fascicule sous presse.

9° LES REGISTRES DE GRÉGOIRE IX (1227-1241), publiés ou analysés d'après les manuscrits originaux du Vatican, par M. L. AUVRAY. — Cet ouvrage paraît par fascicules de 15 à 20 feuilles grand in-4°, sur deux colonnes. Le tout formera 3 volumes de 80 feuilles environ chacun. — Le prix est établi à raison de *soixante centimes* la feuille. — Les cinq premiers fascicules formant le tome I complet ont paru. Prix : 50 fr.

11° LES REGISTRES DE CLÉMENT IV (1265-1268), Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican, avec appendice et introduction, par M. Edouard JORDAN, membre de l'École française de Rome. Cet ouvrage formera un volume in-4° raisin imprimé sur deux colonnes, et sera publié par fascicules de 15 à 20 feuilles environ, à raison de *soixante centimes* par feuille. L'ouvrage complet formera 70 feuilles environ. — Les trois premiers fascicules ont paru. Prix : 25 fr. 80.

12° LES REGISTRES DE GRÉGOIRE X ET DE JEAN XXI (1271-1277), Recueil des bulles de ces deux papes, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican, par MM. J. GUIRAUD et L. CADIER, membre de l'École française de Rome. — Les Registres de *Grégoire X* et de *Jean XXI* (réunis en une seule publication) formeront un beau volume in-4° raisin, imprimé sur deux colonnes. Ils seront publiés par fascicules de 15 à 20 feuilles environ. Le prix en est fixé à raison de *soixante centimes* par feuille. — L'ouvrage entier se composera de 60 feuilles environ. — Les deux premiers fascicules ont paru. Prix : 16 fr. 20. — Le troisième fascicule est sous presse.

13° LES REGISTRES D'URBAIN IV (1261-1264), Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican, par MM. L. DOREZ et J. GUIRAUD, membres de l'École française de Rome. — Cet ouvrage formera quatre volumes grand in-4° raisin, dont un sera occupé par le Registre caméral. Il sera publié par fascicules de 15 feuilles environ chacun. L'ouvrage complet formera environ 180 feuilles. Aucun fascicule ne sera vendu séparément. — Le premier fascicule est en vente. Prix : 8 fr. 40.

14° LES REGISTRES DE NICOLAS III (1277-1280), Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican, par M. Jules GAY, ancien membre de l'École française de Rome. — Cet ouvrage formera un vol. grand in-4° raisin et paraîtra en 4 fascicules. Il formera environ 80 feuilles comprenant, avec les bulles, une introduction, un appendice et les tables. Aucun fascicule ne sera vendu séparément. — Le premier fascicule est sous presse.

(*A suivre.*)

15° LES REGISTRES D'ALEXANDRE IV, Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican, par MM. B. de la Roncière, J. de Loye et Coulon, anciens membres de l'École française de Rome. — Les Registres d'*Alexandre IV* formeront deux volumes in-4° raisin, imprimés sur deux colonnes. Ils seront publiés par fascicules de 15 à 20 feuilles environ. — L'ouvrage entier se composera de 250 feuilles environ. Les trois premiers fascicules ont paru. Prix : 26 fr. 40. — Le quatrième fascicule est sous presse.

OUVRAGES TERMINÉS

16° LES REGISTRES DE MARTIN IV, Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican, par M. Soehnée, ancien membre de l'École française de Rome. — Les Registres de *Martin IV* formeront un volume grand in-4° raisin, imprimé sur deux colonnes, et paraîtront en 4 fascicules. — L'ouvrage formera environ 80 feuilles. Le premier fascicule est sous presse.

3° LE LIBER PONTIFICALIS, texte, introduction et commentaires par M. l'abbé L. Duchesne, membre de l'Institut, directeur de l'École française de Rome. Deux beaux volumes in-4° raisin, *avec un plan de l'ancienne Basilique de Saint-Pierre et sept planches en héliogravure.* Épuisé. 200 fr.

7° LES REGISTRES D'HONORIUS IV (1285-1287), Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican, par M. Maurice Prou. Un beau volume grand in-4° raisin .... 45 fr.

8° LA NÉCROPOLE DE MYRINA, Fouilles exécutées au nom de l'École française d'Athènes, de 1880 à 1882, par MM. E. Pottier, Salomon Reinach et A. Veyries. Texte et notices par Edm. Pottier et S. Reinach. — Ce magnifique ouvrage forme deux beaux volumes grand in-4°, dont un de texte, et un de 52 planches en héliogravure, tirées sur papier de Chine .... 120 fr.

Ouvrage couronné par l'Institut (**Prix Delalande Guerineau**)

10° FOUILLES DANS LA NÉCROPOLE DE VULCI, par M. Stéphane Gsell, ancien membre de l'École française de Rome. Un beau volume grand in-4° de 568 pages, avec 101 vignettes dans le texte, une carte et 23 planches .... 30 fr.

N. B. — *Les numéros placés en tête des ouvrages ci-dessus énoncés indiquent l'ordre dans lequel ces ouvrages sont publiés dans la collection.*

VIENT DE PARAITRE

ORIGINES
DU
CULTE CHRÉTIEN

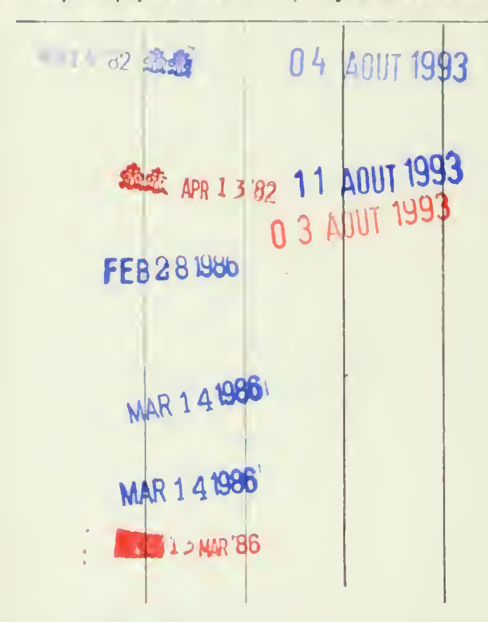
ÉTUDE SUR LA LITURGIE LATINE AVANT CHARLEMAGNE

Par **L'abbé L. DUCHESNE**

MEMBRE DE L'INSTITUT

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

Un fort volume in-8. . . . . **10 fr.**


04 AOUT 1993
APR 13 '82
11 AOUT 1993
03 AOUT 1993
FEB 28 1986
MAR 14 1986
MAR 14 1986
MAR '86

